

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

22 457



226d.146

	•		
	·	·	
			•
		-	
•		•	

•		,			
				•	
	·				
	•				
•					
				•	
	-				

RAPIN-THOYRAS

SM FMMILLE, SM VIE ET SES OEUURES

Tiré à trois cents exemplaires, fur papier vergé collé teinté, dont cinquante exemplaires numérotés, contenant une feconde épreuve (avant la lettre) du portrait de Rapin-Thoyras.

% 11

RAPIN-THOYRAS

SA FAMILLE

SM VIE ET SES OEUVRES

ÉTUDE HISTORIQUE SUIVIE DE GÉNÉALOGIES

PAR

RAOUL DE CAZENOVE

A PARIS

CHEZ AUGUSTE AUBRY

L'UN DES LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

rue Dauphine, nº 16

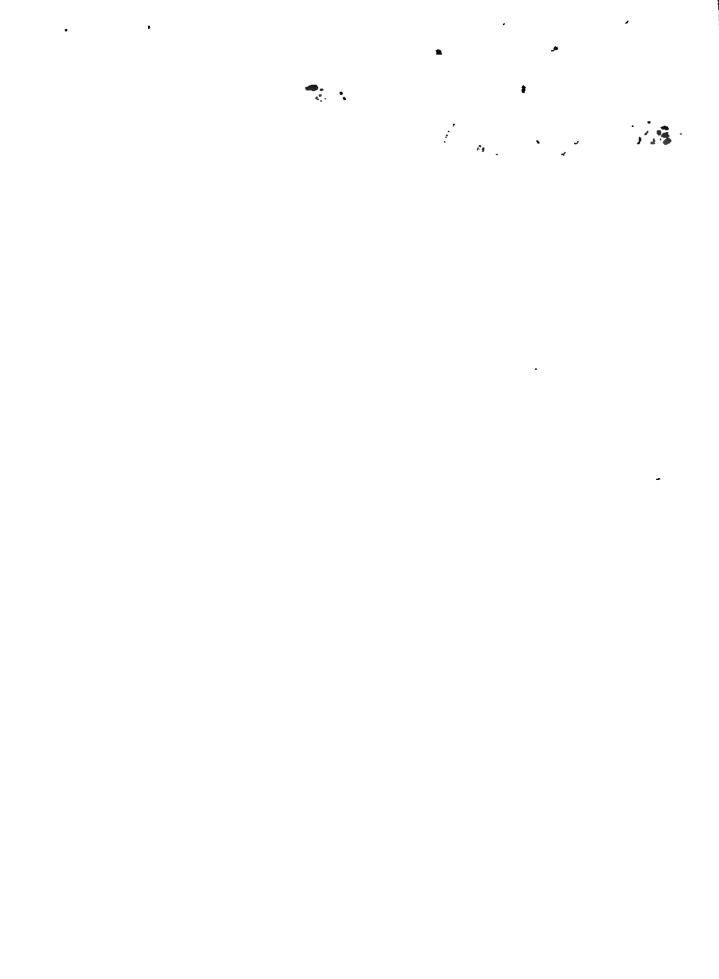
M DCCC LXVI

BODL. LIBR. 21.MAY 19'8 OXFORD



	•	
		•
•		

\$... . • . .





		• "	
	•	1 4	
•			
		-	
•			



				•		N
			•			
		,				
	,					
				•		

Elyabeth comme contre le Roy. Facobar 1
Jean III Preffendert p-414 Voy & Act.M. TXVIII
Monsieur p140. It les Prokepanys. La millande dent quelen reuples for: Medaelle resemble sont dend qualer reunter for such to describe obliger descend out ale Rel der forwerum * Instavel Rublewoor n-143. The men Illepaseth Eury que jere me los pay donné l'hinneur de vous écrire sur l'affligeante perteque very avez faites ivens prie d'étre permadé que ma Femme & moi, L'house notre famille y avons pril toute la gars possible, puriquen repens si en ajoriser à l'epime l'à la considération que porparor pour vous. Vory avez Dans volve propre caux une repource qui ne peut viry manquer, a Sour ly principer Lles maximes dela Leligin querry enfeignes /; bien, Lque und pratiques succesarious lepriessien debut moni ciour qu'il lui plaise sopre humble opposition d'une grace toute particulière, par vons confirmer dans la rélignation aveclagnelleurs aver recu le rude con à famoir. gay recu hor tomes de la Fibli theque garmanique muit je n'ay par encore le que, ri le se le very geitere in Manfour, may heg-humbles

remercionary dela bonté que uny avec de donnes
ordre qu'on ne la envoye. Je le, ay luj avec un
plastor lingulier, « j'oje dire, Jany fluter les
plastor lingulier, « j'oje dire, Jany fluter les
twhent, que ce Journal donne une beaucoup
mailleure idée dy bong « ivre d'Allemagne, que
le lournal de faire donne les futeurs lemblens
le lournal de faire donne les livres d'Allemagne que
affecter de n'y inférer les livres d'Allemagne que
pour faire nombre « großes leur ouvrage

Mon Hiftire d'Anglesone est achever jugu'à l'ennée 1640, se se n'ay pay dessen de la continuer pluj avant, puisque je repairont que veretor ca que Mylord Clarondon à cont rygna l'année 1660. Éwans à le qui l'expassé depunts depunmeran Ji Délicar & li Difficites vi la situation où le brawers Ly Deux Markt ansprogleterre, que je reme croi pay affer habile pour m'en hirer avec honneur R'ailleun il n'expres faile d'avoir de Cons Mamoire horles -Jamien Régner. Mujeun objectes les sens rencontre à l'improssion de mon Histoire l'espère qu'il serone Bion tot lever. Teprends laliberte d'apparer Me votre Mere L'houte la famille de may trephumble report the Femme ep ive sentemens à tre la Chapelle avac the la générale Boot. Le Matin de Plantamour.

si je jouvoit von promor quelque ang nentition. rans la Colmia de Sehir, je ne m'y epargresai cas Je sandy trop bien l'avantage qu'il y a d'ême aupret devant. I lang votre conditive paytorale outre tous les autres que s' te veur bien faixa ue à ceres qui l'établiment à fetre vous y auver. bion-tot por Supervike Mederin gus vions D'éparfer une pehre Niève de ma Fomme. Vevay prie Monfieur, d'être bienperquadé de la parfaite eforme que i'ay pour uny, & deme croire comma je lefuis ventablemens. Lave trube la consideration. 660. ropothe Monfieur : or edit whe I she hej-humila Wher-ober/janstens.cm A-Werelle 23 De May Thoyra/ Rasing

aj

Montheur

Mostieur de Mauclen. Winithe de l'Église Françoise.

A MONSIEUR

PHILIPPE DE RAPIN-THOYRAS

Colonel en retraite des Cuirassiers (Grand-Duc Nicolas) de la Garde de S. M. le Roi de Prusse, Chevalier des Ordres de la Croix de Fer de Prusse, de Saint-Wladimir (3^{mo} classe) & de Saint-Stanislas (en sautoir) de Russie, de l'Epée (3^{mo} & 4^{mo} classe) de Suède, décoré de la Croix pour longs services & de la Médaille militaire pour 1813, 1814 & 1815.

Au dernier des Rapin appartenait de droit la dédicace de ce travail, encouragé par sa bienveillance, inspiré par les souvenirs du plus illustre de ses ancêtres.

Hommage respectueux & reconnaissant.

RAOUL DE CAZENOVE

. . • ,



AVANT-PROPOS

« Souviens-toi du temps d'autrefois; considère « les années de chaque génération; interroge ton « père, & il te l'apprendra, les vieillards, & « ils te le diront. »

(DEUTÉRONOME, ch. XXXII, v. 7.)

'ÉTUDE que précèdent ces lignes n'avait d'abord pour but que de raconter la vie accidentée & d'apprécier les œuvres de l'historien célèbre qui en est le principal intérêt. Mais, parmi les nombreux documents, pour la plupart inédits, que nous avons compulsés, en vue de recueillir les traits épars ou ignorés de la vie de Rapin-Thoyras, nous en avons rencontré plusieurs, dont le contenu nous a, en quelque sorte, imposé l'obligation d'élargir le cadre de notre travail. Si le nom de Rapin-Thoyras a

fait oublier de nos jours celui de ses ancêtres, l'histoire s'en est souvenue; les traces qu'ils y ont laissées ne sont pas sans gloire, & ces souvenirs nous ont paru dignes d'être rattachés à ceux qu'a laissés parmi nous leur plus illustre descendant.

Ce fut en écoutant le récit des exploits guerriers de ses pères & de leurs sacrifices pour leur religion, que le jeune Rapin prépara sa conscience aux devoirs, & son cœur à l'adversité; qu'il connut les premiers exemples & qu'il reçut les premières leçons de cette soi fervente, de cette grandeur d'âme, de ce ferme courage, dont il donna depuis des preuves éclatantes. Le glorieux passé de sa race lui inspira le légitime orgueil de n'y point faillir; l'histoire de sa vie tout entière témoigne assez qu'il a atteint son but.

Le culte austère & touchant des ancêtres, la religion du foyer, ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils étaient du temps de Rapin-Thoyras. Relâchés par des causes morales ou politiques, les liens de la famille n'ont plus ce ressort énergique qui reliait en un faisceau qui traversait les âges, ceux qui portaient le même nom, dans les veines desquels coulait le même sang. Ces traditions d'honneur, de patriotisme & de foi, qui se transmettaient avec le patrimoine, dans les samilles que le privilége de la naissance ne relevait audessus des autres que pour leur servir d'exemple, se sont bien affaiblies de nos jours.

Si diminuées qu'elles soient, elles conservent encore affez de prestige & d'intérêt, pour que nous puissions espérer que le soin que nous avons pris de faire revivre ces traditions oubliées, ces souvenirs lointains d'un glorieux passé, ne soit pas jugé superflu. Plus d'un enseignement élevé, plus d'un exemple utile, se dégagent de ces annales d'une famille inébranlablement attachée durant trois siècles aux mêmes croyances religieuses, qui les a conservées sidèlement, à travers les vicissitudes de l'exil & de la persécution.

Une réaction favorable au passé se maniseste de jour en jour davantage au sein de notre génération, moins complètement absorbée dans la réalité du présent, quelles que soient d'ailleurs ses tendances utilitaires, que celles qui l'ont précédée au commencement de ce siècle. De nombreux travailleurs, les uns, vétérans éprouvés des sciences historiques, les autres, suivant de plus ou moins loin les maîtres dans les voies qu'ils ont ouvertes & tracées, remontant aux sources mêmes de l'histoire effleurées par leurs devanciers, vont demander aux manuscrits ensouis sous la poudre des bibliothèques, aux cartulaires dispersés des abbayes, aux vastes dépôts de nos archives, la confirmation des faits acquis à la science, ou de nouvelles lumières sur ceux qui sont contestés. Une soule de publications mettent en lumière le résultat de savants travaux, de patientes investigations, &

remerismany dela bonté que uny aver de donner ordine qu'on ne les envoye. Je le, ay lûs avec un plastir haquiser, & jluse dire, sans fluter les truteurs, que ce sournal donne une beaucoup mailleure soie dy bons divres d'Allemagne, que le sournal de Saris donne les suteurs lemblent le sournal de saris donne les suteurs lemblent affecter de n'y insérer les livres d'Allemagne que pour faire nombre l'grosses leur ouvrage

Mon Hiptoire d'Angleterre est achever juqu'à l'ennée 1640, s'en ay pay deffer de la continuer pluj avant, puisque je reprimmor que veretor ce que Mylord Clavendon a cont rygn'à l'année 1660. Luanrà a qui l'est passe depents des un moronau Ji Délicar & li Difficites vi la situation on le trouvers Las Deux Markt anshiglerene, que je reme croi pas affer Rabile pour m'en hirer avec honneur Failleurs il n'expay facile d'avoir de Cong Mamoire horles -Darnien Régnes. Mujeun objectes le sont romandre a l'impression de mon Histoire l'espère qu'il serons Bion-tot lever. Teprends labilité d'appurer Me votre Mere L'houte la famille de may trephumble reporte Ma Femme ep ive sentemens à tre la Chapelle avac die la générale Boot RND Madin de Mantamour.

Si je pouvoit vong promot quelque ang nentetion. paus la Colonia de Jehr, je ne m'y épargresai pas Je comon trop bien l'avantage qu'il y a d'étre auprof devent. I lang orthe condite paytorna outre tous les autres que s'A vembingaire. à ceres qui l'établisment à fetre vous y auren. Sion-tot Au Supervike Medecin qui vons D'éporfer une pebbe Vière de ma Fomme. Vevay pric Monteur, d'être bienperquade de la parfatte eforme que ilaipour une, & deme croire comma je lefuil ventablemens. Lave trube le confidération. ropothe Montieur Tohe mej-humble A-Wezelle 23 De May I hel-ober partent en (hoyra / Rasing

Au reste, si cette étude sur la vie & sur les œuvres de Rapin-Thoyras ne devait avoir d'autres lecteurs que les membres des nombreuses familles qui, en Prusse, en Autriche, en Saxe, à Francfort, en Wurtemberg, en Danemarck, en Angleterre, en Suisse & en France, descendent aujourd'hui, directement ou indirectement, du célèbre historien, nous n'estimerions pas ce travail inutile, & nous nous tiendrions pour pleinement récompensés de nos peines.

Inspiré par le culte des souvenirs de famille, ce livre doit aux archives particulières des descendants de Rapin-Thoyras, la plupart des faits nouveaux ou peu connus qu'il renferme. On ne s'étonnera donc pas d'y trouver parsois des détails qui paraîtraient superflus, ou même déplacés, dans un ouvrage destiné à une publicité plus étendue.

Qu'il nous soit donc permis d'offrir ici le témoignage de notre gratitude à ceux qui, par leur bienveillant concours, nous ont rendu plus facile la composition de ce livre, destiné à rappeler le souvenir d'un commun ancêtre: à M. le colonel de Rapin-Thoyras, à Berlin; à seu M. Dufour-Féronce, à Leipzig; à M. le baron de Maucler, président du Conseil aulique, & Grand-Chambellan de S. M. le roi de Wurtemberg, à Stuttgart; à madame Alexandre Gontard, née Gontard, à Francsort; à MM. E. de Coninck & J. de Jonquières, au Havre & à Copenhague; à M. le

comte Martin d'Arves, à Saint-Jean-de-Maurienne, qui ont bien voulu nous ouvrir leurs archives de famille, à toutes les personnes enfin, que nous ne pouvons nommer ici, mais qui ont bien voulu nous aider de leurs conseils, & nous soutenir de leurs encouragements.

Un mot encore avant de finir.

Après avoir arrêté avec nous les conditions de l'établiffement de ce livre, fon format, ses caractères, son ornementation, ses divisions, après en avoir surveillé aux deux tiers
l'impression, M. Louis Perrin a succombé à une longue
& douloureuse maladie, laissant après lui, comme homme
& comme artiste, un vide qui ne se comblera pas dans le
cœur de ceux qui l'ont connu. L'ouvrage que nous présentons aujourd'hui au public est donc l'un des derniers dont
M. Louis Perrin se soit occupé; il a été continué & achevé
par ses successeurs, suivant les instructions & les traditions
du maître, au point de vue typographique & artistique, &
à cet égard, son exécution serait peut-être irréprochable,
sans l'inexpérience de celui qui l'a écrit, & les circonstances
adverses au milieu desquelles son exécution matérielle s'est
accomplie.

Lyon, 20 février 1866.



•		-			
	•				
			•		

RAPIN-THOYRAS

SA FAMILLE, SA VIE ET SES OEUURES

•	•					
		•				
•				•		
		•				
•			•			
						•
		·			•	

CHAPITRE PREMIER

Histoire d'une vallée des Alpes. — Une ville épiscopale au dix-neuvième siècle. — Les reliques de saint Jean-Baptiste & la cathédrale de Maurienne. — Légende de sainte Thècle & traditions de la famille de Rapin. — Vieux dictons. — Les Rapin & les évêques de Maurienne. — La Résorme en Savoie. — Le corrier Rapin & ses descendants. — Séparation en diverses branches de la samille de Rapin au seizième siècle.

peu de distance de la frontière qui sépara longtemps la Savoie de la France, une vallée étroite & prosonde s'ouvre sur le versant occidental des Alpes. De grands rochers, dont les larges assisses disparaissent sous la sombre verdure des sapins, l'environnent de toutes parts. Des Alpes à l'Isère, une rivière ou plutôt un torrent la parcourt, heurtant ses slots rapides contre les

innombrables rochers qui encombrent son lit. Souvent, à demi taries, les eaux du torrent semblent disparaître sous les blocs amoncelés; mais parsois grossi par les pluies, & débordant ses rives, il précipite à travers la plaine sa course impétueuse & terrible, & le paysan désolé se voit enlever en un clin d'œil le fruit d'un opiniâtre labeur.

A mesure que le voyageur avance dans ces lieux agrestes & mélancoliques, leur aspect devient plus sauvage, & si quelques hameaux, accrochés aux slancs de la montagne, ne montraient leurs maisons blanches à travèrs les pampres verts, on pourrait se croire encore aux temps reculés où le cri strident des aigles & le rugissement des bêtes sauves troublaient seuls le silence de ces prosondes solitudes.

De loin en loin, sur un roc isolé qui domine le torrent, se dressent une tour à demi ruinée, un rempart démantelé. Ces débris, rongés par la vapeur humide qui sans cesse s'élève du sond de la vallée, ébranlés par le soussele du vent, s'en vont croulant chaque jour davantage, & ces restes de la séodalité disparue, disparaissent à leur tour, emportant avec eux le souvenir de leur destinée d'autresois.

Vers le milieu de la vallée, l'horizon s'élargit; les parois presque verticales des rochers qui le bornent s'écartent, & l'azur du ciel, jusqu'alors rétréci par ces hautes cimes, apparaît plus vaste aux regards. Bientôt la route cesse de cotoyer les rives sinueuses du torrent & s'engage sous une longue avenue de hêtres séculaires. Les hameaux jusqu'ici dispersés se rapprochent, de hauts clochers dressent leurs tours, les maisons qu'ils dominent s'étalent en amphithéâtre sur les pentes des coteaux voisins, une ville apparaît dans ce désert.

Cette ville, c'est Saint-Jean de Maurienne; cet agreste pays que l'on vient de parcourir, c'est la vallée de Maurienne, primitif apanage d'Humbert aux blanches mains (1), berceau de l'illustre maison qui règne aujour-

⁽¹⁾ Humbert aux blanches mains, premier comte de Savoie & tige de cette maifon souveraine, fils, selon les uns, de Bérold de Saxe, selon d'autres, issu d'un premier mariage d'Hermangarde qui épousa en secondes noces le roi de Bourgogne Rodolphe III, reçut de ce prince, en récompense des services qu'il lui avait rendus, la Savoie & la Maurienne avec le titre de comte (1027). Contad le Salique, héritier de Rodolphe, donna au comte Humbert une partie du faucigny, le Bas-Chablais & le val d'Aoste. Ce sut le noyau primitif des Etats de la maison de Savoie.

d'hui sur l'Italie, ainsi que de celle dont nous raconterons les plus modestes annales. Ces ruines séodales qui dominent le cours accidenté de l'Arc, c'est Charbonnières, rasé par Henri IV, qui faillit trouver la mort sous ses murs; plus loin, la tour de Bérold, témoin neuf sois séculaire de l'invasion sarrasine; la Chambre, dont les puissants seigneurs s'intitulaient autre-fois vicomtes de Maurienne (1); le Ribeaud, dernière demeure d'une princesse de la maison de Savoie. Cette étroite vallée des Alpes, ensermée dans sa sormidable ceinture de montagnes inaccessibles & de cols infranchissables, si isolée qu'elle soit du reste de l'Europe, a cependant une histoire dont les premiers traits apparaissent contemporains des temps sabuleux.

Sans remonter, comme l'ont fait quelques auteurs, à l'an 114 du déluge, à Noë, à Japhet, & à ses établissements problématiques dans les Alpes, il est néanmoins historiquement prouvé que les âpres rochers de la Maurienne ont été peuplés bien avant d'autres contrées de l'Europe plus favorisées de la nature (1). Quelle que soit la fertilité relative de certaines parties du territoire de cette vallée, la terre y est en général trop avare de ses dons, le climat trop rigoureux, pour que les avantages d'un sol fertile & les attraits d'un climat exceptionnel puissent être invoqués en saveur du choix de ses premiers habitants. Cette présèrence anormale & la rapidité avec laquelle ces lieux sauvages se peuplèrent, sont des saits dont la cause doit être cherchée tout entière dans la position géographique de la Maurienne.

C'est en esset par ses désilés, par le mont Genèvre, par le col du Galibier, par les vallées du Monestier & de Valloires, qui ne sont que des

⁽¹⁾ Barbe d'Amboise, fille d'Hugues d'Amboise, comte d'Aubijoux, tué à Marignan, épousa Jean, comte de la Chambre, vicomte de Maurienne, qui testa en 1528. (Le père Anselme, Généalogie d'Amboise.)

⁽a) Le R. Esprit Combet, De l'ancienneté, des noms, & de la fituation du diocèse de Maurienne, manuscrit édité par les soins de M. le comte Martin d'Arves, secrétaire du Comité d'Histoire & d'Archéologie de Saint-Jean de Maurienne.

replis de la Maurienne, que se sont précipitées sur l'Italie les hordes barbares des Gaules & de la Germanie. C'est par là qu'ont passé les Ostrogoths de Théodoric & les Huns d'Attila, les Bourguignons, les Lombards, & plus tard, les Sarrasins.

Chacune des incursions de ces hordes guerrières sut marquée par la dévastation & la ruine; mais, en même temps, les peuplades vaincues se recrutaient parmi les envahisseurs. C'est ainsi que disparurent les uns après les autres les premiers établissements des Allobroges, des Garocèles & des Brunovices, & que se reformèrent ceux de tant d'autres peuplades qui furent dispersées à leur tour, & dont les noms obscurs ne sont connus que des seuls archéologues (1). Cette marche incessante des hommes du Nord vers les riantes contrées du Midi se continua durant le moyen-âge & pendant les premiers temps de l'histoire moderne, à travers la Maurienne, devenue le grand chemin de l'Italie.

A partir du quinzième fiècle, l'histoire de cette vallée se confond avec celle des comtes de Savoie & de leurs puissants vassaux, parmi lesquels l'évêque de Maurienne était le plus redoutable & le plus indépendant.

Principale ville de ce petit pays, après que Suze, qui en était autrefois la capitale, eût été affujettie à l'autorité de l'évêque de Maurienne par le roi Gontran de Bourgogne, la ville épiscopale de Saint-Jean avait gardé, jusqu'à ces dernières années, l'aspect monacal que lui avait imprimé durant douze siècles la domination exclusive du clergé.

De vieilles murailles, hérissées de tours, dont la plupart croulaient fur des remparts qu'elles ne désendaient plus; de longues rues étroites, sombres, irrégulières, où l'herbe croissait entre les pavés disjoints; de vieux hôtels, montrant encore au cintre surbaissé de leurs portes massives l'écusson mutilé de leurs anciens possesseurs, demeures silencieuses,

⁽¹⁾ Les peuplades qui se succédèrent dans la vallée de Maurienne sont connues sous dix-huit dénominations différentes, d'après le curieux travail d'où ces détails sont extraits: De l'ancienneté, des noms, & de la fituation du diocèse de Maurienne, par le R. Esprit Combet.

mornes, murées comme les innombrables couvents dont les sévères façades se dressent encore à chaque pas; une population de prêtres & de chanoines, vivant de l'évêché & en peuplant les abords où semblait affluer toute la vie de la cité, tels étaient les caractères tranchés qui faisaient de la capitale de la Maurienne le type fidèle & inaltéré d'une ville contemporaine des derniers comtes de Savoie. Mais ces traits caractéristiques tendent de plus en plus à s'effacer, & disparaissent chaque jour par des causes trop connues & trop générales pour les rappeler ici.

En dehors de la tradition religieuse à laquelle Saint-Jean a dû son nom & sa célébrité, le seul fait un peu saillant de son histoire locale est l'élection d'un empereur d'Allemagne, Henri VII, duc de Luxembourg. Ce prince sut élu dans la cathédrale de Maurienne, au mois d'octobre 1310. La vénérable basilique dans l'enceinte de laquelle s'accomplit cette imposante cérémonie, est bien déchue maintenant de sa splendeur d'autresois; une inondation terrible la détruisit presque de sond en comble au quinzième siècle, & les armées nombreuses qui depuis traversèrent la ville, ont achevé l'œuvre de sa dévastation.

Les magistrales boiseries du chœur, un reliquaire d'albâtre, chesd'œuvre de l'art patient du quinzième siècle, un cloître aux colonnettes géminées de marbre rose & d'albâtre azuré, dont l'élégante enceinte est chaque jour déshonorée par d'ineptes profanations qui finiront par la détruire, sont aujourd'hui les seuls vestiges de la grandeur passée de cet antique édifice.

Au temps de Grégoire de Tours, Saint-Jean était appelée Mauriana. Selon la tradition, cette ville, dont le nom cité pour la première fois dans les Chroniques de saint Grégoire, a exercé en vain la sagacité des étymologistes, aurait été, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, une ville fortisée, entourée de hautes murailles, défendue par une garnison nombreuse & aguerrie. Annibal, après le passage des Alpes, vint en saire le siège. La ville sur prise, mais avant que leur chef pût s'en rendre

maître, trente mille Carthaginois trouvèrent la mort sous ses remparts (1).

A partir de ce siége mémorable, auquel il faut accorder la même créance qu'à cet hyperbolique emploi du vinaigre au moyen duquel le fils d'Amilcar dissolvait les roches alpestres, une obscurité prosonde plane sur les destinées de la ville de Maurienne jusqu'à la translation dans ses murs des reliques de saint Jean-Baptiste.

Ainsi que bien d'autres au moyen-âge, cette cité a dû son importance & son développement à ce monument religieux autour duquel la soi catholique multiplia les miracles. Le bruit de ces prodiges se répandit parmi les nations voisines & l'affluence sans cesse renouvelée de nombreux pèlerins, accrut bientôt la prospérité & la population de la cité de Maurienne. Saint Gontran régnait alors en Bourgogne & son autorité s'étendait jusqu'aux Alpes; au bruit des merveilles accomplies par les reliques du Précurseur, il envoie des seigneurs de sa cour vérisier les saits qui ont éveillé sa pieuse curiosité. Les officiers du roi lui rendent compte de leur mission, & reçoivent bientôt de ce prince l'ordre de construire avec magnificence une église destinée à rensermer les dépouilles sacrées. Ainsi s'éleva la cathédrale de Maurienne. L'archevêque de Vienne vint la consacrer vers l'an 565, Gontran nomma un évêque, pourvut l'évêché de larges revenus (2), & la nouvelle cité épiscopale,

⁽¹⁾ De l'anciennete, &c., du diocèse de Maurienne, p. 23.

⁽²⁾ Cette dotation de l'évêché de Maurienne, défignée fous le nom de terre commune de Maurienne, était très confidérable. La ville de Suze & fes environs en faifaient partie. Dans la vallée même, des fommets des montagnes du Dauphiné jusqu'au delà de l'Arve, du pont d'Hermillon jusqu'à l'extrémité de la vallée de Valmenier, tout le pays relevait de l'évêque. Du nord au midi, la terre commune comprenait la ville de Saint-Jean, les communes de Jarrier, Fontcouverte, Villarembert, Montricher, Albane, Valloires, Valmenier, &c.; & en deçà de la rivière d'Arve, Epierre, Argentine, la Tour de Clusaz dépendaient encore du siège épiscopal. Riche & redouté, l'évêque ne relevait que de Rome, il traitait de puissance avec les princes voisins, créait des nobles, rendait la justice à tous les degrés. Après quelques siècles de cette prospérité croissante, temporairement troublée par les invasions des Barbares au septième siècle, celle des Sarrasins trois cents ans plus tard commença la décadence de l'évêché de Maurienne. L'évêque fut martyrisé par les infidèles, sa ville épiscopale deux sois dévastée. Les habitants en avaient à peine relevé les

désormais connue sous le nom de Saint-Jean, prit bientôt rang parmi les premières villes du royaume de Bourgogne.

Ce n'est point ici le lieu de discuter l'authenticité de ces célèbres reliques auxquelles le roi Gontran donna pour reliquaire une cathédrale & un évêché. Ossements desséchés dans lesquels on a cru reconnaître le pouce & les deux doigts de la main droite du Précurseur, de cette droite menaçante dont, au désert, il maudissait l'orgueil pharisaique, ces reliques qu'abritent encore aujourd'hui les voûtes de la cathédrale de Maurienne, transportées de l'Orient dans ces prosonds replis des grandes Alpes, n'ont rien perdu de leur prestige. Leur authenticité est attessée par un imposant faisceau de témoignages recueillis & accumulés pendant douze siècles, depuis Grégoire de Tours jusqu'à Martin V qui les visita en 1418, en revenant du Concile de Constance, & depuis Martin V jusqu'à nos jours. Il ne nous appartient pas de contrôler la valeur de ces titres dont quelques-uns remontent au douzième siècle, il suffit de constater ici leur existence & leur but, en nous faisant, sous toutes réserves de croyance & de foi, l'écho sidèle de traditions séculaires.

Entre toutes les légendes qui servent d'histoire à Saint-Jean de Maurienne, la plus intéressante & la plus vraisemblable est celle qui se rapporte à la translation de ces reliques sacrées, gloire & palladium de la cité Si l'on s'étonnait de la voir ici racontée, il nous suffira de dire dès à présent que cette légende est intimément liée à l'histoire traditionnelle de la maison de Rapin (1).

murailles que Conrad le Salique apparaît avec fon armée : la ville est prise d'affaut, les murailles rasées de nouveau et les domaines de l'évêché réunis à ceux de l'évêché de Turin. En 1327, les comtes de Savoie se sont affocier à la puissance temporelle des évêques, à la faveur de l'insurrection générale des sujets épiscopaux sous Aymon 11 de Miolans. Ce ne sut guère qu'en 1370, sous l'épiscopat de Pierre de Lambert qui releva la cathédrale & son palais de leurs ruines, que les évêques de Maurienne recouvrèrent quelque partie de l'antique splendeur de leur siège. (Voy. Angley, Hist. des évêques de Maurienne, & Combet, De l'ancienneté, &c.)

⁽¹⁾ Notice sur sainte Thècle, qui a apporté en Maurienne les reliques de saint Jean-Baptiste, par M. A. (Angley), Chambéry, imprimerie du gouvernement, 1840. Broch. in-12 de 39 pag.

Sainte Thècle, ou fainte Tigre, née dans le diocèfe de Maurienne, ne doit pas être confondue

Dans l'une des plus populeuses paroisses de la Maurienne, à Valloires, vivaient au milieu du sixième siècle, deux sœurs appartenant à une riche & noble famille. L'une d'elles, nommée Thècle ou Tigridie avait consacré à Dieu sa virginité & se livrait, toute jeune encore, aux plus austères pratiques de la dévotion. Deux moines, qui au retour d'un voyage en Terre-Sainte passaient à Valloires & se disposaient à aller jusqu'en Ecosse pour évangéliser les sauvages peuplades de cette contrée, reçurent l'hospitalité chez les deux pieuses sœurs. Les voyageurs racontent leur pèlerinage aux Saints-Lieux & glorifient, avec l'enthousiasme de la foi, les miracles qui chaque jour s'accomplissent sur la tombe où sont déposés les restes du Précurseur, arrachés par la piété des fidèles d'Alexandrie à la sauvage sureur de Julien l'Apostat. L'imagination de la jeune Thècle s'enflamme d'un faint zèle, elle veut conquérir pour son pays quelque partie de ces reliques bénies & après plusieurs jours de jeûne & de prières, prenant congé de sa sœur, accompagnée d'une seule suivante, elle part pour l'Orient. Elle traverse Rome, elle franchit les mers, elle arrive au but de son voyage : mais épuisée de fatigues, ses forces & son courage l'abandonnent à la fois. Dans le sentiment de son humilité & de sa faiblesse, elle se croit indigne de la faveur à laquelle elle aspire, & pendant deux années, n'ofant formuler sa requête, elle se livre auprès du faint tombeau au jeûne, à la pénitence, à l'oraison. Au bout de ce terme, la pieuse vierge, rassemblant son courage, va trouver l'évêque & les notables habitants d'Alexandrie & implore de leur libéralité chrétienne quelque fragment des reliques de saint Jean. Ses supplications ne rencontrent qu'un dédaigneux refus. Thècle déçue, mais non découragée, ne perd point toute espérance, elle fait vœu de ne quitter

avec une fainte du même nom, originaire d'Icone en Asse-Mineure, vierge convertie par saint Paul, dont l'histoire apocryphe se trouve dans le Spicilegium patrum saculi primi, publié à Oxford, en 1698, par Ernest Grabe, & dont l'Eglise catholique célèbre la sête le 23 septembre. M. Saint-Marc-Girardin a paraphrasé cette touchante histoire dans ses Mélanges de littérature & de morale, t. 11, p. 79.

Alexandrie qu'après avoir obtenu l'objet de ses désirs; elle redouble d'austérité, de prières, de macérations, son faible corps s'épuise, elle va succomber... quand « d'une manière miraculeuse», ses vœux ardents sont exaucés: Thècle se voit en possession de ce qu'elle a tant désiré. Renfermant les précieux ofsements dans une boîte d'or, la vierge, chargée de sa conquête, reprend joyeuse, le chemin de l'Europe. Après un long & pénible voyage, semé d'incidents étranges, tels qu'en présentent la plupart de ces vies merveilleuses des saints, Thècle rapporta en Maurienne les reliques célèbres qui ont béatissé la sainte & illustré son pays.

On montre encore dans la montagne du Roncherai, qui avoisine Saint-Jean, une excavation prosonde & d'un abord difficile. C'est là que la tradition place la dernière demeure de sainte Thècle qui s'y retira peu après son retour d'Alexandrie pour s'y livrer en paix aux pratiques austères de la vie cénobitique. Ce sut là qu'elle rendit son âme à Dieu, entourée de la vénération des sidèles, après avoir donné à l'église de Maurienne « sa terre appelée Valloires, ainsi que la cure & tout ce qui était en son pouvoir (sub ejus regimine) dans cette localité (1). »

Telle est la légende de sainte Thècle. Dans ces pages que nous avons consacrées aux origines de la famille de Rapin, nous ne pouvions passer sous silence la tradition qui de temps immémorial & à travers la nuit obscure de six siècles de moyen-âge, rattache cette famille à celle de la vierge de Valloires.

Nous avons cherché sur les lieux mêmes, à commenter cette tradition; les lignes qui suivent sont le résultat de cette sorte d'enquête, dans la-

⁽¹⁾ Tradidit ipfius ecclefiæ villam Vallociæ nomine, cum presbyteratu & cum omnibus quæ ibidem sub ejus regimine habere videbatur. (Les Bollandistes au 25 juin, nº 13.)

La légende de fainte Thècle eft écrite dans le grand Bréviaire de la cathédrale de Saint-Jean, rédigé entre le treizième & le quatorzième fiècle pour l'ufage du chapitre; en 1512, le cardinal Louis de Gorrevod plaça dans le nouveau Bréviaire du diocèfe de Maurienne, imprimé par ses foins en caractères gothiques, l'office de cette sainte au 25 juin, le lendemain de la nativité de saint Jean-Baptiste, date traditionnelle de la mort de sainte Thècle. Ces huit leçons sont d'une prose saive qu'elles nous ont paru mériter d'être reproduites dans les Pièces justificatives, n° 2.

quelle nous avons eu pour guide un travail plein d'érudition & d'intérêt fur la paroisse de Valloires (1).

Parmi les anciennes familles nobles de la Maurienne, peut-être venues de la campagne de Rome, fuyant la perfécution sous Néron, celle des Rapin est sinon la plus illustre, au moins la plus ancienne. En 1692, ses descendants prétendaient prouver par les titres nombreux qu'ils possédaient encore, huit ou neuf cents ans de noblesse. De temps immémorial, le sief de la Chaudane en Valloires était le patrimoine de leurs ancêtres, & la tradition place le lieu de naissance de sainte Thècle sur l'emplacement même du vieux manoir dont les ruines, aujourd'hui dévassées, se dressaient naguère en une masse imposante.

Dans les premières années du dix-septième siècle, sur un rocher coupé par les Sarrasins dans le but de dessécher l'étroite plaine où s'élève aujourd'hui le village de Place, de l'autre côté du chemin qui conduit aux Villards, & en face de leur demeure séodale, les Rapin élevèrent une chapelle en l'honneur de sainte Thècle. Dans plusieurs titres, les seigneurs de la Chaudane se faisaient gloire d'être de la même race que la sainte de Valloires, & prétendaient avoir hérité d'elle les droits seigneuriaux qu'ils possédaient dans le pays. Quoi qu'il en soit, la sondation de cette chapelle dans ce lieu solitaire & retiré, le soin pieux avec lequel elle a été deux sois relevée de ses ruines par les habitants de la vallée, les souvenirs qu'ont laissé dans le pays de Valloires les Rapin de la Chaudane, souvenirs qui touchent à la légende & se confondent avec elle, viennent sortisser de quelque apparence l'histoire traditionnelle de ces prétentions.

Quelle que fut, du reste, l'antiquité de leur race (2) les seigneurs de la

⁽¹⁾ L'abbé Truchet, Notice sur Valloires, publiée dans le premier bulletin des Travaux de la Société d'histoire & d'archéologie de la province de Maurienne, 1859, pp. 3 & 38.

^{(2) «} Nous pouvons prouver par nos titres plus de quatre cent cinquante ans de nobleffe, » ecrit à Jean de Rapin, baron de Mauvers, le 3 novembre 1666, Claude-Ferdinand de Rapin, fon

Chaudane ne furent pas abondamment pourvus des biens de ce monde, au moins après les guerres des seizième & dix-septième siècles qui dévassèrent la Savoie. C'est ce que sont supposer ces vers composés par l'un d'eux vers cette dernière époque, boutade où l'énergie de l'idée compense l'incorrection de la sorme:

Pour n'avoir fans besoin su prendre On voit tomber cette maison; Si l'effet eut suivi son nom, Elle auroit de quoi se désendre (1).

De nos jours encore, les vieillards du pays racontent que les dimanches & les jours de fêtes, alors qu'il s'agissait d'aller entendre la messe à l'église de Place & de tenir son rang, l'aîné des frères Rapin endossait l'habit de velours & le pourpoint de soie qu'il avait hérité de son père, & allait s'asseoir au banc seigneurial. Il assistait dévotement au commencement de l'ossice, puis, quittant l'église & revenant à la Chaudane, il passait l'habit à son second frère qui courait au village, prenait sa part du culte & cédait bientôt sa place avec l'unique habit qu'ils possédaient en commun, au cadet des Rapin qui rapportait l'absoute au manoir.

parent, juge de la cité de Saint-Jean de la Maurienne « & préfentement je vous envoie affez de titres pour prouver la vôtre. »

Elle fût prouvée en effet, & l'arrêt qui maintint dans leur noblesse héréditaire Jean de Rapin, seigneur & baron de Mauvers, & ses frères Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras, & Charles, seigneur du Rabeau, sut inscrit quatre ans plus tard (21 mars 1670) dans les registres dresses à Montpellier par ordre de Bazin de Bezons, intendant de Languedoc. Livrés aux slammes en 1793, ces registres surent détruits; le sommaire des Maintenues de la noblesse de Languedoc qui y étaient inscrites, se trouve dans les Preuves fugitives du marquis d'Aubass. Pour ce qui concerne les Rapin, une seconde recherche de la noblesse, saite à Montauban, en 1697, par l'intendant Sanson, donna lieu à un jugement du 14 mars, qui consirmait le jugement de M. de Bezons. Cette autre Maintenue se trouve à la Bibliothèque impériale, Maintenues ou Armorial de Montauban & d'Auch, t. I, se 3 & seq., n° 439. Voy. aux Pièces justificatives, n° 8 & 9.

⁽¹⁾ Mémoires de la famille de Rapin, manuscrit rédigé par Charles de Rapin-Puginier, srère aîné de l'historien Rapin-Thoyras, dont l'original est en la possession de M. le colonel de Rapin-Thoyras, à Berlin. Inventaire géneral, n° 687.

Il est assez difficile de concilier ce désintéressement des Rapin & leur fière pauvreté dont témoignent les lignes qui précèdent, avec la sentence de réprobation dont la haine ou la crainte des évêques de Maurienne les avait frappés. A la fin du dix-septième siècle, on voyait encore dans l'une des salles du palais épiscopal de Saint-Jean, cette inscription significative que le temps avait presque essacée, bien qu'elle eût été prosondément gravée dans la pierre (1):

CAVEANT SUCCESSORES NOSTRI A FAMILIA RAPINORUM.

Quelque symptôme du mouvement religieux qui eut pour conséquence, au seizième siècle, l'expatriation de plusieurs membres de cette samille, avait-il déjà porté ombrage au zèle catholique des évêques? Ou bien, dans cet avertissement que chaque titulaire du siège épiscopal avait reçu de son prédécesseur pour le transmettre à celui qui lui succédait, ne sallait-il voir qu'un singulier témoignage de l'existence de ces luttes d'influences locales entre la noblesse & le clergé, luttes si fréquentes au moyen-âge, qui auraient longtemps divisé le chapitre de Maurienne & les syndics de la noblesse souvent choisis parmi les Rapin?

Quoi qu'il en soit, la pierre sur laquelle l'inscription était gravée, a depuis longtemps disparu du palais épiscopal : l'origine précise de la rivalité dont elle attestait l'existence & préconisait le remède, est demeurée inconnue; mais le sait de cet antagonisme est caractéristique; il établit, à n'en pouvoir douter, le crédit & l'influence dont cette samille jouissait alors dans son pays.

Avant l'époque où les Rapin, syndics de la noblesse, se faisaient redouter du clergé de Maurienne, les idées religieuses qui ont précédé le grand mouvement de la Résorme, n'avaient fait encore qu'essleurer les populations de ces contrées. Peu de pays surent moins accessibles que la Savoie

⁽¹⁾ Mémoires de la famille de Rapin.

au progrès religieux, nulle part peut-être les principes & la discipline de l'Eglise romaine n'ont été plus sidèlement maintenus. Cependant, en 1375, des Vaudois, partis du Dauphiné, descendirent de leurs montagnes dans les vallées de la Savoie & tentèrent de prêcher l'Evangile parmi ces peuplades prosondément ignorantes & entièrement dominées par le clergé. La résistance des Frères Prêcheurs (les Dominicains), alors les plus ardents ministres de l'inquisition, ne parvint pas à paralyser complètement les essonts des prédicateurs Vaudois, & le pape, alarmé des progrès qu'ils faisaient dans ces contrées, réclama le secours du roi de France. Le gouverneur du Dauphiné, à la tête de troupes nombreuses, marcha contre les hérétiques, ils surent écrasés, & le pays retomba plus que jamais sous le joug de l'Eglise romaine (1).

Mais dès l'origine de la réformation, de fréquents rapports s'établirent entre Genève, devenue plus tard sous Calvin la Rome protestante, & les vallées des versants italiens des Alpes, peuplées par ces Vaudois, pieux & fervents dépositaires de la soi des premiers siècles.

Placée entre la Suisse & l'Italie, la Maurienne, qu'avaient traversée les légions de César marchant à la conquête des Gaules & de la Germanie, devint à cette époque la voie par où passa une autre armée plus humble & moins nombreuse, mais non moins ardente, marchant à une plus noble conquête, celle des âmes à Christ par l'Evangile.

Les jeunes chrétiens des vallées qu'une vocation d'en haut appelait au saint ministère, allaient demander au collége sondé par Calvin l'instruction pastorale que leur pays ne pouvait leur donner. Leur caravane studieuse s'engageait dans les désilés des montagnes de la Savoie; le sac au dos, le bâton du pèlerin & du missionnaire à la main, ils distribuaient sur leur passage des bibles & des livres religieux, animés du zèle de propagande qui caractérisait les chrétiens de ces temps-là. Manoirs & chaumières s'ouvraient tour à tour devant les jeunes voyageurs qui,

⁽¹⁾ Vely, Villaret & Garnier. Hift. de France, t. X, p. 337.

assis au soyer hospitalier des habitants du haut pays, parlaient, avec un pieux enthousiasme qu'ils savaient communiquer à leurs auditeurs, des grandes choses qui s'accomplissaient dans l'Eglise renouvelée. Les Saintes-Ecritures surent lues & méditées dans ces solitudes où jusqu'alors elles n'avaient jamais pénétré, & il y a peu d'années, on retrouvait encore en Maurienne & en Tarentaise de vieilles & vénérables éditions de la Bible, échappées aux bûchers de l'inquisition, & paraissant contemporaines des premiers temps de la réformation.

Les commencements de l'Evangile en Maurienne datent aussi de cette époque. Le souffle de la Résorme se répandait partout, ici modifiant prosondément les croyances traditionnelles de tout un peuple, là, saissiffant quelques hommes isolés, adeptes inconnus ou quelques martyrs des nouvelles doctrines. Cet esprit du seizième siècle, armé d'une irrésistible puissance, pénétrait dans les replis les plus cachés du monde chrétien, dans les retraites en apparence les plus inaccessibles de la superstition & de l'erreur, & portait la lumière & la vie là où il n'y avait qu'ignorance & que ténèbres.

C'est ainsi que ces vallées des Alpes, soumises à la maison de Savoie, si dominées qu'elles sussent par le clergé, étaient néanmoins alors travaillées par des besoins religieux longtemps comprimés, par des aspirations plus ou moins définies vers une résorme des abus qui dévoraient l'Eglise, vers des croyances plus sermes & plus claires. Le syndic de Genève, Ami Porral, écrivait de Berne, en 1535: « Le duc a beaucoup d'affaires au-delà des monts en partie à cause de l'Evangile, car l'Evangile se répand par tout le pays, c'est une chose qu'il faut qu'elle aille en avant, en dépit des princes, puisqu'elle est de Dieu. »

Un adversaire acharné de la Résorme, l'évêque d'Aoste, signalait aussi ses progrès en jetant ce cri d'alarme: « De toutes parts nous recevons les nouvelles les plus déplorables, nos paroisses sont insestées de livres désendus. Les gens vont criant partout qu'il faut vendre les biens des prélats & des abbés pour nourrir les pauvres & les souffreteux; quant à

payer les messes & observer le jeûne, on n'y pense guère (1) ». Cet appel à la répression de la liberté de conscience ne sut que trop entendu : douze gentilshommes savoyards, accusés d'hérésie, dénoncés par l'évêque Gazzini, surent décapités par ordre du duc Charles III, en 1529. Ce sut là le présude de sanglantes exécutions.

Auffi de longues années s'écoulèrent-elles encore avant que la parole de Dieu fût librement prêchée dans la Maurienne, dominée par un clergé nombreux & puissant, terrisiée par les mesures de rigueur dont ses évêques prenaient l'initiative, & sur lesquelles enchérit encore le Parlement de Chambéry, institué par François I^{er}. Il fallut pour réveiller de leur affaissement & de leur torpeur ces populations trop insouciantes des intérêts de leurs âmes, que par deux sois la main de Dieu s'appesantit sur elles.

Deux grands désastres avaient frappé Saint-Jean de Maurienne à un siècle de distance; en 1439, une inondation terrible détruisit la ville de sond en comble; les ravages du siéau surent si grands, qu'il fallut recourir à la charité de l'Europe catholique, pour relever de leurs ruines & l'église & la cité. Saint-Jean était à peine sorti de ses décombres, lorsqu'au milieu du seizième siècle, la peste vint de nouveau dévaster la malheureuse ville. Plongés dans l'abattement & le désespoir, les habitants décimés imploraient en vain la miséricorde divine, le ciel semblait sourd à leurs prières, le découragement s'emparait de leurs cœurs; ce sur à cette heure d'angoisse que l'Evangile leur sur publiquement annoncé.

Un prêtre italien, Raphaël Bordeille, disciple de Luther, osa prêcher la Résorme jusque dans la cathédrale: Jésus mourant sur la croix pour le salut des pécheurs, Dieu amenant les hommes à la repentance par la soussirance & par l'épreuve, l'autorité des Saintes Ecritures remise au

⁽¹⁾ Archives du Royaume, à Turin. Correspondance de Pierre Gazzini, évêque d'Aoste. Lettre au duc de Savole, datée de Rome, 12 juillet 1529. — Hist. de l'Eglise de Genève, par Gaberel, t. l', pp. 31 & 102 des pièces justificatives.

premier rang d'où l'avait sait décheoir le dogme de l'insaillibilité des papes & des conciles, telles étaient les principales doctrines que prêchait le moine réformateur. Ces salutaires leçons, ces paroles de consolation & de vie, entendues au milieu des angoisses de la mort qui frappait sans relâche, au milieu des déchirements de la maladie & de la douleur, ne furent point perdues pour tous. Ces cœurs affligés & brisés se tournèrent vers leur Sauveur & ils furent consolés.

Aussi ignorante peut-être que le peuple, mais supportant avec plus d'impatience le joug du clergé, la noblesse accueillit avec saveur les nouvelles doctrines. Mais bientôt après ces premiers progrès de l'Evangile, justement essrayés du danger que courait la soi romaine, dont la vacance du siége épiscopal avait mis le dépôt entre leurs mains, indignés de l'audace du novateur, ceux des chanoines de la cathédrale qui avaient échappé au sléau, dénoncèrent le prédicateur italien au Parlement de Chambéry. Atteint & convaincu du crime d'hérésse, Raphaël Bordeille parvint à s'ensuir, mais l'arrêt du Parlement fanatisé suivit son cours; solennellement dégradé de l'ordre de prêtrise, Bordeille sut brûlé en essigie devant la cathédrale de Maurienne, le Jeudi-Saint 1550 (1).

Les germes de rénovation religieuse déposés dans le cœur de leurs auditeurs par le moine italien & ses disciples, rencontrèrent dans leur développement extérieur une opposition violente, telle que l'on pouvait l'attendre de leurs adversaires (2). Aussi les rigueurs du Parlement &

⁽¹⁾ Grillet, Dictionnaire géographique, historique & biographique de la Savoie. Chambéry, 1807.

Art. Saint-Jean de Maurienne. — Angley, Hist. du diocese de Maurienne.

⁽²⁾ Leurs efforts ne purent entièrement éteindre l'effet des prédications réformées. Outre le fait de l'existence actuelle d'anciennes éditions de la Bible & celui de l'évangélisation des montagnes, cités plus haut, il y avait une église à Chambéry dont la tradition a conservé le souvenir. Elle tenait ses réunions dans une maison de la rue Juiverie, & Calvin lui écrivit une lettre datée de Genève du 8 décembre 1563. En Maurienne, sur un haut plateau qui domine Saint-Jean, les habitants d'un village conservent le souvenir d'un temps où leur religion n'était pas la même qu'aujourd'hui. La tradition rapporte qu'un pasteur des vallées vaudoises s'y arrêta, suyant la persécution, il prêcha la Résorme aux habitants, qui l'acceptèrent avec une soi asserties.

l'intolérance du clergé eurent-ils pour esset de provoquer l'émigration de ceux qui, convertis à la soi nouvelle, préséraient l'exil au martyre. A cette époque la France n'était pas encore déchirée par les guerres de religion, & si les protestants y étaient en butte aux persécutions comme en Savoie, si les massacres de Cabrières & de Mérindol ensanglantèrent le Dauphiné bien avant l'explosion de la guerre civile, le pays était plus grand, les partisans de la Résorme plus nombreux & plus puissants, la carrière militaire était encore ouverte aux résormés & une ombre de liberté était laissée aux protestants français.

Divers documents nous montrent trois frères de la famille des Rapin, dont deux professaient la religion résormée, quittant leur pays natal & s'établissant en France sous le règne de François I^{er}.

Mais avant de raconter à quels événements leurs vies furent mêlées, il ne sera pas sans intérêt de passer rapidement en revue ceux qui, parmi leurs ancêtres & leurs parents, ont laissé quelques traces dans ce pays de Maurienne, dont la physionomie & l'histoire viennent d'être esquissées à grands traits.

Nous avons dit par quelles profondes racines cette antique race paraissait tenir au sol natal. De semblables légendes voilent les origines de plus d'une noble famille, nous ne sachons pas que l'on ait jamais demandé à telle illustre maison de France (1), de sournir les preuves irrécusables de sa parenté traditionnelle avec la Vierge Marie. Il n'eût pas été vraisemblablement plus facile aux membres de la famille de Rapin de justifier autrement que par une présomption séculaire, des liens qui

que le clergé de Saint-Jean ne parvînt qu'au bout de longues années à extirper, par ses efforts, les racines de l'hérésie. Aujourd'hui encore, certains traits du caractère & de l'esprit de ces villageois, leur tendance à discuter des matières religieuses, montrent que ces souvenirs du passé ont laissé une prosonde empreinte. (Note manuscrite communiquée par M. Hudry-Desnos, secrétaire de la Société savossenne d'Histoire & d'Archéologie, à l'obligeance duquel nous devons plusieurs mentions intéressantes des faits relatifs au mouvement de la Résorme en Savoie au seizième siècle.)

⁽¹⁾ La maifon de Levis-Mirepoix.

rattachent leur maison à celle de sainte Thècle. Ainsi donc, sans insister davantage sur une filiation dont il serait impossible aujourd'hui de rassembler les preuves, il suffit d'établir que dès le douzième siècle, le nom des Rapin est mêlé aux annales de la Savoie & aux légendes du pays de Valloires (1) qui sut leur berceau.

En 1250, Humbert Rapin de Valloires était qualifié de noble homme, & ses descendants, seudataires de l'évêque de Maurienne, continuèrent à habiter Valloires & le château de la Chaudane.

Au quinzième siècle, on voit noble Antoine Rapin de Valloires, figurer comme témoin dans la constatation officielle d'un miracle dû aux reliques de saint Jean-Baptiste.

L'un de ses fils, messire Guillaume Rapin, est chanoine de la cathédrale de Maurienne, protonotaire apostolique, prieur d'Aiguebelle, de la Croix & de Bernex; noble Pierre Rapin de la Chaudane en Val-

⁽¹⁾ Valloires (Vallis ovium, Volovium), vallée profonde et étroite qui communique avec la France, du côté de Briançon, par le col du Galibier, était, avant la domination romaine, habitée par les Garocèles. La voie romaine qui traverfait les Alpes était, d'après Simler, celle qui condui fait à Embrun par Suze, le mont Genèvre, col voifin du mont Cenis, Rama, aujourd'hui Saint-Clément, & Briançon. Cette voie était très fréquentée aux premiers fiècles de notre ère, & traverfait Valloires par le paffage du Galibier. Au dixième fiècle, les Sarrazins defféchèrent le lac qui couvrait la plaine où s'élève aujourd'hui le village de Place, le plus important de la commune. Ils conftruifirent probablement le château Saint-Pierre, dont les fubstructions se voient encore sur le rocher de ce nom, énorme bloc calcaire qui domine toute la vallée. Aux flancs de ce rocher est attachée la petite chapelle de Saint-Pierre, élevée fur l'emplacement traditionnel de la première églife chrétienne de Valloires. Une autre tradition attribue une origine italienne à la population de cette province, répandue dans de nombreux hameaux : les Villards, les Clotz, la Ruaz, &c., qui dominent le village de Place où font l'églife & les écoles communales. Le costume étrange & pittoresque des femmes, costume qu'elles ne quittent jamais, dont la coupe est la même pour la limple paylanne que pour la riche fermière, ne différant que par le choix des étoffes, le nombre & l'éclat des bijoux, le patois fortement nuancé de locutions & d'accents italiens; l'humeur voyageuse des habitants, qui, presque tous, vont chercher en France un champ plus ouvert à leur esprit actif & industrieux, puis reviennent dans leurs montagnes arrondir leur patrimoine avec le produit de leur labeur, tous ces caractères & ces usages font de cette commune un type à part dans la Maurienne. Valloires ne compte plus aujourd'hui que mille fept cents habitants, répandus dans une vingtaine de hameaux. Sa population s'élevait à plus du double au dix-feptième siècle. (L'abbé Truchet, Notice fur Valloires.)

loires, écuyer, autre fils d'Antoine, rend hommage au roi de France, entre les mains du fieur de Maugiron, lieutenant-général pour « ledit fieur Roy », en Dauphiné & en Savoie, le 23 février 1552. Pareil hommage avait été rendu par lui, en 1536 « sans préjudice des droits de l'évêque de Maurienne. »

En 1577 & le 16 décembre, son fils Pierre Rapin, seigneur de la Chaudane, juge corrier de l'évêché de Maurienne, obtint un arrêt du souverain Sénat de Savoie qui « relève la maison de Rapin de toute supposition de roture & la maintient es-priviléges de noblesse. »

Ce Pierre Rapin, corrier & juge commun de Maurienne, joua un rôle affez confidérable dans sa province. Les sonctions importantes dont il était revêtu, lui surent consiées par le comte de Challant, intendant de Maurienne, & consirmées par le chapitre « sede vacante, » en 1559, peu après que le traité de Cateau-Cambrésis eut sorcé la France à évacuer la Savoie.

Choisi parmi les gentilshommes, le corrier, ou courrier (correarius), connaissait de tous les crimes & délits qui se commettaient dans la juridiction de l'évêché: il présidait à la construction & à l'entretien des routes, levant les tailles, ordonnant et percevant les amendes; bras séculier de l'évêque, il était le gardien jaloux de tous les priviléges, de tous les droits, de toutes les immunités dont jouissaient l'évêque & son chapitre. Quelquesois même il intervenait entre eux pour faire observer les conventions jurées entre ces deux puissances. Lorsqu'il était commun, c'est-à-dire lorsqu'il instruisait & poursuivait les affaires, tant pour le comte que pour l'évêque, ses sonctions devenaient d'autant plus difficiles & délicates que de fréquents consitis s'élevaient entre ceux qu'il représentait. C'était à lui que revenait le soin de faire exécuter les sentences rendues par le juge-mage, à lui qu'étaient consiées les cless de la ville. Il remplissait ensin les sonctions qui, de nos jours, sont dévolues au juge d'instruction. C'est à ces investigations judiciaires, plus difficiles & plus

pénibles dans ce pays sauvage & montagneux que partout ailleurs, que se rapportent ces vers d'un poëme du temps :

Rapin courier que vit naître Valoire Reçoit & donne à Maurienne gloire. Il fait les monts & leurs conditions, Les honorant par ses commissions (1).

Durant vingt années, le corrier Rapin remplit les pénibles fonctions de sa charge avec un zèle infatigable, il rendit la justice avec une impartialité & une science de jurisconsulte qui lui valurent l'honneur d'être chanté dans les vers un peu rudes, mais caractéristiques, du poëte mathématicien Peletier du Mans.

Le 22 février 1563, Pierre Rapin rendit hommage au duc Emmanuel-Philibert, tant pour ses biens que pour sa personne, dans la grande salle du palais de Chambéry, en l'assemblée des Etats de la noblesse & en présence des grands seudataires de la couronne de Savoie. Quelques années plus tard, la confiance du prince l'appela aux sonctions de commissaire aux vivres en la province de Maurienne. Il su chargé d'organiser la levée des subsistances nécessaires à la cavalerie que le duc de Savoie envoyait en France au service du roi très-chrétien.

Pierre Rapin mourut en 1579, il sut enseveli dans le cloître de la cathédrale, & la pierre qui marquait sa tombe, arrachée avec tant d'autres aux murs du cloître profané, porte au dessous de l'écusson des Rapin une inscription latine que le corrier avait composée lui-même, inscription dont voici le sens:

Ici repose noble seigneur Pierre Rapin de la Chaudane de Valloires, corrier & juge de cette ville & de la Terre Commune, entré dans la voie où va toute chair, le 8 novembre 1579 (2).

⁽¹⁾ La Savoye, de Jacques Peletier du Mans, dédié à la ducheffe de Savoie, Marguerite de France. Annecy, 1972. — Sur les attributions du courrier, voir aux Pièces juftificatives, n° 4.

⁽a) Voir la gravure placée en cul-de-lampe. Cette pierre tumulaire est aujourd'hui entre les mains de M. le comte d'Arves, à Saint-Remy.

Dix ans plus tard, le connétable de Lesdiguières menaçait la Savoie; le seigneur de Lathoud, tuteur des jeunes ensants de Pierre Rapin, défendit en leur nom les désilés de Valloires (1).

L'aîné de ces enfants, Guillaume Rapin, fut nommé, très jeune encore, en 1596, fyndic de la noblesse de Maurienne qui reconnut ainsi les services du père dans la personne de son fils. Le frère du syndic, nommé Jacques « des gentils-hommes archiers de la garde de Son Altesse, » sut député, en 1638, par la noblesse de sa province, pour rendre hommage en son nom à la régente Christine de France, & au jeune duc Charles-Emmanuel.

Claude-Ferdinand Rapin, fils de Jacques, docteur es-droits, avocat au souverain sénat de Savoie, juge des appels de Saint-Jean, syndic, en 1637, de la noblesse de Maurienne, sut appelé de bonne heure au maniement des affaires publiques. La fermeté & l'élévation de son caractère, son intégrité, sa science précoce, firent revivre en Maurienne les souvenirs qu'y avait laissés son aïeul. Député de la noblesse à la cour de Turin, en 1646, Claude-Ferdinand Rapin rendit en quelque sorte hérédiraires dans sa maison ces fonctions d'ordinaire dévolues aux chefs des premières familles de la Savoie. Il mourut, en 1672, sans enfants mâles, laissant deux filles dont l'aînée épousa un descendant des empereurs de Constantinople, Jean-Antoine de Comnène. La seconde sur mariée à un avocat de Chambéry, nommé Jean Bertrand, & son petit-fils, Claude-Ferdinand Bertrand, vendit, en 1755, à Mgr de Rosignan, évêque de Maurienne, le fief de la Chaudane (2). Cette terre seigneuriale, aujourd'hui dépecée entre divers habitants de la commune de Valloires, sortit ainsi de la famille des Rapin, après une possession plusieurs sois séculaire.

Claude-François Rapin, arrière petit-fils du syndic Guillaume Rapin, docteur es-droits, avocat au sénat de Savoie, comte des Cuines & Villards, jurisconsulte distingué, auteur de quelques ouvrages de droit &

⁽¹⁾ Angley, Histoire du diocèse de Maurienne, p. 314.

⁽²⁾ L'abbé Truchet, Notice sur Valloires, p. 33.

d'histoire restés inédits, mourut à Saint-Jean, en 1776. Dernier mâle de la maison de Rapin en Maurienne, Claude-François de Rapin termine la liste des hommes remarquables qu'a donnés cette famille à son pays natal.

Les diverses branches qui la composaient encore au milieu du dixseptième siècle & qui s'éreignirent rapidement au commencement du siècle suivant, habitaient non seulement le château de la Chaudane, à Valloires, mais encore les maisons dites de Tybières & de Pont-Charra, à Saint-Jean de Maurienne; la Maison-Blanche, à Villard-Gondran; la Rapine, à Saint-Remy; le lieu des Granges, à Grésy; toutes avaient continué d'appartenir à la religion romaine. On sait qu'il n'en sut pas de même de la branche des Rapin qui s'établit en France, dans la première moitié du seizième siècle, la seule dont nous ayons à nous occuper désormais.

CHAPITRE II

Jacques Rapin protonotaire apostolique , aumônier de Catherine de Médicis. — Lettre de la duchesse de Savoie. - Commencement des guerres de religion. - Troubles de Toulouse en 1562. — Rapin négocie avec Fourquevaux. — Les conventions signées sont violées par les catholiques. — Massacre des huguenots. — Antoine de Rapin commande dans Montauban. — Progrès de la Réforme à Montpellier. — Beaudiné y est rejoint par Rapin & d'autres capitaines. — Combat de Saint-Gilles. — Rapin gouverneur de Montpellier. - On lui confie la garde du baron des Adrets. - Il est remplacé par le seigneur de Peraut. - Bataille de Gannat. - Philibert de Rapin, maitre d'hôtel du prince de Condé. — Sa réputation parmi ses coreligionnaires. — Témoignage de l'historien de Thou. - Rapin porte le traité de paix de Longjumeau au Parlement de Toulouse qui refuse de l'enregistrer.-Il est arrêté, jugé sommairement, & décapité au mépris des ordres du roi. - Vengeance de Rapin! - Antoine de Rapin gouverneur de Montauban en 1568, y fait battre monnaie au nom des princes. - Sa conduite énergique. — Les vicomtes de Bruniquel & de Montclar le remplacent par Montelar le père. — Lettre des princes de Navarre & de Condé envoyant Rapin à la rencontre de Montgommery. - Rapin est nommé pour la troissème fois gouverneur de Montauban. - Lettres du prince de Condé, de l'amiral Coligny, de Henri de Navarre, à Antoine de Rapin, — Pierre de Rapin, fils de Philibert, ami & compagnon de Henri IV. — Les trois chemises du Béarnais. — Différend de Rapin & de Montbartier réglé par le roi en personne. — Hospitalité de Pierre de Rapin dans son gouvernement du Mas-Garnier. — Lettres du chancelier Pontchartrain, des ducs de Mayenne & de Rohan à Pierre de Rapin. - Le duc d'Epernon fait emprisonner le vieux gouverneur du Mas-Garnier. — Son fils Jean de Rapin lui succède dans ses fonctions. — Sa visite au célèbre passeur Pierre Dumoulin. — Caractère de Jean de Rapin. — Ses descendants.

> ES diverses branches de la famille de Rapin demeurées en Savoie étaient issues de Pierre Rapin, juge-corrier de l'évêché de Maurienne en 1559, troissème fils de Pierre Rapin de la Chaudane & de Guillaumaz d'Arves. Trois frères du juge-corrier, Jacques, Antoine

& Philibert se distinguèrent à divers titres & se fixèrent en France ainsi que leurs descendants.

L'aîné, nommé Jacques, entra dans les ordres; il hérita de la plupart des titres & bénéfices de son oncle, Messire Guillaume Rapin, & sur créé successivement chanoine de la cathédrale de Saint-Jean (1), vicaire-général de l'évêque de Maurienne, prieur de Bernex en Piémont, protonotaire apostolique. Il prêcha à Chambéry devant la cour, & l'éclat de son talent oratoire attira sur lui l'attention de la jeune duchesse de Savoie, Marguerite de France. Cette princesse le recommanda à Catherine de Médicis par la lettre suivante, dont l'original sut longtemps conservé dans la samille de Rapin:

« Madame,

- "Cognoiffant les mérites du prothonotaire Rapin, l'un de Vos aulmoniers, s'étant bien suffizamment acquitté de son debvoir en toutes les charges qui lui ont esté commises, ie Vous ay bien vollu escrire la pnte pour Vous supplié trèz humblement Madame, le vouloir havoir en ma Faveur pour recommandé en ce qu'il vous sera entendre qu'il aura besoing de Vre ayde & support. Il est personnaige qui mérite beaucoup & voudrois bien luy faire cognoîstre l'affection que i'ai de luy portée suivant le témoignaige que ie Vous fais de luy.
- " l'adioutteray cette obligaon aux autres dont ie Vous en suis redevable & me recommandant trèz humblement a Vre bonne grâce, ie prie Dieu, Madame, Vous donner en santé trèz heureuse & longue vie.
 - « De Verseil ce xxº iour de ianvier 1561.
 - « Vostre trèz humble & trèz obéiffante sœur & subjecte.
 - « MARGUERITE DE FRANCE (2). »

⁽¹⁾ Les chanoines de la cathédrale de Maurienne étaient de hauts dignitaires eccléfiaftiques. Ils tenaient dans le duché de Savoie un rang analogue à celui de nos chanoines de Saint-Denis. François 1^{ee}, roi de France, les ducs de Savoie Charles III, & Emmanuel-Philibert, le vainqueur de Saint-Quentin, se firent recevoir chanoines du chapitre de Saint-Jean. Soixante-cinq paroisses relevaient du siège épiscopal de Maurienne; son chapitre se composait de douze bénéficiaires, de dix-huit chanoines & du doyen.

⁽²⁾ Inventaire général, nºº 617 & 4. Cette princesse, fille de François la, née en 1523, protégea les lettres & les arts à l'exemple de son père. D'abord duchesse de Berry, puis duchesse de Savoie par son mariage avec le duc Emmanuel-Philibert, célébré en 1559, elle attira à l'Université de Turin les plus sameux jurisconsultes, & par sa douceur & sa charité, mérita de ses sujets le nom de Mère des Peuples. — Bouillet, Dist. hist.

C'était un titre assez élastique que cette dignité de protonotaire (1); à l'époque où vivait Jacques Rapin, le protonotaire répondait assez bien à ce type hybride du dernier siècle, l'abbé, qui tenait à l'Eglise par l'habit, à la Cour, par tout le reste.

Le protonotaire disait parsois la messe; il tirait plus souvent l'épée, témoin le plus illustre de tous, le protonotaire de Foix, ce brillant duc de Nemours, qui ensevelit sa gloire précoce dans son sanglant triomphe de Rayenne.

Quoi qu'il en soit, homme d'église ou homme de cour, & probablement tous les deux, Rapin sit son chemin à la cour de France. Catherine résolut de se l'attacher en qualité d'aumônier, & par deux sois Jacques Rapin obtint du duc de Savoie le rare privilége de pouvoir demeurer au service d'une princesse étrangère. C'était là une saveur exceptionnelle que consacrèrent des lettres-patentes en due sorme (2), car les ducs de Savoie, jaloux de retenir leurs sujets dans leur pauvre pays, avaient édicté des lois sévères contre l'émigration qui menaçait de dépeupler leurs Etats. Et si Jacques Rapin conserva les nombreux bénésices qu'il avait dans son pays natal, ce ne sut que par un esset de la saveur toute spéciale dont la duchesse Marguerite l'avait honoré.

Dans divers actes, l'aumônier de Catherine de Médicis se qualifie d'Orateur du Roi. Il est donc probable qu'il joignit à ses sonctions par-

⁽¹⁾ Les protonotaires apostoliques formaient originairement un collége de douze notaires, secrétaires de la chancellerie romaine, qui surent institués par le pape Clément I^{ee}, pour écrire la vie des martyrs, affister aux canonisations & à certains consistoires. Appelés aussi participans, parce qu'ils participaient aux droits d'expédition de chancellerie, les protonotaires étaient admis au rang des prélats & avaient la préséance sur les abbés non consacrés; ils expédiaient certains actes tels que les bress d'installation des papes que ne pouvaient minuter les simples notaires apostoliques. Avec le temps, cette institution primitive s'altéra, le titre de protonotaire sur concédé à de nombreux dignitaires ecclésiastiques & même lasques, & ne correspondit plus qu'à des sonctions honorisques près le trône pontifical dont les titulaires n'étaient point obligés à résidence. — Dict. de Trévoux.

⁽²⁾ Voy. Généalogie de Rapin, p. xviij, les lettres-patentes de congé accordées à Jacques Rapin par le duc Emmanuel-Philibert.

ticulières auprès de la reine-mère, celle de prédicateur de la cour, ou tout au moins qu'il fut admis quelquefois à l'honneur de prêcher devant le roi de France. Il est à croire qu'il pénétra assez avant dans les bonnes grâces de Catherine, mais eut-il quelque influence sur l'esprit de cette princesse? Lorsqu'en 1567 il sut appelé à rendre compte de sa vie devant Dieu, eut-il à répondre devant le souverain Juge d'avoir été l'instigateur de quelques-unes de ces machinations perfides par lesquelles la Florentine trompa tour à tour ses amis & ses ennemis? Nous aimerions mieux croire que fidèle au caractère sacré dont il était revêtu, Jacques Rapin essaya, au contraire, de ramener dans une voie plus droite & plus chrétienne l'âme perverse & corrompue de sa royale pénisente. Mais nul témoignage ne vient à l'appui de semblables conjectures, l'obscurité couvre les dernières années de la vie du protonotaire, on ignore même s'il mourut à Paris & s'il conserva jusqu'à sa fin les fonctions d'aumônier de la reine. Le nom de ses frères, qui professant tous deux la religion réformée & la servant de leur épée dès leur entrée sur le sol de France, ne purent profiter du crédit dont leur aîné jouissait à la cour, revient seul désormais, & non sans éclat, sous la plume des historiens de ces temps de désordres & de troubles.

Les cris des huguenots massacrés à Vassy par ordre du duc de Guise, venaient de répondre, comme un écho sinistre, à ceux des protestants de Cahors, égorgés par Montluc. L'édit de janvier était ouvertement violé; Condé, chassé de Paris, se déclare le chef des résormés; la guerre civile éclate. Blois, Tours, Orléans, Poitiers, la Rochelle, Lyon, Montauban, Nîmes, Montpellier, d'autres villes encore, les premières du royaume par leur population ou leurs richesses, ouvrent leurs portes aux émissaires de Condé. De gré ou de force, elles deviennent protestantes. Seules, Paris, dominé par le Triumvirat (1), Toulouse, par son Parlement,

⁽¹⁾ On fait que le duc de Guife, le connétable de Montmorency & le maréchal de Saint-André, formèrent à l'inftigation de ce dernier, en février 1561, une étroite alliance dans le but d'exterminer les hérétiques. Guife & Montmorency communièrent enfemble, & l'ancienne haine qui les

restent catholiques; mais la capitale du Languedoc va être inondée de sang huguenot.

L'appel aux armes de Condé n'avait pas seulement retenti dans la France protestante; bientôt se réunit autour de lui une brillante pléiade de nobles gentilshommes & de vaillants hommes d'armes: il en venait de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Angleterre, appelés à la désense d'une soi commune, il en était arrivé de la Savoie, de l'Italie, de l'Espagne; ces derniers avaient quitté leurs patries d'où les avaient chassé la persécution religieuse, & étaient venus grossir les rangs des huguenots de France armés contre leurs oppresseurs.

Parmi ces exilés volontaires, se trouvaient les deux frères de l'aumônier de Catherine de Médicis, Antoine & Philibert de Rapin. Nous reviendrons plus tard sur ce dernier, l'une des plus illustres & des plus innocentes victimes d'un Parlement fanatique. Si les services que rendit Antoine de Rapin à la Cause (1), ne surent pas couronnés des palmes du martyre, du moins eut-il la gloire de verser son sang pour elle plus d'une sois pendant les vingt-cinq années durant lesquelles il la servit de ses talents & de son courage.

Les deux frères furent mêlés aux troubles qui ensanglantèrent la ville de Toulouse en 1562, & le nom de Rapin apparaît alors, pour la première sois, dans l'histoire de nos discordes civiles & religieuses.

féparait, se tourna toute entière contre les huguenots, qui donnèrent le nom de *Triumvirat* à cette alliance imprévue. Les trois triumvirs moururent de mort violente : le maréchal de Saint-André eft tué à Dreux (1562), le duc de Guise, un an plus tard, est affassiné sous les murs d'Orléans par Poltrot de Méré, & le vieux connétable, frappé à mort par Robert Stuart, meurt sur le champ de bataille de Saint-Denis, en 1567.

⁽¹⁾ On défignait ainsi parmi les huguenots de France, particulièrement pendant la minorité de Henri de Navarre, le parti protestant tout entier. Lorsqu'après la Saint-Barthélemy, l'écho de l'indigation de l'Allemagne & de l'Angleterre, obligea la cour de France à alléguer quelque raison d'Etat pour pallier ce maffacre, on se faisit de Briquemault & de Cavagnes « ce dernier, dit Brantôme, chancelier de la Cause, » tous deux distingués dans le parti, & on ordonna leur supplice sous le prétexte d'avoir médité avec leurs coreligionnaires la destruction des catholiques & la mort du roi & de sa famille. — Drion, Hist. chron. de l'Eglise protestante de France, t. 1, p. 135.

On sait comment commencèrent ces nésastes journées du mois de mai 1562. Les protestants de la ville de Toulouse, qui avaient dans le Parlement même, de nombreux (1), mais timides adhérents, députèrent vers le prince de Condé Pierre Hunaut, baron de Lanta, avec la mission de communiquer au prince un projet de soulèvement qui réduirait la ville sous son autorité. Condé approuva, promit son appui. D'Arpajon, Marchastel, d'Astorg-Montbartier, reçurent l'ordre de se porter sur Toulouse; mais, soit lenteur de ces chess, soit trahison de la part de ceux de la ville qui devaient leur transmettre le signal de l'attaque, les troupes de d'Arpajon (2) arrivèrent trop tard, & Montluc qui avait déjà arrêté & pris le vicomte de Bruniquel, leur barra le passage. Cependant, dans la nuit du 11 au 12, les huguenots de Toulouse s'étaient emparés des principaux points de la ville sans rencontrer aucune

⁽¹⁾ Après les troubles, le Parlement suspendit trente de ses membres de leurs fonctions comme suspects de calvinisme. — Dom Vaissette, Hist. gén. du Languedoc, t. V, p. 225.

⁽a) Antoine d'Arpajon, issu d'une illustre samille de France, petit-fils, par sa mère, du chancelier du Prat, donna de bonne heure des preuves de son attachement à la soi protestante. En 1561, le synode de Villesranche le pria de prendre sous sa protestion les Eglises du Rouergue; quelques mois après, il sut rejoindre Condé, mais ce prince, sachant le crédit dont jouissait d'Arpajon dans sa province, l'envoya dans le Midi avec la mission de lever de nouvelles troupes. Son indécision & sa lenteur, ou peut-être de saux avis qu'il recevait de Toulouse, firent manquer le coup de main qui devait livrer cette ville au prince de Condé. Après cet échec, d'Arpajon se retira auprès de Condé; il sut tué à la bataille de Dreux.

Geoffroy de Cardaillac, feigneur de Marchaftel, fut un des principaux chefs protestants dans le Haut-Languedoc. L'assemblée de Sainte-Foy lui donna le commandement des huguenots de cette province. Zélé pour sa religion, il n'avait aucune des qualités d'un général; associé à d'Arpajon dans l'appui que ce chef s'était engagé à fournir aux huguenots de Toulouse, peut-être faut-il lui attribuer une part dans les hésitations & les retards qui donnèrent le temps aux troupes catholiques de couper le chemin de Toulouse aux résormés. Nous le retrouvons plus loin à Montauban, conseillant aux habitants l'abandon de leur ville & de leurs soyers. Il défendit Agen contre Montluc, retourna à Montauban, rejoignit Condé à Orléans, & depuis lors il n'est plus fait mention de lui.

Bernard d'Aftorg, baron de Montbartier, d'une ancienne famille capitulaire de Touloufe, après l'echec de Touloufe, auquel il prit part fous les ordres de d'Arpajon, quitta la religion de fes pères pour embraffer le catholicifme. Il fut plus tard gouverneur du Mafgarnier & nous le retrouverons à l'occasion d'un conflit qui s'éleva entre lui & Pierre de Rapin qui commandait la garnison de cette place. — Haag, France protestante, art. Arpajon, Cardaillac, Astorg.

résistance, tant les catholiques avaient été pris au dépourvu. Maîtres de la vie de leurs ennemis, mais consiants dans l'arrivée des rensorts promis par Condé, les résormés présérèrent traiter. Cette modération les perdit. Le Parlement écrivit en hâte à Montluc (1), à Bellegarde & aux autres ches catholiques qui tenaient la campagne. Ils accoururent à son appel. Par ses ordres, le tocsin emplit la ville du bruit de ses lugubres volées, les capitouls, dont les sages conseils avaient arrêté une première sois l'essusion du sang, sont destitués, jetés en prison & remplacés par les créatures du Parlement.

Pendant trois jours la ville de Toulouse est en proie au meurtre, au pillage, à l'incendie. Les nouveaux capitouls, à l'instigation des conseillers catholiques & dans le criminel espoir d'incendier le Capitole où les protestants s'étaient rensermés, sont mettre le seu aux maisons voisines; leurs ruines entassées, abattues par le canon des huguenots, étoussérent les slammes & empêchèrent l'incendie de se propager jusqu'à l'Hôtel-de-Ville.

A diverses reprises, mais sans succès, on avait essayé d'entrer en accommodement, les religionnaires se bornaient à réclamer l'exécution de l'édit de janvier & sûreté pour leurs personnes & pour leurs biens; mais ces justes demandes leur surent resusées (2).

Enfin, le 16, au soir, désespérant de forcer les huguenots dans leur retraite, les catholiques envoyèrent au Capitole le baron de Four-

⁽¹⁾ Ce célèbre chef de bandes, issu d'une branche de la famille d'Artagnan-Montesquiou, avait acquis une brillante renommée dans les guerres d'Italie, mais ses cruautés envers les protestants lui valurent le nom de Boucher royaliste. Lieutenant-général en Guyenne, en 1564, il se rendit la terreur des huguenots qu'il sit massacrer ou pendre par centaines, & reçut de Henri III le bâton de maréchal pour prix de ses exploits. Montluc a laissé des mémoires sur sa vie sous le nom de Commentaires, où il raconte dans un style incorres, mais énergique, les hauts faits de sa carrière militaire sans prendre la peine d'atténuer la froide cruauté dont il souilla sa gloire.

⁽²⁾ Dom Vic & Dom Vaissette, Histoire générale du Languedoc, t. V, p. 222. L'édit de 1562 portait que les religionnaires rendraient aux catholiques les églises dont ils s'étaient emparés dans les villes; mais leur garantissait le libre exercice de leur culte dans les saubourgs. Cet édit fut enregistre par le Parlement de Toulouse, le 6 février.

quevaux, gouverneur de Narbonne. Il s'entendit avec Rapin, l'un des chess protestants qui tenaient encore dans l'Hôtel-de-Ville, & les négociateurs arrêtèrent ensemble les termes de la convention (1). Les huguenots devaient laisser leurs armes & toute l'artillerie dans l'Hôtel-de-Ville, & sortir de la ville; les catholiques leur donnant d'ailleurs toutes les sûretés nécessaires & consentant à une suspension d'armes jusqu'au lendemain matin. Rapin rendit compte à ses coreligionnaires du résultat de sa mission: à l'instigation du prédicateur Barrelès, il sut décidé que les conditions proposées seraient acceptées, & Fourquevaux rapporta au Parlement la convention satale qui, signée de leurs chess, livra les protestants désarmés aux poignards de leurs ennemis. La nuit se passa en prières solennelles au quartier des huguenots; avant le jour, de grandes troupes d'habitants, marchands, étudiants, femmes & vieil-

⁽¹⁾ Dans les Mémoires de Montluc (Collection univerfelle des Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France), au livre 5, p. 248, il est dit que Rapin sut nommé par les huguenots de Touloufe, en mai 1562, pour conférer avec le fieur du Musses, du côté des catholiques. Une note des éditeurs laisse présumer que ce négociateur était le même que le sieur Du Massez, de la maifon de Béon. De Thou, qui ne parle pas de Rapin, dit que du Maffes était guidon de la compagnie de Termes, & d'une famille de Guyenne. Par contre, il n'est pas question de Fourquevaux dans Montluc, & dans les biographies de ce personnage, il n'est pas fait mention du rôle conciliateur que lui attribue de Thou. Voici le paffage des Mémoires de Montluc qui se rapporte à ce fait : « Le fieur du Maffes, qui defja s'eftoit desparti de Rapin (ayant eu connaiffance de la lettre par laquelle Montluc avertiffait de fon arrivée le premier préfident Manfencal) retourna devers lui pour lui monstrer ladite lettre, lequel l'ayant veue, fut fort triste, disant au capitaine qu'ils fe tenoient pour perdus, puisque j'estois si près. Ils avoient entendus que leur secours s'en eftoit retourné à Montauban, mais les nostres n'en avoient rien sceu. A la fin, ils se résolurent que le lendemain matin ils en reparleroient encore, & au même instant, s'allèrent préparer, sans que ceux de la ville en entendiffent rien, enforte que ainfi que la nuit se formoit, il commencèrent à abandonner les remparts qu'ils avoient faits par les contours des rues. » Le matin, une heure avant le jour, un capitoul vient au devant de Montluc & lui apprend la fortie & la fuite des huguenots. . De quoy je fust bien marri, car s'ils m'eussent attendu, il ne s'en fust pas sauve un couillon, & Dieu sçait si j'avois envie d'en faire belle depêsche & si je les eusse épargné... » MM. les capitouls... fe mirent à informer contre ceux qui estoient demeurés dans la ville & ceux qui avoient esté prins à la fortie, & des le lendemain, commencerent à faire justice; & je ne vis jamais voler tant de testes que là. » Aveu significatif de la part du féroce Montluc, qui laisse foupçonner que ces sanglants massacres ont été plutôt atténués qu'exagérés par les historiens.

lards, quittèrent la ville; la plupart des fugitifs furent la proie des bandes de Montluc qui tenaient la campagne & arrivaient en hâte à Toulouse, comme une meute à la curée. Quelques heures plus tard, les soldats huguenots, sans armes, sortaient à leur tour; mais leurs derniers rangs n'avaient pas encore franchi la porte de Villeneuve, qu'ils furent assaillis par les catholiques excités par leurs chefs, qui voulurent venger ceux des leurs tombés dans la lutte sous le fer des huguenots. Au mépris de la foi jurée & de la convention signée, les soldats du Parlement se ruèrent sur des ennemis sans désense & les massacrèrent sans pitié. Les paysans catholiques achevèrent les blessés & en tuèrent un grand nombre; le reste gagna Montauban, Castres, Puylaurens; trois à quatre mille hommes blessés, meurtris, mourants, restèrent sur les routes, abandonnés sans sépulture; les chiens dévorèrent leurs restes (1).

Depuis le 17 mai jusqu'au 29 octobre, deux cents personnes surent exécutées par ordre du Parlement, & environ quatre cents autres par

⁽¹⁾ Dans les Annales manuscrites de Toulouse citées par les auteurs de la Biographie Toulousaine (art. Mansencal), il est dit que le 17° de mai 1562, les protestants furent repoussés par les troupes du roi, & qu'il en périt quatre mille cinq cents comptés, & que beaucoup d'autres furent massacrés. Une vengeance particulière paraît avoir été la cause première de cette sanglante hécatombe. Le capitaine Savignac, dont les deux frères, de Penne & de Cots, avaient été tués deux ou trois jours auparavant, voulut venger leur mort, & fit charger par fes cavaliers les derniers foldats huguenots qui fortaient par la porte de Villeneuve. Une fois que le fang eut coulé, il ne fut plus possible d'arrêter les soldats catholiques; les paysans accoururent & le carnage devint horrible. (Voy. De Thou & Mém. de Montluc.) - Trois siècles nous séparent de cet épouvantable masfacre qui précéda de dix ans la Saint-Barthélemy. L'histoire avait stigmatisé la tuerie de Toulouse à l'égal de celle de Paris, & cependant il s'est trouvé de nos jours un prélat affez imprudent pour en rappeler le sanglant & déplorable souvenir. On fait que Mgr Dupré, archevêque de Toulouse, a publié récemment un mandement que l'on n'a pas oublié, ordonnant un jubilé folennel d'actions de grâces en mémoire des néfaîtes & finiîtres journées de mai 1562. La presse tout entière s'est émue; une polémique ardente s'est engagée; les organes du catholicisme ont gardé le filence, ou moins bien inspirés, ont risqué une mesquine & impossible justification d'une impardonnable erreur. Il suffit de rappeler cette protestation unanime dont la presse française a accueilli le mandement de Mgr de Touloufe, pour conftater le progrès de la liberté de confcience, & malheureusement aussi le déplorable aveuglement de quelques hommes qui s'affirment pourtant les ministres du Dieu d'amour & de charité. (Voir le Journal des Débats du 7 avril 1862, & la brochure publice à Toulouse, en 1862, sous ce titre : Jubilé commémoratif du 17 mai 1562.)

contumace. Il est plus que probable qu'Antoine de Rapin, que nous retrouvons peu après à Rabastens avec d'autres capitaines huguenots échappés aux massacreurs, sut compris dans ce dernier arrêt ainsi que son frère Philibert, dont la tête devait tomber plus tard sous la hache du Parlement (1).

Pendant que l'on se battait dans Toulouse, une petite ville du Castrais, Gaillac, livrée au zèle fanatique de Laurent Strozzi, cardinal-évêque d'Alby, voyait ruisseler dans ses places & dans ses rues, le sang de paisibles habitants qui n'avaient commis d'autre crime que celui de prosesser une religion proscrite.

Marchastel, lieutenant d'Arpajon, vengea sur trois villages catholiques, les massacres de Toulouse & de Gaillac, & entra dans Montauban. Montluc & ses bandes ravageaient le pays; frappés de terreur par son approche, les habitants de Montauban supplient le chef protestant de veiller au salut de leur ville; mais les murs délabrés, les provisions épuisées, la garnison affaiblie, ne paraissaient pas offrir des garanties suffifantes pour la défense de la place (2). Les chefs huguenots assemblent les consuls & les notables, & leur montrant l'impossibilité où ils sont de soutenir un siège, les pressent d'abandonner leurs remparts ruinés & de se joindre à leur petite armée qui allait renforcer les troupes de Condé. Les habitants & les magistrats de Montauban refusaient énergiquement d'abandonner leur ville, lorsqu'arrive la nouvelle que quatre mille huguenots rassemblés en armes dans l'Agénais, demandent un chef. D'Arpajon & Marchastel se décident alors à laisser dans la place quelques troupes sous le commandement de Rapin & des capitaines La Borie, La Vernède & Richard. Ils quittent Montauban le 23 mai 1562, & vont

⁽¹⁾ De Thou, Hift. universelle, liv. 32. — F. de Portal, Les descendants des Albigeois & des huguenots, Paris, 1860, pp. 211 à 280. Résumé substantiel & attachant des troubles de Toulouse en 1502. — Les srères Haag, France protestante. Articles Cormère, Mandinelli, Rapin, Saux.

^{(2) •} Murailles de beurre & créneaux de feurre [paille], • disait-on alors des remparts de Montauban. — Mss Jan Fornier, L'Affliction de Montauban.

eux-mêmes, avec le gros de leur petite armée, à la rencontre des religionnaires de l'Agénais.

Après un nouvel examen des défenses de la ville, Rapin, désespérant de pouvoir résister à Montluc qui s'avance, tente un dernier essort; il assemble de nouveau les confuls & leur renouvelle la proposition de ses chefs. Avec une nouvelle énergie, les magistrats & les ministres de Montauban repoussent ces conseils dictés par la prudence & peut-être aussi par un fecret désir de rejoindre l'armée des princes. Alors les capitaines huguenots forment le projet d'abandonner secrètement la place &, au milieu de la nuit, ralliant leurs soldats, ils commencent à l'effectuer. Leurs derniers détachements n'avaient pas encore rejoint ceux qui les attendaient aux portes de la ville, que soudain un grand tumulte s'élève dans Montauban; saisse d'une terreur panique, les habitants sortent en désordre de leurs maisons, des semmes demi-nues fuient dans les rues, poussant des cris de terreur & se précipitant sur les pas des soldats. Déjà la soule se pressait aux portes de la ville lorsque au loin, sur la route, aux pâles lueurs de l'aurore, on voit apparaître un nuage de poussière. C'étaient les cavaliers de Montluc. Les capitaines huguenots rallient leurs foldats & se replient sur les remparts. Le ministre Constans, comme un berger fidèle, rassemble & ramène en arrière son troupeau dispersé. Pêle-mêle avec les bourgeois & les soldats de la garnison, les cavaliers de Montluc vont entrer dans la place, lorsqu'un sergent huguenot, nommé Arnaud Guibert, crie aux canonniers qui se tenaient sur les remparts de faire seu sur l'ennemi. Ils n'avaient point de canons & Guibert ne l'ignorait pas, mais sur cette injonction faite d'une voix retentissante, la cavalerie catholique tourne bride & les habitants rentrés dans Montauban en ferment les portes. Rapin organisa la désense avec tant de succès, que Montluc, ne croyant pas pouvoir en entreprendre le siége avec les forces dont il disposait alors, quitta bientôt les faubourgs de Montauban, se retirant avec Terride qui l'avait aidé à investir la place (1).

⁽¹⁾ De Thou, liv. 32. - Par un de ces hasards si fréquents pendant les guerres civiles, Antoine

Après le départ des catholiques, les troupes de la garnison se dispersèrent, & lorsque Marchastel revint le 5 juin à Montauban pour y installer Boisseson en qualité de gouverneur, Rapin, Soupets, Montledier, Varagne « tous excellents hommes de guerre, » s'étaient retirés à Castres avec leurs compagnies (1).

Carcassonne, Alby, Castelnaudary, étaient successivement retombées au pouvoir de l'armée catholique, mais Castres restait aux résormés.

A la faveur des troubles de Toulouse, ceux-ci s'en étaient emparés par surprise, & à la fin de mai 1562, les chess huguenots qui s'étaient rendus maîtres de la place, de Bernes, Montledier, d'Ambres, Boisseson, en consièrent le gouvernement à Guillot de Ferrières, l'un des plus considérés parmi ses coreligionnaires.

Bientôt après, Rapin, Gremian, Soupets, Varagne, amènent leurs gens de pied; Sauvage, sa cavalerie, & grâce à ces renforts, par les soins & l'activité du nouveau gouverneur, Castres devient le boulevart & le centre des forces protestantes dans le Languedoc.

Mais Antoine de Rapin ne demeura pas longtemps dans les murs de Castres; la guerre civile semblant devoir se concentrer dans le Bas-Languedoc, il partit avec ses hommes pour aller rejoindre Jacques de Crussol, seigneur de Beaudiné (2), qui était à Montpellier depuis la fin

de Rapin avait été peu d'années auparavant, sous les ordres directs de Terride, de ce compagnon de Montluc, qu'il força, par une résistance hardie & vigoureuse, à lever le siège de Montauban. L'ancien « mareschal des logis de la compaignie du seigneur de Terride » n'hésita pas à quitter le service de ce ches influent & renommé, & sut ainsi sacrisser à la libre prosession de sa religion son avancement temporel. (Pactes de mariage de Philibert de Rapin & de Jeanne du Verger, des 6 & 7 juin 1556. — Inventaire général, n° 618)

⁽¹⁾ De Thou, liv. 30. - Haag, France protest., art. Rapin, Peyrusse, Vilettes, Guillot.

⁽²⁾ Frère d'Antoine de Cruffol, lieutenant-général dans le Dauphiné, la Provence & le Languedoc, en 1561, Jacques de Cruffol, feigneur de Beaudiné, était auprès du prince de Condé quand éclata la première guerre civile. Envoyé en Languedoc, il arriva à Montpellier le 28 mai 1562, s'empara de Béziers, & après avoir inftitué à Montpellier un confeil fouverain pour veiller aux affaires des réformés, il alla fe faire battre dans la plaine de Pézenas par Joyeufe, le 14 juillet. Son imprudence fut cause de ce revers qui coûta aux huguenots Pézenas & Béziers. Mais la dernière de ces deux villes refusa d'exécuter le traité qui la mettait au pouvoir des catholiques,

de mai. Ce chef célèbre, qui s'illustra sous les noms de Beaudiné & de d'Acier, prenait le titre de « général des gens de guerre, levés en Languedoc pour soutenir la Religion & pour la délivrance du Roi, de la Reine, & de M. le Duc d'Orléans, captiss. »

Ce titre singulier, qui est la formule du protestantisme d'alors comme parti politique, lui assurait un grand pouvoir dans le Bas-Languedoc; pour rendre les populations savorables à leurs mouvements agressis, les chess du parti sirent répandre le bruit que le triumvirat tenait captive la famille royale. Voici dans quelles circonstances:

Montpellier avait pris part à l'effervescence qui avait suivi les derniers massacres des huguenots à Vassy, à Toulouse, à Gaillac. Au commencement de 1562, c'était presqu'une ville protestante. Quelques années auparavant, la Résorme y avait été prêchée; quatre mille personnes avaient embrassé avec enthousiasme les idées nouvelles, &, un an après ces premières prédications, la majorité de ses habitants était protestante.

ceux-ci ayant commis de grands excès à Pézenas, & les hostilités recommencèrent. Beaudiné dirigea sans succès une expédition contre Frontignan; à peine était-il rentré à Montpellier que Joyeuse parut sous les murs de cette ville. Il en leva le siège au commencement d'octobre, sans avoir pu triompher de la brillante résistance de Beaudiné, qui persuada aux habitants de prendre & d'exécuter la résolution désespérée d'abattre tous les saubourgs. Ce sacrisce sauva la ville. Beaudiné partit pour le Vivarais après le départ de Joyeuse, & sit dans cette province une expédition victorieuse. A son retour à son quartier-général, il apprit la nomination de son frère comme e ches & conservateur du pays, sous l'autorité du roi, jusqu'à sa majorité, e & accepta la lieutenance d'Antoine de Crussol & le gouvernement de Nîmes.

Chargé du commandement en chef des protestants du Midi en 1567, Beaudiné, désormais connu sous le nom de d'Acier, s'empara du château de Nîmes, se rendit maître du Pont-Saint-Esprit à l'aide des renforts que lui amenèrent les Vicomtes du Quercy; mais peu de temps avant la paix de Chartres, il sut désait à Montsrin. A la troisième guerre civile, d'Acier entra dans le Gévaudan à la tête de vingt-deux mille hommes, y prit plusieurs places importantes, & sorça le duc d'Anjou à lever le siège de Loudun. Fait prisonnier à Montauban, le duc d'Uzès le racheta pour dix mille écus, & réussit a le préserver du massacre de la Saint-Barthélemy. D'Acier s'attacha dès lors à la cour &, devenu duc d'Uzès, ternit sa glorieuse carrière en combattant ses coreligionnaires comme lieutenant-général pour le roi en Languedoc (1574). En récompense de cette apostasse où la politique entrait beaucoup plus que la religion, il sut créé chevalier du Saint-Esprit, & mourut en 1586. — Haag, France protestante, art. Crussol.

La Faculté de médecine, les magistrats & les consuls, professaient plus ou moins ouvertement la religion réformée; & telle était la rapidité avec laquelle se propageaient ses doctrines, que « les nonnains laissaient leurs habits & allaient ouïr les ministres; les laïques pareillement... faisaient confession & repentance publique, en suivant la constitution ancienne de l'Eglise primitive (1). »

Le parti catholique protesta à diverses reprises contre l'hérésie envahissante; il soutint plus d'une sois ses prétentions les armes à la main, & le sang coula sur les parvis des temples & des églises. Toutefois, de sages ordonnances promulguées par les soins des seigneurs de Crussol & de Joyeuse (2), envoyés à Montpellier par la reine-mère, parurent calmer pour un temps les passions des deux partis. Mais le retour du roi & de la reine à Paris est présenté par quelques meneurs comme le résultat d'un complot, des agents mystérieux vont disant parmi la foule que les triumvirs n'ont rappelé Charles & Catherine que pour les retenir captifs : de toutes parts les réformés courent aux armes : la ville retombe en leur pouvoir. Joyeuse & Crussol, découragés, impuissants à calmer l'agitation des esprits, se retirent; le trésor de la cathédrale est forcé; les six cents marcs d'argent qu'on y trouve, servent à solder les troupes « armées pour la délivrance du roi, » le fort de Maguelonne est envahi, tous les postes militaires de la ville sont occupés par les huguenots. C'est alors qu'arrive Beaudiné & qu'il prend le titre dont ces lignes sont le commentaire. (28 mai 1562.)

Deux mois après, il avait fous ses ordres quatorze compagnies d'infanterie qui étaient revenues ensemble de Castres, à la fin de juillet, commandées par Rapin & Gremian, par Sérignan, Daisse, Sanglar & quelques autres capitaines, une compagnie de Suisses, deux autres for-

⁽¹⁾ Manuscrit cité par d'Aigreseuille dans son Histoire de la Ville de Montpellier, 1690, pp. 288 & suivantes. — V. aussi Ph. Corbière, Histoire de l'Eglise réformée de Montpellier, Paris, 1861.

⁽a) Antoine de Cruffol, duc d'Uzès en 1565; Guillaume, vicomte de Joyeufe, plus tard maréchal de France, père du célèbre favori de Henri III, connu sous le nom de l'amiral de Joyeuse.

mées par les habitants de Montpellier, huit cornettes de cavalerie sous les ordres de Bouillargues, de Gremian l'aîné, d'Herbaut, de du Bar, de Saint-Véran; le vaillant Honoré des Martins, seigneur des Baux, sénéchal de Beaucaire, si célèbre dans les premières guerres de religion sous le nom du capitaine Grille (1), était le lieutenant de Beaudiné.

Les troupes catholiques, alors campées dans les prairies de Lattes, proche de Montpellier, avaient pour chefs le seigneur de Joyeuse, le gouverneur catholique du Languedoc, & Fourquevaux, gouverneur de Narbonne (2), le négociateur de la convention conclue avec Rapin & violée par les soldats du Parlement de Toulouse. Forte de quatre à cinq mille hommes, fréquemment inquiétée par la garnison qui lui était supérieure en nombre, l'armée de Joyeuse demeura presqu'inactive au milieu des marais qui gênaient ses mouvements, après avoir causé à la ville une telle terreur par son approche que les habitants raserent tous les saubourgs pour se mieux rensermer dans l'enceinte de leurs murailles.

" Le 17 septembre, ceux de la religion eurent nouvelle comment les sieurs de Sommerive & de Suze estoyent après pour faire un pont en la branche du Rosne qui se divise à la ville d'Arles & du côté de Fourques, séparant la Provence du Languedoc, & de là passer leur camp, pour se venir joindre avec celui du sieur de Joyeuse qui estoit audit Lattes, devant Montpellier, pour en après, avec quatre mil hommes qui se dévoyent joindre audit lieu les quels le grand Prieur d'Auvergne amenoit du costé

⁽¹⁾ Haag, France protestante, art. Des Martins, Dupleix, Daisse, Amalri, Suau & Grasse.

⁽²⁾ Raymond de Beccaria de Pavie, baron de Fourquevaux, capitaine, diplomate & écrivain français, né à Toulouse en 1509, était issu d'une famille noble du Milanais, établie en France sous Charles VII. Il sit ses premières armes en Italie sous Lautrec, accompagna en Ecosse la reine Marie de Lorraine, & remplit diverses missions diplomatiques en Allemagne & en Italie. Il était gouverneur de Narbonne depuis 1557, lorsqu'il sut mêlé aux troubles de Toulouse en 1562, & se conduisit dans son gouvernement avec plus d'adresse que de loyauté. Son ambassade en Espagne (1565-1572) a été récemment l'objet d'une attachante étude de M. Ch. de Moüy, dans son ouvrage intitulé: Grands seigneurs & grandes dames du temps passé, Paris, 1862. On doit à Fourquevaux l'Instruction sur la guerre ou Traité de la discipline militaire. Il mourut à Narbonne en 1574.

de la montaigne, vers les Sévènes, pour venir délivrer ledit de Joyeuse du lieu où il estoit ensermé, & après assiéger la ville de plus près (1). » Beaudiné voulut prévenir la jonction menaçante des forces catholiques du Languedoc & de la Provence : par ses ordres, le capitaine Grille se dirige sur Nîmes, emmenant avec lui le baron du Bar à la tête de six cornettes de cavalerie & trois enseignes d'infanterie, commandées par Rapin & d'Albenas, asin de surveiller de plus près les mouvements de l'ennemi. Bouillargues, envoyé quelques jours plus tard à Saint-Gilles, menacé par les Provençaux, en fortisse les remparts & laisse cinquante hommes dans la place.

Le 27 septembre Sommerive paraît devant Saint-Gilles & tente sans succès un assaut vigoureusement repoussé par la garnison. Grille, prévenu à Nîmes par un exprès, accourt à marches forcées; Bouillargues, avec sa cavalerie, prend les devants & par une ruse de guerre, donne à son chef le temps de disposer ses troupes en bataille. Les deux armées s'observaient depuis assez longtemps, lorsque quelques cavaliers huguenots, cherchant à faire pénétrer un secours dans la place, s'aperçoivent que les ennemis se retirent vers le Rhône.

Bouillargues prévient alors les autres chefs, & fondant sur Sommerive avec tout ce qu'il a de cavalerie, il rompt les rangs ennemis avec tant de violence, que les catholiques croient avoir affaire au baron des Adrets. Saisis d'une terreur panique, ils se débandent, jettent leurs armes pour alléger leur suite, & sont taillés en pièces par Grille qui arrivait avec du Bar, Rapin & d'Albenas, à la rescousse de Bouillargues & de ses vaillants cavaliers. La plupart des Provençaux cherchant leur salut dans le sleuve, se jettent à la nage; mais prosond & rapide, le sleuve devient leur tombeau. Les autres gagnent le pont à peine achevé & le rompent derrière eux, sans écouter les cris de désespoir de leurs compagnons restés sur l'autre rive. Au milieu d'un effroyable désordre

⁽¹⁾ Mémoires de Condé, t. III, pp. 667 & fuivantes. Relation de la bataille de Saint-Gilles.

ces derniers sont culbutés les uns sur les autres par les soldats huguenots & précipités dans le Rhône à travers les débris des arches rompues.

Sommerive perdit dans ce combat au moins deux mille hommes de pied, dit de Thou; du côté des protestants, deux soldats seulement furent tués, & encore par mégarde, frappés par leurs camarades dans le tumulte de l'action. Vingt-deux drapeaux, dont la cornette du général, deux canons, les équipages de camp & les bagages, furent les trophées que les vainqueurs ramenèrent en triomphe à Lunel. Mais peu de jours après, Joyeuse prit sa revanche: Grille & ses compagnons, encore chargés de leur butin, revenaient à Montpellier, dans le désordre & la sécurité qui suivent fréquemment la victoire. Les catholiques, cachés dans la forêt de Gramond, les surprennent au passage & tirent une sanglante revanche de leur désastre de Saint-Gilles. Là, encore, Rapin combattit vaillamment; à ses côtés tomba le capitaine Merle qui, aveuglé par la poussière que soulevaient les combattants, ne put parer les coups qu'on lui portait, & plus de cent de leurs braves compagnons. Au bruit de la mousqueterie, Beaudiné accourut à leur secours, mais il était trop tard, & tout ce qu'il put faire fut de contraindre les troupes de Joyeuse à regagner leurs quartiers.

Peu de jours après, le 4 octobre 1562, Joyeuse leva son camp de Lattes, pilla, en passant, la ville de Florensac qui appartenait à la maison de Crussol, & s'en alla vers Pézenas. Beaudiné ne tarda pas à suivre son exemple; il partit pour Nîmes, s'empara de la Tour de Carbonnières qui était la cles des passages entre Montpellier, Nîmes & Aigues-Mortes, & laissa Rapin à Montpellier en qualité de gouverneur, avec deux compagnies de gens de pied (1). Représentant de Jacques de

⁽¹⁾ Pièces fugitives du marquis d'Aubais, t. II, p. 12, & de Thou, liv. 32. D'après la notice que MM. Haag ont confacrée à la maifon de Cruffol, Rapin aurait été nommé au gouvernement de Montpellier en décembre 1562, par Antoine de Cruffol, frère aîné de Beaudiné. Mais c'est la une erreur, au moins quant à la date, & les favants auteurs l'ont rectifiée d'avance; quatre pages plus loin (p. 132), dans la même notice, on lit qu'après la levée du siège de Montpellier par

Crussol dans cette partie du Languedoc, Rapin commandait aussi aux garnisons de Béziers & de Carcassonne (1).

Le 11 octobre, le nouveau gouverneur, à la sollicitation des principaux habitants réformés, fait crier par toute la ville, un règlement de police « portant ordre aux officiers du Roi, d'ouvrir leur auditoire, & à tout le monde, d'aller au prêche & d'ouïr le ministre, sous peine de bannissement. » C'était ainsi qu'alors on entendait la liberté de conscience; on ne saurait s'en étonner. Du côté des catholiques « sur improuvée cette voye de vouloir contraindre les personnes à une religion (2). » Mais n'en donnaient - ils pas eux - mêmes le déplorable exemple?

Quelque temps après, on confia à Rapin la garde du baron des Adrets, qui venait d'être arrêté à Romans, par Mouvans & Montbrun (3). Deux fois battu par le duc de Nemours, abandonné de ses soldats à un troi-sième combat, le séroce partisan venait d'être remplacé par Soubise dans son gouvernement du Lyonnais. Accusé hautement d'avoir compromis les intérêts de son parti par ses lenteurs; calomnié, rebuté par les soupçons de trahison qui planaient sur lui, & qui avaient leur source plutôt dans la crainte & la terreur qu'il inspirait à ceux-mêmes de son parti que dans une désection réelle, des Adrets hésitait encore à traiter avec Nemours (4), lorsqu'il surprend sur un messager protestant des lettres

Joyeuse, le 4 octobre 1562, & le départ de Beaudiné pour le Vivarais, Rapin était gouverneur de cette ville.

⁽¹⁾ Mémoires de la famille de Rapin.

⁽²⁾ D'Aigrefeuille, Histoire de Montpellier, p. 288.

^{(3) «} Luy (Montbrun) & Monfieur de Mouvans & autres, prirent prifonnier le baron des Adrets, bon & grand capitaine, & plus grand capitaine encore s'il eust poursuivy sa première partie, qui leur commandoit à tous auparavant, sans le soupçon qu'ils eurent, qu'il vouloit les quitter & embrasser le party du roy comme il y avoit apparence, & sit après. » (Brantôme, OEuvres, Londres, 1779, t. XI, p. 150. Voir aussi ibid., t. IX, p. 58. Discours sur M. de Nemours.)

⁽⁴⁾ Jacques de Savoie, duc de Genevois & de Nemours, né en 1531, en Champagne, neveu de Louise de Savoie, mère de François I^{er} « fut en son temps, dit Brantôme, un des plus parfaits & accomplis princes, seigneurs & gentilshommes quil fut jamais..., brave & vaillant, aimable

injurieuses pour son honneur de soldat. L'ingratitude de ceux qu'il avait servis enslamme sa colère, l'adresse de Nemours fait le reste.

Cependant, avant de quitter le camp des réformés, il stipule des conditions avantageuses pour le parti qu'il abandonne; il offre de se désister de son gouvernement du Dauphiné, si l'on veut accorder un édit de pacification. Nemours promit tout ce qu'il voulut. Mais, pendant ces démarches, Mouvans & Montbrun pénètrent dans Romans, s'emparent de des Adrets, & l'amènent à Nîmes sous bonne escorte. Bientôt après il est transséré à Montpellier & consié à la garde de Rapin, qui enserme le redoutable transsuge dans le donjon de l'église cathédrale, que ses hautes tours & ses murailles crénelées faisaient alors appeler le nouveau château Saint-Pierre. Huit jours après, des Adrets est reconduit à Nîmes; amené devant un tribunal sormé à la hâte, il récuse ses juges & dédaigne de se justisser. Devant son orgueil & ses menaces, les magistrats huguenots se taisent & n'osent le condamner. La paix, bientôt signée, lui rendit sa liberté, mais il en sit plus tard un terrible usage contre ceux qui avaient vu trop clairement sa désection.

Malgré les procédés énergiques de Rapin pour évangéliser les catholiques de Montpellier, ses chess trouvèrent sa saçon d'agir empreinte de quelque tiédeur. Le seigneur de Peraut (1), du Vivarais, sut désigné

[&]amp; accostable, bien disant, bien escrivant..., pourveu d'un grand sens & d'esprit; ses discours beaux, ses opinions en son conseil belles & recevables. » Il se distingua au siège de Lens, de Metz, en Flandre, en Italie & dans les guerres de religion. Ce fut lui qui faisant mettre le roi au milieu des Suisses, l'empêcha de tomber dans le guet-apens de Meaux. Vers la fin de sa vie il se retira à Montcalieri en Piémont, résidence que lui donna le duc de Savoie, son cousin, & mourut à Annecy en 1585. (Brantôme, OEurres, Londres, 1779, t. IX, p. 55.)

⁽¹⁾ François de Fay, baron de Peraut, d'une illustre famille du Vivarais, qui existe encore sous le nom de Latour-Maubourg, sut mis à la tête d'une des cinq compagnies levées par la ville de Nîmes pour sortisser l'armée de Condé en 1562. Il sut envoyé en Dauphiné par ce prince, avec Saint-Auban, pour prévenir les effets de la trahison prévue de des Adrets. Selon d'Aubais, il remplaça Rapin à Montpellier en 1563, échoua dans une tentative sur Lyon, alla rejoindre Condé dans l'ouest; &, d'après Théodore de Bèze, sut blessé au siège de Poitiers. Il mourut peu de temps après, laissant un fils qui suivit ses traces. (France prot., art. Fay.)

pour lui succéder, & sut installé à sa place le 9 sévrier 1563. Aussitôt, & de concert avec les autorités de la ville, de Peraut sit publier un rôle de proscription des catholiques « qui ne leur étaient pas agréables, » avec ordre de sortir de la ville, sans emporter autre chose que dix livres tournois. Le 12 sévrier, autre ordonnance désendant de rien acheter aux catholiques; mais cette injonction, aussi absurde que tyrannique, qui portait un coup satal à la prospérité de la ville, ne sut pas exécutée à la rigueur; le bon sens des officiers chargés de l'appliquer en sit justice (1). Rapin avait repris le commandement de sa compagnie : jaloux de reconquérir l'estime de ses chess, sur un avis qu'il reçoit, secondé de Gremian & de ses hommes (2), il marche sur Aniane, petite ville proche de Montpellier, célèbre par son antique abbaye, sondée par saint Benoît, & y taille en pièces une compagnie de soldats catholiques qui s'en étaient emparés.

L'édit de pacification d'Amboise, œuvre du sage & vertueux L'Hôpital, mit sin à la première guerre civile dont l'exploit de Rapin sur Aniane sut l'un des derniers incidents. Le vaillant capitaine supportait impatiemment les loisirs de la paix, aussi le retrouvons-nous parmi les premiers des chess huguenots qui reprirent les armes quelques années plus tard.

Le 29 septembre 1567, entre Meaux & Paris, le jeune roi Charles IX faillit être pris par les huguenots commandés par Coligny & Condé; il ne dut sa liberté qu'à l'avance qu'il avait sur eux & à la serme attitude

⁽¹⁾ D'Aigrefeuille, Hift. de Montpellier, p. 289. — Hift. des guerres civiles en Languedoc, dans les Pièces fugitives d'Aubais (Notes de L. Ménard), t. 11, pp. 13 & 44.

⁽²⁾ Haag, France protestante, art. Rapin, Dupleix & Voisins, se rapportant au même fait. — MM. Haag n'ont pu éviter une erreur commune à tous les biographes qui ont parlé des frères Rapin. Ils ont distingué avec raison, Philibert d'Antoine son ainé, mais ils ont dédoublé ce dernier en attribuant plusieurs des faits qui se rapportent à lui (entre autres celui d'Aniane) à un frère puiné du nom de Pierre, qui n'est autre que le juge-corrier de Maurienne. Ce troisième frère Rapin n'a pu prendre part aux guerres de religion en France, ni figurer parmi les chess huguenots attendu qu'il n'a jamais quitté la Savoie & qu'il était servent catholique.

des Suisses qui formaient son escorte. Après l'insuccès de cette hardie tentative que Charles ne pardonna jamais aux réformés devant lesquels il avait dû fuir (1), le prince de Condé comprit qu'il fallait reprendre les hostilités avec plus de vigueur que jamais, & envoya messages sur messages dans le Midi pour demander des troupes qu'il voulait concentrer autour de Paris. Ses émissaires parcouraient le Languedoc, Mouvans & Rapin marchent des premiers à l'appel de leur chef. Bruniquel, Montclar, Paulin, réunissent les débris de leurs bandes vaillantes épars aux environs de Toulouse, se mettent en marche à la fin d'octobre, traversent le Rouergue, rallient, aux environs d'Alais, Mouvans & Rapin, & entrent en Auvergne. Le 6 janvier 1568, après avoir traversé le Rhône à Loriol, la Loire à Saint-Rambert & l'Allier à Vichy, sous le seu de l'ennemi, les huguenots rencontrent près de Cognat, à une lieue & demie de Gannat, l'armée catholique, forte de seize mille combattants. Les religionnaires resserrent leurs rangs éclaircis pendant la dangereuse traversée du Vivarais, ils disposent sur trois divisions leur petite armée : les régiments de Foix & de Rapin sont à l'avant-garde; ce dernier, à la voix de son chef, se précipite sur les lignes ennemies, & d'un impétueux élan fait une large trouée dans les escadrons du baron de Gordes qui arrivait au galop à sa rencontre. Electrisés par ce premier succès, les gendarmes de Paulin & de Bruniquel se jettent avec surie sur les catholiques, rompent leurs lignes, dispersent leurs soldats. Le reste de la petite armée, quatre mille hommes à peine, mal nourris, mal vêtus, sans cuirasses, sans casques, armés de poignards & de vieilles espingoles, Mouvans & Montclar à leur tête, passent sur le ventre des troupes des barons de Lastic & de Gordes qui se rassemblaient pour un dernier effort,

^{(1) •} Surtout la journée de Meaux l'irrita fort : car les autres se pouvoient pallier de quelque honneste couverture de religion, ou conservation de leurs vies; mais cette journée se pouvoit appeler proprement un attentat sur la personne du roy, de son frère & de la reyne, qu'ils eussent volontiers exécuté s'ils eussent pu, ainsi le disoit-on à la cour. Aussi le roy disoit souvent qu'il ne leur pardonneroit jamais celle-là. • (Brantôme, OEuvres, Londres, 1779, t. X, p. 373.)

s'éloignent sans que leurs ennemis en désordre puissent songer à les poursuivre, vont dégager Orléans bloqué par l'armée royale, s'emparent de l'artillerie, assiégent Blois, le forcent à se rendre, & chargés de butin, vont rejoindre Condé qui marchait sur Chartres.

« On ne voit guère, dit Lafaille (1), peu suspect d'admiration vis-àvis des huguenots, plus brillante & plus belle marche dans l'histoire. » Après la part importante qu'il prit à la bataille de Gannat, Antoine de Rapin disparaît pour quelques mois de la scène & cède la place à son frère Philibert dont la fin tragique est racontée ou rappelée par la plupart des historiens.

Cadet de ses quatre frères, Philibert de Rapin était né à Saint-Jean de Maurienne vers 1530. D'abord page du duc de Savoie, il était entré dans la garde particulière de ce prince, lorsque l'exemple d'Antoine de Rapin le décida à quitter son pays. Il est probable que ce sur par le crédit de son frère Jacques qu'il sut nommé maître d'hôtel de la duchesse d'Enghien, sœur du prince de Condé. Il passa depuis au service de ce prince auprès duquel il remplit les mêmes sonctions (2). Son courage & ses talents militaires, autant que sa capacité dans les affaires, avaient fait distinguer Philibert de Rapin parmi ceux de son parti. D'un esprit plus sin & plus délié qu'Antoine, son aîné, il ne lui cédait en rien pour la bravoure & la science militaire qui avaient fait de ce dernier l'un des

⁽¹⁾ Lafaille. Annales de Toulouse, an 1568.— Imberdis, Guerres de religion en Auvergne, t. 1", pp. 123-29.

⁽²⁾ Les fonctions de maître d'hôtel attribuées à Rapin n'étaient point les mêmes alors que celles que le même nom défigne aujourd'hui. Elles répondaient à celles de premier gentilhomme ou de furintendant de la maifon du prince. L'auteur des Mémoires de la famille de Rapin compare cette qualification à celle de hofmeister, usitée en Allemagne dans le même sens de premier officier d'une maison princière, mais dont le rang n'est pas affez élevé pour avoir un maréchal de la cour. Il cite à ce sujet une discussion entre les maisons de Bouillon & de Noailles dans laquelle la première prouva à la seconde qu'il y avait eu des Noailles, maîtres d'hôtel dans la maison de Bouillon, sans que pour cela MM. de Noailles cessaffent d'être considérés comme des gens de qualité, & il sait ressortir que la différence entre la maison de Bourbon et celle de Bouillon est tout à l'avantage du maître d'hôtel du prince de Condé.

plus estimés & des plus vaillants parmi les ches huguenots de ce temps-là.

Au dire de Lafaille, ce fut Philibert qui fut choisi par les conjurés de Toulouse pour traiter en leur nom avec le baron de Fourquevaux. On a vu plus haut par quel honteux parjure les catholiques achetèrent leur facile victoire sur des ennemis désarmés. Le choix que les conjurés de Toulouse, au nombre de vingt mille environ, avaient sait de Rapin pour négocier les conditions de leur défarmement, prouve qu'il avait su mériter la confiance & l'estime de ses coreligionnaires. « C'est une marque, ajoute Lafaille, qu'il n'était pas moins homme de tête que de main. » « Homo bellis superioribus strenuus... clarus... obidque ipsis senatoribus tolosanis invisus... », dit l'impartial de Thou au livre 42 de son Histoire, en rendant compte de la mission & de la mort de Rapin. Cette diffinction lui fut fatale; enveloppé ainsi que son frère Antoine dans la haine du Parlement, il lui était réservé d'en ressentir les terribles effets. Choisi parmi les gentilshommes du prince de Condé, Rapin sut chargé de porter en Languedoc le traité de paix figné à Longjumeau le 20 mars 1568. Puisant sa sécurité dans la commission royale dont il était porteur, Rapin arriva à Toulouse & présenta au Parlement l'édit qu'il devait enregistrer. Mais le cardinal de Lorraine avait écrit à l'avance qu'on n'eût aucun égard aux lettres du roi si l'on y trouvait certaine marque qu'il indiqua (1).

Le fanatisme des conseillers, trop bien servi par cette ruse déloyale, l'emporta sur le respect qu'ils devaient aux ordres du roi : saisi par les sa-tellites du Parlement dans une maison de campagne qu'il possédait à Grenade, aux environs de Toulouse, chargé de sers comme un criminel, Rapin est traîné devant ses juges. Son procès s'instruit en trois jours & « sous prétexte de quelque vieux crime », dit Mézerai, le 13 avril il est décapité; mais s'il paya de sa vie son dévoûment aux intérêts de sa

⁽¹⁾ Le Bret, Hift. de Montauban, édit. de 1841, p. 57.

religion, sa mort imprima une tache ineffaçable au front des juges iniques qui l'avaient condamné (1).

Cette exécution de Rapin « fit un grand éclat, » le prince de Condé réclama énergiquement auprès du roi & de Catherine de Médicis : ceux-ci, justement blessés de l'insolente indépendance du Parlement qui n'avait eu nul égard au sauf-conduit qu'ils avaient donné, lui en té-moignèrent hautement leur ressentiment. Lafaille, qui montre dans le récit de cette affaire une impartialité qui ne lui est pas ordinaire, malgré quelques dénégations que fait évanouir le témoignage de l'illustre de Thou (2), affirme qu'il existe un arrêt du 18 avril 1568, couché sur le registre des actes du Parlement, qui rend compte en peu de mots de ce procès, sans nuls éclaircissements, & qui n'y a été mis que parce qu'il contenait une mercuriale; quant au seuillet contenant l'arrêt en vertu duquel Rapin sut exécuté, il n'existait plus du temps de Lasaille; peut-être, pour l'honneur du Parlement, sut-il arraché du registre de l'an 1568.

« Rapin se trouvait amnissié par le traité dont il était porteur, dit un écrivain Castrais que nous aurons souvent occasion de citer (3), cepen-

⁽¹⁾ Voici en fubstance le passage où Lafaille rend compte de cet événement (Annales de Toulouse): La reine, de concert avec le prince de Condé, dépêcha Rapin afin de faire déposer les armes à ceux de Montauban & des autres villes huguenotes du Haut-Languedoc. On affure qu'il porta l'édit de paix pour le faire vérifier audit Parlement, mais il n'était pas d'une qualité affez distinguée, & il savait qu'il avait été condamné par contumace à avoir la tête tranchée, par ce même Parlement. Venu en poste, descendu dans sa maison de Grenade, où il demeurait ordinairement, les consuls du lieu & des gens armés courent l'arrêter. Le premier président d'Affis ordonna aux capitouls de l'aller prendre à Grenade & de l'amener à la Conciergerie. Trois jours après, il sut condamné à avoir la tête & les quatre membres coupés place Saint-Georges. Son procès par désaut lui avait été fait comme étant l'un des chess des conjurés de 1562. L'amnistie avait excepté ceux qui avaient pillé ou prosané les vases sacrés & les images; peut-être trouvat-on moyen d'accuser Rapin sur ces saits.

⁽²⁾ De Thou, Hift. universelle, liv. 42. — Voy. d'Aubaïs, Hift. des guerres civiles en Languedoc (t. 2 des Pièces fugitives, p. 272). — Voltaire, Hift. du Parlement de Paris, édit. Peronneau (1818), p. 113. — Haag, France protestante, art. Rapin. — F. de Portal, Les descendants des Albigeois & des huguenots, — G. de Félice, Hift. des Protestants de France, &c., p. 277, &c.

⁽³⁾ Marturé, Hift. du pays Castrais, Castres, 1822, 2 vol. in-8°, t. 1", p. 268.

dant, sans respect pour la foi jurée, sans égard pour le caractère dont Rapin était revêtu, le Parlement le fait saisir & ordonne l'exécution de l'arrêt de mort prononcé contre lui. L'indignation éclate dans toute la province. Castres & Montauban refusent d'accepter un traité que les magistrats ont violé en répandant le sang d'un homme que ce traité même mettait hors d'atteinte & qui n'était arrivé dans la province que comme un ministre de paix & de conciliation. Usurpant des attributions politiques qu'aucune loi ne lui reconnaissait, qui n'avaient pour fondement que les précédentes & nombreuses usurpations que cette compagnie s'était permises (1), le Parlement ordonna (7 mai) que toutes les places tenues pour le roi, fussent remises incessamment, sous peine de mort, défense fut faite aux officiers protestants d'exercer leurs charges, aux ministres de prêcher. » Mais les coreligionnaires de Rapin ne se contentèrent pas de l'admonestation royale, due aux énergiques réclamations de Condé. Déjà les Montalbanais, à la nouvelle du fupplice de Rapin, avaient refusé de désarmer, Castres suivit l'exemple de Montauban (2).

Deux ans après, en janvier 1570, l'armée de Coligny investit Toulouse, les soldats de la Religion mirent le seu aux maisons & aux châteaux des conseillers du Parlement, & sur les ruines dévastées de leurs demeures

^{(1) «} Cette Compagnie... ne se relâcha point de ses manières ordinaires envers les huguenots, ce ne sut qu'après quatre justions qu'elle vérissa l'édit de cette dernière paix, & encore avec des restrictions qui détruisaient les principaux articles. » Lafaille, Loc. cit.

⁽a) Les habitants de cette dernière ville refuserent de recevoir le baron d'Ambre, gouverneur catholique envoyé par le roi; l'exécution de Rapin & celle d'un gentilhomme de Carcassonne, qui se consiant dans les termes de l'Edit & rentrant passiblement dans sa maison d'où les catholiques l'avaient expussé durant la dernière guerre, sut décapité pour ce seul fait, surent les prétextes assez plausibles que donnèrent les huguenots de Castres & de Montauban pour ne pas déposer les armes. Cet exemple sut contagieux dans le Midi, & les violences du Parlement aidant, l'annee ne s'était pas écoulée que tous les religionnaires avaient repris les armes; tout le diocèse de Castres & trente-huit villes, bourgs ou villages de l'Albigeois étaient retombés en leur pouvoir. — De Vilbach, Voyages en Languedoc p. 156. — Nayral, Biographies & chroniques Castraises t. 1v. p. 268-274. — Marturé, Hist. du pays Castrais, loc. cit.

opulentes (1), ils écrivirent avec des charbons tout fumants ces mots significatifs : Uengeance de Rapin (2)!

De son union avec Jeanne du Verger, qui lui apporta en dot sa maison de Grenade & la terre & baronnie de Mauvers (3), seigneurie importante qui a donnée son nom à la branche asnée des Rapin de France, Philibert de Rapin laissa deux fils. L'un d'eux mourut en basâge, nous verrons l'autre continuer ave éclat les traditions de bravoure & d'honneur dont son père lui avait légué le glorieux héritage.

Quelques mois après la mort de Philibert de Rapin, nous retrouvons son frère, Antoine de Rapin, gouverneur de Montauban en 1568, ce dont témoignent les patentes suivantes qui lui octroyèrent le droit de faire battre monnaie dans cette ville au nom des princes:

Henry, prince de Navarre, Loys de Bourbon prince de Condé, au sieur de Rappin, gouverneur de la ville de Montauban, Salut,

Estant bien & duement advertis du peu de moiens que les habitans du resfort

⁽¹⁾ Les maifons & châteaux des parlementaires Sarlabous, Sainctorens, Parron, Compagnes, Lartigues, fituées entre Touloufe & Grenade, furent particulièrement dévastées. (Commentaires de Montluc.)

⁽²⁾ Incensts oppidanorum & senatorum, pracipue circa urbem, pradiis, quod eos a publica quiete maxime omnium abhorrere dicerent Protestantes, recenti adhuc ob oculos obversante Rapini, ante biennium a Rege & Condao, ut Edidi pacificatorii promulgationem urgeret, in urbem miss & immani persidia ignominioso supplicio affedi, memoria; cujus indignam necem illi, inauditis & jure belli inconcessis vastationibus, ultum se iri testabantur. Thuanus. Lib. 47. — Voy. aussi Lasaille. Annales de Toulouse, an. 1568. — Le Bret, Hist. de Montauban, édit. de 1841, 11, p. 60. — Mézerai, Hist. de France, &c.

⁽³⁾ La terre de Mauvers était une des quatre baronnies de la comté de Lomagne: les trois autres étaient Launac, Montclar & Saint-Céfaire. Quoique d'une moindre étendue, elle avait les mêmes honneurs & prérogatives que les autres baronnies, elle était en toute juftice, haute, moyenne & baffe. Le feigneur nommait les confuls & les officiers de juftice. Les condamnés ne pouvaient en appeller qu'à la Tournelle à Touloufe, les biens confiqués appartenaient aux feigneurs, qui ne devaient hommage qu'au roi ou aux tréforiers de France. Cette baronnie fut autrefois donnée par le dernier comte de Lomagne, avant la réunion de ce pays (appelé de Rivière-Verdun) à la France, à un feigneur de la maison de Doux d'Ondes, d'où elle passa dans la maison du Verger, & enfin dans celle de Rapin par alliance. (Mém. mss de Cécile de Rapin. — Mémoires de la famille de Rapin. — Inventaire général, n° 632.)

de la Cour du Parlement de Toloze faifant profession de la religion résormée ont de recevoir des bonnes villes dudit pays desquelles l'entrée leur est désendue, aucune pièce d'or ou d'argent monnoyé desquelles toutesois ils ne scauroient se passer, soit pour le commerce ou pour la nécessité du recouvrement des vivres qui leur sont nécaissaires, Nous avons pour obvier aux incommoditez sussites permis à permettons par ces patentes faire battre en ladite ville de Montauban sous le coing toutes sois à armoirie du Roy, toute espèce de monnoye d'or ou d'argent ou autre selon que vous verrez que la nécessité le requerra, pourveu qu'elles soient du poids à alloy porté par les ordonnances de Sa Majesté à ce par provision à jusqu'à ce que estant lesdites villes capitales de ce ressort réduites sous l'obéissance du Roy à non autrement en soit ordonné. De ce faire Vous avons donné pouvoir, commission à mandement par ces patentes que nous avons signé de nostre main. A Montreuil le Bellay (1), près Saumur, le quatorzième jour de décembre mil cinq cent soix autrement.

HENRY.

LOYS DE BOURBON.

Au revers de l'original on lit : « Les présentes patentes furent publiées & enregistrées à Montauban le 5 janvier 1569 à la requisition du seigneur gouverneur & par devant les magistrats consuls & conseillers des habitants de ladite ville assemblés en corps (2). »

Răpin était déjà installé dans ses sonctions le 14 décembre, date à laquelle un arrêt du Conseil du roi lui accorda, sur sa requête « la dixième partie des butins faits ou à faire sur les ennemis de l'Etat pour

⁽¹⁾ Montreuil le Bellay (Monafterium Bellaci), petite ville de France en Anjou, à 2 lieues de Doué, fur la rivière de Thouet, qui va se jeter dans la Loire au-dessous de Saumur, sut démantelée au XV siècle. Inventaire général, sans n° coté 1.

⁽²⁾ Ne ferait-ce pas là l'origine de la célèbre monnaie de la république de Montauban, frappée vers 1572, dont parle Tobiesen Duby (Monnaies des prélats & des barons de France, II, p. 504), sur laquelle on a tant discuté & que personne n'a jamais vue? Que la légende de cette pièce rare ait été: Monedo novela de la Republico de Montalba (Cathala-Couture, Histoire du Quercy), ou Moneta nova ecclesia Montalbanensis (Perrin de Grandpré, Hist. mss de Montauban), son apparition parast avoir coïncidé avec la domination protestante dans Montauban, & sous ce rapport, notre supposition concorderait avec le point le plus avéré de l'existence de cette monnaie, médaille, ou jeton. Voy. Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français, I, p. 406, & Le Bret, Histoire de Montauban, édit. de 1841, II, p. 96. note.

ses bons & loyaux services, » tant en sa qualité de gouverneur de Montauban que pendant les troubles précédents.

Un effroyable désordre avait suivi dans cette ville le signal de la seconde guerre civile donné par Condé & Coligny. Une terreur panique saissit le clergé, il se déroba par la fuite aux violences des huguenots qui mirent au pillage les trésors des églises. Le Consulat mi-partie est aboli; à la faveur de l'émotion populaire, Antoine d'Astorg, baron de Montbartier, parvient à se faire nommer gouverneur. Il ne se sert de son pouvoir que pour dévaster les campagnes avec ses soldats : « Quelques calvinistes ayant été molestés par eux, on cria au-dedans comme au-dehors contre le gouverneur qui sut destitué. » (Le Bret.)

Alors les consuls appelèrent à leur tête celui qui les avait déjà défendus contre Montluc qui menaçait de nouveau leurs remparts, & Antoine de Rapin sut élu gouverneur de la ville de Montauban (1). A la demande des magistats, il s'occupa activement de relever & de sortisser les remparts qui avaient été démantelés par ordre du roi en sévrier & mars 1565. Il pourvut la ville de munitions & d'armes, renouvela ses approvisionnements. Mais même pour battre monnaie, il fallait de l'argent, & il ne recula devant aucun moyen pour s'en procurer. Il sit vendre ce qui restait des ornements & des trésors des églises, il sit mettre à l'encan les matériaux des maisons des catholiques abattues par ses ordres, & jusqu'à la robe rouge de Tondut, consul catholique,

⁽¹⁾ Antoine, & non Philibert, comme le dit à tort Le Bret. Cet historien ajoute que les confuls s'arrogèrent un pouvoir absolu, ce qui est encore une erreur, car si Rapin avait été demandé & choisi par eux, il tenait des princes sa commission de gouverneur comme le sont voir les patentes citées plus haut. Charles de Rapin-Puginier, dans les Mémoires de la famille de Rapin, recitife la version erronée de Le Bret; il possédait une requête adressée « A Monseigneur de Rapin, gouverneur de Montauban, qui commençait par ces mots: Supplient humblement les confuls de Montauban... & ensuite de laquelle le conseil des princes renvoyait au seigneur de Rapin le soin de vérisier l'état des murailles, non-seulement de Montauban, mais encore par délégation, des villes de Caussade & de Réalmont, qui ressortissaient du gouvernement de Montauban. Inventaire général, n° 626.

qui l'avait abandonnée dans sa suite; tout ce qui pouvait saire or ou argent, tailles, dîmes, contributions écrasantes supportées par le parti vaincu, tout sut imposé, arraché, vendu (1). Mais Rapin sauva la ville, & Montluc la voyant si bien désendue n'osa venir l'attaquer. Sans doute, de telles violences sont coupables, mais il ne saut pas oublier qu'elles étaient de justes représailles, & que les lois de la guerre & la désense de la ville qui lui était consiée, les rendaient nécessaires, sinon excusables. Au reste, quand ces ressources surent épuisées, Rapin ne craignit pas de saire contribuer aussi ses coreligionnaires, & mit de lourdes taxes sur les bourgeois résormés.

Aussitôt un concert de plaintes & de malédictions s'éleva contre lui, on l'accusa de concussion & d'avarice, & les clameurs de l'émeute commencèrent à gronder dans les rues. Dédaignant ces attaques, fort de sa conscience, de son devoir & de son droit, Rapin exigea avec d'autant

⁽¹⁾ La folde de troupes étrangères faifait pefer de lourdes charges fur les villes réduites à l'obéiffance du parti calvinifte. Un confeil tenu à Niort décida que l'on vendrait le domaine du roi & les biens eccléfiaftiques dans toutes les provinces où le parti dominait. Au mois de février 1569, des commissaires furent envoyés à Montauban, & tous les biens du clergé furent mis à l'enchère. — Le Bret. II. p. 58.

⁽¹⁾ Dans une étude historique sur Montauban, sous le titre d'Histoire d'une ville protestante (Paris, Amyot, 1862), M. Mary Lafon nous paraît méconnaître le caractère d'Antoine de Rapin, Voici dans quels termes s'exprime cet auteur (p. 70). « Avare, fier, violent, & auffi dur que sa cuiraffe, le nouveau gouverneur, fous prétexte de réparer les fortifications... mit en coupe réglée le parti qui l'avait élu... Plus avide à mesure qu'il s'engraissait, il mit de grosses taxes sur les bourgeois réformés eux-mêmes & prétendit les contraindre à payer. Mais là fa rigueur échoua. Chaffé, avant la paix de mars 1568, il revint... pour enlever à la pointe de l'épée une taille de 9,500 livres impofée par le roi de Navarre & le prince de Condé! C'était mal connaître les Montalbanais; ils l'expulfèrent de nouveau, ne voulurent reconnaître que le comte de Méharon, envoyé par le prince, & ne versèrent leur part du tribut commun qu'entre les mains des commissaires de l'amiral & de Coligny lui-même, qui vint à Montauban avec le jeune prince, le 20 décembre 1569. • Le Bret, qui en sa qualité d'ecclésiastique, ne peut être suspecté de partialité à l'égard du capitaine Rapin, n'attaque point l'intégrité de l'inflexible gouverneur; il dit feulement : « on l'accusa d'avarice ; il se montra ferme, & maintint la discipline avec sévérité » ce qu'aucun de fes fucceffeurs ne put obtenir « de ces hommes impatients de tout frein, » qui « avaient trop contracté l'habitude du pillage & de la violence. » Hist. de Montauban. II, 54 à 57.

plus de rigueur le paiement des contributions dont il jugeait nécessaire de frapper la ville.

Alors l'irritation du peuple contre lui ne connût plus de bornes: en vain il en imposa plusieurs sois aux plus mutins par sa sermeté & son courage, voyant sa vie menacée, il dut s'entourer d'une compagnie de gardes & se disposa à affronter de nouvelles séditions. Mais les chess huguenots, les vicomtes de Bruniquel & de Montclar, craignant qu'à la faveur de ces dissensions intestines, l'évêque Desprez qui courait le pays à la tête de bandes armées, ne trouvât moyen de rentrer dans la place, vinrent à Montauban dans le courant de sévrier, emmenèrent Rapin hors de la ville sous le prétexte d'une expédition & le remplacèrent momentanément par Antoine de Montclar. Ce seigneur, père du vicomte de ce nom, était vieux & saible: il sit bien prêter aux habitants un nouveau serment de sidélité au roi de Navarre, mais il sallait une main plus serme que la sienne pour maîtriser les passions de ce peuple indocile; après avoir lutté quelque temps, il se retira dans ses terres (1).

Quelques mois après le remplacement de Rapin dans le gouvernement de Montauban, le 8 juin 1569, le comte de Montgommery, l'illustre & malheureux adversaire de Henri II dans le fatal tournois de 1559, était parti de Nontron pour sa rapide & brillante expédition de Béarn.

Cantonné avec les troupes de Bruniquel dans les environs de Castres,

⁽¹⁾ Ce paffage de Montclar au gouvernement de Montauban a dû être fort court d'après Cathala-Coture, cité par MM. Haag. Fr. Prot. art. Montclar. Il s'agit du père du vicomte; d'après Le Bret, le vicomte de Montclar laiffa repartir Bruniquel avec Rapin & s'efforça lui-même d'apaifer les esprits dans Montauban, mais n'y put réussir. Il est difficile de se prononcer entre ces deux versions, mais ce qui est certain, c'est l'erreur de Le Bret, qui consond la nouvelle de la paix d'Amboise en 1570, laquelle contribua à pacisier la ville, avec celle de la paix de Longjumeau en 1568, que les Montalbanais surent les premiers à ensreindre & qui place le remplacement de Rapin, par le comte de Méharon, avant la paix de 1568, lorsqu'il eut lieu postérieurement au rétablissement de Rapin par Montgommery en 1569. V. Hist. de Montauban, p. 56. & Haag., Fr. Prot. art. Montgommery.

Antoine de Rapin attendait les ordres de ses chess, à la tête des soldats qu'il commandait. Ce sut là qu'il reçut des princes la lettre suivante qui, datée du jour même du départ de Montgommery, lui enjoignait de se tenir prêt avec « son régiment (1). »

Monsieur de Rapin Nous Vous avons & donnons mendement que Vous Vous tinssiez prest pour [que] avec vostre régiment nous Vous trouvons. Mrs les viscontes prendront leur chemin pour s'avenir à nous & d'aultant que nous dépêchons préfentement M. [le] comte de Montgorie [Montgommery] pour vous aller à contre tous. Nous avons bien voulu encore Vous faire ce petit mot de rechange pour

⁽¹⁾ Dans le testament de Michel de Rapin (Généalogie de Rapin, p. xj & Inventuire général nº 625), Antoine de Rapin est qualifié « gentilhomme de M. l'admiral & coronel de quatre mil foldats gascons. . . Il est douteux, dit Rapin-Puginier, dans les Mémoires dont il est l'auteur, qu'il y eût alors des régiments de cette force, mais cela doit s'entendre qu'il commandoit un corps de 4,000 hommes. » Il ne le commandait pas feul affurément, car plus d'une fois l'armée des vicomtes parmi lesquels figurait Rapin comme l'un des principaux chess des résormés, ne se composa que de quatre mille combattants, notamment en 1562 (V. notes des Mémoires de Montluc, liv. 5), & en 1568, à la bataille de Gannat. (V. Haag, Fr. Prot., art. Comminges.) Dans son Histoire des protestants de France, M. de Félice a répété d'après Montluc & autres historiens qu'Antoine de Rapin était au nombre des fept vicomtes du Quercy. (Edit. de 1856, p. 188.) C'est une erreur. Antoine de Rapin qui, en 1556, était maréchal-des-logis de la compagnie du feigneur de Terride (Inv. gén. nº 618), ne fut plus tard que fimple capitaine, bien qu'il commandât un régiment (Invent. gén. sans n° coté II), & qu'il sût appelé au gouvernement de deux places importantes. Mais la hiérarchie militaire n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui, & le grade de coronel ou de colonel, alors récemment créé (1534), n'était point supérieur à celui de capitaine & impliquait à peu près les mêmes attributions, ces deux grades étaient fréquemment employés l'un pour l'autre dans la défignation des officiers qui en étaient revêtus. La famille de Rapin ne posséda jamais d'autres titres que celui de baron de Mauvers que Pierre de Rapin prit le premier & transmit à ses descendants. Antoine de Rapin n'avait donc aucun droit au titre de vicomte, mais il n'en doit pas moins être compté par l'histoire au nombre des principaux capitaines qui commandaient, avec les vicomtes du Quercy & du Vivarais, ces vaillants foldats huguenots dont l'Illustre de Thou louait le courage & la discipline : « L'armée protestante vivoit au commencement dans une grande retenue & observoit une exacte discipline, les pasteurs dispersés dans les compagnies les affembloient tous les jours à certaines heures pour la prière, le matin & le foir. Lorfqu'on montoit la garde, on faifoit les prières publiques & folennelles. On n'entendoit parmi les foldats ni jurements ni querelles : le camp retentiffoit du chant des pfeaumes, il n'y avoit point de jeux de hasard, point de femmes. Les marchands, les paysans, les hôtes étoient en fureté, le foldat ne quittoit point ses enseignes pour aller au fourrage ou pour piller & nulle faute ne demeuroit impunie. » (De Thou. Hift. &c., (liv. 30.)

Vous prier ne faillir Vous avenir avec à nostre rencontre Vous affeurant que Vous y serés ce xvieme bien venu & que Vous y serés employé à des charges dont Vous recevrez contantement & sur ce, faisant fin à la présente Nous prions le Créateur Vous tenir M. de Rapin, en sa fainte garde. De Martron (1) ce 8 juin 1569.

Vos bien bons amys,

HENRY.

HENRY DE BOURBON.

Montgommery traversa Montauban vers le 15 juillet, trouva la ville livrée au désordre de l'anarchie & rappela Rapin pour la troisième sois. Celui-ci revint dans le siège de son gouvernement & se sentant appuyé par les compagnies de Meaussac, de Rabastens & de Caseneuve que Montgommery lui avait laissées & par les commissaires que le roi de Navarre avait envoyés pour percevoir les taxes de guerre, il se montra plus sévère que jamais.

Il est probable que Rapin rentra dans Montauban avec Montgommery après avoir été à sa rencontre selon les ordres qu'il avait reçus. Ce sut de Montauban qu'il envoya au comte tous les sers à cheval & tous les maréchaux de la ville, précaution que dans la précipitation de sa marche Montgommery avait négligé de prendre, & qui était néanmoins d'une grande importance. En esset, lors du passage des princes dans cette ville avec l'amiral à la fin d'octobre 1569, Montluc fait la remarque qu'ils séjournaient à Montauban « & es environs de là, en ayant bon besoing, car ils n'avoient cheval qui pust mettre l'un pied devant l'autre, ayant été contraints d'en abandonner par les chemins plus de quatre cents, n'ayant aucun moyen de les saire serrer. » Aussi cette prévoyance de Rapin sut-elle très-appréciée des gens du métier (2).

⁽¹⁾ Martron est un village de la Saintonge, diocèse de Saintes, intendance de La Rochelle, qui comptait soixante-dix habitants en 1726. (Didionnaire universel, &c., de la France, Paris, 1726, Saugrain & Prault, éditeurs.) Peut-être faut-il lire Marthon, petite ville située entre Angoulème & Nontron, sur la Bandiat, dans le département de la Charente, près de la frontière de celui de la Dordogne.

⁽²⁾ Commentaires de Montluc, liv. VII. - Memoires de la famille de Rapin.

Henri de Bourbon, prince de Condé, l'amiral Coligny, & enfin le prince de Navarre, qui fut plus tard Henri IV, écrivirent à Antoine de Rapin, dans le mois de novembre de l'année 1569, trois lettres dont les termes sont empreints de la considération & de l'estime que ces grands personnages avaient pour lui. D'un intérêt secondaire au point de vue historique, elles caractérisent cependant la personnalité de celui auquel elles sont adressées. Voici celle du prince de Condé:

" Monsieur de Rappin, Vous scaurez comme je m'adresse si priveement à Vous, m'asseurant de n'estre jamais déceu de l'opinion que j'en ay eu dés le jour que je Vous ay premièrement cognu. Et c'est pour quoy je Vous viens bien dire que je ne Vous ay recommandé de gentilhomme qui plus que le sieur de Brion (1), plus parfaitement mérite qu'on fasse à aye soin de luy, pour ce que outre qu'il

^{(1) *} La dedans (au fiège de Bourges), s'y trouva le capitaine Brion, brave & vaillant gentil-homme. Et ce fut celuy qui entra dans Saint-Quentin à l'improvifte, avec trente ou quarante foldats, les autres ne l'ayant pu ou voulu fuivre. Lors qu'il fut despesché pour y aller, il dit résolument : J'y entreroy, ou je mourroy & tiendroy la foy de gentil-homme vif ou mort. Il avoit bien l'âme de le dire, & faire le coup; car je vous affeure qu'il avoit une très belle façon foldatesque. Quand il fortit de ce siège, Monsieur de Guyse luy fit bonne chère, & luy dit, s'il ne vouloit pas redevenir son serviteur & de son Roy. « Si je le veux, Monsieur, respondit-il. Ouy, Monsieur, vous jurant que je ne me suis tant mis icy pour la religion, que pour un mescontentement que j'eus après la guerre, m'en voyant si mal récompensé, & Messieurs le Prince & Admiral m'ayant les premiers recherché, je les ay servis sort sidèlement, comme je seray le Roy... n'estant huguenot que par humeur & mescontentement. »

Ce Brion céda peu après aux follicitations du duc de Guife ; il quitta le fervice des princes & de l'amiral, « mais il ne dura guères : car voulant monstrer comme il désiroit bien servir son Roy, il mourut devant Roüen où il fut tué, ceux de dedans n'en estant pas trop marris; car incessamment ils luy reprochoient de dedans la muraille : Ha! Brion, tu as quitté ton Dieu, ta religion, & ton parti... Ce sut grand dommage de sa mort, car il sut esté grand. Sa saço n, sa grace, sa valeur, le conduisoient sort; aussi qu'il estoit gentil-homme. » Brantôme, OEuvres, Londres, 1779, XI, p. 147.

N. B. — D'après ce qui précède, Brion fut tué au fiège de Rouen. Or, ce fiège célèbre ayant eu lieu en 1562, le perfonnage recommandé à Rapin par le prince de Condé, en 1569, ne faurait être le même. Cependant Brantôme est sujet à caution en fait d'exactitude, peut-être aussi a-t-il voulu parler du second siège de Rouen par Henri IV, en 1591. La France protestante contient un article sur la famille Brion, mais aucune date n'accompagnant les noms des personnages du nom de Brion qui y sont cités, cette notice ne peut apporter aucun éclaircissement à cette question.

est de bien fort bonne part, il a sait & peut se décorer des services si bons en ceste cause que j'aurois trop de regrets que l'indisposition dans laquelle il est maintenant l'empeschast de se trouver où je scay que plus il se désire, qui est en ceste armée où l'on a toujours à faire de tels hommes que cela. Je luy ay donc conseillé, parce que nous saisons ouvrer bien peu de couvers en ces quartiers, de s'en aller là pour quelques deux ou trois jours se reposer & faire traister comme il en a bon besoing. Je l'ay bien voulu accompagner en ceste occasion pour Vous prier, cher amy, de le faire recommander, de sorte qu'il s'apperçoive que ma priere luy aye pu servir de quelque chose. Cependant que me recommandant de bon cœur à Vous, je supplie le Créateur, qu'il Vous aye, Monsseur de Rappin, en sa sainte & digne garde. Escript à Visse (château de l'Isse, près Molières?) le 18º jour de novembre 1569.

« HENRY DE BOURBON. »

Après la funeste défaite de Moncontour, malgré son indomptable courage, voyant son armée anéantie, ses cossres vides, & les mercenaires échappés au défastre, resusant de marcher faute d'une solde suffifante, troupes coûteuses néanmoins, « qui rengregeoient & déchiroient, selon l'expression de d'Aubigné, la pauvre condition des deux princes » au nom desquels il commandait l'armée protestante, Coligny sentit la tristesse & le découragement s'emparer de son âme. Il était abandonné de tous, « horsmis d'une femme, qui n'en aiant que le nom, s'estoit advancée à Niort, pour tendre la main aux affligez & aux affaires (1). » Abattu par ses revers, écrasé par la responsabilité qu'il avait assumée, il sentait en lui-même son cœur fléchir & sa confiance en son Dieu s'ébranler. « Si est-ce que Dieu est très-doux! » lui dit alors le vieux L'Estrange, blessé à mort, porté en une civière qu'il fit arrêter devant son général « cheminant en mesme esquipage, » le voyant blessé comme lui, & accablé par le chagrin plus encore que par la douleur. Coligny entend cet appel à sa foi, il relève la tête, remercie d'un dernier regard le vieil

⁽¹⁾ Jeanne d'Albret. Voy. d'Aubigné, Histoire depuis 1550-1601.

ami qu'il va perdre, & « plus redoutable après sa désaite que ses ennemis après une victoire, » il rassemble ses bataillons dispersés & prend le chemin de La Rochelle. Le 18 octobre, Coligny est à Saintes, & c'est là que commence ce prodigieux voyage, poursuivi à travers mille dangers dans tout le Midi & l'Ouest de la France, qui peut compter comme l'une des plus mémorables campagnes de ce grand capitaine. « L'admiral, dit Pierre Mathieu (Histoire de France, liv. V), ayant ramené les relicques de son naustrage, sit en neus mois près de trois cent lieues & quasi le tour de la France, ayant partout à la teste de ses entreprises & de ses conseils le prince de Navarre & le prince de Condé, la présence desquels soustenoit l'espérance des soldats & auctorisoit les commandements des chess. » Il passe la Dordogne à Argentac le 25 octobre, franchit le Lot au-dessus de Cadenac, traverse le Rouergue & le Quercy, & arrive à Montauban.

Après quelques jours de repos laissés à ses troupes, il en sit partir un fort détachement qui s'empara de la ville d'Aiguillon. Deux jours après, Coligny quitta Montauban avec les princes & le gros de son armée, & remonta la Garonne vers Agen & le Port Saint-Mary.

Un pont avait été jeté par ses ordres sur la Garonne : rompu par Montluc, il ne servit point au passage des troupes que Montgommery ramenait victorieuses du Béarn & qui opérèrent leur jonction avec l'armée des princes le 10 novembre, au Port Saint-Mary, mais Coligny ne cessa pas de faire occuper ce point stratégique, comme le prouve la lettre suivante, qu'il écrivit au gouverneur de Montauban.

« Monsieur de Rappin, j'ay receu la lettre que Vous m'avés escrite, Vous prierai de donner ordre qu'il soit fait bonne à meilleure garde au pont qu'on n'a point encor fait, car il y a fort peu de gens en garde. Et quand les pluies seront passées je Vous prie envoyés sonder, si le passage de la rivière de Garonne ne sera point inguéable à cause des pluies, à si on y pourra encore passer à m'en advertir incontinement que Vous en aurés nouvelles. Quand... à ce que Vous me demandés que la cavalerie des ennemys, qui reste entre Tarn à Garonne, repasser la

dite rivière & que je mande à M^r de Castries qu'il vins avec, je Vous adresse qu'il nous mandes que les neiges sont si grandes, qu'il n'est possible qu'ils viennent. Au demeurant, dites à Monseig. le vicomte de Bruniquet, qu'il s'en vienne incontinement & qu'il ayste [hâte] surtout.... aussitot lui.... autant que toujours la garde du pont. N'ayant autre chose, je prierai le Créateur Vous avoir, Monsieur de Rappin, en sa fainte & sûre garde.

« A L'augez [Lauzerte?], x x v novembre 1569.

« Vostre bien bon amy,

« CHASTILLON. »

Peu de jours après, le prince de Navarre, alors âgé de seize ans, écrivit à Antoine de Rapin la lettre qu'on va lire (1), dans laquelle après le soin des plaisses de son âge, il passe promptement aux intérêts de sa couronne, & laisse percer dans son langage l'habitude du commandement & du pouvoir. Cette lettre qui se trouve maintenant dans les archives privées du roi régnant de Prusse, est intéressante par sa date (1569); dans le recueil si important & si connu des Lettres missives de Henri IU (Berger de Xivrey) il ne s'en trouve qu'une de cette année là, & quatre seulement de 1562 à 1570.

« Monsieur de Rappin, je croy qu'il Vous sera souvenu du chien couchant dont se Vous parlai à mon partement de Montauban (2). Si Vous l'avés retrouvé, je Vous prie le m'envoyer par le capitaine Berar, present porteur. Sinon, mettés diligence à le recouvrer le plutost que sera possible, & le m'envoyés avec la le-

⁽¹⁾ Cette lettre & plusieurs autres, soit de ce prince, soit des principaux seigneurs de sa cour, que nous avons reproduites ou reproduirons ici, surent données par M. le colonel de Rapin-Thoyras à l'un de ses amis, seu le conseiller Dorow, grand amateur d'autographes. La collection de ce dernier sut acquise après sa mort, qui remonte à plusieurs années, par le roi Frédéric-Guillaume IV, & les lettres adressées à MM. de Rapin se trouvent ainsi faire aujourd'hui partie des archives privées de S. M. Guillaume I", roi régnant de Prusse. Ces lettres ont été imprimées en Allemagne. — Voir la note placée à la fin de l'Inventaire général des titres de la famille de Rapin. — Pièces justificatives, n° 1.

⁽²⁾ Le prince & l'amiral avaient traversé Montauban à la fin d'octobre 1569. (Voyez Haag, France protestante, art. Chastillon).

vrette que m'avés aussi promise. Au reste, il y a certains habitans en Montauban, qui sont sermiers du dixme de Negrepelisse, appartenant à la Reyne ma mère, & debtant de l'argent à cause du dit inventaire qu'il est possible de retrouver ect. [ici]. Je Vous prie envoyés qu'il..... le prevost & M. Faust, son gendre, qui Vous... les dits fermiers lesquels Vous ferés prendre prisonniers & me les enverrés.... servant pour être gardés jusqu'à tems qu'ils auront entièrement satisfait à ce qu'ils doivent. A tant, je supplie Dieu Vous prendre, Monsieur de Rappin, en sa sainte grâce.

« Fait à L'augez (Lauzerte?), le pénultième de novembre 1569.

« Vostre bien bon amy.

« HENRY. »

Nous avons vu Antoine de Rapin rappelé par le comte de Montgommery dans cette ville de Montauban, dont la population violente & indisciplinée avait deux fois refusé de se soumettre à la sévère autorité de son gouverneur. Quelques mois après sa réinstallation, les 25 & 26 décembre 1569, des lettres patentes lui surent octroyées par les princes, datées du Port Saint-Mary (1). Elles portaient commission de lever un subside « de huit mille livres par chaque mois, en cette province de Montauban, comprenant Gaillac & Saint-Anthonin, pour le peyement des gens de guerre, qu'il a convenu & convient entretenir pour la desence & seureté de ce pais. » D'autres patentes concernant l'assiette des tailles & levées dans son gouvernement de Montauban, pour l'année 1570, lui surent également accordées. Elles commencent ainsi:

" Henry, prince de Navarre, duc de Vendosme & de Beaumont premier Pair de France Gouverneur Lieutenant Général & Amyral pour le Roy Monseigneur le Pais de Guienne & de Poictou, & Henry de Bourbon prince de Condé duc d'Anguien aussi Pair de France au sieur de Rappin, gouverneur & commandant pour le service de Sa Majesté sous nostre authorité en la ville de Montauban & autres villes & places circonvoisines, Salut. Chacun a peu juger & connoitre tant

⁽¹⁾ Inventaire général, sans no, cotées VI & VII. Voir aux Pièces justificatives, nº VI.

par les escrits & responses (1) que nous avons envoyé a Sa Maiesté contenant nos tres humbles remonstrances supplications & submissions que par toutes nos autres actions & desportemens le desir & singuliere affection que nous avons toujours eu & avons de veoir la fin de ces miseres calamitez & désolations & quel regret ennuy & desplaisir nous avons de les voir continuer Et ce d'autant que pour l'entretenement des grandes forces que nous avons & pour n'avoir autres moyens de supporter les grands frais de cette guerre si sainte & si juste que chacun scait & que nous faisons pour le service du Roy & seureté du Royaume Il nous conviens nous ayder & secourir de toutes sortes & especes de dons... Scavoir Vous faifons que pour la bonne confiance que nous avons de votre perfonne, sa suffifante integrité, loyauté, preudomye & bonne diligence, Vous avons commis ordonné & deputé, commettons, ordonnons & deputons par ces patentes pour faire affembler les dits confuls & autres deputez des dites villes en la ville de Montauban a tel jour que vous adviserés & apres les remonstrances par vous faicles de nos affaires, leur declarerés que pour ayder favorifer & fatisfaire au peyement de nos estrangers Nous avons admis qu'ils paieront telle ou semblable somme que celle qui a esté commis, dict, esté imposée sur eulx en la presente année. Et ce pour l'année prochaine que l'on contera mil cinq cens foixante dix (2).... &c. »

Le 14 février 1570, Antoine de Rapin était encore gouverneur de Montauban (3). Les murailles de la ville de Caussade qui dépendait de son commandement, vieilles & délabrées, s'étaient écroulées à la suite de pluies torrentielles. Les consuls de Caussade, craignant avec juste raison que l'ennemi qui tenait la campagne ne profitât de la brèche que les pluies avaient ouverte, pour entrer dans leurs murs, « d'autant

⁽¹⁾ Il est probable qu'il s'agit ici de l'impôt de neuf mille cinq cents livres que devait payer Montauban sur les cent cinquante mille livres qui devaient servir à folder les restres appelés au secours des calvinistes par Coligny. Voy. Le Bret, Histoire de Montauban, II, p. 55.

⁽²⁾ Il était nécessaire de spécifier comment l'on complèterait l'année qui suivrait celle de 1569, car peu d'années auparavant le calendrier avait été modifié par le dernier article de l'ordonnance de Roussillon (1564). On commença à partir de cette année-là, à compter l'année à partir du premier jour de janvier, au lieu qu'auparavant on ne la commençait qu'à la fête de Pâques. Cette innovation eut quelque peine à se faire accepter par l'usage.

⁽³⁾ Inventaire general, nº 626.

que les rempars estoient de grand garde, estans de sorme ronde » adresserent aux princes une supplique tendant à faire relever seurs murailles & à sortisser leur garnison. Le 15 janvier, cette requête sur renvoyée par ordre des princes « au sieur de Rappin, gouverneur de Montauban, pour par luy ou aultre qui sera a ce par luy commis, saire vérissication de la ruyne naguere adveneue aux murailles de la dicte ville de Caussade & estimation des frais de la réparation d'icelle & en informer mes dicts seigneurs les princes... Faict en conseil estably & ordre de mes dicts seigneurs, le xve de janvier, l'an mil vc soixante & dix. — DE CABOCHE.»

Sept jours après, le gouverneur Rapin donna commission à François de Carmaing, seigneur de Bellegarde, de vérisier « la ruyne adveneue», & de procéder à l'estimation des frais..., &c. La dernière pièce de cette procédure, signée du commissaire Bellegarde, agissant d'après les ordres du gouverneur, est du 14 février 1570.

Le document que nous venons de citer est le dernier acte original qui témoigne de la continuation des pouvoirs d'Antoine de Rapin, comme gouverneur de Montauban; il montre aussi qu'il relevait directement des princes & que ses pouvoirs n'étaient pas soumis à l'autorité des consuls, comme le prétend Le Bret (1).

Antoine de Rapin était entré au service de France, l'année même de la conquête de la Savoie par nos armées, en 1536 (2), & avait porté les armes sous quatre rois, François I^{er}, Henri II, François II, Charles IX. Demeura-t-il gouverneur de Montauban jusqu'à sa mort, ou sut-il rappelé par le roi de Navarre, & pour la dernière sois remplacé par le comte de Méharon (sic — sans doute Pierre d'Armendaritz, vicomte de Méharin, gentilhomme du roi de Navarre en 1580)? Le Bret nous paraît saire à l'occasion de ce remplacement une consusson de dates, & placer

⁽¹⁾ Histoire de Montauban, édition de 1841, 11, 54. — Inventaire genéral, nº 626.

⁽a) Inventaire général, nº 665.

en 1570 l'appel adressé par les princes à Rapin en juin 1569, appel contenu dans la lettre que nous avons reproduite plus haut.

Quoi qu'il en soit, à partir de l'année 1570, le nom du capitaine Rapin ne paraît plus dans l'histoire; le moment, le lieu de sa mort, sont également ignorés. Le fils unique qu'il avait eu de Cécile de Doux d'Ondes, désigné dans un acte de 1571 comme « fils de feu noble Anthoine de Rappin, escuyer », sut page du prince de Condé & mourut jeune encore, vers 1580 (1).

Pierre de Rapin, seigneur & baron de Mauvers, sils de Philibert de Rapin & de Jeanne du Verger, porta les armes dès sa première jeunesse. Il se trouva, avec la sleur de la noblesse protestante, à l'entreprise que le duc d'Anjou tenta dans les Pays-Bas en 1583, expédition désastreuse, qui est restée slétrie dans l'histoire du nom de folie d'Anvers (2). Rapin avait été nommé deux mois auparavant gentilhomme servant du prince de Navarre : il revint en France avec les débris de la petite armée du duc d'Anjou, & dès lors compagnon & ami du Béarnais, il le suivit dans toutes ses campagnes & partagea sa gloire & ses dangers.

Aussi pauvre que son prince, un jour qu'il lui demandait quelques pistoles pour remplacer son cheval laissé sur le carreau, il reçut du sutur roi de France cette naïve réponse : « Je le voudrois bien, mais voyés, je n'ay que trois chemises (3). »

⁽¹⁾ Inventaire general, nº 628, 629 & 638.

⁽a) François de Valois, le plus jeune des fils d'Henri II, d'abord duc d'Alençon, puis duc d'Anjou, prince d'un caractère peu estimable, tour à tour l'ami & l'adversaire des protestants, trahit tous les partis, & s'aliéna ses partisans même les plus dévoués. Après avoir cherché sans succès à devenir le chef du parti politique, appelé en Flandre avec le titre de duc de Brabant pour chasser les Espagnols, reçu avec acclamation dans Anvers, il trahit l'hospitalité de cette ville & chercha à s'y rendre maître absolu. Le peuple slamand se souleva : la petite troupe de gentis-hommes qui avait accompagné le prince sit vaillante contenance, mais ne put empêcher son chef d'être expussé honteusement d'un pays où il avait été appelé comme un libérateur, & d'où il sut chasse comme un traître. Il mourut en 1564 à Château-Thierry, méprisé de tous les partis.

⁽³⁾ Cette anecdote est tirée des Mémoires de la famille de Rapin.

Rapin éprouva bien d'autres revers que la perte de son cheval; par trois sois ses terres surent saccagées & son château de Mauvers détruit & brûlé pendant qu'il était à l'armée. La dernière sois que ce malheur lui arriva, les gentilshommes catholiques du pays (1) le voyant si mal-

(1) M. de Furstaret, seigneur de Margastaud ou Marquestaud, gentilhomme catholique de la maison de Clermont, eut l'initiative de ce trait généreux qui honore autant ses auteurs que celui qui en sut l'objet. M. de Furstaret n'en resta pas là; au retour de M. de Rapin il lui rendit, sans en rien retenir, les revenus de la terre de Mauvers dont le duc d'Epernon, gouverneur de la province, lui avait donné la saisine. — Mémoires de Cécile de Rapin, — de la famille de Rapin.

La feigneurie de Marquestaud appartenait à Louis d'Amboise, né en 1536, mort en 1614, marié à Blanche de Lévis, & gouverneur pour le roi des diocèses d'Alby, Castres & Lavaur. Comme par le mariage de Renée d'Amboise avec Jacques de Clermont-Gallerande, père de N... de Clermont d'Amboise comte de Renel, les deux maisons étaient alliées, « le Margastaud ou Marquestaud, de la maison de Clermont » dont parle Cécile de Rapin, dans les Mémoires inédits qu'elle a laissés, pouvait être Louis d'Amboise, ou plutôt son fils, François-Louis, baron d'Aubijoux.—V.le Père Anselme, Généalogie d'Amboise.

Ce nom de Marquestaud est aussi porté par une petite rivière qui se jette dans la Garonne, audessus de Grenade, après avoir séparé le territoire du village de Thoyras de celui de Mauvers, appelé aussi Saint-Pierre de Mauvers.

La famille de Doux d'Ondes ne tenait pas directement la terre de Mauvers du dernier comte de Lomagne, comme il a été dit à tort (p. 50). Jean, comte d'Armagnac, vicomte de Lomagne, céda par patentes en latin données dans son château de Lavic, le 5 août 1453, le lieu, fief ou domaine de Mauvers (Maloberco), près Grenade, à Jean Amied, viguier de Touloufe, pour raifon de ses services « très agréables » & de cent écus d'or que ce dernier avait prétés au comte pour · faire fes affaires. · Plus tard, « le lieu & place de Maubertz avec toute justice & jurisdiction, haulte, moienne & baffe, sens, rentes, oblies, loz, ventes, chaffolz, accaptes, rière-accaptes, justices & aultres droiz & devoirs seigneuriaulx, appartenances & dépendances quelquonques, dans la fénéchauffée de Tolofe, à la charge de l'hommage au Roi, ainfi que du bam & rière-bam, » fut vendu à réméré vers 1530, à la dame de Montesquieu d'Homerville par Pierre de Doulx, seigneur d'Ondes. Celui-ci ayant usé de son droit de réméré, rendit soi & hommage le 21 avril 1542, au Dauphin pour le lieu d'Ondes, juridiction de Villelongue, & le lieu & place de Malber (Mauvers) en la juridiction de Verdun. Mauvers valait à cette époque 3,000 livres tournois de vingt fols chacune. Pierre de Doulx d'Ondes vendit de nouveau à réméré la terre, seigneurie & baronnie de Mauverts (Mauvers), le 22 février 1563 (J. Algayres, notaire de Grenade), à fon neveu noble Gilbert Dubergier (du Verger), moyennant 12,000 livres tournois. Au nombre des témoins figure « noble Anthoine de Rappin, habitant de Grenade, » beau-frère du vendeur.

Gilbert du Verger étant mort sans ensants, tous ses biens revinrent à sa sœur Jehanne, épouse de Philibert de Rapin, lequel signe, en qualité de seigneur de Maubers (Mauvers), le 23 janvier traité, lui donnèrent de leur estime une preuve singulière & touchante. Par leurs soins & pendant son absence, ses champs dévastés surent labourés & ensemencés de nouveau, les moissons surent recueillies & servées dans des cabanes de seuillages, greniers improvisés sur les ruines de son habitation.

Lorsque, huit mois plus tard, Rapin rentra dans ses soyers qu'il croyait déserts, & visita ses champs qu'il croyait sans culture, sa surprise sut grande & n'eut d'égale que sa gratitude envers ses généreux voisins. De tels traits seraient rares de nos jours, & dans cette réciprocité sanglante de cruautés & de représailles qui caractérisait les guerres civiles de ce temps-là, ils paraissent plus remarquables encore, & l'on prend plaissir à les citer à l'honneur de l'humanité (1).

La loyauté & la bravoure de Pierre de Rapin lui avaient créé des amitiés & des sympathies plus illustres, sinon plus honorables dans leur manisestation: le faux bruit de sa mort s'étant répandu, lui-même put lire une lettre de la reine Marie de Médicis (2), où elle témoignait à M. de Maravat, beau-père de Rapin, les regrets qu'elle ressentait de

^{1565,} une quittance de 40 livres tournois à un nommé Gérot. La cession de Mauvers à la famille du Verger, & par suite à celle de Rapin, sut ratifiée par une vente définitive consentie en 1567, par Pierre de Doulx d'Ondes. Un acte du 14 mai 1609 est le premier où Pierre de Rapin, seigneur de Mauvers, soit désigné sous le titre de gouverneur pour Sa Majesté en la ville du Mas-Garnier. — (Archives de M. le comte de Preissac, ancien préset du Puy-de-Dôme, propriétaire actuel de la terre & du château de Mauvers, descendant au huitième degré par son père & au septième degré par sa mère, de Philibert de Rapin, premier seigneur de Mauvers.)

⁽¹⁾ Ce fut pendant la guerre dite du fecond fiége de Montauban, qui ceffa, par l'entrée dans cette ville du cardinal de Richelieu, auquel la récente reddition de la Rochelle ouvrit les portes de Montauban (28 octobre 1628).

⁽²⁾ Voici le passage de cette lettre, en date du 24 sévrier 1617, adressée à M. de Lupé-Maravat, extrait des Mémoires de Cécile de Rapin.

[«] La nouvelle de la maladie de Rapin, votre gendre, nous afflige beaucoup à Monsieur mon fils & à moi, Dieu veuille conserver un si digne & bon sujet, nous ferions une grande perte en sa personne, envoyés moi un exprès par de ça s'il n'est pas mieux. » On voit que cette version est un peu différente de celle que nous ont sournie les Memoires de la famille de Rapin. Peut-être y a-t-il eu deux lettres de la reine, dont la première seule aurait été conservée.

la perte d'un si bon serviteur. Son zèle pour la religion, l'éclat de ses longs services, l'avaient depuis longtemps désigné à la consiance du roi, mais son caractère violent & irascible nuisit à sa carrière. Il commandait une compagnie dans la ville du Mas-Garnier, lorsque, à propos de quelque question de préséance, il se prit de querelle avec le baron de Montbartier (1), gouverneur de la place pour le roi, &, sans lui laisser le temps de se reconnaître, il le chassa de la ville. L'affaire sit grand bruit; le roi, qui aimait beaucoup Rapin, le manda avec son adversaire à Grenoble, & chargea le duc de Bouillon & le maréchal d'Ornano (2) de régler leur dissérend.

On a vu plus haut qu'ils y trouvèrent Marchastel, La Borie & Antoine de Rapin, & qu'ils propofèrent tous ensemble aux consuls d'abandonner la ville dont la désense était sort difficile. Ceux-ci ne voulant pas y consentir, les chess protestants allèrent chercher des rensorts dans l'Agénois.

Bernard d'Aftorg-Montbartier abjura plus tard, ce qui lui valut une pension & la capitainerie de cinquante hommes d'armes. Les patentes qui conférèrent le gouvernement du Mas-Carnier à Pierre de Rapin « en survivance du baron de Montbartier, » portent la date du 8 avril 1608. — Invent. gen., n° 665. — France Protestante, art. Astorg & Arpajon.

⁽¹⁾ Antoine d'Aftorg, baron de Montbartier, fils d'Antoine d'Aftorg, capitoul de Toulouse en 1518, & de Jeanne de Lomagne, sur quelque temps gouverneur de Montauban en 1569, & servit avec zèle & courage la cause protestante. Il est probable, d'après les Jugements de la noblesse du Languedoc (Pièces fugitives du marquis d'Aubaïs, III, p. 6), qu'il s'agit ici de son frère cadet, Bernard, qui, à l'affaire de Toulouse en 1562, devait se porter sur cette ville avec d'Arpajon qu'il avait rejoint aux environs de Montauban. Mais les troupes aguerries de Montluc leur barrèrent le chemin, & les chess huguenots ne jugeant pas prudent de rompre les lignes catholiques avec des recrues peu exercées, retournèrent à Montauban renforcer la garnison menacée par Montluc.

⁽²⁾ Alphonse d'Ornano, né en 1548, mort en 1610, des anciens comtes souverains de Corse, se rendit en France avec 350 de ses compatriotes qui ne voulurent pas accepter la suprématie de Gênes : accueilli avec saveur par Catherine de Médicis & Charles IX, il sut nommé colonel-général des Corses & gouverneur de Valence. En 1572, il obtint des lettres de naturalisation pour lui & ses descendants, confirmées en 1599 par Henri IV. Le gain de la bataille du Pont-Saint-Esprit lui valut, en 1587, le titre de conseiller & de lieutenant du roi en Dauphiné. Il repoussa les armées de Mayenne & de son parti, sut l'un des premiers à reconnaître Henri IV, contribua avec Lesdiguières & Montmorency à la soumission du Dauphiné, battit les Espagnols commandés par le connétable de Castille, & sut nommé maréchal de France par Henri IV, à Lyon. Lieutenant-général en Guienne, il se distingua à la peste de Bordeaux par son humanité. Une grande sermeté s'unissait, chez cet illustre homme de guerre, à un rare esprit de justice & d'équité, traitant le peuple avec bonté & les grands seigneurs sur un pied d'égalité parsaite,

Ce fut à cette occasion qu'Henri IV adressa à Pierre de Rapin la lettre suivante :

« Capitaine Rapin Ayant bon comme mon Cousin le maréchal d'Ornano venir à ouyr le S^r de Montbartier & Vous sur vostre différent & l'ordonnance [offense?] pourfsonnelle qu'il Vous a faict J'ay admis pour mieux juger du faict de Vous faire venir tous deux devers moi, pour entendre bien au fond Vos raisons de part & d'aultre, sur les quelles je Vous jugeray moi-mesme & Vous conserveray vostre bon droict. Ne faillés donc la présente receue de Vous acheminer de Vostre commandement pour la mardy & ordonnons au S^r Montbartier de faire de sa part. Et n'estant celle cy à autre effect je prie Dieu Vous conserver. Escript à Grenoble, le xxviije de septembre 1600.

« HENRY.

« Contresigné : Forget. »

M. de Montbartier fut rétabli à cause de l'honneur du commandement, mais Rapin « gagna sa cause au sond, » &, après la mort de Montbartier, Henri IV lui donna le gouvernement du Mas-Garnier (1) qu'il lui avait promis quinze ans auparavant.

mais avec affabilité & diftinction; estimé de tous les partis, il fut l'un des plus intègres & des plus dévoués compagnons d'Henri IV. — Nouvelle Biographie générale; F. Didot, art. Ornano.

(1) Le Mas-Garnier ou Mas-de-Verdun, ville & justice royale dans le Bas-Armagnac, diocèfe d'Aire, intendance d'Auch, élection de Rivière-Verdun, au bord de la Garonne, entre Toulouse & Agen, comptait 1,214 habitants (en 1726). Il s'y trouvait une abbaye de 3,000 livres de rentes, de l'ordre de Saint-Benoît, nommée autresois Saint-Pierre de la Cour. (Voy. Pièces justificatives, p. lvij, note 1). — Dict. universet de la France; Paris, 1726, 6 vol. in-4°, Saugrain & Prault.

C'était une des places fortes que les réformés avaient en Guienne. Dans chacune des provinces où le nombre des protestants avait une importance suffisante, se trouvaient des places dites de sures, dont la possession consentie par les traités de paix, en garantissait les clauses. Ces places de sureté étaient de deux espèces : les unes prenaient le nom de villes de sureté, proprement dites, elles avaient pour gouverneurs, soit leurs propres seigneurs, soit les chess qui s'en étaient emparés pendant les guerres civiles, soit encore, comme le Mas-de-Verdun, les capitaines qui y avaient été mis par le roi de Navarre, comme Protesteur des églises; les autres, dites places de mariage, n'étaient pour la plupart que de simples châteaux appartenant à des gentilshommes huguenots, àinsi nommées parce que n'ayant point de garnison, elles dépendaient des places de sûreté voisines qui les saisaient garder par de petits détachements de cinq à six hommes.

L'expulsion violente du baron de Montbartier ne sur point un sait isolé dans la vie de Rapin (1). Quelques années plus tard, en 1616, il eut de graves démêlés avec les habitants du Mas de Verdun, qu'il voulait contraindre à réparer leurs murailles. Pour se débarrasser des plus mutins, à la tête desquels était un nommé Mercier, il n'hésita pas à les chasser de la ville & à consisquer leurs provisions (2). Mais les plaintes

Un volume de la Collection Du Puy, coté 323, contient un état des places de sûreté, daté des 14, 17 & 18 mai 1598, dans lequel on peut relever les notes suivantes:

« Généralité de Bordeaux. — Lectoure (Fontrailles, gouverneur), 120 hommes. — Mas-de-Verdun, 61 hommes. — L'Ile-en-Jourdain (Du Bourg), 64 hommes. — Mauvezin (Maravat), 16 hommes. &c. »

Dans une autre liste (Fonds de Brienne, n° 220), datée de la fin du règne de Henri IV, le Mas-de-Verdun & Mauvezin en Armagnac, figurent encore parmi les places de füreté tenues par les réformés. — (Haag, Fr. Prot., pièces justificatives, n° 64.)

- (1) Le maréchal d'Ornano fut follicité par Rapin de lui donner un certificat constatant, non-feulement ses services, que le roi connaissait bien, mais aussi que, depuis l'affaire Montbartier, il était devenu plus paissible. Voici en quels termes le gouverneur de Guienne accéda au désir de Rapin:
 - · Sire,
- « Le sieur de Rappin qui rendra cette lettre à Vostre Majesté, m'a dit qu'Elle lui avait faict
- « l'honneur de lui accorder la provision de Gouverneur & Capitaine pour son service de la ville
- « du Mas de Verdun & que pour cest effect Il alloit recevoir ses commandemens désirant que
- « Je rende à Vostre Majesté tesmoignage de l'opinion en la quelle Il peut estre dans la place & en
- « fon voilinage pour l'avoir apris deffus les mesmes lieux Elle croira donc s'Il lui plaist comme
- ▼ Je luy en donne affeurance que Je l'ay toufiours recogneu fort fidèle en l'obeiffance de Voître
- « Majesté & en réputation aux lieux d'estre paisible, ce qui me faict promettre qu'Elle en sera bien
- « fervie.
- · Priant Dieu
 - « Sire
- de donner un accroiffement heureux à la vie & l'estat de Vostre Majesté.
 - « A Bourdeaux, le 18 mars [mai?] 1608.
 - · Vostre très humble très obéissant & très fidèle serviteur
 - . & fubject,
- « MARÉCHAL D'ORNANO. »
- (2) Fonds de Brienne, n° 223, cité par MM. Haag, art. Rapin.

des bannis furent entendues de l'assemblée de La Rochelle. A cette époque encore, les réformés se soumettaient avec respect aux décisions émanées de leurs assemblées politiques, restes d'un pouvoir détruit & d'une influence politique illusoire.

Sévèrement admonesté, le gouverneur du Mas-Garnier dut accepter l'humiliante condition que lui avaient imposée ses juges; il dut réintégrer lui-même dans leurs soyers ceux qu'il en avait rigoureusement, mais justement expulsés.

Malgré ces orages, qui n'eurent pour effet que de tremper plus vigoureusement encore son caractère énergique, & en dépit de la médiocre fortune de sa maison, « beaucoup descheue & diminuée au moyen des ruines & détériorations adveneues sur iceulx à l'occasion des troubles, » Pierre de Rapin vivait comme un prince dans l'étroite enceinte de son gouvernement. Un suisse, richement habillé, gardait sa porte; il tenait table ouverte, & tous les gens de qualité qui passaient par la ville rendaient visite au gouverneur, qui les traitait magnifiquement. Mais il ne fallait pas faire de façons avec l'irascible potentat : si l'on s'excusait, si l'on cherchait pitance & logis ailleurs que dans sa maison, toutes les portes étaient closes, toutes les broches cessaient de tourner, &, devant les ordres absolus du gouverneur, l'étranger de qualité devait renoncer à se faire servir à l'auberge. Quoi qu'il en eût, il lui fallait rebrousser chemin & revenir prendre place à la table plus qu'hospitalière où Rapin l'attendait avec un malin sourire (1). Mais si sa fermeté alla quelquefois jusqu'au despotisme, en ces temps de relâchement général où la discipline des armées réformées était bien loin de celle qu'admirait l'historien de Thou au temps de Coligny, il faut constater à sa louange qu'il fut toujours la maintenir parmi ses soldats. Non-seulement ceux-ci faisaient ponctuellement leur service sous les ordres de leurs officiers,

⁽¹⁾ Mémoires de la famille de Rapin.

"mais encore, à la moindre insolence, ils étaient mis en prison par les consuls, & s'il leur arrivait de jurer, on les appelait au Consistoire où ils étaient censurés & punis selon la discipline du cas (1). "

Ces qualités d'homme de guerre, que Pierre de Rapin possédait à un si haut degré, l'avaient sait de bonne heure distinguer par ses chess, & ce fut comme à un «bon, vaillant & expérimenté personnage, à Nous seur & féable » qu'Henri IV lui fit expédier le 27 décembre 1500, par le secrétaire d'Etat Ruzé, une commission pour lever une nouvelle compagnie de gens de guerre. Ces lettres ne précisaient point le nombre de recrues que Pierre de Rapin devait lever pour le service de Sa Majesté. Le roi savait d'avance qu'il les choissrait « des meilleurs & des plus aguerris, » ou les rendrait tels en peu de temps. Soldats & capitaines répondirent à la confiance de leur prince. Toutefois, comme cela arrivait fréquemment dans ces temps de troubles & de guerres civiles, la folde de ses troupes ne sut que très-irrégulièrement payée. Quelques années plus tard, sous le règne de Louis XIII, ou plutôt de Richelieu, ces difficultés se renouvelèrent. Il est probable que sa qualité de zélé protestant était un obstacle de plus à la munificence royale, lorsque ses réclamations donnèrent lieu aux deux lettres qu'on va lire, que lui écrivit le secrétaire d'Etat Pontchartrain:

« Saint-Germain-en-Laye, le 20 janvier 1617.

« Monsieur, J'ai faict souvenir au Roy l'affection que Vous portés au bien de son service & les afseurances que m'en avés confirmé par Vostre lettre du 23 du mois

⁽¹⁾ Un jour que Pierre de Rapin voyageait en Gascogne, il s'arrêta dans un misérable hameau, & entra dans une salle basse où l'on vendait du vin, afin de se désaltérer. Au bout de quelques instants, l'hôte, qui le considérait attentivement, vint se jeter à ses pieds & embrasser ses bottes avec de grandes démonstrations de joie. Rapin, surpris, lui adressa quelques questions & reconnut bientôt qu'il avait affaire à un ancien sergent de sa compagnie. — Que faites-vous donc ici, lui demanda-t-il, en un lieu si misérable? — « Que dites-vous là, Monseigneur, s'écria le vieux soudart, c'est le plus bel endroit de la terre, on y peut boire & jurer à plein gosier, il n'y a ici ni consuls ni Consistoire! » — Mémoires de la famille de Rapin.

paffé dont Sa Majesté a receu beaucoup de contentement & se promet que Vous continuerés sur ces occurens de luy rendre d'aussi bons effects que par le passé. A quoi je Vous exhorte & Vous prie d'employer ce qui est de Vos bonnes intentions, Vous afseurant qu'elles seront mises en la considération qu'elles méritent lorsqu'il s'offrira l'occasion de les recognaistre. Quant à ce que Vous me mandés que Vous n'avés esté satisfait de l'estat que Vous avés esté ordonné pendant ces mouvements derniers je m'employeray très-volontiers envers Messieurs des sinances pour Vous en faire dresser quand ils pouvoiront au payement de ce qui reste de ce tems là. Comme aussy j'auray soin si l'on augmente les garnisons des places de Vos quartiers de repeter l'importance de celle que Vous avés en charge affin que l'on y ait égard. C'est ce que je Vous devais en réponce de Vostre Lettre, Vous baisant humblement les mains & Vous priant me croire toujours

« Monsieur

« Vostre très-affectionné serviteur

« PONTCHARTRAIN. »

Malgré les termes flatteurs de cette lettre & les espérances qu'elle pouvait faire concevoir au capitaine huguenot, malgré de semblables assurances qu'il reçut d'une lettre du seigneur de Vic quelques mois après, il ne paraît pas que sa requête ait été bien accueillie de « MM. des finances, » malgré le sérieux appui que le crédit de l'illustre secrétaire d'Etat dut porter à ses réclamations (1). Celui-ci lui récrit de nouveau à ce sujet quelque temps après:

⁽¹⁾ Pontchartrain (Paul Phelipeaux, fieur de), né à Blois en 1509, fut fecrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis en 1600. Dix ans plus tard, il fut nommé fecrétaire d'Etat, &, en lui conférant cette charge, Henri IV lui dit : « Qu'il ne croyait pas pouvoir y appeler une perfonne plus digne, plus fidèle et plus capable. »

Pendant la minorité de Louis XIII, Pontchartrain s'efforça de maintenir l'autorité de la Régente & calma les reffentiments du prince de Condé contre cette princeffe. En 1619, il réconcilia la reine-mère avec son fils, & l'année suivante affista aux conférences de Loudun, où son caractère conciliant se révéla de nouveau dans la discussion des intérêts de la religion protestante. Quand la guerre sut déclarée, il accompagna le roi dans ses expéditions, mais son âge avancé & les fatigues de sa vie laborieuse, ne lui permirent pas de résister à ce régime nouveau. Il tomba malade au siège de Montauban & mourut à Castel-Sarrasin en 1621. Il fut l'aïeul du célèbre comte de

« Paris, le 24 Juin 1620.

Monsieur, ll y a quelque mois que Monsieur de Maravat me rendit une lettre de Vous par laquelle Vous me priés de l'affister dans la poursuite que Vous l'aviez chargé de faire en égard du payement de cinquante doblons qui Vous sont deus. Ce que j'ay fait & en ay parlé plusieurs fois à ceux qui ont la charge des finances qui ayant [ont] promis d'y faire pourvoir Mais cela n'a pas encore été effectué & croy que cela provient plus de la nécessité des affaires que de manque de bonne volonté & estime qu'a la fin ils y satisferont, pour le moins Vous affureray-je que Monsieur de Maravat n'a pas manqué de les en bien solliciter. Je Vous baise les mains & demeure

« Monsieur

« Vostre très affectionné serviteur

« PONTCHARTRAIN »

Mais ce n'était pas seulement pour des intérêts pécuniaires que Pierre de Rapin était en correspondance avec les principaux personnages du royaume; des relations plus intimes unissaient le simple capitaine aux plus grands noms de France, & les prévenances du duc de Mayenne avaient peut-être pour but de rallier à son parti une vaillante épée de plus. Voici les lettres de ce seigneur, fils du célèbre chef de la Ligue & l'adversaire de Rohan dans le Languedoc:

« Bourdeaux 7 Juillet 1620.

« Monsieur Je n'eusse pas tant mis à Vous faire sçavoir de mes nouvelles si je n'eusse scur de l'assemblée J'ai prié Monsieur de la Reulle [Réolle] de Vous faire part de celle que nous avons icy de Vous afseurer de la continuation du désir que J'ay de , me conserver Vostre amitié dont Je me veux promettre les

Pontchartrain (1643-1727), premier président au Parlement de Bretagne, intendant des finances, secrétaire d'Etat (1670), & enfin chancelier de France (1699-1714). —Nouvelle Biographie générale; F. Didot, 1855-62, art. Pontchartrain.

effects en ceste occasion ou tous les gens de bien sont amys, Je Vous conjure donc de toute mon affection de faire estat du pouvoir que Vous avez sur moi & croire ce que ledict sieur de la Reulle Vous dira, sur la suffisance du quel me remettant Je Vous supplieray de croire que Je suis plus que personne du monde

« Monsieur

« Vostre très affectionné à Vous servir

« MAYENNE »

L'assemblée dont il est ici question est l'assemblée provinciale de la Haute-Guienne, qui se réunit à Montauban en 1619, sous la présidence de François de Béthune, comte d'Orval. Elle avait pour but de dresser les cahiers pour l'assemblée politique de Loudun qui se réunit quelque temps après, le 25 septembre 1619, & qui se prolongea pendant une partie de l'année suivante. Rapin y sigura comme député de l'église du Mas-Garnier & en sa qualité de gouverneur, avec Teixier, pasteur de cette église. Il y eut pour collègue Maravat, son beau-père, Du Bourg (1), gouverneur de l'Ile-Jourdain, son parent par alliance, & plusieurs autres personnages dont les noms se trouvent conservés dans le tome VIII de la collection Conrart — Biblioth. de l'Arsenal (2).

Les expressions de la lettre que l'on vient de lire paraissent indiquer de la part de Mayenne l'intention d'attirer dans son parti le gouverneur du Mas-Garnier. Doit-on conclure de la lettre suivante que Rapin lui donna quelque sujet d'être satisfait de ses démarches?

⁽¹⁾ La famille Du Bourg, à laquelle appartenait le chancelier de France, Antoine Du Bourg & le célèbre martyr Anne Du Bourg, était alliée par les liens du fang à celle de Cavagnes, qui avait pour chef le chancelier de Jeanne d'Albret, Arnaud de Cavagnes, maffacré à la Saint-Barthélemy. (Voy. p. 78, note 3.) On croit même que cette dernière, qui prenait fou nom de la terre de Cavagnes ou Cavaignes, aux environs de Touloufe, était une branche de celle des Du Bourg, & il est certain que cette terre a été longtemps possédée par la famille Du Bourg, redevenue catholique au milieu du xv11° siècle. (Voy. le Père Anselme, Genéalogie Du Bourg.)

⁽a) France Protestante, art. Béthune.

« Bourdeaux le 1er d'aoust 1620.

« Monsieur Vous m'obligez bien fort de me témoigner Vostre soin, Je vous en remercie, autant qu'il en est possible & ne m'en sens pas moins obligé que désireux de m'en revancher & d'en rechercher toutes occasions comme Je Vous prie de croire que Je feray avec tout le soin qu'il pourra dépendre de moy. Je me promets aussir que Vous m'en ferez paroître les effects en ces occasions comme Je Vous en conjure, esperant avoir le bien de Vous voir sous fort peu de jours & Vous témoigner moy-mesme le ressentiment que j'ay des effects de Vostre amitié que Je Vous prie me continuer, & croire que Je tiendray fort chères les occasions ou Je Vous pourray témoigner combien Je suys

« Monfieur

« Vostre très affectionné à Vous servir

« MAYENNE. »

Il est permis de croire que le prince lorrain en sut pour ses frais & ses protestations d'amitié, qui, après tout, pouvaient être sincères & désintéressées. La lettre qui va suivre en est la preuve.

Un an après, le 2 septembre 1621, Mayenne trouvait la mort au siége de Montauban, & le duc de Rohan écrit à Pierre de Rapin, par l'occasion du sieur de Veilles, une lettre où il lui parle de «l'estat des affaires » de saçon à prouver que l'ami du Béarnais n'avait point déserté la cause qui sut longremps celle de son prince, & pour laquelle combattait encore l'illustre général qui lui écrivait en ces termes:

« Saint Jean [d'Angély] le 8 juin 1621.

« Monsieur Je ne feray ce tort à Monsieur de Veilles (1) de m'ingerer a Vous

⁽¹⁾ David de Bousquet, sieur de Veilles, avait d'abord montré beaucoup de zèle pour la Cause. Il avait été nommé représentant du Haut-Languedoc à l'Assemblée de La Rochelle en 1620; mais, à peine de retour en Languedoc, il se laissa gagner par les promesses du duc de Vendôme. Lieutenant-colonel du régiment d'Orval, peu de temps après le commencement du siège de Montau-

escrire l'estat des affaires par luy car il a la suffisance & l'instruction toute entière pour Vous le faire entendre je me contenteray seulement de Vous suplier bien fort d'adjouster tout créance en ce qu'il Vous dira de ma part & en me favorisant de Vos bonnes grâces croire que je n'ay ny bien ny vie que je n'employe très librement pour Vostre service Sur cette vérité je Vous baise les mains & demeure inviolablement

« Monsieur

« Vostre bien humble & très affectionné à Vous faire service

« HENRY DE ROHAN »

En janvier 1625, Pierre de Rapin accompagna avec son beau-frère, Paul de Maravat, le marquis de Lusignan envoyé par Rohan à Montauban, avec mission expresse d'entraîner la population à prendre les armes. Les trois envoyés se mirent à l'œuvre, quoique, par arrêt du 6 février, le Parlement de Toulouse leur eût ordonné de sortir sous trois jours de la ville. Mais, soit tiédeur de la part des habitants, soit résistance de la part de la bourgeoisse, ils échouèrent. Deux mois plus tard, Saint-André Montbrun souleva dans la ville une émeute formidable, fit chasser les consuls & les ministres modérés, établit un gouvernement militaire, repoussa les catholiques qui investirent Montauban & força d'Epernon à s'éloigner. Comme s'enflamme une traînée de poudre, ainsi la rébellion éclata de l'Ariège aux Cévennes, mais la désunion des chefs, plus encore que les armes royales, paralysèrent les premiers succès des réformés. La prise de La Rochelle sut la fatale terminaison de ce dernier effort du parti protestant, qui, amoindri, humilié, vit rapidement décroître le nombre de ses adhérents politiques, & se lever peu à peu l'aurore sanglante des persécutions. Désormais, sans autres chess

ban, en août 1621, il passa honteusement à l'ennemi, sous prétexte que le comte de Bourgfranc lui avait été injustement préséré. Mais sa trahison ne lui prosita guère, il périt misérablement en 1625 dans une escarmouche. — France Protestante, II, p. 489.

que leurs pasteurs, les protestants de France courberont la tête sous le joug de l'intolérance & du fanatisme. Les lauriers de la victoire ne leur sont plus réservés, mais ils recueilleront, à la place d'une gloire sanglante & périssable, les palmes immortelles du martyre.

Peu de temps avant la prise de La Rochelle, en 1628, le duc d'Epernon, gouverneur de Guyenne, manda auprès de lui le fils aîné de Pierre de Rapin, alors âgé de vingt-cinq à vingt-six ans (1), & lui ordonna d'aller à Montauban pour engager, en son nom, les habitants de cette ville à se soumettre à l'autorité royale. Mais, à l'arrivée du jeune parlementaire, les Montalbanais étaient déjà en armes, & leur vieil esprit d'indépendance, plus d'une fois blessé par l'orgueil & la fierté du duc d'Epernon, les fit repousser d'une voix unanime les propositions du gouverneur. Jean de Rapin échoua donc dans la mission qu'il n'avait acceptée qu'à regret. Il demeura alors dans la ville, mêlé à ses défenseurs pendant la durée de la guerre, selon ce qui avait été stipulé avec le duc dans le cas où le jeune officier ne pourrait remplir le mandat qui lui avait été confié. Mais, peu soucieux de la parole donnée à un hérétique, d'Epernon, furieux de voir ses ouvertures méprisées & son envoyé faire cause commune avec les rebelles, se saissit du vieux gouverneur du Mas-Garnier, Pierre de Rapin. Il voulut le rendre responsable du prétendu crime de son fils & le fit charger de fers. Ce ne fut qu'après une année de captivité que le vieillard put regagner ses foyers, laissant mille écus de rançon aux mains du capitaine des gardes du duc. «Je ne suis pas assez puissant pour me venger moi-même, s'écria-t-il, lorsqu'au sortir de prison il sut amené devant le gouverneur, mais j'espère que Dieu me vengera de ce que vous m'avez fait souffrir injustement pour une faute que mon fils n'avait pas commise! » Bientôt après

⁽¹⁾ Sauf-conduit de Monfeigneur le duc d'Epernon au fieur [Jean] de Rapin, feigneur de Mauvers, du 16 février 1628. — Inventaire général, n° 653.

(22 août 1629), les portes de Montauban, fermées devant l'arrogance du duc d'Epernon, s'ouvraient toutes grandes au triomphant cardinal, vainqueur de La Rochelle, &, dix ans plus tard, la main de Dieu s'appesantissait lourdement sur l'oppresseur. Son fils, le duc de la Valette, échoue avec Condé devant Fontarabie; la colère de Richelieu s'enflamme contre lui, il s'abstient, il est vrai, de le juger (1), mais le conseil d'Etat, présidé par le roi lui-même, juridiction extraordinaire, condamne La Valette au dernier supplice. Le coupable se dérobe par la suite au châtiment qui l'attend, & le vieux d'Epernon, dépouillé de ses honneurs & de ses dignités, exilé au sond de la Saintonge, porte jusqu'à sa mort obscure & isolée le deuil de son fils slétri & de sa faveur perdue (2).

Après sa sortie de prison, Pierre de Rapin vécut encore de longues années. Il mourut en 1647, âgé de quatre-vingt-neus ans; frappé de cécité durant les neus dernières années de sa vie, il n'en avait pas moins conservé ses habitudes de large hospitalité. Il prisait beaucoup son vin de Mauvers, &, quand, par politesse ou par goût, l'hôte qu'il recevait à sa table en faisait l'éloge, il ne manquait jamais d'en faire porter une barrique chez l'heureux appréciateur. Ces prodigues saçons d'agir, auxquelles il resta sidèle toute sa vie, diminuèrent de beaucoup sa fortune, & le peu qu'il en laissa, selon l'usage du temps, revint, avec la terre seigneuriale de Mauvers, à Jean de Rapin, son fils aîné.

Pierre de Rapin n'avait pas eu moins de vingt-deux enfants de sa feconde femme, Perside de Lupé (3). Des deuils répétés attristèrent sa vieillesse; il perdit les deux tiers de cette nombreuse famille. Trois de ses

^{(1) 24} mars 1639. Richelieu s'était abstenu, non comme ecclésiastique, mais comme allié de l'accusé qui était mari d'une de ses cousines.— Hist. de France, H. Martin; XI, p. 489.

⁽²⁾ Mémoires de la famille de Rapin.

⁽³⁾ Il avait épousé, en premières noces, le 8 octobre 1589, Olympe de Cavagnes, dont il n'avait eu qu'un ensant mort en bas âge. C'était la fille d'Arnaud de Cavagnes, capitoul de Toulouse en 1540, plus tard conseiller au parlement, chancelier de Jeanne d'Albret, maître des requêtes. Après les troubles de 1562, il sut expulsé du parlement avec Coras

fils, Jean, l'aîné, Jacques & Charles de Rapin, ont laissé, dans des carrières différentes, d'honorables souvenirs & de nobles exemples, dont nous rappellerons les principaux traits.

Jean de Rapin, baron de Mauvers, succéda à son père dans son gouvernement du Mas-Garnier, dont il avait obtenu la survivance en 1616.

Dès l'âge de treize ans, Jean de Rapin avait porté les armes & il avait débuté dans la carrière militaire sous les yeux du prince d'Orange. Il était de bon ton, dans ce temps-là, d'apprendre le métier de la guerre sous les ordres des princes de cette Maison, qui passaient, à juste titre, pour des chess militaires de premier ordre.

A la fin des hostilités, pendant lesquelles il sut envoyé à Montauban par le duc d'Epernon, il sut nommé capitaine au régiment de Mancauld. Deux ans après, en 1634, il passa, avec le même grade, dans le régiment de Calonges; il y commandait une compagnie de cent quarante soldats,

& plufieurs de ses collègues, protestants comme lui, malgré les liens de parenté qui l'unissaient au premier président de Toulouse, dont il avait épousé la fille, Anne de Mansencal. Accusé « avec le brave Briquemault » d'un complot imaginaire, il fut martyrisé sous les yeux de Charles IX, peu après la Saint-Barthélemy (9 octobre). — Voir l'article qui lui est consacré dans la France Protestante. — Les jugements de la noblesse de Languedoc (Pièces fugitives du marquis d'Aubaïs) la nomment Sabagne; une généalogie manuscrite des Rapin, dont nous devons la communication à l'obligeance de M. J. Van Sypesteyn, chambellan de S. M. le roi des Pays-Bas, restitue à Olympe de Cavagne son véritable nom. — V. aussi Inventaire général, n° 639-641-647 & 648, & Généalogie de Rapin, p. lv.

Pierre de Rapin se remaria, le 26 novembre 1602, avec Perside de Lupé, fille de Jean de Lupé, seigneur de Maravat, gentilhomme de la chambre du Roi, maréchal de camp, gouverneur de Mauvezin & de la vicomté de Fesensaguet, sénéchal du Rouergue. Cette famille de Lupé, une des premières de l'Armagnac & des plus considérables de la Guienne, était fort bien alliée. Des généalogistes la font descendre des rois Mérovingiens & des ducs d'Aquitaine. Au xv° siècle, un Lupé se qualifiait de « Cousin du Roi. » Une de ses branches, celle de Maravat, embrassa la religion réformée & donna à la Cause de nombreux & vaillants désenseurs. (V. Haag, France protessante, art. Lupé & Généalogie de Rapin, p. lx.)

Un quatrième fils, frère puîné de Jean de Rapin, fut feigneur des Grèzes, gouverneur de Fontarabie, capitaine au régiment de Guiche, il mourut en Hollande en 1693. Trois filles de Pierre de Rapin épousèrent des gentilshommes de la Basse-Guienne & du Languedoc: MM. de Guilhemy de la Mole, de Melet & de Lasitau.— Mémoires de la famille de Rapin.

« habillés de pourpoints de buffle, de chausses d'écarlate, & portant une plume blanche à leur chapeau. » Vingt-cinq cadets, ayant chacun son cheval & un valet, marchaient en outre sous ses ordres.

C'était en 1635; Richelieu, sous le nom de Louis XIII, venait de déclarer la guerre aux héritiers de Charles-Quint & de Philippe II. Trente mille soldats français, sous le commandement des maréchaux de Châtillon & de Brézé, devaient se réunir, aux termes du traité signé à Paris le 8 février, à un nombre égal de troupes hollandaises dont le prince d'Orange était le chef. Mais, sans attendre la jonction des deux armées, les maréchaux français se jettent en plein pays ennemi; au milieu des Ardennes, près du village d'Avein, ils rencontrent les treize mille Espagnols du prince Thomas de Savoie-Carignan, qui, solidement retranchés dans les ravins & les taillis, tentent de leur disputer le passage. Dans le tumulte de l'action, le régiment de Calonges lâche prise un instant; resté seul avec son colonel (1), Jean de Rapin fait tête aux assaillants, foutient, sans faiblir, le choc des Espagnols & parvient à rallier les fuyards. Honteux de leur terreur, les soldats de Calonges se ruent fur l'ennemi, enfoncent ses bataillons, s'emparent de son artillerie, & décident par leur valeur le succès de ce combat où la moitié des troupes espagnoles resta sur le carreau. L'année suivante, Rapin était, avec son régiment, en garnison à Calais; chargé de porter à la Cour & de présenter au Roi un cahier de doléances, signé par douze capitaines de la garnison de cette ville, il s'acquitta de sa mission avec zèle & intelligence. (Mémoires de la famille de Rapin.)

⁽¹⁾ Jacques de La Chauffade, baron, puis marquis de Calonges, célèbre dans l'hiftoire de nos guerres civiles, par sa belle désense de Montpellier, descendait d'un capitaine huguenot, cité parmi les chess protestants de l'Agénois, en 1562. Le duc de Rohan, consia à Calonges le gouvernement de Sommières, en 1621; puis, quelque temps après, celui de Montpellier,où il soutint un siège mémorable dirigé par Montmorency & par Condé, en 1622. A partir de ce moment, Calonges ne prit plus aucune part aux affaires de l'Eglise protestante; il alla servir en Hollande. A la bataille d'Avein, en 1635, il rompit l'ennemi & s'empara de son canon; il suivit plus tard le duc de Candale en Orient. (V. France protestante, art. La Chauffade.)

Cependant sa carrière militaire touchait à sa fin; son père, vieux & cassé, ne pouvant plus s'occuper de ses affaires, le rappelait auprès de lui; il fallait un chef à la famille. Jean de Rapin quitta à regret une carrière qu'il aimait; mais les désirs de son père étaient des ordres pour lui. En revenant du service, il passa par Sedan, faisant route avec un de ses amis, le chevalier de La Rivière, bon catholique & homme d'esprit. Le célèbre ministre Du Moulin était alors fixé dans cette ville dont il illustra & édifia l'église par son savoir & sa piété. Notre capitaine veut l'aller voir, mais, avant de tenter cette démarche, il va prendre congé de son camarade; celui-ci, étonné, le presse de questions, & parvient à savoir le motif pour lequel M. de Rapin croit devoir décliner l'avantage de sa compagnie; le chevalier proteste alors du plaisir qu'il aura à rendre ses devoirs à M. Du Moulin, & prie Rapin de lui permettre de l'accompagner dans sa visite, ce que ce dernier n'a garde de lui refuser. Huguenot & catholique s'en vont donc présenter ensemble leurs civilités au vénérable pasteur. « Celui-ci ne les connaissoit point; mais les devinant hommes de guerre, après les premiers compliments, il leur fit un discours fort civil, mais plein de force, pour les exciter à faire leur devoir envers Dieu, comme il étoit persuadé qu'ils le remplissoient à l'égard des hommes; il leur répéta & inculqua ce que Jean-Baptiste a dit au sujet des gens de guerre. Il leur représenta le grand besoin qu'ils avoient du secours de Dieu pour résister aux grandes tentations auxquelles ils étoient tous les jours exposés & les conjura de ne pas s'imaginer, sous prétexte de leur profession, qu'ils fussent plus dispensés que le reste des chrétiens de mener une vie pure & sainte (1). » Les deux officiers le remercièrent & sortirent fort satisfaits; mais La Rivière, qui s'en voulait un peu d'avoir été « au prêche » en compagnie d'un hérétique, dit, que s'il avait été volontiers voir un ministre avec son ami, ce dernier ne pourrait lui refuser d'aller

.1

⁽¹⁾ Mémoires de la famille de Rapin, d'où nous avons tiré cette anecdote.

rendre une semblable visite à un révérend Père jésuite qu'il connaissait. Rapin ne pouvait s'en dispenser, il accepta donc, & tous deux s'en furent trouver le bon Père. Le disciple de Loyola leur fit autant d'accueil que le vénérable Du Moulin, mais la conversation sut bien dissérente; il leur tint de longs discours fort pertinents sur la guerre & les affaires politiques, & les entretint fort agréablement sur les sujets qu'il estimait devoir intéresser le plus deux jeunes officiers; mais de la religion & de leurs devoirs, pas un mot. Le chevalier, sentant bien la différence du langage des deux prêtres & la conclusion qu'en tirerait son ami le huguenot, s'avisa d'un expédient assez adroit pour faire rentrer dans la question le révérend Père qui s'en écartait sans défiance. « Je suis, dit-il après quelques détours, fort en peine d'une chose : Dieu nous a donné dix commandements que nous devons observer sous peine de damnation; comment la sainte Eglise, qui est pourtant une bonne mère, au lieu de nous alléger de quelques-uns de ces commandements, en ajoute-t-elle de sa part cinq autres, dont l'inobservation nous damne aussi? » La réponse du jésuite eût été curieuse à rapporter; il est certain qu'il en fit une; mais après tout, si nous la connaissions, peut-être n'en serions-nous pas plus avancés que ses interlocuteurs d'il y a deux cents ans, & le contraste que présente cette anecdote n'en subsisterait pas moins.

C'était un franc & loyal soldat que Jean de Rapin, sermement attaché à la soi de ses pères (1), sruste & un peu rude comme la lame rouillée de son épée d'Avein & de Lens, qu'il porta jusqu'à la sin de sa vie attachée à son col par l'antique & large baudrier, mais droit & serme comme elle (2). Il appartenait à cette vieille phalange huguenote

⁽¹⁾ Le 8 août 1664, il rendait hommage au Roi • pour raison de ses biens nobles, en la fassion accoustumée, c'est-à-dire a genoux, teste nue, sans espee, ceinture ny esperons, la main levée a Dieu selon la sorme de sa religion. » (Lettres patentes de foi & d'hommage conservées dans les archives de M. le comte de Preissac, à Mauvers.)

⁽²⁾ Les armures complètes tombaient déjà en défuétude au milieu de la carrière militaire de Jean de Rapin; les compagnies d'ordonnance ne portaient plus guère que le cafque, la cuiraffe

« gens, de père en fils, apprivoisés à la mort, » comme disait le duc de Mayenne. Son instruction avait été fort négligée, mais il aimait l'étude, & Froissart, Montaigne, Plutarque & Senèque étaient les compagnons de son chevet. Il y puisa ce rare bon sens, cet esprit un peu rustique, mais plein de faillies, qu'il sut conserver en dépit des années avec la verdeur d'un corps sain & robuste. Il ne quitta l'épée que pour la charrue. Ceci pourrait bien être plus vrai qu'une figure, car les Rapin étaient pauvres, & les ruines de Mauvers n'étaient pas alors bien relevées. Les temps étaient durs pour la noblesse protestante. La plus grande richesse de Jean de Rapin, c'était ses quatre fils qui ne faillirent point à leur nom. Aussi combien il se plaisait au milieu d'eux, leur racontant les exploits de sa jeunesse! L'habitude qu'il avait conservée des modes de son temps, rendait son aspect un peu bizarre; mais cette première impression s'essagait vite, tant son sourire était empreint d'une douce & sereine gravité; il avait conservé une singulière vigueur, & il désia plus d'une fois ses fils de mettre l'épée à la main avec autant de promptitude, qu'il le faisait encore à près de quatre-vingts ans.

L'aîné des sept enfants que lui avait donnés Marie de Pichard, Paul de Rapin, baron de Mauvers, épousa sa cousine germaine Cécile de Rapin-Thoyras. Nous les retrouverons l'un & l'autre dans le courant de ce travail.

Daniel de Rapin, frère puîné de Jean de Rapin, capitaine au régiment de Picardie, sortit de France le 25 octobre 1685, & le premier de tous les officiers français, expatriés pour cause de religion, il alla offrir à la Hollande l'épée qu'il ne pouvait plus confacrer, sans renier son Dieu, à sa patrie & à son roi. Nommé capitaine de l'une des deux compagnies de cadets toutes composées de gentilshommes résugiés, le 16 mars 1686,

[&]amp; les tassettes, lames de métal qui pendaient de la cuirasse sur les reins & le haut des cuisses. Un large baudrier de cuir suspendait l'épée du côté gauche à la hauteur de la hanche. Sous Louis XIV, le baudrier était devenu très-mince, & l'épée, attachée à de longues courroies, battait les jambes. Il fallait se baisser pour en saissir le fourreau & dégasner. (H. Martin, Hist. de France.)

il servit en Irlande & en Flandre à la tête de cette compagnie à laquelle l'autre sur bientôt annexée. Colonel en 1700, adjudant du roi Guillaume, pendant la guerre de Succession, capitaine des Gardes du roi en 1709, il quitta le service par suite d'un mécontentement, & se retira à Utrecht, où il mourut vingt ans après, dans sa quatre-vingt-huitième année (1).

François & autre Jean de Rapin, ses cadets, moururent comme lui sans alliance, mais au champ d'honneur: l'un sut tué à la tête de sa compagnie au siège du château de Charlemont, en Irlande; l'autre, qui avait le grade de major dans le régiment de Belcastel, périt en 1690, la même année que son frère, au combat de la Quenoxe (2).

(1) Bibliothèque impériale, Cabinet des titres généalogiques, dossier de Rapin.

⁽a) S'agit-il ici d'un combat hyré fous les murs du fort de la Knocque en Flandre, citadelle confirmite par Vauban en 1680, ou bien d'un de ces nombreux engagements qui eurent lieu pendant l'occupation anglaife en Irlande, dont le théâtre eût été un lieu appelé Lennox? Ceft ce qu'il ne nous a point été donné d'éclaireir, les mots La Quenoxe & Lennox étant écrits fur deux exemplaires de la même généalogie, fans que l'on puiffe décider lequel des deux eft le véritable.

CHAPITRE III

Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras. — Les pérégrinations de la chambre de l'Edit. — Académie de Castres. — Rapin & les Pélisson comptent parmi ses sondateurs. — Notes sur la famille Pélisson. — Raymond Pélisson, premier président du sénat de Chambéry. — Condamnation & réhabilitation de ce magistrat. — Ses descendants. — Désense du surintendant Fouquet, par Paul Pélisson & Jacques de Rapin. — Carrière brillante de Jacques de Rapin dans le barreau de la province de Languedoc. — Son intégrité. — Sa mort. — L'intendant Legendre sait déterrer son corps. — Pélisson, devenu convertisseur, sait ensermer sa propre sœur, Mme de Rapin, trahie par son gendre.

É au Mas-Garnier, au mois de décembre 1613 (1), Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras (2), sut l'enfant de prédilection de ses parents. Sa mère, contre les usages du temps, le nourrit quatre mois de son lait, mais le sein maternel étant venu à tarir, une chèvre

dut y suppléer. Chaque jour, la nourrice rustique venait suspendre sa

⁽¹⁾ Le 25 janvier 1594, difent MM. Haag, d'après M. Nayral. (Biographie Caftraife, III, p. 276, art. Rapin-Thoyras.) C'est une erreur. Mort en 1685, Jacques de Rapin aurait vécu quatre-vingt-onze ans. Cette date est controuvée par les Mémoires de la famille de Rapin qui nous ont sourni celle de 1613. D'ailleurs, Pierre de Rapin n'épousa Perside de Lupé, mère de Jacques de Rapin-Thoyras, qu'en 1602, & leur fils Jean, srère aîné de Jacques, naquit en 1603.

⁽a) Thoyras ou les Thoyras était un petit hameau aux environs de Grenade, qui appartenait à fa famille, & dont le territoire, contigu à celui de Mauvers, ne se compose aujourd'hui que de trois ou quatre seux; il ne doit pas être consondu avec la localité du même nom, située dans le Gard, près d'Anduze, où l'on voit encore le manoir patrimonial qui a donné son nom au célèbre maréchal de Toiras, Jacques du Caïla de Saint-Bonnet (1585-1636).

mamelle sur les lèvres de l'enfant couché dans son berceau, & loin de lui donner la fièvre, selon un préjugé alors très-répandu, ce régime réussit au nourrisson. Il prospéra, & grâce au bon lait de sa chèvre, aux tendres soins de sa mère, il franchit sans peine les épreuves du premier âge, & peu d'hommes, au dire de son fils, ont eu une constitution plus vigoureuse. Dès sa première jeunesse, Jacques de Rapin étudia à l'Académie protestante de Montauban. Il était destiné, comme ses frères, aux rudes travaux de la guerre; mais la follicitude maternelle sut faire si adroitement valoir la supériorité du droit sur la force, de la toge sur l'épée, que le père de famille céda, quoiqu'à regret, & il fut décidé que ce fils chéri deviendrait une des gloires & une des lumières du barreau languedocien. Nous verrons bientôt comment il justifia les espérances que sa mère avait fondées fur lui & comment fon âge mûr tint les promesses de son adolescence. Reçu avocat en la Chambre de l'Edit de Castres, il participa, durant cinquante années, aux vicissitudes singulières dont le sort poursuivit cette assemblée.

L'institution des Chambres mi-partie est l'un des saits les plus caractéristiques de l'histoire du protestantisme en France. Accordées dès 1576, par l'Edit de pacification de Henri III, les Chambres mi-partie surent créées dans les divers Parlements (1), « pour connaître & juger en dernier ressort des affaires des sujets de S. M., qui sont prosession de la R. P. R. » On évita de les placer dans les mêmes villes que celles où siégeaient les parlements dont elles ressortissaient, excepté à Paris. On craignait les conslits de juridictions. Ces Chambres se composaient de deux présidents, appartenant à l'une & à l'autre religion; le plus âgé

⁽¹⁾ Celle de Paris fut établie à Poitiers (aux termes de l'Edit), celle de Toulouse à Montpellier. Des chambres semblables surent instituées plus tard dans les parlements de Grenoble, Bordeaux, Aix, Dijon, Rouen & Bretagne. C'est de cet édit de mai 1576, l'un des plus importants priviléges accordés aux protestants par la couronne, que date l'emploi dans les actes publics de la célèbre formule: R. P. R. (Religion prétendue résonnée). L'un de ses articles portait que les ensants des religionnaires sugitifs depuis la mort du seu roi seraient tenus pour vrais Français & regnicoles.

faisant les fonctions de la charge, de seize à vingt conseillers, moitié catholiques, moitié protestants, d'un procureur général du roi & d'un avocat général, tous deux catholiques, dans la majorité des cas. Les conseillers réformés étaient fixes, - nous dirions aujourd'hui inamovibles, - les autres changeaient tous les ans, & siégeaient en vertu d'une commission octroyée par le roi. Du plus ou moins, toutes les chambres mi-parties furent soumises à de fréquents changements de siége, mais aucune ne subit plus de déplacements que celle de la province de Languedoc, où nous verrons se déployer les talents oratoires de Jacques de Rapin. Primitivement établie à Montpellier, en vertu de l'Edit elle fut transférée à Revel au mois d'octobre de l'année suivante, puis à l'Isleen-Albigeois en 1579. Supprimée par Henri III, en 1585, la Chambre mi-partie du Parlement de Languedoc n'eur qu'une stabilité éphémère jusqu'à son rétablissement à Béziers en 1591. L'autorité royale donna sa fanction à la nouvelle Chambre, & les magistrats qui la composaient à son origine, errants depuis la suppression de 1585 (1), à peine réunis par la réorganifation insuffisante que Montmorency tenta de leur donner à Montpellier, en 1586, avec l'autorisation du roi de Navarre, purent croire à la stabilité de leurs positions. Mais quatre ans plus tard, en 1595, la Chambre mi-partie est transsérée à Castres; un édit de Henri IV réunit le Parlement de Béziers à celui de Castel-Sarrasin, & ce dernier à celui de Toulouse; le 31e article de l'Edit de Nantes, en créant des chambres analogues à Paris, à Bordeaux & à Grenoble, vint régulariser, en 1598, ce que la force des choses avait établi. Ce fut le plus haut point de la prospérité de cette assemblée. A leur arrivée, les nouveaux conseillers étaient reçus aux portes de la ville par le premier & le dernier consul de Castres, qui les haranguaient. Comme émanant du Parlement, ces magistrats s'arrogeaient le droit, plus d'une fois con-

⁽¹⁾ Les confeillers catholiques s'étaient retirés à Toulouse & ceux de la religion réformée à Castres. (Voy. sur les chambres de l'Edit, le V^{to} de Bastard d'Estang, les Parlements de France, Paris, 1858, 2 vol. in-8°. — M. Nayral, Biographie & chroniques Castraises, t. IV, p. 511 & seq.)

testé, de porter la robe rouge & le chaperon fourré d'hermine (1). Connue désormais sous le nom de Chambre de l'Edit, la Chambre mipartie eut à juger de très-nombreux procès entre les réformés, & l'on ne s'étonnera pas que plus d'un tiers des affaires du ressort du Parlement de Toulouse vinssent devant elle, attendu qu'elle connaissait de toutes les affaires où un seul réformé était intéressé, bien que toutes les autres parties appartinssent à la religion catholique (2). Cette assemblée fonctionna régulièrement à Castres jusqu'en 1623. A cette époque, les confeillers catholiques craignant d'être insultés par les protestants (3), se retirèrent à Toulouse, & la Chambre sut dissoute de fait. Louis XIII, irrité de cette débandade, enjoint aux conseillers in partibus de réintégrer leurs siéges. Le 20 mai 1623, un décret de dissolution est signifié à la Chambre de Castres, &, du même coup, la transfère à l'Isle-en-Albigeois, son berceau. Un nouveau décret la replace à Béziers, puis à Puylaurens en 1629; en 1631, elle revient à Castres. Mais là ne s'arrêtent point les pérégrinations de la Chambre de l'Edit en Languedoc, elle siège encore à Revel, à Saint-Félix, & pour la troissème fois revient à Castres en 1654. En 1670, elle fut transportée à Castelnaudary. Ce fut sa dernière étape. Dix ans plus tard (1679) elle était supprimée; c'est ainsi que disparaissaient, une à une, les libertés protestantes si chèrement achetées. La révocation de l'Edit de Nantes approchait, un voile sombre & sanglant s'étendait peu à peu sur l'Eglise désolée, affaiblie, menacée, qui déjà se courbait toute frémissante sous le vent de la persécution.

Les autres Chambres mi-partie furent toutes à la fois supprimées :

⁽¹⁾ M. Nayral, Biographie Castraise. — Ce droit leur sut définitivement retiré par une déclaration royale du 29 octobre 1634. — Ch. Drion, Histoire chronologique de l'Eglise protestante de France, t 11, p. 14.

⁽²⁾ Mémoires de la famille de Rapin.

⁽³⁾ Le bruit s'était répandu que les protestants étaient prêts à reprendre les armes pour avoir raison des nombreuses violations de l'Edit de Montpellier. — Drion, Hist. chronologique, t. 1^{ex}, p. 315.

les conseillers protestants que l'on n'osa pas jeter à bas de leur siége, furent incorporés aux parlements d'où ils ressortissaient jadis, selon l'ordre de leur réception. En vain, la voix éloquente de Pierre Du Bosc se sit-elle entendre à son roi pour le supplier de laisser subsister ces justes & importantes garanties de l'honneur & des biens de ses sujets résormés, le célèbre prédicateur ne laissa au monarque inslexible & abusé que l'impression stérile d'avoir entendu « le plus beau parleur de son royaume. »

Ce fut pendant le second établissement de la Chambre de l'Edit à Castres, que de brillants succès oratoires vinrent couronner la science juridique & les talents divers de Jacques de Rapin. Dans le travail ingrat & pénible que nécessitait alors l'étude des lois, le jeune étudiant avait apporté toute l'énergie de sa race, toute l'ardeur d'une volonté serme & persévérante : levé avant le jour, il ne se couchait qu'à minuit; sa sobriété était extrême, & tout en participant aux plaisirs des jeunes gens de son âge, « il ne lui arriva jamais de s'enivrer, » détail qui a sa valeur en tout temps, mais qui emprunte une signification plus grande au temps où il étudiait. L'estime & la considération furent la première récompense des labeurs persévérants du jeune avocat, & ses talents surent bientôt prisés assez haut pour que ses intérêts se ressentissent avantageusement des soins qu'il prenait de ceux de ses nombreux clients. Il consacrait à la littérature les rares loisirs que lui laissait le barreau; on le trouve, avec les deux Pélisson, ses amis, & plus tard ses beaux-frères, parmi les sondateurs de l'Académie de Castres, dans le sein de laquelle d'intéressantes questions surent traitées avec succès. Rapin sut l'un des membres les plus actifs & les plus zélés de cette société; les titres seuls des travaux dont il donna lecture à ses collègues nous ont été conservés (1).

⁽¹⁾ Voici quels étaient ces opuscules, discours ou plaidoyers, d'après M. Nayral. — Biographie Castraise, 111, 277. — D'après ce sommaire, la perte en paraît peu importante.

^{1°} Plaidoyer fur l'excès commis par un homme pour empêcher le passage par une sienne pièce de terre à une semme conduite à l'église pour y épouser, & réitérée quelque temps après lorsqu'elle était conduite au sépulcre.

Fondée le 24 novembre 1648, l'Académie de Castres sournit une des plus brillantes carrières qu'il soit donné de parcourir à une académie provinciale. Dissoute le 20 avril 1670, frappée par le même coup que la Chambre de l'Edit, la dispersion de ses principaux membres, au nombre desquels on comptait encore Rapin & les deux Pélisson, lui porta un coup satal auquel elle ne put survivre : il ne reste d'elle que de judicieux règlements & des travaux littéraires dont quelques-uns seulement ont survécu à la dispersion de leurs auteurs (1).

Quelques années avant son mariage, Rapin se trouva mêlé aux aventures passablement scabreuses d'une belle dame de son pays, la baronne de Gironde, aventures que raconte Tallemant des Réaux dans l'une de ses Historienes (édit. Monmerqué, I, p. 275), trop étrangères du reste à cette étude pour ne pas nous borner à ce qui y concerne Jacques de Rapin.

Digne fille de sa mère, tuée avec son amant par son mari, M^{11e} de Reniez sut élevée par sa tante, M^{me} de Castel-Sagrat, qui lui sit épouser son fils, le baron de Gironde, homme de médiocre intelligence, lourd & mal fait. Belle, spirituelle & coquette, la jeune semme reçut à Montauban les hommages des principaux seigneurs du pays, elle prit son mari en aversion & ne songea qu'à « se démarier. » Un procès sut intenté

^{2°} Plaidoyer pour des Confuls qui, après avoir porté quelque temps la livrée confulaire moitie rouge & moitié noire, en conféquence de la faculté qui leur en avait été donnée par leur feigneur, furent mis en instance par son procureur juridictionnel pour les obliger à la quitter.

^{3°} Difcours fur l'heureux fuccès des lettres qui fuit ordinairement celui des armes & fur l'exemple que la France en donne aujourd'hui par l'établissement de plusieurs Académies.

^{4°} Plaidoyer pour une mère qui s'opposait à l'entérinement des lettres de grâce, obtenues par celui qui avait tué son fils.

^{5°} Difcours fur l'élection de M. de Juges, avocat, pour remplacer M. Dant à l'Académie de Castres.

^{6°} Difcours fur cette queftion: « Lesquels font les plus heureux dans ce monde, ou les sages ou les sous? »

⁷º Discours sur le plaisir & l'utilité qui se retirent de la communication & de la confiance.

⁽¹⁾ Voir, sur l'académie de Castres, la note A.

parelle à Gironde sous l'ordinaire & cynique prétexte du temps. Ce procès fut porté devant la Chambre de l'Edit de Castres & elle se rendit dans cette ville pour en suivre la marche. Bientôt entourée d'hommages empressés, elle accueillit avec une faveur particulière ceux du jeune baron de Marcellus, de Rapin, « jeune avocat plein d'esprit », & de son ami Ranchin, son collègue à l'Académie, plus tard conseiller à la Chambre de l'Edit, qui dédia à la jolie plaideuse le madrigal célèbre que Ménage appelait « le roi dés triolets. » Le procès tirant en longueur, M^{me} de Gironde se retira dans une terre que lui avait offerte son oncle Cadaret, qui était sort amoureux d'elle. Un soir que ses trois amants étaient venus la visiter, on heurte à la porte : on ouvre, un gentilhomme du voisinage, tout essoufflé d'une course rapide, apprend à la dame que son mari vient pour l'enlever avec une troupe de plus de vingt personnes. La maison était ouverte & délabrée, Marcellus conseille la retraite : Rapin au contraire est d'avis de demeurer & de faire bonne contenance. Le conseil était bon, car Gironde arrivant avec sa troupe, & voyant qu'on se disposait à résister, ne voulut pas exposer ses amis à une lutte ouverte & se retira. Tout en plaidant en séparation, « elle repaissoit ses amants de belles paroles. Pour Rapin (il est gentilhomme), qu'elle voyoit cadet & d'assez bon sens pour conduire une entreprise, elle lui promit plusieurs sois de l'épouser, s'il pouvoit la défaire de Gironde. Mais il lui répondit que quand, avec sa beauté, elle auroit une couronne à lui donner, elle ne l'obligeroit pas à faire une mauvaise action. » Après une série d'aventures fort compromettantes, elle finit par se donner à de Gasques, frère de sa cousine de Castel-Sagrat, devint grosse de lui, l'épousa & mourut en mal d'enfant, après avoir fait à Rapin qui lui demandait si elle était mariée pour tout de bon à Gasques, cette cynique réponse : « C'est selon », voulant dire par là qu'elle l'étoit, si elle étoit grosse, autrement, qu'elle ne l'étoit pas. (Tallemant). »

Au commencement de l'année 1654, Jacques de Rapin épousa Jeanne de Pélisson. Le nom de cette famille se trouve dès lors intimement mêlé

à l'histoire de celle des Rapin; à ce titre, les détails qui vont suivre offrent un certain intérêt. Ces Pélisson, ou Pellisson, étaient d'origine anglaise, suivant les traditions rapportées par Borel (1), & tiraient leur première illustration d'un procureur général du prince de Galles, au temps de la domination anglaise en Guyenne. En 1450, Claude Pélisson était chevalier de Saint-Jean de Jérusalem & sut peut-être, sinon le père, du moins l'oncle de Raymond Pélisson, né à Castres en 1480. Successivement maître des requêtes, ambassadeur de France en Portugal en novembre 1536, président au sénat de Chambéry en 1537, premier président de la même compagnie & garde des sceaux de la chancellerie de Savoie pendant l'occupation française en 1557, Raymond Pélisson était un personnage considérable, comme on le voit à l'énumération de ses titres. Il figura comme principal acteur dans un des plus célèbres procès du xvie siècle, que signalaient à l'attention publique l'importance des intérêts & des personnages engagés dans l'affaire & le conflit plus grave encore de deux juridictions souveraines, le Parlement de Bourgogne & le Parlement de Paris (2).

⁽¹⁾ Trefor & recherche des Antiquitez gauloifes & françoifes, 1655, in-4°. — Voy. fur l'orthographe du nom de Pélisson, Généalogie de Rapin, p. xix, note 2. Nous écrivons Pélisson comme nous avons écrit Rapin, bien que ce dernier nom se trouve écrit avec deux p, aussi souvent que celui de Pélisson l'est avec deux l.

⁽a) Voici les faits les plus faillants de cette grande affaire. Le fénat de Savoie, créé en 1536 par François I", organifé par l'édit du 6 janvier 1539, déclaré cour fouveraine par Henri II, en 1550, se composait, à ses débuts, de deux présidents, de douze conseillers, d'un avocat général à d'un procureur général du roi : en 1539, Julien Taboué occupait le siège de procureur général. C'était un homme doué de brillantes qualités oratoires, versé dans la jurisprudence, la philosophie, la théologie, mais la distinction de son esprit rendait plus honteux encore le scandale de sa vie privée. Il alla si loin que le sénat de Savoie chargea l'un de ses présidents, Raymond Pélisson, de lui adresser la mercuriale disciplinaire en pleine audience. Taboué en conçut une violente haine contre Pélisson. Peu après, il sulmine du haut de son siège une soudroyante accusation contre le président Pélisson à les deux conseillers de Boissoné à du Rozet, ses parents, il accuse ces magistrats de malversations à de saux, sur le ches de treize arrêts rendus par eux, de 1539 à 1540. L'affaire est évoquée devant le Parlement de Dijon : l'instruction se fait avec quelque hâte, parast-il; Taboué met toute son habileté au service de sa haine, les preuves paraissent évidentes, les charges se multiplient sous les recherches insatigables du procureur général. Le Par-

Condamné avec deux de ses collègues en 1552, réhabilité avec éclat en 1556, confirmé en la charge de garde des sceaux de la chancellerie de Savoie, unie à celle de premier président, le 27 janvier 1557, il mourut en 1558, pensionné du roi & entouré de la considération qui s'attache toujours aux grandes infortunes noblement supportées. Dieu lui avait donné, longtemps avant cette tragique épreuve de sa vie, une compagne digne de lui.

La présidente Pélisson aimait tendrement son mari & avait cruellement souffert pendant les quatre années durant lesquelles il avait été sous le coup d'une condamnation infamante. Après que l'arrêt du Parlement

lement de Dijon rend un arrêt le 28 juillet 1552. Le préfident Pélisson est « condamné à crier mercy à Dieu, au Roy & à justice, à payer dix mille livres d'amende au Roy & deux mille à Taboué. » Ses biens seront confisqués; il est déclaré « incapable de tenir jamais office royal, & à être interné dans quel lieu il plairoit au Roy. » « Le dit président, perclus de la moitié de son corps, vieil & cassé d'aagè, de maladies & d'ennuy, sust apporté dans une chaire au parquet à huis-ouverts, du chasteau de Dijon où il étoit prisonnier, habillé d'une robbe de tassets noir, d'une saye de satin noir, d'un petit bonnet de soye & son bonnet quarré à la main. L'arrest sust après prononcé & le povre vieillard lors contrains, mit les genoux en terre, tenant en mains une torche de cire ardente pesant quatres livres : cria mercy à Dieu, au Roy, à justice & à Taboué. » Les arrêts incriminés qu'il avait rendus, surent lacérés en sa présence & leurs effets déclarés nuls.

 Mais Péliffon & fes confeillers ayant eu ferme affurance de n'avoir failli pour recevoir telles peines, se retirerent au Roy & dirent que s'ils étoient coupables, ils méritoient la mort, que s'ils ne l'étoient pas, ils ne pouvoient supporter une telle ignominie. » L'heure de la justice allait sonner pour eux. Nommé à un fiége de Parlement de Paris en 1554, Julien Taboué se présenta pour y être installé. Mais cette compagnie ne voulut pas le recevoir avant la révision du procès de Péliffon. Elle fut accordée peu après, avec un grand déploiement de formes judiciaires; des commiffaires du roi siégèrent à côté des magistrats du Parlement de Paris, devant lequel l'affaire s'inftruifit de nouveau. Après deux ans de recherches & de confrontations, l'innocence des accufés apparut au grand jour. Le 11 octobre 1556, le Parlement rendit un arrêt qui relevait le préfident Péliffon & fes confeillers des accufations portées contre eux, des condamnations qui avaient été prononcées, les réintégrait dans leurs places, honneurs & dignités. Le même arrêt condamnait Taboué à être conduit dans une charrette au pilori des halles de Paris, par l'exécuteur de la haute justice, pour y être tourné trois sois, après avoir sait amende honorable devant la Cour, à être conduit à Chambéry pour y subir la même peine, à payer 3,000 livres d'amende au roi, à voir ses biens confiqués & lui perpétuellement confiné en Savoie. Cet arrêt sut exécuté & enregistré au sénat de Chambéry. (Reg. de l'an 1558, fol. 16.) Réduit à la misère & couvert d'opprobre, Julien Taboué périt miférablement en 1562. — Papon, Recueil d'arrêts, liv. xix. art. 9. — Grillet, Dia. historique de la Savoie, 11, p. 74. — Simon Goulart, Trésor d'histoires merveilleuses, Genève, 1620, 1, p. 6.

de Paris eut été rendu, Pélisson envoya à sa femme un courrier qui arriva à Castres en criant par toute la ville où il était sort aimé: « M. de Pélisson a gagné, il est justissé! » Lorsqu'elle apprit la réhabilitation de son mari, sa joie sut telle qu'on craignit pour sa raison. « A la vérité, M. de Pélisson a gagné son procès, lui dirent alors les amis qui l'entouraient cherchant à atténuer l'esset de cette nouvelle, mais les émotions qu'il a traversées lui ont été satales, il est bien malade, & la mort...—Qu'importe qu'il soit mort! s'écria la noble semme, je savais bien qu'à son âge (1) je ne pouvais le conserver longtemps, mais il est justissé, je meurs contente! — & elle expira (2). »

Raymond Pélisson laissa plusieurs enfants, qui s'établirent en Auvergne. Le plus jeune, nommé Pierre, se convertit au protestantisme, malgré les menaces de sa famille qui le dépouilla dans la suite de tout ce qu'il possédait. Il s'attacha au parti des princes & obtint du roi de Navarre

⁽¹⁾ Raymond Pélisson avait près de quatre-vingts ans. Sa femme était Jeanne de Mansencal, fille de Jean de Mansencal, premier président du parlement de Toulouse, mort en 1561. (Voy. la note 1 de la p. 171 de la Généalogie de Rapin.)

⁽²⁾ Les louanges du premier préfident Pélisson ont été chantées par J. Possélius & imprimées à Lyon, chez Gryphe, l'an 1559. Il eut quatre fils : François, feigneur de Redon, Claude, Gafpard & Pierre Pélisson. Pierre Pélisson, son neveu, sut second président du sénat de Chambéry. Benoît Pélisson était, en 1535, greffier civil & criminel du Parlement du Dauphiné. Enfin, un autre membre de cette famille, felon Borel, fut célèbre vers 1530, comme grammairien & aussi comme ami de Bacchus, car les vignerons de Condrieu fur le Rhône ont confervé pendant plus de deux siècles le souvenir du précurseur de Lhomond en désignant sous le nom de « la Pélisfonne » la vigne qu'il cultivait, dit-on, de fes propres mains. MM. Haag donnent les noms de plusieurs autres Pélisson, mais qui ne paraissent pas appartenir à la même famille, constamment établie dans le midi de la France, en Dauphiné, Auvergne, Guyenne & Languedoc. Suivant les auteurs de la France Proteffante, la généalogie de la famille Pélisson ne sut jamais dressée, & ils s'en tiennent aux notes, du reste fort exactes, publiées par Le Laboureur dans les Additions aux Mémoires de Castelnau, notes justement estimées qui concernent un très grand nombre de samilles. Il est probable que ce dernier auteur avait eu connaissance de la maintenue de noblesse de la famille Pélisson (voy. Pièces justificatives, Inventuire général des titres de la famille de Rapin, nº 670), obtenue le 5 décembre 1667 de l'intendant de Bezons, où il est fait mention de force lettres de divers grands personnages, adressées au président Raymond Pélisson, & où la filiation de George & de Paul Pélisson (de Pellisson) est clairement établie par titres & pièces à l'appui.

une place de conseiller maître des requêtes en la Chambre de l'Edit, par provision du 16 février 1582, & pour le dédommager de ce qu'il avait sousser pour sa soi, ce prince lui accorda plus tard une pension de quatre cents écus.

De son mariage avec sa cousine germaine Jeanne Du Bourg, petite-fille du chancelier de France, sont issus plusieurs enfants, entre autres Jean-Jacques Pélisson, né à Castres le 11 juin 1589, conseiller à la Chambre de l'Edit de Castres en 1614, qui épousa en 1617, Jeanne de Fontanier, fille & héritière de François de Fontanier, secrétaire du roi, trésorier général du pays de Foix & domaine de Navarre. M^{11e} de Fontanier était fort belle; son portrait fait à l'âge de cinquante ans, par le célèbre Lebrun, peintre du roi, la représentait dans tout l'éclat d'une majestueuse beauté; il fut longtemps conservé dans sa famille. Demeurée veuve à vingt-cinq ans, elle ne voulut jamais se remarier, & consacra toutes les brillantes facultés de son esprit & tous les trésors de son cœur à l'éducation de ses quatre enfants (1). Le 17 avril 1673, elle mourut à Paris dans un âge fort avancé, & dans les sentiments de la plus serme piété; inébranlable dans sa foi, elle résista à toutes les instances que l'on crut pouvoir employer pour la faire changer de religion. « C'était une femme de beaucoup d'esprit, mais fort entêtée de calvinisme (2). »

Georges Pélisson, son fils aîné, ami & collègue de Jacques de Rapin à l'Académie de Castres, avait beaucoup d'esprit & de savoir, & sa réputation serait vraisemblablement allée aussi loin que celle de son frère, « s'il avoit eu autant de politesse que lui, mais c'est de quoi il se piquoit le moins, ne se souciant que de l'étude où il sit de très-grands progrès. » Il justifiait mieux que son frère (dont la laideur était presque

⁽¹⁾ On a conserve d'elle des lettres touchantes, dont plusieurs ont été reproduites dans l'ouvrage de Delort (Histoire de la détention de Fouquet & de Pelisson, 1827, 3 vol. in-8°), adressées à Colbert pendant le temps de la détention de son fils, dans lesquelles elle demandait au tout-puissant ministre quelques adoucissements aux peines physiques & morales qu'il souffrait à la Bastille.

— Voy. aussi Borel, Trésor, &c., p. 378 & F. L., Marcou, Etude sur la vie & les auvres de Pellisson, Paris, 1850, in-8°, pp. 244 & 256.

⁽a) L'abbé d'Olivet, cité par MM. Haag, art. Pélisson de la France Protestante.

aussi célèbre que « la beauté de son esprit ») certaine tradition qui voulait que la beauté & la laideur se succédassent sans interruption dans la famille Pélisson (1). Mais ses avantages physiques & intellectuels étaient comme paralysés dans leurs effets par une humeur bizarre & chagrine dont sa mère & son frère eurent plus d'une sois à subir les désagréables effets; sans amis, sans famille, car ses parents trop de fois rebutés pour l'entourer, se tenaient à l'écart, il végéta longtemps à Paris, travaillant sans rien produire, brûlant, dans des moments d'impatience chagrine, le fruit de ses veilles & de ses efforts; il finit par y mourir, en 1676. Il avait été nommé conseiller d'Etat en 1659 & en 1661 conseiller au Parlement de Metz. Quant à son frère puîné, Paul Pélisson-Fontanier, qui avait ajouté à son nom celui de sa mère, tant pour satisfaire au désir de celleci (2) que pour se distinguer de son homonyme Paul Pélisson, procureur au Parlement de Chambéry, quant à celui que M^{me} Du Noyer appelle cavalièrement « un gros réjoui, qui avoit été autrefois protestant & estoir pour lors convertisseur (3), » nous aurons plus d'une sois occasion d'y revenir dans le cours de cette étude.

Jacques de Rapin était à peine fiancé avec Jeanne de Pélisson, qu'il dut partir pour Paris avant la célébration de son mariage, ayant été choisi avec quelques autres personnes pour faire partie d'une députation dont le marquis de Bourbon-Malauze était le ches. Il s'agissait de formuler, au nom des résormés de Languedoc, de justes réclamations contre le Parlement de Toulouse qui avait sait trancher la tête au vicomte de Léran, malgré le renvoi qu'il avait demandé de sa cause à la Chambre de l'Edit de Castres, d'où il ressortissait en qualité de résormé (4).

⁽¹⁾ Le père des deux Péliffon & de M^{es} de Rapin n'était « nullement beau. » — Mémoires de la famille de Rapin. Notes fur la famille Pelliffon.

⁽²⁾ Jeanne de Fontanier n'avait plus de parents de son nom, ce qui sut cause que son fils l'ajouta au sien : cependant, dans une assemblée tenue près de Milhau, en octobre 1713, on fit prisonnière une demoiselle de Fontanier qui sut rasée & ensermée à l'hôpital de Cahors. (France Protessure.)

⁽³⁾ Mémoires de Mae du Noyer. Amsterdam, 1760, 11, p. 220.

⁽⁴⁾ a Lorsqu'il sut question d'avoir audience du roi (disent les Mémoires de la famille de Rapin,

Dans les diverses phases que parcourut cette affaire, M. de Rapin sut toujours chargé par ses collègues de porter la parole devant les ministres, & le cardinal Mazarin lui répondit, un jour qu'il exprimait quelques craintes sur le succès de leurs requêtes en raison des sonctions ecclésiastiques que le tout-puissant ministre cumulait avec un pouvoir quasi royal: « Encore qu'à en juger par ceci, touchant à sa calotte rouge, vous puissiés juger que je suis vostre ennemi, je vous assure pourtant que je ne le suis pas. » (Cf. De Félice, Hist. des Protestants de France, 3° édit., p. 331.)

Cette députation, comme beaucoup d'autres du reste, n'aboutit qu'à de vaines promesses, & la cour congédia les députés avec de belles paroles. Toutesois le Parlement de Toulouse, secrètement averti, se montra désormais plus circonspect.

Le 5 septembre 1661, Pélisson-Fontanier était arrêté à Nantes avec son protecteur & son ami, le célèbre Fouquet. Les causes qui amenèrent la ruine du fastueux surintendant sont trop connues (1) & d'ailleurs

auxquels nous empruntons ces détails), il y eut une difficulté, car l'ordre estant en France que dans une pareille occasion, ceux qui ne sont pas gentilshommes, mettent au moins un genouil en terre, ceux qui estoient nobles de cette députation n'auroient pas voulu se soume le soume mesme députation, auroit été mortifiante pour ceux qui y auroient été affujettis. On prit donc un expédient qui sur que M. de Malauze s'approcheroit seul du roi & lui parleroit, & que les autres députés demeureroient à une certaine distance. Après que M. de Malauze eut parlé, le roi, qui n'estoit alors âgé que de seize ans, lui répondit : « Soyés-moi fidèles comme vous l'avés esté jusqu'ici & je vous assure de mu protesion; & n'eut pas plus tôt achevé ces paroles, qu'il s'en alla vite trouver le cardinal pour lui rendre compte de la manière dont il s'estoit acquitté de ce qu'on lui avoit appris par cœur. » Ce roi était Louis XIV, qui n'était point encore émancipé de la tutelle de Mazarin.

Le vicomte de Léran était de la maison de Lévis-Mirepoix, il était le fils, ou peut-être le neveu du célèbre baron de Léran, l'un des chess protestants pendant les guerres de Rohan, gouverneur du pays de Foix. Il est difficile de déterminer d'une manière précise à quel membre de cette famille se rapporte l'arrêt du Parlement de Toulouse qui donna lieu à cette manisestation des églises du Languedoc. Jean de Rochemore, baron d'Aigremont, y prit part avec Bourbon-Malauze & Rapin. Les procédures dirigées par le Parlement contre le sieur de Léran constituaient une grave infraction aux édits, & ce n'était pas la seule dont on eût à se plaindre. (Voy. France Protestante, art. Lévis & Rochemore.)

(1) M. Cheruel vient de publier de curieuses recherches & d'intéressants documents sur ce

trop en dehors de notre sujet pour que nous ayons à nous y arrêter. Rapin était à Toulouse lorsqu'il reçoit la nouvelle de l'emprisonnement de son beau-frère : il prend la poste, accourt à Nantes, obtient du maréchal de la Meilleraye la permission de voir le prisonnier, & grâce à la délicatesse de l'officier chargé d'être témoin de l'entrevue, qui se retira discrètement dans un coin de la chambre, il peut nouer les premiers fils de la trame délicate & subtile qui sauvera la tête du surintendant. De Nantes, Rapin court à Paris « disposer toutes choses dans l'intérêt des prisonniers qu'on savait bien y être bientôt conduits. » Il ne se passe pas de jour qu'il ne fasse tenir quelque billet à Fouquet ou à Pélisson, & grâce à la « propreté excessive » de ce dernier (1), dont chaque chemise, bien que « déployée & secouée par les officiers de la Bastille, » renfermait néanmoins « une grande lettre, » la correspondance marchait activement. Le courageux avocat trouva moyen, au risque de sa liberté & de sa ruine, d'avoir copie de l'interrogatoire qu'on devait faire à Pélisson deux jours avant qu'il ne fût mis entre les mains des commissaires; il la lui fit passer, & lui donna le temps de préparer une réponse « dont tout Paris » s'arracha les copies & qui est restée célèbre dans les fastes judiciaires. Rapin ne se contenta pas des marques de dévouement qu'il donnait à son beau-frère, il eut part à la courageuse défense que Pélisson, l'avocat Buray & La Mothe Le Vayer produisirent en faveur du surintendant. Il se chargea de tout ce qui concernait le droit romain & traita en jurisconsulte consommé les questions qui s'y rapportaient. Pendant les loisirs que lui laissait cette grave affaire & durant les six années qu'il

célèbre procès, sous le titre de : Mémoires sur la vie publique & privée de Fouquet; M. Feuillet de Conches, dans les Causeries d'un Curieux; M. P. Clément, dans le tome t. Il des Lettres & instructions de Colbert, ont effleuré ou touché de main de maître les péripéties de cette grande affaire.

⁽¹⁾ Il dépensait 22 livres par mois pour son blanchistage. (Mémoires de la famille de Rapin.) Les quatre années que Pélisson passa à la Bastille lui coûtèrent 54,000 livres, dont la plus grande partie sut employée en démarches dans l'intérêt du surintendant. Si Pélisson avait profité sous l'administration de Fouquet, il ne lui marchanda pas sa reconnaissance. (V. Marcou, Etude sur Pellisson.)

passa à Paris à cette occasion, Rapin traduisit du latin plusieurs livres de l'Historia mei temporis du président de Thou, mais ces essais restèrent manuscrits. Il en sut de même de divers commentaires qu'il composa sur le droit écrit, & de la part considérable qu'il prit, de concert avec les conseillers d'état d'Estampes & Pussort à la rédaction de l'édit connu sous le nom de Code Louis (1). L'incapacité notoire de son second collaborateur, & plus encore l'impossibilité d'atteindre le but de cet édit destiné à restreindre le dédale de la procédure, « tant que le roi tireroit tant de prosit du papier timbré, des amendes & des gresses qui lui appartenoient (2), » découragèrent M. de Rapin d'en poursuivre la révision, mais ses manuscrits surent assez prisés de ceux qui surent à même de les lire & de les juger, pour qu'après sa mort on en offrit à sa fille aînée plus de mille écus. Elle eut le tort de ne pas accepter cette offre, ce resus sut la cause première de la perte de ces manuscrits (3).

Avocat habile & consciencieux, Jacques de Rapin plaidait lui-même à la barre toutes les affaires qui lui étaient confiées. Il était tellement considéré à la Chambre de l'Edit, que jamais il ne se vit resuser le renvoi d'une affaire, lorsqu'il le demandait ne se sentant pas suffisamment préparé, tant on le savait incapable d'user de ce prétexte, trop souvent employé de son temps & du nôtre, dans le seul but de gagner du temps. Plus d'une sois il sut consulté par les magistrats de cette cour sur quelque point de droit obscur ou controversé, & tel arrêt rendu par le président de la chambre, devait ses considérants au savant avocat. Une prosonde

⁽¹⁾ Henri Puffort, oncle de Colbert, confeiller d'Etat, naquit à Paris en 1615, & y mourut en 1697. Il se rendit tristement célèbre par sa haine contre Fouquet, dont il sut l'un des juges les plus partiaux. Intrigant & homme de cour, Pussort, dont le savoir n'égalait pas l'ambition, sit son chemin sous l'égide de son neveu. De 1667 à 1670, il travailla à la rédaction des Ordonnances qui avaient pour but la réformation de la procédure & l'abréviation des procès; Boileau, dans le Lutrin, fait allusion à ce dernier sait. (F. Didot & Hoeser. Nouv. biog. gén.)

⁽²⁾ Mémoires de la famille de Rapin. — Mémoires de Cécile de Rapin.

⁽³⁾ Mémoires de Cécile de Rapin. Elle les avait légués à son neveu Jacques-Benjamin de Rapin-Thoyras, « qui n'estima pas le présent autant qu'il valoit », & les perdit.

connaissance de la jurisprudence, la pratique soutenue du bon sens, une conscience rare qui le portait à examiner par lui-même & avec une sage lenteur, les moindres pièces d'un procès, la fermeté de ses principes, & la droiture de son âme, qui avait horreur du mensonge, caractérisaient plus encore son talent qu'une grande puissance oratoire. Ses discours étaient brefs, mais substantiels, il plaidait presque toujours au fond, « ne touchant jamais au fait, lorsqu'il ne parlait pas le premier, à moins que l'avocat contraire ne l'eût altéré en quelque manière. » Dans ce dernier cas, il exposait le fait tel qu'il était, nettement, simplement, mais en en tirant tout ce qui pouvait être favorable au succès de sa cause. Quelquefois même il allait plus avant, témoin le singulier plaidoyer qu'il fit un jour en ces termes : « Messieurs, en examinant ce procès, j'ai trouvé que cette pauvre vieille femme a été engagée par des praticiens de village à entreprendre un procès très-mal fondé, je supplie la cour d'avoir pitié de son ignorance & de lui épargner les dépens. » Sur quoi il y eut un arrêt conforme à ses conclusions, & au sortir de l'audience, le président de Verthamon lui dit : « Je ne crois pas que Cicéron ait jamais si bien plaidé! »

Rapin fut mêlé à la lugubre & ténébreuse affaire de la marquise de Ganges (1). Il se trouvait à Montpellier quand le marquis y sut amené, & sut choisi pour le désendre d'office. Il y allait de la tête de l'accusé, mais bien que pris à l'improviste, le désenseur sut assez habile pour tirer parti de l'incertitude des charges qui pesaient sur son client, & ce dernier ne sut condamné qu'à un bannissement perpétuel.

⁽¹⁾ Diane de Joannis, marquise de Ganges, était l'une des plus belles semmes de son temps. Son union avec Charles de Vissec de Latude, baron de Ganges, ne sut pas heureuse: la jalouse de son mari, trop bien justifiée par les écarts de la conduite de sa femme, suscita contre elle deux affassins en la personne de ses deux beaux-frères, l'abbé & le chevalier de Vissec; la malheureuse semme sut égorgée dans son lit par ces misérables, le 5 juin 1667. On sut longtemps à découvrir les coupables, & la haute condition de la vistime, les mystérieuses occurences du crime, rendirent cette affaire l'une des plus mémorables du siècle.

Toutefois, cet arrêt fouleva une tempête dans l'opinion publique, excitée par les circonstances atroces qui avaient accompagné le crime, par le rang des coupables & de la victime. Peu après, le marquis de la Douze, de la maison d'Abzac en Périgord, accusé d'un semblable crime, paya de sa tête l'indulgence qu'avait montrée le Parlement de Toulouse pour l'un des premiers barons du Languedoc.

Après la fuppression de la Chambre de l'Edit, Jacques de Rapin se retira à Toulouse avec sa famille, & ne parut plus guère à l'audience. Cependant des Mémoires du temps nous ont conservé le souvenir d'un de ses plus beaux succès au barreau (1). «Alors qu'on commençoit déjà à ne garder aucune mesure avec les résormés, une cause importante sut plaidée par lui devant le parlement. Un illustre personnage, Champlatreux (2), ne vouloit point reconnoître pour sa semme la demoiselle de Sainte-Claire, bien qu'il y eût entre eux un mariage secret. Gourdon, l'avocat du mari, étoit un très-habile homme, éloquent & plein de traits viss, mais particulièrement si sécond en bons mots que d'ordinaire il attiroit tous les rieurs de son côté. M. de Rapin, avocat de la demoiselle de Sainte-Claire, avoit bien comme l'autre une habileté

⁽¹⁾ Mémoires de Jean Rou (1638-1711), publiés par Fr. Waddington. Paris, 1857, 2 vol. in 8, 11, p. 303.

⁽a) Selon toutes probabilités, il s'agit ici de Jean-Edouard Molé, feigneur de Champlatreux & de Laffy, fils du célèbre premier préfident Mathieu Molé. C'était, dit Tallemant des Réaux, « un des plus vilains petits hommes qu'on puisse voir. » Ses mœurs répondaient à son extérieur, ce qui ne l'empêcha point de devenir président à mortier en 1657. Il evait eu « en cachette » quatre ensants de Madeleine Garnier, fille d'un trésorier aux parties casuelles, veuve d'un M. d'Orgères, & s'était uni à cette dame, qui était fort riche, par un mariage secret. Toutesois, Champlatreux, malgré les sollicitations de sa maltresse, ne se prétait point à publier son mariage. Celle-ci se mit alors en religion (peut-être dans un couvent des filles de Sainte-Claire, ce qui expliquerait cette désignation de Rou, que nous n'avons pu retrouver dans Tallemant), & là se plaignit hautement de Champlatreux qui lui avait mangé plus de 400,000 livres, fait quatre ensants & volé les pièces justificatives de seur mariage, en employant tour a tour la violence & la ruse. Enfin, un an avant la mort du garde des sceaux (en 1655), elle sur reconnue du père & du fils. (Historiettes de Tallemant des Réaux, édit. Monmerqué, IV, p. 358.) Cf. Ibid., IV, 326 & un fragment des Mémoires de René Bourgeois, publié dans le Cabinet hysorique, l, p. 24, 1855.

toute singulière, mais outre cela, en contre-balance de ces bons mots si heureux de son adversaire, il avoit une réputation de probité si univer-sellement répandue dans toute la province & beaucoup par de là, qu'on ne l'écoutoit qu'avec une prévention d'estime, de gloire & d'honneur & qu'il n'étoit regardé qu'avec vénération. Il plaida donc cette cause si importante, &, nonobstant le crédit du magistrat de grand renom qui étoit en cause, les désavantages d'un parti décrié & les grands mouvements de l'orateur à bons mots, il la gagna par l'ascendant de sa vertu & de son bon droit, mettant ainsi comme la dernière clef au comble de sa belle réputation. »

Des consultations lui étaient demandées de toute la province, & lorsqu'un plaideur obtenait de lui un avis favorable à sa cause, l'intéressé ne manquait pas de donner la place d'honneur à l'avis de M. de Rapin parmi les pièces qu'il produisait pour sa désense.

Mais le jurisconsulte n'était pas seul consulté: de curieuses lettres, longtemps conservées dans sa famille, nous montrent de grands seigneurs, des maréchaux de France, venant demander au savant gentilhomme un avis souvent suivi & toujours respecté, sur les plus délicates questions du point d'honneur (1).

Quelques traits achèveront de caractériser celui dont les lignes qui précèdent ont essayé le portrait. Deux ou trois ans après la translation de la chambre de l'Edit à Castelnaudary en 1670, M. de Rapin, qui s'était transporté dans ce pays avec sa famille, acheta la terre de la Sale, & acquit de son cousin Alexandre de Piry, sieur de Beausens, une partie de la seigneurie de Puginier. Les gentilshommes du voisinage, d'ailleurs tous catholiques, n'apprirent pas sans quelque alarme, qu'un avocat allait s'établir parmi eux. Les procès territoriaux ont été de tout temps fréquents en Languedoc, & chacun craignit « quelque chicane » de la part du

⁽¹⁾ Mémoires de Cécile de Rapin. Ces lettres ont été malheureusement perdues. « Il est arrivé plus d'une fois, que la partie contre laquelle mon père occupoit l'a pris pour seul juge... »

nouveau voisin. « Mais ils furent bientôt détrompés : M. de Rapin vécut en paix avec tout le monde, n'eut de procès avec aucun de ses voisins, prêta de l'argent à plusieurs d'entre eux, particulièrement aux paysans(1).» Ces façons d'agir, si différentes de celles des gentilshommes d'alors, lui attirèrent le respect & l'affection de tous, de ceux mêmes dont la délicatesse était au-dessous de pareils actes. En voici un exemple, passé dans sa forme naïve à l'état de tradition de famille. Les bâtiments de sa maison de Puginier étaient en très-mauvais état. M. de Rapin les fit réparer & voulut enclore d'une muraille un grand verger qui s'étendait au-devant de la maison. Un coin de terre, appartenant à une vieille semme, détruisait la régularité de cet enclos & M. de Rapin fit offrir à sa pauvre voisine le double du prix auquel elle serait estimer son terrain. Mais la bonne femme n'y voulut pas entendre, & quelques instances que l'on fît près d'elle, elle s'obstina à rester sur son coin de terre. Irrités de cet entêtement, les amis de M. de Rapin l'engageaient à passer outre, lui disant qu'il lui ferait facile de mettre le droit de son côté au moyen de quelque ancien privilége du seigneur. Mais il n'en voulut rien faire : « J'aime bien mieux, leur dit-il, que mon jardin soit irrégulier que d'avoir une injustice à me reprocher. » Et la vieille femme, qui vivait de charité, n'en continua pas moins à venir tous les jours au château où on lui donnait l'aumône comme auparavant.

La vie publique de Jacques de Rapin était dirigée par les mêmes mobiles que sa vie privée. L'austérité de ses principes, la considération qui s'attachait à ses lumières & à son nom, l'avaient désigné aux suffrages de ses coreligionnaires : il sut nommé en 1657 secrétaire du synode de

^{(1) «} Il abolit une coutume établie, qui est qu'un paysan empruntant certaines mesures de bled râsé, le paysan les rend comble, ce qui fait un intérêt excessif. Au lieu de cela, M. de Rapin se contentoit qu'on lui rendit précisément autant de bled qu'il en avoit prêté, & si les paysans n'estoient pas en état de le payer au temps marqué, il attendoit leur commodité. » (Mémoires de la famille de Rapin.)

Mauvezin; mais on lui suscita quelques difficultés à l'occasion de ces fonctions, & il crut devoir s'abstenir dès lors d'assister à aucune autre assemblée. Toutes les instances de ses amis ne purent ébranler sa décision. Il ne voulut même pas en faire partie au titre de commissaire du roi (1). Cette charge, plus honorisque que réelle, était tenue par un gentilhomme désigné par le gouverneur de la province (2); le marquis de Calvisson, lieutenant de roi du Haut-Languedoc, malgré les resus répétés de M. de Rapin, avait tant d'estime pour lui, qu'il le désigna plusieurs sois comme commissaire du roi, en ces termes : « Je nomme M. de Rapin, & s'il ne veut pas, un tel... (3). »

Le synode du Haut-Languedoc s'assembla en septembre 1679, à Réalmont. Les circonstances étaient trop graves pour que Rapin se dispensat d'y assister (4). Il y alla avec son fils aîné & prit part à ses déli-

^{(1) «} Ce commissaire estoit nommé pour assister au synode de la part du roi, asin qu'il ne s'y passair rien contre son service. Le roi donnoit cent écus à ce commissaire, qui tenoit Table [qui siégeoit] & estoit fort respecté par tout ce synode. » (Mémoires de la famille de Rapin. — Voy. aussi Drion, Hist. chronologique de l'Eglise protestante de France, II, p. 145.)

⁽²⁾ La circonfcription du fynode comprenait le Haut-Languedoc, la Haute-Guyenne & le pays de Foix. (Mémoires de la famille de Rapin.)

⁽³⁾ Idem.

⁽⁴⁾ Les chambres de l'Edit venaient d'être supprimées & leurs conseillers incorporés dans les chambres des enquêtes & de la Tournelle, sans qu'ils pussent entrer dans les grandes chambres, qui furent exclusivement réservées aux catholiques (juillet 1679). Le 15 novembre suivant, une déclaration royale renvoya aux grandes chambres toutes les affaires des résormés, afin de leur ôter même la possibilité d'être jugés par des conseillers protestants. (Drion, Histoire chronologique de l'Eglise protestante de France, pp. 143 & 144.)

En feptembre 1680, un nouveau fynode s'affembla à Mauvezin; M. de Rapin fut follicité par fes amis d'y affifter, en raifon d'une innovation dont s'émurent à juste titre les réformés. Le roi venait de décider qu'il y aurait à chaque synode un commissaire catholique qui siégerait à côté du commissaire réformé. M. de Malide, gentilhomme de Basse-Guyenne, sut choisi pour ces dernières sonctions & on lui donna pour collègue un vieux gentilhomme catholique, homme d'honneur, mais peu habile, qui, circonvenu par un M. de Nogués, catholique fanatique, sit un rapport désavorable aux résormés. Toutesois il se ravisa, & à l'insu de Nogués, il en fit une sorte de palinodie, plus consorme à la vérité, & crut devoir envoyer ses deux rapports au duc de Roquelaure, gouverneur de la province, qui les reçut en même temps que celui de Malide. Le duc, favorablement

bérations. Mais, quelque zèle qu'il eût d'ailleurs pour la religion, il ne voulut jamais entrer dans les voies violentes & illégales où le parti de l'action voulait entraîner les Eglises. Aussi, en 1681, refusa-t-il d'assister à une réunion qui eut lieu à Toulouse & à laquelle prirent part plusieurs notables résormés de Languedoc & de Guyenne; on y devait prendre jour pour qu'il sût prêché à la sois dans toutes les églises condamnées. Le secret sut vendu, l'assaire manqua presque en entier, & ne servit qu'à animer davantage contre les résormés ceux qui les représentaient au roi comme des rebelles dangereux qu'il fallait écraser. Cette conduite prudente & modérée n'empêcha pas les ennemis de M. de Rapin de répandre contre lui des accusations mensongères. Il sut obligé de venir, en plein Parlement, démentir par sa présence les calomnies qui représentaient sa maison comme un soyer de conspirations & comme un dépôt secret d'armes & de munitions (1).

Mais le moment du repos suprême approchait pour cet esprit si actif, si douloureusement tendu vers les angoisses de ses frères persécutés. Un travail assidu, la fréquence stérile des assaires de religion, pour lesquelles il n'avait jamais voulu recevoir d'honoraires (2), noble désintéressement

disposé pour les protestants, bien qu'il ne partageât point leurs idées, ayant rencontré peu après M. de Rapin à Toulouse, lui raconta le fait en se gaussant du commissaire catholique, & lui dit qu'entre les deux rapports tout différents que ce dernier lui avait adressés, il avait choisi pour l'envoyer à la cour celui qui était le plus consorme à celui du commissaire protestant. Mais les ménagements que les gens de bien auraient voulu conserver avec les résormés, n'empêchèrent pas l'œuvre d'iniquité de s'accomplir sous les insluences que chacun sait.

⁽¹⁾ Mémoires de Cécile de Rapin.

⁽²⁾ Une notice fur Isabeau de Paulet, confesseur de la foi résormée en 1682, a été publiée dans le Bulletin du protestantisme (année 1863, p. 169), d'après un mémoire qui aurait été rédigé par Paul de Rapin-Thoyras, selon l'auteur de cette communication, M. Cl. Compayré. Ce mémoire est évidemment dû à son père, qui signait comme lui Thoyras-Rapin. Le sutur historien n'aurait eu que seize ans en 1682; il ne plaida qu'une seule cause & avec un médiocre succès. Toutes les probabilités concourent à établir que M. Compayré a été induit en erreur par la similitude des noms.

partagé par deux de ses collègues, le célèbre Claude Brousson (1) & Rozel de Beaumont (2), absorbait son temps, épuisait ses ressources & ses forces. Les malheurs qui frappaient ses coreligionnaires réveillaient dans son âme protestante de douloureux échos; la sièvre de l'angoisse minait peu à peu sa robuste constitution.

⁽¹⁾ Claude Brouffon, fils de Jean Brouffon & de Jeanne de Paradez, naquit à Nîmes en 1647. Issu d'une famille ancienne & distinguée dans la magistrature de son pays (éteinte au commencement de ce siècle dans la famille Des Hours de Calviac), le jeune Brouffon suivit les traces de ses ancêtres. Après de brillantes études de droit, il fut reçu avocat à la chambre mi-partie de Castres, qu'il suivit à Castelnaudary, & durant vingt ans il consacra tous les efforts de son talent à défendre les intérêts particuliers & généraux de ses coreligionnaires. En juillet 1683, une affemblée se tint dans sa maison à Toulouse, & les réformés qui la composaient, hommes d'action & d'énergie, réfolurent d'en appeler au roi des injustices & des vexations de tous genres qu'on faifait pefer fur leurs coreligionnaires. Ils rédigèrent une déclaration où ils exposaient leurs griefs, en même temps que leur réfolution de recourir à une lutte ouverte si justice ne leur était pas rendue. Quelque temps après, une nouvelle requête (7 août) était adreffée au roi ; elle ne produifit aucun effet. Les protestants prirent alors les armes, le foulèvement commença dans tout le midi, mais les troupes royales marchèrent sur le Dauphiné, & cette province & celle du Vivarais furent tour à tour le théâtre de fanglants engagements. Les dragons de Teffé entrèrent dans les Cévennes, & Noailles, établiffant à Nîmes fon quartier général, chercha à s'affurer des chefs des proteftants. Brouffon, poursuivi, échappa comme par miracle, &, gagnant la Suiffe, exerça quelque temps à Laufanne fa profession d'avocat. Mais cette vie paisible ne pouvait suffire à son énergie; il résolut, par un dévouement sublime, de porter à ses frères gémissant sous la persécution, des consolations & des encouragements au péril de sa vie. Bientôt les résultats bénis de sa mission se firent connaître, & sa tête fut mise à prix. Arrêté à Pau en 1698, il fut conduit à Montpellier, & après avoir été présenté à la question & pendu, il fut roué sur la place du Peyrou, le 4 novembre. (Voir France protestante, art. Brousson.)

⁽²⁾ Jean-Jacques de Rozel, fieur de Beaumont, né à Castres, fils d'un ancien avocat-général à la Chambre de l'Edit, mourut très-âgé à Berlin le 23 novembre 1729. Il avait sait d'excellentes études dans les académies protes avait dû quitter une brillante clientèle qu'il facrissa à la liberté de sa conscience. Il gagna la Suisse à la Révocation, puis se fixa dans le Brandebourg, où l'Electeur, rendant justice à son mérite de jurisconsulte & à la réputation de probité & de piété qui l'avait précédé parmi ses compagnons d'infortune, le nomma conseiller d'ambassade & le chargea de présider à l'établissement des résugiés dans ses Etats. En 1697, il sut nommé membre du Consistoire de l'église française de Berlin. Il n'eut pas d'ensants d'Isabeau de Narbonne-Caylus, qu'il avait épousée en Prusse. Rozel-Beaumont a laissé des lettres & des remarques critiques sur divers ouvrages, qui se distinguent par un esprit plein de tact & d'urbanité. Ses OEurres mèlées, en prose & en vers (Amsterd., H. Du Sauzet, 1722, un vol. in-12) ont été réimprimées en 1750. On y remarque une épitre en vers, dédiée à Veyssiére-Lacroze, dans laquelle l'auteur retrace les persécutions sousses.— France Protestante, art. Rozel.

Un matin du mois d'août 1685, un des principaux commerçants de Montauban, nommé Solinhac (1), vint de fort bonne heure trouver M. de Rapin qui était alors à Toulouse. Il lui apprit que l'intendant de la province avait sait savoir à tous les notables résormés de Montauban, qu'ils eussent à se trouver à l'hôtel-de-ville, le lendemain, à une certaine heure, sans leur donner la raison de cette convocation insolite. « M. de Rapin sut extraordinairement frappé de cette nouvelle, car il « avoit toujours regardé Montauban comme sa patrie; il comprit bien « que l'on ne saisoit pas cette démarche sans s'estre auparavant asseuré « de la plus grande partie ou du moins des principaux d'entre les ré- « formez. » Quelques moments après cette visite, en plein été, il sut sais d'un frisson, se mit au lit, & le samedi suivant, 18 août, après quatre jours de soussers, il rendit le dernier soupir. Deux mois après, l'Edit de Nantes était révoqué.

Voici la dernière page des Mémoires écrits par son fils, où ont été puisés presque tous les détails qui précèdent. La simplicité touchante du récit, l'intérêt qui s'attache au souvenir des persécutions dont les résormés surent victimes, justifieront cette dernière citation:

- « Pendant la maladie de mon père, il n'eust ni prières ni consolations « que de mon frère de Thoyras & de moy, qui estions les seuls de la « famille auprez de luy; car le ministre de Toulouse estoit en suitte. « Pour luy, il ne se plaignit jamais. Il estoit dans des élévations d'âme « continuelles, ce qu'on connoissoit à ses yeux, lorsqu'il ne parloit pas, « & il témoigna constamment & de la manière la plus expresse, une
- (1) Au fynode de Saint-Antonin, en 1668, on trouve au nombre des députés Solinhac, ancien de l'églife de Corbarieu. A celui qui fe tint dans la même ville en 1682, figura Solinhac, ministre de Réalville. Le personnage dont il est ici question était sans doute un autre Solinhac, ancien de l'église de Montauban, qui su choisi pour secrétaire du synode provincial de Milhau en 1674. Voir France Protestante, art. Jaussaud. Cf. Journal de Dangeau, au 2 septembre 1685.

« entière résignation à la volonté de Dieu. Quoique sa mort nous cau-« sast la douleur la plus vive que l'on puisse ressentir, & que ce sust « une perte irréparable pour nous à tous égards, nous la regardâmes « pourtant comme une grâce que Dieu luy avoit saite, à cause de l'as-« freuse circonstance de temps où nous estions.

« Le lendemain de sa mort, nous accompagnâmes son corps, mon « frère & moy, jusqu'à Mauvers, qui n'est qu'à trois lieues & demy de « Toulouse, où il fust enterré dans le sépulchre de nos ancestres. C'es-« toit un pavillon basti exprez pour cest usage au milieu d'un champ, « ayant tout autour, à quelque distance, une muraille, pour enterrer « les domestiques dans l'espace découvert qui estoit entre deux. Qui « n'auroit cru que son corps auroit esté là en repos, jusqu'au jour du « jugement? Mais comme si l'on s'estoit repenti de ne pas l'avoir mal « traicté, persécuté personnellement pendant sa vie, on le persécuta après « sa mort. J'appris quelques années après (1), que M. Le Gendre, in-« tendant de Montauban, estoit allé à Mauvers avec cinq cents hommes « & plufieurs chevaux chargez d'outils, & que non-seulement il avoit « fait démolir ce bastiment, sous prétexte qu'on l'appeloit La Chapelle, « bien que ce n'en eust jamais esté une, mais que mesme il avoit fait « déterrer les corps qui y estoient, dont celuy de mon père estoit le « dernier & avoit fait répandre les os dans les champs. »

Jacques de Rapin laissa six enfants. L'aînée, Cécile, épousa son cousin germain, Paul de Rapin, baron de Mauvers. C'était un jeune officier, plein de mérite & d'avenir; sa cousine l'aimait & en était tendrement

⁽¹⁾ Ce fut en 1700, quinze ans après la mort de Jacques de Rapin, qu'eut lieu cette odieuse profanation. Son corps était dans un parsait état de conservation; on le jeta dans un fossé au bord de la route; les matériaux de la chapelle furent vendus aux enchères & l'argent donné au curé pour dire des messes » pour le falut des petits-ensants de Jacques de Rapin »! — Mémoires de Cécile de Rapin.

aimée, mais leur peu de fortune à tous deux, plus encore que la disproportion de leurs âges, avait longtemps retardé le consentement de leurs parents à leur union. Paul de Rapin servait sous les ordres du duc de Luxembourg, quand arriva en Guienne la nouvelle que son régiment avait été l'un des plus maltraités au siège d'Oudenarde. M. de Rapin, qui aimait fort son neveu, était dans une vive anxiété à son sujet, & ne put s'empêcher de témoigner à sa fille l'étonnement qu'il éprouvait de ne pas la voir partager sa sollicitude.

« Mon père, lui dit-elle alors, je ne puis me résoudre à vous voir dans « la peine, j'aime mieux vous dire la vérité au risque de vous déplaire, « car malgré vos désenses, j'aime toujours mon cousin. Voici un billet « qu'un soldat m'a porté ce matin, sur lequel il a écrit ces mots : Je « suis échappé de cette terrible affaire pour vous aimer toujours. »

Touché de ce que sa fille avait mieux aimé lui avouer sa désobéissance que de le voir dans l'inquiétude, M. de Rapin l'embrassa tendrement, &, tout en lui faisant apprécier les motifs qui l'avaient empêché de confentir à ce mariage, il ne s'y opposa plus. Au retour du jeune capitaine, les deux amants surent unis. Mais leur bonheur sut bientôt cruellement traversé : la persécution s'acharna contre les châtelains de Mauvers, & la jeune baronne, qui était en couches, faillit en devenir solle. Des dragons vinrent au château, & battaient jour & nuit le tambour dans la chambre où elle était couchée; réduit au désespoir & la voyant prête à mourir, Paul de Rapin faiblit, il signa l'acte d'abjuration & sa semme sut sauvée. Mais cette abjuration forcée ne sut suivie que de ces sormes toutes extérieures, dont le clergé catholique se contentait alors, & Paul de Rapin-Mauvers n'abandonna pas la religion de ses ancêtres. Quelques années plus tard, à son lit de mort, il rendit un sidèle témoignage de sa soi en Christ.

Après avoir fait ses premières armes en Hollande, il avait servi en Flandre & en Italie, sans s'élever plus haut que le grade de capitaine;

en 1679, il se retira du service & céda sa compagnie à son plus jeune frère.

Choisi avec le comte de Rochesort pour lever la taxe de guerre, dite de l'arrière-ban, il s'acquitta de cette mission délicate de la manière la plus honorable, & sut mériter l'estime & la reconnaissance de l'intendant & de la noblesse de sa province. Des six ensants qu'il avait eus de Cécile de Rapin, cinq vivaient encore quand il mourut en 1694. La même année, sa veuve & ses deux filles étaient enlevées à main armée de leur château de Mauvers & conduites à Montpellier & à Toulouse: ses fils furent enfermés par une lettre de cachet dans d'autres couvents. Aux nombreux amis qui s'émurent de cette séquestration arbitraire, on donna pour prétexte que, non-seulement Mme de Rapin élevait ses enfants dans la religion réformée, mais encore disfuadait ses coreligionnaires de suivre la volonté du roi. Au bout de cinq ans de tribulations & d'avanies de tout genre, sa patience & sa résignation lassèrent ses persécuteurs : en 1699, Mme de Rapin & ses enfants sortirent de prison, la famille dispersée se réunit, mais pour se séparer de nouveau. L'aîné des jeunes de Rapin n'avait pas douze ans lors de la mort de leur père; peu après sa sortie du couvent où il sut ensermé, il eut une enseigne colonnelle dans un régiment d'infanterie; capitaine à dix-sept ans, il mourut en traversant les Alpes après le siège de Turin (1706). Le cadet, aussi capitaine, mourut à vingt-quatre ans au siège de Fribourg; quant au second fils, Jacques de Rapin-Mauvers, il se maria en France avec Elisabeth de Rioupeyroux & eut six enfants que nous retrouverons plus tard.

M^{me} de Rapin-Mauvers demeura longtemps veuve. Ses Mémoires (1), malheureusement incomplets, nous apprennent qu'elle eut à subir de nouvelles persécutions.

⁽¹⁾ Les Mémoires de Cécile de Rapin se trouvent en original dans les archives de M. Jean de Dompierre de Jonquières, à Copenhague, descendant, par les semmes, de l'historien Rapin-Thoyres.

Peu après la violation de la fépulture de sa famille en 1700, une lettre de cachet l'envoya aux Nouvelles-Catholiques de Montauban. Ses enfants se trouvaient déjà dans cette ville : les filles dans des couvents, les garçons aux colléges des jésuites. M^{me} de Rapin obtint sa liberté par l'intervention de quelques amis dévoués, se fixa d'abord à Montauban, auprès de ses ensants, puis à Toulouse, & se décida ensin à quitter la France. Elle sut s'établir à Utrecht, où se trouvait alors son beau-frère, naguère colonel au service de Hollande, & y mourut en 1739 dans les dispositions pieuses & résignées que n'avaient pu affaiblir les longues épreuves qu'elle avait supportées.

Les femmes de la maison de Rapin se distinguèrent plus d'une sois par de tels sentiments: développés & sortisés par la persécution, les résormés mourant dans l'exil, loin de leurs ensants qui leur avaient été violemment enlevés, leur laissaient comme un saint héritage l'exemple de leur sermeté dans la soi. Les pieuses leçons des mères, prosondément gravées au cœur de leurs silles, suffirent plus d'une sois à les préserver d'une apostasse que ne rendaient que trop sacile & la faiblesse de leur âge & les suggestions persides dont elles étaient entourées.

Peu de femmes ont montré autant d'énergie & de persévérance dans leur foi que Jeanne de Pélisson, mère de Cécile de Rapin-Mauvers, dont nous venons d'esquisser la vie d'après les intéressants Mémoires qu'elle a laissés. Si l'on en croit le portrait que Rou nous en a conservé (1), « Jeanne de Pélisson se distinguait par une vertu sans austérité, une « piété sans faste, par une patience angélique & une grandeur d'âme « extraordinaire. » Elle eut assurément besoin de toutes ces nobles vertus, la pauvre semme! car, à partir de la mort de son mari, auquel l'unissait la plus vive assection, tout devint obscur & douloureux dans sa vie. Ses fils sont dispersés, sa fortune est perdue; réduite à suir & à se cacher, elle a pour persécuteur son frère, son gendre pour dénonciateur.

⁽¹⁾ Mémoires de Jean Rou, 11, 304.

M. Nayral a publié (1) quelques lettres relatives à Jeanne de Pélisson, qui montrent à quel point, dans ces tristes temps de la persécution religieuse, se réalisaient ces paroles prophétiques de Jésus-Christ: «Vous serez « même livrés par vos pères & mères, par vos frères, par vos parents « & par vos amis; & ils en seront mourir d'entre vous. Et vous serez « haïs de tout le monde, à cause de mon nom; mais celui qui persé- « vérera jusqu'à la fin, c'est celui-là qui sera sauvé. (Saint Luc, xx1, v. 16; « Saint Matthieu, x, v. 22.) »

Après la Révocation, le roi envoya dans chaque province un commissaire avec des pouvoirs suffisamment étendus pour presser l'exécution des mesures sévères qu'emportait la promulgation du nouvel Edit. De Caraman-Bonrepos, né à Castres au milieu du xviie siècle, allié aux premières familles du pays, fut choisi pour remplir ces difficiles & pénibles fonctions. Un court passage dans la carrière des armes l'avait habitué à exécuter fidèlement les ordres de ses supérieurs, mais la modération de son caractère, le sentiment de l'injustice des mesures extrêmes dont l'exécution lui était confiée, rendirent sa mission moins douloureuse; tout en obéissant ponctuellement aux ordres reçus, il en adoucissait la rigueur & voyait avec répugnance les vexations dont les protestants étaient l'objet. Il était en correspondance avec le ministre Louvois & plusieurs personnages de la cour, Noailles, Créqui, Pélisson & autres (2). Cette correspondance fort curieuse offre un ensemble plein d'intérêt. Plusieurs pièces adressées, soit à Pélisson, soit à l'intendant Basville, y concernent Jeanne de Pélisson. On pourra juger par ces lettres, émanées d'un fonctionnaire catholique modéré & tolérant, ce que l'on pouvait attendre & craindre de ceux bien plus nombreux qui n'étaient ni tolérants ni modérés.

Mme de Rapin-Thoyras, veuve depuis quelques mois, ne sachant

⁽¹⁾ Biographie Castraise, 111, 279 à 283, art. Rapin de Thoyras (Jean-Jacques de).

⁽²⁾ Biographie Castraise, 1, 291, art. Caraman.

comment se désendre des obsessions des prêtres qui l'entouraient, essaya de se dérober par la suite à la contrainte dont elle était l'objet. Ellemême encouragea ses deux fils, Paul & Salomon de Rapin, à s'expatrier plutôt que de renier la soi de leurs ancêtres, &, lorsqu'ils surent partis pour l'Angleterre, pressentant le sort que la charité de son frère lui réservait, elle trouva un asile chez quelque obscur métayer. Mais elle ne jouit pas longtemps de cette tranquillité relative.

« Je vous envoie, Monsieur, une lettre que Monseigneur l'évêque de « Lavaur m'a écrite au sujet de M^{me} de Rapin, — écrit le 24 août 1686 « Bonrepos à Pélisson, — je l'avais consulté après que j'eus parlé à M. de « Mauvers [Paul de Rapin-Mauvers] & vous verrez qu'il se trouve dans « le même sentiment que j'étais de ne point communiquer la retraite « de Madame votre sœur à M. de Basville, dans la crainte qu'il ne pût « point s'empêcher (1) de la faire mettre dans un couvent... J'ai pris « des mesures pour la faire venir en lieu où elle pourra se rétablir de « ses peines & satigues, & peut-être le repos qu'elle goûtera lui don- nera des dispositions plus savorables pour écouter ce que vos amis & « les miens pourront lui dire touchant les vérités de la religion. »

Toutesois, M. de Caraman ne put s'abstenir longtemps de signaler au grand inquisiteur du Languedoc, Basville, la rébellion de M^{me} de Rapin; il lui écrivait de Castres, le 6 septembre 1686: « Je vous envoie une « lettre de M. Pélisson, que le gendre de M^{me} de Rapin me rendit il y « a quelque temps, mais comme il n'a jamais voulu dire l'endroit où « elle était que je ne lui donnasse quelque certitude du traitement que « vous pourriez lui faire, j'ai disséré à vous l'envoyer, espérant de la « découvrir, ce qui m'a été impossible... Si vous voulez lui faire la « grâce de la reléguer en quelque endroit du diocèse de Lavaur, comme

⁽¹⁾ Le mot est charmant! - Nous conservons l'orthographe donnée par M. Nayral.

" M. Pélisson vous en supplie, je crois que Revel serait le lieu le moins " propre à cause du grand nombre de nouvelles catholiques qu'il y a. " Il me semble qu'elle serait mieux à Lavaur par la commodité que

« M. l'évêque aurait de l'entretenir (1). Ce serait dans la suite un

« moyen de pouvoir la mettre dans un couvent, M. Pélisson m'ayant « marqué par une lettre particulière qu'il ne serait pas fâché qu'elle y

« fût. Cette femme est si entêtée de sa religion qu'elle se cache avec

« plus de facilité qu'une autre, tous les lieux lui étant également bons.»

Dans une autre lettre adressée à Pélisson, Bonrepos lui fait entendre que le temps de la douceur & des ménagements est passé, qu'il a cru devoir en user largement, mais que, pour « attaquer cet esprit sort en« têté, » il saut agir autrement, & qu'ainsi saisant, il a lieu de croire qu'il sera « entré dans l'esprit » de Pélisson. « Il sera malaisé, ajoute-t-il « en terminant, d'obliger son gendre de dire où elle est, à moins que de « le saire arrêter lui-même.» On ne sut malheureusement pas obligé d'en arriver là, comme le prouve la lettre suivante adressée par le même Bonrepos à Basville à la date du 20 septembre : « M. du Terrail (2) a « ensin découvert où est la sœur de M. Pélisson. Je ne ferai pourtant « rien à son égard que je ne sache ce que vous aurez eu d'agréable « d'ordonner sur la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire il y a quel- « ques jours sur ce sujet, n'osant point la faire conduire dans une mai- « son particulière à Lavaur sans savoir si vous voulez lui faire cette grâce. « M. du Terrail est pauvre & a très-bien servi. Si vous aviez pour

⁽¹⁾ Pélisson avait instamment demandé à Bonrepos de faire reléguer sa sœur par l'Intendant de la Province, dans le diocèse de Lavaur, comptant sur l'exemple du grand nombre de catholiques qui se trouvaient dans ce pays, pour amerier plus promptement Mae de Rapin à se convertir.

M. Marcou n'a pu passer sous silence cette correspondance de Bonrepos & de Pélisson, ni s'empêcher de condamner ce dernier d'avoir employé « sur sa propre famille les deux moyens de conversion qui soulevaient les plaintes des résormés, la corruption & la force. » — Etude sur Pellisson, &c., p. 354.

⁽a) Paul ou Jacques de Chauvet, sieur du Terrail, originaire de Revel, avait épousé Marie de Rapin, seconde fille de Jeanne de Pélisson. — Voy. Haag, France Protestante, t. vIII, p. 383.

« agréable, Monsieur, de lui faire donner quelque chose lorsque vous « ferez distribuer le revenu des biens des fugitifs, je vous en aurais une « très-sensible obligation. » On ne sait point si le sieur du Terrail toucha la récompense de sa lâche trahison, mais sa belle-mère sur ensermée dans un couvent de Lavaur, bien que les foldats de Basville qui vinrent la chercher dans sa retraite l'y eussent trouvée assez malade pour qu'on ne pût de plusieurs jours la transporter au couvent. Elle y languit longtemps, sans aigreur, sans amertume contre le triste zèle de son srère, qui n'avait pas rougi de séduire son gendre & de l'amener à trahir sa retraite, opposant une patience & une douceur angéliques aux sollicitations inceffantes de l'évêque de Lavaur. Rien ne put ébranler sa constance & sa soi, & ses persécuteurs, lassés, expulsèrent du royaume « cet « esprit si fort entêté. » La pauvre martyre arriva péniblement à Genève; sa santé, minée par le chagrin & la souffrance, déclina rapidement, &, après une grave maladie, elle quitta ce monde de douleurs pour l'éternité glorieuse, le 13 février 1706.

·	1
	1
	ŀ
	ı

CONSTRUCTION OF THE PROPERTY O

CHAPITRE IV

Enfance & première jeunesse de Rapin-Thoyras. — Querelles & disputes. — Rapin devant les Maréchaux de France. — Académies protestantes. — Leur organisation, leurs tendances diverses. — Rapin commence l'étude du droit sous la direction de son père. — Son insuccès. — Ses études. — Il part pour l'Angleterre. — Certain abbé essaie de le convertir à l'instigation de Pélisson. — Sa suite. — Nouvelles tentatives de son oncle pour le convertir. — Lettre de Rapin-Thoyras à Leduchat. — Les désenses de Fouquet. — Pélisson convertisseur. — Résultats de son éloquence dorée. — Il échoue dans ses tentatives pour convertir son neveu.

OUS avons retracé, trop longuement peut-être, les vies plus ou moins illustres, mais toujours marquées au coin de l'honneur, de la droiture & de la foi, de ceux qui furent les ancêtres de l'historien Rapin-Thoyras. Les pages qui précèdent ont montré que,

dans cette famille où le courage & la vertu semblaient héréditaires, les semmes même participaient à l'énergie morale de leurs époux, & que cette énergie & cette fidélité chrétiennes pouvaient aller jusqu'au martyre.

C'est après avoir pénétré, en quelque sorte, dans l'intimité de ces cœurs sidèles & de ces nobles caractères, que nous pourrons dire de Rapin-Thoyras, que ceux qui l'ont précédé dans la vie lui avaient transmis leurs vertus & leurs exemples avec leur sang. Deux siècles nous séparent de ces soldats chrétiens dont les ombres vénérées ont plané sur sa vie; encore quelques années, & ces souvenirs du passé, ces tradi-

tions de famille, auront disparu, comme tant d'autres traces de ce que furent nos pères, sans qu'il reste même un vestige de la tombe prosanée où surent déposés leurs restes. Chercher à recomposer leurs traits essacés par le temps, replacer dans le cadre de leur époque ces sigures martiales & austères pour en sormer la galerie de famille qui précède & qui attend le portrait de Rapin-Thoyras, tel était le but que nous nous étions proposé, & que nous aurions voulu moins imparsaitement atteindre.

L'année de la fête de Vaux & de la chute éclatante qui en fut la suite, catastrophe mémorable dans laquelle nous avons vu son père & son oncle impliqués à des titres divers, en 1661 & le 25 mars, « Paul « de Rapin, écuyer, seigneur de Thoyras, naquit à Castres en Albigeois.»

Il ne montra pas dans ses premières années ces dispositions sérieuses, ce sens droit & ferme, cette ardeur pour l'étude qui se révéleront plus tard dans le futur historien. D'un naturel vif & emporté, les premiers traits de sa jeunesse qui nous aient été conservés, sont empruntés à des récits de querelles & de combats. A peine âgé de dix-sept ans, il provoque un de ses camarades d'académie sous le prétexte le plus suille, &, défarmé sur le terrain, il ne doit la vie qu'à la générosité de son adverfaire. Un an plus tard, autre querelle. Il étudiait à Saumur, lorsqu'un soir, ayant achevé son travail & se promenant tranquillement sur les remparts, il fut assez rudement heurté par un promeneur. Le passage était fort étroit; le passant, beaucoup plus âgé que le jeune étudiant, avait pu croire que le haut du pavé ne lui serait pas disputé, mais il n'en fut point ainsi: furieux de ce qu'il regarde comme un sanglant affront, le jeune Rapin court chercher son épée, qu'un prudent règlement défendait aux étudiants gentilshommes de porter en public, & revient bientôt après pour se mesurer avec son adversaire. Mais celui-ci, peu soucieux de son mésait, avait paisiblement continué sa route; Rapin court après lui sans pouvoir le rejoindre, le cherche plusieurs jours dans la ville, apprend qu'il est parti pour Paris, se jette dans le coche sans balancer & tombe encore tout échauffé de colère chez son parrain Pélisson. Mais un avis

de Saumur avait mis l'oncle sur ses gardes, il avait fait diligence auprès des Maréchaux de France(1), lesquels s'empresserent de lui envoyer un exempt qui trouva le jeune duelliste en train d'être morigéné par le prudent Pélisson. Aux premières paroles de l'officier de la Connétablie, Rapin se trouble & s'étonne; il proteste, il réclame les droits de son honneur offensé, mais sans l'écouter, on l'entraîne devant ses juges, où il retrouve son adversaire qu'ils avaient fait également assigner. A désaut de la leçon qu'il eût tant voulu lui donner, Rapin eut du moins la satisfaction de l'entendre condamner « à tenir prison au Fort-l'Evêque, jusqu'à ce que « l'offensé trouvât bon qu'il en sortit. » A peine hors de cette méchante affaire, & dès le lendemain, le jeune étudiant rencontre au détour d'une rue le frère du prisonnier. C'était « une des bonnes lames qu'il y eût.» La conversation s'engage en des termes tels qu'une nouvelle rencontre devient nécessaire, &, sans plus de retard, les voilà tous deux flamberge en main & l'épée de Rapin dans le corps de son adversaire avant que les passants les aient pu séparer. Toutefois, « cette dernière avanture « fut tenue secrète, de peur que Messieurs les Maréchaux de France « n'en fussent irritez; » car la précédente affaire n'avait eu que trop d'éclat, malgré les soins de Pélisson, qui craignit avec raison que cette belle équipée ne compromît la carrière de son neveu. Celui-ci, dont la colère avait peine à s'apaiser, usait largement des termes de l'arrêt qui avait mis en prison son adversaire & l'avait laissé à sa discrétion. Il ne fallut rien moins pour obtenir sa délivrance que l'intervention du princeévêque de Strasbourg qui se trouvait alors à Paris (2). L'évêque sollicita

⁽¹⁾ Le tribunal des Maréchaux de France, juridiction exceptionnelle créée fous Henri II, connaissait exclusivement des affaires d'honneur, & jugeait en dernier ressort des dissérents qui s'élevaient entre les gentilshommes sur de semblables questions. — Voir Pièces justificatives, note C.

⁽²⁾ François-Egon de Furstemberg, né en 1626, mort à Strasbourg en 1682, principal ministre de l'Electeur de Cologne, était vu avec beaucoup de saveur à la cour de Louis XIV, ayant rendu à ce prince des services signalés. Il su prince-évêque de Strasbourg de 1663 à 1682; son frère, Guillaume-Egon, lui succèda dans cette charge & dans la saveur du roi de France, qui sit nommer ce dernier cardinal.

l'étudiant, qui consentit enfin, plus d'un mois après, à l'élargissement du malencontreux promeneur de Saumur. On renvoya Rapin à l'école avec une bonne mercuriale, & ses parents mirent tous leurs soins à modifier en lui cette humeur querelleuse dont les écarts paraissent du moins s'être bornés à cette dernière escapade.

Tout jeune encore, Paul de Rapin avait reçu à Castres, dans la maison de son père, les premiers rudiments du latin, mais ses progrès ne répondirent que faiblement aux espérances de son précepteur & de ses parents. Aussi ces derniers n'hésitèrent pas longtemps à le placer sous la sérule plus efficace & plus austère des maîtres de l'Ecole ou Académie de Puylaurens, où presque toute la noblesse protestante du Midi envoyait ses enfants.

L'Académie de Puylaurens fut la dernière transformation du collége de Montauban, fondé en 1579, lequel avait succédé lui-même à une institution du même genre, fondée près de cent ans auparavant. Par sa forte organisation, ce collége devint le type & le modèle de ces grandes écoles protestantes célèbres aux xv1° & xv11° siècles.

Il était dirigé par un principal, « homme craignant Dieu, grave en « toutes ses actions, doué de bon sçavoir & principalement versé es « lettres humaines, propre aussi à faire une profession publique, estant « du corps de l'Académie. » Un conseil académique, choisi parmi les notables résormés de la ville, de concert avec l'intendant de la province, nommait le principal. Ce dernier logeait primitivement dans les bâtiments du collége avec les sept régents ou professeurs qui se partageaient l'enseignement; mais en 1623, la pénurie des églises obligea le synode de la Rochelle à adopter un mode de direction plus économique : un pasteur, choisi parmi ceux de la ville, administra désormais le collége, & les régents cherchèrent au dehors leur gîte & leur pitance.

Les matières sur lesquelles roulait l'enseignement étaient nombreuses & variées; les auteurs grecs & latins, bien plus nombreux que de nos jours, servaient de thème à une soule d'exercices, qui avaient pour ré-

fultat de donner aux écoliers la prompte & pleine possession de la langue latine. Dès leur bas âge, dans la classe de septième, un sous-maître leur apprenait à lire & leur mettait entre les mains les Distiques de Caton; ils n'y comprenaient pas grand'chose, mais ils lisaient en latin, & dans la sixième, on les exerçait à dire & à composer de petites phrases dans la langue de Cicéron. Dès lors, le pli était pris : & une sois les élèves admis dans les classes supérieures, il leur était désendu de s'exprimer, à l'intérieur du collège, autrement qu'en latin. Aussi la plupart arrivaient-ils à s'énoncer dans cette langue avec autant de facilité que dans la leur.

Les punitions avaient trois degrés: l'admonestation, la verge, dont les maîtres ès-arts étaient seuls exempts, & enfin l'exclusion; les deux premiers châtiments étaient administrés « au son de la cloche, en la salle « commune, en présence du principal & de tous les régents. » Le mercredi matin & le dimanche les élèves étaient tenus d'assister au service divin. De plus, le dimanche matin, il se faisait un catéchisme pendant lequel toutes les classes étaient interrogées. L'inexactitude & le manque de recueillement étaient sévèrement punis. Tous les écoliers, tant du collége que de l'académie, étaient externes; cette règle était générale (on ne cite que le collége de Metz qui eût des élèves internes), ils devaient venir aux classes avec leurs robes, de même que leurs régents qui, en cela comme en toutes choses, devaient leur servir d'exemple.

Au mois de septembre il y avait trois semaines de vacances. Elles s'ouvraient par une distribution de prix, qui consistaient en livres ou en écritoires dorées, selon les classes, & par une allocution du recteur en présence des magistrats de la ville convoqués à la sête, comme de nos jours.

Tels étaient ces règlements de l'académie de Montauban, qui donnent une idée avantageuse des fortes études que saisait alors la jeunesse protestante. Promulgués en octobre 1600, ils surent en vigueur jusqu'en 1661, époque à laquelle, par un ordre exprès du roi, l'académie de Montauban fut expulsée de la ville, réunie à l'école de Puylaurens, & les bâtiments qu'elle occupait donnés aux Jésuites. Ces mesures arbitraires, cette brusque suppression dont les résormés restèrent consternés, surent la conséquence d'une misérable querelle entre les étudiants protestants & les écoliers catholiques (1).

Transférée à Puylaurens (2), l'académie de Montauban y trouva une école déjà florissante, qui était soutenue par les contributions de vingt-quatre églises de l'Albigeois. Pour contribuer à l'entretien des régents venus de Montauban, on soumit les élèves à une taxe qui variait suivant le rang qu'ils occupaient dans leurs études. Les étudiants en philosophie payaient un minerval (fr. 3,25); ceux des six dernières classes, le double, & les proposants en théologie, la moitié. Les sceaux de l'ancienne école de Puylaurens surent conservés en souvenir des services qu'elle avait rendus & apposés à tous les diplômes de maître ès-arts que délivrait la nouvelle académie, qui adopta les règlements de celle de Mon-

⁽¹⁾ Par les conséquences déplorables qu'elle entraîna, cette querelle d'écoliers eut un grand retentissement dans la France protestante. Voici, en quelques mots, l'exposé des faits. La moitié des bâtiments du collège résormé avait été cédée aux Jésuites par un regrettable compromis. Ce rapprochement des élèves appartenant à des communions dissérentes avait amené déjà quelques difficultés : une dispute s'éleva entre eux à l'occasion d'un théâtre que les Jésuites avaient fait construire. Les professeurs de l'Académie, entre autres le ministre Gaillard, eurent le tort de s'en mêler; les étudiants protestants, plus nombreux que les catholiques, envahirent l'enceinte réservée aux Jésuites, démolirent le théâtre de leurs mains, molestèrent les Pères, battirent les écoliers qui le leur rendirent avec usure. Les syndics de la ville & les consuls surent battus & poursuivis à coups de pierre; le tumulte faillit gagner toute la ville. Saint-Luc reçut l'ordre d'occuper militairement Montauban, les tours surent rasées, le consulat mi-partie aboli, les conseillers protestants réduits à dix, deux des meneurs pendus, deux autres condamnés aux galères, Gaillard banni, l'Académie supprimée. — (Voir aux Pièces justificatives, note B.)

⁽²⁾ Puylaurens avait déjà un collége fondé par les protestants vers la fin du x v1° siècle, & plufieurs synodes provinciaux s'occupèrent avec un soin particulier de tout ce qui pouvait contribuer à sa prospérité. C'est ainsi que ceux de Réalmont, de Milhau, de Caussade, de Mauvesin & de Saint-Antoine, ayant désendu sous peine d'excommunication à tous les calvinistes de faire élever leurs ensants par les colléges de l'Eglise Romaine ou chez les Jésuites, le nombre des élèves qui se rendirent à Puylaurens devint en peu de temps très-considérable. — Nayral, Biographie Castraise, 1v, 540 & seq., & Pièces justificatives, note B.

tauban. Telle était l'école dans laquelle le jeune Rapin passa les premières années de sa vie d'écolier.

Quelques années auparavant, Puylaurens avait formé un élève qui devait aussi l'illustrer: Bayle, « le plus sage des sceptiques », l'un des littérateurs les plus célèbres du xviie siècle, était à cette académie en 1669. Le jeune étudiant qui devait faire « l'admiration de l'Europe par « la puissance de sa dialectique », sut converti à l'âge de vingt-deux ans par un curé de Puylaurens, habile homme dont la postérité a oublié le nom. Toutesois, le triomphe de ce dernier ne sut pas de longue durée, puisque Bayle revint six mois après à la religion résormée.

La suppression de l'académie de Puylaurens, en 1685, ouvrit à la jeunesse studieuse de ces contrées les portes de l'école de Sorrèze. Déjà inaugurée en collége rival de celui des Résormés, par les Bénédictins en 1682, la réputation de Sorrèze, relevée de nos jours par un illustre dominicain, a fait oublier la gloire plus ancienne de l'académie de Puylaurens. Mais l'oubli où cette célèbre école est tombée est un motif de plus pour constater ici l'influence morale & religieuse que cette dernière de nos grandes académies protestantes exerça sur les générations qui s'y sont succédées, influence qu'elle dut à la solidité & à l'éclat de son enseignement, au zèle & à la doctrine de ses prosesseurs.

Lorsque Rapin quitta l'académie de Puylaurens pour celle de Saumur, il trouva de notables dissérences entre l'enseignement doctrinal de cette dernière école, & celui qu'il avait reçu jusqu'alors. L'esprit qui régnait à Saumur, au moment où il y sut envoyé, moins turbulent qu'à Puylaurens, était plus dangereux pour ses croyances religieuses. Peut-être faut-il attribuer à ce désaut de suite & d'équilibre dans son éducation religieuse, le peu de consistance de sa soi, pendant les années de sa jeunesse. Sa raison, qui sut plus tard mûrie & développée par l'épreuve, ne pouvait alors dégager, des enseignements parsois contradictoires des écoles, les principes d'une soi solide & sincère, sondée sur le pur Evan-

gile. Une rapide esquisse de ce qu'était alors l'académie de Saumur, donnera un sens plus précis à ces derniers mots.

Célèbre entre toutes les universités protestantes, Saumur avait vu se succéder dans ses chaires les Gomarus, les Amyraut, les La Place, les Cappel. Fondée en 1599 par une ordonnance des Eglises & par l'initiative de Duplessis Mornay, trois ans après sa création, la nouvelle école comptait de nombreux étudiants français & étrangers. Les dépenses s'accrurent en raison de sa prospérité, & l'académie de Saumur émargeait plusieurs milliers de livres sur les deniers octroyés par le roi. Mais ces deniers royaux surent peu à peu plus ménagés; d'abord payés irrégulièrement, ils cessement de l'être tout à fait, &, en 1631, le synode de Charenton dut décider que le quint, c'est-à-dire la cinquième partie de toutes les contributions charitables, servirait à soutenir les prosesseurs des diverses écoles aussi bien que les élèves.

Malgré cette pénurie des églises, cette seule académie reçut encore quatre mille livres, pour sa part de la contribution nouvelle.

L'école de Saumur exerça, par les doctrines de ses prosesseurs, une prosonde influence sur les opinions religieuses des pasteurs français de cette époque, influence qui s'étendit jusque sur les élèves que sorma cette académie. Amyraut & Louis Cappel furent les pères de la critique sacrée, & leurs collègues & successeurs se transmirent cette épée de combat avec laquelle ils battirent en brèche le calvinisme & l'inspiration littérale des saintes Ecritures, dogmes & doctrine qui avaient pour champion l'école plus orthodoxe de Montauban, dont les traditions se continuèrent dans celle de Puylaurens.

D'autres différences moins fondamentales séparaient encore ces deux académies : il n'y avait point au collége de Saumur de classes de philosophie & de mathématiques, cet enseignement étant donné par les prosesseurs de l'académie dans des cours publics, les classes de ce collége étaient entièrement consacrées aux études classiques, & il suffit de jeter

un coup d'œil sur le programme de ces études pour les années 1683 & 1684, pour concevoir une haute idée de leur force & de leur variété (1).

Sévère était la discipline extérieure de ces académies réformées : on voit dans le règlement de celle de Montauban les détails dans lesquels ses auteurs sont entrés à ce sujet; le conflit qui amena la suppression de cette dernière école témoigne que leurs précautions n'étaient pas superflues. Tout libres qu'étaient les étudiants & les écoliers, leurs mœurs n'en étaient pas moins surveillées de très-près; on exigeait même des certificats de moralité, émanant de leurs églifes, avant que de les admettre dans les académies. Mais quelques années après la translation de l'académie de Montauban à Puylaurens, le relâchement se glissa parmi les jeunes gens qui fréquentaient l'école. Le synode de Loudun, devant lequel les habitants & les professeurs portèrent leurs doléances, jugea qu'il était urgent d'y remédier & dépêcha à Puylaurens, par l'intermédiaire des Consistoires de Castres & de Sorrèze, les pasteurs Jossaud, Causse & Patus. Ceux-ci firent leur rapport au synode de Saverdun (1678); le règlement fut modifié, & on y trouve ces lignes qui peignent avec naïveté les soins que l'on prenait de la moralité des étudiants : « Les écoliers en théologie seront modestes en leurs vêtemens, ne por-« teront point de cravates ni bourguignottes, ni des cannes ou bâtons, « ni autre chose contraire à la modestie, ni des cheveux longs, & seront « vêtus de noir; ils éviteront la conversation des filles, ne les accom-« pagneront point ni dans les rues, ni aux promenades, ni en parti-« culier, ne pratiqueront point les jeux, ne fréquenteront point les ca-« barets ni autres lieux de débauche, & les contrevenans au présent « article seront vivement censurés, & au cas qu'ils continueront dans « leur méchant train, au mépris desdites censures, il seront rayés de la « matricule (2). »

⁽¹⁾ Publié dans le Bulletin du Protestantisme, 1, 312 & 313.

⁽²⁾ Biographie Castraise, 1v, 553. - Voir l'intéressant travail publié à diverses reprises dans

De pareilles mesures de désarmement avaient été prises à Saumur, vraisemblablement motivées par quelques désordres. On a vu Rapin laisser là son agresseur dans cette querelle qui le mena jusque devant les Maréchaux de France, pour aller quérir son épée; les écoliers auxquels leur naissance assurait ce privilége, n'avaient pas la permission d'en user dans le ressort de l'université.

Après n'avoir donné que trop de preuves de son humeur belliqueuse, Paul de Rapin sortit des écoles, bien décidé à suivre la carrière des armes. Mais il rencontra dans les sentiments paternels une opposition qui, pour n'être pas absolue, ne lui permettait pas de songer à embrasser immédiatement une carrière pour laquelle ses parents montraient tant de répugnance. Il se résigna donc, &, rongeant son frein, il étudia avec l'ardeur qu'il mettait en toutes choses les principes du droit, sous la surveillance de son père. Il fit de rapides progrès dans la science juridique sous la direction de ce guide sûr & éclairé, & comme il est rare que l'étude férieuse & suivie d'une science, quelque ingrate qu'elle soit, ne finisse pas par attacher celui qui s'y livre tout entier, l'apprenti jurisconsulte sut bientôt en état d'être reçu avocat. Il est à croire qu'on n'exigeait pas alors, pour acquérir ce grade, la somme de connaissances qu'il supppose aujourd'hui, car « il se vit obligé, dit son biographe anonyme, « comme une infinité d'autres jeunes gens, à se faire recevoir avocat, « sur l'avis qu'on eut d'un Edit qui parut bientôt après, où il estoit dé-« fendu de donner le degré de docteur (1) qu'à ceux qui auroient estudié « cinq ans dans une université. »

le Bulletin du Protestantisme, par M. Michel Nicolas, sur les Académies Protestantes, tomes 1, 301; 11, 43, 155, 320, 543; 111, 43, 280, 514; 1V, 13, 200, 353, 497, 582; V, 179, 298; V1, 242, 364, 188; V11, 415; ces indications comprennent, outre le travail de M. Nicolas, quelques publications d'autres auteurs dans le même recueil, relatives au même sujet. Voir aussi les Règlements de l'Académie de Montauban, publiés dans l'Histoire de Montauban, de Le Bret, édit. de 1841, 11, p. 381. — Voir Pièces justificatives, note B.

⁽¹⁾ Lettre à Monfieur ***, contenant quelques particularitez de la vie de M. de Rapin-Thoyras.

Cette notice biographique sans nom d'auteur, qui a été la base de toutes les biographies de

Il se crut aussi obligé de plaider une cause pour étrenner sa robe d'avocat, mais ce sut avec un médiocre succès, & son père dut renoncer à l'espoir qu'il avait conçu de voir son fils lui succéder dans la position éminente qu'il avait su se créer au barreau.

Au mois de juillet de cette même année 1679, l'arrêt du conseil du roi qui supprimait les Chambres de l'Edit sut publié. Les termes de cet acte arbitraire qui mettait à néant l'une des plus précieuses garanties données aux protestants par l'Edit de Nantes, méritent d'être cités. L'arrêt était rendu « afin d'effacer la mémoire des guerres passées & de « faciliter l'administration de la justice, en ôtant le prétexte à nos sujets « catholiques de se servir du nom & des priviléges de ceux de la reli-« gion prétendue réformée, pour perpétuer les procès dans les familles « par des évocations ou des règlements de juges. » Pour comprendre tout ce qu'il y avait de spécieux & d'inique dans ces affirmations mensongères, il faut rappeler que les Chambres de l'Edit connaissaient, aux termes de l'acte célèbre qui les avait créées, non-seulement de toutes les causes des réformés, mais encore de toutes celles où un réformé était impliqué, au moins comme partie. La raison de cette extension est trop évidente pour être expliquée, c'était une garantie & un privilége accordés aux sujets protestants, envers lesquels la partialité des juges d'alors, dont les arrêts participaient des passions qui agitaient la nation tout entière, était justement suspectée. Mais vouloir donner pour prétexte à la suppression d'une telle garantie l'emploi abusif que faisaient les catholiques des évocations de leurs causes mixtes devant les Chambres de l'Edit, c'était joindre l'ironie & le mensonge à l'arbitraire & ouvrir

Rapin-Thoyras, sans en excepter celle-ci, qui a eu toutesois le privilége de vérifier sur les titres originaux les saits sur lesquels s'appuie son aînée, est due, comme nous aurons plus tard occasion de l'établir, à Charles de Rapin-Puginier, frère aîné de l'historien. Elle sut composée vers la fin de 1726 & adressée à l'éditeur Rogissart, qui l'inséra dans le dixième & dernier volume de la première édition de l'Histoire d'Angleterre, dont les deux derniers volumes ne surent publiés qu'en 1726-27.

dignement la déplorable liste des manquements à la foi jurée, du mépris de la parole royale, des ordonnances qui restreignirent peu à peu, comme en un filet, toutes les libertés protestantes si chèrement achetées, pour aboutir à la Révocation, digne & suneste couronnement de ces longues iniquités.

A l'exemple de beaucoup d'autres familles que la suppression de la Chambre de l'Edit laissait sans ressources à Castres, celle de Paul de Rapin se retira à Toulouse, & lui-même comprit que sa carrière de juris-consulte était brisée aussi longtemps qu'il mettrait la pratique de sa soi au-dessus de son avancement dans le monde. Il était du reste bien peu de professions, aucune peut-être pour les gentilshommes protestants d'alors, où l'exercice de la religion résormée ne créât sans cesse des obstacles à l'indépendance ou au succès.

Le père du jeune avocat, dont la réputation était faite depuis longtemps, & auquel d'ailleurs son âge ne permettait plus de choisir une position plus en harmonie avec celle qui était faite aux résormés, ne se découragea pas : il ouvrit un cabinet à Toulouse où affluèrent bientôt de nombreux clients. Si rarement qu'il parût à l'audience, il y était toujours écouté avec la désérence due à son âge & à son talent. Mais il comprit que la carrière qu'il avait parcourue avec éclat pendant trente années ne pouvait plus convenir à son fils. Aussi cessa-t-il de l'y encourager, mais redoutant pour lui les séductions d'une légitime ambition, constamment déçue dès cette époque pour les jeunes officiers résormés que l'exercice de leur soi retenait sorcément dans les rangs insérieurs, il ne lui permit pas d'embrasser la carrière des armes.

Ce fut dans cet état d'incertitude que le jeune Rapin passa plusieurs années à Toulouse, tantôt se persectionnant sans entrain dans l'étude du droit, tantôt laissant là Cujas & Dumoulin, se passionnant pour l'aride science des fortifications, souvenir & restet de ses goûts militaires que d'autres occupations n'avaient pu lui faire oublier. On le voyait tour à tour passer avec la même ardeur de l'étude des mathéma-

tiques à celle de la musique pour laquelle il eut toute sa vie un goût décidé. Ces occupations paisibles, auxquelles il joignait la connaissance des classiques latins & grecs & celle des auteurs du grand siècle, devenus classiques à leur tour, surent les bases solides des travaux qui devaient illustrer son nom bien des années plus tard, lorsqu'il recueillit le fruit des veilles laborieuses de sa jeunesse.

A la mort de M. de Rapin, sa nombreuse famille était dispersée, ses deux sils aînés étaient seuls auprès de lui; on a vu plus haut avec quelle siliale sollicitude ils l'assistèrent dans ses derniers moments. Cette perte d'un père respecté & adoré de tous les siens affecta profondément le cœur du jeune Rapin: il se retira avec sa mère & ses frères dans une campagne isolée qu'ils avaient dans les environs de Castres; mais bientôt la persécution devenue plus ardente, les sorça d'abandonner cet assie. Au mois de mars 1686, cédant aux instances de sa mère, il partit pour l'Angleterre avec son plus jeune frère Salomon; son stère ainé avait quitté la France immédiatement après la mort de leur père.

Lorsque Paul de Rapin arriva à Londres, Jacques II, roi d'Angleterre, venait de promulguer un Edit dont la tolérance contrastait avec la rigueur fanatique qui avait inspiré l'Edit de Révocation. Ce prince, bien que catholique, promettait aide & protection à ceux des protestants français qui, suyant la persécution, viendraient s'établir dans ses états (1).

⁽¹⁾ Nous aurons plus loin occasion de revenir sur les motifs secrets de la tolérance de Jacques Stuart. La conduite de ce prince sut pleine de contradictions : on le voit tour à tour perfécuter les non-conformistes pour se rendre les anglicans savorables, & proclamer bien haut les maximes de tolérance qui procurèrent aux résugiés français le bénésice de l'Edit qui leur ouvrit l'Angleterre, séliciter Louis XIV sur les succès des missions bottées, disgrâcier lord Halisax pour avoir prononcé un discours trop véhément contre l'acte inique de la révocation, &, dans d'autres circonstances, blâmer lui-même cette mesure déplorable au point de s'attirer le ressentinent du roi de France; Son caractère, où l'obstination le disputait à la violence, le portait à ne reculer devant aucun moyen pour arriver à ses sins, pas même devant ceux qu'emploient d'ordinaire la bassesse la dissimulation. « C'est une des marques les plus étonnantes de l'impolitique de ce malheureux souverain, « qu'il négligea parsois, qu'il ofsensa même, & ne rechercha jamais assez ni assez constamment

Le souverain qui, peu d'années après, devait demander à son tour un asile à la France contre ses sujets révoltés, obéissait-il alors à un sentiment personnel de pitié & de tolérance? Avait-il le pressentiment de son avenir d'exilé, lorsque, sans craindre d'offenser le puissant monarque dont les sujets préséraient l'exil à une honteuse conversion, il recevait ces fugitifs dans fon royaume & leur offrait secours & protection? Ou plutôt, devinant la faute sous le crime, saisst-il, avec ce coup d'œil pratique qui caractérise la nation anglaise, les avantages que pourrait retirer son pays de l'immigration d'ouvriers habiles, de négociants dont le crédit tenait le premier rang sur les places commerciales de l'Europe, d'officiers pleins de courage qui viendraient recruter les armées de l'Angleterre? Il est plus probable que cette mestire généreuse eut la politique pour mobile, & que Jacques, qui cherchait à ramener au catholicisme une nation presque entièrement protestante, en détruisant, sous prétexte de tolérance & de liberté, les barrières qui défendaient la religion réformée contre les empiètements du catholicisme, ne voulut point paraître inconséquent avec les principes qu'il invoquait pour parvenir à fon but. Bien plus, pour se concilier l'Eglise nationale, il exigea que les Calvinistes accueillis dans ses Etats, communiassent selon le rite anglican, mesure restrictive qui ne diminua pas les louanges que les ministres français lui prodiguaient sans mesure jusque dans la chaire (1),

e le seul allié qui pût l'aider dans son plan de gouvernement. • On le voit implorer à son avénement, par l'entremise de l'ambassadeur Barillon, la protection du roi de France, recevoir avec des larmes de reconnaissance un présent de 500,000 livres, puis, avec une incroyable légèreté, renoncer à faire de son étroite alliance avec ce prince le but persévérant de ses efforts, traiter en secret avec l'Espagne contre la France, décourager le bon vouloir de Louis par une froideur & une hauteur également déplacées, & s'attirer, par sa basses de France. (Hallam, Histoire constitutionnelle d'Angleterre, trad. Guizot, IV, pp. 191, 227.)

⁽¹⁾ Je me fouviens, dit Rapin-Thoyras, d'avoir ouï un de ces fermons dans l'églife de la Savoye, qui alloit jufqu'à la profanation. •

mais qui contribua puissamment à fixer les Calvinistes français sur le sol de leur nouvelle patrie.

Quoi qu'il en soit, le resuge paya largement sa dette à l'hospitalité de l'Angleterre; onze régiments se recrutèrent d'officiers & de soldats, choisis parmi les quatre-vingt mille Français qui passèrent la Manche. Vingt-deux églises florissantes, dues au zèle pieux des résugiés, s'élevèrent dans les quartiers de la seule ville de Londres, dont un saubourg tout entier se peupla de protestants expatriés (1).

Ce ne fut pas sans une profonde tristesse que Rapin-Thoyras quitta la France où il ne devait plus rentrer. Les derniers moments de son père, si troublés par les sinistres avant-coureurs de la persécution, étaient encore présents à sa mémoire. Il laissait sa mère, qui s'était volontairement privée de l'appui de ses fils, dans le deuil & dans les larmes; il la favait exposée à d'inévitables tribulations, qui, dépassant toute mesure, la conduisirent mourante jusque sur la terre de l'exil. Il quittait ses parents, ses amis, ces riantes contrées où s'était passée sa jeunesse, cette France pour laquelle ses pères avaient versé leur sang, qu'il eût voulu servir comme eux, & qui le repoussait de son sein; il partait pour un long voyage, à contre-cœur, léger d'argent, incertain de l'avenir, presque du lendemain... & cependant, à travers sa tristesse, un rayon de joie remplissait son cœur; nulle carrière n'était plus possible pour lui que celle des armes, les ronces du chemin de l'exil déchiraient pour toujours sa robe d'avocat, sa main frémissait sur la garde de son épée, & il communiquait à son jeune frère cette généreuse ardeur qui ne tarda pas à atteindre le but si longtemps poursuivi.

Quelque temps après son arrivée à Londres, il fit la connaissance d'un

⁽¹⁾ De Félice, Histoire des Protestants de France, édit. in-12, p. 428.

L'enthousiasme excité parmi les Anglais pour les protestants exilés sut tel, que de simples citoyens souscrivirent pour 500 & 1,000 liv. sterling (12,500 & 25,000 fr.), sommes plus considérables encore pour ce temps-là que pour le nôtre. (Hallam, loc. cit. sup.)

ami de son oncle Pélisson, l'abbé de Denbeck, neveu de l'évêque de Tournay, « abbé français d'une qualité distinguée. » C'était un homme de cour, de manières fort civiles & fort déliées, qui, pensant plaire à Pélisson & à l'Eglise, ne tarda pas à désirer & à poursuivre la conversion du jeune réformé. Avec une adresse extrême, « quoiqu'il en usat d'une « manière fort douce & civile, » il tournait habilement toutes les conversations sur le sujet de la controverse. Quoique la religion d'alors sût assez militante pour que, dans les académies où Rapin avait été élevé, la controverse ne sût pas négligée, il n'avait sans doute pas bien profité, sous ce dernier rapport, des enseignements de ses maîtres en théologie, car il se sentit ébranlé par les infinuations de l'abbé. M. de Barillon, alors ambassadeur de France, qui avait reçu avec beaucoup de bienveillance le jeune réfugié, à la recommandation de l'abbé de Denbeck & de Pélisson, espérant plus facilement le tenter & le convertir par l'appât de quelque emploi élevé, entreprit, de concert avec le marquis de Saissac, autre Français catholique qui se trouvait à Londres, de le présenter au roi, l'assurant qu'il en serait bien reçu. Rapin pouvait n'être qu'un médiocre théologien, mais il ne manquait ni de pénétration, ni d'esprit : jugeant avec raison qu'il n'avait aucun titre à un pareil honneur, se voyant sans cesse harcelé pour sa religion, & soupçonnant quelque piége caché sous ces prévenances, il résolut d'y échapper.

Il sentait d'ailleurs que sa position à Londres n'était plus tenable. Sans raisonner sa soi & ses croyances, il avait un vis sentiment de ses devoirs, & le jour où il crut ne plus pouvoir se dérober aux prévenances intéressées de ses nouveaux amis, il prit le parti de Joseph devant la semme de Putiphar, & laissant là la cour, l'abbé & l'ambassadeur, il s'ensuit bravement à la campagne, sans prendre congé de personne, blessant ainsi toutes les convenances & tous les usages, mais sûr de lui-même & heureux d'avoir échappé au doute & à la tentation.

Après cette aventure & les suites peu agréables qu'elle eut naturellement pour lui, il vit bien que tout espoir de réussir en Angleterre lui était interdit tant que Jacques II ferait sur le trône. Aussi se décida-t-il à passer en Hollande. L'excellent accueil qu'il y reçut de son cousin Daniel de Rapin, le dédommagea des ennuis qu'il avait essuyés en Angleterre. Bientôt après il sut admis à prendre du service dans la compagnie de cadets résugiés que son parent commandait à Utrecht.

Le séjour de l'Angleterre semblait prédestiné à mettre à de rudes épreuves la foi du jeune officier : non content de chercher à le convertir par procuration passée au séduisant abbé de Denbeck, Pélisson s'était adressé plus directement à son neveu & filleul, & il ne s'y épargna pas. Quelques passages tirés de lettres de Rapin-Thoyras sont significatifs. « Depuis que je fus arrivé à Londres, dit-il, je me vis obligé à soutenir de « terribles assauts contre lui. Il me tenta par toutes sortes de voies... Mon « obstination, c'est ainsi qu'il l'appeloit, le dégoûta enfin de moi & lui « fit perdre l'espérance qu'il avoit conçue de me persuader. Deux « choses, entre autres, contribuèrent à me faire perdre ses bonnes grâces. « La première fut que, comme il s'efforçoit dans ses lettres de me per-« suader par son exemple, je lui répondis naïvement que je trouvois « fort étrange que lui, qui avoit fait profession ouverte de n'avoir changé « de religion qu'avec connoissance de cause, voulût me persuader de « changer par d'autres motifs. Il fut piqué de ce reproche, mais encore « plus d'une raillerie, quoique très-innocente, de ma part. Il avoit « fait un livre intitulé : Réflexions sur les différents de la Religion (1),

⁽¹⁾ Réflexions sur les différents de la Religion, 4 vol. in-12. Le premier volume parut en 1686; le deuxième, en 1687. Il répond aux objections des protestants d'Angleterre & de Hollande; le troisième, qui parut en 1670, tourne en plaisanterie ce qu'il appelle les chimères de M. Jurieu: on sait que le sougueux ministre, dans un moment de passion, avait annoncé en chaire qu'en l'année 1689, la France entière serait protestante. Il répond ensuite aux lettres pastorales du même Jurieu, & s'efforce de détruire les arguments par lesquels le pasteur de Rotterdam cherchait à ramener les nouveaux convertis. Le quatrième, publié en 1672, roule sur la tolérance en matière de religion. C'est sans doute à celui-là que Rapin sait allusion. Le principal argument de Pélisson était l'infaillibité de l'Eglise. Concilier deux principes qui s'excluent, la liberté & l'autorité, c'est tenter l'impossible; aussi cet argument n'a-t-il jamais eu de valeur que pour ceux déjà bien disposés à lui en trouver.

« dans lequel il prétendoit avoir battu les réformés eux-mêmes. Il me « fit donner ce livre par M. de Bonrepos (1), & m'écrivit en même « temps qu'il me prioit de lire ce livre avec exactitude & de lui en dire « mon sentiment, comme je me le dirois à moi-même, sans consulter qui « que ce fût. J'obéis exactement à son ordre. Je ne sais si vous avez « lu ce livre; mais, quoi qu'il en soit, il ne respire que la douceur & la « charité, & il établit pour maxime que l'on ne convertit point les gens « en leur disant des injures & par la violence, &c. Comme il ne m'a-« voit point averti qu'il fût l'auteur de ce livre, & que M. de Bonrepos « ne me l'avoit pas dit, je ne le crus point de lui. Ainsi, entre plusieurs « choses, je lui dis que j'approuvois beaucoup les maximes de douceur « que l'auteur établissoit; mais qu'il me sembloit qu'elles venoient assez « mal à propos dans un temps où, manifestement, on suivoit en France « des maximes toutes contraires : qu'il me sembloit entendre Sganarelle « écrire à sa femme : Mon cher cœur, je vous rosserai; doux objet de mes « yeux, je vous assommerai. Depuis ce temps-là, il cessa peu à peu ses « sollicitations, & je n'eus pas beaucoup de peine à m'apercevoir qu'il « n'avoit plus pour moi les fentimens qu'il avoit eus auparavant (2).» On a dit de Pélisson que c'était un écrivain dont on parle beaucoup

On a dit de Pélisson que c'était un écrivain dont on parle beaucoup & qu'on lit sort peu : ce n'est point ici le lieu de refaire sur ce personnage l'excellente & complète étude que lui a consacrée M. Marcou dans un style si littéraire (3); mais une rapide exquisse de sa vie sera mieux comprendre les affinités & les contrastes qui séparaient souvent & réunissaient parsois l'historien de l'Académie & le sutur historien de l'Angleterre.

⁽¹⁾ M. de Caraman-Bonrepos, leur parent éloigné à tous deux, que nous avons vu s'occuper de la conversion de M^{mo} de Rapin, comme commissaire du roi en Languedoc.

⁽²⁾ Lettre de Rapin-Thoyras à Le Duchat (Bulletin du protestantisme, v1, p. 72), citée dans l'art. Pélisson de la France Protestante.

⁽³⁾ F.-L. Marcou. Etude sur la vie & les œuvres de Pellisson. — Voy. aussi Haag, France Protessante, & Nayral, Biographie Castraise, articles Pélisson. — Marturé. Histoire du pays Castrais, 11, p. 254.

Castres & Béziers se disputent l'honneur d'avoir donné le jour (1624) à celui que le célèbre Bayle, bon juge en semblable matière, appelait « l'un des plus beaux esprits du xviie siècle.» Dès ses premières années, il habita la première de ces deux villes & y commença des études si brillantes qu'à onze ans il avait fait ses humanités & commença à étudier en droit à Toulouse. Ce fut là que, tout jeune encore, il paraphrasa le premier livre des Institutes de Justinien, son premier & l'un de ses meilleurs ouvrages. Ayant achevé ses études de droit, il vint à Paris, se lia avec tout ce que cette ville renfermait alors de beaux esprits, avec lesquels il fit affaut d'érudition & de petits vers. Son retour dans sa patrie lui fut fatal: il y fut affreusement défiguré par la petite vérole. Nous avons eu occasion de dire que Pélisson n'était pas beau; ainsi maltraité, il devint hideux, & au désespoir de ce revers inattendu, il se renserma chez lui & vécut quelques années dans une retraite presque absolue. Il n'en sortit guère que pour contribuer activement à la fondation de l'Académie de Castres dont il sut une des colonnes. En 1652, on le retrouve à Paris, fecrétaire du roi. C'est à cette époque qu'il inspira à Mile de Scudéry la romanesque passion qu'il partagea & que célébrèrent à l'envi les poètes de la cour & de la ville dans « la journée des madrigaux »; passion qui dura cinquante années & qui fit dire à Mme de Sévigné que, « si on dé-« doublait M. de Pellisson, on trouverait une belle âme au-dessous de « sa laideur », telle, dit-elle ailleurs, « qu'il abusait de la permission « qu'ont les hommes d'être laids. »

Son Histoire de l'escadémie lui ouvrit les portes de cette illustre assemblée, qui, par un précédent sans exemple & qui ne se renouvela plus, le reçut par acclamation au nombre de ses membres, en déclarant que la même saveur ne pourrait plus être saite à personne sous quelque prétexte que ce sût.

Mais l'éternel honneur de Pélisson, ce qui a rendu son nom populaire, au moins autant que la sameuse araignée chantée par Delille, c'est la courageuse & savante désense qu'il sit de son protecteur Fouquet, dont

la célèbre disgrâce est affez connue (1). Le Discours au roy par un de ses sidèles sujets sur le procès de M. Fouquet (Paris, 1661, in-4°), restera le le plus beau titre de gloire de Pélisson. Son éloquence séduit ses juges, les émeut, les entraîne; il absout son ami dans un magnifique langage où la noblesse des sentiments ne le cède pas à la beauté de l'expression, toujours heureuse, toujours choisse; ces mémoires sont le ches-d'œuvre du barreau français au xv11° siècle. Nous avons vu Jacques de Rapin travailler à la désense de Fouquet avec Pélisson, mais à ce dernier seul appartient la gloire & l'honneur d'avoir composé le Discours au Roy; il n'a, parmi ses nombreux ouvrages, rien mieux écrit, ni mieux pensé. Le talent, la science, l'éloquence oratoire dont le savant académicien donna tant de preuves diverses, ont atteint leur apogée dans ces pages célèbres qui ont fait beaucoup parler de Pélisson, mais méritent aussi beaucoup d'être lues. Les sentiments les plus nobles & les plus élevés y sont ex-

Le malheur du furintendant, fa chute & fa disgrâce éclatantes, avaient entouré d'une auréole le concussionnaire hardi, le parvenu fastueux & prodigue, le sujet rebelle & traître à son roi; Fouquet sut libéral & généreux, mais avec l'argent de la France, & s'il protégea les littérateurs & les artistes, ce sut autant pour obéir à ses instincts de grand seigneur que pour attacher au char de sa fortune l'élite des esprits d'alors qui, comblés de ses largesses, chantaient ses louanges & célébraient son nom.

Un excellent article de M. de Carné, dans la Revue des Deux-Mondes du 15 mars 1863, écrit à propos d'une récente publication de M. Chéruel (Mémoires fur la vie publique & privée de Fouquet), ramène le surintendant à ses véritables proportions, & d'une viêtime célèbre & insortunée de la jalousie de Louis XIV, fait un personnage médiocre, ambitieux & réel, dont la gloire la moins contestable sut une admirable & chrétienne résignation à son sort, gloire pressente & résumée par ce mot sublime de la pieuse mère du surintendant, apprenant sa disgrâce & son arrestation : « Merci, mon Dieu! car voilà le chemin de son salut! »

⁽¹⁾ Les façons libérales du furintendant lui avaient créé beaucoup d'amis parmi les gens de qualité; détefté du peuple qui voyait en lui la perfonnification de l'impôt qui l'écrafait, la nobleffe qui ne participait point à ces charges, mais prenait part aux fêtes, aux penfions qu'il donnait, l'avait en grande estime; quelque temps après qu'il eut été jugé, & peu avant que Pélisson ne fortit de la Bastille, ce dernier ayant obtenu la permission de voir ses amis, • il vint plus de deux • mille carosses en trois jours de temps, ce qui venoit de la pensée où l'on fut que cette liberté • qu'on lui donnoit, étoit une marque que M. Fouquet rentreroit en place. • (Mémoires de la famille de Rapin, & Marcou, Etude, &c., p. 25.)

primés, & en même temps qu'elles respirent un dévouement sans bornes à un ami malheureux, leur auteur y mêle avec délicatesse les témoignages habiles & sincères de l'intérêt le plus vis & le plus élevé à la gloire de son roi.

Les dernières années de la vie de Pélisson ont imprimé à sa mémoire une tache qu'on voudrait pouvoir essacer. Capable des plus nobles sentiments, mais possédé par une ambition qui, pour n'être pas le seul mobile de sa conversion, y contribua peut-être dans une mesure plus grande qu'il ne voulut se l'avouer à lui-même, Pélisson, aux yeux de ses coreligionnaires, peut mériter ce sévère jugement de Voltaire: « Beaucoup « plus courtisan que philosophe, Pélisson changea de religion & sit sor- « tune (1). »

Nous verrons plus loin le compte qu'il faut tenir de cet arrêt, dans une appréciation aussi délicate que celle de la conscience d'un homme de la valeur de Pélisson. Le rôle tristement célèbre qu'il joua dans ces conversions obtenues à prix d'argent de ses anciens coreligionnaires, est plus déshonorant pour lui que ne saurait jamais l'être son apostasse, si elle sut sincère, comme nous le voulons croire.

L'idée première de ce vil trafic des consciences n'appartient pas à Pélisson: l'évêque de Grenoble, Le Camus, depuis cardinal, peut en revendiquer l'honneur devant la postérité. Cet habile homme trouva moyen, « sans autre distribution que deux mille écus en tout, » de saire rentrer « sept ou huit cents personnes dans le giron de l'Eglise. » Aidé du zèle des évêques, Pélisson suivit ses traces, & le roi, applaudissant à ses efforts, accumulait entre ses mains bénésices sur économats, pour faire face aux dépenses croissantes de la Caisse des conversions.

La corruption semée par les mains de Pélisson réussit mieux au grand roi que les dragonnades, & les conversions achetées par le ministère de

⁽¹⁾ Siècle de Louis XIV, Catalogue des écrivains, t. le, p. 166, éd. Paul Dupont, 1823.

celui que Bayle appelait le trésorier général de la Propagation de la Foi, devinrent si nombreuses, qu'elles épuisaient la caisse importante qu'il administrait cependant avec la plus grande économie (1). Un écu de six livres devint le prix moyen de bon nombre d'apostasies (2); est-il besoin d'ajouter, à l'honneur des protestants d'alors, que parmi les listes de six cents, huit cents convertis que Pélisson présentait régulièrement au roi, l'immense majorité était sormée de gens de la lie du peuple, ou de sripons qui faisaient métier de l'apostasie, ou de pauvres assamés qui n'allaient ni au prêche ni à la messe, & ne voyaient dans l'acte d'abjuration qu'on leur demandait que le morceau de pain dont leur prétendue conversion était payée.

- (1) Le ministre Jurieu publia à la suite de sa Politique du Clergé de France, 1682, pages 192199, une lettre de Pélisson à l'évêque de Grenoble, du 12 juin 1679, ainsi qu'un Mémoire qu'il envoya aux évêques du Languedoc; ces deux pièces compromettantes, que Jurieu eut le tact de publier sans commentaires, excitèrent la verve railleuse de Bayle, & rendirent célèbre en Hollande l'économie de Pélisson en matière de soi. Voici quelques-uns des passages de cette lettre qui donnèrent largement prise aux plaintes & aux railleries des protestants. Pélisson mandait aux évêques de songer tout d'abord aux familles considérables, & il ajoutait : « Même qu'on ne laissat échapper « aucune occasion pour convertir les samilles du peuple, quand il ne tiendra qu'à peu de chose, « comme on avait vu dans ces vallées (les vallées vaudoises de Pragelas, théâtre des exploits de
- Le Camus) que pour deux, trois, quatre, cinq piftoles, on avait gagné des familles nombreufes. Il établiffait parmi les conditions effentielles : « Qu'encore qu'on puiffe aller jufqu'à cent francs,
- ce n'est pas à dire que l'intention soit qu'on aille toujours jusque là, étant nécessaire d'y appor-
- ter le plus d'économie qu'il se pourra : premièrement pour répandre cette rosée sur plus de
 gens, & puis encore si l'on donne cent francs aux moindres personnes, sans aucune famille qui
- gens, & puis encore it fon donne cent trancs aux moindres perionnes, tans aucune tamille qui
- les fuive, ceux qui feront tant foit peu relevés, ou qui entraîneront après eux nombre d'enfants,
 demanderont des fommes beaucoup plus grandes. » (Marcou, Etude fur Pelliffon, &c., p. 349.)
- (2) Voici un couplet d'une chanson populaire, sorte de satire contre les apostats, qui témoigne que le fait honteux de l'achat des consciencés était vulgarisé au xvii siècle:
 - On leur promet des rentes
 - · Et quelque peu de bien:
 - · A l'un une pistole,
 - « A l'autre fix écus ;
 - « On les met fur le rôle
 - Du livre des abus. •

(Bulletin du protestantisme, 11, p. 415.)

Ce fut ainsi que le nombre des convertis des trois dernières années, qui, à la fin de 1679, ne s'élevait qu'au chiffre de dix mille, atteignit, deux ans plus tard, celui de cinquante mille huit cent trente, total arrêté à la fin de 1682. « Et Pélisson, ajoute avec justesse M. Marcou, auquel « ces chiffres sont empruntés, qui avait étudié pendant huit ans avant « d'abjurer en connaissance de cause, s'applaudissait de ces abjurations « improvisées par masses au gresse d'un caissier. »

L'analyste si fin du caractère de Pélisson n'a pu pénétrer cependant la singulière capitulation de conscience au moyen de laquelle le convertisseur se palliait à lui-même ce qu'avaient de honteux ces procédés de conversion. Nous laissons la parole, sur ce point délicat, à son neveu Rapin-Puginier: « On pourroit objecter à ce que je viens de dire (que « Pélisson avait cherché « à trouver son compte » dans la religion ro-« maine qui pouvait lui être avantageuse pour sa fortune), qu'il a té-« moigné un grand zèle pour l'Eglise où il est entré & qu'il a procuré « de tout son pouvoir les conversions. A Dieu ne plaise que je prétende « le justifier à cet égard, son intérêt ne me sera jamais aussi cher que la « vérité. Je demeure donc d'accord de tout ce qu'on voudra dire contre « lui à cet égard, je me contente de dire les choses comme elles sont. « Il est vrai que je lui ai oui dire qu'il donneroit jusqu'à sa chemise pour « procurer des conversions, mais en même temps il avouoit que ceux qui « recevoient de l'argent pour changer de religion étoient des coquins; « mais que cependant leurs enfants se trouvoient dans l'Eglise de bonne « foi. » Et le narrateur ajoute à ce curieux aveu de Pélisson les lignes suivantes dont la conclusion est à l'éloge de son oncle : « J'avoue, de plus, « que cette espèce de persécution étoit plus mauvaise & plus cruelle que a pas une autre; mais pour celle qui consiste à tourmenter les gens de quel-« que manière que ce soit, il m'a dit à moi-même dans le temps que j'es-« tois fort jeune, qu'il ne l'approuveroit jamais. Je sais de bonne part, « c'est-à-dire par M. de Bonrepos, qu'on avoit esté surpris que M. Pellisson, « tout bon courtisan qu'il estoit, eust osé parler au roi sur ce sujet avec « tant de liberté & de force dans le temps même que ce prince avoit « cette affaire le plus à cœur. » Ajoutons encore que, dans le manuscrit des Mémoires de Louis XIV, rédigés par Pélisson sur les notes du roi, le secrétaire « sit généreusement blâmer par son maître les moyens « violents de conversion & reconnaître quelques-unes des justes récla- « mations des protestants contre la discipline catholique. Que sit le roi? « Il barra ces passages. Louis XIV semblait vouloir se réserver à tout « hasard les dragonnades, & Pellisson les condamnait d'avance, comme « il le sit en 1685. » (Marcou, loc. cir., p. 292.)

C'en est assez pour établir que, naturellement incliné à la douceur, Pélisson réprouva toujours les violences par lesquelles le gouvernement de Louis XIV chercha à ramener les « prétendus résormés » dans le giron de l'Eglise.

C'était les prétendus convertis qu'il eût fallu dire, car, dans le chiffre énorme qui représenterait la totalité des conversions obtenues par les Marillac, les Foucault, les Saint-Ruth, & par des moyens plus doux & plus habiles, par les Pélisson, les Bossuet, par le roi lui-même, combien y eût-il d'âmes sincèrement touchées, prosondément convaincues des erreurs de la foi réformée, qui abjurèrent librement, sans remords, sans regrets; combien de cœurs entièrement détachés des intérêts de ce monde se convertirent-ils illuminés par la seule & pure lumière de la vérité divine? Combien? Nous le demandons: Dieu seul le sait! Mais ce que nous favons, ce sont ces hontes si grandes, ces humiliations publiques avec larmes, au pied de la chaire chrétienne, que venaient faire en Hollande, en Angleterre, en Prusse, dans tous les pays où les réformés proscrits avaient trouvé un asile, ces milliers d'entre leurs frères qui avaient eu le malheur d'abjurer. Nous savons qu'il y avait en France, « de bons & vrais catholiques & de faints évêques qui gémissoient de « tout leur cœur, de voir des orthodoxes imiter contre les erreurs & les « hérétiques, ce que les tyrans hérétiques & païens avoient fait contre « la vérité, contre les confesseurs & les martyrs, & qui ne se pouvoient « surtout consoler de cette immensité de parjures & de sacriléges (1). » Nous savons encore que si les protestants de France surent décimés, amoindris par un régime si dur de persécution, qu'ils ne pouvaient y échapper que par le parjure, la mort ou la suite, l'Eglise résormée de France sut épurée, sanctissée par cette épreuve envoyée de Dieu, & que dispersée sur la terre étrangère, elle y donna naissance à des centaines d'églises où l'on priait pour les bourreaux.

Si tout ce qui était faible dans la foi, attaché à la gloire du monde plus qu'à celle de Dieu, succomba sous les arguments habilement présentés des Bossuet, des Nicole, des Arnaud, si tout ce qui n'était pas capable de supporter le martyre, renia sa foi sous les outrages des missionnaires bottés, tout ce qui était vénal, cupide, vendu au plus offrant, disparut de l'Eglise protestante, & alla grossir les phalanges romaines à la consusion & à la douleur des catholiques pieux & chrétiens. La caisse de Pélisson su le crible de l'Eglise de France. Ce ne sut pas le plus cruel, mais ce sut le plus humiliant & le plus slétri de tous les moyens employés par Louis XIV pour sorcer ses sujets à renier leur croyances (2).

⁽¹⁾ Saint-Simon, Mémoires, éd. Hachette, 1856-58, t. XIII, p. 26.

⁽²⁾ Dans un magnifique langage, le grand prédicateur Saurin brave & glorifie la perfécution romaine qui faifait de chaque protestant réfugié un confesseur de la foi, de chaque victime un martyr; mais, déplorant les féductions & les piéges auxquels fuccombent trop fouvent ses coreligionnaires, il fulmine contre les nouveaux convertis cette véhémente apostrophe : « Où est la famille de nos exilés qui ne puisse s'appliquer ces paroles d'un prophète : Ma chair est en Babylone, mon sang est parmi les habitants de la Chaldée. Ah! honte de la réformation! ah! fouvenir digne d'ouvrir une source éternelle de larmes! Rome, qui nous insultes & nous braves, ne prétends pas nous confondre en nous montrant ces galères que tu remplis de nos forçats, dont tu aggraves les peines par le bâton sous lequel tu les abats, par les chaînes dont tu les accables, par le vinaigre que tu répands fur leurs plaies! Ne prétends pas nous confondre en nous montrant ces cachots noirs, inacceffibles à la lumière & dont tu augmentes l'horreur en laiffant les corps morts avec les corps vivants : mais lieux changés en délices par les influences de la grâce que Dieu verfe dans l'âme des prifonniers, & par les cantiques d'allégreffe qu'ils ne ceffent de faire retentir à fa gloire. Ne prétends pas nous confondre en nous montrant ces maifons ruinées, ces familles dispersées, & ces troupes fugitives par tous les lieux de l'univers : ces objets font notre gloire, & tu fais notre éloge en nous infultant. Veux-tu nous couvrir de confusion? montre, montre-nous les âmes que

L'éloquence dorée de Pélisson échoua contre son neveu Rapin-Thoyras. En suivant ce dernier après son départ, on pourrait presque dire sa suite, d'Angleterre, on verra que la résistance qu'il opposa aux séductions de ceux qui voulaient le convertir, ne sut pas sans mérite pour un jeune homme élevé dans des principes austères, il est vrai, mais dont la soi était plutôt alors une tradition de samille que le résultat de sermes convictions & d'expériences personnelles, dont la position était précaire & l'avenir incertain.

tu nous as enlevées; reproche-nous, non que tu as extirpé l'héréfie, mais que tu as fait renier la religion, non que tu as fait des martyrs, mais que tu as fait des déferteurs de la vérité! » (Jacques Saurin, Sermons, t. 1", p. 421.)

CONSTRUCTION OF THE CONSTRUCTION

CHAPITRE V

Rapin-Thoyras est incorporé dans la compagnie des cadets réfugiés, en garnison à Utrecht.

— La Hollande, à l'instigation de Guillaume d'Orange, accueille les réfugiés français.

— Libéralité des Juiss de La Haye envers les proscrits. — Menées des Jésuites en Angleterre; mécontentement de la nation anglaise contre son souverain. — Guillaume d'Orange cherche à prositer des dissentiments qui s'élèvent entre Jacques II & son peuple. — Mesures désastreuses & aveuglement du roi d'Angleterre. — Guillaume s'embarque à Naerden. — Descente & campagne d'Angleterre en 1688. — Jacques II, dépossèdé par son gendre, se résugie auprès du roi de France. — Schomberg en Irlande. — Siège de Carrik-Fergus. — Rapin-Thoyras s'y distingue. — Bataille de la Boyne. — Mort de Schomberg. — Campagne d'Irlande. — Assaut de Limerick. — Rapin-Thoyras, aide de camp du général Douglas, y est grièvement blessé. — Pélisson envoie so pistoles à son neveu. — Siège d'Athlone par Ginkel. — Soumission définitive de l'Irlande. — Rapin-Thoyras en garnison à Athlone, à Kilkenny, à Kingsale, contribue par sa modération à apaiser les disputes qui s'y élèvent entre les soldats & les habitants.

NCORPORÉ dans la compagnie des cadets réfugiés qui tenait garnison à Utrecht, Rapin-Thoyras avait du pain & le droit de tirer l'épée pour sa nouvelle patrie; mais là se bornaient à peu près les avantages de sa position: ses premiers débuts dans la carrière militaire ne surent ni brillants ni faciles. Les cadets recevaient six sous de paye par jour & se nourrissaient tant bien que mal, en dehors de leur maigre ordinaire, que « Messieurs les Etats généraux » leur mesuraient avec quelque parcimonie.

L'énergique & persévérante activité du marquis de Louvois avait créé, pour ainsi dire, l'armée française; ce grand ministre avait, dès 1682, organisé ces compagnies de caders, institution militaire jusqu'à lui inconnue en Europe, dont l'origine remonte, dit-on, jusqu'à Alexandrele-Grand. A l'exemple de son adversaire politique, Guillaume d'Orange avoit organisé en compagnies huit cents cadets réfugiés, qui passerent avec lui en Angleterre en 1688. Pour la plupart, fils de gentilshommes morts au service, accoutumés de bonne heure aux fatigues de la guerre, formés à toutes les connaissances de leur état, ces apprentis soldats, parmi lesquels se recrutaient les jeunes officiers de l'armée hollandaise, étaient presque tous sortis des académies instituées pour eux par Louvois, à Tournay d'abord, puis à Strasbourg, à Befançon, à Brisach, plus tard à Colmar. La situation exceptionnelle de ces villes de frontières rendit plus difficile l'exécution des édits qui défendaient aux réformés de fortir de France; aussi, parmi les jeunes gens de ces écoles qui appartenaient à des familles protestantes, le plus grand nombre gagna les Provinces-Unies & le Brandeboug. On a vu leur folde en Hollande; en Brandebourg elle était moindre encore : quatre écus & demi par mois (1). Ces compagnies de cadets réfugiés furent, pour le prince d'Orange, les prémices de ces cohortes de braves qui payèrent de leur sang, en Hollande & en Flandre, les bienfaits qu'ils avaient reçus de leur nouvelle patrie. La France fournissait des soldats aux puissances jalouses de sa gloire & de sa grandeur; & quand, sur les champs de bataille, elle se heurtait contre leurs armées, au premier rang, & d'autant plus à craindre que leur courage était animé par le désir de la vengeance, elle trouvait ses enfants répudiés qui, sans leur injuste exil, auraient versé pour leur patrie le sang qu'ils prodiguaient contre elle.

⁽¹⁾ Erman & Réclam. Mémoires pour servir à l'histoire des Protestants réfugiés en Prusse, 9 vol. in-8°, 1782-1800, 1, 246 & 229.

Le plus habile & le plus persévérant ennemi du gouvernement de Louis XIV, Guillaume d'Orange, sut profiter sans retard de la faute qu'avait commise le cabinet de Versailles en forçant l'expatriation de tous les hommes de cœur qui avaient su faire à leur soi le sacrifice de leur patrie & de leur fortune. Guillaume méditait déjà ses projets sur l'Angleterre, attendant que Jacques II eût mis le comble à l'exaspération de ses sujets. Il comprit tout le parti qu'il pouvait tirer de ces gentilshommes qui arrivaient en foule dans les Provinces-Unies, & dont le courage & le désintéressement recevaient une sanction nouvelle de leur volontaire exil. Aussi les reçut-il avec les marques de la compassion la plus vive. Pendant que les Etats délibéraient sur les moyens de faire subsister ces nombreux fugitifs, sans argent, sans asile, le prince leur accordait une preuve plus immédiate de sa libéralité & de sa compassion en donnant l'ordre aux maîtres des auberges de défrayer à ses frais tous les officiers réfugiés. Cette démarche généreuse hâta la résolution des Etats, & l'on décida, qu'en attendant leur incorporation régulière dans l'armée, des pensions seraient accordées suivant certaines conditions à tous ceux qu'on n'aurait point encore pourvus.

De tous les pays où les réfugiés trouvèrent accueil & fympathie, nul peut-être plus que la Hollande ne fit davantage pour que leur patrie d'adoption leur femblât douce & leur devînt chère. C'était une terre déjà francisée que ces Provinces où, lors des persécutions espagnoles, tant d'infortunés cherchèrent & trouvèrent un refuge. A la Révocation, vingt-deux églises wallonnes ou françaises y existaient déjà; trois ans après, en 1688, on comptait quarante-huit églises françaises dans les Etats du prince d'Orange. Bien avant la Révocation, la jeune noblesse française allait faire ses premières armes sous les généraux de cette illustre & guerrière maison de Nassau, dont la réputation militaire était glorieusement établie : de ce contact naissaient des relations, des alliances, & plus d'un résugié trouva, chez des parents plus ou moins éloignés, une généreuse hospitalité.

Ceux donc qui dirigèrent leur fuite sur la Hollande ne surent pas trompés dans leur espoir; leur gratitude envers le pays qui les avait accueillis, se manisesta dans les services de tout genres que les résugiés rendirent aux Provinces-Unies; &, si nul pays ne leur avait donné une plus large hospitalité, nul ne prosita davantage des sorces vives que la France laissait échapper de son sein. Les actes de charité envers les protestants exilés surent presque incroyables; dans la seule église de La Haye, en un seul dimanche, la bourse des pauvres destinée aux résugiés sut remplie de dix mille écus; les juiss d'Amsterdam sournirent quarante mille écus pour venir en aide aux résugiés protestants. Quel contraste! Le roi très-chrétien chasse ses sujets de son royaume, des juiss étrangers les assistent dans leur exil! De nombreuses communautés de semmes & de filles de qualité surent sondées à La Haye, à Rotterdam, à Haarlem, & les épouses & les sœurs des résugiés y trouvèrent un honorable assile (1).

Mais le Stathouder des Pays-Bas ne profita pas seulement des fautes de Louis XIV; le trône d'Angleterre chancelle, ébranlé par les erreurs & l'obstination de Jacques Stuart; son gendre deviendra son adversaire, & dans le désordre d'une suite honteuse & précipitée, Jacques, laissant tomber sa couronne, la verra relever par son peuple & passer sur la tête de Guillaume d'Orange.

Le règne de Jacques II avait pourtant commencé sous d'heureux auspices. Rien ne semblait faire présager qu'il dût terminer sa vie dans l'exil, repoussé de se peuples, & déchu pour toujours de ce trône, d'où une révolution bien autrement terrible avait déjà une sois précipité les siens. Mais après que le supplice de Montmouth & d'Argyle eut affermi sa couronne & que les sanglantes exécutions de Jesseries eurent terrissé l'Angleterre (2), il se crut armé d'un pouvoir plus grand que celui dont

⁽¹⁾ Erman & Réclam., loc. cit. — Voy. aussi Ch. Weiss, Histoire des Réfugiés protestants de France, Paris, 1853, 2 vol. in-12, t. 11, liv. v, chap. 1 à 6.

⁽²⁾ Jefferies ordonna l'exécution capitale de trois cent trente personnes, & en condamna huit cent cinquante-cinq à la déportation, outre un grand nombre qui resta en prison faute de preuves.

il disposait en réalité. Fidèle à la fatale tradition des Stuart (1), il mit son ambition dans le renversement des libertés de la nation anglaise & dans le triomphe de la religion qu'il croyait la véritable; tous les actes de son gouvernement tendent dès lors à introduire dans ses états « la « religion du Roi. » Bientôt, à l'occasion de la déclaration de tolérance, sept des principaux prélats du royaume, ayant à leur tête l'archevêque de Cantorbéry, resusent, dans une requête célèbre, d'ordonner la lecture de la déclaration royale dans les églises de leurs diocèses. Sur neus mille cinq cents paroisses de l'Angleterre, neus mille deux cent quatre-vingt-treize ensreignent, par leur silence, les ordres royaux (2). Furieux de cette résistance, Jacques envoie à la Tour les sept évêques, & cette inique réclusion devient le signal d'une réaction de jour en jour grandissante, qui ruinera la fortune du monarque & ses projets insensés contre la liberté & la foi de ses sujets (3). Dès lors les chess de l'Eglise Anglicane,

[•] On doit observer, dit Hallam (Hift. conflitutionnelle d'Angleterre, trad. Guizot, 1v, 209), que

e les condamnés à la déportation paraiffent avoir été cédés à quelques gentilshommes en crédit

[•] à la Cour, entre autres sir Christophe Musgrave, qui ne rougirent pas de demander qu'on leur

[«] donnât leurs malheureux concitoyens pour les vendre comme esclaves dans les colonies. » Que l'Angleterre était alors loin des idées généreuses d'un Wilbersorce & d'un Howard! Une pareille infamie montre à quel état de dégradation & d'abaissement moral la haute société anglaise était arrivée sous les derniers Stuart.

⁽¹⁾ a Les préventions des deux derniers Stuart en faveur de la religion romaine, si souvent

déplorées par des écrivains infidieux ou fans lumières, comme une des pires conféquences de
 la trifte destinée de leur père, doivent être plutôt regardées comme un des anneaux les plus

[•] forts dans cette chaîne d'événements par lesquels une providence bienfaisante a amené la con-

[«] folidation de nos libertés & de notre prospérité. » (Hallam, loc. cit., 1v, 186.)

⁽²⁾ Rapin-Thoyras. Histoire d'Angleterre, liv. xx1v, édit. de Bâle, 1740.

⁽³⁾ On ne peut guère douter que Jacques, en voulant établir la tolérance, n'eût en vue le rétabliffement du catholicifme dans ses états, plus encore que le libre exercice de cette religion alors professée par une minime fraction de son peuple. Quelques passages de lettres de Sutherland impliquent une intention bien arrêtée de la part de ce monarque d'établir la religion catholique, dessein pour lequel il comptait sur l'appui du roi de France, & pour lequel il eût au besoin employé la sorce, comme le marquait le soin particulier qu'il prit de placer le commandement de l'armée entre les mains d'officiers catholiques. Il disait à Sutherland qu'il connaissait affez l'Angleterre pour savoir que la possibilité d'avoir des emplois & des charges serait plus de catholiques

les principaux seigneurs protestants de la Cour d'Angleterre, commencent à nouer de secrètes intelligences avec le prince d'Orange, & l'engagent à soutenir, s'il le faut, par les armes, les libertés nationales & la foi protestante menacées.

L'influence toujours croissante des jésuites, la composition du conseil privé, présidé par l'un des leurs, le Père Pètre (Peter), consesseur du roi, & presque exclusivement sormé de personnages hostiles à tout ce que Jacques veut renverser (1); la présence du nonce du Pape à Londres, violation slagrante des lois du royaume, scandale dont s'émeut le peuple tout entier, tels sont les griess qui s'accumulent & que l'opinion publique enregistre contre le roi.

La naissance de celui qui ne sut toute sa vie que le prince de Galles, naissance enveloppée d'un fâcheux mystère, acheva d'aliéner à Jacques II la nation qu'il gouvernait. Les protestants d'Angleterre avaient soussert assez patiemment le règne d'un prince catholique dans l'espoir qu'un roi protestant lui succéderait, la santé de la reine paraissant lui interdire toute chance de maternité. Cette espérance, dès lors déçue, rensorça le parti qui appelait de ses vœux le prince d'Orange. Un de ses gentilshommes, Zuylestein, lui rapporta, d'un voyage entrepris par ses ordres pour sonder le terrain, le maniseste dont il désirait appuyer ses prétentions.

que la permission de dire des messes publiques, d'où l'on peut inferer qu'il était résolu à employer tous les moyens pour arriver au but qu'il poursuivait. Mais ces moyens & ces efforts étaient destinés à venir se briser contre l'invincible répugnance & les préventions invétérées du peuple anglais contre la superstition de la religion catholique, alimentées par la confiance insolente & irréslèchie des catholiques & de leur clergé, tant dans sa conduite que dans ses livres & ses prédications, soutenues par la réaction latitudinaire de l'Eglise anglicane, qui séparait alors plus qu'à aucune autre époque, en Angleterre, la cause protestante de celle de Rome. — Voy. Hallam, Hist. constit. d'Angleterre, 1v, 192.

⁽¹⁾ Le lord-tréforier Rochester avait été renvoyé après avoir fait une profession décisive de protestantisme; il sur remplacé par Sutherland, dont la religion était beaucoup plus accommodante, & le sceau privé sut consié au pair catholique Arundel; lord Belasys, également catholique, remplissait auprès du roi un poste de consiance. (Hallam, IV, 206.)

La nation anglaise y était peinte irritée contre le despotisme de Jacques; les nombreux abus de son pouvoir y étaient retracés; le prince d'Orange, désigné comme l'héritier légitime d'un royaume tombé en des mains indignes, y était appelé, sinon au trône, au moins comme le libérateur attendu d'un peuple gémissant sous l'oppression (1). Tout exagérée que sût cette relation, principalement en ce qui concernait l'appui que devait trouver Guillaume dans les dispositions de la flotte & de l'armée, elle décida la révolution d'Angleterre.

Toutefois, le jugement froid & le sens politique du prince d'Orange ne lui permirent pas de se faire illusion sur le véritable état du pays qui l'appelait ainsi par la voix d'une minime fraction de mécontents. Le pays était troublé, divisé; de toutes parts éclataient les symptômes d'un malaise résultant d'un désaut de consiance en son gouvernement, mais il y avait loin de ce mécontentement général à une révolution. Ce dissentiment entre l'Angleterre & son roi était cependant un symptôme trop grave pour ne pas mériter toute l'attention du prince, dont non-seulement l'intérêt, mais encore le droit & le devoir étaient de veiller sur la politique intérieure de ce pays, qu'il pouvait être appelé à gouverner un jour, par droit ordinaire de succession. Aussi se tenait-il prêt à agir, attendant quelque occasion favorable. Elle ne tarda pas à se présenter; les préparatifs de la guerre du Palatinat absorbaient l'attention & les forces de la France; quelque mésintelligence avait déjà séparé Jacques II & les Provinces-Unies: Guillaume crut que le moment était venu; il ne se trompait pas.

Le 10 octobre 1688, il publia à La Haye un maniseste, bientôt répandu dans toute l'Angleterre. Il y exposait les principaux griefs des protestants de ce pays contre leur souverain, leur impuissance d'y remé-

⁽¹⁾ Cette invitation, du 30 juin 1688, était fignée des comtes de Danby, de Shrewsbury & de Devonshire, des lords Delamere & Lumley, de l'évêque de Londres & de l'amiral Ruffell, le futur vainqueur de La Haye.

dier tant qu'un roi catholique serait sur le trône, & présentait son intervention armée comme un secours fraternel que les Etats Généraux & le prince donnaient aux résormés anglais. Il annonçait hautement son intention de convoquer un Parlement libre & légitime, qui restituât à la nation ses anciennes libertés, & déniait, de sa part, toute intention de conquérir l'Angleterre. Le roi répondit à ce maniseste par un autre qui tendait à justisser sa conduite & à rendre odieuse celle du prince d'Orange, mais ces récriminations impuissantes ne convainquirent personne (1).

Aveugle instrument des jésuites qui fortifiaient en lui un faux sentiment de ses devoirs de roi, ces paroles, qui échappèrent à Jacques dans un entretien familier qu'il eut avec l'un d'eux : « qu'il convertirait l'An-« gleterre ou qu'il mourrait martyr (2), » sont l'expression sidèle des sentiments impolitiques que ses conseillers lui avaient inspirés. Jacques II dut aux jésuites la perte de son trône; leur habileté ordinaire leur sit défaut : l'ambition de reconquérir en Angleterre l'influence qu'ils y avaient eue autrefois les perdit, & le trône des Stuart disparut avec eux. Vouloir convertir l'Angleterre était une pire folie que celle de Louis XIV voulant exterminer l'hérésie dans son royaume : Jacques ne le comprit pas. Ce fut cette erreur qui lui attira plus tard, quand son désastre sut accompli, ce farcasme de l'archevêque de Reims : « Voilà un fort bon homme qui a perdu trois royaumes pour une messe. » N'est-ce pas du nom de folie que doit être caractérisée cette ambition étrange de vouloir catholiciser une nation dont la millième partie seulement prosessait alors la religion romaine (3)? Mais, pour expliquer son aveuglement, il ne

⁽¹⁾ Rapin-Thoyras. Histoire d'Angleterre, liv. xxIV.

⁽²⁾ Ibid. Lettre d'un jésuite de Liége à un jésuite de Strasbourg, du 2 fevrier 1687, citée intégralement par l'auteur. — N. B. L'édition de l'Histoire d'Angleterre, de laquelle ces notes & les suivantes ont été tirées, étant assez rare (celle de Bâle, J.-L. Brandmuller, 1740), les pages n'en sont point indiquées; mais l'indication du livre, le dernier écrit de la main de Rapin-Thoyras, y suppléera suffissamment & pour toutes les éditions.

⁽³⁾ Rapin-Thoyras. Histoire d'Angleterre, loc. cit.

faut pas oublier que, lorsque le système de terreur que Jesseries avait si satalement inauguré, eut produit ses désastreux essets, Jacques II vit se traîner à ses pieds ses peuples consternés; qu'il trouva dans les adresses des églises anglicanes une étonnante saiblesse, une honteuse adhésion à ses projets, & une adulation si basse, qu'il put se laisser éblouir sur l'avenir & le succès de ses plans de résorme (1). Seule, la Chambre des Communes tenta des remontrances, nettement formulées dans son adresse du 17 novembre 1685; mais, terrisée par la réponse irritée du roi, elle faiblit à son tour, & vota coup sur coup sept cent mille livres sterling de subsides, & un bill qui accordait au roi la faculté de désigner aux emplois vacants de l'armée tous les officiers « qu'il lui plairoit nommer.» Ce bill portait une rude atteinte aux Lois pénales, & réduisait l'acte du Test (2) à une vaine formalité, puisque le roi allait pouvoir remplir l'armée d'officiers catholiques.

La défense de la religion protestante sut le prétexte dont les Etats de

Les Lois pénales avaient été faites dans un temps où le parti dominant avait penfé qu'il était dangereux pour l'Etat de laiffer aux catholiques les droits qu'il leur avait ôtés. Dures & injustes, comme toutes celles que les vainqueurs imposent aux vaincus, il appartenait au Parlement de les modifier; le roi fit la faute de les vouloir abroger par sa seule volonté. Cet abus de pouvoir réveilla toutes les défiances de ses sujets, qui devinèrent le but secret du roi sous les dehors affectés de la tolérance & de la liberté.



⁽¹⁾ Hallam, Hifloire conflitutionnelle d'Angleterre, IV, 194 à 197. Il se trouva des jurisconsultes & des avocats, assez imbus des idées papistes sur la prérogative royale, pour séliciter Jacques de ses efforts pour en reconquérir le plein exercice, aux dépens des lois mêmes, selon cette maxime qu'ils qualifiaient de divine: A Deo rex, a rege lex. (Ibid., IV, 217. — Rapin-Thoyras, loc. cit.)

⁽²⁾ Test, mot à mot, épreuve. Ce terme désignait un bill voté par les Communes, en 1673, sous la désignation d'Ase pour prévenir les dangers qui peuvent provenir de la part des papistes récusans, par lequel il était prescrit que tous ceux qui étaient nommés à quelque charge ou emploi quelconque, seraient soumis au serment d'allégeance & de suprématie, & obligés de communier selon le rite anglican. De plus, ils devaient souscrire à la déclaration suivante : « Je déclare « que je crois qu'il ne se fait point de transubstantiation dans le sacrement de la cène du Seigneur, « ni avant, ni après la consécration faite par quelque personne que ce puisse être. » Ce bill passa très-promptement à la Chambre des communes & sut approuvé, quelque temps après, par la Chambre haute & par le roi lui-même.

Hollande se servirent pour se disculper, aux yeux de l'Europe, d'avoir donné les mains à l'entreprise du prince d'Orange; mais le désir de détourner sur la couronne d'Angleterre l'ambition de leur stathouder, & la crainte toujours plus sondée de voir se réunir les deux rois d'Angleterre & de France, pour écraser à la sois l'hérésie & la marine hollandaise qui leur disputait les mers, surent leurs véritables & plausibles motifs.

Tout ce qu'il y avait de réfugiés portant l'épée, dans les Provinces-Unies, se rendit à La Haye, quand la nouvelle du départ de Guillaume d'Orange su officiellement connue. Jeunes gens & vieillards, tous animés d'un transport d'enthousiasme pour « cette guerre sainte, » se disposerent à suivre « ce libérateur (1). »

L'état-major du prince se composait presque entièrement de résugiés. Le maréchal de Schomberg (2) & son fils le comte Meinhardt, qui devait

⁽¹⁾ Mémoires de Dumont de Boftaquet, un vol. in-8°, Paris, Mich. Lévy, 1865, p. 194. Dumont de Boftaquet, gentilhomme Normand, a laissé de curieux mémoires qui donnent une idée intéressante de la vie que menait, au xv11° siècle, la noblesse protestante de Normandie. Mêlé aux troubles qui précédèrent & suivirent dans ce pays la Révocation de l'Edit de Nantes, Isaac Dumont de Bostaquet put gagner la Hollande, & sit, avec le prince d'Orange & nombre d'autres résugiés, parmi lesquels il comptait beaucoup de parents ou d'amis, les campagnes d'Angleterre & d'Irlande. Nous avons dù la communication de ce précieux manuscrit à l'obligeance de seu M. Francis Wadington, qui l'a publié depuis avec le concours de M. Ch. Read, & nous y avons largement puisé pour le récit de la période de la guerre d'Irlande à laquelle Rapin-Thoyras sut mêlé.

⁽²⁾ Frédéric-Armand de Schomberg, comte, puis duc de Schomberg, fils d'un Schomberg, maréchal du Palatinat, gouverneur de Clèves & Juliers, & d'une comtesse de Dudley, né en 1608, un des plus illustres généraux du xvii* siècle, débuta dans la carrière des armes à la bataille de , Nordlingen (1634). Tour à tour au service de Suède, de France & de Hollande, Schomberg revint en France en 1650, servit d'abord comme volontaire, puis sous Turenne avec le grade de lieutenant-général. Après une part brillante à la bataille des Dunes, il su chargé d'une mission secrète par Louis XIV: il s'agissait de combattre contre l'Espagne qui voulait asservir le Portugal, sans que le gouvernement de Louis pût être soupçonné d'une connivence contraire au traité des Pyrénées. Schomberg accepta cette mission délicate: il partit pour l'Angleterre, décida Charles II à seconder les vues du roi de France, &, une sois en Portugal, contint pendant huit ans les efforts des Espagnols commandés par don Juan d'Autriche. Il assura le trône de la maison de Bragance par une série de victoires. Créé grand de Portugal au titre de comte de Mertola,

s'illustrer au-delà de la Manche; La Caillemotte, second fils du marquis de Ruvigny, député général des Eglises protestantes de France; le marquis d'Arzilliers; de l'Estang & de la Melonière, aides-de-camp de Guillaume; les colonels Cambon, Le Goulon & Petit; Jacques de Bane, baron d'Avéjan, issu d'une des plus anciennes familles du Languedoc, lieutenant-colonel; les capitaines de Jaucourt de Villarnoul, La Bastide, Belcastel, Daniel de Rapin, de Cosne-Chavernay, de Bostaquet, le baron d'Entragues & tant d'autres, en tout sept cent trente-six officiers français, furent dispersés dans tous les régiments de son armée (1).

Quatre régiments, dont un de cavalerie, étaient uniquement composés de résugiés; & leur discipline & leur courage leur valut ce bel éloge de Schomberg: « De ces trois régiments & de celui de cavalerie, Votre « Majesté tire plus de services que du double des autres (2). »

L'embarquement eut lieu du 19 au 29 octobre; la mer était couverte de vaisseaux; plus de cinq cents voiles composaient la flotte libératrice.

Schomberg revint en France à la paix de 1668, entre le Portugal & l'Espagne, & après avoir commandé l'armée de Catalogne, il reçut de Louis le bâton de maréchal (1675) qu'il avait resusé une première sois avec cette noble réponse : « Ma religion m'est plus chère que les honneurs, & si elle « doit être un obstacle à la haute position qui m'est offerte, il me suffit d'en avoir été jugé digne.» En 1686, il obtint de sortir du royaume, & après avoir passé quelque temps en Portugal, il sut auprès de l'Electeur de Brandebourg qui le combla d'honneurs. Deux ans plus tard, Schomberg se rendit en Hollande & seconda le prince d'Orange, son ancien adversaire dans l'expédition d'Angleterre & dans la guerre d'Irlande, au titre de général en ches de l'artillerie. Il trouva une mort glorieuse à la bataille de la Boyne. Le continuateur de Rapin-Thoyras, Durand, trace le portrait suivant du célèbre maréchal : « C'étoit un homme posé, appliqué, d'une grande conduite, qui « pensoit mieux qu'il ne parloit, intègre, modeste, obligeant, civil. On le considéroit comme le

premier capitaine de fon fiècle après le prince de Condé & le maréchal de Turenne. Il con noiffoit à fond les hommes & les affaires. Il étoit de moyenne taille, bien fait, le teint beau,

noiffoit à fond les hommes & les affaires. Il étoit de moyenne taille, bien fait, le teint beau,

une fanté robuste, un air de grandeur qui imposoit des respects; se tenant à cheval avec une grâce peu commune. Il aimoit beaucoup la propreté dans ses habits & conservoit au milieu

de la vieillesse la gaieté de ses premières années. » — Hist. d'Angleterre, liv. xxv.

⁽¹⁾ Ch. Weiss, Histoire des Réfugiés protestants de France, 11, pp. 295 & suiv. — Voy. aussi Haag, France Protestante, 1x, p. 232, note, & les notes des Mémoires de Bostaquet.

⁽²⁾ Dépêche de Schomberg à Guillaume, du 9 janvier 1690, dans Dalrymple, Memoirs of great Britain and Ireland, citée par Weiss, 1, 304.

Au centre, le navire qui portait Guillaume avait arboré un pavillon où brillaient au-dessous des armes du prince, la sière devise de la maison de Nassau: Je maintiendrai, & ces mots: « La religion protessante & les « libertés d'Angleterre (1). »

L'air retentissait des sansares de la cavalerie, & ce sut un imposant spectacle que le départ du port de Naerden. Mais dans la nuit, s'éleva une violente tempête: ballotés par d'énormes vagues, les vaisseaux dispersés n'échappèrent qu'avec peine au péril de la mer, & ne purent se rallier autour du vaisseau du prince qu'avec des difficultés inouïes. Il sallut près de huit jours pour que la flotte sût de nouveau réunie aux ports de Gorée & d'Helvetsluis, où elle trouva un asile assuré. La cavalerie avait beaucoup soussert; nombre de chevaux, mal arrimés sur le pont des navires, s'étaient entrechoqués les uns contre les autres: la plupart de ceux que les vagues n'avaient pas balayés étaient tués ou blessés; le rivage de l'île de Gorée se couvrit de leurs cadavres rejetés par les slots.

Calme & tranquille, au milieu de ce désastre, Guillaume ne parut s'émouvoir que sort peu de ce fâcheux contre-temps; il donna ses ordres & dirigea tout avec tant d'énergie & de précision, qu'en moins de onze jours le désastre sur réparé : les deux compagnies de gentilshommes commandées par de Cosne-Chavernay & par Daniel de Rapin, dans l'une desquelles se trouvait Rapin-Thoyras, surent poussées par la tempête jusques sur les côtes de Norvège, & rejoignirent la flotte alors que l'on ne doutait plus de la perte de leur navire (2).

Le 1^{er} novembre on mit à la voile; l'escadre se développa majestueusement dans le canal; les côtes de France & d'Angleterre étaient couvertes de spectateurs, &, malgré les avis réitérés de Seignelay, Louvois

⁽¹⁾ Rapin-Thoyras, loc. cit. — Weiss. 1, 299. Selon ce dernier auteur, l'étendard portait ces mots: Libertate & libero parliamento.

⁽²⁾ Mémoires de Bostaquet, p. 218.

ne mit aucune opposition à la marche de Guillaume, qui débarqua paifiblement à Torbay.

Le lendemain, les troupes hollandaises se mirent en marche sur Exeter. Le temps était pluvieux, & les chemins si rompus par les pluies, que l'armée marchait sur deux lignes, dans d'étroits défilés où des ennemis mieux avisés que ceux qu'ils avaient à combattre, auraient eu bon marché des quinze mille soldats de Guillaume.

Ce prince reçut à Exeter un assez froid accueil. Le docteur Burnet, plus tard évêque de Salisbury, étant monté en chaire pour lire le manifeste du prince, les chanoines & une grande partie du peuple assectèrent de sortir pour ne pas en entendre la lecture; les habitants les plus considérables de la ville l'avaient abandonnée à la suite de l'évêque. Peu de troupes venaient rensorcer son armée; mais cette attente, cette quasi-déception, que Guillaume supporta avec son calme habituel, ne sut pas de longue durée; la publication de l'acte d'association (1), qui sut faite en dissérents endroits du royaume, décida les chances en sa faveur. La petite armée qu'il avait amenée de Hollande, pleine de consiance en son ches & d'espoir en sa cause, marchait gaîment à travers les difficultés matérielles de la route, & les populations des campagnes, mieux disposées que celle d'Exeter, se pressaient sur son passage, offrant aux soldats de la bière & des fruits.

Abusé sur les préparatifs de son ennemi, le croyant encore retenu par la réparation des avaries de sa flotte, Jacques avait négligé de rassembler sous sa main les troupes encore nombreuses qui reconnaissaient son autorité. A la nouvelle de l'approche du prince d'Orange, le roi réunit en toute hâte quelques régiments dans les vastes plaines de Salisbury; mais, redoutant un engagement sérieux, dont le succès paraissait incertain, il

⁽¹⁾ Cet acte était une adhéfion à l'entreprise libératrice du prince d'Orange, à la convocation d'un Parlement libre, à la garantie donnée au prince contre les attentats du parti papiste : il se couvrit bientôt de milliers de signatures. (Rapin-Thoyras, liv. xxxv.)

ne se porta pas à la rencontre de l'armée ennemie. De son côté, Guillaume ne demandait pas le combat, il sentait qu'arriver à Londres les mains teintes du sang anglais, en supposant qu'il sût savorisé par la victoire, ne pouvait qu'être nuisible au succès de sa cause; &, s'il n'évita pas la bataille, il ne fit rien pour l'engager. Bientôt la désertion commença dans l'armée du roi; les principaux seigneurs de sa cour, jusqu'à Churchill, le frère de sa maîtresse, jusqu'au prince de Danemarck, le mari de sa fille, l'abandonnèrent, & quatre régiments de dragons passèrent à l'ennemi avec leur colonel, lord Cornbury. Jacques quitta la partie & revint précipitamment à Londres; l'invasion était consommée. Pas un coup de pistolet (1) ne sut tiré pour la désense de son royaume envahi, & quelques jours plus tard, Schomberg put répondre à l'un de ses officiers, qui vint en hâte l'avertir que le roi Jacques s'avançait pour engager la bataille, ces mots dédaigneux & fignificatifs : « Si nous le « jugeons à propos. » Abandonné de ses conseillers qui, voyant venir l'orage, s'étaient prudemment mis à l'écart; sentant son armée fondre dans ses mains, ses peuples hostiles ou désaffectionnés, le malheureux roi reconnut trop tard dans quel abîme il avait été poussé. Dans sa détresse, il s'accrocha alors aux seigneurs protestants dont la désection n'était pas encore officielle; par ses ordres & par leurs soins, des ouvertures sont faites au prince d'Orange : avec une modération qui surprend le roi lui-même, le prince expose ses griess & réclame des garanties que le roi va lui accorder. Mais la nuit même de ce jour, la fatale influence de ses conseillers ordinaires reprend tout son empire; & le faible monarque, repoussant, par un aveuglement fatal, la seule planche de salut qui lui reste, s'ensuit, jetant le grand sceau de l'Etat dans la Tamise, afin d'illégaliser tous les actes de ceux qui lui succéderont sur le trône. Une frégate l'attend à Whitehaven; il va franchir le détroit & deman-

⁽¹⁾ Bostaquet, p. 225. Sauf une escarmouche d'avant-poste sans importance.

der à la France le maintien de droits prescrits par sa faute, & des secours qu'il achètera plus tard par trois années d'exil & d'amers retours sur le passé. Mais, arrêté dans sa fuite à Feversham, maltraité par quelques matelots qui le prennent pour un autre, le roi cède aux sages conseils du comte de Winchelsea, & revenant à Londres, il veut tenter un dernier appel à ses partisans. Son entrée est encore celle d'un roi; les acclamations de la soule lui rendent quelque courage : il peut se croire encore le roi d'Angleterre; mais cette illusion est de courte durée; bientôt le prince d'Orange arrive sur ses pas & le tient quelques heures prisonnier à Whitehall.

La position n'était plus tenable; Jacques s'ensuit encore, gagna Rochester, puis la France (1), non sans protester par écrit & avec quelque dignité contre la violence qui lui était saite. Peu de jours après, le 23 sévrier 1689, après d'orageux débats dans la convention assemblée par les seigneurs, débats qui avaient rempli cet interrègne de deux mois sans exemple dans l'histoire, où deux rois, l'un qui ne l'était plus & l'autre qui ne l'était pas encore, se trouvaient en présence, Guillaume & Marie surent solennellement proclamés roi & reine d'Angleterre dans la grande salle des banquets à Whitehall.

Ce grand acte politique accompli, les nombreux réfugiés qui avaient quitté leur nouvelle patrie, pour suivre la fortune du prince d'Orange, se demandèrent avec inquiétude quel serait leur sort. Servir, pour eux c'était vivre, & si le tumulte des camps & le choc des armées étaient des conditions nécessaires de la carrière qu'ils avaient librement choisse, leur paye aussi était indispensable à la subsistance de leurs familles, pour la plupart restées en Hollande (2). Mais Guillaume n'oublia pas, sur le trône d'Angleterre, ceux qui s'étaient associés à sa fortune, & il rendit justice à la valeur & à la constance des résugiés, en déclarant les vouloir

⁽¹⁾ Rapin-Thoyras, liv. xxIV.

⁽²⁾ Boftaquet, p. 230.

garder à son service (1). Il n'eut pas lieu de s'en repentir, car ils contribuèrent, pour une large part, au succès de ses armes en Irlande.

L'Angleterre était dès lors soumise au sceptre de Guillaume; il n'en était pas de même de l'Irlande: Richard Talbot, comte de Tyrconnel, zélé catholique, en était le vice-roi, & tenait pour le roi Jacques, qui l'avait nommé à dessein dans ce pays presque entièrement catholique. Disposant d'une grande autorité dans cette contrée, le vice-roi avait sous ses ordres des troupes nombreuses, quoique peu exercées, & tout l'espoir du roi dépossééé se reporta sur Tyrconnel.

Jacques II, fugitif, décida bientôt le roi de France à l'aider à reconquérir sa couronne, dont le seul fleuron de l'Irlande n'était pas brisé. Louis XIV voyait le danger que courait sa puissance, menacée dès lors par l'Angleterre, par la Hollande & par la ligue d'Augsbourg, prête à se déclarer contre lui : les intérêts de son royaume concordaient avec ceux de sa religion pour lui faire accueillir avec saveur la requête du roi détrôné.

Il prêta à Jacques dix vaisseaux, six à sept mille hommes, commandés par Lauzun, ce qu'il sallait pour armer une nombreuse infanterie, des munitions; & malgré l'opposition secrète de Louvois, qui en voulait personnellement à Jacques (2), ce secours était encore assez considé-

⁽¹⁾ Quelques années plus tard, en 1698, après avoir reçu des nouvelles preuves du dévouement & de la vaillance des compagnons de fa fortune, Guillaume se vit infliger par son Parlement la dure mortification de renvoyer ses régiments de gardes hollandaises & de résugiés français. Le roi sit d'inutiles efforts pour empêcher cet acte de mésiance & d'ingratitude : les communes surent inflexibles, & cependant ces hommes avaient des droits qu'un peuple reconnaissant & généreux n'aurait pas dû oublier. « Beaucoup d'entre eux étaient la chevalerie même du protestantisme, les gentilshommes huguenots qui avaient tout perdu, hors leur épée, dans une cause que nous estimons la nôtre; c'étaient eux qui avaient frappé Jacques de terreur & l'avaient fait suir de Whitehall, nous procurant ainsi une délivrance qu'à vrai dire nous n'avions ni la faculté, ni le courage, d'accomplir nous-mêmes. » Hallam. Hist. constit. d'Angleterre, 1v, 315.

⁽²⁾ Jacques avait paru préférer l'appui de Seignelay, alors ministre de la marine, à celui de son collègue. Le vindicatif Louvois ne le lui avait pas pardonné, non plus que d'avoir préféré Lauzun, que Jacques avait sait créer duc, pour commander les troupes que lui avait prêtées Louis XIV, à l'un de ses fils, pour lequel il avait inutilement sollicité cette saveur.

rable pour ébranler un trône moins nouvellement affis que celui du prince d'Orange.

Le 21 mars, Jacques débarqua à Kingsale, & trois jours après, il sit à Dublin une entrée triomphale, au milieu des troupes de Tyrconnel. Vingt carosses, dont plusieurs à six chevaux, composaient son cortége; à ses côtés, le comte d'Avaux, ambassadeur de France, témoignait, par sa présence, de l'appui que prêtait son souverain au roi déchu de l'Angleterre. Trente mille fantassins & huit mille chevaux, réunis par les soins de Tyrconnel, marchaient sous l'étendart de Jacques; il se rendit sacilement maître de Coleraine & de Kilmore; mais, par la mauvaise discipline de ses troupes, la mollesse & l'insolence des Irlandais qui les composaient en majorité, il vint se heurter contre Londonderry. Dix-huit jours de siège ne purent lui assurer cette place, la cles de l'Irlande, courageusement désendue par le ministre Walker, tour à tour gouverneur, prêtre & soldat, qui, se multipliant pour conserver au roi Guillaume cette ville importante, eut la gloire d'y réussir.

Guillaume envoya le maréchal de Schomberg en Hollande, au mois de juillet 1689. Ce dernier venait d'être reçu chevalier de la Jarretière, & le Parlement lui avait voté un don de cent mille livres sterling. Le 20, après avoir remercié la Chambre de ce glorieux présent, qu'il employa plus tard presque entièrement à solder les troupes du roi, Schomberg arrive à Chester, à la tête de douze à quinze mille hommes, anglais, français & slamands. Les services de l'armée étaient si mal remplis, qu'il ne trouya rien de prêt en arrivant : vivres, munitions, matériel d'embarquement, tout manquait ou à peu près (1).

Il fallut tout le prestige du nom de Schomberg & son expérience consommée dans l'art de la guerre, pour oser entrer dans un pays ennemi avec si peu de troupes, presque point de cavalerie & un matériel de

⁽¹⁾ Leland. Hiftory of Ireland, t. vii.

guerre si insuffisant. Le 12 août, il s'embarqua à Highlake, à quelques milles de Chester, & peu de jours après avoir pris pied en Irlande, il mit le siège devant Carrick-Fergus.

C'était une place admirablement désendue par la nature, entourée par l'art de remparts, de sossés & slanquée de solides bastions. La citadelle qui la désendait, s'élevait à quarante-huit pieds au-dessus du niveau de la mer, sur des escarpements inaccessibles, & présentait, du côté de la terre, des murailles de vingt pieds d'élévation. La garnison assiégée sit mine de vouloir capituler; mais Schomberg rejeta leurs propositions avec mépris. Dédaigneux d'une facile victoire, voulant frapper un coup d'éclat à l'entrée de la campagne, appuyé du seu de six vaisseaux qui canonnaient la place du côté de la mer, il poursuivit activement les opérations du siège.

Au bout de quelques jours, les affiégés, bloqués & incapables de résister plus longtemps, demandent à capituler de nouveau & obtiennent de se retirer, vies & bagues sauves, jusqu'à la prochaine garnison. Au jour fixé, les troupes évacuent la place; mais les derniers soldats ont à peine quitté les lignes du maréchal, que les Ecossais de l'Ulster, bandes sauvages & indisciplinées, admis comme auxiliaires dans l'armée royale, se jettent sur les soldats irlandais, les désarment, les pillent, & les auraient massacrés jusqu'au dernier, sans la prompte intervention du général en ches, secondé par ses principaux officiers.

Rapin-Thoyras faisait partie de cette expédition. Peu après l'invasion, il avait quitté la compagnie des cadets pour l'enseigne-colonelle du régiment de lord Kingston, que son parent Daniel de Rapin lui avait fait obtenir.

Le jeune enseigne sit ses premières armes au siège de Carrick-Fergus, & son entrain, son courage, le sang-froid dont il sit preuve, lui attirèrent l'estime de ses chess & de ses compagnons d'armes. Le chevalier Fielding, son lieutenant-colonel, applaudit à sa valeur, & lui promit

une lieutenance avec laquelle il passa, avant la fin de l'année, dans le régiment que commandait lord Douglas.

Dans cette seule campagne, la valeur française eut de brillantes occasions de se faire connaître; mais, moins heureux que Rapin, bon nombre
d'officiers résugiés trouvèrent en Irlande la mort au lieu d'une récompense. Peu de jours après la capitulation de Carrick-Fergus, rensorcées
des Inniskillings, sorte de partisans irlandais, habillés de mauvais sarreaux
bleus, les jambes nues, aussi mal montés que mal vêtus, « picoreurs »
à l'occasion, mais d'un indomptable courage, que Schomberg sorça tant
bien que mal à la discipline, les troupes du duc traversèrent Belsast
l'épée à la main, & le nord de l'Irlande sut soumis aux armes royales,
pendant que le comte de Tyrane, dans le sud, réduisait Watersord &
d'autres places. Ces succès ne surent interrompus que par l'approche
de l'hiver qui obligea les troupes victorieuses à se retirer dans leurs
quartiers.

Jacques, de son côté, se disposait à prendre les siens; il alla camper du côté de Dundalk, brûlant derrière lui les villages que Schomberg trouvait tout sumants sur son passage. Son fils Berwick (1) était à Newry

⁽¹⁾ Jacques Fitz-James, fils naturel du duc d'York, depuis Jacques II, & d'Arabella Churchill, né en 1660, fut créé duc de Bervick en 1687; blessé en 1689, lors de la guerre d'Irlande, où il combattit sans succès contre les ennemis de son père, il gagna la France & servit sous les ordres des maréchaux de Villeroy & de Luxembourg. Ses talents militaires se formèrent à l'école de ce dernier; il reçut des lettres de naturalisation, & obtint le brevet de maréchal de France en 1706. Il avait commandé avec Basville, en Languedoc, l'année précédente, & avait déjoué, par des mefures énergiques, mais cruelles, les projets de foulèvement général des provinces méridionales de la France, bafés fur l'héroïque réfistance des Camifards. Le maréchal de Berwick commanda en Espagne l'année suivante, & gagna sur Ruvigny la célèbre bataille d'Almanza, où les Anglais, commandés par un Français protestant, combattirent avec fureur les Français commandés par un Anglais catholique. Il rendit, par cette victoire, le royaume de Valence à Philippe V, s'empara de Barcelonne, & conduisit en Dauphiné & en Savoie les armées françaises & espagnoles qu'il avait si bien commandées. En 1733, on le retrouve sur le Rhin, & il meurt l'année suivante, tué d'un boulet au siège de Philipsbourg, laissant la réputation d'un heureux & brillant général, réputation due, dit Saint-Simon (Mém., XII, 451), moins à fon mérite qu'à la « transcendance de sa qualité de bâtard. » (Voy. Nouv. Biographie générale, Didot, art. Berwick.)

avec un corps considérable de cavalerie; le maréchal, dès la pointe du jour, sit marcher contre lui tout ce qu'il avait de chevaux. Frappé de terreur à leur approche, Berwick abandonne ses bagages, jette son gros canon dans la rivière, & prend la fuite après avoir sait mettre le seu à la ville; on le poursuit par les chemins escarpés des montagnes, sous la pluie qui tombe à flots; il suit toujours. & grâce à sa désection, Schomberg arrive à Dundalk sans qu'on lui ait disputé le passage. Mais cette armée victorieuse sut bientôt sorcée de s'arrêter; les vaisseaux chargés de provisions, qui étaient attendus de Belsast, n'arrivaient pas, & il vint un jour où « l'armée manqua de pain. »

Ce ne fut que le commencement des désastres qui frappèrent l'armée royale dans ce funeste camp de Dundalk. Rapin-Thoyras se plaisait, dans sa retraite de Wesel, à raconter une anecdote qui témoigne des épreuves par lesquelles passa la petite armée de Schomberg. Parmi les jeunes officiers, l'entrain de la jeunesse déguisait cette cruelle pénurie dont ils souffraient comme leurs soldats. Un soir, Paul de Rapin était avec quelquesuns de ses camarades « qui s'avisèrent d'une débauche fort singulière. » Les entendant « rire, folâtrer & se porter des santez, » sous la tente où ils étaient réunis, un certain major, à qui le vin manquait plus encore que tout le reste, flairant quelque bombance, entra dans leur joyeux cercle en leur demandant de prendre sa part de leur plaisir. On le reçoit avec des acclamations dont il ne comprend pas l'ironie; on lui fait place autour « d'une grande jatte pleine de liqueur, » qui était au milieu d'eux, & dans laquelle chacun puisait du gobelet qu'il tenait à la main. Le major tend son verre, la « liqueur » coule & l'emplit; mais « il s'aperçut « d'abord que ce n'étoit que de l'eau claire. » Sur quoi, vexé & tout confus, le major fortit en grondant & disparut aux éclats de rire de la bande joyeuse (1). Mais cette gaieté faiblissait parfois devant la triste

⁽¹⁾ Lettre sur quelques particularites, &c., plusieurs fois citée.

réalité; battue des vents & de la pluie, campée au bord d'un marais « couvert d'un côté de montagnes horribles, dont il fortoit des fumées « perpétuellement comme d'une fournaise, » l'armée était réduite à la moitié, & cette moitié était affligée de « maladies furieuses, » causées par le froid, la faim, l'humidité : « les Anglais mouroient par milliers, » les chess comme les soldats (1).

Malgré les instances de Guillaume, qui, par deux sois lui écrit « de « hasarder quelque chose (2), » Schomberg, affaibli, épuisé par ses pertes, se borne à observer les mouvements des ennemis; il sent que s'il donne, & que s'il est vaincu par une armée trois sois plus sorte que la sienne, il est perdu, & l'Irlande avec lui.

Quelques reconnaissances sont poussées de côté & d'autre. Un jour, Jacques sait planter son étendart au milieu de son camp, sait masser ses troupes au devant, & au milieu d'un gros corps de cavalerie, se dirige vers l'ennemi. Schomberg qui connaissait son adversaire, tout en dînant, dit à Bostaquet qui lui en apporta la nouvelle : « Nous nous sommes « un peu promenés, le roi Jacques veut en saire autant; laissons-le « faire (3). » Le duc ayant cependant sait mettre l'infanterie sous les armes, le roi ne sit que « se promener » en esset, & le vieux maréchal

⁽¹⁾ Bostaquet, p. 260.

⁽²⁾ L'un des chapelains anglais de l'armée, Story, a écrit un journal de la campagne, intitulé: Impartial history of occurency in Ireland, in-4°, London, 1689, dans lequel il fait le plus trifte tableau de la situation de l'armée. Dans l'Abrégé de la vie de Frédéric, duc de Schomberg (La Haye, 1690) par de Lusancy (Chastelet), chapelain du duc & ministre de Harwich, on lit ces lignes:

[«] La mortalité se mit tellement dans l'armée de Schomberg, que les plus grandes désaites n'au-

[«] roient pas tué plus de monde ; elle fut réduite à la moitié, & cette moitié étoit affligée d'une

[•] infinité de maladies; il n'y en eut pas deux mille qui évitèrent la mort & la maladie; ajoutez

a cela qu'il y avoit une grande difette de toutes chofes, & que la faim, qui est plus cruelle

que le glaive, régnoit partout; que les pluies continuelles & mortelles les avoient terriblement

affaiblis; qu'au dedans, ils étoient affaiblis par la mifère, & au dehors, par une armée confidé-

and so the state of the state o

^{*} rable, &c. * - Voy. Mémoires de Bostaquet, p. 260.

⁽³⁾ Boftaquet, p. 257.

de Rosen, de dépit, lui dit ce mot cruel : « Si Votre Majesté avait dix « royaumes, elle les perdrait tous (1). »

Le 15 novembre, on leva le camp. Quelques jours auparavant, Jacques en avait fait autant : sa position était meilleure, mais les retranchements dont il l'avait environnée n'avaient pu préserver son armée de sièvres meurtrières qui l'avaient décimée.

L'hiver fut employé aux préparatifs de la campagne suivante. Six mille hommes d'infanterie danoise sont envoyés à Schomberg; la ville de Londres, à elle seule, offre dix-sept cent mille livres sterling (2), comme subside de guerre; on recrute les anciens régiments, on en sorme de nouveaux; les chantiers de la marine, sans relâche, mettent à la mer de nouveaux vaisseaux qui vont grossir la flotte de Guillaume, & ce prince ne tarde pas à déclarer au Parlement qu'il va se mettre en personne, à la tête de son armée (3).

Le 23 juin, le roi débarque à Carrick-Fergus, ayant avec lui le prince de Danemark; son armée, forte de trente-six mille hommes environ, l'avait précédé. Ses lieutenants, Schomberg, La Caillemotte, d'autres

⁽¹⁾ Leland. Hiftory of Ireland, t. vii.

⁽a) Environ quarante-deux millions, mais fomme plus confidérable encore en 1690. (Rapin-Thoyras, liv. xxiv.)

⁽³⁾ La mauvaise administration des affaires d'Irlande en 1689 sut flagrante, & sit même soupçonner que le roi était trahi; les lettres du maréchal de Schomberg à Guillaume confirment tout au moins l'incurie de ceux qui étaient chargés de la direction des affaires de ce pays : la résolution de Guillaume d'aller se mettre à la tête de l'armée sauva, non-seulement l'Irlande, mais l'Angleterre. L'étoile de la maison des Stuart pâlit pour toujours sur les rives de la Boyne, & cette sameuse journée affura le triomphe des libertés anglaises. Cependant les meilleurs amis de Guillaume le dissuadaient d'aller en Irlande, tant le péril leur paraissait imminent en Angleterre même. Les affaires, dit Burnet, étaient disposés à prendre un très-mauvais tour. » Les whigs, qui avaient élevé le trône de Guillaume par leur zèle & leur vigueur, murmuraient des saveurs que le roi avait la sagesse d'accorder à des torys d'un véritable mérite, tels que Danby & Nottingham; les embarras qu'ils suscitèrent à son gouvernement allèrent toujours croissant jusqu'au traité de Ryswick, & lui firent courir des dangers imminents. (Hallam, Hist. const. d'Angleterre, 1v, 270, 272.)

encore, Wolsesley, Showel, avaient préparé son arrivée par leurs succès sur terre & sur mer.

La présence du roi ranima les troupes qu'avait démoralisées la fin de la campagne précédente. Soixante-deux escadrons de cavalerie, cinquante-deux bataillons d'infanterie : telle était la nouvelle armée, dont le lieutenant-général Douglas commandait l'avant-garde, le roi, Schomberg & S'Gravenmore le corps de bataille.

Guillaume était depuis six jours en Irlande que Jacques l'ignorait encore (1). Persuadé que les préparatiss de la guerre & les débats du Parlement retiendraient le roi à Londres, son adversaire avait négligé de garder les passages entre Newry & Dundalk, où il aurait pu facilement l'arrêter. Quelque temps auparavant, Jacques avait tenu un conseil de guerre : les officiers français de son armée l'avaient vivement engagé à attendre l'ennemi & à lui disputer la victoire, contre l'avis des Irlandais qui voulaient qu'on l'attirât dans les basses terres, & que l'on demandât au climat meurtrier de l'Irlande des secours plus efficaces que ceux qu'avait fournis le roi de France.

Hésitant, comme toujours, Jacques finit par suivre ces derniers conseils, lorsque en vue du camp royal arriva la flotte française. Renvoyant alors une partie de son artillerie & de ses bagages, il préparait sa retraite, lorsque l'armée anglaise apparut à son tour; il n'était plus temps de reculer.

Soixante-dix mille hommes, presque également partagés dans les deux armées, étaient en présence; mais si les Anglais avaient l'avantage de quelques milliers d'hommes de plus, Jacques II avait celui d'un camp bien choisi & désendu par la nature même du terrain, tout coupé de monticules & de haies, également propre à la désense & à la retraite. Disposé au-devant de la Boyne, protégé par ses gués prosonds & ses

⁽¹⁾ Burnet, Hiftory of my own time, t. 1v.

bords escarpés couverts de broussailles; appuyé à droite, & de l'autre côté de la rivière, par la ville de Drogheda où se trouvaient les magasins & les réserves de l'armée irlandaise; désendu, à gauche, par une fondrière impraticable, au sud de laquelle une mince langue de terre permettait de gagner le pont de Slane, à trois milles en deça, ce camp si bien désendu par la nature, l'était même aux regards de l'ennemi. Une chaîne de collines dissimulait si complètement les forces irlandaises, qu'un des lieutenants de Guillaume vint lui rapporter, avec quelque dédain, que l'armée jacobite ne comptait que quarante-fix régiments. Le roi voulut en juger par lui-même, &, suivi de quelques officiers de sa maison, il s'approcha de la rivière à une portée de mousquet de l'ennemi, pour examiner ses dispositions & reconnaître les gués par où il voulait faire passer ses troupes. De l'autre rive, les chess de l'armée ennemie, Berwick, Sarsfield, Tyrconnel, observaient ses mouvements. Pendant qu'assis sur le gazon, il prenait des notes, ils envoient, en toute hâte, un escadron de cavalerie, avec l'ordre de mettre en batterie deux pièces de campagne derrière une haie, qu'un repli de terrain dérobait à la vue du prince. A peine Guillaume venait-il de remonter à cheval que, du feu des deux pièces, un homme & deux chevaux sont tués à quelques pas de lui; l'autre boulet, rasant les bords de la rivière, revient par ricochet fur le roi, emporte une partie de la manche de son surtout, déchire la chemise & les chairs.

On le crut tué au camp du roi Jacques, & la nouvelle de sa mort vola jusqu'à Paris avec une incroyable rapidité. Le canon de la Bastille tonnant en signe d'allégresse, annonça à l'Europe la crainte que Guillaume inspirait à ses ennemis, par la joie indécente qu'ils témoignèrent à la nouvelle de sa mort (1). « Il ne fallait pas que le coup sût tiré de plus

⁽¹⁾ Dalrymple, Memoirs of great Britain and Ireland. Louis XIV eut cependant le bon goût d'imposer silence aux félicitations déplacées que quelques-uns de ses courtisans voulurent lui adresser sur cet événement. — Voy. Journal de Dangeau, aux 2 & 5 août 1690 & la note de l'Anonyme (Saint-Simon).

« près, » dit froidement le roi d'Angleterre, en remontant à cheval; &, le même jour, aux acclamations de ses troupes, il les passe en revue & demeure dix-neus heures en selle. Il ne descend de cheval que pour tenir un conseil de guerre avec ses généraux, & le soir, après avoir visité lui-même tout son camp, un slambeau à la main, il leur envoie à chacun ses ordres, à Schomberg lui-même, qui s'étonne de recevoir pour la première sois de sa vie l'ordre arrêté de la bataille (1).

Il s'agissait de passer la Boyne en trois endroits; le lendemain, avant le jour, le comte Meinhardt de Schomberg, fils du maréchal, avec quelques milliers d'hommes de pied, la meilleure partie de la cavalerie & trois ou quatre pièces de campagne, descend la Boyne à quelques milles du camp vers un gué reconnu la veille, s'élance dans la rivière avec son infanterie, culbute huit escadrons de cavalerie irlandaise & française qui l'attendaient dans le gué même, leur tue soixante & dix hommes, &, parvenu à l'autre bord, range ses troupes en bataille & marche à l'ennemi qui se replie sur Dundalk.

Quelques heures plus tard, le centre de l'armée, composé des troupes hollandaises, & des régiments de résugiés, au milieu desquels était Rapin-Thoyras, passe à son tour la rivière. Mais les soldats ont de l'eau jusqu'aux aisselles & trébuchent dans la vase; les chevaux perdent pied, nagent vers le rivage qu'ils ne réussissent pas tous à atteindre; leurs cavaliers, la plupart démontés, les rejoignent en désordre; &, sans le seu terrible d'un régiment danois qui, tout en passant lui-même, dispersa la cavalerie ennemie accourue sur les bords, ce corps d'armée eût été détruit, incapable qu'il était de se désendre, dans la consusson imprévue où la marée montante l'avait réduit.

A peine le maréchal de Schomberg est-il averti de ce désordre que, sans prendre le temps de revêtir ses armes, il pousse son cheval au milieu de la rivière & rallie les résugiés qu'il voit faiblir. « Allons! mes amis,

⁽¹⁾ Dalrymple, loc. cit. - Voy. aussi Macaulay, History of England, an. 1690.

« leur crie-t-il, rappelez votre courage & vos ressentiments; voilà vos « persécuteurs! » En esset, les cavaliers de Lauzun, mêlés aux dragons irlandais, ivres de rage & de l'eau-de-vie dont on les avait gorgés (1), s'élancent avec fureur à la rencontre des régiments résugiés. Le choc sut terrible & les conséquences de cet engagement déplorables, car pendant la mêlée, cinq ou six des gardes de Tyrconnel, passant au travers des rangs de l'infanterie, reconnaissant Schomberg à son cordon bleu, poussent droit à lui, le blessent de deux coups de sabre & l'entraînent avec eux. Voyant ce groupe de cavaliers repasser au galop de leurs chevaux, les soldats du maréchal tirent sur eux sans le voir. Une de leurs balles lui traverse la gorge, & ce héros de quatre-vingts ans tombe enseveli dans son triomphe, laissant une renommée de droiture, de courage & de science militaire que bien peu de généraux ont égalée.

La Caillemotte-Ruvigny, le fidèle compagnon du glorieux maréchal dans toutes les variations de sa fortune, avait traversé la rivière à quelques pas de lui à la tête des résugiés qu'il commandait. Grièvement blessé, renversé, soulé aux pieds des chevaux, comme on le rapportait tout sanglant au milieu de ses compagnons d'armes, il s'écriait, épuisé de douleur & les encourageant encore : « A la gloire, mes amis; à la gloire! »

Durant ce double drame qui fit payer cher la victoire aux troupes royales, Guillaume, à la tête des gardes flamandes, avait traversé la rivière, brandissant son épée de son bras blessé la veille, animant ses soldats du geste & de la voix. Son cheval perd pied, glisse dans la vase; on dégage le roi qui, d'un nouvel effort, se jette, avec ses troupes, sur le flanc gauche de l'armée jacobite.

Agité de sombres pressentiments, Jacques, du haut d'une colline, observait tous les mouvements de l'ennemi; vainement il tenta de s'opposer à l'irrésistible élan que Guillaume avait imprimé à ses troupes. Un instant il crut que les chances de la guerre allaient lui être favorables,

⁽¹⁾ Boftaguet, p 271.

ce fut au moment où l'armée anglaise traversa la rivière. Un terrible combat, où la victoire sut chèrement disputée, eut lieu sur ses bords (1): Français contre Français, Anglais contre Irlandais, s'entrechoquèrent avec surie; la cavalerie royale plia un instant, mais Guillaume la sit soutenir de dix-sept bataillons. L'infanterie irlandaise recule à son tour, se débande & prend la suite à travers les marais. En vain Lauzun & sa poignée de braves qui, du moins, soutenaient vaillamment la gloire de leur nation, cherchent à rallier les suyards; en vain les dragons d'Hamilton s'élancent à la rescousse de Lauzun, l'infanterie irlandaise les entraîne dans sa déroute, & ils plient avec elle, laissant leur chef prisonnier (2).

Les ennemis se retirèrent « avec une précipitation terrible, » dit un témoin oculaire (3); ils laisserent tout leur bagage qui sut pillé; le comte Meinhardt les poursuivit jusqu'à la nuit, & si Guillaume n'eût arrêté la poursuite, c'en était fait de l'armée jacobite, & la guerre d'Irlande était terminée (4).

Avant même que la déroute ne fût complète, le roi Jacques avait fui; au galop de son cheval, il arriva le même soir à Dublin, faisant rompre les ponts derrière lui; de là, il gagna Watersord. Il suivit le même itinéraire que lors de sa première suite, la frégate qu'il avait donné ordre de préparer mit immédiatement à la voile, & Jacques gagna la France.

- « Fuite honteuse qui découragea ceux qui tenoient au parti, dit Durand,
- « le continuateur de Rapin-Thoyras, & qui dégoûta les Français de
- « combattre pour lui. » La bataille de la Boyne coûta la vie à deux mille Irlandais; les troupes de Guillaume ne perdirent que le quart de ce nombre (1^{er} juillet 1690).

Après cette victoire, qui fonda sa puissance en Irlande, le roi sit occu-

⁽¹⁾ Dalrymple, Memoirs of Ireland.

⁽²⁾ Rapin-Thoyras, liv. xxIV.

⁽³⁾ Bostaquet, p. 275.

⁽⁴⁾ Burnet, t. IV.

per Drogheda par La Melonnière, & gagna Dublin où il fut folennellement couronné roi d'Irlande; puis, il détacha en armée d'occupation le lieutenant-général Douglas, avec cinq régiments de cavalerie & dix régiments d'infanterie, parmi lesquels était celui où servait Rapin-Thoyras.

Brave, mais insouciant & ami du plaisir, Douglas ne sut pas maintenir la discipline : malgré les efforts de Rapin-Thoyras & de son ami Carle (1), depuis lieutenant-général en Portugal, que Douglas avait nommés quartiers-maîtres généraux de sa petite armée, les habitants eurent cruellement à souffrir des violences de ses soldats.

Aussi Douglas arriva-t-il exécré sous les murs d'Athlone, & le gouverneur, sommé par lui de se rendre, cassa la tête d'un coup de pistolet au parlementaire, en disant : « Ce sont là mes conditions! »

La ville fut investie immédiatement, mais le désordre & la maladie désolèrent le camp du général anglais; sa cavalerie démontée, ses canonniers tués sur leurs pièces, Sarssield arrivant pour dégager la ville avec quinze mille hommes, l'obligèrent à lever le siége.

Prévenu de la conduite de ses troupes, connaissant l'insuccès du siège d'Athlone, le roi, mécontent, marche à la rencontre de son lieutenant sur la route de Limerick; Douglas, qui avait depuis peu attaché Rapin-Thoyras à sa personne comme aide de camp, l'envoie au-devant du

⁽¹⁾ Carle (Pierre), né à Valleraugue, dans les Cévennes, vers 1666, mort à Londres le 7 août 1730. Il montra de bonne heure une application extraordinaire à l'étude; la Révocation le força de fuir; il passa en Suisse, de là en Angleterre, & enfin en Hollande où il reprit, avec courage & succès, ses études mathématiques. En 1688, il suivit le prince d'Orange en Angleterre, combattit à la Boyne, & sit plus tard toutes les campagnes de Flandre. Gravement blessé au siège de Namur, il retourna en Angleterre, où il s'était fait naturaliser dès 1693. La guerre de la succession d'Espagne condussit Carle en Portugal avec le régiment qu'il commandait. Il sit la campagne avec lord Galway (Ruvigny), condussit les travaux du siège de Salamanque, désendit Barcelone contre Philippe V, & l'ayant sorcé à lever le siège, il essettue cette belle retraite de l'Andalousie que Berwick ne pouvait se lasser d'admirer. Créé successivement maréchal de camp, lieutenant général, ingénieur en ches, par le roi de Portugal, il ne voulut pas renoncer à la soi protestante, & resusant les honneurs dont ce prince eût récompensé son apostasie, il révint à Londres, se livra à l'agriculture & mourut à soixante-quatre ans, laissant trois silles. (Haag. France Protessante, art. Carle.)

fouverain irrité, & le jeune officier sut présenter la conduite de son chef sous un jour assez favorable pour sléchir le ressentiment du roi.

Le siége de Limerick sur alors décidé; c'était une des plus sortes places de l'Irlande méridionale. Protégée par un château & une citadelle, entourée de trois côtés par le Shannon, bien désendue, cette ville pouvait arrêter longtemps les armes royales. Malgré la saison avancée, malgré l'insériorité de son armée réduite à vingt mille hommes, malgré les dix-neuf régiments qui composaient la garnison, Guillaume, voulant détruire le dernier boulevart de son ennemi, résolut de s'en rendre maître. Sommé de se rendre, le gouverneur Boisselot répondit courtoisement qu'il tenait trop à l'estime du prince d'Orange pour ne pas chercher à la mériter en se bien désendant, & le siège commença.

Après quatorze jours de tranchée, la brèche étant ouverte à six toises de large, l'ordre de l'assaut sut donné. Les grenadiers de l'armée, ayant à leur tête des officiers français, « commandés par le sieur de la Barbe, « brave homme & bon officier, » s'élancent dans le sossé, culbutent l'ennemi; quelques-uns même, franchissant le rempart, entrent dans la ville; mais la garnison se rallie, la poignée d'assaillants est massacrée au moment même où l'un d'eux criait: « Ville gagnée! » Les autres, massés sur la contrescarpe, surent chargés par l'ennemi dans leur retraite, & l'assaut sut repoussé. Cette attaque désastreuse sut surtout suneste aux régiments résugiés: plus de quinze cents des leurs, officiers ou soldats, surent tués ou blessés. Rapin sut du nombre de ces derniers; à ses côtés il vit tomber son jeune frère, le corps percé d'une balle, & lui-même, grièvement atteint à l'épaule d'un coup de mousquet, dut quitter la place, en proie à de cruelles soussirances.

Le lendemain, qui était le vingt-deuxième jour du siège, l'armée n'apprit pas sans surprise que le roi était parti, donnant l'ordre de lever le camp. On monta à cheval, & Rapin-Thoyras sit ainsi quatre milles qui aggravèrent tellement sa blessure par la fatigue de cette marche sorcée, qu'il lui fallut renoncer à suivre les troupes qui se retiraient. Ce sut à

cette occasion qu'il reçut de son oncle Pélisson, par les soins de son parent M. de la Bastide (1), qui joua un rôle important dans cette guerre, un cadeau de cinquante pistoles, qui le consola quelque peu de sa mésaventure. Il eut un motif plus sérieux de consolation en apprenant que lord Douglas, qui avait conservé beaucoup d'affection pour lui, lui avait fait avoir une compagnie dans le régiment de Kingston, celui-là même où il avait été enseigne. Quelque temps après, la campagne de Flandre étant décidée, Douglas le pressa vivement de l'y accompagner en qualité d'aide de camp, mais les suites longues & sérieuses de sa blessure ne lui permirent pas de le suivre; il dut renoncer à ce poste honorable, qui eût beaucoup hâté son avancement, & se séparer d'un chef qui avait su apprécier toute la valeur de ses services.

La campagne d'Irlande recommença bientôt : le roi, en se retirant, avait investi Van Ginckel, un de ses généraux hollandais, des pouvoirs les plus étendus. Ginckel entra en Irlande à la tête de trente mille hommes, & débuta par la prise de Ballymore (2). De là, le général en ches s'avança vers Athlone, & pour la seconde sois une armée royale mit le siège devant cette ville. Désendue par le Shannon qui baignait ses remparts, un gué étroit où vingt hommes pouvaient passer de front

⁽¹⁾ Marc-Antoine de La Bastide, né à Milhau vers 1624, mort à Londres en 1704, alla sort jeune en Angleterre, en qualité de secrétaire d'ambassade, où il s'acquitta de ses sonctions avec un zèle & une intelligence remarquables. Il s'occupa beaucoup de controverse, & son principal ouvrage est la Réponse au livre de M. de Condom. Ce livre était l' « Exposition de la doctrine de « l'église catholique en matière de controverse, » que La Bastide résuta avec autant de tact que de talent. Emprisonné en 1685, il dut sa liberté à l'insluence de ses amis, qui mirent en avant le projet qu'il aurait eu de se convertir. Mais leur supposition était toute gratuite : La Bastide ne se convertit pas, & pour échapper aux prières & aux menaces dont on l'accablait tour à tour, il se retira en Angleterre, & composa quelques écrits dans lesquels il résutait Pélisson qui avait été son condisciple & son ami, & qui, après avoir acheté les consciences, mettait alors tous ses soins à les persuader. (France Protestante, art. La Bastide, & Marcou, Etude sur Pellisson, pp. 181 & 385.)

⁽²⁾ A l'affaut de cette ville emportée en un jour, l'un des biographes de Rapin-Thoyras cite à fon honneur la protection efficace dont il couvrit une pauvre famille affligée & prisonnière qu'il y avait connue l'année précédente.

était le seul passage possible depuis la démolition du beau pont de pierre construit sous le règne d'Elisabeth & détruit par Douglas l'année précédente. Athlone se composait de deux villes, toutes deux fortifiées, féparées par le fleuve. Un affaut donné à celle de la rive gauche par le major général Mackay la livre aux troupes royales : la garnison irlandaise s'enfuit devant elles, gagne le pont de bois jeté sur les arches de · l'ancien pont, & court demander afile à l'autre ville. Mais la garnison de celle-ci, craignant que Mackay ne passat le pont avec les suyards, · eut la barbarie de rompre la dernière arcade : les malheureux Irlandais, poursuivis l'épée dans les reins, ayant devant eux l'abîme, sautèrent la plupart dans le fleuve & se noyèrent presque tous, sous les yeux de leurs camarades. Ginckel se fortifia dans la ville abandonnée, & pendant neuf jours, Athlone offrit le singulier spectacle d'une ville se déchirant elle-même : chaque boulet partant de l'une des batteries ennemies attirait sur elle les imprécations de ses habitants. Saint-Ruth, le même qui mérita par ses cruautés un si déplorable renom dans nos Cévennes, avait été nommé lieutenant-général du roi à la place de Lauzun, & commandait avec Tyrconnel l'armée jacobite. Il avait renforcé la garnison d'Athlone, & les ouvrages considérables que les assiégeants avaient faits ayant été incendiés par une grenade adroitement lancée par ses canonniers, il s'en alla se divertir avec les autres généraux, ne croyant pas que l'ennemi pût rien entreprendre de longtemps.

Au camp royal, les vivres étaient rares, les soldats découragés: Ginckel tint conseil. Cette assemblée présentait une étrange physionomie, tant les éléments qui la composaient étaient hétérogènes; les anglais Talmash & Mackay, le français La Melonière, le danois Tittau, le comte hollandais de Nassau, le duc allemand de Hesse-Darmstadt, le prince bavarois de Wurtemberg, prirent tous la parole, & malgré les prudents conseils de Mackay, l'attaque de la ville sut résolue pour le lendemain.

Le brigadier général Talmash propose à deux bataillons de grenadiers de se mettre à leur tête & de tenter le passage du Shamon. Ils acceptent:

la contagion de leur audace gagne leurs camarades; deux mille hommes se jettent dans la rivière, poussant de grands cris pour s'étourdir, car leur entreprise était plus que téméraire. Ils traversent le gué sous une grêle de balles; le prince de Wurtemberg a son cheval tué sous lui, il se fait porter sur les épaules de ses grenadiers, & par les brèches mal réparées, ils entrent dans la ville, rompant devant eux tous les obstacles. Pour cinquante hommes des leurs qui restent sur les remparts, les assaillants en tuent plus de mille, repoussent la garnison qui se retire en désordre, & une heure après que les premiers soldats sussent entrés dans la rivière, le drapeau anglais flottait sur Athlone. Ce coup d'éclat, auquel Rapin-Thoyras & ses compagnons d'exil prirent une glorieuse part, vengea dignement l'échec de l'année précédente. Ginckel fut créé comte d'Athlone, & Saint-Ruth, arrivé trop tard au secours de la ville, vit en frémissant de rage ses propres canons tournés contre lui. Effrayées de l'impétuosité de leurs adversaires, ses troupes se replièrent en désordre sur Aghrim, à dix milles de là, où leur chef parvint avec peine à les rallier.

Deux régiments furent laissés dans Athlone, dans l'un desquels était Rapin-Thoyras; les soldats étaient de nations différentes, les chefs, jaloux de leurs droits, cherchaient à les faire prévaloir aux dépens l'un de l'autre, chaque jour des conflits plus ou moins graves éclataient entre les deux régiments. Aidé d'un capitaine de ses amis, homme de sens & de tête, Rapin-Thoyras parvint à apaiser & à résoudre la plupart des querelles & des difficultés qui s'élevaient entre les soldats & les habitants; grâce à cette intervention aussi ferme que conciliante, ces saits regrettables devinrent de plus en plus rares.

Il était dans la destinée de Rapin-Thoyras de rencontrer sans cesse des occasions nouvelles de déployer les qualités de son esprit & de son cœur qui formaient le plus frappant contraste avec l'humeur susceptible & querelleuse qu'il manisesta dans sa première jeunesse. Les fatigues & les enthousiasmes de la guerre avaient donné un aliment à cette ardeur

généreuse qui semblait d'abord destinée à se consumer sans éclat au sein des luttes obscures d'un barreau de province; la sorce & l'énergie, aussi bien que la douceur de son caractère, le faisaient craindre moins encore qu'elles ne le faisaient aimer.

La soumission de l'Irlande aux armes royales sut accomplie en 1601, par la célèbre bataille d'Aghrim. Le récit de ce dernier fait d'armes où le brillant courage du marquis de Ruvigny décida la victoire, où Saint-Ruth fut tué d'un boulet de canon, où sept mille Irlandais restèrent, dit-on, sur le carreau, ne saurait trouver place dans ce rapide exposé de la campagne d'Irlande, puisque Rapin-Thoyras n'y fut pas présent. Envoyé dans diverses garnisons, de 1690 à 1693, entre autres dans les villes de Kilkenny & de Kingsale, le jeune capitaine eut plus d'une occasion nouvelle de montrer ces qualités conciliantes qui lui valaient l'estime de ceux même qu'il blâmait, & l'amitié de ceux qui savaient apprécier tout ce que son âme rensermait de modération, de sermeté, d'amour du bien & du devoir. Mais quelque honorable que fût ce rôle de médiateur, il ne laissait pas que d'être souvent pénible & toujours difficile; aussi, après avoir rétabli plusieurs sois la concorde entre le fyndic de la ville de Kilkenny & les officiers de la garnison, malgré les agréables relations qu'il avait formées avec l'évêque dont l'affabilité & la bienveillance surent gagner son cœur, Rapin s'estima heureux d'être appelé au commandement de deux compagnies dans une autre garnison.

A Kingsale, il retrouva son régiment, & se lia bientôt intimement avec le chevalier James Valler, gouverneur de la ville, homme éclairé & instruit, qui contribua par son exemple & ses conseils à lui inspirer le goût des études de politique & d'histoire, qui décidèrent plus tard de sa véritable vocation.





CONSTRUCTION OF THE STANDARD CONSTRUCTION OF

CHAPITRE VI

Trois lettres sur Pélisson. — Sa conduite envers ses parents. — Scandale causé par sa mort. — Pélisson est-il mort catholique ou relaps? — Données de ce problème. — Recherche de sa solution & son importance. — Rapin-Thoyras est rappelé en Angleterre par le roi Guillaume, qui lui confie l'éducation du fils du comte de Portland.

APIN-THOYRAS était encore en Irlande, lorsque, le 7 sévrier 1693, après avoir promis à Bossuet de se confesser, son oncle Pélisson mourut « debout, sans « croire être malade, » si rapidement qu'on n'a pu savoir si les essets de sa promesse, annulés par sa mort,

l'ont été de son plein gré ou involontairement. A tort ou à raison, l'opinion publique lui prêta, à ses derniers moments, les sentiments d'une soi qu'il avait reniée vingt ans auparavant (1).

Quelque temps après la mort de leur oncle, Salomon de Rapin,

(Voy. Nayral, Biogr. Caftr., 111, pp. 97, 100.)

⁽¹⁾ Boffuet, Fénelon & d'autres, affirmèrent que Péliffon était mort dans la religion qu'il avait fervie avec tant de zèle. Dans le public, on crut généralement qu'il était retourné à la foi de ses pères. Le quatrain suivant est resté comme l'expression du sentiment populaire sur cette mort énigmatique.

[«] Ne jugeons jamais d'une vie

[«] Que son flambeau ne soit éteint ;

[«] Pellisson est mort en impie

[«] Et La Fontaine comme un faint. (Linière.) »

remis de la blessure qui l'avait jeté sur le carreau à Limerick, & se trouvant alors en garnison à Andover, petite ville d'Angleterre, envoya à son frère la lettre suivante qui entre dans les détails les plus circonstanciés sur les derniers moments de Pélisson. Cette lettre, adressée à Rapin La Fare, est d'un de ses amis qui avait été lié avec le célèbre convertisseur. Sans trancher la question si controversée des sentiments religieux de Pélisson à l'heure de sa mort, ce document apporte cependant quelques éléments nouveaux à sa solution.

« A Monsieur Salomon de Rapin La Fare,

« A Paris, le 18 février 1693.

« Ne vous étonnez pas, Monsieur mon cher amy, que je réponde si tard à votre agréable lettre; j'ai eû des affaires qui m'ont toujours détourné quand je voulois vous répondre. Je vous ferois de longues excufes sur mon silence, si je ne vous connoissois pas fort bon amy & si je n'estois moy-même persuadé de la sincérité de votre affection. Comme il paroît trop tard & mal à propos de répondre précifément à votre lettre, je quitte tout ce dont vous me parlez & je ne vous réponds fur tout ce que vous m'y demandez que par ouy. La mort de M. de Pelliffon, que vous aurez apparemment apprise, est trop remplie de circonstances, pour que je ne doive pas vous en faire un petit détail. La réputation de ce grand homme vous doit donner de la curiofité pour favoir tout ce qui s'est passé dans sa mort. J'ai fait, comme vous favez, une grande perte; je vous ai écrit autrefois la manière obligeante & familière avec laquelle il en agiffoit envers moi & avec laquelle il vouloit que j'en agisse avec lui. J'avois de grandes douceurs en cela pendant sa vie. Huit jours avant sa mort, il me dit que dès qu'il seroit un peu mieux, il vouloit aller à Meaux voir M. l'évêque, & qu'il vouloit que je fusse de la partie. Il me promit toutes fortes de bons accueils de ce seigneur-là. Je sus le voir encore deux ou trois jours après; il me donna toujours mille affurances de son amitié. On ne parloit pas de la mort auprès de lui; cependant il me dit qu'il croyoit qu'il mourroit de cette maladie, & qu'il falloit qu'il pensat à son âme & à se repentir. Il ne s'expliqua pas plus clairement avec moi & je ne le vis plus, parce que je ne fus pas en ville de trois ou quatre jours. A mon retour je fus bien furpris de n'entendre parler que de lui, & d'entendre même dans les rues mille imprécations contre lui des catholiques de naissance; tout le monde assuroit qu'il estoit

mort en protestant, & qu'il avoit toujours renvoyé la communion, quoiqu'il fût fort pressé par M. l'évêque de Meaux, en qui il avoit beaucoup de consiance & qu'il honoroit beaucoup. Je voulois favoir un peu mieux ce qu'il en estoit & je crus que je devrois m'adreffer pour y réuffir, à quelques personnes de mes amis qui alloient tous les jours chez lui. Ils me confirmèrent tout ce que la voix publique me disoit. Je trouvoi, entre autres, trois de mes amis qui estoient beaucoup des siens, qui m'affurèrent qu'il leur avoit continuellement parlé des matières de la Religion & qu'il les avoit exhortés à prier pour lui & ne pas se lafser de le recommander à la miséricorde du bon Dieu, leur fit une espèce de confession de foi qui est justement telle que tous nos sentiments; s'y trouvant un de mes amis qui m'a fait le récit des circonstances de sa mort & me dit qu'il lui marqua. trois heures avant que de mourir, précisément l'heure de sa mort, & qu'il l'affura qu'il ne communieroit point, & qu'il estoit temps de se reconnoître & qu'il devoit bientôt comparoître devant le tribunal de Dieu. Il estoit fort inquiet & il ne voulut presque voir personne. Il a parlé plus ouvertement à son valet qu'à qui que ce foit, mais il lui a fait faire des grands ferments de ne rien révéler, & on affure qu'on ne faura jamais rien de lui. On dit que le roi ayant su sa mort, dit qu'il en estoit fort fâché, qu'il perdoit un sujet fort fidèle, une des meilleures plumes de son royaume & un des plus zélés enfants de l'Eglise. Voilà ce que je puis vous dire de cette affaire. »

A la suite de cette lettre sans signature, se trouve celle de Rapin La Fare à son frère.

A Andouer, le 13 juin 1603.

« Je remplis le vuide de cette lettre, mon très-cher frère, pour vous affurer de la continuation de mon amitié & de mon estime. J'ai reçu cette lettre & celle de ma mère que je vous envoye; elle est sans doute vieille puisqu'elle est venue de Genève par commodité; elle me charge beaucoup, par une lettre que j'en ai reçue, de vous envoyer la sienne & celle-cy. Je suis surpris que vous ne luy ayez pas escrit depuis la mort de M. Pellisson. Vous verrez par cette lettre à peu près ce que l'on sçait sur sa mort. Je viens tout à l'heure de recevoir une lettre de M. de La Bastide, qui me marque que La Chaudane (1) est à Paris, qu'il a esté présenté au roy & qu'on luy a remis une partie des papiers de M. Pellisson, &

⁽¹⁾ Claude de Rapin, fieur de la Chaudane, frère de Paul & de Salomon de Rapin.

les autres à M. de Meaux (1). Il me marque fur fa mort que le curé de la paroiffe ayant esté chez luy pour le confesser, il en fut si mal reçu qu'en sortant il alarma tout le quartier, foutenant qu'il estoit mort huguenot; de laquelle imprudence il a esté fort blasmé par la Cour. M. de la Bastide me marque aussi qu'un nouveau converti estant mort à Paris, sans avoir voulu confesser ny communier, on l'avoit mis fur une claie pour le traisner; mais qu'à ce spectacle inhumain, le peuple se mutina & l'enlevèrent & furent l'enterrer dans un cimetière, criant qu'il estoit indigne d'un grand roy de fouffrir qu'on usast d'une telle barbarie contre ses sujets, & que fans doute c'estoit ce qui attiroit la colère de Dieu sur eux. J'ay cru que je vous ferois plaisir de vous faire sçavoir ce récit, qui doit nous faire beaucoup de plaisir. Je suis surpris de ne recevoir point de réponse à une lettre que je vous escrivis, datée de Langport, au sujet de quelques susils, & à une autre datée d'icy, où je vous apprenois que M. de Belcastel (2) m'avait donné une lieutenance, m'asfurant en même temps, en présence de M. de Rapin [Daniel de Rapin], qu'il ne me donnoit pas cela pour un avancement, mais qu'affurément je n'y demeurerois pas longtemps. Depuis ce temps-là il me dit qu'il me prioit de vouloir faire la charge de fecond aide-major, que cela ne me feroit aucun tort. Je me fentois fort disposé à le refuser, cet employ ne me convenant point du tout, tant à cause de la fatigue que de la dépense en chevaux que je seray obligé de faire.

⁽¹⁾ Les papiers de Pélisson, concernant les sciences & la littérature, surent remis à l'abbé de Faur-Ferriès, son cousin-germain, par ordre du roi. (Bulletin du Protestantisme, v1, 71. Note de M. Ch. Read.)

⁽²⁾ Iffu de Jean de Belcastel-Montvaillant, gentilhomme du Rouergue qui présida en 1579, avec Calvière Saint-Coîme, l'affemblée des réformés tenue à Anduse le 22 novembre « pour « empescher les desseins des perturbateurs de leur repos & s'establir en une serme paix », N... de Belcastel fortit de France à la Révocation & mit son épée au service du prince d'Orange. Il prit part à la descente d'Angleterre, avec le grade de major d'un régiment de cavalerie; en 1703, on le retrouve à la Haye avec le grade de brigadier. Brave, prudent, probe & févère, il fixa par ces qualités le choix des puissances alliées lorsqu'elles se décidèrent à secourir les Camisards. Il reçut le grade de major-général & la mission de lever 5,000 hommes de troupes; mais la soumission de Cavalier fit échouer ce plan. Belcaftel ne se découragea pas, il envoya un des officiers, normmé Villas, originaire de Saint-Hippolyte, autrefois cornette dans le régiment de Galway, pour foulever les Cévennes & le Languedoc. Mais le fecret des conférences de Villas & des chefs des Camifards fut vendu & les conjurés livrés à Bâville & à Berwick, qui les firent brûler & rouer à Nîmes, le 27 avril 1705. Après la fin tragique de fon envoyé & la ruine de fes espérances, Belcastel disparaît de la scène; on le retrouve cinq ans plus tard en Espagne. Il se distingua à la tête des troupes hollandailes, à la bataille de Saragoffe, décida Charles III à marcher fur Madrid, mais quelques jours après, il trouva la mort fur le champ de bataille de Villaviciosa, le 20 décembre 1710. (France Protestante, art. Belcastel.)

Mais je considéray plusieurs raisons; la première que je dois tascher de plaire à M. de Belcastel pour pouvoir en attendre du bien; la seconde, c'est que cet employ apprend beaucoup le métier. En outre, c'est sous M. de Rapin, & cet employ sait faire beaucoup de connoissances dans l'armée, & fait souvent connoissre les généraux. D'ailleurs, M. de Rapin a trouvé à propos que je le prenne. Voilà les raisons qui m'ont déterminé. Je ne pense pas que nous sortions de ce royaume de cet esté, & à nostre grand regret; car nostre régiment est fort beau. Nous ne voyons aucune apparence à cela, & moins encore à toucher quelque paie entière. J'ay reçu il y a environ six semaines des nouvelles de Hollande, mon srère se portoit bien. Escrivez-moy, s'il vous plaist, plus souvent que vous ne l'avez fait jusqu'icy, & soyez persuadé que vos lettres me feront beaucoup de plaisir. Il n'y a rien de nouveau des armées de Flandre ny de Savoye. En Allemagne, la prise d'Hydelberg est vieille. Du depuis, mille hommes du maréchal de Lorge tués en escarmouche.

« Tout à vous.

« LA FARE DE RAPIN (1). »

Voici quelques passages extraits d'une lettre de Rapin-Thoyras au savant Le Duchat (2), son ami, publiée pour la première sois dans le Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, v1, p. 71, qui ont rapport à ce point non éclairci de la vie ou plutôt de la mort de Pélisson:

" On l'auroit peut-être laissé toute sa vie à la Bastille, si le roi lui-même n'avoit témoigné quelque bienveillance pour lui. Mais on trouva moyen d'opposer à la

⁽¹⁾ Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français, VII, p. 27.

⁽a) Jacob Le Duchat, habile philologue, né à Metz le 23 février 1658, d'une famille originaire de Troyes en Champagne, qui fournit plusieurs magistrats protestants. Le jeune Le Duchat prit ses degrés à l'université de Strasbourg, & revint exercer à Metz la profession d'avocat. La Révocation ayant brisé sa carrière, il débuta dans la littérature par la publication d'une Satire inédite de d'Aubigné. La Confession de Sancy, le Journal de Henri III, la Satire Ménippée suivirent de près ce début qui avait été un brillant succès. En butte à la persécution religieuse, il réussit à passer la frontière rhénane, mais sa suite eut pour résultat la consiscation de ses biens & sa condamnation aux galères par contumace. Il se rendit à Berlin en 1700, sut nommé deux ans après conseiller de la Justice française supérieure, sonctions dont le traitement modique suffisait à lui assurer une honorable indépendance. En 1709, il donna son excellente édition de Rabelais (Amst., 1711, 6 v. in-8).

bonne volonté du roi la religion du prisonnier. Cela fut cause que le roi souhaita qu'il fe rendit digne de fes grâces en changeant de religion. Mon père, qui connoissoit parfaitement M. Pélisson, son beau-frère, ne doutoit nullement que ce témoignage de la bienveillance du roi ne fût la principale cause du changement de M. Péliffon. Dès lors, il commença à étudier fort exactement les controverses, mais certainement avec un désir secret de trouver cause à se satisfaire dans la religion romaine. Il y a beaucoup d'apparence qu'il fe laiffa éblouir par le dogme de l'autorité de l'Eglife, si rebattu depuis par MM. de Meaux, Arnaud & Nicole. Quoi qu'il en foit, il fortit de la Bastille sans avoir changé de religion : mais peu de temps après il fit abjuration. Comme il fentoit bien qu'il y avoit quelque chose d'odieux dans un changement fait par des motifs humains, il affecta toute sa vie de témoigner qu'il étoit véritablement converti..... Pendant sa vie, ni le roi, ni la Cour ne le foupçonnoient point d'hypocrifie par rapport à la religion, & la feule cause qui l'empêcha de s'avancer & d'être fait Conseiller d'Etat (1), ce fut fon constant attachement à M. Fouquet, dont il avoit toujours le portrait dans sa chambre..... Il auroit fallu avoir des yeux bien perçants pour démêler ses sentiments secrets parmi ses actions extérieures, par lesquelles il affectoit sans cesse de témoigner une persuasion très-sincère de son attachement à la religion romaine, & de quelques-unes desquelles vous avez été le témoin. La seule chose qui auroit pu causer quelque soupçon, mais qui n'étoit pas publique, c'est que depuis son changement, jusqu'au temps de la grande persécution, il ne fit jamais aucun effort pour pervertir ni ma mère, sa sœur, ni mon père, ni mon frère aîné, ni moi. Mon frère & moi demeurâmes deux mois avec lui à Paris, en allant étudier à Saumur, fans qu'il nous dît jamais un seul mot sur la religion. Je passai

A la fuite de cette publication hors ligne, l'Académie royale de Berlin le reçut au nombre de se membres (1715). Il était en relations épistolaires avec tous les savants & hommes de lettres de son temps: Bayle, La Monnoie, Des Maiseaux, Rapin-Thoyras, étaient ses correspondants les plus ordinaires. Il laissa une soule de notes qu'il destinait à enrichir divers autres ouvrages, sur les marges desquels il les inscrivait. Formey a réuni la plupart de ces notes dans un livre intitulé: Ducatiana. (Coutard, 1738, & Paris, 1744, 2 v. in-8.) Le savant glossateur mourut à Berlin le 25 juillet 1735, laissant tous ses biens meubles & immeubles à la Maison des Orphelins français de Berlin. (France Protessante, art. Le Duchat.)

⁽¹⁾ Dans les Mémoires de la famille de Rapin, il est dit au contraire que Pélisson obtint en 1660 le brevet de conseiller d'Etat, & qu'il prêta serment en cette qualité, le 25 septembre. Ce sait est consirmé par Delort (Hist. de la détention de Fouquet & de Pélisson, 3 v. in-8, 1829), qui attribue cette distinction à la saveur de Fouquet. (V. Marcou, Etude, &c., p. 184.)

feul avec lui une autre fois environ deux ou trois mois fans qu'il me parlât sur ce sujet. Dans le temps même de la persécution, il rendit de si grands services à notre famille par ses recommandations auprès de M. le duc de Noailles, de M. de Basville, de l'évêque de Saint-Papoul, que nous sûmes peut-être les seuls, dans la province de Languedoc, qui, sans vouloir changer de religion, ne sûmes point persécutés & n'eûmes pas même le logement (1).....

« Lorsque j'accompagnai Milord Portland dans son ambassade de France, en 1698, je fis tout mon possible pour découvrir si le bruit qui avoit couru que M. Pélisson étoit mort huguenot, avoit quelque sondement; mais pour dire la vérité, je ne découvris rien de positif.

Quelques-uns me dirent qu'abfolument il n'avoit pas voulu communier. D'autres me dirent qu'on lui avoit proposé de recevoir la communion sur-le-champ, mais qu'il suoit resusée en disant qu'il avoit accoutumé de ne pas communier sans préparation; qu'il avoit pris jour avec M. de Meaux pour communier, mais qu'il sut prévenu par la mort. Cela paroît assez naturel, mais aussi, il peut avoir été inventé pour couvrir son resus. Je trouvai à Paris un de ses valets de chambre qui avoit quelque emploi à la cour, mais il me parut si réservé quand je voulus lui toucher cette corde, qu'il me sit soupçonner qu'il y avoit quelque chose qu'il n'étoit pas à propos de me découvrir. Ce qu'il y a de certain, c'est que le curé de Versailles se plaignit au roi, même avant sa mort, & qu'immédiatement après qu'il eût expiré, le roi sit mettre le scellé dans sa maison de Versailles & de Paris, je ne sais sous quel prétexte (2). Quoi qu'il en soit, aucun de ses neveux ni nièces n'a prosité d'un sou de sa succession, & j'ignore encore de quelle manière le roi dispose de se effets. »

L'opinion de Jacques de Rapin, rapportée par son fils dans le frag-

⁽¹⁾ Après le dévouement que lui avait témoigné son beau-frère, on ne saurait s'étonner des efforts de Pélisson pour détourner de lui les effets de la persécution. Mais Jacques de Rapin mort, le zèle du convertisseur, délié des obligations de la reconnaissance, s'exerça, commme on l'a vu, sur sa propre sœur, tout en seignant d'intercéder pour elle, & sur son filleul, Rapin-Thoyras, en lui offrant un beau prix de sa conversion. (Le prieuré de Saint-Orens d'Auch. Lettre à Le Duchat.)

⁽²⁾ Le roi se fit apporter les papiers de Pélisson aussitot après sa mort, & retint les minutes de se Instructions au Dauphin, qu'avait rédigées Pélisson d'après les notes du roi & le plus souvent sous sa dictée. (V. Marcou, Etude, &c., pp. 284 & 411.) Les autres papiers de Pélisson surent distribués, ceux qui concernaient la littérature & l'histoire, à Racine & à l'abbé de Faur-Ferriès, le reste sut remis à son neveu, Rapin de La Chaudane.

ment que l'on vient de lire, emprunte aux rapports qu'il avait eus avec son beau-frère une assez grande valeur. Selon lui, Pélisson s'était converti dans des vues purement humaines, mais il s'était converti avec autant de sincérité que pût le faire un esprit logique & pénétrant, doublé d'un cœur très-accessible aux intérêts mondains; il s'était essorcé de « trouver son compte » aux arguments & aux démonstrations de Bossuet & de son ami l'évêque de Tournay entre les mains duquel il abjura à Chartres, & il avait fini par croire à sa conversion & agir en conséquence. Un impartial exposé des faits qui ont servi de texte aux controverses qui se sont élevées entre catholiques & protestants au sujet de la mort de Pélisson a été laissé par Charles de Rapin-Puginier dans ses Mémoires.

Le voici dans son entier :

- « Vers la fin de 1692, M. Pelliffon tomba malade, mais il ne vouloit pas qu'on le crust bien mal, & l'abbé de Ferriet [de Faur-Ferriès] m'escrivit qu'estant allé le voir, M. Pellisson l'avoit obligé de repartir presque sur-le-champ dans la crainte que cette visite ne fist juger qu'il estoit en fort mauvais estat. Enfin, il mourut au mois de sévrier 1693. D'abord après sa mort, il se répandit un bruit qu'il estoit mort huguenot & qu'il n'avoit voulu ni se consesser, ni communier; comme ce bruit causoit du scandale, pour le faire cesser, on publia qu'à la vérité il n'avoit pas communié, mais on dit pour raison tantost que c'estoit qu'il estoit mort comme subitement avant le temps qu'il avoit pris pour cela, tantost parce qu'il s'estoit consessé il n'y avoit que fort peu de jours.
- " Il parut là-deffus une lettre de M. de Meaux qui, feignant que M^{lle} de Scudery, affligée de ce qu'on disoit, luy en demandoit la vérité, luy explique ce qui s'est passé dans le sens que je viens de dire. Cependant il y a lieu de douter de la vérité de ce que ce prélat expose, car il est certain que le roi envoya vers M. Pellisson ce mesme évêque de Meaux, l'abbé de Fénelon, depuis archevêque de Cambray, & le Père de la Chaize pour luy persuader de se consesser; or, il n'est pas aisé de comprendre que si les choses estoient dans l'estat qu'on disoit, le roi se suité de penser à cela comme il ne l'a point fait pour plusieurs autres personnes à qui la mesme chose est arrivée. D'ailleurs, dès que M. Pellisson sut mort, un de ses amis qui n'a pas voulu estre nommé, escrivit à ma mère qu'il l'avoit veu plusieurs sois pendant sa maladie, & mesme deux ou trois jours avant sa mort,

qu'il l'avoit veu pleurer & fanglotter, demandant inceffamment pardon à Dieu de l'égarement où il avoit esté, & il ajoutoit que non-seulement il ne s'esteit pas rendu aux sollicitations de ces trois Messieurs dont je viens de parler, mais qu'il leur avoit resusé absolument de faire ce qu'ils luy conseilloient, reprochant nommément à M. de Meaux que c'estoit luy qui l'avoit séduit en luy plastrant la religion Romaine & en lui persuadant qu'on y pouvoit faire son salut. Il y a de l'apparence que la question dans quelle religion M. Pellisson est mort, ne sera jamais décidée. Il y en a autant qui ajouteront soy à ce que je viens de dire, supposé qu'ils en soient instruits, d'autres croiront ce que les catholiques en publient.

« Pour moy, je crois estre d'autant plus autorisé à me ranger du dernier sentiment que j'ay ouy dire à mon père, qui connoissoit parfaitement M. Pellisson & qui n'avoit garde d'approuver sa conduite à cet égard, qu'il ne croyoit point qu'il eust changé de religion contre sa conscience, c'est-à-dire croyant mal faire, mais seulement de cette manière, c'est qu'il avoit examiné les religions dans l'envie de trouver fon compte dans la Romaine, qui pouvoit lui estre avantageuse pour sa fortune; or, quand le cœur est une fois gagné, il ne manque jamais de donner du poids aux raisons qui favorisent son inclination & d'en oster au contraire à celles qui y font oppofées. C'est ce qui arrive encore plus aisément lorsque l'on prend les Pères pour arbitres des controverses qui sont entre nous & les catholiques romains, comme l'a fait M. Pellisson, car il est certain que, pour un passage qui semble nous favoriser, il y en a plusieurs qui paroissent nous estre contraires, si l'on n'a l'esprit affez libre pour considérer la qualité de ces passages, dont les premiers font des figures de langage ou des exagérations, & les autres des expressions fimples qui sont fondées sur des raisonnements & qui expriment leur véritable créance. Au reste, il ne faut pas s'imaginer qu'en embrassant la religion Romaine, M. Pellisson ait adopté toutes les mesmes créances & les mesmes pratiques qui y ont la vogue, furtout parmy le peuple. Il lui a fuffi de croire qu'on pouvoit faire fon falut dans cette communion dont les principaux dogmes pouvoient estre crus, & furtout qu'on y pouvoit adhérer, & que le schisme estoit un des plus grands maux qu'il pust y avoir dans l'Eglise, ce qu'on trouve appuyé par une infinité de passages de saint Augustin parlant contre les Donatistes, ce qui estoit pourtant un cas tout différent du nostre. Je suis aussy persuadé que c'estoit aussy la religion de M. de Meaux (1). »

⁽¹⁾ Le Bulletin du Protestantisme a publié dans son xiii vol, p. 97, un très-curieux sactum (Motifs de la conversion de Pierre Frotté, chanoine, curé de Souilly au diocèse de Meaux, 1690),

Nous avons réuni les principales pièces d'un procès que nous ne prétendons pas juger, même avec le secours des faits nouveaux qu'une chronique de famille nous a révélés. D'un côté, l'abjuration de Pélisson après sept années d'études & de réflexions, sa liaison avec Bossuet, avec Fénelon, avec le roi qui l'admettait dans son intimité, ses efforts pour obtenir des conversions par toutes autres voies que celles de la violence, les procurant à l'Eglise tantôt à prix d'argent, tantôt par des moyens de controverse sérieuse & convaincue, les témoignages de ces illustres amitiés qui ont affirmé la fincérité des croyances de Pélisson, l'opinion même des membres de sa famille qui, tout peinés qu'ils pouvaient être de son changement de religion, ne croient point qu'il eût changé contre sa conscience; de l'autre côté, la réserve que font ces derniers sur les motifs inavoués de son apostasie, la précipitation avec laquelle Pélisson, malade, renvoie l'abbé de Ferriès; son refus de se confesser, le soin que prend le roi de lui envoyer l'abbé de Fénelon, l'évêque de Meaux, & le Père de La Chaize pour lui persuader de se consesser, comme s'il était nécessaire de lui rappeler un acte si élémentaire pour un bon catholique qui se voit près de sa fin, ce cri d'alarme, « si fort blâmé par la Cour », du curé de Versailles, si mal reçu par le mourant, qu'il s'écrie en sortant, devant tous ceux qui veulent l'entendre : « M. Pélisson est mort huguenot! » Et cette unanimité de la voix populaire, & ces quatrains qui coururent Versailles & Paris sur le convertisseur relaps & sur sa mort ambiguë, & cette feinte de Bossuet, qui, pour mettre fin à tout ce scandale causé par la mort de son ami, fait publier une lettre (1) qu'il aurait

où le grand Bossuet est jugé par un prêtre catholique d'une manière trop violente pour être acceptée sans réserves; mais ce réquisitoire, tout passionné qu'il est, ouvre de trop singuliers aperçus sur la prélature du grand siècle & sur les sentiments intimes de Bossuet, en matière de religion & de pratique religieuse, pour ne pas le rapprocher de l'appréciation incidente du même personnage que sait ici l'auteur des Mémoires de la famille de Rapin.

⁽¹⁾ A défaut de la lettre de Boffuet à Mu- de Scudéry, dont nous n'avons pas le texte fous les yeux, en voici une du même prélat écrite à une autre amie de Péliffon, dans un but analogue:

adressée à la pauvre amante du défunt, Magdeleine de Scudéry, pour raffurer son âme en deuil sur les derniers moments de son Acanthe. mort bon catholique, sans confession ni communion il est vrai, mais ayant témoigné le désir de communier après s'être confessé, si la mort n'eût jeté son voile funèbre sur cette dévote intention, tout cela n'appelle-t-il pas le doute & ne le fortifie-t-il pas?

Certes, il ne nous appartient pas de jeter trop légèrement un blâme sur cette grande figure du xvIIe siècle, « dont l'honneur, la vertu, la droiture étaient aussi inséparables que la science & la vaste érudition (1). » Mais les raisons que donne Rapin-Puginier de suspecter les explications de Bossuet ont aussi leur valeur, & si réellement Pélisson est mort relaps, nous aimons mieux croire que l'illustre prélat s'est fait illusion sur les véritables & suprêmes sentiments de son ami, que de l'accuser sans preuves certaines d'avoir faussé la vérité.

Le dernier biographe de Pélisson a résumé très-nettement tous les faits & tous les « on dit » relatifs aux derniers moments de l'historien de l'Académie; il a discuté toutes ces contradictions que nous avons rapidement esquissées, & en a tiré la conclusion suivante: « Irons-nous « maintenant, pour adopter l'hypothèse la moins croyable, en faire une « autre moins admissible encore? Pellisson aurait, pour jouer jusqu'au

[■] Je vous affure, Mademoifelle, que M. Pelliffon est mort comme il a vécu, en très-bon catho-

[«] lique. Loin d'avoir le moindre doute de sa foi, je l'ai toujours regardé depuis le temps de sa

[«] conversion jusqu'à la fin de sa vie comme un des meilleurs & des plus zélés désenseurs de notre

[«] religion. Il n'avoit l'esprit rempli d'autre chose, & deux jours avant sa mort nous parlions encore

[«] des ouvrages qu'il continuoit pour foutenir la transfubstantiation, de forte qu'on peut dire qu'il

eft mort en travaillant ardemment & infatigablement pour l'Eglife... Au reste, il a voulu entendre

la meffe pendant tous les jours de fa maladie, & je n'ai jamais pu obtenir de lui qu'il s'en dif-

pensât les jours de sête. Il me disoit en riant qu'il n'étoit pas naturel que ce sût moi qui l'empê-

choit d'entendre la messe. » Lettre de Bossuet à M110 du Pré, du 14 février 1693, publiée dans l'édition de ses OEuvres, Versailles, 1818, t. xxxv11, p. 475. La suite de cette lettre est trèsintéressante, mais nous devons abréger. Delort l'a donnée intégralement dans son Histoire de la détention de Fouquet & de Pelisson, t. 1, p. 69.

⁽¹⁾ Saint-Simon. Mémoires.

« dernier jour, au profit de son ambition, une comédie de soi & de « piété, usé de travail sa santé & avancé sa sin? Sa conscience, morte « pendant vingt ans, renaît quand il meurt? Quel fragile échasaudage! « Bayle ne se donne pas toute cette peine pour revendiquer les der- nières heures d'un homme qui aurait menti pendant vingt ans. Il saut « avec lui laisser tomber cette question, qui n'intéresse ni les catholiques « ni les protestants : lesquels, si elle était douteuse, tiendraient à hon- « neur de conserver dans leurs rangs un comédien? Pélisson était un « homme loyal; il est mort le 7 sévrier dans la religion dont le 5 sévrier « il entretenait Bossue (1). »

On pourrait demander à l'auteur de ces lignes si, rejetant la profession extérieure d'une religion qu'il avait embrassée avec conviction, servie avec zèle, mais dont, à la dernière heure, prêt à paraître devant Celui qui juge les plus secrets mobiles de nos actions, il aurait pu reconnaître les erreurs & déplorer les entraînements, Pélisson n'aurait pas montré plus de « loyauté » qu'à persister dans des pratiques qu'eût condamnées la voix réveillée de sa conscience? Mais ce retour de Pélisson à la foi de son ensance est loin d'être prouvé : la seule chose certaine au milieu de ces contradictions, c'est que jusqu'à ce moment suprême & obscur où il sentit la vie lui échapper, Pélisson sut conséquent avec lui-même & de bonne soi catholique.

Cependant si cette conversion « in extremis » venait à être prouvée, elle aurait sa valeur & son importance. L'historien de l'Académie, l'auteur des désenses de Fouquet, était un homme sujet à l'erreur; son caractère offre des contrastes inexpliqués; mais il ne saut pas oublier que ce qu'on connaît de son génie & de son cœur assigne à Pélisson une place élevée parmi les belles intelligences du grand siècle. Susceptible de nobles élans, d'un dévouement aveugle peut-être, mais

⁽¹⁾ Marcou. Etude de Pellisson, &c., p. 408.

fans bornes dans son désintéressement, cette âme d'élite avait, après tout, assez de valeur pour que la recherche du mystérieux problème de ses dernières aspirations vers Dieu & la vérité éternelle, offre, aujourd'hui comme alors, un attachant intérêt. Si l'histoire impose la recherche persévérante de la vérité sur les faits comme sur les hommes qu'elle revendique comme siens, il n'est pas permis d'oublier que si la vérité veut & doit être cherchée, elle ne doit pas être forcée; il faut se résigner à ne la connaître que par morceaux, selon l'expression de Fénelon, & dans le cas qui nous occupe, sans slétrir la mémoire de Pélisson d'un reproche immérité d'hypocrisie, dans le doute équitable où nous devons rester, il nous est permis de souhaiter, qu'éclairé à ses derniers moments par la grâce de Dieu, Pélisson se soit repenti de son apostasie, &, par un tardis, mais sincère retour à la foi de ses pères, ait consié son âme à la miséricorde de Dieu, détessant ses erreurs, implorant son pardon.

Rapin-Thoyras écrit que « ses neveux & nièces n'ont pas touché un « sou de sa succession. » Pélisson, en esset, ne laissa que des dettes, comme l'affirme d'une manière positive l'auteur des Mémoires sur la samille de Rapin; & cependant il avait, tant en bénésices qu'en pensions, immeubles ou jouissances, près de vingt-cinq mille livres de rente. Mais ce sut l'honneur de Pélisson que de mourir insolvable; il avait autresois souscrit, en saveur de Fouquet & pour aider à sa délivrance, de nombreux billets; un ordre du roi l'avait protégé pendant sa vie contre les exigences de ses créanciers, mais après lui l'hypothèque qu'ils avaient sur ses biens les absorba presque en entier (1).

C'est sur ce trait, qui atteste une sois de plus le dévouement du secrétaire de Fouquet pour son maître, qu'il convient de sermer cette longue parenthèse ouverte sur les derniers moments d'une vie pleine de contrastes, dont l'étude offre un singulier intérêt.

⁽¹⁾ Marcou. Etude, &c., p. 263, citant le Bulletin du Protestantisme, t. vi, p. 76.

Nous avons laissé le filleul de Pélisson dans la petite ville de Kingfale, en Irlande, où il tenait garnison. C'est là qu'il reçut la lettre de son
frère Salomon, qui suivit la nouvelle de la mort de son oncle, & probablement aussi l'ordre de rappel qui arrêta l'essor de sa carrière militaire
& eut une si grande influence sur la seconde période de sa vie. Cet
ordre, bres & impératis, lui enjoignait de se rendre en Angleterre auprès
du roi, dans le plus court délai. Il n'y avait pas à reculer, & le jeune
capitaine, se perdant dans les conjectures les plus invraisemblables, ne
comprenait rien à ce rappel imprévu, dont il ne pouvait deviner les
motiss. Grande sut sa surprise quand une lettre de M. de Belcastel, alors
brigadier-général au service d'Angleterre, mit le terme le plus inattendu
à ses incertitudes. Le roi le rappelait à Londres pour qu'il eût à remplir
les sonctions de gouverneur auprès du fils de lord Bentinck, comte de
Portland.

Rapin quitta l'Irlande sur la fin de 1693, non sans regrets, car il prévoyait que la volonté du souverain serait plus sorte que ses répugnances personnelles pour des sonctions d'ailleurs honorables, mais qui devaient sorcément entraver sa carrière militaire. Les difficultés, les périls de la triple campagne qu'il venait de faire, loin de le rebuter, avaient affermi sa vocation par le sentiment d'un devoir sidèlement accepté & glorieusement rempli; il aimait ses compagnons d'armes, résugiés comme lui, si nombreux dans l'armée anglaise; il pouvait aspirer aux distinctions que quelques-uns d'entre eux avaient su mériter par leur valeur & par leur courage, & maintenant, en présence d'un ordre royal qui n'admettait aucune hésitation, il lui sallait rompre à la sois avec son passé qui était le garant de son avenir, avec le présent qui suffissait à ses goûts, &, déception plus grande, avec l'avenir qui suffissait à ses rêves.

Mais le jeune officier savait que l'obéissance & l'abnégation sont les premières vertus du soldat; il partit donc, & l'accueil bienveillant qu'il reçut du roi Guillaume adoucit quelque peu l'amertume de ses regrets.

Le comte de Portland jouissait alors de la plus haute faveur auprès du

prince. D'un dévouement sans bornes à la personne royale, les services de Bentinck étaient ou paraissaient être de ceux qu'on n'oublie pas. Ils allèrent autrefois jusqu'au-devant d'une mort certaine pour sauver le futur roi d'Angleterre; & ce ne fut que par miracle que le jeune page du prince d'Orange échappa au fléau terrible qui avait mis son maître aux portes du tombeau (1). Depuis lors, les liens d'une intimité aussi complète que le caractère froid, réservé, égoiste du prince pouvait la comprendre, réunirent le maître & le serviteur; d'éclatantes faveurs en furent le témoignage, les titres & les richesses prodigués à William Bentinck le rendirent un des plus puissants seigneurs du nouveau royaume. La sollicitude royale s'étendit jusqu'aux enfants de lord Portland, & Guillaume voulut donner à l'héritier de tant de titres & d'honneurs, une éducation en rapport avec la haute position qui l'attendait. Préoccupé de cette idée, le roi s'en ouvrit un jour au marquis de Ruvigny qu'il avait récemment créé lord Galway & pair d'Irlande, l'un des réfugiés français dont il prisait le plus les lumières & les conseils. Après quelques instants de réflexion, Ruvigny, qui avait appris à connaître & à apprécier les qualités à la fois solides & brillantes de Rapin-Thoyras, son instruction, son sens droit & ferme, la délicatesse de son esprit, « & « surtout un certain air du beau monde & ces manières nobles & aisées « qu'on n'attrape qu'avec des gens de qualité (2), » ne crut pouvoir mieux

⁽¹⁾ Une de ces traditions empiriques, dont la thérapeutique d'alors était si prodigue, voulait que le contact d'un corps sain & vigoureux guérst de la petite-vérole le malade qui en était atteint. Le prince était en proie à cette terrible effection, ses médecins désespéraient de sa vie, lorsque le jeune Bentinck, âgé de quinze à seize ans, s'offrit à partager la couche de son maître pour le délivrer du danger de mort qu'il courait, en s'y exposant lui-même. Son courageux dévouement sut accepté; le prince guérit. Bentinck, cruellement atteint par la contagion, demeura plusieurs semaines entre la vie & la mort. Il ne dut son salut qu'à sa sorte constitution, dont les efforts furent secondés par les soins reconnaissants & affectueux de celui qu'il avait sauvé. (Voir la note D, concernant le comte de Portland.)

⁽²⁾ Mémoires de Jean Rou, t. 11, p. 226.

faire que de proposer au roi le jeune capitaine, comme l'un des hommes les plus propres à diriger, selon ses vues, l'éducation du sutur duc de Portland. Rapin n'était point un inconnu pour le roi d'Angleterre. On a vu déjà les circonstances délicates où, justifiant son chef, Rapin s'était fait avantageusement connaître du prince pour lequel il avait vaillamment combattu à la Boyne & versé son sang à Limerick. Le roi céda sans peine aux suggestions de Ruvigny, & le rappel de Rapin sut décidé. Peu de jours après avoir été présenté au roi, qui lui sit entendre que son obéissance à ses ordres & sa désérence à ses désirs ne demeureraient pas sans récompense, Rapin-Thoyras commença ses sonctions auprès de son élève.

CHAPITRE VII

Rapin-Thoyras gouverneur du fils du comte de Portland. — Importance politique du falon de ce seigneur. — Voyages de Rapin & de son élève dans diverses contrées de l'Europe. — Ambassade du comte de Portland en France, en 1698. — Lettre du maréchal de Villeroy à Rapin-Thoyras. — Profits intellectuels que retira Rapin de ses fonctions auprès de son élève, plus tard duc de Portland & gouverneur de la Jamaïque. — Mariage de Rapin-Thoyras. — Caractère de Marie-Anne Testant. — Difficultés pécuniaires. — La Féauté. — Correspondance de Rapin avec les membres de cette académie lors de sa retraite à Wesel. — Relations littéraires de Rapin-Thoyras avec Jean Rou. — Caractère & érudition de ce dernier auteur. — Discussion entre Rou & Rapin sur le 174° sonnet de Pétrarque. — Traduction en vers de Rapin. — Appréciation de l'Histoire d'Angleterre, par Jean Rou.

ENRI Bentinck, lord Woodstock, était un aimable enfant de douze à quinze ans, d'une santé un peu frêle, d'une intelligence ouverte sans être très-vive, doué de plus de cœur que d'imagination, objet de la tendre sollicitude de son père, qui ne se décida pas sans quel-

que peine à se rendre aux désirs du roi & à consier à des mains étrangères le soin de former pour la haute position que l'avenir lui réservait, l'héritier de ses titres & de ses biens. Mais Rapin-Thoyras ne tarda pas à se saire aimer de son élève, & les saçons d'abord froides & hautaines du comte de Portland devinrent bientôt courtoises & polies envers le gentilhomme protestant, dont le tact & la réserve surent commander l'estime & la sympathie du comte dans leurs rapports journaliers. La résidence du noble lord était le rendez-vous des seigneurs de la nouvelle cour, la

plupart de ses amis appartenaient au parti des Whigs, d'autres tenaient pour les Tories, de là des divergences d'opinions qui s'affirmaient énergiquement & qui faisaient de l'hôtel de Portland une tribune où se discutaient les affaires de l'Etat avant d'être officiellement traitées dans les Chambres constitutionnelles. Cette passion contenue, cette ardeur patriotique que le peuple anglais apporte dans la discussion de ses droits & de ses intérêts politiques, des actes de son gouvernement, avait aussi gagné les seigneurs hollandais qui avaient suivi la fortune de la maison d'Orange. Les discussions étaient générales, passionnées quelquefois, & des lumières inattendues jaillissaient du choc d'éléments si divers. La liberté de tout dire, de tout écrire, plus grande sous ce règne qu'elle ne le fut jamais, sur cette terre classique de la liberté responsable de ses actes, donnait à ces conversations une indépendance qui en multipliait la valeur. Rapin-Thoyras, modestement retiré dans un angle du salon, ne prenant qu'une part discrète à ces mêlées de l'esprit, où descendaient dans l'arène les plus grands noms de l'Angleterre, écoutait avec toute fon intelligence, & voyait se faire, presque sous ses yeux, l'histoire politique du pays dont il devait trente ans plus tard écrire les annales. Quelquefois même, par le sérieux de son caractère mûri par l'épreuve plus que par les années, par son mérite, dont la modestie n'excluait pas toujours les preuves, il avait su forcer la considération de quelques-uns de ces hommes d'Etat grands seigneurs, & leurs façons hautaines ménageaient le précepteur français plus encore à cause de sa valeur personnelle que de sa naissance. On verra plus tard, à propos d'une dissertation célèbre, quel parti il sut tirer de ces conversations, auxquelles il se mêlait rarement, mais qui jetèrent dans son esprit réfléchi de profondes racines.

Il avait appris dans les camps les éléments de la langue de sa patrie d'adoption; dans les réunions politiques de l'hôtel de Portland, il se perfectionna dans cette étude, préparation indispensable aux travaux qu'il accomplit plus tard, lorsqu'il mit à profit les documents de tout genre qu'il avait recueillis sur les mœurs, les usages, les coutumes & l'histoire

tant locale que générale de l'Angleterre. Une aptitude remarquable pour les langues; — il parlait l'anglais, l'italien, l'espagnol & avait « quelque « teinture des langues germaniques; » — une mémoire exercée & sidèle autant que consciencieuse, c'est-à-dire désiante d'elle-même, une ardeur & une persévérance dans l'application, qui lui permettait de saisir & de s'approprier l'essence d'un volumineux in-solio, avec la même facilité que celle d'une conversation ou d'un discours, tels étaient les éléments de succès dont il disposait dès cette époque de sa vie, où les attraits de l'étude commençaient à balancer dans son esprit les enthousiasmes de la guerre.

Rapin-Thoyras passa plusieurs années auprès de son élève. Suivant l'usage du pays, qui est une conséquence de la position géographique de l'Angleterre, - usage restreint autresois aux grandes familles, mais général aujourd'hui dans presque toutes les classes de la société anglaise, grâce à la facilité des communications, - Rapin voyagea, avec son élève, sur le continent. « A continental journey » est le complément indispensable de toute éducation anglaise, & le contact des étrangers, le spectacle & l'observation des dissérences des mœurs & des usages, les idées générales qui naissent d'une appréciation semblable lorsqu'elle est bien dirigée, les difficultés matérielles même, qui ajoutent parsois au voyage une saveur de plus, sont un puissant contre-poids à l'étroitesse de vues, à l'égoisme borné qui sont la conséquence de la position exceptionnelle où les faveurs de la fortune placent quelques élus. Cette facilité de déplacement qui n'exclut pas un patriotisme tenace, est tellement dans les mœurs de la nation anglaise, que l'un de ses pasteurs les plus distingués, le pieux & savant évêque Leighton, en faisait comme une condition du perfectionnement moral (1). Ce chrétien éminent ne crai-

⁽¹⁾ Notice biographique sur Leighton, archevêque de Glasgow, p. 21, précédant la traduction de la Vie chrétienne, de cet auteur, par M. L. Bonnet. Paris, Delay, 1844, in-12.

gnait pas de ranger l'obligation de voyager parmi les devoirs de l'homme envers lui-même, & ce devoir de la fréquentation chrétienne de ses semblables, il le pratiquait pour son compte & avec grand profit pour son âme, toutes les sois qu'il le pouvait, selon le précepte qu'un poète avait sormulé le premier dans ce vers célèbre :

Homo sum, & nihil hominem à me alienum puto.

Lord Woodstock & son gouverneur voyagèrent donc plusieurs années en Europe: en Hollande, en Allemagne, en France, en Espagne, en Italie. Ne négligeant aucune occasion de s'instruire en l'instruisant luimême, Rapin enseignait à son élève les langues des pays qu'ils parcouraient ensemble, lui rendait familiers les auteurs grecs & latins qu'il lisait lui-même avec prédilection, l'initiait aux difficultés des mathématiques, étudiait avec lui les destinées des peuples & des rois, & cherchant à faire pénétrer dans l'âme consiée à ses soins les sermes croyances & les pieux sentiments qui remplissaient la sienne, il lui montrait l'action toujours présente de Dieu sur les manisestations de la liberté humaine, & la justice divine s'accomplissant dans le monde à travers le bouleversement des empires.

En 1698, le comte de Portland fut choisi par son souverain pour le représenter auprès de la Cour de France dans les négociations qui précédèrent l'ouverture de la succession d'Espagne. Le continuateur de Rapin-Thoyras fait de ce seigneur un portrait qui emprunte son intérêt aux longues relations qu'eut le comte avec le sutur auteur de l'Histoire d'Angleterre. Après avoir rappelé le dévouement de William Bentinck, les services qu'il avait rendus au prince d'Orange & à sa dynastie, après avoir énuméré les titres qui en surent la récompense: pair d'Angleterre, baron de Cirencester, vicomte Woodstock, comte de Portland, chevalier de la Jarretière, membre du Conseil privé, premier gentilhomme de la Chambre & général de la cavalerie, il passe au titulaire de tant d'honneurs &

de distinctions. « Bien sait, d'une belle physionomie, parlant françois, « comme s'il sût né en France, versé dans les affaires, sidèle & affec- tionné au roi, généreux & incorruptible, estimable d'ailleurs par « tout ce qui sait un honnête homme, bon mari, bon père, bon maître, « il ne sembloit pas qu'on pût désérer la charge d'ambasseur en France « à personne qui réunît tant de belles qualitez. Mais ce ne sut point là « uniquement ce qui le sit présérer. Les François qui avoient négocié « avec lui, ne sachant pas que son procédé avec eux, slexible & accom- « modant, étoit un esset de sa prudence, l'avoient donné à Louis XIV » pour un seigneur qui avoit le cœur françois. Voilà en partie ce qui « détermina Guillaume à lui donner en France la qualité de Ministre. « Il jugea que la Cour s'ouvriroit plus avec le comte qu'avec tout autre « & qu'elle achèveroit de lui découvrir sans réserve le fond de ses « intentions. »

Suit une pompeuse description de l'entrée quasi-royale du comte de Portland à Paris. Un écuyer, douze pages, cinquante-six valets de pied, vingt-cinq chevaux de main, six carosses dont quatre étaient à huit chevaux & deux à six, composaient ce brillant cortége. Les pages avaient des vestes de damas cramoisi & or, des plumets blancs à leurs toques de velours, & la livrée de sa maison était d'un drap couleur d'azur, galonné d'or & d'argent.

Le roi de France reçut l'ambassadeur dans la chambre du lit & jusque dans la balustrade, honneur du plus haut prix dans ce siècle de l'étiquette; les trois princes du sang, ses petits-fils, étaient à ses côtés, ainsi que le comte de Toulouse, le duc d'Aumont & le maréchal de Noailles.

Les princes & les grands du royaume ne voulurent pas être en reste avec la somptuosité de l'ambassadeur d'Angleterre. D'ailleurs, les ordres du roi concouraient avec leur orgueil pour assurer au comte de Portland une réception sans égale. Le duc d'Orléans le mène dans son carosse & le « régale splendidement » à Saint-Cloud. Le roi se promène avec lui dans le jardin de Versailles & l'entretient samilièrement. On lui montre

les grands appartements de ce palais, alors dans tout l'éclat de leur splendeur, décorés par Lebrun des victoires remportées par les généraux de Louis XIV pour la plus grande gloire de leur roi. Ce sut pendant cette visite que le célèbre Mathieu Prior, secrétaire de l'ambassade, auquel on demandait si les palais du roi d'Angleterre étaient aussi glorieusement ornés, sit cette réponse plus mordante que ne le voulait la prudence : « Non, dit-il, il y a partout des monuments des grands « exploits de mon maître, excepté chez lui. »

Rapin-Thoyras avait accompagné son élève & se trouvait mêlé aux Cavendish, aux Hastings, aux Stanhope, à cette escorte brillante de grands seigneurs & de diplomates qui servaient d'auréole au brillant ambassadeur.

Lord Woodstock, malgré son jeune âge, faillit jouer un rôle politique; l'exilé de Saint-Germain avait cherché à se concilier les seigneurs anglais de la suite de Bentinck, & très-instruit par son père, le prince de Galles, à une revue où ils se trouvaient ensemble, s'efforça de lier conversation avec le jeune Woodstock; mais le prudent gouverneur y mit bon ordre, & la conversation entre les deux jeunes gens se borna à l'échange de simples formules de politesse: lord Portland & ceux de sa suite évitèrent constamment, malgré les avances de Jacques II, de se trouver en particulier avec ce prince.

Il eût été intéressant de recueillir quelques détails de plus sur ce séjour de Rapin-Thoyras dans sa patrie, alors déchirée par la persécution la plus violente & la plus impolitique. C'était l'année où un intendant de la Saintonge écrivait que sa province avait perdu cent mille religionnaires. « Le Languedoc en avait perdu quarante à cinquante mille avant « la guerre des Camisards, la Guyenne au moins autant (1). » C'était l'époque où les manusactures se sermaient par centaines, où dans l'es-

⁽¹⁾ De Félice. Histoire des Protestants de France, p. 427, édit. de 1856.

pace de trois ans, cinquante mille familles sortirent du royaume, près de huit cent mille personnes, suivant l'estimation d'Antoine Court.

Rapin-Thoyras avait des parents, des amis, parmi ces réfugiés: dispersés, disséminés, poursuivis, il ne devait plus les revoir, pas plus que les ormes de Puginier, témoins des jeux de son ensance, pas plus que ce soyer désert où son père était mort, d'où sa mère avait sui. N'eut-il pas le désir, ou plutôt lui sut-il possible de quitter quelques jours son élève & d'accomplir un rapide voyage vers les bords de la Garonne? Les souvenirs de samille sont muets sur ce point: protégé par le drapeau anglais à Versailles, peut-être eût-il été sais à jeté en prison comme tant d'autres, revenus surtivement pour revoir le soyer paternel, & qui n'y trouvèrent que la désolation & le deuil, puis la prison, la mort ou l'exil. Il a dû, le cœur serré, passer à travers la France, &, resoulant dans son âme le sentiment qui l'oppressait, chercher en vain l'oubli de sa patrie dans l'accomplissement de sérieux devoirs.

Rappelé en Angleterre, le comte de Portland quitta la Cour de Verfailles sans avoir obtenu aucune satisfaction ni contre le roi Jacques, ni pour les résormés de France, ni pour la succession d'Espagne. On lui avait fait sorce compliments, on lui avait prodigué à Versailles les honneurs & les distinctions, mais à Londres on trouva avec raison que ces satisfactions puériles étaient payées trop cher par quatre-vingt mille livres sterling qu'avait coûté cette ambassade, la plus honorée & la plus stérile qu'ait jamais envoyée l'Angleterre à la France.

Entre tous les voyages que Rapin-Thoyras fit avec son élève, celui d'Italie fut pour lui l'occasion des plus vives jouissances. Les relations du comte de Portland, sa position à la cour d'Angleterre, lui avaient permis de procurer à son fils l'accueil le plus empressé dans les principales cours de l'Europe. A Rome, à Naples, à Florence, le jeune seigneur se trouva en relations avec les personnages les plus haut placés, & son gouverneur l'accompagnant toujours, profita plus que lui de ces rapports passagers. Ils ne cesserent pas tous avec le départ des voyageurs, car, au dire de

Jean Rou, Rapin-Thoyras laissa dans tous les lieux où il avait passe « une estime généralement répandue de sa politesse, de son bon goût, « de ses lumières en un mot, & de son esprit. »

C'est ainsi qu'ils rencontrèrent en Tyrol le brillant maréchal de Villeroy, qui venait d'être sait prisonnier de guerre à Crémone (1702). Sa captivité, que bien des égards adoucissaient d'ailleurs, ne l'empêcha pas de recevoir, avec sa courtoisse accoutumée, le jeune lord & son gouverneur, qu'il avait connus l'un & l'autre à Versailles lors de l'ambassade du comte de Portland. Il donna à Rapin une lettre pour le cardinal d'Estrées, alors à Venise, & leurs rapports ne s'arrêtèrent pas là, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante, datée de Versailles le 28 janvier 1703 (1):

« A M. Thoyras-Rapin,

« Ce mot n'est, Monsieur, que pour vous accuser la réception de votre lettre du 12 de ce mois & vous assurer que je vais m'employer de mon mieux pour procurer l'échange du sieur Paul (2), votre parent, que vous me recommandés. Je souhoite être en état de vous pouvoir mander quelque chose de précis sur cela; soyés persuadé que l'on n'oublie jamais un homme comme vous, & qu'en cette occasion comme en toutes celles qui pourront se présenter, vous reconnoîtrez que je suis bien sincèrement, Monsieur, & plus qu'homme du monde, tout à vous.

« VILLEROY. »

Les savants & les artistes, les bibliothèques & les musées, les églises & les nécropoles, eurent, aussi bien que les grands seigneurs & les

⁽¹⁾ Archives de M. J. de Dompierre de Jonquières, à Copenhague.

⁽²⁾ La famille Paul ou de Paul est originaire de Toulouse. En 1575, un de ses membres, ancien conseiller au présidiel, faisait partie de la Chambre de justice instituée à Castres par le vicomte de Paulin. Il sut depuis juge à Puylaurens. Louis de Paul, contrôleur général des rentes de Languedoc, présenta au baptême en 1670, à Charenton, la fille de Jean-François de Paul, sieur de Sardan, & de Marguerite Du Bourg de la Houssaye. Il est probable que ce parent de Rapin-Thoyras (allié aux Du Bourg par les Pélisson) était un fils des deux personnages que nous venons de citer. (France protessante, art. Paul.)

palais, la visite de Rapin-Thoyras & de son élève. L'esprit curieux, le goût éclairé de son gouverneur surent disposer ce jeune homme à dépenser avec intelligence les sommes considérables que le comte de Portland avait affectées à son voyage sur le continent. Ce sut à l'instigation de Rapin qu'il sit saire en Italie, par des dessinateurs habiles, des copies des médailles les plus rares & les plus précieuses au point de vue historique, & qu'il commença ces collections d'objets d'art parmi lesquelles devait figurer un jour le vase Portland, l'un des produits les plus exquis de l'art céramique chez les Romains (1).

Pendant treize ans, Rapin prodigua ses soins au sutur duc de Portland, mettant dans cette tâche délicate tout le zèle & toute l'intelligence dont il était capable. Il sut conserver avec un tact parfait sa dignité dans cette position ambiguë où l'on pénètre forcément dans l'intimité d'une samille sans lui appartenir, & il cessa ses sonctions avec la conscience de les avoir bien remplies.

Quelques années après sa séparation d'avec son précepteur, en 1716, le jeune lord sut créé duc de Portland. Peu après, il se maria selon son rang, sut nommé gouverneur de la Jamaïque où il alla s'établir; mais il

⁽¹⁾ Découvert au xv1° fiècle dans un farcophage à Monte del Grano, fur la route de Rome a Frafcati, ce vase célèbre, connu d'abord sous le nom de vase Barberini, du nom de ses premiers possesseurs, était, à la fin du siècle dernier, entre les mains de sir William Hamilton, chargé d'assaires d'Angleterre à Naples. Celui-ci le vendit à la duchesse de Portland, vers 1795; en 1810, le duc de Portland le donna au British Muséum, dont il fait aujourd'hui l'un des principaux ornements sous le nom de vase Portland. D'une sorme très-élégante, ce vase, d'un émail bleu soncé, présente des figurines travaillées dans un émail blanc dont les ombres sont données par le dessous, d'un relief si bas que le galbe du vase n'en est pas altéré. Les contours, très-finement accusés par des alternatives de dépression & d'élévation presque imperceptibles, sont d'une extrême élégance. Selon le savant Winkelmann, ces figurines représentent les noces de Thétys & de Pélée. Cet objet d'art serait contemporain de Septime Sévère; d'autres lui attribuent la date du premier siècle. Mis en pièces, il y a quelques années, par un accident, il sut artistement réparé & remis en son premier état. (Waagen, An treasures in great Britain, Londres, 1854, 3 v. in-8°, t. 1, p. 81. — Voir aussi Maryatt, History of Porcelain.)

fuccomba bientôt au climat meurtrier de cette île, laissant un fils, dont les descendants siégent aujourd'hui parmi les pairs d'Angleterre.

Si l'élève de Rapin-Thoyras n'a pas marqué davantage dans l'histoire, si les germes d'instruction & de talents divers qu'il avait reçus n'ont pas produit tous les fruits que l'on pouvait en attendre, sa fin prématurée en a sans doute été la cause, car on a pu apprécier, dans les lignes qui précèdent, les soins attentiss & intelligents dont l'avait entouré son illustre gouverneur.

Etant encore auprès de lord Woodstock, Rapin avait épousé à La Haye, en 1699, une jeune semme appartenant à une samille considérable de Saint-Quentin, résugiée en Hollande, où quelques-uns de ses membres avaient rempli d'honorables charges de magistrature. Il su assez heureux « pour trouver à tous égards une aide semblable à « lui, jeune, belle, riche, & surtout vertueuse... & de l'humeur du « monde la plus complaisante & la plus douce. » Telle était Marie-Anne Testart, & le nais éloge de Jean Rou, que l'on vient de lire, ne sur point au-dessous de la vérité. Epouse tendre & sidèle, mère dévouée, aïeule chérie & respectée durant sa longue carrière & son long veuvage de vingt-cinq années, M^{me} de Rapin se montra la digne compagne de l'homme illustre qui l'avait choisie, & conserva avec une religion touchante le deuil d'un époux bien-aimé.

A peine marié, Rapin-Thoyras dut quitter sa jeune semme pour suivre son élève dans les voyages que lord Portland lui sit entreprendre. La médiocrité de sa fortune, aussi bien que le désir de répondre à la consiance dont le roi l'avait honoré, lui faisait une loi de continuer auprès de ce jeune seigneur ces sonctions assujetissantes, rendues plus pénibles encore par les continuelles séparations d'avec les siens qu'elle entraînait. Malgré la générosité avec laquelle il sut indemnisé de ses peines par le père de son élève, Rapin ne recueillit guère d'autres fruits de sa désérence aux ordres du roi, que les avantages purement intellectuels que lui procurèrent ces longues années employées à l'éducation du

jeune lord. Son jugement se forma, ses idées se formulèrent plus nettes & plus précises, sa soi s'affermit par la réflexion & par l'étude des Livres saints, son instruction s'étendit & se développa, le cercle de ses relations s'agrandit; mais il se retrouva, au commencement de 1707, sans autres ressources que la modeste fortune de sa femme & la faible portion de l'héritage paternel qui lui était échue. Encore était-elle in partibus infidelium, cette terre de Thoyras dont il portait le nom, & il n'avait même plus la modique pension de cent livres sterling dont le roi Guillaume avait récompensé sa désérence à ses ordres, « en attendant, disaient les « termes du brevet, qu'il l'eût pourvu de quelque chose de meilleur. » Les Archives de La Haye contiennent certaine supplique (1), qui

- Requeste de Paul Rapin pour une pension sur les domaines du feu Roy, le 6º feb. 1704. »
- A Leurs Hautes Puissances les Estats généraux des Provinces-Unies.
- Paul Rapin représente très-humblement à Vos Hautes Puissances que, dans le commencement
- du mois de septembre passé, il présenta une très-humble requeste à VV. HH. PP. tendant à
- ce qu'il leur pleuft d'ordonner au Thréforier des domaines du feu Roy de payer au suppliant les
- arrérages d'une pension de onze cent livres par an, à luy accordée par Sa Majesté de glorieuse
- mémoire, fur laquelle requeste VV. HH. PP. ordonnèrent qu'elle feroit communiquée aux
- · commissaires chargés par VV. HH. PP. de l'administration des biens du Roy pour en avoir
- e leur avis, ce qui ayant esté exécuté & lesdits commissaires ayant délivré leur opinion à VV. HH.
- PP., le fuppliant, espérant que VV. HH. PP. sont suffisamment éclaircies de son droit, prend
- la liberté de réitérer sa très-humble requeste & les supplie de considérer :
- « 1º Que l'acte que Sa Majesté a donné au suppliant est une de ces donations que les juriscon-
- fultes appellent inter vivos, qui font d'une plus grande force qu'un Testament, puisqu'elles ne
- peuvent estre révoquées par le donateur;
- « 2° Que toutes les raifons qu'on pourroit alléguer contre la donation faite par Sa Majesté au
- fuppliant, retombent avec plus de force contre le Testament, & qu'ainsi ce seroit fournir des
- armes à ceux qui voudroient disputer la valeur du Testament du seu Roy, puisqu'on ne peut dire

⁽¹⁾ Nous devons la communication de l'original de cette pièce à l'obligeance bien connue de M. Backuyfen Van den Brinck, archiviste en chef des Pays-Bas. Une première demande avait été adreffée par Rapin aux Etats généraux, en septembre 1703; à la date du 19 de ce mois, on lit sur le registre des Rapports aux Etats généraux (en hollandais) : « A été lue la requête de Paul Rapin, « demandant à Sa Majesté de la Grande-Bretagne de le favoriser d'une pension de 1,100 florins,» & fur le registre de 1704, à propos de la seconde demande : « Ladite supplique a été lue le « 1º avril 1704. » Voici le texte de cette dernière pièce en marge de laquelle sont écrits ces mots:

tout en restétant les études du jurisconsulte, témoigne tristement de la pénurie de son auteur & de l'oubli des princes dont il avait autresois contribué à établir le trône & à affermir la puissance.

- autre chofe, finon que Sa Majesté n'a pas pu donner la susdite pension au suppliant ou qu'elle
 ne l'a pas voulu.
- « On ne sauroit dire le dernier, puisque l'acte que le suppliant produit marque le contraire
- e évidemment, & si on dit qu'elle n'a pas pu, toutes les raisons qu'on pourra dire pour le prouver
- feront encore plus fortes contre le Testament que contre la donation que Sa Majesté a accordée
 au suppliant;
- 3° Que la claufe que Sa Majesté a adjoutée à la donation qu'elle a faite au suppliant par
- a laquelle elle accorde à Paul Rapin une pension annuelle de onze cent livres pour sa vie durant,
- ou jusqu'à ce qu'elle l'ait pourveu d'un employ d'un plus grand revenu, fait voir évidemment
- que ce n'estoit pas tant une grâce que Sa Majesté faisoit au suppliant qu'une justice qu'elle luy
 rendoit, dont mesme Sa Majesté n'estoit pas entièrement satisfaite puisqu'elle n'accordoit cette
- pention au fuppliant que pour l'indemnifer en attendant l'occation de le pouvoir mieux faire
- · par un employ d'un plus grand revenu;
 - « 4° Que par cette clause Sa Majesté s'estant engagée de ne pas ofter cette pension au suppliant
- qu'après l'avoir pourveu d'un employ d'un plus grand revenu, VV. HH. PP., en accordant au
- « fuppliant les arrérages qui luy font deus depuis deux ans, ne font aucun tort aux héritiers ni
- autres prétendants à l'héritage de Sa Majesté, puisqu'elles n'establissent pas un nouveau droit
- en faveur du fuppliant, mais feulement le continuent dans un droit dont il est en possession & dont
- « il a joui quelque temps : car c'est une maxime de tous les temps & de tous les pays du monde
- que celuy qui est en possession y doit continuer jusqu'à ce qu'elle luy ait esté ostée par les voyes
- « ordinaires de la justice;
- « 5° Le suppliant laisse à la sagesse consommée de VV. HH. PP., avec tout le respect & la sou-
- mission qui leur sont deues, à examiner si la qualité d'Exécuteurs testamentaires leur donne le
- « droit d'arrester toute possession, même après une si longue attente, & de considérer l'extrême
- « différence qu'il y a entre establir un nouveau droit ou continuer le suppliant dans celuy dont
- « il jouiffoit actuellement lorsque VV. HH. PP. ont bien voulu se charger de l'exécution du
- · Testament de Sa Majesté.
 - 6° Mais pour couper court à toutes les objections qu'on pourroit faire contre la très-humble
- e requeîte du suppliant, il offre de donner une caution suffisante pour la restitution desdits arré-
- « rages s'il arrive qu'il foit condamné par la justice à les restituer; moyennant laquelle caution,
- VV. HH. PP., ni les Commissaires administrateurs des biens du feu Roy, ni les héritiers, ni pas
- « un de ceux qui peuvent avoir des prétentions, ne recevra aucun préjudice, & le suppliant pourra
- e en attendant jouir de ladite pension qui luy est nécessaire pour l'entretien de sa famille, & en
- attendant cette justice de VV. HH. PP., il priera Dieu qu'il veuille donner sa bénédiction à la
- o justice de leurs armes & la continuer à tout cet Estat aussi bien qu'à Vos Hautes Puissances.

[.] Le 5° février 1704.

Malgré les justes considérants de cette requête, elle ne sut point accueillie par les exécuteurs testamentaires de Guillaume; on paya le postulant de belles paroles, on parla de pourvoir Rapin « de quelque « chose de meilleur; » mais ce « quelque chose » se réduisit à une maigre charge dont il se désit bientôt en en tirant un mince prosit, & il dut chercher ailleurs que dans la reconnaissance des héritiers du prince le prix des services qu'il avait rendus à sa dynastie.

Rapin avait déjà quatre enfants, & le séjour de La Haye devenant trop onéreux, il sut s'établir avec toute sa famille, au commencement de mai 1707, à Wesel (1), ville de la Prusse Rhénane, où ses dépenses surent plus au niveau de la modicité de ses ressources.

L'état de gêne où se trouvait Rapin-Thoyras ne l'empêchait point de se livrer avec ardeur aux travaux de l'esprit. Vers cette époque, il s'était sormé à La Haye, entre quelques hommes distingués du Resuge, une Société littéraire dont le but primitis était la révision d'une traduction

Au-deffous de cette fupplique écrite de la main de Rapin, on lit la copie (en hollandais) de l'acte qui faifait le titre du fuppliant. En voici la teneur :

- « Sa Majesté accorde à Paul Rappin une pension de onze cent storins carolus, sa vie durant, ou
- jusqu'à ce qu'il soit pourvu d'un emploi ou bénéfice de plus haute valeur. Ladite pension sera payée
 par le Commissaire conseiller de la trésorerie de Sa Majesté à La Haye, présent & à venir.
 - « Cette dite pension de onze cent florins sera payée à Paul Rapin pour la première fois sur une
- copie quittancée de sa demande, & pour les autres fois sur une quittance seulement. Les commis-
- . saires royaux le porteront en compte, &c...
 - Donné à Kenfington, le 1er janvier 1700.

. Signé: WILLEM, rex.

· Par ordonnance de Sa Majesté,

« Contre-figné : SCHUYLEMBURG.

(1) Wefel, ville forte des Etats Prussiens (Prov. Rhén.), à 40 kil. S. E. de Clèves, au confluent de la Lippe & du Rhin, est aussi riante & pittoresque que peut l'être une place de guerre désendue par la nature & par l'art. Elle sut prise par les armées de Louis XIV, en 1672, ce qui ne l'empêcha pas de donner asile, au temps des persécutions, à un grand nombre de résugiés français.

en vers des Psaumes (1), entreprise par l'un de ses membres, Rotolp de la Devèse, travail dont il ne parut que la présace, sous le titre de : Leure sur le sujet de l'ancienne & de la nouvelle version des Psaumes, en vers françois, Amst, 1701. Rapin ne tarda pas à faire partie de ce petit cénacle, & sa maison devint peu après le lieu où l'on se réunissait de présérence. Parmi ses collègues, « qu'il régaloit sort galamment » une sois par semaine, se distinguaient le célèbre Basnage de Beauval & Jean Rou, le savant secrétaire des Etats généraux. On convint de donner un règlement à cette académie naissante, & Rapin se chargea de caractériser, en quelques quatrains, les devoirs réciproques des sept ou huit membres qui composaient la Féauté. Rou nous a conservé le premier de ces quatrains qu'on ne cire pas ici pour sa valeur poétique:

Un féal, c'est un honnête homme, D'un esprit droit, doux & poli, Qui fréquente Athènes & Rome Sans y prendre aucun mauvais pli.

Il ne faudrait pas juger des talents poétiques du grave historien sur ce badinage familier. On trouvera plus loin quelques pièces qui en donne-

⁽¹⁾ On fait que la traduction ou paraphrase en vers de la plupart des Psaumes de David, encore en usage dans nos églises pour le chant sacré, est due au célèbre académicien Conrart. Mais l'on ignore plus généralement que ces psaumes, composés par un roi, surent mis en musique, bien des siècles plus tard, par un autre roi, qui en emprunta les mélodies aux litanies catholiques des Portugais. Don Antoine, prieur de Crato, fils de l'infant Louis de Béja, sut proclamé roi de Portugal en 1580. Presque aussitôt attaqué & désait par le duc d'Albe, ce prince s'ensuit en France & se consola de la perte de sa couronne en se livrant avec passion à la musique. Ses Pseumes, imprimés en 1595, furent traduits par Du Ryer en 1657, & réimprimés à La Haye en 1691 par les soins de Jean Rou. Cependant cette piquante origine, rapportée par Jean Rou (Mémoires, 11, pp. 2 & 11), se trouve contredite par un article de M. Ath. Coquerel fils (Bulletin du Protestantisme, 1, 409). MM. Hasg la passent aussi sous silence dans leurs articles Marot, Franc, Goudimel, où ils discutent, dans la France protestante, l'intéressante question de la part que chacun de ces artistes ont prise à la composition & à la mise en musique du Psautier huguenot. (Voy. aussi sur la question: Bulletin du Protestantisme, 1, 34, 74, 143, & 11, 417.)

ront une idée plus avantageuse. Mais ces menus travaux littéraires, auxquels il n'attachait lui-même aucune valeur, n'en étaient pas moins une douce & ingénieuse distraction, & dans sa sévère retraite de Wesel, il ressentit vivement l'absence de ces réunions familières qui charmaient autresois ses loisirs. Il écrivit à ses anciens collègues, peu après son départ de La Haye, une lettre collective « ouïe & pesée avec un plaisir singue lier & un applaudissement parsait, lui écrivit Jean Rou, où l'on « croyait vous voir, en vous lisant, & où toute l'assemblée a reconnu « votre cœur & votre esprit. » Cette lettre, que voici, donne quelques détails intéressants sur l'organisation de cette Société & sur la manière dont se traitaient les divers sujets évoqués devant elle (1).

« A Messieurs de l'illustre & savante Féauté, s'assemblant à La Haye. »

« Quoique je ne doute pas que M. Martel [l'un des membres de la Féanté] ne vous ait affuré de ma part de la continuation de toute mon estime & de ma plus tendre amitié, comme je l'en ai prié plusieurs fois, je ne puis pourtant pas me priver du plaisir de vous en affurer moi-même par cette lettre. Quelque sensible que je sus l'honneur de me trouver dans vos afsemblées, pendant que j'étois à La Haye, je n'ai pourtant jamais si bien reconnu le prix de mon bonheur que depuis que je m'en trouve privé, & je puis vous dire avec vérité, que, quoique absent de corps, mon esprit se trouve pourtant avec vous. Quand je repasse en moi-même ces douces conversations, libres, savantes, délicates, sur la théologie, sur la philosophie, sur les belles-lettres, sur la poésse; où l'on examine avec tant de discernement & de bon goût, tant de bon sens & de droiture, tout ce qui a

⁽¹⁾ Vers 1690, une fociété littéraire s'était formée à La Haye, entre les pasteurs résugiés de cette ville, unis à un petit nombre de lasques; Bayle, Jean Rou, Couet Du Vivier, Claude, le fils du célèbre adversaire de Bossuet, Rotolp de La Devèze, en saisaient partie, ainsi que d'autres moins connus. Dans les Mémoires de Jean Rou, 1, p. 308, se trouve une lettre de Rou à l'un de ses amis, datée de sévrier 1692, dans laquelle il lui raconte la formation de cette petite académie sur le règlement de laquelle la Féauté se modela vraisemblablement plus tard. La lettre de Rou est curieuse & intéressante à divers titres; mais elle sort trop de notre sujet pour être reproduite ici. — Nous conservons, dans les diverses lettres de Rapin-Thoyras qui suivent, l'orthographe admise par M. Fr. Waddington dans son édition des Mémoires de Jean Rou.

jamais été dit par les meilleurs auteurs, je ne puis affez déplorer mon malheur qui m'a obligé de me féparer de vous. Ma vie est ici douce & tranquille, mais elle le feroit bien plus si je n'en avois connu une autre, qui, avec la même douceur à la même tranquillité, avoit un piquant & un relief que je ne puis trouver ici & qu'on auroit bien de la peine à trouver dans aucun autre lieu du monde; car (soit dit sans blesser votre modestie), où pourroit-on trouver rassemblées en un aussi petit nombre de personnes toutes les belles qualités qui se trouvent parmi vous? Je ne parle pas seulement de celles de l'esprit; quelque brillantes qu'elles foient, j'ose pourtant dire que ce sont celles qui me frappent le moins, parce que j'en connais en vous de plus estimables, je veux dire celles du cœur; & c'est sans doute leur union avec celles de l'esprit, qui distingue essentiellement la Féauté de toutes les autres fociétés de cette nature. On peut trouver ailleurs fept ou huit personnes savantes, spirituelles, de bon goût, qui peuvent former une raisonnable affemblée, on en peut trouver autant qui seront estimables par leur vertu; mais où trouvera-t-on, hors de la précieuse Féauté, une société composée de membres également favants, spirituels, d'un sens droit & d'une vertu distinguée? C'est ce qui fait qu'elle est unique, cette heureuse Féauté, & qu'elle le sera toujours. Dieu veuille la conserver longtemps dans le bonheur dont elle jouit. Ne croyez pas, Messieurs, que ce peu de louanges dont mon cœur n'a pu s'empêcher de se décharger, foit un effet de ma vanité, comme si, en vous louant, je voulais adroitement me louer moi-même; non, c'est un épanchement de mon âme téale, & je veux seulement vous faire comprendre par là que je connoissois parfaitement le bonheur dont je jouissois en vous possédant, le malheur que j'ai eu de vous perdre, & combien je suis sensible à l'honneur que j'ai d'être encore, quoique absent, membre de la Féauté. Permettez-moi seulement de vous recommander, en cette qualité, de n'admettre dans votre société que des personnes dignes de vous. Je vous suis infiniment obligé de l'honneur que vous me faites de vous souvenir de moi, & je vous prie en même temps de me continuer l'honneur de votre amitié, dont je reconnois parfaitement le prix, car si on peut dire de vos grâces, comme quelques-uns l'ont dit de celles du Ciel, qu'on les mérite quand on en reconnoît parfaitement la valeur, jamais homme ne les mérita mieux que moi. C'est par là que M. Pélisson, mon oncle, commença son compliment à l'Académie françoise, & c'est par là, qu'avec autant de sincérité que lui, je finirai aussi cette lettre, en vous affurant encore une fois que je suis d'une âme toute féale, Messieurs, votre très-humble & très-obéifsant serviteur.

« THOYRAS-RAPIN.

« A Wezel, le 21 juin 1707. »

Les relations de Rapin-Thoyras avec Jean Rou, l'auteur des Tables qui portent son nom (1), protestant aussi zélé qu'érudit & bel esprit, ne se bornèrent pas à ces lettres officielles échangées entre la Féauté & son parrain exilé, lettres écrites tout au long dans les Mémoires de Rou, d'où nous avons tiré celle que l'on vient de lire & où nous en puiserons quelques autres. Rou avait fait une traduction estimée de l'Histoire d'Espagne du jésuite Mariana, qu'avait annoncé Henri Basnage dans son Histoire des Ouvrages des Savants, à propos de laquelle Bayle avait été souvent consulté, traduction beaucoup vantée, mais qui ne sut jamais imprimée par

⁽¹⁾ Fils d'un procureur au parlement de Paris affassiné par deux scélérats qu'il avait fait condamner, Jean Rou naquit à Paris en 1638. Reçu avocat vingt ans plus tard, il ne tarda pas à délaiffer le barreau pour l'étude des langues & de l'hiftoire. Après quelques effais, il entreprit le grand travail de la disposition & de la rédaction de ses Tubles chronologiques & historiques, immense labeur auquel il confacra sa fortune & la plus grande partie de sa vie. Il eut l'honorable tort de dire la vérité sur des faits avérés, mais délicats de l'histoire de l'Eglise (Voir Mémoires de Rou, 1, 98); ses Tables furent saisses, les premières épreuves détruites, lui-même mis à la Bastille. La protection du duc de Montausier l'en fit fortir, mais fut impuissante à lui faire rendre ses Tables, e le doux fruit de plusieurs laborieuses veilles, l'épuisement de son bien & de son esprit, le seul « morceau de pain, en un mot, qu'il penfoit laiffer à fes pauvres enfants, » ainfi qu'il le dit luimême dans une lettre touchante, adressée à son protecteur. Tour à tour précepteur du fils du duc de Sutherland, du duc de Northumberland, fils de Charles I I & de la ducheffe de Cleveland, des comtes de Witgenstein, Rou se retira en Hollande peu avant la Révocation de l'Edit de Nantes, y fut encore précepteur, puis enfin parvint au terme de ses vœux, en obtenant la charge noble de secrétaire-interprète des Etats généraux, grâce à l'influence du greffier Fagel & à la protection avouée de la princesse d'Orange. Il mourut à La Haye le 3 décembre 1711, laissant à ses enfants de curieux Mémoires, publiés en 1857, à Paris, par M. Francis Waddington, sur le manuscrit original confervé aux archives de La Haye; livre intéreffant, auquel nous avons fait de nombreux emprunts. Outre ses tables & sa traduction de Mariana, Rou laissa plusieurs opuscules d'érudition & de critique, entre autres des Remarques sur l'histoire du Calvinisme du P. Maimbourg, à La Haye, Moetjens, 1682, in-12; la Séduction éludée, controverse que Rou soutint avec Bossuet sous le couvert de son ami, M. de Vrillac, ancien bailli de la Ferté-sous-Jouarre, & qui mit l'auteur au rang des meilleures plumes qui aient écrit contre l'injustice de la perfécution religieuse, &c. Ses Mémoires, auxquels on peut reprocher quelques-longueurs, des détails perfonnels infignifiants & multipliés, une recherche souvent satigante d'érudition & de style trop fleuri, touchent cependant à une soule de points intéressants & peu connus de l'histoire littéraire du xv11° siècle; écrits trèsrapidement, ils portent l'empreinte de l'honnêteté & de la foi religieuse de l'auteur, en même temps que celle de fon génie minutieux & vagabond. (Voir France Protestante, art. Rou, fes Mémoires & l'intéressante introduction qui les précède.)

fuite de difficultés de librairie. Les ressources pécuniaires de Rou ne lui permirent pas d'en supporter les frais, & les libraires hollandais d'alors ne donnèrent pas à l'auteur les facilités que sa réputation lui donnait droit d'en attendre. Rapin-Thoyras lui écrivait de Wesel: «..... Quant au « Mariana, vous savez mes sentiments là-dessus, ainsi je n'y puis rien ajou- « ter présentement, seulement je vous dirai que je frémis de dépit quand « je pense que Van der Aa (1) a fait une dépense prodigieuse pour impri- « mer les livres d'un M. Rogissart, que les livres de Chatelain s'impriment « & se gravent à grands frais, & qu'une bonne traduction de Mariana « demeure au croc par la stupidité des libraires! O sacula! o mores! « où sont les Vascosan, les Estienne, les Plantin & autres libraires capa- « bles de juger des livres (2)? Il ne reste plus que des Mortier & des

Christophe Plantin, né à Montlouis en Touraine en 1514, de parents pauvres & obscurs, mort à Anvers en 1589, vint à Paris fort jeune & y apprit les éléments de l'art de la reliure. Son goût pour l'art typographique lui fit abandonner cette industrie; il sut à Caen où Robert Macé lui donna les premières leçons de son art. Après un séjour à Lyon, il revint à Paris, en sut chasse par la persécution religieuse & se résugia dans les Pays-Bas, à Anvers, en 1553, où il ouvrit une

⁽¹⁾ Van der Aa (Pierre), libraire-éditeur, né en Hollande dans la première moitié du xvii siècle, mort vers 1730, s'établit à Leyde en 1682 & s'associa ses deux frères; l'un, Hildebrand, sut un graveur médiocre, & l'autre, nommé Baudoin, était imprimeur. Son catalogue, publié en 1729 à Amsterdam, est riche en ouvrages de voyages & de géographie. On y remarque le Recueil des voyages les plus mémorables dans les Indes occidentales & orientales, 28° vol. in-12, réimp. à Leyde en 1727, en 8 vol. in-601., & un atlas de 200 cartes, & les Erasmi opera, Leyde, 11 vol. in-sol., 1703 à 1706. (Nouv. Biographie générale, F. Didot, art. Van der Aa, 1855 & années suiv. Cf. sur le nom de Chatelain, la note des Mémoires de Rou, 11, 403, & l'art. Zacharie Chatelain de la France Protestante.

⁽²⁾ Michel de Vascosan, né à Amiens, au commencement du xvi siècle, vint à Paris pour y étudier l'art de l'Imprimerie; il y épousa Catherine Badius & devint par là le beau-frère de Robert Estienne & de Jean de Roigny. Il ne tarda pas à devenir leur émule, & dès 1530 il imprimait avec le titre d'Imprimeur de l'Université; plus tard, il devint imprimeur du Roi. Les livres sortis de ses presses sont renommés pour leur choix, la beauté du papier, l'élégance des caractères. Il publia en 1557 le traité de Cardan, De fubrilitate, & l'on n'y put trouver aucune saute. Vascosan su l'un des premiers qui rejeterent le lourd caractère gothique pour l'élégante lettre latine; il imprima sous quatre rois: François I", Henri II, François II & Charles IX, & mourut en 1576, sous le règne de Henri III. Son édition des Vies des hommes illustres, de Plutarque, trad. d'Amyot, 1567, 7 vol. in-8, est encore recherchée. (Biographie Michaud, art. Vascosan.) La dynastie des Estienne est trop connue pour rappeler ici ce qui concerne ces célèbres imprimeurs du xvi siècle.

"Van der Aa, qui femblent avoir pris à tâche de ruiner la République des Lettres en faisant occuper dans les bibliothèques, par une soule de mauvais livres, les places qui devroient être réservées pour les Mariana françois & autres livres de cette nature. J'ai eu plaisir à voir dans les journaux de M. de Beauval les savantes dissertations que vous avez saites sur des matières dont peu de personnes sont capables de démêler les difficultés; tout est là plein de bon sens, de netteté & de science, & vous pourriez dire, avec plus juste titre que M. Ménage, qu'il y a plus de dix éruditions dans chaque page.....

Nous lûmes ensemble votre dernier cahier, mon stère & moi, & le trouvâmes fort bien écrit & avec beaucoup de discrétion, & nous conclûmes qu'il seroit très-avantageux au public d'avoir les caractères de tous les hommes distingués de l'antiquité de la même main. »

Ces dissertations, auxquelles il est fait allusion dans les lignes qui précèdent, avaient été rédigées par Rou pour le jeune comte de Portland, à l'instigation de Rapin. Désireux de partager avec son savant ami la tâche de l'instruction de ce jeune seigneur, Rapin avait obtenu du père de son élève l'aide & la participation de Jean Rou. Ces études historiques, d'importance diverse, forment une des parties les plus intéressantes des Mémoires de cet érudit (1). Leur auteur en retira beaucoup de louan-

imprimerie. Sa maison devint bientôt le rendez-vous des savants & des littérateurs; le célèbre Juste Lipse devint son ami, & la correction des ouvrages sortis de ses presses, dont il avait l'habitude d'exposer les épreuves devant sa porte, pour les soumettre à la critique de chacun, porta bientôt à un haut degré sa réputation. Le roi d'Espagne le nomma son premier imprimeur & lui consia d'importants travaux qui, par les avances considérables que Plantin sut sorcé de saire, ébranlèrent sa fortune en mettant le comble à sa réputation. Mais, grâce à son activité & à son intelligence, il laissa une belle fortune à ses trois filles, dont l'une sut mariée à Christophe Raphelengius, son correcteur, & l'autre à Jean Moretus, dont les descendants possèdent encore à Anvers la maison de Plantin & timbrent de sa marque (une main tenant un compas ouvert, avec les mots : Labore & constantia) les ouvrages qui sortent de leurs presses. (Maittaire, Annales Typograph., 111.)

⁽¹⁾ Michel Le Vaffor, auteur d'une Hiftoire de Louis XIII affez estimée, quoique de la congrégation de l'Oratoire s'était lié avec les principaux littérateurs protestants, lorsqu'il se retira en Hollande. Il avait consenti, à la demande de Rapin, à donner quelques leçons d'histoire & de littéra-

ges & quelque peu d'argent; mais ce ne furent pas ces compliments, d'ailleurs mérités, qui contribuèrent le plus à sa liaison avec Rapin-Thoyras. Voici quelle sut l'origine de leur intimité.

Le principal ouvrage de Rou, ses Tables historiques, chronologiques & généalogiques, auxquelles il avait travaillé pendant de longues années, avaient été saisses par ordre du roi, avant même que les planches sussent toutes gravées; &, malgré de puissantes protections, le pauvre auteur n'avait jamais pu se les saire restituer. Rapin était instruit des tribulations de Jean Rou; il savait aussi quel amer regret était pour leur auteur la perte d'un travail qui aurait illustré son nom.

Ces monuments d'érudițion, bien négligés aujourd'hui, étaient alors en pleine faveur. Soupçonnant que, faute de moyens suffisants, Rou s'abstenait à contre-cœur d'en donner une seconde édition, la première ayant été presque entièrement détruite par ordre du roi, Rapin lui sit offrir par La Devèze, un de leurs amis communs, d'y contribuer de ses deniers. Il se trouva que Rou ajournait la nouvelle édition de ses Tables pour des motifs plus graves encore, selon lui; il resusa donc les offres de Rapin, mais il resta prosondément touché de cette preuve d'estime pour ses talents & de générosité que lui avait donnée son sutur ami : il s'en montra toute sa vie reconnaissant, « n'y ayant rien, dit-il, qui mette « une plus grande base à l'amitié que la bourse. »

On trouve dans les Mémoires de Jean Rou toute une curieuse correspondance qu'il eut avec Rapin-Thoyras pendant les premiers mois de l'année 1711, qui ne comprend pas moins de six longues lettres, toutes hérissées de remarques critiques sur un certain sonnet de Pétrarque (1).

ture au jeune Woodstock; mais ayant dû paffer en Angleterre, où il se convertit au protestantisme, il discontinua ses soins. Rapin, à l'instigation duquel Le Vassor avait été appelé auprès du jeune comte, le remplaça dès lors par Jean Rou, qui laisse entendre dans ses Mémoires (11, 228 & seq.) que l'élève de Le Vassor ne perdit pas au change, malgré les talents & le mérite de ce dernier.

^{(1) (}Mémoires de Rou, 11, pp. 269 à 305.) Ce fonnet, le 174°, commence par ces mots:

Cette petite pièce, qui n'est pas des meilleures du poète, avait déjà eu l'infigne honneur, soixante ans auparavant, de servir de champ clos à une lutte courtoise & littéraire. Les deux champions étaient le célèbre Ménage & le poète Chapelain, si fâcheusement immortalisé par Boileau. L'illustre académie de la Crusca avait été consultée : mise en demeure de prononcer entre les deux rivaux, les savants florentins avaient donné raison à leur futur collègue. Toutefois l'arrêt de cette docte & vénérable assemblée, véritable oracle sybillin, était assez peu clair pour que chaque partie se crût en droit de triompher, ce qu'elle ne manqua pas de faire. Rou, content d'avoir longuement raconté & analysé ces luttes littéraires dans une autre partie de ses Mémoires (1), Rou prend à partie là-dessus son ami Thoyras. « Relevant d'une grave maladie & comme du fond « d'un cercueil, il lui tremblotte ce peu de lignes » sur le même sonnet. « J'ai une raison, lui dit-il, de le voir en beau françois & je ne « connois que vous propre à faire cela de la manière que je l'entends. « Une infinité de beaux esprits de toutes nations ont pris plaisir à le « tourner chacun en sa langue. » Il est souvent question de « beaux « esprits » dans l'Autobiographie de Jean Rou. Cette expression surannée fait sourire aujourd'hui, mais au xv11e siècle elle avait une tout autre valeur & notre érudit prend à cœur de la mériter. Quant au grave historien, traité par Rou de bel esprit, loin de s'en offenser, « bien qu'à « dire franchement la vérité, il trouve étrange que tant d'habiles gens « se soient si fort échaussés sur ce petit sonnet, » il accueille la demande

[&]amp; à la fin du premier tercet, on lit ce vers fameux qui a fait couler tant d'encre dans cette mémorable dispute :

Forse (o che spero), il mio tardar le dole.

Cette parenthèle que Chapelain, d'accord en cela avec le savant évêque de Montpellier Fenouillet, traduisait d'une façon & Ménage d'une autre, était le nœud de la dispute, & Rou en prend occasion pour étaler avec complaisance la fleur de son érudition.

⁽¹⁾ Voir les fix ou fept pages de les Mémoires confacrées à la dispute de Ménage & de Chapelain fur le O che spero, 11, 104 & seq.

de son ami, & lui envoie, peu après, une dissertation tracée dans toutes les règles de l'art. Reproduire ici celles qui la suivirent serait un soin superflu, ces arguties de la critique littéraire sont d'ordinaire assez fastidieuses, &, malgré la dépense d'érudition & de logique grammaticale qui se fait de chaque côté, l'exposé de cette longue discussion fatiguerait peut-être le lecteur. Elle se trouve, au reste, tout au long dans les Mémoires d'où nous avons extrait ces détails. Voici cependant la lettre que Rapin répondit à son ami qui lui manisessait le désir de le voir s'occuper de traduire en vers le sameux sonnet.

- « M. Martel m'a épargné un très-grand chagrin, mon cher Monsieur, en ne m'apprenant votre maladie qu'avec votre convalescence, dont je suis bien aise d'apprendre la confirmation par vous-même. Je prie Dieu qu'il vous conferve en fanté longues années, tant pour vous-même que pour votre chère famille, à laquelle je fais mes très-humbles compliments.
- « Je vois bien que, depuis votre maladie, vous cherchez à vous occuper par des lectures qui ne fassent que vous divertir sans vous attacher, c'est du moins ce que me fait penser la demande que vous me faites dans votre lettre. Vous devez être perfuadé, mon cher Monsieur, que je souhoite autant que qui que ce soit de contribuer à votre divertissement, j'ajouterois, si j'en étois capable, mais vous m'avez prévenu là-deffus, en me défendant de m'excufer sur mon incapacité. Je prendrai donc mon incapacité non pour excuses, mais pour raison, en vous faisant voir par des effets, que je suis effectivement incapable de faire ce ce que vous demandez de moi, mais en même temps je vous donnerai des preuves convaincantes que je ne puis vous refuser rien de ce que je suis capable de faire pour votre service. Vous me demandez un sonnet français qui soit une traduction du 173° [174°] sonnet de Pétrarque; c'est ce qui m'est impossible; outre que les vers de ce poète font extrêmement serrés & son style concis, je n'ai pas ma propre langue assez à commandement, pour trouver les expressions propres & les rimes riches, qui font néceffaires à un fonnet. D'ailleurs, il y a longtemps que je n'ai fait de vers, ce qui fait que je manque d'une certaine routine sans laquelle il est très-difficile de bien réussir. Recevez donc, Monsieur, avec votre condescendance ordinaire, le fens du fonnet de Pétrarque que j'ai mis en trente-deux vers auxquels vous donnerez tel nom qu'il vous plaira. Si je puis avoir quelque bon moment poétique, je tâcherai de réduire le tout en un fonnet; mais, en

attendant, j'ai eu de l'impatience de vous donner cette petite marque du plaisir que je me fais de vous procurer quelque satisfaction & de vous convaincre que ce n'est pas par paresse, mais par pure impossibilité, du moins à mon égard, si je ne réponds pas à tous vos désirs. Je ferai précéder mes vers de quelques remarques sur le sonnet même de Pétrarque....

« REMARQUES SUR LE SONNET DE PÉTRARQUE.

- " Alpestra vena. Quoique le Rhône vienne des Alpes, il ne s'ensuit pas que le poëte ait eu précisément les Alpes en vue, car on pourroit dire la même chose de la Loire ou de la Garonne; le mot Alpestre pouvant s'appliquer à tout lieu montagneux, inculte & sauvage.
- « Rodendo, &c., onde 'l tuo nome prendi. Il n'est nullement vraisemblable que Rhodanus vienne de rodere, latin ou italien. C'est une pure invention ou de Pétrarque ou de quelque autre, & une allusion qui n'ajoute rien, ce me semble, à la beauté de ce sonnet. D'ailleurs, quand cela seroit sondé, on se rendroit inintelligible en disant en françois que le Rhône prend son nom de ce qu'il ronge ou entraîne ses bords: ainsi je suis persuadé qu'on peut sort bien passer ende 'l tuo nome prendi sans aucun scrupule.
- « Notte e di, meco defioso scendi. Il seroit plus naturel de dire que l'homme descend avec le fleuve, que de dire que le fleuve descend avec l'homme; d'ailleurs ce desioso ne me plaît pas trop, car quel est le désir du fleuve, ce n'est pas d'aller voir la mer, car il ne s'agit pas de cela dans le sonnet. Ce n'est pas non plus d'aller au lieu où est Laure, puisque c'est la nature seule qui le fait descendre. Ce n'est donc que le seul désir de couler en bas, ce qui ajoute peu à ce que l'auteur a dit que le Rhône est rapide & qu'il ronge ses bords. Cependant, pour exprimer ce desioso dans une traduction, il faudroit pour le moins un vers entier, ce qui est très-incommode dans une pièce où l'on seroit astreint à quatorze vers.
- "Ove, amor me, te sol natura mena. Le sens de ce vers est que l'amant & le sleuve sont emportés ensemble par la pente du fleuve, ce que l'auteur appelle la nature, mais que le sleuve n'est emporté que par la nature seule, au lieu que l'amant a encore une autre chose qui le porte en bas, savoir : l'amour. Tout cela est exprimé en italien par un seul vers, & je crois qu'il est très-difficile d'imiter cette brièveté en françois.
- " Vattene inanzi; il tuo corso non frena Ne stanchezza, ne sonno... Vous avez bien senti qu'il falloit un peu paraphraser cela pour en faire sentir le sens; mais

s'il faut faire la même chose en vers, on aura de la peine à mettre tout dans les quatorze vers d'un sonnet.

- " E pria che rendi suo dritto al mar, siso, à si mostri attendi, L'erba più fresca, e l'aria più serena... Il y a là deux transpositions qui enjambent l'une sur l'autre, dont je doute qu'aucun bon poëte italien voulût se servir présentement. La construction est: Attendi, siso, dove l'erba si mostri la più sresca, e l'aria più serena; de sorte qu'en plaçant à si mostri entre attendi & siso, il se fait une transposition choquante; & en plaçant attendi entre si mostri & siso, on en fait une autre qui n'est pas moins rude; ce n'est pas là, selon mon avis, le meilleur endroit du sonnet.
- « Vous avez un peu paraphrasé cet endroit (1), mais en mettant : Lorsque l'air est le plus serein, vous vous êtes un peu écarté du sens, qui est que le fleuve doit s'arrêter à l'endroit où l'air se montre le plus serein & l'herbe la plus verte.
- « Forse, o che spero! il mio tardar le dole. Je ne trouverois ni bon sens, ni bonté dans la fin de ce sonnet, si on ne supposoit pas que Pétrarque espère véritablement ou se slatte que sa maîtresse l'attend avec impatience, car sans cela il doit être indissérent à la belle qu'il hâte son retour ou non; & pourtant le dernier vers n'est qu'une excuse de ce qu'il n'arrive pas affez tôt; excuse ridicule s'il ne croit pas que sa maîtresse se plaint de sa longue absence.
- "Dil le: e'l baciar si in vece di parole. Si Pétrarque s'étoit contenté de perfonnisser le fleuve en lui donnant commission de parler à sa maîtresse, ce seroit au lecteur à chercher de quelle manière un fleuve se peut exprimer; mais de prétendre qu'en lavant le pied ou la main de Laure, cela voudra dire que l'esprit est prompt, &c... c'est ce qui paraît d'abord fort étrange. J'aimerois donc mieux votre traduction: Dis-lui en ton langage... que l'original, mais puisque c'est Pétrarque, nous sommes tenus d'admirer.
- « Lo spirito è pronto, ma la carne è stanca. Si n'admirerai-je pas pourtant cette profanation horrible qui se sert, dans un sonnet amoureux, des paroles prononcées par Jésus-Christ même, dans l'occasion la plus sérieuse de sa vie.
- « Ces remarques peuvent vous faire comprendre que je n'estime pas ce sonnet autant que d'autres du même poëte; cependant, pour vous complaire, j'ai tâché d'en exprimer le sens, comme vous l'allez voir :

⁽¹⁾ Il s'agit de la traduction française, en prose, que Rou avait faite & qu'il avait envoyée à Rapin avec le texte italien.

Rhône, qui des rochers où tu prends ta naiffance Précipites tes eaux avec rapidité; Dont les humides bords craignent la violence Et fuivent de tes flots l'impétuosité.

Tu descends avec moi par un courant rapide, Et tous deux à la sois, nous allons, nuit & jour, Où la nature seule incessamment te guide, Mais où je suis encor entraîné par l'amour.

Témoin de mon ardeur, de mon inquiétude, Va, devance les pas d'un malheureux amant; O toi que le fommeil, la faim, la laffitude Ne peuvent, dans ta course, arrêter un moment.

En portant à la mer le tribut de ton onde, De tes flots écumeux arrête les efforts; Considère, en passant, le plus beau lieu du monde, Où la riche nature épuise ses trésors.

Où l'air toujours ferein, & l'herbe toujours verte, Les oiseaux amoureux qui chantent en tout temps, La campagne, de fleurs incessamment couverte, Font en toute saison un aimable printemps.

C'est là qu'est mon soleil dont la douce influence Rend les bois toujours verts, les prés toujours fleuris; C'est là que la beauté, jointe avec l'innocence, De ce lieu si charmant sont un vrai Paradis.

Sur ces bords enchantés, chéris de la nature Tu trouveras ma nymphe, en faifant ton chemin, Porte de fon côté ton onde la plus pure, Baife son pied d'ivoire ou sa charmante main.

Peut-être, ah! doux espoir! cet objet qui m'engage Se plaint de mon absence & de mon peu d'ardeur, Va, dis-lui (tes baisers tiendront lieu de langage) Que mon corps fatigué n'a pu suivre mon cœur.

« Je voudrois avoir mieux réuffi, plus pour votre fatisfaction que pour la mienne, car je vous avoue franchement que je suis présentement peu sensible aux louanges que ma muse me pourroit procurer. Adieu, mon très-cher Monsieur, je suis de tout mon cœur votre très-humble & très-obéissant serviteur.

" THOYRAS-RAPIN.

« A Wezel, le 30 janvier 1711. »

On est peu habitué de nos jours à de telles dissections littéraires. Ces discussions doctes & consciencieuses, dont tel sonnet, telle insignifiante pièce de vers des auteurs en renom, étaient alors l'objet, nous semblent puériles & non sans raison; mais nous avons pensé qu'il serait intéressant de reproduire ici quelques-unes des remarques pleines de justesse & de sens que l'étude de son modèle suggéra à Rapin-Thoyras. L'une d'elles, entre autres, élucide tellement le sens du sameux vers dont Ménage & Chapelain se disputaient la juste interprétation, qu'on ne peut comprendre l'erreur dans laquelle sont tombés ces deux illustres. Plus loin, le sens religieux & moral de l'historien poète, malgré son admiration pour Pétrarque, se choque de la licence italienne, & traite de « prosa- « nation horrible » l'emploi que fait l'amant de Laure, dans un sonnet amoureux, des paroles « prononcées par Jésus-Christ même, dans l'oc- « casson la plus solennelle de sa vie (1). »

Au reste, il donne sa poésie pour ce qu'elle vaut; « il est présente-« ment peu sensible aux louanges que sa muse lui pourroit procurer. » Il avait, certes, mieux à faire qu'à s'abandonner exclusivement à son inspiration, cependant la paraphrase de trente-deux vers que l'on vient de lire peut faire regretter que la plupart de ses autres productions poétiques aient disparu.

⁽¹⁾ Lo spirito è pronto, ma la carne è stanca.

Mais voici que Rou ne le tient pas quitte: « Il ne se peut rien de « plus parfait que vos huit quatrains, & la critique qui les précède « est fine, savante même, & très-judicieuse, lui écrit-il; tous nos amis « (probablement ceux qui composaient alors la petite académie de la « Féauté), & principalement M. Huet (1), que vous savez n'être pas « prodigue d'encens, a dit (ce que j'avois déjà anticipé de moi-même) « que vos trente-deux vers valoient incomparablement mieux que « les quatorze du sonnet original. »

Voilà pour la louange, - en retranchant ce qu'elle a d'excessif, ce qui était dans les usages du temps, où l'éloge frisait souvent l'hyperbole, on dirait aujourd'hui l'impertinence, sans les habitudes connues du personnage, - elle confirme la nôtre : mais ici, l'érudit secrétaire des Etats s'engage, à propos de l'expression « Alpestre, » dans des questions de linguistique si ardues, si précieuses, il cite avec tant d'ardeur Pétrarque, son traducteur le poète Alumno, Saint-Amand, le prophète Isaïe, Chapelain, le roi David, Ménage, l'Académie française, que Rapin, par condescendance & par « l'envie extrême qu'il a toujours eue, & conser-« vera toujours, de lui donner des marques de son estime & de sa par-« faite amitié, » se croit obligé « de rallumer en lui le seu de la poésie « qu'il croyoit éteint, » & malgré le peu de faveurs qu'il reçoit de sa muse, son imparsaite connaissance de sa propre langue, il met « son « esprit à la presse » & en fait sortir, il faut l'avouer, un assez médiocre sonnet. Il le soumet à Rou comme une ébauche informe, un canevas, en lui faisant remarquer l'extrême difficulté qu'il éprouve à exprimer,

⁽¹⁾ Gedéon Huet, pasteur à Blet en Bourbonnais, en 1685, sortit de France à la Révocation. Ministre suffragant à Dordrecht, suspendu du ministère, puis appelé à La Haye, comme pasteur adjoint, il mourut à Dordrecht en 1728, âgé de 74 ans. Erudit, loyal & serme, Huet avait une soi éclairée, une charité évangélique & des talents distingués. Il s'occupa de divers travaux littéraires & acquit quelque célébrité par la lutte qu'il soutint contre le sameux Jurieu, pour la désense de la vraie tolérance, à propos d'une violente satire contre les protestants, attribuée, à tort, à Pélisson. (France Protestante, art. Huet.)

dans quatorze vers français astreints aux règles de ce genre difficile, un sonnet italien extrêmement concis, dont presque chaque mot emporte un sens particulier (1). Comme il l'a fait pour la paraphrase, Rapin le sait suivre de remarques critiques, dans lesquelles il soumet à son ami les expressions dont il se sert. « Vous avez droit de me critiquer, & le faites « d'ailleurs avec tant de ménagement, & vous y mettez tant de louan- « ges qu'assurément je ne mérite pas, qu'il saudroit que j'eusse l'esprit « & le cœur très-mal tournés, pour vous en avoir le moindre ressenti- « ment. Outre cela, votre prosonde érudition & la justesse de votre « esprit vous donnent ce même droit sur des gens bien plus habiles « que moi; mais quand il n'y auroit que l'amitié dont vous m'honorez « (Rou avait près de trente ans de plus que Rapin), elle seroit capable « de recevoir vos censures avec toute la docilité possible... Je vous laisse « donc le juge absolu de cette petite dispute, que je regarde à vous « dire le vrai, avec beaucoup d'indissérence, puisque ordinairement,

Rapido fiume, che d'alpeftra vena Rodendo intorno; onde 'l tuo nome prendi Notte e di meco defiofo fcendi: Ov' amor me, te fol natura mena:

Vattene inanzi : il tuo corfo non frena Nè ftanchezza, nè fonno. E pria che rendi Suo dritto al mar, fifo, ù ſi moſtri, attendi L'erba più verde, & l'aria più ſerena.

Ivi è quel nostro vivo e dolce Sole, Ch'adorna e 'nfiora la tua riva manca. Forse (o che spero) il mio tardar le dole.

Baciale 'l piede, o la man bella e bianca. Dil le : e'l bacior fie 'n vece di parole : Lo fpirto è pronto, ma la carne è ftanca. Rhône, qui, des rochers d'une montagne aride, Précipites tes flots pour aller, nuit & jour, Où la nature feule inceffamment te guide, Où je fuis fur ton onde entraîné par l'amour,

Rien ne peut t'arrêter dans ta course rapide, Va donc; mais à la mer allant faire ta cour, Considère celui qui sur ta rive humide De Flore & du Zéphir te montre le séjour.

C'est là que mon soleil dont la douce influence Donne à tes bords fleuris la plus vive couleur, Peut-être, ah l quel espoir! se plaint de mon absence.

Baife fon pied d'ivoire, & que de mon ardeur, Ce baifer amoureux marquant la violence, Lui dife que mon corps ne peut fuivre mon cœur.

⁽¹⁾ Voici le texte italien de Pétrarque & la feconde traduction de Rapin-Thoyras; le lecteur jugera de la difficulté si heureusement éludée par ce dernier dans son premier essai :

« dans ces sortes d'affaires, ce n'est pas l'importance de la chose même « qui nous intéresse, mais notre honneur, c'est-à-dire notre goût & notre « jugement que nous ne pouvons nous résoudre à faire céder à celui « d'autrui. » Au reste, « je n'ai pas la vanité de vouloir me mesurer « avec vous ni sur ces sortes de matières, ni sur aucune autre. »

Ce long fragment d'une lettre datée de Wezel, le 3 mars 1711, témoigne des rapports de déférence & d'estime qui unissaient Rapin-Thoyras au savant auteur des Tables historiques. Ce dernier avait du reste. fur lui, la supériorité que trente années, employées en études variées, intelligentes & fécondes, affurent toujours à un homme fur son semblable, alors même que ses talents sont au-dessous de ceux de son jeune émule. Les savants raisonnements de Thoyras ne laissent pas Rou convaincu. Sous leur réserve & leur modestie, ils pressent une opinion contraire à la sienne. « A l'exemple de ceux qui disputent en public « contre quelque thèse, lorsque, sans se tenir convaincus par les raisons « de leurs antagonistes, ils disent, en laissant le champ libre à quelque « nouvel adversaire : Quiesco, sed non acquiesco, » ainsi répond Jean Rou; mais, tout en assaisonnant avec courtoisse cette réponse classique de force compliments, avec plus de développements encore, il rétorque les arguments de son contradicteur. Celui-ci, piqué au jeu, lui répond avec quelque vivacité, & cette incroyable discussion sur un mot & quelques autres encore, se prolonge durant trente-quatre pages in-8°, & finit par l'humble aveu que fait Rapin, de guerre lasse peut-être, de son erreur d'interprétation. La lettre contenant le med culpà de Rapin est jolie, personnelle : à ce double titre, c'est par elle que nous finirons ce sujet.

« A Monsieur Rou,

« Je crois, mon très-cher Monsieur, qu'il est temps que nous finissions notre dispute sur une chose qui doit si peu nous intéresser l'un & l'autre. J'avoue que j'ai eu tort de disputer contre vous, & que je devois avoir plus de désérence que je n'en ai eu pour un homme tel que vous, que je dois regarder à tous égards

comme mon maître. Je vous cède donc la victoire, content de l'honneur que je reçois dans ma défaite en ce qu'elle vous a coûté quelque peine. Il feroit à fouhaiter pour vous que le vaincu fit un peu plus d'honneur au vainqueur. Oui, mon cher Monsieur, je consens à croire, sur votre parole, que l'épithète alpestre peut s'employer quelquefois dans le fens littéral pour dénoter une chose qui vient des Alpes ou qui appartient aux Alpes, & j'avoue très-sincèrement que j'ai pu me tromper dans la croyance où j'étois que ce mot ne pouvoit s'employer que dans une signification générale. Je ne suis pas affez versé dans la langue italienne pour pouvoir décider d'une manière aussi positive que je l'ai fait dans mes lettres précédentes. C'est pour cela que, dans les sentiments de modestie où je suis à cet égard, je vous demandois quelque autorité de quelque auteur italien écrivant en sa langue, soit prose, soit vers; & je vous la demanderois encore si je ne craignois de vous donner lieu de croire que je veux profiter de ce que vous ne tournez pas vos lectures du côté des poëtes ou autres auteurs italiens, pour tenir l'affaire en suspens jusqu'à ce que le hasard vous eût sourni quelque passage pour me convaincre, & différer par là ma défaite. Cependant, si vous venez à en rencontrer, vous m'obligerez de m'en faire part, comme je le ferai de mon côté si le hasard m'en procure quelqu'un. Au reste, Monsieur, soyez persuadé que rien n'étoit plus éloigné de mon intention que de disputer avec vous pour le seul plaisir de vaincre. Je vous affure très-sincèrement que j'ai agi tout rondement, que je n'ai foutenu que ce que je croyois vrai, & que je n'ai eu nul dessein d'éluder la force de vos arguments par des ruses, comme vous semblez m'en accuser. Si cela vous a paru en quelque endroit, accusez-en plutôt mon peu de pénétration ou ma prévention, mais non pas ma bonne foi. Quand j'aurois tous les talents du monde pour la chicane, seroit-ce contre vous que je devrois les exercer? Vous, dont la pénétration est si grande & le jugement si solide, qu'on ne peut faire un faux pas fans que vous vous en aperceviez. Vous découvrez dans les meilleurs auteurs, à la première vue, ce qui est juste & ce qui ne l'est pas; & moi, petit mirmidon, oserois-je prétendre de vous en faire accroire? C'est, je vous affure, à quoi je n'ai jamais pensé. Recevez donc, s'il vous plaît, ma justification à cet égard, avec votre bonté ordinaire & soyez assuré de ma parsaite estime. Mais c'est trop peu; je dois ajouter encore des affurances d'une parfaite reconnoissance de ce que vous dites de moi & de ma famille dans vos Mémoires; votre affection pour moi & votre bon cœur vous ont sans doute entraîné trop loin quand vous avez eu la main à la plume, pour parler de moi en termes aussi avantageux que vous le faites, ou bien vous avez compté sur le retranchement que le public fait ordinairement des louanges, & que, quand il en ôtera les trois quarts, il en restera encore assez. Quelque sensible que je sois à l'approbation d'un homme tel que vous, qui se connoît si bien en mérite, ce qui ne peut que m'être très-avantageux, je le suis plus encore aux marques sensibles que je reçois par là de votre amitié, qui m'est encore plus chère que la réputation que vous voulez me donner dans le monde. J'écris aujourd'hui à mon srère, & lui fais part de ce que vous dites de notre famille, & je le prie de remplir les vides qui s'y trouvent & sur lesquels vous me demandez des instructions plus particulières, à quoi je m'assure qu'il ne manquera pas, non plus qu'à vous remercier comme il le doit aussi bien que moi. Ma semme, à qui j'ai fait voir l'éloge que vous faites d'elle, m'a chargé de vous en remercier; je crains quasi que vos louanges ne lui fassent perdre la modestie dont vous la louez, & ce ne seroit pas la première sois que de pareilles louanges auroient produit un semblable effet; elle vous assure de ses très-humbles services. En mon particulier, soyez persuadé que je suis avec une parsaite estime, mon très-cher Monsieur, votre, &c.

" THOYRAS-RAPIN.

« De Wezel, le 21 avril 1711. »

(Memoires de Jean Rou, 11, 332.)

Si nous avons insisté sur ces menus-propos littéraires de Rapin-Thoyras, c'est dans le désir de donner quelque échantillon de son talent poétique. Sa traduction ou paraphrase du sonnet de Pétrarque vaut certainement mieux que l'original; c'était, du reste, l'avis de Rou & du
savant Gédéon Huet, « qu'on savoit n'être pas prodigue d'encens; » à
la considérer en elle-même, c'est une jolie pièce, sinement écrite, &
d'une poétique harmonie, que ne désavouerait pas, à part quelques
expressions surannées, tel illustre poète de nos jours.

On a peine à comprendre aujourd'hui comment des esprits justes, élevés, sérieusement instruits, purent employer, nous dirions perdre, un temps précieux à de pareilles recherches & à de semblables minuties.

L'esprit du temps, la crise de formation où était alors la langue française, qui est sortie tout entière resondue & sixée du xviie siècle, la mode aussi, dont le ton avait été donné par l'hôtel de Rambouillet, ce nid de précieuses dont l'influence utile ne saurait être contestée, peuvent

servir à faire comprendre le charme que des esprits d'un véritable mérite, d'une science de bon aloi, trouvaient dans ces exercices de gymnastique grammaticale, où se jouaient leurs intelligences si cultivées. Ajoutons, comme Rapin prend soin de nous l'apprendre, dans la première de ses lettres, qu'ils ne confidéraient leur dispute que comme un divertissement, &, ainsi que Rou l'écrit dans ses Mémoires, en faisant allusion à cet épisode de leurs relations littéraires, « il ne s'y est étendu si longue-« ment, qu'à cause des endroits mignons & si fréquents » qui se trouvent dans les lettres de son adversaire. Il a fait de ces endroits « une « liste pour servir d'exemple de délicatesse & de nouveau tour d'expres-« sions heureuses à tous ceux qui se mêlent d'écrire, » & il a rapporté toute l'affaire « parce que cette dispute a fini par quelques traits de « littérature critique, qui ont été d'autant plus goûtés par d'assez bons « connoisseurs, qu'ils les trouvoient avec étonnement ramassés sur un « rien, en sorte qu'ils y appliquoient le fameux : Aurum e stercore Ennii « colligere. »

Après avoir partagé l'étonnement des « bons connoisseurs, » disons quelques mots des rapports plus intéressants, mais malheureusement moins connus, que Rou eut avec l'auteur de l'Histoire d'Angleterre, au début du travail qui devait illustrer le nom de ce dernier.

C'était en août 1707, Rapin-Thoyras venait de quitter La Haye, pour sa modeste retraite de Wesel, où il commençait à travailler avec ardeur à dépouiller & à classer l'immense recueil des documents qu'il avait amassés depuis plusieurs années, pendant ses fréquents séjours en Angleterre. Voici en quels termes Jean Rou rend compte des nouvelles occupations de son ami : « Un ouvrage très-important, que M. de « Rapin avoit entrepris dans le but de ne pas demeurer oisis dans ce « grand loisis de sa retraite, l'occupa tellement, que toute une année « se passa sans que je reçusse aucune lettre de lui... Ensin, cet ouvrage « étant comme achevé, il me sit l'honneur, non-seulement de m'en « communiquer tout le plan, mais de me consulter même & de me

demander mon avis sur des difficultés, des doutes & des scrupules qui l'embarrassoient, assurant qu'il n'attendoit que mes décisions pour se déterminer...Je lui dis du moins tout ce que je pensois de son dessein & des fragmens qu'il m'en communiquoit, avec d'autant plus de sincérité que je ne seignis pas de lui dire que j'avois une espèce de chagrin de n'avoir que des applaudissemens à lui donner, lui avouant ingénuement que je n'eusse pas été sâché de trouver, du moins par intervalles, de petites matières de critique discrète & ménagée, pour affaisonner de quelque saupiquet la réponse toute simple que je lui envoyois, laquelle, ne lui paroissant rouler que sur des louanges per-pétuelles, ne pourroit aussi lui être qu'insipide. »

Rou s'excuse de ne pouvoir donner au lecteur « un détail plus cir-« constancié de tout cet excellent ouvrage de M. de Rapin, celui-ci « lui ayant sait entendre que trop d'éclat sur ce projet ne pourroit lui « être que nuisible, & l'ayant instamment prié de ne révéler à personne « ce qu'il lui consioit là-dessus. » Comme la plupart des vrais savants, qui connaissent jusqu'à leur propre valeur, science trop haute pour des esprits vulgaires, Rapin-Thoyras joignait la modessie à la science, &, en humiliant son savoir devant l'érudition de son ami, il lui demande conseil sur le plan de son œuvre, sur ses doutes, ses scrupules, sur de légers détails même; car, dans une autre lettre, il le consulte sur la question jugée aujourd'hui, qui faisait doute de son temps, l'emploi orthographique des lettres capitales, & sur les règles de la ponctuation (1).

Nous réunirons à diverses lettres inédites de Rapin-Thoyras, qu'on trouvera à la fin de ce volume, avec quelques fragments de ses essais

^{(1) «} Je finirois ici ma lettre, dit Rapin, fi je n'avois à mon tour à vous faire une petite prière, « qui est de vouloir, à votre loisir, me donner quelques règles pour l'orthographe des lettres

[«] capitales. Je trouve une fi grande différence entre les livres imprimés à Paris & ceux qui font

[«] imprimés en Hollande, que je ne sais où j'en suis. Ceux de Hollande ont les deux tiers plus de

[«] lettres capitales que ceux de France... Je vous prie de me donner quelques éclairciffements

⁻ là-deffus. » (3 mars 1711.)

poétiques, recueillis dans diverses archives de famille, la plupart des lettres qu'il écrivit à Jean Rou. Déjà atteint de la grave maladie qui le mit au tombeau, peu de mois après leur discussion sur le sonnet de Pétrarque, Rou a consacré à l'exposé de ses relations affectueuses & littéraires avec le célèbre historien, les dernières pages de ses Mémoires, comme s'il eût voulu montrer par là tout l'honneur & tout le prix qu'il attachait à ces rapports si honorables pour tous deux. On pourrait appliquer à ce noble commerce de deux esprits d'élite, qui ont trouvé l'un dans l'autre une complète disposition à s'entendre, à se plaire, à s'interpréter généreusement, à se porter réciproquement au bien & au travail, cette belle définition de Cicéron: Omnium societatum nulla prestantior est, nulla sirmior, quam qu'un viri boni similes sunt, familiaritate conjuncti (1).

⁽¹⁾ De Officus, lib. 1, c. 18. « De toutes les fociétés, nulle n'eft plus noble, ni plus fermement » conftituée, que celle qui réunit des hommes de bien, par l'intimité & la conformité des mœurs. »

CHAPITRE VIII

Rapin-Thoyras quitte La Haye pour aller s'établir à Wesel avec sa famille. — Une soirée chez le comte de Lottum lui donne l'idée de la célèbre Dissertation sur l'origine du gouvernement d'Angleterre, imprimée dix sois en cent ans. — Aperçu sommaire de cet opuscule. — Comment Rapin sut amené à écrire l'Histoire d'Angleterre. — Son but. — Ses moyens: — Etudes préliminaires. — Les Actes de Rymer. — Notes sur ce célèbre recueil. — Parti qu'en tire Rapin-Thoyras, qui fait l'extrait des dix-sept in-solio qui le composent. — Les Histoires de Larrey & d'Echard. — Quelques souscripteurs à la première édition de l'Histoire d'Angleterre. — Notes sur Durand, continuateur de Rapin-Thoyras. — Appréciation du style & du travail de Durand. — Examen bibliographique des six éditions de l'Histoire d'Angleterre. — Importance de l'édition donnée par Lesebure de Saint-Marc, en 1749. — Présace de cette édition. — Reproches saits à Rapin-Thoyras.— N'ont pas empêché le succès général de son œuvre.



E fut au commencement du mois de mai 1707 que Rapin-Thoyras se décida à quitter La Haye pour se fixer à Wesel avec sa famille. Cette résolution, basée sur des motifs déjà pénibles en eux-mêmes, lui coûtait d'autant plus à accomplir, qu'il laissait dans la capitale

des Pays-Bas des amis nombreux & fidèles, dont l'affection lui était douce & dont les conseils lui auraient été utiles pour les grands travaux qu'il méditait. Il trouva cependant à Wesel un grand nombre de ses compatriotes, résugiés comme lui, parmi lesquels il rencontra quelques officiers, « gens de qualité, » qui l'accueillirent avec une bienveillance pleine d'égards. Mais quel que sût le charme qu'il goûtait dans leur intimité, elle ne suffisait pas à ses besoins intellectuels, & nous le voyons se plaindre, dans une de ses lettres, de la rareté extrême des conversa-

tions littéraires auxquelles il se plaisait (1). Wesel, ville de garnison, ville fortissée, ne respirait que la guerre, & on y parlait plus volontiers de fortissications & de plans de bataille, que d'histoire & de littérature.

L'un & l'autre sujet étaient familiers à Rapin-Thoyras, mais le seu des jeunes années s'était éteint : mûri par des veilles laborieuses, l'historien qui jugeait des batailles au point de vue de leur influence sur les destinées politiques des nations, ne pouvait plus considérer la guerre sous le même point de vue que le jeune & vaillant capitaine qui en assura jadis le succès. A cette époque de sa vie, qui fut comme le couronnement de son existence noblement partagée entre le service du prince & l'asservissement volontaire de son esprit au plus rude labeur, la politique avait pour lui plus de charmes que la guerre; l'étude des rapports qui unissent les gouvernements & les peuples touchait de près à des études qu'il poursuivait dès lors avec tant de passion, qu'elles devaient abréger sa vie. Quelques années après son installation à Wesel, il se trouvait un soir chez le comte de Lottum, Feld-Maréchal de Prusse, gouverneur du pays de Clèves. Les affaires d'Angleterre étaient l'objet des conversations les plus animées dans tous les cercles politiques d'alors. La société d'élite rassemblée chez le gouverneur de Clèves traita avec la même ardeur la question de l'antagonisme des partis célèbres dont les succès & les revers réciproques sont l'histoire même de leur pays. Frappé des remarques auxquelles cette discussion avait donné lieu, plus encore des lacunes que son érudition & sa connaissance spéciale de l'élément politique de la nation anglaise lui avaient sait entrevoir, Rapin rédigea avec soin ce qui avait été dit de part & d'autre sur ce sujet. Il compléta si judicieusement ses remarques, que, de cette dissertation de quelques pages, il a fait un écrit plein d'intérêt & un véritable modèle d'analyse historique. « Qui voudra

⁽¹⁾ Lettre à Paul-Emile de Mauclerc, fans date, écrite entre 1723 & 1724. (Voy. le Recueil des Lettres de Rapin, n° 13.)

« se reconnaître dans ces orageux débrouillements de la liberté anglaise, a après la révolution de 1648, devra lire ces quelques pages, qui pla« cent leur auteur au premier rang des publicistes modernes. Il y trou« vera expliqué sobrement, nettement, comment l'Eglise, mêlant ses disputes & ses divisions à celles de l'Etat, il y avait bien des variétés « & des espèces de Whigs & de Torys, chacune servant à tenir en resulte pect les autres, & toutes contribuant à maintenir, par une surveillance « mutuelle, l'équilibre de l'Etat (1). »

Voici, du reste, les points les plus saillants de cet opuscule.

« Le gouvernement d'Angleterre, dit Rapin-Thoyras, est d'une espèce « particulière qui n'a point aujourd'hui de semblable dans tout le reste « du monde... C'est en vain qu'on voudroit donner une idée de ce gou-« vernement par les noms ordinaires de monarchique, d'aristocratique, « de démocratique, qui ne lui conviennent point. C'est un gouvernement « mixte, qui n'est aucun de ceux qui viennent d'être nommés, & qui « néanmoins est composé du mélange de tous les trois. Les prérogatives « du Souverain, des Grands & du Peuple y sont tellement tempérées « les unes par les autres, qu'elles se soutiennent mutuellement. En même « temps, chacune de ces trois puissances, qui ont part au gouvernement, « peut mettre des obstacles invincibles aux entreprises que l'une des « deux autres, ou même toutes deux ensemble, voudroient faire pour « se rendre indépendantes. » Calqué sur le gouvernement représentatif des Anglo-Saxons, forme de constitution politique propre aux nations du nord, affermi peu à peu par des concessions successives, dont quelques-unes furent dues à la sagesse des rois, & le plus grand nombre accordées aux exigences de leurs sujets & arrachées par la force, le gouvernement d'Angleterre atteignit un instant, sous Jean-sans-Terre, sorcé par les hauts barons du royaume de leur concéder la Grande Charte, le plus grand degré de ressemblance avec son modèle. Après diverses alter-

⁽¹⁾ A. Sayous. Le Dix-huitième fiècle à l'étranger, t. 1, p. 52.

natives, rapidement esquissées dans quelques lignes de chronologie historique, l'auteur nous montre ce gouvernement si bien assis sur les prérogatives du Roi & du Parlement à la fin du glorieux règne d'Henri V, que pendant deux cents ans, nulle atteinte illégale ne sur portée à la constitution d'Angleterre.

Les pernicieux conseils donnés à Charles Ier par ses ministres l'encouragèrent à porter atteinte aux priviléges de la nation; mais après quinze ans de règne & d'oppression, une révolution terrible s'opéra au sein du Parlement, & la prérogative royale, de plus en plus réduite, s'essaça à ce point que la constitution du gouvernement sur aussi altérée dans ce dernier sens que dans l'autre. On vit alors beaucoup d'Anglais qu'avaient révoltés la tyrannie du roi, ramenés à la désense du trône par la violence oppressive du Parlement, surtout lorsque ce dernier, s'attaquant à la religion, renversa l'église anglicane, & établit sur ses ruines l'église presbytérienne. Deux partis se sormèrent alors dans la nation, les Cavaliers & les Tètes rondes, ceux qui tenaient pour le Roi & ceux qui désendaient le Parlement; plus tard, ils changèrent leurs noms pour ceux de Torys & de Whigs (1).

Rapin-Thoyras établit avec une netteté remarquable les différences générales & particulières, & jusqu'aux simples nuances qui séparaient entre eux, non-seulement les deux partis, mais ceux-là même qui les composaient. Ils nous montre les Cavaliers, Royalistes ou Torys,

⁽¹⁾ Le premier de ces noms s'écrit aujourd'hui tories au pluriel. L'origine des deux furnoms de tory & de whig est assez controversée. Le premier paraît dérivé du mot irlandais toree (donne-moi), sobriquet significatif appliqué à quelques bandits de cette nation & donné par extension à ceux qui tenaient le parti du roi que l'on accusait de soudoyer ou de savoriser la rébellion d'Irlande, vers 1648. Le second, qui aurait pour origine, selon les uns, le mot whigg (lait aigre), donné autresois aux presbytériens les plus rigides & les plus attachés au Covenant, selon d'autres, le mot whiggam, usité par les charretiers écossais pour stimuler leurs chevaux, sut appliqué aux rebelles d'Ecosse qui, sous Charles II, marchèrent contre Edimbourg, & par extension aux adversaires du pouvoir royal. Ces deux dénominations prévalurent vers environ 1680, & succédèrent à celles moins connues d'abhorans & d'adresseurs.

- « réunis tous en ce point, qu'ils trouvoient leur avantage réciproque
- « dans la prospérité du Roi, sans quoi ils ne pouvoient espérer de réussir
- a dans leurs desseins. » Il distingue les Cavaliers politiques ou d'Etat des Cavaliers eccléssastiques ou d'Eglise. Les premiers, qu'il subdivise en deux classes, les Torys outrés & les Torys modérés, souhaitaient le rétablissement & le maintien de la puissance royale; mais les uns, auxquels se rattachèrent plus tard les Papistes, la voulaient affranchie de toute entrave, les autres, réglée conformément à l'ancienne constitution du gouvernement. Les seconds, subdivisés en Episcopaux rigides & en Episcopaux mitigés, voulaient le rétablissement plus ou moins absolu de l'Eglise anglicane.

Mêmes divisions pour les Têtes rondes, Puritains, Parlementaires ou Whigs, dont les libertés de la nation, symbolisées par le Parlement, sont le drapeau. Les Parlementaires politiques voulaient soutenir & saire progresser les droits du peuple, les ecclésiastiques ceux de l'Eglise presbytérienne. Parmi les premiers, les Whigs républicains voulaient pousser la restriction de la royauté jusqu'à l'anihiler par l'adoption de la forme républicaine, les Whigs modérés se contentaient de saire en sorte que le roi sût hors d'état d'abuser de sa puissance. Parmi les seconds, les Presbytériens rigides tendaient à la destruction de la hiérarchie anglicane, les Presbytériens modérés se seraient contentés de beaucoup moins, & peut-être d'une simple tolérance.

Après ces définitions indispensables à la clarté de son exposition, l'auteur reprend l'abrégé historique de l'histoire d'Angleterre, interrompu par la formation des deux partis; il montre Charles Ier victime des tendances absolutistes de ses conseillers, comme l'ont été d'autres rois d'Angleterre, ses prédécesseurs, dans de semblables circonstances, & ses partisans, vaincus & abaissés pendant la domination usurpatrice de Cromwell, relevant la tête à l'avénement inespéré de Charles II. Sans tenir compte des sévères enseignements du règne précédent, le nouveau roi se laisse dominer par les Torys, & leur ches, le duc d'Yorck, converti au catholicisme qu'il cherche dès lors à substituer, en Angleterre, à la

religion réformée, entraîne son faible frère dans les errements sunestes qui ont perdu Charles I^{er}, afin de profiter pour lui-même, sutur héritier du trône, de l'extension désordonnée de la prérogative royale. Sous prétexte de rétablir l'Eglise anglicane, telle qu'elle était avant les troubles, le duc d'Yorck fait persécuter les presbytériens, & les Torys le secondent, saississant cette première occasion de persécuter les Whigs, leurs ennemis, au parti desquels appartenaient tous les adhérents du presbytérianisme.

Mais les Whigs démêlèrent bientôt les projets subversifs du duc d'Yorck, & s'unissant aux Torys modérés, contre l'envahissement menaçant du despotisme & du papisme, ils réussirent à expulser ce prince du royaume. Peu de temps après, le duc d'Yorck monta sur le trône, & les Torys, qui, au début de ce règne, avaient favorisé les desseins du roi, ne tardèrent pas à s'apercevoir « que toutes ses démarches tendoient à « la dissolution du gouvernement établi, & à la ruine de la religion " protestante. » Laissant aux Torys outrés & aux Papistes le tritle honneur de seconder le roi Jacques dans l'oppression de son peuple & la ruine des libertés civiles & religieuses de l'Angleterre, les Torys modérés, s'unissant de nouveau aux Whigs, appelèrent le prince d'Orange & faluèrent, de concert avec leurs anciens adversaires, l'avénement de Guillaume III. Sous le règne de ce prince habile, qui devait en quelque sorte son élévation aux deux fractions les plus nombreuses des deux partis, la balance fut tenue si égale entre les factions rivales, que leurs divisions, jusqu'alors plus politiques que religieuses, revêtirent plutôt ce dernier caractère, « les conjonctures ne permettant, ni aux Torys outrés ni aux « Whigs républicains, de pousser leurs principes. » Mais si la religion, ou plutôt la forme ecclésiastique, a été le but réel des efforts de quelquesuns d'entre les Torys & les Whigs, elle n'a été que le prétexte dont le plus grand nombre d'entre eux coloraient leurs visées politiques, principal fondement de leur division.

Après les glorieux commencements du règne de la reine Anne, qui

fut si prospère tant que l'administration des affaires demeura entre les mains des Modérés des deux partis, une intrigue de cour jeta cette princesse dans les mains des Torys outrés & rigides, qui, pour se maintenir au pouvoir où ils n'étaient arrivés qu'avec peine, cherchèrent à assurer la couronne au Prétendant, au préjudice de l'électeur de Hanovre. Mais la mort de la reine rompit leurs mesures, & les Whigs s'élevant avec Georges I^{er}, qui leur devait ses droits à la couronne, consommèrent pour longtemps la ruine du torysme absolu.

Après avoir constaté & suivi dans l'histoire, la naissance & les progrès des deux partis, Rapin-Thoyras reprend, pour les compléter, ses premières définitions, & entre dans l'examen critique des vues, des intérêts, des forces & des caractères des Whigs & des Torys.

Il n'entre pas dans notre but de donner ici une analyse trop détaillée d'un travail, peu étendu du reste, que chacun peut lire facilement, & qui est d'une concision si précise & si nourrie, que la meilleure manière d'en donner une juste idée serait de le placer tout entier sous les yeux du lecteur. Aussi ne reprendrons-nous pas les catégories que nous avons spécisiées plus haut d'après Rapin-Thoyras, suffisantes pour faire comprendre ce qui nous reste à dire sur la partie la plus importante de cette differtation.

Les vues générales d'un parti sont souvent consondues avec celles particulières des chess: c'est ainsi qu'on a souvent accusé les Torys de savoriser & de souvenir le despotisme en matière de gouvernement, tandis que cette doctrine politique était seulement propre aux Torys outrés, pour la plupart grands seigneurs, personnages influents & haut placés dans l'Etat & dans l'Eglise, qui, rachetant leur petit nombre par leur importance & par l'appui qu'ils ont souvent trouvé dans le souverain lui-même, surent les chess habituels des Torys. Mais la plupart d'entre ces derniers ne partagent point des idées politiques aussi excessives. Ce sont eux que, sous le nom de Torys modérés, l'on a vu s'allier avec les Whigs, pour résister à l'envahissement de ces mêmes idées.

Les prétentions des Torys outrès se retrouvent en sens inverse dans les Whigs républicains, qui visent comme eux à employer le même & suneste moyen, le renversement de la Constitution d'Angleterre, pour parvenir à un but opposé. Les Whigs modérés forment la plus grande & la plus nationale fraction de leur parti : ils ne diffèrent de celle des Torys, qui leur est parallèle, qu'en ce que l'inclination de ces derniers est plutôt du côté du roi, & la leur du côté du Parlement. « Ce qui les a fait ranger dans « deux dissérens partis, c'est la crainte mutuelle que l'un ou l'autre, « pour vouloir trop bien conserver les droits du Roi, ou ceux du Parlement, ne fasse trop pancher la balance de l'un des cotez. »

Au point de vue ecclésiastique, des tendances analogues se retrouvent dans les deux fractions. Rapin-Thoyras esquisse rapidement les causes de l'établissement du presbytérianisme en Angleterre, ses luttes avec l'Eglise anglicane, son triomphe avec le Long Parlement & les Whigs, & par suite, l'adhésion de ses partisans à ce dernier parti, tandis que les sectateurs de l'Eglise anglicane se rangent sous la bannière des Torys. Ces distinctions sont réelles & nécessaires, sans toutesois être absolues, car « ces deux noms de Torys & de Whigs sont des termes « fort obscurs & fort équivoques, parce qu'ils portent, ou doivent porter « dans l'esprit des idées différentes, selon le sujet dont on parle. » Ainsi, une même personne peut être à la sois Whig & Tory : tel partisan de l'Eglise anglicane, rangé par cela même dans ce dernier parti, pourra, en s'opposant de tout son pouvoir aux empiètements de la prérogative royale, faire acte de Whig, & vice versă. Aussi l'auteur dit-il plus loin, qu'il n'a eu dessein, en parlant des vues, des intérêts & des caractères des Whigs & des Torys, que de marquer les traits propres à leurs chefs & à ceux d'entre les plus actifs des deux partis.

Parmi les motifs que l'un & l'autre parti ont invoqués pour justifier ces divisions intestines, il en est de plausibles, tels que la gloire de Dieu, l'honneur du roi, le bien public; mais au fond, l'intérêt personnel est le premier mobile des actes des deux factions. Le roi Guillaume disait

que, s'il avait assez de bonnes charges à donner, il aurair bientôt mis d'accord les deux partis. Si les Torys outrés souhaitent que le souverain devienne absolu, c'est qu'ils trouvent leur avantage dans l'abus de la puissance royale, & s'ils sont proclamer par les gens d'Eglise de leur parti le dogme de l'Obéissance passive, c'est qu'il est de leur intérêt de déguiser leurs vues sous le prétexte du zèle pour l'Eglise, asin de rallier à leurs menées le gros du parti.

L'intérêt des Torys modérés qui soutiennent une bonne cause, la conservation des justes prérogatives du roi, est de s'opposer aux attentats que le parti opposé pourrait faire contre l'autorité royale, & cette attitude fait leur crédit à la cour & parmi le peuple.

Quant aux Torys d'Eglise, ils comptent parmi leurs adhérents tous les membres de l'Eglise anglicane, & si la politique ne venait pas diviser leurs sorces, au point de vue de la religion les Whigs seraient hors d'état de leur résister. C'est là la grande sorce du parti des Torys, qui comprend ce que l'on a appelé la Haute Eglise, c'est-à-dire une Eglise dans laquelle il n'y a aucun mélange de presbytérianisme, & qui, par là, s'appuie sur les hauts dignitaires & sur tout le bas clergé. Ensin, les Papistes, qui ne peuvent espérer de rendre leur religion dominante, que par le moyen d'un roi absolu, s'unissent constamment aux Torys outrés & leur procurent l'appui des puissances catholiques étrangères.

La religion est ce qui sépare le plus les Whigs modérés d'avec les Torys de la même dénomination, — les premiers étant pour la plupart presbytériens; — elle est le plus grand obstacle à leur alliance, qui est capable, une sois faite, de tout mener dans l'Etat. Si donc, les Whigs parviennent à faire en sorte que le peuple distingue les intérêts de l'Etat de ceux de l'Eglise, au lieu de les consondre, cette pierre d'achoppement disparaît pour un temps, & il s'établit entre ces grandes fractions des deux partis cette alliance séconde qui les met en état de rompre les mesures de leurs adversaires constants, les Torys outrés.

Les Whigs républicains sont si peu nombreux qu'ils ne sont que grossir

le parti Whig en général. Quant aux ecclésastiques rigides de ce parti, leurs intérêts sont si directement opposés à l'état de chose existant en matière d'Eglise, que, malgré leur nombre & l'importance qu'ils tirent du presbytérianisme écossais, on les redoute dans leur parti à cause de leur fanatisme, & ils ne sont jamais appelés à le diriger.

Enfin, les presbytériens mitigés se contentent de désirer l'établissement des formes ecclésiastiques qu'ils pratiquent, & s'abstiennent de toutes démarches violentes, comprenant qu'une telle conduite, en resserrant les liens du parti tory, rendrait son triomphe sur le leur assuré.

Relativement au caractère, les deux partis ne présentent pas des contrastes moins tranchés. Fiers, hautains, intolérants, sont les Torys qui, vis-à-vis des Whigs, sont, dit Rapin-Thoyras, « tels que les catholiques « romains envers les protestants, dans les lieux où les catholiques ont « l'avantage du nombre & l'appui du gouvernement. » Passionnés & prompts dans l'exécution de leurs desseins jusqu'à l'imprudence, ils changent de principes selon que leur intérêt le demande, avec une coupable & insolente légèreté (1).

Ceux qui dirigent leurs adversaires, se conduisent au contraire par des principes fixes, dont ils ne s'écartent guères, & marchent lentement, mais sûrement à leur but. Et cette modération n'est pas moins sondée sur la politique, que la promptitude & l'emportement des Torys. S'ils commettent quelque erreur en soutenant la bonne cause, c'est-à-dire le maintien de la Constitution du gouvernement tel qu'il est établi par les lois, c'est par un excès de précaution & de désiance, qui les porte, contre leurs principes, à soutenir en certains cas les droits de la nation aux dépens du légal exercice de l'autorité royale.

L'auteur, en caractérisant les tendances des presbytériens, blâme leur rigidité intolérante & leur prévention contre l'Eglise anglicane & sa hié-

⁽¹⁾ Il est juste de remarquer ici que l'auteur a surtout en vue de peindre le caractère des chess de ce parti, qui appartiennent presque toujours aux *Torys outres*.

rarchie, les dogmes effentiels étant enseignés de même dans les deux Eglises.

Passant ensuite au mode d'action de ces alliances passagères entre les deux partis, dont il a été souvent question, Rapin-Thoyras montre que, par suite de l'équilibre qui existe entre les deux chambres qui composent le Parlement, & le roi, ces alliances sont ou peuvent être indépendantes de la prédominance de chaque parti au sein du gouvernement, & par conséquent produire des effets qui leur sont propres. Il signale & condamne divers abus concernant les élections, & termine sa dissertation par l'examen des intérêts communs ou opposés que peuvent avoir les puissances voisines de l'Angleterre avec les partis dont il vient d'exposer la nature, le rôle & les caractères, & dont l'équilibre est une condition de la tranquillité de l'Etat qu'ils divisent.

Tels sont les principaux points de cette remarquable étude de politique. On ne saurait dissimuler que l'intérêt qu'elle présente ne se soit affaibli avec les traits mêmes qui distinguaient alors ces sactions célèbres qui déchirèrent longtemps leur pays, aujourd'hui bien atténuées dans leurs principes & dans leurs essets. Nous avons eu un instant la pensée de poursuivre le travail de Rapin-Thoyras & d'étudier la marche, les progrès, les revers des Whigs & des Torys depuis Georges Ier jusqu'à nos jours. Mais ayant reculé devant cette tâche au-dessus de nos sorces & qui nous aurait, d'ailleurs, trop éloigné de notre sujet, nous avons cru devoir donner ici un aperçu de cette œuvre remarquable, dans l'espoir que le lecteur serait encouragé par cet abrégé, à juger par luimême de l'intérêt que présente la Dissertation sur l'origine du gouvernement d'Angleterre, & sur la naissance, les progrès, les vues, les forces, les intérêts & les caractères des deux partis des Whigs & des Torys.

Rapin n'avait destiné ce travail, l'un de ses plus solides titres de gloire, qu'à l'instruction de ses amis. Il y avait mis la dernière main, en sévrier 1716, lorsque l'un d'eux, le chevalier Fowntain, « curieux de « toutes les belles connoissances, » vice-chambellan de la princesse de

Galles, vint passer quelques jours chez lui à Wesel. Le manuscrit de la dissertation lui tomba sous la main, il le lut, & jugeant dès lors toute la valeur de l'œuvre, & quel succès lui était réservé, il s'en empara, & sans vouloir entendre à aucun retard, il le porta lui-même chez l'imprimeur de La Haye, malgré les dénégations & les prières de son ami, dont la modestie n'était pas l'un des moindres mérites. Imprimée en 1717, pour la première sois (La Haye, chez Charles de Vier, in-12), traduite la même année en anglais (in-8°), publiée en slamand, en danois & deux sois en allemand, réimprimée dans l'édition de l'Histoire d'engleterre, donnée à Trévoux en 1726-28, dans celle de Bâle en 1740, dans celle de Lesèbvre de Saint-Marc en 1749, la Dissertation sur l'origine du gouvernement d'engleterre sur réimprimée pour la dixième sois, à titre de morceau historique remarquable, dans le tome ler du Citateur politique (Paris, 1820).

Cet opuscule de Rapin-Thoyras précéda de quelques années l'apparition de son grand ouvrage, à l'étude duquel sont consacrées les pages qui vont suivre.

Arrivés à ce point de notre travail, laissons l'auteur de l'Histoire d'Angleterre nous expliquer lui-même quels furent les motifs qui l'ont déterminé, les moyens, qu'il a mis en œuvre pour mener à bien cette grande entreprise.

- « Lorsque je commençai à écrire cette histoire, dit-il, je ne pensois rien moins qu'à la composer tout entière (1).
 - « Un féjour affés long que j'avois fait en Angleterre m'ayant fourni l'occasion

⁽¹⁾ Dans une lettre à Paul-Emile de Mauclerc, du 23 mai 1722, il hésite à continuer son œuvre, une sois arrivé au règne de Charles 1" & à la révolution de 1648. « Mon histoire d'Angleterre est achevée, dit-il, jusqu'en 1640, & je n'ay pas dessein de la continuer plus avant, puisque je ne pourrois que répéter ce que Mylord Clarendon en a écrit jusqu'à l'année 1660; quant à ce qui s'est passé depuis, c'est un morceau si délicat & si difficile, que je ne me crois pas affez habile pour m'en tirer avec hopneur. D'ailleurs, il n'est pas facile d'avoir de bons mémoires sur les derniers règnes. » (Voir le fac-simile au commencement de ce volume.)

d'apprendre la langue du païs, & un emploi que j'avois eu dans les troupes, pendant la guerre d'Irlande, m'en ayant même imposé la nécessité, je m'étois occupé, autant qu'il m'avoit été possible, à lire des livres anglois & particulièrement ceux qui traitent du gouvernement & de l'histoire d'Angleterre, depuis la conquête des Normands. Dans la fuite, m'étant trouvé dans un état de tranquillité qui me permettoit de disposer de mon tems comme je le trouvois à propos, je continuai ces mêmes lectures. Comme la curiosité va toujours en augmentant, je ne me contentai pas de m'être raifonnablement instruit de la nature du gouvernement d'Angleterre, je fouhaitai aussi d'en connoître l'origine. Pour y réussir, je crus qu'il falloit lire avec soin l'Histoire des Anglo-Saxons qui ont porté cette forme de gouvernement dans la Grande-Bretagne. Cette étude n'eut rien pour moi que de rebutant. L'histoire des Anglo-Saxons est chargée d'une infinité de faits, cousus, s'il faut ainsi dire, les uns avec les autres, sans ordre & sans liaison, à de beaucoup de particularitez inutiles. C'est une vaste forêt où l'on ne peut qu'avec peine trouver quelque route, ou plutôt quelques petits fentiers, pour s'empêcher de s'égarer. Ce fut néanmoins ce qui me fit concevoir le deffein d'éclaireir cette partie de l'histoire d'Angleterre, autant qu'il me seroit possible... Je rétrogradai jusqu'au temps de Jules César, qui tenta le premier de se rendre maître de cette isle. Ce fut là que je fixai le commencement de mon histoire & je le continuai jusqu'à la conquête des Normans, fans dessein de la pousser plus avant. Il falloit être d'un aussi grand loisir que je l'étois pour s'occuper à un ouvrage de cette nature. Je l'achevai pourtant, & enfin, après quelque interruption, je me laissai engager à le continuer sur le même pied, c'est-à-dire d'une manière abrégée, qui, fans entrer dans de grands détails, pût donner une connaissance générale, mais distincte des principaux événemens de l'histoire d'Angleterre... J'étois accoutumé à m'occuper & je n'avois rien de mieux à faire. Je continuai donc cette histoire, mais quoique je l'eusse déjà poussée jusqu'au règne de Henri II, j'étois sur le point d'abandonner mon ouvrage, dont le commencement n'avoit rien qui pût me prévenir en fa faveur, lorsqu'un secours inespéré m'engagea, nonseulement à le continuer, mais encore à former le projet d'une histoire plus détaillée que celle que je m'étois proposée auparavant. Ce secours fut le recueil de Monsieur Rymer, dont je parlerai plus amplement dans la suite.

« Je n'eus pas plutôt formé ce deffein que, concevant que j'allois m'engager à écrire une histoire en forme, je fouhaitai de m'instruire à fond des règles que les maîtres ont données pour aider à réussir dans cette entreprise; mais j'avoue que je n'y trouvai pas les secours que j'en avois attendus. Quelques-unes de ces règles font si vagues, qu'on peut les regarder comme à peu près inutiles: non qu'elles ne soient excellentes en elles-mêmes, mais parce qu'elles n'enseignent rien de particulier ou de nouveau, rien qui ne vienne naturellement à l'esprit de tout homme de bon sens. Telles sont, par exemple, celles-ci: Qu'il faut qu'un historien dise la vérité; qu'il ne soit point partial; que son stile soit clair; qu'il mette chaque chose dans sa véritable place, qu'il n'en dise ni trop, ni trop peu, & quelques autres semblables. J'en trouvai d'autres qui me parurent tendre à une perfection à laquelle je sentois bien que je ne pouvois pas aspirer. D'ailleurs, elles supposent dans l'écrivain des qualitez qui sont assez rares, comme une grande étendue d'esprit & de connoissance, un goût exquis, beaucoup de discernement, après quoi elles lui apprennent qu'il doit en faire usage, & c'est proprement à cela qu'elles aboutissent.

« A ces règles générales, on ajoute divers préceptes ou confeils particuliers qui ne font fondez que sur le goût de ceux qui les donnent. L'un conseille de prendre Tite-Live pour modèle. Un autre préfère César. Un troisième voudroit que toutes les histoires fussent dans le goût de Tacite. Il y a des gens qui aiment passionnément les portraits & les caractères; il y en a d'autres qui n'en veulent point, à moins que ce ne foit des perfonnes extrêmement distinguées. Quelquesuns se plaisent dans les descriptions des sièges & des batailles; d'autres les désapprouvent absolument, & soutiennent qu'à peine trouve-t-on dans les histoires quelques-unes de ces descriptions qui donnent une idée bien claire des actions qui en font le sujet : outre que la plupart ne sont tirées que des relations d'un des partis, qui font le plus fouvent déguifées. Enfin, il n'y a pas moins de diversité dans tous les autres conseils qui regardent la forme de l'histoire; l'arrangement des matières, le stile & autres choses semblables. Tous ces conseils n'étant pas absolument nécessaires, l'historien ne suit ordinairement que ceux qui sont le plus conformes à fon génie. C'est ce qui donne lieu de juger que les historiens les plus distingués ne se sont point affujettis à suivre d'autres règles que celles que la raison & le bon sens leur ont dictées. Ils ont plus ou moins bien réufsi, felon qu'ils ont eu, plus ou moins, les talens les plus néceffaires. Auffi, voyant que les règles générales ne m'apprenoient rien que ce que tout le monde sait, & que d'ailleurs quelques-unes supposent des talens qu'il n'est pas facile d'acquérir quand on ne les a pas naturellement; d'un autre côté, me trouvant embarrassé sur le choix de tant de conseils opposés les uns aux autres, je pris la résolution de fuivre mon propre génie, sans m'embarrasser de la manière dont d'autres, avec plus de talens que moi, pourroient exécuter le même deffein. L'unique but que je me proposai, ce sut l'instruction des Etrangers, c'est-à-dire de ceux qui ne sont pas Anglois. L'Angleterre est aujourd'hui sur un tel pied que je crois qu'ils ne seroient pas fàchés d'apprendre par quels degrés sa puissance s'est accrue, à de s'instruire, par une histoire suivie, de la forme de son gouvernement, le seul qui se soit conservé en son entier, entre ceux que les nations septentrionales ont établis en Europe. J'avoue que je crus pouvoir réussir dans ce dessein, quoique d'autres pussent sans doute l'exécuter beaucoup mieux que moi.

« La différence qu'il y a entre le gouvernement d'Angleterre & celui des autres royaumes fait que, pour écrire l'histoire de celui-ci, il faut s'écarter un peu de la route ordinaire. Dans les autres histoires, c'est le Prince qui en fait, pour ainsi dire, l'unique sujet & qui est le principal objet de l'historien. Dans celle d'Angleterre, le Prince & l'Etat ne peuvent être féparez. Par la constitution du gouvernement, ils font tellement unis ensemble, qu'ils ne font qu'un même tout, un même corps qui a les mêmes intérêts & les mêmes vues & qui doit faire le grand fujet de l'histoire & le principal objet de l'historien. Je fais bien qu'il y a des occasions où il faut les séparer; mais ce n'est qu'en de certains temps malheureux, où il est arrivé que le Prince ou le Peuple ont voulu tâcher de rompre cette heureuse Constitution, & dans ces occasions les efforts que l'un ou l'autre ont faits, font la principale matière de l'histoire. Je sais aussi que, dans les gouvernements les plus despotiques, le Prince prétend qu'il est uni de la même manière avec fon Etat: mais ce n'est qu'en supposant que c'est dans la gloire, dans les intérêts, dans les avantages du Prince, que se trouve le bien du royaume, ce qui n'est pas toujours vrai. Ainsi, le Prince & l'Etat se trouvent souvent réellement séparez, dans le temps qu'on affecte le plus de parler de leur union, comme d'une union indifsoluble. On a changé les choses & on a gardé les mêmes noms. Mais en Angleterre il n'y a rien de changé. C'est encore aujourd'hui le même gouvernement qui y fut établi dès la fondation de la Monarchie, & le même, à peu près, que les Saxons avaient dans la Germanie, avant qu'ils passaffent dans la Grande-Bretagne. Il est vrai qu'il a fouffert quelques interruptions du temps de Guillaume-le-Conquérant & de quelques-uns de ses successeurs immédiats. Mais il a repris ensuite sa première forme, les Rois les plus fages, les plus prudents, ayant compris que le bonheur qu'ils pourroient se procurer par un pouvoir despotique quand même ils pourroient y parvenir, n'étoit pas à comparer à celui dont ils jouissoient dans un gouvernement paisible, où ils pouvoient s'assurer de l'estime, de l'amour & des fecours abondans de leurs fujets. Il n'y a point de règne dans l'histoire d'Angleterre, où cette vérité foit plus en fon jour, que celui d'Elifabeth; comme il n'y

en a point où le contraire paroiffe mieux, que dans ceux de Jacques I^{er}, de Charles II & de Jacques II..... Puis donc que le gouvernement d'Angleterre se trouve aujourd'hui différent de tous les autres, les lecteurs, non plus que l'historien, ne doivent jamais le perdre de vue, de peur que de fausses idées ne les conduisent dans de grandes erreurs. C'est pour cette raison que je me crois obligé d'en faire connaître ici la nature autant qu'il me sera possible.

« Je ne doute pas que quelques-uns ne m'accusent de donner des bornes trop étroites à la puissance du Roi & de faire mal connoître la nature & l'origine de la Monarchie angloise, pendant que d'autres se plaindront peut-être que je suis trop favorable au pouvoir royal. Cette diversité vient des questions qui ont été agitées, depuis environ cent ans, sur les droits du Roi & sur ceux du Peuple. On a vu dans le dernier siècle, parmi les Anglois, deux partis dont l'un faisoit tous les efforts possibles pour revêtir le Roi d'un pouvoir absolu & arbitraire, pendant que l'autre tâchoit, non-seulement de lui ôter ses plus justes prérogatives, mais même de le faire regarder comme simple serviteur de la Nation & dépendant du Parlement. Ces deux excès font également condamnables. Pour moi qui ne prends aucun intérêt dans les passions de ces deux partis, j'ai fait tout mon posfible pour démêler la vérité parmi les préjugez de ceux qui ont écrit sur cette matière. J'ai cru que, n'écrivant que pour les Etrangers, il étoit de mon devoir de leur donner une juste idée du gouvernement d'Angleterre, qui puisse leur aider à bien entendre ces disputes quand ils les rencontreront, ou dans cette histoire ou ailleurs. C'est encore en faveur des Etrangers qui ne connoissent que fort peu (1) les usages des autres païs, que j'ai cru devoir expliquer certaines choses qui sont généralement assez connues, mais que plusieurs peuvent néanmoins ignorer... Telles parties de l'histoire d'Angleterre sont des endroits scabreux où on ne peut marcher avec trop de circonspection, pour ne pas établir des principes qui sont contestez, sans les appuyer sur de bons fondemens. Mais quelque foin qu'on apporte dans ces occasions, pour ne pancher ni d'un côté ni d'autre, ou du moins pour ne se déclarer en faveur d'un des sentimens, que par des raisons solides, il est comme impossible de contenter tous les lecteurs. Ceux d'entre eux qui font le plus valoir l'obligation où se trouve un historien, d'observer une exacte neutralité, font fouvent ceux qui l'observent le moins. Ils lisent

⁽¹⁾ Cette verfion est conforme à l'édition de Trévoux & à celle de Lesebvre de Saint-Marc. Les mots « fort peu » manquent dans les autres & altèrent complètement le sens de cette phrase.

une histoire, l'esprit rempli de préjugez, & s'ils y trouvent quelque chose qui ne les favorise pas, ils accusent l'auteur de partialité. Ils veulent que l'historien soit impartial; mais ils lui resusent le droit d'exiger d'eux la même équité. C'est une injustice dont on ne voit que trop d'exemples; mais ils ne sont nulle part si fréquens & si remarquables que dans ce qui a du rapport avec la religion. Il est difficile à un historien de s'empêcher de parler sur ce sujet selon ses propres principes, & il lui est impossible de satisfaire ceux qui sont dans des sentimens diamétralement opposez.....

« On trouvera fans doute étrange qu'un homme qui n'est pas anglois ait entrepris d'écrire une histoire d'Angleterre.... Mais sans prétendre excuser les fautes que je peux avoir commises, ou par incapacité ou par défaut de discernement, & qui ne regardent point ma qualité d'Etranger, je tâcherai de répondre directement à l'objection, en faisant voir que les secours ne m'ont pas manqué; mais avant cela je prie les lecteurs de se fouvenir de ce que j'ai dit ci-dessus, que mon intention n'a pas été d'écrire cette histoire pour les Anglois, mais uniquement pour les Etrangers (1). Les Anglois n'ont pas besoin de mon secours pour s'instruire de leur propre histoire, de leurs loix, de leur gouvernement; & rien ne seroit plus ridicule & plus extravagant pour un Etranger qu'un pareil dessein. Il faut donc considérer qu'il y a eu une infinité de faits, de particularitez, de circonstances, qui peuvent être agréables, ou si l'on veut même, nécessaires aux Anglois, à quoi les Etrangers ne prennent aucun intérêt & qu'ils regardent comme inutiles pour eux. A cet égard, j'avoue que je puis avoir manqué de secours & que je n'ai pas fouillé dans les bibliothèques publiques ou particulières d'Angleterre, ou feuilleté des manuscrits pour en tirer des particularitez que la plupart des historiens ont ignorées ou négligées. Mais pour ce qui regarde le corps de l'histoire, i'ose affurer qu'il n'y a presque point de bonne histoire d'Angleterre, générale ou particulière, que je n'aye eue en mon pouvoir, & que je n'aye diligemment examinée sans m'en rapporter à autrui. Je les ai même confrontées avec celles des Etats voisins lorsque les matières l'ont demandé. Comme, en Angleterre, il y a des gens qui se font un plaisir d'assembler, dans leurs cabinets,

⁽¹⁾ Rapin infiste pour la troisième fois sur le but qu'il s'est proposé en écrivant l'Histoire d'Angleterre; il semble qu'il ait pressent l'un des plus violents reproches de ses adversaires anglais, qui l'ont accusé d'avoir tronqué en bien des points l'histoire de leur pays. Il l'a écrite, il est vrai, à un point de vue spécial, mais il était assurément libre de le choisir comme de le restreindre.

tout ce qui regarde l'histoire de France, ou d'Espagne, ou d'Italie, ou des Païs-Bas; il se trouve aussi en Hollande & en Allemagne des curieux qui ont pris soin de ramasser tous les meilleurs livres sur l'histoire d'Angleterre. Aussi, outre ceux que j'ai moi-même afsemblez, j'ai eu recours à ceux de ces bibliothèques particulières où j'ai trouvé presque autant de secours que si j'avois été dans Londres. » (Présace de l'Histoire d'Angleterre.)

Comme on l'a vu par les extraits qui précèdent, Rapin avait été conduit à écrire son Histoire d'Angleterre, par le fait d'un long séjour dans ce pays, séjour qui l'avait mis à même, dans les loisirs de la vie de garnison, de recueillir nombre de matériaux épars, nombre de faits isolés, & de se créer ainsi un large sonds d'observations personnelles. C'est ainsi qu'il avait entrepris & conduit peu à peu à bonne sin cette étude ingrate & dissicile des origines consuses de la monarchie anglaise, « dont l'étude n'avoit, dit-il, rien que de rebutant. » Aussi, personne avant lui n'avait pu en présenter un tableau aussi complet & aussi clair que celui que renserment les deux premiers volumes de son histoire. Il apporta à La Haye tous les matériaux qu'il avait rassemblés, sans avoir un dessein bien arrêté de pousser plus loin son travail, lorsque parut à Londres un recueil de premier ordre au point de vue historique, dont la publication sur pour l'Angleterre un événement littéraire & politique à la sois. C'étaient les Ales de Rymer.

Les lords Halifax (1) & Somers (2) eurent la première idée de l'utilité

⁽¹⁾ Charles Montaigu, comte d'Halifax, né en 1661, mort en 1715, homme d'Etat & poète anglais, parcourut une brillante carrière politique. Chancelier de l'Echiquier en 1674, pair d'Angleterre en 1700, il proposa & négocia, en 1706, la réunion définitive de l'Angleterre & de l'Ecosse. Dévoué à la reine Anne, dont il sut un des plus sermes & sages conseillers, il se jeta dans le parti des Tories, par dépit, lors de l'avénement de Georges l' & de la maison de Brunswick. Halifax laissa quelques poésies, mais il se rendit surtout célèbre par sa courtoisie envers les gens de lettres, & la protection éclairée & généreuse dont il encouragea les efforts des Addison, des Pope, des Swift & autres littérateurs anglais de son temps.

⁽²⁾ John Somers, né à Worcester en 1650, mort en 1716, débuta par être pamphlétaire & homme de loi. Il prit avec ardeur le parti de Guillaume d'Orange; ses services surent récompensés

de cette vaste compilation pour l'histoire de leur pays, & ils surent amener le gouvernement de la reine Anne à partager leur sentiment à cet égard. Les volumineuses archives que rensermait la Tour de Londres surent soigneusement compulsées par Thomas Rymer (1), & ses nobles protecteurs, après l'avoir fait nommer historiographe de la Couronne, ne cessaient d'encourager ses longs & pénibles travaux de leur crédit, de leurs libéralités & de leurs éloges.

En 1704, parut à Londres, chez le libraire Churchill, le premier volume de cet important ouvrage. En voici le titre complet : Fædera, Conventiones, Litteræ & cujuscumque generis Acla publica, inter Reges Angliæ & alios quosvis Imperatores, Reges, Pontifices, Principes, vel Comunitates, ab ineunte sæculo duodecimo, videlicet ab anno 1101 ad nostra usque tempora, habita aut tractata; ex Autographis infra secretiores Archivorum

par le titre de baron d'Eversham & de chancelier. Tour à tour éloigné & rappelé des confeils de l'Etat, opposé constamment aux Tories, Somers sut renversé avec les Whigs, en 1710; il était alors lord-président, & ne rentra plus aux affaires. Cet illustre homme d'Etat a laissé éo volumes in-solio, manuscrits, d'où lord Hardwick a tiré l'importante collection, dite des *Papiers d'Etat*, en 1778. Somers se montra plus d'une sois l'émule d'Halifax par l'appui qu'il donna aux savants & aux littérateurs.

Les Extraits des Actes, donnés par Rapin, ont été traduits en anglais & annotés par Etienne Whatley. Londres, 1726-27 ou 31, en 4 vol. in-8°, & Londres, 1728, in-fol.

⁽¹⁾ Thomas Rymer, né vers 1650, dans le comté d'York, mort en 1713, fut nommé en 1692 hiftoriographe de la couronne. La reine Anne, en lui donnant cette charge, avait pour but d'encourager & de récompenser les immenses travaux qu'il fit par son ordre dans les archives de la Tour de Londres. Après fa mort, Robert Sanderson, qui travaillait depuis longtemps sous ses ordres, fut chargé de continuer la publication des Actes, dont la première édition (1704-35), tirée à deux cents exemplaires, aux frais d'Halifax, ne fut pas répandue dans le commerce. Ces 20 volumes in-folio furent réimprimés à Londres (Holmes, 1727-35) à cent cinquante exemplaires. Cette édition est plus estimée que la précédente. Une troisième édition (Hagæ-Comitum, J. Neaulme, 1739-45), moins belle, mais plus complète que les deux autres, contenait la version française des pièces anglaifes, une table analytique de 60 volumes d'actes inédits confervés dans la bibliothèque Cottonienne, & l'abrégé des Actes de Rymer, par Rapin-Thoyras. Il y en a eu enfin une quatrième édition intitulée : « Fadera, &c.... ab ingressu Gulielmi I in Angliam, A. D. 1066, ad nostra ufque tempora, &c...., accurantibus A. Clarke & F. Holbrooke. Lond., ex typis Strahan, &c., « 1816-40, cum fac-fimile. » Trois volumes seulement de cette belle édition, publiés en six parties, dont la dernière s'arrête à l'année 1577, avaient paru en 1840, à raifon de 6 guinées (150 fr.) l'un. D'après la dernière édition du Manuel du libraire, cette publication n'a pas été continuée.

Regiorum Thesaurarias per multa sacula reconditis, sideliter expressa: in lucem missa de mandato Regina. Accurante T HOMA RYMER, ejustem Serenissima. Regina historiographo. Tom. I. Londini, per A. & J. Churchill. M DCC IV.

Au dire du favant critique J. Le Clerc, qui donna l'extrait de ce seul premier volume dans le tome xvie de sa Bibliothèque choisie, on n'avait jamais vu un si grand recueil d'actes & de monuments publics. Il commence au xiie siècle avec le règne de Henri Ier, pour finir avec celui de Jacques Ier, & les Actes des cinq premiers volumes ne vont que jusqu'à l'année 1356. Le recueil complet compte dix-sept gros volumes in-solio. (Voy. Hist. d'Anglet., éd. de 1749, t. 11, p. 571.)

Rymer mourut en 1713, pendant l'impression du quinzième volume, mais il avait eu le temps de préparer les deux suivants, dont le dernier contient les tables du recueil. Trois nouveaux volumes surent donnés, de 1726 à 1735, par Robert Sanderson, qui conduisit les Ales jusqu'en 1654. Enfin, il y eut trois autres éditions de cet ouvrage: l'une donnée à Londres, l'autre à La Haye, & la dernière publiée à Londres, de 1816 à 1840, par ordre du Parlement, est demeurée incomplète.

Conçue au milieu des préoccupations & des dépenses énormes qu'entraînait alors la guerre de la succession d'Espagne, cette grande entreprise, dont les frais surent considérables, ne sit pas moins d'honneur au gouvernement de la reine Anne, qui en comprit l'importance, qu'aux Mécènes éclairés qui consacrèrent à l'accomplissement de cette œuvre, une partie du temps que leur laissait le soin des affaires publiques. « Penser à la postérité & la mettre en état d'être mieux instruite du « passé, ajoute Le Clerc à ses justes éloges, est une pensée qui ne tombe « que dans les âmes grandes, & élevées au-dessus de la vicissitude des « tems. » L'histoire d'Angleterre possèed dans les cales de Rymer un champ immense d'éclaircissements & de recherches; bien des erreurs, bien des lacunes historiques ont été redressées, comblées, par leur secours, & la vérité des grands faits de l'histoire a pu désormais s'établir sur des actes authentiques & contemporains & revendiquer des origines dignes de soi. Le Clerc termine son appréciation par cette judicieuse remar-

que : « Il est bon que la vérité assurée succède aux doutes & aux vrai« semblances qui ont tenu sa place dans l'histoire jusqu'à présent. Car,
« quand on ne peut pas trouver la vérité, on ne demeure pas, parmi
« les nations qui se piquent d'esprit & de savoir, dans une calme &
« tranquille ignorance, comme on le devroit dans l'assurance qu'une
« vérité que nous ne pouvons pas savoir, n'est pas du nombre de celles
« dont Dieu exige la connoissance de nous, puisque Dieu ne demande
« l'impossible de personne. On substitue à force de conjectures la vrai« semblance à la vérité, & peu à peu on les consond si bien que l'on a
« beaucoup de peine à les distinguer. »

On ne lira pas sans intérêt l'appréciation de Rapin lui-même sur cet instrument dont il a su si bien se servir. «On ne pourra disconvenir que « ce Recueil ne soit un secours extraordinaire pour composer l'histoire « d'Angleterre, si l'on considère ce qu'il contient. Ce sont les traitez de « paix, de trève, de ligue, de confédération, de mariages, de com-« merce, que les rois d'Angleterre ont faits avec les autres princes; des « instructions données à des ambassadeurs : des lettres & des informa-« tions des ambassadeurs, tant sur les négociations dont ils étoient char-« gez que sur les affaires des Cours où ils étoient envoyez; des mé-« moires très-instructifs sur les affaires dont les historiens n'ont parlé « que confusément : des lettres patentes ; des ordres ; des saufs-conduits; « des passe-ports : une infinité d'autres pièces qui ne peuvent être ran-« gées sous un titre général, & dont un grand nombre peuvent servir à « fixer la chronologie; enfin, beaucoup d'actes qui regardent des par-« ticuliers...... Je suis redevable à ce Recueil de tout ce qu'il peut y « avoir de bon ou de particulier dans mon histoire. Si donc j'ai man-« qué de quelques secours que j'aurois pu avoir en Angleterre, ce défaut « est abondamment compensé par ceux que j'ai tirez des Acles Publics, « puisque je suis le premier qui ai eu occasion de m'en servir, après les « avoir comme défrichez par les Extraits que j'en ai faits. Après cela je « crois avoir lieu d'espérer que la prévention où l'on pourroit être sur

« mon sujet, par rapport à ma qualité d'Etranger, sera considérablement « diminuée, puisque j'ai eu le bonheur de travailler sur de nouveaux « Mémoires qui ne peuvent être suspects & dont aucun autre historien « n'a pu faire usage avant moi. » C'est en dire assez pour faire comprendre de quelle valeur inestimable sut ce recueil pour un homme tel que Rapin-Thoyras, qui, pour ne laisser échapper aucune des ressources qui lui étaient offertes, ne craignit pas de s'astreindre au laborieux & pénible travail d'extraire méthodiquement la substance de dix-sept volumes in-solio. Voici comment il sut mis en possession des richesses de cet ouvrage, auquel il sit de larges emprunts.

Charles Montaigu, lord Halifax, que l'on a vu patroner l'entreprise de Rymer, & qui eut l'insigne honneur d'être le protecteur de Newton, auquel il sit donner la direction de la Monnaie en 1699, de Pope, d'Addison, de Swist, avait sormé sur le continent beaucoup d'autres relations avec des membres plus ou moins illustres de la République des Lettres, comme on disait alors. C'était l'époque où le savant Le Clerc(1)

⁽¹⁾ Iffu d'une famille du Beauvoisis, réfugiée à Genève à la fin du xvi fiècle, Jean Le Clerc ou Leclerc fut l'un des premiers érudits de son siècle. Né à Genève en 1657, il montra dès l'enfance un rare penchant à l'étude, & après avoir étudié deux ans la théologie fous Mestrezat & Turretin, il partit à vingt-un ans pour Grenoble, où l'éducation du fils du confeiller Sarrazin de la Pierre lui fut confiée. Admis au ministère l'année suivante, il passa quelque temps à l'Académie de Saumur. En 1682, on le retrouve à Londres où il prêchait alternativement chaque dimanche dans l'églife Wallonne & dans l'églife de Savoie. Les opinions religieufes de Le Clerc étaient trèsavancées, il dépaffait même les doctrines de l'école de Saumur fur la grâce & le péché originel. De retour dans sa patrie, il ne pouvait penser à prêcher de telles doctrines dans la ville de Calvin; il résolut alors de se fixer en Hollande, & accepta la place de professeu d'hébreu, de philosophie & de belles-lettres, dans le collége que les Arminiens possédaient à Amsterdam; il y joignit plus tard celle de professeur d'histoire ecclésiastique, qu'il occupa jusqu'en 1728, où une attaque de paralyfie, qui lui ôta l'ufage de la parole, l'obligea à renoncer à l'enfeignement. Il mourut dans l'enfance, en 1736. Le Clerc entretenait une correspondance suivie avec un grand nombre de favants de tous pays & de toutes religions, auprès desquels il était en haute estime ; mais la hardieffe de sa critique, ses opinions tranchées, lui attirèrent presque autant d'ennemis que de contradicteurs. Il ne se distinguait ni par l'esprit, ni par le génie, mais par un sens droit & sûr, une raison éclairée & une prodigieuse érudition, servie par une activité extraordinaire & une infatigable ardeur

publiait à Amsterdam sa Bibliothèque choiste (1703-1713), ouvrage périodique dans lequel il réfumait, sous forme d'Extraits remarquables, les ouvrages qui paraissaient dans l'Europe savante & littéraire de son temps. Halifax lui envoyait les volumes des Acles au fur & à mesure de leur publication, & dans la préface de l'extrait qu'il donna du tome Ier, Le Clerc en témoigne hautement sa reconnaissance au noble lord & à son collègue Somers, qui, partageant avec lui l'honneur de la première pensée de ce recueil, en soutenait comme lui l'entreprise de ses libéralités. De Le Clerc, les lourds in-folio allaient à Rapin. «Cet illustre savant, dit ce « dernier en parlant de son ami, ne se contente pas d'enrichir tous « les jours la République des Lettres par ses propres ouvrages, il veut « bien encore contribuer à tout ce qui dépend de lui, pour favoriser les « efforts de ceux qui travaillent pour le public. Sa bonté à mon égard a est allée au-delà de ce que je pouvois attendre. Car quelque rare & « précieux que fût ce livre, qu'il recevoit d'Angleterre à mesure que « chaque tome paroissoit, il voulut bien, non-seulement me le prêter, « mais me l'envoyer même à trente lieues d'Amsterdam avec la per-« mission de le garder autant que j'en aurois besoin. »

Pour en finir avec les Ales de Rymer, base authentique & permanente de tout travail sérieux sur l'histoire d'Angleterre & source à laquelle ont incessamment puisé tous ceux qui, depuis Rapin, ont traité à un titre quelconque de cette histoire, nous ajouterons que les Extraits qu'en sit Rapin-Thoyras ne surent pas seulement destinés à lui sournir les lumières & les secours nécessaires à l'achèvement & à l'amélioration de son propre travail. Le recueil des Ales, très-rare au début, ne sur même pas mis en vente lors de sa première apparition. Les éditions suivantes le répandirent davantage; mais rensermant dans un assez court espace

au travail, qui ne s'éteignit même pas avec sa noble & belle intelligence. Tombé dans l'ensance, il écrivait sans cesse les idées incohérentes qui traversaient alors son cerveau. (Voir l'intéressant article de la France Protessante sur ce célèbre critique.)

tout ce qu'il y avait de plus saillant dans les dix-sept in-solio de Rymer, & facilitant par des divisions rationnelles toutes les recherches qui pouvaient être faites, les Extraits de Rapin-Thoyras, publiés dans des ouvrages aussi répandus que l'étaient alors la Bibliothèque choisie & la Bibliothèque ancienne & moderne de Le Clerc, conservaient une utilité réelle, même en présence de la diffusion relative dans le public, d'un ouvrage aussi considérable que l'était à tous les titres celui de Rymer.

Très-appréciés lors de leur apparition, ces Extraits furent réimprimés tous ensemble à La Haye, chez Scheltus, in-4° & in-8°, en 1728 (1), par les soins de l'illustre Fagel, greffier des Etats généraux des Provinces-Unies (2). Toute l'édition se borna à une trentaine d'exemplaires que Fagel distribua à ses amis. Aussi est-elle presque introuvable aujourd'hui. Ces extraits surent traduits en anglais par Etienne Whatley & enrichis par lui de notes semblables à celles dont Nicolas Tindal avait orné sa traduction de l'Histoire d'Angleterre, de Rapin-Thoyras.

⁽¹⁾ Ne serait-ce pas cette édition des Extraits que M. Quérard a fignalée dans la France littéraire, en la présentant comme donnée par David Mortier, à Amsterdam, 1728, in-4°? En 1733, P. Gosse & J. Neaulme, libraires à La Haye, publièrent une édition française, en 2 vol. in-4°, des notes de Tindal, sous ce titre: Remarques historiques & critiques sur l'Histoire d'Angleterre de M. de Rapin-Thoyras, par M. Tindal, &c., & Abrègé historique du Recueil des Actes publics d'Angleterre de Thomas Rymer, par M. de Rapin-Thoyras, avec les notes de M. Etienne Whatley.

⁽²⁾ François Fagel, né à La Haye en 1659, greffier en chef des Etats généraux de Hollande, fuccéda à fon père Henri, mort en 1690, dans cette charge importante qui était comme héréditaire dans cette illustre famille néerlandaise; pendant cent vingt années consécutives, de 1670 à 1795, le greffier en chef des Etats sut toujours un Fagel. Le plus illustre de tous sut le principal négociateur de la paix de Nimègue, Gaspard Fagel, dont l'intégrité resus deux millions que le comte d'Avaux avait mis à sa disposition pour l'attacher aux intérêts du roi de France, & dont l'habileté assur la réussite de l'expédition qui mit le prince d'Orange sur le trône d'Angleterre. Il mourut pauvre en 1688, avant d'avoir vu le triomphe de son maltre. Ce célèbre homme d'Etat était l'oncle de François Fagel, chez lequel on retrouvait, à un degré presque égal, les qualités & le génie de son père & de son oncle. « On peut dire de lui hardiment, écrit Jean Rou, « qu'il est de ces génies supérieurs que Dieu ne suscite qu'extraordinairement pour le salut « des Etats dans des temps difficiles, & lorsqu'ils ont besoin d'un secours surnaturel. » (Mémoires de Rou, 1, 272.) Fagel remplit la charge de greffier en chef pendant soixante-quatre années, jusqu'en 1744, deux ans avant sa mort. Son biographe Haren l'a caractérisé par ces mots emprun-

On a vu que le but de ce dernier avait été d'écrire cette histoire, non pour les Anglais, mais pour les étrangers : il avait donc consulté les travaux historiques saits avant lui dans un but analogue, tant pour y trouver des secours que pour s'assurer si ces travaux étaient suffisants.

« Mon histoire comprend dix-sept cents ans, écrit Rapin à l'un des rédacteurs de la Bibliothèque germanique (1). J'ai consulté plusieurs « centaines d'auteurs, & je ne peux accéder au désir que l'on m'a témoi- « gné de donner une connoissance plus détaillée des auteurs que j'ai « mis en œuvre. Il est vrai qu'en général il seroit à souhaiter que tous « les historiens voulussent se donner cette peine; mais c'est un énorme « travail, semé de difficultés. » Il le fera cependant pour « les faits « controversés & importants, au sond en petit nombre, si on en « excepte la Religion & l'histoire de l'Eglise, dont il n'a prétendu donner « qu'un très-petit abrégé. »

La raison de cette réserve est facile à comprendre. Il cite, comme exemple de saits bien appuyés par la critique historique, sa dissertation sur la Pucelle d'Orléans & le règne de Charles Ier. Nous aurons à revenir sur le second de ces exemples; quant au premier, il n'est pas heureusement choisi : avec beaucoup de science & de discernement, Rapin se fait néanmoins l'écho, contre Jeanne d'Arc, d'erreurs accréditées par le témoignage de savants historiens, erreurs dont le beau & consciencieux travail de M. Quicherat a sait une tardive, mais complète justice (2).

tes à Tacite (Vit. Agric.): « Cultu modicus, sermone facilis, uno aut altero amicorum comitatus « adeo ut plerique, quibus magnos viros per ambitionem estimare mos est viro adspectoque illo, « quarerent samam, pauci interpretarentur. »

⁽¹⁾ Paul-Emile de Mauclerc. Cette lettre, datée de Wezel, le 12 août 1724, a été publiée en partie dans la Bibliothèque germanique, t. x, année 1725. (Voy. à la fin du volume le Recueil des Lettres de Rapin, n° 14, & fur le même fujet, le n° 13.)

⁽²⁾ Rapin-Thoyras s'appuie fur le témoignage ambigu de Monstrelet, contemporain de la Pucelle, qui, Bourguignon & allié des Anglais, au temps des hauts faits de Jeanne, ne la croyait rien moins qu'inspirée, & qui, écrivant plus tard sa Chronique, quand son maître était allié des Français, ne voulut pas heurter le sentiment général de ces derniers, qui attribuaient à la Pucelle une mission

- « Une liste des auteurs où l'on a puisé est fort inutile, ajoute Rapin-« Thoyras; une bonne critique en seroit fort précieuse, mais combien « y auroit-il de gens qui ne la liroient pas, parce qu'il ne s'agiroit que « d'auteurs dont la plupart ont écrit en anglois. » Il s'est fait « une loi « particulière de ne rien dire d'important sans citer ses garants. »
- La liste des centaines d'auteurs qu'il a mis à contribution serait longue; nous noterons seulement, parmi les principaux, Roger de Hoveden, Bède, Guillaume de Malmesbury, H. de Huntingdon, Florent de Vorcester, pour les temps antérieurs à la conquête normande; plus tard, quelques-uns de ces derniers, & Mathieu Paris, Herbert, Cambden, Melvil, Burnet, Rushworth, Clarendon, Baker, puis, en dehors des auteurs anglais, Monstrelet, Commines, Buchanan, Guichardin, Machia-

divine & furnaturelle, en affirmant le contraire. Une lettre, très-intéressante du reste, écrite au nom de Henri VI au duc de Bourgogne, inférée dans la chronique de Monstrelet & reproduite par Rapin, & les diverses pièces du procès de la Pucelle données par Et. Pasquier, partisan déclaré de l'inspiration de l'héroïne, servent de texte à la critique de Rapin pour battre en brêche cette dernière opinion. Il se range à celle de Du Bellay-Langey, de Du Haillan & d'autres écrivains de cette époque, qui expliquent les réfultats extraordinaires de la mission de Jeanne en attribuant sa venue à la cour de France, à l'intervention occulte de quelques hauts perfonnages qui l'auraient induite à jouer de bonne foi le rôle de prophétesse, en mettant à profit fon intelligence & son courage naturels, & en exploitant habilement l'enthousiasme qu'elle excita & les succès qu'elle remporta. Restent les prédictions de la Pucelle, prédictions historiquement vérifiées, qui ne laissent pas que d'embarrasser l'adversaire de son inspiration, aussi en résute-t-il la portée en trois points, tout en convenant que, si cette opinion est la plus logique & la plus satisfaisante, elle ne rend pas encore un compte exact de cet épisode extraordinaire de notre histoire nationale. Aussi, selon la méthode vers laquelle il penche volontiers, Rapin met en regard les faits les plus avérés, les difcute avec fagacité, énonce les opinions des historiens ci-dessus nommés & de quelques autres, y compris ceux qui ont admis contre la Pucelle d'infâmes & abfurdes calomnies, puis il laiffe le lecteur libre de choifir entre ces diverfes opinions, non fans motiver fortement la fienne, mais aussi sans l'imposer. La publication du Procès de condamnation & de réhabilitation de Jeanne d'Arc, par M. Jules Quicherat (Collection de la Sociéte de l'Hist. de France, Paris, 1841 & 1849, 5 vol. gr. in-8°) a victorieufement répondu aux calomnies, en faifant éclater l'innocence de Jeanne, en même temps que réfuté l'erreur de Rapin & de ses prédécesseurs, en établissant jusqu'à l'évidence la spontanéité de la mission de la Pucelle & la vérité des étranges circonstances au milieu desquelles cette mission providentielle s'est accomplie.

vel, Biondi, d'Argentré, Mézerai, & depuis Henri Ier jusqu'au règne de Jacques 1er, toujours & surtout le Recueil des Actes Publics. Rapin connaissait à peu près tout ce qui avait paru sur l'Angleterre, en outre des travaux dus aux historiens nationaux de ce pays, & sans faire de fond sur les vingt-six livres de l'Histoire de l'Anglie, publiés à Bâle, en 1534, par Polydore Virgile, archi-diacre de Wells & percepteur du denier de Saint-Pierre pour le compte d'Alexandre III, qui passa quarante ans en Angleterre, & dont les compilations indigestes sont semées de lourdes fautes, sans attacher beaucoup plus de prix aux Relations de la France & de l'Angleterre, du favant André Duchesne, il se servit avec prédilection de l'Histoire d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, qu'avait publiée, presque du temps où écrivait Rapin (1707-1713), le résugié Isaac de Larrey (1). Ecrite d'un style vif & clair, offrant un intérêt que, plus que tout autre, Rapin était à même d'apprécier, partiale toutefois au point de vue religieux, jusqu'à mériter l'index, dont la cour de Rome frappa cette histoire à son entrée dans le monde littéraire sans l'empêcher d'y triompher, l'œuvre de Larrey fit hésiter son émule au seuil de son entreprise. Mais le plan de cette histoire, qui ne s'occupait en rien des événements politiques dont la Grande-Bretagne fut le théâtre avant la conquête, son étendue par rapport à des événements étrangers à l'histoire de cet Etat, & plus encore, les resfources nouvelles dont Rapin-Thoyras pouvait disposer, lui donnèrent l'espoir de faire mieux & davantage.

Il faut en dire autant de l'Histoire d'Angleterre, de Laurent Echard (2), ouvrage important qu'il avait songé à traduire en français. Malgré

⁽t) Voir fur cet historien la note E.

⁽²⁾ Laurent Echard, historien anglais, né à 1671, mort en 1730, a publié divers ouvrages d'histoire importants, où il fait preuve d'une grande & saine érudition. Son principal titre à l'estime de ses contemporains a été son Histoire d'Angleterre, depuis l'invasion de Jules César jusqu'à la sin du règne de Jacques ler, 1707, 1 vol. in-solio, continué jusqu'à la Révolution, en 2 vol. in-sol., 1718; excellent ouvrage que ne purent saire oublier ceux de Rapin-Thoyras & de Hume, malgré le succès de ces deux auteurs en Angleterre.

l'estime qu'il portait au savant auteur de cette histoire, Rapin sut détourné de ce projet par des raisons semblables à celles qui l'avaient décidé à publier son propre travail, concurremment à celui de Larrey. A ces raisons, se joignit encore cette considération importante, qu'écrite pour un public anglais, l'Histoire de Laurent Echard contient nombre de faits qui n'ont qu'un intérêt purement local, nul pour les étrangers, & qui sont précisément ceux-là même que l'on a tant reprochés à l'historien français d'avoir omis ou négligés. Un autre motif influa aussi sur l'abandon de son projet de traduction, c'est la partialité des écrivains nationaux vis-à-vis des Etats qui ont été en rivalité avec le leur, reproche auquel Laurent Echard & ses émules n'ont pas toujours su se soustraire. L'impartialité est du reste, en pareil cas, une vertu rare chez les historiens, & d'autant plus difficile à observer que cette vertu même leur est reprochée par leurs compatriotes, suivant le parti politique auquel ils appartiennent, aussi bien dans l'interprétation des faits récents & contemporains que dans le domaine purement historique du passé.

Préoccupé d'éviter cet écueil de la partialité, auquel il s'est heurté plus d'une sois, ne pouvant ni ne voulant, même dans la détresse de l'exil, oublier ce qu'il devait à sa patrie, cette France si regrettée, que les résugiés aimaient

« Beaucoup moins que leur Dieu, mais beaucoup plus qu'eux-mêmes, »

Rapin avait cherché à se faire une idée exacte & vraie des relations internationales de l'Angleterre avec les divers pays de l'Europe & principalement avec la France. Il les avait étudiées, non-seulement dans les ouvrages publiés dans ces deux pays, mais encore dans ceux qui avaient paru en Espagne, en Allemagne, en Italie, & qui touchaient par quelque endroit aux longs conslits gallo-bretons. Parlant plusieurs langues, il était bien préparé à de semblables études, mais les bibliothèques publiques étaient rares alors, les livres chers, &, pour mener à bien son œuvre, il dut profiter largement de la générosité bienveillante de quelques amateurs de

livres, tels que le baron de Heyden, général au service de Prusse, gouverneur de Lippoldstadt, qui lui ouvrit sa vaste & précieuse bibliothèque, « fournie de tout ce qu'il y a de plus rare sur l'histoire & sur les autres « sciences. » Rapin-Thoyras reçut de semblables marques de générosité de la part de M. d'Allonne (1), secrétaire de la seue reine Marie, &, plus tard, secrétaire de guerre en Hollande, gentilhomme plein de mérite & de connaissances, qui prenait soin de lui expédier de La Haye « nombre « de livres rares & curieux sur l'histoire d'Angleterre. » Beaucoup d'entre ces riches amateurs se retrouvent dans la liste des Souscrivans à la première édition de l'œuvre de Rapin-Thoyras (2).

Cette liste est intéressante à plus d'un titre. Plus de deux cents personnes y figurent; en outre de ce chiffre, beaucoup d'autres souscripteurs désirèrent que leurs noms ne sussent pas imprimés. Parmi les magistra ts, les officiers supérieurs, les hommes d'Etat, les savants, les littérateurs dont elle renserme les noms, nous avons relevé ceux de quarante-sept libraires, chiffre significatif, qui prouve à quel point l'on comptait sur le succès de cet ouvrage. Cet espoir ne sut point déçu, & les intérêts matériels de cette classe de souscripteurs n'eurent point à soussir de leur empressement, qui témoignait à la sois de leur estime pour les talents de l'auteur & de leur consiance dans la valeur de son œuvre.

Outre les membres de cette honorable corporation, parmi lesquels figurent Cramer & Pérachon (3), fameux libraires de Genève, Jean Van

⁽¹⁾ Ce M. d'Allonne était fils du prince d'Orange, père du roi Guillaume, & d'une demoiselle Brunier, e personne de fort moyenne vertu, » selon le Journal du marquis d'Ausson. Il est souvent question de d'Allonne dans les Mémoires de Jean Rou (1, 176, 184 & 226).

⁽²⁾ Voir à la note F cette liste entière.

⁽³⁾ La famille Cramer était originaire de Strasbourg; fon chef, Jean-Ulric Cramer, vint s'établir à Genève en 1668. L'aîné de ses fils sut l'aïeul du célèbre mathématicien Gabriel Cramer, & le cadet, Jean-Antoine, eut un fils, Guillaume-Philibert Cramer, qui eut de Marie de Tournes, descendante du célèbre Jean de Tournes, imprimeur du roi à Lyon, deux fils, Gabriel & Philibert Cramer. Ceux-ci exercèrent à Genève la prosession illustrée par les Estienne, les Crespin & les de Tournes, & leurs noms, mis en évidence par la correspondance qu'ils eurent avec Voltaire,

Duren, Pierre Gosse & Jean Neaulme, que nous retrouverons plus tard éditeurs à leur tour de l'ouvrage auquel ils souscrivent aujourd'hui, des noms plus illustres figurent sur cette liste. S. A. le prince Guillaume de Hesse-Cassel; les barons de Wassenaer, l'un, bourgmestre de Leyde, l'autre, amiral de Hollande; le général baron de Heyden, déjà nommé; le vicomte de Wynants, membre du Conseil souverain du Brabant; le général Colyaer, gouverneur de Namur; les barons de Bulow & de Sturlet-Liedukerke; le gressier des Etats généraux Fagel (1); le secrétaire d'Etat Van Slingelandt; les conseillers de Bôtticher, de Bredenhoss, de Masch, de Munchhausen, de Raesseldt; lord Bolingbroke (2); le chevalier Fowntain (3), vice-chambellan de la princesse de Galles, qui avait fait

refteront liés à celui de ce philosophe. — Philibert Pérachon, libraire protestant de Lyon, avait été admis, en 1703, à la bourgeoisie de Genève. (Haag, France Protestante, art. Cramer.)

N. B. — La plupart des notes qui vont suivre sont extraites de cet ouvrage, mine presque inépuisable de renseignements biographiques sur les Protestants français qui se sont fait un nom dans l'histoire.

⁽¹⁾ Sur le greffier Fagel, voir la note 2, p. 250.

⁽²⁾ Henri Saint-John, vicomte Bolingbroke, né en 1672 à Battersea (comté de Surrey), entra dans la vie politique en 1700, comme membre de la Chambre des communes, après une jeunesse livrée à tous les désordres. Ses convictions politiques le jetèrent dans le parti des Tories, dont il ne se sépara plus, malgré les vicissitudes de sa carrière politique. Secrétaire d'Etat en 1704, renversé quatre ans plus tard, il remonte au pouvoir pour signer la paix d'Utrecht, en qualité de ministre des affaires étrangères. Créé pair & vicomte Bolingbroke par la reine Anne, Saint-John voit l'édifice de sa faveur renversé à la mort de cette princesse; il est proscrit par le Parlement, dépouillé de tous ses biens : en 1723, il obtient le rappel de cette sentence : ches de l'opposition, il tient alors tête à Walpole, & pendant dix ans le combat par ses écrits. Obéissant à son humeur inconstante, vers 1733, il quitte le champ de la politique, s'établit en France, &, de retour une dernière sois dans sa patrie, y meurt en 1751, laissant la réputation d'un habile politique, & d'un littérateur distingué, mais dont les ouvrages & les principes étaient empreints du déisme le plus audacieux. Ses O Euvres ont été réunies & publiées par Mallet, 1754, 5 vol. in-4°. Il était lié avec la plupart des écrivains illustres de son pays & de son temps.

⁽³⁾ Sir Andrew Fowntain, antiquaire anglais, né vers 1680, étudia à Oxford, où il publia, étant encore simple « scholar, » en 1705, un ouvrage estimé de numismatique sur les monnaies saxonnes & anglo-danoises, inféré dans le *Thesaurus* de son maître le D' Hikes. Créé chevalier par Guillaume III, il parcourut l'Europe, & rapporta dans sa patrie une importante collection de médailles & d'objets d'art. Il sur lié avec Swist, pour lequel il fit les ingénieux dessins du *Conte du Tonneau*, avec Newton, auquel il succèda, en 1727, dans la place de conservateur de la Monnaie, & passait

imprimer la Dissertation sur l'origine du gouvernement d'Angleterre, souscrivit à lui seul pour douze exemplaires. Le président de Chavigny; le comte de Morville, secrétaire d'Etat; M. d'Airoles, résidant de S. M. Britannique à La Haye; les ministres Louis Claparède(1); S. S. de Chaussepié (2), à Nimègue; Chion, ministre d'Orange, résugié à La Haye; de Beausobre le fils (3); Benjamin de Brissac (4), à Amsterdam; Théodore Huet (5); Amy Lullin (6); Jean Sarrasin (7), ci-devant pasteur de

pour un oracle en matière d'antiquités. Il mettait libéralement sa science & ses collections à la disposition des travailleurs & des curieux. Vice-chambellan de la reine Caroline, chevalier du Bain, il mourut le 4 septembre 1753, dans ses sonctions de directeur de la Monnaie, entouré de la confidération que méritait une vie écoulée tout entière dans les plus nobles travaux de l'esprit. — (Biogr. Michaud.) — Les notes suivantes sont, pour la plupart, extraites de la France Protestante.

- (1) Jean-Louis Claparède, pasteur à Maëstricht, était le fils de Claude Claparède qui se réfugia dans le Brandebourg & sur nommé conseiller par l'Electeur, & le petit-fils de Claude Claparède, second consul de Nîmes en 1672.
- (a) Samuel de Chauffepié, ministre à Aunay en Poitou, fortit de France à la Révocation, assista au synode de Rotterdam en 1686, & devint pasteur de Nimègue. Il était neveu du célèbre Jean-Georges de Chauffepié, continuateur & annotateur du grand Dictionnaire de Bayle (1750-56), & publia à Amsterdam, en 1787, trois volumes des Sermons de son oncle.
- (3) Charles-Louis de Beaufobre, fils du grand Beaufobre, né à Dessau en 1690, fit se études théologiques sous la direction de Lensant & de Des Vignolles. Pasteur à Hambourg en 1715, il retourna à Berlin où le roi de Prusse l'adjoignit à son père comme collègue. Nommé peu après confeiller privé, il sut admis à l'Académie des Sciences de Berlin en 1751, & mourut deux ans après, universellement regretté, au dire de Formey, qui a écrit son Eloge dans les termes les plus honorables. Il laissa plusieurs ouvrages de théologie & d'histoire, parmi lesquels on remarque une Apologie des protestants français, écrite avec chaleur & conviction.
- (4) Benjamin de Briffac, fieur du Vignau, pafteur à Chatellerault, fils de Jacques de Briffac, fieur de Loges, ministre de Loudun, & de Marie Ribay. Forcé de fortir de France, il se réfugia à Morges, puis passa en Hollande, & sut nommé pasteur à Amsterdam. Il assista, en 1686, au synode de Rotterdam & en signa la confession de foi. On a de lui deux Sermons, publiés en 1693 & 1706.
- (5) Théodore Huet, fils de Gédéon Huet, connu dans la littérature théologique par la lutte qu'il eut à foutenir contre Jurieu pour la défense du principe de la tolérance, naquit à La Haye en 1698. Pasteur à La Haye en 1720, Théodore Huet remplit les mêmes sonctions à Amsterdam en 1731, & y mourut à la fleur de l'âge en 1733, laissant trois recueils de Sermons.
- (6) Noble & spectable Amy Lullin, issu de la plus ancienne famille de Genève, prédicateur distingué, professeur célèbre d'histoire ecclésiastique, recteur de l'Académie de Genève, né en 1695, mort le 18 septembre 1756, a laissé un volume de Sermons, publié après sa mort, avec son portrait. (Galisse. Notices généalogiques sur les princ. sam. generoises, 1, p. 103.)
 - (7) Jean Sarrasin, né en 1655, fils de César Sarrasin, de Lyon, qui se résugia à Genève à la

l'église de Lyon, son frère Jean Sarrasin le jeune (1), à Genève; le célèbre Jacques Saurin (2), le pasteur des nobles; Paul-Emile de Mauclerc, chapelain de S. M. Prussienne & pasteur de l'église française de Stettin, rédacteur principal de la Bibliothèque Germanique, ami, & plus tard gendre posthume de Rapin-Thoyras; l'illustre pasteur & prosesseur Turretin (3),

Révocation, iffu au quatrième degré de Philibert Sarrafin, de Saint-Aubin-en-Charolais, célèbre médecin & professeur au x v1° siècle, fit ses études à Saumur, & y soutint une thèse sur l'analogie de la foi, en 1679. Ministre de l'église de Lyon en 1682, il se résugia à Genève avec son père, & sur admis, en 1704, dans la vénérable compagnie des pasteurs, avec rang des pasteurs de la ville, « vu son rare mérite & les services qu'il avoit rendus par ses prédications, consolations & charités « extraordinaires. » Sa santé l'obligea à resuser saveur, & il mourut en 1727.

- (1) Jean Sarrafin le jeune, né en 1693, petit-fils du précédent, felon MM. Haag, qui ont donné toutefois une date erronée pour la naiffance de Vincent Sarrafin, fon père, se consacra à la carrière pastorale, devint ministre de Genève en 1727, & exerça trente-quatre ans ses sonctions, « ayant « rendu à sa patrie de bons & utiles services. » Il mourut en 1760.
- (2) Né à Nîmes en 1676, Jacques Saurin, iffu d'une ancienne famille originaire de Provence, s'enrôla à l'âge de seize ans dans le régiment de Gallway, alors au service du Piémont. Il eut une jeunesse dissipée jusqu'au moment où, renonçant à sa carrière, brisée par la paix de 1696, il sit à Genève des études de théologie qui le conduisirent au saint ministère en 1700. Il passa en Hollande, puis en Angleterre où il se maria. Etant venu prêcher accidentellement à La Haye, il le sit avec tant de succès, que pour l'y retenir on créa pour lui la place extraordinaire de « pasteur des nobles, » dont il remplit les sonctions pendant vingt-cinq ans avec un succès sans exemple. Il mourut à La Haye en 1730. Saurin est le plus grand & le plus connu des orateurs de la chaire protestante. Son éloquence a laissé les plus beaux modèles dans ses Discours & surtout ses Sermons, que l'on a comparés à ceux de Bossuet, dont le génie avait plus d'un rapport avec celui de Saurin.
- (3) Alphonse Turretin, d'une ancienne famille noble, originaire de Lucques, établie à Genève au xv1° siècle, qui avait déjà donné des théologiens illustres à sa patrie d'adoption, sit ses études à Genève, puis partit pour l'Angleterre, visita Newton & Saint-Evremond, voyagea en Hollande & en France, se lia avec Bayle, Jurieu, Fontenelle, revint dans sa patrie où il prêcha, dans la chaire de Calvin, les idées de liberté religieuse qu'il avait rapportées de ses voyages, idées qui, accueillies avec faveur par ses compatriotes, devinrent le point de départ d'une révolution théologique dans l'enseignement de l'école de Genève. Il prêchait la liberté d'examen, la tolérance chrétienne, & surtout la charité, qu'il faisait la base de toute la morale évangélique. Il eut l'honneur & le courage de lutter avec Bossue, & démontra avec une logique peu commune, que la thèse soute par le célèbre prélat, dans son livre des Variations de l'Eglise protestante, pouvait se retourner contre l'Eglise de Rome, qui, ayant varié elle-même sur les marques de la certitude, était mal sondée à invoquer la certitude comme son principal titre de créance. Son éloquence était simple & séconde, son style serme & naturel, sa prèdication riche d'idées utiles, lumineuses dans ses aperçus. Ses écrits ont été rassemblés à Leeuwarden, 1775, 5 vol. in-4°. Né en 1672, Turretin mourut en 1737.

de Genève; Jean-Robert Tronchin (1); les officiers réfugiés Samuel Conftant de Rebecque (2), major du régiment suisse de Chambrier au service de LL. HH. PP., Daniel de Savornin, colonel d'infanterie, Peter Renouard, major du régiment de cavalerie de S. A. R. le prince de Galles, le marquis de Saint-Auban, les barons de Viçose (3) & Daliés de Caussade (4); Daniel de Superville (5), conseiller de cour du roi de

Cette famille éteinte, dont le nom a été relevé par une branche de la famille Courtois, de Toulouse, s'est alliée à celle de Rapin-Mauvers, vers 1789.

⁽¹⁾ Jean-Robert Tronchin, membre du confeil des Deux-Cents à Genève, eut d'Angélique Calendrini, qu'il avait époufée en 1706, le célèbre Théodore Tronchin, l'un des plus illustres médecins du xvIII° siècle, mort à Paris en 1781, qui s'acquit une immense réputation dans l'exercice de son art.

⁽²⁾ Samuel, baron de Conftant, né à Laufanne vers 1676, fut appelé en 1699, en Hollande, par le comte d'Albemarle qui le choifit, en 1701, pour fon adjudant-général. Il fe fignala à presque toutes les affaires qui eurent lieu pendant la longue guerre de la succession d'Espagne; à Ramillies, en 1706, il fauva le duc de Marlborough par un brillant fait d'armes. Major du régiment suisse de Sturler, en 1716, il passa avec le même grade dans le régiment de Chambrier, dont il devint lieutenant-colonel en 1725. Colonel de ce régiment deux ans plus tard, il sut promu au grade de major-général en 1742. Successivement chargé du commandement & de la désense des places de l'Ecluse & de Grave, Samuel de Constant, après avoir été élevé au rang de lieutenant-général de l'insanterie & de commandant de Bois-le-Duc, retourna à Lausanne, après la conclusion de la paix, & mourut au sein de sa famille en 1756.

⁽³⁾ Le baron de Viçose de La Cour était un descendant de Raymond de Viçose, conseiller d'Etat, secrétaire des commandements de Henri IV, issu d'une branche de la maison de Bragance, fixée au xviº siècle dans le Languedoc. Raymond de Viçose combattit si vaillamment à Ivry, que le roi lui donna son sameux panache blanc, qui figura depuis dans les armes de cette samille, dont le nom se retrouve honorablement porté par plusieurs de ses membres qui payèrent de la prison ou de l'exil leur attachement à la soi protestante. (Voy. De Félice. Hist. des Prot. de France, éd. de 1856, p. 413, & France Protestante, passim.)

⁽⁴⁾ Issu d'une ancienne famille de Montauban, dont le chef, Bernard Daliés, procureur du roi dans cette ville, embrassa la résorme en 1561, & sut consul de Montauban en 1598, Jonathan Daliés, baron de Caussade, avait obtenu gratuitement, en 1709, les droits de bourgeoisse à Genève, avec son père Jean Daliés, conseiller d'Etat, qui quitta la France à la Révocation, & dont la postérité se sixa à Lausanne.

⁽⁵⁾ Daniel de Superville, né à Rotterdam en 1696, était issu de Jean de Superville, originaire du Béarn, médecin du roi de Navarre, & fils du célèbre théologien protestant de ce nom, qui fortit de France à la Révocation, & sut trente ans pasteur à Rotterdam. Daniel, dont il est ici question, était son second fils; il sut reçu do ceur en médecine à l'université d'Utrecht, en 1718. Professeur d'anatomie & chirurgie à Leyde, puis à Stettin, en 1722, il sut nommé quatre ans plus tard, professeur

Prusse, prosesseur d'anatomie & de chirurgie à Leyde; David de Gauvain, conseiller de la justice supérieure strançaise, & directeur de la colonie de Stettin, auquel succéda plus tard, dans ces dernières sonctions, Jacques-Benjamin de Rapin, sils de l'historien; Daniel de Lange, Joachim Rendorp, seigneur de Marquette, Jean de Bary, dont les descendants s'allièrent à ceux de Rapin-Thoyras, & le baron de Freisheim, lieutenant-colonel, qui épousa plus tard la dernière de ses silles; Teding Van Berkhout, secrétaire de la ville de Leyde; Huyghens de Zuylichem, sils de l'illustre astronome, & le savant S'Gravesande (1), &c., &c., &c.

Notons encore la bibliothèque publique de Genève, celle de Sainte-Geneviève de Paris, représentée par son bibliothécaire, le R. P. Corroyer (2); les abbés de Serancour [Seran de la Tour?] & de la Gran ge-Trianon. Des dames, des demoiselles souscrivent aussi, & au milieu des

extraordinaire au gymnase de cette ville, & bientôt après le roi de Prusse l'appela à Berlin. Nommé conseiller & médecin de la Cour, membre de l'Académie royale, Superville quitta ces honorables sonctions pour aller se fixer auprès du margrave de Baireuth, qui le combla d'honneurs & de caresses. Curateur perpétuel & chancelier de l'université de Baireuth en 1743, l'illustre anatomiste paraissait devoir trouver le repos auquel il aspirait, mais la vivacité de son caractère lui avait fait beaucoup d'ennemis : ils réussirent à le saire destituer en 1748. Il se retira à La Haye avec le titre d'envoyé du margrave de Baireuth & y mourut en 1768, laissant divers opuscules d'anatomie & de chirurgie, & ayant collaboré avec P.-E. de Mauclerc à la rédaction de la Bibliothèque germanique.

- (1) Guillaume-Jacob S'Gravefande, favant hollandais, né à Bois-le-Duc en 1688, fe fit remarquer dès l'âge de 17 ans, par la publication d'un traité de perspective. Professeur en 1717, à l'université de Leyde, après avoir coopéré à la rédaction du Journal littéraire, il y enseigna les mathématiques, l'astronomie à la philosophie. Les travaux de Newton excitèrent son enthousiasme; il devint un des propagateurs les plus éclairés à les plus ardents des doctrines du savant Anglais. Il a laissé des ouvrages de philosophie, de physique à de mathématiques justement célèbres, entre autres son Introductio ad philosophiam, metaphysicam & logicam continens, Leyde, 1736, 1737 à 1756, trad. en français par Elie de Joncourt, Leyde, 1746. S'Gravesande donna, en 1724-28, une édition des OEuvres complètes d'Huyghens, en 4 vol. in-4°, Leyde à Amsterdam, à mourut à Leyde en 1742.
- (2) Le R. P. Corroyer [Le Courayer], chanoine & bibliothécaire de Sainte-Geneviève, avait foutenu en France la validité des ordinations anglicanes, ce qui lui avait fait conférer par l'univerfité d'Oxford les grades de docteur & de chanoine, honneurs que le favant Génovéfain avait cru pouvoir accepter, avec une pension de la reine Anne, en raison des tendances de plus en plus catholiques qu'affectait alors l'église épiscopale d'Angleterre. (A. Sayous. Le Dix-huitième siècle à l'étranger, 1, 26.)

noms d'hommes d'Etat, de savants, de pasteurs, que l'on vient de parcourir, on trouve avec quelque étonnement ceux de Mesdemoiselles Florence Martin & Elisa Gordon; de Madame Legrand, maître (sic) de Kameken (1), de Madame la Grande-Veneuse de Holtenseld, &c. Cette liste, déjà longue, que nous pourrions enrichir de quelques autres noms qui ont plus ou moins surnagé sur l'océan du passé, montre quel public varié & choisi accueillit tout d'abord cet ouvrage.

La tombe s'ouvrit pour Rapin-Thoyras avant que son œuvre ne sût complète. Les huit premiers volumes de son Histoire, jusqu'à la mort de Charles Ier, furent publiés de son vivant, chez Alexandre De Rogissart, libraire à La Haye, en 1724. Les deux premiers volumes avaient paru en novembre 1723. Les manuscrits des tomes 1x & x, qu'il avait en entier écrits de sa main, conservés longtemps dans sa famille, surent édités par Rogissart, quelque temps après la mort de leur auteur. Les vingt-quatre livres dus à Rapin-Thoyras vont jusqu'au 23 février 1689, date du couronnement de Guillaume & de Marie comme souverains élus de l'Angleterre.

En 1727, le libraire Rogissart termina à La Haye la première édition complète (2) des œuvres de Rapin-Thoyras (10 vol. in-4°, 1724-27), à la réimpression de laquelle, dès 1724, avait travaillé David Durand, auteur des tomes XI & XII de l'Histoire d'Angleterre (La Haye, 1734-35).

Durand était un ministre français, originaire de Saint-Pargoire en

⁽¹⁾ Il est probable qu'il faut lire : M^m la grande-Maîtresse de Kameken. « On raconta l'autre » jour (1742), chez M^m la comtesse de Kameken que le roi actuel [le grand Frédéric], vous ren-

contrant en 1733, demanda : Quelles font ces jolies personnes? On lui répondit : Ce sont les

[«] filles de l'Histoire d'Angleterre. » Correspondance inédite de M¹¹⁰ de Mirande & de M^{mo} Cazenove née de Rapin. Celle-ci avait passé à Berlin, avec ses sœurs, l'hiver de 1733.

⁽²⁾ Elle contenait les vingt-quatre livres de l'Histoire d'Angleterre, allant jusqu'au règne de Jacques II & à l'élévation au trône de Guillaume & Marie inclusivement, les Extraits des Actes de Rymer, & la Dissertation sur l'origine du gouvernement d'Angleterre & sur la naissance, les progrès, les vues, &c., des Whigs & des Torys. On y ajouta les Fastes d'Angleterre.

Languedoc, qui, après une carrière assez agitée, se résugia à Rotterdam où il se lia avec le célèbre Bayle. Puis, vers 1714, il passa à Londres, où il desservit les églises françaises de Martin's Lane & de Savoie, jusqu'à sa mort en 1763, laissant la réputation quelque peu usurpée d'un prédicateur éloquent (1).

Membre de la Société royale de Londres, auteur d'une Histoire estimée du XVIII siècle, & de plusieurs autres ouvrages de science & de littérature, Durand s'efforça de marcher sur les traces de celui dont il entreprenait de continuer l'œuvre inachevée. Le jugement serme & éclairé de Rapin-Thoyras, que Durand qualisiait d' « exquis, » ne se retrouve guère que dans le choix & la distribution des matières des deux volumes dont il est l'auteur. Surchargé de réslexions inutiles, plates, mal amenées, le travail de Durand rebute parsois le lecteur, en lui faisant perdre le fil du récit par des digressions maladroites, qui, destinées à l'intéresser & à l'instruire, en lui faisant mieux apprécier les saits, dépassent le but que s'était proposé l'auteur, plus souvent qu'elles ne l'atteignent.

Quant au style proprement dit, tout éloigné qu'il soit d'une correction parsaite, il est plus châtié, plus élégant que celui de son modèle : plus simple & plus concis, ce dernier offre quelquesois la rudesse & l'incorrection de ce qu'on a appelé le style résugié (2). Les qualités de Durand

⁽¹⁾ Après avoir fait ses études de théologie à Bâle, Durand sut reçu ministre à vingt-deux ans, & attaché, en qualité de chapelain, au régiment de résugiés français au service de Hollande, que commandait Belcastel en Espagne. Tombé au pouvoir de paysans espagnols, ceux-ci allaient l'échauder vis, selon les usages de la Sainte Inquisition, quand survint à propos le maréchal de Berwick, qui se contenta de le faire prisonnier. Il parvint à s'échapper & gagna Genève, puis Rotterdam. Il a écrit de nombreux ouvrages, dont les srères Haag ont donné la liste dans l'article qu'ils lui ont consacré. — Durand manquait des hauteurs de vues & des qualités de style qui sont les grands écrivains, mais c'était un homme sort instruit pour son temps.

⁽²⁾ L'affluence des réfugiés français devint telle dans la Suiffe françaife, à la fin du xvii° fiècle, que le gouvernement de Louis X IV s'en émut, & envoya aux magistrats de Berne des réclamations si impérieusement formulées, que le Sénat dut solliciter de l'Electeur de Brandebourg un arrangement,

comme historien apparaissent principalement dans l'exposition difficile du règne de Guillaume III, avec lequel se termine le douzième volume.

Le fait même d'une continuation de l'Histoire d'Angleterre prouvait l'importance & l'utilité qu'on attachait à cet ouvrage, que la mort prématurée de son auteur avait laissé incomplet; car il existait alors, comme aujourd'hui, un préjugé assez fondé, contre la valeur des ouvrages ainsi composés d'éléments divers, chaque auteur apportant une manière propre d'écrire, des habitudes de style & des tendances diverses de l'esprit, qui nuisent à l'unité que l'on demande à l'histoire d'un pays ou d'un siècle. Durand prend soin de dire à ses lecteurs qu'il ne s'est point sait d'illusion sur les dissicultés de la mission délicate dont il a pris la responsabilité, & sur le discernement que le public exigera de lui; il déclare que ses intentions & ses essorts tendront à suivre Rapin-Thoyras dans la voie historique qu'il a parcourue avec tant d'éclat. Aussi, à son exemple, a-t-il mis à prosit un grand nombre de pièces & d'écrits, « jusqu'à « des pamphlets & des libelles qui renserment souvent plus de vérités sur « les actes d'un gouvernement, que les pièces officielles qui les présen-

d'après lequel un grand nombre de leurs hôtes réfugiés passèrent en Prusse. D'autre s surent s'établir en Angleterre, d'autres en Hollande, & « dès cette époque, dit M. Gaullieur dans ses Etudes sur • l'histoire littéraire de la Suisse française, c'est-à-dire depuis l'ouverture du xviii siècle, ce • fut un va & vient continuel, une forte de transmigration perpétuelle de cette partie de la popu-■ lation fuiffe, nouvellement établie entre les Alpes, le Rhône, le Jura & le Rhin, que les exigences ■ de la politique forçaient à accepter l'hoſpitalité de l'Electeur de Brandebourg & autres princes « allemands, de la Hollande & de l'Angleterre. » La partie lettrée de cette population était sans ceffe flottante entre la Suiffe, l'Allemagne & la Hollande, aspirant à la France qui lui était sermée, & de cette nationalité hybride & indécife est venue l'absence de caractère national, dans le sens strict du mot, qui caractérise les œuvres des écrivains de cette catégorie, & qui a fait appliquer a leur style le nom de leur précaire état social. Ces éléments trop divers du ftyle réfugié, mal amalgamés ensemble, empruntés sans trop de discernement au génie différent des nations hospitalières, étaient encore embrouillés d'expressions vieillies, de tours alambiqués, qui, de la lecture journalière des Livres faints, anciennement traduits, étaient tombés dans le langage usuel des protestants. Dès le xviº siècle, on donnait à cette langue particulière le nom de patois de Canaan; ce sobriquet, restreint aujourd'hui au langage affecté, compondueux, de quelques chrétiens formaliftes, a été comme la chrysalide de laquelle est fortie le style résugié.

« tent sous le jour qui lui plast & qui n'est jamais le plus désavorable. » S'inspirant de la pensée de Saint-Evremond, qui disait que quiconque se met à écrire l'histoire d'Angleterre doit écrire celle du Parlement, Durand inséra dans son travail une soule de pièces & de détails concernant les grandes affaires traduites à la barre de cet illustre tribunal. Peu d'époques dans l'histoire d'un pays libre présentent, à un égal degré, une plus large mesure accordée à la liberté d'écrire. Une prodigieuse quantité de brochures politiques parurent en Angleterre, sous les règnes de Guillaume III & de la reine Anne; de là des lumières jetées en grand nombre sur les principaux actes du gouvernement, tant au dehors que dans le pays même, actes couverts ailleurs, ou dans d'autres époques de l'histoire de la nation anglaise, d'un impénétrable voile.

Il est certain qu'il y avait un choix à faire, une critique sévère à exercer sur ces nombreux matériaux; Durand s'est efforcé d'arriver à la vérité avec un louable zèle; mais l'écueil de l'histoire contemporaine confiste principalement en ce qu'il est difficile de l'écrire, « sans rencon-« trer souvent sous ses pas de ces véritez délicates qui peuvent déplaire « à plusieurs personnes. L'adulation & la crainte conseillent de déguiser « ces faits ou de les ensevelir dans le silence. L'amour de la satire & « l'envie de flatter la malignité des hommes veulent qu'on expose les « mêmes faits au grand jour. » L'auteur ne se flatte pas de concilier tous les préjugés de nation & de parti : les faits qui se sont passés dans les dernières années du xviie siècle ont eu tant d'importance pour la religion, pour la politique, pour d'innombrables individus, « que « ce seroit un miracle de trouver un Whig & un Tory, un Anglois « & un François, un protestant & un papiste, qui en parlât & en jugeât « sans passion ou préjugé. » Aussi, ses efforts pour se dégager des passions & des préjugés ne furent pas appréciés comme ils méritaient de l'être, & malgré le soin avec lequel il cite ses auteurs, on lui reproche d'avoir trop préféré ceux dont l'esprit répondait le mieux à ses secrets sentiments, & d'avoir négligé les autres. On peut lui reprocher en particulier d'avoir trop suivi les idées de l'Examiner, recueil périodique, publié en seuilles volantes par les Tories, & dirigé contre le premier ministre de la reine, Marlborough, qui y est indignement décrié.

La liaison personnelle de Durand avec Bolingbroke (voir la note 2, p. 256), liaison qui lui fut fort utile pour la connaissance de certains détails & de certaines affaires où avait été mêlé cet homme politique, dont Durand fait un éloge pompeux, pouvait avoir contribué à donner à ses idées une tendance différente de celle de Rapin-Thoyras. Il manque souvent de la mesure & du tact, qu'à peu d'exception près, on remarque dans les jugements & les déductions de ce dernier. A peine supportable dans les chaires, la controverse l'est encore moins dans les ouvrages historiques. Elle n'est « guère plus à la mode parmi les hon-« nêtes gens; » & cependant, Durand, théologien de profession, ne peut s'empêcher d'en faire quelquefois, & là même où la prudence voulait qu'il n'en fît pas. (Voy. Hift. d'Angleterre, 4e éd., XII, 233.) En somme, Durand a réussi heureusement quelques portraits; celui de la duchesse de Mazarin, « chez laquelle la naissance & la beauté sembloient être de « trop, tant elle se distinguoit par le charme & la valeur de son esprit; » celui de l'empereur Léopold d'Autriche, ce vertueux & médiocre adversaire de Louis XIV, sont d'une élégante exactitude & d'une juste appréciation; il a su donner de l'intérêt & du mouvement à presque toutes les parties de son œuvre, qui, à part les réserves qui ont été faites, ne contraste pas d'une manière trop désavantageuse avec celle dont ces deux volumes sont la continuation (1).

En 1736, parut chez Van Duren, qui avait déjà édité les deux

⁽¹⁾ Voy. Bibliothèque raifonnée, x1v, p. 157, année 1735. Au lieu de se borner à continuer Rapin-Thoyras, c'est-à-dire à commencer précisément où Rapin avait fini, Durand a jugé à propos de débuter par retracer à nouveau les causes qui ont amené la révolution de 1688. Il a refait, après Rapin, l'histoire de l'interrègne qui suivit la fuite de Jacques 11, & qui dura jusqu'au couronnement de Guillaume & Marie, soin fort superflu, puisqu'il n'a pas fait mieux que son prédécesseur, & qu'il a rapporté les mêmes événements.

volumes de Durand, le tome XIII, sans nom d'auteur, dû probablement à Dupard. Ecrit par un homme d'esprit & de talent, son style simple, élégant, le rendrait supérieur aux deux précédents, « si, à travers une « impartialité souvent très-contrainte, l'historien ne laissoit entrevoir « en trop de rencontres le penchant secret de son cœur... On voit « sans peine que ce n'est pas un ami qui écrit... il est certain qu'une « plume protestante auroit donné à bien des choses un tour dissérent. »

L'auteur de ce dernier volume a puisé aux mêmes sources que Durand, mais il les a employées d'une toute autre manière. Il ne paraît ni Whig, ni protestant, & ne laisse pas quelquesois de tenir leur langage & de représenter sidèlement leurs idées; d'autres sois, il articule des faits complètement saux & contraires à la vérité historique; par exemple il insinue que Louis XIV, avant de persécuter les protestants, ce qu'il sit sans se lasser pendant cinquante-six années de son règne, avait épuisé toutes les tentatives de conciliation. Etait-ce de ce nom qu'il fallait appeler le sacrifice de leur soi religieuse que leur demandait le roi en échange de leurs biens & de leur liberté? Ailleurs, on remarque de singulières contradictions, qui pourraient saire croire que ce volume a été écrit par deux mains dissérentes, mais en tous cas par deux mains habiles & rompues aux dissicultés de l'art d'écrire (1).

Dès 1723, & le 17 janvier, le libraire De Rogissart avait obtenu des Etats généraux le permis d'imprimer & de vendre l'Histoire d'Angleterre de Rapin-Thoyras, en sept volumes in-4°. Le huitième parut bientôt après, & en 1727, le neuvième & le dixième; mais l'éditeur & l'auteur se suivirent de près dans la tombe, & les trois sœurs de Rogissart, Charlotte, Suzanne & Elisabeth, obtinrent confirmation du privilége de leur frère, en 1729, avec extension à un Abrégé de cette même histoire, dû à Falaiseau (La Haye, 1730, 3 vol., in-4°, ou 10 vol. in-12,

⁽¹⁾ Voy. Bibliothèque raisonnée, xv1, p. 243, année 1736.

à Paris, chez Rollin fils, quai des Augustins), qu'elles comptaient publier (1).

Elles cédèrent toutefois, par acte notarié du 15 juillet 1732, leur privilége au libraire Jean Van Duren (2), qui en partagea la propriété, un mois après, avec ses deux collègues Christian Van Loom & Pieter De Hondt.

Ceux-ci rajeunirent la première édition donnée par De Rogissart (3) d'un nouveau frontispice, ou plutôt d'une marque de librairie, gravée par D. Coster. Ce sont de petits amours, jouant dans un bosquet avec des ruches d'abeilles, enlacés de la devise: Hinc dulcia mella leges. Le frontispice proprement dit, gravé en 1723, par F.-M. La Cave, est le même, quoique moins finement gravé que celui de l'édition de Lesebvre de Saint-Marc: Clio, écrivant l'histoire d'Angleterre sous la dictée du Temps, est placée sous un dais orné de six médailles symboliques, sigurant les six dominations qui se sont succèdées sur la Grande-Bretagne, depuis la conquête des Romains, sous Claude, jusqu'à l'invasson de Guillaume-le-Conquérant.

Cette édition (4), la troisième en Hollande & la quatrième en date, fut publiée en 1733, en 13 volumes in-4°, avec quelques portraits gravés

⁽¹⁾ Un autre Abrégé chronologique de l'Histoire d'Angleterre, d'après Rapin-Thoyras, avec des notes, fut donné à Amsterdam en 1730, en sept vol. in-12, par J.-G. de Chevrières. (Quérard. France littéraire.)

^{(2) •} Van Duren, libraire à La Haye, fripon de profession & banqueroutier par habitude, e s'étoit retiré à Francsort. • Fragment d'une lettre de Voltaire de 1753; le philosophe avait des raisons personnelles de se plaindre de l'original de ce cruel portrait. (Voir, dans la Revue des Deux Mondes du 15 avril 1865, un article de M. Saint-René Taillandier : Voltaire à Francsort.)

⁽³⁾ Le libraire De Rogissart donna réellement deux éditions de l'Histoire d'Angleterre. La première, dont Rapin-Thoyras surveilla l'impression & qu'il dédia à Georges I**, n'était pas achevée, que l'on travaillait déjà à la réimpression de la seconde (1724-27), qui sut la première édition complète. C'est celle dont il est ici question. Cs., p. 261.

⁽⁴⁾ Un exemplaire en grand papier, relié, marr. citron, de cette édition, s'est vendu 209 fr. à la vente de la bibliothèque La Vallière. (Voir le Catalogue de cette vente célèbre, 9 vol. in-8°, Paris, 1783-1788, cité par Brunet.)

& des vignettes assez médiocres, dues à La Cave, qui avait déjà illustré la première édition. Il faut citer ici, avant de passer aux éditions françaises, celle de Bâle, donnée en 1740, par Jean-Louis Brandmuller, en 4 volumes in-solio, sur deux colonnes, avec la même marque de librairie (un homme recueillant le miel d'une ruche d'abeilles, & la devise: Sic vos, nos vobis...) que les éditions de De Rogissart. Aucune bibliographie ne sait mention de cette édition, qui contient une mauvaise copie du portrait de Rapin-Thoyras (d'après celui qui figure dans les éditions précédentes), gravée à Nuremberg par Michel Rösseler, de méchantes gravures, des lettres ornées dans le goût du xv1e siècle & qui n'ossre, quant au texte, rien de nouveau sur l'édition de 1733, dont elle paraît être une contresaçon, si même le nom du libraire n'est pas un pseudonyme & le lieu d'origine une falssification. C'est là la cinquième édition.

Revenons en arrière pour noter les éditions françaises. La première, celle de Trévoux, parut concurremment avec celle de La Haye, sous la même rubrique, de 1726 à 1728, en 10 volumes in 4°. Le savant collége des Jésuites de Trévoux ne se fit pas de grands scrupules d'impartialiser à sa manière l'œuvre de l'historien protestant, œuvre dont le mérite le décida à entreprendre la réimpression; de là de fréquentes & notables altérations dans le texte de notre auteur : passages supprimés, & ce qui est plus grave, passages tronqués ou modifiés de telle sorte que les adversaires & les critiques de Rapin-Thoyras ont puisé dans cette édition des armes qu'ils n'auraient point trouvées dans les autres. En dehors de ce reproche grave, l'édition de Trévoux se recommande par une correction matérielle supérieure aux précédentes; elle contient, outre les vingtquatre livres de l'histoire d'Angleterre, dus à Rapin-Thoyras, & la dissertation sur les Whigs & les Torys, les Plans & les Préfaces contenus dans la seconde édition, les Extraits des Alles de Rymer, les notes de Tindal, & l'Eloge de Rapin, qui parut en 1726 dans le Journal littéraire. Cette édition peut être regardée comme la troissème.

Avant de passer à l'examen de la sixième & dernière édition, disons

un mot d'une notice biographique & historique sur Rapin & sa famille, qui a été le canevas de cette étude. Elle se trouve dans toutes les éditions de l'Histoire d'Angleterre, sous ce titre : Lettre à M. ***, concernant quelques particularitez de la vie de M. de Rapin-Thoyras.

C'est dans le dixième & dernier volume de l'édition de 1727 (1), que cet intéressant document paraît pour la première sois, sans nom d'auteur, sans date, enveloppé dans le voile du plus strict anonyme. Deux Eloges de Rapin-Thoyras furent publiés successivement dans la Bibliothèque germanique en 1725, dans le Journal littéraire en juin 1726. Le premier offre une identité presque complète avec une notice sur Rapin-Thoyras, écrite par son frère aîné Rapin-Puginier, à la suite des curieux Mémoires anecdotiques (plus exactement intitulés : L'origine & particularitez de la famille de Rapin & de celle de Pellisson.-Voy. Généalogie de Rapin, nº 687 de l'Inventaire général des titres de la famille de Rapin, p. xciv), mémoires dont l'original est entre nos mains & auxquels nous avons fait de larges emprunts. L'analogie du style, les nombreux détails que renferment, presque dans les mêmes termes, les deux documents dont nous venons de parler, une allusion à certain billet de Fouquet, conservé dans les archives de la famille de Rapin & que l'auteur de la lettre dit avoir vu en France, écartent l'idée que ces notes si précises aient été écrites par un étranger, & nous conduisent à leur donner pour auteur Charles de Rapin-Puginier, dont l'instruction & le mérite étaient à la hauteur d'une pareille tâche. Cette Lettre que tous les biographes de Rapin-Thoyras, MM. Haag exceptés, n'ont fait que copier, en l'abrégeant ou même en l'altérant, a été évidemment extraite par son auteur du travail plus étendu & plus complet resté manuscrit, & cité dans cette étude sous le titre de Mémoires de la famille de Rapin.

Rappelons en passant les trois éditions ou traductions anglaises de

⁽¹⁾ Elle se trouve dans le 10° tome de l'édition de 1727, & dans le 1" tome des éditions de 1733, 1740, 1749. — Il est donc probable qu'elle a été écrite de 1726 à 1727, c'est-à-dire dans l'année qui suivit la mort de Rapin-Thoyras. (Voir la note 1, p. 126.)

l'Histoire d'Angleterre, données, l'une par Nicolas Tindal (1) (Londres, 1723-31, 15 vol. in-8°), continuée par Thomas Lediard (Londres, 1732-36, 3 vol. in-solio), l'autre, par Jean Kenny, d'Inner-Temple, en 2 volumes in-solio, publiés à Londres de 1726 à 1728, & la dernière en 1784, à Londres, par Harrisson, 5 volumes in-solio.

Tindal joignit à sa traduction (2) des notes très-érudites & très-précieuses, qui rectifiaient, tantôt le texte lui-même, tantôt des erreurs typographiques, & le plus souvent contribuaient utilement à éclaircir le texte de l'historien français. Ces remarques judicieuses & polies, qui répondaient aux principales objections des critiques anglais, en facilitant l'intelligence de l'œuvre de Rapin-Thoyras par l'explication & le développement de saits particuliers spéciaux à l'Angleterre, ont été traduites en français & éditées à La Haye, en 1733, conjointement avec les Extraits des Ales de Rymer. (Voy. p. 250, note 2.) Tindal, attaché au parti des Stuart, a donné une autre continuation à l'histoire d'Angle-

⁽¹⁾ Nicolas Tindal, né dans le Devonshire en 1687, mort à 87 ans en 1774, neveu de Mathieu Tindal, célèbre déifte, a donné la traduction anglaife des Antiquités facrées & profunes de Dom Calinet (1724), & de l'Histoire d'Angleterre de Rapin-Thoyras (6 vol. in-8°, 1726), réimprimée de 1732-33, en 2 vol. in-fol., à laquelle il donna une continuation en 5 vol. in-8°, de 1744-47. Une feconde édition de ce dernier ouvrage fut donnée en 1751. Enfin, en 1757, le tout fut réimprimé à la fois en 21 vol. in-8°. Cet ouvrage eut un très-grand fuccès, auquel contribuèrent les notes pleines d'érudition & de goût qu'il y avait ajoutées. Membre de la fociété des Antiquaires de Londres en 1736, & unique héritier de fon oncle Mathieu Tindal, il eut, à propos du testament de ce dernier, une querelle célèbre avec le journaliste Budgell. (F. Didot. Nouv. Biogr. gén.)

⁽²⁾ La traduction de Tindal fut réimprimée (1743) en 2 vol. in-fol., avec la continuation du même auteur, en 3 vol. in-fol. (1744-47). Ces 5 vol., ornés de cartes, de figures, de portraits gravés par Houbraken & Vertue, ont confervé en Angleterre un prix affez élevé. — Brunet (Manuel du libraire) parle d'une quatrième traduction, 1757-59, in-8°, 21 vol., dont 9 pour la continuation, fans nommer l'auteur. Comme il est facile de s'en apercevoir, les dates & chiffres donnés ci-dessus fur les éditions anglaises, ne concordent pas avec celles mentionnées dans les deux notes qui accompagnent le texte. Nous avons suivi de présérence les dates & chiffres donnés par Brunet.

Ajoutons encore, pour être complet, la Nouvelle Histoire d'Angleterre en françois & en anglois, • tirée particulièrement de celle de M. Rapin de Thoyras, avec l'anglois en regard. • Londres, Vaillant, 1749, in-2 (in-folio). Ouvrage cité par M. Quérard au nom de Paul de Rapin-Thoyras.

terre que celle de Durand, publiée, depuis mai 1744, en un cahier de quatre feuilles in-folio par semaine (1). On en promit une traduction française en 3 volumes in-4°, mais elle n'a jamais paru. En 1745, la Bibliothèque britannique a donné le plan de cet ouvrage & divers extraits.

La fixième & dernière édition de l'Histoire d'Angleterre fut donnée à Paris, en 1749, par Lefebvre de Saint-Marc, sous la rubrique de La Haye & la marque du libraire De Rogissart, mort depuis longtemps.

Charles-Hugues Lefebvre de Saint-Marc, né à Paris en 1678, mort en 1769, commença par les armes une carrière que devait illustrer l'étude des lettres. Sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie, la vie de garnison sut bientôt à charge à son esprit déjà cultivé, & sa position de sortune ne lui permettant pas de se livrer exclusivement à ses goûts littéraires, après un court essai de la vie ecclésiastique, il finit par consacrer ses talents à quelques éducations particulières. Les diverses places dans lesquelles il passa les plus sécondes années de sa vie, lui laissaient de larges loisirs dont il prosita pour publier successivement, de 1736 à 1759, plusieurs éditions estimées pour leur correction & les notes critiques dont son érudition les avait enrichies (2).

Voici le titre de l'édition monumentale de Lefebvre de Saint-Marc :

Histoire d'Angleterre, par M. Rapin de Thoyras, nouvelle édition, augmentée des notes de M. Tindal & de quelques autres Remarques (3) mises

⁽¹⁾ G. Vertue grava, pour la traduction & la continuation de Tindal, divers portraits qui fe trouvent quelquefois réunis fous ce titre: The heads of the Kings of England, proper for M. Rapin's Hiftory translated by N. Tindal, collected, drawn and engraved by G. Vertue. London, 1736, in-fol.

⁽²⁾ Les Mémoires de Feuquières, 1756; les OEuvres de Boileau, de Chaulieu, de Chapelle & Bachaumont; les Poéfies de Malherbe. L'Abrégé chronologique de l'Histoire d'Italie, depuis la chute de l'Empire d'Occident; Paris, 6 vol. in-8°, 1761 à 1770, est son meilleure ouvrage. Il publia l'Histoire d'Angleterre de Rapin-Thoyras, de 1745 à 1749. (F. Didot. Nouv. Biogr. gén.)

⁽³⁾ Ces dernières font, pour la plupart, du docteur Etienne Whatley, qui en avait annoté les Remarques historiques & critiques de Tindal, & qui furent traduites dans les 2 vol. in-4° que publièrent Gosse & Neaulme en 1733. Les autres appartiennent à Saint-Marc.

au bas des pages; de l'Abrégé Historique fait par Rapin Thoyras; du Recueil des Actes Publics d'Angleterre, de Thomas Rymer, dispersé dans cette édition à la sin des Volumes auxquels chaque partie en peut appartenir; & de Mémoires pour les vingt premières années du règne de Georges II.

Par les soins de M. de S. M.

Marque de librairie semblable, quoique réduite, à celle des éditions de Rogissart & de Brandmuller, & la devise : Sic vos non vobis... Au-dessous : A La Haye. M DCC XLIX.

Des seize volumes in-4° dont se compose cette édition, le dernier, distinct des autres & publié postérieurement, renserme les Fastes d'Angleterre, abrégé chronologique des saits les plus saillants de l'histoire de ce pays, & les tables des treize premiers tomes; les deux derniers contiennent les Mémoires pour les vingt premières années du règne de Georges II (1727-1750), dus au savant éditeur; c'est une série chronologique des saits les plus intéressants de ce règne, en sorme d'Ephémérides. Il y a joint un Abrégé de la vie de Guillaume III, tiré des historiens Samson & La Neuville, & l'Extrait d'un Abrégé de la vie du roi Jacques II, du père Sanders, par le P. Bretonneau.

L'éditeur n'a rien négligé pour rendre cette édition supérieure aux précédentes; le papier en est beau & fort, l'exécution typographique soignée & correcte; elle est enrichie de quelques portraits hors texte, & le frontispice, non signé (1), est le même que celui gravé par F.-M. La

⁽¹⁾ Au moins dans l'exemplaire que nous possédons. Jacques Houbraken, fils d'Arnold Houbraken, qui sut lui-même un peintre & un graveur distingué & l'auteur d'une Histoire estimée des peintres flamands, suivit les traces de son père. Né à Dordrecht en 1698, mort à Amsterdam à quatre-vingt-douze ans, Jacques Houbraken s'est fait connaître par une prodigieuse sécondité. Il grava au burin plus de six cents portraits dont quelques-uns sont des œuvres hors ligne. On remarque surtout les portraits de Georges I", du prince d'Orange, de Jean Kyper, de Miéris, de Rapin-Thoyras. Les premiers ont été publiés par Knopton, dans la collection dite des Hommes illustres de la Grande-Bretagne. Son burin est hardi, facile, & d'une souplesse extraordinaire; les œuvres de Houbraken se sont remarquer par un grand sentiment de la couleur & une vigoureuse opposition des teintes.

Cave pour les éditions antérieures. En regard du frontispice se trouve le portrait de l'auteur, reproduit avec talent d'après la belle gravure de Jacques Houbraken, qui décora la première édition. Dans le cartouche on lit: Histoire d'Angleterre. A La Haye, chez A. D. Rogissart, 1726. Ce cartouche est vide dans la gravure de Houbraken (réduite exactement & d'une pointe très-fine en tête de ce volume, aux deux tiers de sa grandeur), exécutée par ce maître en 1726, avec une admirable finesse de burin, d'après le portrait de Rapin-Thoyras, peint en 1699, à La Haye, par Jean Brandon, en même temps que celui de sa semme, Marie-Anne Testart (1).

Enfin, de fines vignettes placées en tête des principales divisions de l'ouvrage, dues au crayon élégant & facile de Charles Eisen (2) de De La Fosse (3), interprétées en taille-douce par les burins de Rigaud, de Benoît

⁽¹⁾ Ces deux belles toiles font à Leipzig & appartiennent à la famille de feu M. Albert Dufour-Féronce, descendant de la fille aînée de l'historien. (Voir, sur Houbraken, la note ci-contre.) Jean-Henri Brandon, peintre français, s'établit en Hollande & mourut à Utrecht en 1716. Le lieu & la date de sa naissance sont également inconnus. Membre, puis directeur de la Société artistique de La Haye, il fit le portrait de Guillaume III (gravé par Gunst), & ceux de divers autres perfonnages de distinction. (Ad. Siret. Distinguire des Peintres, p. 150.)

⁽²⁾ Charles Eisen, né à Paris en 1711, élève de François Eisen, son père, se distingua comme dessinateur. Ses compositions, bien qu'un peu maniérées, désaut commun à tous les artistes de son époque, ont de la grâce, du goût & de l'élégance. Leur nombre & leur variété sont également remarquables. Il dessinait à la mine de plomb, & l'édition des Métamorphoses d'Ovide, dite de Bazan, offre une série de fines gravures dont les dessins sont dus au crayon d'Eisen. On lui doit aussi les figures des Contes de La Fontaine, de l'édition dite des Fermiers généraux. Il illustra plusieurs autres ouvrages, mais malgré le succès qu'obtinrent ses compositions, par désaut d'ordre ou de conduite, il mourut à Bruxelles le 4 janvier 1778, dans un état voisin de l'indigence.

⁽³⁾ Jean-Baptiste-Joseph De La Fosse, graveur au burin, naquit à Paris en 1721. Elève de Fessard, il travailla pour la librairie & reproduisit principalement les vignettes de Carmontelle. Ces deux artistes étaient faits pour se comprendre & se compléter l'un l'autre. On retrouve dans De La Fosse toutes les qualités de son modèle. Il mourut à Paris après 1765. Il a gravé diverses pièces remarquables, entre autres le duc d'Orléans dans un fauteuil, avec le duc de Chartres, son fils (1759); la famille Calas (in-sol., 1765), &c. — Il est probable qu'il était de la même samille que le peintre Charles De La Fosse (1640-1716), élève & continuateur de Lebrun, auteur des peintures du dôme des Invalides.

J.-S. Rigaud dessinait & gravait, vers 1730, les Maisons royales de France.

Audran (1), pe tit-neveu du célèbre Gérard, de A.-C. Boucher, de Tardieu, dont quelques-unes sont la reproduction des compositions de La Cave, reproductions très-supérieures aux originaux, complètent la partie artistique de cette belle édition.

Comme l'on a pu en juger par les détails dans lesquels nous sommes entrés, cette dernière édition de l'Histoire d'Angleterre est de beaucoup la plus importante, la plus complète & la plus correcte. Le savoir & les talents critiques de l'éditeur lui ont donné une juste supériorité sur celles qui l'ont précédée. Elle a certainement contribué à faire connaître & apprécier dans leur ensemble & leur valeur les travaux de Rapin-Thoyras, &, à ce titre, elle nous a paru mériter une mention plus spéciale & plus étendue.

Au début d'une longue préface qui ne tient pas moins de cent cinquante pages (2), Lefebvre de Saint-Marc expose les motifs qui l'ont

⁽¹⁾ Benoît Audran, II° du nom, fils de Jean, graveur lui-même & neveu de Gérard Audran, tra-vaillait à Paris où il mourut en 1772. Il était né avec le fiècle. — A.-C. Boucher a reproduit des costumes de cavaliers, d'après De Larue. Il vivait au milieu du xVIII° siècle, & demeurait aux Gobelins, à en juger par une vignette ainsi signée : A.-C. Boucher. au Goblins.

Pierre-François Tardieu, fils ou neveu de Nicolas Tardieu, le premier membre connu de cette illustre samille de graveurs (1682-1749), naquit à Paris vers 1720, & a gravé pour la galerie du comte de Bruhl le Jugement de Pàris, d'après Rubens.

⁽²⁾ La préface de l'édition de Lefebvre de Saint-Marc renferme diverses pièces intéressau point de vue historique. C'est d'abord une naïve histoire en vers de la reine Anne de Boullant (Boleyn), qui paraît composée peu de temps après la mort de cette vistime du farouche Henri VIII (1536), par un auteur inconnu. L'éditeur a trouvé, dit-il, cette pièce intéressante « à la Bibliothèque du Roi, Mss. coté n° 5734. » Puis un règlement des combats en champ-clos (Modus faciendi duellum coram rege), rédigé en vieux français, & des Observations importantes sur le Parlement d'Angleterre, dans lesquelles l'éditeur donne l'analyse d'une pièce en latin, intitulée : Mémoire sur un Parlement de la trente-quatrième année du règne d'Edouard les (1306), tendant à prouver l'ancienneté de l'autorité législative des Communes. Ces observations trèsétendues, dans lesquelles prennent place plusieurs pièces telles que celle qui vient d'être citée, ont été faites à l'occasion d'une pièce rare & peu connue (Bibliothèque du Roi, Mss. n° 60409), intitulée : Modus tenendi parliamentum, qui paraît dater du règne d'Edouard III (1327-1377) & être une copie d'un original beaucoup plus ancien. D'après les conjectures de Lefebvre, le texte primitif remonterait à Guillaume-le-Conquérant, ou tout au moins à son successeur le la présace, contiennent l'analyse distributive des matières

déterminé à donner au public une nouvelle édition des œuvres de Rapin-Thoyras, motifs qu'il tire non-seulement de la valeur de l'écrivain & du livre, qui, selon lui, passeront « nécessairement à la postérité », mais encore de l'impossibilité où se trouvent presque fatalement les Anglais, d'écrire des histoires impartiales de leur pays & d'eux-mêmes.

« Il n'en est pas de l'histoire d'une nation, écrite pour elle & dans « sa propre langue, dit-il, comme de cette même histoire écrite dans « une autre langue & pour les étrangers. Mille détails concernant le « gouvernement, les lois, les coutumes, les mœurs, les priviléges, quan-« tité de faits particuliers, ne peuvent intéresser que les gens du pays. « Le reste du public, celui pour lequel notre historien a travaillé, veut « connoître la nation qu'on lui met sous les yeux, & il ne cherche dans « le récit détaillé de ses guerres, ou de ses affaires religieuses ou poli-« tiques, que la cause de ses différentes révolutions & les sources de « ses alternatives d'agrandissement ou de décadence. C'est sur ce plan « que Rapin-Thoyras a composé son Histoire d'Angleterre, il la destinoit « aux Etrangers plus qu'aux Anglois eux-mêmes; jamais il n'eut pour « but de former un député des Communes, & son plan bien rempli « lui promettoit la réputation dont il jouit. » Depuis le règne de Jacques Ier, les factions qui se partageaient l'opinion publique en Angleterre, exerçaient une influence décisive & marquée sur les jugements, les travaux des historiens anglais de ce cette époque, fatalement liés aux intérêts de leur parti. Les intérêts du parti contraire étaient sacrifiés d'avance aux rancunes politiques de l'écrivain, qui, ne voyant dans le récit des faits historiques qu'un moyen de servir son parti aux dépens

des quinze tomes de l'édition nouvelle. Une Liste des Gentilshommes venus en Angleterre avec le duc de Normandie, l'an 1066, tirée du même manuscrit que le Modus tenendi..., &c., précède la Lettre à M. ***, contenant quelques particularités de la vie de M. de Rapin-Thoyras. Enfin, la Préface proprement dite de l'Histoire d'Angleterre, & l'Introduction à cette même histoire, œuvres de Rapin lui-même, terminent cette longue & substantielle présace.

de ses adversaires, dénaturait, selon les besoins de la cause, les faits les plus avérés & les plus certains (1). De là le peu de valeur des histoires d'Angleterre, composées dans ces temps de désordres & de fanatisme, quels que fussent d'ailleurs leur mérite littéraire, l'érudition & les recherches favantes de leurs auteurs; de là aussi les reproches violents & souvent injustes dont l'Histoire de Rapin-Thoyras a été l'objet en Angleterre. Attaques directes, critiques acerbes, brochures fatiriques, telles furent les armes dont se servirent ses adversaires, irrités d'une impartialité qui condamnait les menées de leur parti; mais leurs efforts & leurs ressentiments, sur lesquels nous aurons à revenir avec plus de détails dans le chapitre suivant, ne purent paralyser les effets de l'estime & de la faveur avec lesquelles la partie intelligente de la nation anglaise accueillit cette histoire consciencieuse & savante de son pays. Deux traductions anglaifes, publiées simultanément à Londres, & une troifième, que la faveur du public accueillit encore foixante années plus tard, font des preuves suffisantes de cette assertion.

⁽¹⁾ Pour n'en citer qu'un exemple, la célèbre Hiffoire de la Rebellion, de Clarendon, écrite avec tant de fougue & de passion, malgré les brillantes qualités de son style & l'autorité qui s'attache au nom de son auteur, offre, dans des cas analogues, la plus audacieuse partialité. Rapin-Thoyras cite sort souvent = cet illustre auteur, » mais presque toujours pour redresser dans le sens de la vérité & de la justice, les jugements & même les affertions du noble comte. (Voy. l'Histerre d'Angleterre, édit. de 1749, t. viii, p. 360.)

CONSTRUCTION OF THE STANDARD O

CHAPITRE IX

Attaques de Carte & du parti royaliste. — Leur cause & leur résutation. — Essai d'une étude générale sur l'Histoire d'Angleterre, au point de vue des critiques & des éloges dont elle a été l'objet. — Impartialité de Rapin. — Conscience de ses recherches. — Rapin & la Papauté. — Caractères de son style. — Passages remarquables de l'Histoire d'Angleterre. — Appréciation de divers auteurs sur les œuvres de Rapin. — Son propre sentiment sur la valeur de son Histoire. — Résumé de ces diverses opinions.



UELQUE soin qu'ait pris Rapin de dire qu'il ne prétendait pas avoir écrit son *Histoire* pour les Anglais, ce qui impliquait assez naturellement une indépendance d'opinion peu ordinaire parmi les historiens de leur nation, & semblait devoir sermer la bouche aux

critiques intéressées de ceux qui l'eussent voulu moins impartial, les royalistes virent avec déplaisir le succès qui accueillit en Angleterre l'œuvre du résugié français, dont les tendances en politique & en religion étaient trop dissérentes des leurs, pour qu'ils pussent lui pardonner d'avoir sermement & sévèrement jugé leurs idoles couronnées.

L'historien Thomas Carte se chargea du rôle d'accusateur. Il le remplit, au nom de son parti, avec aigreur & injustice, & sit voir que le jugement & la modération ne vont pas toujours de pair avec la science & le talent. La liberté avec laquelle Rapin s'était exprimé sur le compte du roi martyr, le blâme sévère qu'il avait infligé à quelques actes imprévoyants ou coupables de son gouvernement, actes auxquels il attribuait l'explosion de la révolution qui précipita la dynastie des Stuarts du trône d'Angleterre,

avaient excité contre lui une animosité dont Carte se sit l'organe injuste & passionné.

Cet auteur publia en 1738, à Londres, le plan d'une Histoire générale d'Angleterre, qui devait être rédigée dans un esprit & des principes tout dissérents de celle qui nous occupe. Il y accuse l'historien français d'avoir recueilli dans les tavernes & sur les places publiques la plupart des faits relatifs aux mœurs anglaises, de n'avoir pas sidèlement rendu les termes techniques dont il s'est servi, faute d'en connaître assez l'importance & la valeur; il prétend que ses réslexions sont sondées trop souvent sur l'idée toute moderne qu'il s'était faite de ce qui s'était passé autresois, & que la bonne opinion qu'il avait de lui-même l'a empêché de consulter des personnes qui, plus instruites que lui dans la connaissance du passé, auraient pu éclairer son jugement & donner à ses afsirmations une autorité qui leur manque.

« Son plus grand mérite, ajoute le critique anglais, est d'avoir eû la « fleur de la publication de Rymer; satisfait d'avoir pû puiser largement « dans cette mine abondante & précieuse, Rapin a négligé les autres, « ou les a ignorées, ce qui est presque aussi condamnable. Ainsi il n'a « pas cité les Registres du Parlement, ni les Journaux des deux Cham-« bres, ni ceux du Conseil privé, ni consulté le Bureau des Mémoires « & papiers (Paper office) qui renferme la correspondance des Ambas-« sadeurs à l'étranger, les dépêches des Lords du Conseil-Privé, des « clercs du Conseil & des secrétaires d'Etat aux Ambassadeurs, depuis « Edouard IV jusqu'à la Révolution; toutes ces sources sécondes de « documents précieux lui sont demeurées inconnues, & l'on peut en « être surpris si l'on considère combien leur connoissance est utile pour « l'intelligence de nos négociations avec les souverains étrangers & de « toutes les affaires du dehors. » Carte mit lui-même à profit cet avis qu'il donne à ses émules. Mais son œuvre n'eut qu'un médiocre succès; il la compromit même par une ridicule crédulité à des fables absurdes, & il eut l'humiliation de se voir retirer la souscription importante, dont la corporation de la cité de Londres avait encouragé ses efforts pour la cause du royalisme. Le premier volume parut en 1747, & les trois suivants de 1750 à 1755. Il mourut en 1756, laissant son ouvrage inachevé (1). Mac-Pherson utilisa plus tard les matériaux que l'historien anglais avait amassés pour conduire son Histoire jusqu'en 1688.

Avec plus d'autorité que la plupart de ses contemporains, Carte avait fignalé les côtés faibles de l'œuvre de Rapin-Thoyras, & quelque acerbe que fût sa critique, il a frappé juste sur quelques points. « Il serait diffi-« cile, lit-on dans la Bibliothèque britannique (1V, p. 141), que, dans un « ouvrage d'aussi longue haleine & qui demande tant de connoissances « si étendues, M. de Rapin ne sût pas tombé dans quelques erreurs, « soit par inadvertance ou par manque de secours pour se bien mettre « au fait. Il n'a pas tout su, son œuvre n'est pas exempte de défauts, « en profitant de ce qu'il a fait, on pourra faire, & on l'a fait, quelque « chose de meilleur encore; mais d'où vient, — ajoute Chauffepié, « après avoir rapporté les critiques dont le célèbre historien fut l'objet, « — d'où vient que ces Messieurs n'ont pas fait mieux avant lui? » On peut ajouter avec Lesebvre de Saint-Marc, « que si Rapin n'a pas toujours « connu la vérité, au moins a-t-il toujours montré la route qui peut y « conduire. » Son esprit droit, consciencieux, le sentiment prosond qu'il avait de ses devoirs d'historien, la loyauté de sa conscience, - ce que nous appellerions aujourd'hui l'honorabilité de son caractère, - le mettent à l'abri de ceux d'entre ces reproches qui s'adressent aux erreurs de faits ou de détails que renferme son Histoire, puisque ces erreurs ont eu pour cause, non l'esprit de parti ou la négligence, mais l'impossibilité où il s'est trouvé de les éviter entièrement.

Ces violentes attaques de quelques écrivains anglais dont le Dr Samuel Jeeb, auteur du recueil latin des Ecrits publiés sur Marie Stuart, &

⁽¹⁾ Voir fur Thomas Carte la note G.

Thomas Carte furent les coryphées, ne sont pas sans analogie avec celles dont furent l'objet les fameuses Tables chronologiques de Jean Rou, dont les Mémoires ont été fréquemment cités dans ces pages. L'auteur persécuté rendait un jour visite à M. de la Rèynie, lieutenant de police, qui, plein de bienveillance & d'égards pour Rou, avait pris sur lui de suspendre l'ordre royal & barbare de briser les planches des précieuses Tables. Rou se plaignait à son interlocuteur de ce que, dans l'arrêt de destruction de son œuvre, on lui avait attribué des vues & des jugements trop libres sur divers papes, beaucoup moins outrés cependant que ceux qu'avaient porté tels écrivains catholiques, entre autres Baronius, qui n'avaient encouru ni blâme, ni dommage: « Oh! Monsieur, lui répliqua « le lieutenant de police, croyez-vous que cela vous mette à couvert? « Baronius (1) est comme un enfant de la maison, il peut dire hardi-« ment ce qui lui plaît, ne pouvant être suspect, au lieu que vous êtes « un étranger. Un père mécontent de son fils le traite de maraud & de « coquin, mais il ne voudroit pas qu'un autre que lui se donnât la « même liberté! » — Il y a apparence que si Rapin-Thoyras avait été un « enfant de la maison, » on ne l'eût point si fort maltraité.

⁽¹⁾ Mémoires de Jean Rou, 1, 91. Céfar Baronius, historien & cardinal, né à Sora dans le royaume de Naples en 1538, honoré de la pourpre par Clément VIII, & bibliothécaire du Vatican, s'est rendu célèbre par la composition d'un des plus beaux & des plus utiles monuments de l'histoire de l'église catholique, les Annales eccléfiastiques, dont une première édition, en 12 vol. in-fol., parut à Rome de 1588 à 1593. Cette immenfe travail, auquel Baronius travailla jusqu'à sa mort en 1607, témoigne de sa vaste érudition, de son esprit de méthode, de son habileté, de son talent d'écrivain. Conçu dans le but de relever l'Eglise romaine des reproches que d'autres historiens avaient adressés à la fixité de sa doctrine & de sa constitution, l'ouvrage de Baronius a prêté un large flanc à la critique par les erreurs de fait ou d'interprétation dont il fourmille, & bien qu'il fût dirigé contre les protestants, les catholiques ont été plus sévères pour leur champion que ses adversaires, parmi lesquels il a trouvé des admirateurs tels que Scaliger. Néanmoins il fait autorité parmi ses coreligionnaires, tant par la valeur capitale de son ouvrage, que par l'honorabilité de fon caractère. Il a été continué par les PP. Raynaldi & Laderchi, & annoté par le favant franciscain Pagi. La meilleure édition est celle de Mayence (1601-5), celle de Lucques (1758-87, 38 vol in-fol.) comprend les diverses continuations & les notes de Pagi. Le père Theiner, préfet des archives du Vatican, en prépare une continuation nouvelle, qui formera 8 vol. in-folio.

Après avoir déterminé les motifs qui, à l'honneur de Rapin-Thoyras, lui valurent l'animadversion des royalistes anglais, laissons de côté ces querelles inspirées par l'esprit de parti pour aborder l'étude critique de son œuvre. On ne s'attendra point à trouver ici une analyse complète & détaillée de l'Histoire d'Angleterre, ce serait en faire en quelque maniè re un nouvel Abrégé (1); notre but, plus modeste, après avoir constaté la réputation de cet ouvrage, est de rechercher les causes de son succès parmi ses contemporains, de montrer que l'auteur a mérité ce succès & cette réputation, & en même temps d'apprécier la valeur des éloges qui lui ont été prodigués, comme aussi le sondement des critiques qu'on ne lui a pas épargnées, aux points de vue de l'impartialité, de l'exactitude historique, de la tolérance religieuse, du style.

Nous voudrions pouvoir donner au lecteur une connaissance plus approfondie de la manière dont Rapin méditait, composait, écrivait l'histoire; car cette connaissance serait, à proprement parler, celle de

⁽¹⁾ Une vue d'ensemble sur l'œuvre entière de Rapin, une étude analytique & générale sur l'Hiftoire d'Angleterre, faite à un point de vue semblable à celui de cet auteur & le prenant pour guide, aurait certainement ici fa valeur & fa place. Mais un pareil travail dépafferait notre but, & d'ailleurs nous avons l'espoir que cette étude, faite par un esprit plus exercé que le nôtre aux appréciations historiques & critiques, à un point de vue différent, il est vrai, mais que nous aimons à nous représenter impartial, sera prochainement livrée à la publicité. En 1861, la Société littéraire & scientifique de Castres mit au concours, pour l'année suivante, une Étude fur Rapin de Thoyras. Le prix fut remporté par M. le comte André de Varax, & son travail, ensemble de considérations générales sur les époques capitales de l'histoire d'Angleterre, précédé d'une esquisse biographique sur Rapin, a été l'objet, dans le rapport de M. Canet, secrétaire de la fociété, des éloges les plus flatteurs. Ce rapport, remarquablement écrit, inféré dans le compte-rendu de la féance de la Société littéraire de Castres du 7 juillet 1862 (in-8°, Caftres, veuve Grillon, p. 40 à 51), donne une haute idée du talent souple & disert, de la fcience érudite que le lauréat a déployés « dans la partie de son travail qui reste étrangère à la question religieuse de l'Angleterre & aux croyances de Rapin. » Les règlements de cette société ne nous ont malheureusement pas permis d'avoir connaissance du travail de M. de Varax. Mais l'auteur a bien voulu nous affurer lui-même, il y a quelques mois, qu'il était dans l'intention de refondre & d'agrandir le cadre de fon œuvre & de la publier inceffamment, promesse dont plus que personne nous attendons l'accomplissement avec une vive impatience.

fon intelligence & de fon cœur, dans leurs rapports avec ce qui fut le but de la plus importante part de sa vie & comme sa vie même. Lire les ouvrages d'un historien consciencieux, est, sans contredit, le moyen le meilleur de se rendre compte de sa valeur morale comme homme & comme écrivain, car il est difficile, en supposant qu'il ait eu quelque intérêt à les cacher, que ses sentiments personnels ne se trahissent pas dans le cours d'une œuvre de longue haleine. Mais nous n'avons pas à offrir ici au public une nouvelle édition de l'Histoire d'Angleterre, nous ne pouvons même faire, pour les nombreux in-quarto de cet ouvrage, ce que nous avons essayé pour les quelques pages où Rapin a caractérisé, avec un discernement si remarquable, les variétés diverses des Whigs & des Torys. Tout au plus pourrions-nous reproduire le Plan de l'Histoire d'Angleterre, dont son dernier éditeur, Lesebvre de Saint-Marc, lui attribue avec raison la paternité: plan analytique, sommaire à certains endroits, dans d'autres plus étendu, mais qui, toujours précis & clair, véritable canevas de l'œuvre, répondant d'avance à beaucoup d'objections que l'auteur semble avoir prévues, nous a plus d'une sois servi de guide. Ce Plan se trouve d'ailleurs dans toutes les éditions dont il fait partie intégrante. Nous y renvoyons donc ceux qu'il pourrait intéresser, & allons essayer d'étudier en quelques pages l'auteur & son œuvre à la fois, pour ceux qui ne pourront ou ne voudront entrer plus avant dans la connaissance de l'un & de l'autre.

L'Histoire d'Angleterre se compose du corps même de l'histoire & de trois dissertations, outre celle sur l'Origine du Gouvernement d'Angleterre, à laquelle nous ne reviendrons pas (1), que les autres suivent ou précèdent, haud passibus aquis. Un mot seulement, en passant, sur celles qui ont pour objet la Pucelle & la Loi Salique. Nous avons résumé dans les

⁽¹⁾ Il y a encore le procès du cointe de Briftol, intercalé dans le règne de Charles I^{or}, mais ce n'est guère qu'un recueil de pièces, qui aurait peut-être été mieux placé à la fin du règne précédent auquel il se rapporte plus particulièrement.

notes de la p. 25 I la substance de la première de ces dissertations, dont les conclusions sont déboutées, comme on sait, par les travaux modernes sur Jeanne d'Arc. Lesebvre de Saint-Marc exprime le regret, dans sa présace (p. xxxij), de n'avoir pas eu le temps de gresser sur la Dissertation de Rapin une autre de son crû qui eût été assez piquante : il ne s'agissait rien moins que de démontrer, textes en main (pièces en main eût été peut-être plus difficile), que le supplice de la Pucelle à Rouen est un fait au moins problématique; que son mariage, qui aurait eu lieu plusieurs années après la date généralement admise pour sa mort, est un fait plus certain encore que probable, &c. Il adopte, du reste, le système de Rapin, « système raisonnable, dit-il, qui s'est attiré l'approbation du commun de ses lecteurs. »

La Dissertation sur la Loi Salique se trouve dans le tome 111 de l'édition de 1749, p. 257. On sait que cette sameuse loi, qui désendait aux semmes l'accès du trône de France, a été tirée, en sollicitant vigoureusement les textes, du code des Francs Saliens, qui ne pensaient rien à moins qu'à régler la succession au pavois sur lequel ils élevèrent Pharamond.

Trois ou quatre lignes, formant l'art. vi du 62° titre parmi les soixantedix dont ce code se compose, forment tout le sondement de ce que l'on a voulu considérer comme l'une des lois organiques & primordiales de la monarchie française. « De terra verò salica, in mulierem nulla portio « hæreditatis transit, sed hoc virilis sexus acquirit (1). » Tel est, en substance, le texte latin, car on ne connaît pas l'original en langue franque (si tant est qu'il ait jamais existé). On entendait par terre

⁽¹⁾ Cette version du début de ce célèbre article est conforme au texte publié par Hérold en 1557; dans d'autres éditions, le texte du même article est encore plus développé à l'encontre de ceux qui voulaient y voir le principe de l'interdiction aux semmes de succéder au trône de France. « Cette exclusion, dit M. Pardessus (Loi Salique, Paris, 1843, in-4, p. 415), des semmes « & de leurs descendants, est une grande règle du droit public français. C'est une pure illusion,

conclut-il ailleurs (p. 719), que de voir dans ce paragraphe une règle applicable à la fuccession

ultrône. - - (Voy. aussi J. F. A. Peyré, Lois des Francs, Paris, Didot, 1828, in-8, p. 211.)

falique celle qui entourait la maison (fala), autrement dit le sies, acquis du suzerain par le service militaire. Rapin établit & discute les trois opinions principales qui s'étaient fait jour de son temps : celle que le savant Bignon développe dans son livre De l'excellence des rois de France, où il sonde la loi salique sur la loi naturelle; celle du père Daniel, qui s'appuie sur cet endroit particulier de l'abrégé des lois saliennes, rédigé par ordre de Clovis, qui règle la succession des samilles nobles, règlement que l'auteur cité étend à la samille royale; ensin, celle qui d'une coutume, à désaut de loi écrite, sait une loi inviolée, & par déduction, inviolable, selon Mézeray.

Rapin voudrait volontiers réduire la portée de la loi salique à l'exclusion des sem mes du trône de France, mais non à celle de leurs descendants mâles, par représentation. On peut lui objecter que le sang sait la samille, & non pas le ventre, suivant l'expression un peu crue des généalogistes, & que la loi salique n'a été inventée, saite ou observée strictement que pour empêcher ce à quoi conduirait son interprétation, c'est-à-dire la tra nsmission de la couronne à des maisons étrangères, but à la sois politique & moral des restrictions que la loi salique apporte à l'ordre naturel de la succession au trône de France. C'est à l'occasion de la querelle d'Edouard III & de Philippe de Valois que Rapin a introduir cette dissertation; il y montre que les droits des deux concurrents étaient si litigieux qu'on ne saurait s'étonner des conséquences terribles & sanglantes de leur opposition.

La Dissertation sur le Gouvernement des Anglo-Saxons est beaucoup plus importante que les deux précédentes. Après un coup d'œil d'ensemble jeté sur l'organisation civile & militaire de ces peuplades d'origine germanique, où l'auteur fait preuve d'une grande érudition, à laquelle vient s'ajouter, dans l'intérêt du lecteur, celle de l'annotateur Tindal, Rapin entame la question si controversée de l'origine du Parlement d'Angleterre, dont le Wittena-gemot saxon aurait été le principe & le modèle. Il expose les opinions diverses des auteurs sur le mécanisme &

le fonctionnement de ces assemblées. On voit dans tout le cours de son Histoire qu'une de ses préoccupations les plus constantes, c'est de mettre en évidence ce qui pouvait se rapporter dans le déroulement des époques qu'il parcourt, à l'organisation graduelle du gouvernement d'Angleterre, à la première apparition des députés des Communes dans le Parlement (1258), au développement des libertés de la nation anglaise. A plusieurs reprises, notamment à l'occasion de l'accession au trône de Jean-Sans-Terre, de la promulgation des statuts d'Oxford, de l'affaire des Cinq-Ports, de la corruption électorale pratiquée sous Richard II & par le roi lui-même, de la révolte des comtes d'Albemarle & d'Exceter sous Henri de Lancastre, & en bien d'autres endroits, Rapin-Thoyras revient sur cette grave question, la discute avec les nouveaux éléments qu'elle acquiert, mais se prononce rarement d'une manière affirmative sur l'un ou l'autre des aspects qu'elle présente, bien qu'il soit facile de déduire de plusieurs de ses remarques ce principe, qu'il énonce d'ailleurs, que la liberté des Anglais est attachée au privilége d'élire librement leurs représentants. On trouvera dans la présace de Lesebvre de Saint-Marc (p. lxx à cxlviij) une discussion approfondie de toutes ces questions, qui se rattachent à la préexistence & à la prééminence du Parlement fur la Royauté, à propos de la dissertation de Rapin-Thoyras & de l'ouvrage de l'abbé Raynal, l'Histoire du Parlement d'Angleterre. C'est ce qui nous dispensera d'entrer à cet égard dans de plus grands développements, pour les personnes que ces matières assez ardues peuvent intéresser (1).

⁽¹⁾ Parmi les ouvrages qui traitent de ces questions, qui intéressent non-seulement l'Angleterre, mais encore l'histoire politique comparée des peuples de l'Europe, les plus connus sont, après l'ouvrage classique du résugié français J. De Lolme, la Constitution de l'Angleterre, Londres 1785, 2 vol. in-8, qui a eu plusieurs éditions; le Tableau de la Constitution d'Angleterre, de G. Custance, 1817 (trad.), in-8, & l'Histoire constitutionnelle d'Angleterre, de Hallam, ouvrage d'une grande valeur, traduit en 1828 (5 vol. in-8) par M. Guizot, & que nous avons fréquemment cité. Plus récemment on a remarqué les Lettres sur la Constitution de 1852 (1862, in-8) comparée à celle

Considérée au point de vue de sa physionomie générale, l'œuvre de Rapin-Thoyras a des caractères qui lui sont communs avec nombre d'autres productions historiques du dix-huitième siècle. La longueur même du travail, le luxe des détails qui, plus d'une sois, surchargent le récit, les réslexions méthodiquement classées qui le restroidissent tout en l'éclairant, les développements donnés à certains faits, souvent sans grande importance, qui nuisent à la perception nette des événements caractéristiques de tel ou tel règne, sont des traits en quelque sorte inséparables du temps où écrivait Rapin. Aussi a-t-on peine à comprendre, en le lisant, que les Anglais aient pu lui faire un reproche de n'avoir pas mis « plus de faits » dans son travail.

« On ne peut pas tout dire dans une Histoire, écrit Rapin en « 1723. Ma plus grande peine a été à rejetter ce que je n'ay pas cru abso-« lument nécessaire. Le plan que je me suis fait a été d'éclaircir autant « qu'il m'a été possible les idées générales & de n'insister sur les détails que « quand ils m'ont paru nécessaires. Sans cela il auroit fallu au moins « doubler les volumes de mon Histoire. » Nous avons relevé plus d'une fois sa principale excuse: que serait-ce donc s'il l'eût écrite pour les Anglais & non pour les étrangers? Du reste, la mode était alors aux grands & volumineux corps d'histoire qui sortaient des presses de Hollande pour se répandre & se fixer dans les bibliothèques de l'Europe littéraire. On demandait à l'historien de l'érudition, c'est-à-dire l'exposition de beaucoup de faits nouveaux, peu connus ou même contestés, plutôt que des vues d'ensemble. Plus courtes, plus substantielles, moins digressives, moins allanguies de détails, plus alertes, plus dramatisées, plus intéressantes, sont les histoires d'aujourd'hui; nous parlons des bonnes, & il n'en manque pas.

de l'Angleterre, de M. Latour du Moulin, & les Institutions politiques, judiciaires & administratives de l'Angleterre (1863, in-8), par M. Ch. de Franqueville.

Si nous avions à juger de l'œuvre de Rapin au point de vue de sa valeur actuelle, il nous faudrait la comparer aux travaux historiques entrepris & publiés en Angleterre & ailleurs sur le même sujet, & montrer en quoi elle est présérable ou insérieure aux œuvres qui l'ont suivie. Mais alors les défauts inhérents au temps où elle sut composée prendraient une trop grande importance & ne permettraient guère de porter sur elle un jugement équitable. Mieux vaut nous reporter par la pensée au XVII se siècle & apprécier l'œuvre en elle-même, constater sa valeur intrinséque au point de vue de la science historique, de l'impartialité de l'auteur, des idées générales qui inspirent ses jugements, de celles qu'il s'applique à éclaircir, de ses tendances religieuses & morales, des qualités & des désauts de son style.

Les habitudes laborieuses de Rapin-Thoyras, les années qu'il consacra à l'éducation de lord Woodstock, ses liaisons avec un grand nombre de savants & de littérateurs, furent, à des titres divers, les ressources dont il disposa pour acquérir une érudition solide & variée. En plusieurs occasions, il relève des erreurs commises par les historiens qui l'ont précédé, & il le fait avec une netteté de jugement qui éloigne le doute de l'esprit de ses lecteurs. « Le devoir d'un historien, dit-il dans sa présace, est de corriger ces sortes d'erreurs que le temps, la négligence & les préjugez de ceux qui l'ont précédé ont sortissées. » Il était naturel qu'après avoir signalé les erreurs des autres, on cherchât à le prendre en faute, & en souillant les Journaux & les Bibliothèques littéraires de l'époque, il serait facile de retrouver la trace de celles qu'il a pu commettre dans le sens purement historique, pour la plupart, du reste, signalées & corrigées par les notes savantes de Tindal & de Whatley.

A la fin de la Lettre à M. *** (p. clxiv de la préface de l'édition de Saint-Marc), Charles de Rapin relève vigoureusement & victorieusement une accusation d'insidélité portée contre son frère par le docteur Jeeb, à propos d'un épisode de la lutte de Marie Stuart contre Elisabeth, & termine sa démonstration en disant « que s'il ne répond pas aux autres

fautes que M. Jeeb prétend avoir trouvées dans la nouvelle Histoire d'Angleterre, c'est que ce dernier n'en marque aucune en particulier. »

Ajoutons aussi qu'à l'égard de la science historique, Rapin est resté en grande & sérieuse estime auprès des historiens qui ont travaillé après lui sur l'histoire d'Angleterre. Dans ses Etudes sur la Révolution d'Angleterre, M. Guizot le cite plus d'une sois; le savant Hallam ne dédaigne pas de recourir à lui, & nombre d'auteurs moins connus lui ont emprunté quelque portion, grande ou petite, des trésors d'érudition & de recherches qu'il a accumulés dans son ouvrage. Servir d'autorité & de « garant » à des historiens de la valeur de ceux que nous venons de citer, est un honneur auquel ne sauraient prétendre bon nombre des successeurs de Rapin, qui ont eu, comme lui, leur heure de gloire & de réputation, mais sur l'œuvre desquels le silence & l'oubli ont à jamais passé.

Parmi les critiques & les reproches dont l'impartialité de Rapin-Thoyras a été l'objet, il en est un dont la nature particulière a fixé notre attention. Il s'agit de la prévention haineuse que l'historien résugié aurait montrée contre la France, dans l'exposition des événements qui ont lié l'histoire de ce pays à celle de l'Angleterre. Point n'est besoin d'insister sur l'attention que nous avons mise à compulser certaines parties de l'Histoire d'Angleterre à ce point de vue, dans la persuasion que nous y trouverions de quoi laver Rapin de cette injuste accusation, tant le fondement nous en paraissait peu conforme à son caractère. Lorsqu'un écrivain choisit de préférence, pour objet de ses veilles, l'histoire de son pays, on ne saurait s'étonner qu'il se fasse l'apologiste parsois trop convaincu de la supériorité des souverains & des généraux, de la politique, des armées de sa nation sur ceux & celles des peuples voisins. Une histoire de France écrite par un Français a bien des chances pour n'être pas plus impartiale, au point de vue international, qu'une histoire d'Angleterre écrite par un Anglais. Plus on remonte dans la série des historiens & des histoires, plus la partialité nationale s'accuse, entretenue à ces époques reculées par le rude & sauvage esprit de parti, qui séparait les Armagnacs des

Bourguignons, les Yorck des Lancastre, & qui plus tard animait encore les Cavaliers & les Têtes-Rondes, les Torys & les Whigs. La civilisation a atténué ces luttes; des sources historiques jusqu'alors inexplorées se sont ouvertes, & les communications matérielles & intellectuelles, dont le peu de fréquence, aux temps passés, rétrécissait les idées & les vues, se sont établies entre les divers peuples de l'Europe. Malgré ces progrès, ce n'est pas à dire que de nos jours l'impartialité soit une vertu commune, mais comme elle est devenue plus facile, toujours justement estimée & appréciée, elle est plus demandée par le public, & plus volontiers qu'autresois, pratiquée par les auteurs.

Écrivant, dans des temps relativement plus rapprochés, l'histoire d'un pays qui n'était pas le sien, Rapin-Thoyras avait par ces deux motifs plus de facilités & moins de mérite que ses devanciers anglais & français à tenir la balance égale entre les intérêts de son pays natal & ceux de sa patrie d'adoption. Il suffit, en esset, de lire son Histoire pour se convaincre que son hostilité systématique prétendue contre la France a été tout au moins sort exagérée, si ce n'est en bien des cas supposée, par ses adversaires politiques & religieux.

Adresserait-on un tel reproche à Rapin-Thoyras, parce qu'à propos des guerres entre les deux couronnes de France & d'Angleterre, qui ont marqué la fin du XIIe siècle, il s'avise de chercher la vérité en comparant les historiens de l'une & de l'autre nation, en ne donnant pas toute créance aux chroniqueurs français qui ont les premiers rac onté ces sanglants démêlés, & qui, au sujet de quelque trêve entre Jean & Philippe, affirment les mêmes saits contradictoirement? Il accuse, il est vrai, Philippe-Auguste d'avoir sait presque toujours preuve de ruse & de déloyauté dans ses rapports avec le Pape & avec le roi d'Angleterre, au sujet de leur querelle. Mais l'heureux vainqueur de Bouvines n'est pas, que nous sachions, regardé comme un saint; d'ailleurs on peut justement blâmer le roi, & aimer la France, & lorsque dans un combat contre les Anglais, les troupes de Philippe-Auguste se retirent en désordre, & que

les archives du royaume, que le roi portait dans ses bagages, pillées & brûlées, disparaissent à jamais, nous voyons Rapin s'associer, comme Français & comme historien, à la douleur que ressent le roi de « cette perte irréparable. »

Plus loin, s'il juge sévèrement Charles V pour avoir rompu sans scrupule le traité de Brétigny, Rapin déplorera pour sa patrie la conclusion ruineuse & honteuse de ce traité, «si domageable à la France», il disculpera Philippe de Valois de s'être retiré trop prudemment devant l'invasion d'Edouard III & d'avoir sait mettre à mort Olivier de Clisson.

L'incurie, la lâche faiblesse de Charles VII ont, il est vrai, irrité Rapin-Thoyras; il s'exprime durement sur le compte de ce roi, il insiste à diverses reprises sur son méprisable caractère, il dévoile, à côté du trône, la mauvaise foi du duc d'Orléans, « qu'on a pourtant voulu faire passer pour un faint,» & fait par contre un pompeux éloge du duc de Bedford. Mais quoi! le perspicace Louis XI se rencontrera avec Rapin dans l'appréciation flatteuse du caractère & des talents du général anglais (Histoire d'Angleterre, éd. de 1749, IV, p. 267), & quel est l'historien consciencieux qui jugera autrement que le nôtre des sanglantes ou coupables intrigues & du lâche engourdissement dont était le théâtre la petite cour du roi de Bourges? Quel autre intérêt que celui de la vérité peut conduire Rapin à accuser nettement de partialité les historiens français à propos de la rupture du traité d'Arras, & à rabattre les éloges « excessifs » que les mêmes historiens donnent à Marguerite d'Anjou, qui trahit son époux & son roi, & qui fut l'instigatrice de la mort ignominieuse du loyal & habile duc de Glocester? Au reste, si Rapin est sévère pour ceux qui le méritent, il l'est pour ceux-là dans les deux camps, & il met aussi bien à nu l'incapacité d'Henri VI, que les Anglais ont voulu décorer du nom de sainteté, que la coupable insouciance de Charles VII. S'il vante le courage & célèbre le bonheur d'Edouard IV, il montre la partialité dont les écrivains anglais du parti-de la Rose Rouge ont usé à son égard; s'il excuse & loue sa politique, il sétrit énergiquement sa cruauté & son incontinence.

Pourrait-on encore appeler du nom de partialité hostile l'appréciation que fait quelque part Rapin-Thoyras de « l'inconstance naturelle des « François, que les difficultez rebutent aisément, » quand on trouve, à propos d'un subside qu'Henri VIII n'ose demander à son Parlement, cette appréciation aussi vraie, mais à coup sûr aussi impartiale de l'un des traits distinctifs du caractère anglais : « Les cœurs des sujets anglois sont bien plus sensibles aux affaires d'intérêt qu'aux autres »? — (Voyez Histoire d'enngleterre, t. v,-p. 246, & t. vi, p. 456.)

Nous avons parlé plus haut de l'influence de l'époque à laquelle écrivait Rapin. C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour apprécier certains jugements de cet auteur, sur lesquels la science moderne a prononcé tout autrement que lui. Par exemple, lorsque, appréciant le but de toute la politique de Louis XI qui était de se rendre absolu, il résume son opinion; il condamnera d'une manière absolue les démarches de ce prince qui, dit-il, « se mettoit hors de sens & de raison. » Nous avons hâte d'ajouter que ce jugement arbitraire est aussi porté sur ce prince par Mézeray, ce qui couvre en partie Rapin du reproche d'avoir méconnu l'œuvre de Louis XI, œuvre violente, mais habile, qui sut, à proprement parler, le sondement de la grandeur de la monarchie française.

On a dit que Rapin ne s'est jamais montré préoccupé des vrais intérêts de la France : comment donc concilier ce reproche avec ses paroles lorsqu'on le voit, tout en rendant justice à la bonne soi & au désintéressement de Louis XII, déplorer le choix imprudent que sait ce prince du seigneur de Chièvres pour gouverneur de l'archiduc Charles? « Choix funeste à la France, dit-il, en ce que ce sage & consciencieux « gouverneur rendit l'archiduc trop habile pour la prospérité de ce

« dernier pays. »

Rapin admire le génie politique & la modération prudente d'Elisabeth, mais il blâme sa dissimulation, dont « il peut à peine concevoir l'excès. » Comment donc s'étonner s'il est sévère pour la mauvaise soi de notre Henri IV envers cette reine, & pour le caractère peu honorable de ce

prince trop vanté, qui ne craignit jamais « de sacrisser ses anciens amis « qui étoient hors d'état de lui nuire, à ses plus mortels ennemis qui « auroient pu encore lui causer des embarras. » — (Hist. d'Angl., t. VIII.) p. 496.)

En poursuivant ce relevé des traits hostiles à la France, nous trouvons que Rapin enveloppe ce gouvernement & celui de l'Espagne dans une pareille accusation de bassesse, lorsqu'il voit ces deux grandes nations solliciter tour à tour l'alliance de Cromwell, avec un empressement basé sur la crainte qu'il avait su leur inspirer. Ce reproche paraît dur; mais il saut remarquer qu'il s'appuie ici sur le témoignage de Burnet (voy. t. x, p. 96), &, du reste, quelques pages plus haut, il explique les motifs politiques qui firent abandonner la cause de Charles ser par la France, motifs qui font comprendre, sans les saire approuver, les avances saites par ce gouvernement au Protecteur d'Angleterre.

Les rapports des deux cours devinrent plus fréquents & plus harmoniques sous Charles II, mais cet insouciant souverain se laissa abuser par Louis XIV, qui sut adroitement profiter de la passion de Charles & de celle de son successeur pour le pouvoir absolu, pour les engager dans des démarches contraires aux intérêts de leur royaume. Tel est le résumé de l'opinion de Rapin sur la nature peu loyale de l'appui que Charles trouva en France. Mais les exigences de la politique ne vont pas au même but que celles de la morale, & la raison d'Etat a un code spécial. On ne saurait donc faire un grief à Rapin de cette accusation de duplicité qu'il porte contre Louis XIV; elle ressort des événements mêmes, des pensions plus ou moins secrètes données par Louis à son beau-frère Charles, qui ne manqua pas, en retour, de servir efficacement son allié dans la médiation que les Etats de Hollande eurent l'imprudence de confier au roi vénal de l'Angleterre, médiation qui aboutit, en 1668, au traité d'Aix-la-Chapelle, lequel confirma, au préjudice des Etats, presque toutes les conquêtes de Louis.

Les intérêts politiques de la France commandaient, du reste, l'abais-

fement des Pays-Bas, & son gouvernement eut l'adresse de persuader au ministère de la Cabale, qu'après que la puissance des Etats serait anéantie, les deux souvérains travailleraient de concert, l'un aidant l'autre, à établir dans le royaume d'Angleterre le catholicisme, & sur le trône d'Angleterre le pouvoir absolu, ces deux rêves caressés des Stuarts, qui, trop bien servis par leurs ministres, ne saissirent de ces rêves que la réalité du supplice ou de l'exil.

Mais, si la France profita des sautes de l'Angleterre, Rapin lui rend cette justice qu'elle ne la poussa pas dans le précipice; tout au plus l'y retint-elle. Il publie une lettre de Louis XIV au comte d'Estrades, son ambassadeur en Angleterre, écrite à la fin de 1664, peu avant le début de la guerre, qui établit nettement, contrairement à ce qu'affirment la plupart des historiens anglais, que ce ne sut pas le roi de France qui excita la guerre entre l'Angleterre & les Etats (t. x, p. 223). Si Rapin n'avait pas cherché la vérité, n'eût-il pas laissé peser ce reproche sur Louis au lieu de le reporter sur le roi d'Angleterre, & d'en développer, à la charge de ce dernier, les sunesses conséquences?

Nous n'infisterons pas davantage sur ce sujet; en parcourant les points que nous avons effleurés, on verra que les lignes suivantes, qui sont le résumé des attaques que l'on a dirigées contre Rapin, présentent, avec ce que nous avons loyalement extrait de son œuvre, un contraste si sorcé qu'il touche au ridicule. «Rapin.... décrit les causes des événements, a soin de citer ses auteurs, mais il montre partout la partialité « la plus révoltante. Aigri par les persécutions qu'il avait éprouvées comme « protestant, il semble n'avoir pris la plume que pour venger ses injures « personnelles & décrier la France & son gouvernement. » (Quérard, France littéraire, art. Rapin-Thoyras.)

Nous n'avons pas entendu diminuer la responsabilité des continuateurs de Rapin-Thoyras, qui ne l'ont pas toujours imité dans sa modération; mais si l'on trouve dans leur travail quelques dispositions peu favorables à la France, quelques accusations violentes ou inexactes, ce n'est pas à leur prédécesseur qu'elles doivent être imputées. Disons encore que, dans tout le règne de Jacques II, Rapin passe sous silence les persécutions que ses coreligionnaires sousstraient en France à cette époque. Il se contente de dire que ce prince « reçut savorablement les « François protestants qui venoient se résugier en Angleterre, pour se « mettre à couvert des rigueurs qu'on exerçoit contre eux en France (1).» Voilà tout. Une mention si discrète n'est pas la marque d'un cœur « aigri, » & ne saurait passer pour le langage d'un renégat de patriotisme, qui ne cherche « qu'à venger ses injures personnelles. »

Enfin nous citerons, à la justification de Rapin-Thoyras, quelques appréciations de Lesebvre de Saint-Marc (Présace de son édition, p. xxiij & xxiv), qui a porté sur cet historien un jugement équitable & vrai. Il l'absout des reproches que l'on a adressés à son impartialité dans l'exposition des affaires politiques, mais il ne sait pas difficulté de convenir que cet auteur n'a pas toujours fait resplendir le rôle de la France dans ses constits avec son orgueilleuse rivale, & qu'il serait imprudent de ne juger que d'après lui de certains événements dans lesquels sa patrie se vit engagée. Toutesois, & nous l'avons montré, il n'a pas cherché par une mesquine vengeance à atté nuer volontairement les triomphes & les gloires de la France, & d'ailleurs ces endroits où l'homme & l'exilé se souviennent de ce que l'historien devrait oublier,

⁽¹⁾ T. x, p. 630. Voy. auffi ci-deffus, p. 129. — « Comme la Vérité & l'Impartialité font les premières & les principales choses qu'on demande d'un historien, il sustit de dire en deux mots qu'il n'y a aucune raison, ni aucun motif, qui ait pu engager l'auteur dans aucune partialité pour ou contre l'Angleterre, ou pour ou contre quelqu'un des Etats voisins. Sa vie a été presque également partagée par le séjour qu'il a fait en France, en Angleterre & en Allemagne. Depuis qu'il a commencé à écrire cette Histoire, il n'a eu ni charge, ni emploi, ni pension, & n'a exercé aucune prosession qui puisse l'engager à être partial pour une nation plutôt que pour l'autre : & comme il n'a jamais reçu aucun biensait particulier d'aucun des Etats qu'on vient de nommer, il n'a aussi jamais eu aucun sujet de se plaindre qu'on lui ait sait la moindre injustice. • (Préface de Saint-Marc, p. viij, début du Plan de l'Histoire d'Angleterre, composé par Rapin lui-même.)

font en bien petit nombre, & dans beaucoup d'autres « il laisse entrevoir « un cœur vraiment françois. » Si sa narration laisse parsois « apercevoir « de quel côté l'entraînoit le penchant de son cœur...., » il raconte cependant les saits en spectateur qui sait cacher l'intérêt qu'il y prend; &, suivant sa méthode ordinaire, il appuie ou résute dans ses réslexions les sentiments des dissérents partis.

C'est cette « méthode ordinaire » qui est, à proprement parler, le vrai & folide fondement de l'impartialité de Rapin, confidérée d'une manière plus générale que nous ne venons de le faire. Combien d'auteurs, inspirés par le fanatisme politique ou religieux, ou volontairement astreints à un système historique arbitraire, ne se sont aucun scrupule de suivre de présérence tel ou tel historien, guidés dans leur choix & dans leur critique, moins par l'intérêt de la vérité que par celui de leurs passions ou de leur système? C'est à ceux-là que le lecteur peut dire: Timeo hominem unius libri, & il aura raison. Tel n'est point Rapin-Thoyras, & il suffit, pour se convaincre de l'équité sermement voulue qu'il a mise dans ses jugements, de lire entre autres les pages intéressantes qu'il a consacrées à la consciencieuse critique & à la comparaison des historiens Cambden, Buchanan & Melvil dans la délicate appréciation de la rivalité d'Elisabeth & de Marie Stuart. (t. v11, pp. 250 & seq.) Encore que ses préférences soient pour Elisabeth, il ne laisse pas de la juger avec sévérité, & montre tout l'arbitraire de la procédure inique & violente qui consomma la ruine de la reine d'Ecosse. Il convient qu'il est difficile de juger équitablement la reine Elisabeth, « parmi les contrarietez qu'on trouve dans les « historiens qui ont parlé d'elle. » Ses panégyristes ne donnent d'autres motifs de ses actions, « que la gloire de Dieu & le bien de ses sujets. » Sous le voile de son zèle pour la religion protestante, ils ont pallié plusieurs de ses actes véritablement dignes de blâme; d'autres ont appelé sa prudence hypocrisie, sa politique sourberie, & slétri sa vie privée des plus atroces calomnies. Ramenant à leur juste valeur ces appréciations également erronées, Rapin nous montre que la conduite de cette grande princesse sur constamment dirigée par ces deux maximes: s'attirer l'affection de ses sujets & somenter des divisions parmi ses adversaires; affermir sa puissance au-dedans & désendre sa couronne contre les puissants ennemis qui, malheureusement pour Marie Stuare, sirent de cette reine infortunée le drapeau de leurs agressions ouvertes ou cachées.

Ayant pris à tâche de ne puiser qu'aux sources les plus pures & les plus dignes de foi, Rapin-Thoyras résolut de ne tenir compte d'aucura historien moderne pour toute la partie de son histoire qui précède le règne de Henri VIII. Il suivit les vieux chroniqueurs que nous avons nommés ailleurs, les comparant les uns avec les autres lorsqu'ils traitaient des mêmes sujets & en dégageant la vérité probable lorsqu'elle n'était pas certaine, avec une judicieuse patience. S'il y a contradiction entre les divers historiens qui rapportent un même fait, nous le verrons examiner scrupuleusement la valeur des preuves de chacun d'eux, mais pour peu que le doute ne soit pas absolument écarté, il laissera au lecteur le soin de se décider, plutôt que de risquer par une conclusion trop hâtée, de fausser la vérité. Ainsi, lors de la guerre entre Edouard III & Philippe de Valois, nous le voyons suspendre un jugement faute de certitude de date; il s'abstient de condamner l'un ou l'autre des belligérants, « y ayant des deux cotez des raisons assez fortes pour l'attaque « & la défense. » C'est particulièrement sur le gain ou la perte des batailles qu'il est le plus sobre de jugements. Tantôt c'est parce que « ceux qui en ont parlé n'ont pas beaucoup de connoissance dans « l'art militaire » (bataille de Tawnton, guerre des deux Roses, 1461), tantôt parce que « les historiens des deux partis ne se font pas grand « scrupule de décider en leur faveur une action dont l'issue a été dou-« teuse.» S'il s'abstient de rappeler, d'après d'autres auteurs, les harangues de Richard III & de Henri de Richemont avant la célèbre bataille de Bosworth, qui termina la guerre civile en 1485, « c'est qu'il n'est pas « trop certain qu'elles aient été prononcées. »

Nous ne citons ces faits de détail que pour montrer la conscience de Rapin en fait d'exactitude & de véracité. Voyons maintenant comment il en use avec les grands faits historiques dont les causes & les résultats sont inégalement & diversement appréciés par les auteurs qui les ont rapportés.

S'il est une matière contestée & jugée contradictoirement, c'est assurément les événements & les circonstances de la guerre d'Ecosse sous Edouard I^{or}. La passion a toujours égaré les historiens des deux nations : les uns ont accusé le roi d'Angleterre d'une fourberie insigne, d'une criminelle & insatiable ambition, les autres ont vanté sa modération, fon heureux courage & sa gloire. Que fait Rapin? Il rapporte, pour le discuter ensuite, le long mémoire dressé par ordre d'Edouard à l'appui de ses prétentions; il fait la part de l'animosité des deux partis, il résume équitablement les dires des Anglais & des Ecossais sur cette question délicate, & arrive à cette conclusion, que la vérité est dans ce moyen terme, favoir: qu'Edouard Ier a voulu s'emparer, non de l'Ecosse ellemême, mais de la suzeraineté définitive de l'Angleterre sur ce royaume; & tout en justifiant ce monarque des accusations outrées de ses adverfaires, il n'en condamne pas moins son ambition, point de départ de cette guerre funeste, qui, reprise sous ses successeurs, a fait couler des flots de sang. Si Rapin est favorable aux barons irrités de la lâche condescendance d'Edouard II pour ses favoris, qui abusent indignement du pouvoir que le roi leur abandonne, & s'il justifie les seigneurs anglais d'avoir cherché à reconquérir par la force leurs priviléges amoindris & bafoués, il condamnera la violence de ceux d'entre eux qui, au mépris des lois, mettent à mort Gaveston sans forme de procès.

« Les historiens partiaux, dit Rapin-Thoyras dans le Plan que son « dernier éditeur a reproduit & continué en le complétant, ne se sont « pas toujours un scrupule de passer sous silence certains faits, quelque « vrais qu'ils soient. Mais comme une même action est bonne ou mau-« vaise, selon que le principe auquel elle se rapporte est bon ou mauvais, « l'auteur a pris soin d'expliquer les principes des deux partis & de les « appuyer des preuves les plus sortes qui se puissent trouver. »

Laissant libre d'ordinaire le jugement de ceux auxquels il s'adresse, Rapin, qui semble souvent s'inspirer de l'axiome célèbre de Quintilien, ne s'écarte de cette règle classique que dans le cas où l'un des deux principes en présence paraît manisestement saux, & il se contente rarement alors d'une affirmation sans preuves.

Plus d'une fois Rapin met en garde ses lecteurs contre les afsertions des auteurs qui, écrivant sous les règnes de la maison de Lancastre, ont jeté à trop pleines mains l'injure & la calomnie sur les princes & les partisans de la Rose blanche. Certes, il stétrit énergiquement l'infâmie, la duplicité & la cruauté de Richard III, mais il ne craint pas de relever, dans l'intérêt de la vérité, plus d'une accusation dont ce prince sut l'objet contre toute vraisemblance. On ne tarde pas à s'apercevoir, en lisant l'Histoire d'Angleterre, — & il nous serait facile d'en multiplier les exemples, — que la justice & la vérité sont les grandes préoccupations de l'auteur, & pour ainsi dire, les seules passions avec lesquelles il écrit les annales d'un grand peuple.

Il est quelques-uns des souverains de l'Angleterre dont Rapin a traité les règnes avec une prédilection singulière: tels sont les règnes de Jean-sans-Terre, à cause de l'émancipation due à la Grande Chartre, d'Edouard III, où Rapin consacre à la vie du Prince Noir & aux affaires d'Ecosse deux fragments remarquables, l'un par le style, l'autre par l'érudition & la dextérité avec laquelle il débrouille l'écheveau compliqué des prétentions des rois d'Angleterre sur l'Ecosse; celui d'Henri V, auquel, avec l'appui des Ales de Rymer, il rend une éclatante justice, saisant voir que ce prince a été l'un des plus glorieux & des plus sages souverains qui aient gouverné l'Angleterre. L'établissement de la Réforme en Angleterre, & ses immenses conséquences, le long règne d'Henri VIII, l'état si compliqué de l'Europe & de l'Italie en particulier, théâtre des rivalités & des intrigues des Jules II & des Léon X, des

Ferdinand d'Aragon & des Charles-Quint, des Henri VIII & des François Ier, sont l'objet d'une minutieuse étude, où la sagacité, l'habileté de Rapin parviennent à rendre claire & lumineuse une période historique des plus compliquées. C'est un morceau à lire, & à lire avec fruit, que l'exposition des affaires d'Italie au commencement du XVIe siècle. (Voyez Histoire d'Angleterre, t. vi, pp. 11, 36 & 82.) L'auteur y met en présence de grands acteurs & de grands intérêts; il y montre le loyal & trop scrupuleux Louis XII aux prises avec la fourberie de Ferdinand d'Aragon, avec les variations trop habiles de la Cour de Rome, avec les hésitations calculées de l'empereur Maximilien. Au milieu d'eux, le crédule & présomptueux Henri VIII donne tête baissée dans tous les piéges que ses prétendus alliés tendent à sa vanité & à son incapacité politique, jusqu'à ce que le génie d'un Wolsey le rende, par procuration, l'arbitre de l'Europe. Il faut joindre à ce passage remarquable de l'Histoire d'Angleterre, les quatre portraits politiques du Pape & de l'Empereur, de François I^{er} & d'Henri VIII, tracés de main de maître par Rapin, esquisses vigoureuses & franches, qui, faisant connaître les caractères, les ambitions secrètes ou avouées de ces potentats & servant d'introduction au récit de leurs démêlés, justifient cette réflexion de l'auteur : « Les intérêts des princes donnent à l'histoire une clarté que l'on y cherche vainement sans ce secours. » (Voy. t. vi, pp. 136 & 147.) Après avoir déterminé avec un soin particulier, à travers les contradictions des historiens, la part presque égale qu'eurent François Ier & Charles-Quint dans la rupture éclatante & sanglante de leur alliance éphémère (1), & déduit avec un rare talent les raisons politiques qui détachèrent Henri VIII de l'alliance impériale & le liguèrent avec la France, Rapin abandonne l'hif-

⁽¹⁾ Rapin réfute Mézeray, qui avait avancé que François le, par générofité, ne déclara pas la guerre à l'empereur, dans le temps que celui-ci accomplit sa malencontreuse expédition d'Afrique en 1541, & il fait voir que le roi-chevalier avait eu des motifs moins magnanimes de suspendre se préparatifs contre Charles-Quint.

toire des rapports internationaux de l'Angleterre, pour ne plus s'occuper que de ceux du roi & du Parlement. Après nous avoir fait affister à la grande affaire du divorce (1) (à laquelle il affigne des causes moins romanesques que la passion du roi pour Anne de Boleyn), affaire qui était, dit-il, « tellement liée avec les affaires étrangères qu'on ne peut guère juger nettement de celles-là sans bien entendre celle-ci, » & aidé des cases de Rymer, l'historien expose la suite du long règne d'Henri VIII & le développement de son pouvoir arbitraire; il slétrit la honteuse conduite du Parlement, dont la complaisance pour le maître atteignant les dernières limites, permit au souverain de porter légalement les plus graves atteintes à la liberté & aux priviléges de se sujets. (Voy. t. vi, p. 427.)

Dans toutes ces questions controversées ou délicates, & dans nombre d'autres, Rapin ne nous paraît guidé que par l'amour de la vérité, & la modération avec laquelle il s'exprime sur l'établissement de la Résorme en Angleterre, la bonne soi avec laquelle il montre le peu de part que l'excellence des doctrines nouvelles eut à ce grand événement, amené presque entièrement par des causes personnelles & politiques, est une preuve assez importante de son impartialité. Il prévient toute illusion sur les motifs qui ont poussé Henri VIII à se séparer de Rome. « Ses lumières, dit-il en parlant de ce prince, se réglèrent toujours à la mesure de ses intérêts, » & tous les changements qui se sont faits sous son règne concouraient à établir son pouvoir absolu sur ses sujets. L'intérêt particulier de ce prince à secouer le joug de Rome est si visible que ses ennemis ont pu dire que la Résormation ne sut établie en Angleterre que dans des vues politiques. Cette imputation trop absolue est vraie par rapport à Henri VIII; elle est fausse

⁽¹⁾ A l'occasion de l'affaire du divorce, Rapin oppose Burnet à Sanders, auteur de l'Histoire du Schisme d'Angleterre; il fait voir que Burnet a si bien réfuté ce dernier, que personne de bonne soi ne peut ajouter créance aux fausset palpables de cet auteur, & que l'on doit admettre avec Burnet, que le divorce a été un accident qui a déterminé la réformation, mais qu'il n'en est nullement la cause. (Voy. Hist. d'Anglet., t. vi, p. 255.)

par rapport à ceux qui ont désiré, sollicité, affermi la Résormation dans leur pays, aux Cranmer, aux Cromwell (1), aux Latimer. Rapin s'est principalement servi, pour cette matière, mais en la contrôlant par d'autres auteurs & par les cAlles de Rymer, de l'Histoire de la Résormation de l'évêque Burnet, ouvrage capital comme recherches & érudition, quoique écrit souvent avec une passion qui se retrouve dans les autres ouvrages de l'évêque de Salisbury.

Mais, dans aucune partie de son Histoire, Rapin ne prend plus de précautions pour éviter toute erreur, ne cherche plus à s'entourer de garanties incontestables, ne multiplie avec plus de profusion les citations originales que dans l'exposé des règnes des Stuarts & surtout dans celui de Charles Ier. Il avait longtemps hésité à continuer au-delà de 1640 (2) l'histoire de ce règne si tragiquement célèbre, sentant toutes les difficultés qui l'attendaient, mais une fois son parti pris, son système arrêté dans sa tête, il marche jusqu'au bout, & d'une ferme logique il déduit les conséquences des principes qu'il a posés. Cette franchise, cette recherche opiniâtre & presque impitoyable de la vérité, ne sut pas du goût de tout le monde en Angleterre & souleva contre lui des animosités & des récriminations dont nous avons déjà parlé. Sans nous y arrêter davantage, nous avons à examiner quel était le système de Rapin-Thoyras, à apprécier sa valeur, à justisser son application.

On est tout d'abord frappé du développement considérable que l'auteur a donné aux règnes des Stuarts par rapport au reste de l'Histoire d'Angleterre. Plus du tiers de la matière de cet ouvrage (3) est consacré au

⁽¹⁾ Il ne faut pas confondre Thomas Cromwell, fils d'un ferrurier, mais élevé par fes talents aux fonctions éminentes de Vice-gérant du roi pour les affaires éccléfiaftiques en 1536, avec fon descendant substitué, Olivier Williams, qui a donné au nom de Cromwell un éclat nouveau sous lequel a disparu la gloire du réformateur son aïeul, qui illustra le premier ce nom prédestiné. (Voy. t. vi, pp. 388 & 422.)

⁽²⁾ Voyez la note de la p. 238.

⁽³⁾ Nous ne parlons ici que du texte pur & simple de l'Histoire d'Angleterre, dù à Rapin-Thoyras

XVIIº siècle, pendant lequel leur maison régna sur la Grande-Bretagne.

L'importance des faits rapportés par l'historien, celle qu'il attachait à la démonstration de son système, & l'usage de documents de plus en plus nombreux qu'il mettait en œuvre sont les causes de ce développement anormal donné à cette partie de son histoire.

Afin de faire bien comprendre le but que Rapin s'était proposé d'atteindre en écrivant les règnes des Stuarts, il est nécessaire de donner une idée sommaire de ses tendances au point de vue politique.

Rapin connaissait trop bien l'histoire pour que les républiques des anciens âges lui parussent d'enviables sormes de gouvernement; il savait tout ce que ce nom de république, symbole de la démocratie d'aujourd'hui, cachait d'oppression & d'arbitraire; il rendait grâce à Dieu de ce que l'esclavage, élément nécessaire des libertés grecques & romaines, ne pouvait plus faire partie des institutions modernes; il n'était donc pas partisan de la liberté absolue, & la manière dont il juge les doctrines & les actes des Puritains & des Indépendants de 1640 le fait aisément comprendre. Mais, s'il était monarchique par tradition, par conviction personnelle, par toute l'admiration qu'il prosessait pour la constitution d'Angleterre, il n'était pas non plus partisan de la monarchie absolue, il aimait la liberté, & le développement de son système n'est qu'une éloquente protessation contre le despotisme, les abus du pouvoir, le mépris des lois & des droits consacrés.

Dès lors, si l'on met en présence un historien pénétré de l'excellence des principes dont de telles idées sont les conséquences, qui croit que l'exercice du pouvoir royal est compatible avec une sage liberté contenue par le frein légal, & des souverains imbus de principes tout opposés, qui n'ont d'autre désir que de se mettre au-dessus des lois, qui voudront restreindre ou annuler, selon leur bon plaisir, toutes les garanties autresois obtenues par leurs sujets contre l'excès du pouvoir royal & consacrées par plusieurs siècles, qui lèveront des taxes arbitraires & multipliées, qui se feront un jeu de manquer à leurs engagements, on ne s'étonnera

pas de voir l'historien condamner ces rois & leurs ministres, & montrer que leurs fautes ont été l'instrument de leurs malheurs. C'est là tout le système que Rapin-Thoyras a suivi dans les règnes des quatre Stuarts. Les historiens royalistes ont voulu faire regarder Charles Ier comme le martyr de la royauté méconnue & insultée; ils ont paré leur héros de toutes les vertus & ils ont glissé sur les imprudences, les erreurs, les fautes, les saiblesses de ce malheureux prince dont le père prépara la ruine, & dont les fils perdirent le trône qu'un coup de fortune leur avait rendu.

Imbu dès l'enfance des maximes du pouvoir absolu & du droit divin des rois, Charles monta sur le trône avec des qualités éminentes, dont plusieurs étaient des vertus, mais il y monta avec la ferme & désastreuse conviction que le pouvoir absolu était sa prérogative héréditaire, que les libertés & les priviléges accordés par ses prédécesseurs à leurs sujets étaient de simples concessions de la volonté du prince, & que le pouvoir royal qui les leur avait accordées était également libre de les révoquer ou de les restreindre. Charles ser affecta de mépriser les Parlements, de ne les considérer que comme des fournisseurs de subsides; il usa de violence envers plusieurs membres de ces assemblées, & de duplicité dans la plupart des messages qu'il leur adressa (1). C'est là du moins ce qui arriva

Pour la religion, l'auteur ne croit point que le projet du roi & de ses ministres ait été de rétablir



^{(1) •} Les deux causes principales des malheurs de Charles I", dit Hallam, furent son désaut de jugement dans les affaires & son manque de bonne soi vis-à-vis de son peuple. (Borghers, Précis de l'Histoire de la conflitution d'Angleterre, d'après Hallam, p. 164.)

[«] Ils n'exprimoient point leurs véritables penfées, en se parlant mutuellement », dit Rapin en parlant des requêtes & des messages qu'échangeaient le roi & les Communes, « & cependant « ils s'entendoient parsaitement, quoiqu'ils fissent semblant de ne pas s'entendre. » A l'occasion de ces nombreux documents, il est à remarquer que Rapin publie toutes les pièces qui peuvent servir à la justification du roi dans ses démêlés avec le Parlement, tout en faisant voir (comme pour la réponse du roi à la remontrance du 19 mai 1642, qu'il donne in extenso (t. 1x, p. 242), comme résumant les griess de chaque parti), la saiblesse ou la mauvaise soi des arguments qu'invoquent tantôt le roi & tantôt le Parlement, quelquesois tous les deux.

Nous croyons utile d'indiquer ici les principaux points fur lesquels s'appuie le fystème de Rapin. Le lecteur en appréciers mieux la nature des attaques dont il a été l'objet.

durant les quinze premières années de son règne, & sur quoi ses partisans ont volontairement sermé les yeux. « Je me propose de faire voir toutes « ces choses d'une manière claire & précise, dit Rapin, dont nous voudrions

la religion catholique, mais il donne les causes nombreuses qui donnèrent de la consistance à ce bruit répandu en Angleterre, qui eut pour réfultat de groffir le parti des presbytériens de tous les anglicans qui avaient à cœur les intérêts de leur conscience. Les mesures arbitraires & inopportunes que prit Charles contre l'Eglife d'Ecosse, enfantèrent la ligue célèbre du Covenant, qui créa au roi d'Angleterre de multiples embarras ; elles affermirent plusieurs membres du Parlement dans la pensée que le roi voulait affujettir son royaume à sa seule volonté, non plus comme Henri VIII, en dirigeant le Parlement à fa guife, mais en prétendant se passer d'un contrôle incommode. Le caractère personnel du roi, qui mêlait à une humeur fière & inflexible urae fecrète méfiance de lui-même, qui le portait à préférer toujours les fentiments d'autrui aux fiers propres, le rendait dépendant de ses conseillers, qu'il choisiffait malheureusement consormément à fes propres inclinations, & les Buckingham, les Strafford, les Laud, peuvent affumer une grande part des fautes & des malheurs de leur maître. Entre autres idées fauffes, ils lui fuggérèrement l'opinion que la feule crainte tenait la plus grande partie du peuple dans le parti des Communes, & qu'en fournissant au peuple quelque bonne occasion de lever la tête, on forcerait la main aza Parlement & on l'amènerait à figner une paix fans conditions; & cette autre, aussi illusoire, qu'il n'y avait pas un feul homme dans le parti du Parlement qui fût convaincu de la justice de la caufe qu'il foutenait. (Voy. t. IX, pp. 460 & 470). Les fautes fur lesquelles Rapin infifte le plus, font la rupture précipitée du Parlement de 1640 & l'imprudence avec laquelle fut convoqué le fuivant. l'opiniâtreté du roi fur la question des divers droits des évêques, la fatale démarche que lui fuggéra Digby de faire accuser de haute trahison six membres influents des Communes. « Depuis ce temps, dit Rapin-Thoyras, il ne fut plus question de savoir s'il falloit borner le pouvoir du « roi, mais de favoir jusqu'à quel point il devoit être borné, ceux qui jusqu'alors avoient été les « plus modérez ayant perdu entièrement le doute où ils avoient été touchant la fincérité du roi. » (T. IX, p. 206). En vain, depuis cette époque, le roi fit-il des concessions, elles arrivèrent toujours trop tard. L'affaire si grave de la Milice sit voir au roi dans quel abîme il avait été entraîné : il comprit qu'il n'y avait plus de milieu pour lui entre la fervitude ou le pouvoir abfolu, il rompit complètement avec le Parlement en tentant de surprendre Hull & en se retirant à Yorck. La bannière royale y est déployée, la lutte à main armée commence, les champs d'Edge-Hill, de Marston-Moor, de Naseby, se rougissent du sang anglais, & les déclarations, les remontrances, les réponses, se succèdent jusqu'à l'enlèvement du roi par l'armée, où les Indépendants s'opposent déjà au Long Parlement que renversera bientôt la révolution de 1648. C'en est fait de Charles Stuart : le roi finit où le martyr commence, & par un fingulier contrafte, Rapin, qui a prodigué les documents pour appuyer son système, n'entre dans aucun détail sur le procès de Charles I", & renvoie à un petit livre publié en 1650 à Londres, intitulé : La véritable histoire du procès de Charles I". Il fait suivre cet avis de considérations importantes dans lesquelles il expose les torts du roi & les raisons que faisait valoir le Parlement pour soutenir le droit qu'il prétendait avoir de juger légalement Charles I^{er}, comme aussi celles qu'invoquait le parti royaliste contre

pouvoir citer tout le remarquable passage où il analyse les caractères & les maximes qui dirigèrent la conduite de Jacques I^{er} & de son successeur :

- « Ce ne sera pas par des raisonnements & des conséquences, mais par
- « des faits qui ne sont point contestés, par des pièces justificatives de
- « tout ce que j'avancerai, & enfin par la conduite même du roi, laquelle
- « ses partisans les plus zélez n'ont pas même entrepris de justifier, autre-
- « ment que par un silence affecté, ou du moins en passant fort légérement
- « fur les quinze premières années de son règne (Hist. d'Angl., t. VIII, p. 372).

Pour l'intelligence du système dont Rapin s'est servi, il n'est pas superflu de lire les Considérations sur les auteurs qui ont écrit l'histoire du règne de Charles Ier (Voy. Histoire d'Angleterre, t. VIII, p. 358). Dans ce travail préliminaire, l'auteur met en présence quatre ouvrages, dont les quatre auteurs, Rushworth, Francklin, Nalson, Clarendon, ont écrit à un point de vue fort différent; le premier n'ayant publié ses Collections, que dans le but évident de décrier la conduite du roi & de favorifer la cause du Parlement, les autres ayant écrit dans le but ayoué de soutenir la cause royale. Rapin-Thoyras discute les griefs qui ont été reprochés à Rushworth par ses antagonistes politiques, & montre qu'ils ne sont pas suffisants pour ôter toute créance & toute valeur à un ouvrage qui est presque l'unique source des matériaux nécessaires à ceux qui écrivent l'histoire de ce règne, & dans lequel ses adversaires euxmêmes ont été forcés de puiser la majeure partie de ceux dont ils se sont servis. Nous n'entrerons pas dans le détail des trois systèmes qu'exam ine Rapin, celui des partisans du Parlement, celui des royalistes absolus, celui des royalistes anti-presbytériens. Il nous sussira de rapporter ici sa conclusion: « Pour moi, qui ne me suis engagé dans aucun des deux

l'iniquité & l'illégalité d'une telle procédure. Rapin termine ce règne en racontant la fin courageuse du roi, & le justifiant du reproche d'avoir voulu établir le papisme, il rejette ses malheurs sur ses conseillers & montre que ses défauts surent une suite & une dépendance du dessein « qu'il « avoit formé d'affervir l'Angleterre à sa seule domination. »

« partis, & qui n'ai eu pour but que de chercher la vérité, je ne me « suis pas cru obligé de suivre aveuglément l'un ou l'autre des deux « systèmes; mais j'en ai établi un qui est un composé de tous les deux, « en y ajoutant ce qui leur manque. C'est aux lecteurs à juger s'il est « assez bien lié pour leur donner une connoissance distincte des affaires « de ce règne. S'il semble quelquesois que je panche d'un des côtez, « c'est parce que je n'ai aucune raison de m'éloigner de la vérité, & « que je suis persuadé que le Roi & le Parlement avoient beaucoup de « tort l'un & l'autre, quoique non pas toujours & dans les mêmes « occasions. » (Cf. Plan de l'Histoire d'Angleterre, p. xviij.)

Ainsi donc, lorsque Rapin cite le règne de Charles I^{er} comme étant bien appuyé par la critique historique (voy. ci-dessus, p. 251, note 1), il a raison, car en aucun autre endroit il n'accumule plus de preuves, plus de pièces, plus de discours officiels, plus de documents, que dans l'histoire des quinze premières années du règne de Charles I^{er}, pour en tirer, avec autant de sagacité que de logique, les conclusions les plus équitables & les plus satisfaisantes pour des esprits non prévenus.

Aussi a-t-on sait remarquer avec justesse, combien, dans l'exposition des règnes de Charles Ier & de Jacques II, où il a pour but de montrer que ces deux princes surent les premiers artisans de leurs malheurs, & que la nation anglaise réclama justement, quoique avec une violence condamnable, le rétablissement de ses libertés violées, « combien « Rapin-Thoyras est maître de lui-même, combien il lutte contre ses « affections particulières; il est quelquesois comme prêt à céder à leurs « conseils, mais la raison le rappelle & l'attache, si ce n'est à la vérité, « au moins à ce qu'un examen attentif lui a fait prendre pour elle. Que « peut-on demander de plus à la raison humaine? » On s'étonnerait à plus juste titre de ne trouver dans une œuvre humaine aucun restet des blessures de l'âme, aucun regret pour la patrie absente. A l'égard de la Révolution de 1688, en a-t-il approuvé les causes, les actes, les résultats? Certes, il pouvait, dans ces grands événements politiques,

où il avait été acteur & dont il devenait l'historien, il pouvait laisser parler ses présérences; là moins qu'ailleurs on eût pu l'en blâmer. Il fait taire ses sympathies, il raconte les faits, il les apprécie, mais son impartialité n'éclate jamais plus grande que dans ces deux derniers volumes de son Histoire, œuvre posthume, en quelque sorte, dont il laissa les manuscrits à sa famille & qui ne surent publiés que quelques années après sa mort.

Restent les reproches qui s'adressent au protestant résugié, au calviniste presbytérien. Alors même qu'elles se voilent d'impartialité, lorsqu'il apprécie les faits politiques de l'histoire qu'il écrit, les sympathies de l'historien protestant ne doivent-elles pas être pour le parti de la liberté de conscience & d'action, contre celui du despotisme politique & religieux, pour les Whigs contre les Torys, pour le roi d'adoption de l'Angleterre protestante contre les Stuarts catholiques? On ne pouvait s'attendre à ce qu'un sectateur de Calvin jugeât les événements religieux de l'histoire avec un esprit entièrement dégagé de ses croyances, & cependant c'est un catholique qui en fait l'aveu, « si l'on peut à cet « égard accuser Rapin d'être partial, il l'est beaucoup moins que ses pareils « n'ont coutume de l'être (1). Quiconque a dit le premier, ajoute « Saint-Marc, qu'un historien ne devoit être d'aucune religion, comme " d'aucun pays, ou connoissoit mal la nature de l'homme, ou n'avoit « aucune idée de l'empire que la Religion prend sur les esprits qu'elle a « persuadés. Il est plus sensé de prendre les historiens pour des hommes. « Passons-leur l'amour qu'ils ont pour leur pays, estimons l'attachement « qu'ils témoignent à leur religion, & quand nous rencontrerons des « écrivains qui, dans l'art de présenter & de dire la vérité, ne se laisse-« ront conduire que par l'amour de la patrie & le zèle de la religion,

⁽¹⁾ Lesebvre de Saint-Marc. — *Préface* de son édition, p. xxIV. — Cf. l'appréciation que sait Rapin de la Saint-Barthélemy • hautement approuvée à Rome. • (T. VII, p. 341.)

« renfermés l'un & l'autre dans de justes bornes, comptons-les hardi-« ment au rang des historiens les plus sidèles & les plus sincères. »

Quelle que soit la modération dont sont généralement empreints les jugements de Rapin-Thoyras, on ne saurait disconvenir qu'il s'en départ plus d'une sois dans ceux qu'il porte sur l'Eglise catholique romaine; quelques-uns d'entre eux sont frappés à l'empreinte d'une indignation que son âme honnête ne peut maîtriser. Il est l'ennemi déclaré des abus, de la fraude, de l'oppression morale & matérielle, & c'est là son honneur de n'avoir jamais pactisé avec l'injustice & constamment haï l'iniquité; s'il est l'adversaire irréconciliable de la Papauté, c'est que cette formidable puissance n'a que trop souvent mis de pareils moyens au service de sa domination temporelle & spirituelle.

L'étude attentive des rapports si variés de l'Angleterre avec Rome, la connaissance approsondie qu'il avait acquise du génie de la nation anglaise, « dont les dispositions envers les papes surent longtemps « contraires aux intérêts de ses rois (voy. t. vi, p. 299), » lui ont permis de toucher du doigt les causes de l'agrandissement, du déclin & de la ruine de la puissance pontificale en Angleterre.

Croissante depuis les premiers temps de la conquête, envahissante sous saint Anselme de Cantorbéry, & lors des démêlés célèbres de Henri II & de Thomas Beckett, parce que « les intérêts du clergé étaient alors volontairement confondus avec ceux de Dieu même, » l'humiliation de Henri est le signal d'une réaction sourdement grandissante, contre ce clergé avec lequel « il n'y a aucun amendement à faire, à moins qu'on ne lui cède tout(1). » L'empire de Rome sur l'Angleterre sut à son apogée sous Innocent III, qui, à la faveur du pouvoir qu'il s'était arrogé, jetant l'interdit sur la nation tout entière, traitait ce royaume comme un pays conquis. « En ce malheureux siècle, dit Rapin, la Cour de Rome avoit

⁽¹⁾ Hiftoire d'Angleterre, t. 11, p. 210.

« perdu toute pudeur (1), » fa vénalité, sa rapacité, son orgueil, avaient comblé la mesure. On la voit publier une croisade; & les princes qui se croisent à sa voix se soustraisent publiquement, moyennant une somme d'argent fixée sans pudeur & acceptée sans honte, à l'obligation qu'ils ont contractée d'aller combattre les insidèles (2). Le mauvais succès des affaires de Sicile, sous Henri III, sut un bonheur pour l'Angleterre, en ce que cet échec, qui humilia l'ambition royale, diminua, du même coup, le crédit de la papauté en ce pays.

Il nous suffira de recueillir quelques-unes des appréciations de Rapin pour montrer quel était son sentiment sur les papes & sur le clergé; on peut trouver ces jugements sévères, mais l'on ne peut les trouver injustes, quand, avec cet historien, on passe en revue toutes les occasions où l'ambition, la duplicité & la vénalité de Rome se montrèrent à découvert, principalement avant la Résorme (3).

C'est ainsi qu'il peindra la lâcheté du clergé en présence des princes

⁽¹⁾ Histoire d'Angleterre, t. 11, p. 485.

⁽²⁾ Id., t. 11, p. 422.

⁽³⁾ Voyez les motifs de la canonifation de faint Anfelme de Cantorbéry (t. 11, p. 100); les miracles prétendus multipliés avec foin autour de la tombe de Thomas Beckett (p. 215); la confusion volontaire & intéressée du clergé avec l'Eglise, cause de nombreux abus & de la destruction de la discipline ecclésiaftique; l'exposition & la critique des cinq principes sur lesquels les papes avaient établi leur autorité, ainsi que les conféquences qu'ils en avaient tirées pour l'étendre de plus en plus (p. 541); l'état de l'Eglife depuis Edouard I' jufqu'à Richard I I, trèsimportant au point de vue des appréciations de l'auteur sur la cour de Rome (t. 111, pp. 142 à 364); le chapitre confacré au même fujet (t. v, p. 272), fur la fuperstition envahissant l'Eglife au x v' fiècle; les fubterfuges de Jules II & de Clément VIII, dans l'affaire des Bulles concernant l'affaire du divorce d'Henri VIII (t. v11, pp. 271, 273, 283, 289, 293), & la sévère appréciation de la conduite du pape Clément VII, dans la conduite duquel, en cette mémorable affaire, il n'y eut « aucune trace de justice & de religion, » (t. v1, p. 254), &c... Rapin s'en refère fouvent, dans fes attaques contre la cour de Rome, au témoignage du moine Mathieu Paris, mort en 1259, qui raconte avec candeur & exactitude dans son Historia Major la résistance de quelques souverains anglais aux entreprises des papes. Malgré tous les efforts que le clergé a faits pour discréditer cet auteur, on n'a jamais pu le convaincre de mauvaise soi, & c'est une merveille, observe Tindal, qu'une Hiftoire si hérétique soit parvenue jusqu'à nous. (Voy. Hifloire & Angleterre, t. 1, p. 300.)

puissants & qu'il le montrera pliant devant les sorts & insolent avec les faibles (t. 111, p. 67); que dans le chapitre intitulé Etat de l'Eglise, qui suit le règne de Richard II, Rapin ne développera pas moins de treize griefs principaux des Anglais contre les Papes. Au quinzième siècle, l'Etat de l'Eglise est plus déplorable encore : « La foi des chrétiens, « dit-il, n'a plus pour objet la justice de Dieu, la miséricorde, le mérite « de la mort de Jésus-Christ : la religion consiste uniquement dans « le culte de la Vierge & dans l'adoration des reliques. » Les conciles généraux sont tombés dans une désuétude systématique, les papes se sont faits le centre de la religion, & quels papes! La plupart d'entre ceux qui ne sont pas criminels, ne sont ni pieux, ni savants, & parmi ceux-là, il en est un seul à peine, que, selon les seules maximes du monde, l'on puisse regarder comme un honnête homme (1). Rapin établit que la politique constante des papes est de rendre leur pouvoir « illimitable, » & de régner sur les princes en fomentant entre eux des divisions, sans se mettre en peine de la justice, de la loyauté, de la religion. C'est ainsi, dit-il, que « les papes sont des ligues & entreprennent des " guerres comme princes temporels, & quand leurs affaires tournent « mal, ils se tirent d'intrigue comme chess de l'Eglise & vicaires de « Jésus-Christ (t. v1, p. 103). » Il nous serait facile de multiplier ces exemples : ils montreraient tous que si Rapin juge sévèrement l'Eglise romaine, il donne du moins de fortes raisons de ses appréciations.

Des reproches d'un ordre moins grave que ceux que nous venons de réduire à leur juste valeur ont été adressés à Rapin-Thoyras. On a critiqué son style: personne ne l'a fait de meilleure soi que lui-même, lorsqu'il convient, dans sa présace, qu'il n'avait pas assez bien étudié sa propre

⁽¹⁾ Il s'agit d'Adrien VI, qui occupa quelque temps la chaire de faint Pierre fous le règne d'Henri VIII, « bon homme, dit Rapin, d'un caractère bien différent de fes prédéceffeurs, qui auroit pouffé plus loin fes honorables démarches, fans les clameurs de fon confeil, qui ne pouvoit comprendre que la justice dût être le fondement de la politique. » (T. VI, p. 189.)

langue. Il s'était proposé d'écrire d'une manière simple & solide : sa simplicité, il en convient lui-même, est trop dénuée de correction & d'élégance, sa solidité dégénère parsois en sécheresse, & son style a quelquesois des négligences regrettables.

On ne saurait s'étonner, s'il est vrai que le style soit l'homme même, que la façon d'écrire de Rapin soit telle que celle de nombre d'autres réfugiés qui, ayant emporté dans l'exil leur langue toute faite, demeuraient à cet égard d'un demi-siècle en arrière, tant par souvenir, que parce que le milieu où ils vivaient était trop éloigné pour recevoir l'impulsion nouvelle de chaque progrès de la langue française. Plus encore que Durand, son continuateur, Rapin écrivait dans le style réfugié (1), & cette façon d'écrire était fertile en longueurs, en expressions vieillies, en tours usés. Comme le fit de son côté son oncle Pélisson dans ses ouvrages historiques, Rapin ne néglige pas les détails, il ne croit pas, comme l'écrira plus tard Voltaire, que les détails soient la vermine de l'histoire, il en connaît l'importance, mais il l'exagère parfois, tout en se désendant d'y insister. (Voy. ci-dessus, p. 286.) Ses réflexions sont d'ordinaire, au moins les plus longues & les plus importantes, divifées en plusieurs articles numérotés (2), ce qui ajoute peut-être à la clarté, mais alourdit fingulièrement l'intérêt & la suite du récit. Il écrit simplement d'ordinaire, & c'est avec une surprise qui n'a pas occasion de se renouveler que l'on trouve, sous la forme inusitée du dialogue, l'exposé d'une discussion au sujet de Wiclef, entre l'évêque de Londres, le lord Percy, & le duc de Lancastre.

Comme tous les écrivains, Rapin a des expressions favorites, qui

⁽¹⁾ Voyez la note 2, p. 262.

⁽²⁾ Nous citerons comme exemple, les réflexions que fait Rapin fur l'oppression dont les presbytériens furent l'objet sous Charles II de la part du clergé anglican (t. x, p. 200); les observations que présente l'auteur sur la réalité ambigué de la conspiration papiste (p. 387); celles qui lui sont suggérées par le procès & la condamnation des cinq jésuites en 1679 (pp. 416, 426, 458 & 459).

reviennent fréquemment sous sa plume, telles que « pousser sa pointe, rompre ses mesures. » Il en a de vieillies comme celles-ci : « Les Anglais, réduits en servitude (sous le Conquérant), étaient punis sans retardement pour des fautes légères. » Plus loin, parlant d'une rebellion étouffée par ce prince, il dira: « Le coup ayant manqué aux révoltés, ils firent leur soumission. » A telle période de la composition de son œuvre, correspond quelque locution savorite; dans les derniers volumes, & non auparavant, on rencontre très-fréquemment le terme d'assévération, qu'il emploie dans le sens d'affirmation, d'assurance. Sous Henri VI, il parlera du Conseil d'Angleterre où l'on avait fourré des créatures de la reine Marguerite, qui, plus tard, apprenant la défaite de Warwick & la ruine de ses dernières espérances, se laisse vaincre à la douleur. Pendant tout le règne de Henri VIII, il désignera sous le nom de Papar la dignité pontificale. Parle-t-il des propositions captieuses & inacceptables faites à Marie Stuart par Elisabeth, il dira que cette reine n'avait d'autre intention que d'amuser le tapis (1). Mais, par contre, quelques unes des formes de langage ou des expressions dont se sert Rapin-Thoyras auraient mérité de rester en usage, car elles sont vives, fortes & pittoresques. C'est ainsi qu'en faisant l'intéressant récit du complot des ducs d'Exceter & d'Albemarle contre Henri IV, il montre les conjurés prenant la résolution furieuse d'assassiner le roi. Plus loin, le comte de Warwick, « voyant que la fuite étoit déshonorable, » livre bataille à

⁽¹⁾ Si l'on s'étonnait de la vulgarité de certaines de ces expressions, si on les trouvait indignes de l'homme de lettres & de l'historien, le lecteur voudra bien considérer que nous les avons relevées avec affez de soin, & sans guère en laisser passer, dans les dix volumes composés par Rapin, faisant ensemble, sans parler de ses extraits de Rymer, plus de cinq mille cinq cents pages in-quarto, c'est-à-dire un nombre prodigieux de phrases, d'expressions, de mots. Nous ne les avons signalées que parce qu'elles sont une rare exception, en sorte que notre critique revêt plutôt la forme de l'éloge que celle du blâme. Qui voudrait s'engager à écrire un tel nombre de pages d'une manière constamment noble, pure, élégante & facile, sans incorrections & sans jamais se servir d'un terme bas ou seulement vieilli?

Edouard IV, il est vaincu, & le « Faiseur de rois » périt les armes à la main, slétri par l'historien de cette juste sentence : « que la véritable gloire ne consiste pas dans l'excès du pouvoir. »

Après avoir retracé toutes les intrigues dans lesquelles sut mêlé l'empereur Maximilien, Rapin sait ressortir la mauvaise soi & la rapacité de ce prince, « toujours disetteux. » Aux débuts du règne d'Edouard IV, « la noblesse d'Angleterre aboyoit, pour ainsi dire, après les biens de l'Eglise, qu'elle obtenoit assez aisément de la Cour. » Notons encore ce passage où l'électeur de Saxe congédiant son armée, celle-ci se sépare en divers corps, & va « brouter les Etats de plusieurs princes catholiques, les mettant à de grosses contributions », & celui-ci où, à propos des pourparlers du mariage de Marie Tudor & de Philippe d'Espagne, Rapin dit que vraisemblablement ce dernier ne se laisserait pas « lier par des chaines de parchemin. »

Quant au style proprement dit, la narration est simple, sobre & mesurée, la phrase est plutôt courte que longue: bien que parsois on en rencontre d'assez embrouillées, que l'abus fréquent des virgules ne parvient pas à éclaircir, elles sont généralement correctes, & l'idée en ressort nette & claire. La digression est bien amenée, l'ordre des faits naturel, leur discussion est approfondie & scrupuleuse. Des maximes solides & élevées, des réflexions sérieuses & sagaces, qui témoignent d'une prosonde & philosophique connaissance du cœur humain & des passions qui le dominent, une recherche fervente de la vérité, telles sont les qualités qui, en dehors de sa valeur historique, recommandent l'œuvre de Rapin aux moralistes & aux littérateurs. Malgré les longueurs que nous avons plus d'une fois signalées, malgré quelques passages ardus, hérissés de trop de pièces originales, malgré la trop grande abondance des détails, plusieurs pages de l'Histoire d'Angleterre pourraient passer à bon droit & à divers titres pour des modèles de narration historique. Nulle discussion n'est plus claire, plus savante à la fois, que celle des clauses & des difficultés du traité de Brétigny (1360); & c'est dans ces délicates appréciations des

grands actes politiques de l'Angleterre que le tact historique & la justesse d'appréciation de Rapin se révèlent avec le plus d'éclat. Il a tracé parsois avec bonheur quelques portraits, tels que celui du prince Noir, un de ses héros de prédilection, ceux d'Edouard III, de Henri V, de Richard III, dont l'injuste accession au trône & le règne dramatique & sanglant forment un des meilleurs morceaux de son Histoire; de Henri VIII & de ses alliés ou adversaires politiques (voy. ci-dessus, p. 299), d'Elisabeth, de Jacques ser. Toutesois, dans ce dernier règne il abuse un peu des ressources de textes que lui sournissent les oscess de Rymer, comme il le sera dans une mesure plus large encore dans ceux de ses successeurs, trop sidèle peut-être, pour la facile lecture de son livre, à son principe d'étayer ses jugements sur des preuves incontestables.

Les considérations politiques & morales que lui inspire la mort tragique de Marie Stuart sont très-remarquables, & ce n'est pas le seul endroit que nous aurions voulu pouvoir citer intégralement pour donner une idée avantageuse de sa manière d'écrire, qui s'élève parsois à la hauteur des écrivains du grand siècle. (Voy. t. VII, p. 430.)

Composées à des époques dissérentes, les diverses parties de l'Histoire d'Angleterre présentent une harmonie qui témoigne du soin avec lequel elle sur rédigée; il est même à remarquer que la langue de Rapin s'épure à mesure qu'il avance, & les derniers volumes, au point de vue purement littéraire, sont supérieurs aux premiers.

Enfin, pour clore ce que nous avons à dire en particulier du style de Rapin-Thoyras, disons que cet historien figure dans la liste des auteurs sur l'autorité desquels s'appuie le savant lexicographe, Pierre-Victor Boiste, le consciencieux & populaire auteur du Dictionnaire de la langue française (1).

⁽¹⁾ On a vu Rapin, préoccupé de l'orthographe de certains mots, demander confeil à fon ami Jean Rou (p. 225.) Il s'est trouvé plus d'une fois embarrassé pour orthographier les noms anglais, & fon système orthographique présente de fréquentes oscillations. Ainsi, il écrira phoni-

Ainsi donc, ignorance volontaire ou négligence, partialité, intolérance calviniste, inexactitude, imperfection de style, telles sont à peu près toutes les critiques qui ont été adressées à notre auteur. La violence des passions politiques, la jalousse & l'envie de rivaux moins heureux peuvent en assumer la plus grande part, & si ses désauts ne tenaient pas au temps où il écrivait, à l'impossibilité où il s'est trouvé de puiser à toutes les sources nouvelles qui se sont ouvertes à l'investigation historique depuis son époque, il n'aurait peut-être pas été surpassé dans le siècle où il a vécu.

Si Rapin-Thoyras a rencontré dans sa patrie & jusque dans sa ville natale (1) « des détracteurs de l'espèce de ceux qui semblent prendre à « tâche de rabaisserles œuvres les plus élevées & d'ébranler les réputations « les mieux établies, » d'autres ont relevé le gant jeté à un auteur qui ne pouvait plus se désendre & ont fait une juste part à la critique, tout en donnant libéralement l'éloge.

« Il ne faut pas troubler le repos des morts, disait son ami Jean Rou, « & le même tombeau qui conserve leurs cendres doit servir d'assle à leur « réputation (2).» Cette pensée est belle & juste, elle n'exclut pas le jugement équitable de la postérité, l'historien ne meurt pas tout entier, ses œuvres l'accusent ou le désendent; mais au bord de sa tombe doivent

quement Walleys pour Wallace, Brus pour Bruce, Sterlyn, Lencastre, pour Stirling, La ncaster. D'autres sois, il écrira, conformément à l'orthographe anglaise, Roxborough, Dumfries, Argyle, Glocester. Nous ne parlons pas de l'orthographe que nous avons respectée dans nos citations; elle varie avec les éditions, & ne saurait être considérée comme la sienne propre, que seules reproduisent exactement les lettres inédites que nous avons réunies à la fin de ce travail.

⁽¹⁾ L'abbé Sabatier, de Castres, dans son ouv rage intitulé: Trois Siècles de la littérature françoise; 1779, 4 vol. in-12, a critiqué sans ménagement son compatriote Rapin-Thoyras. — Voir Nayral, Biographie Castraise, art. Rapin & Sa batier.

⁽a) Mémoires de Rou, 11, 63. On peut rapprocher de cette belle idée, une pensée presque semblable de M. Guizot, qui l'a formulée quelque part en ces termes: « Le monde est sévère pour les sautes des gens de bien. Ils n'ont nul droit de s'en plaindre, c'est leur honneur. » La sévérité dont on a usé pour Rapin a eu pour première cause la valeur de son œuvre & l'estime qu'elle obtint.

s'arrêter la haine, la calomnie & l'envie. Parmi les littérateurs qui ont défendu Rapin-Thoyras contre les attaques dont il a été l'objet, on peut citer Saint-Foix qui, dans ses Essais sur Paris, a cherché à atténuer quelques-uns des reproches que Rapin adresse à nos rois, & qui, tout en résutant plusieurs de ses assertions, a cependant rendu justice au talent de l'auteur, & le P. Nicéron. Ce dernier, dans ses Mémoires pour servir à l'histoire des Hommes illustres, mémoires pleins d'autorité & de science, rectifie le jugement passionné & injuste de Sabatier, dans quelques lignes qui honorent autant l'écrivain que le prêtre catholique, rendant hommage au mérite de l'auteur protestant de l'Histoire d'Angleterre.

Dans un style un peu déclamatoire, un compatriote de Rapin-Thoyras, auteur presque contemporain, que nous avons déjà cité, M. Marturé, a consacré à l'éloge de l'historien dont Castres est justement sière, quelques pages où les élans d'un compatriotisme enthousiaste, n'excluent point une exacte appréciation de la valeur de l'un de ses plus illustres concitoyens.

- " La gloire & l'indépendance étaient les idoles de Thoyras. Le bruit des armes & la fatigue des camps ne purent jamais distraire sa pensée du noble but qu'il s'était proposé, qui était de laisser parmi les hommes un monument qui pût garantir sa mémoire des outrages du temps. Dans le cabinet, dans les voyages, dans les combats, il était tourmenté de ce besoin de s'instruire qui est la passion des âmes qui ont le sentiment de leur excellence.
- « Pendant que l'Irlande était le théâtre de fa valeur, pendant que fon épée défendait la liberté britannique, fa plume raffemblait les matériaux de cet ouvrage immense qui, le premier, offrit à l'Angleterre une histoire complète de ses rois, de ses peuples, de ses institutions, & des sanglantes révolutions qui la bouleverfèrent.
- « Dix-sept années furent employées à écrire cet ouvrage auquel Thoyras s'était préparé par trente années de méditations. Faut-il donc s'étonner qu'il offre un aussi vaste champ aux réstexions du philosophe & de l'homme d'Etat? Quel trésor de savoir, de sagesse & d'expérience il déroule à nos yeux! Quel enchaînement dans les saits & quelle sagacité pour saisir les pensées secrètes & les motifs cachés

des princes dont les paffions gouvernent le monde! Comme il burine les crimes du pouvoir! Comme il nous les représente, ces crimes, livrant les ministres & les rois à tous les orages des vengeances populaires! Quels tableaux fombres ou majestueux n'offre-t-il pas à nos regards, dans cette longue suite de siècles, qui passent sous sa plume, sans fatiguer jamais l'attention du lecteur! On le suit avec un intérêt toujours croiffant depuis l'invasion de Jules-César jusqu'à celle dont Thoyras fut l'historien après en avoir été l'un des acteurs, sous Guillaume, prince d'Orange. Comme il jette de vives lumières sur toutes les parties de son récit, en racontant les progrès de la conquête fous les Saxons, les Danois, & plus tard fous Guillaume, duc de Normandie! Comme il s'anime lorsqu'il raconte les premiers efforts de la liberté fous le règne de Jean-fans-Terre, & qu'il développe les principes de la grande Charte, fondement de la liberté anglaife! Les rivalités des deux maisons puissantes qui combattirent dans les xive, xve & xvie siècle, pour la possession du trône de France que la Loi Salique assurait aux princes de la maison de Valois, mais dont les armes anglaises faillirent les renverser, sont aussi racontées avec tous les développements & tout l'intérêt que doivent infpirer ces grands & fameux démêlés.

- « Le talent de l'historien n'est jamais au-dessous de la grandeur du sujet. On pourrait retrouver plusieurs traits du magnisique tableau dont Robertson a fait précéder son histoire de Charles-Quint, dans la partie de son ouvrage où Thoyras dessine à grands traits le règne si remarquable de Henri VIII. La lutte du pouvoir & de la liberté communique à son talent je ne sais quoi de plus fort & de plus antique lorsqu'il est parvenu au règne de Jacques I^{er}; mais on dirait qu'il avait mis en réserve les plus hautes leçons de la politique & de la morale pour en faire l'application à ce règne si douloureusement mémorable de Charles I^{er}, qui se termina par une catastrophe inouïe. Hume a versé des pleurs sur les malheurs de Charles: plus inflexible que l'écrivain anglais, Thoyras n'a pas cru que la pitié pour l'infortune dispensat l'historien de juger sévèrement les sautes des rois.
- " Quoique victime de l'intolérance, on fent en le lifant qu'il veut être juste; on reconnaît les efforts qu'il fait sur lui-même pour vaincre ses ressentiments, & pour que le souvenir des injustices commises envers le citoyen n'altère pas la sévérité de l'historien. Si l'amertume qu'il veut rensermer dans le sond de son cœur se répand quelquesois sur ses écrits, qui aurait le courage de lui en faire un crime? Quelle est l'âme sorte, l'âme stoïque, qui puisse donner continuellement l'exemple d'une abnégation sublime? Quant à son talent comme écrivain, si Thoyras ne possède pas à ce degré éminent auquel il ne sut donné

qu'aux grands historiens de l'antiquité de pouvoir atteindre, l'imagination forte qui colore les objets, qui fait reffortir les discours & les actions des personnages que l'on met en scène, sa narration du moins est toujours claire, rapide, animée. Moins orateur qu'homme d'Etat, plus propre à exercer la pensée qu'à exciter les mouvements de l'âme, s'il n'excelle pas dans la peinture des passions, s'il ne creuse pas, comme Tacite, au fond de la conscience du pervers, il excelle dans l'art de frapper l'attention par des observations justes & souvent prosondes sur les mœurs, les lois & les usages des peuples; & son livre, monument immortel, élevé par un grand talent, digne d'être inspiré par l'amour des lois & de la liberté, restera parmi les hommes comme un des ouvrages qui honorent le plus la nation qui produisit ce grand historien. » (Marturé, Hist. du pays Castrais, 11, 279.)

Ce long passage résume bien les éloges que les auteurs contemporains ont accordé à Rapin-Thoyras, & montre dans quelle juste estime nos pères tenaient cette histoire, la plus complète, la plus savante & la plus impartiale de celles qui, jusqu'alors, avaient été publiées sur le même pays, soit en Angleterre, soit même en Europe (2).

Telle était l'opinion de Voltaire, dont le témoignage a quelque valeur quand il s'agit d'apprécier les productions de l'esprit humain. « L'Angleterre, dit-il, lui fut longtemps redevable de la seule bonne « histoire complète que l'on eût saite de ce royaume, & la seule « impariale qu'on eût d'un paye où l'on p'écrivoit que par esprit de

« impartiale qu'on eût d'un pays où l'on n'écrivoit que par esprit de « parti : c'étoit même la seule histoire qu'on pût citer en Europe comme

« approchant de la perfection qu'on exige de ces ouvrages (1). »

Dans les Mémoires du duc de Richelieu, publiés en 1790, à Paris, par Giraud-Soulavie, en 9 vol. in-8, se trouve une appréciation intéressante sur Rapin-Thoyras, donnée par le savant compilateur, caché sous le nom du fameux maréchal, qui n'avait peut-être jamais ouvert l'Histoire d'Angleterre. Il s'agit de faire un choix parmi les histoires & les histo-

⁽¹⁾ Voltaire, Siècle de Louis XIV, 1, 155, édit. Perronneau, 1818. Il l'appelle ailleurs (Mélanges historiques, 11, 563), « l'exact & judicieux Rapin-Thoyras. »

^{(2) «} Thoyras-Rapin, dit lord Macaulay (Histoire d'Angleterre, t. vii, p. 88, édit. Perrotin), « dont l'histoire d'Angleterre se trouva, il y a un siècle, dans toutes les bibliothèques. »

riens. Parmi le petit nombre de ceux qui ont su réunir le beau & le vrai, l'auteur cite en première ligne le véridique & impartial de Thou, & l'abbé Fleury, qui montra la même franchise & la même probité dans son Histoire de l'Eglise, puis arrivant à notre auteur : « Rapin-Thoyras, « dit-il, qui, le premier, apprit aux Anglais l'art d'écrire leur histoire, « tient du même caractère; non-seulement la vérité semble guider ses « pas, mais il écrit d'une manière intéressante sur les révolutions variées « de la Grande-Bretagne; il a le rare talent de souiller dans le cœur « des hommes, & d'approsondir les causes des dissérentes situations du « peuple anglois; il est philosophe autant qu'on pouvoit l'être de son « temps, & cependant on doit être en garde quand il parle des révo- « lutions modernes de la France, qu'il avoit quittée lorsque Louis XIV « persécuta les protestants. » (t. 1, pp. 46 & seq.)

Il est intéressant de joindre à ces témoignages divers une appréciation personnelle de son œuvre, due à Rapin-Thoyras lui-même, appréciation contenue dans divers passages d'une lettre qu'il écrivait en mai 1722 au savant Le Duchat (1), en lui envoyant le dernier tome de son Histoire, & dans quelques autres endroits des lettres adressées à son ami P.-E. de Mauclerc, l'un des rédacteurs de la Bibliothèque germanique.

« Vous serez bientôt au propre de rendre compte au public de mon « Histoire d'engleterre, écrit-il à ce dernier, car puisqu'elle a été com- « posée en Allemagne, elle doit naturellement faire un des articles de « votre journal. Le libraire, par des questions d'intérêt, a jugé à propos « de faire paroître les deux premiers tomes avant les autres, ce qui ne « peut que m'être désavantageux, parce que dans cette histoire, comme « dans toutes les autres de même nature, les commencements sont ce « qu'il y a de plus sec & où il y a le moins d'ordre & de liaison, & par

⁽¹⁾ Voir, p. 181, la note sur Le Duchat & divers extraits de cette lettre, publiée par le Bulletin du Protestantisme, & que l'on trouvera dans son entier, sous le n° v111, dans le Recuest de Lettres de Rapin-Thoyras, publié à la fin de ce volume.

« conséquent le plus de confusion, saute d'auteurs & de mémoires pour « des temps si éloignés. Cela n'empêche pas que quelques lecteurs ne « s'en prennent à l'historien, comme s'il lui étoit possible ou permis de « suppléer à ce désaut. » (Voyez Recueil de Lettres, n° 12.)

« Il est vrai, dit-il ailleurs sur le même sujet (lettre n° 10), qu'il y a « des gens qui ont l'art de changer les épines en sleurs, mais je ne suis « pas de ce nombre. » Quelques mois plus tard, un extrait de son premier volume paraît dans le v11° tome de la Bibliothèque germanique, & Rapin remercie Mauclerc en ces termes : « Quoyque je ne sois « nullement prévenu en saveur de mon ouvrage, je n'ay pas laissé « d'avoir beaucoup de satisfaction de ce que vous en dittes d'avan- « tageux, étant comme impossible que les louanges de gens d'un mérite « distingué ne trouvent de la sensibilité dans les cœurs les plus indissé- « rents (1). »

Nous avons cité ailleurs (p. 238) ce passage intéressant où le découragement semble saisir l'auteur au moment d'entrer dans le périlleux récit des luttes de Charles I^{er} & du Long Parlement. Les encouragements qu'il reçut de ses amis le décidèrent toutesois à pousser plus avant, & il écrivait, un an plus tard, à P.-Emile de Mauclerc..... « Je continue le règne « de Charles I^{er}, quelques difficultés que j'y trouve, & je prends le party « de ne me rendre esclave ni des partisans du Roi, ni de ceux du Parle- « ment, mais de dire ce que je crois conforme à la verité. Il m'arrivera « ce qu'il pourra, mais je suis convaincu qu'il y avoit peu de sincérité « dans les deux partis. »

⁽¹⁾ La fuite de cette lettre roule presque en entier sur le désaut de citations reproché à Rapin, reproche dont ce dernier se justisse, & dans cette lettre, & dans celle dont nous avons cité quelques passages ci-dessus (p. 259.) L'une & l'autre se trouvent en leur entier à la fin du volume, sous les nos 14 & 13. Nous y renvoyons le lesteur comme aussi à la lettre no 10, la plus importante de notre Recueil, de laquelle nous avons cité déjà plusieurs passages, celui entre autres où Rapin s'explique sur les restrictions sorcément imposées à l'érudition de tout historien par les exigences de son cadre. (p. 286.)

« Je prends la liberté de vous envoyer le dernier tome de mon " Histoire d'Angleserre, écrit Rapin à Le Duchat, & de vous prier très-« humblement de m'en dire votre avis avec franchise. Je suis persuadé « que s'il y a de la politesse à ne trouver rien à redire dans un livre déjà « imprimé, il y a une espèce de malice & de cruauté à déguiser son « sentiment à un auteur qui cherche plutôt à se désaire des préjugés « où il pourroit être en sa faveur, qu'à s'attirer des louanges...... « Je vous prie sur toutes choses de faire attention aux caractères que « je donne à Jacques Ier & à Charles Ier, & qui m'ont engagé à insérer « dans mon Histoire beaucoup de pièces entières qui m'ont paru « propres à justifier ma conduite. Je me suis trouvé à cet égard dans « une espèce de détroit, en danger de faire naufrage en m'écartant « tant soit peu d'un côté ou d'autre. Les uns sont des espèces de héros « de ces deux rois; d'autres les abaissent extrêmement. J'ai pris le parti « de former mon jugement sur leurs actions, indépendamment des « éloges des uns & des invectives des autres, & c'est principalement pour « savoir si mon jugement est juste que je souhaite d'avoir votre avis. » « Je n'ai ici [à Wesel] personne que je puisse consulter, ni qui soit « capable de me donner de bons avis, ce qui m'engage à abuser de « votre bonté et à vous prier instamment de me dire naturellement ce « que vous pensez de cet ouvrage, & si en le lisant vous trouvez quel-« ques endroits qui méritent votre censure, de ne me l'épargner pas, « puisque j'ai encore le temps d'en profiter. » (Voy. Rec. de Lettres, nº 8.) « Je suis comme assuré, dit-il ailleurs à Mauclerc, que si j'avois été à " La Haye ou à Berlin, ou en quelque endroit où j'eusse pu avoir un « commerce journalier avec des gens de lettres, j'aurois évité bien des « fautes & des méprises. Mais on n'entend parler ici que des gens de " guerre: c'est sur quoy roulent toutes les conversations." (Ibid., nº 13).)

Nous n'ajouterons que peu de mots aux appréciations qui précèdent. Elles offrent, dans leur ensemble, un tableau fidèle de la faveur marquée & soutenue, avec laquelle le monde savant & littéraire du XVIIIe siècle accueillit ce monument d'un noble & intelligent labeur.

Le modeste travail que nous avons entrepris n'aurait pas eu de raison d'être sans ces encouragements séculaires qui le justifient & qui l'expliquent. L'illustre Lamoignon de Malesherbes répondit un jour à Marmontel qui l'interrogeait sur la vie & les œuvres d'un membre de la famille de Lamoignon, homme sans talent, dont l'académicien voulait faire le panégyrique: « Ne croyez pas, Monsieur, que l'éloge le mieux fait & « le mieux écrit en impose au public, s'il n'a déjà prononcé avant « l'auteur. »

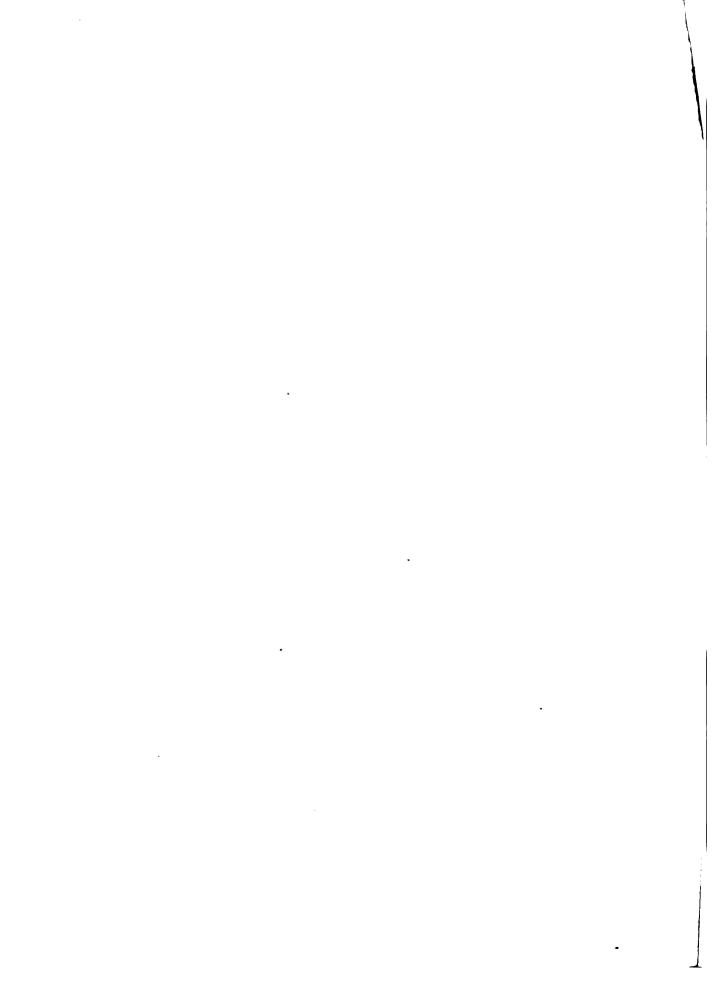
Le public du dernier siècle, pour les descendants duquel nous avons écrit cette étude, s'est prononcé sur le compte de Rapin-Thoyras. Satisfaits de pouvoir rappeler cet éloge du passé, de le consacrer à nouveau par nos faibles efforts, nous ne demandons pas de nouvelles palmes pour un auteur qui a écrit pour son temps & non pour le nôtre. L'Histoire d'Angleserre est un livre fréquemment consulté, mais peu lu aujourd'hui (1), qui le sera de moins en moins, à mesure que les lacunes qu'il présente seront comblées par les progrès de la critique moderne, & que les faits qu'il renferme, revêtus d'une forme plus brillante & plus nouvelle, seront mis en œuvre par des historiens d'un talent plus en harmonie avec nos idées & nos goûts. Les feize volumes in-quarto de ce grand ouvrage, malgré l'intérêt qu'ils présentent, l'instruction que l'on en retire, effraient bon nombre de lecteurs. On n'a guère le temps de lire de nos jours, on veut & on recherche les résumés plus ou moins substantiels, mais courts, dont les Revues périodiques ont donné la paresseuse habitude aux esprits contemporains. Il n'en était pas ainsi autresois: les bons & sérieux auteurs trouvaient alors pour leurs ouvrages, quelles que fussent leur étendue & leurs longueurs, des

⁽¹⁾ Il est ben de noter ici qu'un Abrégé de l'une des traductions anglaifes de l'Histoire de Rapin-Thoyras, est exclusivement en usage aujourd'hui dans les Ecoles primaires en Angleterre.

lecteurs assidus, érudits, patients, qui savaient justement apprécier leurs efforts. Ceux-là formaient alors la masse du public littéraire qui ne sont plus aujourd'hui que l'exception. On recherche une instruction facile, on sait plus de gré aux auteurs de vous épargner une lecture laborieuse que de vous instruire, & l'illustre président de Thou, s'il vivait de notre temps, n'oserait peut-être plus écrire, en latin, les cent trente-huit livres de sa grande Histoire.

D'autres auteurs, Hume, Robertson, Lingard, & après eux, & au-dessus d'eux tous, Macaulay, ont écrit avec science, avec talent, avec éclat, les sastes de leur pays; mais ils ont tous bâti sur les sondements qu'avait jetés Rapin-Thoyras & ont profité des immenses recherches dans lesquelles il a consumé sa vie & épuisé ses sorces.

Esc-Simile de l'un des culs-de-lampe de l'Hilloire d'Angletecre, édition de Lefébrre de Saint-Marc, t. f. p., xc.



CONSTRUCTION OF THE CONSTRUCTION

CHAPITRE X

Dernières années de Rapin-Thoyras. — Sa maladie & sa mort. — Son portrait. —
Son caractère. — Sa tombe & son berceau, également ignorés. — But de cette étude.
— Les parents & les descendants de Rapin-Thoyras. — Autres familles du nom de Rapin. — Les Rapin-Mauvers. — Eloge funèbre du dernier d'entre eux. — Postérité par alliances de l'historien. — Conclusion.



ALGRÉ la retraite dans laquelle Rapin-Thoyras vivait à Wesel, sa réputation ne laissait pas de franchir les bornes étroites de cette petite ville, & nous pouvons citer comme un témoignage flatteur de l'estime qu'il inspirait aux hommes les plus experts en

mérite, l'offre que lui fit, en 1717, M. Drouet, personnage marquant & influent du Resuge, d'entrer dans la Cour supérieure de Berlin. Dans une lettre pleine de modestie & de dignité (voyez le Recueil de Leures de Rapin, n° 6), Rapin resuse la position éminente qui lui est proposée, dont l'acceptation eût cependant assuré son avenir. « Je me serois un très- « grand scrupule, dit-il, d'accepter un emploi dont je ne me sens pas « capable..., ayant quitté depuis trente-deux ans l'étude du droit...,

- « & dans lequel toutes mes fautes seroient au préjudice des gens qui
- « & dans lequel toutes mes rautes lerolent au prejudice des gens qui « fouffriroient de mon ignorance ou de mon peu de capacité à cet
- « égard. » Il demeura donc simple particulier, & continua à travailler

sans relâche à la composition & à la révision de son Histoire, devenue l'objet exclusif de ses préoccupations.

L'accueil fait aux premiers volumes de son ouvrage, les encouragements qu'il reçut, redoublèrent son ardeur : il acheva les deux derniers volumes, qu'il écrivit de sa main, peu avant sa mort. Mais ce dernier effort précipita sa fin. Environ trois ans auparavant, de violentes douleurs d'estomac l'avaient forcé de modérer son travail. On lui conseilla d'abandonner momentanément ses travaux, de prendre quelque repos, mais ces sages avis, dont il reconnaissait lui-même l'opportunité, ne furent pas suivis; il ne pouvait se résoudre à abandonner son œuvre si près d'être achevée. « Tout ce qu'on put obtenir, c'est qu'il ne se « levât qu'à six heures, & encore parce que, passé cette heure-là, il ne « pouvoit plus dormir ni tenir dans son lit (1). » Il aimait la promenade, elle lui était salutaire; mais plus il en avait besoin, plus la sièvre du travail qui le possédait le ramenait vite à ses chères études; « son « ouvrage, la cause de son mal, étoit proprement son seul plaisir. » Enfin, ses forces s'épuisèrent peu à peu, il se mit au lit, une sièvre violente se déclara, accompagnée d'une oppression de poitrine, & le septième jour de sa maladie, le 25 mai 1725, il succomba à l'âge de 64 ans (2).

Telle fut la fin de cet homme illustre : il avait lutté toute sa vie, contre les persécutions, contre l'ennemi, contre les difficultés de sa position, contre la souffrance; il ne sut vaincu que par la mort. Il est tombé, sinon sur les champs de bataille qu'il avait arrosés de son sang, du moins

⁽¹⁾ Lettre à M. ***... fur M. de Rapin-Thoyras.

⁽²⁾ Nous difons le 25 mai, avec M. Marturé (Hift. du pays Caftrais, 11, p. 280), & non le 16, comme l'ont imprimé MM. Nayral, Haag & d'autres encore d'après la Lettre à M. ***... Il y a eu certainement erreur de la part de Charles de Rapin-Puginier fur la date précife de la mort de fon frère, car si ce dernier était mort le 16 mai, comment ne l'eût-on enseveli que du 20 au 29 du même mois, ce qui résulte d'un simple coup d'œil jeté sur son extrait mortuaire, tiré des registres mêmes de la Willibrodskirche & que nous reproduisons plus loin?

sur la brèche du travail & du devoir, & cette main, saite pour tenir l'épée, cette main, que la soussirance seule saisait désaillir, déjà glacée par le froid de la tombe, tenait sermement encore le burin de l'histoire.

D'une complexion robuste & forte, Rapin-Thoyras eût sourni certainement une plus longue carrière, s'il n'avait compromis sa santé par son âpreté au travail. Sa taille était peu au-dessus de la moyenne, mais ses membres, bien proportionnés, attestaient sa sorce & sa vigueur. Son œil brun & clair, au regard résléchi & pénétrant, s'animait facilement & avait la mobilité propre aux races méridionales, origine que décelait encore son teint coloré & la courbe aquiline de son nez. Sa bouche grande, aux sermes contours, avait parsois un fin sourire qui illuminait cette belle & intelligente figure, empreinte à un haut degré de cette calme & sereine majesté qui caractérise certains types du grand siècle.

Les nobles traits de son visage révélaient ceux de son caractère. Doux, loyal & serme, sa sévérité pour lui-même n'avait d'égale que son indulgence pour les autres. Il se possédait parsaitement, & cette extrême mesure qu'il avait acquise par une tenace surveillance sur ses premiers instincts, & cette bienveillance naturelle, se retrouvent dans tous les jugements qu'il porte sur les hommes, même lorsqu'il condamne le plus sévèrement leurs actions & les principes qui les sont agir.

L'esprit de conciliation qui l'animait était si bien connu, la rectitude de son jugement si appréciée, & la considération qu'il inspirait si généra-lement répandue, qu'il lui arrivait souvent d'être choisi pour arbitre de quelque dissérend soulevé entre ses parents ou ses amis. En de telles circonstances, & toutes les sois qu'il s'agissait de rendre un service quelconque, il ne sit jamais attendre ceux qui se réclamaient de lui. Quel que sût le prix de son temps, l'urgence de son travail, il savait tout concilier, ou plutôt s'oublier lui-même, pour pratiquer envers les autres ces petites vertus dont parle Saurin, l'obligeance & la politesse, cette monnaie humaine de la divine charité.

Réfléchi par goût & par nécessité, une sois sorti des académies, Rapin

ne connut plus l'heureuse insouciance de la jeunesse; aussi était-il d'ordinaire d'humeur sérieuse & recueillie. Mais cette gravité n'était ni morose ni revêche; il se plaisait dans la société de ses amis, dans l'intimité du soyer domestique, & parmi les quelques fragments de sa verve poétique que nous avons pu recueillir, il est certains vers dont le tour vis & alerte montre la souplesse de son esprit, & sait voir qu'il était accessible à la gaieté, pourvu qu'elle sût contenue dans les bornes au-delà desquelles elle change de nom. Passionné pour la musique, il cherchait dans l'exercice de cet art des délassements à ses travaux, & comme il aimait à aller au sond des choses, il se livra avec persévérance à l'étude de la théorie de la musique, science ingrate, dans laquelle il acquit des connaissances assez étendues, s'il saut en croire les auteurs de la Bibliothèque Germanique, & qu'il menait de front avec des recherches approsondies dans le champ de la science ardue des Vauban & des Bélidor.

Ce n'est que dans de rares endroits de ses écrits que Rapin-Thoyras laisse entrevoir ses sentiments personnels au point de vue religieux; l'impartialité qu'il professait lui commandait cette réserve, alors qu'il ne s'agissait que des divergences des diverses sectes protestantes; il n'en sort que lorsqu'il s'agit de l'Eglise romaine, qu'il n'aime pas & pour cause (1).

Toutefois, en rapprochant les uns des autres les aperçus dont nous

⁽¹⁾ Nous avons fait voir que les convictions de Rapin, & non fes reffentiments, le guidaient dans fes attaques contre Rome; des écrivains catholiques lui ont rendu cette justice, que d'autres lui refusèrent par esprit de parti. Voici comment s'exprime Nayral (Biographie Castraife, 111, 293):

[«] L'abbé Sabatier a porté fur Rapin-Thoyras un jugement peu convenable ; dix ou douze lignes

[«] lui ont paru fuffifantes pour faire connaître M. de Rapin ; il l'accuse de partialité, de déclama-

[«] tions envers les catholiques & d'altérer la vérité quand l'esprit de secte domine ses lumières....

Le P. Nicéron en parle dans ses Mémoires d'une manière bien différente. » — • Il est difficile

[«] à un historien de s'empêcher de parler fur la religion suivant ses propres principes, dit Rapin

a dans la Préfuce, mais s'il ne peut contenter ceux qui font dans des fentiments diamétralement

[«] oppofés fur cette matière, il doit au moins éviter de les choquer par des maniè res & par des

[«] expressions offensantes, & c'est ce qu'on peut très-justement exiger de lui. »

venons de parler, nous croyons pouvoir en dégager une notion suffisamment nette des croyances religieuses & de la foi personnelle de notre auteur. Nous ne reviendrons pas sur les tentations qui affaillirent sa jeunesse, sur les tentatives de conversion qu'il repoussa par une suite courageuse; un homme de la valeur de Rapin ne devait pas se contenter d'une soi traditionnelle, il devait raisonner, approsondir ses croyances, & se faire par l'étude des Livres Saints & par la méditation des vérités chrétiennes d'inébranlables & sérieuses convictions.

Il est hors de doute que Rapin s'était beaucoup occupé de controverse. Nous avons vu Pélisson lui demander son avis sur ses Réslexions sur les dissérends de la religion (p. 134), & dans une lettre adressée à Lensant, vers 1723, Rapin cite de nombreux auteurs dont il avait lu & médité les ouvrages de controverse & de morale à diverses époques. A la fin de sa vie il les relisait encore, bien qu'il sût « las, en quelque manière, de « ces sortes de lectures dont il avoit l'esprit rempli. » (Voyez Recueil de Leures, n° 9.) Générale à la fin du xv11º siècle, cette étude de la controverse avait beaucoup saibli au début du siècle suivant, la persécution étant un de ces arguments ad hominem auxquels il n'y a rien à répondre; la jeunesse résugiée, née dans l'exil, ayant perdu l'espoir du retour, vivant en pays étranger & protestant, n'en avait plus que saire, & Rapin se plaint de l'abandon de cette science dans la lettre déjà citée.

Mais la controverse n'est pas la religion, elle n'en est même trop souvent que l'opposé, & le fait que Rapin-Thoyras avait étudié cette branche de la théologie témoigne seulement de ses préoccupations religieuses. Un passage de l'Histoire d'Angleterre nous montre d'une saçon plus satisfaisante quelles étaient les croyances générales de son auteur.

L'intervention active & efficace de la Providence dans le monde (1),

⁽¹⁾ On peut dire que l'intervention providentielle de la justice de Dieu est le dogme savori de l'auteur. Il en parle à propos de la peste de 1347, sous Edouard III, de la révolte de Wat-Tyler contre Richard II (Histoire d'Angleterre, t. 111, p. 293), de l'avénement au trône de Henri III

la justice de Dieu, sa miséricorde, le mérite de la mort de Jésus-Christ, tels sont, d'après Rapin-Thoyras, les grandes vérités de la soi chrétienne, telle qu'il la comprend & qu'il la prosesse. (Voy. Hist. d'Anglet., t. v, p. 362.) Cette action toujours présente de Dieu se concilie dans sa pensée avec une sévère recherche des prétendus miracles dont sont si prodigues les catholiques. Il incline à penser, qu'après la venue du Sauveur & l'incarnation de Dieu en son divin Fils pour le salut des hommes, toute autre intervention est superflue, tout miracle une fraude, & qu'y croire est une impiété contre Dieu & la religion chrétienne. De là, son hostilité véhémente contre la Cour de Rome, contre la duplicité & les passions trop humaines du clergé & des Papes, hostilité appuyée sur des faits avérés, incontestables, dont il scrute les causes & déduit les conséquences d'une parole émue autant qu'indignée, qui entraîne le lecteur sur ses pas.

⁽t. IV, p. 171), de l'enlèvement du duc de Richemont (t. V, p. 99), des projets criminels de Richard III (t. v, p. 157), des malheurs de la race royale des Plantagenets (t. v, p. 199), de la confpiration des Poudres (t. v111, p. 45), & en bien d'autres endroits. L'annotateur Tindal, en vrai neveu du fameux déifte, fon oncle, ne peut s'empêcher de critiquer cette intervention fréquente de la Providence (voy. t. 1x, p. 752, note), dont Rapin est si prodigue dans ses réslexions : « Il « feroit à fouhaiter, dit-il, qu'un aussi bon historien que M. de Rapin eût fait intervenir moins « fouvent les jugements de Dieu. Le moins qu'on puisse dire de ces fortes de réflexions, c'est a qu'elles partent d'une petiteffe d'esprit. Mais quand elles ont leur fondement sur de faux faits, « elles font entièrement inexcufables. » Rapin fait observer que les rois d'Angleterre qui ont pris alliance dans la maifon royale de France, ont été plus ou moins éprouvés par la mauvaile fortune, & il y voit une forte de jugement de Dieu. Tindal relève cette remarque à propos de Henri V, époux de Catherine de France, auquel en effet elle ne faurait s'appliquer. Mais il ne s'aperçoit pas que les termes dont se ser Rapin, font beaucoup moins généraux qu'il ne veut les voir, & de fait, sa critique est beaucoup plus inspirée par ses propres idées sur la religion, que par le foin de la vérité historique. Nous ne reprocherons certes pas à Rapin ce fentiment profond, permanent, de la participation de notre Père céleste aux événements qui bouleversent les fociétés humaines. « L'homme s'agite & Dieu le mène », & cette action inceffante, providentielle & régulatrice, ne fait pas doute pour un chrétien. Qui la nie ou l'éloigne est athée ou déiste; Rapin n'était ni l'un ni l'autre; cette feule preuve de sa foi nous suffirait si nous en pouvions douter. Mais, en louant le chrétien, on peut reprendre l'historien & le littérateur de se laisser à des répétitions trop fréquentes; le retour trop ponctuel de réflexions femblables fatigue, & l'on faurait meilleur gré à l'auteur de ne pas tant ni fi fouvent infisfer sur ce dont tout chrétien sera d'accord avec lui.

La façon cavalière dont, en maint endroit, Rapin parle des miracles postérieurs à l'ère chrétienne, sa réserve dans l'exposition des luttes des sectes religieuses en Angleterre, plus encore, sa liaison avec Lenfant, avec Le Clerc, avec d'autres littérateurs, théologiens ou philosophes plus ou moins hétérodoxes de son temps, pourraient faire croire qu'il partageait leurs opinions avancées. Nous ne le croyons pas, &, en l'absence de documents précis, la comparaison & le rapprochement des citations précédentes & de quelques autres passages de ses œuvres, nous paraissent suffisants pour justifier notre assertion. On sait que Jacques Ier, roi théologien & ergoteur, jugea à propos de prendre part aux luttes des Gomaristes & des Arminiens ou Remontrans qui agitèrent la Hollande au commencement du xviie siècle. Il prit le parti de l'orthodoxe Gomarus, qui suivait dans son enseignement la tradition des réformateurs sur la prédestination absolue, l'inamissibilité de la grâce & autres points dogmatiques, contre Arminius le socinien; il fulmina des déclarations contre Vorstius, disciple de ce dernier, puis, par un étrange revirement dont la cause fut plus politique qu'honorable, il attira, caressa plus tard les arminiens qu'il avait combattus. « On ne donnoit plus, dit Rapin, qui blâme chez ce prince & ces contradictions & cette participation malféante à des querelles d'école, « on ne donnoit plus les emplois « qu'à des Papistes, à des Arminiens ou à des gens qui passoient pour « avoir peu de religion. » Il est évident que, dans la pensée de Rapin, papistes, arminiens, gens de peu de religion, étaient tout un. Il serait difficile de conclure de ce rapprochement significatif qu'il ait été un fectateur d'Arminius. (Voy. t. vIII, pp. 200 & 201.) Plus tard, sous Charles Ier, il reproduira toutes les accusations formulées contre l'arminianisme à l'encontre de Laud & de Neal, chess dans l'Eglise anglicane, de ce parti « qui ramène tout droit la religion protestante au papisme ». Plus loin, il apprécie d'un mot les funestes tendances négatives du célèbre philosophe Hobbes, mort en 1679, « dont les écrits, dit-il, ne sont « malheureusement que trop connus. » Protestant réformé, Rapin était

calviniste & presbytérien, il le dit fort nettement (1), mais cela ne l'empêche pas de respecter l'Eglise anglicane, pour laquelle il a toujours eu, dit-il, « un profond respect & une extrême vénération, » à laquelle il s'est toujours conformé pendant son séjour en Angleterre, «étant prêt à le faire encore s'il y retournoit.» (Voy.t.x, p. 192.) Il y communia plus d'une fois sans répugnance, & il ne faut pas voir là une preuve d'indifférence, mais bien de son attachement à la religion réformée. Il n'oubliait pas que la Réformation s'était établie en Angleterre sous le rite anglican, & l'hommage qu'il rendait ainsi à ces souvenirs du passé prouvait la largeur de sa foi sans en exclure la solidité. Au reste, quel que sut « le va-« carme, le trouble, l'animosité que la différence entre les deux « Eglises anglicane & presbytérienne aient causés en Angleterre, » il n'y avait à l'époque où écrivait Rapin que « fort peu de personnes qui se « fissent un scrupule de communier dans les deux églises.» (T. xi, p. s.) Pour achever cette esquisse morale de Rapin-Thoyras, voici ce que nous trouvons sans nom, ni date, sur un vieux papier jauni, slétri,

PORTRAIT DE MONSIEUR RAPIN-THOIRAS.

1

Du celebre Rapin voicy le caracterre, Ainsi qu'on le peut voir en ce qu'il écrivit. Il sut laborieux, prudent, exact, sincere, Le Vice sous sa main jamais ne prescrivit.

froissé, sous la rubrique de :

2

Ami de la Uertu, toujours incorruptible, Il s'apliqua surtout à remplir son devoir. Dans ses Narrations il se montre instexible A pardonner aux Roix l'abus de leur pouvoir.

⁽¹⁾ Plan de l'Histoire d'Angleterre, p. x1x. Cf. ce qui fuit, p. xx, avec le texte ci-deffus.

L'Histoire qu'il nous donna des Isles Brittaniques A sçu gagner les cœurs de leurs siers Habitans, Les plus savans d'entre eux, leurs plus sins politiques Se disputent l'honneur d'etre ses partisans.

4

Uous tous qui travaillez à nous faire l'Histoire De ce qui c'est passé dans les Climats divers En vain vous stattez-vous d'aquerrir de la gloire Si vous n'imittez point le Héros de mes Uers.

(Communiqué par M. Van Sypesteyn, à La Haye.)

Puisque nous nous sommes laissé aller à transcrire ces mauvais vers, parce qu'ils ont trait à notre sujet, citons encore ceux-ci, qui pourraient bien être du même auteur, à en juger par leur mérite:

ÉPITAPHE DE M. DE RAPIN-THOYRAS.

Ici le casque & la science, L'esprit vif, la solidité, La politesse & la sincérité Ont sait une heureuse alliance, Dont le public a prosité.

(Archives de M. de Jonquières, à Copenhague.)

Cette épitaphe, ni aucune autre, ne figurent sur son tombeau; c'est en vain que le voyageur qui traverse Wesel demande aux plus âgés de ses habitants, la maison où pendant dix-sept années a vécu Rapin-Thoyras. Nul ne connaît son nom, nul n'a lu ses ouvrages. Nous avons parcouru les rues étroites & solitaires de la forteresse prussienne, nous avons interrogé du regard ces vieilles maisons qui portent au-devant de leurs saçades bossues & saillantes, tracée en chisses barbares par de larges tenons de ser, la date reculée de leur construction; nous avons foulé ces longues avenues des remparts, plantés de tilleuls & d'ormes

féculaires, à l'ombre desquels Rapin-Thoyras allait demander le calme & la fraîcheur au soir de ses laborieuses journées; notre pensée pleine de son souvenir ne trouvait nul écho au dehors. Nous avons visité, & non sans émotion, cette humble église française, aujourd'hui fabrique de tapis, où fut baptisée, il y a cent cinquante ans, notre aïeule, Marie de Rapin, & avant elle ses sœurs & ses frères. Nous avons franchi le feuil de l'antique cathédrale de Saint-Willibrod, salué, dans son caveau grillé, le cercueil vermoulu de Briquemault de Saint-Loup(1), qui, depuis deux siècles, repose sur quatre boulets au chevet de l'église, nous nous fommes incliné sur chacune des dalles armoriées & chargées d'inscriptions qui couvrent le fol de leur mosaïque funèbre; dans cette vaste nécropole, à l'ombre de laquelle il est hors de doute que Rapin sut enseveli, nous n'avons rien trouvé qui pût satisfaire nos recherches, aucune pierre devant lequelle nous ayons pu dire : C'est là! Mais, à l'extérieur de l'église, à gauche, est une place assez vaste, autresois champ du repos, maintenant pavée et livrée au public. C'était là que l'on enterrait ceux qui ne pouvaient payer leur place sous les voûtes de la cathédrale. Rapin mourut pauvre: qui sait si sa dépouille mortelle ne repose pas dans quelque coin obscur, oublié, perdu, de cette place où croît l'herbe & où jouent les enfants? Quoi qu'il en soit, la trace de sa dernière demeure a disparu, & sur les registres de l'église française que nous avons compulsés, on ne trouve que cette simple mention, qui rappelle celle de la mort de Calvin sur les registres du consistoire de Genève :

1725. Maius 20-9,
Bey abend [wurde begraben] Herr Rappein [sic].

(Todten Register der Willibrodskirche. - 19 sept. 1708 - ult. déc. 1728.)

Ainsi donc, comme ont disparu à Castres les pièces qui établissaient

⁽¹⁾ L'arrière-petit-fils du « brave Briquemault. » (Voy. p. 79, & France protestante, 11, pp. 135 & 136.)

sa naissance (1), de même à Wesel toute trace de sa sépulture a disparu. Ni le berceau, ni la tombe ne sont demeurés intacts. Détruit & dispersé le premier, l'autre oubliée, profanée peut-être! Mais entre le commencement & la fin, sa vie tout entière nous est connue, & les monuments qui en sont restés, moins fragiles que le berceau, désieront l'oubli plus que la tombe!

« Il mourut sur une terre étrangère, loin de cette France qui reven« dique sa gloire, comme une portion précieuse de la gloire nationale,
« ce Thoyras, illustre dans les lettres comme dans la guerre; il mourut
« sur une terre d'exil, victime des dissentions excitées par ces ministres
« coupables qui gouvernaient la France d'après les maximes du pouvoir
a absolu! Un siècle s'est écoulé depuis la mort de ce grand citoyen, &
« nul monument expiatoire, nulle inscription reconnaissante ne rappelle
« parmi nous que la terre que nous soulons sur sa terre natale (2)! »

Ces paroles sympathiques d'un historien consciencieux & estimé, nous avons cherché à les interpréter : cette étude, qui touche à sa sin, est loin d'être un monument, elle est, tout au plus, l'inscription qui manquait sur la tombe de Rapin-Thoyras. Et encore les inscriptions bravent les âges, l'histoire la plus reculée de l'humanité nous est révélée par la trace du ciseau sur la pierre, & nous n'avons sondé sur ce travail ni cet

⁽¹⁾ Un de nos amis a bien voulu faire à Castres les recherches les plus minutieuses. Elles n'ont abouti à rien de satisfaisant. Les registres des actes de baptême de l'église réformée de Castres sont déposés au greffe du tribunal de cette ville. Les années 1661 & 1662 ont été compulsées sans résultat. Il existe à la mairie de Castres les doubles des mêmes registres, mais cette série présente précisément une lacune (1652 à 1670) qui comprend l'année 1661. On n'a pu non plus déterminer la maison qu'habitait Jacques de Rapin & sa famille pendant le temps de leur résidence à Castres. L'hôtel héréditaire des Pélisson, actuellement habité par le conservateur des hypothèques, non loin de la Poste, existe encore aujourd'hui. Pendant quelque temps, les Pélisson & les Rapin habitèrent ensemble le domaine de Roumens, aux environs de Castres, qui appartenait à la samille de Faure-Fondamente, très-proche alliée des Pélisson. (Jacques de Faure, sieur de Tournadour, oncle de Jeanne de Pélisson, François de Faure, sieur de Fondamente, Salomon de Faure, sieur de Roumens, & autres parents, sont témoins du mariage de Jacques de Rapin & de Jeanne de Pélisson. — Acte de 1654. — Voir la note A, sur l'Académie de Castres.)

⁽²⁾ Marturé, Histoire du pays Castrais, t. 11, p. 285.

espoir, ni cette prétention. Notre but, plus modeste, était de rassembler les traits épars d'une attachante histoire de famille, de retracer une noble vie qui en sut le glorieux couronnement, & par une esquisse sidèle des travaux qui l'ont illustrée, rappeler la gloire qu'ils ont acquise à leur auteur. Réaliser selon nos faibles moyens le vœu sympathique de l'écrivain castrais, telle a été la tâche que nous nous sommes proposée : nous voudrions l'avoir moins imparsaitement remplie.

« La réputation de Rapin-Thoyras, disent MM. Haag, en terminant « l'intéressante notice qu'ils lui ont consacrée dans la France Protessante, « a fait oublier jusqu'au nom de ses parents, & cependant, dans le « nombre, il en est qui ont donné des preuves de leur attachement à « la religion. »

En effet, le frère aîné de l'historien, Charles de Rapin-Puginier, l'auteur des Mémoires de la famille de Rapin, sut ensermé à la Bastille en 1686; il y passa plusieurs années & en sortit sans avoir abjuré. Pendant sa captivité, privé de livres & de ce qu'il fallait pour écrire, ne pouvant supporter l'oissveté à laquelle il était condamné, il imagina de couper des trous dans ses bas, puis il les raccommodait lui-même. Il se livra tant de fois à cette étrange occupation, qu'il y devint passé maître, & longtemps après être forti de prison, il raccommodait encore lui-même ses bas, sans toutefois les trouer volontairement. Après avoir étudié à Saumur, Charles de Rapin avait fait ses études de droit à la faculté de Cahors, où il avait marché sur les traces de son oncle Pélisson; reçu docteur ès-droits le 18 avril 1679 (Invent. gén., nº 685), nous l'avons vu accompagner son père cette même année au synode de Réalmont. C'était un homme d'un sens droit & résléchi, « orné, dit Jean Rou « (Mémoires, 11, 305), tout aussi bien que son illustre frère, de plusieurs « qualités si excellentes, que par elles il eût été capable de soutenir, « lui seul, toute la gloire de l'illustre nom dont ils ont hérité & de l'émi-« nente vertu dont leur digne mère leur a donné de st beaux exemples. »

Les quelques extraits que nous avons publiés de ses Mémoires, ne peuvent donner qu'une faible idée de l'intérêt que présentent ces annales d'une famille fréquemment mêlée aux crises religieuses & politiques de son pays, écrites d'un style serme & sobre, large & accentué, supérieur même, en quelques parties, à celui de l'Histoire d'Angleterre. On y sent passer le soussile d'une âme généreuse & grande, en même temps qu'une impression de mélancolie dont l'auteur n'a pu se désendre, y trahit la lassitude de l'exil & l'assiliction du chrétien qui voit gémir & saiblir ses stères sous l'orage de la persécution (1). Charles de Rapin survécut à son frère, plus jeune que lui de quelques années, auquel l'unissait une tendre assection. Il l'avait aidé dans ses travaux, il avait conservé avec lui des rapports aussi fréquents que le permettait l'éloignement de leurs résidences, & le chagrin qu'il éprouva de sa mort contribua à altérer sa santé. Il mourut à Utrecht, où il était fixé, en juillet 1729.

Nous avons rapporté, dans la Généalogie de la famille de Rapin, pp. lxxvj & seq., tout ce qui nous est parvenu sur le compte de Jacques de Rapin, le seul fils de l'historien qui lui ait survécu. Il commença ses études à Clèves, les persectionna à l'Académie d'Utrecht, & son mérite, autant que le nom de son père, le sit nommer à trente-un ans au poste important de directeur des Colonies françaises de Stettin & de Stargardt. Il en remplit les sonctions avec tant de zèle & d'intelligente capacité que sa mort sut considérée comme un véritable malheur par toute la colonie, qui reporta, quelques années après, sur son fils Charles-Frédéric de Rapin, la consiance & l'estime qu'elle avait accordées à cet administrateur intègre & vénéré.

⁽¹⁾ Son érudition était grande, mais, pas plus que celle de beaucoup d'autres, elle n'était exempte de quelques lacunes; c'est sur la foi d'une affertion erronée de Rapin-Puginier que nous avons consondu (p. 27) le duc de Nemours, vainqueur de Ravenne, avec son cousin-germain Thomas de Foix, seigneur de Lescun, dit le Protonotaire de Foix, parce qu'il se destina d'abord à l'état eccléssatique, & srère d'Odet de Foix-Lautrec, qui sut blessé aux côtés de Gaston de Foix à Ravenne, après avoir en vain tenté de le sauver. Chevalier de l'ordre & maréchal de France en 1520, le Protonotaire de Foix sut tué d'une arquebusade à la bataille de Pavie (1525).

Charles de Rapin ne se maria pas, & son frère Louis-Antoine, capitaine d'infanterie au service de Prusse & directeur des postes à Oranienbourg, nous ramène au présent siècle, dont les premières années virent tomber aux champs de bataille de Leipzig & de Smolensk les deux fils aînés de Louis de Rapin, Guillaume & Louis de Rapin-Thoyras.

Une Marguerite de Rapin figure dans une liste de persécutés donnée par Elie Benoît: c'était vraisemblablement une fille de Charles de Rapin-Rebeau, née vers 1657; la similitude de noms & de dates rend fort probable cette hypothèse (1).

D'autres familles de ce nom ont existé en France, mais ni le poète poitevin Nicolas Rapin, grand-prévôt de France (1540-1608), l'un des auteurs de la Satyre Ménippée; ni le père René Rapin, fils d'un apothicaire de Tours (1621-1687), littérateur & théologien, n'ont laissé de descendants qui puissent revendiquer d'autres rapports que celui tout fortuit du nom de famille, avec les Rapin de Guyenne & de Languedoc, issus des Rapin de Savoie (2).

⁽¹⁾ Par contre, nous avons relevé, dans l'art. Roffel (Théophile) de la France Prot., la mention d'un certain J. Rapin, propofant du diocèfe de Montpellier, porté fur un rôle des pensions accordées en l'année 1680 aux ministres & proposants apostats. Nous aimons à penser que ce Rapin-là n'appartenait pas aux nôtres.

⁽²⁾ Il existe une lithographie (publiée à Nantes chez Charpentier, dessinée par M. O. de Rochebrune en 1857) qui représente « une falle du château de Terre-Neuve en Vendée, ancienne « réfidence de Nicolas Rapin. » Cette falle est remarquable par une magnifique cheminée du xvi' fiècle, d'une richeffe d'ornementation peu commune, décorée de deux cartels d'armoiries, l'un écartelé: au 1 & 4 un chevron accompagné en chef de deux étoiles & d'un croissant en pointe, au 2 & 3 contre-écartelé: 1 & 4 à deux faîces, 2 & 3, à deux chevrons, le tout sans émaux visibles. L'autre écusson offre trois fers de lance, 2 & 1, en champ de gueules. Rien qui puisse faire supposer que ce suffent là les armes du Grand-Prévôt. Mais, sur la bretagne de la cheminée, on voit plusieurs sois répété un monogramme figurant les lettres L. G. P., alternant avec des coquilles, un cartouche fur lequel on lit: mars 1603, & un écuffon à trois befans, coupé ou fommé en chef de trois étoiles, ce qui pourrait bien être les vraies armoiries de Nicolas Rapin, que nous n'avons du refte trouvées dans aucun Armorial. On voit qu'elles n'ont aucun rapport avec celles de nos Rapin. — L'auteur des Mémoires de la famille de Rapin parle de Nicolas & de René Rapin mais en déclinant toute parenté avec ces deux perfonnages; il ajoute : « Mes coufins m'ont dit qu'ayant ouy dire qu'il y avoit un Rapin à Dijon, ils avoient voulu le voir & ils avoient trouvé · que c'estoit peu de chose. Il y avoit aussi un M. de Rapin à Milhau en Rouergue, qui estoit

Depuis la Réformation, il existe à Payerne, en Suisse, une famille Rapin, qui dans le xviie siècle reconnaissait pour ches un Rapin, docteur en droit.

Cette famille suisse a produit plusieurs hommes distingués, parmi lesquels la France Littéraire cite Fr.-Rodolphe Rapin, auteur d'une Dissertation sur diverses espèces de monomanies, thèse soutenue le 19 sévrier 1825 devant la Faculté de médecine de Strasbourg, & d'une Esquisse de l'histoire naturelle des Plantaginées (Paris, 1827), & J.-L. Rapin, ministre de l'église de Payerne en 1807, qui est probablement l'auteur d'une Introduction à la Grammaire française (Arnheim, 1811, in-8), cataloguée à tort par M. Quérard sous le nom de J.-L. de Rapin-Thoyras.

A cette famille se rattache « un officier distingué de la garnison de « Berlin, » le colonel Gabriel-Philippe de Rapin-Rappinière, capitaine en 1759 au régiment de Mollendorf, mort sans postérité à Berlin en 1806, qu'Erman & Réclam (Mémoires pour servir à l'histoire des Protestants réfugiés en Prusse, 1782-1800, 9 vol. in-8) disent à tort appartenir « à « la famille illustre & ancienne de Rapin-Thoyras. » Il était fils d'un officier suisse du nom de Rapin, nommé général en 1757, qui commanda un franc-bataillon pendant la guerre de Sept ans, & qui, d'abord au service de Hollande, passa en 1756 au service de Prusse. (Erman & Réclam, 1x, pp. 244 & 245.) Cet officier supérieur se disait parent des Rapin-Thoyras, mais il n'avait jamais pu prouver sa parenté avec leur famille, & habitant la même ville à la fin du siècle dernier, il n'était reçu chez eux qu'à titre d'ami. Les Rapin de Payerne portent un croissant dans leurs

[•] riche, d'autres, si je ne me trompe, l'appellent Rappin; mais je proteste en verité que je n'ay

[«] aucune forte de connoiffance qu'il y ait de la parenté entre tous ces gens-là & nous. J'ay ouy

[«] dire dans nostre famille, que pendant que j'estois à Saumur, il estoit venu chés nous un jeune

[•] homme qui se disoit Rapin, fils d'un ministre du Vivarois, & que mon père l'avoit gardé quelque

^{*} tems & croyoit qu'il pouvoit estre un de nos parens; mais je ne scay absolument rien de cela, &

[•] je fuis trompé, fi je n'ay ouy dire en même tems que c'eftoit un espèce de fripon. • Ne ferait-ce point là le proposant apostat J. Rapin, dont il est question ci-contre?

armes, qui sont, du reste, tout à fait dissérentes de celles que portent les Rapin de Savoie & de France depuis plus de trois siècles, & ce détail contribue encore à dissérencier ces deux familles. Cependant il ne serait pas impossible qu'un des rejetons des Rapin de Savoie eût passé en Suisse lors de la Résormation, & qu'il sût la souche de cette samille; les rapports de la Savoie & de la Suisse, toujours fréquents, l'ayant été alors plus qu'à aucune autre époque, notre conjecture est assez vraisemblable; toutesois nos recherches sur ce sujet sont restées sans résultat.

La branche aînée de la famille de Rapin a laissé quelques souvenirs que nous avons esquissés à grands traits (pp. 109 à 111); nous reviendrons sur un fragment des Mémoires de Cécile de Rapin (1), qui nous paraît présenter quelque intérêt, & qui complète ce que nous avons dit ailleurs de l'esprit militaire qui distinguait cette famille. Il s'agit de l'aîné des sils de Cécile de Rapin-Mauvers, nommé Paul, comme son père. Nous laissons la parole à M^{me} de Rapin.

« Mon fils aîné estant à Thoulouse, il luy prit fantaisse d'échapper du Collége pour demander de l'employ, croiant que l'occasion estoit belle; la guerre commençoit à estre déclarée. Il ne m'en communiqua rien, il sut à Montauban sans me voir [Mme de Rapin résidait dans cette ville], & fut tout droit chés l'Intendant, qui soupoit dans un jardin, en compagnie de Messieurs & de Dames; l'évesque y étoit aussi. Mon fils avoit son souët de postillon à la main, il expliqua ce qui l'amenoit: que sachant la guerre déclarée, il ne pouvoit se résoudre à croupir dans un Collége, lorsqu'il pouvoit servir son Roy à l'exemple de ses ancestres, qu'il avoit asses estudié pour un homme de guerre. Ils furent tous charmés de la noble hardiesse de cet ensant, qui à peine avoit quatorze ans. Ils lui demandèrent s'il m'avoit vu, il dit que non; s'il avoit soupé? il dit de même. Il soupa avec eux;

⁽¹⁾ Dans une lettre à fa fœur (Recueil de Lettres, n° 12), Rapin-Thoyras fait allufion à ces Mémoires, que nous avons plufieurs fois cités dans les pages qui précèdent; mais, comme dans la plupart de ces auto-biographies, la perfonnalité de l'auteur tient une trop grande place pour que l'intérêt qu'elles préfentent foit général, aussi nous sommes-nous bornés pour celle-ci à de courts extraits.

après quoy il fut chés moy & m'apprit ce qu'il venoit de faire. Le lendemain l'Intendant vint me voir pour me féliciter d'avoir un si aimable enfant, me dit qu'il falloit qu'il rentra au collége en premier, estant trop jeune pour aller à la guerre, & de plus y estant par l'ordre du Roy, il n'en pouvoit sortir que par le mesme ordre. Il pria mon fils à dîner & luy dit toutes ces raisons; & pour le traiter en enfant, il luy dit qu'il escriroit au Roy pour luy apprendre la noble envie qu'il avoit pour le servir, & qu'il ne doutoit pas qu'il auroit bientôt de l'employ; de plus, qu'il luy bailleroit une lettre pour son régent pour éviter les chastimens qu'il méritoit de s'estre en allé sans son congé.

- "Deux mois aprés, l'Intendant fut à Thoulouse où mon fils fut le voir, il demanda s'il avoit eu la réponse du Roy, l'Intendant dit que oui, que le Roy louoit son zèle, mais qu'il vouloit qu'il resta encore un an au collége. L'Intendant, de retour à Montauban, sut me voir & me fit un détail de cette conversation. A peine l'Intendant sur avoit permis de venir; il me dit que non, ce que je sçavois bien. Je ne voulus pas le recevoir, craignant de me faire des affaires; il me sur impossible de le faire rentrer au Collége que par la force, ny d'appaiser l'Intendant s'il ne rentroit.
- « Monsieur le marquis de Corte faisoit un nouveau régiment d'infanterie, il demanda l'agrément pour donner l'enseigne de sa coronelle à mon fils, par là tout fut d'accord... Toutes les mères qui connoissoient mon fils, en souhaitoient un semblable; il étoit chéri & du Colonel & de l'Intendant, & jusqu'au moindre artisan. »

Ce fils tant chéri, & si digne de l'être, mourut à la fleur de l'âge : rapidement parvenu au grade de capitaine, couvert de gloire au siége de Turin, il y sut aussi couvert de blessures auxquelles il succomba, à vingt-quatre ans, dans un pauvre hameau des Alpes que traversait alors l'armée, non loin peut-être du berceau de sa famille. Sept ans plus tard, en 1713, son frère cadet, aussi capitaine, trouvait la mort sous les murs de Fribourg, au même âge que son aîné.

Jacques de Rapin, le puîné des trois frères, eut un sort plus heureux; marié à Mademoiselle de Rioupeyroux (1), les soins d'une nombreuse sa-

⁽¹⁾ Ou Rimpeyroux. La France Protestante confacre un article au poète apostat Théophile de

mille l'obligèrent bientôt à quitter le service du roi; une de ses filles prit alliance dans la maison de Maleville; une autre épousa M. de Guarisson, & son fils Jacques-Anne, marié à Mademoiselle de Maleprade, lui succéda dans l'estime & la considération générales (1). Jacques-Anne de Rapin, baron de Mauvers, prit le surnom de Thoyras en souvenir de celui des Rapin qui l'avait illustré sur la terre de l'exil; peut-être aussi cette seigneurie passa-t-elle de la branche cadette à la branche aînée.

Pendant le temps des persécutions religieuses du x viiie siècle, la branche aînée de la maison de Rapin, diminuée & appauvrie, n'attirait plus sur elle une dangereuse attention; aussi, sans faire à ses intérêts temporels de coupables sacrifices, « elle resta sur le sol natal, demeurant dans ses « propriétés, respectée de ses voisins, recherchée souvent des curés « qui n'avaient jamais vainement recours à sa bourse. Et si l'on demande « ce que ces gentilshommes ont fait pendant le xviiie siècle, on répon- « dra pour eux comme sit l'abbé Sieyès à quelqu'un qui lui demandait « à quoi il s'était occupé pendant la Terreur: Je me suis occupé de vivre... « MM. de Rapin l'auraient pu dire avec des sentiments plus élevés, puis- « qu'il s'agissait par-dessus tout de sauvegarder leur vie spirituelle (2). » La plupart cependant avaient servi leur pays dans les armées royales (3),

Riupeyroux ou Rieupeyroux, originaire de Montauban, & à fa famille. Nous avons rencontré queque part un titre figné: Rioupeyroux, concernant messire Victor de Frezals, seigneur-doyen de Rioupeyroux, conseiller au Parlement de Toulouse, marquis d'Avèze, prieur de St-Pierre de la Salle & de St-Bonnet, au diocèse de Nismes, en 1664. Nous n'avons pu déterminer si M⁻⁻⁻ de Rapin appartenait à l'une ou à l'autre de ces familles languedociennes.

⁽¹⁾ Généalogie de la famille de Rapin, pp. lxv à lxvij.

⁽a) M. le pasteur Pédézert, Art. nécrologique sur M. de Rapin-Thoyras. Voir le journal l'Espérance, du 25 juin 1859. — Ce passage est emprunté à l'une des notes du discours prononcé sur la tombe du désunt, par M. le professeur de Félice, qui a bien voulu nous autoriser à en reproduire quelques fragments que l'on trouvera plus loin.

⁽³⁾ On trouve dans le catalogue des Certificats de noblesse délivrés par Chèrin, généalogiste des ordres du Roi, pour le service militaire, de 1781 à 1789 (L. de La Roque & Ed. de Barthélemy, Paris, 1864, in-8), la mention de quatre certificats délivrés à MM. de Rapin de Thoyras, fils du baron de Mauvers, en date du 24 juillet 1782, du 20 août 1783, du 12 octobre 1784, &,—ce dernier

& si les lignes qui précèdent ont été rapportées, c'est qu'elles contiennent pour la famille de Rapin un honorable témoignage. Son dernier représentant s'est éteint de nos jours, entouré de l'estime & de la considération que quatre-vingt-douze années, sécondes en nobles aspirations, fertiles en bonnes œuvres, lui avaient acquises parmi ses coreligionnaires.

La mort de M. Jean-Baptiste de Rapin-Thoyras a été comme un deuil public pour la population protestante de Montauban.

- « La cité qui s'honorait de le compter parmi fes habitants, l'Eglife dont il avait été l'un des plus beaux exemples, les honorables familles qui vénéraient en lui le pieux fouvenir & la dernière image d'illustres aïeux, ont payé à fa mémoire un tribut mérité d'hommages respectueux. Toutes les classes de la population ont voulu honorer la mort de cet homme de bien, elles sont accourues à ses funérailles avec un douloureux empressement. Les pauvres surtout ont pleuré leur bienfaiteur.
- « Dernier rejeton d'une illustre famille protestante, bien que né dans un siècle incrédule à frivole, M. de Rapin-Thoyras avait conservé la sincère piété à la forte soi de ses pères. Les sentiments traditionnels de sa famille convenaient à sa grave à austère nature; il ne s'en est jamais départi pendant le cours de sa longue carrière. Il aurait pu rechercher les distinctions du monde : il était digne de les obtenir; il ne les aurait pas acceptées quand même elles se seraient offertes à lui. Son digne à ferme caractère avait l'indépendance du caractère huguenot; il avait, de plus, l'humilité prosonde du chrétien. De là, une vie passée dans les joies du soyer à dans l'exercice de la charité. Beaucoup de services à point d'ambition; beaucoup d'estime à point d'éclat. Personne ne sait tout le bien qu'il a fait, si ce n'est Dieu; ceux qui recevaient le biensait auraient bien souvent cherché en vain la main qui le dispensait...
- « Son départ a été trop prompt pour nous, non pour lui ; il l'attendait avec la férénité d'un fage chrétien. Il était mûr pour la nouvelle vie où Dieu l'a fait entrer, fans trouble comme sans douleur, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Il

par Berthier, — du 9 août 1785, qui concernent évidemment M. Jean-Baptiste de Rapin & ses frères. L'un d'eux, Jean-François de Rapin, capitaine d'artillerie, figure sous le nom du capitaine Thoiras, dans les Mémoires de Sanson, récemment publiés, parmi les « ennemis du peuple & de « la liberté » (fic) exécutés à Paris, le 11 juillet 1794. Aucun des quatre frères n'eut d'héritiers, & leur nom s'éteignit avec le dernier d'entre eux. (Voy. Généalogie de Rapin, p. lxvj.)

aurait béni la main qui l'a retiré de ce monde s'il avait eu le temps de la reconnaître (1). "

Avant de confier à la terre la dépouille de M. de Rapin (2), M. le professeur de Félice, qui depuis près de vingt ans vivait sous le même toit, a prononcé, devant la soule émue & recueillie qui se pressait au bord de la tombe, des paroles pleines d'enseignements, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire presque en entier. L'éloge de cet homme de bien ne pouvait être consié à une voix plus autorisée & plus capable de faire ressortir, des traits de cette noble vie, tout ce qu'elle contenait de graves & pieuses leçons.

- « M. de Rapin-Thoyras appartenait, vous le favez, Messieurs, à l'une de ces anciennes maisons protestantes qui ont traversé les plus terribles orages sans en être abattues ni même ébranlées. La conversion de ses ancêtres à la foi réformée se confond avec l'origine de ce grand mouvement religieux dans nos provinces méridionales.
- « L'un de ses pères se rencontre dans les rangs de ces réfugiés qui ont porté si loin notre langue, notre génie, la gloire du nom français, honorant également la nouvelle patrie de leur soi & l'ancienne patrie de leur naissance, d'où le malheur des temps les avait bannis. L'historien Rapin de Thoyras a montré que les âmes sidèles & hautes savent puiser dans l'adversité même des forces de plus pour l'accomplissement d'une noble tâche; il sut unir au métier des armes les austères travaux de l'étude, & la France, qui ne possède point son tombeau,

⁽¹⁾ M. le pasteur Pédézert, loc. cit.

⁽²⁾ Depuis la destruction de la chapelle sépulcrale des Rapin, à Mauvers, c'est-à-dire depuis 1700, il su de tradition, dans cette samille, de se faire enterrer dans un champ, sans nul indice de sépulture, usage pratiqué encore de nos jours parmi les protestants des Cévennes, conséquence symbolique de la spiritualité de la religion réformée, précaution commandée à nos pères par les exhumations profanatrices & les trasnements sur la claie de cadavres protestants, que la rage de leurs persécuteurs poursuivait au-delà du tombeau. Peut-être cette tradition de famille a-t-elle été suivie jusque dans l'exil, & la tombe de l'historien a-t-elle été dérobée volontairement aux regards de ses descendants? Mais M. de Rapin-Mauvers ne voulut pas y manquer; le culte de son souvenir, conservé par ceux qui l'ont connu, est le seul mausolée qu'il n'ait pas interdit d'élever sur le coin de terre ignoré où sut déposée par ses ordres sa dépouille mortelle.

revendique cet écrivain comme l'une de fes plus folides renommées littéraires.

- « Notre vénérable ami avait pieusement retenu ces traditions de famille, où il trouvait le plus précieux de ses héritages. Ce n'est pas qu'il y ait cherché des titres honorisiques: nul ne se désendait mieux que lui du prestige de ces distinctions; mais il aimait, par la tournure de son esprit, & plus encore par la ressemblance de ses convictions, à remonter dans les âges passés de la Résorme, qui le faisaient souvenir de la sidélité de sa maison. Il en parlait avec une filiale sympathie. On eût dit, à l'entendre, qu'il avait été le contemporain des Coligny, des d'Andelot, des Lanoue, des Duplessis-Mornay; il s'était familiarisé avec leurs idées, leurs actes, leurs joies & leurs peines, avec les détails les plus intimes de leur vie; & l'on sentait que s'il avait existé dans leurs générations, il eût réclamé sa part de leur héroïque dévouement, comme il avait fait de leurs croyances.
- « M. de Rapin était resté l'un des disciples de l'ancienne Réformation, de la seule vraie Réformation. Sans méconnaître ce que le temps & l'expérience ont pu nous apporter de lumières, il tenait de toutes les puissances de son âme à la doctrine des sidèles d'autresois, à cette doctrine appuyée sur l'autorité divine & permanente des saintes Ecritures, à cette doctrine définie avec la précision qui caractérise le génie français, & illustrée devant les hommes par les plus généreuses vertus. Il avait retenu tout ce qui en est effentiel dans les prosondes racines de sa vie religieuse; il reproduisait le passé en toutes choses. En toutes choses?... Non, je me trompe: il avait répudié l'aigreur & la violence des premières controverses. Autant il était décidé pour lui-même, autant il comprenait, il respectait la diversité des communions religieuses; & partout où il discernait une piété établie sur les bases sondamentales de la révélation, il s'inclinait devant le sacré caractère du chrétien. Rare mélange de qualités qui semblent s'exclure: tant de fermeté dans ses propres convictions, & tant d'équité pour celles qui différaient des siennes!
- « Mais s'il fe transportait volontiers dans les anciens âges de notre Eglise, il ne s'intéressait pas avec moins d'ardeur aux choses religieuses du présent. Serviteur de Jésus-Christ, rien de ce qui est chrétien ne lui était étranger. Personne, du moins en dehors du corps pastoral, ne s'était plus attaché que lui à bien connaître la renaissance protestante qui porte le nom de Réveil; il en avait étudié les origines, les principes, les hommes, les œuvres; il avait sans cesse accompagné de l'esprit à du cœur ce renouvellement de la foi, lisant tout, livres à seuilles périodiques; aimant à examiner les questions de doctrine à d'organisation ecclésiassique; ouvert aux opinions nouvelles, quand elles lui

paraiffaient fondées fur les Ecritures, ou réclamées par les circonftances contemporaines; n'ayant enfin qu'un feul point fixe au milieu du choc de ces idées fur des fujets fecondaires: fon attachement à l'Evangile éternel du Dieu Sauveur.

- « Auffi, le nom de M. de Rapin s'était-il répandu dans le monde protestant comme celui d'un invariable désenseur de la cause évangélique. Et chaque sois qu'il arrivait dans nos murs un pieux étranger, un frère éminent, de tous les points de la France, de la Suisse, de l'Angleterre, des plus lointaines contrées, la première porte où il allait frapper était la sienne. M. de Rapin leur accordait non-seulement l'hospitalité de sa maison, mais encore, ce qui valait mieux, l'hospitalité de son cœur. Il les écoutait avec une sympathique attention, les soutenait de ses conseils comme de sa bourse, & les renvoyait fortissés dans leurs espérances ou consolés dans leurs peines. Oui, l'on peut affirmer sans exagération que M. de Rapin a honoré dans toute l'Europe l'Eglise résormée de Montauban: il en a été, depuis près d'un demi-siècle, le représentant le plus connu tout ensemble & le plus généreux (1).
- « Dès que l'apaisement des passions révolutionnaires permit de rouvrir les temples, M. de Rapin concourut à cette œuvre de réédification. Il trouva de nouveau, dans sa propre famille, des guides & des modèles. L'un de ses oncles, (M. de Robert) sut, au commencement du siècle, un des premiers pasteurs de Montauban, le premier de tous peut-être; & notre pieux ami, qui avait afsisté aux dernières assemblées du Désert, rendit grâces à Dieu de pouvoir maintenant prier avec ses coreligionnaires sous la garde des lois. Les formes extérieures du culte ne sont pas la vie, sans doute, mais elles en sont l'une des manisestations & le point d'appui.
- « Nous avons vu M. de Rapin s'affeoir affidûment au pied de nos chaires jusque dans sa blanche vieillesse; à là, quel édifiant spectacle que celui de ce disciple éprouvé du Seigneur, si attentif, si recueilli, à montrant affez qu'il s'appliquait à lui-même la parole des ministres de l'Evangile! Heureux les pasteurs qui comptent beaucoup d'auditeurs tels que lui! Et heureuses les Eglises qui reçoivent de pareils exemples!

⁽¹⁾ En vertu de la loi du 18 germinal an x, le chef-lieu de l'églife confistoriale de la Haute-Garonne fut établi d'abord à Calmont, puis transféré à Toulouse, & cette église divisée en quatre sections. M. de Rapin-Thoyras était alors au nombre des anciens du confistoire, & représentait la quatrième section (Barry-d'Issemade, Ventaillac, &c.). Il sit don à la première de ces localités d'un terrain qui lui appartenait, pour y bâtir un temple. (Voy. France protessante, t. v111, p. 382.)

- « Longtemps membre du Consistoire, & ne cessant de l'être que sur ses instances réitérées, parce que la délicatesse de sa conscience lui interdisait d'occuper une place qu'il croyait ne pouvoir plus remplir, il y apporta toujours cette sermeté de soi, cette constance de maximes, cette autorité de l'exemple, cette dignité d'attitude, cette réserve de langage qui donnent un si grand poids aux délibérations des corps eccléssaftiques. A lui, à son zèle, à sa libéralité, l'Eglisse de Montauban est redevable d'une partie des progrès qu'elle a faits depuis le rétablissement des cultes, en particulier de la fondation de ses écoles.
- « Et puisque nous parlons d'écoles, ne dirons-nous pas aussi que M. de Rapin a témoigné l'intérêt le plus profond & le plus persévérant pour notre institution d'études théologiques. Professeurs & élèves n'ont jamais cessé d'être les objets de sa follicitude & de son affection. Il les suivait dans leurs travaux, les encourageait dans leurs efforts, était heureux de leurs succès; il prêtait à chacun tout l'appui qu'il pouvait donner; & si quelque étudiant pauvre.... mais ne divulguons pas ce qu'il prenait lui-même soin de couvrir de tant de voiles!
- « Combien de motifs l'excitaient à s'intéresser à notre Faculté de théologie! C'était encore un héritage de famille. Le pasteur que nous avons déjà mentionné avait invoqué auprès de l'Empereur Napoléon, lors de son passage dans notre cité, la puissance & la majesté des souvenirs historiques, pour obtenir la restauration de l'Académie protestante de Montauban, la plus illustre & la plus séconde de la Résorme française; & l'homme qui comprenait toutes les grandes choses, parce qu'il était si grand lui-même, avait répondu à cet appel. Puissions-nous garder la mémoire de ce glorieux passé qui, avec ses hautes & saintes traditions, nous impose une si grave responsabilité!
- « M. de Rapin était d'une inépuisable libéralité pour toutes les œuvres chrétiennes. Sociétés de Bible, de missions, d'évangélisation, de publications religieuses; maisons d'orphelins, d'orphelines, de malades, de sourds-muets, de vieillards: tout ce qui portait l'empreinte de la piété & de la charité, tout ce qui a caractérisé & honoré le mouvement du protestantisme français dans nos dernières années, trouvait en lui un bienfaiteur qui savait donner beaucoup & avec joie. S'il se formait quelque entreprise nouvelle sous l'inssluence de la vie chrétienne, son nom se présentait d'abord à la pensée des sondateurs; & si quelque comité en détresse, comme il arrive dans les institutions où l'amour domine les étroits calculs de la prudence, cherchait les moyens de combler le vide dont il soussirait, le même nom reparaissait invariablement l'un des premiers. Il n'est absent d'aucune des œuvres véritablement pieuses & bonnes qui se sont accom-

plies dans nos Eglifes; & qui nous dira jamais tout ce qui est forti de sa main discrète autant que généreuse? On pourrait lui appliquer, mais en n'affignant à ses actes de bienfaisance d'autre valeur que celle de la foi qui en était la source, les paroles prononcées par un chrétien sur son lit de mort : « Je dois renoncer à tout ce que je possède, & je ne garde que ce que j'ai donné (1). »

- « Et les pauvres de cette contrée! Les pauvres, à la nouvelle de fa mort, se la racontaient en pleurant: c'est la plus sincère & la plus belle des oraisons sunèbres. Il aimait l'indigent & respectait celui qui, dans sa misère, avait conservé la pudeur de la dignité personnelle. Il n'était plus, & le même jour, au matin, on frappe à sa porte. Qui vient le voir? « M. de Rapin est-il visible? Je veux lui recommander une œuvre de charité.» Il n'était plus! Ah! s'il avait pu serveiller, il eût rouvert les yeux pour accomplir encore un acte d'amour fraternel, & puis il se serveiller est rendormi!
- « C'est une noble chose, Messieurs, que ce caractère & cette vie. Nous dépofons dans la poudre les restes d'un vieillard de quatre-vingt-douze ans. Il les a passés presque sans interruption, dans son pays natal, sous les yeux de ses concitoyens. En bien! nous avons le droit d'attester sur sa tombe, sans nier pour lui non plus que pour nous les misères inhérentes à notre pauvre nature humaine, que cette longue carrière sut sans reproche, & qu'il emporte le respect de tous ceux qui l'ont connu.
- « Sa mort nous laisse le sentiment d'un vide prosond. Ses parents, nous en avons de précieuses garanties, marcheront dignement sur ses traces. Ils ont donné des gages de leur fidélité à des traditions à à des exemples séculaires. Mais il est tombé, il est tombé le vieux chêne autour duquel se réunissaient leurs rameaux épars, à qui le relèvera? Inclinons-nous devant la volonté de Dieu à espérons.
- « Messieurs, voilà l'homme que nous avons perdu. Et si vous demandez quel a été le secret de cette vie, la réponse est facile. Deux choses, qui n'en font

⁽¹⁾ Aucun genre d'appel ne trouvait M. de Rapin inattentif ou infensible, pourvu qu'il y eût quelque chose de réellement bon à acccomplir. Pendant la dernière guerre de Crimée, lorsque l'opinion publique sit ouvrir une souscription pour procurer un peu plus de bien-être à nos soldats, il y contribua pour 1,000 fr., en partageant cette somme entre les besoins matériels & les besoins spirituels de nos troupes. S'était-il souvenu alors qu'il avait porté lui-même l'épaulette dans les armées de Louis XVI? M. de Rapin, suivant en cela, comme dans les autres choses, l'exemple des vieux résormés, sut, pendant sa longue carrière, un bon & sidèle citoyen, obéissant du sond de son cœur aussi bien que dans ses actes aux puissances établies, en ajoutant seulement la juste restriction de l'assemblée de Saumur: le souverain empire de Dieu demeurant toujours en son entier.

qu'une, en ont été de tout temps les éléments effentiels: la foi en Christ à la pensée de l'éternité. Le passeur que vous venez d'entendre vous a dit combien M. de Rapin était ferme dans ses principes de piété. Il ne doutait point; il ne cherchait point; il avait trouvé son Seigneur à son Dieu. Il parlait souvent de sa fin, qui ne lui était ni pénible ni sombre, parce que le trésor de son cœur était placé d'avance dans le ciel. Il avait, pour employer cette expression, adossé son existence présente à son existence à venir, à c'est ainsi qu'il l'avait faite toujours semblable à elle-même. Il s'en remettait pleinement à la Parole de Celui qui a « mis en évidence la vie à l'immortalité par l'Evangile; » à il aurait pu répondre comme le sit autresois Justin, martyr, au préset du prétoire, qui lui demandait en se moquant : « T'imagines-tu donc monter au ciel pour y recevoir quelque récompense? — Je ne me l'imagine pas; je le sais; j'en suis afsuré »

- « Soyons donc fidèles comme lui..... »
- « Après une courte exhortation à quelques mots de prière, la nombreuse afsistance s'est retirée sous l'impression des paroles qu'elle venait d'entendre: Heureux ceux qui meurent au Seigneur, ils se reposent de leurs travaux & leurs œuvres les suivent! Ils laissent après eux sur la terre une mémoire qui continue l'enseignement de leur vie; ils inspirent à ceux qui les ont connus des sentiments à des paroles de piété, en sorte que leur mémoire, après leur personne, reste un biensait pour la postérité (1). »

Six familles, issues des six filles de l'historien, dont cinq comptent encore de nos jours des représentants directs, représentent sa postérité par alliances. Dans une autre partie de cette étude, nous donnerons les généalogies de ces six familles, en prenant pour base un tableau dressé en 1792, qui présente les alliances masculines & séminines de chacun des ensants & petits-ensants de Rapin-Thoyras (mentionnés p. lxxiij à lxxvj de la Généalogie de la famille de Rapin), & celles de leurs propres descendants jusqu'à la date précitée, travail que nous avons essayé de compléter jusqu'au 1er janvier 1864.

L'antique maison de Rapin n'est plus représentée aujourd'hui, dans



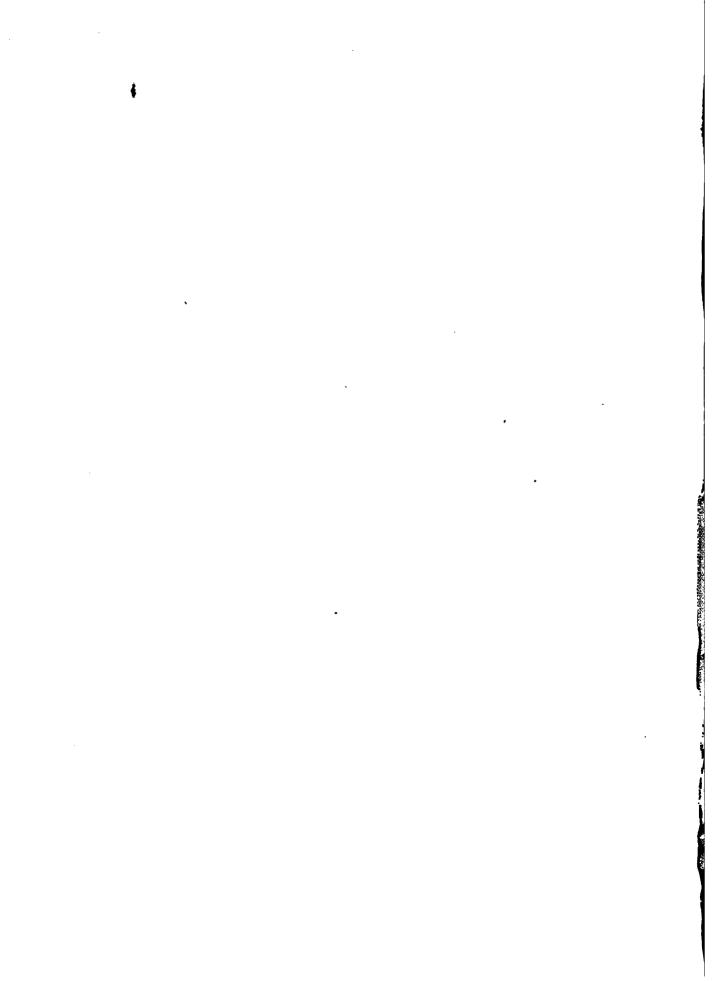
⁽¹⁾ Voy. le journal l'Espérance, du 25 février 1859.

sa ligne directe, que par un vieillard de soixante-treize ans, arrière-petitfils de l'historien, qui porte dignement le nom de ses ancêtres. Ce nom illustre descendra avec lui dans la tombe. Le colonel de Rapin-Thoyras est le dernier de cette race, séconde en cœurs vaillants, en âmes généreuses; sa carrière militaire a été brillante & bien remplie, mais il ne nous appartient pas de le louer ici; nous devons nous contenter de lui adresser, en sinissant, ce dernier hommage de respect & d'affection.

Fuc-Simila de l'un des culs-de-lampe de l'Histoire d'Angleterre, édition de Lefebrre de Saine-Marc, s. XI, p. 130.

NOTES PIECES JUSTIFICATIVES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS





NOTES

PIÈCES JUSTIFICATIVES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Α

ACADÉMIE DE CASTRES

- « Depuis qu'une cour fouveraine, connue fous le nom de Chambre de l'Edit, eût été installée dans la ville de Castres, des magistrats distingués par leur savoir à leurs vertus, des jurisconsultes d'une prosonde érudition, à beaucoup d'autres personnages d'un mérite supérieur, vinrent y fixer leur domicile. La partie studieuse de ses habitants sut admise dans leurs réunions; elle en devint plus instruite, plus éclairée, à le goût des sciences pénétra dans toutes les classes de la société.
- « Animés d'une noble émulation, ces hommes chéris des Muses entreprirent plusieurs sois de fonder une Académie, où il leur sût permis de porter en commun le fruit de leurs travaux & de leurs veilles; mais des causes, aussi difficiles à prévoir qu'impossibles à éviter, rendirent longtemps leurs efforts inutiles. Ce ne fut qu'en 1648 qu'ils parvinrent ensin à réaliser leurs projets (1).
- « Comme toute société qui veut avoir une existence durable doit être régie par des lois appropriées à ses besoins & au but qu'elle s'est proposée, les premiers
 - (1) Ils étaient au nombre de vingt, savoir :

Alègre.

Balarand.

Dant.

- * Fondamente (François de Faure, S' de).
- * Gaches (Raymond), pafteur.
- * Jauffaud, pafteur. Nicolas.

- * Péliffon-Georges.
- * Péliffon-Fontanier.
- * Ranchin (Jacques de), confeiller.
- * Ranchin (Charles de), avocat.
- * Rapin (Jacques de).
- * Roumens (Salomon de Faure, S' de).
- * Rozel (de Beaumont), avocat-général.

académiciens Castrais fongèrent à se donner des règlements pour mettre de l'ordre dans leurs séances, & pour les guider dans leurs travaux. M. de Spérandieud'Aiguesonde sut chargé de cette rédaction, & il s'en occupa avec un zèle qui lui mérita les éloges de ses consrères.

- « Ces règlements furent lus & adoptés, le 19 novembre 1648 (1).
- « L'Académie Castraise avait d'abord établi son domicile chez M. de Ranchin ; mais un incendie ayant consumé l'hôtel de ce conseiller, elle sut transférée chez M. de Jauffaud, & plus tard, dans une belle maison appartenant aux dames Picot, près de laquelle se trouvait un magnifique jardin. Cette maison était située dans la rue qui va de la Tolosane à l'Hôpital. La première affemblée eut lieu le 26 novembre 1648, & toutes celles qui fe succédèrent pendant plusieurs années, furent extrêmement brillantes. Les Péliffon, les Ranchin, les Dant, les Gache, les Spérandieu, les Borel, y faifaient tour à tour applaudir leurs talents : il ne paffait pas à Castres un personnage remarquable qui ne voulût assister à ces réunions, & il y était admis toutes les fois qu'un membre de la fociété le présentait. Les académiciens se cotisèrent entre eux, le 1er avril 1649, pour faire imprimer leurs ouvrages importants. Quant aux pièces détachées ou de peu d'étendue qui étaient lues dans les féances particulières, il fut pris à leur sujet une délibération spéciale dans la féance du 30 juillet 1652, & fur la proposition de M. de Ranchin, on décida à l'unanimité qu'elles feraient toutes transcrites sur un registre destiné à les conferver.
- « L'Académie Castraise possédait une belle bibliothèque, dont la dépense sur votée le 10 juin 1653, & un petit musée dans lequel chaque membre avait placé son portrait, suivant une délibération du 27 avril 1655.

Scorbiac (Samuel de), avocat. Spérandieu-Saint-Alby. Spérandieu-d'Aiguefonde.

Verdier (Jean), pafteur.
 Yfarn (Jean), greffier en chef de la chambre de l'Edit.

* Tournadour (Jacques de Faure, S' de).

Les noms marqués d'un aftérisque ont, dans la France Protestante, un article plus ou moins étendu, auquel sous renvoyons; ceux-là & les autres, sauf Balarand & Nicolas, sont aussi l'objet d'articles biographiques dans l'ouvrage de M. Nayral.

(1) L'étendue de ces règlements nous empêche de les reproduire ici d'après M. Nayral. Ils fe recommandent par « une grande prud'homie. » Leur grave simplicité n'est pas exempte d'une certaine naïveté, mais chaque article répond bien à son but, prévoit & réprime les dérogations à l'ordre établi au sein de la docte affemblée, & leur ensemble pourrait servir de modèle d'organisation à plus d'une société de ce genre.

« Jusqu'ici la prospérité de cette docte compagnie avait toujours été croiffante : mais le zèle commence à se ralentir, les règlements sont négligés, les séances deviennent moins suivies, & les lectures très-rares. En vain pour y remédier ou pour stimuler le dévouement de ses collègues, M. de Spérandieu fait adopter une proposition d'après laquelle les règlements seront lus une sois tous les mois; en vain le nombre des membres est-il graduellement augmenté jusqu'à quarante, en vain prend-on une délibération pour les obliger à composer chaque année une pièce à leur choix, le relâchement continue; il devient si grand, que le 2 août 1667. l'Académie est forcée de suspendre ses séances. Elle les reprit le 20 novembre de l'année suivante; mais elle ne brillait plus de l'éclat si honorable qui avait signalé ses premières années, & une autre interruption dans ses travaux eut lieu depuis le 13 août 1660 jusqu'au 4 février 1670; alors un nouvel effort sut tenté pour la fortir de sa léthargie. Hélas! il n'eut que peu de durée, & ce fut le dernier. Bientôt ses séances ne comptèrent plus que cinq, six, ou sept membres, quoiqu'il y en eût quarante d'inscrits sur le tableau; & le 15 avril 1670, elle se vit dans la trifte nécessité de se diffoudre, faute d'aliments pour lui donner de la force & de la vie (1). Ainsi finit l'Académie Castraise, après une durée de vingt-deux ans. »

(Magloire Nayral, Biographies & Chroniques Castraises, Castres, 1838, t. 1v, p. 537. — Voy. aussi Borel, Antiquités de Castres, chap. x, & Marcou, Etude sur Pellisson, pp. 33 à 45.)

work.

(1) A cette époque, elle était composée de la manière suivante :

* Alègre père.
* Alègre fils.

Dumas.

Juge. Julien.

Balarand.

* Lacger (Hercule de).

* Borel (Pierre).

Lacrozette (Noël de).
 Ladevèze (Rotolp de).
 Montcalm.

* Daneau. Deigua. Denis.

Montfa. Monclar. Nicolas.

Faure (de).
Fondamente (Faure de).
Greze (Ifarn).

Noiregat.
* Péliffon (Georges).

* Jauffaud, conseiller.
* Jauffaud, pasteur.

* Péliffon-Fontanier.
* Ranchin, confeiller.

* Jauffaud, avocat.

* Ranchin, avocat.

* Rapin (Jacques de).
Rogles.

Roumens (Faure de).

* Rozel (Beaumont de).
Saint-Maurice (Faure de).
Saporte.

* Scorbiac, confeiller. Scorbiac père, avocat. Scorbiac fils, avocat.

* Sperandieu-d'Aiguefonde. Ticier.

* Yfarn (Benoît), greffier.

Les aftérisques indiquent que ces noms ont un article dans l'ouvrage de M. Nayral.

ÉCOLES ET ACADÉMIES PROTESTANTES

Les académies protestantes ont compté, parmi leurs élèves à leurs maîtres, la plupart des noms illustres du protestantisme. Leur histoire est aujourd'hui peu connue, elle mérite de l'être davantage. Il nous a paru intéressant de résumer dans une note spéciale les détails qui n'ont pu trouver place dans la rapide analyse que nous leur avons consacrée ci-dessus (pp. 120 à 126).

Dès 1573, l'affemblée de Montauban, préoccupée des intérêts intellectuels des enfants appartenant à la religion réformée, avait demandé, fans l'obtenir, que toutes les écoles du royaume fussent ouvertes aux réformés, & que dans chacune d'elles il y eût un régent & un recteur appartenant à la communion protestante.

Il ne fut pas donné suite à cette demande, qui aurait eu de trop graves conséquences: toutesois, trois ans plus tard, le roi accorda aux résormés, par l'édit de Beaulieu (1576), la faculté d'ouvrir des écoles, sous la condition d'y admettre les ensants des deux communions.

Des professeurs & des ministres étrangers y enseignaient, par une tolérance tacite : les conditions dans lesquelles les maîtres devaient être choisis n'ayant point été réglées.

Mais l'édit de Poitiers (1577) réduisit bientôt à néant le privilége créé en faveur des protestants par l'édit de Beaulieu, & le système d'exclusion qui pesait sur les jeunes résormés, auquels les universités & les colléges n'étaient ouverts que sous la condition d'actes contraires à leur soi, sut plus en vigueur que jamais. Les lettres patentes d'Henri IV créant des universités protestantes à la Rochelle, Nîmes & Montélimart, paraissaient devoir mettre sin à ces vexations si prolongées, mais il n'en sut point ainsi. Soit tiédeur de la part des principaux intéressés, soit, ce qui est plus probable, par la mauvaise volonté de ceux que le roi chargea de l'exécution de ses ordres, les sonds manquèrent pour subvenir à leur installation, & l'assemblée de Loudun (1596) se crut autorisée, malgré l'irrégularité de cette saçon d'agir, à donner licence au conseil de chaque province de se saissir des deniers nécessaires à la subsistance des écoles (1).

⁽¹⁾ L. Anquez, Histoire des assemblées politiques des réformes de France. Paris, 1859, p. 106, passage cité d'après le Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français.

Telles furent les premières garanties accordées à l'inftruction de la jeuneffe réformée. Toutefois, malgré ces mifères, & avant même la promulgation de l'édit de Nantes, qui apporta quelque remède à cet état déplorable (1), de nombreux colléges s'étaient formés, vivant pour la plupart d'une vie précaire, foutenus par les contributions simultanées des communes & des églises, par les rétributions des élèves. Ces ressources, trop souvent insuffisantes, s'augmentèrent par la suite des subsides votés par les Synodes nationaux. Enfin, la création des académies protestantes dans les dernières années du seizième siècle vint donner une nouvelle impulsion aux études des colléges résormés, progrès qui ne cessa que par suite de la désastreuse mesure qui obligea la plupart d'entre ces établissements, à diviser les chaires entre des prosesseurs & des régents catholiques & protestants. (Arrêt du Conseil d'Etat du 23 juillet 1633.)

Le nom d'Académie fut d'abord réservé aux écoles de théologie proprement dites, au nombre de six, dont la création sut décidée en principe en 1560, au fynode de Poitiers (2). Mais, comme dans toutes les villes où il y avait une académie, il y avait aussi un collége, on en vint à désigner sous le premier de ces noms l'ensemble des deux écoles.

Le collége de Montauban, fondé en 1579, avait succédé à une école provin-

⁽¹⁾ Voici les principales dispositions qui y ont trait. 1° L'article 15 de l'Edit de Poitiers est confirmé. (..... Qu'il ne sera fait dissernce ny dissinction pour le regard de ladite religion à recevoir les escholiers pour estre instruits ès-universitez, collèges & escholes; & les malades & pauvres ès-hospitaux, maladreries & aumosnes publiques.) 2° Les protestants pourront tenir des écoles dans tous les lieux de plein exercice. 3° Les ordonnances précédemment rendues pour l'érection des universités de la Rochelle, Nîmes & Montélimart (1594) seront enregistrées & exécutées. (Art. 37 secret). 4° Les protestants auront la faculté de pourvoir par des legs spéciaux à l'entretien des écoliers de leur religion; & les communautés, celle d'intenter par procureur les poursuites nécessaires pour être mises en jouissance desdits legs. (Art. 42 secret). 5° Les legs antérieurement faits sortiront leur plein & entier esse, nonobstant tous jugements, arrèts & autres choses à ce contraires. (Même article.) 6° Un père pourra donner à ses ensants tels maîtres que bon lui semblera, & désigner par testament ou codicille, passé par-devant notaire, ou par acte sous seing privé, ceux qui seront substitués aux premiers saisant désaut. (Art. 38 secret).

⁽²⁾ Voici quelles étaient ces six écoles dans l'ordre de leur fondation :

Nîmes (1561 à 1664), à laquelle fut réunie en 1617 celle de Montpellier; Saumur (1598 à 1685); Monta uban (1617 à 1661), transportée à Psylaurens de 1661 à 1685; Sedan (1580 à 1681), ne sut réunie à la France qu'en 1642; Orthez en Béarn (1566 à 1620), époque de la réunion du Béarn à la France, qui sut le signal de la ruine de l'Académie; & Die (1617 à 1684). — Bulletin du Protestantisme,, II, p. 43 & suiv.

ciale établie près de cent ans auparavant. Au dire des confuls qui obtinrent du roi l'autorifation de fonder le nouveau collége, le premier réuniffait « avant le miférable temps des guerres qui ont régné dans ce pays, » douze ou quinze cents écoliers (1).

Cette affluence de la jeunesse que favorisait certaines conditions exposées tout au long dans la requête des consuls, détermina la fondation de l'académie proprement dite, qui n'eut cependant lieu, faute de fonds, qu'en 1598. Ce sut à cette époque que le synode de Montpellier, chargé de la distribution de 43,300 écus & un tiers, octroyés par le roi pour l'entretien des églises, assigna sur cette somme 1,111 écus, 6 sous & 8 deniers, à l'entretien & sondation de l'académie de Montauban, & autant à celle de Saumur.

Les règlements de l'académie de Montauban, promulgués en octobre 1600, font très-remarquables, & donnent une juste idée des fortes études que faisait alors la jeunesse protestante (2).

En 1661, par fuite d'un déplorable conflit entre les étudiants réformés & les écoliers catholiques, l'académie de Montauban fut supprimée par ordonnance royale, accordant le collége entier aux Jésuites (3). (Décembre 1661.)

⁽¹⁾ Histoire de Montauban, édition de 1841, t. II, p. 378.

⁽²⁾ Ces règlements ont été publiés intégralement dans les notes de l'édition de l'Histoire de Montauban, par Le Bret, donnée en 1841 par l'abbé Marcellin & G. Ruck, t. II, p. 381.

⁽³⁾ Nous compléterons ici ce que nous avons dit page 122 (note 1), fur cette mesure arbitraire qui fit perdre à Montauban le rang qu'elle occupait parmi les villes protestantes du midi. Par suite d'un regrettable compromis, les résormés de cette ville avaient cédé aux Jésuites la moitié des bâtiments du collège. Le voisinage immédiat d'écoles où se professaient des doctrines si différentes, avait déjà plus d'une sois été la source de rixes & de disputes.

La dernière de ces querelles d'écoliers prit les proportions d'une émeute, dont le récit, emprunté dans sa forme pittoresque, à un auteur contemporain, présente, en raison des graves résultats de cette échaufsourée, un certain intérêt. C'était en juillet 1659. Les écoliers catholiques avaient dressé un théâtre dans le dessein de représenter une action tragique; les proposans calvinistes, jaloux de ces exercices, réunis au reste de l'académie, en demandent la démolition avec menaces, ayant pour capitaine le ministre Gaillard « qui estoit tout en seu. » Les Consuls de l'une se l'autre religion accourent au collège, ainsi que les officiers du Présidial; « mais ils taschèrent en

[«] vain de pacifier le défordre. Les chaperons catholiques & l'autorité préfidiale furent si fort dans

[•] le mespris, que Gaillard (1) eut la hardiesse de les morguer. Un des syndics sut battu, & plu-

[•] sieurs furent blessés & poursuivis à coup de pierres jusqu'à l'austel de la Vierge, la messe mesme

⁽¹⁾ Sur Jacques Gaillard & Jean Verdier, pasteurs de l'église de Montauban, voy. Haag, France Protestante, les articles qui les concernent.

Presque toutes les académies protestantes furent brusquement supprimées comme celle de Montauban, les unes après les autres, pour des motifs qui n'avaient d'autre valeur que celle que voulaient leur attribuer les ennemis du culte résormé.

L'enseignement n'y était confié qu'à des hommes d'un mérite réel & constaté. Lorsqu'une chaire devenait vacante, le conseil académique envoyait le programme des connaissances exigées de chaque candidat, dans toute la province, & il se présentait alors un grand nombre de concurrents, parmi lesquels on choissifiait le plus digne, après un examen public. (Synode de Saint-Antonin, 1661.)

Les chaires les plus importantes étaient celles de théologie, d'hébreu & de grec; chaque semaine les élèves s'exerçaient à des disputes particulières, & tous les mois il y avait des disputes publiques, auxquelles venaient affister les personnes les plus marquantes de la province.

Un confeil académique, qui exerçait une furveillance continuelle fur tout ce qui avait rapport à l'inftruction & à la discipline, avait la haute main sur ce vaste établissement; un recteur qu'on élisait tous les ans, & trois régents, le dirigeaient sous ses ordres & d'après ses vues.

Les fuites de cette lutte fcandaleufe furent déplorables pour le protestantisme montalbanais. Le marquis de Saint-Luc, lieutenant du Roi en Guienne, reçut l'ordre d'occuper militairement Montauban; pendant cette occupation, qui ne dura pas moins de quatre mois, les murailles de la ville furent rasées, le consulat mi-partie aboli, le nombre des conseillers protestants réduit à dix. Deux des chess de l'émeute furent pendus, deux autres condamnés aux galères, un autre au souet; le ministre Gaillard paya cher son zèle & ses ardeurs, il sut banni à perpétuité, avec Savonière & d'autres meneurs (2). Il n'y avait au sond de tout cela qu'une querelle d'écoliers, déterminée par la mauvaise volonté des Jésuites, qui avaient bâti leur théâtre de telle sorte, qu'il barrait un passage nécessaire aux écoliers résormés; mais le Conseil du Roi ne négligea pas cette bonne occasion de frapper sur les Huguenots.

Ceux-ci, voyant les fuites défaftreuses de cette affaire, firent partir sur-le-champ pour Paris les confuls Viçôse & Pechels; « mais le roi ne voulût entendre à leurs justes réclamations. »

[«] s'y difant. Les messieurs du Présidial en firent un prisonnier, mais cela ne retint pas ces info-

[•] lens qui, sous la conduite de Gaillard & de Verdié, son collègue, se rendirent avant une heure

[•] au collège avec leurs espées, pour démolir en enragés le théastre, pour brifer les ais & les jetter

dans les puits, pour maltroiter encore les pères Jéfuites, qui, fe voyant affiégés dans leurs

[•] maifons, furent obligés, pour appeler du fecours, de fe fervir de leurs cloches. • (Le chanoine *Perrin de Grandpré*, p. 250.)

⁽a) Hang, Fr. Prot., art. Gaillard & Savonière. — Drion, Histoire chronologique de l'Eglise Protestante de France, t. 11, p. 65.

« Les professeurs en théologie & en hébreu faisaient leurs leçons, une heure par jour, quatre fois par semaine : ceux en philosophie, de deux heures le matin & deux heures l'après-midi : ils enseignaient aussi la métaphysique, & dictaient un petit traité dans lequel ils expliquaient les termes de l'art les plus obscurs & les plus difficiles à comprendre. Les régents étaient chargés de faire des classes deux heures le matin & deux heures le soir ; ils expliquaient le catéchisme en grec ou en latin, la mythologie, l'histoire, la rhétorique, & tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour l'intelligence des auteurs. Leurs élèves montaient en chaire une fois la semaine, pour réciter les leçons qu'ils avaient apprises ; on leur enseignait à donner à leurs voix & à leurs gestes les expressions convenables aux matières qu'ils traitaient, ce qui les accoutumait dès leur bas âge à parler en public. Au reste, il leur était désendu de s'exprimer autrement qu'en latin, aussi parvenaientils de bonne heure à se servir de cette langue avec autant de facilité que de la leur. »

Tels étaient, d'après M. Nayral (Biogr. Castr., IV, 728), les principaux traits qui caractérisaient l'enseignement de l'académie de Puylaurens. A peu de chose près, on retrouvait dans les autres écoles protestantes, la même organisation à les mêmes tendances, qui affuraient aux élèves qui fréquentaient ces écoles les avantages d'une sorte scholarité.

Ajoutons encore qu'une contribution levée fur les églifes protestantes des provinces voisines, Quercy, Rouergue, Armagnac, Foix, Lauraguais, Albigeois, servait à entretenir les professeurs à les régents, indépendamment des taxes payées par les élèves, qui variaient avec les classes.

Les églifes de l'Albigeois, parmi lesquelles comptaient celles de Castres, de Réalmont & de Lacaune, payaient un subside de 298 livres. Les députés des églises des provinces sus sonnées n'étaient reçus aux synodes, qu'autant qu'ils portaient quittance des sommes que chacune de ces églises devait payer pour cet objet.

Les vacances de Puylaurens commençaient la semaine avant la Cène de septembre, & finissaient le 18 octobre, selon l'arrêté pris par le synode de Montauban en 1612; mais en 1678, le synode de Saverdun accorda deux jours avant la Cène de Pâques & les huit jours suivants, & quatre jours pour chacune des sêtes de Noël & de la Pentecôte.

DES MARECHAUX DE FRANCE.

Le tribunal des Maréchaux de France était une juridiction exceptionnelle, dont relevaient les feuls gentilshommes.

Institués par Philippe-Auguste, en 1185, les maréchaux avaient d'abord pour principale attribution, comme l'indique l'étymologie de leur nom, le commandement de la cavalerie. Plus tard, relevant immédiatement du connétable, ils difposaient les corps de l'armée sous ses ordres, & la commandaient en son absence. Leur nombre n'était pas fixé, & dépendait de la volonté du prince. C'était au tribunal des Maréchaux de France, tribunal unique & siégeant à Paris, dans l'hôtel du plus âgé d'entre eux, que se décidaient les différends touchant le point d'honneur, qui s'élevaient entre les gentilshommes, & que se conciliaient aussi celles de leurs querelles, qui ne pouvaient, par leur cause ou leur objet, ressortir des tribunaux ordinaires. La connaissance de ce qui concernait les duels, était attribuée à ce tribunal, ainsi que celle des crimes & délits commis par ou contre les prévôts des Maréchaux de France, officiers, exempts, greffiers & huissiers, de toute la maréchaussée, dans l'exercice de leurs fonctions, & de quelques autres délits en matière civile. L'appel se portait au Parlement de Paris. Les Maréchaux de France étaient les chefs de cette juridiction, mais on y recourait rarement. (Denisart, Collections de Décisions, 1773. — Cottereau, Droit général de la France, I, p. 38.) On a vu le duc de Bouillon & le maréchal d'Ornano, jugeant le différend qui s'était élevé en 1600, entre Pierre de Rapin-Mauvers, & le baron de Montbartier (p. 67). D'autres exemples témoignent que cette juridiction exceptionnelle ne fonctionnait guère que pour concilier les querelles qui s'élevaient, entre gentilshommes, sur les délicates questions du point d'honneur. Ainsi, en 1680, les familles de la Croix de Castries & de Saint-Bonnet-Toiras, se réconcilièrent, après de longues querelles. Le roi nomma les maréchaux de Créquy & de Schomberg, pour instruire l'affaire, « lesquels, s'étant enquis des causes & des « fuites de cette division, » s'employèrent entre les deux familles, & réglèrent les conditions de cette réconciliation. « Tout se passa felon que les Maréchaux de « France l'avoient arrêté & réglé. » (D'Aigrefeuille, Hist. de Montpellier, p. 445.)

LE COMTE DE PORTLAND.

Johann-Willem Bentinck, né à Diepenham, en 1648, appartenait à une famille ancienne & distinguée, de la province d'Over-Yssel. Page du prince d'Orange, il dut à un dévouement extraordinaire la longue faveur dont il jouit auprès de ce prince. Ce dernier fut attaqué de la petite vérole, de la manière la plus grave. Un prejugé d'alors, voulait que le contact d'un corps fain & vigoureux avec le malade préservat celui-ci d'une mort certaine : le jeune Bentinck se dévoua, recueillit dans la couche du prince la contagion inévitable, faillit y fuccomber, & eut le double bonheur de recevoir à fon tour les foins de fon maître rétabli & d'échapper à une mort presque certaine. Une étroite amitié attacha désormais le prince d'Orange à son page; celui-ci demanda & obtint pour son maître, en 1677, la main de Marie, fille du duc d'York, & le feconda de tout fon pouvoir, lors de la révolution de 1688. Commandant des gardes à cheval hollandaifes, Bentinck échangea ces fonctions contre celles de premier lord de la Chambre Haute, puis fut nommé membre du Conseil privé, & Trésorier particulier du Roi. Enfin, créé pair d'Angleterre, le 9 avril 1690, il reçut de la munificence du prince les titres de baron de Cirencester, de vicomte Woodstock & de vicomte de Portland, & les immenses revenus attachés à leur collation. Il combattit vaillamment à la bataille de la Boyne, & fit toute la campagne d'Irlande. Poursuivi par la haine du peuple, qui l'accusait de favoriser sa patrie aux dépens de l'Angleterre, Bentinck fe justifia victorieusement, en prouvant qu'il avait resusé 50,000 livres sterling, qui lui avaient été offertes pour favoriser l'établissement de la Compagnie des Indes Orientales. Reçu chevalier de la Jarretière, il fut bientôt après sa promotion, un des principaux instigateurs de la paix de Ryswick (sept. 1697), mais il fut supplanté dans la faveur de son maître, las d'une trop longue reconnaiffance, & qui avait en plus à se plaindre du caractère entier de Bentinck, par fon compatriote Van Keppel, depuis duc d'Albemarle. Nommé ambaffadeur en France, lord Portland fit fon entrée à Paris, en mars 1698, en déployant un luxe royal. Mais ses succès de cabinet n'égalèrent pas ses succès de cour, & après quelques conférences relatives à un projet de traité de partage de la fuccession d'Espagne, il revint à Londres, sans avoir avancé les affaires de son maître. Son ambaffade coûta quatre-vingt mille livres sterling à l'Etat. Il assista encore au

traité de la Haye, qui fut conclu défintivement en 1700. Accusé par les Communes de haute trahison, il sut absous par la Chambre des Lords. Ces attaques injustes parurent réveiller l'attachement de Guillaume pour son fidèle serviteur, ce prince mourut dans ses bras, le 8 mars 1702. Après sa mort, Bentinck se retira en Hollande, & y passa plusieurs années, retiré des affaires publiques; il mourut en Angleterre, en 1709.

Son fils aîné, Henry Bentinck, lord Woodstock, élève de Rapin-Thoyras, reçut en 1716, les titres de duc de Portland & de marquis de Tischfield. Nommé gouverneur de la Jamaïque, en 1721, il y mourut, jeune encore, le 4 juillet 1726, laissant un fils, William, duc de Portland, qui né en 1708, épousa la fille unique de Charles-Robert Harley, comte d'Oxford, ancien ministre de la reine Anne (1), chef du parti des Tories, & fondateur du célèbre musée connu sous le nom de Collection Harléienne, plus tard réuni au Bristish Muséum, qui posséde aujourd'hui le célèbre vase, connu sous le nom de Vase Portland. (Voy. la note p. 201.)

E

ISAAC DE LARREY.

Issu d'une famille noble du bailliage d'Alençon, Isaac de Larrey, seigneur de Grandchamp & de Courmenil, naquit à Montivilliers, le 25 janvier 1639. Il fit ses études à l'université de Caen, où il prit le grade de licencié en droit, & exerça avec talent les fonctions d'avocat dans sa ville natale. Un chagrin de samille, — sa fille aînée s'était faite catholique, — lui suggéra l'idée de s'expatrier, afin d'éviter à ses autres ensants, les tentations auxquelles leur sœur avait succombé. Arrêté au Hâvre avec sa semme & ses quatre ensants, il sut jeté en prison, puis relâché sous la surveillance de la police; il sinît par s'échapper, & gagna la Hollande avec sa famille. Mais sans nulle ressource, il demanda à sa plume un gagne-pain, & composa plusieurs ouvrages historiques, dans l'appréciation desquels l'éloge & la critique ont une part presque égale. Sa mémoire extraordinaire, sa facilité merveilleuse, le charme de son style, ne pouvaient faire illusion sur le désaut de prosondeur & les nombreuses inexactitudes qui déparent ses ouvrages, & leur

⁽¹⁾ Le comte d'Oxford est un des rares personnages qui soient nommés ou désignés dans la Differtation sur les Whigs & les Torys. Voy. Histoire d'Angleterre, t. x1, p. 73.

ôtent la plus grande partie de leur valeur. Parmi ses œuvres, l'Histoire d'Angleterre, qui parut de 1697 à 1713, est l'une des plus importantes. C'était la plus complète qu'on ait vue jusqu'alors; la réputation de son auteur, la beauté des portraits, l'intérêt d'une narration écrite dans un style coulant & imagé, semblaient lui prédire un succès durable; mais quelque remarquable que fût cet ouvrage sous le rapport littéraire, il était trop défectueux au point de vue de la science historique, pour que l'Histoire d'Angleterre de Rapin-Thoyras, traitée d'une façon bien autrement sérieuse, ne vînt pas recueillir l'héritage de gloire dont l'œuvre de Larrey se vit dépossédée, auprès des juges compétents. Les Anglais eux-mêmes n'en firent point de cas, & cet infuccès constaté, prépara le succès de Rapin-Thoyras. Les autres ouvrages de Larrey, l'Histoire d'Eléonore de Guienne (1691, in-12), l'Histoire de France sous le règne de Louis XIV (1718-21, 3 vol. in-4° & 9 vol. in-12) & autres, participent des mêmes qualités & des mêmes défauts; l'un est plutôt un roman historique qu'une histoire, l'autre est un panégyrique involontaire, à force de recherche d'impartialité, & ne se compose guère que d'extraits de Gazettes & de Mercures (Nicéron). — Larrey était un protestant pieux & convaincu, un travailleur infatigable, mais embrassant trop de choses pour les posséder à fond: d'une grande austérité de principes & de mœurs, mais violent & passionné, ayant enfin plus d'imagination que de jugement. Il composa tous ses ouvrages à Berlin, où il fut fait Conseiller de cour & d'ambassade, & pensionné par l'Electeur de Brandebourg. Il mourut dans cette capitale, le 17 mars 1719, ayant conservé jusque dans un âge avancé toute la vigueur de son tempérament. (Voy. Fr. Prot., art. Larrey.)



NOMS DES SOUSCRIVANS

A LA PREMIÈRE ÉDITION DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

DE M DE RAPIN-THOYRAS

MESSIEUR



cher (*Abraham*), Libr. à Rotterdam.

Albers (Rutgert), Libr. à la

Haye.

Alberthoma (Petrus).

Alberti (Godefroi), Ecrivain Privé de la Chambre de S. A. S. Mgr. le Duc de Brunswick Lunebourg.

Arnoldi, Secrétaire & Pensionnaire de Leewarde.

Auban (Le Marquis de Saint-).

Aylva (Hans Willem van), Grytman over Baardereedeel.

Bakker (Henri), Libr. à Middelbourg. Bari (Jan de).

Barry (The Reverend William).

Barinkhof, Libr. à Groningue.

Baffet (Estienne), Etudiant.

Beaussobre (de) le fils, M. du St-Ev.

MESSIEURS

Becker, Conf. Privé & Receveur Gén. des Domaines de la Duché de Clèves & Comté de Marck pour S. M. le Roi de Pruffe, &c.

Benthem (C. N. Van).

Berkhout (Pierre Teding van), Secrétaire de Leiden.

La Biblioth. Publ. de Genève.

Bigot.

Binault (Guillaume), Libr. à Dublin.

Bolingbroke (Mylord).

Bongart (Christian).

Bordes (La Veuve Des), Libr. à Amsterdam.

Borffele (Van).

Bos (La Veuve), Libr. à Rotterdam.

Botticher (Juste Henri de), Conseiller de Guerre de S. A. S. Mgr le Duc de Brunsw. Luneb. Wolffenbuttel.

⁽¹⁾ Cette lifte, publiée dans le t. 1 de la première édition, se trouve reproduite dans le t. 1" de l'édition donnée à La Haye en 1733, par les libraires Chrétien van Lom, Jean van Duren & Pierre De Hondt, en 13 vol. in-4°. Nous reproduisons textuellement l'orthographe de ce document. Voir ci-deffus, p. 255.

Boullenger (Isaac le).

Braem (Joannes van), Libr. à Dort.

Brandwyk (Gerard van), Seigneur de Bliskinsgrave & Hoogeveen.

Bredehoff (Jacob Josias van), Seigneur de Hobrede, Secrétaire du N. & G. Collége de l'Amirauté de Westfrise, & Pensionnaire de la ville de Hoorn.

Breuil (du), deux exemplaires.

Brigode du Bois, divers. ex.

Bringet (le Reverendaire), [sic].

Briffac (Benj. de), M. du S. E., à Amfterdam.

Broedelet (Jacques).

Brunel (Pierre), Libr. à Amsterdam.

Bulow (Le Baron de).

Burman (Pierre), Avocat.

Buys (Mathieu), Commis Général du N. & G. Collége de l'Amirauté, Réfident à Amsterdam.

Caillemette (de la) [Caillemotte?].

Catuffe.

Caw (Nicolaas), Capitaine de Vaiffeau de Guerre.

Caze.

Cene (M. C. le), Libr. à Amsterdam.

Chaigneau (David), Esquire.

Changuion (François), Libr. à Amsterdam.

Chatelain (Louis), deux ex.

Chaufepié (S. S. de), M. du St. Ev. à Nimegue.

Chavigni (De), Président à Mortier au Parlement de Bourgogne.

Chavigni (De), Envoyé Extraordinaire

MESSIEURS

de S. M. T. C. en Italie, ci-devant en Espagne.

Cheuffis (Le Lieutenant-Général).

Chion, M. du S. E. à La Haye.

Chiton de Blanfac.

Claude du Magnou.

Claparede (Jean Louis), M. du St. Ev.

Clos (Jean), Libr. à La Haye.

Clou (Guillaume De).

Cobmoyer (Mathieu).

Colyaer (le Général), Gouverneur de Namur.

Corroyer (Le R. P. le), Bibliothécaire de Ste. Geneviève.

Coup (Pierre de), Libr. à Amsterdam.

Cramer, Perachon & Cramer fils, Libr.

à Genève.

Cuffy, Chapelain de S. A. S. la Landgrave Douairière de Heffe Philipsdhal.

Cuvelier (François Gafton), Confeiller de S. M. I. & C. fon premier Secrétaire d'Etat & fon Audiencier aux Païs-Bas.

Dairolle, Résident de S. M. Brit. à La Haye.

Daliez, Baron de Caussade (Jonathan).

Daube.

Dauw (Jacobus).

Donnellas (Nehemiah), Esquire.

Drieberge (Jean).

Duren (Jean van), Libr. à La Haye.

Ende (Abraham van den), Avocat.

Endter (Wolfgang Maurice), Libr. à Nurenberg.

Fagel, Greffier des Etats Généraux, &c. Feriez (Louis), Capitaine aux Gardes de L. N. P. les Etats de Holl. & W.

Fountaine (Le Chevalier), Vice-Chambellan de S. A. R. Mgr le Prince de Galles, douze ex.

Forster (Nicolas), Libr. à Hanover.

Forth (James), Esquire.

Frieshem (Le Baron de), Lieutenant-Colonel.

Gafparini, Avocat au Parlement de Paris, dix ex.

Gauvain (David de), Conseiller de la Juftice supérieure Françoise, au service de S. M. Prussienne, & Directeur de la Colonie de Stettin.

Ghyzen (Jacob Alewyn), Junior.

Gordon (Eliza).

Gosse (Pierre), Libr. à La Haye.

Gourgas (Jean Louis).

Madame la Grand, Maître de Kameken, (sic).

Grange de Trianon (l'Abbé de la). Grovestein & Burum.

S. A. S. Mgr le Prince Guillaume de Heffe-Caffel, &c., &c., &c.

Haaften (Bartholf van).

Haak (Theod.), Libr. à Leyde.

Haar (Van der), Greffier du H' Conseil. Haasbaart (Martinus).

Halma (Henri), Impr. & Libr. des Etats & Acad. de L. N. P. les Etats de Frise. Hamilton (Jean).

Hardy.

Hartenfeld (Madame la Grande Veneuse de).

MESSIEURS

Heeger (Thomas).

Heegers (W.), Libr. à Arnhem.

Heiden (Jean Sigismond Guillaume baron de), Général de la Cavalerie, Gouverneur de la forteresse de Lipstat, & Drossart du Bailliage de Wetter, au service de S. M. le Roi de Prusse.

Henri de Calenberg, Comte du St. Empire Romain.

Hoekke (Hendrik van), Libr. à Middelbourg.

Hofhout (Jean), Libr. à Rotterdam.

Holthuysen (Coenraed Cuper van), Confeiller & ancien Président de Boisleduc.

Holthuysen (Job Guillaume van), Confeiller & Président de Boisleduc.

Holtzer (Jean Rodolfe).

Hoop (Van der), Conseiller.

Huet (Théodore) le fils, M. du St. Ev. à La Haye.

Huidekoper (Jean).

Humbert (Pierre), Libr. à Amsterdam.

Huffon (Pierre), Libr. à La Haye.

Huybert (De), Seigneur de Kruiningen. Huygens, Seigneur de Zelhem [Zuylichem].

Jay (Du), Capitaine aux Gardes du Roi de France.

Jaquet (Pierre).

Imhoff (Le Baron de), Conseiller privé de S. A. S. Mgr le prince d'Oostfrise & Droffart de Lier.

Ingram (Willem).

Johnson (Thomas), Libr. à La Haye.

Jombert (Jean), Libr. à Paris.

Juerin.

Kervel (Paul).

Kinschot (Gaspar van), Conseiller & Receveur des Domaines de la Nord-Hollande.

Kloes (Jacob van der).

Koen (Gérard).

Koning (A.), Directeur de la Comp. des Indes-Orient. à Middelbourg.

Kretschmar (J. V.), Capitaine aux Gardes de L. N. P. les Etats de Hollande & Westfrise.

Kribber, Libr. à Utrecht.

Krighout (Jacob).

Laban (Jacques), Doct. en Méd.

Laban (Gabriel).

Ladmanchere (L'Abbé), seize ex.

Lakeman (Balthazar), Libr. à Amsterdam.

Lange (Daniel de).

L'Honoré & Chatelain, Libr. à Amster-

Linquenu.

Loche, M. du St. Ev, à Leyde.

Lochman (Lieutenant Colonel).

Loeff (Procureur).

Lowenohr (Le Général de).

Lucas (Jean François), Libr. à Anvers.

Luchtmans (Samuel), Libr. à Leyde.

Lullin (Amy), M. du St. Ev.

Lynden (Franc. Godart van).

Martenfz (Pieter).

Martin (Mademoiselle Florence).

Masch (De), Conseiller privé de la Ré-

MESSIEURS

gence, Directeur du Commiffariat au fervice de S. M. le Roi de Pruffe pour le Païs de Cleves & Marck.

Mauclerc (Paul Emile de), Chapelain de S. M. Pruffienne & Pafteur de l'Eglife Françoife de Stettin.

Meyer (Paul), Maitre des Postes à Brunswic, trois ex.

Meinertzhagen, Conseiller des Domaines de S. M. le Roi de Pruffe.

Meisner (Jean Christoffle), Libr. à Wolffenbuttel.

Mere (Van der).

Milfonneau.

Moetjens (La Veuve), Libr. à La Haye.

Montbail (La Freulle), [La Demoiselle].

Moor (Bernardinus de).

Morgan, Secrétaire du Roi de France.

Morin, quatre ex.

Morville (Le Comte de), Secrétaire d'Etat.

Muelen (Pieter van der).

Muiffon.

Muisson le Cadet.

Muisson (Mademoiselle).

Munchausen (Jerome de), Ministre d'Etat privé de S. A. S. le Duc de Brunsw. Lunebourg Wolffenbuttel.

Naudé (Jacob), Libr. à Berlin.

Neaulme (Jean), Libr. à La Haye.

Nobelink, Fiscal de la Cour d'Hollande, &c.

Nys (Cornelis de).

Onder de Linde (Gerardus), Libr. à Amsterdam.

Oosterwyk (Joannes), Libr. à Amsterd.

Outman (Frederik), Libr. à Dort.

Overstraten (Pr. V.), Libr. à Bergopzoom.

Pallifer (William), Efquire.

Parvé (Daniel), Avocat.

Paffalaigue (Théodore).

Perié (Franc), Négt de Montpellier.

Pook, Avocat.

Poyntz (Daniel), Avocat & Secretaire de Voorschooten & Veur.

Prins (*Abraham*), Secret. de la Chambre des Comptes de Rotterdam.

Queisen (Hermann).

Raesfelt (De), Confeiller Privé & Receveur General des Contributions de la Duché de Cleves & Comté de Mark, pour S. M. le Roi de Pruffe, &c.

Rebecque (Samuel Constant de), Major du Regiment Suisse de Chambrier au service de L. H. P.

Reck (Madame la Baronne Douairiere de), née Comtesse de Wassenaer.

Remy de Montigny (Anthoine de).

Remy de Montigny (l[aac de).

Rendorp (Joachim), Seigr de Marquette.

Renouard (Peter), Major du Regiment de Cavalerie de S. A. R. le Prince de

Renouard (David), Esquire.

Rodenberg (N. de), Conseiller de la Cour pour S. M. le Roi de Prusse, &c.

Romfwinkel (Abraham).

Rovray (Jonathan du).

Rouse (Everhard), Deputé aux Etats Generaux.

MESSIEURS

Rouviere (Le Colonel de).

Sarasin (Jean), ci-devant Pasteur de l'Eglise Résormée de Lyon.

Sarasin (Jean) le jeune, M. du St. Ev. à Genève.

Savornin (*Daniel*), Colonel d'un Regiment d'Infanterie au fervice des Etats des Provinces Unies.

Saurin (J.), M. du St. Ev. à la Haye.

Sauset (Henri du), Libr. à Amsterdam.

Schoemaker (Gerard).

Schoppe (Fredrik George Werner), Secretaire de la Chancellerie du Duc de Brunsw. Lunebourg.

Schuylenburg (Cornelis van).

Scott (Balthafar), Echevin & Confeiller de la ville d'Amsterdam.

Seraucour (L'Abbé), Archidiacre de la Cathedrale de Reims [Seran de la Tour?].

S'Gravesande (Jeremie).

Slingeland (Van), Secretaire d'Etat.

Smith (Michel).

Snakenburg (Henri).

Snakenburg (Théodore), Avocat.

Snel (Jacob).

Solicoffre, Lieutenant Colonel & Major des Gardes de L. N. P. les Etats de Hollande & de Westfrise.

Steengragt (N.), Pensionnaire de Zelande.

Strik (H.), Libr. à Amsterdam.

Sturenborg (C. H.), Jurisconsulte & Officier du Duc d'Oostfrise à Aurich. Suasso (Emmanuel).

Suchtelen (L. V.).

Superville (Daniel de), Conseiller de Cour de S. M. le Roi de Prufse, & Professeur d'Anatomie & de Chirurg. Surlet (Ferdinand François Baron de), né Comte de Liedukercke, Chambellan de S. A. S. Electorale de Cologne, & Souverain Officier de la Ville de Maestricht.

Swaan (W. van).

Tabuteau (Auguste), six ex.

Texeira d'Andrade (Isaac).

Tighe (Richard), Esquire.

Tileman dit Schenck.

Torrenius (Abraham), Recteur.

Tronchin (Jean Robert).

Tronchin (Jean).

T'serstevens (François & Simon), Libr. à Bruxelles.

Turretin (Jean Alphonse), Pasteur & Professeur en Theologie & en Histoire Ecclesiastique à Genève.

Vaillant & Prevost, Libr. à La Haye & à Londres.

Vegelin van Claerbergen (De), Député aux Etats Generaux.

Velters, Député aux Etats Generaux.

Verdun (Lieutenant Colonel de).

Vernesobre (Abraham).

MESSIEURS

Verver (Pieter), fils d'Adrien.

Viçouze (Le Baron de) [Viçofe].

Virides (The Reverend Abraham).

Vories (The Reverend Theodore des).

Voys (Guillaume de), Libr. à La Haye.

Vrient.

Vultejus.

Uytwerf (Herman), Libr. à Amsterdam. Waeter (Guillaume van de), Libr. à Utrecht.

Wakker (Adrien de).

Waffenaer (Le Baron de), Amiral de Hollande.

Wassenaer (Le Baron de), Bourguemestre de Leyden.

Waffenaer d'Opdam (Madame de).

Wayen (Van der), Grietman der Heemelommer Oldervaert & Noortwolder.

Welderen (Le Baron de).

Weymants (Le Vicomte de), Conseiller du Conseil Souv. de Brabant.

Wicherlink (G.).

Winkler (Wolf. Christoff.).

Willegaarts (Samuel).

Wishof, Libr. à Leyde.

Wit (J. de), Recev.des Domaines à Dort.

Witte (H.), Conseiller de S. M. P. Seigneur Heréd. de Rinan & Konigitten.

Wyborgh (Gerbrand Jean).

N. B. Plufieurs personnes qui ont souscrit n'ont pas souhaité que leurs noms sussent imprimez (1).

⁽¹⁾ Nous avons supprimé de cette liste la mention des exemplaires • grand papier, • ainsi que le nombre des exemplaires souscrits, excepté pour les personnes qui ont souscrit, sans être libraires ou qualissés tels dans la liste sidèlement reproduite à tous autres égards, mais qui contient sans doute bien des noms estropiés.

THOMAS CARTE.

Thomas Carte, historien anglais, né à Clifton (Warvickshire) en 1686, étudia à Oxford & à Cambridge pour entrer dans les ordres. Une controverse qu'il eut à foutenir avec un ministre dissident nommé Chandler, à propos d'un sermon où il avait cherché à justifier Charles les d'avoir ordonné les massacres d'Irlande, le conduisit à publier un opuscule historique sous ce titre : « Le Massacre irlandais présenté sous son vrai jour. » Il prit une part active à la rébellion de 1715, en faveur des Stuart, & sa tête fut mise à prix par le gouvernement de Georges Ier. Il s'enfuit en France, & fous le nom de Philips, travailla à une traduction anglaise de l'Histoire du Président de Thou, qui parut à Londres en sept volumes in-solio. 1733. Ce travail ayant appelé sur lui l'attention du public, il continua ses productions par une Histoire de la vie du duc d'Ormond, & y publia divers documents inédits fur les troubles d'Angleterre & d'Irlande au siècle précédent. En 1738, Carte fit imprimer le projet d'une Histoire générale d'Angleterre, qui devait être rédigée dans un esprit & des principes différents de ceux de Rapin-Thoyras (1), dont le fuccès semblait affecter beaucoup le parti resté attaché aux Stuart, dont ce dernier historien n'avait pas cru devoir atténuer les fautes. A la suite de quelques démarches suspectes du Prétendant, Carte sut arrêté en 1744. Bientôt relâché, il n'en fut pas moins considéré comme un martyr de la bonne cause par ceux de fon parti, & les fouscriptions affluèrent chez son éditeur. Le premier volume fut publié en 1747, mais le fanatisme de l'historien égara son jugement, & l'histoire d'un certain Lowel que Carte affirmait avoir été guéri des écrouelles par le Prétendant, jeta un grand discrédit sur son ouvrage & lui enleva même la souscription de la corporation de la cité de Londres. Cet échec découragea extraordinairement le rival de Rapin-Thoyras; il perfévéra cependant dans son œuvre.

⁽¹⁾ Aussi les jugements de Carte & ceux de Rapin ne s'accordent-ils guère, & Hallam le remarque plus d'une sois. Voy. Histoire conflitutionnelle d'Angleterre, trad. Guizot, t. 11, pp. 3 1-3 5, sur un projet d'apologie proposé par les Chambres en 1664 contre la prérogative royale, & p. 66, à propos de la suppression du livre du D' Cowell, en saveur de la prérogative, suppression que Jacques sut contraint de prononcer à la suite d'une consérence entre les deux Chambres. « Carte est un historien extrêmement partial, dit Hallam, il se montre opposé à ceux qui penchaient

e pour le parti parlementaire ou puritain, & il est très-favorable aux catholiques, pour ne rien

[«] dire de plus. » Ibid., t. v, p. 277.

& les trois derniers volumes parurent de 1750 à 1755. Il avait amaffé affez de matériaux pour conduire son histoire jusqu'à la révolution de 1688, mais il ne put en venir à bout, & mourut à la tâche, le 2 avril 1754, à Abingdon. Ses papiers, conservés à la Bibliothèque Bodléienne à Oxford, ont été mis à profit par Macpherson, pour son Histoire de la Grande-Bretagne & le Recueil des papiers d'Etat qui en est la suite. Carte a publié encore d'autres ouvrages, entre autres, un Catalogue des Rôles de gentilshommes & foldats gascons, normands & français, conservés à la Tour de Londres; Londres (Paris), 1743, 2 vol. in-solio, & des Mémoires sur les affaires d'Angleterre de 1641 à 1660; Londres 1738, 2 vol. in-8°, pour la plupart tirés des papiers du duc d'Ormond.



RECUEIL DE LETTRES

ET FRAGMENTS POETIQUES

DE

RAPIN-THOYRAS

Les lettres que nous publions aujourd'hui font pour la plupart inédites. De la vaîte correspondance de Rapin-Thoyras, c'est là tout ce que nous avons pu recueillir, & les dernières en particulier, qui concernent l'Histoire d'Angleterre, sont affez intéressant pour que l'on puisse regretter celles dont la trace est perdue. Les premières, adressées au savant secrétaire des Etats-Généraux, ont été publiées dans les Mémoires de Rou; nous leur avons conservé l'orthographe sous lequel elles nous sont parvenues, ainsi qu'à celle de Rapin à Le Duchat sur Pélisson, publiée pour la première sois dans le Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, qui sait encore plus déplorer la perte de tout un volume de lettres de Rapin à ce savant philologue, recueil qui était, en 1736, entre les mains de Gaultier de la Croze, bibliothécaire du roi de Prusse directeur, après Le Duchat, de la maison des Orphelins de Berlin. Toutes les autres sont inédites, tirées des archives de la famille de Dompierre de Jonquières, à Copenhague, comme l'a été celle concernant Pélisson, ou des papiers de la famille de Maucler, à Stuttgart, & reproduites textuellement d'après les originaux.





RECUEIL DE LETTRES

ET FRAGMENTS POETIQUES

DE RAPIN-THOYRAS

I

A Monsieur Rou, secrétaire-interprète de LL. HH. PP. Messieurs les Etats Généraux, à La Haye.

De Wêzel, le 15 juillet 1707.

Monsieur,

ce respect à la Féauté que de lui témoigner, une sois pour toutes, l'estime très-particulière que je sais d'elle & de tous les membres qui la composent, que je sais d'elle & de tous les membres qui la composent, et cela au hasard d'en recevoir quelque reproche que vous avez peut-être voulu m'épargner dans votre belle réponse, de laquelle je vous rends mille très-humbles grâces. Après cela, je me crois en droit de n'insister plus sur cet article, & de supposer que vous me croyez tous véritablement de vos amis, comme je le suis sans doute; c'est pourquoi

vous ne trouverez plus d'ici en avant aucun compliment dans mes lettres, & je prendrai la liberté de vous écrire naturellement, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, tout ce qui me viendra dans l'esprit. Je souhaite de savoir si vous vous êtes accordé avec le sieur L...., touchant votre Histoire diplomatique, &c., & en cas que cela soit, si votre ouvrage est déjà bien avancé, de quoi je ne doute pas, vu votre diligence extraordinaire à faire tout ce que vous entreprenez. Je ne puis m'empêcher de vous réitérer ici que j'ai souvent déploré le temps que vous avez perdu, & que vous perdez tous les jours, & qu'un homme qui est aussi capable que vous l'ètes, de faire de beaux & bons ouvrages qui pourraient être utiles au public, se soit laissé rebuter par les difficultés que vous avez trouvées de la part des libraires, pendant que N. N. reçoit une pistole par feuille pour un livre qui, à mon avis, n'est guère au-dessus du médiocre (1). Je suis persuadé que si vous vouliez vous occuper à faire quelque ouvrage suivi, vous trouveriez dans vos recueils assez de matière pour en faire qui seroient très-bien reçus du public, puisqu'avec les connaissances que vous avez, vos livres & votre plume, & par-dessus cela les avis de la chère Féauté, il n'y auroit rien qui fût au-dessus de vos forces. Je laisse à M. Du Vivier à vous dire le reste. Vous m'obligeriez de me donner de temps en temps de vos nouvelles; c'est un plaisir pour moi que je ne puis assez bien vous exprimer, que de recevoir des lettres des personnes que j'aime & que j'estime, & particulièrement des vôtres, puisque je suis très-sincèrement, &c.

THOYRAS-RAPIN.

A Wézel, le 15 juillet 1707.

(Mémoires de Jean Rou, t. II, p. 264. Voy. ci-dessus, p. 205 & seq.)

⁽¹⁾ Le fieur L... défigne peut-être le libraire Leers, de Rotterdam; quant aux lettres N. N., elles défignent, felon toute apparence, le paraphrafte & hiftorien Michel Le Vaffor, oratorien converti, auteur de plufieurs ouvrages dont le plus célèbre est l'Histoire de Louis XIII (Amst. P. Brunel, 1700-11), plufieurs fois réimprimée, & à laquelle il est fait allusion ici: une pistole, suivant le fils de Jean Rou, était en effet le prix que recevait cet auteur par chaque seuille de son ouvrage. La postérité n'a pas entièrement confirmé le jugement sévère de Rapin. Ecrite avec

A Monsieur Rou, secrétaire, &c.

Monsieur,

Vous avez fort bien jugé que je n'avois nullement en pensée de vous dire que vous perdiez votre temps, faute de vous occuper; car, outre que c'eût été une impolitesse très-grande, je puis vous assurer que rien n'étoit plus éloigné de ma pensée que de vous accuser de cela. Peut-être que mon amitié m'a empêché de faire attention à l'équivoque qu'il pourroit y avoir dans mes paroles, parce qu'il ne me seroit jamais venu dans l'esprit que vous puissiez le prendre en un mauvais sens. Vous m'avez donc rendu justice, mon cher Monsieur, en leur donnant tout le sens favorable qu'elles sont capables de recevoir. J'ai voulu seulement vous marquer combien je suis touché de ce que vous travaillez continuellement & que votre travail ne vous rapporte aucun avantage qui puisse vous encourager à le continuer; & en cela je ne vous ai rien dit de nouveau; je crois avoir eu l'honneur de vous le dire quelquefois, & plus souvent encore à M. Du Vivier, votre ami particulier & le mien. Je vous avoue que je suis extrêmement surpris de ce que la traduction de l'Histoire de Hongrie en est demeurée là, ou peut-être de ce que par des intrigues secrètes dont je me doute un peu, on a fait, sous prétexte de charité mal entendue (1), passer cet ouvrage en d'autres mains dont peut-être on aura tout sujet de s'en

passion, « mais généralement avec la passion de la justice et de la vérité, » cette histoire est exacte quant aux faits, érudite & complète dans les limites du cadre que s'était tracé l'auteur. (Voy. cidessus, p. 211, sur les rapports de Rapin & de Le Vassor.)

^{(1) «} Il veut parler d'un ministre sans emploi, à qui on étoit bien aise de faire gagner un morceau de pain, & de qui on auroit eu bien meilleur marché que de moi. » (Note de Rou.)

repentir; car enfin je ne doutois nullement que vous ne dustiez achever la traduction que vous aviez commencée, & j'avois toujours compris que si vous ne la continuiez pas, ce seroit parce qu'on ne voudroit pas assez reconnoître votre peine; mais je ne puis m'empêcher d'être surpris que ce livre soit sorti de vos mains, sans qu'on soit entré en aucune condition avec vous; il me tarde de savoir si mes conjectures se trouveront bien sondées.

Je crois que le recueil des pièces fugitives que vous avez fait ne pourroit manquer d'être bien reçu du public, aussi bien que les anecdotes littéraires, si vous trouviez moyen de vous en accommoder avec quelque libraire. Quant au Mariana, vous savez mes sentiments là-dessus, ainsi je n'y puis rien ajouter présentement; seulement je vous dirai que je frémis de dépit, quand je pense que Van der Aa fait une dépense prodigieuse pour imprimer les livres d'un M. Rogissart; que les livres de Châtelain s'impriment & se gravent à grands frais; & qu'une bonne traduction de Mariana demeure au croc par la stupidité des libraires. O sœcula! ô mores! Où sont les Vascosan, les Estienne, les Plantin, & autres libraires capables de juger des livres! il ne reste plus que des Mortier & des Van der Aa, qui semblent avoir pris à tâche de ruiner la république des lettres, en faisant occuper dans les bibliothèques, par une foule de mauvais livres, les places qui devroient être réservées aux Marianas françois & autres livres de cette nature.

Vous me ferez plaisir de me communiquer vos deux dissertations; M. Martel (1), qui doit me venir voir dans peu de temps, voudra bien s'en charger; je me ferai toujours un très-grand plaisir de voir les productions de mes amis, & surtout celles qui partent d'un ami pour qui j'ai toute l'estime & la considération possibles.

Je suis, &c.

THOYRAS-RAPIN.

A Wézel, le 12 août 1707.

(Mémoires de Jean Rou, t. II, p. 267.)

⁽¹⁾ M. Martel, dont il est aussi question dans d'autres lettres, était-il parent du célèbre professeur de l'académie de Montauban, André Martel, résugié en Suisse, ou bien du pasteur François Martel,

Fragment d'une lettre de Rapin-Thoyras à Jean Rou, du 25 septembre 1707.

J'ai lu avec plaisir les Dissertations que vous m'avez fait la grâce de m'envoyer. Tout y est plein de bon sens & de science, & vous pourriez dire, à plus juste titre que M. Ménage, qu'il y a plus de dix éruditions dans chaque page. Je prendrai la liberté de vous dire en passant, à l'égard de celle qui regarde Caton, qu'il me semble que vos raisons ne combattent pas assez fortement l'objection qui vient naturellement dans l'esprit, que Virgile étoit trop bon courtisan d'Auguste pour donner, de propos délibéré, de si grandes louanges à Caton d'Utique; car dire qu'il y avoit une honnête liberté parmi les Romains de dire leurs sentiments, c'est bien dire qu'un brutal, du temps d'Auguste, pouvoit dire quelque chose de semblable sans être puni; mais ce n'est ni dire, ni prouver qu'un courtisan délié, tel qu'étoit sans doute Virgile, os a fe donner de pareilles libertés dans un ouvrage fait exprès pour louer Auguste. Au reste, je ne prétends pas que cette objection doive déterminer à croire qu'il s'agit dans ce passage de Caton le Censeur, mais je la crois pourtant très-forte contre votre sentiment, &c.

(Mémoires de Jean Rou, t. II, p. 329.)

IV

Fragment d'une lettre de Rapin-Thoyras à Jean Rou, du 27 avril 1708.

Jai vu avec un très-grand plaisir que vous avez repris s'ouvrage que vous

du diocèse de Lavaur, ministre à Cassel en 1719, & élevé en 1724 au rang d'inspecteur des colonies françaises de la Hesse Electorale? C'est ce que l'on ne peut décider, la qualité de cet ami de Jean Rou & de Rapin n'étant point indiquée, bien que son nom soit sréquemment cité dans leur correspondance. — Voy., sur Couët Du Vivier, l'article qui lui est consacré dans la France Protessante.

avez fait pour milord Portland; plût à Dieu que vous puissiez vous résoudre à le donner au public..... Comme je connais votre bon goût & votre exactitude, je ne fais nulle difficulté d'acquiescer à ce que vous en dites, & à m'en imaginer encore plus. Vous avez tort, ce me semble, de vous excuser sur ce sujet, puisqu'il ne fut jamais défendu à un ami de dire à son ami ce qu'il pense de ses propres ouvrages. Il y a même des gens qui peuvent le dire au public, quand ils sont connus pour gens de bonne soi & de bon goût; & ce n'est que quand on se vante à tort que l'on est blâmable; mais je suis assuré qu'il n'en est pas ainsi de vous, &c.

(Mémoires de Jean Rou, t. II, p. 330.)

V

Fragment d'une lettre de Rapin-Thoyras à Jean Rou, du 1er janvier 1709.

Pardonnez ma négligence à vous renvoyer si tard votre cahier, puisqu'elle ne regarde ni votre personne ni votre écrit, mais c'est plutôt un esset de la résolution que j'avois prise, depuis ma reconvalescence, de ne penser à rien qui pût m'occuper l'esprit; & malheureusement votre écrit, que j'avois précieusement gardé dans un porteseuille, à suivi le sort de mes livres & de tous mes autres papiers. Je le reçus dans le temps que j'étois le plus mal; mais depuis, mon frère & moi le lûmes ensemble. & le trouvâmes fort bien écrit, & avec beaucoup de discrétion, & nous conclûmes qu'il seroit très-avantageux au public d'avoir les caractères de tous les hommes distingués dans l'antiquité, de la même main, &c. (1).

(Mémoires de Jean Rou, t. II, p. 330.)

⁽¹⁾ Il s'agit ici des differtations historiques composées par Jean Rou à l'intention de lord Woodstock, fils du comte de Portland, & à la demande de Rapin, desquelles il est question tout au long dans le tome 11 des Mémoires de Rou, p. 235 & seq. (Voy. ci-dessus, p. 211.)

A Monsieur Rou, secrétaire, &c.

Mon cher Monsieur,

Dans la disposition où je me trouve présentement, il ne falloit pas moins, pour m'obliger à rallumer en moi le feu de la poésie que j'y croyois entièrement éteint, que l'envie extrême que j'ai toujours eue, & que je conserverai toute ma vie, de vous donner des marques de mon estime & de ma parfaite amitié. Ce fut cela seul qui me fit faire des efforts pour mettre en trente-deux lignes rimées le sonnet de Pétrarque dont vous souhaitiez d'avoir la traduction J'avois cru faire beaucoup en faisant cet effort; & si je vous laissai croire que je pourrois travailler à réduire ces trente-deux vers en un sonnet, c'étoit plus pour m'excuser en quelque manière de ce que j'avois trompé votre attente, que pour l'espérance que j'eusse de pouvoir y réussir. Ce n'étoit donc pas sans dessein que je m'étois étudié à vous faire remarquer l'extrême difficulté que je trouvois à exprimer, dans quatorze vers françois, astreints à un certain nombre de rimes semblables, un sonnet italien qui est extrêmement concis, & dont presque chaque mot emporte un sens particulier. Le peu d'usage que je fais de la poésie, joint à mon peu de connoissance de ma propre langue, augmentoit encore ces difficultés & me les faisoit regarder comme insurmontables. Cependant, comme vous m'avez témoigné par votre dernière lettre du 20 du passé, que vous souhaitiez d'avoir un sonnet, & que l'ouvrage auquel vous travaillez le demande, j'ai mis mon esprit à la presse pour en exprimer le sonnet que vous allez voir, dans lequel je m'assure que vous remarquerez aisément la gêne où je me suis trouvé; car, ne pouvant ronger mes bords comme le Rhône, il m'a fallu couler dans un lit très-étroit & sauter par-dessus ce qui m'embarrassoit, pour n'avoir pas la force de l'entrainer avec moi. J'ai pourtant espéré qu'en vous envoyant ce que j'ai fait, comme une espèce de canevas, je pourrois, avec le secours de vos corrections & de vos remarques, parvenir ensin à faire un sonnet, sinon beau & juste, du moins passable, & propre, en quelque manière, à l'usage que vous en voulez faire. C'est ce qui m'a fair résoudre à vous l'envoyer tel qu'il est, pour le raccommoder ensuite, selon vos avis. Pour cet estet, je vous ferai part de mes remarques sur mon propre ouvrage, de mes doutes & de mes difficultés, à quoi vous ajouterez, s'il vous plait, les vôtres, après quoi je verrai s'il y aura moyen de mieux faire. Voici donc le sonnet ou plutôt le canevas du sonnet en question (1).

Rhône, qui, des rochers d'une montagne aride, Précipite tes flots pour aller, nuit & jour, Où la nature seule incessamment te guide, Où je suis sur ton onde entraîné par l'amour;

Rien ne peut t'arrêter dans ta course rapide; Va donc, mais à la mer allant faire ta cour, Considère ce lieu, qui, sur ta rive humide, De Flore & du Zéphir te montre le séjour.

C'est là que mon soleil, dont la douce insluence Donne à tes bords sleuris la plus vive couleur, Peut-être, ah! quel espoir! se plaint de mon absence.

Baise son pied d'ivoire, & que de mon ardeur, Ce baiser amoureux marquant la violence, Lui dise que mon corps ne peut suivre mon cœur.

REMARQUES

1er Vers.... Des rochers d'une montagne. — Ces deux génitifs me font quelque peine; croyeq-vous que, qui, descendant d'une montagne, &c., fût mieux?

⁽¹⁾ Nous reproduifons ici ce fonnet, que nous avons déjà donné p. 220, pour faciliter l'intelligence des remarques critiques qui fuivent.

- L'amant & le seuve sont tous deux ensemble, ce qui est nécessaire tant pour le sens que pour exprimer le Meco scendi; mais je ne sais pas s'il est bien de mettre dans un même quatrain, slots dans le second vers, et onde dans le quatrième. J'avois mis: Où je suis avec toi conduit par mon amour; mais s'opposition entre la nature & mon amour, ne m'a pas paru aussi juste que par l'amour. Pour lever cet inconvénient, j'avois changé: Où je suis avec toi ramené par l'amour, mais ramené ne m'a pas plu; ainsi je me suis arrêté à sur ton onde. Dites-moi votre sentiment. Je n'ai pas cru devoir exprimer que le Rhône ronge ses bords, cela me paroissant inutile, puisqu'on ne peut en françois dire que le Rhône tire son nom de là, sans se rendre inintelligible. Puis donc qu'on ne peut mettre l'étymologie, il n'est pas nécessaire de dire que le Rhône ronge ses bords; Précipite tes slots marque assers sa rapidité, & me parait plus poétique & plus coulant que de dire que le Rhône ronge ses bords.
- 1^{or} Vers du 2^e quatrain. J'avoue que je n'ai pu placer ici le sommeil & la lassitude, &c. J'ai cru pourtant que la manière générale dont je m'explique peut donner un assez bon sens, à quoi je suis autorisé par les vers latins de M. Fenouillet (1) qui se contente de dire: Nullo obice tardus.
- 2º Vers du 2º quatrain. Je ne sais si vous trouvez que j'aie assez bien traduit: Vattene inanzi, ma pria che rendi il suo dritto al mar, par: Va donc, mais à la mer allant saire ta cour. Toujours sais-je bien que c'est ce qui m'a le plus coûté dans tout le sonnet.
- 3° Vers du 2° quatrain. Rive humide. L'épithète d'humide pourra-t-elle passer à cause de la nécessité des quatre rimes en ide? Je vous en laisse le juge.
- 4^e Vers du 2^e quatrain. Trouverez-vous que cela réponde assez bien à Ove l'erba è più fresca, e l'aria più serena?

⁽¹⁾ Sur Fenouillet, évêque de Montpelher, voy. Mémoires de Rou, t. 11, p. 272.

2º Vers du 1º tercet. — Pour ce qui est de la rive gauche, j'avoue que j'ai gauchi en n'exprimant pas cette particularité; j'avois pourtant tâché d'y parvenir, en disant: Donne à ra rive gauche une aimable fraîcheur; mais j'ai cru voir quelque chose de choquant à dire que le soleil donne de la fraicheur, quoique cela soit vrai dans le fond à l'égard des arbres, des herbes et des sleurs. Jugez-en vous-mème & choisissez.

A propos de rive gauche. Dans les trente-deux vers que je vous ai envoyés ci-devant [Voy. p. 217], il y a un endroit où la rive gauche peut entrer trèsnaturellement, c'est, je le crois, le dernier vers du sixième quatrain où j'aurois pu mettre, au lieu de :

De ce lieu si charmant font un vrai paradis. Font de ta rive gauche un parfait paradis,

3^e Vers du 1^{er} tercet. — En disant: Ah! quel espoir! j'ai laissé le même doute qui se trouve dans l'italien, quoique mon sentiment soit que Ah! doux espoir! serait meilleur. Mais peut-être le premier sera-t-il mieux pour l'usage que vous en voulez faire.

Dernier tercet. — Je suis en peine de savoir si vous trouverez que tout ceci réponde assez bien à l'original. Vous avez vu ma critique sur ce tercet du sonnet italien, & comme vous ne m'en dites rien, cela me fait croire que vous l'approuvez. Il me semble que la manière dont je m'exprime ici adoucit un peu ces deux expressions de l'original: E'l baciar si e'n vece di parole & Lo spirito è pronto, ma la carne è stanca, qui, pour vous dire le vrai, me choquent un peu.

Je dois présentement une petite réponse à vos remarques sur la critique que j'ai faite du sonnet de Pétrarque, vous me rendez justice en croyant que je suis très-disposé à prendre du bon côté tout ce qui me vient de votre part; vous me critiquez d'ailleurs avec tant de ménagement, & vous y mêlez tant de louanges, qu'assurément je ne mérite pas, qu'il faudroit que j'eusse l'esprit & le cœur très-mal tournés pour en avoir le moindre ressentiment. Outre cela, vous avez droit de me critiquer; votre prosonde érudition, & la justesse de votre

esprit vous donnent ce même droit sur des gens bien plus habiles que moi; mais quand il n'y auroit que l'amitié dont vous m'honorez, elle seroit capable de me faire recevoir vos censures avec toute la docilité possible. C'est cette même amitié qui me donne à moi-même, comme je le présume, le droit de vous présenter mes difficultés, & les raisons que je crois avoir pour soutenir ma critique, en vous laissant néanmoins le juge absolu de cette petite dispute, que je regarde, à vous dire le vrai, avec beaucoup d'indissérence, puisque ordinairement dans ces sortes d'assaires, ce n'est pas l'importance de la chose qui nous intéresse, mais notre honneur, c'est-à-dire notre goût ou notre jugement, que nous ne pouvons nous résoudre à faire céder à celui d'autrui. Vous jugez bien, je m'assure, que ce n'est pas ce qui me fait agir, & que je n'ai pas la vanité de vouloir me mesurer avec vous, ni sur ces sortes de matières, ni sur aucune autre. Voici ce que je conçois pouvoir servir à soutenir ma critique sur les deux ou trois points sur lesquels vous l'avez attaquée.

Premièrement sur le mot d'Alpestre. J'ai dit, si je ne me trompe, car je n'ai point gardé la copie de ma lettre, qu'on n'étoit pas obligé de croire que Pétrarque ait eu en vue de dire que le Rhône prend sa source dans les Alpes plutôt que sur quelque autre montagne que ce soit, à laquelle le terme d'Alpestre peut convenir aussi bien qu'aux Alpes. Ma raison étoit, mais j'avoue que je puis l'avoir mal expliquée, qu'on pourroit se servir du même terme en parlant des sources de la Loire, ou de quelque autre fleuve qui ne vient point des Alpes; sur quoi vous me dites que le sens naturel & le sens figuré pouvant également se donner au terme d'Alpestre dans le sonnet dont il s'agit, il vaut mieux l'entendre dans le naturel, pui/qu'il s'agit du Rhône, qui vient effectivement des Alpes. Je vois bien que je suis la cause de votre méprise, en ne m'expliquant pas plus clairement, & que peut-être vous auric7 approuvé ma remarque, si je vous avois dit que le mot d'Alpestre ne s'entend jamais dans le sens propre, parce que, pour le rapporter aux Alpes, il faudroit dire Alpina ou Alpigna ou Alpigina, Alpestre ne signifiant absolument qu'un lieu qui tient de la nature des Alpes, c'est-à-dire aride, inculte, sauvage, &c...; & cela, ce semble, avec beaucoup de raison; car

si Alpestre se rapportoit aux Alpes, toutes les fois qu'on se serviroit de cet adjectif avec le nom d'une autre montagne, on se rendroit obscur; tout de même, par exemple, que si, parlant de la Loire, je disois que sa source est dans des rochers pyrénéens; mais comme Alpestre ne se prend jamais en italien dans le propre, on peut fort bien dire de la Loire par exemple, que sa source est dans un lieu Alpestre, parce que cela ne fait aucune équivoque. D'où il suit qu'en disant que la source du Rhône est Alpestre, on ne doit point entendre qu'il a sa source dans les Alpes; mais seulement dans des lieux raboteux, incultes, arides, sauvages, &c. Voyez sur cela le Dictionnaire de la Crusca, que j'avois moi-même consulté avant que de vous écrire, pour mieux m'assurer de la solidité de ma remarque, laquelle je ne doute point que vous ne me passiez après cet éclaircissement.

Je n'oserois parler aussi positivement de la seconde, qui regarde desioso, parce que c'est une chose qui dépend peut-être autant de mon goût que de la raison, & que tous les goûts ne sont pas semblables. Je comprends que je me suis mal exprimé dans cette remarque, puisque je vous ai donné lieu de croire que je blamois ces sortes d'épithètes données aux choses inanimées, aussi bien les apostrophes & les prosopopées, dont les meilleurs auteurs ne font point difficulté de se servir. Ce n'étoit pourtant pas ma pensée, mais seulement de vous dire que je n'approuvois point l'emploi que Pétrarque fait de celle-ci dans cet endroit de son sonnet. Ma raison est que desioso marque nécessairement une espèce de désir ou de passion dans le Rhône d'aller quelque part, desioso scendi. Néanmoins, dans le vers immédiatement suivant, le poète dit que ce sleuve est conduit par la seule nature, c'est-à-dire par sa pente naturelle, ce qui fait, à mon sens, toute la beauté de l'opposition entre ce qu'il dit, que le Rhône est guidé par la seule nature, & ce qu'il ajoute, mais que pour lui, il est de plus conduit par l'amour. Or, si l'on attribue au Rhone un désir ou passion, outre la nature, cette opposition entre le fleuve & l'amant ne se trouve plus si juste, du moins selon ma petite conception. En second lieu, il me semble qu'on aperçoit quelque petite contradiction dans ce que le poète dit que le Rhône est désireux de descendre, & ce qu'il ajoute qu'il est guidé par la seule nature, « sol naturâ. » Vous trouverez peutêtre ceci trop mince ou trop recherché, j'y consens; aussi ne prétends-je pas insister beaucoup là-dessus, et je passerai volontiers le dessoso à Pétrarque, si vous le trouvez à propos, vous assurant que je n'ai point de dent de lait contre lui, et que nous avons toujours vécu ensemble le plus honnêtement du monde, sans nous importuner beaucoup par des visites réciproques.

Je viens présentement au célèbre O che spero! et je vous dirai franchement que je trouve que MM. della Crusca ont beaucoup favorisé Ménage dans leur décision, peut-être à cause qu'il étoit de leur corps. Pour moi, plus je pense à ce passage, plus je trouve que de quelque manière qu'il soit ponctué, il faut nécessairement lui donner le sens que vous lui avez donné dans votre traduction en prose, c'est-à-dire: Je me flatte que mon retardement lui fait de la peine. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à faire une courte paraphrase de chacun des deux sens, à peu près de cette manière:

Fleuve rapide, tu coules incessamment sans être obligé de t'arrêter nulle part. Il n'en est pas ainsi de moi, que le sommeil et la lassitude contraignent de prendre quelque repos. Puis donc que je ne saurois aller aussi vite que toi, prends les devants, & prends bien garde à un certain lieu, &c., où tu trouveras ma maîtresse.

Jusque-là voilà qui est commun à tous les deux sens; voici le premier des deux :

Peut-être mon retardement lui fait quelque peine; mais fou que je suis, qu'est-ce que j'espère? Il n'est pas possible que cette belle ait quelqu'impatience de me revoir. Va donc, & dis-lui que je me hâte autant qu'il m'est possible, mais que mon corps ne peut aller aussi vite que mes désirs.

Voici l'autre sens: Peut-être que mon retardement lui fait quelque peine. O chère et douce espérance, que je suis heureux de pouvoir me flatter d'un pareil bonheur! Va donc, & dis-lui que je fais tous les efforts possibles pour lui donner la satisfaction qu'elle attend, & que je serois déjà auprès d'elle si mon corps pouvoit aller aussi vite que mes désirs.

Il me semble que ce dernier compliment est mille sois plus naturel, & plus joli dans ce dernier sens que dans le précédent ; car où est la fin de saire dire à une maîtresse qu'on est fâché de ne pouvoir aller assez vite pour se rendre auprès d'elle, si on ne se flatte qu'elle en aura de la joie?

Je suis fâché de vous entretenir si longtemps de ces bagatelles, & je sinirois ici ma lettre, si je n'avois à mon tour à vous faire une petite prière qui
est de vouloir à votre loisir me donner quelques règles pour l'orthographe des
lettres capitales. Je trouve une si grande disférence entre les livres imprimés
à Paris, & ceux qui sont imprimés en Hollande, que je ne sais où j'en suis.
Ceux de Hollande ont les deux tiers plus de lettres capitales que ceux de
France, comme il sera facile de vous en convaincre si vous jetez les yeux sur
l'Histoire de la Ligue de Cambrai, imprimée chez Moetjens, si je ne me trompe. Je vous prie de me donner quelques éclaircissements là-dessus, sans pourtant que cela porte du préjudice à vos occupations. Si vous pouviez y ajouter
quelques règles pour la ponctuation avec quelque exemple, vous m'obligeriez.

S'il ne me reste plus qu'à vous remercier de toutes les louanges que vous donnez à mes trente-deux vers, auxquelles pourtant je suis beaucoup moins sensible qu'aux marques que vous me donnez de votre amitié, que je tâcherai toujours de conserver par tous les devoirs à quoi elle m'engage.

Je suis autant qu'il est possible, &c.

THOYRAS-RAPIN.

A Wézel, le 3 mars 1711 (1).

(Mémoires de Jean Rou, t. II, p. 290.)

⁽¹⁾ Nous avons peut-être abuse de la patience du lecteur en donnant cette lettre in extenso. C'eût été en abuser davantage encore que de donner les réponses & les critiques de Jean Rou, encore plus alambiquées que celles de Rapin, & cependant elles ne manquent pas d'intérêt; l'érudition y ruisseile, & elles eussent mieux fait comprendre le sens & l'intérêt de la discussion. Comme elles se trouvent tout au long dans les Mémoires de Rou (t. II, pp. 269 à 303), les curieux de bel esprit pourront les y chercher, & y trouveront amplement de quoi se satisfaire. Nous aurions pu renvoyer aussi à cet ouvrage pour les lettres & fragments de lettres de Rapin, que nous avons insérés dans ce recueil, mais elles avaient, à notre avis, un certain intérêt qui nous a déterminé à les

VII

Réponse à Monsieur Drouet.

(Brouillon de la main de Rapin-Thoyras.)

11 may 1717.

Monsieur,

Je reçois avec toute la reconnoissance possible les marques d'estime qu'il vous plast de me donner en jettant les yeux sur moy, pour me procurer l'avantage d'entrer dans la cour supérieure de Berlin. Je puis vous affurer, Monsieur, que cet honneur est très-réellement au-dessus de mon mérite & de ma capacité. Il est vrai qu'avant de sortir de France j'ay commencé à étudier en Droit, mais fort peu de temps. La persécution qui survint dans le temps que je ne faisois que goûter cette science du bout des lèvres, m'ayant fait quitter cette étude, je n'y ay plus pensé depuis. Ainsi, Monsieur, vous pouvez bien juger qu'une interruption de trente-deux ans a entièrement effacé de mon esprit le peu de connoissance que je pouvois avoir acquise. Je suis donc très peu propre à remplir l'employ que vous me faites l'honneur de me proposer, & dont vous me faites espérer quelque avantage pour l'avenir. Mais, quand même cet avantage seroit présent, je me ferois un très-grand scrupule d'accepter un emploi dont je ne me sens pas capable, & dans lequel toutes mes fautes seroient au préjudice des gens qui souffriroient de mon ignorance ou de mon peu de capacité à cet égard. Je suis très-fâché, Monsieur, de ne pouvoir pas

reproduire, c'est de montrer un côté tout différent de la culture intellectuelle, de l'esprit & du caractère de Rapin-Thoyras; dans ces lettres intimes & écrites sans apprêt, on voit le jugement & la sagacité du grave historien prendre des routes nouvelles & devenir moins austères, sans perdre de leur finesse & de leur finesse & de leur finesse ».

mieux répondre à l'honneur que vous me faites, & de me voir privé par là de l'avantage d'être auprès de vous & de profiter de vos lumières. Je say avec quel zèle infatigable vous vous attachez à tout ce qui peut contribuer au bien, au repos & à l'avantage des Resugiez qui sont dans les Etats de Sa Majesté, & je me sers avec plaisir de cette occasion pour vous en témoigner ma reconnoissance particulière, quoyque je vous prie de penser à un autre qu'à moy pour la charge vacante; permettez-moy de vous demander une petite part dans votre estime dont je tâcherai de me rendre digne dans toutes les occasions qui se présenteront & d'être persuadé que je suis avec toute l'estime & toute la considération possibles,

Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur.

THOYRAS-RAPIN.

A Wézel, le 12 de may 1717.

(Archives de M. J. de Jonquières, à Copenhague.)

VIII

A Monsieur Le Duchat (1).

May 1722.

Monsieur,

Je vous suis infiniment obligé du soin que vous avez bien voulu prendre pour moi, & je vous prie d'être persuadé que j'en ai toute la reconnoissance possible.

⁽¹⁾ Voir, fur Le Duchat, la note 2, p. 181. — Cette lettre, dont l'original fait partie des archives de M. J. de Jonquières, à Copenhague, a été imprimée pour la première fois dans le Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français, t. v1 (année 1858), pp. 71 à 77.

Je suis bien aise que vous ayez connu particulièrement M. Pélisson, mon oncle, frère de ma mère. Je crois pouvoir dire, sans le flatter, que c'étoit un esprit des plus aisés & des plus nets qu'il y ait eu depuis longtemps. Avant qu'il allat à Paris, dans sa jeunesse, il s'étoit distingué dans Castres, sa patrie, par son esprit & par ses petites poésies, quoiqu'il n'eût pas négligé l'étude du Droit, dans lequel il avoit fait de très-grands progrès. Je ne sais si vous avez eu une petite paraphrase du premier livre des Institutes de Justinien qu'il avoit faite dans sa jeunesse. Fe l'ai trouvée par hasard en Hollande dans une auction. Il excelloit surtout dans la connoissance de la langue grecque, qui lui étoit très-familière, quoiqu'il n'affectat de se faire valoir par là. Il ne fut pas plus tôt à Paris qu'il s'y fit connoître à toutes les personnes de son temps distinguées par leur esprit ou par leurs ouvrages, & par là il trouva un accès chez les grands. Il y lia un commerce très-étroit avec M. Conrart, M. La Bastide, son intime ami, M. Morus, & principalement avec la fameuse Mile de Scudéry, avec laquelle il contracta une amitié qui dura autant que sa vie (1). Son Histoire de l'Académie françoise lui acquit une grande réputation, & lui procura l'honneur d'être admis dans cet illustre corps sans l'avoir demandé, contre les Statuts de l'Académie, qui voulut bien faire ce passe-

[Inédite.]

Le 10 feptembre [1693].

⁽¹⁾ Nous rapportons ici une lettre de cette fidèle & constante amie, qui conserva à la famille de son platonique amant les sentiments de dévouement & d'affection qu'elle lui avait voués à lui-même. Nous avons retrouvé cette lettre dans les papiers de la famille de Jonquières.

Lettre de Mademoifelle de Scudéry à Madame de Rapin-Mauvers, nièce de Monfieur Pelliffon; elle étoit encore en France, dont elle ne fortit que vers 1720. »

Je ne sais que d'hier, Madame, la mort de M. Chaune [La Chaudane]; je prends toute la part que je dois à la douleur que vous en avez. M. l'abbé de Feriés, qui retourne aux bains de Bourbon, ne m'en avoit rien dit; il ira de là faire un tour à Castres. Au reste, Madame, un de mes amis de Bordeaux, qui l'est fort de M. l'Evêque de Montauban.... de vous rendre service, s'il en trouve l'occasion, & comme cet évêque a présentement un frère à Paris qui est fort de mes amis, mandez-moi si vous voulez que je fasse encore dire quelque chose à ce présat; car je vous assure, Madame, que je serois

droit en faveur de son historien. Enfin, M. Fouquet, surintendant des finances. le prit à son service. Je ne saurois dire précisément en quelle qualité, mais je sais parfaitement que M. Fouquet avoit une estime toute particulière pour lui, & qu'il le regardoit moins comme un serviteur que comme un ami, jusqu'à lui communiquer ses secrets les plus importants. Jusqu'alors M. Pélisson avoit été poussé & protégé par les savants & les beaux esprits, mais quand il fut si avant dans la faveur du surintendant, il devint à son tour leur protecteur, & leur rendit tous les services qui furent en son pouvoir. Il eut l'honneur dêtre connu du roi & de la cour, & il passa quelques années dans un grand lustre. Comme il avoit eu part à la faveur de M. Fouquet, il eut aussi part à sa disgrâce, & il fut arrêté avec lui à Nantes, & conduit à la Bastille où il fut détenu quatre ans, parce qu'il ne voulut jamais abandonner les intérets de son bienfaiteur. Cette longue prison ne fut pas le seul effet de son attachement à M. Fouquet. Comme il passa toute sa vie dans les sentiments de reconnoissance pour son patron, il s'attira par là l'inimitié de MM. Le Tellier, Louvois & Colbert, qui ne lui pardonnèrent jamais son attachement invincible aux intérêts de M. Fouquet, non plus qu'une certaine satire en vers qu'il fit étant à la Bastille, dans laquelle MM. Le Tellier & Colbert étoient trop bien désignés, & que ses amis eurent l'imprudence de faire imprimer. Comme il n'avoit ni plume, ni papier, ni encre, il écrivit cette satire sur la marge des livres qu'il lisoit, avec de petits crayons qu'il faisoit du plomb qu'il détachoit des vitres de sa chambre. Vous n'ignorez pas tout ce qui se passa dans le procès de M. Fouquet, qui, après trois ou quatre ans d'examen

ravie de vous rendre quelque service, & que la mémoire de M. de Pellisson & votre propre mérite font que je suis & seray toute ma vie votre très-humble & très-obéissante servante

MADELEINE DE SCUDERY.

J'assure ici M. de Mauvers de mon tres-humble service.

N. B. — Claude de Rapin de La Chaudane, neveu de Mª de Rapin-Mauvers, fut tué à Nerwinde en août 1693. (Voy. Généalogie de Rapin, p. 1xxj.) — L'abbé de Faur-Feriés était confin-germain de Pélisson. M. de Mauvers était le fils de Mª de Rapin-Mauvers; son père était mort avant la persécution.

ou de prison, fut en quelque manière absous par ses juges & ensuite condamné par l'autorité suprême du roi à une prison perpétuelle. Il n'y avoit pas plus à dire contre M. Pélisson que contre M. Fouquet. Aussi ne parla-t-on jamais de faire son procès, quoiqu'il subit quelques interrogatoires. Ce n'étoit pas à lui qu'on en vouloit, mais à son maître. On l'auroit donc laissé peut-être toute sa vie à la Bastille, si le roi lui-même n'avoit témoigné quelque bienveillance pour lui. Mais on trouva le moyen d'opposer à la bonne volonté du roi la religion du prisonnier. Cela fut cause que le roi souhaita qu'il se rendit digne de ses grâces en changeant de religion. Mon père, qui connoissoit parfaitement M. Pélisson, son beau-frère, ne doutoit nullement que ce témoignage de la bienveillance du roi ne fût la principale cause du changement de M. Pélisson. Des lors il commença à étudier fort exactement les controverses; mais certainement avec un desir secret de trouver cause à se satisfaire dans la religion romaine. Il y a beaucoup d'apparence qu'il se laissa éblouir par le dogme de l'autorité de l'Eglise, si rebattu depuis par MM. de Meaux, Arnaud & Nicole. Quoi qu'il en soit, il sortit de la Bastille sans avoir changé de religion; mais peu de temps après, il fit abjuration. Comme il sentoit bien qu'il y avoit quelque chose d'odieux dans un changement fait par des motifs humains, il affecta toute sa vie de témoigner qu'il étoit véritablement converti.

Son changement lui procura la faveur du roi, qui lui sit acheter une charge de maître des requêtes, & lui sournit plus de la moitié de l'argent nécessaire. Il lui témoigna toujours de la bienveillance, jusqu'à lui donner un brevet pour assister au petit coucher & au petit lever, quoiqu'il n'eût aucune charge qui lui donnât ce droit: faveur très-particulière en ce temps-là. Ensuite, M. Pélisson ayant pris le petit collet sut pourvu de deux bénésices, dont l'un étoit le prieuré de Saint-Orens-d'Auch, valant 2,000 livres de rentes & l'autre, l'abbaye de Bénevent dans la Marche, valant 10,000 livres. Je dirai ici, par parenthèse, que M. Pélisson, qui étoit mon parrain, m'avoit destiné le premier, si j'avois voulu changer de religion. Il se distingua tellement par son zèle pour la religion catholique, que le roi le sit économe de Clugny & de Saint-

Germain-des-Prés, dont les revenus furent destinés aux pensions que vous savez. Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que pendant sa vie le roi ni la cour ne le soupçonnoient point d'hypocrisie par rapport à la religion, & que la seule cause qui l'empêcha de s'avancer & d'être fait conseiller d'État, ce fut son constant attachement à M. Fouquet, dont il avoit le portrait dans sa chambre & le refus absolu qu'il fit de se dévouer à M. de Louvois, qui le fit sonder sur ce sujet. Il ne voulut jamais avoir d'autre patron que le roi, & il était le seul homme de la cour dans cette situation. La bienveillance du roi fut bien capable de le garantir des efforts que les ministres auroient pu faire pour la miner, mais ce fut tout. Dans toutes les occasions importantes, ces mêmes ministres, ses ennemis secrets, trouvèrent le moyen d'empêcher son avancement, & principalement par rapport à la charge de conseiller d'Etat. Il eut par là l'occasion de connoitre la fausseté de la maxime qu'il avoit suivie, en prétendant se pousser à la cour par la seule protection du roi, sans l'appui d'aucun ministre. C'est donc à cette fausse maxime qu'il faut attribuer le défaut d'avancement auquel naturellement un homme comme lui, connu, estimé & aimé du roi, pouvoit s'attendre. Quant à la religion, il auroit fallu avoir des yeux bien perçants pour démêler ses sentiments secrets parmi ses actions extérieures, par lesquelles il affectoit sans cesse de témoigner une persuasion très-sincère de son attachement à la religion romaine, & de quelques-unes desquelles vous avez été témoin. La seule chose qui auroit pu causer quelque soupçon, mais qui n'étoit pas publique, c'est que, depuis son changement jusqu'au temps de la grande persécution, il ne fit jamais aucun effort pour pervertir ni ma mère, sa sæur, ni mon père, ni mon frère aîné, ni moi. Mon frère & moi demeurâmes deux mois avec lui à Paris en allant étudier à Saumur, sans qu'il nous dit jamais un seul mot sur la religion. Je passai seul avec lui, une autre fois, deux ou trois mois, sans qu'il me parlât sur ce sujet. Dans le temps même de la persécution, il rendit de si grands services à notre famille par ses recommandations auprès de M. le duc de Noailles, de M. de Bâville, de l'évêque de Saint-Papoul, que nous fûmes peut-être les seuls dans la province du Languedoc qui, sans vouloir changer de religion, ne fûmes point persécutés

& n'eûmes pas même de logement (1). Mais depuis que je fus arrivé à Londres, je me vis obligé de soutenir de terribles assauts contre lui. Il me tenta par toutes sortes de voies. Outre ses lettres de controverses qui me venoient toutes les semaines, & de grandes offres si je voulois retourner en France, il me sit solliciter par M. Barillon, ambassadeur de France auprès du roi Jacques, par M. le marquis de Saissac, par M. de Bonrepos, notre parent commun, & plus directement encore par M. l'abbé de Denbeck, neveu de l'évêque de Tournay, qui se trouvoit alors à Londres. Mon obstination, c'est ainsi qu'il l'appeloit, le dégoûta enfin de moi & lui fit perdre l'espérance qu'il avoit conçue de me persuader. Deux choses entre autres me firent contribuer à perdre ses bonnes grâces. La première fut que, comme il s'efforçoit dans ses lettres de me persuader par son exemple, je lui répondis naïvement que je trouvois fort étrange que lui, qui avoit fait profession ouverte de n'avoir changé de religion qu'avec connoissance de cause, voulût me persuader de changer par d'autres motifs. Il fut piqué de ce reproche, mais encore plus d'une raillerie, quoique très-innocente de ma part. Il avoit fait un livre intitulé: Réflexions sur les différends de religion, dans lequel il prétendoit avoir battu les réformés eux-mêmes. Il me sit donner ce livre par M. de Bonrepos, & m'écrivit en même temps qu'il me prioit de lire ce livre avec exactitude, & de lui en dire mon sentiment comme je me le dirois à moi-même, sans consulter qui que ce fût. J'obéis exactement à son ordre. Je ne sais si vous avez lu ce livre, mais quoi qu'il en soit il ne respire que la douceur & la charité, & il établit pour maxime qu'on ne convertit point les gens en leur disant des injures & par la violence, &c. Comme il ne m'avoit point averti qu'il fût l'auteur de ce livre, & que M. de Bonrepos ne me l'avoit pas dit, je ne le crus point de lui. Ainsi, entre plusieurs choses, je lui dis que j'approuvois beaucoup les maximes de douceur que l'auteur établissoit, mais qu'il me sembloit qu'elles venoient

⁽¹⁾ Rapin n'avait pu deviner la conduite de fon oncle envers sa mère telle que la correspondance de Pélisson & de M. de Caraman (M. de Bonrepos, dont il est question quelques lignes plus bas) nous l'a révélée. (Voy. ci-dessis, pp. 112 & seq.)

assez mal à propos dans un temps où manifestement on suivoit en France des maximes toutes contraires; qu'il me sembloit entendre Sganarelle écrire à sa femme: Mon cher cœur, je vous rosserai; doux objet de mes yeux, je vous assommerai. Depuis ce temps-là il cessa peu à peu ses sollicitations, & je n'eus pas beaucoup de peine à m'apercevoir qu'il n'avoit plus pour moi les sentiments qu'il avoit eus auparavant. Cependant quelques années après, M. de La Bastide me procura de sa part un présent de cinquante pistoles, pour m'aider à supporter les frais d'une grande blessure que j'avois reçue au siège de Limerick en Irlande. Voilà, Monsieur les contrastes qui donnent quelque lieu de douter de ses sentiments intérieurs, par rapport à la religion. D'un côté, point d'effort pour nous pervertir mes frères & moi, pendant que nous avons été en France, & de l'autre, de violentes sollicitations à mon égard, dès que j'ai été hors de France. Lorsque j'accompagnai mylord Portland dans son ambassade en France en 1698, je sis tout mon possible pour découvrir si le bruit qui avoit couru que M. Pélisson étoit mort huguenot avoit quelque fondement; mais, pour dire la vérité, je ne découvris rien de positif. Quelquesuns me dirent qu'absolument il n'avoit pas voulu communier. D'autres me dirent qu'on lui avoit proposé de recevoir la communion sur-le-champ, mais qu'il l'avoit refusé en disant qu'il avoit accoutumé de ne pas communier sans préparation; qu'il avoit pris jour avec M. l'évêque de Meaux pour communier, mais qu'il fut prévenu par la mort. Cela parait assez naturel, mais aussi il peut avoir été inventé pour couvrir son refus. Je trouvai à Paris un de ses valets de chambre qui avoit quelqu'emploi à la cour, mais il me parut si réservé quand je voulus lui toucher cette corde qu'il me fit soupçonner qu'il y avoit quelque chose qu'il n'étoit pas à propos de découvrir. Ce qu'il y a de certain, c'est que le curé de Versailles se plaignit au roi, même avant sa mort, & qu'immédiatement après qu'il eut expiré, le roi fit mettre le scellé dans sa maison de Versailles & de Paris, je ne sais sous quel prétexte. Quoi qu'il en soit, aucun de ses neveux ou nièces n'a profité d'un sou de sa succession, & j'ignore encore de quelle manière le roi dispose de ses effets.

Que direz-vous de moi, Monsieur, de vous avoir entretenu si longtemps de

M. Pélisson? Je vous prie de l'attribuer à deux causes : la première, l'intérêt que je prends encore à un oncle qui a eu quelque nom dans le monde par plusieurs belles qualités, quoique ternies par son changement de religion; l'autre, le plaisir que je ressens dans l'honneur de vous entretenir par lettres, ne pouvant avoir le bonheur de le faire de bouche.

Je prends la liberté de vous envoyer le dernier tome de mon Histoire d'Angleterre, & de vous prier très-humblement de m'en dire votre avis avec franchise. Je suis persuadé que s'il y a de la politesse à ne trouver rien à redire dans un livre déjà imprimé, il y a une espèce de malice & de cruauté à déguiser son sentiment à un auteur qui chèrche plutôt à se défaire des préjugés où il pourroit être en sa faveur qu'à s'attirer des louanges. Je vous assure très-sincèrement que c'est là la situation où je me trouve. Je n'ai ici personne que je puisse consulter, ni qui soit capable de me donner de bons avis, ce qui m'engage à abuser de votre bonté & à vous prier instamment de me dire naturellement ce que vous pensez de cet ouvrage, & si en le lisant vous trouvez quelques endroits qui méritent votre censure, de ne me l'épargner pas, puisque j'ai encore le temps d'en profiter. Je vous prie sur toutes choses de faire attention aux caractères que je donne à Jacques I' & à Charles I" & qui m'ont engagé à insérer dans mon histoire beaucoup de pièces entières qui m'ont paru propres à justifier ma conduite. Je me suis trouvé à cet égard dans une espèce de détroit, en danger de faire naufrage, en m'écartant tant soit peu d'un côté ou d'autre. Les uns font des espèces de héros de ces deux rois. D'autres les abaissent extrêmement, J'ai pris le parti de former mon jugement sur leurs actions, indépendamment des éloges des uns & des invectives des autres, & c'est principalement pour savoir si mon jugement est juste que je souhaite d'avoir votre avis. Au reste, Monsieur, si je prends la liberté de vous envoyer ce dernier tome de mon histoire, ce n'est pas dans la vue que vous le fassiez voir à plusieurs personnes qui n'y peuvent prendre aucun intérêt. Cependant, s'il se trouvoit quelqu'un de vos amis, capable, qui eût assez de loisir & assez de bonté pour l'examiner avec quelque soin, je vous assure que bien loin de resuser un tel secours, je

lui en aurois, & à vous aussi, une extrême obligation. Mais autrement il me paroit assez inutile & même dangereux de le communiquer à plusieurs personnes. Quand vous l'aurez lu, je vous prie de me le renvoyer par la même voie & de l'empaqueter avec soin, car il me seroit dissicile de me servir de mes brouillards pour le resaire (1).

Je suis, Monsieur, &c.

THOYRAS-RAPIN.

(1) Nous joignons à cette lettre des notes inédites fur Péliffon, extraites du manuscrit de Charles de Rapin-Puginier, intitulé: Origine & particularitez de la famille de Rapin & de celle de Pelliffon. — M. Pelliffon étoit fort savant dans les belles-lettres, mais en homme d'esprit qui sent & goute ce que les anciens ont de beau & non comme un grammairien. Il possédoit le grec à sond, & dans une discussion avec le père Rapin sur qui l'emporteroit de Virgile ou d'Homère, M. Pellifson se déclara pour le dernier, auquel il donnoit quatorze avantages principaux sur son concurrent. Le père Rapin sit depuis imprimer la differtation qu'il sit sur ce sujet, mais il y a bien de l'apparence que celle de M. Pellisson est perdue... Dans ses derniers escrits, qui regardoient la religion, il emploie toute la subtilité de son esprit, qui estoit grande, mais il ne pouvoit pas donner à la matière une solidité qu'elle n'a pas par elle-même. Cependant il peut fort bien se saire que le brillant de cette subtilité l'éblouissoit luy-même, car si l'on peut dire quelque chose contre luy à cet égard, c'est qu'à force d'avoir de l'esprit, il estoit un peu trop touché de ce qui partoit d'une belle imagination, & que cela l'empeschoit de donner toute son attention à ce qui en estoit dépourveu, quelque solide qu'il sust d'ailleurs (1).

..... En 1659, si je ne me trompe, il sut receu Conseiller en la Chambre des comptes, aydes & finances de Montpellier. Il sut receu avec de grandes acclamations (a); plus de trente conseillers disputèrent contre luy dans son examen, & chacun lui sit un compliment, à quoy il répondit en suivant le même tour qu'avoit pris celuy auquel il répondoit. Mais ce commencement n'eut pas de si heureuses suites. Comme M. Pellisson étoit déjà de ce temps-là chez M. Fouquet, la Cour des aydes crut avoir sujet de se plaindre de luy parce qu'il n'avoit pas fait quelque chose qu'elle luy avoit demandé, de sorte que lorsque son maistre & luy furent en prison, cette compagnie croyant pouvoir faire impunément ce qu'elle voudroit contre luy, elle le fit rayer du tableau, mais quand il sust en liberté, elle sust obligée de le restablir. Je croy que ce sust vers la fin de 1658 qu'il entra chez M. Fouquet en qualité de secrétaire [ou plutôt de premier commis]; il gagna si sort se bonnes grâces, qu'il eust un grand crédit dans sa maison & qu'avant la disgrâce de son maistre, toutes les affaires de finances passoient par ses mains... Cependant, en 1660, il eust le brevet de Conseiller d'Etat, & il en presta serment le 25 septembre. Le premier jour de l'an 1661, un partisan nommé Monerot luy envoya pour estrennes un cabinet de la Chine dans lequel il y avoit dix

⁽t) Marcou, Etude fur Pellisson, p. 361. C'est l'opinion de Bayle sur Pellisson, & M. Marcou est bien près de la partager. Voy. page suivante.

⁽²⁾ Cf., ibid. p. 184, note 2.

Copie de la main de Rapin-Thoyras, d'une lettre qu'il adressa à Monsieur Lensant, sans date, mais selon toute apparence écrite en 1723.

Monsieur,

Je ne puis que me sentir extrêmement honoré de ce que vous avez bien voulu faire quelque cas de mes sentiments sur votre dernier ouvrage, & me distin-

mille louis d'or en espèces, mais lorsque M. Pellisson rentra chez luy & qu'il eust veu de quoy il s'agissoit, il obligea l'homme qui avoit accompagné ce présent & qui l'attendoit, à remporter le cabinet & les louis d'or...

(La « fatire én vers » dont parle Rapin-Thoyras dans la lettre ci-deffus, n'est autre que la fameuse Elégie sur la disgrâce de M. Fouquet, imprimée avec les désenses de Fouquet, qui attira sur Pélisson la vindicative humeur de Colbert, qui se crut désigné dans ces vers assez désagréables :

Il [Fouquet sous le nom d'Oronte] n'imita jamais ces avares mortels A qui vostre prudence élève des autels,
Ces àmes du commun, ou ou prudentes,
Semblables aux fourmis, grosses, noires & puantes
Que le peuple indien adore sur ses bords,
Qui des moissons, des bois entassent les trézors,
Sans avoir d'autre objet, ò fureur sans seconde!
Que de les dérober à l'usage du monde.)

..... Ce fust en 1670 que M. Pellisson sit abjuration de la Religion Résormée entre les mains de M. Gilbert de Choiseul du Pless-Prassin, alors évêque de Comminges & depuis de Tournay, son amy, dans l'église de Notre-Dame-de-Chartres. Il sust nommé à l'Economat de Clugni en 1674, après quoi il eut aussi celuy de Saint-Denis & de Saint-Germain, & dans la suite, tous les bénéfices vacants qui sont à la nomination du Roi. (A ce propos, l'auteur des Mémoires que nous citons entre dans de longues explications sur le mécanisme de ces économats, détails qui ont leur intérêt, mais qui seraient déplacés ici.)—M. Pellisson avoit un appartement dans toutes les maisons royales. Un jour qu'il estoit à Paris pendant que la Cour estoit à Saint-Germain, la reine accoucha plutôt qu'on ne s'y estoit attendu d'un prince qui sust nonmé duc d'Anjou. Comme on estoit en

guer par une obligeante lettre parmi tant de gens très-capables d'en juger qui l'estiment & qui l'admirent.

Il faudroit, pour me servir de votre expression, avoir des sibres de corne pour ne pas se sentir agréablement flatté d'une semblable distinction. Je suis très-aise de n'avoir dit qu'un mot en passant à M. Le Duchat, du plaisir que m'avoit causé la lecture du Préservatif (1): car si je lui avois dit tout ce que

peine où l'on mettroit ce prince, la chambre qu'on lui préparoit n'estant point encore preste, on sçut que M. Pellisson estoit absent, on sit ouvrir la porte, & M. Pellisson, revenant de Paris, trouva le jeune prince en possession de sa chambre; il sit sur cette aventure des vers qui commencent par ces mots: Prince qui m'avez délogé, où il prophétise poétiquement à ce prince un grand nombre de victoires, dont le prince ne voulust pas, car il mourust bientôt après [en 1671]. Aprez avoir associé par honneur le Dauphin à son frère, il finit en disant:

Si quelque jour nous le faisons Un des grands fourriers de la gloire, Pour aller écrire leurs noms Au fameux temple de memoire, Ces deux jeunes enfants de Mars, T seront en gros caractères: Un peu plus haut que les Césars, Mais un peu plus bas que leur père.

..... Ce fut au mois de feptembre ou d'octobre 1676 que le roi donna à M. Pellisson l'abbaye de Saint-Barthélemy-de-Bénévent dans la Marche, qui vaut dix mille livres de rente. Je me souviens d'avoir ouy dire que M¹¹ de Scudery n'estoit pas trop contente de ce don, parce qu'il destruisoit un bruit sourd qu'il y avoit un mariage de conscience entre M. Pellisson & elle, de quoy elle n'estoit pas saschée. — (Le reste du mss. est consacré aux sentiments religieux & à la mort ambigue de Pélisson: nous en avons donné des extraits ci-dessus, pp. 132 & 184. Nous avons du passer sous filence beaucoup d'autres particularités intéressantes ou curieuses, que M. Marcou n'a pu connaître malgré ses savantes & nombreuses recherches, mais il fallait nous borner.)

(1) Jacques Lenfant, né à Bazoche en Beauce en 1661, célèbre écrivain, voulut achever à Genève sa théologie qu'il avait commencée à Saumur. Dénoncé comme socinien au Consissoire de Genève, il se vit refuser l'ordination & sut contraint de finir ses études à Heidelberg où il sut consacré en 1684. Il y sut créé chapelain de l'Electrice & pasteur de l'église française, mais l'invasion des armées de Louis XIV sut l'occasion de son départ pour Berlin. L'Electeur de Brandebourg le reçut avec distinction, il sut admis au nombre des pasteurs français, & remplit trente-neus ans son ministère, jusqu'à sa mort en 1728. Nommé successivement conseiller du Consistoire supérieur, membre du Conseil français, l'Académie de Berlin le reçut au nombre de ses membres en 1724. Ses biographes, que résument MM. Haag dans la notice qu'ils lui ont consacrée dans la France Protestante, sont un grand éloge de son caractère & de ses vertus privées. Ses ouvrages d'histoire portent l'empreinte d'une critique sévère, judicieuse & sage. L'Histoire du Concile de Constance, parue en 1714, commença sa réputation, qu'accrurent celles des Conciles de Pise (1724) & de Baste (1731). Un de ses plus importants ouvrages est sa traduc-

j'en pensois je serois présentement porté à croire, que c'est par pure civilité & par politesse que vous avez bien voulu me témoigner que mon approbation vous a été agréable, & je serois par là privé du plaisir que me cause votre opinion que vous avez de ma sincérité. Mais, Monsieur, permettez-moi, je vous prie, de vous dire à vous-même l'effet qu'a produit en moi la lecture de votre livre. Il n'y a que bien peu de temps que je m'étois occupé à lire ou plutôt à relire des livres de controverse, comme ceux de M" Aubertin, Daillé, Claude, Larroque, Jurieu, Locke, Pajon, Basnage, Arnaud, Nicole, Pélisson, &c. (1), & pour vous dire la vérité, avant que de lire le vôtre, je craignois de n'y trouver que ce dont j'avois l'esprit déjà rempli, & dont j'étois las en quelque manière. Mais votre ouvrage m'a fait connoître, qu'il manque à tous les auteurs que je viens de nommer, ce tour ingénieux, ce sel qui fait lire les livres avec plaisir & avec avidité. Outre cela, ces lectures que je ne venois, pour ainsi dire, que d'achever, m'ont fait découvrir tout d'un coup & sans aucune recherche, tout ce qu'il y a de nouveau dans le Préservatif, ou qui m'étoit inconnu; dont les particularitez qui regardent Luther ne sont pas la moindre partie. Mais ce que j'ai le plus admiré, permettez-moi de de faire cette petite violence à votre modestie, c'est que j'ai trouvé dans vos quatre petits volumes le précis de tout ce que je venois de lire dans un grand nombre d'autres; en sorte que votre livre seul fait un abrégé complet de con-

tion (sur l'original grec) du Nouveau Testament (Amsterdam, 1718), en collaboration avec Beausobre. La liste de ses autres écrits est fort nombreuse. Celui dont il est question dans cette lettre est intitulé: Préservatif contre la réunion avec le siège de Rome, ou Apologie de notre séparation d'avec ce siège, contre le livre de M¹¹⁰ de B... (de Beaumont), dame prosélyte de l'Eglise romaine, & contre tous les autres controversistes anciens & modernes. (Amsterdam, 1723, 4 vol. in-8). Le livre de M¹¹⁰ de Beaumont avait pour titre: Réponses aux raisons qui ont obligé les prétendus Résormés de se séparer de l'Eglise catholique, & qui les empêchent maintenant de s'y réunir. (Paris, Cavalier, 1718 & 1749, in-8). Le Préservatif de Lensant sut réimprimé à Amsterdam en 1723 en 5 vol. in-8.

⁽¹⁾ Tous les moralistes ou théologiens protestants que cite ici Rapin Thoyras, ont leur article dans la France Protestante: nous y renvoyons le lecteur pour ne pas multiplier à l'excès les notes déjà trop nombreuses dans cet ouvrage. Quant aux autres auteurs non réformés, il suffit de citer leurs noms: ils parlent d'eux-mêmes.

troverse, tant vous avez su choisir tout ce qu'il y a de nécessaire & ne rien dire d'inutile. A cela vous avez joint une manière d'écrire qu'on ne trouve point dans les autres livres de controverse, & qui fait qu'après avoir achevé de lire le quatrième tome, on a un secret dépit de ce que Mile de Beaumont ne vous a pas engagé à en écrire encore quatre autres. Je suis très-persuadé que ce livre fera un très-bon effet en France, si tant est qu'il y en puisse passer un bon nombre d'exemplaires. Il seroit à souhaiter que vous n'eussiez pas été obligé de suivre Mile de Beaumont & que quelqu'habile homme se donnât la peine de mettre votre ouvrage dans un ordre un peu différent, sans aucune relation à celui que vous avez réfuté, qui au fond fait du tort au vôtre par son peu de solidité. Ce seroit alors un traité parfait de controverse, très-propre à instruire les familles protestantes, non-seulement en France, mais même parmi les Réfugiez, dont la plupart, surtout les jeunes, n'ont que trop besoin de cette instruction. J'ai remarqué dans votre livre deux petites méprises, l'une à l'égard de Georges Blackwell, que vous faites archevêque de Cantorbery, mais qui sous le règne de Jacques I' gouvernoit l'Eglise des catholiques en qualité d'archidiacre; l'autre est que vous metter Compiègne en Champagne, quoyqu'il soit en Picardie. Je suis persuadé que ces deux petites erreurs ne feront aucun tort à votre ouvrage & n'empêcheront point que toutes les personnes de bon goût ne souhaitent passionnément qu'il plaise à Dieu de vous accorder une longue vie & une parfaite santé, afin que vous puissiez continuer d'enrichir l'Eglise de vos ouvrages, qui ne peuvent manquer d'être recherchés avec beaucoup d'avidité. Je suis un de ceux qui le souhaitent le plus sincèrement & avec le plus d'ardeur, comme étant avec une parfaite estime & avec toute la considération possible, Monsieur,

(Archives de M. J. de Jonquières, à Copenhague.)

A Monsieur de Mauclerc, ministre de l'Eglise françoise, à Stettin.

Monsieur,

Votre lettre du 15 de fevrier dont vous m'avez honoré m'a fait un sensible plaisir, puisque j'y ai vu de nouvelles marques de votre estime, quoy qu'en même temps elle me cause beaucoup de confusion par le scrupule que je me fais d'avoir si peu travaillé à la mériter. Je vous supplie de me pardonner cette négligence à entretenir avec vous un commerce qui m'est si agréable & si avantageux, & d'être persuadé qu'elle n'est causée que par la distance & par le peu d'occasions qui se présentent.

doute pas qu'il ne l'ait reçu quoy que je ne le sache pas positivement, n'ayant point eu des lettres de lui depuis ce temps-là. Je prendrai soin de lui demander les deux premiers tomes de mon histoire dès qu'ils seront imprimez & de vous les envoyer tout aussitôt. Je crains que vous ne vous trouviés embarrassé en faisant l'extrait de ces deux tomes. Votre assection pour moi vous fera souhaiter sans doute d'y trouver quelque chose que vous puissés faire valoir. Mais malheureusement c'est tout ce qu'il y a de plus sec & de moins intéressant dans toute l'histoire d'Angleterre, comme dans toute autre grande histoire qu'on prend dès son origine, témoin Tite-Live, Mézerai, Mariana & autres. Il est vrai qu'il y a des gens qui ont l'art de changer les épines en sleurs;

⁽¹⁾ Ces points tiennent la place de quelques lignes fans importance, confacrées à un particulier inconnu, du nom d'Ithier.

mais ils sont rares & je ne suis pas de ce nombre. Au reste, je suis très-aise d'apprendre que vous continuez la Bibliothèque germanique, car on m'avoit assuré que cet ouvrage étoit abandonné depuis que vous étiez à Stettin. C'est par cette raison que je n'ay pas fait demander à votre libraire le troisième & le quatrième tomes, mais je le ferai au plutôt. J'ay eu trop de plaisir à la lecture des deux premiers pour négliger les deux autres & ceux qui paroitront dans la suite. Pour moi, je continue le règne de Charles I', quelque difficulté que j'y trouve, & je prends le parti de ne me rendre esclave ni des partisans du Roi, ni de ceux du Parlement, mais de dire ce que je crois conforme à la vérité. Il en arrivera ce qui pourra; mais je suis très-convaincu qu'il y avoit peu de sincérité dans chacun des partis.

J'ay une grande opinion des qualitez & de la politique d'Elisabeth; mais, entre nous, je suis persuadé que son zèle pour la Religion Protestante étoit beaucoup plus soutenu par son propre intérêt & qu'elle agissoit en faveur de la religion autant politiquement que religieusement (1).

La particularité dont vous me parlez touchant Mornay m'est connue: mais je n'ay pas cru devoir, sur le témoignage de Pussendors (2), qui n'est pas un auteur contemporain & qui ne cite point ses garants, répandre un soupçon sur cette reine d'autant que je ne vois pas quel grand intérêt elle avoit de faire un pareil coup & que le fait est destitué de preuves.

Pour ce qui regarde la médaille portée à Eric par Philippe, fille de Henri IU, je n'en avois aucune idée, & pour dire la vérité, une médaille pesant plusieurs milliers de ducats dans ce siècle-là, me paroit peu vraisemblable, l'or étant alors beaucoup plus rare qu'il ne l'est présentement. Au temps

⁽¹⁾ Cette opinion de Rapin, très-savorable du reste à Elisabeth, est développée par lui dans son Histoire d'Angleterre, liv. xv11, an. 1560.

⁽²⁾ Cette lettre fut écrite par Rapin-Thoyras à Paul-Emile de Mauclerc, près d'un an après celle dont l'autographie se trouve au commencement de ce volume & dont la première page est chargée de notes : ces notes sont de la main de Mauclerc; elles servirent de texte à une réponse de ce dernier à laquelle la présente fait allusion dans ce passage & dans ceux qui suivent.— R. C.

de Henri VIII, les écus d'or sol, qui étoient la plus forte monnoye d'or, ne valoient que trente-sept sous, combien plus l'or devoit-il être plus rare du temps de Henri IU.

Uous remarquez fort bien que le principe que les sujets sont obligez de se conformer à la religion du souverain, attribué par Philippe II aux Protestans, est plus papiste que protestant. Avec tout cela les Princes protestans n'ont pas laissé de l'adopter en diverses occasions, les uns plus, les autres moins ouvertement, & je croi qu'il y en a peu, soit protestans, soit catholiques, qui ne soient un peu infectez de cette maxime.

Il est vrai qu'Elisabeth sut accusée par l'Empereur d'avoir voulu exciter le Turc contre lui, mais elle le nia hautement, & quoy que l'Empereur ne pût pas bien rejetter un désaveu formel, il ne parût pas trop convaincu de la sincérité de la reine.

Je ne sais rien de particulier touchant Denys Beautré. Je sais seulement que le roi de Suède avoit eu la pensée d'épouser Elisabeth avant qu'elle sût reine, mais que Marie, sa sœur, ne le trouva pas à propos. Depuis qu'Elisabeth fut reine, elle ne voulut jamais traiter de son mariage avec des Princes protestans. Elle trouvoit mieux son compte à traiter avec des catholiques, parce que n'ayant jamais eu envie de se marier, la religion lui fournissoit toujours un prétexte plausible de rompre ces négociations (1). Elle n'en entama jamais aucune de cette espèce que dans des vues de politique, & toujours sans dessein de les conclure.

Je ne me souvenois point d'avoir rien lu touchant la médaille du roi Jacques I^{er} avec l'inscription Cæsar Cæsarum. Ce prince aimoit beaucoup à être statté, quoy qu'il fût d'un mérite très-médiocre. Peut-être quelqu'un de

⁽¹⁾ La reine d'Angleterre n'avait certainement affigné à fa rupture avec l'archiduc Charles, & plus tard, avec les ducs d'Anjou & d'Alençon, point d'autre prétexte public que l'intention décidée où elle était de ne jamais fouffrir qu'on célébrât de meffe dans la chapelle particulière de fon mari. Hallam, Hift. conftit. d'Angl., 1, 213. — Rapin a développé cette opinion au fujet des diverses négociations matrimoniales d'Elisabeth dans son Hiftoire, t. v 11, p. 268.

ses courtisans voulut-il le flatter par une expression à peu près semblable à celle d'Homère: le plus roi de tous les rois (1). Je vous avouē que ce sont des particularitez curieuses, mais on ne peut pas tout dire dans une Histoire. Ma plus grande peine a été à rejetter ce que je n'ay pas cru absolument nécessaire. Le plan que je me suis fait a été d'éclaircir autant qu'il m'a été possible les idées générales, & de n'insister sur les détails que quand ils m'ont paru nécessaires. Sans cela, il auroit fallu au moins doubler les volumes de mon Histoire.

Nous assurons Madame votre mère de nos très-humbles respects, aussi bien que M. & M^{me} de Superville. Ma semme vous fait aussi ses très-humbles compliments. Je vous prie d'être persuadé que je suis avec toute l'estime & toute la considération possible,

Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur.

THOYRAS-RAPIN.

A Wézel, le 8 de mars 1723.

N. B. — Cette lettre & celles qui fuivent, adreffées à Paul-Emile de Mauclerc, fe trouvent en original dans les archives de fon arrière-petit-fils, M. le baron Emile de Maucler, grand-chambellan de S. M., préfident du Confeil Aulique, à Stuttgart.

IX

Au même.

Monsieur,

J'ay reçu il y a deux ou trois jours, le cinquième tome de la Bibliothèque Germanique, dont je n'ay pas voulu manquer à vous remercier très-humblement, ayant occasion aujourd'hui d'écrire à Berlin. Je suis très-aise que ce

⁽¹⁾ Le roi Jacques « se plaisoit infiniment » à entendre ses louanges, & ses courtises ayant bien vite connu son génie & son caractère, lui prodiguaient l'encens qu'il payait de ses bonnes grâces. « On l'appeloit le Salomon du fiècle, on le traitoit de Sacrée Majesté. » Il avait une haute idée de son propre mérite & de sa capacité, ainsi que de son droit héréditaire & absolu au trône d'Angleterre, droit qu'il considérait comme capable de lui assurer un pouvoir illimité

journal se continue afin que la connoissance des livres qui se font en Allemagne & dans les païs du Nord, ne dépende plus absolument de ce qui plait à Messieurs les auteurs du Journal des Savants & des Mémoires de Trévoux d'en rapporter. Car il me semble que ces Messieurs n'ont pas toujours gardé l'équité nécessaire, soit dans le choix des livres d'Allemagne, soit dans la manière dont ils en ont parlé, au lieu que présentement nous pouvons plus surement compter sur les Extraits impartiaux qui se trouvent dans la Bibliothèque Germanique, outre que nous y voyons une plus grande abondance de livres.

Vous serez bientôt au propre d'y rendre compte au public de mon Histoire d'Angleterre, car puisqu'elle a été composée en Allemagne, elle doit naturellement faire un des articles de votre journal. Le Libraire, par des raisons d'intérêt, a jugé à propos de faire paroître les deux premiers tomes avant les autres, ce qui ne peut que m'être désavantageux, parce que dans cette histoire, comme dans toutes les autres de même nature, les commencements sont ce qu'il y a de plus sec & où il y a le moins d'ordre & de liaison, & par conséquent le plus de confusion, faute d'auteurs & de mémoires pour des temps si éloignez. Cela n'empêche pas que quelques lecteurs ne s'en prennent à l'historien, comme s'il lui étoit possible ou permis de suppléer à ce défaut. En dernier lieu, le père Daniel, qui a publié une nouvelle Histoire de France, blâme beaucoup dans sa préface les historiens qui l'ont précédé, de n'avoir pas su débrouiller le cahos des commencements de cette histoire, & il est vrai qu'il a mieux réussi que Mézeray. Mais je ne sais, s'il auroit eu le même avantage, s'il avoit été obligé d'écrire l'Histoire de l'Heptarchie Anglo-Saxonne, pour laquelle on n'a d'autres secours que des annales très-imparfaites & quelques histoires des moines qui n'ont uniquement pensé qu'a faire remarquer la fondation de leur monastère, & qui n'ont parlé de l'histoire civile que dans cette vue. D'ailleurs, la monarchie françoise n'a jamais été partagée tout au plus qu'en quatre

fur tous fes sujets; principe satal à la prospérité de son règne & de son royaume, duquel ce prince & ses ministres tirèrent de sunestes conséquences, origine des sactions qui ont déchiré l'Angleterre & des révolutions qui ont renversé le trône des Stuarts. (Hist. d'Angl., t. vm, p. 8.)

royaumes dont le moindre étoit plus grand que l'Angleterre qui étoit partagée en sept. De plus, ces royaumes avoient pour voisins l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, & ce voisinage peut fournir à l'historien diverses matières. Au lieu que les Anglo-Saxons n'avoient d'autres voisins que l'Ecosse & le pais de Galles, qui ne fournissent que très-peu d'événements pour remplir l'histoire. Enfin, la monarchie françoise ne faisoit proprement qu'un corps, qui véritablement se divisoit quelquesois en plusieurs parties, mais qui aussi se réunissoit de temps en temps. Mais l'Heptarchie Anglo-Saxonne étoit un composé de sept royaumes séparez depuis leur fondation jusqu'à l'union de toute l'Angleterre en un corps, ce qui n'arriva qu'environ quatre cents ans après l'arrivée des premiers Saxons dans la Bretagne. J'avois résolu de dire un mot de cela dans ma Préface, mais ayant éte obligé d'y parler peut-être trop de moi-même & de ce qui me regarde, j'ay cru que je devois éviter d'y ajouter encore ceci qui m'auroit même engagé à en faire un assez long article. Si vous jugez à propos de faire quelqu'usage dans votre Extrait de ce que je viens de dire, vous me rendrez un bon office, mais je ne prétends rien exiger de vous, que ce qui ne sera pas contraire à votre propre jugement.

Au reste, Monsieur, les deux premiers tomes de mon Histoire, selon que le libraire me l'écrit, paroitront deux mois plutôt qu'il ne l'avoit espéré, c'est-à-dire vers le commencement de novembre. Comme vous avez souscrit, j'ay cru que vous seriez bien aise d'en être informé, asin que vous donniez vos ordres pour retirer votre exemplaire & celui de M. de Superville. Si vous jugez que je puisse en cela vous être de quelqu'utilité je me chargerai très-volontiers de l'exécution de vos ordres.

Toute ma famille vous assure, ainsi que Madame votre mère, de ses trèshumbles services, & nous vous prions aussi de faire nos très-humbles compliments à M. & à M^{me} de Superville & à M. Ithier.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime & toute la considération possible, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur.

THOYRAS-RAPIN.

A Wezel, le 25 de septembre 1723.

A Cécile de Rapin, baronne de Mauvers.

A Wézel, le 16 d'octobre 1723.

Je voi par votre lettre, ma très-chère sœur, que mon long silence vous a fait quelque peine & que vous n'avez pu vous empêcher de me soupçonner de quelque froideur envers vous. Si j'avois prévu cela, je n'aurois pas tant tardé à vous écrire, mais comme je n'ay jamais eu aucun sujet de me plaindre de vous, il ne m'est pas venu en pensée que vous puissiez regarder une petite interruption de commerce comme un effet de quelque froideur. Je vous assure très-sincèrement que j'avois dessein de vous écrire aujourd'hui, quand même je n'aurois point reçu votre lettre, & que ce qui m'a fait différer d'une semaine à l'autre, a été une occupation extraordinaire, pour travailler à une Préface de mon Histoire d'Angleterre, pour la composition de laquelle j'avois cru avoir quatre ou cinq mois devant moi, & qu'il m'a fallu pourtant hâter, parce que le libraire a avancé de plus de deux mois la publication des deux premiers tomes. Quoy que ce ne soit qu'une pièce fort courte, je l'ay si souvent changée, augmentée & diminuée, que j'y ay employé beaucoup plus de temps que je ne l'avois espéré. Voilà, je vous assure, tout le mystère de mon silence, que j'aurois néanmoins rompu, si j'avois eu quelque chose de particulier à vous écrire. Car je me doutois bien que vous aviez intention de demeurer cet hyver à Utrecht, puisque je n'entendois parler d'aucun changement à cet égard. J'ay vu avec beaucoup de plaisir le Mémoire de ce qui vous est arrivé en France depuis la mort de M. de Mauvers. Je n'ay garde de vouloir pénétrer le motif qui vous l'a fait écrire. Vous devez le savoir vous-même mieux que personne, & je ne voi pas à quoy cela peut être nécessaire. Mais il est certain que pour ce qui vous regarde, vous pouvez en faire un très-bon usage en vous remettant devant les yeux les grâces & les secours que vous avez reçus de Dieu dans vos afflictions, nonobstant votre chûte de laquelle je ne voi pas que vous fassiez une apologie disférente de celle d'un nombre infini d'autres personnes qui ont succombé par des raisons à peu près semblables. Pour ce qui regarde les affaires temporelles, je ne doute pas que vous n'ayez fait tout ce qui a été en votre pouvoir pour les bien diriger & gouverner, & comme j'ignore absolument en quel état vous les avez laissées, il m'est impossible de savoir si vous avez réussi selon vos souhaits.

Si j'en avois eu le temps j'aurois copié votre Mémoire, ou l'aurois fait copier si j'avois eu un copisse. Mais de peur que vous en n'ayez besoin, je vous le renvoye après l'avoir fait lire à ma semme avec les lettres que vous y avez jointes. Je souhaiterois de savoir le nom de votre belle-fille & le nom de votre petit-fils, comme aussi le nom de votre sille, de son mari, de leurs ensans & celui de la semme de mon cousin de Rebeau & de ses ensans, s'il en a d'autres que celui qu'il a perdu, le nom de vos ensans morts & leur emploi, parce que je veux garder une généalogie qui puisse faire connoître à mes ensans leurs parens qui sont en France.

Voilà, ma chère sœur, tout ce que j'ay le temps de vous dire aujourd'hui. Je vous prie d'être bien persuadée de la sincérité de mon amitié, & de la douleur que je ressens de ce qu'il n'y a pas entre vous & mon frère une aussi parfaite union que je le souhaiterois. J'espère que vous me faites la justice de comprendre que je ne puis, ni ne dois prendre parti entre vous & lui, & je je vous prie de me faire aussi celle d'être bien persuadée que je prends toute la part possible à tout ce qui vous regarde en particulier, & que je suis trèssensible à toutes vos peines. Ma semme vous assure de son amitié, & nos silles de leurs très-humbles respects. Je ne comprends pas en quoy le séjour de mon sils à Clèves peut lui être plus préjudiciable qu'ailleurs, car n'étant pas encore en état d'aller à l'Académie, je ne voi pas qu'il y ait lieu de l'envoyer à Utrecht, où il seroit difficile de trouver des mattres pour ce qu'il apprend présentement, à moins que de le mettre dans une pension, qui iroit au-delà de mes forces. Il étudie présentement sous un très-bon maître, où j'espère qu'il prositera selon mes souhaits.

Adieu, ma chère sœur, je suis toujours, de tout mon cœur, tout à vous.

THOYRAS-RAPIN.

(Archives de M. de Jonquières, à Copenhague.)

XIII

A Monsieur de Mauclerc.

Monsieur,

J'ai reçu avant-hier de M. Rogissart les tomes IIIº & IUº de mon Histoire d'Angleterre qu'il me prie de vous faire tenir. Comme j'ai occasion d'en envoyer un exemplaire à M. Le Duchat, j'y joins aussi le vôtre & je le prie de vous l'envoyer comme je m'assure qu'il le fera volontiers. J'aurois souhaité de voir, avant que de me donner l'honneur de vous écrire, l'Extrait que vous avez fait de mon premier tome, mais il faut qu'il ne soit pas encore prêt puisqu'on ne me l'a pas envoyé, quoique je l'eusse demandé. Je ne doute nullement que cet Extrait ne soit du même goût & du même discernement qui paroissoit dans tous ceux que vous faites. Je ne suis nullement surpris que vous ayiez remarqué un défaut de citation en divers endroits. Je vous alléguerai néanmoins une excuse qui peut être bonne pour vous, quoiqu'elle ne le soit pas pour le public, c'est qu'ayant donné mon manuscrit à copier à un jeune homme d'ici, il laissoit en blanc tous les noms propres qu'il ne pouvoit pas bien lire, & c'était à moi à remplir ces blancs. Par la même raison il laissa en blanc beaucoup de citations à la marge que je m'étois proposé de remplir, mais malheureusement je commençai par le texte, en intention de remplir ensuite le blanc des marges. Mais après avoir fait le premier ouvrage, je voulus prendre le temps pour le second, & ensuite je l'oubliay. De sorte que j'ay sur mon manuscrit beaucoup de citations qui ne se trouvent pas dans l'imprimé, car je m'étois fait une loi particulière de ne rien dire d'important, sans citer mes garants, & je ne doute pas que, dans une seconde édition, je ne fusse en état de remplir sur mon propre manuscrit tout ce qui manque aux citations, sans être obligé de recourir aux livres. Mais quand même le public seroit informé de mes raisons, il auroit droit de ne pas s'en contenter & je passe condamnation sur ce sujet, parce que c'est un effet de ma négligence.

Je suis très-malheureux de n'avoir ici personne à qui je puisse donner mes

manuscrits à lire, pour en avoir les avis. Je suis comme assuré que si s'avois été ou à La Haye ou à Berlin, ou en quelque endroit où s'eusse pu avoir un commerce journalier avec des gens de lettres, s'aurois évité bien des désauts & des méprises. Mais on entend parler ici que des gens de guerre. C'est sur quoy roulent toutes les conversations.

J'assure Madame votre mère & M. & M^{me} de Superville de mes trèshumbles services.

Ma femme est à Aix-la-Chapelle avec une de mes silles. J'ay l'honneur d'être avec toute l'estime & la considération possible,

Monsieur, votre très-humble & obéissant serviteur.

THOYRAS-RAPIN.

Vous savez sans doute que M. Vernielle [?], notre ministre, va être ministre à Tournay, & que nous aurons ici M. Rouvière que nous avons choisi d'une voix unanime sur la recommandation de M. de Beausobre.

N. B. — Cette lettre, non datée, doit être postérieure à celle de mars 1723 (n° 3), où il est question des deux premiers tomes de l'Histoire d'Angleterre, & en tous cas à celle (n° 2) où il est question de l'établissement à Stettin, de M. de Superville, médecin. (Voir, sur Daniel de Superville, la note 5, p. 259.)

XIV

Au même.

Monsieur,

Comme je ne fai venir les divers journaux qui s'impriment en Hollande que de six en six mois, ce n'est que depuis peu de jours que j'ay lu le UIIe tome du Journal Germanique où j'ay trouvé l'Extrait du IIe tome de mon Histoire d'Angleterre. Quoy que je ne sois nullement prévenu pour mon ouvrage, je n'ay pas laissé d'avoir beaucoup de satisfaction de ce que vous en dittes d'avantageux, étant comme impossible que les louanges de gens d'un mérite distingué

ne trouvent de la sensibilité dans les cœurs les plus indifférents. Je vous remercie donc très-humblement, Monsieur, de votre Extrait, qui ne peut que me faire beaucoup d'honneur dans le monde. Vous y avez remarqué un défaut de citations dans le premier tome, négligence sur laquelle je passe condamnation, parce que je ne puis pas l'excuser envers le public, quoy qu'avec mes amis particuliers, je pourrois en alléguer une raison qui, peut-être diminueroit un peu ma faute (1). a Vous souhaiteriez (2) que j'eusse donné une connoissance un peu détaillée « des auteurs dont je me suis servi pour composer mon Histoire, sur quoy je « prendrai la liberté de faire quelques remarques que je soumets à votre a jugement. Il est vrai qu'en général il seroit à souhaiter que tous les histoa riens voulussent se donner cette peine. Mais, pour dire la vérité, je trouve « que ce seroit un trop grand travail pour une Histoire qui comprend un « espace de plus de dix-sept cents ans, & sur laquelle j'ay consulté plusieurs « centaines d'auteurs. Il me semble que tout ce qu'on pourroit justement exiger « de moi, ce seroit que je donnasse une connoissance particulière des auteurs « dont je me suis servi dans les faits controversez & importants, & qui au a fond sont en petit nombre, si on en excepte la Religion & l'Histoire de a l'Eglise dont je n'ay prétendu donner qu'un très-petit abrégé, & à l'égard « de laquelle je me suis borné à des idées générales. Vous aurez pourtant a pu voir quelque chose d'approchant dans les deux petites Dissertations sur « la Loi salique, à la fin du règne d'Edouard III, & sur la Pucelle d'Orléans, « à la fin du règne d'Henri VI. Vous trouverez encore, au commence-« ment du UIIIe tome, ou peut-être à la fin, que je suis entré dans « votre pensée, avant que d'avoir vu votre remarque, par rapport à l'his-« toire du règne de Charles I", & que j'ai donné quelque connoissance des « auteurs qui ont écrit l'histoire de ce règne, parce que cela m'a paru im-« portant, pour cette partie de l'histoire, non à la vérité à l'égard des faits

⁽s) Voy. la lettre précédente.

⁽²⁾ Ce fragment, féparé par des guillemets du corps de la lettre dont il fait partie, a été imprimé dans la Bibliothèque Germanique (année 1724), presque textuellement.

« sur lesquels il n'y a pas beaucoup de contestation, mais à l'égard des « principes sur lesquels les divers auteurs ont bâti, selon qu'ils se sont « trouvez engagez dans l'un ou dans l'autre parti. On ne peut que louer « M. Lenfant d'avoir eu pour ses lecleurs la condescendance de leur faire « connoître les auteurs dont il s'est servi pour son Histoire du Concile de Pise. « Cela étoit même, en quelque manière nécessaire, parce que, s'agissant de « la Religion, un ministre seroit encore plus suspect que tout autre protestant « s'il ne faisoit pas connoître ses garands. Mais il y a une extrême diffé-« rence entre une Histoire particulière telle que celle du Concile de Pise & « une Histoire générale d'Angleterre. J'avoue néanmoins que plusieurs lecleurs « seroient sans doute bien aises de voir une bonne critique des auteurs « de l'histoire dont il s'agit; mais combien y en a-t-il qui ne la liroient pas, « parce qu'il ne s'agiroit que des auteurs, dont la plupart ont écrit en « anglois, & cependant, pour faire une bonne critique des auteurs de l'His-« toire d'Angleterre, il faudroit augmenter celle-ci qui ne sera peut-ètre « que trop longue, de la valeur d'un tome, à moins qu'on ne voulût se con-« tenter de donner une simple liste des auteurs dont on a puisé, comme font « quelques-uns, ce qui est à mon gré fort inutile. »

Permettez-moi, Monsieur, de faire une petite remarque sur ce que vous dites de l'empereur Sigismond, tome UII, page 103, qu'il y a lieu de douter que Sigismond ait pris le parti du Roi d'Angleterre, sur quoy vous citez le Concile de Constance, où M. Lenfant a dit la même chose. J'aurai donc l'honneur de vous dire, qu'après avoir lu ce que M. Lenfant avoit écrit sur ce fait dans son Histoire du Concile de Constance, je pris la liberté de lui écrire qu'il n'y avoit rien de plus certain que ce qu'il révoquoit en doute. Sigismond, en partant d'Angleterre, signa à Canterbury, si je ne me trompe, un traité d'alliance avec Henri U contre la France, & ce traité se trouve tout entier dans le Recueil de Rymer. J'en ay parlé dans le règne de Henri U, où j'ay fait voir d'ailleurs, d'une manière incontestable, que depuis ce traité il y eut toujours une liaison très-intime entre Sigismond & Henri U, jusque-là que Henri communiquoit à l'Empereur ses desseins les plus secrets contre la

France. M. Lenfant me parut convaincu de la vérité du fait que j'avançois, & me fit entendre qu'il corrigeroit cet endroit dans une seconde édition. Si vous aviez lû dans mon Histoire le règne de Henri U, lorsque vous avez travaillé à l'Extrait du livre de M. Wallin, vous auriez pu illustrer ce que vous dites par rapport aux deux démarches que Sigismond sit en France en faisant chevalier un homme qui aspiroit à être Sénéchal de Baucaire, & en voulant ériger le Comté de Savoye en Duché, par ce qui lui arriva en arrivant en Angleterre. Comme il s'approchoit de la terre dans une chalouppe, les deux frères du Roi se jettèrent dans l'eau l'épée à la main, & arrêtèrent sa chalouppe, en lui disant que s'il venoit en Angleterre pour y exercer quelque acte de souveraineté, ils avoient l'ordre de l'empêcher d'aborder, mais que s'il ne venoit que pour y proposer la paix, il y seroit le très-bien venu. Cette espèce de comédie avoit sans doute sa relation avec ce qui s'étoit passé en France, d'où il me semble qu'on peut insérer, que ce dont vous parlez s'étoit passé en France avant le voyage de Sigismond en Angleterre (1).

Je vous prie, Monsieur, d'excuser la longueur de cette lettre, causée par le plaisir que j'ay de m'entretenir avec vous, & d'être persuadé que je suis avec une sincère estime & une parfaite considération,

Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur.

THOYRAS-RAPIN.

Nous assurons Madame votre mère de nos très-humbles respects.

A Wézel, le 12º d'Aout 1724.

Au revers :

A Monsieur,
Monsieur de Mauclerc,
Ministre de l'Église françoise,
à Stettin.

(Partie inférieure d'un cachet aux armes de Rapin en cire rouge.)

⁽¹⁾ L'empereur Sigismond vint en France au commencement de 1416, prenant soin de publier lui-même, que l'unique but de son voyage était de procurer la paix entre la France & l'Angle-

FRAGMENTS POETIQUES DE M. DE RAPIN-THOYRAS

LA SOCIETÉ DE LA HAYE EN 1706

SATIRE

LYCAS & DAMON, interlocuteurs

200

LYCAS.

Quel sujet, cher Damon, vous trouble & vous chagrine? D'où vous vient cet air sombre? Un ennui qui vous mine, Certain trouble inquiet se montre dans vos yeux Pendant que tout le monde est en joye en ces lieux. Avés-vous oublié qu'on a forcé les lignes? Et nos heureux succès vous semblent-ils peu dignes De porter quelque joye au sond de votre cœur? Expliqués-moi, Damon, d'ou vient votre froideur...

DAMON.

Mon cher ami, le soin des affaires publiques Se mêle rarement à mes soins domestiques. Je laisse à nos guerriers à combattre pour nous;

terre. Rapin infinue qu'il avait pris plutôt à cœur les intérêts d'Henri V que cœux de la France, aussi ayant échoué dans ses tentatives à Paris, il se rendit en mars en Angleterre où se passa cet incident. (Voy. Histoire d'eAngleterre, t. IV, p. 115.)

A nos maîtres le soin de diriger leurs coups. Et quand l'heureux succès d'une grande victoire Etand notre frontière, augmente notre gloire, J'en rend grâces au Ciel, sans qu'au plus chaud du jour Je me croye obligé de me rendre à la Cour, Pour (du jargon de Mars, insipide interprète) Vingt fois en un seul jour répéter la Gazette 1, Où je fus satigué de tant de vains discours, De tant de beaux projets que j'entends tous les jours. Dans un cercle presse de graves Nouvellistes, De nos exploits futurs on fait de longues listes. Nous prendrons dans un mois, sans le moindre revers, Bruxelles & Louvain, Dietz, Malines, Anvers. La Flandre tient encore, mais, quoi! dans l'épouvante Où se trouve aujourd'hui la France chancelante, Gand, Bruges & Newport seront bientôt à nous : Oftende incessament va tomber sous nos coups. Notre flote à cela dès longtemps préparée, De son port aisément s'en va bloquer l'entrée, Et cent canons braqués contre ses boulevars, Feront dans quatre jours ébouler ses remparts. Après ces grands projets calculez par avance, Je les quitte, rempli d'une douce espérance, Que dans deux ans au plus, sans trouble, sans chagrins, J'irai manger chez moi mes figues & mes raisins. Il me semble dejà que mes vieux camarades M'accueillent avec joye, & qu'avec des razades, Nous buvons la santé de ces bons potentats Qui nous ont tendrement reçus dans leurs états; Qu'au seul nom d'une Reine, en bonté sans pareille 2, Chacun d'eux me regarde & me prête l'oreille; Qu'après avoir parlé de ses faits inouis Qui la mettent bien haut au-dessus de Louis,

⁽¹⁾ Les nouvellistes de La Haye s'affemblent à la Cour entre midi & une heure. (Note de R.-Th.)

⁽²⁾ La reine Anne d'Angleterre. Elle eut toutes les vertus privées, fauf, à la fin de sa vie, la sobriété; elle manqua de la plupart des vertus royales, mais la gloire de ses généraux, l'habileté de ses ministres, réussirent à faire de son règne l'un des plus glorieux de l'Angleterre.

Je leur fais admirer sa sagesse profonde, Sa piété sans fard qui charme tout le monde, Les pauvres soulagés par ses soins généreux, Ses ennemis domptés, & ses sujets heureux. D'un héros, digne objet des soins de la Nature, Du vaillant Malborough, je leur fais la peinture... Mais je sens bien qu'il faut pour un si grand tableau Une main plus savante, un plus noble pinceau. N'importe | je pour suis toujours, vaille que vaille, Et d'Hochstett hardiment je décris la bataille... Mais, hélas! tout à coup je m'éveille en sursaut, Et de me trouver seul je tombe de mon haut. Honteux d'avoir ainsi, contre toute apparence, Sur de si vains projets fondé mon espérance; Je prends une Gazette & je la lis... En vain J'y trouve notre armée en deça de Louvain : Pour rendre de nos gens la victoire inutile, Bavière 1 se prépare à deffendre la Dyle, Et le siège d'Anvers, malgré mes entetez, Paroît de plus en plus plein de difficultez. Ah! que d'illusions! que de chimères vaines, Tous ces grands raisonneurs ont leurs cervelles pleines! Et qu'on peut peu compter, Lycas, sur un exploit Que sur la seule carte on montre avec le doigt!

LYCAS.

Je vous entends, Damon; à ces traits de satire
Je me connois moi-même, & si je l'ose dire,
Un peu trop fortement, vous gravez mon portrait.
Mais vous qui de ce goût n'êtes point satisfait,
Savez-vous qu'à leur tour, Messeurs les Nouvellistes,
Laissant de nos exploits les copieuses listes,
Et tous ces grands projets inutiles & vains,
Savent aussi parsois gloser sur leurs prochains?

⁽¹⁾ Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, allié de la France, vaincu à Hochstett par Marlborough.

Un jour, un de ces jours que la poste stérile, Dans un calme fâcheux laissoit toute la Ville, Au milieu de la cour, nous étions cinq ou six, Sous un arbre touffu, l'un près de l'autre assis. Sur Bade 1 nous avions épuisé la satire, Et louë ce grand Duc 2 que tout le monde admire, Quand on vit près de nous traverser à grands pas Un de nos bons amis, appelé Licidas. Il sembloit occupé d'une affaire importante. Et son ame, à le voir, paroissoit peu contente. Qu'a notre ami? dit-on, qu'il est si fort changé? Dans un chagrin affreux il semble être plongé! N'auroit-il point appris quelque trifte nouvelle? On a sujet de craindre encore pour la Moselle. Non, non, leur dis-je alors, ne vous allarmés pas, Depuis un fort long temps je connois Licidas. Rarement inquiet du succès de nos armes, Les efforts des François lui causent peu d'allarmes. Sur le sort de l'Europe il dort fort en repos. Mais un trop petit jeu risqué mal à propos, Un Roi mal appellé qui ne peut se défendre, Des Matadors perdus avecque le sans-prendre, C'est ce que son esprit ne sauroit digérer; C'est alors qu'on l'entend tempêter & jurer, Et d'un rouge foncé colorant son visage, Gronder tout, sans respect ni de sexe ni d'âge. L'un, pour faire la vole, a laissé voir son jeu; Celle-ci parle trop, l'autre parle trop peu; Un autre est trop distrait. Mais ce qui le démonte C'est de voir Du Marest soutenu d'un seul ponte, Hasarder de jouer & ne manquer jamais De se l'associer dans ces jeux imparfaits. Enfin, dans son chagrin, homme, femme, ni fille,

⁽¹⁾ Louis-Guillaume, margrave de Bade, vainqueur des Turcs, mais plusieurs fois battu par Villars & Catinat, notamment à Friedlingen en 1702.

⁽²⁾ Marlborough (Churchill, duc de), le célèbre adverfaire du prince Eugène, bien connu dans l'hiftoire & dans la chanfon.

Ne savent à son gré bien jouer le quinquille 1. Il faut, pour bien l'apprendre, avoir recours à lui. S'il perd ses escalins 2 c'est la faute d'autrui. Mais quand l'obscurité d'une seule parole, Contre tout son espoir lui fait manquer la vole, Et que parmi des cris & des ris atterans Il la voit partager entre ses concurrents, C'est alors qu'achevant de perdre patience, Il s'échappe en discours tous remplis d'insolence, Et dans la passion dont il est agité, Il ne sait respecter ni sexe ni beauté. Les assistants surpris de son peu de sagesse, Dans un morne silence accusent sa foiblesse Et se promettent bien dans le fond de leur cœur De ne jamais jouer avec un tel joueur. Il jure enfin, honteux de sa propre manie, Qu'il ne touchera plus de cartes de sa vie... Mais les zéphirs légers emportent aisément Les sermens d'un joueur avec ceux d'un amant. Damon, que dites-vous de ce beau caractère? Auroit-il, par hasard, ému votre colère, Et dans ces traits moqueurs ne connoissez-vous pas Ce joueur emporté, ce chagrin Licidas?

DAMON.

Sur ce portrait, Ami, je n'aurois rien à dire, Si vous n'aviez pas tant borné votre satire; Vous n'en voulez qu'à moi; mais croyez-vous, Lycas, Que Damon, dans ce lieu, soit le seul Licidas? Il en est de tout sexe, il en est de tout âge, Qui n'ont pas plus que moi la raison en partage, Qui savent quereller un astre trop malin

⁽¹⁾ Le quinquille, ou quintille, n'est autre que le jeu de l'hombre à cinq joueurs, jeu de cartes espagnol fort compliqué, qui se jouait beaucoup dans les Pays-Bas. Les mots soulignés ci-dessus sont des termes de ce jeu.

⁽a) Nom d'une monnaie d'argent, ufitée en Flandre & en Hollande, d'une valeur de 65 centimes environ.

Qui de leur pauvre bourse arrache l'escalin,
Et dont l'humeur, d'ailleurs & modeste & tranquille,
Leur attire pourtant l'estime de la Ville.
Il en est qui, jouant contre la bonne foi,
Et de leur intérêt suivant toujours la loi,
Savent, quand il le faut, par un peu d'artisice,
D'un sort injurieux corriger la malice.
C'est ce qui m'a cent sois presque déterminé
A renoncer au jeu qui m'a trop dominé.
Mais où puis-je passer mes moments inutiles?
Il n'en est pas ici comme en tant d'autres villes
Qui peuvent vous sournir des divertissemens,
Ou l'on peut, comme on dit, aller tuer le tems.
Mais que faire à la Haye?

LYCAS.

On y peut bien sans peine Passer tout comme ailleurs six jours de la semaine, Et le Dimanche étant au sermon destiné, On peut aller entendre un jeune orateur né 'Qui sait, par le secours d'une mâle éloquence, Du plus hardi Pécheur frémir la conscience. Il sait pâlir l'Athée, & son discours nerveux Au Déiste effrayé sait dresser les cheveux.

DAMON.

J'estime, comme vous, cet homme incomparable:
Je trouve ce qu'il dit beau, grand, noble, admirable,
Mais entre vous & moi je me garderai bien,
Partout ailleurs qu'ici, d'en dire jamais rien.
A des gens prévenus j'ay trop peur de déplaire,
Et je veux éviter une méchante affaire.
Il faut être prudent, car ensin dans ce lieu,

⁽¹⁾ Voy. ci-deffus, fur Saurin, dont il s'agit ici, les notes 2 & 1 des pp. 141 & 258. — Claude, ministre de Charenton, dont il est parlé plus bas, est bien connu par ses controverses avec Bossinet.

Il n'est jamais permis de garder un milieu.
Veux-je contre Saurin exercer ma critique,
Contre moi, sur-le-champ, on crie à l'hérétique.
Veux-je élever bien haut ce fameux orateur,
Je passe en d'autres lieux pour fade admirateur.
Partout sur son sujet on dispute, on clabaude,
L'un le met hardiment au-dessus du grand Claude,
L'autre dans ses discours, ne trouvant rien de bon,
Affecte de dormir pendant tout le sermon.

LYCAS.

Contre cet orateur, c'est en vain qu'on se ligue; Le peuple pour Chimène a les yeux de Rodrigue. Cinq ou six beaux-esprits ont beau le censurer, Le public à l'envi s'obstine à l'admirer.

DAMON.

Mais enfin, moi qui suis étranger dans la ville,
Parmi tous ces partis comment vivre tranquille?
Suis-je neutre? aussitôt je perds tous mes amis.
Veux-je prendre un parti? je sais des ennemis.
Que nous serions heureux, si, bornant notre zèle,
Nous laissions aux Pasteurs décider leur querelle
Et si nous distinguions, par un juste milieu,
La cause du pasteur de la cause de Dieu!
Et que m'importe à moi ce procès ridicule,
Tout sondé sur un point ou sur une virgule!
Ay-je quelqu'intérêt que le sieur Gabillon
Passe pour honnête homme ou bien pour un fripon?
Je ne le connois pas, & n'ay pas même envie

⁽¹⁾ Il y avoit alors entre M. Bernard & M. d'Allonne une dispute qui ne confissoit que dans la position d'un point & d'une virgule. (Note de R.-Th.) — Sur M. d'Allonne, voy. la note 1, p. 255. Un assez long article de la France Protessante est consacré au pasteur Jacques Bernard, ministre, philosophe, mathématicien & historien, continuateur heureux de la Bibliothèque universelle de Le Clerc, téméraire des Nouvelles de la République des Lettres de Bayle: nous renvoyons le lecteur audit article. (Voy., sur Auguste de Gabillon, l'article sommaire de la France protess.)

D'avoir aucun commeree avec lui de ma vie.

Doi-je de son honneur me rendre le garant?

Doi-je le condamner sur un rapport courant?

Jaquelot 's fait à Bayle une affaire nouvelle;

Doi-je de l'un des deux épouser la querelle?

Qu'ils s'accordent entre eux. Si dans ses actions

Joncourt pousse trop loin ses méditations,

Et que le sablier, le sable, ni l'horloge?,

Ni Favon?, qui trois fois de son siège déloge,

Ne peuvent l'avertir qu'il est tems de finir:

Doi-je de ses sermons pour jamais m'abstenir?

Ou, par des imprimés + pleins de fiel & de bile,

Soulever contre lui les trois quarts de la Ville?

LYCAS.

Si dans les passions d'un turbulent clergé, Vous craignés s'agement de vous voir engagé, Vous pourrez en ce lieu trouver quelques parties Qui s'élon votre humeur seront mieux assorties.

⁽⁴⁾ M. Amonet avoit fait imprimer un libelle contre M. de Joncourt. (R. Th.)



⁽¹⁾ Isaac Jaquelot, ne à Vassy en 1645, pasteur à La Haye en 1686, s'acquit rapidement une grande réputation comme orateur. « Il parloit en mastre, dit le P. Nicéron, & se possédoit para faitement bien. » Il eut quelques démêlés avec l'irascible Jurieu, sut condamné par le synode de Leyde, se retira à Bâle, puis à Berlin où il mourut en 1708. Il laissa de nombreux ouvrages, dont l'un d'eux: Conformité de la foy & de la raison, est particulièrement consacré à la résutation de Bayle, que Jacquelot traite d'ennemi de la religion, parce qu'il y oppose continuellement la raison. Bayle répliqua, & Jacquelot continua la polémique. (Fr. Prot., art. Jaquelot.)

⁽²⁾ Au-dessus de l'Eglise Françoise de la Haye, il y a une horloge qui sonne les heures. Outre cela, M. de Joncourt avoit fait mettre une pendule sur un pilier vis-à-vis de la chaire. Il avoit toujours sa montre sur la chaire outre le sablier ordinaire; avec tout cela il étoit fort long. (Note de R.-Th.) — Pierre de Joncourt, de Clermont en Beauvoisis, se retira dans les Provinces-Unies quelques années avant la Révolution & y devint l'un des meilleurs prédicateurs des églises wallonnes. Pasteur à Middelboug, puis à La Haye en 1697, il mourut en 1725 dans cette ville. Il a laissé plusieurs ouvrages, écrits avec justesse & avec une grande vivacité d'imagination. MM. Haag ont donné dans la France Protestante le catalogue très-varié de ses productions littéraires & théologiques.

⁽³⁾ Favon étoit le lecteur, qui, quand M. de Joncourt prêchoit, sortoit deux ou trois fois pendant le sermon pour aller fumer une pipe dans un cassé. (Note de R.-Th.)

Cherchez-vous la beauté, la douceur, l'agrément Et tout ce que le s'exe offre de plus charmant? Ici tout comme ailleurs on peut vous satisfaire. Nos jeunes Dames ont tout ce qu'il sant pour plaire: Esprit, beauté, mérite, & hors un peu de bien, Pour engager un cœur, il ne leur manque rien.

DAMON.

Je crains trop de l'Amour les trompeuses amorces, Pour vouloir m'exposer avec si peu de forces; Tel homme bien souvent ne croit que badiner, Qui bientôt tout de bon se laisse embéguiner, Et chargé d'une semme avec un grand mérite, Se trouve sans secours pour sonder sa marmite.

LYCAS.

Puis donc que de l'Amour vous redoutez les coups, D'un commerce savant vous accomodés-vous? Voulez-vous à l'Esprit donner la préférence Et deux fois la semaine entrer en conférence Avec ce que La Haye a de plus accompli? J'entend ces beaux-esprits dont l'entretien poli, Plein d'un rare savoir & de mille autres charmes, Embrasse également les lettres & les armes?. C'est de ce tribunal, à bon droit redouté, Qu'un téméraire auteur craint la sévérité. C'est là qu'on juge tout, & c'est là qu'on explique Le grand art de la Guerre & de la Politique, Et Marlborough lui-même a subi plusieurs fois De ce grand tribunal les rigoureuses lois.

DAMON.

Quoi ! tout de bon, c'est là cette assemblée illustre

⁽¹⁾ C'étoit une société qui s'assembloit chez M. le marquis de Bougy & qu'on appeloit la Société des Beaux-Esprits. M. Jaquelot y dominoit & y parloit presque tout seul. (R. Th.)

Qui des Réfugiez sait la gloire & le lustre à Hélas | mon cher Lycas, admirés mon malheur : J'allois ces jours passés chez un certain seigneur ! Dont la naissance jointe avec un grand mérite, M'engage quelquesois à lui rendre visite.

Ses gens à mon abord me parurent troublez.

"Monsieur, les beaux-esprits sont là-haut assemblez, "Dirent-ils. Les Esprits | dis-je alors en moi-même, Ah | ce nom seul me cause une frayeur extrême.

Serviteur aux Esprits | car je jure ma Foi, Ou'aucun homme mortel ne les craint plus que moi.

LYCAS.

Vous craignés les Esprits? Eh bien! il vous est libre. Je vais vous proposer des gens d'autre calibre: Rapin les Mercredis a des amis chez lui, Je veux vous engager avec eux aujourd'hui. D'obtenir leur aveu j' ay quelque constance; lls ne se piquent point d'esprit & de science, Et sans rien décider avec autorité lls cherchent seulement la pure vérité. La plupart sont savans, & la Théologie, L'Histoire, la Critique & la Philosophie, Font le comun sujet de leur doux entretien; De ces Messieurs, Damon, vous trouverés-vous bien? Y verrés-vous aussi quelque chose à redire?

DAMON.

Je conçois qu'avec eux on peut assez s'instruire, Mais entre vous & moi, j'apprens du bruit commun

⁽¹⁾ M. de Bougy. (Note de R.-Th.) — Jean-Jacques Le Révérend, marquis de Bougy, né au château de Calonges en Languedoc, en 1655, iffu d'une famille normande, mestre de camp du régiment Colonel, tenta de sortir de France à la Révocation. Il sut pris, resus longtemps de se convertir, signa ensin une abjuration extorquée, & en 1693, sous prétexte d'aller aux eaux d'Aix-la-Chapelle, gagna la Hollande, & y vécut sort considéré, suivant Bayle. (Fr. prot.)

Qu'on les voit quelque fois quatre acharnés contre un ', Parler tous à la fois, crier à pleine tête, Comme quand des Chasseurs ont lancé quelque bête, Assaisonnant le tout d'une odeur de tabac Qui vous fait en entrant soulever l'estomac '. Fij, ne me parlés point d'entrer dans les parties De cassé, de tabac & de vins assorties. Tout cela me déplaît, je n'y saurois tenir.

LYCAS.

Vous êtes difficile, & pour pouvoir fournir A tous les agrémens qu'il faudroit pour vous plaire Je ne vois que ceci qui peut vous satisfaire; Je vais le proposer & je ne doute pas Que d'un si bon avis vous ne fassiez grand cas. Dans un certain réduit où la vertu tranquille A depuis quelque tems choisi son domicile, Où règnent tour à tour & sans sévérité Le délicat honneur, la tendre charité, Où la Religion, loin de toute imposture, Cherche & trouve en tous tems une retraite sure. Dans ce séjour charmant dont la sage Dangeau 3 Par son soin charitable a fait un saint hameau, Plusieurs Nymphes, Damon, d'une vertu parfaite, Pour y vivre en commun ont choisi leur retraite. C'est là que sous les lois d'une sainte union Elles tendent sans cesse à la perfection,

⁽¹⁾ M. Du Vivier, ministre, étoit pour l'ordinaire d'un sentiment opposé aux autres. (R.-Th.)—Sur Couët du Vivier, voir France protestante, art. Du Vivier.

⁽²⁾ On y buvoit du cassé, on y sumoit, & on buvoit deux bouteilles de vin à dix personnes. M. Térond, qui en étoit, donna à cette société le nom de Féauté. Elle continue encore. (R.-Th.) — Voy. ci-dessus, p. 206.

⁽³⁾ Françoise-Hélène de Courcillon-Dangeau, fille de Louis de Courcillon, membre de l'Académie Française, & nièce du sameux Dangeau, auteur du Journal & chanté par Boileau; ensermée au Calvaire à la Révocation, elle recouvra la liberté, &, résugiée à La Haye, y sonda deux pensionnats pour les jeunes personnes de qualité qui appartenaient au Resuge. M^{me} du Noyer l'appelait une seconde Dorcas. — Fr. Prot., art. Courcillon, 1v, p. 90.

Et que sans affecter des dehors hipocrites. Sans s'écarter des lois qu'elles se sont prescrites, Elles savent pourtant en de certains momens Se procurer aussi des plaisirs innocens. Outre tous les attraits qui les rendent aimables, D'un commerce d'esprit elles sont très-capables, Sachant par le secours d'un naturel heureux Distinguer du solide un brillant fâcheux. Un petit nombre heureux d'amis prudents & sages De leur doux entretien goûte les avantages; Ils portent tous les jours quelque petit écrit Ou de prose ou de vers pour égayer l'esprit. L'un produit un sonnet & l'autre une élégie, Celui-ci de l'Amour faisant l'apologie, Ose exprimer en vers un tendre sentiment Qu'on n'oseroit en prose écouter un moment. Celui-là des Beautez d'une charmante blonde Vous fait un vif portrait, le plus joli du monde, Et sans être sorcier, on devine aisément Quel est l'original d'un portrait si charmant. C'est ainsi, cher Damon, que leur Esprit s'exerce. Eh bien! que dites-vous de ce joli commerce? Desireriés-vous bien, par un ami conduit, D'être admis quelque jour dans cet heureux réduit?

DAMON.

Que croyés-vous, Lycas! qu'un homme de mon âge
Puisse avoir du plaisir dans un tel badinage!
Moi, moi, comme un benet, j'irois chaque matin
Aux pieds d'une Beautez faire le Trissotin!
Non! je veux, s'il vous plast, garder mon caractère,
De peur que le Public, toujours juge sévère,
En saveur de mes vers prodiguant son encens,
Ne louât mon esprit aux dépens de mon sens.

LYCAS.

Dans vos airs dédaigneux vous êtes admirable! De quel plaisir ensin êtes-vous donc capable? Je ne vous comprend point? Iriés-vous volontiers
Dans un Brelan fameux passer des jours entiers?
Ecouter un Joueur qui gronde, qui tempête,
Qui prenant le bon Dieu par les pieds, par la tête,
Et puis le menaçant de l'ail & de la voix,
Lui reproche qu'un dix a perdu quatre fois!
Mais vous n'êtes point pris de cette maladie.
Enfin que dites-vous de notre comédie?
Et de notre opéra si beau, si gracieux,
Qui charme également & l'oreille & les yeux?

DAMON.

Mon esprit, cher ami, ne se plait point aux fables, Et je trouve, entre nous, les acteurs détestables. A grand peine entre vingt en trouve-t-on un bon. L'un chante sans mesure & l'autre est hors de ton, En vain de son bâton Deschallié les arrête..... L'acteur indépendant veut chanter à sa tête. Et puis quel grand plaisir de voir un Roi pleurant Fredonner ses malheurs & chanter en mourant; Une Vénus fardée & d'une triste mine Chanter d'une voix basse au fond d'une machine, Un autre de son bras faire le moulinet? Pour dire que la Reine est dans son cabinet . Voilà, Lycas, voilà, cet opéra de Bâle Dont pour vos escalins Deschallié vous régale! Il faut, je vous l'avoue, avoir bien du loisir Pour vouloir se donner un semblable plaisir.

LYCAS.

Puisque rien dans ce lieu ne peut vous satisfaire, Je m'en vais vous donner un conseil salutaire, Et que vous serés bien de suivre promptement:

⁽¹⁾ Chez Rozeli. (R.-Th.)

⁽²⁾ C'étoit la Rochouard, qui faisoit beaucoup de gestes. (R.-Th.)

Hors d'ici, sans retour, vuidés incessamment. Faites votre sejour à Delft. C'est une ville Où l'on peut contenter votre humeur difficile, Vous pourrés vous loger en certaine maison Où quoiqu'on puisse dire, on a toujours raison. Là on peut hardiment, blâmant toute la terre, Au public tous les jours faire une rude guerre, Le traiter de badin, de fantasque, de sot, Sans craindre que jamais il réponde un seul mot 1.



ÉPITRE A MADAME DE BEAUPRÉ

Qui étoit à Aix-la-Chapelle 2.

Madame, on vous attend avec impatience, Depuis votre cruelle absence Tout est ici sincèrement Dans le dernier abattement. Hélas! en vous perdant, & votre époux illustre L'on s'y gronde, l'on s'y querelle, Wezel a perdu tout son lustre. Ma foi, sans vous Wezel n'est rien, Et vous seuls êtes le soutien De cette pauvre colonie

Qui s'en va bientôt déperie, Si par pitié, dans peu de jours, Vous ne venés à son secours. La quinquille déjà ne bat plus que d'une aile, Le chagrin de ne plus vous voir Met tout le monde au désespoir. Déjà le malheureux d'Ozanne 3 En a perdu la tramontane,

⁽¹⁾ Il y avait fans doute alors à Delft une maifon de fous renommée. On en cite les prifons, mais bien que les Guides en Hollande soient muets sur les asiles d'aliénés que peut rensermer de nos jours cette ville, on ne peut guère douter que ce ne foit une telle « maifon » que l'auteur ait eu en vue dans ces vers.

⁽a) Qu'était-ce que madame de Beaupré? Nous n'avons pu résoudre ce problème ; voici cependant une indication, que nous devons, comme tant d'autres, à la France Protestante (t. v, p. 156):

[·] Gabriel Foucaut, sieur de Saint-Germain-Beaupré, eut de Jeanne Poussart, fille d'un gentil-

m homme protestant du Poitou, deux fils, Henri & Louis. Le second, comte du Doignon, devint

plus tard maréchal de France; l'ainé, marquis de Saint-Germain-Beaupré, maréchal de camp,

[•] gouverneur de la Marche, » fut peut-être l'époux de madame de Beaupré, réfugiée à Wesel au commencement du xviii* fiècle.

⁽¹⁾ Jean-Gédéon d'Ozanne, mort lieutenant-colonel à Postdam, en 1741, & Daniel d'Ozanne,

Et pour dissiper son chagrin Il est toujours dans son jardin. Rapin, son très-cher camarade, Sans vous trouve tout plaisir fade Et se fait un plaisir secret De rever dans son cabinet. Gasc s'est fait jardinier, & se flatte sans cesse De vous bien bien tenir sa promesse, De vous régaler quelque jour De ses fruits à votre retour. Pour diminuer sa tristesse Liger se promène sans cesse, On ne voit plus à Duverger, Tant le pauvre homme est affligé, Branler le menton pour nous dire Qu'il y a dans son cœur de quoi rire. Montazet quatre fois le jour Aux Radinx [?] va faire sa cour. Peut-être ce grand philosophe N'a pas le cœur fait d'une étoffe Impénétrable aux traits perçans De deux beaux yeux appétissans. Hélas ! si vous voyiez la Vière ! Avec son petit-fils derrière, Promenant partout son ennui, N'auriez-vous pas pitié de lui? On nous dit que certaine Dame, Qui ressent pour vous dans son ame Ce que nous sentons tous ici, Est la cause de tout ceci. Qu'elle vous mène à la campagne

Vous sert de fidelle compagne, Et vous procure des plaisirs Qui passent même vos désirs. Nous savons bien sans l'avoir vue Que de mille grâces pourvue Par deux beaux yeux toujours vainqueurs Elle assujétit tous les cœurs. Mais, quoi! si j'ose vous le dire, J'ai toujours cru que son empire, Ne s'étendoit absolument Que sur les mâles seulement. Et qu'à l'abri de ses prunelles Pourroient être les cœurs femelles... Mais j'aperçois avec regret Qu'elle vous tient dans son lacet. Hélas! dites-lui, je vous prie, Que nous lui cédons sans envie Tous les cœurs Anglois, Allemans, François, Espagnols & Flamans, Et tous ceux qui sains & malades Se trouvent dans vos promenades, Mais qu'elle cède de bon gré Celui de l'aimable Beaupré! Mais notre plainte est inutile! Je vois bien que dans votre ville Cette Belle vous gardera, Tant que le beau tems durera..... Reviens, Hyver! & sur nos têtes Conduis tes horribles tempêtes, Ramène-nous les froids glaçons, Tes vents, tes rhumes, tes frissons,

marié en 1708 à Gabrielle de Baudan, figurent à l'article de ce nom dans la France Protestante, mais sans indication de parenté avec les membres de cette famille qui sont le sujet de cet article.

⁽¹⁾ La Vière ne ferait-il pas mis pour la Vespière, nom d'une samille huguenote de Picardie, dont plusieurs membres surent sort persécutés après la Révocation? L'article de la France protestante ne nous permet que cette simple conjecture. Quant aux autres personnages, Gasc, Liger, Duverger, Montazet, nous n'avons pu trouver aucun renseignement qui les concerne.

Et d'Aix par le tems le plus rude Fais bientot une solitude, Fais bientôt paroître à nos yeux L'unique ornement de ces lieux! Mais pour faire finir cette cruelle absence J'éveille en vain mon Eloquence, Pour obtenir ce que je veux J'ai beau prier, faire des vœux, Et dire à l'Hyver des merveilles, Rien n'y fait, les jours sans oreilles, N'ont garde d'en doubler le pas. Cependant vos divins appas Servient ici fort nécessaires Pour finir toutes nos misères. Car, pour vous le dire entre nous, On ne peut vivre ici sans vous. Cent fois le jour, quelquefois mille, Tout pensif, je vais dans la Ville, Et sans consulter ma raison Mes pieds vont à votre maison; Que s'il arrive par merveille Que sur la place je m'éveille, M'en retournant tout aussitôt, « Où vas-tu, dis-je, pauvre sot! « Elle est à plus de deux journées! » Alors nos tristes destinées Se remettant devant nos yeux, Je fais ainsi ma plainte aux cieux : « Cieux, dis-je, qui depuis l'aurore Jusqu'au soir, & depuis encore, Voyez tant de gens ici-bas, Vous, dis-je, qui n'ignorez pas Ce que roulent dans leurs pensées Tant de personnes empressées, Vous est-il possible de voir Des gens en même tems avoir, Et des désirs plus raisonnables Et des destins moins équitables, Mille & mille importunes voix

Demandent la faveur des Rois, Les trésors, les honneurs, la gloire, Et personne ne sauroit croire Qu'il ne les mérite fort bien. Nous seuls chétifs qui n'avions rien Qu'une pension bien légère, Pour soulager notre misère, Grâce aux bontés d'un Roi, le meilleur des meilleurs, Qui prend pitié de nos malheurs, Pour tout bien, pour toute abondance, Nous vous demandons la présence D'un objet dont l'éloignement Cause tout seul notre tourment. De vos faveurs les plus solides Accablés tous les cœurs avides : Accordés aux ambitieux Ce que leur cœur aime le mieux, Qu'ils triomphent & qu'ils dominent, Qu'à leurs pieds les honneurs s'inclinent, Que le monde tremble auprès d'eux, Qu'environnés d'un train pompeux, Dans un carrosse magnifique Aux pauvres ils fassent la nique, Nous n'envions point leur bonheur, Leurs richesses, ni leur faveur. Nous demandons pour toute grâce Que l'aimable Beaupré se lasse De demeurer aux bains, qu'elle vienne à Wezel, Qu'elle nous ouvre son hôtel. Sur cet unique espoir, notre bonheur se fonde, Est-il rien de plus juste au monde? Du moins si nos maux sont pressans, Nos désirs sont bien innocens. » Voilà, notre charmante Dame, Ce qui se passe dans notre âme. Vous le voyés, nous sommes fous, Jusqu'à versifier pour vous. Car, quand on resent dans son âme L'ardeur d'une certaine flame,

(Dans son malheur on a ce bien) Les vers ne coûtent presque rien, La rime même & la cadence Viennent s'offrir sans qu'on y pense. Bien souvent dans son cabinet On ne croit faire qu'un sonnet, Mais il survient tant de matière Qu'on fait une élégie entière. Sans chercher d'exemple plus loin, L'auteur de cette Epître en est un bon témoin. Goutte de l'eau de Caballine N'entra jamais dans sa poitrine, Jamais en gardant son troupeau Il n'arriva sur le coupeau De la montagne sans pareille Où quiconque une nuit sommeille, Ne sut-il ni grec ni latin, Se trouve poète au matin. Cependant en vers il s'exprime Et peut s'entretenir en rime, Depuis que le Ciel en courroux Vous a fait éloigner de nous. Que si, par un bonheur tout extraordinaire,

Ces vers ont l'honneur de vous plaire, Et que vous jugiés à propos De nous répondre quelques mots, Soit que dans les vertes prairies S'entretiennent vos réveries. Soit que par votre belle voix Vous charmiés les monts & les bois, Soit qu'au logis par avanture Vous fassiés quelque confiture, Soit qu'à quelque Livre nouveau Vous appliquiés votre cerveau, Soit qu'on vous fasse un conte à rire, Nous ne souhaitons pas que pour écrire, Vous interrompiez vos desseins Ni que ces délicates mains, Que jamais on ne vit souillées, D'encre pour nous soient barbouillées. Il vous suffira seulement Que vous pensiés un seul moment A notre affliction extrême, Et que vous disiés en vous-même, Sans que personne en sache rien : « Ces pauvres garçons m'aiment bien! »



Nous ne prétendons pas ajouter beaucoup à la gloire littéraire de Rapin-Thoyras, par la publication des deux pièces qui précèdent. Nous ne les avons données qu'à titre de fouvenir, fans plus de prétention qu'il n'en attachait lui-même à ses essais poétiques; une allégorie ingénieuse (en prose) intitulée: « Relation de l'Île de Congo, » que nous avons retrouvée dans les mêmes papiers de famille desquels ont été extraits la Satire & l'Epître ci-dessus, aurait pu y être ajoutée, mais il fallait nous borner, & nous avons préséré reproduire ici quelques pièces de vers dues à sa fille Marie de Rapin-Thoyras (Mme Cazenove-Blaquière),

qui ne nous ont pas semblé, pour le fond comme pour la forme, tout à fait indignes d'être livrées à la publicité (1).

(1) Nous les avons choifies parmi une foixantaine de pièces, réunies dans un cahier écrit de la main de l'auteur, appartenant à M. Hypolite d'Albis, arrière-neveu de M^{me} Cazenove-Blaquière, qui a bien voulu nous le communiquer. Prefque toutes les filles de l'historien s'étaient exercées à écrire & à composer; quelques fragments de M^{me} Du Four & M^{me} de Freisheim ont seuls été confervés. En voici un échantillon : c'est le *Portrait* d'Henriette de Rapin (M^{me} Du Four), écrit par elle-même. (Communiqué par M^{me} Dufour-Féronce, à Leipzig.)

Il y a de la témérité à former une entreprise pour l'exécution de laquelle on n'a ni les lumières, ni les talents nécessaires, & dont par conséquent on ne peut attendre aucun heureux succès. Je m'apercois, trop tard, que mille difficultés s'oposent à sa réussite, mais il faut pourtant tenir parole.

Je ne suis ni grande ni petite, ma taille est longue, droite, dégagée, & grûce à une maigreur dont je me passerois bien, elle est asser menue. Je possede dans un degré éminent l'art de marcher mal, j'ai les hanches un peu grosses, un cou fort long, & la gorge très-peu fournie; pour en cacher les désauts, j'ai soin de la tenir couverte, étant persuadée qu'il faut autant qu'il est possible, n'exposer aux yeux du public que ce qui peut lui être agréable.

..... Mes yeux sont gris à proprement parler, mais ils paroissent bruns; cela vient de ce qu'il s'en faut environ un pouce pour qu'ils ne soient à fleur de tête, de sorte que mon front fait une ombre qui les rembrunit, ce qui ne laisse pas de leur être avantageux; ils sont de moyenne grandeur, leurs regards sont tendres & assez significatifs: fidèles interprètes des passions qui m'animent; ils sont vifs & brillants dans la joye, languissans dans la triftesse, & ainsi du reste; sans eux mon visage, dont par parenthèse le tour n'est pas fort régulier, ne mériteroit pas d'être regardé, du moins j'ai lieux de le croire, car on m'a dit quelquesois qu'ils étoient jolis, & l'on ne m'a jamais parlé du reste, quelque penchant que les hommes ayent pour la flatterie...

En voilà bien assez pour ce qui regarde ma personne, je ne me suis déjà que trop étendue sur cesujet. Venons à quelque chose de plus essenciel .

J'ai le cœur naturellement bon, ne prenant aucun plaisir à faire du mal, mais j'ai ma bonne provision de ce qu'on apelle malice-blanche; & quand je trouve quelque Original qui mérite que je me donne la peine de le tourner en ridicule, je m'en aquitte asses bien & sans qu'il s'en aperçoive, car je n'aime point à railler d'une manière choquente, à moins qu'on ne m'attaque, en ce cas je repons d'un air qui fait perdre l'envie d'y retourner.

...Je suis pronte, ou pour mieux dire emportée; quand on m'a fait quelque tort, je prens à l'instant les résolutions les plus fortes de m'en vanger dès que j'en auroi les moyens, mais ce cruel dessein s'évanouit bientôt avec ma colère, & je me félicite de n'avoir pu l'exécuter dans le moment. Cependant je ne sai si j'ose me flatter de pardonner facilement à mes ennemis, je ne leur souhaite aucun mal, au contraire, je suis prête de leur rendre tous les services qui dépendront de moi, si l'occasion s'en présente, mais lorsque les outrages que j'en ai reçus sont violens & publics, rien ne peut me faire résoudre à rentrer dans un commerce étroit avec eux; je me dis à moi-même qu'il y auroit de la làcheté, mais peut-être que cette prétendue grandeur d'ûme sert de prétexte à un reste de ressentiment dont je ne m'aperçois pas.

L'AIGLE ET LE ROSSIGNOL

L'Empereur Joseph II, dans son passage par la Suisse en 1777, traversa Fernex, où demeuroit M. de Voltaire (qui l'attendoit), sans s'arrêter ni le voir. Celui-ci, piqué de ce mépris, sit courir une lettre anonyme remplie d'une satire amère contre ce Prince. C'est ce qui a donné lieu à la Fable ci-dessous.

Un Rossignol fameux de plus d'une manière,
Par le goût, la douceur & l'accord de ses airs,
Après avoir chanté dans cent climats divers,
Vint se fixer ensin, pour sinir sa carrière,
Dans une riche & commode volière
Qu'il faisoit retentir du bruit de ses concerts.
Jamais des sons plus doux ne s'étoient fait entendre;
De toutes parts mille oiseaux dissérens
Auprès de lui venoient se rendre
Pour jouir du bonheur d'écouter ses accens:

^{....} Je hai l'oisiveté, soit par un penchant naturel, ou par un effet de l'éducation qu'on m'a donnée. Mes occupations ordinaires sont des soins domessiques, quelques ouvrages & la lecture; j'employerois à cette dernière une partie de mon tems s'il m'étoit toujours permis d'en disposer à ma fantaisse; j'aime surtout l'Histoire & la Poésie, n'ayant ancun goût pour les Romans. J'écris avec assés de facilité, & s'il en faut croire mes amis, mon stile est aisé & naturel; ils ajoutent que je ne manque ni de goût ni de dicernement, si cela est, j'en ai l'obligation aux personnes d'Esprit que j'ai fréquentées.

^{.....} Pour mon humeur, je ne sais qu'en dire, elle est pleine de contrariétés, je suis vive & pourtant nonchalente, j'aime à m'occuper & je suis paresseuse, je suis naturellement gaye, & quelquefois fort trisle. J'évite avec grand soin dans mes actions, dans mes discours, dans mon stile & dans
ma parure, tout ce qui sent l'affectation, & ce soin de l'éviter me fait donner dans le dessaut oposé,
je veux dire la négligence. Les habits éclatans ne me tentent point, & j'ai toujours eu plus d'inclination pour le bon goût que pour la magnificence. On me voit presque toujours en déshabillé, parce
que j'ai regret au tems qu'il faut donner à la toilette pour être parée; ce tems qui s'ensuit avec tant
de rapidité pour ne jamais revenir, est, pour cela même trop pretieux selon moi pour en faire un si mauvais usage; il est, ce me semble, au dessous d'un esprit capable de raisonner, d'employer une partie

Et même ce Cygne qu'on loue ! Pour ses accords mélodieux, Plus grand que celui de Mantoue, Puisqu'il a rang parmi les Dieux, Empressé de lui rendre hommage, Le célébroit dans ses chansons, Et dans l'espoir flatteur d'imiter son ramage Daignoit prendre de ses leçons. La foule quelquefois devenoit incommode: Hiboux, Corbeaux, Milans, même plus d'un Oison Accouroient à sa voix, & pour suivre la mode, D'un encens séducteur lui versoient le poison. Un jour le Roitelet, son serviteur fidèle, Et qu'à la découverte il envoyoit souvent Haletant, essoufslé, volant à tire d'aile, Comme s'il fût venu tout droit du firmament, Vint lui dire : « Ecoutés / une grande nouvelle / « L'Aigle vient, vous allez le voir dans un moment,

- « Il a déjà quitté le séjour du tonnerre,
 - - « Et loin de planer dans les airs
 - " Je l'ai vu voler terre à terre,
- « Pour venir admirer le maître que je sers. » Le Rossignol, charmé, cependant se lamente:
- « Eh I quoi, toujours des grands, des curieux, quel sort !
- " Je ne puis plus chanter, & ma voix défaillante
- « Fera pour louer l'Aigle un inutile effort.

confidérable de la vie à des choses si indignes de l'occuper. Doilà quelles sont mes idées sur ce sujet, idées bien différentes de celles de la plupart des femmes. Je ne pretens pas cependant en tirer vanité, car je soubçonne qu'il y a dans mon fait autant de paresse que de Philosophie...

Voilà le récit fincère des bonnes & mauvaises qualités qu'après un examen exact j'ai remarquées en moi. Quoique je sois persuadée que mon amour-propre m'a caché une partie des dernières, je m'aperçois cependant avec chagrin qu'elles surpussent les premières. Heureuse ! si en faisant dans quelque tems d'ici un nouvel examen, j'y puis trouver un changement avantageux.

Ce genre de composition était très en vogue au xviii° siècle, tout le monde faisait son portrait en profe ou en vers, & ces confessions publiques étaient parsois affez piquantes. Nous nous sommes borné à quelques paffages de celui-ci, d'une tournure littéraire affez preste, mais les vers de la sœur cadette valent bien la profe de fon aînée.

(1) Le Grand Frédéric. (Note de l'auteur.)

- « Le renvoyer, pourtant.... un Aigle est quelque chose,
- « Ce n'est pas tous les jours qu'il en vient ici-bas.
- « Que ma célébrité me donne d'embarras
 - « Et que d'ennui ma gloire me cause!
 - « En vérité, je n'y tiens pas! »

Notre chantre aussitôt rajuste son plumage, Prélude ses airs les plus doux, Bien assuré par son ramage

D'enchanter l'Aigle & faire cent jaloux.

L'Aigle approche en effet de l'enceinte sacrée, En fait deux fois le tour. Puis reprenant son vol, Sans daigner s'arrêter pour voir le Rossignol, Il s'élance à ses yeux vers la voûte azurée. L'oiseau chanteur confus de se voir négligé (Affront qui n'étoit pas pour lui fort ordinaire), Jura que dès ce jour il en seroit vengé.

- " Oui! ce Roi des Oiseaux sentira ma colère.
- « Mes chants l'auroient vanté; je les supprimerai.
- « La Déesse aux cent voix qui n'ose me déplaire,
- "Ne parlera de lui que comme je voudrai. "A ces mots que dictoit la colère impuissante, Il élève sa voix qui devint glapissante.
 Pour renforcer ses tons, à l'Art il a recours.
 Que gagne-t-il ensin par ses efforts pénibles?
 Aigris par le dépit, ses sons jadis slexibles,

Au lieu de plaire, rendoient sourds.
Une Corneille alors, matrone vénérable,
Qui parmi les Oiseaux passoit pour raisonnable,
Lui dit: Pauvre animal / Va, calme tes fureurs,
D'un courroux inutile apprends à te dessendre;
Pourquoi pousser au ciel tant de vaines clameurs,
L'oiseau de Jupiter est trop haut pour t'entendre!



⁽¹⁾ Cette fable a été imprimée dans le t. IV (p. 75) de la Correspondance littéraire, &c., adressée à un Souverain d'Allemagne, par Grimm & Diderot, 1770-82, à la suite d'une lettre de M. de Reverdil, bailli de Nyon, qui concerne M. Cazenove-Blaquière. — Voy. Généalogie de la famille de Rapin, p. CCXIX.

EPITRE D'ANNE DE BOLEYN

EN PRISON

A Henry VIII fon époux '

Eteinte par l'horreur d'une prison obscure, Ma voix jusques à vous pourra-t-elle percer? Daignerez-vous, Seigneur, écouter la nature, Quand votre cœur trompé s'obstine à l'offenser?

Qui m'eût dit dans ces jours où cent fois votre bouche M'assuroit que vos feux ne s'éteindroient jamais, Qu'instidèle aujourd'hui, votre haine sarouche, Sur votre Epouse en pleurs épuiseroit ses traits!

Non, ce n'est pas, Seigneur, la mort qui m'épouvante; Elle n'a point de droit de m'imposer l'esfroi. Le crime seul la craint, & je meurs innocente..... Mais faut-il qu'un Epoux m'en impose la loi!

(1) Le goût des lettres & de l'histoire était héréditaire dans la famille de Rapin-Thoyras; se ensants, encore très-jeunes lorsqu'il mourut, ont dû en quelque sorte apprendre à lire dans l'Histoire d'Angleterre. L'auteur de l'Eptire d'Anne de Boleyn a pris l'idée de cette touchante élégie dans la présace de l'édition de Lesebvre de Saint-Marc, qui renserme, comme nous l'avons dit plus haut (p. 274, note 1), une sorte de poème en vieux vers français, l'Histoire de Anne de Boulant, sans nom ni date, adressé à un seigneur français inconnu, écrite en Angleterre par un témoin oculaire & obscur de l'exécution de cette reine insortunée.

Rapin examine très à fond, & les progrès croissants de la fortune d'Anne de Bollen, comme il l'appelle (1), & le peu de fondement des insâmes accusations formulées contre elle par des perfonnes qui la haissaient notoirement, fortifiées par l'amour naissant du roi pour l'une de ses filles d'honneur. L'accusée avoit pour partie, dit-il, un époux qui étoit roi & jaloux jusqu'à la sureur, & qui, prévenu par la passion qu'il avoit conçue pour Jeanne Seymour, sut ravi de trouver dans la prétendue insidélité de la reine un moyen pour se procurer la possession de la personne qu'il aimoit. Il l'épousa sans vergogne, le lendemain du jour où l'exécuteur de Calais, expressément appelé, trancha la fine & jolie tête d'Anne de Bollen. (Voy. Histoire d'Angleterre, t. VI, pp. 256, 376-84.)

(1) « Son véritable nom étoit Bolleyn. C'est ainsi qu'il est toujours écrit dans les actes publics. Les Anglois écrivent Bollen, & les François Boulen. » (Note de R. Th.)

D'aussi cruels revers est-il d'autres exemples ? J'ai vu de mon destin s'occuper l'univers. Mon Roi, pour m'obtenir, ébranla jusqu'aux temples ; Je portai la couronne, & je suis dans les sers!

De ce thrône où j'étois montée, Où la main de mon Roi sembloit fixer mon sort, Dans l'oprobre précipitée La même main m'arrache & m'envoye à la mort!

Et toi, rivale trop barbare! Crois-tu que le bonheur puisse suivre tes pas ? Crains ton Amant, ton Maître, hélas! il te prépare Ainsi qu'à moi peut-être un odieux trépas!

Tu t'élève sur ma ruine, Ainsi par un juste retour Ta suneste beauté vengera Catherine Des maux que lui causa mon malheureux amour.

Mais quelle différence affreuse!
Catherine jamais ne connut le bonheur;
Son amour qui toujours la rendit malheureuse,
D'un retour plein d'apas ignora la douceur.

Qui jamais plus que moi d'un Epoux fut aimée? J'ai vu plus d'une fois mon Maître à mes genoux, Et moi, de mon Amant'plus que du Roi charmée, J'oubliois ju [qu'au thrône en des moments si doux!

Oui, je vous ai, Seigneur, toujours été fidèle, Et rien n'a dans mon cœur balancé mon devoir; Vous pourrés retrouver une Epouse plus belle, Puissiés-vous de l'aimer conserver le pouvoir!

Je n'ai point de regret à l'éclat de ma vie, J'ai perdu votre cœur, puis-je chérir le jour / Mais peut-être, ô douleur, ma mort sera suivie De celle de ma fille, objet de notre amour ? Ah! quand d'Elizabeth vous proscrivés la mère, Quand votre main l'arrache à ses tendres secours, Daignez vous rappeler les moments où son père Lui-même m'exhortoit à veiller sur ses jours.

Oui, mes yeux vous ont vu touché de sa tendresse, Quand elle vous serroit dans ses bras innocens, Votre cœur lui rendant carresse pour carresse Paroissoit pénétré de ses tendres accens.

Mais que répondrés-vous à sa douleur amère Quand son cœur allarmé partout me cherchera, Quand par des cris plaintifs, pour demander sa mère, A vous-même, Seigneur, elle s'adressera?

Ne la haissez pas, c'est la dernière grâce Pour laquelle mon cœur ose vous implorer; Triste reste de tant d'audace Que votre amour avoit sçu m'inspirer.

Et si tel est mon sort, si ma mort est certaine,
Puisse le juste ciel oublier vos rigueurs!
Ah! puissés-vous jamais n'éprouver d'autre peine
Que celle des remords.... qu'ils soyent mes seuls vengeurs.

De vivre plus longtemps je n'ai plus l'espérance, Il faut vous délivrer d'un objet odieux; Je pourrois réclamer ici mon innocence, Mais vous aimez Seymour, mon crime est dans ses yeux!



SOUVENIRS

(Chanfon traduite du Hollandois.)

C'est dans ces Lieux charmants que mon âme trop tendre Gouta tous les plaisirs d'un amour séducteur; Lieux où ma liberté ne put plus se désendre, Qu'à vous revoir encor j'éprouve de douceurs! Heureux tems! pour mon cœur que vous aviez de charmes, Je défiois le fort de troubler ces beaux jours! Je ne comprenois plus qu'on pût verser des larmes, Puisqu'Iris d'un regard en arrêtoit le cours.

Mon Iris à son tour me sit bientôt connoître Combien mes tendres soins avoient seu la charmer. Son cœur indissérent ne vouloit pas de maître, L'Amour me sit parler, & je seus l'enstammer.

Quand, transportés tous deux par un tendre délire, Nous voulions de l'Amour dépeindre les douceurs, Les termes les plus forts nous sembloient trop peu dire : Nous n'en pouvions trouver de dignes de nos cœurs.

L'un de l'autre toujours nous avions les idées, De ce qui lui plaisoit, je me sentois charmé, Nous n'avions pas besoin d'exprimer nos pensées, Et la même âme ensin sembloit nous animer.

Mais quelle étoit aussi notre douleur extrême Quand pour quelques instans il falloit nous quitter, lris versoit des pleurs, j'en répandois de même, La douleur nous ôtoit la force de parler.

Prés fleuris, clairs ruisseaux, bocages agréables, De mon bonheur passé témosns toujours discrets, Plaignés-vous avec moi, vous n'êtes plus aimables, Et vous, tendres Echos, répétez mes regrets!....



TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER.

Histoire d'une vallée des Alpes (p. 5). — Une ville épiscopale au dix-neuvième siècle (p. 7). — Les reliques de faint Jean Baptiste & la cathédrale de Maurienne (p. 8). — Légende de sainte Thècle & traditions de la famille de Rapin (p. 9). — Vieux dictons (p. 13). — Les Rapin & les évêques de Maurienne (p. 14). — La Résorme en Savoie (p. 15). — Le corrier Rapin & ses descendants (p. 21). — Séparation en diverses branches de la famille de Rapin, au seizième siècle (p. 24).

CHAPITRE II.

Jacques Rapin, protonotaire apostolique, aumônier de Catherine de Médicis (p. 26). — Lettre de la duchesse de Savoie (id.). — Commencement des guerres de Religion (p. 28). — Troubles de Toulouse en 1562 (p. 29). — Rapin négocie avec Fourquevaux (p. 32). — Les conventions signées sont violées par les Catholiques (p. 33). — Maffacre des Huguenots (id.). — Antoine de Rapin commande dans Montauban (p. 34). — Progrès de la Réforme à Montpellier (p. 37). — Beaudiné y est rejoint par Rapin & d'autres capitaines (p. 39). — Combat de Saint-Gilles (p. 40). — Rapin, gouverneur de Montpellier (p. 41). — On lui confie la garde du baron des Adrets (p. 42). — Il est remplacé par le seigneur de Peraut (p. 43). — Bataille de Gannat (p. 45). — Philibert de Rapin, maître d'hôtel du Prince de Condé (p. 46). - Sa réputation parmi ses coreligionnaires (p. 47). — Témoignage de l'historien de Thou (id.). — Rapin porte le traité de paix de Longjumeau au Parlement de Toulouse, qui refuse de l'enregistrer (p. 47). - Il est arrêté, jugé sommairement & décapité, au mépris des ordres du roi (p. 48). — Vengeance de Rapin! (p. 49). — Antoine de Rapin, gouverneur de Montauban en 1568, y fait battre monnaie au nom des princes (p. 50). — Sa conduite énergique (p. 52). — Les vicomtes de Bruniquel & de Montclar le remplacent par Montclar le père (p. 54). — Lettres des princes de Navarre & de Condé,

envoyant Rapin à la rencontre de Montgommery (p. 55). — Rapin est nommé pour la troisième sois gouverneur de Montauban (p. 56). — Lettres du prince de Condé, de l'amiral de Coligny, de Henri de Navarre, à Antoine de Rapin (p. 57). — Pierre de Rapin, fils de Philibert, ami à compagnon de Henri IV (p. 64). — Les trois chemises du Béarnais (id.). — Différend de Rapin à de Montbartier réglé par le roi en personne (p. 68). — Hospitalité de Pierre de Rapin, dans son gouvernement du Mas-Garnier (p. 70). — Lettres du chancelier Pontchartrain, des ducs de Mayenne à de Rohan, à Pierre de Rapin (p. 72). — Le duc d'Epernon sait emprisonner le vieux gouverneur du Mas-Garnier (p. 77). — Son fils, Jean de Rapin, lui succède dans ses sonctions (p. 79). — Sa visite au célèbre pasteur Pierre Du Moulin (p. 81). — Caractère de Jean de Rapin (p. 82). — Ses descendants (p. 83).

CHAPITRE III.

Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras (p. 85). — Les pérégrinations de la Chambre de l'Edit (p. 86). — Académie de Castres (p. 89). — Rapin & les Pélisson comptent parmi ses sondateurs (id.). — Notes sur la famille Pélisson (p. 91). — Raymond Pélisson, premier président du sénat de Chambéry (p. 92). — Condamnation & réhabilitation de ce magistrat (p. 93). — Ses descendants (p. 94). — Désense du surintendant Fouquet, par Paul Pélisson & Jacques de Rapin (p. 98). — Carrière brillante de Jacques de Rapin dans le barreau de la province de Languedoc (p. 99). — Son intégrité (p. 103). — Sa mort (p. 107). — L'intendant Legendre sait déterrer son corps (p. 108). — Pélisson, devenu convertisseur, sait enfermer sa propre sœur, madame de Rapin, trahie par son gendre (p. 113).

CHAPITRE IV.

Enfance & première jeunesse de Rapin-Thoyras (p. 118). — Querelles & disputes (id.). — Rapin devant les Maréchaux de France (p. 119). — Académies protestantes (p. 120). — Leur organisation, leurs tendances diverses (p. 121). — Rapin commence l'étude du droit sous la direction de son père (p. 126). — Son insuccès (p. 127). — Ses études (p. 128). — Il part pour l'Angleterre (p. 129). — Certain abbé essaie de le convertir à l'instigation de Pélisson (p. 131). — Sa suite (p. 132). — Nouvelles tentatives de son oncle pour le convertir (p. 133). — Lettre de Rapin-Thoyras à Le Duchat (id.). — Les Désenses de Fouquet (p. 135). — Pélisson convertisseur (p. 137). — Résultats de son éloquence dorée (p. 138). — Il échoue dans ses tentatives pour convertir son neveu (p. 142).

CHAPITRE V.

Rapin-Thoyras est incorporé dans la compagnie des cadets réfugiés, en garnifon à Utrecht (p. 143). - La Hollande, à l'instigation de Guillaume d'Orange, accueille les réfugiés français (p. 145). — Libéralité des juifs d'Amsterdam envers les proscrits (p. 146). — Menées des Jésuites en Angleterre; mécontentement de la nation anglaife contre fon fouverain (p. 148). — Guillaume d'Orange cherche à profiter des diffentiments qui s'élèvent entre Jacques II & son peuple (p. 149). — Mesures désastreuses & aveuglement du roi d'Angleterre (p. 150). — Guillaume s'embarque à Naerden (p. 153). — Descente & campagne d'Angleterre en 1688 (p. 155). - Jacques II, dépossédé par son gendre, se résugie auprès du roi de France (p. 157). — Schomberg en Irlande (p. 159). — Siége de Carrick-Fergus (p. 160). — Rapin-Thoyras s'y distingue (id.). — Bataille de la Boyne (p. 167). — Mort de Schomberg (p. 168). — Campagne d'Irlande (p. 169). - Affaut de Limerick (p. 170). - Rapin-Thoyras, aide-de-camp du général Douglas, y est grièvement blessé (p. 171). — Pélisson envoie cinquante pistoles à fon neveu (p. 172). — Siège d'Athlone par Ginkel (p. 173). — Soumission définitive de l'Irlande (p. 175). — Rapin-Thoyras en garnison à Athlone, à Kilkenny, à Kingfale, contribue, par sa modération, à apaiser les disputes qui s'y élèvent entre les foldats & les habitants (id.).

CHAPITRE VI.

Trois lettres sur Pélisson (p. 178). — Sa conduite envers ses parents (p. (183). — Scandale causé par sa mort (p. 184). — Pélisson est-il mort catholique ou relaps (p. 185)? — Données de ce problème (p. 186). — Recherche de sa solution à son importance (p. 188). — Rapin-Thoyras est rappelé en Angleterre par le roi Guillaume, qui lui confie l'éducation du fils du comte de Portland (p. 191).

CHAPITRE VII.

Rapin-Thoyras gouverneur du fils du comte de Portland (p. 193). — Importance politique du falon de ce seigneur (p. 194). — Voyages de Rapin & de son élève dans diverses contrées de l'Europe (p. 195). — Ambassade du comte de Portland en France, en 1698 (p. 196). — Lettre du maréchal de Villeroy à Rapin-Thoyras (p. 200). — Profits intellectuels que retira Rapin de ses sonctions auprès de son élève, plus tard duc de Portland & gouverneur de la Jamaïque (p. 201). — Mariage de Rapin-Thoyras (202). — Caractère de Marie-Anne Testart (id). — Difficultés pécuniaires (p. 203). — La Féasté (p. 206). — Correspondance de Rapin avec les membres de cette académie, lors de sa retraite à Wesel (p. 207).

— Relations littéraires de Rapin-Thoyras avec Jean Rou (p. 209). — Caractère à érudition de ce dernier auteur (p. 212). — Discussion entre Rou à Rapin, sur le 174° sonnet de Pétrarque (p. 214). — Traduction en vers de Rapin (p. 217). — Appréciation de l'Histoire d'Angleterre par Jean Rou (p. 224).

CHAPITRE VIII.

Rapin-Thoyras quitte La Haye, pour aller s'établir à Wesel avec sa famille (p. 227). — Une soirée chez le comte de Lottum lui donne l'idée de la célèbre Dissertation sur l'origine du gouvernement d'Angleterre, imprimée dix sois en cent ans (p. 228). — Aperçu sommaire de cet opuscule (p. 229). — Comment Rapin sur amené à écrire l'Histoire d'Angleterre (p. 238). — Son but (p. 239). — Ses moyens (p. 243). — Etudes préliminaires (p. 244). — Les Asses de Rymer (id.). — Notes sur ce célèbre recueil (p. 245). — Parti qu'en tire Rapin-Thoyras, qui sait l'extrait des dix-sept in-solio qui le composent (p. 248). — Les Histoires de Larrey & d'Echard (p. 253). — Quelques souscripteurs à la première édition de l'Histoire d'Angleterre (p. 255). — Notes sur Durand, continuateur de Rapin-Thoyras (p. 261). — Appréciation du style & du travail de Durand (p. 263). — Examen bibliographique des six éditions de l'Histoire d'Angleterre (p. 266). — Importance de l'édition donnée par Lesebvre de Saint-Marc, en 1749 (p. 271). — Préface de cette édition (p. 274). — Reproches saits à Rapin-Thoyras (p. 276). — N'ont pas empêché le succès général de son œuvre (id.).

CHAPITRE IX.

Attaques de Carte à du parti royaliste (p. 277). — Leur cause à leur résutation (p. 278). — Essai d'une étude générale sur l'Histoire d'Angleterre, au point de vue des critiques à des éloges dont elle a été l'objet (282). — Impartialité de Rapin (p. 297). — Conscience de ses recherches (p. 301). — Caractère de son style (p. 310). — Appréciations de divers auteurs sur son œuvre (p. 316). — Son propre sentiment sur la valeur de son Histoire (p. 319). — Résumé de ces diverses opinions (p. 321).

CHAPITRE X.

Dermères années de Rapin-Thoyras (p. 325). — Sa maladie à sa mort (p. 326). — Son portrait (p. 327). — Son caractère (id.). — Sa tombe à son berceau également ignorés (p. 333). — But de cette étude (p. 335). — Les parents à les descendants de Rapin-Thoyras (p. 336). — Autres familles du nom de Rapin (p. 338). — Les Rapin-Mauvers (p. 340). — Eloge funèbre du dernier d'entre eux (p. 343). — Postérité par alliances de l'historien (p. 349). — Conclusion (id.).

GENEALOGIE

DE LA MAISON NOBLE

DES RAPIN DE LA CHAUDANE

EN MAURIENNE, EN FRANCE ET EN PRUSSE

dressée d'après les titres authentiques

1250 — 1864

				•		
	·					
		•				
			ı			
•						
•						
						•
		•				
		•				
					•	
		•				
		•				







ANCIENS titres de la famille de Rapin font remonter fon origine jusqu'à noble Humbert Rapin, vivant en Maurienne l'an 1250. Au dix-septième siècle, Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras, prouva par titres authentiques la généalogie & descendance de sa famille, issue d'Humbert Rapin, ainsi qu'il appert d'un certificat sait par

N. B. — Plusieurs faits déjà cités dans quelques parties de ce travail, notamment dans les deux premiers chapitres, ont dû être de nouveau reproduits dans la présente Généalogie en raison d'un tirage à part dont elle a été l'objet. Nous avons atténué autant que possible l'inconvénient de ces répétitions, en donnant dans la plupart des cas où elles n'ont pu être évitées, le texte même des titres originaux qui nous ont servi à écrire l'histoire de la maison de Rapin aussi bien qu'à dresser sa généalogie.

autorité de justice, revêtu du sceau ordinaire de Maurienne, en date du 23 avril 1666 (1).

La légende reculerait plus loin encore les origines de l'illustration de cette maison, si l'on admettait avec elle que sainte Thècle ou sainte Tygre « orta in territorio maurianensi, loco qui Volovium nominatur, nobili stirpe progenita » appartenait à la famille des Rapin. Dans plusieurs titres, les Rapin se glorifiaient d'être du même sang que la vierge de Valloires, & au commencement du dix-septième siècle, un Rapin de la Chaudane bâtit une chapelle en son honneur. Récemment relevée de ses ruines, dominant de son modeste clocher les vestiges mutilés de l'ancien manoir des Rapin, dont les débris couvrent le versant opposé du chemin qui les sépare, la chapelle de Sainte-Thècle n'a pas cessé, depuis sa fondation, d'être l'objet de la vénération des fidèles (2). Mais sans remonter jusqu'au milieu du sixième siècle « in diebus præstantissimi regis Gondranni», en 1692, on montra à Claude Rapin de la Chaudane, frère de l'historien Rapin-Thoyras, dans la maison de son parent Claude-Fernand Rapin, juge des appels de la cité de Maurienne « six ou sept grands facs tout bourrés de parchemins » qui renfermaient les preuves « de huit à neuf cents ans de noblesse (3). » La famille de Rapin est incontestablement la plus ancienne famille noble de la Maurienne (4); & si « ces grands sacs » ont été détruits, les précieux titres qu'ils contenaient, dispersés, si les six cent quatre-vingt-sept numéros de l'inventaire des titres de cette maison depuis l'an 1250 jusqu'en 1693, se réduisent aujourd'hui à soixante & quinze pièces entre les mains du

⁽¹⁾ Inventaire général, nº 668. Voir aux Pièces justificatives, 11º 1.

⁽²⁾ Notice historique sur la commune de Valloires, par l'abbé Truchet, publiée dans les Travaux de la Société d'archéologie de Maurienne, nº 1. Chambéry, 1857.

⁽³⁾ Mémoires de la famille de Rapin, manuscrit original, dû à Charles de Rapin-Puginier, frère asné de l'historien Rapin-Thoyras. Communiqué par M. le colonel de Rapin-Thoyras, de Berlin. Inventaire général, nº 687.

⁽⁴⁾ Notice sur Valloires, p. 38.

dernier des Rapin (1), il reste encore assez de preuves de l'antiquité & des illustrations de cette famille, pour que la tâche ingrate d'en dresser la généalogie ne soit ni trop difficile ni trop dénuée d'intérêt.

La généalogie inscrite dans l'inventaire général des titres sous le nº 668, à laquelle était joint le certificat mentionné ci-dessus, n'a pu être retrouvée; reproduite en partie dans un sommaire des actes produits devant Mgr de Bezons, conseiller du Roy, &c., par noble Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras, avocat en parlement, contre Mre Alexandre Belleguise, touchant la recherche des faux nobles, son existence affirmée par d'autres pièces encore ne faurait être mise en doute. Et si les titres authentiques font défaut pour rétablir les degrés généalogiques existants entre noble Humbert Rapin, vivant en 1250, & noble Claude Rapin vivant à Valloires, en 1490, une note manuscrite (2) de Claude François Rapin, docteur ès droits, comte des Cuines & Villards, mort en 1776, dernier mâle de cette famille en Maurienne, permet de restituer ces degrés intermédiaires, sommairement il est vrai, mais d'une manière suffisante pour renouer les anneaux brisés de cette chaîne six sois séculaire. Ce même Claude-François Rapin, jurisconsulte distingué, rédigea un sommaire raisonné des titres de famille qu'il possédait encore. La plupart sont aujourd'hui, ainsi que le précieux manuscrit qui en a révélé l'importance, entre les mains de M. le comte Martin d'Arves qui, allié à la famille des Rapin, en conserve pieusement les derniers souvenirs.

Noble Joseph Rapin, vivant au douzième siècle, sut le premier du nom dont les titres conservés au dix-septième sassent mention; la filiation authentique & prouvée commence à son fils ou petit-fils, Humbert, dont tous les descendants prirent la qualité de noble.

⁽¹⁾ M. le colonel de Rapin-Thoyras, à Berlin.

⁽²⁾ Communiquée par M. le comte Martin Sallière d'Arves, à Saint-Rémy de Maurienne, héritier des archives de la branche aînée de la maifon de Rapin demeurée en Savoie au feizième fiècle, lors de la féparation de cette famille en deux branches.

- I. Humbert Rapin, vivant en 1250, en Maurienne, eut pour fils:
- II. Jean Rapin (Joannes Rapini), qui reconnut des biens de l'évêché, en 1308, & laissa pour héritier:
- III. Jacquême Rapin (Jacquemus Rapini). Il reconnut des biens du fief de l'évêché, en 1374. Son fils:
- IV. Jacquier Rapin (Jacquerius Rapini) reconnut des biens de l'évêché, en 1417, sous François Vouthier, commissaire, &, en 1437, Falconis étant commissaire de l'évêque, le même Jacquier ou Jacques Rapin albergea des biens & rentes sous l'épiscopat d'Ogerius, alors évêque de Maurienne.
- V. A son fils Claude Rapin, qui vivait encore à Valloires en 1486, commence la filiation mentionnée dans les diverses pièces reproduites par les Rapin de France, lors des recherches pour le fait de la noblesse poursuivies en Guyenne & en Languedoc à diverses époques.

Claude Rapin est qualisé de noble dans plusieurs actes, entre autres dans une transaction en latin, datée du 5 août 1490, passée entre « nobles Antoine & Jacques Rapin frères, fils de noble Claude (1). »

On ne sait s'il eut d'autres enfants: en 1505, deux frères Rapin, Antoine & Vincent, habitaient à la Ruaz, village de la paroisse de Valloires; Antoine, l'aîné, est désigné dans le testament d'Antoine Rapin, sils de Claude, comme tuteur des ensants du testateur; il est à peu près

⁽¹⁾ Extrait fur l'original par noble Nicolas Collaffre, confeiller de S. A. R. le duc de Savoie.

à la requête de noble Claude-Fernand Rapin, faifant pour l'affigné (Jacques de Rapin-Thoyras)

& fes frères, à l'effect de leur fervir à la préfente recherche (1670), lefdits extraicts avec le feau autentique en trois pièces, l'une à fuitte de l'autre. » Inventuire général, n° 611.

certain qu'il était de la même famille, mais il n'a pas été possible de rattacher authentiquement les deux frères Rapin de la Ruaz aux Rapin de la Chaudane (1).

Antoine, l'aîné des fils de Claude Rapin, laissa une nombreuse postérité qui viendra ci-après; quant à Jacques, le cadet, il n'est connu que par le testament de son frère Antoine, du 6 avril 1505. Auteur d'une branche de la famille Rapin, établie à Villard-Gondran, paroisse voisine de Saint-Jean de Maurienne, où les Rapin conservèrent des propriétés jusqu'à la fin du siècle dernier, Jacques Rapin eut deux fils, Pierre & Antoine, dont l'aîné seul laissa de la postérité.

Pierre & Jean-Pierre Rapin, fils de noble Pierre Rapin, de Villard-Gondran, furent reconnus nobles par arrêt de la chambre des comptes de Savoie, le 14 décembre 1563; le 22 février de la même année, leur cousin Pierre Rapin de la Chaudane, juge-corrier de Maurienne, prêta serment tant en leur nom qu'au sien propre au duc de Savoie.

Le 11 juillet 1582, Pierre Rapin l'aîné, de Villard-Gondran, vendit à noble & spectable Gabriel de Lathoud, tuteur & beau-père des ensants de seu noble Pierre Rapin, juge-corrier, une pièce de pré devant la tour du Villard, indivise entre lesdits ensants & ceux de seu noble Jean-

⁽¹⁾ Il est probable que de l'un de ces deux frères « Anthonius ac Vincentius Rapini de Ruata, fratres » descendait messire Claude-Pierre Rapin, plébaniste (membre du conseil de sabrique) de Valloires, qui, en 1682, consacra un tableau d'autel représentant saint Pierre & saint François de Sales, dans la première chapelle à gauche de l'église de Place en Valloires, où il est encore. Le donateur en camail & en rochet, y est représenté. Le 10 mars 1707 il légua par testament à la plébanie de Valloires la somme de deux mille cent storins. (Truchet, Not. sur Valloires, p. 41.) Il mourut avant 1727, laissant trois sils: Jacques, André & Joseph qui testa le 2 avril 1731, habitant tous trois à la Ruaz, en Valloires. Joseph eut de Marie Rambaud un fils nommé Jean-Louis Rapin, dont le fils Bertrand donna quittance, en 1765 & 1770, après la mort de son père. Jean-Antoine Rapin, fils du précédent, épousa Thérèse Michellant, & en eut Jean-Pierre & Jean-François Rapin frères, habitant avec leur famille le village de la Ruaz, en 1862, à l'assé desquels nous devons la communication des documents qui ont servi à établir cette note, qui ne figure ici que comme une pierre d'attente que de nouvelles recherches pourront assertieres.

Pierre Rapin, son srère, qui, après avoir testé, le 3 mars 1560, devant Claude Devaux, notaire, était mort en 1577 (1).

Ce même Pierre Rapin de Villard-Gondran, qui vivait encore à cette dernière date, laissa deux filles, Guillauma & Rose. Le 27 octobre 1637, celles-ci vendirent à leur cousin, Pompée Rapin, fils du juge-corrier, une part de grange au Villard dessus la tour, & ratissèrent cet acte en la personne de leurs époux restés inconnus.

Jean-Pierre Rapin avait laissé quatre enfants de N..... Rollet: Antoine, Antoinette, Jean & Aynarde. Il n'est fait mention des deux derniers que dans une copie des conclusions de l'avocat patrimonial dans le procès que leur tuteur eut à soutenir contre les syndics de Villard-Gondran pour le fait de leur qualité de nobles, devant la Chambre des comptes de Savoie, procès où l'avantage leur resta (2).

Quant à Antoine Rapin, leur aîné, mentionné avec eux dans l'acte précédent & dans le testament de son père, il testa à son tour, le 31 mars 1652, devant Bochet, notaire, en faveur de ses ensants, révérend François Rapin, prêtre de la cathédrale de Maurienne, Claudaz & Pierre. Il était âgé de plus de quatre-vingts ans lorsqu'il sit son testament, ce qui donnerait la date de 1570 environ pour l'année de sa naissance. Il avait épousé Claudaz, sille de seu Me Alban Huyssend, notaire de Saint-Martin de la Porte, & étant veus, il disposa de la dot de sa semme, se montant à deux mille florins Savoie, en saveur de ses deux sils aînés & de Claudaz, sa fille, mariée à Jean-Pierre Rambaud. Ce dernier reçut « pour les bons services que le testateur a reçus & espère recevoir de lui, les sruits & revenus de tous ses biens pendant trois ans, sous la condition qu'il nourrira & entretiendra pendant ledit temps, noble Pierre,

⁽¹⁾ Dans ce testament, Jean-Pierre Rapin veut être enseveli dans l'église de Villard-Gondran au tombeau de ses ancêtres », il institue pour son héritier universel son fils Antoine, & désigne pour tuteurs de ses ensants, sa semme, son srère Pierre Rapin l'aîne, & ses deux beaux-frères, Jacques Rollet & M° Claude Olivier.

⁽²⁾ Inventaire général, nº 636.

fils du testateur, de vie & vêtement avec lui à la ménagère. » Ce dernier eut encore cent florins en préciput & sut héritier universel de son père avec son frère & sa sœur. Antoine Rapin habitait au Villard, hameau dépendant de Villard-Gondran, & il légua à la chapelle de Saint-Roch & de Saint-Sébastien, érigée dans ce dernier village, deux quartellées de pré. (Archives d'Arves.)

A partir de cet acte important, l'obscurité se fait sur cette branche des Rapin, sa trace est désormais perdue & ceux que l'on retrouve possessionnés à Villard-Gondran, à la fin du dix-septième siècle, appartiennent à la branche aînée de cette maison.

VI. — Antoine Rapin, notaire à Valloires en 1488, figura dans un hommage solennel rendu à l'efficacité des célèbres reliques de saint Jean-Baptiste, rapportées d'Orient par sainte Thècle au sixième siècle & conservées depuis lors dans la cathédrale de Maurienne. Un pauvre boiteux, plein de foi dans la vertu des reliques du Précurseur, partit en pèlerinage sur ses béquilles, & mit tout un jour pour faire les deux lieues qui séparent Saint-Jean de Saint-Martin de la Porte, sa ville natale. Il passa la nuit en prières auprès de l'autel qui contenait les reliques; le lendemain matin, vers l'heure de matines, il jeta ses béquilles &, miraculeusement guéri, il déclara par un serment solennel, prêté sur les Saints Evangiles, les circonstances dans lesquelles il avait obtenu de saint Jean-Baptiste le bienfait de sa guérison. Acte en sut dressé le même jour, signé par tous les notaires présents: nobles Jean Portier, Jacques Long, Antoine Rapin de Valloires, Jacques Falcon & Jean Crinel, le samedi 15 novembre 1488 (1). Nous n'infisterons pas sur le miracle qui n'offre ici qu'une valeur généalogique.

Le 20 février 1505, le même personnage « noble Antoine de Rappin

⁽¹⁾ Notice sur fainte Thècle, par A. A. (Angley). Chambéry, 1840. Brochure de 39 pages, p. 31.

de Chodana » fonde pour le repos de son âme & de celles de ses prédécesseurs, une chapelle dans l'église de Valloires, en l'honneur de saint Sébastien, martyr. Cet acte, sur parchemin, passé au château de la Chaudane (de Chodana) par Antoine Rappin, notaire, en présence du curé de Valloires, Rév. Guillaume Puget; d'Hugues Puget, neveu du curé; d'Hugues Alissand, chapelain; de noble Jacques Rappin, frère du fondateur, & de Claude, fils de feu Jean Falcoz, porte que la chapelle doit être placée à côté du clocher, & constitue pour sa dotation l'usufruit perpétuel de onze prés & terres sur le territoire de Valloires. (Titre communiqué par M. Vuillermé, imprimeur à Saint-Jean.) Cet usufruit perpétuel, qui équivalait dans ses essess à une donation pure & simple, est caractéristique. Le testateur transmettait à ses descendants des biens dont ils ne devaient jamais jouir, grevés qu'ils étaient au profit d'une personne morale; mais du moins les terres ne sortaient pas de la famille, & le saint légataire n'y perdait rien. Quelques jours après, le 20 avril 1505(1), Antoine Rapin rendait son âme à Dieu. Il avait testé le 6 du même mois « dans une falle basse de sa maison de la Chodane » & institué héritiers ses quatre fils, savoir:

A. - Pierre, qui continua la descendance.

B. — cAntoine 11, docteur es-droits, vivant en 1513, testa en latin, le 22 sévrier 1538, & se qualifie dans cet acte de « spectable (2) Anthoyne Rapin, fils de seu noble Anthoyne. »

⁽¹⁾ Inventaire général, nº 612 & 636. Acte de curatelle donné le 23 avril 1505, en faveur de nobles Pierre, Anthoyne, & Jacques, fils de feu noble Anthoyne Rapin, mentionné dans l'arrêt du fénat de Savoie, coté fous le nº 636.

⁽²⁾ Spectable (fpectabilis). Cette qualification supérieure à celle de noble (nobilis), était celle que l'on donnait aux juges dont l'appel allait immédiatement à l'empereur. (Lex Pracipimus... C. de appellationis, 32.) Justinien, parlant des officiers auxquels il enjoint de garder son ordonnance, dit : « spectabiles medias habentes administrationes, & qualifie les comtes de spectables & spectabiles. » (Voy. Epilog., Novel. Justin. 7.) D'après Cujas, le jurisconsulte Godefroy dit : « Spectabilium

Ce testament, contenant un fidei-commis graduel à perpétuel en faveur de ses descendants mâles à des mâles des mâles jusqu'à l'infini, avec présérence des ainés, à substitution des mâles de ses frères au désaut de ses propres descendants, sut la source d'interminables procès, compliqués encore d'autres testaments de même forte dont la législation d'aujourd'hui a heureusement proscrit le désastreux emploi. Antoine Rapin voulut être enterré devant les grandes portes de la cathédrale de Maurienne, près du monument sunéraire de noble Antoine Papon. (Voir plus loin p. xv, note 3.) Sa semme, Jeanne de Saulvaige, lui survécut.

Leur postérité s'éteignit à la première génération en la personne de noble Jacques Philippe Rapin, docteur ès droits comme son père, conseiller de S. A. R., juge-mage de Tarentaise en 1560, qui, par son testament du 21 septembre 1563, institua pour héritier universel noble Michel Rapin, escuyer, son frère. Michel de Rapin, baillif de Tarentaise dans la première moitié du seizième siècle, embrassa les principes de la résormation, & eut à souffrir pour sa foi de longues persécutions auxquelles sa propre famille ne demeura pas étrangère.

Le 23 septembre 1568, il testa à Genève, devant de Dono, notaire public à juré de cette ville, à cet acte qui porte l'empreinte de son zèle religieux, témoigne aussi des amertumes dont il sut abreuvé. En voici quelques passages :

Au nom de Dieu, ainsy soit-il. Comme ainsy soit que la vie & la mort soient en la main de Dieu, & que l'homme ne soit de rien plus assuré que de mourir & par contre nulle chose en ce monde qui luy soit plus incertayne que l'heure à laquelle il playra au Seigneur l'appeler. A ces causes soyt notoyre & maniseste que l'an de grâce courant..... s'est institué noble Michel de Rapin, de la cyté de St-Jehan de Maurienne en Savoye, lequel sain par la grâce de Dieu & bien advisé & disposé en sa conscience de vivre & mourir en l'amour de Dieu, consession de son saint nom & pour la restauration & rétablissement des églises du Seigneur dissipées cruellement & viollentement par les ennemys de son saint Evangille en la plupart des provinces du royaulme de France, Flandres & aultres pays,

medius ordo, speciabilis dignitas media & inter senatorias, supra speciabiles sunt illustres, infra clarissimi. « Cette qualification de speciable était même donnée aux deux ordres par Justinien, en la loi : Si quando... C. de appellationis, & en la loi : Nemo... C. de officio militarium judicum, & en la loi dernière : C. de officio præsecti prætor, & en la loi Petitionem... 13 C. de advocatis diversos judicum. Cette qualité de speciable était encore donnée militibus sudore detersis. (Voy. Cassiodore, liv. 2, Variar. epistol. — (Jacques de Rapin-Thoyras. Inventaire sommaire des titres produits devant Monseigneur de Bezons, &c., rédigé par l'assigné.) Invent. gén. nº 622.

estant pour cest essect prest à partir pour joindre à l'armée assemblée pour le service de Dieu, pour les mêmes sins que dessus soubz la conduite de monsieur le prince de Condé & pour résister à la force & impétuosité d'iceulx qui de malice délibérée s'opposent par voies de faict à l'advancement du royaulme du Seigneur rompans & viollans en cest endroit par force d'armes les Edictz de paix cy devant saicts par Sa Majesté très chrestienne.

A disposé & ordonné des biens temporels qu'il a receuz du Seigneur, comme par son testement & dernière vollonté cy apres escript & subscript de sa propre main.... En premier lieu supplye très humblement le Seigneur ne luy poinct impulter ses faultes & offences, mais d'icelles luy sere miséricorde au nom & en saveur du mérite de la très digne mort de Nostre Seigneur Jhesus Christ, ainsy qu'il s'en asseure ayant entièrement sa stance en luy seul.

Et venant à la disposition & ordonnance de ses biens temporels, veult & entend prémierement que nobles Pierre de Rapin, conseiller de S. A. & son juge commun and. Maurienne, & messire Jacques de Rapin, prothonotaire, prieur de Bernex en Piedmont, & vicaire-général de Maurienne, frère dud. juge commun, ses cousins, & chacun d'eulx pour la notoire ingratitude contre ledict testateur comise en tant qu'ils ont procuré & poursuyvi de l'avoir sait faire prisonnier & durant dix mois & tant de jours detenir en grande misère au chateau de Myollans sans assistance de personne en grande diminution de son bien que à l'instant luy sust reduict de grand danger de sa vie tant pour les malladies qu'il a eues auxd. prisons pour la cruaulté d'icelles, que pour la rigueur de la justice a l'encontre de ceux qui consessent & invoquent le Seigneur, & pour avoir esté eulx-mêmes les organes & instruments...., pour suyvans son exil & bannissement des terres de Savoye au sortir des d. prisons. Le tout pour cause de la religion & pour n'avoir obtempéré à leurs remonstrances tendans à sins d'abjuration & abnégation de la religion chrestienne pour embrasser les superstitions papistiques & romanisques...

Suivent d'autres récriminations dont il use envers ses cousins qui ont retenu ses biens & leurs revenus, ses armes, ses écritures, qui ont empêché l'advencement d'un petit nepveu dudit testateur, nommé Anthoyne, sils à seu noble Philippe de Rapin, en son vivant conseiller de S. c.A. & juge-mage de Tarrentaise, son frère, n'aiant voulu permettre qu'il sut admené pour estre mandé aux sameuses universitez d'Allemaigne où son dict oncle le voulloit envoyer pour l'acheminer à vertu, & plusieurs aultres actes sinistres qu'il seroit trop long à réciter, tous demonstrans une mauvaise volonté a l'endroit dud. testateur leur cousin qui jamais ne leur sist que plaisir & service. lœulx susnommés ses cousins veult estre excluds de ses biens présents & advenir, moienant cinq storins qu'il leur légue à chascun.

Après diverses dispositions, soit en faveur des pauvres, soit en faveur de son neveu naturel, Antoine de Rapin, auquel il lègue ses meubles, livres, bagues d'or d'accoustremens pour être vendus afin de subvenir à l'entretien de cet enfant, soit à Genève, soit en Allemagne, le recommandant aux diacres de l'Eglise de Genève pour luy estre comme bons pères afin que ledist ensant estant apporté dans cette ville, soit bien instruit & nourry en la crainte du Seigneur & adonné aux bonnes lettres, lui enjoignant d'estre obeyssant à ses administrateurs & désendant très expressement de faire aulcung acte qui ne soit d'homme de bien à peine de privation des deniers sus legués, desquels, à ce cas, cent escus seroient donnés aux pauvres estrangiers cy retirez pour la parole du Seigneur. Michel de Rapin institue pour ses héritiers universels, les ensants mâles de ses cousins-germains Antoine & Philibert de Rapin, srères des déshérités.

Assauoir noble Pierre, fils de noble Anthoine de Rapin, gentilhomme ordinaire de la maison de Monsieur l'Admiral (Coligny) & coronel (1) de quatre mil soldats gascons. Ledict noble Pierre estant aprésent page de Monsieur le prince de Condé, & les enfants mâles de seu noble Philibert de Rapin, en son vivant gentilhomme ordinaire de la maison dudict seigneur prince & maistre d'hotel de Madame la duchesse d'Anguyen, princesse de Condé, cousins dudict testateur. (Invent. gén., nº 625.)

Pierre Rapin, le juge-corrier, l'un des deux cousins déshérités, réclama contre les allégations & conclusions de son parent. Héritier des droits de son frère Jacques, aumônier de Catherine de Médicis, qui mourut le 23 décembre 1569, & représentant ceux de son autre frère, Jean-Jacques Rapin, prieur d'Aiguebelle, déshérité comme ses deux aînés, il s'opposa à l'exécution pure & simple de ce testament qui fut ouvert en 1571, Michel de Rapin étant tenu pour mort. Il prétendit que bien loin d'avoir contribué à faire emprisonner son cousin, il avait « passé un mois à Thurin

⁽¹⁾ C'est par une consusion fréquente à cette époque entre les grades de capitaine & de colonel, qu'Antoine de Rapin est ici désigné sous le titre de coronel ou colonel. Le premier de ces grades, le plus ancien de l'armée française, sut créé en 1355 avec des attributions presque semblables à celles que prescrit le règlement militaire d'aujourd'hui: « qu'il (le capitaine) doit inspirer à ses soldats l'amour de leur service & de la patrie, les mener au combat & les surveiller dans le repos, leur servant d'intermédiaire, de conseil, d'appui, & visitant chaque jour sa compagnie dont il doit connaître chaque homme par son nom. » (Abel Hugo, France pittoresque, 1836, tom. 1".) Celui de colonel ne su créé que deux siècles plus tard (1534), & dans le principe correspondait aux sonctions de capitaine. Plus indépendantes qu'elles ne sont de nos jours, les compagnies & leurs capitaines relevaient directement des chess suprèmes de l'armée. (Voy. Brantôme, OEuvres, &c., Londres, 1772, t. XI, p. 3.)

& dépensé trente-six écus pour la sortie de prison de noble Michel Rapin, baillis, » libération accordée à ses démarches, ainsi qu'en faisait soi l'acte de mise en liberté, signé de Monsieur le gouverneur de Savoie. Il allégua les substitutions successives contenues aux testaments d'Antoine Rapin senior & junior, & se dit sondé à être remis en possession des droits que créaient en sa faveur des actes antérieurs au testament qu'il attaquait.

Sentence fut rendue par le juge provisoire de Maurienne, Perrin, le 31 août 1571; le testament de Michel Rapin dut être considéré comme non-avenu, puisqu'il n'en est pas fait mention dans le libellé de la sentence, & les biens délaissés par Philippe & Michel Rapin furent partagés en cinq parts, dont trois furent le partage du juge · corrier & du prieur d'Aiguebelle : les héritiers universels des sus-nommés durent se contenter des deux autres parts dont leur oncle se sit adjuger la curatelle. Une telle situation n'était pas tenable, Cécile de Doux & Jeanne du Verger, veuves d'Antoine & de Philibert de Rapin, tutrices de leurs enfants mineurs, transigèrent avec le juge-corrier bientôt après; les biens attribués à leurs enfants furent estimés sept cent soixante florins de Savoie, soit cent quarante & un écus d'or, ou pistoles d'Italie, & ces biens, consistant en cinq sétérées de prés & dix quartellées de terre, situées au territoire de Saint-Martin d'Oultre-Arc, lieux de la Combe du Ratond & des Chandelliers, dûment désignées dans l'acte, furent acquis par l'oncle des jeunes Rapin, qui s'engagea, en outre, « pour affermir la paix entre eux & les siens, à leur quitter diverses dettes contractées envers lui par leur oncle Michel & par leurs pères. » Au nombre de ces dettes figurent les trente-six écus dépensés à Turin & en divers voyages pour la libération du premier, vingt-cinq écus prêtés à feu Philibert à fon retour de Nice, seize écus prêtés à seu Antoine, comme il offre de le faire voir par ses lettres, &c.

- C. Jacques Rapin, troisième fils, est désigné au testament de son père & dans un acte de curatelle, où il figure ainsi que ses frères Pierre & Antoine, du 23 avril 1505 (1).
- D. Révérend Guillaume Rapin, quatrième fils d'Antoine, entra dans les ordres & fut protonotaire apostolique, prieur de Bernex, d'Aiguebelle & de la

⁽¹⁾ Inventaire général, n° 612 & 636. Arrêt du fénat de Savoie, énumérant les titres de nobleffe de Pierre Rapin, juge-corrier de Maurienne.

Croix, chanoine de la cathédrale de Maurienne. Le 2 avril 1547, le chapitre de Maurienne obtint un arrêt du parlement de Savoie contre divers particuliers de Jarrier, Fontcouverte & Villarembert, paroiffes du diocèfe de Saint-Jean, au sujet des cens & redevances en blés achetées par le chapitre, tandis que ses adversaires s'appuyant sur un acte passé le 11 octobre 1538, devant Cornuti, notaire, demandaient leur modification, montrant que par redevance abusive pour quarante slorins en principal, ils payaient audit chapitre deux seytiers de blé, valant alors vingt-quatre florins & deux florins argent en plus. Messire Guillaume Rapin, protonotaire apostolique, poursuivit l'affaire pour le chapitre & eut la satisfaction de voir condamner la partie adverse à payer tous les arrérages. Le même Guillaume Rapin légua au chapitre de Saint-Jean cent dix slorins « pro semel V flor. cum demidio aucacales [?] pro uno obitu & librari ad modum libre (libræ) simplicis: & percipient magistri & innocentes (ensants de chœur) & dicatur missa in majori altari (1). »

Une note curieuse qui paraît avoir été écrite au dix-septième siècle, est jointe à la mention de l'arrêt qui précède. Elle est relative aux armoiries de Messire Guillaume Rapin, impliqué dans cette affaire. En voici la copie textuelle: « cArma Rapinorum. Champ d'or écartelé en 1 & 4 à 3 pavots de gueules en 2 & 3 à coin de rapine d'argent, quia ex nobilibus Paponibus descendit, instituti suere heredes a Stephano Papone ultimo hujus stipitis. »

Les « coins de rapine » d'argent fur champ d'or constituent une faute héraldique, mais les aigles ou rapines de s'able en champ d'or sont bien les armes parlantes des Rapin : quant aux roses de gueules ou pavots qui écartèlent leurs armes, tantôt aux 1^{er} & 4^e quartiers, comme le montrent en Savoie de nombreux exemples, tantôt, comme elles sont toujours figurées en France & quelquesois en Savoie (2), aux 2^e & 3^e quartiers de l'écu, ce sont évidemment d'après le passage qui précède, des armoiries dites d'héritage, & probablement celles de la famille Papon ou Tapon (3), ancienne famille noble, autresois possessionnée à Villard-Gondran, & éteinte depuis des siècles.

⁽¹⁾ Inventaire des archives de l'évêché de Maurienne, manuscrit appartenant à M. Ernest d'Albane, de Saint-Julien de Maurienne, dont le concours intelligent autant qu'empressé, nous a plus d'une sois secondé avec sruit dans les recherches locales que nous avons dû faire à l'occasion de ce travail.

⁽²⁾ Voir aux Pièces justificatives la note III relative aux armoiries des Rapin.

⁽³⁾ Noble Antoine Papon « nobilis Anthonius Papone » avait un tombeau monumental dans la cathédrale de Maurienne, au feizième siècle, ainsi qu'en fait soi le testament de spectable An-

VII. — Pierre Rapin, né à la fin du quinzième siècle, à Valloires, fils aîné de noble Antoine Rapin, rendit, en 1536, hommage au seigneur évêque de Maurienne, & fit une donation à deux de ses fils, Antoine & Philibert, devant Michel Doze, notaire de Saint-Michel en Maurienne, en date du 26 avril 1546 (1). Il avait reçu, le 29 sévrier 1510, une permission de l'évêché pour faire dire & célébrer la messe en sa maison de la Chaudane (2). (Inventaire général, n° 636.)

Le 18 juillet 1550 « anno generalis jubilai » il fit son testament devant son parent, Antoine Rapin de la Ruaz, notaire, & mourut avant 1563, après avoir prêté serment au roi de France dans les termes suivants:

Aujourd'hui, vingt-troisième jour de febvrier mil cinq cens cinquante-deux, procédant par Monseigneur de Maugiron, cheuallier de l'ordre du Roy fire Seur, capitaine de cinquante hommes d'armes, lieutenant gfial pour led. Seur Roy en Daulphiné & Savoye, & commissaire en cette partie, s'est pnté en personne Pierre Rapin de la Chaudane en Maurienne, escuyer, lequel, sans préiudice des droits de l'Evesché de Maurienne, s'est présenté & liberallement offert de prester & faire aud. Seur Roy les soy, hommage & serment de sidélité tant pour raison de sa personne que de ses biens. Suppliant aud. Seur de Maugiron estre a ce admis & receu ce qui luy a esté par led. Seur accordé sur quoy led. Pierre Rapin en ses mains

toine Rapin, docteur ès droit, père de Philippe, juge-mage, & de Michel, baillif de Tarentaife, du 22 février 1538. (Invent. gen., n° 616.)

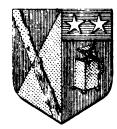
⁽¹⁾ Maintenue de noblesse devant M. de Bezons, du 21 mars 1670. (Invent. gén., nº 616 & 679.) Pièces justificatives, nº VIII.

⁽²⁾ Dans l'Inventaire manuscrit de l'évèché de Maurienne, de 1756, précédemment cité, on trouve qu'en 1486, Pierre Rapin flipulait, c'est-à-dire passait un acte en saveur de l'évêque (de flipula, tige de paille; la mise en possession d'un bien vendu avait lieu autresois par la tradition d'un sêtu de paille, d'une motte de terre, d'une plume, d'une cles). De semblables stipulations eurent lieu en 1517, 1554, 1575. Cette dernière, du 30 mai, sut dressée par M. Humbert Colombet en saveur de noble Pierre Rapin, fils de seu noble Pierre, & de noble Sallière d'Arves. La dernière reconnaissance qui y soit mentionnée est du dernière de juin 1576. On donnait le nom de reconnaissance ou rénovation, au renouvellement d'un droit ou d'un privilége. Les rentes ou redevances dues aux seigneurs, étaient fréquemment mentionnées sur ces actes. Ce Pierre, sils de noble Pierre, est évidemment noble Pierre Rapin de la Chaudane, juge-corrier. (Communiqué par M. d'Albane)

estant a genoux & mains joinctes a recogneu & recognoit led. Seur Roy pour son souverain seigneur & a promis & promet par ses soy & serment lui obéir & seruir envers & contre tous sans nul excepter & que s'il scait ou peut entendre & apperceuoir aucun qui soit mouuant contre sa personne, sang & couronne, y emptera de son pouuoir & incontinent en aduertira led. Seur Roy ou son lieutenant gnal en ced. pais, procurera son bien, euitera son dommage & generallement sera tous ce que vn bon subject & loyal vassal doibt & est tenu de saire & a cela led. Seur recoipt en signe de ce baise à la joue dextre. A la charge que dans quarante jours prochains il baillera à la Chambre des comptes dud. Seur Roy en ced. pais les adueux & dénombremens de ses biens qu'il tient en fied ou riere sied dud. Seur Roy & payera les debuoirs sy aulcungs pour raison de ce en soit deubz. Faict à Chambery en présence de Mre Claude Paschal, premier président; Pierre Fougon, seigr de Lorme; Estienne de Grollée, seigr dudit lieu; Alerend de Vaupergue, seigr de la Tour-du-Pin, & de moy, notaire & secrétaire du Roy en la chancellerie de Sauoye, soub signé,

(Inventaire général, nº 617.)

Signé: Delatour.



Pierre I Rapin de la Chaudane avait épousé, vers 1515, Guillaumaz d'Arves, de l'ancienne & noble samille des Sallière d'Arves (1), & en eut de nombreux enfants.

A. — Charles Rapin, l'aîné, était chanoine de la cathédrale en 1546, & fut mentionné en cette qualité dans le testament

de son père & dans d'autres actes (2).

⁽¹⁾ Le 5 des ides de février 1240, les nobles Sallière d'Arves firent un échange avec les évêques de Maurienne. (Archives de M. le comte Martin d'Arves. Notes pour fervir à un Nobiliaire de Savoie.) Cette ancienne famille se sond au dix-septième siècle dans celle des Martin, par le mariage de Gasparde Sallière d'Arves, fille unique & héritière de noble Pierre Sallière d'Arves, avec noble Ennemond Martin, célébré en 1604, à Saint-Jean, dans la maison des nobles Martin. Les armes des Sallière d'Arves se trouvent encastrées dans le mur d'une des galeries du cloître de Saint-Jean. Cet écusson, d'un dessin original & délicatement souillé, date du seizième siècle, il offre un blason parti au 1° tranché barré d'or & de gueules au bâton noueux (peut-être le symbole héraldique de la rivière d'Arve, en latin Arva ou Arbor), brochant en bande, au 2° de gueules à la salière antique d'or au ches cousu d'azur chargé de deux étoiles d'argent.

⁽²⁾ Contrat d'échange & permutation de biens, du 7 mars 1560, devant N..., notaire, passe

B. — Jacques, second fils de Pierre, ou peut-être le puîné d'Antoine qui va suivre, hérita de tous les titres à bénéfices de son oncle Guillaume. En 1546, simple chapellier de la cathédrale de Maurienne, il devient successivement prieur de Bernex à de Vivens, en Piémont, vicaire général de l'évêque de Maurienne, protonotaire apostolique, à ensin, grâce à la protection de la jeune duchesse de Savoie, Marguerite de France, il quitte la cour de Chambéry pour un théâtre plus vaste à plus digne de son ambition à de ses talents oratoires. Nommé aumônier de la reine Catherine de Médicis, en 1560, il obtient par deux sois, du duc Emmanuel-Philibert, les lettres-patentes de congé qui le maintiennent dans ce poste élevé, à lié encore à son pays par les bénéfices qu'il y conserve, jouissant à la cour de France du crédit que lui méritent ses talents, il peut se qualisier avec orgueil du titre pompeux d'orateur du roi, jusqu'à ce que la mort, le 23 décembre 1569, vienne briser sa brillante carrière. Voici le texte de l'une des patentes de congé accordées à Jacques de Rapin:

Copie de patentes de congé pour noble & Rª Mº Jacques Rapin, vº gñal & protonotaire apostolique & aulmosnier de la Reyne.

Emmanuel Philibert, par la grâce de Dieu, Duc de Savoye, &c. Scavoir faisons comme nous avons promis & accordé, promettons & accordons que Révérend notre très cher & bien aymé Orateur, Me Jacques Rapin, prothonotaire applicque & aulmosnier de la Royne mère du Roy très chrestien, puisse & luy soit loisible de continuer au service de lad. dame Royne sans encourir aulcune peyne a ce nonobstant les prohibitions & desseus faicles sur ce de nre part & par nre authé. En tesmoing de quoy auons ordonnné cestes soubz escriptes de nre main & scellées de nre scel, donnés en nre cité de Verseil le jour xxvij de décembre 1560.

Signé: Emmanuel Philibert.

Contresigné : De Rosan.

Scellées des sceaulx ducaux. (Inventaire général, nº 617.)

entre nobles révérends Charles, Jacques, chanoines de la cathédrale de Maurienne; Jean-Jacques, Antoine, Pierre & Philibert Rapin, écuyers, enfants de noble Pierre Rapin, d'une part, & nobles Philippe de Rapin, docteur ès-droits, juge-mage de Tarentaife, Michel, fon frère, au fervice, tous deux fils d'Antoine Rapin, d'autre part; relatif à un échange de biens fitués au Villard fur Villard-Gondran, contre une pièce de vigne au Rodour. Les parties étant tous & respectivement neveux de révérend Messire Guillaume Rapin, chanoine de la cathédrale de Maurienne, protonotaire apostolique & prieur de Bernex, frère desdits Pierre & Antoine Rapin, auteurs des parties. — Cl. Fr. Rapin, Observations généalogiques, &c., coté n° 2. — Archives d'Arves, voir plus haut, p. v.

- C. Jean-Jacques Rapin, « chapellier » de la cathédrale de Maurienne, en 1546, prieur ou official d'Aiguebelle, en 1571, figure dans divers contrats ou testaments de 1546 à 1571, mais n'a point laissé d'autres traces (1).
- D. Antoine Rapin suivit la carrière des armes; ayant embrassé les principes de la religion résormée ainsi que son jeune frère Philibert & son cousin Michel de Rapin, bailli de Tarentaise, il vint en France avec son frère sous le règne de François ler, alors que ce prince avait étendu son sceptre sur la Savoie. Né à Valloires, dans les premières années du seizième siècle, Antoine Rapin (2) eut une brillante carrière militaire & sut honoré de la confiance & de l'estime des premiers seigneurs du royaume. Pendant les guerres de religion qui ensanglantèrent la France de 1561 à 1570, il combattit vaillamment dans les rangs résormés à la tête de sa compagnie. Gouverneur de Montpellier, en 1562, il sut maintenir dans cette ville une sévère discipline, & on lui consia la garde du baron des Adrets, lorsque le célèbre partisan, devenu l'objet de la mésiance de ses anciens coreligionnaires, paya de sa liberté la terreur qu'il leur inspirait. Rapin contribua par sa valeur au succès du brillant combat de Saint-Gilles, en septembre 1562. Son
- (1) Il existe une transaction en latin, passée entre noble Rapin de Valloires & noble François Falconis, de la cité de Maurienne, relative à une insulte faite par ledit Falconis à noble & révérend Jean-François Rapin, prêtre bénésicier, & Jean Rapin, tous deux fils de noble Pierre, devant Cornuti, notaire, du 7 mai 1536. (Cl. Fr. Rapin. Observations généalogiques, &c., n° 3.) Permi les actes nombreux qui désignent les ensants de Pierre Rapin de la Chaudane, aucun ne sait mention des frères Jean-François & Jean Rapin qui sont probablement ensants d'un frère ou d'un cousin de Pierre Rapin de la Chaudane.
- (2) Il est constamment désigné, dans les actes qui le concernent, sous le nom du sieur de Rappin. Il en est de même de son frère Philibert & de son neveu Pierre, sils de ce dernier. Dans les titres les plus anciens, relatifs aux Rapin de Savoie, le nom de samille est toujours écrit par un seul p & sans particule. Cette orthographe primitive ne sut remise en usage dans la famille de l'historien qu'à partir de l'historien lui-même qui signait Thoyras-Rapin. Son père signait : Thoyras-Rappin, son sère signait : de Rappin, & le cadet : Lasare de Rapin. Le redoublement des consonnes est fréquent aux seizième & dix-septième siècles. On trouve le nom de Pélisson écrit : Pellisson & Pelisson. La première orthographe prévalut : on trouva plus poli, dans le doute, d'allonger le nom des gens que de le raccourcir. On n'y attachait alors pas plus d'importance qu'à la particule dont on gratissait M. de Voiture, M. de Molière, M. de Corneille, sort nobles par le talent, sans doute, mais qui ne devaient au hasard de la naissance aucune partie de la considération dont ils jouissaint à la Cour. L'orthographe du nom de Pélisson que nous avons suivie dans tout le cours de cet ouvrage, est consorme à celle des actes originaux classés dans l'Inventaire général, ne 660, 682 & 683.

nom est fréquement cité avec ceux de ces sameux vicomtes que l'on appelait les petits rois de Montauban, Bruniquel, Gourdon, Paulin; & lors de la pre mière guerre de religion (1562-1570), Rapin sut à trois reprises gouverneur de Montauban (en 1567 & 1570), avec autorité sur les villes voisines de Caussade & de Réalmont. Il était entré au service de France en 1536, ainsi que le font voir des lettres-patentes du 22 octobre 1561, scellées du grand sceau, accordées à Gilbert du Verger « portant permission de porter épée, dagues & autres armes que les gentilshommes ont accoutumé de porter, en considération des services qu'avoit rendus pendant vingt-cinq ans au fait des guerres, noble Antoine Rappin, beaupère dudit Verger (1). »

Le 6 janvier 1568, Rapin, qui avait rejoint avec les chefs huguenots du Dauphiné les troupes qui allaient groffir l'armée de Condé, se trouvait à la bataille de Gannat. Il combattit avec courage à l'avant-garde de la petite armée qui, paffant au travers des rangs abattus de ses ennemis dispersés, des montagnes du Dauphiné aux plaines de l'Anjou, traversa la France au cœur de l'hiver à travers mille dangers, à accomplit en quelques jours une marche restée célèbre dans les fastes de nos guerres civiles.

Rappelé par ses chess dans le Midi, Antoine de Rapin sut nommé gouverneur de Montauban en remplacement de Montbartier, & reçut des princes des lettrespatentes pour y faire battre monnaie « sous le coing & armoirie du Roy. » Le même jour, d'autres lettres-patentes lui surent octroyées dont voici la teneur (2):

Sur la Requeste présentée au Conseil par le sieur de Rappin, gouverneur de ceste ville de Montauban soubz l'authorité du Roy & commandement de Monseigneur le prince de Condé, lieutenant général de Sa Majesté, le Conseil ayant esgard a lad. Requeste & aux bons, sidèles & longs services exposez par led. sieur de Rappin aux affaires de la guerre tant en lad. charge de gouverneur que auparavant durant les troubles précédanz A ordonné & ordonne suyvant le second poinct contenu en la dispositive de lad. Requeste que la dixiesme portion des buttins qui se feront par cy aprez luy appartiendra. Comme sera aussi des austres faicts depuis le commencement de ces troubles qui sut au commencement du moys de septembre dernier consistans tant en ransons de prisonniers qui ont esté ou seront faicts depuis led. temps que en autre sorte ou nature de buttins (autres toutefoys

⁽¹⁾ Inventaire general, nº 665.

⁽²⁾ Idem, nº 624.

que les bledz & vins ja portez au magasin de ceste ville). De quoy led. sieur de Rappin s'est contenté. Faict aud. Conseil le quatorzième de décembre mil cinq cens soixante huict.

F. PREVOST.

Quelques jours après, le gouverneur de Montauban délivrait à une dame d'une noble famille de Guyenne le paffeport suivant (1):

A tous capitaines, soldats & autres qui sont de la religion ressormée portant les armes pour le service de Dieu & du Roy, salut. Nous vous prions de laysser passer par chascung de vos pouvoirs & detroicts [?] Mademoyselle de Bieule avec tout son train sans luy faire ou donner aulcung empeschement ou deturber. Ains au contraire luy donner ayde secours & saveur si besoing est.

Donné à Montauban, ce xvi décembre 1568.

RAPPIN.

De mandement de mond. feigneur.

DE VIÇOSE.

Et six semaines après, le certificat que voici, qui a sa valeur en ce qu'il montre que c'était bien Antoine de Rapin qui fut gouverneur de Montauban, & non son srère Philibert, comme l'ont répété à tort la plupart des historiens (2):

Nous Antoine de Rappin, escuyer gruyer [?] & gouverneur en la ville de Montauban, certifions que Jehan de Tanus, bourgeois de Montauban, a payé l'entiere ranson de Pierre Faugié, habitant de Tholoze & icelle baillée es mains des receveurs qui a ces fins ont esté establys. Faict ce ixe février mil Vo LXIX.

RAPPIN

Remplacé à la fin du même mois par le vicomte de Montclar, à cause de troubles graves qui s'étaient élevés dans la ville à l'occasion de contributions dont il avait dû frapper ses habitants pour subvenir aux nécessités de la guerre, Rapin se retira à Castres. Il reçut plusieurs lettres des princes de Navarre & de Condé, de l'amiral de Coligny, qui témoignent de la consiance & de l'estime dans lesquelles ces grands personnages tenaient le capitaine huguenot.

Rappelé par Montgommery au gouvernement de Montauban dans le courant de juillet, Rapin continua à faire régner au sein de cette population remuante & in-

⁽¹⁾ Inventaire général, nº 637.

⁽²⁾ Idem, nº 613. — Voir Le Bret, Hift. de Montauban, éd. de 1841, & plus loin, p. xxiij.

docile une févère discipline. Les princes lui confièrent, par lettres-patentes datées du Port Saint-Mary, le 26 décembre 1569 (1), le soin de lever les tailles dans son gouvernement pour l'entretien de l'armée. En 1570, à au mois de sévrier, il était encore gouvernent de Montauban, comme le témoignent les pièces d'une procédure dirigée par lui en cette qualité, relative à la reconstruction des murailles de la ville de Caussade (2). Il mourut bientôt après, en 1571.

Antoine de Rapin avait époufé avant le 6 juin 1556 (date du mariage de fon frère Philibert avec la fille de fa femme, Jeanne du Verger), Cécile de Donx, fille

de Jean de Doux, seigneur d'Ondes & de Mauvers, veuve de noble Raimond du Verger, dont elle avait eu deux enfants, Jeanne & Gilbert du Verger. Les familles de Doux & du Verger comptaient « parmi les plus anciennes de Toulouse, il y a eu des évêques & des conseillers au Parlement de ces deux familles, dès l'établissement de cette célèbre compagnie » dans la capitale du Languedoc (3).

Un fils unique, nommé Pierre, naquit de cette union. Pierre de Rapin était en 1568 page du prince de Condé (4). Sans doute il porta les armes, & peut-être un brevet de capitaine de cavalerie lui fut-il accordé; mais il ne se maria pas, & habitant tantôt Grenade, tantôt Montauban, il testa dans cette dernière ville, le 28 septembre 1580, devant Scieuran, notaire, déjà atteint de la maladie qui le mit prématurément au tombeau. (Invent. gén., nº 638.)

- E. Pierre II Rapin, tige de la branche demeurée en Savoie, éteinte au commencement de ce fiècle, à Saint-Jean de Maurienne, qui fuivra.
- F. Marguerite Rapin, femme de noble Jean Rambaud, de la Planoville en Valloires (5).
 - (1) Voy. Pieces juftificatives, nº VI.
 - (2) Inventaire general, nº 626.
- (3) Idem, n° 678. Elles fournirent auffi des capitouls de Touloufe aux quatorzième, quinzième & feizième fuecles
 - (4) Idem, nº 625. Testament de Michel de Rapin.
- (5) Inventure général, n° 615. La fami le Rambaud était, après celle des Rapin, la plus ancienne de Valloires. Elle a fourni pluficurs hommes diffungués. Parmi eux on cite le chevalier Rambaud de Tarfac, capitaine au régiment de Royal-marine, qui vivait à la fin du fiècle dernier & s'illustra par fon courage. Les armes de cette famille, aujourd'hui éteinte, font : d'azur au lion couronné d'or, tenant entre ses pattes dextre & senestre un bâton noueux au naturel, posé en pal.

- G. Barthélemie Rapin, mariée à noble Claude-Louis de Collo, de Valloires, comme on le voit par un « contrat de réachapt des biens de la Planoville en Valloires » fait par noble & spectable Pierre Rapin, juge-corrier, de demoisselle Barthélemie de Rapin, sa sœur, veuve de noble Louis de Collo, du 14 mai 1574, devant Lasontaine, notaire. (Cl. Fr. Rapin, Observations généalogiques..., n° 4.)
- H. Jeanne Rapin, mariée à N., désignée avec ses sœurs au testament de leur père, du 26 avril 1546.
- 1. Philibert Rapin, le cadet des fils de Pierre Rapin & de Guillaumaz d'Arves, qui fuivra, fut la fouche de la branche française de la famille de Rapin, dont les divers rameaux, Rapin de Mauvers, Rapin de Rabeau & Rapin de Thoyras se séparèrent à la Révocation; les deux premiers restant en France, le dernier se fixant en Hollande, puis en Prusse.

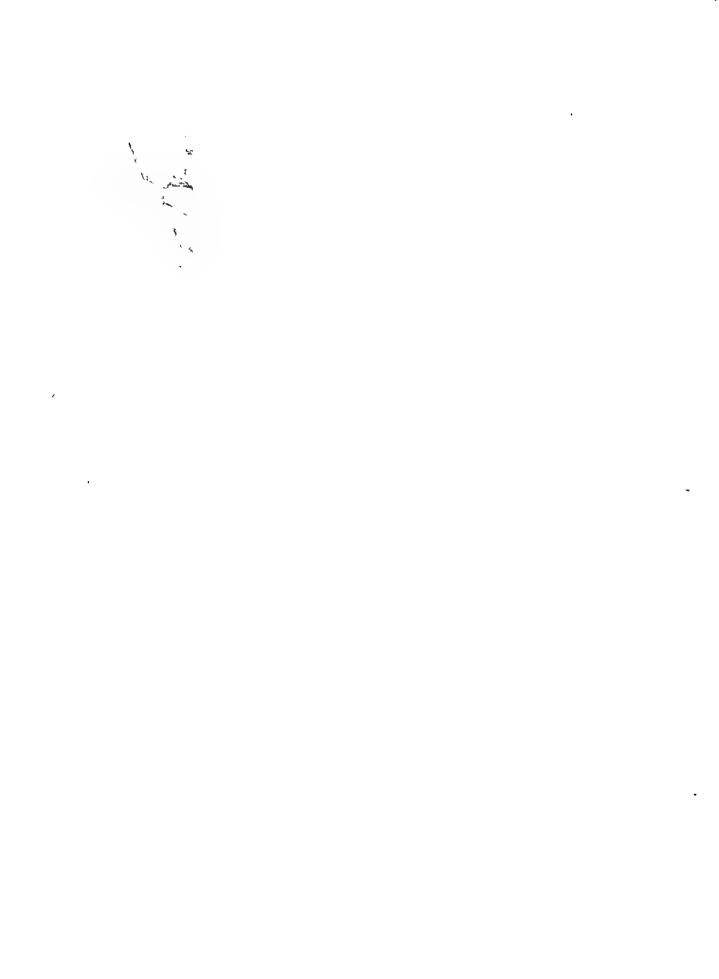
BRANCHE DE SAVOIE

VIII. — Noble & spectable Pierre Rapin de la Chaudane en Valloires, corrier & juge commun de l'évêché de Maurienne, mérite une mention à part parmi les membres les plus influents & les plus considérables de la famille des Rapin. Les lettres de constitution de sa charge de corrier « données en resectoire » par les chanoines de Maurienne « sede vacante » (Jérôme, cardinal-évêque de Maurienne, était mort, & son successeur, Brandolerius de Frottis, de Ferrare, n'était pas encore nommé), sont en date du 18 décembre 1559, & le 17 d'août précédent, le comte de Challant, intendant de la Maurienne pour le duc de Savoie, l'avait déjà établi & nommé dans ces importantes sonctions qui le saisaient le premier magistrat de sa province (1). Le 12 juin 1553, il avait acquis de Philibert, son plus jeune srère, devant Me Jean-Francois Duport, notaire, une sétérée de pré en Valloires; le 6 octobre de la même année, il fait une nouvelle acquisition, & en 1562, il stipule des recon-

⁽¹⁾ Inventaire des archives de la cathédrale de Maurienne, mss appartenant a M. D'Albane René de Chalant, marefchal & gouverneur de Savoie, en fuite du pouvoir qu'il avait reçu du duc Emmanuel Philibert, rétablit, le 12 août de l'année 1559, la justice souveraine de Chambery sous le nom de Sénat de Savoie. 2 (Guichenon, Histoire de la Maison royale de Savoie, 1560, in-sol)

•

•



• -•

naissances de fiefs pour les seigneurs de Saint-Michel. En 1563 & le 18 avril, devant Jean Trochon, notaire, il acquiert la moitié du fief de la Chaudane des enfants Giraud & Taravel, autorisés par leurs pères respectifs, qui avaient probablement hérité de cette part du patrimoine séodal des Rapin (1), du chef d'une fille de cette maison, peut-être issue de Jacques Rapin, fils de Claude & srère d'Antoine Rapin, aïeul du juge-corrier. (Observations généalogiques, &c. Cl.-Fr. Rapin, n° 1).

Ce dernier rendit hommage au duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, en sa qualité de corrier & en celle de juge commun, c'est-à-dire exerçant à la fois pour l'évêque & pour le comte (le duc de Savoie, comte de Maurienne), le 22 février 1563, dans l'assemblée des Etats de la noblesse de Savoie, réunie dans la grande salle du château de Chambéry.

...... En préfence des feigneurs ambaffadeurs de la feigneurie de Venife; de Monfeigneur le duc de Ferrare, de nobles messires Jean, comte de la Chambre; Sébastien de Montbel, comte d'Entremonts, chevalier de l'ordre de Savoie; François de la Balme, comte de Montrevel, gouverneur de Bresse; Pierre Maillard, chevalier, seigneur du Bochet, baron de Chenory, gouverneur de Savoie; Catherin Pobel, seigneur d'Ameros [?], & du Mollard, premier président au sénat de Savoie; Louis De Dino [?], seigneur de Montsort, président en la Chambre des comptes, tous conseillers d'Estat de Son Altesse, de Prospere de Genève, gentilhomme ordinaire de la chambre & capitaine des gardes-du-corps de Son Altesse

⁽¹⁾ Les ruines informes du château de la Chaudane fe voient encore fur la pente d'un coteau en face de la chapelle de Sainte-Thècle, de l'autre côté du chemin qui conduit aux Villards. Les vestiges de cette antique demeure étaient beaucoup plus considérables il y a quelques années; depuis la cession du fief de la Chaudane à la commune de Valloires, en 1768, les habitants du pays bâtirent leurs maisons des débris de l'ancien manoir, & les ronces & les arbustes poussent fur les énormes pans de murailles qui ont, jusqu'à présent, résisté aux déprédations des paysans du voisinage. On a trouvé, au printemps de 1862, en labourant le champ qui les entoure, une large pierre tombale marquée d'une croix recouvrant quelques ofsements desséchés. Des souilles mieux dirigées amèneraient peut-ètre quelque découverte intéressants.

La gravure jointe à ce travail offre l'aipect actuel des ruines du château de la Chaudane. A gauche, on voit la chapelle de Sainte-Thècle, &, dans le lointain, le col du Galibier. Au fond, & au pied du rocher Saint-Pierre, est le village de Place, le plus important de Valloires. Celui de la Ruaz est caché par le rocher que couronnent les ruines d'un château-fort.

le duc; des contes de Saint-Georges, du marquis de Montferrat, lieutenant du grand escuyer d'escurie & de plusieurs autres seigneurs, contes, barons & notables gardes du corps & seigneurs en grande afsemblée tant de ça que dela les monts, témoings à ce présents & afsistants (1).

Noble Pierre Rapin, corrier de Saint-Jean de Maurienne, « fatissaisant à l'ordonnance de Son Altesse », sit tenir à la Chambre des comptes de Savoie le dénombrement sommaire des fiess nobles qu'il possédait au pays de Maurienne, acte lui sur donné du dépôt de ce « rolle d'ung seuillet par luy signé » par le grefsier de ladite Chambre à Chambéry, le 28 août 1563. Cinq ans après le duc Emmanuel-Philibert consia à Pierre Rapin la charge de commissaire aux vivres par un ordre ainsi conçu :

Emmanuel Philibert, par la grâce de Dieu duc de Savoie, prince de Piedmont, &c. Ayant député pour commissaire sur la Maurienne pour sournir au faict des munitions & victuailles pour la cavallerie qu'enuoyons en France au service de Sa Ma²⁶ très chrestienne ñre cher bien aymé & feal juge commung & corrier dud. Maurienne noble Pierre Rapin & veuillantz (comme est conuenable) que au faict de sadre charge, il soit de tous respecté & obey, Nous mandons & ordonnons à tous les seigre coronels cappnes & aultres officiers & soldatz de lad. cavallerie qu'ils ayent à le respecter & obéir à ses commandements aux choses concernant sad. charge comme aux nres propres, car tel est nre vouloir. Donné à Thurin, le septiesme jour de janvier mil cinq centz soixante huict.

Signé: Emmanuel Philibert.
Scellé des sceaulx ducaulx (2).

En 1571, il passa un contrat avec ses frères, nobles Jacques & Jean-Jacques Rapin (3). La même année, une sentence du juge de Saint-Jean de Maurienne, rendue le 31 août, régla les dissérents qui s'étaient élevés entre noble Pierre Rapin & les ensants mâles de seus nobles Antoine &

⁽¹⁾ Inventaire général, nºº 617 & 6; liaffe B.

⁽²⁾ Idem, nº 617 & 8; liaffe B.

⁽³⁾ Idem, nº 628.

Philibert de Rapin, héritiers de leur cousin Michel. Leur part d'héritage consistant en terres & prés valant sept cents slorins de Savoie, sut rachetée par le juge corrier, & la branche française des Rapin ne posséda plus un pouce de terre dans la patrie qu'elle avait abandonnée. Il est à croire que le désir de séparer leurs intérêts d'avec ceux de leur oncle, dont la ferveur catholique allait quelquesois jusqu'au fanatisme, dut les aider à prendre leur parti d'une expatriation désormais consommée.

Par un arrêt, en date du 16 décembre 1577, prononcé en faveur de noble Pierre Rapin, juge-corrier de Maurienne, le souverain sénat de Savoie releva la maison de Rapin « de toute supposition de roture » & la maintint » es-priviléges de noblesse (1). »

La renommée de zèle & d'intégrité que Pierre Rapin s'était acquise dans l'exercice de ses pénibles sonctions de corrier, eut de son vivant même la sanction de la poésie, si l'on peut appeler de ce nom les vers affez barbares que Jacques Peletier du Mans consacre à sa gloire dans son poëme de La Savoye (2), dédié à très illustre princesse Marguerite de France, duchesse de Savoie & de Berry.

Rapin, courier, que vit naître Valoire Reçoit & donne à Maurienne gloire : Il fait les monts & leurs conditions Les honorant par ses commissions.

⁽¹⁾ Inventaire général, n° 636. — Cet arrêt contient la mention d'un grand nombre d'actes importants pour établir la filiation de cette famille, de 1505 à 1576, dont quelques-uns ne font connus que par leur énonciation dans cette pièce. Voir aux Pièces justificatives, note V.

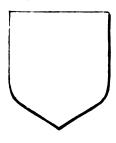
⁽a) Imprimé à Annecy, en 1572, Chez J. Bertrand. Cet ouvrage curieux & incorrect, dans lequel l'auteur décrit la Savoie pittoresque & politique de son temps, était dédié à cette duchesse de Savoie, fille de François I", à laquelle le protonotaire Jacques Rapin dut sa haute position à la cour de France. Le poème de la Savoie a été réimprimé dans le premier volume des Publications de lu Société savoisienne d'histoire & d'archéologie. Ce Peletier « esprit divers & changeant », comme l'appelle Sainte-Marthe, né au Mans, en 1517, était le fils d'un syndic de cette ville. Il eut une carrière singulièrement agitée, pendant, laquelle il ne cessa de produire les œuvres les plus disperates. Secrétaire de René du Bellay, vers 1540, principal du collège de Bayeux, il prononce, en

xxviij

Pierre Rapin de la Chaudane mourut en 1579, il fut enterré dans le cloître de Saint-Jean, & sa pierre sépulcrale jadis encastrée dans le mur claustral, au-dessus de la place où reposait sa dépouille, porte cette inscription qu'il avait composée lui-même:

Ibi jacet nobilis dominus Petrus Rapini de Choudana Valovii, hujus civitatis & terræ communis correarius & judex, qui viam universæ carnis humanæ ingressus est die octava novembris anno 1579.

Cette pierre, aujourd'hui en la possession de M. le comte Martin d'Arves, porte au dessus de l'inscription prosondément gravée, un écusson où se voient en relief les aigles & les roses qui constituent les armes des Rapin. (Voir la gravure placée en cul de lampe, p. l.)



Il ne paraît pas que sa veuve, Antoinette Bertrand, sour de noble François Bertrand, qu'il avait épousée devant Collombet, notaire, le 3 octobre 1563, appartint à la grande samille des Bertrand, seigneurs de Saint-Jeoire & de la Pérouse, illustrée par Jean de Bertrand, archevêque de Tarentaise, en 1297, & président des Etats de Savoie tenus à Chambéry en

1547, l'oraifon funèbre de Henry VIII, roi d'Angleterre; bientôt il quitte ces fonctions honorables & s'établit chez l'imprimeur Vascosan, où il élabore des projets de réformation de l'orthographe. Plus tard on le retrouve à Poitiers, où il étudie la médecine, à Bordeaux, à Béziers, à Lyon, où il fait imprimer plusieurs ouvrages, entre autres: l'Art poétique d'Horace, traduit en françois, & l'Art poétique françois, tous deux en 1555; un Traité d'algèbre, en 1544, & son plus important ouvrage de mathématiques, In Euclidis elementa geometria demonstratiorum, lib. VI, 1557, in-fol., qui eut trois éditions. De Lyon il va à Rome, de Rome revient à Paris, les guerres civiles l'effrayent; il quitte sa patrie & va passer quelque temps à Annecy en Savoie, où il compose le poème devenu fort rare, auquel se rapporte cette note sur son auteur, puis il rentre au Mans, en qualité de principal du collège, & meurt à Paris, en 1582, laissant la réputation d'un esprit délié, plein d'imagination & de seu; il a le vers vis & facile comme poète, mais son style est souvent dur & heurté. Son neveu, Julien Peletier, l'un des plus sougueux prédicateurs de la Ligue, su texécuté en effigie en place de Grève l'an 1595. — Horser & F. Didot, Nour. Biographie générale, article Peletier. Grillet, Diâ. hist. de la Savoie., t. 1, p. 278.

1329. Antoinette Bertrand donna au corrier Rapin de nombreux enfants & se remaria avant 1582 avec noble Gabriel de Lathoud, tuteur de ses ensants (1), plus tard juge temporel de l'évêché. En 1589, le connétable de Lesdiguières menaçait la Savoie : les désilés de la Maurienne, à la voix de l'évêque, Pierre de Lambert, se remplirent de valeureux désenseurs, la garde des passages de Valloires sut consiée aux premières familles de la vallée, aux Rapin & aux Rambaud. Voici le fragment de l'ordonnance de Mgr de Lambert qui se rapporte à cet épisode de l'histoire militaire de Valloires :

Et pour la garde du paffaige de Valloyre & Valmeinier contre la montagne du Gallabyé, tirant à Bryançon, y avons estably seigneur Lathoud, juge temporel de l'éveschié sesant pour les nobles Rapin, pupils, & noble Pierre Rambaud, avec l'afsistance du jeune Favre dit Barque pour commander auxdits passaiges & y conduire plus grand nombre de gens au besoing (2).

Etait-ce là un service gratuit, une désense des marches séodales, une protection due au vassal par le suzerain? On serait tenté de le croire. Toutesois quelques années plus tard, en 1628, quand la guerre éclata de nouveau en Italie, les passages de la Maurienne surent de nouveau gardés, mais à beaux deniers comptants, car noble Ennemond Martin réclama dans une supplique adressée au duc de Savoie-Carignan, gouverneur de Savoie pour son frère Victor-Amédée Ier, la somme de cinq cent vingt-un florins, montant de la somme qui lui était due « pour avoir vaqué du 18 au 30 juin 1628, pour le service de Son Altesse, avec sa

⁽¹⁾ Noble Pierre, fils de feu noble Pierre Rapin, vendit par contrat passé le 11 juillet 1582, devant Louis Fontaine, notaire, à noble & spectable Gabriel de Lathoud, tuteur des ensants de seu noble Pierre Rapin, juge-corrier, une pièce de pré devant la tour du Villard, à Villard-Gondran, laquelle pièce était indivise entre les les ensants de Rapin & les ensants de seu noble Jean-Pierre Rapin, son sère. (Cl. Fr. Rapin, Observations généalogiques, &c., n° 8.) — Le 8 novembre 1589, devant le même notaire, il sut procédé au partage d'une pièce de pré à Villard-Gondran, entre les ensants du juge-corrier & ceux de N. Jean-Pierre Rapin.

⁽²⁾ L'abbé Truchet, Notice sur Valloires. - Angley, Hist. du dioc. de Maurienne, p. 314.

compagnie, rière Valloires pour la garde des advenues & commander les fortifications y désignées. » (Archives d'ostrues.)

Gabriel de Lathoud fit encore, en qualité de tuteur des enfants du feu juge-corrier Rapin & pour le compte de ses pupilles, de nouvelles acquisitions de Me Pierre Rapin, notaire. Ce Pierre Rapin était fils de seu Pierre Rapin de Villard-Gondran, & frère de noble Jean-Pierre Rapin dont il a déjà été question ci-dessus. Pierre Rapin de la Chaudane, juge-corrier, eut d'Antoinette Bertrand (qui testa le 23 août 1613) quatre fils & trois filles (1).

- A. Guillaume, qui fuit à continua la descendance. Il sut, avec ses frères, héritier universel des biens de leur père qui testa devant Fontaine, notaire, le jour même de sa mort (8 novembre 1579), en substituant la moitié de ses biens à son srère Jean-Jacques Rapin, chanoine de Maurienne, à après lui à ses filles, à après elles aux ensants d'Antoine à de Philibert de Rapin, passés en France.
- B. Jacques, qui suivra, dont la postérité s'éteignit dans les familles de Comnène & Bertrand.
- C. Pompée, mort en 1612, fans postérité, testa le 8 juin 1603, devant Collombet & Paraz, notaires. Il laissa ses biens in capita & non in stirpe, aux enfants de ses deux frères Guillaume & Jacques. (Transactions des 20 mars & 18 octobre 1613, au sujet de ce testament sécond en dissicultés. cArch. d'Arves, & Cl. Fr. Rapin, Observ. généalogiques, &c., nº 10.) Par cet acte, Pompée Rapin ordonne que son corps soit enseveli au tombeau de son père, le juge-corrier, dans les cloîtres de la cathédrale de Maurienne, & sait divers legs à ses sœurs & ensants d'icelles, laissant à sa mère la jouissance & l'ususruit des biens qu'il possède à Villard-Gondran (2).

⁽¹⁾ Testament de demoiselle Antoinette Bertrand, veuve en premières noces de noble Pierre Rapin, du 23 août 1613, Novel, notaire. (Cl. Fr. Rapin, Observations généal., &c., n° 8.) — Testament de demoiselle Marguerite Rapin, du 1" octobre 1607, Arnaud, notaire. (Idem, n° 9.)

⁽a) Les deux frères du défunt, Guillaume & Jacques, dont les enfants nés ou à naître avaient été infititués héritiers univerfels par leur oncle Pompée, se partagèrent les objets délaissés par le défunt, qui avaient servi à son usage personnel. La note suivante, relative à ce partage, est affez curieuse pour trouver place ici. La voici telle qu'elle sut rédigée par Jacques Rapin:

Note de ce qu'avons partagé mon frère & moi qui était dans trois cofres d'un membre de la maifon appelé la Chambre [la Chaudane?]

- D. Pierre, mort jeune en 1601.
- E. Anne, l'aînée de la famille, épousa Nicolas Favre, dit le capitaine La Barque, commandant du château de Saint-Michel, qui défendit le passage du Gallibier avec Gabriel de Lathoud & Pierre Rambaud, en 1589; deux enfants naquirent de cette union: Pierre & Antoina Favre; cette dernière épousa noble Pierre des Côtes.
- F. & G. -- Françoise, morte jeune, & Marguerite, qui testa en 1607, non mariées.
 - « Ce la part de N. Guillaume Rapin, mon frère :
 - « 1° Un bibertin [?] d'armoiries rayé en fond blanc & vert.
- « *Item*, un chapeau tout neuf noir doublé d'armoifin [?] avec fon bonnet de velour qui n'avoit jamais efté porté qu'une fois, estimé fl. 10.
 - « Item, trois linceuils mi-ufés.
 - « Item, dix rabats de fort belle toile entre lesquels il y en avoit un qui coutoit fl. 4.
 - « Item, quatre mouchoirs très beaux de toile de Holande tout neufs & un plus groffier.
 - « Item, fon épée ceinturon & gland valant toujours le tout au moins fl. 20.
 - . Item, cinq orbinettes [?] fort belles & néanmoins deux ayant un petit trou.
 - « Item, escarsons [galoches] chaussons & chausses de toile déjà usés & rompus en partie.
- « Item, deux pourpoints découpés, l'un de peau entrecoupé de cordons & l'autre de feutaine gris auffy découpé avec facon, estimé d'estimation d'entre frères: celui de feutaine fl. 14, celui de peau fl. 10, plus une rapille [morceau d'étoffe] de même estimée à fl. 14.
 - Item, trois culiers d'argent, deux desquels ayant nos armoiries.
 - « Item, deux beaux barretins [?] de toile très fine d'Holande, avec des pointes.
 - « Item, cinq chemises que de lin que de belle toile.
 - Item, un bas de fleuret en des endroits rapetaffé.

[Signé fur l'original :] « GUILLAUME RAPIN, JACQUES RAPIN. »

- Lot de noble Jacques :
- « Un miroir, une archebuse à mèche, trois linceuils, neuf rabats, trois mouchoirs, une selle de cheval, cinq serviettes, escarsons, chaussons & chausses, bas de toile de peu de valeur, trois culiers d'argent, deux beaux barretins de toile fine de Holande, avec leurs sept chemises pour le sussit lot, plus un autre.

[Signé fur l'original :] « GUILLAUME RAPIN, JACQUES RAPIN. »

Il est encore revenu au lot de Guillaume « fix assiettes pesant fix livres moins un quart, cinq plats d'éteint pesant cinq livres, — une sallière, — un pot & une pichette pesant cinq livres & deux onces, plus une belle grande oulle [marmite] contenant environ douze écuelles & pesant sept livres & quart, plus une bassine de leton ou sont dépeints Adam & Eve, — plus une écuelle d'éteint, plus quatre mautils [?], plus un plat d'éteint pesant deux livres, plus une chausette & une poèche. » (Archives d'Arves.)

Le 29 juin 1595, les enfants du jugé-corrier firent un partage des biens de leur père, devant N..., notaire, auquel prit part leur mère, qui eut pour ses droits dotaux la maison dite de Pontcharraz, avec grange, collombiers, &c., le tout situé à la Cité.

Noble Guillaume Rapin prit la maison de la Chaudane, avec le fies & directe de Valloires.

Noble Jacques Rapin, avocat, prit la maison & tour de Tybière, située au haut de la rue de Bonrieux, à Saint-Jean, avec diverses pièces de prés, terres & vignes au territoire de Saint-Jean.

Noble Pompée Rapin eut les maisons & prés sis aux territoires de Villard-Gondran & au Villard-Dessus, plus la rente de la maison de Tybière.

Noble Pierre Rapin eut les maisons, vignes & terres situées entre le pont de l'Arvan & Villard-Gondran.

Malgré cette énumération de terres & de fiefs qui montre que le jugecorrier avait réuni dans ses mains les terres ayant appartenu aux diverses branches de sa samille, tant à Valloires qu'à Saint-Jean & à Villard-Gondran, ses enfants n'étaient pas bien riches, car lors de la convocation de l'arrière-ban de la noblesse, en 1593, ils eurent grand'peine à équiper à eux quatre un cheval & son cavalier armé d'une arquebuse. L'acte qui en fait soi est d'une teneur assez particulière pour mériter d'être reproduit.

Pardevant nous Guillaume François de Chabod, Sr du Jacob & de la Dragonière, conseiller d'Estat, chambelland de S. A., chevallier en Senat, gouverneur des chāu & ville de Montmeillan, grand-maître de l'artillerie & commendant génerallement pour S. A. de ça les monts, en l'absence de Monsieur le marquis-de Tressort, & Jean François Berliet [?], Sr de Chiloup & de la Roche, baron du Bourget, conseiller d'Estat de S. A. Rile & premier président des comptes de Savoye, s'est présenté Jean-Baptiste Bruand, faisant pour les ensants de seu noble Pierre Rapin, lequel, suivant l'Edict de la convoation de la noblesse, offre se rendre pour les dans huict jours, n'ayant moyen pour le bas aage desdits ensans & leur pauvretié se rendre plutôt ny avoir meilleur équipage, de quoy luy avons sait

dresser le présent acte par notre gressier pour servir auxd. Rapin comme de raison. A Chambéry, le dixneufviesme aoust mil cinq cent nonante trois.

Par commendeman de mesd. seig", signé: MALET.

(Et plus bas, le sceau de Savoie.) (Inventaire général, nº 617 & 10, liasse B.)

IX. — Noble Guillaume Rapin avait hérité de son père le fief patrimonial de la Chaudane. L'année de sa mise en possession & malgré son jeune âge (1), il sut nommé syndic de la noblesse de Maurienne, en 1595, & procéda à l'élection du syndic pour l'année suivante, ainsi qu'il résulte du titre suivant:

L'an mil cinq cens nonante six & le troisième jour du mols de janvier suivant la requeste pntée a Mons^r & M° François Gaspard Canal docteur es-droits lieutenant du seigr corrier & juge commun de la Cité & ressort Saint-Jean de Maurne Ce jourdhuy a la part de noble Guillaume Rapin scindicq moderne de la noblesse de la pnte Cité tendant aux fins estre enjoinct a Messieurs de la noblesse d'icelle Cité s'affembler a la mayfon de Madame Lathoud mère d'icelluy suppléant a onze heures attendant midy demain jeudi quatriesme de ce mois a peine de cent liures pour faire élection de scindicq de ladite noblesse cy après incéré par teneur. Je Jean Meillaud Notre ducal de ladicte Cité de Maurienne a la requeste dud, noble Rapin & en vertu de la commission a moy donnée par ladite requeste atteste m'être adressé aux personnes de nobles Jacques Ducol, Pierre Marie Burdin, Jean Amé Dumollar, Amé des Costes, Michel Truchet, Gasbamol de la Balme, Balthazard Baptendier, Philibert de Chabert, Pierre des Costes & Jean François des Costes auquel ay figniffié le contenu en ladte requeste.... femblable fignification a été par moy faicte a noble Michel Truchet, Jean François d'Humbert, juge mage de Maurienne, Balthazard Baptendier, Jacques Ducol, Guillaume des Costes fils à feu noble Boniface, Jean François des Costes, Julies des Costes & Amé des Costes... Lesquels Jacques Ducol & Amé des Costes ont déclaré qu'a cause de certains mandats du feigr & comte Martinengue pour le faich du passage des gens de guerre se retirants ils ne se peuvent pnter attendu qu'il leur convienct vaquer pour le faict dudit paffage..... Du dimanche septiesme dudit mois de janvier mil cinq cent

⁽¹⁾ Il devait avoir environ vingt-cinq ans.

nonante six heure de une apprez midy dans la salle de mãon de Madame Lathoud se sont pntés nobles Jacques Ducol, Pierre des Costes, Jean Amé du Mollar, Jules des Costes, Amé des Costes, Pierre Marie Burdin, Gasbamol de la Balme, Balthazard Baptendier, lesquels n'ont vollu faire aulcune nomination de scindicq pour encore n'estre en nombre suffizant de nobles & led. noble Guillaume Rapin scindicq a nommé pour scindicq led. noble Pierre Marie Burdin & semblablement led. noble Pierre des Costes & Jacques Rapin ont aussi nommé led. noble Burdin requerant acte de leur ditte nomination pour jouyr comme de raison. Et led. noble Pierre des Costes a adhéré a sa nomination. Faict au lieu que dessus dict les an & jour sufdits.

(Invent. gén., nº 617 & 11.)

Signé: MEILLAND.

Guillaume Rapin se rendit à l'armée avec son cousin Antoine, fils de Jean-Pierre Rapin, & le 19 novembre 1616, ils retirèrent un certificat ainsi conçu:

Nous Bertrand de Seyffel, baron de la Sarra, feigneur des Bauges & des Granges, capitaine de cinquante hommes d'armes pour S. A. Séréniffime Cornette blanche de Savoye, certiffions à qui il appartiendra comme nobles Guillaume Rapin & Antoine Rapin fon cousin mesme équipage de Villard-Gondran en Maurienne, s'est rendu soubz ladte cornette monté d'une jument poil blanc avec une escopette large [?] & ayant à l'ordinaire & jusqu'a ce jourdhui demeuré en cartier ordonné pour la noblesse & compareu en toutes occasions de guerre & notamment pour le service de S. A.

En foy de quoy luy auons octroyé & figné le présent pour luy seruir de l'obéisfance & devoir que sa qualité de noble doibz naturellement a S. A.

Signé: DE SEISSEL.

(Et plus bas:) Par commendement de mond. seige Thommassin (1).

Le 27 janvier 1617, Guillaume Rapin donna quittance aux frères Gallien de la somme de dix florins Savoie, pour ce qu'ils lui devaient à la Saint-Michel pour six mois du sief de Valloires. C'était le produit de la

⁽¹⁾ Inventaire général, nº 617 & 13; liasse B.

ferme de tout ou partie de son domaine patrimonial de la Chaudane. (Archives d'Arves.)

Guillaume Rapin mourut en 1630, laissant de sa semme Humberte

Pignier quatre fils & trois filles qui partagèrent les
biens que leur père possédait à Villard-Gondran, le 4
décembre 1633. (Paraz, notaire.)

A. — Pompée, deuxième du nom, mourut en août 1639, laissant d'Antoinette Rollet, sa semme, un fils nommé Jean. né aux calendes de juin 1638, qui sut prêtre & mourut en

1670. Le 1^{er} janvier de cette même année, il avait figné une reconnaissance de lods en faveur de l'évêché de Maurienne pour les biens de la Maison-Blanche & des Villards, à Villard-Gondran. Sa mère se remaria à M^e Claude Paraz, notaire. (Archives d'Arves.)

B. — Jacques testa le 13 mars 1638, devant Borelly, notaire. Il veut être enseveli au devant du portail de l'église de Villard-Gondran, & donne à cette même église une lampe en laiton à cinq becs remplie d'huile pour une sois, qu'il ordonne être mise au devant du crucifix. Il lègue cent florins à son frère Nicolas pour « l'aider en ses estudes », à sa sœur Marguerite cent florins, à chacune de ses autres sœurs cinquante florins chacune, & de plus à la dernière, Bartholomée, semme de M° Claude Paraz, bourgeois de Saint-Jean « une garde-robe en noyer moyennant saire deux voyages à Notre-Dame du Charmaix & un à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. » Jacques Rapin mourut peu de temps après avoir ainsi testé. Il sut père d'Antoine, qui donna quittance à M° Claude Varcin, pour les droits de demoiselle Urbain Dinaz, sa semme, le 22 août 1632, devant Thomasset, notaire; de Charlotte & de Anne-Françoise, toutes deux établies à Grésy en Savoie, & mariées, l'une à noble Emmanuel de Richard, l'autre à noble Charles de Vuilliet. (Arch. d'Arves, n° 55.)

C. — cAntoine mourut après 1646, époque où il figura dans un acle collectif en vertu duquel la noblesse de Savoie se sit représenter à Turin pour prêter le serment de sidélité à Madame Royale (2) & au duc Charles-Emmanuel, par noble

⁽¹⁾ Cl. Fr. Rapin, Observations genéalogiques, &c., nº 18.

⁽²⁾ Christine de France, fille de Henri IV, & veuve du duc Victor-Amédée.

xxxvj

Claude Rapin à par noble Pierre Martin. (Voy. Pièces justificatives, n° VII.) Depuis 1633, il était absent du pays qu'il avait quitté pour prendre du service dans la compagnie du sieur Martin de Cuines Le tenant pour mort, Nicolas Rapin à Antoinette Rollet (veuve de Pompée, son frère, décédé en août 1639), agissant pour son fils, noble Jean Rapin, désirèrent partager les biens délaissés par Antoine. Mais un conflit s'éleva entre eux à leurs sœurs Claudaz à Bartholomée qui prétendant qu'Antoine, leur frère, était absent, réclamèrent leur part dans la garde de ses biens. S'appuyant sur le testament de leur oncle Pompée I, du 8 juin 1603, les autres parties tenant Antoine pour mort, se regardaient, en vertu de cet acte, comme duement substituées à ses biens; un accord intervint entre les belligérants, le 11 novembre 1639, à acte en sut passé devant M° Jean Duc, notaire. (Arch. d'Arves.)

- D. Xicolas, qui continua la descendance.
- E. Claudaz, mariée à Mª Michel Exartier, notaire.
- F. Bartholomée, épouse du notaire Claude Paraz.
- G. Marguerite, morte fille (1).

X. — Nicolas I Rapin, figura avec son frère Antoine dans l'assemblée de la noblesse qui élut pour ses députés à Turin nobles Claude Rapin & Pierre Martin, en 1646. Il épousa, en 1664, Anne Collafre, née en 1632, fille de noble Gaspard Collafre, originaire de la paroisse de Sionzier, bourgeois de Cluses, anobli « pour ses féaux services » par lettres-patentes du duc Victor-Amédée, datées de Turin, du 6 novembre 1632. (Arch. d'Arves.)

Nicolas Rapin testa le 22 mai 1684, devant Cuillerat, notaire; il mourut le 27 juin 1690, & sa semme, en 1707, le 13 avril, âgée de soixante-quinze ans, laissant quatre ensants:

⁽¹⁾ Inventaire & acte de curatelle pour les enfants de feu Guillaume Rapin (fait à l'occafion du décès de leur père, du 6 octobre 1631, Thomasset, notaire), l'un des enfants mâles dudit Pierre.

- A. Nicolas, deuxième du nom, qui fuit, figura avec fon frère Pierre, dans une convention qui fut fignée entre eux, en 1710, pour le partage des biens provenant de la fucceffion de leurs père & mère, Nicolas Rapin & Anne Collafre, & de leur frère Jean Philibert, fitués dans le terroir de Villard-Gondran, tant aux Villards qu'au château dit la Maison-Blanche. Ensuite de cette convention, Pierre fut chargé de payer les frais des funérailles de leur mère, se montant à cent vingt-une livres trois sous « attendu le legs particulier de mille cent florins à lui fait par sadite mère », Anne Collafre, dans son testament du 26 mars 1706. (Ducruet, notaire.)
- B. Jean-Philibert, né en 1674, cavalier dans le régiment de Savoie-cavalerie, mort à Savigliano, en Piémont, le 26 janvier 1709, après avoir testé le 27 juin 1701.
 - C. Pierre, qui suivra & continuera la descendance.
 - D. Ursule, morte fille, en 1721.
- XI. Nicolas II Rapin quitta Villard-Gondran & vint se fixer à Saint-Rémy où, le 3 octobre 1690, & après la mort de son père, il épousa Remye Martin, fille de seu noble André Martin (1). Le dernier novembre 1708, Remye Martin mourut en donnant le jour à une fille, Hélène, qui bientôt après suivit sa mère dans la tombe, laissant six frères ou sœurs.
 - A. Pierre, né le 6 mars 1691.
 - B. Jean, né le 17 septembre 1693.
 - C. cAnne, née le 27 juin 1695.

juge-corrier, où l'on voit que ledit Guillaume a laissé, lors de fon décès, Pompée, Jacques, Antoine, Nicolas, & de filles, Claudaz, Antoinette & Barthélemie. (Cl. Fr. Rapin, Observations généalo-giques, &c., n° 11.)

⁽¹⁾ Cette famille Martin, habitant la Motte Saint-Michel, n'est pas la même que celle des Martin Sallière d'Arves.

xxxvnj

- D. Purre (autre), né le 12 septembre 1697, mort en 1705.
- E François-Philibert, né le 3 avril 1699, décédé en 1709.
- F Marie, née le 29 mars 1701, morte en 1704.

Les soins nécessaires à une si nombreuse famille engagèrent Nicolas Rapin à se remarier. Après une courte union avec Marie, fille de seu noble Collomban Martin, de Saint-Etienne de Cuines, union célébrée le 20 juin 1709, & rompue par la mort de cette jeune semme le 9 sévrier 1710, Nicolas Rapin convola en troisièmes noces, le 18 novembre 1712,

devant Grange, notaire, avec Anne de Maréchal, fille de feu noble François de Maréchal de Luciane de la Buffetaz, de la paroiffe de Saint-Martin de la Porte II en eut quatre enfants:

- G. Claude, né le 2 août 1714, décédé en 1719
- H Marguerite, née le 23 novembre 1716.
- I & K. Thérèfe & Marie. (Archives d'Arves & registres de la fabrique de Saint-Rémy.)

Noble Nicolas Rapin décéda le 26 avril 1721 à Saint-Rémy (1); il fut enterré, ainfi que ses trois semmes & leurs enfants, sous l'escalier de la vieille église de Saint-Rémy, aujourd'hui démolie, dont une partie confervée sert de mairie.

Anne de Maréchal, restée veuve, testa, le 11 sévrier 1737, devant

⁽¹⁾ A une portée de fufil du clocher de l'églife de Saint-Rémy, on voit les ruines d'une habitation perdue au milieu des vignes, dont les veftiges témoignent de l'importance qu'elle dut avoir autrefois. Ces ruines portent le nom de la Rapine. On a trouvé des armes, des pierres foulptées au milieu des décombres: il est certain que la famille des Rapin a posséde ce domaine avant les de Maréchal de qui il a passé dans les mains du propriétaire actuel. Tout porte donc a croire que cette ruine pittoresque fut autresois la demeure seigneuriale de Nicolas Rapin

Taguet, notaire; elle n'avait conservé aucun des enfants qu'elle avait eus de Nicolas Rapin, car il n'en est point fait mention dans cet acte qui contient des libéralités faites à son frère Joseph de Maréchal, & à diverses personnes de sa famille. Elle sonda pour le repos de son âme deux messes qui devaient être dites à perpétuité, le 25 mars, jour de Sainte-Anne, & légua pour cela à la fabrique de Saint-Rémy la somme de « huitante srancs. » Cette somme, prêtée en 1804 à un particulier qui devint insolvable, sut perdue, néanmoins l'intention de la testatrice a été respectée, & les deux messes d'Anne de Maréchal continuent à être dites le jour de Sainte-Anne, par le curé de Saint-Rémy.

NI bis — Pierre Rapin, autre fils de Nicolas, épousa Marie-Anne
Du Chesne, de la Motte Saint-Michel, avant 1704. Il
demeurait à Villard-Gondran. Le 11 sévrier 1704,
demoiselles Françoise & Charlotte Rapin sœurs, filles
de noble Jacques Rapin, fils de seu noble Guillaume,
mariées à Grésy-sur-Isère, à nobles Charles de Vuilliet
& Emmanuel de Richard, passèrent à noble Pierre
Rapin, leur cousin, un contrat de rémission devant

Balthasard Chaffaroud, notaire, & l'année suivante, le 12 août, les mêmes dames de Vuilliet & de Richard donnèrent quittance audit Pierre Rapin. (Archives d'Arves, nos 55 & 56.)

Pierre Rapin sit son testament le 15 avril 1717, devant Chosallet, notaire. On voit par cet acte qu'il eut pour enfants:

- A. Claude-François, qui suit.
- B. Claude-Ferdinand, baptisé le 3 septembre 1707, religieux au couvent des Franciscains de la Chambre, en 1717.
 - C. Jacques-Philippe, né le 16 novembre 1711, mort le 12 mars 1724.
 - D. Michel, baptisé le 21 sévrier 1712, mort en bas-àge.
 - E. & F. Jacques & Marguerite, morts en bas-âge.

XII. — Claude-François Rapin, né le 14 octobre 1704, mort en 1776, docteur ès droits, avocat au sénat de Savoie, jurisconsulte distingué (1), épousa par contrat, le 7 novembre 1735, à Saint-Jean, Rose

Martin Sallière d'ofrves, née le 20 octobre 1711, fille de feu noble François Martin Sallière d'Arves, comte des Cuines & Villards, & de Thérèfe Favre de Marnix. Rose Martin d'Arves n'avait qu'un stère, nommé Gaspard, comte des Cuines & Villards. Ce frère étant mort le 15 juin 1751, sans avoir été marié, ses biens & son titre revinrent à sa sœur. Claude-

François Rapin exerçait déjà au nom du défunt la justice haute, moyenne & basse du comté des Cuines & Villards. (Acte du 1er juin 1750.) Il exerçait en outre la lieutenance de judicature du comté de Saint-Rémy, où il habitait. Après la mort de son beau-stère, il prit le titre comtal du ches de sa femme, & dans un exemplaire du code Fabrien, qu'il avait annoté de sa main (2), on lit l'inscription suivante : Ex libris illustris ac nobilis & spectabilis Claudii Francisci de Rapin, causidici & judicis episcopatus Maurianensis & comitis Cuinarum & Villariorum (3).

De longs débats divisèrent les deux branches de la famille Martin d'Arves, dont l'une contestait à l'autre la possession de la comté des Cuines & Villards. Claude-François mourut en 1776, & comme il ne laissait pas d'enfants mâles, à la mort de sa veuve, qui eut lieu quatre

⁽t) il fut l'auteur du travail intitulé: Observations génealogiques soit chronologiques de la Maison noble des Rapin de la Chaudane en Valloires, manuscrit fréquemment cite dans ces pages, & d'un Journal sur l'invasion espagnole en 1742, manuscrit cité par l'abbé Truchet, Notice sur Valloires, p. 11, saifant l'un & l'autre partie des archives de M. le comte Martin d'Arves.

⁽a) Cet exemplaire appartient à M. Ernest D'Albane.

⁽³⁾ M. Fay, avocat & adjoint à la maine de Saint-Jean, a bien voulu nous communiquer la note fuivante, qu'il a extraite des archives de la maine de Saint-Jean : « Procès-verbal de mutation de propriété , du 25 mai 1761, dans lequel a comparu Claude-François Rapin, avocat au Sénat, comte des Cuines & Villards, juge de la comté des Cuines & Villards » — Le même figure au cadaftre dreffé de 1°28 a 1738

ans plus tard, ces débats cessèrent, & la branche cadette des Martin, représentée par Jean-Baptiste Martin d'Arves (1744-1790), posséda sans contestation cette importante seigneurie. Composé de quatre paroisses, Sainte-Marie & Saint-Etienne des Cuines, Saint-Colomban du Villard & les Villards, ce fief sut érigé autresois en apanage pour une princesse de la maison de Savoie, qui mourut au château du Ribeaud, dont les ruines se voient encore dans la paroisse de Sainte-Marie, sur un monticule qui domine le cours de l'Arvan. Balthazard de la Valdizère de Duing, acquit depuis le fief des Cuines de la maison de Savoie, & le prix de la vente servit à payer une partie des fortifications de Turin. Vers 1680, le comté de Cuines & Villards sut acquis par Pierre Martin d'Arves, quatrième aïeul du comte actuel, pour le prix de « onze mille florins d'or au soleil, avec tous les droits, titres & honneurs y attachés. »

Claude-François Rapin avait rendu hommage-lige à Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne & duc de Savoie, le 29 novembre 1730, pour ses biens féodaux. Sa veuve, Rose Martin d'Arves, décéda le 4 juillet 1780. Ils avaient eu cinq ensants:

- A. Marie-Cécile, née le 9 juillet 1738, morte fille, à Saint-Jean, le 6 avril 1800.
 - B. Jeanne-Françoise, née le 16 novembre 1742, morte le 21 juillet 1750.
- C. Suzanne, née le 10 mars 1744, morte religieuse dans la maison des Bernardines de Saint-Jean (1), le 19 avril 1804.
 - D. Joseph, né le 21 juin 1745, mort le 20 juin 1746.
 - E. Joseph-Ferdinand, né le 10 juin 1751, mort huit jours après.

Marie-Cécile & Suzanne Rapin firent procéder, le 12 août & jours suivants 1776, par Me Grange, notaire, à l'inventaire des biens meubles

⁽¹⁾ L'ancien couvent des Bernardines est aujourd'hui le Lycée impérial de Saint-Jean.

& immeubles délaissés par noble & spectable Claude-François Rapin, leur père, en leur maison dite le château de la Maison-Blanche, sise à Villard-Gondran. Cette antique demeure seigneuriale, résidence des Rapin à Villard-Gondran, comme la Chaudane l'était à Valloires, couronne le coteau pittoresque sur les pentes duquel s'échelonnent les chaumières qui sorment le hameau de Villard-Gondran. Son architecture simple & massive a désié le temps; sur l'étroite poterne d'une tour jadis crénelée, dans laquelle s'élève en spirale un escalier délabré, une pierre prosondément souillée présente en relief l'antique écusson des Rapin. Protégé par un large bandeau à crossettes, il atteste encore aujourd'hui le long séjour de ses anciens possesseurs, & les bandeaux des croisées, sculptés à l'italienne, soutenus de mascarons bizarres, ornés à leur cintre supérieur d'un médaillon offrant des lettres symboliques élégamment entrelacées, révèlent de la part des anciens maîtres de cette demeure le goût des arts & les habitudes d'une large existence.

Réunissant les débris de leur fortune, Marie-Cécile & Suzanne Rapin, dernières du nom en Maurienne, vendirent la Maison-Blanche; l'aînée, recueillie dans sa vieillesse par son parent le comte Martin d'Arves, mourut chez lui, à Saint-Jean, la première année du présent siècle; la seconde, quatre ans après, sut ensevelie dans l'habit & dans le clostre des Bernardines de Saint-Jean. Tous les titres de leur famille, recueillis par leur parent, vinrent enrichir les archives de la maison d'Arves.

IX bis. — Il faut maintenant revenir en arrière & remonter à Jacques Rapin, seçond fils de Pierre Rapin de la Chaudane, le juge-corrier. Frère pusné de Guillaume, dont on vient de parcourir la descendance, Jacques Rapin prit part avec ce dernier au partage des biens de leur père en 1595. (Voy. ci-dessus, p. xxxij.)

Le 11 novembre 1638, en vertu de l'ordonnance de Madame Royale,

mère & tutrice de S. A. R. Mgr Charles-Emmanuel, duc de Savoie, régente du duché de Savoie, la noblesse de Maurienne sur invitée à nommer des députés pour rendre hommage en son nom à la régente & lui jurer le serment de fidélité; « noble Jacques Rapin, des gentilshommes archiers de la garde de S. A. R., & noble Peystremond de la Balme, foldat dans l'escadron de Savoye, » furent élus & députés, tant en leur nom propre que comme procureurs des seigneurs marquis, comtes, barons, &c., & nobles de la province de Maurienne (1). Le 3 mars 1646, noble Jacques Rapin obtint de François Rover de Saint-Severin, baron de Bressieu, lieutenant de la compagnie des archers, un congé en la qualité ci-dessus, & le 29 avril de la même année, il prit part avec ses neveux Antoine & Nicolas Rapin, le seigneur du Villard, le baron de Saint-Michel, le baron d'Aypierre, les Mareschal, les Martin, les d'Avrieulx, les de la Balme, les Vargnier, les Beraud, les Collafre, les Ducol, & les autres nobles de la Maurienne, à l'élection qui fut faite par cette assemblée, de noble Claude Rapin, juge ordinaire de l'évêché de Maurienne & de noble Pierre Martin, capitaine au régiment de Valdizere, comme procureurs & députés de la noblesse de Maurienne près la régente & le duc Charles-Emmanuel de Savoie (2). On conservait dans les archives de sa famille diverses lettres qu'il avait reçues de personnages éminents du duché, entre autres du prince de Piémont, Victor-Amédée, datée de Nice le dernier d'août 1626, & du gouverneur de Savoie (1636). Celle que nous citons porte la date la plus ancienne.

Monsieur Rapin voulant Son Altesse que toute la noblesse soit preste aux festes de Pasques pour recepvoir Madame en ce pays elle vous a commandé de

⁽¹⁾ Inventaire général, n° 617 & 20, pièce imprimée en forme de protocole, figné Carron. (Jean Carron, comte de Buttilière, confeiller d'Etat, notaire & premier fecrétaire de Leurs Altesses.)

⁽²⁾ L'étendue de ce document l'a fait renvoyer aux Pièces justificatives, n° VII. Inventaire géneral, n° 617 & 21.

faire enforte qu'elle se trouve au meilleur équipage que faire se pourra L'occafion mérite bien quelque bon appareil voila pourquoy nous croyons qu'en ce temps la vous seres prest pour vre debvoir comme les autres. Cependant nous prions Dieu que vous conserve. De Chambéry ce 26 sebvrier 1619. Mons' Rapin vostre très bon amy.

Signé: Sigismond d'Est (1).

Suit un certificat qui constate que Jacques Rapin se conforma aux instructions qu'il avait reçues :

Je, au nom du S^r Grillier, atteste & certifie noble Jacques Rapin docteur esdroicts de la province de Maurienne, s'estre consigné après avoir comparu par devant nous ensuite de la lettre a luy envoyée, affin de venir dans cette ville avec le reste de la noblesse de lad. province pour l'arrivée de Madame. En foi de quoy ay signé le présent à Chambéry le vingt uniesme octobre 1619.

Signé: JAMAZ, pour le S' GRILLIER (2).

Jacques Rapin mourut en 1657, à un âge très avancé, laissant trois fils:

- A. Claude-Fernand, qui suit.
- B. Joseph-François, qui, le 4 octobre 1616, retira le certificat suivant:

Nous soubsignés, Conseillers & Controlleurs general de ses guerres deça les monts, commis & deputez par l'Altesse de Monseigneur le serenissime prince pour recevoir la presentain & consignon de la noblesse dud, pais. Certissons & attestons à tous qu'il appartiendra que noble François-Joseph Rapin s'est pnté au nom de noble Jacques Rapin son père valétudinaire & sort indisposé; monté d'un courtaud avec une carabine disant que son dict pere n'a moyen de le mettre en meilleur équipage & qu'il est prest avec icelluy de seruir S. A. Serenissime a se porter en touttes occasions que son dict seruice le requerra & c'est ensuite du commendement que son dict père en a receupt de sad. Altesse porté par sa lettre a cachet du dernier aoust proche passé & en soy de ce nous avons soubsigné. A Necy (Annecy) ce quatriesme octobre mil six cents & seize.

Signé: JOBIER (3).

C. - Nicolas, mort en 1640. (Arch. d'Arves.)

⁽¹⁾ Inventaire general, no 617 & 14.

⁽²⁾ Idem, no 617 & 15.

⁽³⁾ Idem, nº 617 & 12.

X. — Noble & spectable Claude-Fernand Rapin, docteur ès-droits, avocat au souverain Sénat de Savoie, juge des appels de Saint-Jean, syndic de la noblesse de Maurienne, sut appelé bien jeune encore dans les emplois publics auxquels le rendait propre une précoce intelligence servie par une prosonde & sérieuse instruction. Le procès-verbal de son élection comme syndic que nous donnons ici, est une pièce intéressante au point de vue des mœurs locales; elle présente, de plus, le catalogue des nobles de Maurienne à cette époque:

Du dixneuviesme apruil mil six cents trente sept se sont assembles Illustrisime feigneur Philibert de la Valdizère de Duin dict Mareschal, baron de St Michel, lieutenant des gentilshommes favoysiens des Archiers de la Garde de S. A. Rile noble Pierre Detignat seigr du Villard, noble Ennemond Martin, Jean-François d'Apurieulx, Claude Rapin, Claude de Flamme, Gaspard Collafre, noble Claude d'Apurieulx & Jean François de la Balme, excédants les deux partys les trois faisant le tout du corps de noblesse de la cité de Saint-Jean de Maurienne. Tous les quels affemblés dans le logis du feigneur baron de S' Michel, à la requie de noble Perrenand de la Balme, moderne scindicq dud. corps de noblesse auquel il auroit demontré que dez le premier de juin mil six cents trente cinq qu'il auroit esté eleu pour scindicq en icelle charge acceptée pour une année & une seullement laquelle doibt estre expirée oultre quoy qu'il ne scoit l'heure ny le jour qu'il sera commandé de monter a cheual & se tenir prest pour le seruice de S. A. par ce desireroit s'en sortir & qu'il pleust aux messieurs du corps de noblesse de l'exempter de ladte charge de scindicq & fere election d'un autre scindicq a sa place conformement aux promesses a lui faites par sa constitution & election de scindicg le sussidif jour. Tous lesquels nobles susnommés auroient trouvé bon que au lieu & place du scindicq dud. corps seroit expedient nommer a telle charge le prenommé Claude Fernand Rapin, lequel ils auroient unanimement nommé & eleu pour feindieq dud. corps & auroient icelluy requis vouloir accepter lad. charge qui a faict reponse estre encore en la puissance de noble & spectable Jacques Rapin fon père avec lequel il est desireux en participer & conferer avec luy & prendre aduis tel que bon luy femblera ballier pour en après fere telle response a messieurs dud. corps qu'il verra a faire & a entrer en les sestes de Pentecoste prochaines venants. En suitte de quoy tous les nobles susnommés sont unanimement demeurés d'accord & resolution entiere que led. S' Rapin acceptera la

charge de scindicq dud. corps de noblesse à requis telle resolution enregistré pour y hauoir recours en temps à lieu à lusques a ce le S^r de la Balme scindicq moderne demeurera à exercera lad. charge de scindicq dud. corps de noblesse en la quelle il a esté constitué. Faict les an à jour que dicts. Le pnt a esté leu sur son autheur par moy not^{re} signé suivant la commission que la veusue de noble..... a obtenu du S^r corrier à juge commissaire de l'évesché de Maurienne du 19 ap¹ dernier à suivant icelle me suis soubsigné.

Signé · MICHEL, Notre requis (1).

Le 22 juillet suivant, Claude-Fernand Rapin prêta serment de « bien chaudement & sidellement exercer lad¹e charge, dessendre & emparer lad. noblesse de tout son pouvoir, rendre compte de ce qu'il recepvra, prester le reliquat quand & a qui il appartiendra a peyne telle que de droict (2) », entre les mains de Jean-François d'Apvrieulx, conseiller de S. A. R., corrier & juge commun de la cité & ressort de Saint-Jean de Maurienne.

Vers le milieu du dix-septième siècle, des relations de samille longtemps interrompues se rétablirent entre les Rapin de Savoie & les Rapin de France. Le 23 mai 1637, Claude-Fernand écrivait à Jacques de Rapin-Thoyras, à Montauban, & quelques années après la reprise de cette correspondance & la reconnaissance de la commune origine des deux familles, en 1669, il acceptait de devenir le parrain de l'un des enfants de Jacques de Rapin-Thoyras. Cet ensant sut Claude de Rapin, seigneur de la Chaudane, mortellement blessé à Nervinde en 1693. L'année précédente, il avait été en Savoie, & ce sut dans la maison de son parrain, mort vingt ans auparavant, qu'il vit « ces six ou sept grands sacs tout bourrés de vieux parchemins dont plusieurs étoient rongés par les rats & où l'on ne pouvoit lire que de temps en temps les mots de Rapinus & de La Chaudanus » qui contenaient les preuves de l'antiquité de la noblesse des Rapin (huit ou neus cents ans, lui dit-on). Il y vit aussi ces

⁽¹⁾ Inventaire général, nºº 617 & 18.

⁽²⁾ Idem, nº 617 & 19.

quinze portraits de famille, bizarrement accoutrés, avec les armoiries des Rapin peintes sur chaque toile, que M. le comte d'Arves a réunis pour la plupart aujourd'hui dans son château du Pontet, près Saint-Remy (1). Le n° 671 de l'Inventaire général mentionne sept lettres écrites, de

⁽¹⁾ Il ne fera pas fans intérêt de terminer cette efquiffe généalogique fur les Rapin de Savoie par les lignes fuivantes empruntées aux Mémoires de la famille de Rapin, qui dépeignent l'état dans lequel Claude de Rapin, feigneur de la Chaudane, trouva, en 1602, les divers membres qui composaient alors cette famille.

[·] A l'égard de nos parents de Savoie, le chef de notre famille qui vivoit du temps de mon père s'appeloit Claude-Fernand. Il étoit courrier en commun, c'est-à-dire juge des appels de Saint-Jean de Maurienne. Lui & fon père avoient été nommés pour faire hommage aux ducs de Savoie au nom de la noblesse du païs, ils avoient été findics de la noblesse, c'est-à-dire présidents. Cet emploi a duré longtemps en France, mais je crois qu'il y est présentement aboli. Les gentilshommes du païs s'affembloinnt & nommoient leurs findics à la pluralité des voix pour un certain temps, mais il pouvoit être continué, fi l'on en convenoit, dans l'élection fuivante. J'ai quantité de lettres de ce M. de Rapin a mon père, & c'est lui qui a fourni plusieurs actes que mon père a produits quand on fit la recherche de la nobleffe..... Il n'a laiffé que deux filles. L'ainée a époufé M. de Comnène qui se dit descendre des empereurs de ce nom & prétend le prouver. Elle a laisfe deux fils, dont l'un, que nous avons vu dans ce païs, est gouverneur d'une place dans l'Etat de Venise en terre serme. Les gouverneurs ne sont que trois ans dans chacune des six places que cet Etat possède. Son frère étoit cordelier a Chambéry. La seconde fille fit un mariage avec un homme appelé M. Bertrand qui n'étoit pas de fa naiffance..... Mon frère avoit vu un M. de Rapin d'une autre branche qui étoit un fort galant homme, bien fait, àgé de quarante ans en 1692, & avoit été chez lui à Gréfy, village à trois lieues de Montmélian, où il avoit vu sa mere qui étoit de la maifon de Monice, bien connue, dit-il, en Piémont. Ce M. de Rapin étoit cornette de l'escadron de Savoie qui est le corps de la noblesse dont j'ai oui dire que le gouverneur de Savoie est toujours le capitaine. Des officiers réfugiés m'ont dit avoir vu depuis ce M. de Rapin lieutenant du même escadron ayant un gros équipage. Quand mon frère étoit dans ce pais la, ce parent lui faifoit beaucoup de careffes & n'étant pas marié, il lui faifoit espèrer de lui faire part de fon bien..... Ayant demandé à ce M. de Rapin de voir quelques uns de fes titres... celui-ci lui avoit répondu qu'à cause de la guerre il avoit porté tous ses papiers & meubles en lieu de sureté, mais qu'il trouveroit tout ce qu'il pourroit défirer à Chambéry, chez M. de Comnene. Mon frère qui avoit oui parler de quelque substitution, soupconnoit pourtant qu'on ne craignit qu'il aprit en vifitant les vieux actes quelque chose qu'on ne voudroit pas qu'il fût. J'ai oui parler a mon père de cette fubstitution, mais il disoit qu'il y avoit une autre branche qui y étoit appelée avant la nôtre. Ce même M. de Rapin dit à mon frère qu'il y avoit à Valloires un Rapin orphelin qui étoit d'une autre branche. Enfin, il y avoit encore une autre branche qui étoit en procès avec la feconde fille de Claude-Fernand dont j'ai parlé, laquelle prétendoit qu'ils ne font pas de notre famille quoique mon frère dit que tout le monde lui avoit affuré a Saint-Jean de Maurienne qu'il en étoit par un Guillaume dont j'ai parlé au commencement de notre généalogie. »

xlviij

1666 à 1669, par Claude-Fernand Rapin à ses cousins de France. Il leur envoya, en 1667, la plupart des pièces qui ont été reproduites ici; elles servirent à obtenir les arrêts de maintenue qui confirmèrent successivement dans leur noblesse les Rapin de Mauvers, de Thoyras & de Rabeau (1).

Le 27 novembre 1631, Claude-Fernand Rapin avait épousé, devant Jacquet, notaire, Anne d'edvrieulx, qui, veuve en premières noces de Claude Ducol, s'était remariée à noble Jacques des Costes auquel elle avait survécu. Son troissème mari, devenu veus, se remaria avant 1663 avec Angélique Collafre qui lui donna deux enfants, qui moururent en bas-âge, l'un en 1669, & une fille, Cécile, qui sut mariée à noble Claude

Torrex. Claude Rapin n'eut que deux filles d'Anne d'Avrieulx. Savoir :

⁽¹⁾ Voici la teneur de la première des pièces dont l'ensemble forme la hasse n° 617 de l'Inventaire géneral. Cette pièce explique le but & le moyen de leur réunion en un seul sassesse « Mons' le Lieutenant en la judicature ordinaire de l'Evesché de Maurienne.

Supplye noble & spectable Claude-Fernand Rapin docteur es-droits advocat au souverain Senas de Chambery & juge en chef en lud" judicature.

Difant y avoir environ fix ou fept vingt ans que noble Anthoine & Philibert enfans a feu noble Pierre Rapin l'ainé de la Chaudanne, feroient alles en France au feruice du Roy tres chrestien François premier ou ils feroient demeures & auroient fait leur habitaon, ayunt ledit Philibert luise les enfans scauoir Pierre capitaine d'une compagnie de cinque hommes d'armes & gouverneur du Mai de Verdun pour su Majesté tres chrestienne & comme estant partys de leur pays de Savoye sans avoir emporte aucung documens ni tiltres pour le soubstennement & preuve de leur noblesse, se trouwant aujourdhuy dans la rencontre de la Chambre des grands jours que sa Majesté tres chrestienne envoye au Pays du Languedoc pour lexercice de la justice ayant lessits nobles enfans ou nieres enfans dud. Philibert eu recours au suppleant leur parent pour leur donner en main les titres & instructions pour le soubstennement de leur diéte noblesse craignant d'en estre molessée & comme ledit suppléant leur parent ne se veut dessuifir de ses titres ni transsmarcher hors su maon, il recount a ce qu'il vous playse commettre un ou plusieurs notaires qui seront requis pour lever & extraire des originaux tous les tiltres, documens arrêts & contracts qui leur seront balliés & iceulx pouvoir signer pour faire soy en jugement & dehors & sur celuy pouvoir & fere tout employ.

En marge: Est octove la commission requise à St. Jean ce 23 aoust 1666.

Signé, BERARD Lieutenant

N. B. -- Les notaires nommés furent J. Bertrand & P. Clerc, qui ont figné, collationne, &

- A. Françoise épousa Jean-Antoine de Comnène, lieutenant dans l'escadron de Savoie, veus de Marie-Anne Le Maistre, qu'il avait épousée en premières noces le 13 novembre 1658. Deux fils naquirent de cette union: le cadet était cordelier à Chambéry en 1692; l'aîné, Alexis de Comnène, accompagna en Hollande les seigneurs Erizzo & Pisani, ambassadeurs de la république de Venise au service de laquelle il consacra ses talents. Il se prétendait issu de l'antique & illustre maison des empereurs de Constantinople, « mais de pareilles prétentions demandent à être bien appuyées (1). »
- B. Cécile époufa Jean Bertrand, avocat de Chambéry, dont elle eut Marie & Jean-François.

Par acte du 29 octobre 1755, Claude-Ferdinand Bertrand vendit à Mgr de Rosignan, pour le prix de six cents livres, les siess, servis, laods, plaids à miséricorde & tout ce qu'il avait droit de percevoir rière Valloires, Font-Couverte & Albiez-le-Vieux. Ces rentes étaient portées par les reconnaissances faites en faveur de noble Pierre Rapin, & de noble Jean des Côtes. Elles prenaient à Valloires le nom de jus in folidum de la Chaudane, & dans les autres communes celui de jus in solidum des Côtes. Le vendeur était probablement un fils de Cécile de Rapin, & la terre de la Chaudane sortit définitivement de la maison de Rapin après cinq siècles & demi de possession non interrompue (2). Des héritiers de Mgr de Rosignan, le sief de la Chaudane avait passé à Mgr de Martiniana,

duement paraphé toutes les pièces formant ladite liaffe en la possession actuelle de M. le colonel de Rapin-Thoyras, à Berlin.

⁽¹⁾ Elles l'ont été avec quelque succès par un des descendants des Comnène, en 1784 & en 1816, dans deux ouvrages qui se trouvent à la Bibliothèque impériale, sous les titres suivants: Précis historique de la maison impériale des Comnène depuis David jusqu'à Démétrius Comnène (l'auteur), Amsterdam, in-8, & Notice sur la maison de Comnène, par le même; Paris, 1816, in-8.

⁽²⁾ Le 3 janvier 1756, les mariés Rapin vendirent à M' Mathieu Donnet, intendant ou exadeur de l'évêque & à fon ami à élire, les fiefs, rentes & divers droits qu'ils possédaient rière Saint-Jean & dissérentes paroisses de la province, telles que Villard-Gondran. — Inventaire mss des archives de l'évêché de Maurienne, 1756.—Vers 1760, Jean-Louis Rapin reçut quittance de Mathieu Donnet, exacteur de l'évêque, pour le fief de la Chaudane, relevant de l'évêché. (Papiers de famille de M. Jean-François Rapin, à la Ruaq, 1862.)

fuccesseur du précédent au siège épiscopal de Maurienne, par transaction du 5 septembre 1760, & il était affermé annuellement à cette époque, sous le nom de la petite ferme de Valloires, de quatre à six cents livres. Il six retour à la commune de Valloires, par suite de l'acte d'affranchissement général des communes relevant de la mense épiscopale de Maurienne, acte homologué par la Chambre des comptes de Savoie, le 13 mai 1769, & dû à l'initiative de Mgr l'évêque de Martiniana. (Notice sur Valloires, p. 33.)

Nous avons suivi dans ses deux branches, la descendance de Pierre Rapin de la Chaudane, juge-corrier de Maurienne, il nous reste à établir celle de son frère Philibert qui subsiste encore.

BRANCHE FRANÇAISE

MAUVERS, THOYRAS ET RABEAU

VIII. — Noble Philibert de Rapin, écuyer, le plus jeune fils de noble Pierre Rapin de la Chaudane & de Guillaumaz d'Arves, naquit à Saint-Jean de Maurienne, vers 1530. Il aliéna sa part de l'héritage paternel à son frère, le juge-corrier (1), & gagna la France où l'avait déjà précédé son frère Antoine, après avoir été quelque temps page du duc Charles III de Savoie. Le 26 avril 1546, son père, noble Pierre Rapin, lui sit une donation ainsi qu'à son srère Antoine, pardevant Michel Doze, notaire de Saint-Michel de Maurienne.

Il se maria par contrat passé à Grenade-sur-Garonne, le 6 & le 7 juin

⁽¹⁾ Contrat de vente & d'aliénation de sa part de biens, faite par noble Philibert, fils de Pierre Rapin & de demoiselle Guillaumaz d'Arves, & frère de noble Pierre, juge-corrier, & en saveur de ce dernier, passé devant Martin, notaire, en date du 4 sévrier 1554. (Cl.-Fr. Rapin. Observ. généal., &c., n° 5.) — Grillet. Diâ. de la Savoie, art. Rapin. — Contrat d'échange & de permutation de biens, du 7 mars 1560, entre les ensants de noble Pierre Rapin, fils d'Antoine Rapin, des biens du Villard sur Villard-Gondran, en échange d'une pièce de vigne au Rodour. (Observations généalogiques. Cl.-Fr. Rapin, n° 2.)



1556 (retenu par Cabassy, notaire), avec demoiselle Jeanne du Verger, fille de feu noble Raimond du Verger & de Cécile de Doux d'Ondes. Le 20 avril 1561, Philibert de Rapin transigea devant le même notaire avec noble Gilbert du Verger, frère de sa femme, pour le supplément de légitime qui revenait à celle-ci dans la succession de leur père & de leur aïeul, nobles Raimond & Guillaume du Verger (1).

Philibert de Rapin, qualifié dans son contrat de mariage « escuyer & homme d'armes de la compaignie de M. le duc de Savoye, » fut plus tard gentilhomme du prince de Condé & son maître d'hôtel, ou surintendant de sa maison. Il avait précédemment rempli les mêmes fonctions auprès de la duchesse d'Enghien, belle-fille de ce prince. En 1562, il prit part à la révolte des réformés à Toulouse & sut délégué par ses coreligionnaires pour conférer avec le baron de Fourquevaux (2). Ses efforts n'empêchèrent pas les sanglants massacres que l'on connaît assez. Il eut, dit-on, quelque temps le gouvernement de Montauban, en 1567, & en remplacement de Montbartier, mais ce fait est complètement dénué de preuves; il est à peu près certain que Philibert de Rapin a été confondu avec son frère Antoine, qui fut gouverneur de Montauban en 1568 & 1570, par les historiens qui en ont parlé.

⁽¹⁾ Cet ace, de 1561, qui commence ainsi: « Comme ainsy soict par les presens soubznommez, aye esté dict & asirmé que mariage traicté solempnisé & consommé avoir esté entre noble Philibert de Rappin escuyer & homme d'armes de la compaignie de mons' le duc de Savoye, habitant de Grenade d'une part & damoyfelle Jehanne du Verger, fille de feu noble Ramond du Verger & de damoyfelle Cécille Doulce dud, Grenade... » a été regardé à tort comme le contrat de mariage de Philibert de Rapin & de Jeanne du Verger, & confidéré comme tel dans tous les inventaires & maintenues de noblesse de la famille de Rapin. (Voy. Inv. gén., nºº 665, 678, 679.) - On fait que leur fils aîné, Pierre de Rapin, naquit en 1558, le mariage avait donc été confommé peu de temps après les accords de 1556.

⁽²⁾ Lafaille. Annales de Toulouse, en 1562. — Peut-être là aussi les historiens l'ont-ils confondu avec fon frère Antoine.

L'honneur d'avoir commandé cette place importante n'ajouterait rien, du reste, au témoignage de l'illustre de Thou, qui le qualisse ainsi : « Unus e nobilibus Condœi bellicis gestis clarus... bello strenuus... obidque ipsis senatoribus tolosanis invisus. » Chargé d'apporter au Parlement de Toulouse l'édit de pacification qui venait d'être signé à Longjumeau, le 23 mars, pacification dérisoire, paix boiteuse & mal assisse (1), Philibert de Rapin sut le premier de ces dix mille huguenots qui, au dire des historiens, surent massacrés dans les six mois qui suivirent le traité de paix.

Arrêté par ordre du Parlement, il invoqua en vain le saus-conduit royal; le cardinal de Lorraine avait écrit à l'avance qu'on n'eût aucun égard aux lettres du roi si l'on y trouvait certaine marque qu'il indiquait (2), & les juges fanatiques ne tinrent que trop de compte de cet avis déloyal. Philibert de Rapin vit son procès s'instruire en trois jours, &, le 13 avril 1568, sa tête tomba sous la hache du Parlement.

Jeanne du Verger était jeune encore lorsque cet inique arrêt lui enleva son époux. Tendre & soumise pendant le cours de leur union, la veuve de Philibert de Rapin se montra une semme vaillante & sorte lorsqu'il s'agît de désendre les intérêts menacés de ses enfants. Elle se vit contester la garde-noble de leurs biens; quelques seigneurs de la cour qui avaient contracté des dettes vis-à-vis de son mari, crurent

⁽¹⁾ Selon Brantôme, cité par Berger de Xivrey, Lettres missives de Henri IV, t. I, p. xxij, la paix conclue par René de Gontaut-Biron, qui était boiteux, & Henri de Mesmes de Malassise, était celle d'Amboise, en 1570. La paix de Longjumeau, en 1568, aurait reçu le nom plus significatif de paix fourrée. MM. Ch. Drion, de Félice, &c., maintiennent le premier de ces sobriquets à la trève de 1568.

Voici du reste le passage de Brantôme qui se rapporte à la question: « Au bout de deux ans la paix se renouvella & se reste à Angers, qu'on appeloit la paix boiteuse & mai affise: parce qu'elle avoit esté commencée par monsieur de Malassise dit monsieur de Boissy, maître des requestes, grand personnage & digne de sa charge, & par monsieur de Biron, qui estoit boiteux. » (Brantôme, OEuvres, Londres, 1779, XI.) Voy. aussi, même édition, X, p. 109, où il est dit que Biron sut employé à faire la paix, apres le siège de Saint-Jean d'Angely (1569) et dépêché vers les princes & l'amiral, en Languedoc, avec Téligny & Malassise.

⁽²⁾ Le Bret, Hift. de Montauban, t. II, p. 57. Edit. de 1841.

pouvoir profiter de sa faiblesse & de son isolement, pour se dispenser de les acquitter. Invoquant alors le privilége des lettres-patentes qu'avait obtenues Philibert de Rapin en 1558, sa veuve en appela devant le connétable & les maréchaux de France (1). Cette juridiction suprême ne trompa pas son attente: justice lui sut rendue, ainsi que le sont voir deux arrêts rendus en sa faveur par Innocent du Monterud, seigneur dudit lieu & de Saint-Martin, chevalier de l'ordre du Roi, conseiller en son conseil, grand-prévôt général de France & de son hôtel. L'un daté de Blois « le roi y estant, » le 30 mars 1572, ordonne la restitution des chevaux & armes « baillées par son seu mari à Antoine de Cledie, escuyer d'écurie de la princesse de Condé », l'autre daté de Paris, le 22 juin de la même année, condamne Charles Fletard, sieur d'Auvilliers, maître d'hôtel de la princesse de Condé, au paiement de la somme de onze cent cinquante-cinq livres tournois, montant d'une promesse contractée par lui envers Philibert de Rapin, le 30 mars 1568. Le 9 juin, une sentence du juge de Verdun l'avait remise en possession de quelques terres injustement détenues par l'un de ses voisins, Antoine de Savaroz : on a vu plus haut les difficultés & les procès qu'elle foutint avec l'aide & l'appui de sa mère, Cécile de Doux, femme de tête & d'énergie, contre son beau-frère, Pierre Rapin, corrier de Maurienne.

Quelques lignes de son testament (12 mars 1575, retenu par Jean Algaires, notaire de Grenade) tendraient à faire supposer qu'elle ne montra pas dans sa soi la même sermeté que dans la désense de ses droits & de ceux de ses enfants; quoi qu'il en soit, elle éleva ces derniers dans la religion résormée pour laquelle leur père était mort & leur oncle avait combattu. Par cet acte, elle légua cinq mille livres « sy vient à se

⁽¹⁾ Invent. général, nº 621 & 665, 630 à 633. Par lettres-patentes en date du 26 avril 1558, Antoine & Philibert de Rapin avaient obtenu l'évocation de toutes leurs causes par devant les maréchaux de France. L'ordonnance de Maintenue de M. de Bezons mentionne des patentes semblables accordées à Antoine de Rapin seul, le 24 sévrier 1563; mais il y a sans doute consuson entre ces deux documents, qui manquent l'un & l'autre au dossier.

marier » à demoiselle Jeanne de Rapin sa fille, instituant pour ses héritiers universels noble Pierre & autre Pierre de Rapin, ses fils. Jeanne du Verger testa malade & peut-être sur son lit de mort. Elle mourut en tous cas avant 1580. Il résulte d'un acte (Cl. Fr. Rapin, Obs. gén., nº 15) que Jeanne de Rapin épousa plus tard Me Jean Brunaud, sieur d'Arcamont, mais elle n'était pas encore mariée le 8 avril 1599. A cette date, noble Pierre de Rapin, seigneur de Mauvers, & demoiselle Jeanne de Rapin, sa sœur « enfants de seu noble Philibert de Rapin & de damoy-selle Jehanne du Verger, » transigèrent devant de Asclaser, notaire de la ville d'Auch, sur les droits de la dite Jeanne à l'héritage de leurs père, mère, oncle, srère & aïeule. A la même date, noble Jeanne de Rapin donna quittance de trois mille livres à noble Pierre de Rapin, son frère (1).

IX. — Noble Pierre de Rapin, écuyer, seigneur & baron de Mauvers (2), né en 1558, était le fils aîné de Philibert & de Jeanne du Verger. Son frère cadet, aussi nommé Pierre, testa le 24 décembre 1586, devant Vargnier, notaire de Montauban, & mourut jeune « estant encore escholier. » (Inventaire général, n° 678.)

Par contrat du 8 octobre 1589, devant Rey, notaire de Montauban qui a retenu l'original, Pierre de Rapin épousa demoiselle Olympe de



Cavaignes, fille de Messire Arnaud de Cavaignes, conseiller du roi, capitoul de Toulouse en 1540, chancelier de la reine de Navarre, maître des requêtes, égorgé avec Briquemault quelques jours après la Saint-Barthélemy par ordre de Charles IX (3), & de Anne de Mansencal, fille du premier président de Tou-

⁽¹⁾ Inventaire general, nº 634, 638 à 641.

⁽²⁾ Id. nº 645.

^{(3) «} Charles IX voulant voir mourir le bonhomme Briquemault, dit Brantôme, ainsi que

louse (1). Le mariage de Pierre de Rapin & d'Olympe de Cavaignes, dont l'accomplissement était remis « après un apaisement des présens troubles, » sut célébré le 26 mars 1591.

Pierre de Rapin prit part à toutes les guerres de religion qui ensanglantèrent la fin du seizième siècle. Ami & compagnon de Henri IV, nommé gentilhomme servant de ce prince, le 18 mai 1581, il en reçut quelques années plus tard les patentes suivantes:

- « A Pierre de Rapin, baron de Mauvers,
 - " De par le Roy
- " Salut: parceque nous avons délibéré de faire lever promptement & mettre fus bon nombre de gens de guerre tant de cheval que de pied pour nous garder fervir & prevalloir aux occasions qui s'exécuteront duquel il est besoin de bailler la charge de conduite à quelque bon vaillant & expérimenté personnage a nous seur & seable A ces causes sachant les qualités susdites estre en vous nous vous avons

Cavagnes, chancelier de la caufe, & que d'autant qu'il étoit nuit, il fit allumer les flambeaux & les tenir près de la potence pour les voir mieux mourir & contempler mieux leur vifage & contenance.

Il exigea en outre, par un raffinement digne de cette hideuse curiosité, que le roi de Navarre assistat au supplice de ces deux martyrs & s'assist à la grande collation qu'il avait sait préparer a l'Hôtel-de-Ville, comme pour une sête, peu d'heures après le supplice de Cavagnes & de Briquemault. Leurs corps dépouillés surent traînés sur des claies, couverts d'insultes & de boue, mutilés par la populace, après qu'ils eurent été pendus & étranglés par le bourreau. Leur sentence de mort du 27 octobre 1572, porte confiscation de tous leurs biens, déclare leurs ensants ignobles. vilains, insames & attribue au roi tous leurs biens. Mais le sang de ces nobles victimes criait vergeance : un arrêt de réhabilitation sut arraché à la couronne & compris dans les articles du traite appelé « la paix de Monsieur, » donné à Paris, par Henri III, en mai 1576. — Les frères Haag, Frunce protessante, art. Briquemault & Cavagnes. — On lit Cavaignes sur les titres originaux.

(1) Une autre fille avait époufé Raimond Péliffon, premier préfident au Parlement de Chambéry, ambaffadeur en Portugal, &c., célèbre par fa condamnation & fa réhabilitation, également éclatantes, à la fuite de fes démêlés avec le procureur général Taboué, en 1558.

Une troifième sœur avait épousé Gabriel Du Bourg, frère du martyr Anne Du Bourg. Peut-être Arnaud de Cavagnes était-il de la maison Du Bourg, mais il est du moins certain que la terre de Cavagnes, située près de Toulouse, revint à la famille Du Bourg qui en portait le nom, & sut, vers 1665, l'occasion d'un grand procès entre les familles Du Bourg, Pélisson & de Rapin. (Mem. de la famille de Rapin. — Le père Anselme, Généalogie Du Bourg.) — Devenue veuve, Anne de Mansencal se remaria avec noble Pierre de Saint-Pierre, sieur de Roques.

« HENRY.

" De par le Roy,
" Fizes. "

D'après une note en marge de l'original, il paraît que ce blanc-seing ne sur pas employé. Mais les libéralités du roi ne s'arrêtèrent pas là. Le 27 janvier 1593, par lettres-patentes données à Chartres, signées Henry, contre-signées Potier, adressées « à notre bien amé Pierre de Rapin, escuyer, seigneur de Mauvers, » scellées des armes & cachet de Sa Majesté, Henri IV lui donna le commandement de la compagnie de cent hommes d'armes en garnison au Mas-Grenier dit le Mas de Verdun, dans les termes suivants : « Voulant y establir personne dont la valeur & sidellité soit cogneue pour avoir la conduicte d'icelle nous avons estimé que nous ne pourrions faire meilleure élection que de vous pour la confiance que nous avons de votre expérience au faict des armes joincte à votre sidellité dont nous avons eu certain tesmoignage par vos services. A ces causes..., &c. » Suivent les dispositions qui mettaient le commandant de la garnison sous l'autorité du gouverneur (1).

⁽¹⁾ Invent. gen., nº 642. Le Mas-Garnier, Mas-Grenier ou Mas de Verdun, était une ville & justice royale dépendante de celle de Verdun, dont elle était l'un des six sièges de judicature.

Quelques mois après, les commissaires « ordonnez par le Roi près sa personne sur le faict des biens des rebelles » en exécution « des patentes obteneues par le Sr Rapin, gentilhomme suivant la Cornette du Roy, le vingt cinquiesme jour d'octobre dernier, par lesquelles Sa Majesté en considération de ses services luy a faict don des deux tiers des fruictz revenu & biens des mestairies scituées en la terre du Mas Garnier & Verdun appartenant à Jehan Lason, Jean Verger dict Pisset & aux héritiers de seu Arnault Gaissance acquis à Sa Majesté par rebellion pour en jouir par ledit Rapin en la présente année seullement à la charge de faire estimer lesdicts fruictz, & de faire mettre l'autre tiers reservé par Sa Majesté, franc & quitte es mains du receveur du domaine, » & ayant « procédé à l'entérinement d'icelles » ordonnent : « qu'il sera informé de la qualité dudit S' Rapin, du service qu'il a faict a Sa Majesté & continue par chacun jour, par certificat des Gouverneurs, Lieur du Roy Cappar ou aultrement denomez, comme aussi sera informé de la rebellion desdits Lafon &c. & qu'il soit établi bons & suffisans commissaires qui puissent rendre compte du tout & faire l'estimation des fruictz tant sur baulx ja faits que sur l'estimation commune. » Ordre expédié au Sénéchal d'Armagnac, daté « de Chartres, le roy y estant, » le 1er sévrier 1593, figné: De Villoutreys. (Inventaire général, nº 643.)

Pierre de Rapin fut paisiblement mis en possession des biens « de quelques ligueurs » comme sont désignés ailleurs les rebelles dépossédés dont il est fait ici mention, & du commandement de la garnison du Mas-Garnier sous l'autorité du gouverneur. Mais de graves démêlés ne tardèrent pas à s'élever entre ces deux puissances sans cesse en contact. Rapin, d'un caractère violent & irascible, finit par faire jeter à la porte de la ville le gouverneur Montbartier. De là grand scandale : l'assaire

Cette place, fortifiée au feizième fiècle, avait en 1598 une garnifon de foixante-un hommes quifut augmentée dans la fuite; mais après les guerres de religion, l'importance du Mas-Garnier décrut fenfiblement. Ce n'est aujourd'hui qu'une bourgade sans importance. Il ne faut pas confondre le Mas de Verdun avec le Mas d'Agenois, gros bourg de Guyenne, à fix lieues d'Agen.

vint aux oreilles du roi qui manda à Grenoble les deux belligérants par une lettre missive adressée à Rapin, en date du 28 septembre 1600 (1), signée Henry, contre-signée Forget. « Le baron de Montbartier sut rétabli à cause de l'honneur du commandement, mais Rapin, dit l'historien de sa famille, gagna sa cause au sond. » Le 8 avril 1608, Montbartier étant mort, le roi nomma Rapin gouverneur du Mas-Garnier par patentes signées Henry & « par le roy » Forget. La commission lui en sut expédiée le 27 décembre 1611 (2).

Pierre de Rapin eut l'honneur de présenter à son roi les cless de la dernière ville de France tenant encore le parti de la Ligue. Cette ville était Grenade; il en dirigea le blocus en 1595 avec autant de vigueur que d'habileté. (Inv. gén., n° 678.)

Outre la lettre d'Henri IV qui a été citée plus haut, Pierre de Rapin, dans le cours de sa vie militaire, reçut plusieurs lettres de grands perfonnages dont quelques-unes ont été conservées. Le 18 mars 1608, le maréchal d'Ornano écrivit au roi pour témoigner de la bonne conduite de Rapin que ce prince venait de nommer au gouvernement du Mas de Verdun.

Sous Louis XIII, le chancelier Pontchartrain lui écrit deux fois, en 1617 & 1620, pour l'affurer de son estime & lui marquer qu'il s'emploiera volontiers pour ses intérêts. Le duc Henri de Mayenne lui écrit dans le même sens de Bordeaux, en juillet & en août 1620, & le célèbre duc de Rohan, généralissime des troupes des résormés dans les guerres de religion, sous Louis XIII, lui recommandant un gentilhomme, le sieur de Veilles, qui lui rendra compte « de l'estat des affaires, » termine sa lettre en le priant de croire qu'il n'a « ny bien, ny vie qu'il n'emploie très librement pour son service. » Cette lettre intéressante est datée de Saint-Jean, le 8 juin 1621 (3).

⁽¹⁾ Inventaire général, fans nº, cotée VIII.

⁽²⁾ Id., n° 665, 649, & fans n°, cotée IX.

⁽³⁾ Id., fans not, cotées IX, X, XII, XIII, XIV, XV.

En 1619, le gouverneur du Mas-Garnier figura comme député de l'Eglise de cette ville à l'Assemblée provinciale de la Haute-Garonne, qui précéda la convocation de l'assemblée politique de Loudun; il y avait pour collègue son beau-stère Paul de Lupé-Maravat. Six ans plus tard ils accompagnaient tous deux à Montauban le marquis de Lusignan, envoyé par Rohan pour soulever la ville, mais ils ne purent y réussir. La vie politique de Rapin se termine à cette mission dont le résultat sur négatif. Il demeura dans son gouvernement du Mas-Garnier, gouvernement dont il avait obtenu la survivance pour son sils aîné, jusqu'à ce que l'âge ne lui permit plus d'en exercer les sonctions. Quelques années avant sa mort, il sut privé de la vue; mais vert & vigoureux, il vécut encore jusqu'à quatre-vingt-neuf ans, & rendit son âme à Dieu au mois de décembre 1647.

Sa première femme, Olympe de Cavaignes, étant morte en 1601 ainsi que le fils unique (1) qu'elle lui avait donné, Pierre de Rapin s'était remarié le 26 novembre 1602 (2), avec Perfide de Lupé, fille de noble Jean de Lupé, seigneur de Maravat, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, gouverneur de la vicomté de Fezensaguet & de la ville de Mauvesin, capitaine de chevau-légers, maréchal-decamp en 1593, sénéchal du Rouergue, & de Marguerite de Morlhon d'Asprières. Il testa le 6 mars 1637,

⁽¹⁾ Ce fils le nominait Jean-Jacques, & mourut peu après la mère « en âge pupillaire. » (Invent. genéral, n° 648.) Il est fort probable que, confondant cet enfant avec fon frère confanguin Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras, M. Nayral aura affigné a ce dernier la date de la naissance du fils d'Olympe de Cavaignes qui serait né le 25 janvier 1594. Jacques de Rapin Thoyras naquit dixneuf ans plus tard, en décembre 1613, ce qui charge la conscience de M. Nayral d'une erreur un peu sorte, que MM. Haag ont répétée d'après lui. Voy. Nayral, Biog. Castraise, articles Rapin.

⁽²⁾ Inv. gen. nº 656, 657 & 665. Le contrat de manage en question sut retenu par Labaule. notaire royal de la ville de Puycasquier.

La famille de Lupé était l'une des plus anciennes de l'Armagnac, la tradition, fortifiée par quelques documents, la fait descendre des anciens ducs d'Aquitaine, iffus des rois Mérovingiens. Le 2 octobre 1666, lors de la recherche des faux nobles dirigée par l'intendant de Guyenne, Claude

& l'année même de sa mort, le 19 mai 1647, il ajouta à son testament un codicille en faveur de Jacques de Rapin, son fils, déjà savorisé le 25 novembre de l'année précédente par une donation de sa mère.

Pellot, feigneur de Port-David & Sandrans, Paul de Lupé, fieur de Maravat, & Phinée de Lupé, fieur de Lassus-Maravat, père & fils, produisirent pour justifier leur noblesse divers titres desquels font extraites les notes suivantes:

D'après divers auteurs anciens cités dans cet inventaire, un Lupus aurait été conful avec Maximus lors de la promulgation de la loi Prius autem... (Digest., de vulgari & pupil. subfitutione). Fauchet (Antiq. gaul., t. II, ch. 8) parle d'un Lupus, duc de Gascogne, & Pasquier (t. 1, ch. 13) dit que le duc de Guyenne, suyant devant l'empereur Charlemagne, se retira chez Lupus, qu'il qualifie de duc de Gascogne sous Charles-Martel (t. II, ch. 12). Sous Vespasien, un Lupus était gouverneur d'Alexandrie, en Egypte, selon Josephe (Guerre des Juifs, t. VII, ch. 30).

En 1400, Jean, comte d'Armagnac, se préparant à une expédition en Catalogne, ses sujets lui donnèrent un subside de quatorze mille livres: parmi ceux qui se distinguèrent par leur libéralité envers leur prince, on remarque Bernard de Lupé & autre de Lupé Maravat.

Noble Jean de Lupé épouse le 12 février 1453, noble demoiselle Marguerite de Goulard, devant Bordier, notaire de Taraube au pays de Lestoure. Le même Jean de Lupé, écuyer, seigneur de Maravat, institue héritier Pierre de Lupé son fils, par son testament du 7 février 1487.

En 1524 & le 19 novembre, Pierre de Lupé épousa Anne d'Arzac, avec dispense du pape en raison de leur consanguinité.

De ce mariage naquit noble Carbon de Lupé, feigneur de Maravat, qui, le 16 octobre 1544, épousa noble demoiselle Anne de Pins de Montbrun. (Retenu par Pierre de Lacoste, notaire de Coloigne.) — Carbon ou Carbonnel de Lupé, mort vers 1574, se convertit au protestantisme.

Son fils, Jean de Lupé, feigneur de Maravat & de Lalanne, en Gascogne, épousa, le 7 janvier 1577, Marguerite de Morlhon, fille de François de Morlhon, seigneur d'Asprières & de Vensac, & de demoiselle Marguerite de Senneterre.

Paul de Lupé-Maravat, fieur de Castera, fils de Jean, épousa le 30 juillet 1610, Olympe de Lustrac, fille de Gabriel de Lustrac, baron de Saint-Sernin, & en secondes noces, N... Du Bourg Cavaignes, qu'il laissa veuve. (Mémoires de la famille de Rapin.)

La plus grande partie des actes mentionnés dans cet Inventaire concerne Jean de Lupé, feigneur de Maravat, capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances du roi, gouverneur de la vicointé de Fezenfaguet & du château de Mauvelin (15 feptembre 1586), dont la fille avait époufé Pierre de Rapin. On distingue la mention suivante :

 Lettre de cachet du vingt quatriesme fevrier mil six cens dix sept escrite à Monsieur de Maravat, capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances du Roy au sujet du regret que la Reine Marie avoit de la mort du sieur de Rapin, son gendre.
 Signée Marie &, plus bas, Phélipeaux. — Cette lettre de Marie de Médicis sut écrite sur la fausse nouvelle de cette mort.

Le plus récent de ces actes est le mariage de Phinée de Lupé & d'Anne de Belrieu, fille de Jean de Belrieu, seigneur de Tiregan, conseiller du roi en la Chambre de l'édit de Guyenne, & de dame Charlotte de Dijon de Balgés, du 10 juillet 1661. Giron, notaire de Bordeaux. (Inv. gen., n° 669. — Voy. France protest., article Lupé. — Courcelles, Not. des Pairs, IV, 6, & VIII, 23.)

Pierre de Rapin avait eu vingt-deux enfants de Perside de Lupé, huit seulement survivaient lorsqu'il mourut :

- A. Jean qui fuit, auteur de la branche de Mauvers.
- B. N...., fieur des Grèzes, lieutenant au régiment de Calonges en 1636, gouverneur de Fontarabie, mort en Hollande au fervice du roi.
 - C. Jacques, qui fuivra, auteur de la branche de Thoyras.
- D. Charles, seigneur de Rabeau ou de Rebeau, capitaine d'infanterie, maintenu dans sa noblesse par arrêt de la Cour des Aydes de Cahors, du 27 août 1658 (Bibliothèque impériale, Nobiliaire de Montauban & d'Auch, t. I, sol. 3, mss), avait épousé le 15 juillet 1656, Anne de Benech. (Contrat retenu par de Mons, notaire de Montauban.) Charles de Rapin compta dix-huit à vingt campagnes : il servit en Catalogne, en Roussillon, en Italie, en Flandres. Enseigne du régiment de Montaignac en 1639, il passa comme volontaire dans le régiment de Mérinville en 1643. En Catalogne il était capitaine au régiment de Chancy en 1645, & passa avec le même grade dans celui de Béthune, comme le fait voir un certificat du seigneur de Noailles, constatant ses services, du 21 juillet 1649.

Charles de Rapin eut trois enfants de son mariage avec Anne de Benech: Jacques, l'aîné, mourut au service; le second, Charles, fut reçu docteur ès droits en la Faculté de Cahors. (Patentes en latin de l'an 1679.) On ignore le nom du troissème, mais ni les uns ni les autres ne laissèrent de postérité, & cette branche s'éteignit à la seconde génération. Le 14 mars 1697, Charles de Rapin-Rebeau, fut encore une sois maintenu dans sa noblesse par l'intendant de Montauban, Sanson, avec son neveu Paul, fils de son srère aîné. (V. note ci-dessus, Bibl. imp.)

- E. Marguerite, non mariée.
- F. N...., épouse d'Estienne de Guillemy, sieur de la Mole (1).
- G. Cécile, femme de François de Melet le 19 mars 1626(2).

⁽¹⁾ Noble Eftienne de Guillemy, fieur de la Mole, iffu de ce mariage, fit enregistrer ses armes en 1696, d'argent à la bande ondée d'azur chargée de trois étoiles d'or. (Bibl. imp., Armorial de Languedoc. t. II, p. 14.)

⁽²⁾ Noble François de Melet, écuyer, feigneur de Melet, le Faudon, la Roche-Marais & Gontaud en fa partie, capitaine d'une compagnie d'infanterie, par commiffion du 31 juillet 1632, fut

X. — Jean de Rapin, seigneur & baron de Mauvers, né en 1603, sit son apprentissage de l'état militaire en Hollande. Capitaine au régiment de Mancauld en 1632, & dans celui de Calonges en 1634, il combattit avec courage à la bataille d'Avein en 1635 (2).

Jean de Rapin sur chargé par le duc d'Epernon de persuader aux Montalbanais révoltés de se soumettre à l'autorité royale. Il ne réussit pas dans sa mission & se joignit aux rebelles qui désendaient la cause de la religion. Le duc se vengea sur le vieux gouverneur du Mas-Garnier, Pierre de Rapin, qu'il sit jeter en prison à la place de son sils (3). Ce dernier avait obtenu en 1616 la survivance de son père dans le gouvernement du Mas de Verdun, & lui succéda de sait vers 1635. Il rendit hommage au roi pour sa terre noble de Mauvers le 8 août 1664. (Ordonnance de M. de Bezons.)

marié par contrat du 19 mars 1626, à dame Cécile de Rapin, fille de noble Pierre de Rapin, feigneur & baron de Mauvers, gentilhomme ordinaire de la maifon du roi, & de demoiselle Perside de Lupé. De ce mariage sont issus: 1° Jean-Pierre de Melet, marié, en 1672, à Isabeau de Verrier, les suturs époux s'engageaient par contrat à faire solemniser leur mariage en l'église de ceux de la R. P. R. 2° Marie, mariée en 1665 à Hélie Regnaud, seigneur de Beraud, dont deux ensants.

Le frère de François de Melet, Jean-Pierre de Melet, eut pour fils Jacques de Melet, lequel eut d'Ifabeau du Haillon deux fils, dont le cadet, Jean-Pierre de Melet, écuyer, fieur de la Salle, épousa le 3 sévrier 1665, demoiselle Marie de Cazenove, fille de seu noble Pierre de Cazenove, écuyer, seigneur de la Croze, & de demoiselle Pétronille de Chasserel. La famille de Melet, une des plus anciennes de la Guyenne, porte d'azur au cerf passant d'or onglé & sommé de gueules, & ne doit pas être consondue avec les Melet du Condom & du Périgord dont les armes (des ruches) sont différentes & dont quelques branches ont aussi fait prosession de la religion résormée. — Voy. Notice généalogique sur la maison de Melet, Nobiliaire de Guyenne & de Gascogne, par Ogilvy, t. II, 1859. Paris, Dumoulin, in-8°. Continué par M. de Bourousse de Lassore.

- (1) Un Sébastien de Lasitau était conseiller au Parlement de Toulouse en 1556.
- (2) Mémoires de la famille de Rapin.

⁽³⁾ Sauvegarde accordée à Jean de Rapin par le duc d'Epernon, le 16 février 1628. Inventaire général, nºº 653 & 654. Peut-être les deux nºº précédents se rapportent-ils aussi au même perfonnage.



Jean de Rapin épousa, le 21 juin 1639, Marie de Pichard, fille de noble François de Pichard, seigneur de Sainte-Marthe de Salvaison, d'une ancienne samille de Guyenne, originaire de Bretagne, qu'illustra le célèbre président de Pichard, & de Suzanne de Parazol (1). Il en eut sept ensants:

- A. Paul qui fuit, & continua la descendance.
- B. Daniel, seigneur de Boyville, né en 1641, sut enseigne dans le régiment de Noailles pendant la guerre de Flandres. A la Révocation, il facrifia son grade à la liberté de sa conscience, & alla offrir son épée aux Provinces-Unies. Colonel au service de Hollande, capitaine d'une compagnie des gardes de S. A. le prince d'Orange, Daniel de Rapin suivit ce prince en Angleterre lorsqu'il monta sur le trône des Stuarts. Le 16 avril 1729, le colonel de Rapin mourut à Utrecht, où il avait commandé autresois une des deux compagnies de cadets résugiés, formées par le prince d'Orange. (Bibl. imp., Cabinet des titres généalogiques, dossier Rapin.)
- C. François, feigneur de la Tour, capitaine au fervice de Hollande, tué à Charlemont, en 1690 (2).
- D. Jean, seigneur de l'Isle, major au service de Hollande dans le régiment de Belcastel, tué en 1690 au combat de la Quenoxe (3).
 - E. Marguerite, mariée à N.... Magis.
 - F. & G. Marie & Perside, non mariées.
- XI. Paul de Rapin, seigneur & baron de Mauvers, né vers 1640, lieutenant au régiment de Navarre en 1668, sut, ainsi que son oncle

⁽¹⁾ Ogilvy & de Laffore, Nobiliaire de Guyenne & de Gascogne, Généalogie de Pichard, t. lll.

⁽a) Il est probable que ce sut à l'attaque du château de Charlemont, place forte d'Irlande sur le Blackwater, près Belfast, prise par La Caillemotte Ruvigny, sous les ordres de Schomberg, en 1690.

⁽³⁾ Peut-être le fort de la Knocque, en Flandres, bâti par Vauban en 1680, contre les Hollandais. Dans d'autres notes généalogiques fur les Rapin, on lit : Lennox, ce ferait le nom d'un village qui donna fon nom à un engagement fans importance de la guerre d'Irlande dans lequel Rapin de l'Ifle fuccomba.

Charles de Rapin de Rabeau, déchargé par jugement souverain de l'intendant Sanson, daté de Montauban le 14 mars 1697, « de l'assignation à lui donnée pour la recherche des faux nobles, par Charles de la Cour de Beauval, commissaire à ce député par Sa Majesté. » (Bibl. impériale, Nobiliaire de Montauban & d'Auch, t. I, sol. 3.) Capitaine au service de Hollande, il quitta le service à la mort de son père, vers 1680, & céda sa compagnie à son plus jeune srère.

Peu après, environ en 1681, il épousa sa cousine-germaine, Cécile

de Rapin, fille de Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras, & mourut en 1694, laissant cinq enfants:

A. Paul, né en 1682, capitaine d'infanterie, mourut en traversant les Alpes en 1706, à l'âge de vingt-quatre ans, des blefsures qu'il avait reçues au siège de Turin.

B. - Jacques, qui suit & continua la descendance.

C. — N...., capitaine d'infanterie, tué au siège de Fribourg en 1713, mort à l'âge de vingt-quatre ans, comme son frère.

D. — *Marie-Anne*, mariée en 1713, à N.... des Hors, gentilhomme de la ville d'Angles, en Languedoc.

E. & F. — Deux filles mariées à N... & N... Elles étaient mortes ainsi que leurs ensants, en 1730.

XII. — Jacques de Rapin, seigneur & baron de Mauvers, né en 1688, mort en 1763, épousa, vers 1716, Elisabeth de Rioupeyroux, qui n'était âgée que de quatorze ans. Ils eurent pour enfants:

A. - Pierre, le 2 juillet 1717.

B. — Jeanne, née le 10 mars 1728, mariée à M. de Guarisson.

C. — Marie, née le 1er avril 1729.

1

lxvj

- D. Jacques-Anne, qui suit & continua la descendance.
- E. Marguerite, née le 16 décembre 1732, qui épousa en 1758, M. de Maleville (1), de Cauffade.
 - F. François, mort en bas-âge, en 1736.

Jacques-Anne de Rapin, né le 22 avril 1730, seigneur & baron de Mauvers, épousa en octobre 1764, N.... de Male-prade, de Clairac. Vers 1780, il chercha à renouer les relations de parenté qui avaient existé autresois entre sa famille & les Rapin de Maurienne. Un fragment d'une lettre adressée à Claude-François Rapin, dans laquelle il passe rapidement en revue les principaux titres de sa famille, & qu'il écrivit à l'instigation de

sa cousine, M^{me} de Blaquière, née de Rapin-Thoyras, montre qu'il ignorait complètement les rapports qui s'étaient rétablis dans le milieu du dix-septième siècle entre les deux branches de la même famille, séparées par l'expatriation de l'une d'elles cent ans auparavant. (Arch. d'otrves)

Jacques-Anne de Rapin eut six enfants de Mue de Maleprade :

- A. Français, né le 11 octobre 1765, mort de la poitrine à Montauban, le 12 mars 1790.
- B. Jean-Baptiste, baron de Mauvers, seigneur de la Garde, appelé aussi M. de Rapin-Thoyras, né le 19 septembre 1767, officier au régiment de Vezin. dernier du nom de Rapin-Mauvers, est mort à Montauban le 11 sévrier 1859. à l'âge de quatre-vingt-douze ans, ayant noblement à utilement employé une longue vie à une grande fortune au soulagement des pauvres à à l'avancement du règne de Dieu.
 - C. Jean-François, fieur de Boisville, né le 10 février 1771, fut quelques

⁽r) MM Léon de Maleville, ancien mimftre de l'intérieur, & Jules de Maleville, de Montauban defeendent de Marguerite de Rapin.

années au fervice & porta fa tête sur l'échafaud révolutionnaire, le 12 juillet 1794, peu de jours avant la chûte de Robespierre.

- D. Jacques-Baptiste, mort le 30 juin 1793, noyé dans le Tarn.
- E. N...., née le 1^{er} novembre 1768, épousa M. de Viçose, baron de Lacour, dont elle eut trois enfants, morts en bas-âge.
 - F. N...., née le 9 août 1772, morte sans alliance en 1837.

Branche de Thoyras.

X bis. — Noble Jacques de Rapin, écuyer, seigneur de Thoyras, de la Sale & de Puginier, troissème fils de Pierre de Rapin & de Perside de Lupé, avocat en la cour du Parlement de Toulouse & Chambre de l'Edit de Castres, naquit au château de Mauvers en décembre 1613. Il sur avantagé sur ses frères & sœurs, comme on l'a vu, par une donation que lui sit sa mère, le 25 novembre 1646(1), & par un codicille au testament de son père, du 19 mai 1647, reçu par Daliès, notaire de Montauban; Il suivit avec éclat la carrière du barreau qu'il avait choisse. Membre de l'Académie de Castres, il sut un des sondateurs de cette Société littéraire & en sit partie jusqu'à sa dissolution, c'est-à-dire de 1648 à 1670 (2).

⁽¹⁾ Inventaire général, n° 656, 657 & 678. — Cet acte reçu par Guillaume Samajan, notaire du lieu d'Aucanville, lui affurait par préciput tout ce qui revenait à Perfide de Lupé du chef de fa mère Marguerite de Morlhon (fille de François, feigneur d'Afprières, & de Marguerite de Senneterre), de la fuccession de Jean de Ferrières, vidame de Chartres, l'un des plus célèbres chefs réformés au temps des guerres de religion. (Ord. de M. de Beçons. Pièces justificatives, 1° VIII. — Mém. de la famille de Rapin. — France Protestante, art. Lupé & Ferrières.) — Puginier, terre considérable, à une lieue de Castelnaudary & à une lieue & demie de Revel, que Jacques de Rapin avait acquise en 1673, d'Alexandre de Piry, sieur de Beausens, son parent par la maison de Maravat, sut l'apanage de Charles de Rapin, sils ainé de Jacques.

⁽²⁾ Voy. sur l'Académie de Castres, Nayral, Biographie castraise, IV, p. 537.

Jacques de Rapin épousa, par contrat du 24 janvier 1654, reçu par



Abel Galibert, notaire à Castres, demoiselle Jeanne de Pélisson, fille de noble Jacques de Pélisson, conseiller en la chambre de l'Edit, en 1614, & de Jeanne de Fontanier (1). Lors de la recherche de la noblesse qui fut faite en Guyenne par ordre du roi, & par les soins de Mre Claude Pellot, sieur de Port-David, intendant de Guyenne en 1666, son frère aîné, Jean de Rapin-

Mauvers sut « déchargé d'assignation (2) » par ordonnance rendue par M. de Rabastens, juge-mage de Montauban, le 21 juin 1666. Le 2 juillet de la même année, semblable ordonnance sut donnée en saveur de nobles Jacques & Charles de Rapin srères. Recherché de nouveau pour le fait de sa noblesse, Jacques de Rapin rédigea lui-même plusieurs sommaires des preuves qu'il produisit devant Mre Claude Bazin, seigneur de Bezons, intendant du Languedoc, & il obtint une ordonnance de relaxe, ou maintenue de noblesse le 21 mars 1670, en vertu de laquelle il sut « mis & inscrit par nom & surnom, armes & lieu de sa demeure, dans le catalogue des nobles de la province du Languedoc (3). »

⁽¹⁾ Invent. gen., no 660, 662, 664, 665, 666, 667, de 673 à 684.

⁽a) La recherche des faux nobles n'était autre chofe qu'une opération fifcale. Le roi nommait un commiffaire à la diligence duquel le procureur royal donnait affignation à tous les nobles ou fe difant nobles de la province, aux fins d'avoir à prouver leur qualité partitres fuffifants. L'intendant jugeait en dernier reffort, & les faux nobles ou ceux qui n'avaient pu prouver leur noblesse, payaient une amende proportionnelle dont bénéficiait le tréfor.

⁽³⁾ Ordonnance de M. de Bezons portant confirmation de la noblesse de Rapin. seigneur de Thoyras, du 21 mars 1670, reproduite aux Pièces justificatives, n° VIII. Voy. aussi Catalogue des gentilshommes du Languedoc. Henry de Caux. Pézenas, 1676, in-4°.—Voy. le marquis d'Aubaïs, Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France. Jugements de la noblesse de Languedoc. Les minutes de ces arrêts, déposées aux archives des Etats du Languedoc, à Montpellier, ont été brûlées à la révolution de 93.

Le commissaire Belleguise avait prétendu que Jacques de Rapin, bien qu'issu de noble race, avait dérogé par la profession d'avocat. Voici en quels termes celui-ci se désendit dans l'Inventaire sommuire des titres produits devant Monseigneur de Bezons, &c., rédigé par l'assigné : « ... sans qu'il peut (fic) estre prétendu que l'assigné aye desrogé à sa noblesse par l'employ de sa charge d'advocat qu'il exerce despuis plus de trente ans, car outre qu'il est soustenu avec beaucoup de raisons que

Jacques de Rapin testa avec « Jeanne de Pelisson, demoiselle, son épouse, fille de noble Jean-Jacques de Pelisson, » devant Suobin, notaire de Castelnaudary, le 8 juillet 1676. Voici le début de ce testament qui témoigne d'une manière touchante de quels pieux sentiments Jacques de Rapin & sa femme étaient animés:

bénédictions qu'il nous a desparties despuis que nous sommes au monde et particulièrement de ce qu'il nous a fait vivre dans une parfaite union et concorde despuis vingt ans et plus que nous sommes mariés, et qu'il a béni nostre mariage en nous donnant plusieurs enfans qui nous ont donné jusqu'à cete heure tout sujet de satisfaction. Nous supplions de toute nostre puissance nostre bon Dieu de nous continuer et à tous nos enfans sa divine protection et de ne nous abandonner jamais à nous-mêmes. Nous exhortons de tout nostre cœur nos chers enfans de vivre en gens d'honneur et en la crainte de Dieu; de ne se laisser point surprendre aux honneurs et biens du monde quelques grans qui leur soient offerts pour se détourner de la vraye religion en laquelle ils sont nais, ne faire tort à personne et faire du bien à tous autant qu'ils en sont capables et surtout s'aymer et servir entre eux avec tendresse. (Inv. gén., nº 682.)

Suivent des legs aux Eglises résormées de Castres, de Castelnaudary & du Mas-Garnier. Leurs ensants y sont désignés dans l'ordre suivant : « Cécile de Rapin, nostre sille aynée, & nobles Charles, Paul, Marie, Claude

cest employ estant sait avec honneur dans une Cour souveraine est capable d'acquérir la noblesse à ceux qui ne l'avoient pas auparavant, selon le sentiment de Guid. Pap. question 388, & que les advocats employés, non minus provident humano generi quam si praliis atque vulneribus putriam parentesque salvarent, nec enim solos, disent les empereurs Léon & Anthémius, nostro imperio militare credimus illos qui gladiis clypeis & thoracibus mittuntur, sed etiam advocatos, militant numque causarum patroni qui gloriosa vocis confiss munimine, laborantium spem, vitam & posteros defendunt. Il ne peut être pretendu que l'assigné ait desrogé à sa noblesse par son employ d'advocat qu'il exerce avec honneur, puisque par le sentiment des plus grands hommes, honesta professio ornut potius quam destruit dignitatem, & que celle d'advocat est le sondement des plus grandes dignités du royaume, surtout lorsque ce n'est pas une profession oiseuse, mais qu'elle sert utillement au public, ce qui sit que le roi Charles cinquiesme dit le Sage, ne sit point difficulte d'en faire plusieurs chevaliers qu'on appeloit chevaliers des loix au rapport de Froissard. » Inv. gen., n'' 662.

& Salomon de Rapin, nos enfans. » Voici ce qui concerne l'historien Paul de Rapin & ses srères :

.... Qu'il soit payé audit Paul nostre second sils tandis qu'il continuera ses estudes & qu'il sera hors de nostre maison, la somme de quatre cens livres par an, la moitié de six mois en six mois par avance & auxdits Claude & Salomon s'ils estudient ou s'ils sont prosession des armes, la somme de trois cens livres à chaqun en représentation des intérêts de leur legat lorsqu'ils seront hors de nostre maison, ne reiglant rien pour l'entretien dudit Charles nostre sils ayné parcequ'il est sur le point d'achever ses estudes & qu'il luy sera pourvu par le survivant de nous deux....

Avocat plein de talents & de probité, jurisconsulte consommé, littérateur de mérite, Jacques de Rapin, pendant sa longue carrière, vit une juste & honorable réputation couronner ses efforts, qu'il consacra souvent à la désense de ses coreligionnaires. Il mourut dans une campagne qu'il avait près de Toulouse, le 18 août 1685, comme on le voit par une « déclaration de la dame Jeanne de Pélisson, veuve de noble Jacques de Rapin, pour justissier son droit d'héritière dudit son man désunt » du 22 août 1685 (1). Jeanne de Pélisson, sœur du célèbre Pélisson, membre de l'Académie française & désenseur de Fouquet, mourut à Genève le 13 sévrier 1706; elle avait donné à son mari six ensants

- A. Cécile, née vers 1655, morte en 1739, à Utrecht; elle avait épousé son cousin-germain, Paul de Rapin, baron de Mauvers. (V. ci-dessus.)
- B. Charles, feigneur de Puginier, auteur des Mémoires anecdotiques, intitulés par l'Inventaire général (n° 687): « L'origine & particularitez de la famille de Rapin & celle de Pelliffon, » né à Castres, vers 1658, mort à Utrecht sans alliance, environ en 1730 (2).
 - C. Paul, feigneur de Thoyras, qui fuit & continua la descendance.

⁽¹⁾ Inventaire général, nº 683.

⁽²⁾ Peut-être les lettres-patentes de docteur ès droits, du 18 avril 1679 (Invent. gén., nº 685),

- D. Marie, femme de Jacques de Chauvet, sieur du Terrail, de Revel (1).
- E. Claude, seigneur de la Chaudane, capitaine d'infanterie, mort à Namur, en août 1693, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Nerwinde (29 juillet) (2).
- F. Salomon, feigneur de la Fare, également au fervice de Hollande & d'Angleterre, fit la guerre d'Irlande en 1688, fuccéda à fon frère Paul dans le commandement de fa compagnie, quand Rapin-Thoyras fut appelé en 1693 auprès du jeune duc de Portland, & mourut à Winchester en 1719 ou 1723, lieutenant-colonel d'un régiment de dragons anglais. Il avait épousé Marie N... (3), mais n'eut pas de postérité.
- XI. Paul de Rapin, écuyer, seigneur de Thoyras, naquit à Castres le 25 mars 1661. Il sortit de France à la révocation de l'édit de Nantes, & après un court séjour en Angleterre, il gagna la Hollande & entra dans la compagnie de cadets que commandait à Utrecht son cousin Daniel de Rapin. Il commença sous les ordres de ce dernier la campagne d'Angleterre de 1688; nommé successivement enseigne, puis capitaine au régiment de Kingston après la bataille de la Boyne, il était aide-de-

que nous avons attribuées à fon coufin Charles de Rapin de Rabeau, concernent-elles Rapin-Puginier qui possédait d'ailleurs une instruction fort étendue. (Voy. Mém. de Jean Rou, t. II, p. 305.)

⁽¹⁾ Invent. gen., nº 683.

⁽²⁾ Claude de Rapin, fieur de la Chaudane, fut particulièrement favorifé par la nature. Une figure charmante, une tournure élégante & distinguée, que rehaussait encore l'aisance de ses manières, attirèrent sur lui les regards de ses chess. Depuis l'âge le plus tendre, il était destiné à la carrière des armes. Il n'avait pas quinze ans, lorsqu'étant dans les cadets à Strasbourg les caresses du maréchal de Chamilly, & les artifices du bénédictin dom l'Empereur, l'amenèrent à changer de religion. Sa conversion ne lui servit pas au point de vue temporel, « car, dit Rapin-Puginier dans ses Mémoires, la Chaudane n'eut point de pension en changeant, non plus que le fils aîné de M. du Terrail (époux de Marie de Rapin), qui après nous estoit des plus proches parents de M. Pellisson, quoiqu'il n'y eust aucun officier à qui il n'en sus donné. « Le seul avantage qu'il en tira sut d'être présenté au roi après la mort de son oncle Pélisson, & de recevoir une partie des papiers de ce dernier, papiers que se partagèrent le roi, Bossue, Racine & l'abbé de Faur-Ferriés. (Voy. Marcou, Etude sur Pellisson, &c., p. 411.) — Il est probable que ce sut par suite de cet héritage de la Chaudane que la maintenue de noblesse de la famille Pélisson (Invent. gén., nº 670) sut jointe aux archives de la famille de Rapin.

⁽³⁾ Peut-être fa coufine-germaine, Marie de Rapin-Mauvers. (V. plus bas, p. lxxv.)

camp du général Douglas, lorsqu'il sur grièvement blessé à l'assaut de Limerick. En 1693, le jeune capitaine reçut l'ordre de se rendre en Angleterre & sur placé par le roi en qualité de gouverneur auprès de lord Woodstock, sils du comte de Portland (Bentinck). Rapin-Thoyras passa plusieurs années auprès de ce jeune seigneur, visita avec lui l'Italie, l'Allemagne, revint en France avec le comte de Portland lors de l'ambassade de ce dernier en 1698, & ne quitta son élève qu'en 1703, lorsqu'il eut achevé son éducation. Quatre ans après, Rapin quitta la Haye pour aller s'établir avec toute sa famille à Wesel, dans la Prusse-Rhénane. Il y travailla sans relâche & au détriment de sa santé, à la composition de sa grande Histoire d'Angleterre « ouvrage pour lequel il avait amassé d'immenses matériaux. » L'excès de ce travail abrégea ses jours, à peine put-il jouir de la gloire & de la réputation qui attendaient l'œuvre qu'il laissait inachevée. Après une courte maladie, il mourut à Wesel le 16 mai 1725.

Rapin-Thoyras avait épousé en 1699, à la Haye, Marie-Anne Testart (1), née à Saint-Quentin vers 1674, morte à la Haye le 25 mars 1749. Ils eurent douze enfants, dont sept seulement survécurent à leur père (2).

A. — " Jeanne Henriette, née à la Haye vendredi le 8 jan-

⁽¹⁾ En 1668, les chefs des principales familles de Saint-Quentin, demandèrent & obtinrent que Samuel Mettayer remplaçat fon père, le célèbre pafteur Jean Mettayer, dans l'Eghfe de Saint-Quentin qu'il avait édifiée & inftruite jufqu'a fa mort, arrivée le 7 mai de cette année-la. Pierre Teftart figure dans cette lufte (Arch. Tit. 258) avec les frères Crommelin, les de Joncourt, les Prévoît, les Lefebvre, &c (France proteft., art. Mettayer.)

Fille de Pierre Testart, né a Paris en 1637, & d'Anne Bauliers, sa troisième semme, qu'il evait époulée à Saint-Quentin en 1672, Marianne Testart sut mariée sort jeune à François Ribot qui se noya peu après son mariage en faisant la traverse de Londres à Rotterdam. (Bull. du prot., VII Généalogie de Crommelin.) — Veuve pour la seconde sois, Mer de Rapin se retira à la Haye les dernières années de sa vie. L'extrait de son testament se trouve à la fin de ce travail, aux Pieces justific.

⁽²⁾ Ce qui fuit entre guillemets, est la copie d'une note des naissances & baptèmes de ses enfants. écrite de la main de Paul de Rapin-Thoyras. (Archives de M. le baron de Maucler, à Stutigart.)

vier 1700, à dix heures du matin, baptifée à l'églife françoife à la Haye. Parrein : Milord Woodftock à présent duc de Portland. Marreine : Jeanne de Pélisson ma mère. » Elle épousa en 1736, à Leipzig, Marc-Antoine Du Four & mourut dans la même ville le 18 janvier 1782, laissant un fils, Jacques-Marc-Antoine Dusour.

- B. « Charles, né à la Haye le mardi 8 février 1701, à 8 1/2 h. du foif, baptisé à l'église slamande. Parrein : M. de Rapin, mon frère. Marreine : M^{11e} Testart. Mort en 1702. »
- C. " Marie-cAnne, née à la Haye le 19 may 1702 à la pointe du jour, baptifée à l'églife françoife. Parrein: M. Salomon de Rapin, mon frère. Marreine: M^{me} Samuel Crommelin, de Haarlem. " Elle époufa en 1735, à Leipzig, Jean Du Bosc, & mourut dans la même ville en 1775, laissant cinq enfants: Henriette, Marianne, Emilie, Louise & François Du Bosc.
- D. « Marguerite-Cécile, née à la Haye le vendredi 19 août 1703. Baptifée à l'Eglife françoife [le 28 août 1704]. Parrein : M. Pierre Testart. Marreine : M^{me} de Ladevèze, femme de M. de Ladevèze, ministre (1). » Elle sut mariée le 12 juillet 1728, à Wesel, à Paul-Emile de Mauclerc & mourut à Stettin le 4 septembre 1747, laissant neuf ensants : Cécile-Marianne, Henriette, Louise-Antoinette, Anne-Marie, Marie-Auguste, Suzanne-Judith, Fréderic, Jean-Louis & Suzanne-Julie-Uranie de Maucler.
- E. " Paul, né a la Haye le mardy 24 février 1705. Baptifé à l'Eglife françoise. Parrein: M. Paul Benelle (2). Marreine: M^{lle} Marie Baulier. Mort à Wesel le 10 janvier 1708. »

⁽¹⁾ Abel Rotolp de La Devèfe, descendait d'un premier consul de la ville de Castres qui professait déjà la religion résormée en 1562. Les descendants du consul Rotolp de Lescout furent plus d'une sois appelés aux premières charges municipales, & de père en fils étaient avocats à la Chambre de l'Edit de Castres. Le jeune La Devèse se vous au saint ministère : d'abord pasteur à Vabres, il reçut vocation de l'église de Castres en 1672. Poursuivi à la Révocation, comme ayant ensreint les ordonnances qui prescrivaient aux ministres protestants de s'exiler, il se cacha, erra de lieu en lieu pendant trois mois, & réussit à gagner la Hollande, où il sut placé comme ministre à La Haye. On a de lui divers ouvrages, entre autres une Apologie des résugiés, La Haye, 1688, in-12, qui eut un très grand succès lors de son apparition.

⁽²⁾ Paul Benelle, négociant réfugié, établi à Amfterdam, mort en 1709, laiffant des biens territoriaux en France pour plus de 1,400 mille florins, ou trois millions de livres, fomme énorme pour ce temps-là. Il avait époufé Henriette Testart, sœur de Marie-Anne. Peu après son mariage,

lxxiv

- F. " Jacques-Benjamin, né à Wesel le mercredy 22 octobre [8 juin] 1707 à 6 h. 10 m. du matin, baptisé à l'église Valonne [le 11 juin 1707]. Parrein: M. Charles de Rapin mon frère. Marreine: Mue Beaulier l'ainée. » Il continua la descendance.
- G. « Daniel, né à Wesel le 22 octobre 1708 entre 7 & 8 h. du soir. Baptisé à l'Eglise Valonne. Parrein : M. le colonel Rapin, capitaine des Gardes. Marreine : Mile Crommelin, sœur de ma semme. Mort à Wesel le 30 décembre 1708. »
- H. « Suzanne-Effer, née à Wesel le 2 janvier 1710, à 4 heures un quart après midy. Parrein: M. Jacob Crommelin (1). Marreines: M^{He} de Hautcharmoy (2) &

obéiffant à la voix de fa conscience, Benelle avait abandonné sa patrie & ses biens pour suir la perfécution & perfévérer dans sa soi.

Après sa mort, le gouvernement de Louis XIV ayant confisqué ses propriétés, ses enfants eurent recours aux Etats-Généraux qui, après d'inutiles représentations, résolurent d'user de justes repréfailles. Ils arrêtèrent qu'à l'avenir les sujets du roi de France n'hériteraient point de leurs parents français décédés en Hollande, la France n'observant pas la réciprocité. (France protest., art. Benelle.) Nous devons ajouter que M. Ch. Weiss, dans son Histoire des réfugiés protestants (11, 23), rapporte le même fait d'après les Mémoires d'Erman & Réclam, t. VII, p. 329, mais avec une variante d'une certaine importance. D'après cette verfion « les enfants de Paul Benelle rédigèrent un mémoire par lequel ils établirent que les fujets de Louis XIV avaient déjà recueilli plus de 1,400 mille florins provenant des fucceffions de leurs parents décédés dans les Pays-Bas. » Benelle n'aurait donc laiffé à fes enfants qu'une part plus ou moins grande de cette fomme de trois millions de livres que MM. Haag lui attribuent toute entière. Quoi qu'il en soit, la décifion des Etats-Généraux du 23 octobre 1709, aux effets de laquelle la paix d'Utrecht mit un terme, fut rendue en conféquence des réclamations des enfants Benelle. Suivant une estimation qui paraît inférieure à la réalité, la Hollande, cette grande arche des fugitifs, comme l'appelait Bayle, aurait reçu cinquante-cinq mille réfugiés : le nombre des fuccessions vacantes dont héritait la république en vertu de la décision des Etats-Généraux, devint en peu d'années sort considérable.

- (1) Jacob Crommelin était le chef d'une branche de cette famille confidérable, qui, originaire des Pays-Bas, fixée en France au feizième fiècle, fut dispersée par la révocation de l'édit de Nantes en Hollande, en Suisse au Angleterre, & s'est fait connaître par ses richesses & son attachement à la foi protestante. Jacob Crommelin sut l'auteur de la curieuse généalogie de sa famille publiée dans le tome VII du Bulletin du protestant. français. Voy. France prot., art. Crommelin.
- (2) M¹¹ de Haut-Charmoy était la fille de Samuel Herault de Haut-Charmoy qui fut tué aux côtés de Schomberg, à la bataille de la Boyne, rempliffant les fonctions de lieutenant-colonel du régiment de Galloway & d'adjudant-général du maréchal, & la fœur de Henri-Charles-Louis de Haut-Charmoy, l'un des meilleurs généraux qu'ait eu la Pruffe, favori du grand Frédéric qui le combla d'honneurs & de dignités. Après cinquante ans de loyaux & courageux fervices, le lieutenant-général de Haut-Charmoy trouva une mort glorieufe à la bataille de Prague, où combattant au milieu de ses soldats, il reçut une grave blessure, qui le conduisit au tombeau en 1757. (France protest., t. V, p. 506.)

M^{11e} Crommelin de Rotterdam. » Elle fut mariée à la Haye le 1er octobre 1736, à Jean de Coninck, & mourut dans la même ville le 20 octobre 1785, laissant six enfants: Marie-Anne, Fréderic, Henriette, Jean, Cécile & François de Coninck.

- I. « cAnne, née à Wesel, le jeudi 31 octobre 1711 à 2 h. 3 quarts du matin. Parrein : M. Jacques du Trossel, major (1). Marreine : M^{me} d'Autard. Morte le 10 décembre 1712. »
- J. « Claude-Ferdinand, né à Wefel le jeudi 2 novembre 1713 entre minuit & une heure, baptifé à l'Eglife Valonne le 7 novembre. Parreins : MM. Pierre de Julien-Scopon (2) & M. Martel. Marreine : Henriette Rapin, notre fille ainée, Mort à Wefel le 23 janvier 1720 à une heure du matin. »
- K. "Marie, née à Wesel, le samedi 12 de janvier 1715 à 9 h. du matin, baptisée à l'Eglise françoise le 25. Parrein: M. Jean-Jacques Serres (3) juge françois. Marreine: Marie de Rapin, semme de mon frère Lasare. » Elle épousa à Vianen, le 28 janvier 1734, Théophile Cazenove, dont elle eut neuf ensants: Charles, Marie, Jean-Henri, Théophile, Fréderic, David-Paul, Cécile-Caroline, Henriette-Julie & Marc-Antoine de Cazenove; & en secondes noces, Paul-Elie Blaquière, sans postérité. Elle mourut à Lausanne le 22 mars 1798.
- L. « Marie-Aymée, née à Wesel le mardi 25 d'aoust 1716, à 9 h. du matin, baptisée le vendredi 4 7^{bre} à l'Eglise françoise de Wesel. Parrein: M. César d'Au-

⁽¹⁾ Jacques du Troffel était fans doute le frère du lieutenant-général Etienne du Troffel, ne à Montpellier, réfugié en Brandebourg, major-général au fervice de Prusse en 1708, qui se signala à la bataille de Malplaquet & sut, après la paix d'Utrecht, chargé du commandement du contingent prussien dans l'armée impériale. D'après MM. Haag, Jacques du Trofsel ne serait connu que par une donation qu'il sit à la maison des Orphelins de Berlin. (France protest., t. IV, p. 520.)

⁽²⁾ Pierre de Julien, fieur des Camp [Scopon?], réfugié à Berlin en 1688, appartenait à une famille originaire du Haut-Languedoc Voy. France proteft., art. Julien.

⁽³⁾ Appartenant, felon MM. Haag, à la famille languedocienne de Serres du Pradel, illustrée par l'illustre agronome Olivier de Serres, & par son frère Jean de Serres, historien & philosophe célèbre. Jean-Jacques de Serres était fils de François de Serres, petit-fils du célèbre Olivier, & de Louise d'Arlandes de Mirabel. D'abord avocat à Orange, puis réfugié en Prusse à la Révocation, de Serres sut nommé, en 1708, directeur & servétaire de l'hospice sondé à Berlin sous le nom de Maison d'Orange, puis conseiller de la justice supérieure française à Berlin; il devint plus tard juge de la colonie de Wesel, place qu'il occupait encore ou de nouveau en 1715, d'après les notes ci-dessus, & contradictoirement aux affertions de MM. Haag. (France protess., t. IX, p. 255.)

lxxvj

tard (1). Marreine: M¹¹⁰ Benelle d'Amsterdam; présentée par Henriette. » Elle épousa le 10 juin 1737, à la Haye, Johann-Friedrick, baron de Freisheim, & mourut à Haarlem, laissant un seul fils, Johann-Friedrick-Gottfried, baron de Freisheim.

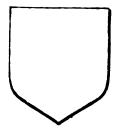
XII. — Jacques-Benjamin de Rapin, seigneur de Thoyras, né à Wesel, le 8 juin 1707, conseiller de régence & de la Chambre des guerres & des domaines de S. M. le roi de Prusse, juge & directeur de la colonie française de Stertin en Poméranie, & de celle de Stargardt (2),

Stargardt, à trente-deux kilomètres de Stettin, jadis chef-lieu de la Baffe-Poméranie, est une ville de commerce & d'industrie, possédant des écoles d'arts & métiers. Cette ville sut prise par les Russes en 1758. En 1697, Stargardt comptait quatre-vingt-quatre résormés, trois ans plus tard, elle en comptait cent quarante-cinq.

La colonie de Stettin, fondée en 1721, eut un accroiffement plus confidérable à plus rapide: Frédéric-Guillaume I", fon fondateur, la dota richement, à les réfugiés qui vinrent s'y établir furent mis en poffession de tous les privilèges que garantissaient aux réformés sugitifs le mémorable édit de Postdam. Le grand Frédéric continua aux colonies françaises la protection dont son père les avait savorisées, à les aida à fonder des hôpitaux, des maisons d'orphelins à d'éducation, des établissements industriels. Un ministre d'Etat était chargé de la direction suprême de toutes les colonies françaises, il présidait le Haut-Directoire, appelé aussi Conseil français, composé de conseillers élus par les différentes professions de la colonie; son siège était à Berlin. Un autre conseil suprême, nommé le Commissariat, veillait, non plus aux intérêts généraux à à la conservation des privilèges des résugiés, mais à la prospérité du commerce, des manusactures établies par eux, à décidait en dernier ressort de tout ce qui était relatif au progrès matériel de la colonie. L'article 10 de l'Edit de Postdam instituait une juridiction élémentaire dans les colonies,

⁽¹⁾ Céfar Autard de Bragard, réfugié en Brandebourg à la Révocation, fervit avec le grade de major dans les armées de l'Electeur & mourut à Wefel en 1725. Il descendait d'un capitaine de Lesdiguières qui se montra si brave que son chef lui donna le surnom de Bragard (vieux mot qui signifie brave, glorieux) que conservèrent ses descendants, dont quelques-uns, issus d'Alexandre, troissème fils d'Autard de Bragard, existent encore de nos jours. (France protest., t. II, p. 498.)

⁽²⁾ Stettin, Sedinum, fort ancienne ville de Pruffe (Poméranie), fituée à peu de distance de la mer, à cent kilomètres de Berlin, sur la rive gauche de l'Oder, bâtie sur le flanc d'un coteau peu élevé, contient aujourd'hui trente-cinq mille habitants. La vue s'étend des hauteurs de la ville sur une plaine marécageuse, coupée par les diverses bouches du fleuve. Désendue par la nature & l'art, cette ville est une place sorte de premier ordre. La prosondeur de l'Oder permet à de grands navires d'arriver jusqu'à ses murs, son port est le siège d'une activité considérable qui serait bien plus grande si la ville n'était forcément retenue dans l'étroite enceinte de ses murailles. Le roi de Pologne, Boleslas, s'empara de Stettin en 1121; le traité de Westphalie donna cette ville aux Suédois; en 1677 & 1713, les Prussiens s'en emparèrent; prise par les Français en 1806, elle revint définitivement à la Prusse postérieurement à l'occupation française.



épousa à Utrecht, le 15 juillet 1739, Suzanne-Uranie de La Blache, fille d'Isaac Berengier de La Blache (1), « capitaine au service de Leurs Hautes Puissances les Etats-Généraux de Hollande » (1711). Après de solides études faites dans les universités d'Allemagne, Jacques-Benjamin de Rapin s'était livré avec succès à

en accordant aux réfugiés le droit de choifir l'un d'entre eux qui jugeait en dernier reffort leurs différends. Mais cette juridiction trop fommaire & trop primitive, fut bientôt complétée par une haute-cour de justice siègeant à Berlin, destinée à recevoir les appels des tribunaux particuliers de chaque colonie, & par le Haut-Directoire, dont nous avons parlé. Les fonctions de juge & de directeur étaient ordinairement remplies par les mêmes titulaires. C'est ainsi que Jacques-Benjamin de Rapin succéda à David de Gauvain dans la direction des colonies de Stettin & de Stargardt, & qu'il remplit comme lui les sonctions réunies de juge & de directeur. Très honorables & très recherchées, ces charges étaient peu rétribuées : le juge français de la haute ou basse-justice recevait trois cents thalers (1,113 fr.) à Berlin; dans les grandes villes de province, deux cents thalers; dans les petites, cent cinquante. Les inspecteurs des colonies recevaient cent cinquante thalers, les procurateurs, cinquante, avec la charge de désendre gratuitement les indigents devant les tribunaux. — Reyer, Histoire de la colonie française en Prusse, trad. Ph. Corbière, 1855. — Ch. Weiss, Histoire des résugiés protestants de France.

(1) Nous fommes tentés de croire par quelques confidérations inutiles à reproduire ici, que Berengier de La Blache, capitaine au fervice des Etats-Généraux en 1711, est le même que le dauphinois La Blache, ancien capitaine au régiment de Picardie, dans la maifon duquel fetint une affemblée de réformés, le 8 août 1683, à Bourdeaux. Invefti la nuit fuivante par deux cent cinquante archers que commandait Labaume, feigneur de Châteaudouble, La Blache fe défendit vaillamment, & réuniffant autour de lui cinq cents montagnards, il demanda justice de la violence qui lui avait été faite. Il allait déposer les armes, grâce à l'intervention de l'évêque de Valence, quand une trahifon de Labaume décida les réformés à une plus longue réfiftance. Saint-Ruth fut envoyé contre eux; accablés par le nombre, les montagnards furent difperfés : La Blache, fon coufin Durand, & le ministre Sagnol, de Crest, surent condamnés à la roue par contumace. Les deux premiers eurent le temps de se résugier en Suisse, d'où il est probable que La Blache parvint à gagner la Hollande. Voy. France protest., t. III, p. 27. — Dans un article du Journal de Stettin, confacré à l'éloge de Jacques-Benjamin de Rapin, du 19 avril 1763, il est dit que la semme de ce dernier descendait d'une des plus anciennes & des plus illustres maisons de Bourgogne. L'auteur de l'article a pu confondre les deux provinces, & écrire Bourgogne pour Dauphiné. Ifaac Berengier de La Blache nous paraît appartenir à un rameau de la grande famille dauphinoife des Béranger du Gua dont une branche, celle des feigneurs de Beaufayn, paffa en Pruffe après la Révocation. (Pithon-Curt. — Reg. de l'églife wallonne de Wefel.) Les recherches perfévérantes que nous avons faites à ce fujet ne nous ayant donné aucun réfultat certain, nous croyons devoir laiffer en defiderata les armoiries de cette famille, éteinte du reste, en 1779 par la mort de Mme de Rapin.

lxxviij

l'étude du droit, & ses talents le rendirent digne du poste de confiance auquel l'appela la bienveillance du souverain. Nommé directeur des colonies françaises de Stettin & de Stargardt en 1738, il les administra durant de longues années, avec un zèle dont la lettre suivante que lui écrivit le grand Frédéric, est le plus honorable témoignage:

"Quoique le zèle & l'attention que vous avés toujours témoigné pour l'accroissement & le bien-être de la colonie françoise de Stettin, m'a déja été connu,
j'ay pourtant vu avec une satisfaction toute particulière par un rapport de mon
ministre d'Etat baron de Danckelmann que vous songiés à lever un magazin
de laine en faveur des fabriquands; j'en ay trouvé le plan fort bien ménagé
& l'ay agrée avec plaisir. Aussy veux-je bien vous faire connoitre, que je suis
tout à fait satisfait de cette nouvelle marque de votre attention & de votre bonne
intention à l'agrandissement du négoce & des fabriques & vous pouvés être assuré,
qu'à la première occasion favorable je songeray surement à vous prouver ma
satisfaction par quelqu'augmentation de vos appointements.

« A Postdam le 1er mars 1750,

« FREDERIC,

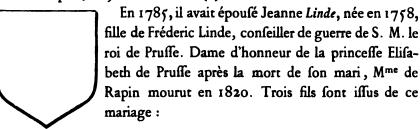
« Au directeur de la Colonie française de Stettin de Rappin (1). »

La droiture & l'élévation du caractère de M. de Rapin, l'instruction variée & approfondie qu'il avait acquise, l'intégrité de ses mœurs, la probité de son caractère, l'avaient rendu l'honneur & l'exemple de la colonie de résugiés qu'il dirigea pendant vingt-cinq années. Son attachement sincère & pratique à la religion de ses pères, les plus aimables qualités du cœur & de l'esprit, le firent regretter de tous, & la mort de cet homme de bien sut un deuil pour la colonie tout entière. Les Eglises françaises de Stettin retentirent de l'éloge du désunt prononcé du haut de la chaire, hommage inaccoutumé auquel s'associèrent de cœur tous

⁽¹⁾ Inventaire géneral, nº 690

ceux dont Jacques-Benjamin de Rapin avait administré les intérêts avec autant de zèle que d'intelligence. Il mourut le 17 avril 1763, après une courte & douloureuse maladie, laissant quatre ensants:

- A. Jean-Isaac, né le 2 mars 1740, mort à Insterburg (Prusse-Orientale) le 30 juillet 1812; capitaine de dragons dans le régiment de Vieux-Platen, il se retira du service en 1789 avec le grade de major & demeura célibataire.
- B Henriette-Jeanne, née le 13 octobre 1744, morte à Postdam sans alliance en 1831 (1).
 - C. Louis-Antoine, qui suit & continua la descendance.
- D. Charles-Fréderic, né le 3 avril 1751, fit ses études à l'université de Francfort & fut pourvu de la place de directeur & chef de la justice de la colonie française de Stettin quelques années après la mort de son père. Il testa le 5 avril 1800 en faveur des trois fils de son frère Louis-Antoine, & mourut à Oranienbourg le 2 juillet 1825, sans avoir été marié.
- XIII. Louis-Antoine de Rapin-Thoyras, né le 8 mars 1746, à Stettin, servit plusieurs années avec distinction comme capitaine dans le régiment d'infanterie du prince Ferdinand, stère du roi de Prusse. Obligé pour cause de santé de quitter le service, il sut nommé à la direction des postes d'Oranienbourg le 10 mai 1806, & mourut dans cette ville peu d'années après, le 9 octobre 1812 (2).



⁽¹⁾ Ipventaire général, nº 700.

⁽²⁾ Id., nº 694 & 699.

⁽³⁾ Id., nº 695.

bxxx

- A Charles-Guilleume, né le 4 août 1788, capitaine au fervice de Pruffe, fut tué à la bataille de Leipzig, le 17 octobre 1813.
- B. Louis, officier dans l'armée ruffe, tué à la bataille de Smolensk le 17 août 1812, mort fans postérité ainsi que son frère aîné.
 - C. Philippe-cAdolphe, qui fuit.
- XIV. Dernier du nom de Rapin, né le 21 novembre 1792, M. le colonel de Rapin-Thoyras est entré sort jeune dans les dragons de la Reine où il était lieutenant en 1814. Il passa avec le même grade dans le régiment des hussards de la Garde de S. M. le roi de Prusse, y sut nommé capitaine par brevet daté de Berlin, du 3 décembre 1821 (Invent. gén., nº 698 à 707), puis colonel du régiment de cuirassiers de la garde Grand-Duc Nicolas, & successivement décoré des ordres russes de Saint-Stanissa en sautoir, de Saint-Waldimir (3° classe), de la Croix de ser, des ordres suédois de l'Epée (3° & 4° classe), & de dissérents autres ordres & médailles militaires.

Il a épousé le 22 août 1822, Ulrique-Hélène-Caroline-Wilhelmine-Henriette, baronne d'Eickstedt, née le 27 mars 1792 à Stettin, fille du baron d'Eickstedt, de la maison de Rothen-Clempenow, branche Tantow, président en ches du duché de Poméranie, dont il n'a pas eu d'enfants.

PIECES JUSTIFICATIVES

I

INVENTAIRE GENERAL

des titres & documents originaux concernant la famille de Rapin.

- Nº 611. Acte d'extraits, collationnés aux originaux présentés par noble & spectable Claude-Fernand Rapin, rédigé à la requête d'icellui par ordre de Messire Nicolas Colaffre, juge & corrier de Saint-Jean de Maurienne, le 26 mars 1667, contenant:
- 1° Transaction, en latin, passée entre nobles Anthoyne & Jacques, enfants de feu noble Claude Rapin de Valloires « de l'année mille quatre cent nonante & le cinquiesme d'aoust, » signée & paraphée Degerdin.
- 2º Partage, en latin, passé entre nobles Pierre, Jacques & Guillaume, fils & héritiers universels de seu noble Anthoine Rapin de la Chaudane de Valloires « l'an mille quinze cent neuf & le dixneus viente jour du mois d'avril, » signé David, vicaire de l'évêque de Maurienne, avec le scel du seigneur évêque de Gorrevod.
- 3° Testament « en fort vieilles lettres & en langage latin » de noble Pierre Rapin l'aîné de la Chaudane de Valloires, dans lequel le testateur se dit fils de feu noble Anthoine Rapin de la Chaudane de Valloires, & institue pour ses héritiers universels nobles & révérends Messires Charles, Jacques & Jean-Jacques, chanoines, & nobles Anthoine, Pierre & Philibert Rapin ses enfants, ledit testa-

lxxxij

ment signé & reçu par Antoine Rapin de la Ruaz « l'an du jubilé général mille quinze cent cinquante & le huictiesme jour de sebvrier. »

Nº 612. — Testament de noble Anthoine Rapin l'Ancien, dans lequel il se dit sils de seu noble Claude Rapin de Valloires, au diocèse de Maurienne, & institue héritiers ses enfants nobles Pierre, Antoine, Jacques & Guillaume Rapin, substituant à ses biens, au cas où ils viendraient à décèder sans enfants mâles ou mâles issus de ces derniers, noble Jacques Rapin son frère, l'instituant pour tuteur de ses ses serves lui ses fils Pierre & Antoine, & Antoine Rapin de la Ruaz, en date du 6 avril 1505.

Nº 614. — Testament, en latin, de noble Antoine Rapin junior, docteur ès droits, fils de seu noble Anthoine Rapin de la Chaudane de Valloires, instituant pour ses héritiers universels nobles Philipe, Michel & Jehan Rapin, nés de noble Jane [de Saulvaige] son épouse, avec substitution au profit de noble Pierre Rapin, son très cher frère, & sous-substitution en faveur de noble Pierre, fils de seu noble Jacques Rapin, de Villard-Gondran, ledit Pierre cousin-germain du testateur. Retenu par Claude Gaure, notaire public de Saint-Jean, en date du 22 sévrier 1538.

Nº 615. — Donation entre vifs confentie par noble Pierre Rapin de la Chodanne (fic), en faveur de Messire Charles, chanoine, Jacques & Jean-Jacques, chapelliers de Saint-Jean de Maurienne, nobles Anthoine, Pierre & Philibert, ses chers ensants « ledit Pierre présent & humblement merciant sondit père & les autres absens, » le 26 avril 1546. Retenu par Michel Doze, notaire royal de Saint-Michel.

Nº 616. — Testament, en latin, de noble Pierre Rapin l'aîné de la Chaudane, en faveur d'Antoine, Pierre & Philibert Rapin, ses fils, avec legs tant au profit de leur mère, noble Guillaumaz d'Arves, sa très chère épouse, que de ses filles, Marguerite (mariée à noble Jean Rambaud de Valloires), Jeanne & Bartholomée, & de vénérables maîtres Charles, Jacques, chanoines, & Jean-Jacques, chapellier de Saint-Jean de Maurienne, ses autres enfants. Du 26 avril 1546.

N° 617. — Liasse contenant vingt-deux pièces sous la rubrique: Noblesse de Maurienne, toutes extraites par les notaires Jacques Bertrand & Pierre Clerc, sur les titres originaux présentés à l'extraction par noble & spectable Claude-Fernand Rapin, docteur ès droits, avocat au souverain Sénat de Savoie,

juge en chef de la judicature de l'évêché de Maurienne, & à sa requête, en vertu d'une ordonnance de Jacques Bérard, écuyer, docteur ès droits, lieutenant en ladite judicature, du 23 août 1666, laquelle requête se trouve en tête desdites pièces dont suit l'intitulé (1):

- 1° 14 février 1514. Rôle des nobles de la province de Maurienne dans lequel figurent Pierre & Jacques Rapin. (Voy. Pièces justificatives, n° V.)
- 2° 23 février 1552. Prestation de serment faite « au roy tres chrestien Francoys le » par Pierre Rapin de la Chaudane en Maurienne, écuyer.
- 3° 27 décembre 1560. Patentes de congé pour noble & révérend Meffire Jacques Rapin, vicaire-général, protonotaire apostolique & « aulmosnier de la Royne mère du Roy très chrestien. »
- 4º 20 janvier 1561. Lettre de la duchesse de Savoie, Marguerite de France, recommandant le protonotaire Rapin à Catherine de Médicis.
- 5° 30 décembre 1561. Autres patentes de congé pour le même Jacques Rapin.
- 6° 22 février 1563. Serment de foi & hommage rendu par noble Pierre, fils de feu noble Pierre Rapin de la Chaudane, au duc de Savoie, Emmanuel-Philibert.
- 7° 28 août 1563. Décharge de taxe obtenue en la Chambre des comptes de Savoie par noble Pierre Rapin, corrier de Saint-Jean de Maurienne.
- 8° 7 janvier 1568. Lettres du duc de Savoie créant le même Pierre Rapin commissaire des guerres en Maurienne.
- 9° 2 novembre 1576. Prestation de serment du même Pierre Rapin au duc Charles-Emmanuel, avec hommage de ses biens nobles & séodaux.
- 10° 19 août 1593. Extrait du rôle d'arrière-ban, délivré aux enfants de feu noble Pierre Rapin, en la perfonne de Jean-Baptiste Bruend.
- 11° 3 janvier 1596. Election d'un nouveau fyndic de la noblesse de Maurienne, en remplacement de noble Guillaume Rapin, syndic sortant, par les nobles de la province de Maurienne assemblés par ordre dudit seigneur syndic en la

⁽¹⁾ Suivant l'ordre chronologique. Cet ordre n'a pas été observé dans les transcriptions, toutes signées des deux notaires, qui forment le cahier en question. Ce cahier sut envoyé en 1667, par Claude-Fernand Rapin à son parent Jacques de Rapin-Thoyras, pour « le soubstenement de sa noblesse, » alors, recherchée par les intendants du roi en Languedoc.

lxxxiv

maifon de la dame Lathoud, fa mère, à Saint-Jean. Procès-verbal retenu par Jean Meillaud, notaire ducal.

- 12° 4 octobre 1616. Certificat des controlleurs des guerres de Mgr le duc de Savoie, constatant que « noble François-Joseph Rapin s'est présenté au nom de noble Jacques Rapin son père, valétudinaire & fort indisposé... »
- 13° 19 novembre 1616. Certificat du feigneur baron de la Sarra, Bertrand de Seyssel, en faveur de nobles Guillaume Rapin & d'Antoine Rapin fon cousin, de Villard-Gondran.
- 14° 26 février 1619. Lettre de Sigismond d'Est, portant avis de convocation à M. Rapin, syndic de la noblesse de Maurienne, pour l'arrivée de la duchesse à Chambéry.
- 15° 25 octobre 1619. Décharge donnée à noble Jacques Rapin, docteur ès droits, de la province de Maurienne, pour avoir acquiescé à l'avis contenu en la lettre ci-dessus.
- 16° 31 août 1626. Convocation adressée à M. Rapin par le prince de Piémont, Victor-Amédée, pour se trouver auprès de lui le 25 septembre, datée de Nice, le dernier d'août.
- 17° 29 février 1636. Convocation extraordinaire de la nobleffe de Maurienne, adreffée par le duc de Savoie (à Monsieur Rapin, à Saint-Jean de Maurienne) à sa noblesse de Savoie, pour la fin de mars prochain « afin de détourner le trouble qui semble menacer le repos de ses subiects par le faict des forces & puissances estrangières qui se présentent à la vue de ses Etats. »
- 18° 19 avril 1637. Procès-verbal d'élection de noble Claude-Fernand Rapin, comme fyndic de la noblesse de Maurienne, dressé par Michel, notaire requis, de la ville de Saint-Jean.
- 19° 22 juillet 1637 Prestation de serment de noble Claude-Fernand Rapin, syndic élu de la noblesse de Maurienne.
- 20° 11 novembre 1638. Protocole imprimé concernant l'hommage qui doit être rendu par les nobles de Savoie à Madame Christine, sœur du roi très chrétien, mère & tutrice de S. A. Mgr Charles-Emmanuel, duc de Savoie, &c., portant les noms de « nobles Jacques Rapin, des gentilshommes archiers de la garde de S. A. R., & Peystremond de la Balme, soldat dans l'escadron de Savoye, » élus procureurs & députés pour rendre cet hommage au nom de la noblesse de Maurienne.

- 21° 29 avril 1646. Lettres de procuration données dans un but femblable par les nobles de la province de Maurienne, à noble & spectable Claude-Fernand Rapin, juge ordinaire de l'évêché de Maurienne, & à noble Pierre Martin, capitaine au régiment du seigneur comte de la Valdizère (Pièces justificatives, n° VII.)
- 22° 22 mai 1646. Légalisation de la pièce précédente, faite par Pierre Martin d'Arves, docteur ès droits, avocat au Sénat de Savoie, lieutenant en chef de la courrarie & cour commune de la cité & ressort de Saint-Jean de Maurienne.
- Nº 618. Pacte de mariage de noble Philibert de Rappin & de Jehanne du Verger, ladite du Verger affistée de « demoiselle Cécile Doulce, femme de noble Antoine de Rappin, escuyer, mareschal des logis de la compaignie du seigneur de Terride, & de noble Pierre Doulx, aussi escuyer, seigneur d'Ondes & de Mauvertz, » & de noble Gilbert du Verger son frère, fils de ladite Doulce & de seu noble Ramond du Verger, & ledit Philibert de Rappin affisté de son frère noble Antoine de Rappin, escuyer, &c., & de M° Philipe de Rapin son cousin-germain. Cet acte est daté des 6 & 7 juin 1556. Retenu par Jehan Laurenty, notaire royal de Grenade, sénéchaussée de Toulouse.
- Nº 621. Lettres-patentes à fin d'évocation des procès du fieur de Rappin, gentilhomme couché sur l'état de Mgr le prince de Condé, du 24 février 1558.
- N. B. Cette pièce a été retirée du dossier postérieurement à la rédaction de l'inventaire reproduit ici & a peut-être subi le sort des lettres autographes dont il sera ci-après parlé.
- Nº 620. Transaction entre noble Philibert de Rappin, écuyer & homme d'armes de la compagnie de Monsieur le duc de Savoye & demoiselle Jeanne du Verger, habitants de Grenade, mariés, d'une part, & noble Gilbert du Verger leur frère & beau-frère, d'autre part, pour le supplément de légitime de ladite du Verger sur les biens de seu nobles Ramond du Verger & Guillaume du Verger, leur père & aïeul, passé devant Cabassy, notaire de Grenade, le 20 avril 1561, lequel a retenu l'original.
- Nº 619. Acte d'offre de la fomme de trois mille cinq cents livres tournois faite à noble Philibert de Rappin, par noble Gilbert du Verger fon beau-frère, relativement à la même affaire, du 12 juin 1565.
- Nº 622. Testament de Monsieur Me Philipe Rapin, docteur ès droits, conseiller & jugo-mage pour Son Altesse au pays de Tarentaise, qui, par-devant Claude

lxxxvj

Rapin, Jehan Loyfet, George Sellez, notaires ducaux de Moutiers, institue son héritier universel Michel Rapin, écuyer, son bien aimé frère, pourvoit au sont de son fils naturel appelé Antoine, & décharge son frère héritier, de toutes autres substitutions que les mâles de ses ensants s'il en a, & les mâles de leurs mâles, du 21 & 22 septembre 1568.

Nº 623. — Obligation de deux mil livres tournois contractée par noble Guillaume de Cappus, bourgeois de Grenade, envers noble Philibert de Rappin, homme d'armes de la compagnie du prince de Condé, & noble demoifelle Jeanne du Verger, mariés, passée devant Algaires, notaire de Grenade, le 10 avril 1566, & prorogée le 14 mars 1567. (Parchemin (1).)

Sans n°. — 1. — Patentes données par les princes au fieur de Rappin, gouverneur de Montauban, pour faire battre toute espèce de monnaie d'or & d'argent dans cette ville « fous le coing toutesfois & armoiries du Roy. » De Montreuil le Bellay, près Saumur, le 14 décembre 1568. Signées Henry, & plus bas, Loys de Bourbon. (Copie.)

Nº 624. — Arrêt du conseil accordant au sieur de Rappin, gouverneur de Montauban, la dixième partie du butin fait ou à faire sur les ennemis de l'Etat, du 14 décembre 1568. (Parchemin.)

Nº 637. — Paffeport donné à Montauban le 16 décembre 1568, à la demoifelle de Bieule, par le fieur de Rappin, contresigné de Viçose.

Nº 625. — Testament de noble Michel de Rapin (expédition en original, signée du testateur & du notaire) instituant pour ses héritiers universels « noble Pierre, fils de noble Antoine de Rapin gentilhomme ordinaire de la maison de Monsieur l'Admiral & coronel de quatre mil foldats gascons, ledict noble Pierre estant à présent page de Monsieur le prince de Condé, & les enfants masles de seu noble Philibert de Rapin en son vivant gentilhomme ordinaire de la maison dudit seigneur prince & maistre d'hostel de Madame la duchesse d'Anguyen, princesse de Condé. » Retenu par de Domo, notaire public de Genève, le 23 septembre 1568.

⁽¹⁾ Tous les titres qui font rédigés sur papier n'ont pas de mention spéciale; ce sont généralement des expéditions notariées, en bonne & due forme, faites aux seizième & dix-septième siècles.

- Nº 613. Certificat délivré par Antoine de Rappin, écuyer, gouverneur de Montauban, le 9 février 1569, figné de sa main. (Voy. pp. xxj & xxiij.)
- Sans n°. II. Lettre des princes, signée Henry & Henry de Bourbon, enjoignant au sieur de Rappin de venir les joindre avec son régiment faisant partie de l'armée des Vicomtes, datée de Martron, le 8 juin 1569. (Copie.)
- Sans nº. III. Lettre du prince de Condé à Antoine de Rappin, lui recommandant un gentilhomme. « Escript à Visle [Veille?] le 18° jour de novembre 1569. Vostre bien bon amy à jamais Henry de Bourbon. » (Copie.)
- Sans n°. IV. Lettre de l'amiral Coligny à Antoine de Rappin, lui enjoignant de veiller à la garde d'un pont sur la Garonne, & lui donnant diverses autres instructions. « A L'angez [Langeais?] xxv novembre 1569. Vostre bien bon amy — Chastillon. » (Copie.)
- Sans n°. V. Lettre du prince de Navarre, depuis le roi Henry IV, à Antoine de Rappin, lui demandant de lui envoyer deux chiens de chaffe que ce dernier lui avait promis, & lui donnant ordre de faire prifonniers des fermiers récalcitrants du domaine de Négrepeliffe, appartenant à la reine sa mère. « Fait à L'angez [Langeais?] le pénultième de novembre 1569. Vostre bien bon amy Henry. » (Copie)
- Sans n°. VI. Lettres-patentes de levée de fubfides données par les princes au fieur de Rappin « gouverneur & commandant fous nostre authorité à Montauban, villes & places circonvoisines » « Du port St-Mary le 26° jour de décembre l'an mil cinq cent foixante-neuf. » (Copie.) Pièces justificatives, n° VI.
- Sans n°. VII. Lettres femblables concernant l'affiette des tailles & levées dans fon gouvernement pour l'an 1570, données par les princes au fieur de Rappin, gouverneur de Montauban, au port Saint-Mary, le 26 décembre 1569. Ces lettres & les précédentes font signées Henry, & Henry de Bourbon; contressignées, De Caboche. (Copie.) Pièces justificatives, n° VI.
- Nº 626. Liasse contenant diverses pièces relatives à une réparation à faire aux murailles de la ville de Caussade & à l'augmentation de sa garnison, dont le soin est renvoyé, par ordre des princes, au sieur de Rappin, gouverneur de Montauban. Janvier & février 1570.

lxxxviij

- Nº 628, 629. Sentence du juge provisoire de Saint-Jean de Maurienne rendue entre noble Pierre Rapin, juge corrier de Maurienne, & les enfants mâles de seus nobles Antoine & Philibert de Rapin, représentés par un procureur désigné par leurs mères & tutrices, Cécile Doulce & Jeanne du Verger, du 31 août 1571. (En double.)
- Nº 627. Contrat en minute passé entre noble Pierre Rapin, frère & ayantdroit de seu noble Jacques Rapin prothonotaire, & de Jean-Jacques Rapin, chanoine & official d'Aiguebelle, & les enfants mâles de seus nobles Antoine & Philibert de Rapin, représentés comme ci-dessus, de l'année 1571.
- Nº 630. Jugement rendu par le grand Prévôt de France en faveur de Jeanne du Verger, veuve de noble Philibert de Rapin, réclamant la garde noble de ses enfants & les chevaux et armes baillés à Antoine de Cledie, écuyer d'écurie de la princesse de Condé, par son seu mari. Daté de Blois, le 30 mars 1572. (Parchemin.)
- Nº 633. Sentence du juge de Verdun, Clément de Long, en faveur de Jeanne du Verger, veuve de noble Philibert de Rapin, du 9 juin 1572. (*Idem.*)
- Nº 631. Jugement rendu devant le grand-prévôt de France, Innocent du Monterud, ce 22 juin 1572, à Paris, le roi étant au château de Boullogne, en faveur de « damoifelle Jehane du Verger veufve de Philibert de Rappin, en fon vivant escuyer & maistre d'hostel du feu prince de Condé, » contre Charles Fletard, sieur d'Auvilliers, maître d'hôtel de la dame princesse de Condé. (*Idem.*)
- Nº 632. Cachet du grand sceau [?] pour noble dame Jeanne du Verger, veuve de noble Philibert de Rapin, seigneur de Mauvers, du 11 juillet 1572. (Manque au dossier.)
- Nº 634. Testament de dame Jeanne du Verger, veuve de noble Philibert de Rapin, par lequel elle lègue cinq mille livres à damoiselle Jehanne de Rapin, sa fille, « sy elle vient à se marier, » & institue ses fils Pierre & autre Pierre de Rapin, ses héritiers universels. Du 12 mars 1573. Retenu par Algaires, notaire de Grenade.
- Nº 635. Verbal de M. Dambes, juge-mage de Toulouse, concernant l'extraction du testament de Jeanne du Verger, des minutes de Pierre Carpente,

notaire de Grenade & successeur d'Algaires, du 23 octobre 1669, à la requête de Jacques de Rapin, seig^e de Toiras (Thoyras), contre le commissaire Belleguise.

Nº 636. — Extrait d'arrêt du Sénat de Savoie rendu en faveur de noble Pierre Rapin, courrier & juge-commun de Maurienne, par lequel arrêt ledit Rapin est maintenu en possession de jouir du privilége de noblesse & d'être exempt de tailles & de cotisations. « Prononcé en Sénat à Chambéry, le seiziesme jour de décembre l'an de grâce mil cinq cens septante sept, » signé d'Acquin, scellé des armes de Savoie. Ledit extrait, fait par les notaires J. Bertrand & P. Clére, contient l'énumération de plusieurs actes anciens, de 1505 à 1576, relatifs à la famille de Rapin, & les conclusions de l'avocat patrimonial en faveur des enfants de seu Jean-Pierre Rapin, de Villard-Gondran, aussi maintenus en la qualité de nobles.

Nº 638. — Testament de noble Pierre de Rapin, écuyer, de Grenade, fils de feu Antoine de Rapin & de Cécile Doulce [de Doux], instituant pour ses héritiers universels « nobles Pierre & autre Pierre de Rapin, ses neveux & cousins. » (Lesdits héritiers, fils de sa sœur utérine Jeanne du Verger, & de son oncle paternel Philibert de Rapin, étaient à la fois, en effet, ses neveux & ses cousins.) Du 28 septembre 1580, retenu par Scieuran & expédié par de Rey, tous deux notaires de Montauban.

Nºº 639, 640 & 641. — Pactes de mariage entre noble Pierre de Rapin, seigneur & baron de Mauvers, fils de seu noble Philibert, & damoiselle Olympe de Cavaignes, « fille de seu honorable homme Monsieur Mº Arnaud de Cavaignes, quand vivait, conseiller du Roy, maître des requêtes ordinaires de son hôtel, » retenus par de Rey, notaire de Montauban, du 8 octobre 1589. Ont signé à la minute (nº 640): De Rappin, Olimpe de Cavaignes, De Cavaignes, J. de Cavaignes, De Saint-Pierre, D'Ondes, Pellisson, &c.

N. B. — Le mariage fut folemnisé & confommé le 26 mars 1591, postérieurement aux fusdits pactes (n° 639).

Sans n°. — VII. — Blanc-feing expédié à Pierre de Rapin, baron de Mauvers, pour lever une compagnie de gens de guerre, par le roi Henri IV « Donné du camp d'Allançon de nostre reigne le premier, ce 27° jour de décembre l'an de grâce 1590. » Signé Henry. « De par le Roy : Fize. » (Copie.)

Nº 642, — Copie en forme de la commission donnée par le roi à « nostre bien-

amé Pierre de Rapin, Ser de Mauvers » pour le commandement de la compagnie de cent hommes de guerre tenant garnison au Mas-Grenier ou Mas de Verdun pour le service du roi. A Chartres, le 27 janvier 1593. Signé Henry, &, plus bas, Potier. (Parchemin, collationnée ès registres du Conseil.)

Nº 643. — Lettres des confeillers du Roi, vérifiant le don fait par le roi « au Sr Rapin, gentilhomme fuivant la cornette du Roy, le vingt cinquiesme d'octobre dernier » des biens de quelques ligueurs. « De Chartres, le roy y estant, » le 1er sévrier 1593. Signé : de Villoutreys. (Parchemin.)

Nºº 644, 645 & 646. — Trois expéditions d'un acte portant quittance de trois mille livres, délivrée par damoifelle Jeanne de Rapin à noble Pierre de Rapin fon frère, concernant ses droits sur la succession de leurs père & mère. Retenu par de Asclaser, notaire royal de la ville d'Auch, en date du 8 avril 1599.

- Sans n°. VIII. Lettre du roi Henri IV, enjoignant au S^r de Rapin, capitaine, de venir devers lui pour s'entendre avec le S^r de Monbartier au fujet de leur différent. Datée de Grenoble, le 28 septembre 1600. Signé Henry, contresigné Forget. (Copie.)
- Nº 647. Quittance passée par noble Pierre de Rapin, Ss de Mauvers, & dame Olimpe de Cavaignes, son épouse, en faveur de noble Jacques de Cavaignes leur frère & beau-frère, du 20 avril 1601, retenue par Bernard Lanta, notaire de Grenade. (Parchemin.)
- Sans n°. IX. Lettre du maréchal d'Ornano au roi Henri IV, recommandant au roi le S^r de Rapin auquel Sa Majesté venait d'accorder la provision de gouverneur du Mas de Verdun; datée de Bordeaux, le 18 mars 1608. Signé: Marechal d'Ornano. (Copie.)
- N° 648. Transaction passée entre noble Pierre de Rapin, veuf de dame Olimpe de Cavaignes, & Mons. M° Jacques de Cavaignes son frère, conseiller du roi en la cour du Parlement & Chambre de l'Edit, séant à Castres, devant Rozier, notaire de ladite ville, le 2 mars 1611.
- Nº 649. Commission du roi Henri IV à noble Pierre de Rapin, Ser de Mauvers, comme gouverneur du château du Mas de Verdun, du 27 décembre 1611. (Manque au dossier.)

- Sans n°. X. Lettre du chancelier Pontchartrain, à Pierre de Rapin, baron de Mauvers, concernant le payement de ce qui peut lui être dû, & l'affurant du bon vouloir du roi en fa faveur. De Saint-Germain-en-Laye, le 20 janvier 1617. Signé: Phelipeaux. (Copie.)
- Sans n°. XI. Lettre du feigneur de Vic au sieur de Rapin, sur le même sujet, datée de Bourdeaux le dernier de juin 1617. (Copie.)
- Nº 650. Sentence arbitrale donnée entre nobles Jean & Pierre de Doux & noble Pierre de Rapin, seigneur de Mauvers, du 16 mai 1618. Retenue par de Puntis, notaire à Toulouse.
- Sans no. XII. Lettre du chancelier Pontchartrain à Monsieur de Rapin, lui rendant compte de ce qu'il a fait dans son intérêt; de Paris le 24 juin 1620. Signé: Phelipeaux. (Copie.)
- Sans nº. XIII & XIV. Deux lettres du duc de Mayenne (Henri de Lorraine) à Pierre de Rapin, baron de Mauvers, datées de Bordeaux, le 7 juillet & le 1^{er} août 1620. (Copies.)
- Sans n°. XV. Lettre du duc de Rohan à Pierre de Rapin pour lui recommander un gentilhomme & l'affurer de fon estime. Datée de Saint-Jean-d'Angely le 8 mai 1621. Signé: Henry de Rohan. (Copie.)
- Nº 651. Sauvegarde du maréchal de Thémines donnée à M' de Rapin, Ss' de Mauvers, du 5 mai 1625. (Il s'agit probablement de Jean de Rapin, fils de Pierre, ce qu'il n'est pas possible de déterminer exactement, cette pièce manquant au dossier ainsi que les trois suivantes.)
 - Nº 652. Sauvegarde semblable, du 17 mai 1625.
- Nº 653. Sauvegarde femblable de Monseigneur le duc d'Espernon au sieur de Rapin, seigr de Mauvers, du 16 février 1628.
 - Nº 654. Sauvegarde semblable, du 26 octobre 1628.
- Nº 655. Lettre de M. de Rapin de Savoie, du 23 mai 1637. (Manque au doffier. Probablement du 3 mai 1667. V. au n 671.)

- Nº 656. Donation faite par demoiselle Perside de Lupé, semme de noble Pierre de Rapin, à Jacques de Rapin son fils, des droits qu'elle avait du chef de sa mère, Marguerite de Morlhon, sur les terres d'Asprières & Veausac [Veusac] en Rouergue, retenu par Samazan, notaire d'Aucanville, en date du 25 novembre 1646.
- Nº 657. Codicille de Pierre de Rapin en faveur de Jacques de Rapin fon fils, du 19 mai 1647, devant Daliés, notaire de Montauban.
- Nº 658. Acte d'émancipation de noble Jacques de Rapin, docteur à advocat en Parlement de Toulouse, en présence à du consentement de son père, noble Pierre de Rapin, seigneur à baron de Mauvers, par lequel ledit Jacques de Rapin « est mis hors de la puissance paternelle à apte à posséder, hériter à aliéner tous biens présents à advenir qui lui sont ou seraient acquis, » du 2 novembre 1647, retenu par d'Albespar, notaire de Verdun.
- Nº 659. Mandement (imprimé en protocole) pour lever les tailles de Mauvers, du 19 mars 1648.
- Nº 660. Pactes de mariage entre Monsieur maître Jacques de Rapin, sieur de Thoyras, « advocat en la cour du Parlement de Tholoze & Chambre de l'Edit, séant à présent en la ville de Castres, fils de seus nobles Pierre de Rapin, seigneur de Mauvers, & damoiselle Percide de Lupé, d'une part, & damoiselle Jeanne de Pelisson, fille de seu Monsieur maître Jean-Jacques de Pelisson, quand vivait, conseiller du Roy en ladite cour, &c., & de dame Jeanne de Fontanier, habitans à Castres, d'autre part. » Du 24 janvier 1654, retenus par Abel Galibert. notaire royal à Castres. (Parchemin.)
- Nº 661. Copie de l'arrêt de la cour des aydes & finances de Cahors, maintenant la noblesse de Charles de Rapin, écuyer, Ss de Rebeau, du 27 août 1658.
- Nº 663. Arrêt d'affignation (imprimé) donnée à Jacques de Rapin & à Charles de Rapin, Ser de Rabeau, pour prouver leur nobleffe devant M. de Rabastens, juge-mage de Montauban, du 10 juin 1666.
- Nº 664. Affignation femblable donnée au feigneur de Mauvers (Jean de Rapin) pour rapporter ses titres de noblesse, du 20 juin 1666.
 - Nº 665 & 666. Ordonnance rendue par M. de Rabastens, juge-mage de

- Montauban, portant relaxe de l'affignation donnée à noble Jean de Rapin, seigneur de Mauvers, en date du 21 juin 1666. (Parchemin, en duplicata.)
- Nºº 665 & 667. Ordonnance rendue par M. de Rabastens, juge-mage de Montauban, portant relaxe de l'affignation donnée à nobles Jacques & Charles de Rapin frères, du 2 juillet 1666. (Idem.)
- Nº 668. Généalogie de la famille noble des Rapin de la Chaudane, & la vérification de fa descendance, envoyée de Savoie, du 23 août 1666.
- N. B. Il ne reste sous ce numéro que le procès-verbal de vérification de la Généalogie en question remontant à noble Humbert Rapin vivant en 1250, laquelle manque au dossier.
- Nºº 669 & 670. Sommaire des actes servant à prouver la noblesse des familles de Lupé & de Pellisson, du 2 octobre 1666 & du 5 décembre 1667.
- Nº 671. Sept lettres de M. de Rapin, de Savoye, à son cousin M. Jacques de Rapin, Ser de Thoyras, de l'an 1667 à l'an 1668.
 - N. B. Il est probable que celle qui figure au nº 655 a été réunie postérieurement à celles-ci.
- Nº 672. Deux lettres de M. Icher, procureur à la cour des comptes de Montpellier, relatives à la recherche des nobles, adreffées à M. de Rapin, S^r de Thoyras, à Castres, en 1669.
- Nº 673. Copie d'affignation femblable aux nº 663 & 664, donnée à Jacques de Rapin, du 3 juillet 1668.
- Nº 676. Procuration pour foutenir la qualité de noblesse de M. de Rapin, S' de Thoyras, du 2 août 1668.
- Nº 674. Trois lettres de M. Vion, procureur au Parlement de Grenoble, relatives à l'envoi des titres de la famille de Rapin, par M. de Rapin, de Savoie, à M. de Rapin, de Montauban, de l'an 1669.
- Nº 675. Procuration de M. Jacques de Rapin audit Sr Vion, du 21 décembre 1669, pour le retrait desdits titres.
- Nº 677. Inventaire des actes produits pour la défense de la noblesse de M. Charles de Rapin, contre M. le procureur du roi en la commission des faux nobles, de l'an 1669. V. nº 661.

xciv

- Nº 662, 678, 680 & 681. Divers inventaires ou fommaires des titres produits devant M. de Bezons, par noble Jacques de Rapin, Ser de Thoyras, pour prouver sa noblesse, sans date, de l'an 1669.
- Nº 679. Ordonnance de M. de Bezons portant confirmation de la nobleffe de Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras, avec ses armoiries peintes & un sommaire des actes produits, datée de Montpellier, du 21 mars 1670, signée Bazin, & plus bas Olivier. (Parchemin.)
- Nº 682. Testament de noble Jacques de Rapin, seigneur de Puginier & de Thoyras, & de dame Jeanne de Pélisson, son épouse, daté de Castelnaudary, du 8 juillet 1676, retenu par Suobin, notaire dudit lieu. Il est fait mention dans cet acte des enfants des testateurs; à savoir : Cécile de Rapin, leur fille aînée, Charles, Paul, Marie, Claude & Salomon de Rapin, leurs autres enfants, dans l'ordre de leur naissance.
- N° 685. Deux lettres patentes en latin, avec sceaux en cire rouge, conférant les grades de bachelier & de docteur ès droits de l'Université de Cahors à noble Charles de Rapin; la dernière du 18 avril 1679. (Parchemin.)
- Nº 683. Déclaration de la dame Jeanne de Pélisson, veuve de noble Jacques de Rapin, pour justifier son droit d'héritière de son mari défunt aux termes de leur testament mutuel, retenue par Courtet, notaire, le 22 août 1685.
 - N. B. On voit dans cet acte que Jacques de Rapin était décédé le 18 août 1685.
- Nº 684. Mémoire des actes mentionnés dans la relaxe de noble Jacques de Rapin. De même valeur que les nº 678, 680, 681. Sans date.
- N° 686. Commission de capitaine pour un certain chevalier de Seignol. du 3 septembre 1675. (Manque au dossier.)
- N. B. Peut-être faut-il lire Sagnol, nom porté par un ministre dauphinois qui se résuga en Suisse avec le S' de La Blache (France protest., III, 27) à la suite d'une révolte des huguenots de Bourdeaux en Dauphiné en 1683. Voir ci-dessus p. lxxvij.
- Nº 687. « L'origine & particularitez de la famille de Rapin & de celle de Pelliffon, » histoire généalogique & anecdotique de ces deux familles, curieux & intéreffant écrit, fréquemment cité dans les pages qui précèdent, fous le titre

de Mémoires de la famille de Rapin, dû à Charles de Rapin, seigneur de Puginier, fils aîné de Jacques, 1693 (1).

Nº 688. — Commission de capitaine dans un des régiments des Provinces-Unies, accordée par Messieurs des Etats-Généraux à M. Isaac [Berengier] de La Blache, du 15 juin 1711. (Parchemin.)

Nº 689. — Minute du contrat de mariage de M. Jacques-Benjamin de Rapin, Sr de Thoyras & de demoiselle Susanne-Uranie Berengier de La Blache, de l'année 1739.

Nº 690. Lettre du roi Fréderic-le-Grand à M. de Rapin, directeur de la colonie française de Stettin, du 1^{er} mars 1750.

Nº 692. — Extrait des registres mortuaires de l'Eglise françoise de Stettin (II, p. 556, n° 741) & de deux éloges en françois & en allemand de seu M. Benjamin de Rapin-Thoyras, fils de défunt M. Paul de Rapin-Thoyras, « capitaine de cavalerie au service du roi de la Grande-Bretagne, » & de défunte M^{me} Marianne Testart, du 20 avril 1763.

N. B. — Jacques-Benjamin de Rapin-Thoyras, fils du célèbre historien, né à Wesel le 8 juin 1707, conseiller de régence, directeur & juge des colonies françaises de Stettin & de Stargardt, mourut à Stettin le 17 avril 1763.

N. B. — Les Nº fuivants de l'Inventaire des titres & papiers de la famille de Rapin font relatifs à des transactions d'intérêt privé, & par cela même inutiles à reproduire ici. Toutefois, voici une brève énumération de ceux qui font néceffaires pour établir la fuite de la généalogie de cette famille.

Nº 694. — Testament en langue allemande, de M. Charles de Rapin, troisième fils de feu M. Benjamin de Rapin-Thoyras, en faveur de Charles, Fréderic & Philippe de Rapin, fils de son frère Antoine-Louis de Rapin. De Stettin, le 5 avril 1800.

⁽¹⁾ Ce document & ceux qui fuivent font postérieurs à la Révocation & au refuge de la famille de Rapin en Prusse. Tous les titres originaux qui concernent particulièrement l'historien Rapin-Thoyras n'ont pu être retrouvés.

- Nº 697. Testament mutuel, en langue allemande, de M. Antoine-Louis de Rapin-Thoyras, capitaine d'infanterie en retraite, à maître des Postes à Oranienbourg, & de dame Jeanne Linde, son épouse, du 10 mai 1806.
- Nº 696. Testament, en langue allemande, de M. Isaac de Rapin-Thoyras, fils aîné de M. Benjamin de Rapin-Thoyras, & ancien major de cavalerie, du 20 mai 1793.
- N° 700. Acte judiciaire attestant que les dames Jeanne Linde, veuve de seu M. Antoine-Louis de Rapin, & Henriette de Rapin, sœur dudit défunt, sont héritières de seu M. Isaac de Rapin, du 16 mai 1825.
- Nº 699. Acte mortuaire de M. Charles de Rapin-Thoyras, fils cadet de M. Benjamin de Rapin, daté d'Oranienbourg du 2 juillet 1825.
- Nº 701. Brevet de porte-enseigne pour M. Adolphe-Philippe de Rapin, sous-officier aux dragons de la Reine, fils cadet de M. Antoine-Louis de Rapin-Thoyras, du 9 janvier 1812.
- Nº 703. Lettres patentes, en langue suédoise, confirmant la possession légitime de la médaille en or, quatrième classe, de l'ordre du Glaive, pour M. Adolphe-Philippe de Rapin-Thoyras, lieutenant en second du régiment des hussards de S. M. le roi de Prusse, datées de Stockholm le 18 sévrier 1819.
- Nº 705 Brevet de lieutenant en fecond pour M. Charles-Guillaume de Rapin-Thoyras, fils aîné de M. Antoine-Louis de Rapin-Thoyras, daté de Berlin le 8 avril 1810.
- N° 706. Lettres-patentes de S. M. le roi de Pruffe confirmant la poffession légitime de la Croix-de-Fer pour M. Adolphe-Philippe de Rapin-Thoyras, lieutenant en second aux hussards de S. M. la Reine. Datées de Paris le 2 octobre 1815.
- Nº 707. Brevet de capitaine pour M. Adolphe-Philippe de Rapin-Thoyras, lieutenant en premier des huffards de la garde de S. M. le roi de Pruffe. Daté de Berlin le 3 décembre 1821.

N. B. — Les pièces cotées fans N°, 1 à XV, n'existent qu'à l'état de copies dans le dossières titres originaux de la famille de Rapin que nous avons sous les yeux. Il y a de longues années

que les originaux de ces précieux documents ont été donnés par M. le colonel de Rapin-Thoyras a fon ami feu le confeiller Wilhelm Dorow, célèbre amateur d'autographes. Celui-ci les fit imprimer dans un recueil périodique qu'il avait fondé à Berlin fous le titre de : Denkfchriften und Briefe qui characterific der Welt und Litteratur (t. IV, pp. 220-224, 1841). Malheureufement la transcription de ces lettres, faite en Allemagne, laisse beaucoup à désirer comme exactitude, principalement en ce qui concerne les noms propres de lieux. Nous nous sommes essorés de remédier au dernier de ces inconvénients en restituant l'orthographe de quelques localités au moyen d'anciens ouvrages géographiques. Le conseiller Dorow mourut à Halle le 16 décembre 1846, & tout ce qu'il laisse de collections & d'autographes sut acquis par le seu roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, moyennant une rente viagère pour la sœur du désunt, & se trouve aujourd'hui dans les archives privées de S. M. Guillaume IV, roi régnant de Prusse. Les lettres adressées à Antoine & à Pierre de Rapin s'y trouvent donc aussi, & il en est probablement de même des pièces cotées Nº 621, 632, 649, 651 à 654, qui portaient des sceaux importants, ou les signatures de grands personnages.

il n'a pas été possible de retrouver les N°° 1-610, qui peut-être correspondaient aux titres plus anciens possédés par les Rapin de Savoie.

Les titres & documents concernant la famille de Rapin dont les pages qui précèdent offrent l'analyse, ont été donnés par M. le colonel de Rapin-Thoyras à son parent M. Raoul de Cazenove, aux termes de sa lettre datée de Berlin le 4 sévrier 1864, autorisant ce demier à relever, pour lui ou ses descendants, le nom & les armes de Rapin-Thoyras, & le substituant aux droits que peut avoir M. le colonel de Rapin-Thoyras comme étant le dernier rejeton de son illustre samille, au titre de baron de Mauvers éteint en 1859.

OFFICE DE SAINTE THÈCLE

en huit leçons, tel qu'il est inscrit au Bréviaire imprimé en caractères gothiques l'an 1512, par ordre du cardinal Louis de Gorrevod, évêque de Maurienne.

LECT. I.

« Fuit in biebus prestantissimi regis gondranni mulier nomine tygris orta in territorio maurianensi loco qui volovium nominatur nobili stirpe progenita, sacrisque litteris sufficienter instructa que curam sacerbotum et peregrinorum non parvi pendens, sed ut sacultas permittebat hospitalitati semper inserviens, indigentidus necessaria ministradat. »

LECT. II.

« Habebat autem sociam sibi sororem nomine pigmeniam que conjugalem societatem quondam habuerat, sed defuncto marito continenter vivens sororis contudernio et doctrinis in divinis cultidus et pauperum obsequits se devote subdiderat. »

LECT. III.

« Bacabant itaque ambe jejuniis et vigiliis atque fanctorum locorum visitationibus. Sec et illis cetera pietatis opera agentibus, accibit ut monachorum religiosorum fruerentur abventu qui ex hierosolimitanis partibus scotiam pergere satebantur. »

LECT. IV.

« Apub quas cum tribuo bemorarentur, be reliquiis sancti johannis baptiste volente bomino cum illis habuerunt colloquium bicentes eum becollatum suisse apub quobbam arabie castellum quob maceronta nominatur et in civitate samarie que nunc sebaste bicitur reconditum: caput autem hierosolimam perlatum et ibi cum maximo honore humatum.»

LECT. V.

« Post longa decollationis ejus tempora ad ipso revelatum duodus monachis orientalibus qui orationis causa venerant hierosolimam et inde ad edissem fenicis civitatem perlatum. Ossa deros ejus sancta priùs de samaria hierosolimam translata et inde ad alexandriam transmissa udi nunc in eclesia que in ipsius nomine est consecrata recondita habentur. »

· LECT. VI.

« Quod divina providentia dicedant esse factum ut scilicet per plura loca deportatis beati martyris reliquiis plura virtutum signa post ejus decollationem christo largiente cui testimonium perhiduit, cujusque preco vel precursor extitit per eas sierent manisesta. »

LECT. VII.

« Instructa taliter bei famula a presatis viris, abeuntibus illis cepit iter suum bei auxilio preparare unius tantum samule comitatu contenta que postquam romam pervenit ab limina beati petri apostoli per bies aliquot morata est ibique beo bisponente invenit socios itineris mare transire cupientes. »

LECT. VIII.

« Jis igitur juncta navigatio pervenit ad locum ubi ecclesia erat consecrata in honore sancti johannis baptiste in qua pollex et pars digitorum manus dextre et quedam alie presati datiste reliquie recondite suerant. »

ARMOIRIES DES RAPIN.

D'après la note relative aux armoiries de Guillaume Rapin, protonotaire apostolique & vicaire de Maurienne (Généalogie de Rapin, p. xv), on pourrait croire que les aigles ou rapines de sable en champ d'or, furent les armes primitives des Rapin, armes parlantes, jeu de mots héraldique fréquent dans le blason de beaucoup d'anciennes familles. Les trois roses ou pavots de gueules en champ d'or, armes d'Estienne Papon, dernier de sa race, auraient, à une époque affez rapprochée du commencement du seizième siècle, écartelé les aigles des Rapin. Aucun monument conservé de nos jours ne vient toutesois consirmer d'une manière incontestable cette hypothèse, néanmoins très probable. Il en existait sans doute encore en 1693, à l'époque où Claude de Rapin de la Chaudane, frère de l'historien, vit dans de nombreuses églises le blason peint ou sculpté de samille; mais les Mémoires de la famille de Rapin ne nous apprennent rien sur ce sujet & se bornent à mentionner le fait auquel nous venons de saire allusion.

Le cachet de Claude-Fernand Rapin, juge ordinaire de l'évêché de Maurienne, apposé à des lettres missives de 1667 à 1669, présente la disposition normale des armoiries de sa maison, c'est-à-dire les aigles (armes primitives des Rapin, comme leur nom l'indique) aux 1^{es} & 4^e quartiers, les roses ou pavots aux 2^e & 3^e quartiers. Les écussons peints sur les portraits de dissérents membres de cette famille, actuellement en la possession de M. le comte Martin d'Arves, offrent cette même disposition, ainsi qu'une pierre sépulcrale trouvée dans la grande tour de Saint-Jean, dite tour de Marius, derrière l'évêché. Cette pierre, qui offre deux écussons avec le millésime 1587, est extrêmement curieuse par les relies qu'elle présente. Le premier écusson offre au premier parti les armoiries Bien connues de Jérus-lem, au second une roue dentée. Cette roue figure dans les armes de l'ordre de

Pierre feulpole trauvée dans les ruines de la Tour derrière l'Éviché, à Sains-Jean-de-Maurienne. — Collection Vuillermes. (V. p. vj.)

n re inservore del 1863.

I fee a mely



. .

chevalerie de Sainte-Catherine du Mont-Sinaï. Les lettres E. P.-B., font gravées en pointe. Le second écusson sort complètement des règles de l'art héraldique. La moitié supérieure est divisée en deux parties égales par un trait vertical. Dans celle de droite, accolée au premier écusson, on voit un H & un B entrelacés, probablement un J & B, Johannes Baptista, patron de l'évêché de Maurienne, conjecture que confirme la reproduction des mêmes lettres enlacées de même fur la pierre tumulaire du corrier Rapin. Celle de gauche présente les armoiries des Rapin, disposées normalement. Dans la moitié inférieure on lit cette inscription: Quid nobis corpora putrescant tamen mentes auree vivant in calis. Enfin sur une partie fruste & en relief, paraissant avoir été ajoutée postérieurement, qui réunit les deux écussons comme un joug pourrait le faire, on voit gravées les quatre lettres: J. H. S. - M. (Jhesus-Maria); au-deffous l'écusson de Savoie avec deux lacs à dextre & à senestre & le tetragramme célèbre qui sert de devise à cette maison: F. E. R. T. (Selon Brantôme, t. X, p. 90, édit. de Londres, il signifie Fortitudo ejus Rhodum tenuit, allusion à une action d'éclat du comte Amé V de Savoie.) A droite font figurées les armoiries de la famille Lambert de la Croix. dont il y eut un évêque de Maurienne de 1572 à 1591. Cette pierre fait partie de la collection de M. Vuillermé, imprimeur à Saint-Jean; elle a été gravée dans les Mémoires de l'Académie de Savoie, avec quelques autres, en appendice à une Notice due à M. François Rabut : De quelques inscriptions funéraires trouvées en Savoie. Par contre, la disposition inverse des écartelures existe sur la pierre tumulaire de Pierre Rapin, juge corrier, ainsi que sur le tympan de l'escalier de la Maison-Blanche à Villard-Gondran, où les armoiries font encadrées par un bandeau à crofsettes; dans ces deux écussons qui datent de la même époque, les aigles occupent la place des roses & réciproquement. Il serait possible que cette dissérence sût le fait de l'ignorance du sculpteur, ou peut-être d'un usage particulier d'après lequel les armoiries qui venaient, par héritage ou autrement, écarteler un blason, étaient mises, contrairement à ce qui se fait généralement en France, au 1er & au 4e chef.

Dans l'ordonnance de relaxe qu'obtint le 21 juin 1666, de M. de Rabastens, juge-mage de Montauban, Jean de Rapin, baron de Mauvers, il est fait mention d'un « parchemin dans lequel les armoiries desdits sieurs de Rapin sont blasonnéesy ayant un escusson escartellé, le premier chef porte d'or à une aigle esployée de sable, au second chef porte d'or à trois boutons roses épanouies de gueulles deux en chef & un en pointe, au troisième chef une aigle esployée, au quatrième chef les trois roses sussidies blasonnées comme dessus, au-dessus à pour l'ornement de l'escusson il y a un heaume à trois tires regardant le costé droit de l'escusson avec

fes panaches & lambrequins diaprés blasonnés comme le dedans de l'escussion. »

C'est d'après cette description fort exacte du reste, à laquelle il faut ajouter que les aigles ont le vol élevé à la tête adextrée, que furent peintes les armoiries qui figurent sur l'original de la maintenue de M. de Bezons. (N° 679 de l'Inventaire général.)

Lainé (cArchives de la Noblesse, Nobiliaire de Montauban, p. 76,) donne la description suivante des armoiries des Rapin: « De Rapin, seigneur de Mauvers, de Rabaut, de Toiras, maintenus par MM. de Bezons, intendant de Languedoc, le 2 mars 1671, & Sanson, intendant de Montauban, le 14 mars 1697, d'or à deux aigles de sable, accompagnés de six roses de gueules, rangées trois en ches & trois en pointe. »

Ce fut ainsi que furent enregistrées, le 23 janvier 1605, les armes de Charles de Rapin, sieur de Rabeau (1), dans les Armoriaux dressés par généralités en exécution d'une mesure fiscale prise par Louis XIV. Cette mesure eut pour réfultat de confacrer beaucoup d'erreurs & d'usurpations d'armoiries, mais sa réalisation fut d'une utilité incontestable pour les recherches héraldiques, ces Armoriaux étant aujourd'hui les seules résérences officielles pour la détermination des armoiries des familles. Celles de Cécile de Rapin, veuve de Paul de Rapin de Mauvers, y furent inscrites sous une forme également fautive : parti : au 1er d'or à l'aigle éployée de fable, au 2° d'or a trois roses de gueules (2); le compte des pièces y était diminué de moitié & on s'inquiéta peu de leur disposition normale. Depuis lors, les armoiries des Rapin ont été reproduites dans presque tous les ouvrages spéciaux; la description la plus exacte est celle donnée par M. Rietstap dans son Armorial général des familles nobles & patriciennes de l'Europe, Gouda, 1861, un fort vol. in-8. Elle est conforme au cachet de l'historien Rapin-Thoyras, à celui de Claude-Fernand Rapin : on y remarque que le vol des aigles est abaissé, ce qui nous paraît être la disposition normale de cette pièce importante de l'écuffon des Rapin.

⁽²⁾ Idem, Armorial de Toulouse & Montauban, L'Isle Jourdain, [' 337.



⁽¹⁾ Bibliothèque impériale, Armorial du Languedoc, Montpellier-Montauban, 🏲 1017.

DU COURRIER.

Entre tous les officiers de justice des cours épiscopales, dans la région comprise entre le Rhône & un peu au-delà des Alpes, le courrier ou corrier (corearius) était l'un des principaux. Rempliffant auprès de l'évêque & du chapitre un rôle affez analogue à celui du prévôt de l'hôtel ou de la maréchaussée, il connaissait des crimes qui se commettaient dans la ville épiscopale & avait la haute main sur les bas officiers de justice, immédiatement après le sénéchal. Ses lieutenants surveillaient sur les marchés la vente des denrées, dirigeaient les travaux de voirie qu'ordonnait le courrier. A son entrée en charge, le courrier prêtait serment, sur les Saints-Evangiles, de garder les droits & les libertés de l'Eglise, de désendre les immunités & les franchises dépendant du cloître de l'église, de protéger la personne & la dignité des chanoines, & jurait, que pendant qu'il tiendrait son emploi, il ne serait porté aucun préjudice aux conventions passées entre le seigneur archevêque ou évêque & son chapitre, clause importante, attendu les discussions fréquentes qui s'élevaient entre ces deux puissances.

Quelquesois le courrier était commun, c'est-à-dire qu'il instrumentait pour le compte du chapitre & de l'archevêque, & en même temps pour le seigneur suzerain relativement aux crimes & délits qui relevaient de la justice séculière.

Mais bien que généralement confiées à un laïque, les fonctions de courrier étaient particulièrement eccléfiastiques, des communautés religieuses avaient des courriers, dont les fonctions étaient de recevoir les voyageurs, & d'administrer la justice seigneuriale dans les fiefs que possédaient ces communautés. Ainsi, dans un acte d'albergeage des chartreux de Meyriat, en Bresse, aux habitants d'Outriaz, on voit figurer Etienne Guy, prieur; Aymon de Ville, courrier, & Jean Mellinet,

sacristain. Dans un autre acte semblable de 1471, Claude Bernard, l'un des Pères, prend la qualité de procureur à courrier de la Chartreuse de Meyriat. (Notice sur la commune de Brenod, par Debombourg, Nantua, 1856, broch. de 16 p.)

Quelquefois les courriers avaient la garde des terres & des châteaux de l'archevêque & du chapitre; ils font nommés dans les actes, courriers ou châtelains.

On a fait dériver ce nom des mots reorum correctores, d'où, par contraction, correarius, ou bien de curiæ rector, ce qui semble plus probable. En Espagne, le nom & les fonctions de corregidor ne sont pas sans analogie avec celles dévolues aux courriers. Louis-le-Débonnaire les institua, dit-on, pour battre la campagne & arrêter dans leurs courses les malsaiteurs.

De simples évêques, tels que ceux de Grenoble & de Valence, avaient leur courrier, mais les courriers des archevêques, tel que celui de l'archevêque de Lyon, & ceux des puissants évêques de Maurienne, avaient des priviléges & des devoirs plus étendus. Ainsi, en 1300, Guillaume de Virieu, gardiateur de la ville de Lyon pour le roi, s'intitulait juge-courrier dans les sentences qu'il rendait. Il ne relevait que de l'archevêque avec appel au roi, & commandait au prévôt & aux sergents de la ville, qui levaient les collectes par ses ordres, exécutaient les sentences rendues par le juge-majeur ou mage, percevaient les amendes, arrêtaient les criminels. Au courrier appartenait la garde des cless de la ville, que durant les soires il remettait au mistral du comte, & qu'il reprenait la foire terminée. Il les remettait aux portiers & recevait leur serment de sidélité au comte & à l'archevêque.

Le courrier était toujours un gentilhomme, tandis que le juge de la cour féculière, bien que fouvent de famille noble, n'avait d'autre qualité à produire, pour entrer en charge, que le grade de docteur ès lois. Au dix-huitième siècle, les marguilliers étaient quelquesois appelés courriers du Saint-Sacrement. (Voy. le P. Ménestrier, Histoire consulaire de la ville de Lyon, Lyon, de Ville, 1696, in-fol., p. 339.)



V - (a)

COPIE DE ROOLLE DES NOBLES.

(1514.)

Noble Jean François Dupont une Lance & pour ayder Pierre Mareschal Seigr du chastel de St Michel Louys Mareschal François & Jean Bon freres Richard Manuel Nicod Grillier Pierre Duchesne Martin Barbier Ensemble tous ceux du Pont a forme des ordonnances.
j Lance
Noble Vrbain Dumollart pour la cinquiesme partie d'un arbalestier.
Noble Michau Roche un bon cheual a Lance gay (1) & pour ayder Louys Sauuage Jean Sybué Pierre Roche Anthoine Chaudet.
j Lance gay
Noble Pierre Darue [d'Arves] deux bons cheuaulx pour deux demy Lances
& pour ayder Jean & François Sallieres Jean & Jean Varnier.
Noble Pierre & Bon des Costes freres une demy Lance & un arbalestier & pour ayder Claude & Pierre des Costes leurs oncles Jean & Gabriel des Costes.
demy L. & un arbalestier
Noble Claude Ducol une demy Lance gay & pour ayder Pierre Rapin Jaques
Rapin Jean Falcoz Jaques Rambaud Pierre du Chastel Martin Louys Gauyer Leon
Thibieres Geronime Fournier.
demy cheual valant demy Lance gay
Le taux de & tauxes pour chun homme d'armes pour se accoustrer
& monter ix xx Lt.
Et pour archier & arbalestier iiij ** L'.
Et pour Lance gay , iiij xx Lt.

⁽¹⁾ Cheval gai fe dit en blafon d'un cheval fans harnais ni bride; il est possible que cette expression « une lance gay » plusieurs sois répétée dans cette pièce, signifie que le noble qui sournissait une lance & un cheval n'était pas tenu de sournir le harnais de ce dernier.

TESTIMONIALES.

Noverint universi me subsignatum Corrarium Curiæ communis Epātus Mauri junxisse Aln mandatis dedisse vigore unarum literarum ducalium aliunde emanatarum nobilibus supra nominatis & prœcîpue nobilibus Claudio Joanni Bono Petro & Petro ac Gabriel de Costis in personas proprias & ipsi infra die vigesima hujus sebruarii In loco Montismelliani In armis parati maxime Electi pœna centum marcharum argenti confiscationis feudi & retro seudi Indignationisque perpetuœ Illustrissimi Domini nostri ducis & Ipsis Electis auxilium prebre habeant ad formam Rotulli supra scripti cohequatam ipsi que Electis ut supra dictum parere habeant pro ut In eisdem litteris mandatur de quibus premissis nobilis Claudius de Costis suo & alliorum de Costis allegans se & suos ejus auxillantes Respectu aliorum N. in Rotulo nominatorum nunc oneratos & valde læsos nihillominus se offere & alios de Costis parere jussibus & mandatis prelibati Illustrissimi. Datum in civitate Mauri xiiij februarii anno Domini millesimo quingentesimo decimo quarto idem Corarius Mauri... De Tornon.

Par teneur faicte fuivant l'appoincement rendu le 10 du present mois d'apvril 1576 sur son original collationné a requete de Pierre Rapin desendeur, moy notaire ducal & subrogé du greffier de la conservatoirie de la Gabelle du sel : Lambert.

Pour ampliation: J. Bertrand, P. Clère. - Invent. gen., no 593 & 617

V - (b)

FACTUM

produit par Pierre Rapin, plus tard corrier de Saint-Jean de Maurienne, pour prouver sa noblesse contestée par les bourgeois de cette ville.

Pour faire apparoir [que] le pretendu arrest provisionel par les borgeois & plebeyens de la cité de Morienne a Chambery obtenu le 13 mars 1543 ne peut estre mis en execution estant ainsi qualifié & conditionel comme est a rencontre de Pierre Rapin le jeune habitant de la cité de Morienne met en fait & foutient ce que s'ensuyêt fauf de plus a plain articuler & de defendre.

En premier lieu que du lieu de Valloire & place appelée la Chodane est né & ifsu seu noble Antoine Rappin ayeul dudit Pierre proposant lequel Antoine estoit noble tel tenu et reputé publiquement & comme noble a jouy & usé publicquement & paisiblement des privileges, honeurs, preheminences que les autres vrais nobles dudit lieu ont usé, mesme na james esté tallié ny costisé moins contribué a aulcune tailles de ladite paroisse ny aultres cas & affaires mecaniques & roturieres durant sa vie & mesme par vingt, trente & quarante ans & de ce est audit Valloires & a esté commune & publique voix & reputation.

Item dudit noble Antoine est procreé noble Pierre Rappin de Chodane pere dudit proposant. Lequel semblablement des le trepas de son dit pere & pendant le temps d'aultre xx, xxx & xl ans en sa vie & encour a present est nommé tenu famé & reputé noble ex utroque parente publiquement & notoirement audit lieu de Valloire & lieux circonvoisins sans que james il ait contribué a aulcunes charges ny tallies dudit lieu ny aultres ayant & tenant.... noble avec ses armes elevées es sepulcres eglises maisons et allieurs. ..., & contribuant avec les aultres nobles en l'arriere ban des jadis princes de Savoye & a present pour le Roy nostre sire honoré preseré & tenu noble audit lieu de Valloires par les plebeyens & paysans & aultres lieux circonvoisins notoirement & sans contradiction.

Item & lequel noble Pierre pere par quelques temps & ans a fait fa desmeure en ladite cité de Morienne en laquelle par les borgeois & plebeyens a esté tenu, censé dit & receu noble es-qualité & preheminence de vrais nobles mesme en l'an 1509 & 1510 sans que james soit esté tallié ny cottisé moins contribué avec le popular & borgeois en aulcungt actes tallies & charges mecaniques & roturieres combien qu'il fut domicilié en ladite cité & y demeurant.

Item dudit noble Pierre est procreé noble Antoine Rappin lequel des l'aage de sa jainesse continuellement a esté au service des seigneurs de France & a present est homme d'armes dans les ordonnances du roi soubs la charge du Sr Baron de Terride ainsi tenu reputé & famé noble notoirement.

Item & dudit noble Pierre Rappin est aussi né à issu noble Pierre Rappin proposant lequel semblablement ex utroque parente a esté à est tenu samé à reputé noble publiquement audit pays de Morienne à paisiblement sauf qu'il aye jamais esté contribuant a aulcunes tallies à parcelles des charges à affaires a imposer soit mecaniques à roturieres es lieux ou a faitte son habitation à domicile ny allieurs ainsi comme noble en a esté exempt à de tel privillege de noblesse preheminences & exemption en jouit presentement paisiblement hors ung an que les dits borgeois l'ont volu indeuement arterer [?] & molester.

Item & par ainsi fait par le temps & au moyen de ses ancestres que de tout temps immemorial mesme par XL & LX ans en ça est In quasi possession nobilit... & exemptions: paissiblement & notoirement.

Item que de toute ancienneté & tant longtemps que foffit & n'y a memoire d'homme au contraire les nobles du dit pais de Morienne font esté exempts liberés &..... comme font a present de toutes tallies hors l'arriere ban du prince pons sontaines & aultres commodites des villes ou ils habitent & en point d'aultres tallies n'ont james accoutume contribuer ny estre cottisés avec les borgeois & roturiers & telle est la commune observance.

Item que au dit pays de Morienne tant en la terre episcopale que royale de tout temps immemorial na esté veu usé ny observé jamais que l'estat & exercice de greffes sermes chastellanies & aultres offices de plumes & pratiques sussent derogans & prejudeciant a l'estat & privilege de noblesse selon la commune sorme & maniere d'user au dit pais & region de Morienne. Ainsi a esté veu & communement observé que tels estats & exercices estoient & ont esté jusqua present comis & balliés par les dits princes de Savoye & evesques de Morienne a gens & personnes nobles qui les ont exercés & exercent.

Item que tels nobles ayant & exercant au dit pays les dits offices ont jouy de l'estat & privilége ensemble exemptions que vrais nobles jouissent & sont exempts sans james avoir contribué a aulcunes tallies roturieres & mecaniques ny pour tels estats & exercices avoir esté dits censés ni tenus roturiers & encore moins contribuables.

Item que au dit pais de Morienne mesme en la dite cité de Morienne, Valloires & aultres lieux circonvoisins de tous temps immemorial a esté usé & observé comme encore se use & observe a present que les charges & tallies que soy imposent & cottisent aux dits lieux sont......... & tallies par soages & capita & non par reges, aux quels soages ces nobles ne se trouveront compris ny leurs biens.

Item femblablement de tous temps immemorial a esté paisiblement observé & se observe a present audit Morienne que le bien soit rural ou austrement quel quil soit tiennent les nobles du cens patrimoine ou bien acquests des plebeyens & ruraux na james esté talliés cottisé ny...... ainsi a esté & est exempt de telles tallies comme estant advenu & tombé en mains nobles & se est par tout le dit Morienne observé de tous temps & ny a memoire du contraire.

Item que le seu Roy nostre sire a fait reduire a son pouvoir par le dit Sr de

Maugeron [Maugiron] le present pais de Morienne soubs ces costumes libertés à privilege qu'il a trové à na esté declaré jusqua present le contraire.

Item que de tant ce deffus est la commune vois same publique & renommée au dit pais de Morienne & lieux circonvoisins.

Concluant par ses causes à aultres a considerer le dit arrest provisionel n'estre exercé contre le dit Rapin opposant ains comme mal adjourné renvoyé à indeuement molessé doit estre renvoyé à mis hors de court quitte à libere avec depens à interets à neanlmoins estre maintenu à gardé en possession usance privileges immunités à exemptions sus dites ainsi qu'il requiert avec inhibitions à desenses aux dits borgeois à aultres qu'il appartiendra a peine de cinq cent livres trobler le dit opposant en ce que dessus à le tallier ny le cottiser es charges cas à..... a imposer sur les roturiers à non nobles : aux aultres meilleures sins quel... trop....de droit estre a...., par raison..... Justice luy estre ministrée..... implorant.....votre office.

Signé: DERMUS et GOULLAND.

(Nota. — Les blancs qui existent sont lacérés à illisibles sur le titre.) — L'original de cette pièce sait partie de la collection de M. Vuillermé, imprimeur à Saint-Jean de Maurienne.

N.B. — L'orthographe de ces deux documents & de ceux qui fuivent, a été confervée telle qu'elle exifte dans les originaux, fauf les cas où elle a été rectifiée pour faciliter l'interprétation du texte.

LETTRES-PATENTES

de levée de subsides accordées par les Princes au sieur (Antoine) de Rapin, gouverneur de Montauban. — 26 décembre 1569.

Henry Prince de Nauarre duc de Vendosmoys & de Beaumont, Premier Pair de France, Gouuerneur Lieutenant general & Amyral pour le Roy Monfeigneur le Païs de Guienne & de Poictou, & Henry de Bourbon Prince de Condé Duc d'Anguien aussi Pair de France, au sieur de Rappin Gouuerneur & Commandant sous nostre authorité a Montauban villes & places circonuoisines, Salut. Sur les plaintes qui nous auroyent esté faictes a nostre arriuée de par deça de la foule & charge insupportable que recoiuent les pauures subjects du Roy nostre souuerain seigneur a cause des contributions excessiues qui se leuoient sur eux pour le peyement folde & entretienement des gens de guerre qui estoient répandus en ce pais Confiderant aussi que a l'occasion de telles particulieres contributions l'on a pu voir l'eunion & intelligence en cette prouince qui estoit requise entre les gens de guerre pour en tirer les effects utiles & necaiffaires Pour remedier & pouruoir a tout ce que dessus Nous auons ordonné de casser & reuoquer toutes & chascunes les dites Contributions Et pour le peyement des gens de guerre qu'il a conuenu & conuient entretenir pour la defence & feureté de ce pais, adiugé d'impost la somme de huit mille liures par chacque mois en cette prouince de Montauban, y comprenant Gaillac & St Anthonin, esperant que lesdicts subjects lesquels par les miseres & calamités communes des gens de guerre sont d'ailleurs affés vexés & trauaillés feroient par ce moyen grandement foulagés & supportés. ainfy que chacun le recognoitra en l'observation du Reiglement que nous en auons estably. Et combien que suivant ledit Reiglement toute ladicte somme de huit mille liures ne foit entierement employée a la folde de la genfdarmerie neanmoins affin de tousjours accomoder lesdicts subjects en tout ce que nous pourrons, Nous auons ordonné que ce qui restera bon d'icelle somme auec autres dons que leur auons octroyés nous les ferons employer tant aux reparations &

fortifications necaiffaires a faire es Villes qu'il conuiendra fortifier, que en achapt & confection de poudre pour la munition desdites Villes de Montauban Gaillac & St Anthonin. Et pour faire affeoir & repartir laquelle somme sur les manans & habitans des dites Villes foit befoing conuoquer les Confuls d'ycelles, pour faire ladicte conuocation y presider & tenir la main a l'execution de nos intentions, commettre quelque bon & notable personnaige & a Nous seur & feable scauoir faisons que pour la bonne confiance que nous auons de Votre personne son suffisante integrite loyaute prudhomye & bonne diligence Vous auons commis & deputé, commettons & deputons par ces patentes pour faire affembler les confuls & autres deputés des dictes Villes & la Ville de Montauban a tel jour que vous aduiferés pour afin estre par eux procedé a la cottisation affiette departement au fol la liure le fort portant le foible & le plus justement & egalement que faire se pourra sur lesdites Villes de Montauban Gaillac & St Anthonin & autres Villes, bourgs, bourgades & villages tant de ces resforts & consulats que autres circonuoifins qui se reffentent de cette commodité de l'affociation, de huit mille liures ordonnés pour chaque moys pour le peyement folde & entretenement de gens de guerre estans retenus pour la seurete garde tuition desense & conservation de cette prouince, Voulant tout & chacun les cottifés foit en general ou en particulier eftre conftraincts au payement de leur cotte part & portions par toutes voyes & manieres douces & refonables & comme il est accoustumé pour les propres deniers debtes & affaires de Sa Majesté, & les dons estre mis es mains de collecteurs ou autres qui feront par les dits confuls choifys & eleus & auffitot deliurés aux dits gens de guerre selon les montres qui en seront faicles pour chaque moys. Voulons auffy & ordonnons que les dons reuenans bons de la fomme de huit mille liures & autres qui nous auons dict est octroyé aux dictes Villes, payé en achapt & confection de poudre & aux reparations & fortifications necaiffaires a faire felon que plus au long il est porté & contenu au reiglement qu'auons faict expedier Nous Vous Mandons & a tous Capitaines, sous-Lieutenans ou Seigneurs [fergents] & autres gens de guerre Juges Magistrats & officiers qu'il appartiendra prester pour l'execution de ce qui est dessus toute la facilité secours affistance & main forte dont sera besoing. Donné au Port St Mary le 26° jour de Decembre L'an mil cinq cent soixante neuf.

HENRY.
HENRY DE BOURBON.

Par Meffeigneurs les Princes
DE CABOCHE.

LETTRES-PATENTES

données au sieur (Antoine) de Rapin, gouverneur de Montauban, concernant l'assiette des tailles & levées dans son gouvernement pour l'an 1570. — 26 décembre 1569.

Henry Prince de Nauarre Duc de Vendosme & de Beaumont premier Pair de France Gouverneur, Lieutenant general & Amyral pour le Roy Monseigneur le Païs de Guienne & de Poictou, Et Henry de Bourbon, Prince de Condé Duc d'Anguien aussi Pair de France, au sieur de Rappin, Gouverneur & Commandant pour le seruice de Sa Majesté sous nostre authorité en la ville de Montauban & autres villes & places circonuoisines, Salut.

Chacun a peu juger & connoitre tant par les escrits & responces que nous auons enuoyé à Sa Majesté Contenans nos tres humbles remonstrances supplications & submissions que par toutes nos autres actions & deportemens le desir & singuliere affection que nous auons toujours eu & auons de veoir la fin de ces miseres calamitez & desolations & quel regret ennuy & desplaisir nous auons de les voir continuer.

Et ce d'autant que pour l'entretienement des grandes forces que nous auons & pour n'auoir autres moyens de supporter les grands frais de cette guerre, si fainte & si juste que chacun scait & que nous faisons pour le seruice du Roy & feureté du Royaume, Il nous conuiens nous ayder & fecourir de toutes fortes & especes de dons. A quoy nous asseurons que tant plus volontiers s'accorderont & soubmetteront les subjects de Sa Majesté reduicts en son obeissance Quand d'une part il remetteront deuant les yeux les grandes charges que nous auons sur les bras plus extremes que celles de l'ennemy eu egard au peu de moyens que nous auons, qui neanmoins ne se contente desdictes tailles, aussy faich des exactions & leuées fur ceulx de la religion romaine plus grandes que lesdictes tailles Et auffy qu'ils considerent la decharge & remission que nous auons faict des restes desdictes tailles qu'ils nous doiuent de l'année precedente Combien que nous foyons infiniment pressés de nous aider de toutes nos pieces & encore que nous ayons les justes occasions de faire grandes leuées [&] exactions Toutefois pour le desir que nous auons de voir les pauures subjects soulagés, nous aimons mieux demeurer en quelques arrieres années nos estrangers, & nous contenter pour le

coup de l'imposition ordinaire & accoustumée desdictes tailles.... Et encore auons d'icelles faict distraire pour l'année prochaine (tout ainfy qu'il en auait esté faict en la presente année) l'imposition accoustumée estre faicte durant les guerres pour le peyement de la gensdarmerie, pour ne surcharger doublement le païs de la paye & nourriture d'ycelle pour laquelle Nous auons pourueu d'un si bon reiglement que les Villes & Païs reffentiront par experience le foulagement en estre tel que la charge en est plus que par moitié diminuée. Ce qu'ayant esté bien & meurement confideré au Confeil estably pres de nos personnes, auquel affistoient nos tres chers & tres aymés les Comtes Ludovic de Nassau & de Colligny Sr de Chastillon Amyral de France & autres notables seigneurs & gentilshommes, choifys & efleus par la nobleffe pour confeil pres de Nous, Nous auons deliberé admis refolu de faire leuer cet impost pour l'année prochaine (que l'on contera mil cinq cent foixante dix) fur les manans & habitans des villes reduites en l'obeiffance de Sa Majesté & esquelles Nous commandons pour son seruice, telles sommes de dons que celles qui ont esté imposées deuant la presente année. Pour faire repartir & affeoir lesquelles sommes sur lesdicts manans & habitans des dittes villes bourgs & villages foit befoing de conuoquer les confuls des villes principales de chacune prouince & pour faire la conuocation presider en icelle & tenir la main a l'execution de nos intentions, commettre quelque bon & notable personnaige d'authorité & a Nous seur & feable Scauoir Vous faisons que pour la bonne confiance que nous auons de Votre personne, son suffisante integrité, loyauté, prudhomye & bonne diligence, Vous auons commis, ordonné & deputé, commettons ordonnons & deputons par ces patentes pour faire affembler lefdicts confuls & autres deputés des dictes Villes en la ville de Montauban a tel jour que Vous aduiserés & apres les remonstrances par Vous faictes de nos affaires Leur declarerés que pour ayder fauorifer & fatisfaire au peyement de nos eftrangers nous auons admis qu'ils paieront, telle ou femblable fomme que celle qui a esté commis dict esté imposée sur eulx en la presente année Et ce pour l'année prochaine que l'on contera mil cinq cent soixante dix. Laquelle somme Nous voulons estre par les Consuls de chacune des dictes Villes & consulats affise & imposée selon le blot ou departement qui sera baillé ou enuoyé le plus justement & egalement & a la moindre foule & oppression desdits subjects que saire se pourra, le fort portant le foible fur toutes manieres de gens contribuables aux tailles es dictes Villes de Montauban Gaillac & St Anthonin & autres villes bourgs bourgades & villages tant de chaque reffort & confulat que autres circonuoifines. Et lesquels dons recueillis & leués par les receueurs establys pour les dons royaux &

publiques appartenans à la caiffe pour les quatre quartiers de l'année prochaine egalement desquels pour encore soulager dauantage lesdicts subjects auons differé a recueillir feauoir est le premier peyement en est partout le moys de Feburier prochainement venant & a continuer de troys moys en troys moys Pour estre par les dicts receueurs quinze jours apres lesdicts termes escheus portés & enuoyés au trefor general de cette armée estant pres de Nous, En contraignant & faifant contraindre au payement desdicts dons les dicts termes echeus tous ceux qui auront esté assis à imposés par toutes voyes à comme il est acoustumé pour les propres dons & affaires de Sa Majesté, Vous deffendant tres estroitement & a tous confuls affeffeurs desdictes tailles & a toute autre personne de quelque estat qualité & condition qu'ils foient d'impofer affeoir leuer ni exiger ni permettre ou fouffrir estre imposé assis leué ni exigé autres ni plus grandes sommes que celles cy-dessus mentionées à contenues en ces patentes, soit pour les frais du falaire de ceulx qui affifteront au fufdit departement affiette & collocation defdictes fommes ou pour quelque autre occasion que ce soit sans nos expres commandemens & prouisions & par nos lettres patentes, sous peine de rapporter sur eux le quadruple au proffit defdictes Villes & païs desquels les dicts dons auront esté ainsy leués & usurpés. Donné au Port St Mary (1) le 26me jour de Decembre l'an mil cing cent foixante neuf.

> HENRY HENRY DE BOURBON.

Par Meffeigneurs les Princes
DE CABOCHE.

⁽¹⁾ Port Sainte-Marie, ville de France, dans l'Agénois (Lot & Garonne), à huit kilomètred'Aiguillon, & a dix-fept kil. O. d'Agen, fituée fur la Garonne. 2,500 habitants

EXTRAICT DE PROCURATION

en faueur des nobles de la prouince de Maurienne faicle a noble & spectable Claude Fernand Rapin, juge ord" de l'euesché de Maur" & a noble Pierre Martin capitaine au regiment du Ser comte de la Valdizere.

(29 avril 1646.)

AV NOM DE DIEV SOIT-IL. A tous foit notoire Et manifeste comme par ordre general de Madame Royalle du treiziesme Apuril courant Il est ordonné a tous vasfaus à communautés de se transporter à retrouuer le dixiesme de may prochain Personnellement ou par Procureurs dans la ville de Thurin pour renouveler le ferment de fidelité lige a S. A. RIII Et a defaut d'icelle fans enfans masses legitimes & naturels que Dieu ne veuille en faueur de serenissime Prince Mauris & ainsy succeffiuement en faueur des Mafles fuiuant la prerogative de degré, ce que voulant exeguter les messieurs de la Noblesse de la Prouince de Maurienne dhuebuement affemblez & a ce apellés par noble Pierre Datignat Conser de S. A. Rue & juge mage de Maurienne Par Procureurs speciaux & a forme de l'ordre de Madame Royalle ne se pouuant transporter en personne pour prester ledict serment de fidelité lige comme deffus. A CESTE CAVSE cejourdhui vingt neufuiesme apuril mil fix cents quarante fix Par deuant moy notaire ducal foubfigné & present les Tesmoings bas nommés personellement establys à constitués scauoir led. noble Pierre Datignat feigneur du Villard confeiller de S. A. R^{ne} & juge mage en la Prouince de Maurienne pour le chafteau & maifon forte du Villard & fied en despendant, noble Victor de la Valdizere, baron de St Michel & pour le domaine qu'il poffede de S. A. Rue riere la prouince de Maurienne & pour le fied du chafteau de Combefort de St Michel, noble Gaspard d'Auillane, baron d'Aypierre, nobles Anthoyne, Louis & Emmanuel Mareschal, pour le fied qu'ils possedent, noble Enemond Martin pour les fieds qu'ils poffede, noble Jaques Rapin & JeanFrançois D'aprieulx, conser de S. A. Rile Corrier & Juge commun de Maurienne & Lieutenant de la judicature mage de lad. Prouince, noble Pierre Martin D'arue, noble Pestremand de la Balme, noble Louis Vargnier, noble Claude Vargnier, noble Jaques Berard, noble Benoict Martin, noble Pierre Martin des Villards, noble Enemond Martin, noble François Martin, noble Gaspard Collaffre, noble Jaques-Sybué Ducol, noble Jean Martin, noble Jean-François la Balme, noble Balthazard Dalbert, noble Jean-François Dunorany, nobles Pierre & Pierre-Balthazard D'aprieulx, noble Louis Projordanne, noble Dominique Faure, noble Anthoyne Rapin, noble Nicolas Rapin, noble Claude D'aprieulx, noble Pierre-Joseph de Bellegarde, noble Jaques Chaudet, noble Melchior Martin, noble Jean-Henry Vargnier, Appres ferment presté par Eulx sur les faincles Escriptures touchés entre les mains de moy dict notaire ont faict, creé & constitués & deputés Leurs Procureurs speciaux & generaux scauoir noble Pierre Martin, capitaine au régiment du S' Comte de la Valdizere Et noble Claude Fernand Rapin Juge ordinaire de l'Euesché de Maurienne, Pour & au nom d'Iceulx constituants comparoir dans la cité de Thurin, se presenter par deuant & au conspect de Madame Royalle comme tutrice de S. A. Rile Et regente de ses Estats, Le dixiesme, soit vingt-sixiesme du mois de may prochain POVR JVRER à l'Altesse Royalle de serenissime Charles-Emmanuel Par la grace de Dieu Duc de Sauoye, Chablais, Aouste, Geneuois & Montferrat, Prince de Piedmond, marquis de Saluces, comte de Geneue, Nice, Ast, & Tende baron de Vaux & Faucigny, feigneur de Verceil, du marquisat de Ceue, Oneille & Marroz, marquis d'Italie, Prince & vicaire Perpetuel du St Empire Romain, Roy de Cypre, &c. Et a ses legitimes successeurs comme dessus, L'hommage lige & fidelité lige en.... de cesdits sieurs constituants pour les fieds, juridictions & biens feodaux qu'ils possedent comme dessus [?] Iceulx Procureurs constituants jurent sur les saintes Escriptures touchés entre les mains de moy dict notayre foubzigné iceulx fieurs Martin & Rapin promettent d'estre vray & fidelle vassal à S. A. Rile, & a defaut d'Icelle fans enfans masles naturels & legitimes Au serenissime Prince Mauris Et successiuement a tous legitimes successeurs masles legitimes fuiuant la Prerogatiue & degré, & generallement de faire obseruer tout ce qui est contenu dans les articles de l'ancienne & nouvelle forme de fidelité & de fere a ce toutes autres choses a ce necessaires, encore dans ce que les cas requis manderont plus special^t. DONNANTZ auxdits Procureurs sus constitués pour les choses fusdictes & despendances plain Pouvoir & authorité necessaires PROMETTANTZ lceulx dicts constituants a moydict notaire soubzigné stipulant & acceptant au nom de sad. Altesse Royalle dudict serenissime Prince Mauris & des autres serenissimes fucceffeurs comme deffus, d'auoir & tenir pour agreable, ferme, & stable & valable Tout ce qui par lesd. Procureurs sera faict & negotié, juré & promis, de n'y jamais contreuenir en magniere que ce foit foubz l'obligation de tous & un chascung, leurs biens presents & aduenir soubz toutes autres promissions serment presté, renouvellé, & autres Claufes requises. Faict & prononcé en la cité St Jean de Maurienne dans le logis dud. seigneur Datignat, en presence de Reuerend messire Richard Germain, prestre, chanoine en l'eglise cathedralle de lad. Cité, spectable Claude Bertrand aduocat au fouuerain Senat de Sauoye, tesmoings requis : ainsy signé sur mon prothocolle : Datignat, G. de la Villane, A. Marefchal, L. Marefchal, E. Marefchal, Daprieulx, E. Martin, P. M. D'Arue, de la Balme, Berard, Sybué Ducol, B. Martin, P. Martin, G. Collafre, Projordanne, J. Martin, Marie Du Saix mere & tutrice de Jaques Rapin pour le fied de Combefort... emy promesses de la mestralie de Pontamafrey, J. Martin, de la Balme, C. Rapin acceptant, Martin acceptant, R. Germain, prebître chanoine present, Bertrand present, & les aultres n'ont signé pour estre absents. Et moy Pierre Bizot notaire ducal royal requis recepuant foubzigné.

Ainfy figné :
Bizor nothaire.

COPIE DE LESGALITÉ

Nous Pierre Martin D'arue, docteur es droits, aduocat au fouuerain senat de Sauoye, Lieutenant en chef de la Courrarie & Court commune de la cité & ressent Jean de Maurienne Et Lieutenant subrogé de la judicature mage de Maurienne Certiffions a tous qu'il appartiendra que M°. Pierre Bizot qu'a receupt & stipulé la presente procuration sus descripte & signée est notaire Ducal Royal Publicq, homme de bonne same & reputation aux Escriptures duquel soy est & a tousjours esté en Jugement & dehors. En soy & tesmoignage de quoy nous auons signé La presente. Faict en la cité St Jean de Maurienne ce vingt deux may mil six cents quarante-six. Signé: P. M. Darue. Et Scelles auec les sceaulx de lad. Judicature & Court commune.

(Extrait fur les minutes du notaire Bizot, par Jacques Bertrand & Pierre Clére, notaires, à ce préposés, en 1666.) — Inv. gén., n° -92 & 617.

N. B. — Les « » marquent les mots illifibles fur le texte de ce document.

ORDONNANCE DE L'INTENDANT DE BEZONS

portant confirmation de la noblesse de Jacques de Rappin, sieur de Ikoyras. 21 mars 1670.

(Pour noble Paul de Rapin, feigneur de Mauvers. - J. Bourrouffe.)

Claude Bazin, cheuallier, feigneur de Bezons confeillier du roy ordinaire en fes Confeilz Intendant de Justice Pollice & finance en la prouince du Languedoc Commissaire depputé par sa Majesté pour la verificaon des titres de noblesse & recherche des Usurpateurs d'icelle en lad. prouince.

Entre le procureur du Roy en la Commission dilligence de Mre Alexandre Beleguize chargé par sa Majesté de la poursuitte & verificaon des titres de Noblesse & recherche des Usurpateurs d'icelle en Languedoc, demandeur en execuon de la declaraon du huictiefme feurier mil fix cent foixante quatre & arrest du Conseil du cinquiesme decembre mil six cent soixante sept d'une part. Et noble Jacques de Rapin, seigneur de Toiras aduocat en parlement assigné & dessendeur d'autre. Veu lad. declarãon & arrest du conseil, Exploict d'assignãon donnée au deffendeur en remize des titres en vertu desquelz il a pris la quallité de noble, procurãon par luy faicte a Mr Artaud fon procureur pour se presenter sur lad. assignãon & foustenir ses actes bons & verittables, Genealogie & armes dudit deffendeur, Mariage de noble Jacques de Rapin sieur de Toiras aduocat en la cour de parlement de Tolose à chambre de l'édit de Castres filz de seus noble Pierre de Rapin seigneur de Mauvert & damoiselle Perside de Lupé, auec damoiselle Jeanne de Pelisson en datte du vingtquatriesme Januier mil six cent cinque quatre, receu par Abel Galibert notaire de Castres, Codicille de Messire Pierre de Rapin, feigneur de Mauvert en faueur dud, noble Jacques de Rapin fon filz du dixneufies* may mil fix cent quarante fept receu par Daulier nore de Montauban, Mariage de Messire Pierre de Rapin, seigneur & baron de Mauvert commandant pour le Roy en la ville du Mas de Verdun auec noble damoiselle Perside de Lupé du vingt fixiesme nouembre mil six cent deux receu par Jean Laballe notaire royal de la ville de Puifesquier, Emancipãon dud. noble Pierre [Jacques] de Rapin du fecond nouembre mil six cent quarante sept, Donnãon faicte par damoiselle Perside de Lupé, femme a noble Pierre de Rapin en faueur dud. noble Jacques de Rapin de certains droicts quy luy competoient du chef de damoifelle Margueritte de Maurilhon [Morlhon] receu par Guillaume Samajan notaire du lieu d'Ausenville du vingt cinquiesme nouembre mil six cent quarante six, second Mariage dud. noble Pierre de Rapin, escuyer seigneur de Mauvert filz de seu noble Philibert de Rapin, escuyer & Mestre d'Hostel quand viuoict de seu M. le prince de Condé auec damle Olimpe de Cauaignes en datte du huictiefme octobre mil cinq cent huictante neuf receu par Rey nore de Montauban, Testament de damoiselle Jeanne du Verger vefue de feu noble Philibert de Rapin escuyer par lequel elle institue ses heritiers nobles Pierre & autre Pierre de Rapin ses enfants & faict legat a damoiselle Jeanne de Rapin sa fille en datte du douziesme mars mil cinq cent septante trois receu par Jean Algaires notaire de Grenade, Transãon paffée entre noble Pierre de Rapin feigneur de Mauvert & damoifelle Jeanne de Rapin frere & fœur a raifon de la fuccession des biens de noble Philibert de Rapin & damoiselle Jeanne du Verger fes pere & mere en datte du huictiefme Auril mil cinq cent nonante neuf receu par de Asclasère nore de la ville d'Auch, Mariage de noble Philibert de Rapin escuyer & homme d'armes de la compagnie de M. le Duc de Sauoye auec damoiselle Jeanne du Verger en datte du vingtiesme Auril mil cinq cent soixante un (1), Testament en abregé escrit en latin de noble Pierre de Rapin par lequel il institue heritiers nobles Antoine, Pierre & Philibert Rapins ses ensans led. extraict figné par Mre Nicolas Colaffre confeillier de fon alteffe royalle de Sauoye auec le feau authentique de la cour de Sauoye en datte du huictiefme Juillet mil cinq cent cinquante, donnãon de noble Pierre de Rapin en faueur de nobles Antoine & Philibert de Rapins ses enfants en datte du vingt sixiesme auril mil cinq cent quarante six receu par Michel Doit notaire du lieu de Sainct Michel dioceze de Maurienne, Hommage randu au Roy par noble Pierre de Rapin en l'année mil cinq cent trente six dans lequel il se qualiffie filz de noble Antoine Rapin, Autre hommage randu au Roy par led. noble Antoine Rapin apres la conqueste de Sauoye tant pour sa personne que pour ses biens en datte du vingt deuxiesme seurier mil cinq cent cinquante deux, Partage en latin faict entre nobles Pierre, Jacques & Guillaume Rapins freres dans lequel ils fe difent filz de noble Antoine Rapin du dixneufuielme Auril mil cinq cent neuf extraict par le Juge de fainct Jean de Moriene auec fon feau, fentance randue par le Juge de St Jean de Moriene au pays de Sauoye du trente uniesme Aoust mil cinq cent septante un par laquelle la substituon contenue au testament dud. noble Antoine, & autre Antoine Rapins feust

^{(1) 6 &}amp; 7 juin 1556. Cf., note 1, p. lij.

ouuerte en faueur de ses enfants Masses de noble Philibert Rapin, Extrait abregé d'une transaon escrite en latin du cinquiesme Aoust mil quatre cent nonante passée entre lesd. nobles Antoine & Jacques Rapins freres & filz de noble Claude Rapin, hommage rendu au Roy par Messire Jean de Rapin de la seigneurie noble de Mauvert en datte du huictiefme Aout mil fix cent foixante quatre, cahier des feruices rendus au Roy [Duc] de Sauoye par noble Claude Fernand Rapin, en mil cinq cent nonante six jusqu'en mil fix cent trente sept, Euocaon pour nobles Antoine & Philibert de Rapin escuyers, portant renuoy de toutes leurs cauzes deuant le Conestable & Marechaux de France en datte du vingtsixiesme Avril mil cinq cent cinquante huich, Extraich d'arrest du Senat de Sauoye de l'année mil cinq cent septante sept par lequel noble Pierre de Rapin, filz d'autre Pierre frere de noble Philibert de Rapin ayeul de l'affigné feust diffinitivement Maintenu en la pocession de jouir du priuilege de Noblesse, & declaré exempt des tailles, Lettres pattentes du Roy Charles neufuiefme, accordées a noble Antoine Rapin l'un des gentilfhommes & escuyers couchés sur l'estat portant Euocãon de toutes ses cauzes ciuilles & criminelles au grand conseil en datte du vingt quatriesme feurier mil cinq cent foixante trois, Lettre du Roy Henry le grand dreffant à noble Pierre Rapin Capitaine par laquelle il lui est mandé de venir pour juger certain desmelé qu'il avoict avec le sieur de Monbartier du vingt huictiesme septembre mil six cent, Deux commissions accordees a noble Philibert [Antoine] de Rapin de la charge de Gouuerneur & commandant pour le Roy de la ville de Montauban de l'année mil cinq cent soixante neuf, Lettre du roy Henry quatriesme escrite aud. noble Philibert [Antoine] de Rapin, Mestre de camp d'un regiment contenant ordre d'aller joindre sa Majesté auec son regiment en datte du huictiesme Juin mil cinq cent soixante neuf, Inuentaire & continuaon du deffendeur, Contredict dud. Beleguize, Concluons du procureur du Roy, Ouy le rapport du commissaire a ce depputé & de l'aduis des officiers au nombre de l'ordonnance tout confideré NOVS Intendant fusd. par Jugement souverain & en dernier ressort, AVONS declaré led. Jacques de Rapin Noble & Iffeu de noble race & lignée, ordonné & ordonnons que tant luy que sa posterité nays & a naistre de legitime Mariage Jouiront des priuilleges de Noblesse tant & sy longuement qu'ils viuront noblement & ne feront actes defrogent a nobleffe, Et a ces fins qu'il fera mis & inscrit par nom furnom, armes & lieu de fa demeure dans le Catalogue des nobles de la prouince de Languedoc. Fait à Montpellier le vingt uniesme mars mil six cent foixante dix. BAZIN.

Par mondit feigneur

[Le sceau manque.]

Tournier.

१

ε

E L

•

P

7

ć

6 1 7

hult suedess a no

P

•

. P

Hommage rendu au Roy par mess^{re} Jean de Rapin de la seigneurie noble de Mauuert du 8 aoust 1664.

Cayer des services rendus au Roy [fic] de Sauoye par nobles Claude & Fernand [Claude-Fernand] Rapins depuis 1596 jusqu'en 1637.

Euocãon pour nobles Antoine & Philibert de Rapins ecuyers portant ranuoy de toutes leurs causes deuant le connestable & Marechaux de France du 26 avril 1558.

Extrait d'arrest du senat de Sauoye par lequel noble Pierre de Rapin fils d'autre Pierre frere de noble Philibert de Rapin ayeul du produisant sut deffinitiuement maintenu en la pocession de Jouir du priuilege de noblesse & declaré exemt de tailles de l'année 1577.

Lettres pattentes de Charles ix accordées a noble Antoine Rapin l'un des gentilshommes & ecuyers couche sur l'estat portant euocaon de toutes ses causes ciuiles & criminelles au grand Conseil du 24 seurier 1563.

Lettre de Henry le Grand a noble Pierre de Rapin capp^{ne} par laquelle Il lui mande de venir pour Juger certain demelé qu'il auoit avec le S^r de Montbartier du 28 7^{bre} 1602 [1600].

Commion en faueur de noble Philibert [Antoine] de Rapin de la charge de gouuerneur & commandant pour le Roy en la ville de Montauban de l'année 1569.

Lettre de Henry IIII a noble Philibert [Antoine] de Rapin mestre de camp d'un regiment contenant ordre d'aller joindre sa Maté avec sond, regiment du 8 juin 1569.

Hommage rendu au Roy par noble Antoine Rapin aprés la conqueste de Sauoye tant pour sa personne que pour ses biens du 22 feurier 1552.

Extrait figuré tiré du catalogue des veritables nobles de la prouince de Languedoc par moy commis a la faction d'Iceluy a Montper ce premier auril 16 soixante dix.

OLIVIER.

Nous joignons à cette transcription littérale de la maintenue de noblesse de Jacques de Rapin, l'extrait de cette ordonnance qui se trouve dans les Jugements de la noblesse de Languedoc donnés par le marquis d'Aubaïs. (Pièces sugitives, II, 113.)

Toulouse, 975. Rapin.

- I. Pierre Rapin t. le 18 juillet 1550 & eut pour enfants: 1. Antoine Rapin, 2. Pierre Rapin qui obtint un arrêt du senat de Savoye portant qu'il seroit maintenu ès privileges de noblesse en 1577, & 3.
- 11. Philibert Rapin, mestre de camp, eut ordre de Henri, roi de Navarre, de l'aller joindre avec son regiment le 8 juin 1569. Il sut gouverneur & commandant pour ce prince à Montauban & maître d'hotel du prince de Condé. Il eut pour fils:
- III. Pierre Rapin Ser de Mauvert qui ep. 1º Perete Lupe, 2º le 8 oct. 1589 Olimpe Sabagnes. Il eut de son premier mariage
- IV. Jacques Rapin, Ser de Toiras, avocat, ep. le 24 janv. 1624 Jeanne Pelisson. N. le 21 mars 1670.
- N.-B. Si tous les extraits des jugements de M. de Bezons, dus au marquis d'Aubaïs, offraient autant de fautes que celui-ci, ils devraient être tenus en médiocre estime sous le rapport de l'exactitude. En ajoutant les erreurs de l'ordonnance de Bezons à celles de d'Aubaïs, on trouve presque autant de sautes que de lignes.

En effet, Pierre I Rapin eut cinq fils, au lieu de trois. L'un d'eux, Philibert, ne fut point mestre de camp, & ne put rejoindre le roi de Navarre en 1569, puisqu'il sut décapité à Toulouse en 1568. S'il était maître d'hôtel du prince de Condé, il ne sut point gouverneur de Montauban, ce sut son frère Antoine. Cette consusion entre les deux frères que nous avons relevée plus d'une sois, avait déjà été signalée dans les notes des Mémoires de Montluc, liv. V, p. 248, édition Cuchet & par L. Ménard. (Notes des Pièces sugitives d'Aubaïs, I, 272, & II, 113.) Pierre III de Rapin n'épousa Perside de Lupé & non Perete Lupe, qu'en secondes noces, en 1602, & il avait d'abord épousé Olympe de Cavaignes, & non Olimpe Sabagnes, en 1589.

Enfin, Jacques de Rapin, feigneur de Thoyras & non Toiras (nom d'un petit village, qui appartenait à fa famille, fitué aux environs de Grenade, & dont le territoire est séparé de celui de Mauvers par le ruisseau du Marquestaud), était le second des quatre fils qui survécurent à leur père parmi les vingt-deux ensants que Perside de Lupé donna à son mari. Il épousa Jeanne de Pélisson en 1654 & non en 1624.



ORDONNANCE DE L'INTENDANT SANSON

maintenant dans leur noblesse Paul de Rapin, S' de Mauvers, & Charles de Rapin, S' de Rabeau. — 14 mars 1697.

Claude Joseph Sanson, cheualier Coner du Roy en ses conseils Maitre des requestes ordinaire de son hostel Intendant de justice police & finances en la generalité de Montauban.

Entre Me Charles de la Cour de Beauual, Commissaire de S. M. pour l'execution de la declaration du Roy du 4 septembre 1696 pour la recherche des usurpateurs du titre de noblesse.

Et noble Paul de Rapin, feigneur de Mauuers & noble Charles de Rapin, fieur de Rabeau.

Veu la declaration du Roy du 4 feptembre 1696 led. arrest du Conseil rendu led. jour à les exploits d'affignations données auxd. Paul à Charles de Rapin le premier decembre dernier, Donnation faite par Demelle Marie de Pichard veuue de noble Jean de Rapin seigneur de Mauuers en faueur de noble Paul de Rapin son fils ayné par deuant François Soulié notaire de Verdun, Transaction passée par deuant Dumont notaire royal, Entre noble Jean de Rapin, seigneur de Mauuers, Jacques de Rapin se de Toiras, à Charles de Rapin, se de Rabeau seres pour raison des droits successifs de noble Pierre de Rapin se de Mauuers à de Due Perside de Luppe leur pere à mere du vingt-un octobre mil six cent cinquante cinq, Jugement de M. de Bezons Intendant en la prouince du Languedoc du vingt un mars mil six cent soixante dix, qui declare Jacques de Rapin noble à issu de noble race à lignée à ordonne que tant luy que sa posterité nez à à naître de legitime mariage jouiront des priuileges de noblesse Tant à si longue-

ment qu'il viuroient noblement & ne feroient acte de derogeance & qu'il feroit inscrit dans le Catalogue des Nobles de la prouince de Languedoc Jugement souverain des commissaires generaux deputez par le Roy de la Cour des aydes & sinances de Caors pour l'execution de la declaration de sa Majesté du trente decembre mil six cent cinquante six contre les usurpateurs du titre de noblesse, entre le procureur general du Roy, poursuite de M. Francois Baudin chargé du recouurement des taxes faites sur lesdits usurpateurs, & Charles de Rapin S^r de Rabeau du vingt sept aout mil six cent cinquante huit par lequel led. Charles de Rapin seut deschargé de l'assignation a luy donnée a la requeste dud. Baudin, & ordonné qu'il jouiroit des droits, exemptions & priuileges accordés aux Nobles Inuentaires de production faits par deuant Nous des pieces desd. Paul & Charles de Rapin sur lesd. assignations a eux données à la requeste dud. de la Cour de Beauual, Reponces du S^r Theuenin son procureur estant au bas, des vingt un & vingt deux seurier d^t portant consentement a leur descharge & tout consideré.

Nous Intendant fusd. attendu le Jugement de M. de Bezons portant declaration de noblesse au profit de Jacques de Rapin S^r de Toiras, Avons deschargé comme nobles Charles Rapin, S^r de Rabaut & Paul de Rapin S^r de Mauuers, frere & neueu dud. Jaques tous descendus de Pierre de Rapin, S^r de Mauuers leur autheur commun, de l'assignation a eux donnée, auec dessends de Beauual de faire aucune poursuites cont'eux pour raison de ce, a peine de tous depens domages & Interests. Fait a Montauban le quatorze mars mil six cent quatre vingt dix sept signé SANSON & plus bas Par mond. seigneur signé DE LA HAYE. (Nobiliaire de Montauban & d'Auch, t. 1. sol. 3, à la Bibliothèque impériale.)



NOTES EXTRAITES

de la minute vidimée du testament de Mme de Rapin-Thoyras, née Testart.

(Archives de la famille Dufour, à Leipzig.)

" Le 30 de mars l'an 1749 devant Godefroy Trouillé, notaire public à la Haye en présence des témoins: M' Jean de Coninck, comme ayant en mariage dame Suzanne-Esther de Rapin, M' Théophile Cazenove, ayant épousé dame Marie de Rapin, & dame Marie-Aimée de Rapin douairière de seu M. Jean Fréderic baron de Frisheim, tous présents à La Haye, Ont produit le Testament de seu dame Marie-Anne Testart veuve de seu Monsieur Paul de Rapin, décédée ici à La Haye le 25 du mois courant, fait le 5° jour du mois de Juin 1739 par devant ledit notaire, scellé de 4 cachets de ses armes & de 3 cachets du notaire, en presence de Jean Lucadou, & Pierre Lasagne témoins. »

Par cedit testament, \mathbf{M}^{me} de Rapin légue « 200 florins aux pauvres honteux de La Haye. »

- « A Marie-Anne de Guironnet, à Francfort fur le Mein, à titre de fouvenance, 200 florins. »
- " A fon fils Jacques Benjamin de Rapin une pendule, 12 cuillières & 12 four-chettes d'argent, une paire de flambeaux d'argent, un étui avec couteau, cuiller & fourchette marqués des armes de famille, quatre médailles d'or, repréfentant Georges I^{er}, l'Electeur de Hanovre, le roi & la reine de Pruffe, 12 chaifes & un lit. »
- « A sa fille Jeanne-Henriette de Rapin, épouze de Marc-Antoine Du Four, son portraict & celui de seu son dict mari. »
- « A fa fille Marguerite-Cécile de Rapin, épouze de Paul-Emile de Mauclère, tous fes hardes & linge. »

- « A fa fille Marie de Rapin, épouze de Théophile Cazenove, fon collier de Perle favoir de cinquante & un perle. »
- « Et tout son restant à ses héritiers, soit son fils Jacques-Benjamin de Rapin pour 2/8 & ses filles chacune pour 1/8. »

Charge ses enfans de payer « à sa sœur Robethon & à son srère Testart quarante florins d'Hollande par an. »

Nomme & établit pour exécuteur du présent testament « Mr Jacob Crommelin & à une autre personne qu'elle se réserve de nommer. »

Fait à La Haye le 10 juin 1739, signé Marie Anne Testart, veuve de Rapin, en présence de Pierre van Heemstee & Pierre Charles Renouard, témoins à ce requis.

Demande, par un codicile du 22 oct. 1746, que son Testament soit exécuté comme dessus, « qu'aussitôt après son décès « en temps convenable on ouvre sa tête pour savoir si l'on peut découvrir la cause de ses grandes douleurs tant pour le bien de sa famille que pour celui du public, désendant expressement qu'il soit touché au reste de son corps, étant inutile au sujet. »

Veut que son enterrement soit des plus simples à dispose pour ce faire de « 350 florins, dont le surplus sera donné aux pauvres honteux. »

Légue « à fon petit-fils, Marc-Antoine Du Four, un chodron d'argent avec fa lampe. »

- « A sa petite-fille Henriette Du Bosc une grande caffetière d'argent. »
- " A fa petite-fille Marie-Anne-Cécile de Mauclère deux petits chandeliers d'argent. »
- « A fon petit fils Isaac de Rapin une soucoupe d'argent qui vient de M^{lle} Marie Baulier. »
 - « A sa petite-fille Marie-Anne de Coninck une écuelle couverte d'argent. »
- " A fon petit-fils Charles Cazenove un étui d'un couteau, cuiller & fourchette, & à sa petite-fille Marie Cazenove une écuelle sans couvercle qui est aux armes de la famille. "
- « A fon petit-fils Jean-Frederic Godefroy de Frifheim deux grands chandeliers d'argent, & à fa fille Marie-Aimée de Frifheim fix cuillers & fix fourchettes d'argent qui viennent de l'héritage de feu M^{me} de Rapin fa tante. »
 - ... (Suivent d'autres legs & dispositions relatives à des étrangers.)...

cxxviij

Autre codicile du 26 nov. 1747, contenant diverfes dispositions en faveur de collatéraux & quelques modifications relatives à la part de M^{me} de Mauclerc.

Etablit « M. Jean de Coninck pour fon exécuteur testamentaire & M. Jacques-Benjamin de Rapin tuteur des petits-enfants mineurs, seuls & à l'exclusion de tous autres. »

« Tross copies délivrées par moi notaire à La Haye, ce 4 avril 1749, d'accord avec les grosses originales. » Signé: G. Trousles, not. publicq. 1749.

(Sceau en cire rouge, portant un écuffon chargé d'une roue & couronné d'un cafque.)

POSTERITE

PAR ALLIANCES

D E

PAUL DE RAPIN

SEIGNEUR DE THOYRAS

A U

1er JANVIER 1792

CONTINUEE JUSQU'AU

1er JANVIER 1864

d'après des documents imprimés & manuscrits

& les acles de l'Etat-civil

• . •





AUL de Rapin-Thoyras laissa un fils & six filles, qui eurent une nombreuse postérité. A la fin du siècle dernier, les chess des sept familles qui descendaient au premier degré du célèbre historien (1), se réunirent dans le but de consacrer leur communauté d'origine,

& la généalogie des descendants de Rapin-Thoyras sut dressée pour la première sois il y a soixante-douze ans. Ce travail, qui a servi de base à celui que précèdent ces lignes, sut arrêté au 1^{er} janvier 1792; le nombre des descendants de tout âge qui y surent inscrits, s'élevait à cent quarante-six. Sur ce nombre déjà considérable, on ne comptait que seize

⁽¹⁾ Ces fept familles, dont les armouries font ici groupées par ordre de primogéniture, font les furvantes : Dufour, Du Bofe, de Maucier, de Rapin-Thoyras, de Connek, de Cazenove, de Freisheim. — Voy Généalogie de la famille de Rapin. pp. lixiij & fuivantes.

morts; cent trente étaient vivants. Ce chiffre est plus que triplé maintenant, & malgré des investigations très-étendues, il nous a été impossible de dresser rigoureusement le tableau de toute la postérité de Rapin-Thoyras, aujourd'hui disséminée dans plusieurs contrées de l'Europe.

Ce travail long, fastidieux, forcément incomplet, qui pourra paraître inutile à beaucoup de lecteurs, cette recherche inaccoutumée des alliances dans toutes les lignes masculines & séminines, trouvent leur justification & leur raison d'être dans le soin touchant avec lequel la plupart des samilles issues de cet illustre auteur ont cherché à consacrer & à conserver les traces de leur commune origine (1).

Les liens du fang n'existent pour ainsi dire plus entre les nombreux descendants de Rapin-Thoyras, mais il n'en est aucun qui ne soit sier de compter au nombre de ses ancêtres l'illustre historien protestant, & pour beaucoup d'entre eux cette communauté d'origine, si éloignée qu'elle soit aujourd'hui, a été, & sera plus d'une sois encore, le principe & le lien de relations affectueuses & cordiales.

Il serait superflu d'insister sur l'utilité réelle & sérieuse des généalogies exactes & claires, chacun sait de quel secours ces travaux ingrats sont pour l'étude de l'histoire de tous les peuples & de tous les pays. Nombreuses & détaillées furent les généalogies que dressa patiemment Rapin-Thoyras, pour l'intelligence de son Histoire d'Angleterre. Peu d'ouvrages historiques en contiennent un aussi grand nombre & il était bien pénétré de leur utilité lorsqu'il écrivait ces lignes : « Certainement, si pour bien entendre une Histoire, il est nécessaire de sçavoir, par

⁽¹⁾ Quelques travaux généalogiques partiels, auxquels nous avons fait de nombreux em prunts, ont été faits pour quelques-unes des familles qui figurent dans notre travail. Tels font le Tableau généalogique de la famille de Coninck, dressé en juin 1861, imprimé au Havre chez Alph. Lemale, la notice généalogique sur la famille de Cazenove, publiée par M. de Bourousse de Lassore, dans son Nobiliaire de Guienne & Gascogne en 1862, &c. Pour beaucoup d'autres familles, nous avons consulté avec sruit les ouvrages spéciaux.

la Géographie, les lieux où les actions ont été faites, & par la Chronologie, les tems où elles sont arrivées, il n'est pas moins nécessaire de bien connoitre les personnes qui les ont faites ou qui y ont pris part, par le moyen des Généalogies, qui sont même très-souvent connoitre les causes des actions dont l'Histoire parle (1).

Si l'on considère que l'histoire des peuples & des rois est en quelque sorte la résultante de l'histoire privée des familles, appelées successivement, & avec cette mobilité caractéristique des temps modernes, à jouer un rôle social par le mérite des individus qui les composent, on admettra qu'à un moindre degré, mais qui présente encore une certaine importance, les généalogies particulières de familles illustrées par quelques-uns de leurs membres dont les noms appartiennent à l'histoire, peuvent rendre à l'étude de cette dernière science une partie des services qu'elle attend & retire des généalogies royales & princières.

La science généalogique contribue donc à la culture de l'esprit, bien plus, elle contribue aussi, quoique d'une façon moins évidente, à notre persectionnement moral. De grandes leçons d'humilité ressortent souvent de l'étude attentive des généalogies les plus blasonnées, lorsque l'on remonte à l'origine des grandes samilles dont elles retracent le glorieux passé, & plus encore lorsque l'on suit consciencieusement, pas à pas, la série de leurs descendants à travers les vicissitudes de la fortune. Combien de maisons historiques ont vu leurs derniers rejetons s'éteindre dans la misère, parsois dans la dernière abjection! Les exemples ne manquent pas pour justisser un dicton populaire au moyen âge, où les désastres causés par les guerres séodales frappaient de présèrence les races les plus illustres & les faisaient retomber dans l'obscurité d'où la valeur de leurs ancêtres les avait fait sortir. Cent ans bannière, cent ans civière, peinture expressive, sidèle & populaire, de l'incessante mobilité

⁽¹⁾ Avis pour bien comprendre les généalogies &c. placé à la suite du Plan de l'Histoire d'Angleterre, T. le de toutes les éditions de ce dernier ouvrage.

des choses humaines, démonstration pratique de cette vérité de l'histoire « que de même qu'il n'y avait pas de samille noble qui ne sorsit du peuple, il n'y en avait pas non plus qui, au moins pour quelques-unes de ses branches, ne finît par y rentrer (1). »

« Si l'on avoit la généalogie exacte & vraie de chaque samille, répète, d'après l'Encyclopédie, un écrivain dont la compétence ne saurait être déclinée, il est plus que vraisemblable qu'aucun homme ne seroit estimé ou méprisé à propos de sa naissance. A peine y a-t-il un mendiant dans les rues qui ne se trouvât descendre en droite ligne de quelqu'homme illustre, ou un seul noble élevé aux plus hautes dignités de l'Etat, des ordres, ou des chapitres, qui ne découvrît au nombre de ses aïeux, quantité de gens obscurs (2) ».

Et si l'on pouvait trouver quelque sujet d'orgueil dans une longue suite d'illustres aïeux, les singuliers calculs auxquels s'est livré l'écrivain que nous venons de citer sont de nature à réprimer de semblables vélléités. On fait qu'on entend par quartiers généalogiques le nombre des personnes de l'un & de l'autre sexe, dont descend à un degré déterminé un seul individu (1). Or, les aïeux d'un individu qui ne remonterait qu'à la trente-troisième génération, sormeraient le nombre prodigieux de cinq milliards trois cent dix-huit millions neuf cent soixante-sept mille deux cent quatre-vingt-seize hommes & semmes sur la même ligne, & vivant par conséquent à peu près dans le même temps. « Sans doute, ajoute Galisse, par le fait des alliances entre mêmes samilles, les mêmes noms reviendraient bien souvent & quelques-uns des millions de sois dans cette ligne, mais il reste assez de marge pour un grand nombre de brigands & de héros contemporains. Le nombre de personnes des deux

⁽¹⁾ Le comte de Perfigny. Difcours d'inauguration de la Diana, Montbrifon, 29 août 1862.

⁽²⁾ J.-B. Galiffe. Notices ginéalogiques sur les principales familles génevoises. 3 vol. in-8. Genève, 1830. — Introduction.

⁽¹⁾ Ces quartiers tirent leur nom des différentes fractions contenant chacune les armoiries de

fexes, dont un individu descend en droite ligne depuis moins de mille ans, est de plus de dix milliards six cent millions (1). »

Dans les généalogies dont il est ici question, l'histoire des nations & des rois n'est pas précisément en cause, mais malgré le grand nombre de noms & de personnages obscurs qui s'y trouvent, il en est plusieurs cependant qui ont marqué dans l'histoire religieuse & littéraire, militaire & politique du siècle dernier & du commencement de celui-ci. Parmi les cent vingt familles qui y figurent, très-peu ont cessé de pratiquer la religion protestante, soit en France, soit à l'étranger. De là, une autre considération qui vient encore justifier le travail généalogique en question. Beaucoup d'entre les familles dont nous parlons, expatriées jadis pour la foi de leurs ancêtres, sont ou paraissent être, irrévocablement fixées à l'étranger, d'autres sont rentrées en France à diverses époques. Pour les unes comme pour les autres, il peut être utile à quelques uns de leurs membres, dans une circonftance donnée, & malgré la diversité de leur origine, de pouvoir bénéficier de leur qualité de citoyens français, telle que la leur confère le mémorable décret de l'Assemblée Nationale. (Loi du 9-15 décembre 1790. Art. 22). « Toutes personnes qui, nées en pays étranger, descendent à quelque degré que ce soit d'un Français, ou d'une Française expatriés pour cause de religion, sont déclarés naturels Français, & jouiront des droits attachés à cette qualité, s'ils reviennent en France, y fixent leur demeure & prêtent le serment civique. » Les nombreux descendants de Rapin-Thoyras, trouveront donc dans ce travail, les preuves de leur nationalité française, si jamais elle venait à leur être contestée, alors qu'ils la voudraient revendiquer. Il

la personne qu'ils représentaient, entre lesquelles se partageait l'écusson d'un noble appellé à prouver sa noblesse par ces signes de convention. On compte les quartiers suivant une progression géométrique dont la raison est 2, & le nombre de termes égal à celui des degrés généalogiques. Le nombre des aïeux, en commençant par le père & la mère de chaque individu se double à chaque génération ou degré.

⁽¹⁾ Galiffe. loc. cit.

peut être, à un moment donné, d'un intérêt inconstessable pour chacune de ces familles, de retrouver la suite claire & authentique de ses auteurs: ces noms, ces dates, empruntés aux registres de l'état civil, ou à des pièces originales, dont la recherche a été longue & souvent difficile, ainsi réunis & pouvant être facilement consultés, rendront peut-être plus d'un service utile aux intéressés.

Un mot encore avant de passer aux généalogies qui vont suivre. Telle des sept samilles immédiatement issues de Rapin-Thoyras, compte près de trois cents membres actuellement vivants (1), d'autres sont très-nombreuses, d'autres sont éteintes dans toutes leurs branches, d'autres sont dispersées en divers pays & leurs traces sont parsois perdues. Nous avons dû, dans un petit nombre de cas, borner le champ de nos recherches saute de renseignements; dans un certain nombre d'autres, lorsque, par exemple, les samilles désignées ont pris une extension hors de proportion avec le cadre que nous nous sommes tracés, nous avons dû arrêter leur généalogie au 6e degré; c'est-à-dire que chacun des individus qui les composent est, avec tous ceux de la même ligne, au 12e degré de parenté, au delà duquel la loi française ne reconnaît plus de parenté en ligne collatérale (C. civil, art. 755). Mais à ce point presque contemporain, il sera facile à chaque samille de retrouver sa filiation.

Les blasons intercalés dans le texte, appartiennent à des familles dont la descendance s'est gressée par alliance sur une branche ou un rameau de la postérité de Rapin-Thoyras. Les simples alliances n'ont pas été l'objet d'un semblable travail, mais toutes les armoiries que nous avons pu recueillir se trouvent décrites dans l'Armorial placé à la suite des généalogies, qui contient en outre la description des blasons intercalés tant dans la généalogie de la famille de Rapin, que dans celles qui suivent.

⁽¹⁾ La famille de Coninck & celles qui lui font alliées dans une descendance commune de Jean de Coninck & de Suzanne-Esther de Rapin. — La famille de Freisheim est éteinte.

Toutes les armoiries qui y auraient pu trouver place n'y figurent certainement pas, car ce n'est point chose facile de réunir les armes de plus de trois cents samilles, dont quelques-unes n'en possèdent pas, dont d'autres ne se servent pas de celles qu'elles pourraient avoir, & dont la plupart sont dispersées en France, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, &c. Il est supersu d'ajouter ce que presque tout le monde sait, que beaucoup de samilles bourgeoises sont en possession fort légitime d'armoiries (1), sans que cette possession tire à conséquence comme privilège & preuve de noblesse. Nous n'avons donc fait aucune distinction entre les samilles nobles, assez nombreuses du reste, qui figurent dans la postérité de Rapin-Thoyras, & celles qui ne le sont pas. De courtes notices historiques, puisées soit dans les ouvrages spéciaux, soit dans les papiers & titres de famille qu'on a bien voulu nous communiquer, accompagnent la mention des samilles sur lesquelles nous avons pu nous procurer quelques détails intéressants.

N. B. Les chiffres romains fervent à défigner les descendants au 2° degré de Paul de Rapin, soit ses petits-ensants. Le 3° degré est caractérisé par les chiffres arabes, le 4° par les lettres majuscules & le 5° par les lettres minuscules. Le 6° degré est figuré par des minuscules affectées d'un exposant. On sait que le degré de parenté entre deux personnes d'une même famille, se compte en remontant à l'auteur commun. Tous les individus compris dans les six généalogies qui vont suivre, dont les noms sont précédés d'une minuscule affectée d'un exposant sont parents au 12° degré, ceux dont les noms sont précédés d'une minuscule, au 10° degré, d'une majuscule au 8°, d'un chiffre arabe au 6°, soit cousins issus de germains, d'un chiffre romain au 4°, soit cousins germains. C'est le cas pour tous les individus des généalogies dont les noms & prénoms ont été imprimés en lettres majuscules. Partout où il n'y a pas eu d'incertitude, les noms baptismaux inussités ont été imprimés en italique Les blasons correspondent aux noms de samille imprimés en majuscules.

⁽t) Les écuffons des familles nobles font timbrés en Allemagne d'un casque ouvert, le casque est fermé pour les familles bourgeoises. Cette distinction n'est pas observée ailleurs.

			1
		•	
			ı
	•		
		•	

ASSESSAGE CONTRACTOR OF THE CO

GENCEALOGIES

DES FAMILLES DESCENDUES DE PAUL DE RAPIN-THOYRAS

FAMILLE DVFOVR

A petite ville de Sauve (1) en Languedoc fut le berceau de la famille Du Four ou Dufour (2). Peu avant la révocation de l'Edit de Nantes, Pierre Dufour, ancien de l'Église de Sauve, était l'un des délégués de cette Église à l'un des derniers colloques provinciaux.

⁽¹⁾ Sauve, chef-lieu de canton, (Gard) fur le Vidourle, à 37 kil. E. du Vigan, 2,903 hab. On y remarque une fontaine intermittente & de nombreufes fabriques de fourches faites avec le bois du micocoulier qui couvre les côteaux avoilinants. Ses rues étroites & montueufes, fes remparts, fes portes crénelées, les ruines maffives de fon vieux château, donjon des fires de Bane, marquis d'Avéjan, qui s'intitulaient Satrapes de Sauve au xv' fiècle, lui ont confervé un afpect féodal. Tour à tour propriété épifcopale de l'évêque de Maguelonne en 1294, & place forte des princes de Condé & de Rohan en 1362 & en 1620, Sauve a joué un certain rôle dans les guerres de religion. Elle fut prife par les Camifards en 1702. C'est la dernière fois que fon nom apparaît dans l'histoire.

⁽a) La détermination exacte des origines de cette famille est rendue très-difficile par ce fait

MARC-ANTOINE DU FOUR, fils du précédent, né à Sauve, le 11 mai 1683, quitta la France à la Révocation, & fut tout jeune s'établir à Leipzig, avec quelques autres membres de sa famille. Les principes religieux qu'il prosessait étaient si fermes & si accentués, qu'il reçut plus tard dans cette ville, où pourtant nombre d'autres résugiés, protestants comme lui, avaient trouvé asile, le surnom caractéristique du Huguenot. Le 9 janvier 1757, il mourut à Leipzig (1), après avoir réalisé une fortune considérable dans les affaires, qu'il traita toute sa vie avec la loyauté que comportaient les sentiments pieux & austères dont il était animé.

Marc-Antoine Du Four avait épousé, vers 1730, l'aînée des filles de l'historien Rapin-Thoyras, JEANNE-HENRIETTE DE RAPIN, née à la Haye, le 8 janvier 1700. Baptisée à l'église française, elle eut pour parrain lord Woodstock, plus tard duc de Portland, & pour marraine Jeanne de Pélisson, sa grand'mère. Morte à Leipzig, le 18 janvier 1782, Henriette de Rapin donna le jour à un fils:

I. — JACQUES-MARC-ANTOINE DUFOUR, né le 19 juillet 1737, succéda à son père comme chef de sa maison; il mourut à Leipzig le 21

que plusieurs familles du même nom professaient vers le même temps la religion protestante. Michel & Jean Dusour, de l'Orléanais, se résugièrent à Genève au xvi* siècle & y obtinrent le droit de bourgeoisie. Paul Dusour, directeur de l'hôpital français de Londres, en 1718, trésorier de cet hôpital en 1719, & Louis Dusour, lieutenant dans la compagnie du capitaine Riberac, qui épousa, en 1748, dans l'église de Stonehouse, Jeanne-Marie-Anne Maillard, descendaient de résugiés établis en Angleterre. Un Abraham Dusour, ensermé pour cause de religion au fort de Ham, en 1686, sut transferé la même année à la Bastille. (Bulletin du Protessantisme, v1, p. 356). Un lieutenant du quartier du Port-du-Temple, à Lyon, au xvii* siècle, du nom de Du Four, avait pour armes un cygne d'argent en champ de gueules, au chef cousu d'azur chargé d'une étoile d'or. L'analogie de ces armoiries avec celles reproduites ici est remarquable, toutesois elle est insuffissante actuellement pour rattacher ce personnage à la famille dont il est ici question. Il ne serait pas impossible que cette charge municipale eût été remplie à cette époque par le célébre antiquaire lyonnais, Sylvestre Du Four (Voy. Armorial du Lyonnais, &c., A. Steyert. Lyon. A. Brun, 1860), auquel MM. Haag ont consacré un intéressant article dans la Fr. Protessante. t. 1v, p. 377.

⁽¹⁾ Les naissances, mariages & morts qui vont suivre pour cette branche, ont tous eu lieu à Leipzig, sauf indication contraire.

octobre 1806, ayant eu d'Anne-Louise Pallard, née à Vienne le 15 mai 1747, & morte le 17 avril 1798, qu'il avait épousée en 1764, quatre enfants qui suivent:

1. — Jeanne-Henriette Dufour, née le 17 août 1765, morte le 13 mars 1832, fut mariée en mai 1784, à Jean-Pierre Platzmann (1), négociant à Leipzig, né à Berlin, le 16 novembre 1757, mort le 11 mars 1831. Leurs descendants suivront.

2. — Jacques-Ferdinand Dufour, né le 1^{er} novembre 1766, négociant à Leipzig, avait époufé à Lyon, le 22 octobre 1792, Anne-Pauline Féronce, iffue d'une famille lyonnaife originaire de Vizille en Dauphiné. Pierre Féronce, grand

oncle d'Anne-Pauline, fut annobli fous le nom de Féronce von Rothen Kreuz, par le duc de Brunswick, qui le nomma fon ministre à la Cour de France. Il fut aussi conseiller de S. M. le roi de Prusse ainsi que le prouve son acte de décès du 3 juillet 1772. (Arch. de l'Etat-civil de la ville de Lyon.) Il mourut à l'âge

⁽¹⁾ Originaire du Palatinat, la famille *Platqmann* vit détruire tous les titres de ses origines antérieurs à 1692, par un incendie qui dévora à cette époque une ancienne église de Mayence où se trouvaient ces documents. Rôttiger Platzmann, avocat à Langenberg, ville du duché de Berg dans le cercle de Westphalie, en 1680, comme en sont soi les registres de l'église protestante de cette ville, sut nommé en 1693 gouverneur de Langenberg, par le comte palatin de Neubourg.

Son administration habile & bienfaisante, laissa d'honorables souvenirs parmi ses concitoyens. Des constructions considérables surent élevées à Langenberg par ses soins, & les armes reproduites ci-dessus se trouvent peintes avec son nom, celui de sa semme, Gertrude Haussmann & la date 1693, en divers endroits des maisons qu'il sit construire. Il y a peu d'années qu'on voyait encore son nom gravé sur le seuil de leurs portes. Rottiger Platzmann eut deux sils: Jeun & Wenemar. Un fils de ce dernier alla se sixer à Lubeck, au commencement du xviii* siècle, & sa famille y demeura de longues années. Jean Platzmann, né à Langenberg, le 20 août 1720, alla s'établir à Berlin, sous le règne du grand Frédéric, & y jouit de la faveur de ce prince. Il y mourut le 22 janvier 1770, laissant trois enfants de Marie-Magdeleine Lautier, née à Berlin, le 6 décembre 1752, morte le 8 décembre 1790, à savoir : 1º Jean-Pierre, 2º Henri-Charles, qui tous deux prirent alliance dans la famille Dusour, & 3º Gertrude (n. 8 ost. 1766, m. 28 décem. 1828), mariée à Louis-André Baudoin, à Berlin. — Charles Lautier & Jacob Baudoin étaient tous deux syndics de la corporation des marchands de drap de Berlin, à la fin du siècle dernier. — Haag, Fr. Protest. v1, 85.

cxlij

de foixante-deux ans, & laissa par testament sa sortune & ses titres à son petitneveu, N... Féronce, frère de M^{me} Dusour.

Ferdinand Dufour mourut le 19 juillet 1817, laissant de sa veuve, décédée à Wengenroge, le 25 juillet 1839, à l'âge de cinquante-neuf ans, deux filles & un fils qui suivront.

3. — Victoire-Elifabeth Dufour, née le 3 mars 1770, morte le 11 mars 1826,



épousa le 13 mai 1787, Henri-Charles PLATZMANN, né à Berlin, le 12 décembre 1760, négociant à Leipzig, frère de Jean-Pierre; il mourut le 28 mai 1843, laissant une nombreuse postérité reportée ci-après.

4. — Paul-Emile Dufour, né le 1^{re} juillet 1779, mort à Lyon, le 3 septembre 1858, eut de son mariage, célébré le 5 décembre 1802, avec Adélaïde-Pauline Janssen, née

à Berlin, le 15 août 1783, décédée à Lyon, le 7 mai 1863, deux enfants qui fuivront.

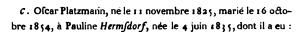
- 1. Du mariage de Jeanne-Henriette Dufour & de Jean-Pierre Platzmann, font iffus:
 - A. Maurice-Antoine Platzmann, né le 9 juillet 1785, mort le 1er août 1807.
- B. Pierre-Louis-Edouard Platzmann, né le 11 février 1787, mort le 24 janvier 1819, marié le 10 février 1811 à Emilie Winckler, née le 24 juillet 1793, dont:
 - a. Gottfried-Wenemar Platzmann, né le 14 août 1812, mort le 11 avril 1862, marié le 3 février 1845 à Louise *Modes*, née le 5 janvier 1816, ils ont eu pour enfants:
 - al Eugénie, née 15 août 1846.
 - " Ofwald, né 2 feptembre 1847.
 - "8 Richard, né 23 décembre 1849.
 - "4 Alfred, né 6 février 1853.
 - "5 Wenemar, né 17 août 1855.

- b. Alphonie-Edouard Platzmann, né le 6 avril 1817, épousa, en premières noces, le 22 décembre 1842, sa cousine Constance Platzmann, née en 1823, morte en 1849, dont :
 - 61 Albert, né 3 décembre 1843.
 - ² Alice, née 1^{er} mai 1845.
 - 68 Marie, née 18 octobre 1846.

Et en secondes noces, en mai 1852, Constance Melly, née en avril 1827, dont il a eu :

- bb1 Victoire, née 3 avril 1853.
- bb2 Alphonfe, né 27 octobre 1854.
- ы⁸ Constance, née 3 juillet 1856.
- bb Peter, né 30 novembre 1858.
- C. Sophie-Thérèse Platzmann, née en 1788, morte en 1800.
- D. Pauline-cAmélie Platzmann, née le 5 décembre 1789, morte le 21 mai 1815, épousa le 24 novembre 1810, Gottlieb-Auguste LUTTEROTH, d'une famille originaire de Mulhausen en Saxe, né dans cette ville en 1781. Leur fille, Pauline-Eugénie, née le 27 novembre 1813, fut mariée le 26 février 1833, à Frédéric Gontard. (V. Généal. Du Bosc).
 - E. Victoire-Henriette Platzmann, née en 1793, morte en 1798.
- F. Chrétien-Alfred Platzmann, né le 16 janvier 1795, mort le 8 décembre 1842, épousa le 16 janvier 1822, Emilie Winckler, veuve de son frère Edouard, dont il a eu:
 - a. Elfride Platzmann, née le 5 janvier 1823.
 - b. Isidore Platzmann, née le 4 février 1824, mariée le 24 juin 1851, au confeiller Edouard

 HERMSDORF (né en 1806), & morte le 4 avril 1852.



- c1 Gertrude, née 15 mars 1857.
- 2 Alice, née 2 mars 1858.
- e Georges, né 14 juillet 1861.
- d. Arthur Platzmann, né le 29 novembre 1833.

cxliv

- G. Paul-Henri Platzmann, né le 10 mai 1796, mort le 23 mars 1823, a épousé le 21 septembre 1822, Charlotte de Carlshausen, dont il a eu:
 - a. Jean-Frédéric-Henri Platzmann, né le 15 juillet 1828, qui, de son mariage célébré le 16 août 1851, avec Anna-Louise Dürbig, née le 24 décembre 1831, a eu une fille :
 - al Anna-Charlotte-Louise, née 23 juin 1853.

-

- 2. Du mariage de Jacques-Ferdinand Dufour & de Anne-Pauline Féronce. font iffus :
 - A. Constance-Aimée Dufour, née en 1793, morte en 1808.
 - B. Elise-Albertine Dufour, née en 1794, morte en 1809.
- C. Jean-Marc-Albert Dufour-Féronce, né le 20 décembre 1798, négociant à Leipzig & conful général de Portugal, mort à Londres, le 12 novembre 1861, marié à Kilchberg (canton de Zurich), le 2 novembre 1830, avec Marianne de Lindeman, née à Dresde, le 7 juillet 1809. Ils ont eu pour enfants:
 - a. Hélène Dusour, née en 1831, morte en 1833.
 - b. Pauline-Armgard-Gertrude Dufour, née le 12 février 1834, mariée à Leipzig en 1856.
 - à Henri DEMIANI, d'une famille d'origine hongroife, négociant à Leipzig, dont:
 - b1 Hans Heinrich, ne le 11 juillet 1857.
 - , N..., né en 1861.
 - c. Ferdinand-Albert Dufour, né le 21 février 1835, établi à Londres avec fon frère.
 - d. Paul-Oswald Dusour, né le 2 avril 1836.
 - e. Anne-Elisabeth-Marie Dufour, née le 13 octobre 1839.

200

- 3. Du mariage de Victoire-Elifabeth Dufour & de Henri-Charles Platzmann. font iffus:
- A. Charles-Victor Platzmann, né le 28 mai 1788, marié à Ernestine-Louise Preusser, née le 12 février 1800. De ce mariage, célébré le 6 juin 1821, est née:



a. Louife-Vidoire Platzmann, née le 4 avril 1822, mariée le 31 octobre 1844, à
Hermann BECKMANN.



- B. Louis-Ferdinand Platzmann, né le 5 octobre 1790, marié le 19 mai 1822, à Charlotte-Constance Anger, née le 1^{er} février 1804, décédée le 20 mai 1823, dont une fille:
- a. Conftance Platzmann, née le 5 avril 1823, décédée le 1" janvier 1849, épouse d'Alphonse Platzmann, son cousin. (V. p. cxliij)
- C. Adélaïde-Clarice Platzmann, née en 1793, morte en 1796.
- D. Théodore-Alexandre Platzmann, né le 9 janvier 1795, marié le 25 mars 1823, à Marianne Beyer, née le 24 janvier 1801. De ce mariage sont issus:
 - a. Marianne-Elife Platzmann, née le 19 février 1824.
 - b. Jeunne-Rosemonde Platzmann, née le 24 juin 1826, a épousé Victor Frinius, le 19 octobre 1847.
 - c. Henry-Alexandre Platzmann, né le 30 mars 1828, a époufé le 14 juillet 1857, Anna-Lourie-Adélaide Lücke.
 - d. Hermann-Otto Platzmann, né le 15 mai 1830, marié le 29 juin 1861, à Anna-Thécla Kraft.
 - e. Carl-Julius Platzmann, né le 31 mai 1832.
 - f. Conrad-Arnold Platzmann, né le 28 juin 1836.
 - g. Anna-Théodora Platzmann, née le 5 novembre 1838, mariée au docteur Henri MELLY, le 21 juillet 1862.



- E. Henri-Gustave Platzmann, né le 21 septembre 1796, marié à Augsbourg, le 4 mai 1826, à Caroline, baronne de Schaïzler, née à Augsbourg en 1806, décédée à Lyon, le 29 septembre 1862. Ils ont eu pour enfants:
- a. Henri Platzmann, né en 1828, mort jeune.
- b. Clarisse-Emilie-Estelle Platzmann, née à Lyon, le 8 avril 1830, mariée à Lyon, le 17

cxlvj



décembre 1849, à Auguste de Cerlat (1), né à Lausanne, le 16 mars 1823, dont quatre enfants :

- 1 Henri, né à Lyon, 9 novembre 1850.
- 3 & 3 Roger & Gafton, jumeaux, nés à Montchoifi, près Laufanne, 2 octobre 1857.
 - 6 Charles, né à la Volontaire, près Lyon, 23 avril 1861.
- F. Paul-Eugène Platzmann, né le 4 mars 1807, marié le 15 novembre 1832. à Antonie Focke, née le 3 février 1813, dont sont issus:
 - a. Vidor-Paul Platzmann, né le 30 août 1833.
 - b. Joséphine Platzmann, née le 4 avril 1842, mariée le 21 juillet 1862, à François LIEBESKIND, de Leipzig.



- 4. Du mariage de Paul-Emile Dufour & de Adélaïde-Pauline Janssen, font iffus:
 - A. Raymond-Théodore Dufour, né en 1803, mort en 1804.
- B. Pauline-Henriette-Louise Dusour, née à Leipzig, le 30 septembre 1805, mariée à Lyon, le 8 octobre 1823, à François-Barthélemy Arles (2), secrétaire

⁽¹⁾ Le Schweigerische Lexicon de Leu, donne sur cette famille la notice suivante: « Ancienne « race noble du pays de Vaud, de laquelle était Humbert Cerjat, seigneur de Combremont &

As In Maliber annual assumptions and discount a Manifest and described a large

[«] de la Molière, nommé gouverneur du dit pays de Vaud, par le duc de Savoie, à plusieurs re-

prifes en 1470, 1472, 1473, 1478 & 1487. Envoyé à l'Affemblée des Confédérés en 1474.

[•] Cette famille doit tirer fon origine de Moudon, où elle existe encore [1760], & possède la

[«] justice seigneuriale à Denesis, Bressonnas, Mezières & Lignerolles; l'un d'eux a acheté la sei-

[«] gneurie d'Allaman de la marquise de Langallerie en 1720, & un autre membre de cette sa-

mille est encore gouverneur prévotal du baillage de Moudon. (Landvogtlicher Statthalter des

[•] Amts Milden). • Les armes ci-dessus, de celles dites à enquerre (reproduites dans l'Armorial historique du canton de Vaud, Lausanne, A. de Mandrot, 1856, in-4°), font celles qui furent

concédées en 1430, avec des titres de noblesse, par l'empereur Sigismond, à un Cerjat, tige de cette famille, qui lui avait sauvé la vie à la chasse.

⁽²⁾ Par décret impérial, contre-figné par le Garde-des-Sceaux, Ministre de la Justice, en date

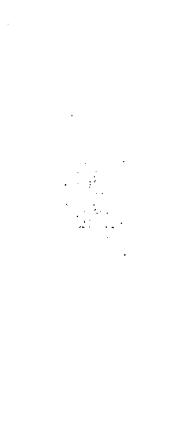
général de la commission impériale pour l'Exposition universelle de 1855, officier de la Légion d'honneur, membre du Conseil général du Rhône, &c., né à Cette, le 3 juin 1795, dont:

- a. François-Gustave Arlès-Dusour, né à Lyon, le 12 février 1829, marié à Paris, le 12 juin 1856, à Lucy Martin-Paschoud, née à Paris en 1837.
 - b. Pauline-Adélaïde Arlès-Dufour, née à Lyon, le 10 avril 1831, mariée dans la même ville le 18 juin 1853, à Maurice CHABRIÈRES (1), né à Crest en Dauphiné, le 19 janvier 1829, dont:
 - 61 François-Auguste, né à Lyon, 7 avril 1854.
 - C. François-Profper-Alphonse Arlès-Dusour, né à Lyon, le 15 octobre 1835, marié à Leipzig, le 3 août 1858, à Hedwige Fuss, née en août 1840; leurs enfants sont:
 - e¹ Edouard, né à Lyon, 13 février 1860.
 - 2ª Albert, né à Lyon, 20 janvier 1862.
 - «3 Max, né à Oullins, près Lyon, ¿ juillet 1863.
 - d. François-Henri Armand Arlès-Dusour, né à Lyon, le 3 juin 1842.

du 12 novembre 1861 (Bulletin des lois n° 982. — 2° fem. 1861), MM. Arlès, père & fils, ont été autorifés à ajouter à leur nom patronymique, celui de Dufour, & à s'appeler à l'avenir Arlès-Dufour. (Voy. Vapereau, Diâ. des Contemporains.) L'article confacré dans cet ouvrage à l'un des hommes qui honorent le plus le commerce lyonnais, renferme au début quelques affertions erronées, que nous avons pu rectifier en partie.

(1) Deux personnages de cette samille ont marqué dans l'histoire du protestantisme en Dauphiné: Isaac de Chabrières, second président au Parlement de Dauphiné, se convertit à la Révocation, en 1685. Plus serme dans sa soi, Félix Chabrières sut mis à la chaîne pour cause de religion, en 1689. (France Protestante, art. Périssol, & Pièces justif. n° x c v 11, p. 413.)





.

.

.

PRESENTATION OF THE PROPERTY O

GED(EMLOGIES

DES FAMILLES DESCENDUES DE PAUL DE RAPIN-THOYRAS

FAMILLE DV BOSC

E nombreuses samilles, pour la plupart originaires de Normandie, ont porté le nom de Du Bosc, illustré par le célèbre pasteur de Caen, Pierre Du Bosc (1) & par un autre Du Bosc, sieur de Radepont, président à la Cour des aides de Rouen, qui scella de son sang son attachement à la soi protestante. Toutesois nulle tradition de sa-

⁽r) Pierre Du Bofc, né à Bayeux en 1625, était le treizième enfant d'un avocat au Parlement de Rouen appartenant à une boune famille de Normandie. Pafteur a Caen a vingt-trois ans, il rélifta longtemps aux follicitations trois fois renouvellées de l'Eglife de Paris, la violence feule put l'arracher à fon poste. Il s'était fait une très-grande réputation comme orateur, reputation que la postérité n'a ratisfée qu'en partie. Voy. France protessante, art. Du Bosc & Thomines.

mille, nul indice sérieux, ne peut nous permettre de rattacher Jean Du Bosc, fils de Jean, marié à Leipzig, en 1734, à Marie-Anne de Rapin, soit aux deux familles qui précèdent, soit à celle de Claude-Simon Du Bosc, libraire de Rouen, résugié à Genève & bourgeois de cette ville en 1547. Ce qui est certain, c'est que Jean Du Bosc appartenait à une samille de protestants résugiés, que primitivement établi à Leipzig & associé avec un M. Ruppert, il quitta cette ville pendant la guerre de Sept ans, & vint s'établir à Francsort. (1) Il avait une belle sortune, qu'il sut augmenter par son intelligence & son travail; large & généreux, la famille dans laquelle il choisit sa compagne, put se séliciter de cette acquisition « qui est des meilleures », écrivait en juin 1734, huit jours avant la publication des bancs, Théophile Cazenove à son beau-srère Paul-Emile de Mauclerc, « la personne est sort pécunieuse & a le cœur droit, deux titres qui ne se trouvent pas partout. »

Jean Du Bosc laissa le soin de ses affaires à son gendre, Alexandre Gontard, qui dirigea la maison de Francsort, & à son fils François qu'il mit à la tête de sa maison de Leipzig. Il mourut dans la première de ces deux villes en 1766, ayant rempli longtemps les sonctions de résident de l'Electorat de Saxe, près la ville libre de Francsort.

Jean Du Bosc avait eu, de son mariage avec Marie-Anne de Rapin, née à la Haye, le 19 mai 1702, morte à Francsort en 1775, quatre filles & un fils, dont les descendants suivront:

I. — HENRIETTE DU Bosc, née à Leipzig, le 21 octobre 1736, morte à Francfort, le 10 septembre 1802, avait épousé dans cette ville,

⁽¹⁾ Jean Du Bosc avait un frère cadet, François Du Bosc, négociant à Leipzig, qui épousa, en 1745, N..., de Rochemont, fille de François & de Marie Leclerc-Vernet.—Haag, France protestante, art. Rochemont. — Ces deux srères Du Bosc descendaient peut-être, mais ce n'est là qu'une conjecture, des Du Bosc de Nîmes: peut-être étaient-ils parents des frères Bosc qui établirent, après la Révocation, des fabriques de drap à Magdebourg en Prusse? (Voy. Reyer, Histoire de la colonie française en Prusse, trad. Corbière, p. 242.) Là, encore, la fréquence de ce nom de famille rend les recherches généalogiques très-difficiles.

en juin 1767, Jean-Henri GONTARD (1), né à Francfort le 18 décembre 1736, mort le 26 novembre 1799.

II. - MARIE-ANNE DU BOSC, née à Leipzig, le 22 septembre 1738, était d'une remarquable beauté dont témoignent plusieurs portraits conservés dans sa famille; elle a laissé les souvenirs de l'esprit le plus aimable & le plus distingué. Mariée le 9 janvier 1759, à Alexandre GONTARD, né à Francfort, le 17 août 1733, mort dans cette ville le 25 avril 1819, frère du précédent, & chef d'une importante maison de commerce. Marie-Anne Du Bosc, ne survécut que sept mois à son mari, après une union de plus de soixante années dont le cinquantième anniversaire (9 janvier 1809), fut célébré avec une solennité touchante au milieu de la réunion nombreuse de leur postérité. Une médaille sut frappée à cette occasion : elle est en argent & présente un autel antique, sur lequel sont gravés un pélican & d'autres emblèmes, entouré par trois jeunes enfants liant un faisceau avec des guirlandes de fleurs, audessus est la légende : In Eintracht Lieb' und Dankbarkeit, dem besten Elternpaar geweiht zur 50 lahrigen Hochzeitseier. On lit au revers: Herrn Alexand. Gontard und Frau Mar. Cacilia (sic) geb. Du Bosc von ihren fie innigst liebenden Kindern, Francfürt a M. D. jan. 1809.

III. — EMILIE DU Bosc, née à Leipzig, le 6 février 1741, morte à Francfort le 24 janvier 1793, fut mariée en premières noces, le 17 mai 1761, à Jean-George Sarasin, mort à Francfort, le 27 mai 1769.

⁽¹⁾ Pierre Gontard, père de Jean-Henri & d'Alexandre, exerçait une charge de magistrature au Parlement de Dauphiné; il s'expatria à la Révocation pour cause de religion & vint se fixer à Francfort. Cette famille dauphinoise, peut-être originaire de Savoie, a donné un confesseur de la foi, J. Gontard, mis à la chaîne pour cause de religion en 1688. (Haag, France protestante, Listes des perfécutés pour la Religion. — Pièces justificatives.)

Il existe encore de nos jours des Gontard professant la religion catholique, dans la ville de Serre en Dauphiné, à trente kilomètres de Gap (Hautes-Alpes), & l'Armorial général de Rietstap (Gouda, gr. in-8, 1861) en mentionnant les armes de cette famille, la dit originaire de Grenoble.

clij

En secondes noces, Emilie Du Bosc épousa Jacques Bernus, né à Francsort le 3 juin 1734, mort le 12 avril 1816. Leurs bans surent publiés à Francsort, le 18 octobre 1772.

- IV. LOUISE-ELISABETH DU BOSC, née à Leipzig, le 1er août 1744, morte à Dresde, le 19 juin 1792, sut mariée à Dresde en mars 1767, à Frédéric-Guillaume, baron de Ferber, né à Dresde le 8 juin 1734, mort à Leipzig le 25 octobre (800, conseiller intime de S. M. le roi de Saxe & directeur de la Députation de Commerce.
- V. FRANCOIS DU BOSC, marié à N. N. de Dresde, qui avait une fille d'un premier mariage. François Du Bosc mourut à Leipzig sans postérité.



- I. Du mariage de HENRIETTE DU BOSC & de JEAN-HENRI
 GONTARD, sont issus:
 - 1. Jacob-André Gontard, né à Francfort (1) le 4 mai 1770, officier au service d'Autriche, mort à Geisenheim le 26 sévrier 1846, marié en 1809 à Joséphine-Henriette-Agnès de Kettenburg, née dans le Mecklembourg, morte à Geisenheim, le 24 janvier 1848, dont
- A. Frédéric-Alexandre Gontard, né à Francfort, le 13 janvier 1810, mort à Leipzig, le 7 mai 1849, épousa, le 26 février 1831, à Leipzig, Pauline-Eugénie Lusteroth, née dans la même ville, le 12 novembre 1812. (Voy. Généal. Dusour) De ce mariage sont issus.

⁽¹⁾ Les naiffances, manages & morts, ci-après, ayant eu lieu pour la plupart à Francfort-furle-Mein, le nom de cette ville ne fera pas répété ultérieurement.

- a. Adolphe-André-Frédéric Gontard, né à Leipzig, le 22 janvier 1834.
- b. Frédéric-Robert-Auguste Gontard, né à Leipzig, le 3 décembre 1835, marié à Zurich, le 20 juin 1861, à Mathilde de Daeniker, née à Rio de Janeiro, le 18 septembre 1842, dont un fils:
 - 1 Alexandre-Henri-Frédéric, né 20 avril 1862.
 - c. Marie-Anne-Henriette Gontard, née à Leipzig, le 2 septembre 1837, mariée le 16 sévrier 1859, à Alphonse-Frédéric Durr, né à Leipzig, le 21 janvier 1828, dont une fille:
 - e1 Pauline-Marie, née 24 février 1862.
 - d. Henri-Louis-Frédéric Gontard, né à Leipzig, le 18 avril 1841, mort le 9 mars 1842.
 - e. Alexandre-Alphonfe-Frédéric Gontard, né à Mokau, près Leipzig, le 12 août 1842.
 - f. François-Albert Frédéric Gontard, né à Mokau, le 20 août 1844.
- B. Jean Henri Gontard, né à Geisenheim, le 17 septembre 1812, mort dans cette ville, le 7 mai 1817.
- C. Henri-Louis Gontard, né à Geisenheim, le 20 juin 1819, officier au service d'Autriche, marié à Venise, le 12 juin 1852, à Augustine-Anne, comtesse de Losack, née aux environs de Londres, le 22 mai 1828, morte en octobre 1856, à Sinigaglia, (Etats Pontificaux), peu de jours avant son enfant.

200

2. — Marie-Anne-Magdeleine Gontard, née à Francfort, le 11 octobre 1771, morte sans alliance dans la même ville, le 24 avril 1832.

- TOLL

3. Sophie-Cécile Gontard, née à Francfort, le 29 juin 1773, morte à Paris, le 22 mai 1861, fut mariée le 18 juin 1792, à Jean-Jacques

DOLLEUS (1), né à Mulhouse, le 28 septembre 1760, ma-

DOLLFUS (1), né à Mulhouse, le 28 septembre 1769, manufacturier en Alsace, puis à Bièvre (Seine-&-Oise), mort à Paris, en 1847, dont sont issus enfants:

A. — Henri-Pierre Dollfus, né à Mulhouse, le 8 mars 1793, succéda à son père dans la direction de la manufacture qu'il avait fondée à Bièvre, puis sut nommé di-

recteur de la fuccursale de la Banque à Grenoble où il est mort en 1860. Marié le 21 mai 1822, à Marie-Nanine *Emery*, née à La Rochelle en 1802, & décédée à Grenoble en janvier 1859, sil a laissé trois enfants:

- a. Adèle-Emma Dollfus, née à Bièvre le 19 août 1823, décédée fans alliance en 1851, a Paris.
- b. Jules-Louis Dollfus, né à Bièvre le 27 janvier 1825, décédé fans alliance à Paris, en 1848.
- c. Elife Dollfus, née à Bièvre en février 1829, mariée en 1852, à Emile Roger, ingénieur des mines, né à Nîmes, fans enfants.
- B. Henriette Dollfus, née à Paris le 21 décembre 1795, mariée le 30 mars 1813, à Fréderic-Charles Roechling, né à Saarbrucken, le 21 juin 1781, mort

⁽¹⁾ Dollfus, famille originaire de Mulhouse, qui par suite de l'incendie du premier Hôtel-de-Ville en 1545, ne peut saire remonter sa descendance que jusqu'à Hans Dollsus, chef de corporation en 1552. Plusieurs de ses membres jouèrent un rôle important dans l'administration de la ville de Mulhouse. Hans-Caspar Dollsus, sénateur en 1659, est envoyé à Paris en 1663, & signe un traité de paix & d'alliance entre le gouvernement français & la ville de Mulhouse. Il meurt en 1690, après avoir rempli la charge de bourgmestre qui se succède pendant plusieurs générations dans sa samille. Un autre Dollsus, Jean, sénateur en 1694, bourgmestre en 1710, mort en 1716, est la tige de la branche qui nous occupe. Il eut deux sils: Hans-Henri, bourgmestre en 1737, mort dix ans plus tard grand prévôt d'Ilsach, & Jean, qui sut le grand-père de Jean-Henri Dollsus, l'un des trois sondateurs des fabriques d'indienne de Mulhouse en 1746. Ce dernier, tige des samilles Dollsus, actuellement existantes à Mulhouse & à Paris, épousa Marguerite Vetter & en eut, entre autres ensants, Jean-Jacques Dollsus, époux de Sophie Gontard. (Voy. sur cette samille Der Stadt Mulhausen privilegirter Bürgerbuch, par Nicolas Ehrsam, Stadt-Archivor. Mulhouse, in-8, 1850, & Vapereau, Dist. des Contemporains.)

en 1837 à Bièvre, où il dirigeait la manufacture fondée par fon beau-père, dont:

- a. Jacques-Frédéric Rœchling, né le 12 juillet 1814, mort le 21 mai 1817.
- b. Charles-Alexandre Roechling, né le 2 août 1816, mort le 17 juin 1817.



C. — Sophie-Louise Dollfus, née le 5 mars 1805, morte à Paris en avril 1846, mariée en 1823, à Médard Bhumgarten, né à Mulhouse le 27 février 1789, décédé sans enfants à Bièvre en mars 1845.



D. — Cécile-Marianne Dollfus, née à Bièvre le 4 mai 1806, décédée en janvier 1853, mariée en mars 1829, à Louis-Marie-Armand Bertin (1), né en 1801, fils & succeffeur de Louis Bertin de Vaux dans la direction du Journal des Débats, mort à Paris en janvier 1854, dont sont issus deux fils morts en bas âge & deux filles:

- a. Marie Bertin, née en janvier 1836, mariée en 1854 à Jules BAPST, dont :
 - a1 Armand, né en juillet 1857.
- a² Cécile, née en avril 1859.

⁽¹⁾ Bertin, famille originaire de l'Ile-de-France, iffue de Nicolas Bertin, écuyer, pourvu de l'office de confeiller fecrétaire du Roi, Maison, Couronne de France le 18 avril 1659, suivant un certificat d'Hozier de Sérigny, daté de Paris le 5 mars 1789, délivré à Auguste-Louis Bertin, conseiller d'Etat, &c., seigneur de la duche de Pont de Vaux (Arch. de Bourg-en-Bresse). Louis-François Bertin de Vaux, fils du précédent, né en 1771, mort en 1842, homme politique & journaliste, fonda le Journal des Débats peu après le 18 brumaire, de concert avec son frère dont les fils continuèrent à diriger après sa mort cette importante publication. Conseiller d'Etat, démissionnaire en 1829, pair de France en 1832, M. Bertin de Vaux a laissé une réputation sans tache & les plus honorables souvenirs. Son frère, Pierre-Louis Bertin, connu sous le nom de Bertin l'aîné, né en 1766, mort à Paris en 1841, eut une carrière plus agitée. Journaliste dès 1795, déporté à l'île d'Elbe, il reprit en 1805 la direction des Débats qui en 1811, comptant vingt mille abonnés, surent arbitrairement conssiqués par le gouvernement impérial mécontent des tendances libérales de ce journal. En 1814, le retour des Bourbon rendit à MM. Bertin leur propriété; ils soutinrent avec

- b. Geneviève Bertin, née en janvier 1839, mariée en 1855, à Jean-Baptiste-Léon Sax, petit-fils du célèbre économiste de ce nom, & lui-même publiciste distingué (voy. France protestante, art. Say, & Vapereau, Dist. des Contemporains), dont une fille:
 - , 1 Anne, née en août 1859.
- E. Edouard Dollfus, né à Bièvre le 31 juillet 1812, receveur particulier à Péronne, marié en 1839 avec Suzanne Allain, née à Paris, dont une fille:
 - a. Henriette, née en 1840, à Verfailles.
- F. Amélie Dollfus, née à Bièvre, le 17 juillet 1814, mariée en 1834, à Georges-Louis GRIVEL, né à Paris en 1803, dont:
 - a. Edmond-Georges Grivel, né en avril 1835.
 - b. Ernest-Jean Grivel, né en mars 1836.



4. — Jacques-Frédéric Gontard, né le 15 décembre 1777, mort le 15 avril 1810, épousa le 19 décembre 1801, Cornélie-Charlotte de Brévillier, née le 22 février 1779, décédée le 20 juillet 1802.



conviction la caufe de la Reftauration, mais en face des abus du pouvoir, ils levèrent le drapeau de l'opposition dès 1824, & contribuèrent à la révolution de 1830. Organe de la Bourgeoisie constitutionnelle, les Débats surent dès-lors partisans de la branche cadette. Louis-Marie-Armand Bertin, né en 1801, fils de Bertin l'aîné, fit ses études au Lycée Napoléon, les acheva en Angleterre, entra sous la direction paternelle dans la rédaction des Débats en 1820, sur secrétaire particulier de Chateaubriand, lors de son ambassade en Angleterre, & dirigea seul les Débats depuis la mort de son père, en 1841. Ses articles politiques étaient marqués au coin de la modération & du patriotisme le plus éclairé. (Nouv. Biog. générale, Paris, F. Didot, 1855. — Bouillet, Diâ. d'histoire. — Vapereau, Diâ. des Contemporains.)

- II. Du mariage de MARIE-ANNE DU BOSC & de ALEXANDRE GONTARD, sont issus:
 - 1. Jacques-Frédéric Gontard, né le 4 avril 1761, mort le 11 avril 1843, marié le 5 juin 1787 à Amélie-Sophie Wichelhausen, née le 8 septembre 1769, morte le 9 octobre 1831. Ils ont eu pour enfants:
- A. Alexandre Gontard, né le 1^{er} novembre 1788, décédé le 23 juin 1854, marié le 23 août 1819 à Amélie-Louise Gontard, sa cousine, dont il n'a pas eu d'enfants.
- B. Cécile-Madelaine-Marie-Anne Gontard, née le 10 avril 1791, morte le 15 novembre 1854, a eu de fon mariage avec fon cousin *Frédéric* Henri Gontard, célébré le 20 août 1811:
 - a. Cécile-Amélie Gontard, née le 3 octobre 1812, mariée le 31 mai 1831, à Jean-Engagement de Bary, né le 24 juillet 1803 (1), dont font iffus :
 - 4 Hélène-Cécile, née 7 mai 1832, épousa, 4 juin 1853, Charles-Guillaume Kellner, docteur en droit, dont deux fils & deux filles.
 - a² Sophie-Emma, née 3 septembre 1835, épousa, 28 avril 1856, Charles-Conrad-Adolphe SCHMIDT-Polex, né 30 mars 1827, dont un fils.
 - Jeanne-Suzanne, née 7 août 1837.
 - 4 Charlotte-Louife, née 25 novembre 1840, mariée 28 mai 1861, à Jean-Louis-Maurice Gunther, né 1^{er} novembre 1833.
 - 4 Hélène-Amélie-Henriette, née 7 septembre 1842.
 - a⁶ Samuel-Henri, né 14 juin 1848.
 - a7 Charles-Fréderic, né 21 juin 1851.

⁽¹⁾ Antoine de Bary figure avec Jean Dufays [du Fay?], Baftien & Robert de Neufville, dans une liste de soixante-trois notables de l'Eglise réformée de Francfort, qui prêtèrent au roi de France, par l'entremise du vicomte de Turenne, trois mille écus, en 1591, pour saire face aux dépenses occasionnées par la guerre de la Ligue. Cet argent ne sut jamais rendu. (Voy. Haag, France protest., art. Henri IV.)

clviij

- b. Jeanne-Hélène Gontard, née le 1" mai 1814, manée le 11 juin 1833 à Frédènc KESSLER, né à Manheim le 26 mars 1806, dont :
 - 6 mai 1856, Charles-Albert-Guftave Gunther, no 30 janvier 1824, dont deux filles.
 - Jacques-Frédéric, né 9 mars 1818
 - 3 Berthe-Amélie, née 11 juin 1339.
 - , Frédéric-Henri, né 12 soût 1840.
 - 🏮 François-Maurice, né a mai 1842.
 - 🦸 Hélène-Marianne, née 29 novembre 1843
 - 67 Charles-Baithafar, né 26 feptembre 1846.
 - Frédérique-Marie, née 26 février 1848.
- C. François Gontard, né à Francfort le 17 feptembre 1792, mort le 22 novembre 1847, marié le 27 juillet 1824 à Marie-Elifabeth-Emma Kock, née le 21 juillet 1803, morte le 14 feptembre 1827. Leurs enfants font.
 - a. Sophie-Emilie Gontard, née le 17 avril 1825, mariée le 2 juin 1846 à Jules-Bernhard NESTLE, né le 6 avril 1816.
 - b. Frédéric-Maurice Gontard, né le 17 août 1826, mané le 23 avril 1856 à Caroline-Louise-Wilhelmine Preußer, née à Leipzig le 7 novembre 1835, dont une fille:
 - «Amelie Emme, née à Francfort, le 22 janvier 1859
 - D. Sophie-Victoire Gontard, née le 8 mai 1795, morte le 19 janvier 1820, mariée le 16 décembre 1816, à Maximilien-Gottlob MAJER, né à Steinenberg (Wurtemberg), le 31 juillet 1784, mort à Francfort le 11 novembre 1839. De ce mariage font iffus
 - a. Marie-Anne-Amélie-Victoire Majer, née le 6 octobre 1817.



mariée le 25 mars 1840, à Constantin-Alexandre SCHARFF, né le 30 mars 1816, dont:

- al Victoire-Marie-Auguste, née 4 novembre 1842.
- ² Gottfried-Frédéric, né 16 février 1845.
- a³ Cécile-Hélène, née 10 octobre 1848.
- 4 Alexandre, né 3 octobre 1850.
- Jean-Charles, né 26 août 1852.
- 4 Maurice, né 25 juin 1854.
- a7 Bernard-Jules, né 3 janvier 1859.
- b. Jacques-Frédéric Majer, né le 10 mars 1819, marié le 20 mai 1847, à Marie-Marguerite-Caroline Steeg, née le 10 avril 1824, dont :
 - b1 Alexaudre, né 6 mars 1848.
 - 6 Marie-Anne, née 22 août 1849.
 - _b3 Adolphe-Frédéric, né en 1850, mort le 16 janvier 1856.
- E. Charlotte-Louise Gontard, née le 27 août 1797, morte le 5 avril 1850, fut mariée en premières noces, le 17 octobre 1816, à Jean-David DE NEUFVILLE (voy. page suivante), & en deuxièmes noces, le 19 septembre 1832, à Conrad-

Guillaume von der Leyen, né à Crefeld, le 14 juillet 1792, dont:



a. Jacques-Frédéric von der Leyen, né à Crefeld, le 2 octobre

2. - Cécile-Madeleine Gontard, baptifée le 6 février 1763, morte le 22 juillet 1765.

- Total

3. - Henriette-Marie Gontard, née le 21 avril 1765, morte le 25 février 1767.

clx

4. — Sophie-Françoife Gontard, née le 19 mars 1767, morte le 2 mars 1833, fut mariée le 5 juin 1787, à Jean-Mathieu de Neufville (1), né le 15 novembre 1754, mort le 7 août 1794. De ce mariage font iffus



A. — Marianne-Cécile de Neufville, née le 12 mai (ou 20 août) 1788, morte le 13 octobre 1854, mariée le 13 mai 1823, à Max-Gottlob MAJER (veuf de Sophie-Victoire Gontard. Voy. p. clviij). Leur fils,

a. Charles Majer, né le 20 avril 1824, a epoulé le 15 août 1855, Emma-Christine-Frédérique Zickwolf, née le 23 décembre 1816, dont il a:

- «1 Cécile-Charlotte, née 30 mars 1857.
- 2 Victoire-Hélène, née 10 avril 1860.

B. — Jean-David de Neufville, né le 23 juillet 1789 (ou 5 mars 1790), mort le 6 août 1829, fut le premier mari de Charlotte-Louise Gontard; il l'avait épousée le 1^{er} octobre 1816, & n'en a pas eu d'enfants.

C. - Alexandre de Neufville, né le 3 juin 1791, mort le 8 août 1794.

⁽¹⁾ Neufville, famille originaire du nord de la France, peut-être de Normandie, s'expetria en Flandre dès les commencements de la Réformation. Sébastien de Neufville, né en 1545 à Anvers, mort en 1609 à Francfort, sut le commun auteur des diverses branches de cette famille. Il avait épouse le 30 septembre 1577, Anna Cochy van Opeyan, & en eut quatre enfants, dont l'un, Sébastien de Neufville, mort en 1634, eut de Catherine Mersen, David de Neufville, qui sonda à Francsort la maison de banque David & Jacob de Neufville. Né en 1623, mort en 1684, David eut d'Anna-Mary Nees, un fils nommé Jacob, né en 1668, mort en 1930, duquel est issu David de Neufville, né en 1697 & marié en 1724, à Elise de Bary. De ce mariage naquit Jean-David de Neufville, né le 20 soût 1726, mort le 28 décembre 1793, marié le 8 janvier 1754, à Jeanne-Sara Fuchs, dont il eut quatre fils. L'asné, Jean-Mathieu de Neufville, né en 1754, fut l'époux de Sophie-Françoise Gontard, sa postérité mâle s'éteignit à la première génération. Son frère cadet, Jean-Georges de Neufville, né en 1757, eut de Sophie Wichelhausen, qu'il épousa en 1786, un fils, Jacob-Guillaume, né en 1794, mort en 1859, auteur de MM. de Neufville frères, habitaut actuellement Paris & Francsort.

D. — Jean-Mathieu-Alexandre de Neufville, né posthume le 19 mars 1795, marié le 19 novembre 1822, à Heidelberg, à Henriette-Marie-Anne-Salomé Schwartz, née le 25 juillet 1796, dont il n'a pas eu d'enfants.

-

5. — Georges-Louis Gontard, né à Francfort le 23 avril 1769, mort à Nice le 13 janvier 1830, épousa, le 13 février 1797, Charlotte-Henriette Karcher, née à Saarbrucken le 16 janvier 1779, décédée le 3 février 1848. Cinq enfants sont iffus de cette union:



A. — Marie-Anne-Charlotte Gontard, née le 4 février 1798, époufa, le 10 juin 1816, Gottlieb-Auguste Lutteroth, veuf de Pauline Platzmann, né à Mülhausen en Saxe, le 27 juillet 1781. (Voyez p. cxliij.) Il mourut le 18 février 1839, laissant:



- a. Mathilde-Charlotte-Alexandrine Lutteroth, née le 6 mai 1817, qui épousa, le 8 avril 1840, Jean-George VARRENTRAPP (1), docteur en médecine, né le 20 mars 1809. Leurs enfants sont :
 - ¹ Anne-Marie, née 6 mai 1841.
 - a Auguste-Christine, née 20 novembre 1842.
 - ³ Conrad-Gustave-Adolphe, né 18 janvier 1844.
 - at Martin-Alexandre, né 10 mars 1845.
 - Mathilde-Charlotte, née 26 février 1847.

(1) Varrentrapp, famille originaire de Hattingen en Westphalie. Abraham-Henri Varrentrap se sit recevoir citoyen de Francsort en 1683; ses descendants y habitent encore, mais diverses branches de sa maison sont restées en Westphalie, & le nom de cette famille a subi des modifications singulières: les armes qui figurent sur le cachet de famille qui nous a été communiqué & qui ont été reproduites ci-dessus, sont presque identiques à celles que l'Armorial général de Rietstap attribue à la famille Varrensbeck en Westphalie. La famille Varrendrop ou Warrendorp (Rietstap), branche des Varrentrapp ou Varentrap de Hattingen & de Francsort, porte les mêmes armes, seulement les émaux sont différents, & deux cotices de sable accompagnent la bande du même, bretessée & contre-bretessée, sur champ d'argent.

clxij

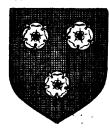
- b. Emilie-Louise Lutteroth, née le 8 mai 1820, morte le 16 mai 1847, ayant eu de Fréderic-Adolphe SCHARFS, docteur en droit, né le 8 novembre 1812, qu'elle avait époulé le 8 avril 1840, quatre enfants, savoir :
 - Marie-Anne, née 7 février 1841.
 - 3 Charlotte-Emilie, née 12 décembre 1842.
 - Amélie-Louife, née 27 décembre «843.
 - å Emilie-Louife, née 7 mai 1847.
- c. Eugéme-Sophie Lutteroth, née le 2 mai 1822, époufa, le 16 novembre 1841, Jacques-George-Hermann MUMM, né le 25 novembre 1816, dont :
 - of Pierre-Arnold-Gottlieb-Hermann, né 29 novembre 1842.
 - ² Marie-Anne-Charlotte, née 8 février 1844.
 - e⁸ Philippe-Alphonfe, né 19 mars 1859.
 - d. Constance-Henriette-Charlotte Lutteroth, née le 3 avril 1824, épousa, le 28 mars 1843, Jean-Noé-Frédéric-Jacques-Georges Du Fay (1), né le 5 juillet 1816.
 - €. Emma-Pauline-Agnès Lutteroth, née le 18 mai 1827,

⁽¹⁾ La famille Fay (de Fay, du Fay ou Fayn) est originaire du Vivarais; divisée en deux branches au milieu du feizième siècle, elle produisit les branches de Fay-Peraut & de Changy, qui furent protestantes, & celles catholiques de Fay-Gerlande & Fay de la Tour-Maubourg. Mais les armes très-dissérentes de cette famille (de gueules à une bande d'or chargée d'une souine d'azur, — L. de la Roque, Armorial du Languedoc, 1859, II, 201), ne nous permettent pas d'attribuer à la famille du Fay, résugiée en Allemagne depuis la Révocation, l'illustre origine des diverses branches de la maison de Fay, connue depuis le douzième siècle, sans autres preuves que l'idenuté de nom. Cette samille protestante (représentée aujourd'hui à Cassel, felon MM. Haag, par un conseiller des sinances & un assessement su tribunal supérieur, &, à Hanau, par un riche manusacturier de tapis), à laquelle appartient M. Jacques-Georges du Fay, est plus probablement originaire du Luxembourg, de la Normandie ou de l'Artois.



épousa, le 27 février 1844, Guillaume-Pierre METZLER, né le 7 mai 1818, dont :

- .1 Alexandrine-Marianne-Frédérique, née 14 juin 1852.
- .º Constance, née 2 janvier 1856.
- B. Amélie-Louise Gontard, née le 11 juillet 1799, mariée le 23 août 1819, à son cousin Alexandre Gontard. (Voy. ci-dessus, p. clavij.)
- C. Sophie Auguste Gontard, née le 13 août 1800, mariée le 24 août 1835, à Charles Antoine Frédéric Guillaume Auguste Rodolphe, baron de



Holzhausen, né le le 16 juin 1794, appartenant à une trèsancienne famille noble de Francfort: la cathédrale de cette ville, le Dom, renferme les tombeaux des Holzhausen, peints & sculptés au quatorzième siècle, entre autres celui de Ludwig de Holzhausen, chevalier, mort en 1389. Du mariage ci-dessus est né un fils:

a. Jean-Juftinien-George-Charles, baron de Holzhaufen, né le 11 mars 1841.

- D. Antoinette-Rofalie Gontard, née le 5 juin 1806.
- E. Clotilde-Alexandrine-Clara Gontard, née le 27 février 1813, mariée le 7 mars 1833, à Henri-Frédéric-Robert Коси, né le 17 janvier 1808, dont sont issus:
 - a. Charlotte-Emma Koch, née le 12 janvier 1834, épousa, le 2 septembre 1856, à Leipzig, Bernhard-Paul LIMBURGER, né à Leipzig, le 16 juillet 1826. De ce mariage sont nés trois ensants:
 - Bernhard-Jules, né à Leipzig, 10 novembre 1857.
 - ² Alexandre-Bernhard, né à Leipzig, 28 janvier 1859.
 - a³ Bernard-Paul, né à Leipzig, 8 juin 1861.

clxiv

- b. Emma-Elifabeth Koch, née le 17 février 1835, époufe, le 2 avril 1853, Jean-Théodore Kuchen, né le 9 août 1830, duquel font iffus:
 - 🎝 Robert, né 📭 février 1854.
 - 38 Rofalie-Théodore, née 26 août 1858.
 - c. Chrétien-Frédéric Koch, né 27 avril 1846.
 - d. Clotilde-Elifa-Alexandrine Koch, née le 26 juillet 1844.



III. - Du mariage d'Emilie Du Bosc & de Jean-Georges Sarasin (1), font issus:

1. — Jean-Georges Sarasin, né à Francfort le 13 mars 1762, échevin & fénateur de la ville libre de Francfort; il mourut le 13 février 1847, ayant eu de son mariage, célébré le 10 juin 1788, avec Suzette-Marie Chiron, née au Cap de Bonne-Espérance, le 16 juillet 1771, morte le 28 décembre 1796, trois ensants qui suivent:

A. — Emilie-Marie Sarafin, née le 21 juin 1789, morte le 1et juin 1817, mariée

⁽¹⁾ La famille Sarrafin est originaire de Bourgogne; ses diverses branches remontent à spectacle Philibert Sarrafin, de Saint-Aubin en Charolais, docteur médecin à Lyon, reçu bourgeois de Genève en 1555. Plusieura de ses membres ont joué un rôle important dans la magistrature de Genève. Noble Marc-André Sarrafin, fils de Gabriel & de Marie-Madeleine Pictet, époux de Marie de Metz, s'établit à Francfort dans les premières années du dix-huitième siècle. Sa fille, Marie-Madeleine, née en 1706, épousa Jacob-Frédéric Gontard, oncle de Jean-Henri & d'Alexandre Gontard. Son fils, Alexandre Sarrafin, épousa Marie-Gertrude de Leerse, & continua la branche de Francfort. Il renonça à la bourgeoisse de Genève en 1735, pour obtenir celle de Francfort. Jean-Georges Sarrafin, époux d'Emilie du Bosc, était probablement le fils d'Alexandre. — Voy. Galiste, Notices genéalogiques sur les familles genevoises, art. Sarrafin.—France protestante, art. Sarrafin. (On trouve le nom de cette semille écrit tantôt avec deux r, tantôt avec un seul.)



le 13 avril 1809, à Henri-Jacques Fuchs, né le 25 décembre 1778, mort le 20 mars 1844. De ce mariage sont iffus:



- a. Constance-Marguerite-Auguste Fuchs, née le 3 mars 1810, épousa, le 29 juin 1835, Edouard ZOLLER, né le 13 février 1801, & en a eu :
 - a! Emma-Constance-Emilie, née 25 juillet 1837, mariée 16 mai 1859, à Guido-Théodore Steinkauler, né à Mülheim, en Prusse, 24 juin 1824, dont une fille.
 - 2 Jean-Georges, né 10 septembre 1838.
 - 48 Henri-Edouard, né 29 octobre 1843.
- ⁴ Eléonore-Louise, née 3 août 1846.
- " Léopold-Frédéric, né 31 juillet 1848.
- "6 Jeanne-Mathilde-Bertha, née 3 mai 1850.
- b. Jeanne-Bertha-Philippine Fuchs, née le 5 feptembre 1811, mariée le 27 février 1833,

 a Georges-Frédéric METZLER, né le 13 mars 1806, dont:



- b¹ Philippe-Henri-Charles, né 24 feptembre 1835, qui a époufé, le 29 mars 1860, Louise *Grunelius*, née 12 août 1839, dont une fille.
 - 3 Gustave-Albert, né 3 janvier 1839.
 - 3 Mathilde-Frédérique, née 15 février 1840.
- B. Suzanne-Eléonore Sarasin, née le 2 août 1790, morte le 14 septembre 1847, fans alliance.
 - C. Abraham-George Sarasin, né le 26 août 1791.



clxvj

2. — Jacques-Philippe Sarafin, dit Leerfe, né le 24 juin 1763, mort le 28 avril 1840, n'eut pas de postérité de Constance-Marguerite Bernss, née le 25 juin 1771, morte le 14 juin 1849, qu'il avait épousée le 10 juin 1788.



- III bis. Du mariage d'Emilie Du Bosc, veuve de J.-G. SARASIN, avec JACQUES ou JACOB BERNUS, sont issus:
 - I. Martin-Louis Bernus, né le 18 novembre 1774, mort le 1^{er} mai 1819, marié le 18 novembre 1801, à Jeanne-Sara-Marie de Neufville, née le 13 octobre 1784, morte le 12 janvier 1843; il en a eu :
- A. Jacques-Louis Bernus, né le 21 juin 1805, & mort le 12 février 1851, marié le 26 avril 1830, à Suzanne-Bertha Grundlius, née le 27 juillet 1808. Ils ont eu quatre enfants :
 - a. Suzanne-Sophie-Emma Bernus, née le 25 mars 1831, morte le 24 novembre 1846.
 - b. André-Louis Bernus, né le re l'eptembre 1832, a époulé, le y juin 1861, Catherine-Elifabeth-Bettina de Guarra, née le 16 décembre 1839.
 - c. Emile-Maurice Bernus, né le 30 août 1843.
 - d. Anna-Bertha Bernus, née le 15 février 1845.
 - B. François-Alphonse Bernus, mort jeune en 1813.
- C. Jacques-Auguste Bernus, né le 16 novembre 1812, mort à Epinay, près Paris, le 13 juin 1849, épousa Louise Köster, veuve de N... Fuchs, le 15 octobre 1840. Leurs ensants sont
 - a. Sophie-Louife Bernus, née à Paris, le 20 juillet 1843.
 - b. Philippe-Auguste Bernus, né à Paris, le 1" novembre 1844.

D. — Henry Bernus, né le 23 février 1817, marié à Lyon en 184..., à N... N...

1

2. — Jean-Henri Bernus, né le 10 janvier 1777, mort célibataire le 2 février 1861.

-

- 3. Frédéric-Alexandre Bernus, né le 24 ou 29 octobre 1788, marié en deuxièmes noces, le 11 octobre 1818, à Rébecca-Marie Coleman Mac-Gregor, de Hambourg, avait eu de sa première semme, Thérèse-Marie-Alexandrine Chamot, qu'il avait épousée le 20 septembre 1807, & de laquelle il se sépara en 1815, deux ensants qui suivent:
- A. François-Jacques-Alfred Bernus, né le 14 octobre 1808, fénateur de la ville libre de Francfort, époufa, le 15 novembre 1836, Marie-Cornélie-Madeleine du Fay, née le 13 juillet 1819, dont il a eu :
 - a. Frédéric-Alexandre Bernus, né le 24 juin 1838.
 - b. Marie-Jeanne-Sophie-Caroline Bernus, née le 19 septembre 1841, a épousé, le 10 octobre 1859, Guillaume-Hermnan-Charles D'ERLANGER, docteur en droit, né le 27 mai 1834, dont :
 - 1 François-Emile, né 23 juillet 1860, à Nieder-Ingelheim (Heffe-Darmstadt).
 - c. Marie-Thérèfe-Rébecca Bernus, née le 6 juillet 1843.
 - d. Jeanne-Constance Bernus, née le 23 septembre 1845.
 - e. Eugénie-Nathalie-Sophie Bernus, née à Soden près Francfort, le 16 août 1859.
- B. Marie-Thérèse Bernus, née le 29 août 1810, épousa, le 17 octobre 1831, Gustave-Adolphe Spies, docteur en médecine, né à Duisbourg en Westphalie, le 4 décembre 1802. Cinq enfants sont issue de ce mariage:
 - a. Frédéric-Alexandre Spies, docteur en médecine, né le 6 avril 1833, époufa, le 17 avril 1861, Caroline-Suzanne-Auguste Zickwolff, née le 28 décembre 1838.

clxviij

- b. Marie-Rébecca Spies, née le 3 juin 1834, époufa, le 25 avril 1855, Jean-Guillaume-Frédéric MUNIN, né le 10 juillet 1830, dont :
 - 4 Chrétien-Alexandre-Guillaume, né 3 avril 1856.
 - 4ª Thérèfe-Emma, née as feptembre : 858.
 - 3 Anne-Elifabeth, née 31 juillet 1861.
 - c. Henri-Marie Spies, né a novembre 1835.
 - d. Guillaume-Jean Spies, né 26 feptembre 1839.
 - €. Fredéric-Alfred-Rodolphe Spies, né 23 mai 1842.



- IV. Du mariage de Louise-Elisabeth Du Bosc avec Frédéric-Guillaume, baron de Ferber, font issus:
 - 1. Louis-Charles-François de Ferber, né à Dresde, le 20 octobre 1768 (ou 30 décembre 1767), capitaine dans les cuirassiers de la garde de S. M. le roi de Saxe, mort à Graudentz, le 10 septembre 1807.



2. — Henriette-Charlotte de Ferber, née à Dresde, le 3 janvier 1769, morte à Schwadorf près Vienne, le 13 août 1845, sut mariée à Vienne, en octobre 1788,



à Alexandre de Brevillier (1), né à Francfort le 26 mai 1759, affocié de la maifon de banque du comte de Fries, à Vienne, mort en août 1808. Leurs enfants font:

A. — Louise - Victoire de Brevillier, née à Vienne, le 2
 mai 1789, morte le 14 juin 1846, mariée le 17 décembre

⁽¹⁾ Jean-Charles Brevillier, père d'Alexandre, époufa le 9 janvier 1748, à Francfort, Cornélie-Gertrude Gontard (fœur de Jean-Henri & d'Alexandre Gontard), dont la petite-fille époufa



1811, à Maurice-Flavius, baron de Fonder Frenx, né le 13 juin 1786 & mort le 3 septembre 1855, à Vienne, dont un fils :

- a. Henri-Jean-Théodore, baron de Fonder, né le 25 décembre 1812, a épousé, le 18 novembre 1838, liabelle, baronne de Hammer Purgstall, née à Vienne, le 18 sévrier 1819, fille du célèbre orientaliste de ce nom (1).
- B. Jean-Charles-Guillaume de Brevillier, né à Vienne, le 10 juillet 1792, mort le 13 octobre 1840, marié dans cette ville, le 3 novembre 1821, à Henriette, baronne de Henikstein, née le 10 juillet 1801, morte le 23 janvier 1843, sans postérité.
- C. Cornélie-Marie-Henriette de Brevillier, née à Vienne, le 5 octobre 1795, morte sans avoir été mariée, en avril 1833.

un coufin-germain de Gottlieb-Auguste Lutteroth (époux de Marie-Anne-Charlotte Gontard), N... Lutteroth, dont les descendants sont fixés à Paris. C'est en raison de ces alliances multipliées entre les diverses branches des familles protestantes résugiées, qu'on a pu dire avec quelque vérité que les résugiés ne formaient qu'une seule & grande samille.

(1) Hammer-Purgstall (le baron Joseph de), célèbre orientaliste allemand, né à Groetz, le 9 juin 1774, mort le 23 novembre 1856. Dès sa jeunesse, de Hammer se livra à l'étude des langues orientales; en 1799, il fut attaché au baron de Herbert, à Constantinople, en qualité d'interprète, & fit la campagne d'Egypte en 1801, rempliffant les mêmes fonctions auprès des généraux anglo-turcs. Nommé confeiller d'ambaffade à Conftantinople, puis confeiller intime en 1807, il devint conseiller aulique en 1817. Possesseur, vingt ans plus tard, des domaines des comtes de Purgstall, il obtint l'autorifation d'ajouter leur nom au sien, & fut créé baron par l'empereur d'Autriche. Il a laissé deux filles, dont l'une est mariée au baron de Fonder, & un fils, capitaine au fervice autrichien. Il possédait dix langues vivantes outre sa langue maternelle, & s'était tellement identifié avec les mœurs, les usages & les langues des peuples orientaux, qu'il avait l'habitude de faire ses prières en arabe, & était, à part la religion, comme un musulman parmi les Européens. Lié avec Vieland, Goethe, Jean de Muller, il parcourut avec éclat, pendant un demi-siècle, la carrière littéraire. La liste de ses ouvrages est très-considérable. Le principal fut l'Histoire de l'empire ottoman (Paris, 1855, 18 vol. in-8), qu'il mit trente ans à composer. – Nouvelle Biographie générale, F. Didot, 1855 & années fuivantes. — Vapereau, Dia. des Contemporains.

clxx

- D. Marianne-Catherine de Brevillier, née à Vienne, le 2 février 1797, morte fille en octobre 1827.
- E. Frédéric-Louis de Brevillier, né le 6 novembre 1799 ou 1805, mort célibataire à Vienne, le 11 février 1855.

-

3. — Victor-Henri-Auguste, baron de Ferber, né à Dresde, le 25 sévrier 1770, président du consistoire ecclésiaftique, mort le 30 janvier 1821, épousa, le 14 juin 1798, Marie-Wilhelmine-Auguste de Broïzem, née à Dresde, le 13 août 1771, morte en 1829.

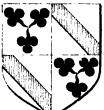
-

4. — Adolphe-Emile, baron de Ferber, né à Dresde, le 28 ou 29 avril 1771, capitaine d'infanterie au service de Saxe, mort en juin 1820.

4000

- 5. Maurice-Frédéric, baron de Ferber, né à Dresde, le 28 mai 1773, conseiller intime des finances, décédé le 4 octobre 1809, su marié, en juillet 1801, à Marie-Henriette-Victoire de Broizem, morte le 14 septembre 1842. Ils ont eu pour enfants:
 - A. Marie-Louise-Isabelle, baronne de Ferber, née à Dresde, le 15 mars 1804, morte le 14 avril 1857, mariée, le 7 janvier 1827, à Jules de Lindenau, chambellan de Sa Majesté le roi de Saxe, dont :
 - a. Hugues-Wolf de Lindenau, né le 28 février 1828, fecrétaire de légation.
- B. Victor-Guillaume, baron de Ferber, né le 26 avril 1809, marié le 30 juin 1836, à Rosalie, baronne de Pfister, née en 1815. Leurs enfants sont :

- a. Victor-Georges, baron de Ferber, né le 29 avril 1837, lieutenant au 3 régiment de cavalerie, marié le 29 avril 1861, avec Anna de Einfiedel, née en 1840, dont :
 - d Victor-Jean, né 13 août 1862.
 - b. Anna-Henriette, baronne de Ferber, née le 20 octobre 1838, mariée, en octobre 1858,
 à Ofwald DE CARLOWITZ, capitaine de cavalerie & aide-decamp de S. A. le prince royal de Saxe.



1000

6. — Marianne-Aimée, baronne de Ferber, née le 12 août 1776, morte le 15 juin 1813, époufa, le 19 mai 1796, Ferdinand-Bernhard DE WATZDORF, né le 29 octobre 1760, président de la Cour des appellations à Naumbourg, mort le 10 septembre 1840 dans cette ville; de cette union sont nées six filles:



A. — Wilhelmine-Henriette de Watzdorf, née le 30 avril 1797, mariée le 3 août 1816, à Otto de Vietinghoff-Scheel (1), major au fervice prussien, décédé le 16 janvier 1820, dont:

a. Otto-Ferdinand de Vietinghoff, né le 15 juillet 1817, chef de la Cour de justice à Eisleben, marié le 30 juin 1850, à Rose de Schliekmann, née le 30 janvier 1830, dont sont issus:

_a¹ Max, né ... 18 ç...

₃º Otto, né ... 185...

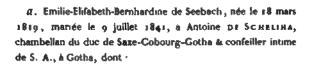
Henri, né ... 185...

(1) La famille livonienne de Vietinghoff, d'origine allemande, a donné deux grands-maîtres de l'ordre Teutonique, Arnold de Vietinghoff (1360-1361) & Conrad de Vietinghoff (1401-1413). L'un de leurs arrière-neveux, feigneur de Koffe & de Marienbourg, eut pour fille Barbe-Julie de Vietinghoff, née en 1764, qui fut la célèbre M^{me} de Krudener. — Ch. Eynard, Vie de M^{me} de Krudener. Paris, 1849.

clxxij

B. — Marianne-Charlotte de Watzdorf, née le 13 septembre 1798, décédée le 3 juillet 1830, épousa, le 17 mars 1818, Max-Emile-Maurice DE SEEBACH, lieutenant-colonel au service de Prusse. Leurs

enfants font:



.1 Charles, né 16 mai 1842.

b. Hda-Béatrice de Seebach, née le 2 mars 1821, époufe, le 29 juin 1847, Bernhard DE SCHÓN, en Pruffe, dont :

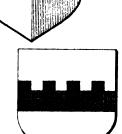


- ,¹ Elly, née ... 184...
- y³ Anne, née ... 184...
- a⁸ Amélie, née ... 185...
- Medwig, née .. . 185...
- s Robert, né ... εθς...
- c. Guillaume-Maurice de Seebach, né le 26 mai 1825, capitaine au fervice de Pruffe, mort le 27 juin 1859.
- d. Amélic-Berthe-Marie de Seebach, nee le 21 mai 1827, morte le 19 (eptembre 1852, non mariée.
 - c. Emile de Seebach, né le 10 août 1828, capitaine au fervice de Pruffe.

C. — Thérèfe-Sophie de Watzdorf, née le 29 janvier 1802, mariée le 5 mars 1821, à Henri-Auguste de Respondr, major au service prussien, à Naumbourg. Leurs enfants sont



- a. Thérèse-Henriette-Marie de Reiboldt, née le 10 décembre 1821, morte le 12 juin 1849, mariée en 184..., à Charles DE WEISE (1), grand-maître des forêts, dont une fille :
 - 1 Thérèfe-Caroline, née en 184...
- b. Anna-Amélie de Reiboldt, née le 31 janvier 1828, mariée, en 1850, à Curt DE EINSIEDEL, dont font iffus :
 - La Caroline, née ...
- 18...
- 5ª Frédérique, née ...
 - ı 8...
- c. Emilie-Henriette de Reiboldt, née le 28 juin 1836.
- D. Amélie-Louise de Watzdorf, née le 31 janvier 1804, décédée le 12 mars 1827, fut mariée le 5 juin 1826, à Emile, baron de Keller, sams postérité.
 - E. Julie-Auguste de Watzdorf, née le 8 novembre 1806, mariée le 23 mars 1829, à Jules de Goldaxer, capitaine au fervice de Pruffe, à Erfürt, dont :



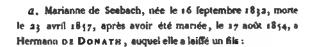
- a. Marie de Goldaxer, née le 26 juin 1832, mariée le 26 juin 1856, à Giesebert DE UTTENHOVEN, capitaine au service de Prusse, en Silésie.
- b. Otto de Goldaxer, né le 24 septembre 1836.

⁽¹⁾ L'Armorial général de Rietstap mentionne quatre familles du nom de Weise, possédant chacune des armes différentes : dans le doute, nous avons préféré ne pas reproduire ici le blafon de cette famille, plutôt que de lui attribuer des armoiries qui ne seraient pas les siennes. Même observation pour le blason de la famille de Keller.

clxxiv

F. — Louise-Eléonore de Watzdorf, née le 2 juin 1808, décédée le 26 juin 1873, mariée le 4 septembre 1831, à son beau-frère le lieutenant-colonel Maurice per Seebach, veuf de Marianne-Charlotte de Watzdorf. De

ce mariage font iffus:



- 🏄 Maurice, né 👑 185...
- b. Max de Seebach, né le 3 mai 1834, capitaine dans la marine royale.
- c. Dorine de Seebach, née le 30 août 1835, manée le 14 avril 1859, à Hermann de Schonfeldt, heutenant-colonel au fervice de Pruffe, veuve depuis le 18 août 1859.
 - d. Louise de Seebach, née le 26 août 1816.
- e. Ado de Seebach, née le 23 juillet 1843, lieutenant au fervice de Pruffe.

La note de la page CLII n'est pas applicable à la généalogie de Ferber-Du Bosc; les individus qui figurent dans cette descendance étant fixés dans diverses villes d'Allemagne, ces villes ont été indiquées toutes les fois que cela a été possible.



N. B. — Afin de ne pas furcharger inutilement le texte de cette généalogie & des fuivantes, il n'a pas été, & il ne fera pas tenu compte, dans la plupart des cas, des enfants morts avant d'avoir accompli leur douzième année.

GENERAL CONTROL CONTRO

GENEMLOGIES

DES FAMILLES DESCENDUES DE PAUL DE RAPIN-THOYRAS

FAMILLE DE MAVCLER

ERS la fin du feizième siècle, les Mauclère ou Mauclerc comptaient parmi les plus notables habitants de la ville de Vitry-le-Français, en Champagne.

Dans un rôle des habitants de cette ville « faisant profession de la religion prétendue réformée, » dressé au mois de septembre 1500, en exécution de l'Edit de Nantes, par le

N B. — L'orthographe primitive du nom de cette famille paraît être Mauclère : ce nom s'écrivit enfunte Mauclere, puis enfin Maucler, forme qu'il a confervée depuis le milien du dixhuitième fiècle, tant en France qu'à l'étranger. Les armoines ci-deffus se trouvent décrites dans la plupart des recueils héraldiques. L'Armorial univerfel de Jouffroy d'Eschavannes les blasonne ainsi (t. 11) : « Maucler en Lorraine, Champegne, Bourgogne & Franche-Comté, d'azur au verrou d'argent, accompagné de trois trèlles d'or, a & 1. « Le Distinnaire héraldique de Charles de Grandmaison (collection Migne) les blasonne de même, sous le nom de Maucler-Uuplessis en

clxxvj

commandement de M. de Montlouet & du président Jeannin, commissaires députés du Roi, on voit sigurer Guillaume Mauclère, bourgeois de Vitry, la veuve de Timothée Mauclère, Daniel, Emmanuel & Paul Mauclère, parmi les principaux personnages que désigne ce dénombrement officiel.

L'un d'eux, Daniel Mauclère, docteur en médecine, avait épousé Judith, fille de Paul Roussel, un des plus riches habitants de Vitry, aux frais duquel le temple des résormés avait été presque entièrement construit.

Marié en secondes noces à Jeanne Héat (fille de Pierre Héat, procureur, & de Marguerite Mauclère), Daniel Mauclère eut une fille nommée Jeanne. Celle-cı épousa vers 1678, son cousin, Louis Jacobé, sieur de Nauroy, trésorier de France à Châlons-sur-Marne, né le 16 sévrier 1656 du mariage d'Henri Jacobé avec Jeanne Mauclère, fille de Jacques Mauclère & de Jeanne Varnier. Louis Jacobé de Nauroy & sa femme sortirent de France à la Révocation, abandonnant à leurs persécuteurs une fortune de plus de cent mille livres en biens immeubles. (Suppl. franc., 791, 2.) Deux autres membres de cette famille, Suzanne Mauclère, qui réussit à s'échapper en 1687 du couvent de Joinville où elle était ensermée, & N..... Mauclère, diacre de l'Eglise de Vassy, qui sut jeté dans les prisons de Châlons-sur-Saône [sic], parce qu'il avait sait passer se sensants à l'étranger (Arch. M. 623), payèrent de leur liberté leur sidélité à la soi protestante (1).

Champagne. Enfin, l'armorial de La Science du bluson, de L. de Magny, sous la rubrique: Mauder en Franche-Comte, donne au verrou le même émail qu'aux trèfles. La description la plus exacte est donnée par l'Armorial général de Rietstap. D'autres samilles du même nom, en Bretagne & en Poitou, portent une croix ancrée ou d'autres signes dans leurs armes, & ne paraissent pas avoir la même origine.

⁽¹⁾ Nous n'avons pu favoir à quelle branche de cette nombreuse famille appartenait Françoise Maucler qui épousa Jacques Le Gorlier, seigneur de Drouilly, & dont la fille, Marie-Nicole Le Gorlier, sut mariée à Châlons, le 3 mars 1702, à Jean-Baptiste-Mathieu Molé, arrière-petit-fils du célèbre premier président du Parlement de Paris. (Le P. Anselme, Généalogie Molé.)

Dans la première moitié du dix-septième siècle, Samuel Mauclère & son sils, aussi nommé Samuel, furent successivement pourvus de la charge d'Elus de Vitry-le-Français (1). (eArch. gén., K., 1265.) Plusieurs membres de leur famille avaient rempli dans l'Eglise de Vitry les sonctions d'Anciens. Ce sut en cette qualité que Jacques Mauclère, avocat, & Jérémie Mauclère, son cousin, surent députés au synode de Vitry, qui s'assembla le 16 mai 1665. (France Protestante, art. Métayer.)

Fils de Paul Mauclère, « de Chaalons, » qui fut député de l'Eglise de Châlons-sur-Marne au synode de Charenton, le 9 mai 1679, avec Jérémie Ouriet, & de Marie Mauclère, Jérémie Mauclère exerçait dans sa ville natale la prosession d'avocat. Il épousa, vers 1668, Anne Hullon, & en eut un fils nommé comme lui Jérémie, avocat au parlement de Paris, qui sortit de France pour cause de religion, en 1709, & se résugia d'abord à Lausanne. Peu d'années après, il sut s'établir à Berlin, où il épousa Louise Milsonneau, fille d'Isaac Milsonneau, ancien bailli de Châtillon-sur-Loing, & de Marie Crommelin, & sœur d'Isaac Milsonneau, lequel ne tarda pas à épouser la sœur de Jérémie, Louise Mauclerc, née en juin 1687. Au moment de son émigration, cette branche des Mauclerc habitait la Franche-Comté: elle possédait la terre de Maupas, aux environs de Lons-le-Saulnier. Quelques-uns des membres de cette famille restèrent en France, & se convertirent au catholicisme. Leur dernier descendant, le comte de Maucler (2), mort il y a quelques années à Be-

⁽¹⁾ Les Elus étaient des magistrats nommés par leurs concitoyens, chargés de répartir les impôts & de juger les contestations auxquelles pouvaient donner lieu l'affiette ou la perception de ces impôts. Cette charge, qui, dans les pays dits d'élection, constituait une juridiction spéciale, datait du treizième siècle & a disparu de notre législation depuis 89.

⁽²⁾ C'est probablement en qualité de propriétaire de biens nobles en Languedoc, qu'un des ancêtres du dernier comte de Maucler figure dans la liste des gentilshommes du Languedoc (diocèse de Nîmes), qui signèrent en 1788 le Mémoire sur le droit qu'a la noblesse de ce pays, de nommer des députés aux Etats-Généraux du royaume dans des assemblées convoquées par bailliage & fénéchaussée. (Imprimé à Toulouse en 1788, & reproduit dans le tom. 1 de l'Armorial du Languedoc, de L. de la Roque, p. 538.) A la fin du siècle dernier, cette samille n'avait pas encore

clxxviij

fançon, avait épousé Anne de Chollet. Sa fille unique, Philippine de Maucler, mariée au comte Louis de Vaulchier, d'une noble & ancienne famille de Bourgogne, donna le jour à un fils & mourut trois mois après, en mai 1837. (Borel d'Hauterive, Ann. de la Noblesse, année 1843.)

PAUL-EMILE DE MAUCLERC, fils de Jérémie Mauclerc & de Louise Milsonneau, né à Paris, le 30 juillet 1698, avait été envoyé à Bâle dès l'âge de neuf ans ; il y acheva ses études, & ne revint à Berlin que pour fermer les yeux à son père. « Se destinant à l'état ecclésiastique, il partit pour l'université d'Utrecht, accompagné de sa mère, semme d'un esprit supérieur, qui ne voulut point se séparer de lui. A peine eut-il achevé ses études, qu'il reçut vocation de l'Eglise de Buckholz, en 1719. L'année suivante, Mauclerc commença à écrire dans la Bibliothèque germanique (1), dont il devint un des principaux rédacteurs. Sur le bruit de sa réputation, l'Eglise française de Leipzig lui proposa la chaire laissée vacante par le départ du ministre Dumont pour Rotterdam; mais le roi de Prusse ne voulut point souffrir qu'il sortit de ses Etats. Afin de le retenir, il le nomma ministre de l'Eglise française de Stettin, chapelain, ou prédicateur de la Cour, & plus tard surintendant des églises françaises de la Poméranie & de la Marche-Ukraine. En 1739, Mauclerc vit s'ouvrir pour lui les portes de l'Académie des Sciences de Berlin. Deux ans

complètement disparu de son berceau, car, dans le Catalogue des gentilshommes de Champagne qui ont pris part aux affemblées de la noblesse en 1789 (L. de la Roque & Ed. de Barthélemy, Paris, 1863), on voit figurer parmi les gentilshommes du bailliage de Vitry-le-Français, Jean-Charles Maucler, écuyer, demeurant à Sainte-Ménehould. A la même époque, une dame de Mauclerc saisait partie du chapitre noble de Poulangy, dans le diocèse de Langres, où l'on ne pouvait entrer qu'en faisant preuve de neuf degrés de noblesse paternelle & de trois de noblesse maternelle. Les dames chanoinesses avaient le titre de comtesse. (Ibid.)

⁽¹⁾ Ce journal, qui parut pendant vingt ans fous le titre de : La Bibliothèque germanique ou Histoire littéraire de l'Allemagne & des pays du Nord (Amst., P. Humbert, 1720-1740, 50 vol. in-8*), comptait parmi ses rédacteurs, outre P.-E. de Mauclerc, Isaac de Beausobre, La Croze, Lensant & Formey, qui se sont tous sait un nom plus ou moins illustre dans la littérature & dans la critique. En 1740, la Bibliothèque germanique subit une modification notable dans sa rédaction, & parut désormais sous le nom de Journal littéraire.

plus tard, il fonda le Journal littéraire d'Allemagne (La Haye, 1741-43, 2 vol. in-8°), dont la direction passa après sa mort à Jacques de Pérard, de Paris, résugié à Stettin, & chapelain du roi de Prusse. »

« Mauclerc a laissé la réputation d'un bon prédicateur & d'un pieux chrétien. La mort, qui l'enleva à la fleur de l'âge, ne lui ayant pas laissé le temps de mettre en œuvre les nombreux & précieux matériaux qu'il avait recueillis pour une Histoire de la maison de Brandebourg, il n'a publié aucun ouvrage d'une étendue considérable. Nous ne connaissons de lui, sans parler des articles qu'il a insérés dans les deux publications périodiques citées plus haut, qu'une Présace à l'ouvrage de Baratier, intitulé Merkwürdige Nachricht, &c., présace traduite en allemand. Stettin, 1735 (1). »

Paul-Emile de Mauclerc, mort le 11 septembre 1742, à Stettin, avait épousé en 1721 Marie de Beausobre, qui mourut en 1722, ne lui ayant donné qu'une fille, Louise-Sophie, laquelle sut mariée à Christophe Scharden, commissaire des postes en Poméranie. En secondes noces, il prit pour semme Anne-Julie de Teissonière, fille de seu David de Teissonière, sieur de la Meynerie, & il en eut un fils qui ne vécut que quelques mois. Resté veus de nouveau, il se remaria le 12 juillet 1728 à Wesel, avec Marguerite-Cécile de Rapin, née à La Haye, le 19 août 1703. Elle avait été tenue sur les sonts baptismaux par son grand-père, Pierre Testart, & par M^{me} de La Devèze, semme du pasteur Rotolp de La Devèze. Le 4 septembre 1747, elle mourut à Stettin, laissant neus enfants, issue de son union avec Paul-Emile de Mauclerc, savoir:

I. — CÉCILE-MARIANNE DE MAUCLERC, née à Stettin, le 15 juillet 1729, morte à Berlin en novembre 1805, sans postérité, sut mariée en premières noces, à JACQUES GAULTIER DE LA CROZE (2); veuve

⁽¹⁾ Voir, pour tout ce qui précède, MM. Hang, France Protestante, art. Mauclerc, & Bulletin du protestantisme, VII, p. 495, Généalogie de Crommelin, & XI, pp. 150 & 360-63, passim.

⁽a) Fils d'un docteur de la Faculté de Montpellier, qui, né à Gallargues en 1645, se réfugio à

clxxx

en 1764, elle se remaria, à N... DE MIRANDE, colonel au service de Prusse, issu d'une famille française résugiée à Berlin, mort en 1786.



II. — HENRIETTE DE MAUCLERC, née à Stettin, le 10 août 1730, morte à La Haye, le 20 novembre 1794, mariée à Amsterdam, avec DANIEL, baron D'HOGGUER, né le 22 octobre 1722, mort à Hambourg, le 29 mars 1793, ministre de LL. HH. PP. au cercle de Basse-Saxe, dont sont issus:

1. — Jean-Guillaume d'Hogguer (1), né à Amsterdam, le 15 février 1755. Envoyé de LL. HH. PP. (les Etats généraux de Hollande) à Saint-Pétersbourg, il s'établit à Odeffa, où il mourut après 1795, fans postérité.



Berlin en 1686, où il devint médecin de l'Electeur, frère du pasteur François Gaultier de Saint-Blancard, Jacques Gaultier de la Croze sut nommé en 1743 Ancien de l'Eglise française de Berlin, secrétaire du consisteure, directeur de la Maison d'orphelins. Cinq ans apres, il sut nommé précepteur des filles du roi Frédéric-Guillaume, bibliothécaire & gardien du cabinet des medailles de la Bibliothèque du Roi, & ensin conseiller au souverain Conseil français. Le savant Le Duchat, mort en 1735, laissa tous ses biens à la maison des Orphelins de Berlin, dont Gaultier de la Croze était le directeur; il est probable que ce sut de cette manière que ce dernier sut mis cette même année en possession du recueil des lettres de Rapin-Thoyras à Le Duchat, auxquelles ce dernier attachait tant de prix qu'il les avait fait reiser en un volume. En sévrier 1736, La Croze écrivait à Mª Cazenove, née de Rapin. « Les lettres de seu M. de Rapin, votre illustre père, sont entre mes mains, & elles y resteront s'il plast à Dieu. Si vous souhaitez de les voir, Madame, je me serai un plassir sort sensible de vous les communiquer. » Gaultier de la Croze était veus lorsqu'il épousa Mité de Mauclerc. C'était un homme de beaucoup d'érudition, doué d'un sens littéraire très-sûr & très-délicat; il ne doit pas être consondu avec son émule & son coreligionnaire le célèbre orientaliste Veyssère & Gaultier.

(1) Hogguer, ancienne famille fuiffe, originaire de Saint-Gall, anoblie en Hollande au titre de Jonkheer, le 16 leptembre 1815. Pierre-Michel Hogguer, fils de feu Jean Hogguer, bourgeois de Saint-Gall, epoula, le 2 mai 1692, à Geneve, Marguerite, fille de noble Amy Briere, feigneur du Marthenay. Elle le remaria en fecondes noces à fpectable Sébaftien Hogguer, confeiller de la ville de Saint-Gall, fils de Jacques Hogguer, docteur en médecine. — Galiffe, Nonces geneulo-giques fur les familles generoifes, III, 81. — Voy. auffi Leu, Schweitzerifche Lexikon, art. Hogguer.

2. — Henriette d'Hogguer, née à Amsterdam, le 11 juillet 1756, morte à Saint-Gall, le 19 février 1805, mariée à Lyon, en 177..., à Daniel-Hermann

SCHERER (1) de Castell, né en 1741, mort en 1820; ils ont eu pour enfants :

- A. Marie-Marguerite-Auguste Scherer, née à Lyon, le 24 août 1778, morte en 1823, sans alliance.
- B. Henriette-Marie Scherer, née à Lyon, le 2 mai 1783, morte fille en 1845.
- C. Albertine-Dorothée Scherer, née à Lyon, le 27 mai 1786, mariée en 1808, à fon cousin germain Adrien-Philippe DE SCHERER DE GRAND-CLOS, lieutenant-colonel, membre du conseil souverain de Saint-Gall, né en 1783, mort en 1835, dont:
 - a. Amélie de Scherer, née en 1810, morte en 1826.

⁽¹⁾ Scherer, famille originaire de Saint-Gall, fut anoblie par les empereurs Ferdinand III (1637-1657) & Charles VI. Henri Scherer, chef de corporation (Zunftmeister) & sous-bourgmestre de Saint-Gall en 1493, Christophe Scherer, conseiller en 1554 & chancelier de Saint-Gall en 1556, appartenaient à cette famille, ainfi que Jean-Jacob Scherer, pasteur de Urnasch en Appenzell, en 1694, recteur de l'école de Saint-Gall, en 1699 & 1706, mort en janvier 1733, à l'âge de foixante-dix-neuf ans, laiffant plusieurs ouvrages estimés sur la théologie, la numération & l'histoire. Henri Scherer de Scherbourg, chevalier du Saint-Empire (16 mai 1710), intendant de la bibliothèque de Saint-Gall, fyndic de la colonie fuisse à Lyon, souche des deux branches actuellement existantes de la samille de ce nom, dont l'aînée est celle qui figure dans ce travail, était probablement frère, ou tout au moins coufin du pasteur d'Urnasch. Mort en 1720, Henri Scherer avait époufé Marguerite Hogguer de Bignan, fille de Daniel Hogguer, marquis de Gano. De ce mariage naquirent deux fils, Daniel qui fuit, & Gafpard-Henri, marié à Urfule Zollikoffer, tige de la branche cadette, à laquelle appartient M. Edmond Scherer, docteur en théologie, bien connu dans la presse religieuse, littéraire & politique de nos jours, à l'obligeance duquel nous devons la plupart des détails qui précèdent. Daniel Scherer, né en 1716, mort en 1760, fuccéda à fon père dans le fyndicat de la colonie fuiffe à Lyon; de fon union avec Suzanne-Catherine Zollikoffer de Castell sont nés six ensants, entre autres Daniel-Hermann, époux d'Henriette d'Hogguer, & Jacques-Christophe, seigneur de Grand-Clos. Ce dernier eut pour fils Adrien de Scherer de Grand-Clos, qui époufa fa coufine germaine, Albertine Scherer de Castell. La France Protestante consacre un article à Jacques-Frédéric Scherer & à son fils Jean-Baptiste, nés à Strafbourg, qui fe font fait un nom dans les lettres, mais qui ne paraiffent pas appartenir à cette famille. - Voyez Leu, Schweitzerische Lexikon, art. Scherer, & Galiffe, Notices genealogiques sur les familles genevoises, 1, 283, & 11, 211, 261, 280.

clxxxij

- b. Iwan-Henri-Maximilien de Scherer, né en 1815, mort en 1848, marié en 1847, a Marie, comtesse de Canitz, dont :
 - ¹ Maximilien, né peu de mois après la mort de fon père.

-

3. — Jacques-Christophe d'Hogguer, né à Amsterdam, le 26 novembre 1758, mort en 1793, célibataire.

2000

- 4. Paul-Iwan d'Hogguer, né le 7 février 1760, fut l'un des échevins de la ville d'Amsterdam. Il épousa, vers 1788, Marie Ebeling, née dans cette ville en 1768, décédée le 29 juin 1812; elle donna le jour à :
- A. Ernestine-Henriette-Marie-Pauline d'Hogguer, née à Amsterdam, en 1790, morte le 22 mai 1811, mariée un an auparavant avec F. E. C. P. TAETS VAN AMERONGEN, sans postérité.

-

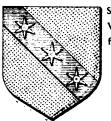
5. — Daniel-Louis, baron d'Hogguer, né à Amsterdam, le 24 mars 1761, fournit une courte à brillante carrière dans la magistrature de son pays. Il mourut le 27 mai 1792, à Haarlem, après un mariage de quatre semaines avec Jeanne-Agnès Westrick, née à Amsterdam en 1771, morte à Hambourg, le 12 sévrier 1798, après s'être remariée en 1793, avec Charles-Henri Fraser.

-

6. — Frédéric-Henri, baron d'Hogguer, né à Amsterdam, le 26 mai 1763, maréchal de camp au service de France, commandant des Suisses à Paris, en 1815, eut de son mariage avec Henriette *Passavant*, née à Lyon, le 6 novembre 1773, célébré vers 1793:

A. — Claudine-Henriette-Corally d'Hogguer, née à La Haye, le 10 mars 1794, morte en 1847; elle époufa, en 1814, David MACAIRE (1), de Genève, & en eut un fils & deux filles:

- a. Maurice Macaire, né en 1815.
- b. Amélie Macaire, née en 1816, mariée en 1834, au comte Frédéric DE ZEPPELIN (voy. plus bas), décédée à Montpellier, en 1852.



c. Henriette Macaire, née en 1817, époufa en 1838 Henri DE SENARCLENS DE VUFLENS, né vers 1812 au château de Vuflens, près Laufanne, mort en 1852, & en a eu un fils & deux filles:

- c1 Eugène, né à Vussens, près Lausanne, en 1839.
- 2 Amélie, née en 1842.
- e⁸ Hortenfe, née en 1846.

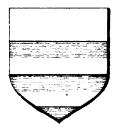
B. — Dany ou Daniel d'Hogguer, né en 1800, mort fans postérité en 1846, officier au service de Prusse, aide-de-camp de S. A. R. le duc de Saxe-Cobourg, épousa: 1° N... Friesen, plus tard divorcée & semme du comte de la Villestreux; 2° le 19 janvier 1833, Nathalie de Langalerie, qui, veuve de Dany d'Hogguer, se remaria au comte d'Ingelheim en 1848.

(****39

III. — LOUISE-ANTOINETTE DE MAUCLERC, née à Stettin, le 7 août 1731, morte à Lyon en 1766, sut mariée dans cette ville,

⁽¹⁾ Le célèbre pasteur & théologien David Ancillon avait épousé en 1649, à Paris, Marie Macaire, fille de N. Macaire, pourvu autresois d'un emploi considérable auprès de Henri IV, & qui, à l'époque du mariage de fa fille, « était un vieillard vénérable, d'une vertu & piété exemplaires, possédant de grands biens à Paris & aux environs de Meaux. » (France Protestante, art. Ancillon.) Nous serions heureux de donner pour ancêtre à David Macaire le beau-père d'Ancillon, mais, saute de preuves sussidiantes, nous devons nous borner à mentionner ici cette note à titre de simple présomption. En tout cas, la famille Macaire, originaire de Pont-en-Royans, sut admise à la bourgeoise de Genève en 1668. (Fr. Prot., art. Odier & Galisse, Notices, etc., III, 344.)

clxxxiv



en 1754, avec GEORGES MAYER, né à Saint-Gall, en 1720, mort à Gotha, le 8 juillet 1802 (1), laissant deux enfants:

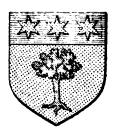
1. — Jean-François Mayer, né à Lyon, le 7 août 1759, mort à Ceylan, en 1803, capitaine au service d'Angleterre dans l'armée des Indes. (Régiment anglo-suiffe de Meuron.)



2. — Cécile-Marianne Mayer, née à Lyon, le 20 novembre 1761, morte dans cette ville le 18 octobre 1818; elle y fut mariée en 1787, à Jean-Baptiste-François

(1) Georges Mayer eut encore deux autres fils de Louise de Mauclerc, sur lesquels nous manquons de renseignements; devenu veus, il se remaria avec Auguste d'Avemann, de Gotha, dont il eut quatre ensants: une fille mariée à M. Jordan, morte à Berlin en 1797; une autre fille, Aline, morte sans alliance à Gotha, & deux fils. L'un d'eux, Charles-Henri Mayer d'Avemann, né en 1784, ett mort célibataire à Paris, en 1852, & l'autre, Chrétien-Adolphe Mayer, né à Lyon, en 1775, mort à Leipzig, en 1843, est le père de MM. Adolphe & Gustave Mayer, banquiers à Leipzig.

Cette famille, originaire de Saint-Gall, en Suiffe, remonte à Conrad Mayer, juge municipal (Stadtrichter) à Saint-Gall, mort en 1441. Son petit-fils, Jean Mayer, fils de Conrad, juge municipal en 1504, fous-bourgmeftre en 1523, mourut en 1525; fon fils Hans lui fuccéda dans fa charge l'année fuivante, & mourut cette même année, laiffant un fils, Hans Mayer, qui eut cinq enfants d'Ottilie Spengler. L'un d'eux, nommé Johann, né en 1555, mort en 1633, épousa en 1580 Marie Wild. Christophe Mayer, l'un des six enfants issus de ce mariage, né en 1583, mort en 1657, ajouta à fon nom celui de Tschudi; il est le premier qui se soit servi des armes reproduites ci-deffus. Son fils, Georges Mayer, né en 1624, mort en 1691, eut treize enfants d'Anne Scheibeiner qu'il avait époufée en 1656; il fut le père de Johann-Jacob Mayer, né en 1677, mort en 1744 à Lyon, qui époufa, en 1706, Anna-Marie Rietmann. Georges Mayer, fils des précédents, époux de Louife de Mauclerc, n'eut pas moins de treize frères & fœurs. En 1512, Conrad Mayer, l'un des ancêtres de cette famille, fut dévalifé par le célèbre Goetz de Berlichingen; il fut tué aux côtés de Zwingli, à la bataille de Cappel, où il portait la bannière de Saint-Gall, en 1531. Plusieurs familles du même nom ont habité Saint-Gall, & leurs descendants subsistent encore. Mais aujourd'hui, MM. Jean-Jacques & William-Hermann Mayer font les feuls à Saint-Gall qui appartiennent à la famille dont il est ici question, comme descendant au quatrième degré de Georges Mayer & d'Anne Scheibeiner. Voy. Leu, Schweitzerische Lexikon, art. Mayer & J.-J. Scherer, Stemmatologia fungullenem. L'arbre généalogique de la famille Mayer d'où nous avons tiré ces détails, a été extrait de ce dernier ouvrage, en 1817, par M. Hartmann, ex-archiviste de la ville de Saint-Gall, & nous a été communiquée par M. Adolphe Mayer, de Leipzig.



D'ARNAL (1), né à Lyon, le 20 juin 1754, mort à Oronla-Ville, en Suiffe, le 27 mai 1826, dont :

A. — François-Elifée d'Arnal, né à Lyon, le 7 janvier 1791, mort dans cette ville, fans alliance, le 8 août 1840.

B. — Jeanne-Aline d'Arnal, née à Lyon, le 24 janvier 1794, mariée à Saint-Etienne (Loire) (où elle est décédée le

(1) Compris avec fon frère aîné Jacques-François d'Arnal, dans le Catalogue des gentilshommes du Lyonnais qui ont pris part à l'affemblée de la nobleffe du Lyonnais, Forez & Beaujolais, le 14 mars 1789, pour l'élection des députés aux Etats généraux. (Louis de la Roque & Edouard de Barthélemy, Paris 1861.) La famille d'Arnal, originaire du Gévaudan, est connue par filiation fuivie depuis noble Etienne d'Arnal, seigneur de Ladevèze & de Nougairol, vivant en 1541. Jean d'Arnal, sieur de Ladevèze, son arrière-petit-fils, sut maintenu dans sa noblesse avec ses deux fils, Antoine-Hercule & Charles, par jugement souverain du 5 décembre 1668.

Noble Pierre-François d'Arnal, écuyer, feigneur de Ladevèfe, fils d'Antoine-Hercule, fit inferire fes armes en 1698 dans l'Armorial dreffé par ordre de Louis XIV. (Bibl. imp., cab. Tit. genéal., t. 11, fol. 80.) « D'or au noyer arraché de finople, au chef d'azur chargé de trois étoiles du champ, rangées en fasce. » Il fut massacré avec sa mère, Louise de Paliès, & François & Thérèse d'Arnal, ses frère & sœur, dans son château de Ladevèze, près Mende, paroisse de Molezon, pendant la guerre des Camisards, le 27 novembre 1702.

Jean d'Arnal, fieur de la Beaumelle, iffu d'un autre fils d'Etienne d'Arnal, feigneur de Ladevèze, fut reconnu noble par arrêt du confeil d'Etat du 21 octobre 1730, enregiftré à la Cour des comptes de Montpellier, le 5 juillet 1732. Il époufa, le 29 mai 1692, Judith Refreger, & en eut cinq enfants: 1. Jean d'Arnal, qui paffa au fervice d'Autriche, après la guerre de Sept ans, & dirigea l'école du génie à Vienne ; créé colonel du génie, baron du Saint-Empire, chevalier de l'ordre de Marie-Thérèfe, il fe diffingua au fiége de Belgrade & acquit une grande réputation militaire; 2. Maurice d'Arnal, dit le chevalier d'Arnal, chevalier de Saint-Louis, major, puis colonel du génie en 1771, époula Marguerite Finiel; la postérité existe encore à Ganges; 1. Etienne, dit l'abbé d'Arnal, chanoine de la cathédrale d'Alais, est connu par quelques ouvrages de littérature fcientifique; 4. Suzanne, qui porta la terre de la Beaumelle dans la famille Angliviel, du Vigan, & qui fut la mère du célèbre critique La Beaumelle, l'adverfaire de Voltaire; & 5. François d'Arnal, qui fit profession de la religion réformée. Né à Valleraugue le 21 mai 1703, il épousa à Lyon, par contrat du 20 septembre 1749 (Patrin, notaire), Marie-Françoife Brun, dont la fœur époufa Benjamin Deleffert, grand-père de MM. Armand, Paul & François Deleffert, établis en Suiffe & à Paris (voir Généalogie de Cazenove). Noble François d'Arnal testa à Lyon le 18 mai 1759, & y mourut le 4 janvier 1769, laissant deux fils. L'aîné, Jacques-François d'Arnal, écuyer, né à Lyon, le 4 juillet 1750, mort le 14 feptembre 1830, eut de Rofe-Frédérique de Boffet, de Neufchatel, qu'il avait époufée le 29 octobre 1777, deux fils qui ne laiffèrent point de postérité (le cadet, Benjamin, fut tué à Friedland), & deux filles : Julie, née le 23 septembre 1778, mariée en 1802 à Etienne Everque, d'Alais, chevalier de la Légion d'honneur, adjoint au maire de Lyon, & Elifabeth, née le

clxxxviii

4. — Anna-Auguste Vernède, née à Amsterdam le 18 août 1770, épousa Paul Renouard (1), né à Amsterdam, dont une fille:



A. — N... Renouard, mariée à N... STRAALMAN, d'Utrecht, sans postérité.



- V. MARIE-AUGUSTE DE MAUCLERC, née en 1733, morte en 1786, sans alliance.
- VI. SUZANNE-JUDITH DE MAUCLERC, née le 21 septembre 1734, morte le 26 avril 1803, mariée à Leipzig, à Jacques FIZEAUX, né en 1733, mort à Leipzig, le 26 juin 1806.
- VII. FRÉDÉRIC DE MAUCLERC, né le 24 octobre 1735, général-major de cavalerie, chambellan du duc de Wurtemberg, gouverneur des princes de Wurtemberg, créé baron héréditaire du Saint-Empire par l'empereur Joseph II, en 1782, mort à Stuttgart, le 25 avril 1796, épousa, le 23 juin 1782, Louise-Sophie-Eléonore, baronne Le Fort(2), chanoinesse de Walde en Danemarck, née le 23 décembre 1758, morte à Stuttgart, le 30 octobre 1801. Sont issus de cette union:

⁽¹⁾ En 1733, Peter Renouard était major du régiment de cavalerie du prince de Galles. Son frère ou fon coufin David Renouard, éfquire, paraît s'être fixé en Angleterre. Pierre-Charles Renouard fut l'un des témoins requis qui fignèrent au testament de Marie-Anne Testart, veuve de Paul de Rapin-Thoyras, le 10 juin 1739, à la Haye. En 1754, Etienne Renouard, d'Amsterdam, épousa dans cette ville Esther Masseu de Clerval. Une branche de la famille Renouard de Busfierre, actuellement fixée à Paris, se résugia en Hollande à la Révocation. Ensin, le nom de Renouard de Viville était porté en Brandebourg par une famille protestante résugiée, qui a sourni plusieurs officiers distingués; de l'ensemble de ces renseignements, nous n'avons pu malheureusement dégager aucune notion précise sur celle de ces familles du Resuge à laquelle appartenait Paul Renouard.

⁽²⁾ V. Génealogie de Le Fort; Galiffe, Not. généal. des familles genevoises, 1, p. 73.

- 1. Paul-Frédéric-Théodore-Eugène, baron de Maucler, né le 30 mai 1783, mort le 28 janvier 1859, gentilhomme de la Chambre & Conseiller de Régence du roi de Wurtemberg à Elwangen, marié le 29 avril 1808, à Sophie-Josephe-Barbe, comtesse de Beroldingen, née le 4 sévrier 1787, morte le 1er septembre 1852, desquels sont issus:
- A. Frédéric-Guillaume-Paul-Emile, baron de Maucler, né à Stuttgart le 18 février 1809, préfident du Conseil aulique, chef du cabinet & chambellan de S. M. le roi de Wurtemberg. Il à épousé, le 16 juin 1838, Françoise-Josephine-Anna Jamin de Bermuy, fille du général Jamin du Fresnay, marquis de Bermuy, née à Madrid le 5 octobre 1812, dont il a eu quatre ensants, savoir :
 - a. Auguste, baron de Maucler, né le 8 juillet 1839, lieutenant aux gardes de S. M. le roi de Wurtemberg, décédé à Stuttgart le 11 août 1862.
 - b. Eugène, baron de Maucler, né le 18 janvier 1841, officier d'état-major au fervice de Wurtemberg.
 - c. Cécile, baronne de Maucler, née le 8 juin 1845.
 - d. Isabelle, baronne de Maucler, née le 31 décembre 1849.
- B. Frédéric-Guillaume-Max-Jules, baron de Maucler, né le 25 décembre 1811, fecrétaire de légation à Paris, mort le 9 avril 1850.
- C. Marie, baronne de Maucler, née le 9 avril 1818, morte non mariée le 24 mars 1843.
- D. Guillaume, baron de Maucler, né le 19 décembre 1819, mort le 24 novembre 1846.
- E. Paul, baron de Maucler, né le 7 juin 1829, major de cavalerie dans l'armée de S. M. le roi de Wurtemberg, marié le 10 septembre 1856, à Mary Guizi Spencer, née le 1^{ex} mai 1834, dont font iffus:
 - a. Marie, baronne de Maucler, née en 1858.
 - b. Paul, baron de Maucler, né en 1861.

2. — Frédérique-Henriette-Auguste-Pauline, baronne de Maucler, née le 17 décembre 1784, décédée en octobre 1863, mariée le 8 août 1802, à Ferdinand, baron, puis comte de Zeppelin, par décret de S. M. le roi de Wurtemberg du 1^{er} janvier 1808, né le 28 novembre 1773, ministre plénipotentiaire du roi de Wurtemberg à Paris & enfuite à Vienne, mort dans cette dernière ville, le 21 janvier 1829. Leurs enfants sont:

A. — Mathilde, comtesse de Zeppelin, née le 7 juillet 1806, mariée en premières noces au comte de Goerlitz, en secondes noces à Auguste de Stoffregen, sans postérité.

- B. Frédéric, comte de Zeppelin, né le 29 novembre 1807, veuf d'Amélie Macaire (voy. p. clxxxiij), qu'il avait époufée en septembre 1834, & dont il a eu une fille à deux fils, savoir:
 - Eugénie, comteffe de Zeppelin, née en 1856, mariée en 1860 à Wilhelm, baron de Gemingen.
 - b. Ferdinand, comte de Zeppelin, né en 18;8, officier d'étatmajor au fervice de Wurtemberg.
 - c. Eberhard, comte de Zeppelin, né en 1842.
 - C. Maria, comtesse de Zeppelin, née le 30 avril 1809, mariée en 1837 à Georges-Jacques-Henri Max, comte de Politer (1), né le 18 juillet 1793, mort à Bumplitz, près Berne, le 2 août 1842, dont font issus:
 - a. Ferdinand-Paul-Auguste, comte de Poher, né à Genève le 11 janvier 1838, officier de cuirassers au service d'Autriche.

⁽¹⁾ Au dire de Borel (Amiquite;, &c.), « la noble & ancienne maifon de Polier » fonda Villefranche, en Rouergue. On voyait dans cette ville une antique tour, bâtie en 1091 & démolie en 1768, appelée longtemps Tour de Polier. Claude de Polier eut l'infigne honneur de fauver la vie au

- b. Charles-Guillaume Max, comte de Polier, né à Genève le 30 octobre 1839, officier au fervice de Wurtemberg.
- D. Ferdinand, comte de Zeppelin, né le 2 février 1811, chambellan de S. M. le roi de Wurtemberg, mort en décembre 1863, marié en 1844 à Anne *Planta*, de Reichenau, iffue de l'une des plus anciennes familles de l'Engadine, née en 1821, dont cinq enfants:
 - a. Mathilde, comtesse de Zeppelin, née en 1845.
 - b. & c. Charles & Olga, comtes de Zeppelin, jumeaux, nés en 1847.
 - d. Anna, comtesse de Zeppelin, née en 1853.
 - e. Constantin-Max, comte de Zeppelin, né en 1856.
 - E. Louisa, comtesse de Zeppelin, née le 12 août 1814, morte le 5 mars 1832.

dauphin Louis, fils de Philippe-Auguste, à la bataile de Bouvines, en 1214. En fouvenir du péril auquel son fils avait échappé, le roi sonda l'ordre du Coq, & sa reconnaissance en créa Polier le premier chevalier. Selon Moréri, cet ordre tira fon nom du coq que l'on voit figurer dans les armes de Polier. Pierre Polier fut député au Prince Noir en 1354, avec le juge-mage de Villefranche, Guillaume de Garrigues, & lui fignifia le refus de ferment des habitants de Villefranche au roi d'Angleterre. Furieux de cette réfistance, le prince les renvoya avec ordre de triompher des forupules de leurs concitoyens. Bien loin de les diffuader de leur première réfolution, les courageux députés les encouragèrent à la rélistance & revinrent rapporter au Prince Noir cette périlleufe réponfe. Leur arrêt de mort ne fe fit point attendre, le juge-mage attaché à la queue d'un cheval indompté fut traîné jufqu'aux portes de Villefranche, & Polier ne dut la vie qu'à l'intercession du seigneur d'Arpajon. D'autres membres de cette samille, Rigal Polier, en 1400, Jean Polier, en 1440, Guillaume Polier, en 1504, figurent dans le corps confulaire de Villefranche. Le fils du dernier, Vesian de Polier, premier consul en 1525, eut deux fils: Guillaume, dont le fils François qui lui succéda dans sa charge, en 1614, n'eut point d'ensants de N... Azemar, & Jean, qui embraffa le calvinifme, paffa en Suiffe & fut l'auteur des branches de Suiffe, de Ruffie & de Wurtemberg, connues sous différents noms. (Polier de Bottens, de Brétigny, etc.) - Voir France Protestante, art. Polier, & H. de Barrau, Documents hist. & genealog. fur les familles du Rouergue, 1853-60, III, p. 65.

cxcij

- F. Catherine, comtesse de Zeppelin, née le 24 octobre 1816, mariée en 1843 à Gonsalve Grand d'Hautheville, à Lausanne, sans enfants.
 - G. Clara, comteffe de Zeppelin, née le 6 mai 1820.
 - H. Wilhem, comte de Zeppelin, né le 18 août 1824, officier au fervice d'Autriche, marié en 1858 à Mabella Krox, née en 1824, dont font iffus:
 - a. Conrad, comte de Zeppelin, né en 1859.
 - b. Agnès, comteffe de Zeppelin, née en 1861.



3. — Frédéric-Louis-Ferdinand-Charles, baron de Maucler, né le 18 avril 1786, officier au fervice de Wurtemberg, mort le 29 août 1810.

400

4. — Dorothée-Frédérique-Wilhelmine-Emilie, baronne de Maucler, née le 22 mars 1789, morte le 25 février 1845, mariée le 26 juillet 1808, à Charles, baron DE KAHLDEN, né le 21 février 1784, mort le 19 feptembre 1845, lui à donné:



- C. Mathilde, baronne de Kahlden, née le 1^{er} novembre 1810, morte le 1^{er} août 1832.
- D. Pauline, baronne de Kahlden, née le 28 juillet 1813, morte en 1835.
- E. Dorothée, baronne de Kahlden, née le 23 septembre 1814, morte le 3 juillet 1846, sans alliance comme ses aînées.
- F. Ferdinand, baron de Kahlden, né le 12 décembre 1817, officier au fervice de Pruffe, marié à N... N..., fans enfants.
 - G. Anna, baronne de Kahlden, née le 22 novembre 1819.

H. — Cécile, baronne de Kahlden, née le 22 juin 1824, demoifelle d'honneur de S. A. la princesse royale de Wurtemberg.

1

- 5. Frédéric-Guillaume-Henri-Louis, baron de Maucler, né le 10 mars 1793, mort le 8 août 1845, fut marié, le 16 octobre 1827, à Sophie-Caroline, baronne de Wächter, née le 4 septembre 1808, morte le 7 avril 1843, qui lui donna cinq enfants, savoir :
- A. Pauline, baronne de Maucler, née le 27 septembre 1829, morte le 10 octobre 1854, mariée le 18 décembre 1852 à Jules, baron DE RÔDER, sans enfants.
- B. Marie, baronne de Maucler, née le 28 juillet 1832, décédée le 27 juillet 1861, mariée le 11 décembre 1855 à Maximilien, comte de Zeppelin; de cette union font iffues trois filles:
 - a. N...., comteffe de Zeppelin, née en 185...
 - b. N...., comtesse de Zeppelin, née en 185...
 - c. N...., comtesse de Zeppelin, née en 185...
 - C. Guillaume, baron de Maucler, né le 7 août 1830.
- D & E. Charles, baron de Maucler, & Sophie, fa fœur, morts jeunes en 1834 & 1843.

4

VIII. — JEAN-LOUIS DE MAUCLERC; né en 1736, mort à Surinam en 1769, célibataire.

cxciv

- IX. SUZANNE-JULIE-URANIE DE MAUCLERC, née le 7 février 1741, morte à Berlin le 6 décembre 1805, fut mariée à Stettin avec ISAAC TOLLIN (1), né le 11 août 1749 à Berlin [?], ministre du saint Evangile à Stettin, mort dans cette ville en avril 1798, d'où sont issus:
- 1. Cécile Tollin, née à Stettin le 26 novembre 1780, fut mariée en 17..... à N.... ROTHE.



2. — Charles-Rodolphe Tollin, né à Stettin le 6 janvier 1782.

(1) Louis Tollin, fils aîné de Jean Tollin de Heiltz-le-Maurupt & de Jeanne Le Jeune, épousa en 1740, à Berlin où il s'était réfugié, Elisabeth Viar dont il eut, entre autres enfants, Daniel (né en 1747, mort en 1824) qui fut inspecteur des accises. Daniel eut de son mariage avec Dorothée Floricke, un fils, Edouard Tollin, né en 1801, à Berlin, qui donna les plus belles espérances & mourut à 38 ans, laissant divers ouvrages de théologie & d'histoire. Il avait été admis au saint ministère en 1817, à Berlin. Les similitudes de nom & de lieu permettent de croire que Isac Tollin & Daniel Tollin étaient frères & sils de Louis Tollin, susnommé. (V. France Protestante, art. Tollin.) Là se bornent tous les renseignements que nous avons pu avoir sur cette samille.



ONE STOCKED CONTRACTOR OF THE STOCKED CONTRA

GEX(EMLOGIES

DES FAMILLES DESCENDUES DE PAUL DE RAPIN-THOYRAS

FAMILLE DE CONINCK

É à la fin du xv1° siècle, à Anvers, mort dans la même ville le 20 novembre 1675, Jean de Coninck, premier auteur connu de sa famille, épousa Marie de Bückere, décédée en 1671, de laquelle il eut deux fils. Le second, nommé François, né à Anvers le 3 janvier 1621,

épousa vers 1654 Catherine Crommelin, d'une notable samille protestante de Saint-Quentin, née le 20 juin 1632, fille de Jean Crommelin & de Rachel Taquelet. Plusieurs ensants naquirent de cette union, entre autres Frédéric de Coninck, né à Rouen le 22 octobre 1660, & mort à Schiedam (Hollande méridionale) le 27 mars 1722. Il fonda dans cette ville de grands établissements industriels, qui furent encore augmentés par ses descendants. De son mariage avec sa cousine Marie cxcvj

Camin, fille de Louis Camin, d'Abbeville, qui quitta la France à la Révocation de l'édit de Nantes, en 1686, & qu'il avait épousée en Angleterre, Frédéric de Coninck eut plusieurs enfants, entre autres un fils, Jean, auquel commence la présente généalogie (1).

Né à Schiedam le 2 décembre 1692, JEAN DE CONINCK, à peine âgé de quatorze ans, prit la résolution d'aller s'établir à Batavia, afin de ne pas être à charge à ses parents qui avaient une nombreuse samille; après des commencements difficiles, la sortune se déclara en sa saveur; il revint dans sa patrie en 1733. Peu d'années après, le 1^{er} octobre 1736, Jean de Coninck épousa à La Haye Suzanne-Esther de Rapin, née à Wesel le 2 janvier 1710, qui sut tenue sur les sonts baptissmaux par Jacob Crommelin sils & par Mademoiselle de Haut-Charmoy. Jean de Coninck mourut à La Haye le 22 mars 1774, laissant cinq ensants de Suzanne-Esther de Rapin, morte à la Haye le 20 octobre 1785.

I. — MARIE-ANNE DE CONINCK, née à La Haye le 25 décembre 1738, morte à Copenhague le 21 avril 1811, fut mariée à Londres le 12 décembre 1773 à PHILIPPE MUISSON (2), né en janvier 1732,

⁽¹⁾ Voy. Généalogie de la famille Crommelin, écrite en 1712, par Jacob Crommelin, père du parrain de Suzanne-Esther de Rapin & publiée dans le Bulletin de la Soc. de l'Hist. du Protestantisme, VII, 493, & Tableau généalogique de la famille de Coninck, imprimé au Havre en juin 1861, chez Alph. Lemale. — Cf. note de la page lxxiv.

⁽²⁾ Jacques Muiffon, fieur du Toillou, originaire de Valenciennes, vint s'établir à Paris avec fa femme Marie Conrart, & y mourut en 1627. Leur fille Madeleine épousa le célèbre académicien Valentin Conrart, son cousin germain, en 1634; leur fils, Henri Muiffon, sieur du Toillou, mort en 1666, âgé de 79 ans, épousa Péronne Conrart, sœur de Valentin, dont il eut deux filles. La seconde, Catherine Muiffon, née en 1638, épousa en 1665 Jacques de Dompierre de Jonquières, fils de Jean de Dompierre & de Marie Conrart (Registres de Charenton).

Jacques Muisson, fils d'Henri, né en 1636, conseiller au Parlement de Paris, résugié à la Haye en 1688, après avoir remis sa charge que sa conscience ne lui permettait plus de garder sans heurter les principes austères qui dirigeaient sa conduite, se vit enlever ses enfants. Il ne put résister à la douleur de cette persécution & signa une formule d'abjuration; mais peu après il parvint à gagner la Hollande avec sa famille. Il y mourut avant 1704. De Anne de Rambouillet,

mort à La Haye le 25 décembre 1784. (Marie-Anne-Antoinette Malmberg, leur fille adoptive, épousa en 1799 Louis de la Roche, gentilhomme français, dont la postérité se continue dans la famille Raffard.)

II. — FRÉDÉRICK DE CONINCK, né à La Haye le 5 décembre 1740, s'établit à Copenhague en 1763, fut créé conseiller d'Etat par S. M. le roi de Danemarck, & mourut dans cette ville le 4 septembre 1811. Il y avait épousé le 7 janvier 1770 Marie de Joncourt, née à La Haye le 22 juillet 1747, morte à Copenhague le 8 mai 1821. (Elle était d'une ancienne famille de Picardie issue de Raoul de Joncourt, seigneur dudit lieu en 1262, & fille de Louis de Joncourt & de Rachel d'Amberbos. La France Protestante consacre une notice sommaire & surtout bibliographique à Elie & Pierre de Joncourt, pasteurs & professeurs dans les églises Wallonnes de la Haye en 1770 & en 1799, sans qu'on puisse les rattacher autrement que par la conformité du nom à la famille dont il est ici question.) De Frédérick de Coninck & de Marie de Joncourt procèdent les familles:

Pingel-Good en Angleterre, Duntz felt & de Jonquières en Danemarck, Monod en France, de Coninck en France & en Danemarck, issues de leurs six enfants dont les noms suivent, auxquels il saut ajouter François-Henri & Guillaume de Coninck, morts jeunes en 1793 & 1800, & Louis de Coninck, mort sans ensants de Marie Herlow, en 1840.

1. — Marianne de Coninck, née à Copenhague le 21 mars 1771, morte le 25 février 1811, mariée en premières noces le 18 mai 1786, à W. W. PINGEL

fa femme, il eut trois fils: Philippe, né en 1674, Antoine, né en 1676, & Henri, né en 1678, qui fe réfugièrent plus tard en Angleterre & en Hollande.

Philippe Muiffon, né en 1732, directeur de l'hôpital français de Londres en 1774, qui épousa Marianne de Coninck, descendait certainement de l'un de ces trois frères, ou peut-être était-il fils de Jacques-Théodore Muiffon, pasteur de l'église française de Martin's-lane, en 1732, qui plus tard desservit la chapelle de Saint-James. (V. France Prot., art. Muiffon.)

cxcviij

Angleterre, en 1778, mort le 20 octobre 1789) à en eut deux enfants qui suivent. Marianne de Coninck se remaria en secondes noces, en 1791, à John CLEMENTS, né à Tamlet (Irlande), à en troisièmes noces à Michel-Leigh SMITH, en 1809, desquels elle n'a point eu d'enfants.

- A. Gertrude-Marianne Pingel, née le 23 avril 1788, morte à Paris le 21 septembre 1849, épousa, le 9 décembre 1807, William-Cadday Good, né le 22 janvier 1779, mort à Paris le 14 octobre 1849, desquels sont issus:
 - a. Eunice Good, née le 26 feptembre 1808, mariée le 22 feptembre 1829 à Samuel T. HASSELL, né le 2 novembre 1799, dont :
 - at Gertrude-Mary, née 10 janvier 1832, mariée 23 février 1854, à Richard LACY, dont deux filles.
 - a² James-N.-Henry, né 26 juillet 1833, marié 28 mai 1860 à Grace-Ifabella Carpenter.
 - ⁸ Georges-Clements, né 10 décembre 1814.
 - 4 Eunice-Jane, née 10 feptembre 1836, mariée 29 avril 1858, à Th. L. Dames, dont une fille & un fils.
 - a John-Gordon-Talbot, né 26 juin 1845.
 - € Evelyn-Jeffey-Octavia, née 9 octobre 1847.
 - b. Clements Good, né le 24 septembre 1810, épousa, le 19 janvier 1846, Isabella Frost, née le 22 juillet 1816, dont :
 - b1 William-Clements, né 18 novembre 1846.
 - 68 Gertrude-Jane-Eunice, née 8 novembre 1847.
 - 3 Edith-Isabella, née 14 juillet 1849.
 - 6 Charles, né 13 février 1851.
 - 6 Frédéric-de-Coninck, né 6 novembre 1852.
 - 6 Georges-Lacy, né 5 juin 1854.
 - b7 Laura-Maria, née 17 mars 1856.
 - c. Mary-Ann Good, née le 5 septembre 1811, morte le 19 sévrier 1860.
 - d. Jane-Caroline-Barnes Good, née le 14 feptembre 1813, mariée le 10 mai 1840 à Gustave Monob. (Voy. plus bas.)

B. — Paul-Frédéric-William Pingel, enfant posthume, mort à Londres en 1793, âgé de 4 ans.

-034

- 2. Henriette-Marie de Coninck, née le 5 mars 1774, morte le 13 mars 1843, fut mariée à Copenhague, le 22 juillet 1791, à C. W. DUNTZFELT, né à Nagapatnam, le 8 novembre 1762, mort à Copenhague le 20 octobre 1809. Ils ont eu huit enfants, favoir :
 - A. William Duntzfelt, né à Copenhague, le 12 juin 1792, a eu trois enfants de Berthe Christmas, née le 1^{er} décembre 1797, qu'il a épousée le 13 octobre 1814, dont deux enfants ont survécu, savoir :
- a. Marie Duntzfelt, née le 4 avril 1819, mariée le 14 mai 1856, à Owe-Wilhelm MICHELSEN(1), contre-amiral, ancien ministre de la marine à Copenhague, né le 28 août 1800.
- b. Edouard Duntzfelt, né le 17 août 1821, fans enfants de Caroline Heiliger qu'il a époufée le 5 mai 1817.
- B. Frédérick Duntzfelt, né le 23 août 1793, a époufé, le 23 mai 1817, Henriette-Charlotte de Coninck (Voy. plus bas), née à Copenhague en 1796, décédée au Havre en 1855, après avoir vu mourir fes quatre enfants, décédés fans alliances, dans l'espace de sept années (1848-1855).
 - C. John Duntzfelt, né le 31 août 1795, affaffiné en octobre 1820 à Manille.
- D. Mary-Anne Duntzfelt, née le 12 novembre 1796, épousa, le 18 août 1815, Daniel Good, né le 12 décembre 1789, mort le 12 juin 1837, & en eut sept enfants, dont cinq ont survécu.

⁽¹⁾ Né à Tœnningen, où fon père était secrétaire de la commune, Owe-Wilhelm Michelsen parcourut une rapide & brillante carrière dans la marine militaire danoise; on lui doit un Traité d'artillerie de marine, Copenhague, 1836. Ministre de la marine en 1854, il fut nommé membre de l'affemblée nationale en 1855. — Voy. son article dans Vapereau, Did. des Contemporains.

- a. Caroline Good, née le 10 novembre 1816.
- b. William Good, né le 27 juin 1819, marié le 19 février 1852, à Hannah Nathanson, veuve de N... Levyson, née le 26 mai 1822, dont:
 - Mary-Ann, née 29 octobre 1853.
 - 3º Sophie, née 12 octobre 1855.
 - 28 Emilie-Mathilde, née 18 juillet 1558.
 - 6 Charles-Alfred, né 4 avril 1860.
 - c. Jean-Charles Good, né le 18 mai 1821.
- d. Gustave Good, né le 8 juin 1823, pasteur à la Rochelle, a épousé à Paris, le 11 avril 1850, Louise *Monod* (Voy. plus bas), née le 11 juin 1827, dont il a eu :
 - d1 Constance, née 6 avril 1851.
 - 2 Daniel, né 18 août 1852.
 - Arthur, né 26 août 1853.
 - 4 Mathilde, née 4 août 1857.
- e. Frédéric Good, né le 10 mai 1827, marié le 11 octobre 1854 à Louise Beckens, née le 23 mars 1834.
- E. Cécile Duntzfelt, née le 9 novembre 1798, épousa le 9 décembre 1818 Jacques GARRIGUE (1), né à Copenhague le 19 janvier 1788, mort le 8 octobre 1854, dont cinq enfants :

⁽¹⁾ Garrigue, famille originaire du Périgord. Jean Garrigue, du Périgord, & fa femme Marie de Franchemont fortirent de France à la Révocation avec leurs enfants ainsi que Rachel Garrigue, plus tard femme du ministre Mathurin. N... Garrigue, traducteur de l'Ebauche de la religion naturelle, de Wollaston, fit imprimer cet ouvrage à La Haye en 1726. Enfin, Barthélemy Garrigue, de Lodève, sut reçu à la bourgeoisse de Genève en 1706, avec ses fils Antoine & Jean-Gédéon. (V. Fr. Prot., art Garrigue.) En 1857, l'Almanach de Gotha fait figurer J.-A. Garrigue, en qualité de consul du Brésil à Copenhague, & S.-A.-H. Garrigue, comme vice-consul d'Uruguay, dans la même ville.

- a. Emilie Garrigue, née le 15 octobre 1819, mariée à New-York, le 21 septembre 1853, à F.-W. Chaistean, né le 14 septembre 1816, dont :
 - al Cecilie-Wilhelmine, née 29 août 1858.
 - "3 Augusta-Mary-Ann, née s™ avril 1860.
 - b. Otto Garrigue, mort jeune en mer, en 1845.
- c. Rudolph Garrigue, né le 22 février 1822, épousa à New-York, le 15 septembre 1847, Charlotte Whiting, née le 24 décembre 1825, dont huit ensants :
 - .4 Emily, née 14 octobre 1848.
 - .* Augusta, née 3 décembre 1849.
 - .ª Charlotte, née 20 novembre 1850.
 - .4 Valdemar, né 9 mars 1852.
 - , líabella, née 8 août #853.
 - 🎜 Evelyn, në 14 juillet 1855.
 - .7 Rudolph-Harald, né 19 février 1857
 - ¿ª Eléonore, née 29 octobre 1858.
- d. John-Louis Garrigue, né le 18 août 1825, fans enfants d'Emily-L. Miller, qu'il a époufée aux Etats-Unis, le 2 juin 1855.
 - e. Heinrich Garrigue, né le 6 juin 1831
- F. Mathilde Duntzfelt, née le 16 janvier 1800, mariée le 18 septembre 1818, à Pierre de Conince. (Voir ci-après.)
- G. Emma Duntzfelt, née le 8 décembre 1801, mariée le 5 novembre 1823, à Carl Hyllesten, né le 2 janvier 1791, dont :
 - a. Harriet Hyllefted, née en 1824, morte en 1845.
 - b. Frédéric Hyllefted, néjle 7 novembre 1825.
 - c. Louise Hyllested, née le 28 novembre 1826.
 - d. Mathilde Hyllefted, née le 15 juin 1829.

H. — Henriette Duntzfelt, née le 1st juillet 1809, morte à Genève le 14 novembre 1858, n'a pas eu d'enfants de Jacob Koefoed, qu'elle avait épousé le 8 juin 1829.

-

3. — Louise-Philippine de Coninck, née à Copenhague, le 25 décembre 1775, morte le 4 mars 1851, su mariée le 18 janvier 1793, à Jean Monod, né à Genève le 5 septembre 1765 (1). Ministre du faint Evangile, il sut le quatorzième pasteur de l'église française de Copenhague depuis sa sondation (2), à desservit cette église de 1794 à 1808; au mois d'octobre de cette dernière année, il reçut vocation de l'église de Paris, se rendit à cet appel, à su nommé président du Consis-

(s) Le famille Monod paraît être originaire du pays de Gex, cependant Leu (Schweitzerische Lexikon) lui assigne pour lieu d'origine le district de Sierre en Valus (in dem Zehnden Syders und Land Wullis), où en 1554 Antoine Monod était grand châtelain du district. (Gross-Castellan des Zehndens.)

Jacques Monod, que l'on croit être forti du pays de Gex, premier ancêtre de cette famille, vivant au x vi' fiècle, fut reçu bourgeois de Vuillerens, au pays de Vaud. Il eut de Claudaz Péclard un fils nommé André, qui quitta Vuillerens en 1622, à vint s'établir à Vevey où il époufa Marguerite Gondoux. Pierre-André Monod, fils d'André, baptifé à Vevey le 28 juin 1639, laiffa trois fils & trois filles. Le fecond fils de Pierre-André (l'alné mourut fans alliance au fervice de Piémont), David-Bernard Monod, reçu bourgeois de Genève en 1734 [7], eut de fa troifième femme, N... Corne, cinq enfants, dont un feul, Gafpard-Joël Monod, né le 23 janvier 1717 a Genève, marié en 1763, à Suzanne Puerari, laiffa de la postérité. Jean, fils ainé de Gaspard-Joël, reconnu bourgeois de Vuillerens en septembre 1793, avait épousé la même année Lousse de Coninck,—ses descendants figurent ci-dessus,—l'autre, Gérard-Marie, né à Genève en 1768, y mourut sans alliance en 1836; leur sœur Elisabeth épousa Charles de Coutouly, en 1802.

Jean-François Monod, troisième fils de Pierre-André, baptisé à Morges, le 22 octobre 1674, reçu bourgeois de Morges le 4 juin 1742, épousa le 22 sévrier 1705 Judith-Françoise Duchat, à mourut le 3 avril 1752, ayant eu quatorze enfants, dont un seul fils, Emmanuel, a eu de la postérité. Né à Morges le 24 juillet 1720, bourgeois de Corsier-sur-Vevey en 1780, Emmanuel Monod avant épousé, le 20 mars 1746, Catherine-Marie Perronet. Receveur pour l'état de Berne, il décéda le 31 mai 1791, remplissant la charge de juge du Vénérable consistoire de Morges. Il a eu pour ensant, Henri-Joël-Emmanuel, né à Morges le 20 janvier 1755, marié le 20 novembre 1781 d'Amrie-Eléonore Bourgeois, membre du gouvernement belvétique, préset du Léman, officier de la Légion d'houneur, décédé à Morges le 16 septembre 1833. Son sils, Edouard Monod, né à Morges en 178..., colonel au service de Russie, créé par lettres patentes noble Livonien par l'empereur Alexandre I", au titre de comte de Grosoff, marié à N... de Bothlingk, est décédé a Morges en 183... Henri Monod, sils du précédent, né à Morges en 18..., marié à Mary Forel, a eu plusieurs ensants, entre autres Edouard, né en 1837, marié la 5 octobre 1861 à Henriette d'Albis. (Voy. Généalogie de Carenore.) — Note communiquée par MM. Hasg.

(2) Les réfugiés français de Copenhague bâtirent un temple dans cette ville, en 1668. La

toire. Jean Monod mourut à Paris le 23 avril 1836, laissant treize enfants :

- A. Frédéric Monod, né à Monnaz, près de Morges (canton de Vaud), le 17 mai 1794, décédé à Paris le 30 décembre 1863 (1), Ministre du faint Evangile, chevalier de la Légion d'honneur, avait épousé en premières noces, le 3 mai 1821, Constance de Coninck (Voy. plus bas), dont :
 - a. Jean Monod, né le 23 novembre 1822, actuellement pasteur de l'église de Nîmes; il a épousé le 21 octobre 1849, sa cousine germaine Marie Babut, dont :
 - a1 Eugénie, née 12 octobre 1850.
 - al Frédéric, né 27 janvier 1852.
 - 4 Edgard, né 28 mai 1857.
 - 4 Hélène, née 18 feptembre 1859.
 - b. Louife Monod, née le 17 juin 1827, femme de Gustave Good. (V. plus haut, branche Pingel-Good.)
 - c. Gustave Monod, né le 12 mai 1831, établi à Paris, a épousé, le 8 août 1855, Charlotte Brown, née le 1" juin 1835, dont :
 - e1 Louise, née 6 septembre 1858.
 - 2 Roger, né 9 avril 1860.
 - d. Théodore Monod, né le 6 novembre 1836.

reine Charlotte-Amélie de Hesse, semme de Christiern V, en posa la première pierre, & créa un sonds dont les revenus surent destinés à salarier les pasteurs. — Erman & Reclam. Mémoires pour servir à l'hissoire des résugiés français dans les états du Roi [de Prusse]. Berlin, 1782-1800, 9 vol. in-8, t. I, p. 264.

⁽¹⁾ Confacré en 1818, Frédéric Monod fut pasteur de l'Eglise réformée de Paris, de 1819 à 1849. Il se sépara à cette époque de l'Eglise établie & sonda une Eglise évangélique indépendante. Il a publié de nombreux écrits religieux, & pendant quarante ans a été le principal rédacteur des Archives du christianisme, où il a exposé plus d'une sois ses doctrines religieuses avec un incontestable talent & une ardeur de conviction qui commandaient le respect de ceux-là même qui professaient des vues théologiques opposées aux siennes. — Voy. son article dans Vapereau (Did. des Contemporains).

cciv

- A bis. Frédéric Monod, veuf de Conftance de Coninck, morte le 13 octobre 1837, se remaria le 10 septembre 1839, avec Suzanne Smedley, née le 14 juin 1808, dont sont issus :
 - a. Henri Monod, né le 18 mai 1843.
 - b. Léopold Monod, né le 20 août 1844.
 - c. Albert Monod, né le 5 décembre 1845.
 - d. Emile Monod, né le 7 octobre 1850.
- B. Henri Monod, né à Copenhague le 31 août 1795, établi au Havre, épousa, le 27 juin 1829, Camille Gros, née à Paris le 10 septembre 1803, morte le 8 décembre 1840, laissant quatre enfants:
 - a. Philippe Monod, né le 6 février 1831, au Havre.
 - b. Marguerite Monod, née le 14 feptembre 1832, mariée au Havre le 30 août 1852, à Henri Amphoux, pasteur de l'église du Havre, né le 5 novembre 1826, dont :
 - ¿1 Etienne, né 10 février 1856.
 - 3 Camille, née 10 août 1857.
 - 8 Pauline, née 13 octobre 1859.
 - c. Julien Monod, né le 1" juillet 1834.
 - d. Louis Monod, né le 22 mars 1840.
- C. Adèle Monod, née à Copenhague le 24 décembre 1796, époufa, le 6 août 1822, Edouard Babut, né à Nantes le 21 février 1797, mort le 3 octobre 1848, dont :
 - a. Marie Babut, née le 9 novembre 1827, épouse de Jean Monod. (Voir ci-deffus.)

- b. Henri Babut, né le 3 août 1829, attaché à l'armée de Crimée comme aumônier protestant, mort en Crimée le 23 mars 1856.
 - c. Fanny Babut, née le 26 août 1830, épousa Edouard STAPFER le 11 mai 1859.
 - d. Charles Babut, né le 6 avril 1835, pasteur à Beaumont-lès-Valence.
- D. Edouard Monod, né à Copenhague le 12 juillet 1798, établi au Havre, marié le 4 juillet 1836 à Elifa Gros, née le 7 juin 1813, cousine germaine de sa belle-sœur, & fille de Jacques Gros, de Wesserling, dont cinq enfants:
 - a. Catherine Monod, née le 7 mai 1837, morte en 1853.
 - b. Fanny Monod, née le 27 décembre 1839.
 - c. Gabriel Monod, né le 7 mars 1844.
 - d. Isabelle Monod, née le 1" juin 1851.
 - e. Auguste Monod, né le 12 février 1855.
- E. Guillaume Monod, né à Copenhague le 10 mars 1800, pasteur de l'église d'Alger, puis appelé à une suffragance dans l'église résormée de Paris, épousa en premières noces Sophie Peschier, née le 14 janvier 1803; veus le 29 janvier 1845, il épousa en secondes noces, le 14 juillet 1851, Nina Lauront, née le 19 septembre 1812; ces deux unions sont restées stériles.
- F. Adolphe Monod, né à Copenhague le 21 janvier 1802, fut successivement pasteur des églises de Lyon, de Montauban & de Paris (1). Il est mort dans

⁽¹⁾ Adolphe Monod fut appelé au faint ministère en 1824 & bientôt attaché comme chapelain à l'ambassade prussienne à Naples. Pasteur à Lyon en 1827, il tenta de ramener cette église a une observation plus stricte de la Discipline ecclésiassique, à l'usage des églises réformées de France, & d'y introduire des tendances plus évangéliques. Après une lutte de plus de deux années, caractérisée des deux parts par un mélange singulier de modération dans la forme, & d'opiniatreté persévérante dans le but, Adolphe Monod sut destitué le 15 avril 1831, par le

cette dernière ville le 6 avril 1876, & a laissé d'impérissables souvenirs de son ministère de trente années. Il avait épousé à Lyon, le 2 septembre 1829, Hannah Honnyman, née le 30 septembre 1799, dont septembre 1829, dont septembre 1829,

- a. Mary Monod, née le 29 mai 1831, à Lyon, mariée le 18 mars 1858 à Paris, à Henri-Parfait Morin, docteur en médecine, né le 18 avril 1831, dont :
 - al Gustave, né 30 décembre 1850.
 - ² Adolphe-André, né 26 janvier 1860.
 - N... né... 1862.
- b. Marguerite Monod, née le 8 novembre 1832, épousa le 11 mai 1854 Auguste Bouvisa, pasteur de l'église de Genève & professeur de théologie, né à Genève le 16 février 1826, dont sont issue :
 - 61 Adolphe, né 22 mai 1856
 - 3 Barthélemy, né 24 août 1857.
 - ⁸ Anna, née 19 mai 1860.
 - 6 N... né... 1863.
- C. William Monod, né à Lyon le 29 août 1834, pasteur de l'église de Fresnoy-le-Grand (Aisne), marié à Paris le 7 octobre 1863, à Marie Vallette.
 - d. Sarah Monod, née à Montauban le 24 juin 1836.
 - e. Emily Monod, née le 24 avril 1838.
 - f. Camille Monod, née le 20 octobre 1843.

Confistoire de Lyon, systématiquement opposé à ses doctrines religieuses. Malgré son illégalité, cette destitution sut confacrée par une ordonnance royale rendue en 1832, où l'on se préoccupa davantage de mettre sin à des débats regrettables que d'examiner les droits & les devoirs des belligérants.

Adolphe Monod a publié de nombreux Sermons, empreints de cette foi vivante qui a illuminé sa vie pour l'édification de ses srères, caractérisés par la pureté de la doctrine évangélique & par l'élévation des idées chrétiennes. L'éloquence avec laquelle il savait présenter les grandes vérités de la religion, l'a placé au premier rang parmi les orateurs de la chaire protestante. — Voy. l'article qui lui est consacré dans Vapereau (Dia. des Contemporains).

- G. Gustave Monod, né à Copenhague le 30 décembre 1803, docteur en médecine, chirurgien & praticien distingué, chevalier de la Légion d'honneur, établi à Paris, épousa le 13 mai 1840 Jane Good, née le 14 septembre 1813 (Voy. p. exeviij), dont:
 - a. William Monod, né à Paris le 10 juin 1841.
 - b. Frédéric Monod, né en 1842, mort en 1860.
 - c. Charles Monod, né le 26 septembre 1843.
 - d. Gertrude Monod, née le 15 octobre 1846.
 - e. Ernest Monod, né le 8 août 1848.
 - f. Léon Monod, né le 20 avril 1854.
- H. Valdemar Monod, né le 10 janvier 1809 à Copenhague, épousa le 21 mai 1835 Adèle *Lecavelier*, née à Caen le 17 janvier 1801, dont un fils:
 - a. Alfred Monod, né le 9 mai 1836 à Paris, marié à Sedan en 1861, à N... Renard-Bacot, née le 26 novembre 1838, dont :
 - a1 Robert, né 29 octobre 1862.
- 1. Marie Monod, née à Copenhague le 31 mars 1809, épousa le 9 octobre 1827 Charles STAPFER, ingénieur des ponts & chaussées, chevalier de la Légion d'honneur, né le 28 mai 1799. De cette union sont issus:
 - a. Cécile Stapfer, née le 20 mai 1828, morte au Havre, en juin 1862, épousa le 10 août 1852 Alphonse SALOMON, né le 10 avril 1815, capitaine de frégate. Ils ont eu cinq ensants, dont deux ont survécu, savoir :
 - al Franky, né z i août 1853.
 - 2º Edouard, né 8 juillet 1858.

ccviii

- b. Edouard Stapfer, né le 14 juillet 1830, épousa le 11 mai 1859 Fanny Babus, sa coufine germaine. (Voy. plus haut.)
- c. Hélène Stapfer, née le 20 août 1832, époufa le 18 août 1854 Marc ROBINEAU, né le 16 janvier 1830, pasteur de l'église libre d'Angers, dont :
 - e¹ Fernand, né 4 novembre 1855.
 - samuel, né 20 décembre 1856.
 - e⁸ Marie-Amélie, née 2 mai 1859.
 - d. Amélie Stapfer, née le 29 avril 1818.
 - e. Paul Stapfer, né le 14 mai 1840.
 - f. Edmond Stapfer, né le 7 septembre 1844.
 - g. Horace Stapfer, né le 17 février 1848.
- J. Horace Monod, pasteur & président du Consistoire de l'église de Marfeille, auquel on doit plusieurs séries de Sermons justement estimés, né à Paris le 20 janvier 1814, épousa le 6 septembre 1839 Félicie Gardes, née le 20 avril 1818, dont il a eu:
 - a. Adolphe Monod, né le 12 mai 1841.
 - b. Edouard Monod, né le 1" décembre 1842.
 - c. Henri Monod, né le 5 décembre 1847.
 - d. Charles Monod, né le 24 mai 1850.
 - e. Franz Monod, né le 29 juin 1852.
 - f. Eugène-Frank Monod, né le 15 janvier 1856.
 - g. Augustin Monod, né le 20 octobre 1859.

- K. Elifa Monod, née le 5 mars 1815, fans alliance.
- L. Betfy Monod, née le 3 février 1818, fans alliance.

- Jose

- 4. Louis-Charles-Frédéric de Coninck, né le 26 mars 1779, mort au Havre le 28 mars 1852, épousa, le 19 mai 1802, Henriette Eschauzier, veuve de Stephane d'Allens, née le 8 août 1775, dont sont issus huit enfants:
- A. Constance de Coninck, née le 12 septembre 1803, décédée le 13 octobre 1837, avait épousé, le 3 mai 1821, Frédéric Monon. (Voir ci-dessus.)
- B. Frédéric de Coninck, négociant au Havre, chevalier de la Légion d'honneur, auteur de Lettres remarquables fur la Liturgie & les Synodes de l'Eglise réformée de France & de quelques autres opuscules de polémique religieuse, né le 25 décembre 1805, épousa, le 16 mai 1829 à Nantes, Elisa Rossel, née le 8 octobre 1802, & n'en a point d'enfants.
- C. Marie de Coninck, née le 29 juin 1807, épousa à Paris, le 12 mars 1828, Paul-Emile de Coninck, sans postérité. (Voir plus bas.)
 - D. Pauline de Coninck, morte non mariée en 1837, à l'âge de 27 ans.
- E. William de Coninck, né le 15 novembre 1811, épousa, le 11 février 1846 au Havre, Mathilde Courant, née le 19 mars 1824, dont deux enfants :
 - a. Henriette de Coninck, née le 19 octobre 1847.
 - b. James de Coninck, né le 13 août 1850.
- F. Gustave de Coninck, né le 15 novembre 1814, a épousé à Paris, le 27 janvier 1848, Juliette Villers, née le 6 août 1828 à Poissy, & en a sept enfants, qui sont :

- a. Georges de Coninck, ne le 16 septembre 1848.
- b. Lionel de Coninck, né le 26 août 1850.
- c. Jeffy de Coninck, née le 30 avril 1852.
- d. Frédéric de Coninck, né le 19 avril 1854.
- e. Raymond de Coninck, né le 2 mars 1857.
- f. Emile de Coninck, né le 3 juin 1859.
- g. Alice de Coninck, née le 24 avril 1861.
- G. Edouard de Coninck, né le 24 novembre 1815, épousa, le 17 avril 1855 au Havre, Estelle *L'Hardy*, née à Paris le 18 mars 1825, décédée au Havre en 1862, fans postérité.

2000

- 5. Jean de Coninck, né à La Haye, le 12 décembre 1781, mort à Copenhague le 26 juin 1847, époufa, le 17 janvier 1704, fa cousine germaine, Anne-Elisabeth de Coninck (Voy. ci-après), dont quatre enfants qui suivent :
- A. Frédéric-Jean de Coninck, né le 24 novembre 1805, mort à Copenhague, sans alliance, le 30 mars 1853.
 - B. Louise de Coninck, née le 11 février 1810.
- C. Adolphe de Coninck, né le 4 juin 1814, épousa, le 14 décembre 1844, Wilhelmine Herlow, née le 7 janvier 1818, dont il n'a pas d'enfants.
- D. Sophie de Coninck, née le 31 janvier 1816, a époufé, le 8 mars 1843, John-Jacques Buntzen, né le 13 avril 1805, qui la laissa veuve le 14 octobre 1856, avec une fille:
 - a. Elifabeth Buntzen, née le 21 juin 1847.

5 bis. — Jean de Coninck s'est marié en secondes noces, le 9 novembre 1829, à Henriette Fisker, né le 25 août 1802, morte sans ensants le 25 mars 1839.

2000

6 & 7. — François-Henri & Guillaume de Coninck, morts jeunes en 1793 & 1800.

2024

8. — Louis de Coninck, né le 24 février 1788, décédé le 28 janvier 1840, fans enfants de Marie *Herlöw*, née le 11 octobre 1789, morte le 26 décembre 1842, qu'il avait époufée à Copenhague le 15 feptembre 1810.

2000

- 9. Cécile-Caroline de Coninck, née le 17 décembre 1789, morte le 25 avril 1857, épousa, le 11 janvier 1813 à Copenhague, M. L. SMITH, né le 20 octobre 1777, mort le 27 janvier 1843, dont sont issus:
- A. Marie-Anne Smith, née à Copenhague le 8 mars 1815, mariée le 1^{er} juin 1842 à Valdemar R. RAASLÔFF, né le 6 novembre 1815, dont :
 - a. Marianne-Caroline-Johanne Raasloff, née le 5 avril 1843.
 - b. Harald-Valdemar-Edouard Raassoff, né le 10 juillet 1855.
- B. Gustav Smith, né à Copenhague le 24 mai 1816, épousa, le 27 novembre 1845, Emma-Julie-Elisabeth *Tischy*, née le 1^{er} juillet 1826, dont sont issus:
 - a. Emilie Smith, née le 4 décembre 1846.
 - b. Antonio-Gustav-Gotlieb Smith, né le 26 décembre 1848.
 - c. Valdemar-Gustav Smith, né le 4 juillet 1851.
 - d. Marie-Anne Smith, née le 25 octobre 1855.

ccxij

- C. Gotlieb Smith, né le 11 mai 1818, épousa, le 4 novembre 1843, à Copenhague, Clausine-Fréderikke Duncan, née le 11 mai 1822, dont :
 - a. Francisca Smith, née le 13 août 1844.
 - b. Guftav-Julius-Valdemar Smith, né le 19 avril 1848.

(3*33

- III. HENRIETTE DE CONINCK, née le 12 juillet 1743, morte sans avoir été mariée, le 12 décembre 1807, à La Haye.
- IV. JEAN DE CONINCK, né à la Haye le 17 juillet 1744, établi à Copenhague en 1784, mort dans cette ville le 24 avril 1807, fut marié en premières noces en 1780, à Théodore Scheliebeeck, née à Batavia en 1755, morte à Amsterdam, sans ensants, le 24 juin 1783; & en secondes noces, le 7 janvier 1785, à Christine-C. Reyersen, née le 7 sévrier 1756, morte le 3 juin 1789, dont il a eu deux ensants, savoir :
- 1. Anne-Elisabeth de Coninck, née le 17 janvier 1787, morte le 11 septembre 1826; elle épousa, le 17 janvier 1804, son cousin germain Jean de Coninck (Voir ci-dessus)

- TOLL

- 2. Jean-Frédéric de Coninck, né le 31 juillet 1788, épousa, le 7 octobre 1814, à Copenhague, Maria Benners, née le 19 mai 1792, & la laissa veuve le 15 décembre 1860, avec cinq enfants:
 - A. John-Edmond de Coninck, né le 21 novembre 1817.
 - B. Agnès de Coninck, née le 9 mars 1820.
 - C. Charles de Coninck, né le 7 avril 1823.

- D. Mathilde de Coninck, née le 20 mai 1825.
- E. Cornélie-Elisabeth de Coninck, née le 11 juin 1830.
- IV bis. Veuf de Christine Reyersen, JEAN DE CONINCK épousa en troisièmes noces, le 15 janvier 1790, Johanne-Sophie Wleugel, née le 19 août 1770, morte le 5 mai 1805, dont sont issus six enfants qui suivent :
- 3. Pierre de Coninck, né le 18 novembre 1790, mort le 1^{er} octobre 1842, époufa, le 18 septembre 1818, Mathilde *Duntzfelt*, fa nièce (Voy. p. cc1), née le 16 janvier 1800, dont sont issus:
 - A. Sophie-Henriette-Marie-Elifabeth de Coninck, née le 7 juillet 1819.
 - B. Jean-Henry de Coninck, né le 17 janvier 1821.
 - C. William-Frédéric de Coninck, né le 9 mars 1822.
- D. Charles-Edouard de Coninck, né le 16 septembre 1823, conful de Hanovre & des Pays-Bas.
 - E. Valdemar de Coninck, né le 28 mars 1828 (1).

- Joseph

4. — Sophie-Marie de Coninck, née le 13 mars 1792, épousa, le 27 septembre 1813, Henri-Lorentz Fröhlich, né le 26 juillet 1787, sans postérité.



⁽¹⁾ Il est à présumer que plusieurs d'entre les membres des diverses branches danoises mentionnées ici se sont mariés & ont eu des ensants; comme ils ne figurent pas dans le Tubleau généalogique de la famille de Coninck, on n'a pu les joindre au présent travail, qui en est en grande partie la reproduction.

ccxiv

5. — Henriette-Charlotte de Coninck, née le 31 mai 1796, morte le 1^{er} juin 1855, épousa, le 23 mai 1817, Frédéric Duntzfelt. (Voir ci-dessus)

- Aller

6. — Charles-Auguste de Coninck, né le 22 octobre 1797, épousa, le 23 octobre 1840, Golla-Hermandine Bodenhoff, née le 2 mai 1820, sans postérité.

-

7. — Paul-Emile de Coninck, né le 7 février 1799, époufa, le 12 mars 1828, Marie-Caroline de Coninck (Voy. p. cc1x), dont il n'a pas eu d'enfants.

2000

8. — William de Coninck, mort à vingt-un ans, en 1821.

V. — CECILE DE CONINCK, née à La Haye, le 4 novembre 1745, morte à Folehave le 12 juin 1819, épousa, le 12 décembre 1773, Paulin-



Philippe-Henri DE DOMPIERRE DE JONQUIÈRES, né à Leyden le 13 août 1744 (1), conseiller des domaines du prince d'Orange, membre du Conseil souverain & Cour séodale du Brabant, mort à Copenhague le 12 mai 1822. De ce mariage sont issus trois ensants:

⁽¹⁾ Les Dompierre, seigneurs de Liramont & de Jonquières, étaient une famille noble de Picardie, qui, d'après MM. Haag (art. Dompierre), professait la religion protestante dès 1574, époque du mariage de Catherine, fille de François de Dompierre de Liramont & de Madeleine de Lannoy, avec Jean de Poix, sieur de Séchelles. En 1580, Liramont aida Condé à s'emparer de La Fère; on le retrouve (lui ou son fils) combattant en 1588, aux côtés de Châtillon,

I. — Jean-François de Jonquières, né à La Haye le 27 novembre 1775, mort à Copenhague le 27 mai 1820, célibataire.

2000

& le suivant après l'affaire d'Anneau jusque sur les confins du Vivarais où il est fait prisonnier. Vers la même époque, Jonquières, d'une autre branche de la même famille, portait les armes en Poitou & se distinguait à la prise de Niort. Les Dompierre, de Picardie, restèrent zélés protestants. En 1668, Baruc de Dompierre, sieur du Val, demeurant à Coucy, sut maintenu dans sa nobleffe ainfi que Jacques de D., feigneur de Jonquières, fon neveu, ayant pour ancêtre commun François de Dompierre-Liramont. David, fieur de Jonquières, que sa valeur personnelle éleva au degré de maréchal de camp, ne vivait plus à cette époque. Jacques de D., feigneur de Jonquières, fils de Jean & de Marie Conrart (voy. France Protestante, art. Muisson), épousa, en 1665, Catherine Muiffon, née en 1638, fille de Henri Muiffon du Toilou & de Péronne Conrart, fœur de l'académicien. (Voir p. Cx CvI) Madeleine de Dompierre, enfermée aux Ursulines de Clermont en 1686, transférée trois ans après aux nouvelles Catholiques de Paris, plus tard retirée à La Haye, était probablement une fœur de Jacques de Jonquières. Un état des nouveaux convertis, en 1700, porte que le feigneur de Dompierre ayant passé en pays étranger, sa terre de Jonquières, près Compiègne, fut donnée à Isaac de Combreville, fieur de la Motte, fon neveu. Mais ce don de la munificence royale ne fuffit pas pour amener l'abjuration de ce dernier, « fort peu disposé à se rendre à son devoir, » dit cette curieuse pièce. Il résistait encore en 1699 aux objurgations de l'évêque de Novon. - V. France protestante, art. Dompierre.

Il ne faut pas confondre cette famille avec celle des Geoffroy, fieurs de Dompierre, près La Rochelle, dont quelques membres abjurèrent la religion protestante, entre autres, N... de Dompierre, le 17 juillet 1622.

Antoine de Dompierre, feigneur de Jonquières, en Picardie, après avoir fuivi la fortune du prince de Condé, frère du roi de Navarre, s'attacha au fervice de la veuve de ce dernier, Jeanne d'Albret. Cette princesse le plaça auprès du jeune roi de Navarre comme conseiller & maître d'hôtel. Dompierre resta à Paris avec ce prince jusqu'en 1574, où il fut éloigné par la cour pour avoir favorisé un projet d'évasion que méditait le jeune roi. Anne de Jonquières, fils d'Antoine, premier page d'Henri de Navarre, le feconda utilement dans une autre tentative en 1576, qui cette fois fut couronnée de fuccès. En 1582, Anne de Dompierre est gentilhomme servant du roi de Navarre & capitaine au régiment de Parabère. Il y devint mestre de camp en 1592. Dans les mémoires de Charlotte Arbaleste, dame du Plessis-Mornay, Dompierre est désigné sous le nom de Jonquières : « M. Duplessis avait en main trois régiments commandés par les sieurs de Jonquières, de Nesde & de Boisguérin, ses amis. » Le duc de la Trémouille avait levé, l'année précédente, ces trois régiments en Poitou. Dans une lettre de Henri IV au sieur de la Chastre, mareschal de France, datée de Paris, le 14 janvier 1598, on lit ce passage : « ... Que ceux d'entre les gens de guerre qui font fous la charge des régimens des fieurs de Nesde, de Jonquières & de Boilguérin, ayent à s'acheminer incontinent avec lesdits régimens aux environs de Saumur...» (Berger de Xivrey, Recueil des Lettres missives de Henri IV, IV, 896.) - Au siège de Niort, après la bataille de Coutras, Jonquières escalada les murailles avec Soussoubre & Villepion de Valière, sous le commandement de Lusignan Saint-Gelais. (France protestante, VII, 148.) Jacques de Dom-

ccxvj

- 2. Frédéric-Anne de Jonquières, né à La Haye, le 1er septembre 1777, mort à Folehavegaard le 1er janvier 1820, épousa le 17 juin 1814 Anne-Hedwig Hôyer, née à Copenhague le 18 septembre 1787, morte le 24 juillet 1853, dont trois fils:
- A. Jean-André-François de Jonquières, né à Copenhague le 26 avril 1815, chef du fervice des églifes au ministère des Cultes, à Copenhague, sans alliance.
 - B. Henri-Alexandre-Antoine de Jonquières, né le 13 août 1816, célibataire.
- C. Godefroi-Chrétien de Jonquières, né à Folehavegaard le 3 mars 1818, marié à Copenhague le 1^{er} mai 1846, à Harriet *Lindham*, né à Jey en Devonshire (Angleterre) le 27 décembre 1820, dont font iffus:
 - a. Anna-Georgina-Cécile de Jonquières, née à Copenhague le 27 février 1847.
 - b. Alice de Jonquières, née le 17 avril 1848.
 - c. Emily-Alexandra de Jonquières, née le 5 mars 1853.
 - d. Frédéric-Lindham-Godefroi de Jonquières, né le 6 octobre 1854.
 - e. Mary-Henriette de Jonquières, née le 2 mai 1858.

- Aller

3. — Alexandre-Philippe de Jonquières, né à La Haye, le 16 novembre 1778, mort célibataire à Copenhague le 17 mai 1862.

pierre, fieur de Jonquières, est député avec Jacques Devaux, par l'église de Compiègne, au synode de Clermont en Beauvoisis, le 5 mai 1667. (Id.) L'attachement de MM. de Jonquières pour leur religion nuisit à leur avancement, & le petit-fils d'Anne de Jonquières dut s'expatrier en Hollande. Les révolutions politiques conduisirent ses descendants à se résugier en Danemarck, où ils se fixèrent & où leur samille se maintient honorablement aujourd'hui. (Berger de Xivrey, loc. cir.)





GENCEMLOGIES

DES FAMILLES DESCENDUES DE PAUL DE RAPIN-THOYRAS

FAMILLE DE CAZENOVE

RIGINAIRE de Guienne, &, suivant une tradition conservée dans toutes ses branches, primitivement sortie d'Espagne, la famille de Cazenove se divisa en deux branches vers la fin du xviº siècle (1). L'une d'elles, qui avait embrassé la religion résormée, après diverses vicissitudes, s'expatria à la révocation de l'édit de Nantes, & vint s'éta-

⁽¹⁾ La branche alnée de cette famille, reftée fidèle à la foi catholique, a continué d'habiter le fol où ont vécu les ancêtres. Son chef est aujourd'hui M. Léon de Cazenove de Pradines, ancien maire de Marmande & ancien membre du confeil général du Lot-&-Garonne, réfidant aux environs d'Agen. En 1790, les deux familles reconnurent leur communauté d'origine par l'intermédiaire d'amis communs, & ces relations de parenté, qui avaient été forcément interrompues par cent cinquante ans de perfécutions religieuses, reprises à la fin du siècle dernier, n'ont pas cessé d'exister

ccxviij

blir à Genève en 1686. Son chef, Pierre Cazenove, acquit en avril 1703 la bourgeoisse de cette république, que quelques-uns de ses descendants habitent encore.

De son mariage avec Marie Plantamour, célébré dans le temple de la Madeleine à Genève, le 15 juin 1607, sont issus plusieurs ensants.

L'un d'eux, Théophile Cazenove, né à Genève le 1er mars 1708, mort à Amsterdam le 17 décembre 1760, épousa à Vianen (Hollande méridionale), le 28 janvier 1734, Marie de Rapin-Thoyras, née à Wesel le 12 janvier 1715, & morte à Lausanne le 22 mars 1798. Jean-Jacques de Serres, juge strançais, & Marie de Rapin, semme de Salomon de Rapin-La Fare, surent les parrain & marraine de Marie de Rapin. Devenue veuve après vingt-six ans de mariage, elle se remaria en 1763, avec Paul-Elie Blaquière (1), né à Amsterdam en 1705, mort à Lausanne le 18 octobre 1786, sans postérité.

Douée d'un esprit aimable & cultivé, dont elle conserva le charme jusque dans un âge très-avancé, M^{me} Cazenove-Blaquière a laissé de durables souvenirs dans la société d'élite que l'orage, qui bouleversait alors la France, réunit à Lausanne à la fin du siècle dernier. Son salon était le rendez-vous de la meilleure compagnie, « les Montmorency,

depuis lors entre les diverses branches de cette samille.—Voy. la notice généalogique consacrée à la maison de Cazenove dans le tome III du *Nobiliaire de Guienne & de Gascogne*, par MM. O'Gilvy & de Bourrousse de Lassore; Paris, Dumoulin, 1863, in-4°, p. 209 & suivantes.

⁽¹⁾ Fils d'Elie Blaquière, natif de Sorrèze en Languedoc, réfugié à la Haye, capitaine de la compagnie des bourgeois du Drapeau vert, & de Catherine Crommelin. Un oncle de Paul-Elie, Jean Blaquière ou de La Blaquière, se réfugia en Angleterre, y épousa Marie-Elisabeth de Varennes, & mourut à Londres en 1753, laissant deux fils, dont l'un, Jacques, sut lieutenant-colonel de dragons & directeur de l'hôpital français, en 1763. Le second, Jean de La Blaquière, né en 1732, succéda à son frère dans la direction de l'hôpital, suivit la carrière diplomatique, sut premier secrétaire du lord lieutenant d'Irlande, chevalier de l'ordre du Bain; il sut créé baron d'Irlande en 1784, & haron de Blaquière en 1800. Lord Blaquière eut plusieurs ensants de miss Dobson; l'aîné, John, baron de Blaquière, mourut en 1844; son titre passa son frère qui continua la descendance.

— Voy. Haag, France Protessants

les Doudeauville, les Lameth & toute cette pléiade brillante de gentilshommes français qui avaient suivi leur roi dans l'exil, » tous ces réfugiés, suyant à leur tour la persécution & la mort, venaient demander à la fille du résugié Rapin-Thoyras & recevaient d'elle l'hospitalité que leurs pères avaient déniée à ses ancêtres. Les dissidences religieuses, comme les divergences politiques, venaient expirer dans ce qu'elles avaient d'amer & d'irritant, au seuil de ce salon que gouvernait avec aisance une semme spirituelle & charmante, à laquelle l'âge n'avait enlevé que les plus passagers de ses attraits.

Sa sœur, la baronne de Freisheim, l'aidait avec une grâce pareille, à faire les honneurs de sa maison, & ces deux aimables semmes, malgré ou peut-être à cause de leur âge, étaient alors citées comme les types accomplis de la grâce la plus française & de l'esprit le plus délicat.—
Voy. les Leures de Sophie de Laroche sur la Société de Lausanne, en 1792, publiées par M. Gaullieur, dans la Revue Suisse, en avril 1858, la Correspondance littéraire de Grimm & Diderot avec le grand Frédéric, à la date du mois de septembre 1777 (1), & la notice sur la famille d'Albis,

- (1) Voici le passage de la correspondance de Grimm, dont l'indication est notée ci-dessus :
- « Lettre de M. de Reverdi, de Nyon en Suiffe, à l'auteur de ces feuilles.
- « M. le comte de Falkenstein [Joseph II, empereur d'Allemagne] a resusé les relais que les bailliss avaient eu ordre de lui faire tenir prêts de ville en ville dans le canton de Berne, & s'est
- a fait mener à la manière du pays, par les mêmes chevaux, de Genève à Schaffouze. La foule
- « qui l'obfédait dans tous les endroits où il s'arrêtait a paru lui déplaire & a été caufe qu'il n'est
- qui i obiedait dans tous les endrons ou il s'arretait à pard fui deplante & à ète caule qu'il nei
- point forti à Rolle. A Laufanne, qui était sa première couchée depuis qu'il voyageait si lente-
- ment, il remarqua dans fa chambre fon portrait orné de guirlandes, & fous lequel on avait écrit
 ce quatrain :
 - « Ne rencontrer partout que des admirateurs,
 - « Se dérober à leurs justes hommages,
 - « Faire le bien, s'inftruire & gagner tous les cœurs.
 - « C'est l'histoire de ses voyages.
- Le portrait & les vers attirèrent ses regards. Il demanda de qui tout cela pouvait être. L'hôte
- « lui dit que l'un & l'autre venaient d'une Hollandaise qui logeait dans le voisinage, & ajouta,

publiée par M. de Barrau dans ses Documents généalogiques, &c., sur le Rouergue.

Mme Cazenove-Blaquière a laissé un Recueil de poésies resté inédit jusqu'à ce jour. Quelques-unes des pièces qu'il renserme sont insérées dans ce volume à la suite de lettres de son père, l'historien Rapin-Thoyras: elles respirent un sentiment juste & élevé des passions qu'elles expriment, & si l'espace ne nous eût manqué, il eût été facile d'en multiplier les exemples. Toutesois nous devons ajouter que la majeure partie des fragments de ce Recueil est marquée au coin de la frivolité & du badinage alors à la mode. Cypris & Cupidon y coudoient le bouquet à Chloris, & la fable presque historique de l'estigle & le Rossignol y sigure entre deux logogriphes.

De son premier mariage avec Théophile Cazenove, Marie de Rapin avait eu dix enfants, savoir :

[«] comme fans intention, que fa maifon était à deux pas, qu'elle dominait le lac, & que de fa

[«] terraffe on avait la plus belle vue du monde. M. le comte demanda s'il pouvait être fûr de ne

a point trouver d'assemblée. L'hôte le lui promit & le trompa. Madame Blaquière avait assemblé

chez elle autant qu'elle avait pu de perfonnes préfentables & furtout de jolies femmes. Le fameux

[«] Tiffot s'y présenta aussi. Le prince parut goûter sa conversation, & lui demanda, entre autres

a choses, s'il y avait à Lausanne des gens de lettres. M. Tissot le pria de le dispenser de répondre

a à une question si humiliante. Deux des plus jolies femmes s'étant avancées, car le reste parut

[«] s'occuper à jouer, il s'écria au milieu d'elles, avec une forte d'extafe: « Non, dans tous mes voya-

e ges, je n'ai rien vu de fi beau! Il se trouva que c'était de la vue qu'il parlait. Il ne s'en alla point

cependant fans leur avoir dit des chofes affez galantes. Madame Blaquière fut la mieux traitée.

[•] Elle est fille de l'historien Rapin-Thoyras, par conséquent née demoiselle. Un de ses fils, nommé

[«] M. Casenove, du nom d'un premier mari, sert en Autriche. C'était pour avoir occasion d'en

[»] parler qu'elle avait envoyé vers & portrait. Elle pria, en effet, M. le comte de Falkenstein de le

[«] recommander à l'Empereur. J'ai peu de crédit à Vienne, répondit M. le comte, mais voici un

u de mes amis qui prendra le nom de M. de Casenove sur ses tablettes pour en parler à l'Empereur.

En effet, l'Empereur ayant sans doute dépouillé les tablettes du comte de Collorédo, a fait ap-

Ell'enet, i Empereur ayant rans doute depoune les tablettes du conne de Conoredo, à rait ap-

[«] peler auprès de lui le jeune homme au camp de Styrie & l'a recommandé au général dans la

division de qui il se trouve. C'est à Madame Blaquière qu'on attribue la sable que voici. Il saut

[«] remarquer que l'auteur n'a jamais vécu en France, & peut-être n'y a jamais été.»

⁽Suit la fable de l'Aigle & le Rossignol. — Extrait de la Correspondance littéraire, philosophique & critique, adressée à un souverain d'Allemagne, de 1770 à 1782, par le baron de Grimm & Diderot; Paris, Buisson, 1812, tome IV, p. 75 (septembre 1777).

- I. CHARLES, né le 5 février 1735, mort célibataire à Colmar en 1790.
 - II. MARIE, qui suit.
- III. JEAN-HENRI, né à Amsterdam le 16 septembre 1737, mort dans sa propriété de Saville-Row (Middlesex), aux environs de Londres, en 1821, sans alliance.
 - IV. JEAN-PHILIPPE, mort jeune en 1742.
 - V. THEOPHILE, qui suivra.
- VI. DAVID-PAUL, né à Amsterdam le 8 décembre 1742 (ou le 31 août 1757), capitaine dans les gardes de S. M. l'empereur d'Autriche, mort célibataire en 1782. (C'est de lui dont il est question dans la lettre de M. de Reverdy, citée plus haut.)
- VII. FREDERIC, né le 27 octobre 1745, officier au service d'Autriche, mort à Lausanne en 1789, sans alliance.
 - VIII. MARC-ANTOINE, qui suivra après son frère.
 - IX. Cécile-Caroline, qui suivra également.
- X. HENRIETTE-JULIE, née à Amsterdam le 12 décembre 1755, morte sans alliance à Lausanne, en juin 1834.

II. — MARIE CAZENOVE, née à Amsterdam le 4 mai 1736, morte à Saint-Jean-de-Bruel (Aveyron), en février 1795, sut mariée à Amsterdam en 1761, à ANTOINE LIQUIER, né à Saint-Jeande-Bruel, en 1732, mort dans la même ville en janvier 1810, consul général de Hollande à Naples (1). De ce mariage sont issus:

- 1. Antoine Liquier, né à Genève le 7 janvier 1762, mort à Nonenque (Aveyron) le 30 décembre 1849, marié le 5 décembre 1792 à sa cousine germaine Adrienne-Pauline Liquier, née à Marfeille le 10 septembre 1772, décédée à Nonenque le 20 mai 1864, dont un fils:
- A. Emilien Liquier, né à Gênes le 17 février 1796, marié le 5 novembre 1820 à Louise-Mathilde Doxas, née au château de Bosset (Suisse) le 10 novembre 1800, dont :
 - d. Henriette Liquier, née à Marfeille le 4 août 1821, mariée le 5 octobre 1841 à Profper Foulc, né à Nîmes le 6 octobre 1812. Leurs deux enfants font :
 - _1 Emilien, né à Marfeille 1ª octobre 1842.
 - a⁸ Georges, né à Marfeille 30 mars 1848.
 - b. Jules Liquier, né à Marfeille le 24 juillet 1824.
 - c. Marie Liquier, née à Marfeille le 12 juillet 1830, mariée le 14 novembre 1850 à Theodore BAQUÈRE, né à Marfeille le 6 décembre 1823, dont :
 - el Edouard, né 28 septembre «851.
 - ¿3 Mathilde, née 9 décembre 1856.

⁽¹⁾ André Liquier, frère d'Antoine, fut nommé député du tiers aux Etats-Généraux, par l'affemblée des trois ordres de la fénéchauffée de Marfeille, le 2 avril 1789. (L. de la Roque, Catal. des gentilshommes de Provence qui ont pris part aux affemblées de la nobleffe en 1789, p. 26.) Il mourut fubitement à Verfailles, le 13 juin, avant d'avoir pu remplir le mandat qu'il tenait de la confiance & de l'estime de ses concitoyens. Le célèbre philosophe de Bonald, parlant dans un de ses ouvrages d'un concours ouvert en 1777 par l'académie de Marfeille, sur cette question :

De l'influence du commerce sur l'esprit & les mœurs des peuples, « dit que le prix sut remporté « par M. Liquier, négociant de Marfeille, universellement considéré pour ses vertus & ses talents, mort en 1790 à l'Assemblée Constituente, où il avait été nommé député. »

- d. Julie-Henriette-Pauline Liquier, née à Marfeille le 31 octobre 1836, mariée le 31 janvier 1860, à Marfeille, à Arthur-Quirin-Léonce DE CAZENOVE (voy. plus loin), dont une fille :
 - d Emilie-Paule-Hélène, née à Lyon, 16 décembre 1860.

-20%

2. — Pauline-Victoire Liquier, née à Naples en 1769, morte à Milhau le 15 feptembre 1832, épousa en 1788 François d'Albis de Vignoles (1), né à Milhau (Aveyron) en 1770, ancien maire de cette ville, membre du conseil général de l'Aveyron, chevalier de la Légion d'honneur, mort à Milhau le 7 janvier 1832. De ce mariage sont ifsus:

A. - Zoé, qui fuit.

- B. Nestor, qui suivra.
- C. Adrien, né le 30 mai 1792, célibataire.
- D. Jean-Jacques-Hilarion, né le 11 septembre 1796, mort le 5 sévrier 1859, marié en décembre 1829 à Joséphine Bessolute, dont une fille :
 - a. Marie d'Albis, née en 183..., mariée en 1853 à Ernest DE RAYMOND.

⁽¹⁾ Pierre d'Albis, seigneur de Gissac, mort dans la religion résormée le 31 janvier 1619, substitua tous ses biens à son frère Laurent d'Albis, tige des seigneurs de Gissac & de Boussac, dont les descendants existent encore aujourd'hui en Languedoc & en Rouergue. Un troisième srère, Jean d'Albis, habitant de Milhau, comme il appert d'une délibération du 4 août 1612, contenue au troisième registre de l'hôtel de ville de Milhau, sut la souche de la branche protestante de cette samille à laquelle appartenait François d'Albis, époux de Pauline Liquier. Le nom de cette samille s'écrit indisséremment Dalbis & d'Albis; on trouve dans les Catalogues des gentilshommes qui ont pris part aux assemblées de la noblesse en 1789, Anne Dalbis, seigneur de Gissac, & Alexandre de Dalbis de Gissac (Auvergne & Rouergue); d'Albis de Belbèze & d'Albis, baron de Saint-Sulpice (Languedoc-Toulouse). De là viennent les dissérences orthographiques que nous avons conservées d'après l'usage de chacun. — Voy. H. de Barrau, Documents historiques sur les principales familles du Rouergue; Rhodez, 1853-60, 4 vol. in-8, IV, 165; L. de la Roque, Armorial du Languedoc; Paris, 1860, II, 57, & Catalogues cités.

ccxxiv

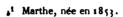
- E. Clémence-Pierrette-Dermonde, née le 13 novembre 1797, mariée en 1828 à Pierre Grand, morte sans enfants en 1831.
- F. Jeanne-Marie-Pauline, née le 26 septembre 1799, morte sans alliance en 1847.
- G. Antoine-Gabriel-Léon, né le 1^{er} novembre 1800, président du tribunal de Milhau, chevalier de la Légion d'honneur, marié le 12 septembre 1833 à Anaïs Jugla, décédée en 1860, laissant une fille:
 - a. Félicie d'Albis, née le 4 décembre 1834, mariée à Adrien DE BOUSQUET DE FLORIAN (1).
 - H. Adrien-Henri-François-Hippolyte, qui suivra.
 - I. Antoine-Clément-Emile, né le 10 décembre 1806, célibataire.

-

- A. Zoé Dalbis, née le 7 août 1789, morte en 1811, a eu de fon mariage avec Louis Fontes, célébré en 1808:
 - a. Pauline Fontes, née en 1809, mariée en septembre 1837, à Charles FLOTARD (2).
- (1) N... Bousquet de Florian figure au procès-verbal manuscrit de l'assemblée des trois ordres de la sénéchaussée de Montpellier, du 16 mars 1789, comme saisant partie de l'ordre de la noblesse. (Archives de la préfecture de l'Hérault.)
- (2) Le capitaine de vaiffeau Flotard fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1855, à la fuite d'un acte de courage & de défintéressement qui fait honneur à son caractère.
- « Le 20 novembre, à onze heures du matin, le capitaine Flotard, commandant le vapeur l'Egyptien, de la compagnie Bazin, Léon Gay & Cie, est accouru près de la côte de l'Alma, au secours du transport ottoman n° 8, chargé de bois de construction pour l'armée alliée, & qui avait été jeté à la côte par un fort coup de vent d'ouest. La mer était grosse & dans la même direction, ce qui mettait en grand péril le bâtiment turc, qui avait déjà perdu son gouvernail. Le capitaine Flotard a pris le transport à la remorque, & l'a sauvé à la sois du nausrage & des attaques d'une bande de cosaques venus sur la plage pour le piller. Ce brave officier a bien mérité, dans cette circonstance, de la cause commune, & on peut dire que son désintéressement égale son hu-

né à Milhau, le 2 février 1808, capitaine de vaisseau, chevalier de la Légion d'honneur, mort en Chine le 14 septembre 1858, dont une fille & un fils :

- a¹ Zoé, née à Milhau en 1838, mariée à Sainte-Affrique, à Jules RACHOUD.
- 2º Paul, né en 1840.
- b. Athénais Fontes, née en 1810, mariée en 1840 à N... BAILLE DE LAMOTHE.
- B. Nestor Dalbis, né le 18 septembre 1790, marié en juillet 1821 à Sophie Grand, née en 1797, décédée à Montpellier en mai 1852. Trois enfants sont issus de ce mariage:
 - a. Adèle Dalbis, née en 1822, mariée en 1843 à Victor DELARBRE, mort au Vigan le 20 octobre 1852, dont elle a eu :
 - Gaston, né en 1846.
 - Marguerite, née en 1848.
 - 3 Joseph, né en 1851.
 - 4 Victor, né posthume en octobre 1852.
 - b. Zoé Dalbis, née en 1823, mariée en 1847 à Napoléon MAZARS DE MAZARIN (1),
 production né à Sainte-Affrique (Aveyron), dont :



- Albert, né en 1854.
- ⁸ Elife-Marguerite, née en 1856.
- c. Alfred Dalbis, né à Montpellier en 1833, marié le 12 janvier 1861, à Juliette *Verdier de Serviers*, née à Montpellier en 1837, dont :

manité, puisqu'il a resusé la prime de 50 o/o sur le sauvetage à laquelle il avait droit. La belle conduite du commandant de l'Egyptien est d'autant plus digne d'éloges qu'il a payé la somme de deux cents francs pour les dommages éprouvés par le vapeur en sauvant ledit transport.» (Extrait d'une lettre datée de Constantinople du 4 décembre, publiée par le Portofoglio Maltese, & reproduite par le Sémaphore du 15, & par le Courrier de Lyon du 18 décembre 1854.)

(1) Maçars de Maçarin, famille originaire du Pont-de-Camarès, en Rouergue, qui paraît fe rattacher par fon auteur direct, Simon Mazars, vivant en 1589, à celle de Hugues de Mazars, feigneur d'Esquieu, dont le descendant, Jean de Mazars, sut maintenu dans sa noblesse le 11 juillet

CCXXVI

- 1 Pauline, née en décembre 1861, à Montpellier.
- 🌯 Gabrielle, née 25 mars 1863.
- H. Adrien-Henri-François-Hippolyte d'Albis, né le 12 mars 1803, ancien officier au régiment suisse de Salis de la garde royale, ancien aide de camp du général d'Hogguer, marié à Lyon, le 22 mars 1836, à Clarice Bostose, née à Lyon le 16 novembre 1814. Leurs enfants sont :
 - a. Henriette d'Albis, née à Lyon le 11 octobre 1839, mariée le 5 octobre 1861, à Edouard Monod (1), membre du grand confeil du pays de Vaud, né à Morges en 1834.
 - b. Pauline d'Albis, née à Lyon le 9 juillet 1845, manée en juillet 1864 à Gustave Aubernonors, né à Lausenne en 1855.
 - c. Fernand d'Albis, né à Jouxtens près de Laufanne, le 6 mai
 1848.



V. - THEOPHILE DE CAZENOVE, né à Amsterdam le 13 octobre

1701. Noble Jehan de Mazars, co-feigneur de Camarès, lieutenant de justice en la justice royale dudit lieu, est ainsi désigné dans une donation que son père, Simon Mazars, lui confentit le au novembre 1604. Jehan de Mazars eut trois fils: 1º Pierre-Balthazard de Mazars, fieur de Ribaute & co-feigneur de Camarès, mané en 1656 à Suzanne de Valette; 2º Jean de Mazars, qui fuit, & 3º Noël de Mazars, feigneur de Lagarde, qui n'eut qu'un fils, mort fans postérité. Jean de Mazars eut pour fils Charles Mazars, fieur de Mazarin, lieutenant aux chevau-légers, ainfi défigné dans fon contrat de mariage du 7 mars 1696, retenu par Julien, notaire à Vabre, diocète de Caîtres. Son fils, Jean Mazars, fieur de Mazarin, transigea, le 1™ décembre 1732, avec son coulin Mazars de Camarès, petit-fils de Pierre-Balthazard, qui, réfugié à Laufanne pour caufe de religion, y tella en 1781. Ses delcendants lurent officiers au lervice de Pruffe & de Piémont. Jean Mazars de Mazarin eut deux fils : Jean, qui continua la descendance, & Jacques, dont la postérité existe encore au Pont-de-Camarès. Jean Mazars de Mazarin eut pour fils Jean & Auguste. L'ainé sut le père de MM. Maurice, Eugène, Adolphe & Théodore Mazars de Mazarin, dont l'état civil portant le feul nom de Mazarin, fut rectifié par jugement du tribunal de Sainte-Affrique, du 7 mai 1859, sinfi que celui de leurs coufins germains, MM. Auguste & Napoléon Mazars de Mazarin. - Ades & titres cités, communiqués par M. Edouard de Mazarin, juge suppléant à Nîmes.

(1) Voir, fur la famille Monod, la Généalogie de Coninck, p. coij.

1740, mort à Paris le 6 mars 1811, épousa à Haarlem, les 16 & 18 octobre 1763, Marguerite-Hélène Van Jever, sœur de la baronne de Freisheim (Voy. Généalogie de Freisheim), née à Amsterdam le 28 janvier 1748, morte à Genève en 1833. Ils eurent trois enfants, deux fils qui suivent & une fille, Marie-Cécile, morte sans alliance en Suisse.

- I. Charles-Théophile de Cazenove, né à Amsterdam le 20 novembre 1765, mort à Genève le 18 septembre 1811, marié en 1792 à Londres, à Julie-Catherine Roguin, née à Yverdon le 1er janvier 1776, morte en 1823, dont font iffus:
- A. Henri-Théophile-Volkert de Cazenove, né à Londres le 12 août 1793, mort à Nice à l'âge de vingt-un ans.
 - B. Hélène-Quirina-Mary de Cazenove, née à Londres le 24 novembre 1794, mariée le 27 mai 1813 à Auguste Saladin (1), baron de Lubières, né à Genève en 1786, mort le 7 janvier 1857, dont:
 - a. Marie-Charlotte Saladin, née le 7 mars 1816, mariée le 8 avril 1840, à fon coufin Carl SALADIN, né le 27 décembre 1813, dont trois filles :
 - a1 Ernestine-Ariane, née 21 février 1841, mariée en avril 1863, à Antoine BOREL, de Neuschâtel.
 - ² Aloyse-Marie, née 17 septembre 1843, mariée 7 novembre 1863 à Alfred BOREL, frère du précédent.
 - a Valentine, née 16 juillet 1845.
 - b. Julia-Augusta Saladin, née le 1" mars 1819, mariée le 12 février 1845 à Arthur DE

⁽¹⁾ M. Saladin de Lubières portait les armes ci-deffus, qui sont celles de sa famille, originaire de Villesranche en Lyonnais & établie à Genève depuis le xvi* siècle, parties de gueules au cers ailé & élancé d'or, par concession spéciale des nom, titre & armes de son aseul maternel, François de Lange de Lubières, gouverneur de Neuschâtel, mort en 1720. — Voy. Galisse, Not. généalog. sur les princip. familles genevoises, art. Saladin; & France protessante, articles Lange & Saladin.

```
LESSERT (1), né à Nantes le 17 mars 1811. Leurs enfants font :

4<sup>1619</sup> Henri & Gafton, jumeaux, nés 29 janvier 1846,

4 Fernand, né 18 octobre 1847,

4 Albert, né 31 août 1850,

4 Thérèfe, née 2 mars 1855.
```

- C. François-Charles de Cazenove, né à Londres le 17 mars 1796, mort à Florence en 1822. On a de lui: Ode on the death of her Royal Highness the princess Charlotte Augusta of Wales and of Saxe-Gobourg. London, Sherwood, Neely, and Jones, 1818.
 - D. Julie-Henriette de Cazenove, née à Londres le 28 janvier 1801, mariée en mars 1818 à Charles-René, comte Pictet de Rochemont (2), né à Genève en 1798, commandeur de l'ordre des SS. Maurice & Lazare, chambellan de S. M. le roi de Bavière, décédé à Genève en 1856, dont trois enfants:
 - a. Théophile-Adoiphe, comte Pictet de Rochemont, né en avril 1822, colonel d'état-major au fervice de Piémont, démiffionnaire en 1862.

⁽¹⁾ La famille Deleffert, établie à Lyon au xVIII* fiècle, est originaire de Cossonay & d'Aubonne en Suisse, mais peut-être les persécutions qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes l'avaient-elle obligée d'y chercher un asile. Etienne Delessert, né à Lyon en 1735, après avoir dirigé quelque temps la maison de banque que son père Benjamin avait sondée dans cette ville, vint s'établir à Paris en 1777, & son insatigable activité donna naissance à divers établissements financiers à industriels, en même temps qu'il s'occupait d'agriculture & de beaux-arts. Il eut trois fils de Marie-Madeleine Boy de Latour, de Neuschâtel: Benjamin, né en 1773, sondateur de la Caisse d'épargne, membre de l'Institut, célèbre philanthrope, mort en 1847; François, né en 1780, député de la Seine en 1831 à 34, membre de l'Institut, président de la Caisse d'épargne; Gabriel, né en 1786, mort en 1858, préset de l'Aube, puis préset de police à Paris en 1836, grand-officier de la Légion d'honneur. Jean-Jacques Delessert, frère d'Étienne, marié à Paris a Anne-Suzanne Massé, a eu poursils: Armand, né en 1779, & Paul, né en 1781. (Voy. Généalogie de Maucler, p. clxxxv.) Armand Delessert a eu, de miss Archer, un sils, Arthur, & trois filles, Mess de Watteville, A. Revilliod & de Muralt, — Voy. Bouillet. Diss. d'hiss. & de géog., 1859, Suppl.; & Vapereau, Diss. des Contemporains, articles Delessert.)

⁽²⁾ Voy. De Milleville, Armorial historique de la noblesse de France, p. 189, Galisse, Notices généalogiques sur les principales familles generoises, Leu, Schweitzerische Lexikon, articles Pictet.

- b. Julie-Henriette Pictet de Rochemont, née en 1831.
- C. Auguste-René Pictet de Rochemont, ancien officier suisse au fervice de Naples, aujourd'hui officier sédéral, né le 13 octobre 1834.
- E. Emma de Cazenove, née en 1804, mariée en 1824 à Adolphe PICTET frère du précédent, né à Genève en 1803, ancien officier supérieur d'artillerie, auteur de plusieurs ouvrages de linguistique, entre autres des Origines Indo-Européennes (1), couronné par l'Institut de France, prix Volney, 2 vol. grand in-8°, dont quatre enfants:
 - a. Emma Pictet, née en 1825.
 - b. Adolphe Picet, ingénieur civil, officier fédéral, né en décembre 1831, marié le 24 septembre 1857 à Sophie de Fernex, née à Turin le 14 juillet 1836, dont :
 - 1 Charles, né à Genève 24 septembre 1858.
 - ² Marguerite, née 14 octobre 1859.
 - 3 Raoul, né 3 avril 1861.
- c. & d. Léonie & Alice Picet, nées jumelles en 1841; Léonie, mariée le 23 octobre 1860 à David Perrot, né à Genève, en 1831, dont une fille :
 - e¹ Blanche, née 16 mars 1862.

Alice, mariée le 19 janvier 1863 à Henri PEYROT, frère du précédent.

⁽¹⁾ a La philologie comparée est une science toute moderne... Elle a donné déjà d'étonnants résultats... C'est un savant Genevois qui peut, à bon droit, être considéré comme le créateur de cette science, en ce qu'il a imaginé d'appliquer à la recherche des langues anciennes les méthodes de la paléontologie, & l'a fait avec un rare bonheur. M. Adolphe Pictet, en recueillant dans toutes les langues européennes, sauf le basque, les radicaux qui leur sont communs, & les comparant au zend & au sanscrit, a pu rétablir en quelque sorte le languege perdu du peuple primitif dont nous descendons, language qui est la souche des langues sacrées de l'Inde, de la Perse & de nos langues européennes. Ce groupe primitif, ce sont les Aryas, les purs, comme ils s'appelaient eux-mêmes, les ensants de Japhet, comme les appelle la Bible. » (P. Cazalis de Fondouce, Origine & Ancienneté de l'homme.— Consérences tenues à Nîmes en 1864, publiées dans la Revue chrétienne du 15 octobre 1864, p. 637. — Voy. Vapereau, Dist. des Contemporains, art. Adolphe Pictet.)

F. — Sophie-Mathilde de Cazenove, née à Laufanne en 1806, mariée, par contrat du 8 novembre 1823, à fon coulin Victor de Cazenove. (Voir plus bas.)

-0

- 2. Quirin-Henri de Cazenove, né à Amsterdam le 21 janvier 1768, cadet-gentilhomme en 1781, lieutenant-colonel de Mestre de camp général dragons le 22 juin 1792, chevalier de Saint-Louis le 26 mai 1814, adjoint au maire de Lyon à administrateur des hospices civils, mort à Lyon le 29 mars 1856, avait épousé dans cette ville, le 14 novembre 1792, Elise-Pierrette De Villas, née à Lyon le 27 septembre 1776, décédée à Saint-Didier-au-Mont-d'Or (Rhône), le 21 juillet 1856. Ils ont eu pour enfants.
- A. Arthur-Paul-Théophile de Cazenove, né à Laufanne (1) le 28 avril 1795, mort à Lyon le 25 novembre 1841; d'abord garde du corps de S. M. Louis XVIII (compagnie de Gramont, 15 juin 1814), puis officier dans les chaffeurs de la garde royale, fut plus tard adjoint au maire de Lyon, membre du Conseil général du Rhône (1831), & chevalier de la Légion d'honneur. Il avait épousé en premières noces, le 25 novembre 1824, à Lyon, Elfride Brölemann, qui mourut peu après avoir donné le jour à une fille:
 - a. Quirina-Pauline-Hélène de Cazenove, née le 7 octobre 1826, mariée le 18 feptembre 1843, à fon coufin Etienne-Léopold BRÖLEMANN, né à Lyon en 1810, mort à Paris fans postérité, le 13 mars 1862 (2).

Le 8 septembre 1832, Arthur de Cazenove épousa en secondes noces Julie-Françoise-Clémentine De Villas, née à Lyon le 13 octobre 1810 (remariée en

⁽¹⁾ Par jugement du tribunal civil de Lyon, en date du 20 janvier 1815, Arthur-Paul-Théophile de Cazenove, & fon frère, Quirin-Victor de Cazenove, nés à Laufanne en 1795 & 1798, font déclarés être nés à Lyon, aux dates fus-indiquées, & inferits comme tels fur les registres de l'état civil de la ville de Lyon des années 1795 & 1798.

⁽a) Originaire de Soeft en Weftphalie, où fes auteurs ont occupé diverfes charges municipales

1853 à Jean-Alphonse Gilardin, premier président de la Cour impériale de Lyon, commandeur de la Légion d'honneur), fille d'Elizée De Villas, membre de l'Académie de Lyon, président laïque du Consistoire de l'Eglise résormée de cette ville & d'Elisabeth d'Arnal (voy. Généalogie de Maucler, p. clxxxvj), dont un fils:

- b. Quirin-Jules-Raoul de Cazenove, né à Lyon le 14 décembre 1833, licencié ès-sciences, marié au château de Calviac (Gard), le 14 juin 1859, à Henriette-Antoinette-Lucie-Jeunne Dumas de Marveille, née à Montpellier le 13 février 1839, dont :
 - 1 Quirin-Maurice-Arthur, né à Lyon 10 juin 1861.
- B. Quirin-Victor de Cazenove, né à Laufanne le 25 octobre 1798, membre & fecrétaire de la commission de surveillance des prisons de Lyon depuis 1833, a épousé sa cousine germaine Sophie-Mathilde de Cazenove, le 14 novembre 1823, à Genève, dont un fils:
 - a. Arthur-Quirin-Léonce de Cazenove, né le 20 août 1824, aux Paquis près Genève (déclaré être né à Lyon & inscrit à cette date sur les registres de l'état civil, par jugement du 2 février 1828), docteur en droit, marié à Marseille le 31 janvier 1860, à Julie-Pauline Liquier (Voir ci-dessus), dont une fille:
 - Emilie-Paule-Hélène, née à Lyon 16 décembre 1860.

& judiciaires, la famille Brôlemann, qui a peut-être une origine commune avec une famille patricienne du même nom, dont le premier auteur était Johannes Broelman, premier conful de Cologne en 1488, est venue s'établir à Lyon, vers le milieu du xviii* siècle, en la personne de Johann-Diederich-Thomas Brôlemann, fils de Joh. Wilhelm Brôlemann, trésorier-receveur de la ville de Soest, lequel y était né en 1695 & y est mort en 1783. Joh. Diederich (Thierry)-Thomas Brôlemann, né à Soest en 1738, décédé à Lyon en 1800, sonda dans cette dernière ville un important établissement commercial qui subsisse encore. Il avait épousé en 1772, à Lyon, Marie-Georgette Belz, d'une samille originaire de Bischoffzell (Thurgovie), & en eut trois fils, savoir : Henri-Auguste Brôlemann, marié à Lyon à Pauline De Villas, dont il a eu deux ensants : Emile-Thierry, aujourd'hui président du Conseil municipal de Lyon, officier de la Légion d'honneur, & Elfride, qui épousa Arthur de Cazenove, son cousin; Paul-Félix Brôlemann, marié à Christine Noell, de Giessen (Hesse), dont deux fils, Wilfrid & George-Auguste, mariés & établis à Paris, & Guillaume-Frédéric Brôlemann, marié à Elisabeth Boissère, dont Léopold, qui épousa Hélène de Cazenove, & Léonie, mariée à Auguste Roman.

ccxxxij

- C. Antonie de Cazenove, morte jeune en 1816.
- D. Marie-Virginie de Cazenove, née à Lyon le 9 février 1801, morte fans postérité en 1821, après un an de mariage avec Jean Marion, baron de Beaulieu, né à Nantes en 1782, chevalier de Saint-Louis, commandeur de la Légion d'honneur, alors colonel, depuis général du génie, remarié en juillet 1835, à Malcy Law de Lauriston, nièce du maréchal de Lauriston, & décédé au Pallet près Nantes, le 18 octobre 1864.



- VII. MARC-ANTOINE DE CAZENOVE D'ARLENS, né à Amsterdam le 11 décembre 1749, mort à Lausanne le 2 décembre 1822, entra fort jeune au service de France. Capitaine, puis colonel des hussards d'Esterhazy, chevalier du Mérite militaire par brevet du 22 octobre 1820, il épousa à Lausanne, le 8 décembre 1785, Constance-Louise de Constant-Rebecque, fille de David-Louis, baron de Constant, seigneur d'Hermenches, maréchal de camp au service de France (voy. la note p. ccxxxiv), née à Lausanne en novembre 1755, morte dans cette ville le 12 mars 1825, dont sont issue:
 - 1. Laure-Adélaide de Cazenove, née à Lausanne le 8 février 1788, mariée le 14 novembre 1809 à Charles-Laurent-Alexandre-Garcin DE COTTENS, né à Neufchâtel le 1^{er} avril 1774, mort en novembre 1841, dont trois filles :
 - A. Antonie de Cottens, née en août 1810.
 - B. Sophie de Cottens, née en juillet 1811, mariée en juillet 1850 à Edmond DE FREUDENREICH, né à Vuillerens (Vaud), en 1807, dont une fille :
 - Aloyfe de Freudenresch, née le 14 mai 1851, à Monnaz, près Morges.

C. — Camille de Cottens, née en décembre 1814, mariée en mai 1858 à Guillaume Rendorp, d'une famille patricienne des Pays-Bas, né en 1809 au château de Marquette (Nord-Hollande), mort à Montpellier le 30 avril 1859, fans postérité.

-

2. — Henri-Valentin de Cazenove d'Arlens, né le 2 octobre 1789, chevalier du Lion de Wurtemberg & de la Lé-

gion d'honneur, entra comme officier au service de Wurtemberg en 1810. Après avoir fait la campagne de Russie, il donna sa démission, & entra, en 1814, dans les mousquetaires gris de la maison du roi. Licencié quelque temps après, il servit encore quelques années dans un régiment hollandais au service de France, quitta définitivement le service, & resta célibataire.



IX. CECILE-CAROLINE CAZENOVE, née le 10 mai 1753, morte le 10 octobre 1830, épousa à Lausanne, en 1781, Ferdinand Rosset (1),

⁽¹⁾ Ancienne famille noble du pays de Vaud, originaire du Chablais, — une autre tradition la fait descendre de réfugiés français, - de laquelle était Jean Roffet, vivant en 1492, & son fils Guy ou Guido, fyndic de Laufanne en 1528. Ce dernier fut l'un des douze notables envoyés à Berne en 1536, pour réclamer du gouvernement bernois le rang de ville libre pour Laufanne. Son fils Jean devint, en 1588, bourgmestre de Lausanne, sut trésorier général & épousa Louise, fille de noble Antoine de Roches, membre du conseil des Deux-Cents à Genève, en 1567, en premières noces, & en secondes, Lydie de Pelissari. (Voy. Galiffe, Not. généalog., 111, 182 & 366.) Benjamin Roffet, fils de Jean, fieur de Preilly & de Wuflens-la-Ville, banderet de Laufanne en 1656 (Galiffe, III, 196), fut austi bourgmestre de cette ville de 1617 à 1629. Jean-Philippe, son fils, feigneur de Wuflens-la-Ville, Echaudens & Rochefort, laiffa pour héritier Jean-Louis Roffet, sieur d'Echaudens, qui épousa Jeanne Polier de Bottens (France Protestante, art. Polier), née en 1663, morte en 1725. Louis Roffet mourut trente ans après sa semme. Ses frères ou ses cousins, Marc-Benjamin Roffet de Rochefort & David Roffet de Vernant, étaient, l'un, premier pasteur de l'églife de Laufanne en 1736 (il mourut en 1754, doyen de la claffe de Laufanne), & l'autre, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, commandait encore un régiment de la milice vaudoife. Jean-Louis-Ferdinand Roffet, fieur d'Echaudens & de Rochefort, fils de Jean-Louis Roffet & de Jeanne Polier, fut le père de Ferdinand Roffet, époux de Cécile Cazenove. De cette même famille était Pierre-Antoine-Louis Roffet, feigneur de Vernant, chancelier de Laufanne en 1760. (Voy. Leu,

né à Lausanne le 4 août 1757, mort à Philadelphie en 1795. Sept enfants sont issus de ce mariage :

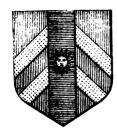
1. — Marie-Antoinette-Sophie Rofflet, née à Laufanne le 2 mars 1782, morte le 9 avril 1825, mariée le 3 avril 1802 à Céfar de Constant (1), né à Laufanne le 26 octobre 1777, remarié à Jeanne-Albertine Barbey, en 1831, dont un fils, Henri-Albert, & trois filles. De son mariage avec Sophie Rofflet est iffue une fille unique:

 A. — Cécile de Conftant, née le 2 décembre 1802, morte le 18 février 1833, époufa, en octobre 1821, Ferdinand

Schweirgerische Lexikon, 1760, art. Roffet.) Cette famille ne doit pas être confondue avec d'autres · familles françaises du même nom, originaires du Quercy & du Languedoc (feigneurs de la Vernède & de Gourgas) & du Dauphiné (feigneurs de la Martellière), dont les armes font différentes. L'écusson ci-dessus est écartelé au 2 & 3 des armes de la famille de Batzi.

(r) Augustin de Constant, seigneur de Rebecque en Artois, gentilhomme de l'empereur Charles-Quint, est l'auteur de cette samille dont plusieurs membres se sont distingués dans les armes à dans les lettres. Elevé à Saumur dans la religion réformée, Augustin de Constant entra au service de Jeanne d'Albret & sut s'établir à Genève en 1971, peu après son manage avec Elisabeth de Pellissari. Mais son ettachement pour le prince de Navarre l'attira bientôt sous ses drapeaux. Percé de vingt-deux blessures au siège de Villessranche, Constant ne se contenta pas de verser son sang pour son roi; à la bataille de Coutras il lui sauva la vie dans la mélée, & par son active & habile participation aux afsemblées politiques des réformés, il lui rendit de grands services qui furent peu récompensés.

Constant ne laissa qu'un fils, nommé David, né en 1587, dont les descendants occupèrent plusieurs charges honorables & publiques dans la ville de Lausanne. Philibert Constant de Rebecque, fils de David, marié à Judith Girard des Bergeries, eut entré autres ensants, David & Gabriel. Du premier est issu samuel, connu sous le nom de baron de Constant, que, lieutenant-général en Hollande, se distingua dans les armes. De Rose de Saussure, qu'il avant épousée en 1722, le baron de Constant eut quatre fils, dont l'ainé, David-Louis Constant, baron de Constant-Rebecque-Hermenches, eut une brillante carrière militaire, & sut l'ami de Voltaire & du prince de Ligne Il était adjudant-général dans l'armée des alliés, quand il sut blessé à Fontenoy. Colonel su service de Hollande, il passa avec le même grade au service de France, en 1764. Successivement promu au grade de brigadier des armées du roi & de maréchal de camp, il mourut en 1785, à Paris, après avoir seit ses preuves de cour pour monter dans les carosses du roi. Des



GRAND (1), capitaine aux gardes Suiffes au fervice de France, remarié à Marie de Charrière de Sévery, dont une fille morte jeune, & en troisièmes noces à Adèle de Carro; deux enfants sont ifsus de son union avec Cécile de Constant:

a. Paul-Ferdinand Grand, né le 1" feptembre 1822, lieutenantcolonel fédéral, célibataire.

a. Sophie-Marie-Victoire Grand, née en 1825, mariée en 1843 à Guillaume-Louis-

deux enfants qu'il eut de fa première femme, Louise de Seigneux, sa fille, Constance-Louise, épousa en 1785 Marc-Antoine de Cazenove d'Arlens, lieutenant-colonel des hustards d'Esterhazy au fervice de France (voy. ci-deffus), & fon fils aîné, Guillaume-Anne, connu fous le nom de baron de Constant-Villars, filleul du prince d'Orange & de la princesse Anne d'Angleterre, reçut au berceau le brevet d'enfeigne aux gardes fuiffes. Colonel à vingt-fix ans, Conftant-Villars se diftingua dans les campagnes de 1793 & 1794, emporta Lincelles, couvrit les retraites de Menin & de Fleurus, fe fignala aux fiéges de Maubeuge & de Landrecies. Lieutenant-général en 1803, commandant-général des places fortes de l'Est, gouverneur de Maëstricht en 1815, Guillaume de Constant s'acquit une brillante réputation. — Juste-Arnold, troisième fils de Samuel de Constant, colonel du régiment de May, eut d'Henriette de Chandieu-Villars, Henri-Benjamin de Constant, si célèbre au commencement de ce siècle comme tribun, publiciste, philosophe & romancier, auguel la France Proteflante, confacre une notice complète & intéressante. — De Marc-Samuel-François, quatrième fils de Samuel, littérateur & moraliste de mérite, & de N... de Gallatin, fa seconde semme, est issu Victor de Constant, désenseur des Tuileries au 10 août, plus tard aide de camp de fon coufin Conftant-Villars, créé en 1805 gouverneur du prince héréditaire d'Orange. Général-major en 1814, il rempliffait à Waterloo les fonctions de quartier-maître général, & parvint depuis aux grades les plus élevés de l'armée hollandaise.

De Gabriel Constant de Rebecque, second fils de Philibert, est né en 1696, Augustin Constant, dont le fils Samuel-Henri, officier au service d'Hollande, épousa en 1774, Henriette de Saussure. De ce mariage est issu César de Constant-Rebecque, qui a donné lieu à cette note, puisée tant dans la France protessante que dans une courtoise communication que M. Victor de Constant-Rebecque a bien voulu nous faire de l'arbre généalogique de sa famille.

(1) La famille Grand, établie dans le canton de Vaud depuis plusieurs générations, est divisée en trois branches, issue de trois frères: Paul Grand de Valency, père de Ferdinand & d'Eric Grand, Daniel Grand d'Hauteville (baron, 1819), dont la fille unique épousa son cousin germain Eric, & sut la mère de Gonsalve Grand d'Hauteville (voy. Généalogie de Maucler, p. cxc11), & de Léonce Grand d'Hauteville, marié à Maria de Cerjat, sœur asnée d'Auguste de Cerjat (voy. Généalogie Dufour, p. cxc11), Henri Grand d'Esnon (baron, 23 déc. 1816), marié à N... de Witt, dont deux fils, Henri & William, mariés à deux demoiselles Boileau de Castelnau, de Nîmes, habitant l'un (décédé en 1862) Montpellier & le château de Jacou (Gard), l'autre Nîmes & la terre d'Esnon, près Brinon (Yonne).

Jean-Signmond DE CHARRIBRE DE SEVERY (1), ne a Laufanne le 14 avril 1813, dont quatre enfants

- Anne-Louise, née 10 août 1844.
- 3 William-Philippe-Louis, né 7 août 1846.
- 3 Ferdinand-Aloys, né 30 mars 1849.
- 4 Marie-Sophie-Catherine, née 31 mai 1852.

-

- 2. Antoinette Roffet, née le 28 août 1783, décédée en novembre 1856, mariée en novembre 1806 à Louis d'Albenas de Sullens (2), né à Laufanne en 177..., dont deux enfants :
 - A. -- Laure d'Albenas, née en juin 1814.
 - B. Auguste d'Albenas, né le 25 janvier 1818, marié le 14 février 1843 à Marie Jomini, nièce de l'illustre général de ce nom. Sont issus de ce mariage:

⁽¹⁾ L'élégant & ingémeux auteur de Califie & des Lettres ecrites de Laujanne, Madame de Charrière, née de Tuyll van Serooskerken, avait époufé (1771) un gentilhomme de la même famille, établie à Coffonay (Vaud) depuis la fin du xv* fiècle, mais de la branche éteinte des feigneurs de Penthaz. La famille de Charrière, dont plufieurs membres se sont distingués par leurs services civils & militaires en Allemagne, en France & en Piémont, est encore représentée en Suisse par les branches de Severy, de Croze & de Senarciens.

⁽²⁾ Originaire du diocèle de Nîmes en France, la famille d'Albenas est connue par filiation suivie depuis Raymond d'Albenas, prosesseur ès-loix, servant dans les chevau-légers de Gascogne en 1350, contre les Anglais. Emile d'Albenas, marié en 1387 à Anne de Gondrin, sut père de Jean-Paul d'Albenas, premier consul de Nîmes en 1462, docteur ès-loix, lieutenant du sénéchal. Claude, son fils, consul de Nîmes, reçut chez lui le roi de Portugal Alphonse V, le 3 septembre 1475. Louis, srère de Claude, eut plusieurs ensants de son mariage avec Marguerite de Bordes : 1° Jean, qui sut l'auteur des seigneurs de Gajan, de Pruneyron & des barons de Loupian, branche maintenue dans sa noblesse par M. de Bezons le 5 décembre 1668, dont les descendants existent encore à Toulouse & à Montpellier; 2° Jacques, premier consul de Nîmes en 1520, sut le père de Jean-Poldo d'Albenas, conseiller du roi au siège présidual de Beaucaire & de Nîmes, auteur du célèbre Discours historial de l'antiquites de Nismes, 1560, & député de la noblesse aux Etats généraux de 1560, qui se tinrent à Orléans. De l'érudit Poldo d'Albenas ou plutôt de l'un de ses srères, est issue la branche cadette de cette samille, dont les auteurs ayant embrassé la religion résormée, abandonnèrent Nîmes en 1753 & vinrent se suteurs ayant embrassé la religion résormée, abandonnèrent Nîmes en 1753 & vinrent se fixer à Lausanne. (Voy. L. de la Roque, Armorial du Languedoc, I, 9. — Dissionnaire de Moréri, 1, 1000. — Haag, France Protestante, art. Albenes.)

- a. Jeanne d'Albenas, née le 13 juin 1846.
- b. Albert d'Albenas, né le 8 mars 1848.

200

3. — Frédéric-Nicolas-Théophile Roffet, né le 3 janvier 1785, mort au Sénégal en juillet 1806.

- Aller

4. — Henri-Richard-Quirin Rosset, né le 29 novembre 1787, célibataire.

- 5. Auguste-Théophile-Antoine Rosset, né le 26 août 1789, mort à Bellerive près Rolle (Suisse), le 23 avril 1859, épousa, le 1er avril 1818, Anna Archer, dont il a eu:
 - A. Jeanne-Augusta Rosset, née le 3 décembre 1820, mariée en mars 1839 à Jules Gaspard Emmanuel, comte de Villelume de Sombre De Villelume de Sombre De Villelume de Sombre 1801, dont cinq enfants :
 - a. Charles de Sombreuil, né en 1843, mort en bas âge.
 - b. Marie de Sombreuil, née en mars 1847.
 - c. Jeanne de Sombreuil, née en octobre 1849.

Dans le Catalogue des certificats de noblesse delivrés par Chérin pour le fervice militaire, publié en 1864, par MM. L. de la Roque & Ed. de Barthélemy, on trouve la mention suivante : N... d'Albenas de Sullens (Lausanne-Suisse). [Certificat] délivré le 21 mars 1789. — Ces certificats ne pouvaient s'obtenir qu'en faisant la preuve auprès du généalogiste des ordres du roi de quatre degrés de noblesse paternelle, y compris le produisant.

(1) Jean de Villelume, l'un des fils de Guillaume, seigneur de Barmontet, époux de Jeanne Bayol en 1588, est l'auteur de l'une des principales branches (celle des seigneurs du Batiment, de Morcheval & de Corrigé), de la noble & ancienne maison de Villelume en Limousin. Son descendant direct au quatrième degré, Louis-François de Villelume, chevalier, seigneur de Chamborant, de Morcheval & de Corrigé, eut de Louise de Bigu de Chéry, qu'il avait épousée en 1745, deux sils, savoir : Louis, comte de Villelume, maire de Limoges en 1814, père de Guy-André & de Charles-Louis, qui ont pris alliance dans les samilles de Balathier & d'Harambure, & Charles-Louis,

ccxxxviij

- d. Henri de Sombreuil, filleul du comte de Chambord, né en juin 1852.
- e. Charles de Sombreuil, né en août 1861.

2000

6. — Emile-Ernest Rosset, né le 26 sévrier 1791, mort en novembre 1850, non marié.

200

7. — Lucile Rosset, morte en bas âge.

officier au régiment de Condé, émigré en 1793. Rentre en France, ce dernier épousa, vers 1798, Maurille [fic] Vireau de Sombreuil, sa cousine, fille de l'ancien gouverneur des Invalides, célèbre par son dévouement filial (3 septembre 1792). Maréchal de camp, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, gouverneur de la succursale des Invalides à Avignon, M. de Villelume mourut en 1837, aux environs de Versailles; sa semme était morte à Avignon en mai 1823. Par lettre datée de Mittau le 14 novembre 1800, & plus tard confirmée en forme de patentes, Louis XVIII autorisa leurs descendants à joindre à leur nom celui de Sombreuil. Leur fils, Jules-Gaspard-Emmanuel, né en 1801, dont les descendants figurent ci-dessus, était capitaine de hussards en 1830: il donna sa démission lors des événements de juillet. (Voy. Bouillet, Nobiliaire d'Auvergne, VII, p. 156; N. Tardieu, Hist. généalogique de la maison de Bosredon en Auvergne, 1 vol. in-sol., Clermont, F. Thibaud, 1864, p. 397 à 406, & Raabe & autres, Biographie des Contemporains.) Victor Hugo a chanté en beaux vers (Odes, édit. de 1827, t. 2, Ode X) la mort de M¹⁰⁰ de Sombreuil (la comtesse de Villelume).





PROPRIORIES CONTROL DE CONTROL DE

GENEGLOGIES

DES FAMILLES DESCENDUES DE PAUL DE RAPIN-THOYRAS

FAMILLE DE FREISHEIM

ARIE-AIMEE DE RAPIN, née à Wésel le 25 août
1716, baptisée le 4 septembre suivant à l'église fran[çaise (1) où elle sut tenue sur les sonts baptismaux
par César d'Autard & Madame Benelle, d'Amsterdam,
personnes notables du Resuge, sut mariée à La Haye
le 10 juin 1737 à JOHANN-FRIEDRICH, baron de Freisheim, appar-

⁽¹⁾ L'églife française de Wésel, que l'on voit encore aujourd'hui dans une petite rue voisine de la place de l'Hôtel-de-Ville, était une ancienne chapelle Wallonne. Convertie depuis plusieurs années en une fabrique de tapis, cet humble fanctuaire, où furent baptisés Marie-Aunée de Rapin & ses frères & sœurs, où les derniers devoirs furent rendus à leur père, conserve encore quelques vestiges de sa destination première. La tribune de l'orgue est encore visible; sur sa plinthe ensumée on lit, non sans quelque peine, ce verset des faintes Ecritures: QVE VOTRE COEVA

tenant à une ancienne famille des Pays-Bas, né le 6 août 1683, mort à La Haye le 27 mai 1747, dont elle eut un fils qui suivra.

Le baron de Freisheim avait épousé en premières noces, à Leyde, le 11 décembre 1712, Alida-Johanna, baronne Van Leyden, dont il eut un fils, Johann-Théodor, baron de Freisheim (1713-1752), qui épousa Aletta-Maria de Waal; une fille née de cette union en 1740, mariée en 1760 à Jacques-Gérard de Milly, auquel elle a donné deux fils, mourut à l'âge de vingt-quatre ans. Veuf de la baronne Van Leyden, Johann-Friedrich de Freisheim épousa en secondes noces, en 1722, Arnouldina Van Beaumont. Anna-Cornelia de Freisheim, leur fille, mariée en avril 1747 à Rôelman-Ferdinand, comte de Bylandt-Holt, lui a donné plusieurs enfants dont la postérité représente actuellement, avec la samille de Milly, la maison de Freisheim éteinte dans toutes ses lignes (1).

I. — Johann-Friedrich-Gottfried, baron de Freisheim, né le 23 novembre 1738, fils de Marie-Aimée de Rapin-Thoyras, troisième femme de son père, page de S. A. R. le prince d'Orange, en 1750, lieutenant d'infanterie en 1753, conseiller de ville, puis échevin de Haarlem en 1769, Meester-Knoop (inspecteur général) des domaines de Brederode en 1772, mort à Haarlem le 2 mars 1776, avait épousé à Amsterdam, le 8 juin 1760, Emerentia-Helena Van Jever, née le 29 octobre 1742, morte à Lausanne en octobre 1800, fille de Wolkert Van Jever, conseiller de ville d'Amsterdam, & de Quirina-Catherina Van Sypesteyn, nièce de Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande. (Voy. Généalogie de Cazenove, p. ccxxvij.)

Emerentia-Helena Van Jever donna au baron de Freisheim trois en-

S'ELEVE DEVOTEMENT EN HAVT QVAND VOTRE VOIX CHANTE AVEC lole. En bas, creusée dans le mur qui séparait le vaisseau de la facristie, on montre encore une armoire sermée d'une épaisse porte de chêne, aux moulures saillantes, c'était là qu'on rensermait les saints Livres, les buires & la nappe du Repas pascal.

⁽¹⁾ Nous devons la plupart des éléments de cette notice généalogique fur la famille de Freifheim (Van Freisheim) à l'obligeance & à l'érudition de M. J. Van Sypefteyn, chambellan de S. M. le roi des Pays-Bas, à La Haye.

fants qui suivent, & sut remariée en secondes noces à Haarlem, le 20 décembre 1776, à N...Ocker Van Schuylenburch, secrétaire de la ville de Haarlem, né à Amsterdam le 6 septembre 1735, mort à La Haye en octobre 1800, sans postérité.

I. — Johann-Friedrich-Théodor, baron de Freisheim, né le 25 mars 1762, mourut célibataire le 14 octobre 1780.

2000

2. — Quirina-Catherina de Freisheim, née à Haarlem le 29 novembre 1764, fut mariée deux fois & ne laissa point de postérité. Mariée à Leyde, le 27 juillet 1783, à Jean-Paul Hoeufft Van Buttingen, né le 9 juillet 1759, maître ès-droits, mort à Leyde le 27 décembre 1800, Catherina de Freisheim se remaria le 8 octobre 1804, à Leyde, avec



Jan-Herman de Lange, député aux Etats de Hollande, né à Gouda le 24 janvier 1759, mort à La Haye le 11 février 1818. Il avait eu quatre enfants d'une première union avec Petronella-Cornelia Van Sypesteyn, & n'eut point de postérité de Catherina de Freisheim.

2000

3. — Marguerite-Hélène-Ferdinande de Freisheim, née à Haarlem le 28 septembre 1766, morte à La Haye le 7 juillet 1810, sut mariée à Haarlem le 3 juillet



1785, à Cornélis-Constantin VAN VALKENBURG, né à Haarlem le 6 février 1764, mort dans cette ville, dont il était échevin, le 26 janvier 1847, après s'être remarié à Charlotta-Jacoba, baronne Van Heeckeren Van de Wierse, dont il eut une nombreuse postérité. Le seul ensant que lui donna M^{11e} de Freisheim

A. — Wilhem-Matheus Van Valkenburg, mourut l'année de fa naiffance, en 1786.



	•	•	
•			
	,		

SOURCES ET PREUVES

DE

L'ARMORIAL DES SEPT GÉNÉALOGIES QUI PRÉCÈDENT

REMORIAL GENERAL contenant la description des armoiries des familles nobles & patriciennes de l'Europe, précédé d'un Dictionnaire des termes du Blason, par JB. Rietstap, membre de l'Institut royal d'archéologie d'Amsterdam, &c. Gouda, GB. van Goor, 1861, un gros vol. gr. in-8°, de 1071 p
ARMORIAL GÉNÉRAL DU LYONNAIS, FOREZ ET BEAUJOLAIS, par A. Steyert; Lyon, 1860, A. Brun, un vol., in-4°, 2,080 blasons & environ 3,000 not. généal
ARMORIAL HISTORIQUE DU CANTON DE VAUD, par A. de Mandrot; un vol. gr. in-8°; Laufanne, Martigny, 1856, blaf. col. (épuifé) A. V. M.
ARMORIAL DE LA NOBLESSE DU LANGUEDOC (Généralité de Montpellier), par Louis de la Roque; 2 vol. in-8°, généal. & blas.; Paris, Dentu, 1860. A. L. R.
ARMORIAL UNIVERSEL, précédé d'un Traité complet de la science du Blason, par M. Joussroy d'Eschavannes; Paris, Curmer, 1844-48, 2 vol. gr. in-8°, fig. blas
DICTIONNAIRE HÉRALDIQUE, &c., par Ch. Grandmaison (tome 13° de l'Encyclopédie théologique de l'abbé Migne), un vol. gr. in-8°, Paris, 1852. D. H. G.
DOCUMENTS HISTORIQUES ET GÉNÉALOGIQUES SUR LES PRINCIPALES

ccxliv

FAMILLES	DU	Rouergue,	dans	les temps	anciens &	modernes,	par	H.	de
Barrau; 4	vol.	in-8°; Rhodez,	1853	-60			D.	R.	В.

Nobiliaire de Guienne et de Gascogne, par O'Gilvy; Paris, Dumoulin, 1856-58, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage est continué par J. de Bourrouffe de Laffore, qui a publié le tome 111, Paris, Dumoulin, 1863, in-4°. N. G. L.

LA SCIENCE DU BLASON, fuivie d'un Armorial général des familles nobles de l'Europe, par L. de Magny; Paris, Aubry, 1858-60, 1 vol. gr. in-8°, blaf. S. B. M.

DAS NEUE TEUTSCHE WAPPENBUCH, de Siebmacher, Nurnberg, P. Fursten, 1677, 5 vol. in-8°, long., environ 15,000 blas. gravés. T. W. S.

Et beaucoup d'autres auteurs spéciaux, le Père Anselme, d'Hozier, de Waroquier de Combles, Saint-Allais, Lainé, de Courcelles, Leu, &c., &c., tant pour la France que pour l'étranger.

Quand les fources ne sont pas indiquées à la fuite de la description des armoiries, cette omission signifie qu'elles n'ont pu être relevées que sur des cachets de samille. — Cq. cour. signifie Casque couronné; — C., Cimier; — L., Lambrequins; — S., Supports; — T., Tenants; — D., Derise; — Cr., Cri; un point d'interrogation après une description d'armoiries indique qu'il y a incertitude sur l'application de ces armoiries à la famille dont le nom précède la description qui en est saite, bien qu'elles soient attribuées par les auteurs à une famille portant le même nom. Les descriptions marquées d'un astérisque sont celles des blasons qui ont été gravés dans les généalogies.



CONSTRUCTION OF THE CONSTR

ARMORIAL

DES

ALLIANCES DES FAMILLES DE RAPIN, DUFOUR, DU BOSC, DE MAUCLER, DE CONINCK, DE CAZENOVE ET DE FREISHEIM

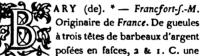
Languedoc, Suiffe. De gueules au demi-vol d'argent, accompagné de trois étoiles d'or, 2 & 1. —

A. G. R. — A. L. R. — A. V. M.

* ALBIS (d'). — Rouergue, Languedoc, Pays de Vaud. D'azur au cygne d'argent, accompagné en chef d'un croiffant entre deux étoiles, le tout d'argent. Cq. cour. C. le cygne. S. deux lions au naturel. D. Albus in Albis. — L'A. G. R. donne à tort l'émail d'or pour les pièces. — D. R. B.

ANGER.—Saxe(Conc. d'arm., 9 mai 1829). D'azur au lion d'or, armé & lampassé de gueules. Cour. à l'antique de 4 rayons. — A. G. R.

- * ARNAL (d'). Languedoc, Lyonnais, Autriche. D'or au noyer arraché de sinople, au chef d'azur chargé de trois étoiles à six rais du champ. Cq. timbré d'une couronne comtale. S. deux lévriers contournés d'argent, colletés d'azur. A. G. R. A. L. S. A. L. R.
- * AVRIEULX (d'). Savoie. D'or au phénix d'argent fur fon immortalité de gueules à l'ombre de foleil de gueules rayonnant du côté dextre en chef de l'écu.—Nobil. Sav. mff.



étoile à fix rais d'argent entre un vol à l'antique de gueules. — A. G. R. Dans les cloîtres de la cathédrale de Bâle, l'écusson des de Bary est souvent répété avec quelques variantes dans les émaux : l'un d'eux est d'argent à 3 têtes de barbeaux de sable.

- * BAUMGARTEN. Alface. D'azur à l'arbre de finople, terraffé du même, à la bordure d'or. N. Ehrfam, Der fladt Mulhausen Burgerbuch. 1850.
- * BECKMANN. Flandre & Saxe. D'argent à la bande ondée d'azur, accompagnée de fix rofes ou molettes de gueules. C. un fauvage de carnation, tenant de fa main dextre une maffue, ceint & couronné de lierre (qui est des barons Beeckman de Libersart). A. G. R.
- BERENGIER DE LA BLACHE. Dauphiné? Béranger du Gua porte gironné d'or & de gueules. (Dauphiné & Prusse rhénane branche de Bausayn.) Bérenger de Caladon & de l'Espinasse (Languedoc & Prusse) porte d'azur

à l'aigle au vol abaissé d'argent, membrée d'or, accostée en pointe de deux chiens bassets affrontés du même, foutenus d'une terraffe de finople. La Blache (Vivarais) porte d'azur au chevron d'or accompagné de trois croifettes d'argent, au chef cousu de gueules chargé de trois étoiles d'argent. L'A. G. R. donne les armes de plusieurs autres familles du nom de Bérenger ou Bérenguier, mais les trois blasons sus-décrits nous paraissent être les seuls entre lesquels on puisse hésiter pour déterminer les armoiries afférentes à la famille Berengier de la Blache.

* BERNUS. - Francfort-f.-M. D'argent à l'ours passant de sable, sur une terrasse de sinople.

BEROLDINGEN (de). - Autriche, Wurtemberg. (Barons 18 mars 1623, comtes 14 février 1800.) Ecartelé : au 1 & 4 d'or à un monde d'azur chargé de deux étoiles d'or & croifé de fable; au 2 & 3 d'or au lion de fable, la queue fourchée, colleté d'un ruban flottant d'azur. Sur le tout d'azur à l'aigle éployée d'or. Deux cq. cour. C. 1º le lion du 2, iffant & contourné; 2º l'aigle. L. d'or & d'azur ou d'argent & de gueules. S. deux lions regardants de sable lampassés de gueules. D. Omnia de super. -- A. G. R. -- T. W. S.

* BERTIN DE BLAGNY [& de Vaux]. - Ile de France. - Breffe. D'argent au sautoir dentelé de finople cantonné de 4 mouchetures d'hermine de fable. — A. G. R. (?).

BLAQUIÈRE. — Languedoc, Irlande. D'hermine au lion de fable, chargé fur l'épaule d'une étoile rayonnante d'or. C. une gerbe du naturel, liée d'or. D. Tiens à la vérité. - A. G. R.

* BREVILLIER (de). - France & Autriche. De... au chevron d'argent accompagné de deux flammes de... en chef & d'un œillet de gueules, tigé & feuillé de finople en pointe. D. Semper crescens. L'A. L. S. donne les armes d'un Brevillier, notable bourgeois de Lyon en 1664, qui font indubitablement une brifure de celles cideffus : De gueules à une tige de lys d'argent au chef d'or chargé de trois flammes de gueules.

* BROLEMANN .-- Prusse Rhenane, Lyon. D'argent à la barre d'azur, aliàs de gueules, bordée d'or, accompagnée de deux myofotis d'azur, boutonnés d'or, tigés & feuillés de sinople.Cq. fermé.C.un vol d'argent & de gueules. L. d'argent & de gueules. — Armoiries sculptées fur le tombeau de J.-W. Brôlemann, tréforier de la ville de Soest, mort en 1783, enterré dans l'églife de Saint-Pierre de Soeft, avec sa femme Marguerite Stute.

BROIZEM (Broitzen). - Saxe, Brunswick. D'argent à quatre fleurs-de-lis de gueules rangées en croix, les pieds dirigés vers l'abîme. Cq. cour. C. un vol de gueules, chaque aile chargée d'une faîce d'argent furchargée de deux fleurs-de-lis de gueules. - A. G. R.



ANITZ (barons de). — Saxe, Pruffe, Autriche. D'argent au fautoir de gueules cantonné de quatre rofes de fix feuilles du même,

boutonnées d'or. Sur le tout d'or à l'aigle éployée de fable, furmontée d'une couronne impériale. Trois Cq. les 2 & 3 cour. C. 1º un chapeau de gueules retrouffé d'hermine, supportant une roue d'or, orné à l'entour de 8 flambeaux du même, allumés de gueules; 2º l'aigle. L. d'argent & de gueules. — A. G. R. — T. W. S. (Kanitz).

* CARLOWITZ (de).—Saxe. Ecartelé: au 1 & 4 d'argent à trois trèfles de fable pofés en perle & réunis dans le cœur du quartier (Carlowitz), au 2 & 3 d'argent à la bande de gueules (Ziegelheim). 2 Cq. le 1" cour. C. 1º un vol contourné aux armes du 1. L. d'argent & de fable; 2° deux écrans ovales aux armes du 2 pofés l'un devant l'autre, fommés chacun de trois plumes d'autruche, une d'argent & deux de gueules. L. d'argent & de gueules. — A. G. R. — T. W. S.

CARLSHAUSEN (de). - Saxe. Parti : au 1er d'or à un faisceau traversé en pal d'une flèche de gueules, au 2' d'azur à une marotte figurée de carnation, habillé d'un parti d'or & de gueules. Cq. cour. C. deux bras armés soutenant le faisceau & la stèche du 1° de l'écu.

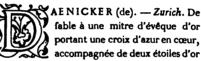
- * CAVAGNES ou CAVAIGNES. Guyenne & Languedoc. D'azur au chef d'or chargé de trois têtes d'aigle arrachées de sable. (Le Père Anselme, Hist. des grands officiers de la couronne. Généal. du Bourg.)
- * CAZENOVE (de). Guyenne & Gascogne, Suisse, Lyonnais, Angleterre, Etats-Unis. D'azur à la tour d'argent ajourée & maçonnée de sable, accostée de deux lions du même, alids d'or, le tout sur une terrasse de sinople. Cq. timbré d'une couronne de marquis. L. d'argent & d'azur. S. deux grissons au vol abaissé. N. G. L. A. L. S. S. B. M.
- * CERJAT (de). Suiffe. D'azur au cerf paffant de gueules, à une étoile d'argent dans fa ramure. A. V. M. D. H. G. p. 1123.
- * CHABRIÈRES. Dauphiné. D'azur à deux faîces ondées d'argent. A. G. R. A. J. E.
- * CHARRIÈRE DE SEVERY ET PENTHAZ.

 Suiffe (Vaud). D'or à la bande d'azur, chargée de trois étoiles, deux en barre, une en cœur, & d'un croiffant posé en barre, le tout d'argent. A. V. M.
- * COLLAFRE. Saroie. Coupé, au 1 d'or au lion de fable, iffant du trait du coupé, au 2 d'azur. Lettres de nobleffe acc. à Gafpard Collafre par Victor-Amédée de Savoie, du 6 novembre 1632, à Turin.
- COMNÈNE (de). Grèce (Princes), Corfe, Saroie. D'or à l'aigle éployée de fable, becquée & membrée de gueules, traversée par une épée d'argent garnie d'or en pal, surmontée d'une couronne impériale. A. G. R.
- * CONINCK (de). Flandre, Danemarck & France. De gueules à cinq coquilles d'argent rangées en croix. C. un bufte de vieillard de carnation, habillé de gueules, le rabat d'argent [ou un bras d'homme armé, au naturel, tenant un sceptre d'argent garni d'or]. Cri : Steenweghe! A. G. R.

* CONSTANT-REBECQUE (de). — Artois, Suiffe, Hollande. (Barons.) De fable au fautoir d'or, au chef d'argent chargé d'une aigle éployée de fable, languée, becquée & membrée de gueules. Cq. cour. C. l'aigle portant le fautoir d'or fur fa poitrine. D. In arduis confluns. S. deux aigles regardantes pareilles à celles de l'écu, le vol abaiffé. L'A. G. R. donne ces armes: coupé: au 1 d'argent à l'aigle, &c.; au 2 de fable au fautoir, &c. — A. V. M. — A. N. B.

COSTES (des). — Savoie. D'argent à la bande d'azur chargée de trois côtes humaines du champ. — Clottres de la cath. de Maurienne.

* COTTENS (Garcin de). — Languedoc, Suisse. D'azur à une mer d'argent, à un lion d'or iffant tenant en sa dextre une rose de gueules, tigée & seuillée de sinople, accompagné d'un soleil d'or en ches.



en chef & de trois coupeaux de finople en pointe. C. un demi-vol de fable chargé de la mitre & des deux étoiles. (Historischen Wappenbuch der Stadt Zürich, fol VII.)

- * DELESSERT. Pays de Vaud, Lyonnais, Paris. D'azur à une fleur-de-lis en chef, accompagné en fasce de deux étoiles & en pointe d'un croiffant, le tout d'or. A. V. M. A. L. S. L'A. G. R. leur donne des armes écartelées, dont le 1 & 4 rappellent celles-ci, mais les 2 & 3 sont très-différents.
- * DEMIANI. Saxe. Orig. de Hongrie. D'argent à trois pots de fleurs d'or rangés en faîce, à dextre un rosser, à senestre un oranger, une tulipe en cœur, le tout au naturel.

DE VILLAS. — Languedoc, Lyonnais. De finople à un lis de jardin d'argent, tigé & feuillé du même. S. deux lions. — A. L. S.

* DOLLFUS. — Alface, Paris. — D'azur à un pied gauche de carnation posé en pointe fur une montagne de trois copeaux de finople, à la croix aléfée d'argent en cœur, accompagnée de trois étoiles ou molettes mal ordonnées du même. - N. Ehrsam, Der Stadt Mulhausen Burgerbuch, 1840.

- * DOMPIERRE DE JONQUIÈRES (de). -Danemarck, originaire de Picardie. D'argent à une faîce de gueules, accompagnée de trois tourteaux de fable en chef. Cq. cour. C. une tête & col de paon d'argent entre un vol de l'écu. L. d'argent & de gueules. T. deux fauvages de carnation ceints & couronnés de lièvre, armés de massues. - A. G. R. au nom de Jonquières. - T. W. S. (Jonchier) les tourteaux y font des roues qui chargent la fasce.
- * DONATH (de). Siléfie. Coupé de gueules fur or, au bouc fautant & contourné au naturel brochant fur le tout. C. le bouc iffant. L. d'or & de gueules. — A. G. R. — T. W. S. (Donat).
- * DOUX (de) ou LE DOUX D'ONDES.-Languedoc. D'azur, écartelé d'argent. Nobiliaire Touloufain, p. 288.
- DOXAT. Pays de Vaud. Ecartelé : au 1 & 4 d'or au lion iffant de fable, au 2 & 3 de fable à deux poissons d'argent adossés & couronnés d'or. - A. V. M. - T. W. S. (Daxat).
- * DU BOSC. France, Saxe, Francfortf.-M. Ecartelé: au 1 & 4 de sable au cerf rampant d'or, au 2 & 3 d'azur à l'arbre arraché d'argent, Cour. de marquis. L. d'or & de sable à dextre, d'argent & d'azur à senestre. C. le cerf iffant.
- * DUFOUR [de Féronce]. Saxe. Orig. du Languedoc. (Barons 4 sept. 1816.) D'azur au chevron d'or accompagné en chef de deux étoiles d'argent & en pointe d'un cygne du même [brochant fur une croix de Lorraine du second], au chef de gueules chargé d'une guivre ondoyante en fasce d'or. Casque cour. [C. un lion d'or issant, tenant en sa patte dextre un fer de cheval au naturel & en sa senestre une ronce

- de fable. L. d'or & d'azur. S. deux lions d'or.] - A. G. R. - N. B. Les mots entre crochets constituent les variantes admises par la branche Dufour-Féronce fur les armoiries primitives de la famille Dufour.
- * DUNTZFELT. Danemarck. De Gnople à la fleur-de-lis épanouie d'argent, à la bordure d'argent clouée de...
- * DURR. Saxe. De gueules au pal d'or, accompagné de trois roses posées en sasce, de l'un en l'autre. - T. W. S. (Durren).



🚝 🔊 I CKS TEDT (d'). — Poméranie, Silefie, Danemarck. D'or à deux fasces de sable, chargées de trois rofes du champ, 2 & 1. C. un

tronc de chêne feuillé de quatre pièces & englanté de deux pièces, le tout au naturel, supportant un perroquet de finople colleté d'or, tenant en fon bec une bague du même. Le blason gravé p. lxxx de la Généalogie de Rapin est celui de la branche comtale d'Eickstedt Peterswaldt. (Comtes 15 oct. 1840.) Ecartelé: au 1 & 4 de gueules à la fasce d'argent chargée d'une hure de fanglier de fable (Peterfwaldt), au 2 & 3 d'azur à la clef d'or en pal (chambellan héréditaire de la Poméranie citérieure), sur le tout d'Eickstedt comme dessus. Trois casques : 1° C. deux proboscides coupées, alternées d'argent & de gueules; 2° le cimier d'Eickftedt; 3°C. la clef en pal brochant fur trois plumes de paon au naturel. - A. G. R.

* EINSIEDEL (de). - Saxe, Nassau, Prusse. (Comtes 25 oct. 1745.) D'or à un hermite paffant de profil, les pieds nus, habillé d'azur, coiffé d'un bonnet du même, tenant de la main dextre étendue une hache & un chapelet, & de la fenestre un bâton à crochet posé fur l'épaule. Trois Cq. cour. C. 1° une aigle d'argent languée & couronnée de gueules, la tête contournée. L. d'argent & de gueules; 2° l'hermite issant. L. d'or & d'azur; 3° un chapeau pyramidal aux armes de Saxe, couronné d'or & fommé de trois plumes de paon au naturel. L. d'or & de fable. S. deux lions regardants de fable lampaffés de gueules. Les barons du nom portent les mêmes armes, mais avec le 2° cimier feulement. — A. G. R. — T. W. S.

AY (du). * — France, Amfterdam & Francfort-s.-M. Ecartelé: au 1 d'azur à 3 cœurs de gueules, au 2 d'argent à la croix recroi-

fettée de gueules, au 3 d'or à trois clous de passion de sable, au 4 de sable à la moitié inférieure d'une roue de moulin d'or sommée d'une croix recroisettée du même. C. la demiroue du 4 posée en pal vers senestre, la croix sichée dans la roue dans le sens d'une bande. L. d'argent & de sable. — A. G. R.

* FERBER (de). — Saxe. (Barons 24 avril 1789.) Ecartelé: au 1 de gueules à une tête & col d'aigle d'argent couronnée d'or, au 2 d'azur au croissant figuré d'or, au 3 d'or à deux fasces d'azur, au 4 d'argent au cœur de gueules à trois épées d'argent garnies d'or ensoncées dans le cœur. Cq. cour. C. deux proboscides, celle à dextre d'argent & de gueules, à sensstre d'argent & d'azur. S. deux aigles d'argent couronnées d'or. — A. G. R.

FERNEX (de). — Savoie, Suiffe, Piémont. Ecartelé: au 1 & 4 de gueules au lion d'argent, au 2 & 3 d'argent au lion de gueules. — A.V. M. — Galiffe (N. G. G., II, 165), estime que le nom primitif de cette ancienne famille (connue par filiation suivie depuis Jean de Fernex, vivant en 1432) est Frederich, & lui donne pour armes: d'argent au bœuf passant, à la bande de gueules chargée de trois roses ou étoiles d'or, brochante. Les armes de la famille de la Frasse (qui posséda la terre patrimoniale de Fernex), qui sont d'or à l'ours rampant de fable, ont été souvent attribuées par erreur à la famille de Fernex.

* FONDER-FRENX (de). — Autriche. (Barons.) Ecartelé: au 1 & 4 d'azur au rencontre de bœuf d'or, accompagné en pointe de

deux étoiles du même, au 2 & 3, de gueules à deux rameaux de laurier passés en sautoir & pliés en couronne, d'argent. Deux Cq. cour. C. à dextre, le rencontre de bœuf & les étoiles, à senestre trois plumes de paon. S. deux chamois. D. Per procelitas ad pontum. — L'A. G. R. donne ces armes au nom de : Trenck (von der). - Prusse (Comtes 5 juin 1798). Les émaux ci-dessus sont intervertis, tant dans les champs que dans les pièces, respectivement. Les deux étoiles d'or du 1 & 4 figurent au 2 & 3 dans l'A. G. R., qui ne fait point mention des rameaux de laurier, & charge le tout d'un écusson de sable bordé d'or à une colombe contournée d'argent. La prononciation des deux nomsFonder-Frenx & von der Trenck étant presque identique, a pu favorifer la confusion qui paraît exister de fait entre ces deux familles.

FORT (LE). — Poméranie, Mecklembourg. (Barons ruffes 10 déc. 1698. Barons du Saint-Empire 25 déc. 1690.) Arm. anc. D'azur à l'éléphant d'argent paffant devant un palmier du même, furmonté d'une étoile du même. Arm. nouv. D'azur à l'éléphant d'argent recouvert d'une housse d'or & supportant une tour carrée & crénelée de pourpre (?), ladite housse chargée d'une aigle éployée de sable, becquée & membrée d'or, tenant en chaque bec un annelet du même. Cq. cour. C. l'aigle éployée. L. d'argent & d'azur. S. deux lions regardants d'or, armés & lampassés de gueules. — A. G. R. — N. G. G.

- * FREISHEIM (de).— Néerlande, Allemagne.
 [Barons. Maif. éteinte.] Ecartelé: au 1 & 4 d'argent à l'arbre de finople, terraffé du même, au 2 & 3 d'or à la fleur de lis de gueules, fur le tout d'or à l'aigle de fable. Cq. cour. C. l'aigle de fable.—A. G. R. au nom de Friesheim.—T. W. S.
- * FREUDENREICH. Suife, Autriche Ecartelé: au 1 & 4 d'azur à trois croiffants figurés d'argent rangés en pal, au 2 & 3, lofangé de gueules & d'argent. Cq. ouvert. C. un roi tenant un sceptre de chaque main. L. d'azur, d'argent & de gueules.

FROHLICH. - Siléfie, Bavière. D'argent à

une barre losangée d'argent & d'azur, de quatre traits. C. un vol à l'antique, & L. d'argent & d'azur. — A. G. R. (?).

* FUCHS. — Saxe, Bavière. D'argent au renard rampant de gueules. L'A. G. R. ajoute au canton fenestre du chef une étoile d'or, & pour cimier le renard iffant, pièces qui ne figurent point sur le cachet que nous avons sous les yeux.

FUSS. — Nuremberg. Coupé, au 1 d'azur à un pied humain de carnation, au 2 d'or plein. C. un demi-vol d'azur chargé du pied. L. d'or & d'azur. — A. G. R.

ARISSON ou GUARISSON (de). — Guyenne & Gafcogne.

D'or au chêne de finople, englanté d'argent. — A. G. R.

* GEMMINGEN (de). — Suxe. (Barons.) D'azur à deux fasces d'or. Cq. cour. C. deux proboscides de l'écu. — A. G. R. — T. W. S.

* GOLDACKER (de).—Saxe. Coupé: au 1 d'or au bouquetin naissant de sable, mouvant du coupé; au 2 parti d'argent & de gueules. C. un buste d'homme de profil de carnation habillé d'or, coiffé d'un bonnet pointu de gueules retroussé d'argent. L. d'or & de gueules. — A. G. R. — T. W. S.

* GONTARD. — Francfort f.-M. Originaire de Grenoble. Coupé; au 1 d'or au roc d'échiquier couché d'argent, au 2 d'argent au foleil d'or, mouvant de la pointe. Cq. cour. sans cimier. — A. G. R. — Ces armoiries irrégulières doivent être reclifiées ains: Coupé: au 1 d'or au bris d'huis ou vertenelle ou gond de sable, au 2 d'azur au soleil couchant derrière une montagne de trois coupeaux, le tout d'or.

* GRAND D'HAUTEVILLE & D'ESNON.

— Suisse. Bourgogne & Languedoc, depuis le xviii* siècle. De gueules à deux chevrons d'or; au pal d'azur, brochant, chargé d'un foleil d'or. — A. V. M. — Voy. de Milleville, Armorial de la Noblesse de France, p. 116, une notice sur cette anc. sam. vaudoise, sous le nom de GRANE. Cf. la note 1, p. ccxxxv, l'identité

eft manifeste. — A. G. R. (Grane. — Barons, 1816 & 1819.) — A. J. E. & A. V. M. (Grand).

GRUNELIUS. — Francfort-f.-M. D'argent au palmier de finople terraffé du même. Cq. cour. C. un bras de carnation tenant une palme de finople. — A. G. R.

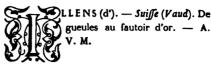
GUAITA (de). — Flandre, Prov. rhénanes, Francfort-f.-M. Coupé: d'or à l'aigle éployée de fable furmonté de la couronne impériale, au 2 d'argent à trois chevrons d'azur. Cq. cour. C. un vol de fable. L. à dextre d'or & de fable à fenestre d'argent & d'azur. — A. G. R.

GUILLEMY DE LA MOLE (de). — Guyenne & Gafcogne. D'argent à la bande ondée d'azur chargée de trois étoiles d'or. — Arm. gén., Montp., Montaub., f. 1018. — Bibl. impériale.

GUNTHER. — Francfort-J.-M. D'or à l'ancre d'argent, mantelé de gueules, le mantel chargé de deux poissons d'or posés suivant le trait du mantel. C. un homme d'armes tenant une pique. L. d'or & de gueules.

AMMER-PURGSTALL (de). — Autriche. (An. 8 février 1791. Chevaliers 14 fév. 1825. Barons 🐿 11 mars 1836.) Parti : au I de Hummer, qui est coupé : au 1 d'azur à un homme naissant armé de toutes pièces, brandiffant de la main dextre un marteau d'armes & portant au bras fenestre un bouclier, le tout au naturel; au 2 tiercé en pal : a, de sable au croiffant d'argent furmonté d'une étoile du même; b, d'or à la couleuvre ondoyante en bande de gueules couronnée à l'antique d'or; c, de fable à un lis de jardin tigé & feuillé, le tout au naturel. Au II de Purg stall qui est écartelé: au 1 & 4 d'argent au bœuf de gueules accorné d'or, naiffant d'un tertre de sinople, au 2 & 3 coupé d'or & de fable à une double hache de boucher emmanchée de gueules brochant fur le tout & foutenue d'un tertre de finople mouvant de la pointe; la hache sommée d'un panache de plumes de coq de fable brochant fur l'or. Sur le tout d'azur à une tête de vieillard au naturel. Trois Cq. cour. C. 1° la colline & la hache; 2° l'homme au marteau & au bouclier, iffant; 3° la colline & le bœuf, ornés de lambrequins aux couleurs des pièces, S. à dextre un lion d'or chargé fur le dos d'un foleil du même, à fenestre un taureau fauve à face humaine & aux ailes & jambes de fable, accorné d'or, la barbe, le cou & les oreilles ornés de perles, couronné d'un cercle d'or qui porte cinq feuilles de lotus de sinople. D. Schlag und Trag, en lettres d'or sur un listel de gueules. — A. G. R.

- * HASSELAER. Hollande. D'azur à l'aigle éployée d'argent. — A. G. R.
- * HERMSDORF. Saxe. De gueules à deux têtes & cols d'aigle d'argent adoffées en chef & trois roses du même en pointe.—A. G. R. T. W. S.
- * HOEUFFT VAN BUTTINGEN. Hollande. (Jonkheer) de fable au fautoir relevé d'argent. C. un écuffon aux armes, entre un vol coupé alterné de fable & d'argent. S. deux griffons regardants d'or. D. Optimus quisque nobilissimus. A. G. R. A. J. E.
- * HOGGUER (d'). Hollande. Orig. de Suisse. (Jonkheer 16 fept. 1815.) Ecartelé: au 1 & 4 d'or au bouquetin naissant de sable tenant en son bec trois annelets du même, au 2 & 3 d'azur au rocher de trois coupeaux d'argent, celui du milieu supportant une mauviette du même. Sur le tout d'azur au lion d'or. Deux Cq. timbrés de cour. grêlées. C. 1° le meuble du 1; 2° le lion issant. L. d'argent, d'azur & de sable. A. G. R.
- * HOLZHAUSEN (Barons de).—Nassau, Francfort-s.-M. De sable à trois roses d'argent, boutonnées de gueules. C. un panache de cinq plumes d'autruche, deux d'argent & trois de sable s'élevant d'une guirlande de roses d'argent posée sur un bourrelet de sable & d'argent.—A. G. R.—T. W. S.—Ces armes se voient sur des tombeaux du xiv° siècle (Ludwig von Holzhauzen, 1373) dans la cathédrale de Francsort-s.-M.



AMIN DU FRESNAY.—(Tit. marquis de Bermuy en Espagne par le roi Joseph Bonaparte.)—

Paris. De gueules au pont de trois

piles d'argent maçonné de fable.

JEVER (Van). — Hollande. De finople à trois ruches d'or, 2 & 1, le champ semé d'abeilles au naturel. [Cq. cour. d'un tortil de baron, L. d'or & de finople.] — A. G. R.

JOMINI. — Suiffe, France, Ruffie. Coupé: au 1 d'or au griffon de sable; au 2 d'azur au chevron dentelé d'or, accompagné en ches de deux étoiles d'argent & en pointe d'une tour donjonnée du même. — A. G. R.



AHLDEN* (Barons de). — Poméranie, Mecklembourg (branche rouge). D'argent à une tête de léopard de gueules. Cq. cour. C.

le meuble de l'écu. [S. deux amphistères contournés.] — A. G. R.

KARCHER. — Bavière. De gueules à la fasce cousue d'azur chargée de trois étoiles à fix rais d'or. C. une étoile d'or entre deux proboscides de gueules. L. de gueules & d'azur. — A. G. R. Un cachet de famille porte : parti : au 1 de gueules à la bande cousue d'azur chargée de trois étoiles d'or, au 2 d'argent plein.

KELLER. — Siléfie. (Barons 26 juillet 1765.) Ecartelé au 1 & 4 d'argent à un lofange de gueules (Koller), au 2 & 3 d'azur à une clef d'or en barre (Keller). 2 Cq. cour. C. 1° une tête & col d'aigle de fable, languée de gueules, becquée d'or couronnée d'une couronne royale du même; 2° un fenestrochère armé au naturel, la main gantelée tenant une clé d'or en fasce le panneton à senestre & en haut. L. d'argent & de gueules. — A. G. R. (?).

KELLNER. — Francfort-f.-M., Nuremberg. D'azur au cerf ailé & élancé de gueules, colleté

d'or, foutenu d'un tertre de finople. Cq. cour. C. le cerf iffant. L. d'azur & de gueules. — A. G. R.

* KESSLER. — Francfort-f.-M. Ecartelé: au 1 & 4, de fable à trois étoiles d'argent 2 & 1, au 2 & 3 d'argent au lion de gueules. Sur le tout d'or à une aigle d'argent. Cq. cour. — A. G. R.

KETTENBURG (de). — Hanorre, Mecklembourg, Francfort-f.-M. D'argent à un château composé d'un mur crénelé slanqué de deux tours, le tout de gueules; les tours couvertes d'or, le mur chargé d'une serrure triangulaire suspende à deux chaînes du même & sommée d'une semme issante de carnation, les cheveux épars, habillée d'azur ou de sable, les mains liées d'une corde. Deux Cq., le 1 cour. C. un héron contourné d'argent entre deux probofcides coupées, alternées de gueules & d'argent; 2 une tour crénelée de gueules, chargée d'une serrure suspendue pareille à celle du château. L. d'argent & de gueules.—A. G. R. — T.W.S.

* KOOH. — Francfort-f:-M. D'argent à deux bandes de gueules, à un lion d'or rampant fur la bande inférieure, au chef d'azur chargé de deux étoiles d'argent.

KRAFFT. — Saxe-Meningen. (An. 11 août 1834.) Parti de gueules au lion d'argent & d'or à deux fasces d'azur chargées de trois roses d'argent, 2 & 1, au chef d'argent chargé d'une branche de chêne de finople en fasce. Cq. cour. C. la branche en pal. L. à dextre d'argent & de gueules, à senestre d'or & d'azur. — A. G. R.



ANGALERIE (Gentils de). —

Limoufin, Angoumois, Saintonge,

Suiffe (Marquis). D'azur au che
vron d'or accompagné de trois

roues de fainte Catherine du même, & une épée d'argent garnie d'or posée en pal brochant sur le chevron & sur la roue en pal. — A. G. R. — D. H. G. — A. J. E.

* LANGE (de) Van Wijngaerden. - Hol-

lande. Ecartelé: au 1 & 4 de de Lange, qui est de gueules à un arbre de sinople, posé sur une terrasse isolée du même, à un agneau d'argent lié d'or passant devant le sût de l'arbre, au 2 & 3 de gueules à neuf flammes d'or 4, 3 & 2; au chef du même, chargé d'une aigle de sable. Sur le tout d'Oem Van Wijngaerden. C. 1° un arbre issant de sinople; 2° une flamme d'or entre un vol au naturel. — A. G. R.

* LEYEN (Von der). — Provinces Rhénanes.
(An. 21 nov. 1786.) Coupé: au 1 d'azur à trois étoiles d'or, rangées en fasce, au 2 d'argent à la grue avec sa vigilance au naturel, posée sur une terrasse de sinople. L'écu bordé d'or. C. trois plumes d'autruche. S. deux aigles de sable, languées & becquées de gueules, le vol abaissé. — A. G. R.

LIMBURGER. — Saxe. (An. 16 juin 1810.)
Coupé: au 1 de gueules au lion naissant d'or, lampassé du champ, mouvant du coupé, au 2 d'or à deux sasces de gueules. Cq. cour. C. le lion issant entre deux proboscides de gueules & d'or. — A. G. R. (?).

LINDE. — Danemarck. (An. 17 oct. 1704.)

Poméranie? Coupé: au 1 d'argent au tilleul de finople, mouvant du coupé, au 2 de gueules au dragon d'or, les ailes levées. C. le dragon iffant.

— A. G. R. (?).

LINDEMAN (de) Saxe. (Ren. de nobl. 1783, 1784, 1790.) Coupé: au 1 de gueules à l'aigle naissant d'or, mouvant du coupé, au 2 d'or à une seuille de tilleul de sinople, la tige en bas. A la bordure de sable chargée de quatorze besans d'or. Cq. cour. C. un aigle iffant de gueules. — A. G. R. Quelques branches ne portent pas de bordure.

* LINDENAU (de). — Saxe. Coupé d'argent fur finople, le finople chargé de deux rofes de gueules, au tilleul arraché de finople brochant fur le coupé. C. deux étuis d'or remplis chacun de plumes de gueules & d'argent. L. d'argent & de gueules. — A. G. R. — T.W.S.

* LIQUIER. — Rouergue, Provence. D'azur au chevron d'argent, accompagné de deux

lis de jardin du même pofés en chevron, d'une étoile & d'une équerre d'or ou d'argent, l'une en chef, l'autre en pointe. S. deux lions d'argent.

- * LUPÉ DE MARAVAT (de). Guyenne. D'azur à trois bandes d'or. Cour. de marquis. S. deux loups. Bibl. imp. Arm. gén., Montpel. & Montaub., f. 1129, 1130, 1176. A. G. R. D. H. G. A. J. E.
- * LUTTEROTH. Orig. de Thuringe. Francfort-f.-M., France. De gueules à une ancre & à une flèche d'argent posées en sautoir.



ACAIRE. * Suiffe (Genève). —
Coupé : au 1 d'azur à trois étoiles
d'argent, au 2 d'argent au lion
paffant de gueules.

- * MAJER. Francfort-f.-M. D'argent au cerf élancé au naturel fur une terraffe de finople. L'A. G. R. donne les mêmes armes à la famille Meier de Schöning, en Pruffe, avec un bosquet de finople à fenestre, en plus, d'où s'élance le cerf qui est ramé de gueules.
- * MALEPRADE (de).—Languedoc. D'or à un lion de sable passant devant un pin de sinople terrassé de même, au chef d'azur chargé de trois étoiles d'or.—Armegén., Toul. & Montaub. 1696, fol. 5. Nobiliaire Toulousain, p. 121.

MALEVILLE (de).—Languedoc. D'argent à une bande d'azur cotoyée de deux cotices du même.—Bibl. impér.—Armorial général, 1696.
— Toulouse & Montauban, fol. 808.

* MARION DE BEAULIEU. — Bretagne. (Baron de l'Empire). D'azur à un pan de mur crénelé d'argent, fommé d'un coq d'or [?], tenant en fa dextre une épée haute du même. Cour. de baron. S. deux hermines d'argent colletées d'azur. D. Nos murs, nos lois.

MARVEILLE (Dumas de). — Pays de Foix, Languedoc, Provence. D'azur à trois belans d'or 2 & 1, ou à une fasce d'or accompagnée de trois besans du même, 2 & 1. Cq. cour. C. un lion couronné d'une couronne à l'antique. S. deux lions. — Le Père Anselme, Hist. des Gr. Officiers de la couronne, Généal. du Mas. — A. G. R. & A. J. E. au nom Mas (du). — A. N. B. — A. L. R. au nom de Marveille.

- * MAUCLER (de).—Champagne, Lorraine, Poitou, Franche-Comté, Bourgogne & Wurtemberg. (Barons 1782.) D'azur à un verrou d'or en cœur, accompagné de trois trèfles du même. Deux Cq. cour. C. 1° une tête & col d'aigle contourné de fable tenant en fon bec un trèfle d'or; 2° trois plumes de paon au naturel. S. deux lions regardants, la partie supérieure d'or, la partie inférieure d'azur. D. Ne vois qu'honneur, en lettres d'or sur un listel d'argent. A. G. R. A. J. E. D. H. G. S. B. M.
- * MAYER. Orig. de St-Gall en Suisse. Lyonnais, Saxe. D'argent à trois fasces abaissées d'azur, ou plutôt d'azur au chef d'argent accompagné de deux sasces du même. C. une tête & col de chien braque au naturel colleté d'azur. L. d'argent & d'azur. J.-J. Scherer, Stemmatalogia Sangallenem.
- * MAZARIN (Mazars de). Rouergue, Languedoc. D'or à une maifon de fable, ajourée du champ, girouettée de gueules, qui est de Mazars. A. G. R. A. J. E. Quelques branches de cette famille portent d'or à une main de sable, qui est de Mazars de Lagarde, d'autres, écartelé au 1 & 4 de la maison, au 2 & 3 de la main.

MELET (de). — Guyenne & Gafcogne. D'azur au cerf paffant d'or [onglé & fommé de gueules]. — N. G. L. — A. G. R.

- * MELLY. Genève, Saxe. Ecartelé: au 1, d'azur à deux colombes d'argent, au 2 d'azur à deux guirlandes d'épines d'argent, au 3 d'azur à une guirlande d'épines d'argent, au 4 d'azur à une colombe d'argent. Les oiseaux pourraient être autres que des colombes.
- * METZLER. Francfort-f.-M. De gueules à une grappe de raisin d'argent, pamprée de sinople. C. une étoile d'argent haussée entre un vol de gueules. A. G. R. alias: d'or à une grappe de raisin de pourpre, pamprée de sinople. Même cimier. S. deux lions.

MICHELSEN. — Hanovre, Saxe, [Dane-marck (?)]. De sable à la sasce d'argent. C. une

flèche d'or entre deux comes de buffle coupées, alternées d'argent & de fable. — A. G. R. (?).

* MONOD. — Suiffe (Vaud), Paris, Le Havre. De gueules à cinq fusées accolées d'argent touchant les slancs de l'écu. C. un lion issant. Pour la branche russe, reconnue noble en Livonie au titre de comte de Grosoff, mêmes armes; pour cimier un casque ouvert, timbré d'une couronne comtale, avec des lambrequins d'argent & de gueules. — A. V. M.

* MUMM. — Francfort-f.-M. D'azur à la faîce cousue de gueules, brochante sur une cloche d'argent.

EUFVILLE (de) *. Provinces Rhenanes, Nasjau & France (Barons).

De gueules au fautoir d'or charge

De gueules au fautoir d'or chargé en cœur d'une ancre d'argent, cantonné de quatre tours d'argent. Cq. cour. C. une tête & col de griffon d'or entre un vol d'or & de gueules. L. d'or & de gueules. S. à dextre, un griffon de gueules & d'or. — L'A. G. R. place l'ancre d'argent fur un écuffon d'a-

dextre, un griffon de gueules & d'or. — L'A. G. R. place l'ancre d'argent fur un écuffon d'azur en cœur. Une autre branche, en Bavière, porte les mêmes armes, à cette différence près que le fautoir est d'azur bordé d'argent & l'ancre d'or. Les barons Malapert, en Nassau, écartèlent au 1 & 4 de Neusville. — A. G. R.

* NESTLE. — Francfort-f.-M. De gueules à un oifeau d'argent, pofé fur fon nid au naturel. C. deux plumes d'autruche d'argent. — A. G. R. — Ces armes font auffi écartelées de ... à deux bâtons noueux aléfés de ... pofés en fautoir, accompagnés de quatre palles ou befans de...

ASSAVANT. — Origin. de Bourgogne, Lyonnais, Francfort-f.-M. Parti d'or & de gueules; à un homme naissant de profil, habillé

de l'un en l'autre, mouvant d'une coquille d'argent, portant fur son épaule une pique du même, houppée de gueules. C. l'homme. L. d'or & de gueules. — A. G. R. * PÉLISSON. — Damphiné, Auvergne, Languedoc. D'azur au rencontre de bœuf d'argent. — L'A. G. R. donne ce dernier émail d'or, au nom de Pelliffon — Dauphiné.

PFISTER (de). - Bavière, Saxe. (Conc. d'arm. 1574. An. 30 avril 1699.) Ecartelé: au 1 & 4 coupé d'or fur azur, au lion de l'un en l'autre la queue fourchée, celui du a contourné; au 2 & 2 de gueules au griffon d'argent, celui du 3 contourné. Sur le tout d'azur au soleil d'or. - (Barons 31 juillet 1790. Maison éteinte en 1847.) Mêmes armes, l'écusson d'azur au soleil d'or est remplacé par un autre d'or à l'aigle éployée de fable. 3 Cq. cour. 1° & 3° une aigle éployée de fable chargée fur la poitrine d'un foleil d'or; 2° un homme d'armes iffant, au naturel, le visage de carnation, la visière levée, le casque panaché de gueules, d'argent, d'azur & d'or, tenant de sa main dextre une épée levée d'argent, garnie d'or; entre deux proboscides coupées à dextre d'or sur azur, à senestre de gueules fur argent, ornées chacune dans fon embouchure de trois plumes de paon au naturel & d'une bannière, la trabe en fasce, la bannière dextre d'azur à la barre d'or chargée de trois étoiles de fable, celle à fenestre de gueules à la bande d'argent chargée de trois étoiles de gueules. L. à dextre d'or & d'azur, à senestre d'argent & de gueules. T. deux Mores contournés ceints & couronnés de plumages. - A. G. R. - T. W. S.

* PICHARD (de). — Guyenne. De fable à trois poissons (pichards) d'argent posés en pal, 2 & 1. (Enregistrées à Bordeaux, 6 sév. 1699.) N. G. L. Les émaux ont été intervertis par erreur dans la gravure de ce blason. (Généalogie de Rapin, p. lxiv.) L'A. G. R. donne le champ d'azur & fait naître le dernier pichard d'une rivière du même, ondée de sinople, mouvante de la pointe. Cette brisure est propre à la branche de Saucats, éteinte sur l'échasaud révolutionnaire, le 12 messidor an II.

* PICTET. — Genère. De finople à un pan de mur d'argent maçonné de fable, accompagné en chef d'un lion naiffant d'or mouvant du mur. [D. Fais bien & laisse dire]. — A. G. R. La branche Pictet de Rochemont, par décret du Conseil d'Etat de Genève autorisant Ch. René Pictet à relever le nom & les armes de sa mère, porte, parti : au 1 de Pictet, au 2 de gueules au lion d'or (Rochemont). Cour. de comte. D. Sustine & abstine. — A. G. R. — A. J. E. — N. G. G. Ce dernier auteur blasonne le lion issant & d'argent.

PLANTA. — Suiffe, Angleterre. D'argent à la patte d'ours coupée de sable, appaumée de gueules. — A. G. R. — T. W. S.

* PLATZMANN. — Pruffe, Saxe, Lyon. D'argent à un faucon ou un ramier contourné au naturel, empiétant un tronc écoté au naturel posé en bande, muni d'un rameau de sinople à dextre. Cq. fermé. C. un homme habillé à l'antique, portant une bêche sur l'épaule dextre. — Vitraux portant ces emblèmes héraldiques avec les noms de Rôttiger Platzmann & de sa femme & la date 1693, à Langenberg (Prufse). — A. L. S. (description inexacte.)

* POLIER. — Rouergue, Venise, Suisse, Wurtemberg. D'argent au cou hardi de sable, crêté, barbé & membré de gueules. S. deux licornes regardantes d'argent. D. Et Phabi & Martis. — Le titre de comte sut accordé le 29 janv. 1825 par Charles X, à Pierre-Amédée-Charles-Adolphe de Polier, mort sans postérité, frère cadet de G.-J.-H.-M. de Polier-Zeppelin. — A. G. R. — A. V. M. — D. R. B. — A. J. E.

PREUSS ou PREUSSER (Von). Saxe. Coupé, au 1 d'or au léopard contourné de gueules, la queue fourchée, au 2 de gueules plein. Cq. timbré d'une cour. de cinq fleurons. C. un lièvre iffant de gueules. A. G. R. — T. W. S. (Preuser).

APIN (de).*—Savoie, Languedoc, Prusse. Ecartelé: au 1 & 4 d'or à une aigle au vol abaissé, alids élevé de sable, au 2 & 3 d'or à trois roses de gueules, 2 & 1. [Casque timbré d'une couronne de marquis. C. trois plumes d'autruche, une de gueules & deux d'or. L. d'or, de gueules & de fable.] — Henri de Caux, Catal. des Gentilshommes du Languedoc, 1676, in-fol. — Armorial de 1695. Bibl. impériale. — Lainé, Arch. de la Noblesse. — A. G. R. — D. H. G. — N. G. L. (Voy. aux Pièces justificatives, note 3, pp. c & cxxi.)

* REIBOLDT. — Saxe. Coupé: au 1 d'azur au griffon naissant d'argent mouvant du coupé, au 2 d'argent plein. C. le griffon issant. — A. G. R. — T. W. S. (Reupolt).

* RENDORP DE MARQUETTE. — Pays-Bas. (Jonkheer: 15 sept. 1815.) De gueules à une main d'aigle d'argent (Rendorp). Quelques écartelé d'azur au lion d'or. Dans ce cas, deux cq. cour. C. 1° une aigle iffant de sable; 2° un lion d'or. L. de gueules & d'argent. D. Virtute duce. — A. G. R.

RODER DE DIERSBURG (Barons). — (Rec. de nob. 21 fept. 1839). Heffe. De gueules à une aigle d'argent pofée en fasce, la tête à dextre & regardant en bas. Cq. cour. C. la tête & col d'aigle d'argent. L. d'argent & de gueules. — A. G. R. (?).

ROGUIN. — Suiffe. Ecartelé: au 1 & 4 d'argent à trois rofes de gueules posées en fasce, au 2 & 3, d'azur au chevron d'argent à la bordure d'or. Cq. cour. C. une jeune fille habillée d'argent, tenant de chaque main une rose tigée & seuillée de sinople. L. à dextre d'argent & de gueules, à senestre d'argent & de gueules, à senestre d'argent & d'azur. — A. V. M. — T. W. S.

* ROSSET. — Suiffe. Ecartelé: au 1 & 4, d'azur au cœur de gueules accompagné de trois étoiles d'argent (Roffet), au 2 & 3, d'azur au chevron d'argent accompagné de trois roses ou tierces seuilles du même (Batzi). Cq. cour. C. un lion tenant une épée de sa dextre. L. d'argent & de gueules. D. Ardua vincit omnia virtus. — A. V. M.

ROTHE. — Poméronie. D'argent à un corbeau efforant de fable, posé sur un tertre de gueules. C. trois plumes d'autruche, une de gueules & deux d'argent. L. d'argent & de sable. — A. G. R. (?).



ARASIN. * — Lyonnais, Genève, Francfort-f.-M. D'azur à un cep de vigne d'argent accolé [terraffé de finople & fruité de pourpre].C.

trois plumes d'autruche, une d'argent & deux d'azur. — A. G. R. — N. G. G. — A. L. S.

- * SALADIN. Genève. Orig. de Villefranche en Lyonnais. Coupé: au 1 de gueules au léopard lionné d'or, au 2 d'azur au casque ouvert dit salade d'argent. C. le casque de l'écu timbré d'une couronne de marquis, avec des L. d'or, de gueules & d'azur. — La branche de Lubières porte parti : au 1 de Saladin, au 2 de gueules au cerf ailé & élancé d'or, qui est de Lange de Lubières. S. deux cerfs ailés. -N. G. G. — A. V. M. — A. L. S. (Varia).
- * SALLIÈRE D'ARVES. Savoie. Ecartelé: au 1 & 4, de gueules à la salière antique d'or, le couvercle relevé, au chef d'azur chargé de deux étoiles d'argent, au 3 & 4 taillé de gueules fur or au bâton noueux ou à une rivière. pofé en bande de l'un en l'autre. - Maison éteinte dans la famille des Martin, comtes des Cuines & Villards, qui en ont relevé les armes qu'ils portent chargées en cœur d'un écusson d'argent semé de fleurs de myosotis d'azur, feuillées & tigées de finople, boutonnées de gueules. (Martin.) Cf. p. xvij. - Clottres de la cath. de Maurienne. - Nobil. de Savoie. Mff.
- * SCHARFF DE SCHARFFENSTEIN. -Francfort-s.-M. Bavière. (An. 1769, confirm. de nob. 24 mai 1851.) De gueules au pélican avec fes petits d'argent dans son aire d'or avec sa piété de gueules, l'écu bordé d'or, aliàs sans bordure. Cq. cour. C. un vol d'argent. L. à dextre, d'argent & de gueules, à senestre d'or & de gueules. - A. G. R.

SCHAZLER (de) (Schaezler). - Bavière. (Barons 25 nov. 1821.) D'azur au lion d'argent tenant de chaque patte une rose de pourpre, tigée & feuillée de finople. Cq. cour. C. un pé-

- lican au naturel avec sa piété de gueules dans fon aire d'or, furmonté d'une étoile d'argent, le tout entre deux proboscides d'azur ornées chacune dans fon embouchure d'une étoile d'argent & chargée d'une faice du même furmontée d'une rose de l'écu. - A. G. R.
- * SCHELIHA. Pologne, Silefie. De gueules au croiffant d'argent. C. un rang de rofes alternées d'argent & de gueules, fommé de quatre plumes d'autruche alternées de gueujes & d'argent. - Le croissant est quelquesois figuré, avec un rang de cinq roses, deux de gueules & trois d'argent, sommé de trois plumes d'autruche d'or, de gueules & d'argent en cimier. — A. G. R. — T. W. S.
- * SCHERER DE SCHERBOURG ET DE CASTELL .- Orig. de St-Gall, Lyonnais, Artois, Paris. (Guillaume-Hubert S. de Scherbourg (& non Henri, vid. p. clxxxj), feigneur de Tourmignies, recut du roi Philippe V, le 16 mai 1710, le titre héréditaire de chevalier.) Ecartelé: au 1 d'argent à une demi-aigle de gueules couronnée d'or, mouvant du parti, au 2 & 2 d'or au cerf grimpant de gueules foutenu d'un tertre de sinople le cerf du 3 contourné, au 4 d'or, aliàs d'argent, à une demi-aigle de gueules, couronnée du champ, mouvant du parti. Cq. cour. C. le cerf du 2 issant entre deux proboscides coupées, à dextre de gueules sur or, à senestre d'argent fur gueules. L. conformes aux émaux des proboscides. — A. G. R. — A. N. B. — T.
- SCHLIEKMANN. Pruffe. D'argent à un homme habillé au naturel, coiffé d'un chapeau de fable, pofé fur un plancher alésé & tenant un bâton d'argent en bande devant fon corps. Cq. cour. fans lambrequins. C. l'homme de l'écu. - A. G. R.
- * SCHON. Prusse. (An. 1586.) Coupé: au 1 d'azur à la fleur de lis d'or, au 2 d'argent à trois rofes d'azur. C. la fleur de lis & les rofes entre deux probofcides d'argent & d'azur. - A. G. R.
 - * SCHONFELD. Pruffe. Ecartelé: au

r d'argent à l'aigle contournée de fable, couronnée d'or, tenant de fa griffe fenestre une croix d'abbé brochant sur son corps: au 2 & 3 d'azur à une tige de sinople fruitée de cinq glands d'or posée sur un tertre du second, au 4 de sable au senestrochère armé d'argent mouvant du parti, la main de carnation tenant une slèche d'argent en bande, la pointe en bas. Cq. cour. C. une aigle de sable. L. à dextre, d'or & de sable, à senestre d'argent & d'azur. — A. G. R.

SCHMIDT-POLEX. — Francfort-f.-M. Chapé-ployé-tiercé, au 1 d'azur à deux houes de... passées en sautoir, au 2 d'argent à un lacet enroulé & dénoué d'azur, au 3 de sable à un anneau surmonté d'une slamme, de... C. un marteau en pal, entre un vol d'argent & d'azur. L'A. G. R. donne pour armes à une samille Schmidt, à Francfort-f.-M.: Coupé, au 1 de sable à une étoile d'argent, au 2 d'azur chapé ployé d'argent, & à une autre du même nom en Bavière, coupé au 1 d'azur à la sleur de lis d'or, au 2 d'or à deux marteaux [hoües?] au naturel passée en sautoir. C. un lion issant d'or, tenant un marteau de sa dextre, entre un vol à l'antique d'azur.

SCH UYLENBURCH (Ocker Van). — Néerlande. Ecartelé: au 1 & 4 d'or à trois crampons de fable (Schuylenburgh), au 2 & 3 d'argent à une fasce d'azur supportant une canette démembrée au naturel. (Ocker.) — A. G. R.

* SEEBACH. — Suxe, Hanorre, Heffe. D'argent à trois feuilles de nénuphar de gueules. C. un buste d'homme de profil de carnation, habillé de gueules, au rabat d'argent, coissé d'un bonnet albanais de gueules, retroussé d'argent. — Les Seebach de Siléste portent parti : au 1 coupé : a de gueules à trois seuilles de tilleul d'argent; b d'argent à trois seuilles de tilleul de gueules, les tiges réunies dans chaque partition, au 2 d'argent à un cheval naissant de sable mouvant d'un ruisseau d'argent découlant d'un monticule de sinople. Au ches de l'écu, de sable à un demi-octogone d'azur rayonnant d'or & chargé d'un Pégase élancé d'argent. — A. G. R. — A. J. E. — T. W. S.

* SENARCLENS (de). Barons de Grancy. (4 juin 1822)—Pays de Vaud [feigneurs de Wufflens], Brabant, Heffe. Diapré d'or à la bande d'azur chargée de trois molettes d'argent, ajourées du fecond. Cq. cour. C. un cygne iffant d'argent, becqué d'or, le vol levé. L. d'argent & d'azur. Cri. Vaillance de Senarclens. S. [deux griffons, celui de dextre le vol abaiffé, celui de fenestre en barroque le vol levé), aliàs, deux cygnes d'argent becqués d'or le vol ouvert & abaiffé. D. Sans décliner. — A. G. R.

SERVIERS (Verdier de) Languedoc. Coupé: au 1 parti: a d'azur à l'épée d'argent garnie d'or; b d'or à trois étoiles d'azur en pal, au 2 de finople à la pyramide d'argent, maçonnée de gueules. — A. G. R. (?)

* 50 MBREUIL [de Villelume] (Comtes de).—Auvergne, Paris. Ecartelé au 1 & 4 d'azur, à dix besans d'argent, posés cinq, trois & deux (Villelume), au 2 & 3 de gueules, au dextrochère d'or fortant d'une nuée d'argent, tenant une badelaire d'argent garnie d'or. (Vireau de Sombreuil.) — A. G. R. — Indic. nobil. de d'Hozier.

SPIES. — Nuremberg. D'or à un homme d'armes, la visière levée, la tête de profil, tenant une hallebarde, l'homme & la hallebarde soutenus d'une terrasse de sinople. C. une aigle issante de sable, becquée d'or. L. d'or & de sable. — A. G. R. (?)

STEEG. — Francfort-f.-M. Coupé: au 1 de... à un caducée & une corne d'abondance croifés en fautoir, au 2 d'azur à un pont de bois posé sur deux pilotis au naturel. L'A. G. R. donne au nom de Steeger, en Bavière, une description d'armoiries où se retrouve la dernière partie de celle qui précède.

STRAALMAN. — Hollande. Coupé: Coupé au 1 d'azur au foleil d'or, au 2 d'argent à l'agneau pascal de sable. L'écu bordé d'or. Cq. cour. C. l'agneau issant. L. à dextre d'or & d'azur, à senestre d'or & de sable. — A. G. R. — T. W. S.

Jaets van Amerongen. -Neerlande. Arm. anc. D'argent à une roue de moulin de gueules, ou de gueules à la bande

d'argent, accompagnée de six fleurs de lis du même, rangées en orle. — Arm. mod. (Barons.) Néerlande, Hesse. D'argent à la fasce de gueules. C. un buste de semme de carnation, habillée de l'écu, les cheveux épars. - A. G. R. -T. W. S.

* TESTART. - Cambrefis, Hollande. D'or à une tête de More de fable, tortillée d'argent. C. la tête de More. - A. G. R.

TTENHOVEN *. - Saxe. Schwarzbourg-Rudolstadt. D'argent à la fasce crénelée de fable. 'C. un buste d'homme de profil,

habillé de sable, coiffé d'un bonnet pointu du même, retrouffé d'argent entre un vol aux armes de l'écu. — A. G. R. — T. W. S.

ALKENBURG * (Van). - Hollande. D'or au château crénelé flanqué de deux tours & fommé au milieu d'une troisième, le tout

de gueules, ouvert du champ & ajouré de sable; chaque tour supportant un faucon au vol ouvert de fable, ceux des deux tours extérieures affrontés. C. un faucon efforant de fable. - A. G. R.

- * VARRENTRAPP. Francfort-f.-M. De gueules à la bande bretessée & contre-bretessée d'argent. - N. B. Warendorp, en Westphalie, porte d'argent à la bande bretessée & contre-breteffée de fable, côtoyée de deux cotices du même. - A. G. R.
- * VERGER (du). Languedoc. D'argent à trois arbres de finople, pofés fur une terraffe du même. - Armorial général, Toulouse & Montaub., f. 497. - Bibl. impériale.
- * VERNEDE. Gascogne, Languedoc, Angleterre, Hollande. D'or à l'oranger adextré & terraffé de finople, fruité du champ, à la cor-

neille de fable efforant vers l'oranger du flanc senestre de l'écu. Collect. hérald. du Bristish Museum.

VICOSE DE LACOUR. — Languedoc. Ecartelé: au : & 4, d'or à l'aigle éployée de sable, au soleil d'or émergeant de la partie supérieure de l'écu; au 2 & 3, d'or à trois fasces de gueules, au fautoir de fable brochant fur le tout; & un écuffon de finople au heaume d'or, panaché de trois aigrettes d'argent taré de face, pofé en cœur. --- Raymond de Viçofe, conseiller d'Etat, secrétaire des commandements de Henri IV, alors qu'il n'était que roi de Navarre, combattit si vaillamment à lvry, aux côtés de fon maître, que celui-ci lui fit don, après la bataille, du fameux panache blanc autour duquel se rallièrent ce jour-là les partisans du Béarnais. Six ans après, Raymond de Viçose acquit du domaine royal la baronnie de Cafenove & Caftelnau, fous la redevance d'une lance avec un fer doré pour le fief de Cafenove ou Cazeneufve & d'un panache à aigrettes pour celui de Caftelnau. Depuis cette époque, le panache blanc d'Ivry figura dans les armes de la famille de Viçofe, qu'un bref pontifical du xvii fiècle reconnut pour être issue de la maison de Bragance. - Arch. de M. Frank Courtois de Viçofe, à Toulouse.

* VIETINGHOF, dit SCHELL DE SCHEL-LENBERG. - Bavière, Mecklembourg, Efthonie, Prov. Rhénanes. (Rec., barons 1821. D'argent à la bande de fable chargée de trois coquilles d'or pofées dans le fens de la bande. C. un chapeau de tournoi de fable retrouffé d'argent, supportant un renard paffant au naturel. Les C. des branches d'Esthonie & des Prov. Rhén. sont une mître chargée d'un renard ou un chapeau de fable chargé de trois coquilles d'or. - A.



ACHTER (de). — Wurtemberg. (Barons, 14 mai 1835.) D'argent à la grue de fable, becquée & membrée d'or, tenant fa vigilance au naturel & posée sur un tertre de sinople. Cq. cour. L. d'argent & d'azur. T. deux ensants de carnation, tenant chacun une guirlande de sinople. — A. G. R.

* WATZDORF. — Saxe. (Barons.) Parti [ou écartelé] de fable & d'or. C. deux cornes de buffle [probofcides?] d'or & de fable, ornées chacune à l'extrémité de quatre plumes de paon au naturel. — A. G. R. — T. W. S.

WEISE. — Schwarzbourg. (An. 4 juin 1798.) Ecartelé: au 1 & 4 d'azur au lion d'or couronné du même, au 2 & 3 d'or à la fasce cousue d'argent chargé de trois roses de gueules. Sur le tout de gueules à la couleuvre ondoyante en pal d'argent, couronnée d'or. Trois Cq. cour. C. le lion issant, la couleuvre soutenue d'un coussin de gueules, houppé d'or, un dextrochère d'argent, brandissant une masse d'armes d'or. —A. G. R. (?). On trouve dans le même recueil, Weise — Schwarzbourg: D'azur à la bande d'or accompagnée de deux étoiles du même. Cq. cour. C. une étoile d'or entre un vol de sable.

WICHELHAUSEN. — Saxe. Ecartelé: au 1 & 4 d'argent à deux glaives croifés en fautoir de... au 2 & 3 de... au chevron de gueules abaissé, la pointe brochant sur une croix alésée d'argent, accompagné en pointe d'une maison d'argent. C. un griffon issant, d'un casque couronné au naturel. L. d'argent & de gueules.

WINCKLER. — Siléfie, Saxe, Bavière. (An. 25 nov. 1650, ren. de nob. 30 avril 1756.) Ecartelé: aux 1 & 4, coupé d'azur fur argent au demi-vol de l'un en l'autre [ou au 1 & 4 d'azur au demi-vol d'argent], celui du 1 con-

tourné, au 2 & 3 d'azur à l'étoile d'or. Sur le tout d'azur au dextrochère armé au naturel, la main de carnation empoignant une équerre d'or. Cq. cour. C. un lion iffant d'argent couronné d'or, la queue fourchée, tenant de sa patte dextre une équerre d'or; entre un vol coupé alterné d'azur & d'argent; chaque aile chargée d'une étoile d'or brochant sur le coupé. L. d'argent & d'azur à dextre, d'or & d'azur à senestre. — A. G. R. — T. W. S.

EPPELIN.*—Mecklembourg, Wurtemberg. (Comtes 18 fept. 1792.) D'azur à une tête & col d'âne d'argent, coupée de gueules. Cq.

cour. C. la tête & col d'âne. L. à dextre d'argent & d'azur, à fenestre d'or & de sable. — Les asnés de la samille portent parti de Zeppelin, & de sable à une bannière d'or posée en bande chargée d'une aigle de sable becquée & membrée d'or (à cause de la charge de porte-étendart héréditaire du Saint-Empire.) — A. G. R.

ZICKWOLFF. — Francfort-f.-M. D'argent au chaffeur au naturel habillé de gueules, tenant un loup de fable renverfé fous ses pieds, qu'il perce d'une lance d'or.

* ZOLLER. — Bavière. (Conc. d'armes 1630.) Parti d'azur & d'argent à un homme naiffant de carnation, brochant fur le parti, la tête nue, habillé d'un parti d'or & d'azur, tenant en fa dextre une entaille (?) d'argent. — A. G. R. Le cachet de famille que nous avons fous les yeux préfente une variante importante : d'or à un homme de carnation, habillé d'azur, tenant des deux mains un pilon pofé en pal dans un mortier d'argent ou de fable.







TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

FAMILLES AYANT CONTRACTÉ DES ALLIANCES AVEC LA MAISON
DE RAPIN

ET

AVEC LES FAMILLES DUFOUR, DU BOSC, DE MAUCLER, DE CONINCK, DE CAZENOVE ET DE FREISHEIM

Composant la postérité par alliances de Paul de Rapin, seigneur de Thoyras (1).

Pages.	Pages.
LBENAS DE SULLENS (D') CCXXXVI	ABUT cciv
Albis (D') cexxiij	Babut cciij & ccviij
Allain clvj	BAILLE DE LANOTHE CCXXV
AMERONGEN (TAETS VAN) CIXXXII	BAPST clv
AMPHOUX cciv	BAQUÈRE ccxxij
Anger cxlv	BARY (DE) clvij
Archer ccxxxvij	BAUMGARTEN
Arlès cxlvj	Beaulieu (Marion de) ccxxxij
ARNAL (D') clxxxv & ccxxxj	Beckens cc
* Arves (Sallières d') xvij & xl	BECKMANN cxlv
AUBERJONOIS CCXXVj	Benners ccxij
* Arrieulx (d') xlviij	* Benech (de) lxij

⁽¹⁾ Les noms des fept branches principales font imprimés en gros caractères; les rameaux en caractères plus petits; les fimples alliances en italique. Les noms précédés d'un aftérisque font ceux qui figurent dans la généalogie de la famille de Rapin.

cclxij

Pages.	Pages.
* Berengier de la Blache lxxvij	* COMNÈNE (DE) xlix
Bernus clij & clxvj	CONINCK (DE) lxxv & cxcv
Bernus clxvj	Coninck (de) excix, cciij & ccx
Beroldingen (de) clxxxix	CONSTANT-REBECQUE (DE) CCXXIV
BERTIN clv	Constant-Rebecque (de)
* Bertrand xlix	* Collo (DE) xxiij
* Bertrand xxviij	COTTENS (GARCIN DE)
Bessodes	Courant ccix
Beyer cxlv	CROZE (GAULTIER DE LA) claxix
* Blache (Berengier de la) lxxvij	150 1 04 11 (7)
BLAQUIÈRE ccxviij	aeniker (de) cliij
Bodenhoff ccxiv	DALBIS ccxxiv
Bontoux ccxxvj	DAMES cxcviij
BOREL ccxxvij	DELARBRE
BOUSQUET DE FLORIAN	De Lessert ccxxviij
BOUVIER ccvj	Demiani cxliv
Brevillier (DE) claviij	De Villas ccxxx
Brevillier (de) clvj	* Dinaz xxxv
Broizem (de) clxx	DOLLFUS
Brôlemann ccxxx	Dompierre de Jonquières (de) ccxiv
Brolemann ccxxx	DONATH (DE) clxxiv
Brown cciij	* Doux d'Ondes (de) xxij
BUNTZEN	Doxat ccxxij
BUTTINGEN (HOEUFT VAN) ccxlj	DU BOSC lxxiij & cxlix
	DUFOUR lxxiij & cxxxix
anity (de) clxxxij	Dumas de Marveille ccxxij
Carpenter cxcviij	Duncan cexij
CARLOWITZ (DE) Clxxi	DUNTZFELT cxcix
Carlshausen (de) cxliv	Duntz felt ccxiij
* Cavaignes (de) lv	Durbig cxliv
CAZENOVE (DE) lxxv & ccxvij	Durr clij
Cazenove (de) ccxxxj	beling claxxij
CERJAT (DE) cxlvj	beling claxxij * Eickfiedt (d') kux
CHABRIÈRES cxlvij	EINSIEDEL (DE) clxxiij
Chamot clxvij	Einfiedel (de) claxj
CHARRIÈRE DE SÉVERY (DE) CCXXXVj	Emery cliv
* Chauvet du Terrail (de) lxxj	ERLANGER (D') clxvij
* Chesne (du) xxxix	Eschauzier ccix
Chiron clxiv	3
CHRISTERN ccj	AY (DU) clxij Fay (du) cbxvij
Christmas cxcix	
Coleman Mac-Gregor clxvij	* FAVRE XXXI
* Collafre xxxvj & xlviij	FERBER (DE) clij & claviij

cclxiij

Pages.	Pages.
Fernex (de) ccxxix	Henickstein (d') clxix
Feronce cxlj	Herlow ccx & ccxj
Fisker ccxj	Hermsdorff cxliij
Fizeaux clxxxviij	Hermsdorff cxliij
FLORIAN (BOUSQUET DE)	HOEUFT VAN BUTTINGEN ccxlj
FLOTARD clxxxv & ccxxiv	Hogguer (D') clxxx
Focke cxlvj	HOLZHAUSEN (DE) clxiij
FONDER-FRENX (DE) clxix	Honnyman ccvj
FONTES	* Hors (DES) lxv
Foulc cexxij	Hoyer cexvj
FREISHEIM (DE) lxxvj & ccxxxix	* Huyssend viij
Freisen clxxxiij	HYLLESTED cej
FREUDENREICH (DE)	91~~~
Frinius cxlv	amin de Bermuy clxxxix
FRÖHLICH ccxiij	Janssen cxlij
Frost cxcviij	Jever (Van) ccxxvij & ccxl
Fuchs clxv	Jomini ccxxxvj
Fuss cxlvij	Joncourt (de) cxcvij
ardes ccviij	JONQUIÈRES (DE DOMPIERRE DE) CCXIV
GARRIGUE CC	Jugla ccxxiv
GAULTIER DE LA CROZE. CIXXIX	0662
GEMMINGEN (DE) CXC	ALHDEN (DE) cxcij
GOERLITZ (DE)	Karcher clxj
GOLDAXER (DE) clxxiij	KELLER (DE) clxxiij
GONTARD clj, clij & clvij	KELLNER clvij
Gontard clvij	Kessler
GOOD cxcviij & cxcix	Kettenburg (de) clij
GRAND ccxxiv	Knox cxcij
Grand ccxxv	Koch clviij
GRAND D'HAUTEVILLE cxcij	Koefoed ccij
GRAND ccxxxv	Köfterclxvj
GRIVEL	Krafft cxly
Gros cciv & ccv	KUCHEN clxiv
Grunėlius clxv & clxvj	The state of the s
Guaïta (de) clxvj	ACY cxeviij
* GUARISSON (DF)	* LAFITAU (DE) lxiij
* GUILLEMY DE LA MOLE (DE) lxij	LAMOTHE (BAILLE DE) CCXXV
GUNTHER cxlvij & clviij	Langalerie (de) clxxxiii
ammer-Purg fiall (de) . clxix	Lange (DE) ccxli
HASSELT cxcviiij	Lauront ccv
HASSELARR clxxxvij	Lecavelier ccvij
Heiliger cxcix	Le Fort clxxxviij

cclxiv

Pages.	Pages.
LEYEN (VON DER) clix	MULLER clxxxvij
L'Hardy ccx	Мимм clxij & clxviij
LIEBESKIND cxlvj	Muysson cxcvj
LIMBURGER clxiij	
* Linde lxxix	athanfon cc NESTLE clviij
Lindeman (de) cxliv	NESTLE clviij
LINDENAU (DE) clxx	NEUFVILLE (DE) clix & clx
Lindham ccxvj	Neufville (de) clix & clx Neufville (de) clxvj
LIQUIER cexxij	
Liquier ccxxxj	allard cxlj
Lofack (de) cliij	「プートラブル * PARAZ · · · · · · · · · · · · · · · · · · ·
Lucke cxlv	Paffavant clxxxij
* Lupė (de)	Pélisson (de) lxviij
LUTTEROTH cxliij & clxj	Peschier ccv
Lutteroth clij	PEYROT ccxxix & ccxxx
CONTRACTOR OF THE PARTY OF THE	Pfister (de) clxx
ACAIRE clxxxiij	* PICHARD (DE)
Macaire	PICTET DE ROCHEMONT cexxvij
* Magis lxiv Majer clvj & clx	PICTET
* Muleprade (de) lxvj	Pingel cxevij
* Maleville (de) lxvj	Planta cxcj
Malmberg cxcvij	PLATZMANN
* Marechal (de) xxxviij	Platzmann exliij
MARION DE BEAULIEU	POLIER (DE) cxc
* Martin xxxvj & xxxvij	Preusser cxliv & clviij
Martin-Paschoud cxlvij	
* MARTIN SALLIÈRES D'ARVES xl	AASLOFF ccxj
Marveille (Dumas de) ccxxxj	RACHOUD CCXXV
MAYER	* RAMBAUD xxij
MAUCLER (DE) lxxiij & clxxv	RAPIN (DE) iij & ij
MAZARS DE MAZARIN CCXXV	Rapin (de). lxv, cl, clxxix, cxcvj, ccxviij & ccxl
* Melet (De) lxij	RAYMOND (DE)
MELLY cxlv	Reiboldt (de) clxxij
Melly cxliij	Renard-Bacot cevij
Metzler clxiij & clxv	Rendorp
MICHELSEN cxcix	RENOUARD
Miller ccj	Reyersen ccxij
MIRANDE (DE)	* Rioupeyroux (de) lxv
Modes cxlij	* RICHARD (DE)
Monod exeviij, ecij & cexxvj	ROBINEAU ceviij
Monod cc	Rôder (DE) cxciij
Morin ccvj	ROECHLING cliv

	CCIXV
Pages.	Pages.
ROGER cliv	AETS VAN AMERONGEN CIXXXII
Roguin ccxxvij	* Testart lxxij
* Rollet xxxv	Thinard clxxxvj
Roffel ccix	Tifchy cexj
Rosset ccxxxiij	TOLLIN cxciv
Rотне схсіч	* Torrex xlviij
SALADIN DE LUBIÈRES	TTENHOVEN (DE) clxxiij
SARASIN	
* Saulvaige (de)	alette
SCHARFF	
Scheliebeck cexij	
•	* Verger (du) lij
	VERNÈDE
	* Viçose (DE) lxvij
	VIETINGHOFF-SCHELL (DE)
	VILLELUME DE SOMBREUIL (DE) CCXXXVIJ
	Villers ccix
	Vleugel ccxiij
Schwartz	VOLTELEN
SEEBACH (DE)	Voorst (Van)
	* VUILLIET (DF)
Serviers (Verdier de)	achter (de) cxcii
Smedley	
Smith ccxj	
SOMBREUIL (DE VILLELUME DE) CCXXXVII	Welse (DE) clxxij
•	
- Political Control of the Control o	Whiting ccj
Spies clxvij	WICHELHAUSEN
STAPFER ccv	Winckler cxlij & cxliij
STEINKAULER	
Steeg clix	EPPELIN (DE) CXC & CXCiij
STOFFREGEN (DE)	Zickwolff clx & clxvij
Straalmann	ZOLLER clxv



1			
,			
		1	
	,		
			•

RECTIFICATIONS ET ADDITIONS

- Page 13, dernière ligne de la note. Ajouter: Voir à la fuite de la Généalogie de la famille de Rapin, Pièces justificatives, n° 1 (p. lxxxj).
- P. 19, l. 4 de la note. Hudry-Defnos, lire Hudry-Ménos.
- P. 29, 1. 3 de la note 1. Indigation, lire indigation.
- P. 50, dernière ligne de la note 3. Ajouter: Voyez plus loin, p. 65.
- P. 54, I. 16. Quelques, lire quelque.
- P. 79, 1.8 de la note.—Cavagne, lire Cavagnes.
- P. 85, dernière ligne de la note. Caïla, lire Caylar.
- P. 144, l. 15. Brandeboug, lire Brandebourg.
- P. 152, l. 8 de la note 1. Wadington, lire Waddington.
- P. 156, l. 3. Hollande, lire Irlande.
- P. 161, l. 2 de la note. Bervick, lire Berwick.
- P. 165, l. 1. Wolfesley, Showel, lire Wolfeley, Shovel.
- P. 175, l. 24. Valler, lire Waller. N. B. Ce gentilhomme était fils du chevalier Guillaume Waller, mort en 1668, célèbre général presbytérien, qui prit part à toutes les luttes du Parlement & de Charles Ist. Tour à tour vainqueur & vaincu, Waller acquit néanmoins une grande réputation, qu'il dut autant à l'intégrité de fon caractère qu'à festalents militaires. Rapin-Thoyras cite très-fouvent fon nom: voy. Hift. d'Angleterre, t. III, pp. 291, 293, 301, 304, 471.
- P. 238, l. 7. de Vier, lire De Vier. N. B.
 On fait qu'en hollandais le mot De fignifie
 Le : De Vier, De Hondt, De Rogiffart, équi-

- valent à : Le Quart, Le Hondt, Le Roux [?] P. 261, l. 3. Legrand, maître, lire la
- P. 261, 1. 4. Holtenfeld, lire Hartenfeld.
- P. 266, l. 24. 1527, lire 1528.

Grand, Maître.

- P. 267, l. 6. Après De Hondt, ajouter: qui publièrent en 1736-38 les tomes XI & XII, dus à Durand, & le tome XIII dû à Dupard. Beaucoup d'exemplaires des premières éditions de l'Histoire d'Angleterre se trouvent reliés avec ces trois derniers volumes, ce qui produit quelque confusion, qu'accroît encore l'inégale distribution des tomes dans les diverses éditions.
- P. 268, l. 23. N. B. Les Jésuites repousserent les allégations de De Rogissart, par un Avis placé au tome IX de l'édition de Trévoux (p. xvj). Ils l'y mettent en demeure de prouver ce dont il les accuse, en comparant sa dernière édition à la leur.
- P. 271, note 3.—Qui en avait annoté, lire qui avait continué.
- P. 271, note 3, l. 2, après Tindal, ajouter: pour les Extraits des Actes de Rymer donnés par Rapin.
- P. 273, l. 7.-1726, lire 1723.
- P. 274, l. 25. 5734, lire 5934.
- P. 325, 1. 15. nº 6, lire nº 7.
- P. xvii, I. q. Temps, lire tems.
- P. x1x, 1. 7. Eu, lire lu.
- P. xxvii, l. 4 de la note. Que, lire que.
- P. xxix, l. 17. Effacer : de.
- P. XXXIII, l. 25. flatté, lire flatté.
- P. XLVIII, I. 7. Concurrents, lire concurrents.

RECTIFICATIONS ET ADDITIONS

A LA GENEALOGIE DE LA MAISON DE RAPIN

- Page xj, ligne 16. De Dono, lire Martin de Domo.
- P. xv, l. 30. d'Albane, lire D'Albane.
- P. xvij, l. 8 de la note. Tranché, barré d'or & de gueules, lire taillé de gueules fur or.
- P. xvij, l. 9.—Après les mots: en bande, ajouter: de l'un & de l'autre.
- P. xxvij, 1. 11. Maintint = ès, lire maintint = ès.
- P. xliv, 1. 5, & p. lxxxiv, 1. 9. Sigifmond d'Est, lire Sigifmond d'Ast.
- P. xlvj, en haut. xliv, lire xlvi.
- P. xlviij, l. 20 (note). Octoye, lire octroye.
- P. Ixiij, I. 30. N. B. N... de Lafitau, évêque de Sisteron, a laissé des Sermons traduits en espagnol par Jacques de Naïva, Valladolid, 1754, 4 vol. in-8°.
- P. lxv, l. 9. N.B. Les aigles du blason sont contournées à tort.
- P. lxv, I. 26. De Guariffon, lire Garriffon.
- P. ixvij, l. 4. N. B. Viçofe, baron de Lacourt & non Lacour, quelquefois écrit Viçoufe ou Vixoufe. Un lieutenant particulier au Préfidial d'Aurillac, au fiècle dernier, de Vixoufe, a écrit un poème en douze chants:

 Les Paffions, Bruxelles & Paris, 1780, in-12.
- P. Ixvij, I. 11. Au château de Mauvers, lire au Mas-Garnier.
- P. lxxix, l. 10. Jeanne-Henriette, ajouter
 Antoinette.

- P. Ixxix, I. 25. Mourut en 1820, lire mourut à Stettin le 22 juin 1820.
- P. lxxx, l. 1. 4 août, lire 23 août.
- P. lxxx, l. 2. A la bataille, lire à l'affaut; le 17, lire le 19.
- P. lxxx, 1. 3. Louis, lire Frédéric-Ferdinand-Louis.
- P. lxxx, l. 17. N. B. Les armoiries propres de la famille d'Eickstedt sont celles qui sont figurées en cœur sur le blason écartelé. Voy. Rietstap, Armorial général de l'Europe, 1861.
- P. cv, note 1. N. B. Nous avons posé dans le journal l'Intermédiaire, (1" année (1864), p. 323), la question : Que faut-il entendre par « une lance gay? » fuggérée par le rôle de taxes que reproduit cette page. Plufieurs réponfes y ont été faites, t. 2 (1865), pp. 54, 121, 339, 493, 687. Cette dernière nous paraît réfoudre nettement la question. « Le montagnard allobroge ne connaissait d'autre arme que le vieux gais gaëlique (pieu durci au feu). Cette circonstance avait fait donner par les Cifalpins, le nom collectif de gaisda aux bandes qu'ils tiraient des montagnes, & par extension ce mot s'employa pour défigner une troupe soldee, d'au-delà des Alpes. . Voy. l'Intermédiaire, t. 2 (1865), p. 687.
- P. cxvij, l. 22. Jean de Maurienne, *lire*Saint-Jean de Maurienne.

RECTIFICATIONS ET ADDITIONS

MUX GENEMLOGIES PRECEDENTES

Une généalogie fans errata est chose inconnue, & nous ne prétendons pas déroger à cette règle, qui tire son indésectibilité des complications que présentent les recherches généalogiques. Renseignements inexacts, incomplets, tardifs, mauvaise écriture des correspondants, originaux d'un déchiffrement scabreux, &c., en voilà plus qu'il n'en faut pour rendre bien difficile la persection toujours poursuivie, rarement atteinte, de ce genre de travail.

Nous avons arrêté notre tâche complémentaire, en ce qui concerne la Postérité par alliances de Rapin-Thoyras, au 1^{er} janvier 1864, sauf de très-rares exceptions (par exemple, p. clxxxvij, l. 11 de la note, & p. ccxxvj, l. 11); nous n'avons pu tenir compte des modifications ultérieures & déjà nombreuses : morts, naissances, mariages, que le temps a apportées à notre travail depuis deux ans

Nous laissons à chaque famille le soin de compléter ce qui la concerne, & nous nous bornons ici à inférer les rectifications qu'exige le texte lui-même, avec celles qui nous ont été adressées par nos correspondants.

- P. cxxxvij, l. 21. Sont parents, lire font, dans deux généalogies différentes, parents.
- P. cxliv, 1. 18. Hans-Heinrich, lire Hans-Heinrich.
- P. cxliv, l. 19. N... né, lire Thérèse, née.
- P. cxliv, l. 20. Ferdinand-Albert, lire Ferdinand-Albert.
- P. cxlvij, l. 1. Officier, lire commandeur de la Légion-d'Honneur, & décoré de presque tous les ordres de l'Europe en 1855, à l'occasion de l'Exposition universelle.
- P. clj, 1. 9. Mettre une virgule après le mot :
- P. clj, I. 19. D. jan., lire D. [datum] 9 jan. P. clj, note 1. Completer cette note comme
- P. clj, note 1. Compléter cette note comme fuit : Pierre Gontard, né à Grenoble en Dauphiné, au milieu du XVII^e fiècle, vint se fixer à Francsort en 1686, & y fonda une maison de banque. De Catherine-Sophie de

- Steiss, il eut un fils, Jacques-Frédéric Gontard, baptifé en 1702, mort le 14 déc. 1766, qui eut de fon union avec Marie-Madeleine Sarafin (1706-1773), célébrée le 2 avril 1726, plufieurs fils, entre autres, Jean-Henri & Alexandre Gontard.
- P. clv, I. 11. Louis-Marie-Armand Bertin est le neveu & non le fils de M. Bertin de Vaux. Voy. même page, la fuite de la note 1, page cliv.
- P. clvj, l. 9. La famille Grivel est originaire d'Aubonne, au pays de Vaud.
- P. clxiij, l. 6. P. clxvij, lire p. clvij.
- P. clxiij, l. 8 & 9. De Holzhausen, lire DE HOLZHAUSEN.
- P. clxix, 1. 1. Maurice-Flavius DE FON-DER-FRENX, lire DE TONDER-TRENX. N. B. Le baron de Tonder était neveu du baron de Trenck ou Trenx, capitaine de

- Pandours, célèbre par ses cruautés, par sa passion pour la princesse de Prusse, & par la longue captivité qui en sut le résultat. Il a laissé des Mémoires & mourut à Paris sur l'échasaud révolutionnaire, en 1794.
- P. clxix, 1. 4 & 5, & p. cclxiij. Fonder, lire Tonder.
- P. clxxiij, l. 12, 14 & 15, & p. cclxiij. Goldaxer, lire Goldacker.
- P. clxxix, l. 12. N. B. L'éloge funèbre de Mauclerc a été composé par Formey, & se trouve dans les Eloges des académiciens de Berlin & de divers autres savants, Paris & Berlin, 1757, 2 vol. in-12.
- P. clxxx, 1. 30. Marthenay, lire Martheray.

 N. B. Le titre de baron que nous avons donné à quelques membres de la famille d'Hogguer, sur la soi de la « Postérité, &c. de Paul de Rapin, Seigneur de Thoyras, 1792, » existe dans cette famille depuis plusieurs générations; il figure sur les Annuaires militaires au-devant du nom du général baron Frédéric d'Hogguer, mais nous ne connaisson il a date ni l'origine de sa concession.
- P. clxxx, note 1. N. B. Jean-Guillaume, baron d'Hogguer, né à Amsterdam le 15 février 1755, ministre accrédité des Sept Provinces-Unies de Hollande à Saint-Pétersbourg, plus tard gouverneur civil de Courlande & conseiller d'Etat au service de Russie, mort à La Haye, en 1838, époufa, à St-Pétersbourg, Anne Paliansky, demoifelle d'honneur de l'impératrice, décédée dans la même ville en 1847. Leurs enfants font : A. Elifabeth d'Hogguer, née en 1806, veuve du baron Alexandre de Meyendorff, actuellement fixée à Paris. - B. Alexandrine d'Hogguer, née en 1806, veuve de Jean Seniavine, fils de l'amiral de ce nom, habite Saint-Pétershourg; fes enfants ont contracté en Russie de brillantes alliances. - C. Paul - Guillaume, baron d'Hogguer, né en 1807, a été officier aux gardes fuisses au service de France, & lieu-

- tenant de cavalerie dans l'armée des Pays-Bas. Etabli à Florence & marié a Frédérica Maitland de Courcy, il en a eu un fils unique, né en 1844, Guillaume-Gérald d'Hogguer. Nous avons reçu ces renfeignements in extremis, & les donnons, tout incomplets qu'ils foient, tout en regrettant de n'avoir pu faire à temps & auprès des intéreffés, les recherches qu'ils comportaient.
- P. clxxxj, I. 20. Pour la collation du titre de chevalier, voy. p. cclvj, à l'Armorial, la rectification de l'erreur commife ici.
- P. clxxxiij, l. 9, 10 & 12. Vuflens, lire Wuflens. N. B. Claude de Senarclens, gentilhomme du pays de Vaud, un des ancêtres de cette famille, fut ami de Calvin. Il fervit parfois de secrétaire au réformateur, qui l'appelle quelque part (lettre de 1545): Claudius meus Senarclenfis.
- P. clxxxv, l. 27. De MM. Armand, Paul & François Deleffert, lire de MM. Armand & Paul Deleffert, & de MM. Benjamin, François & Gabriel Deleffert.
- P. clxxxix, 1. 6. N. B. Le baron Emile de Maucler est grand-croix de l'ordre de la Couronne de Wurtemberg, & décoré de beaucoup d'autres ordres étrangers. A l'avénement du roi Charles, en 1864, il a donné sa démission de chef du cabinet, & a été créé Grand Chambellan de S. M.
- P. exc, l. 15. GEMINGEN, lire GEM-MINGEN.
- P. cxcvij, l. 23. PINGEL, ajouter: né en.
 P. ccij, l. 8 & 9 (note). Pierre-André, lire
 Abram-Christin Monod, baptisé à Vevey le
 7 mai 1642, laissa, ajouter: de Jeanne Mégrier.
- P. ccij, l. 10 (note). 1734 [?], lire 1703.
- P. ccij, l. 11. N... Corne, lire Korn.
- P. ccij, l. 22, 25 & 27. Rectifier ou compléter les dates suivantes comme suit : 1755, lire 1753; 178..., lire 1783; 183..., lire 1847 [?]; 18..., lire 1807; 1837, lire 1834.
- P. ccij, l. 24 & 26. Edouard Monod, lire Fmmanuel Monod. N. de Bothlingk, lire

- Hélène-Charlotte Bechling. Comte de Grosoff, lire baron de Grosoff, titre laissé à son neveu le colonel Monod par la générale Rath, née Monod, gouvernante des enfants de l'Empereur Paul I^{ee}, titrée baronne de Grosoff. (Note de M. Ch. Eynard-Eynard.)
- P. cciij, l. 6. Actuellement pasteur de l'église de Nîmes, lire actuellement profefeur de théologie à la Faculté de Montauban, remplacé à Nîmes par son beau-frère Charles Babut, ci-devant pasteur à Beaumont. Voy. p. ccv. N. B. La samille de Coninck, avec se diverses branches, est si nombreuse, que, dans un intervalle de moins d'une année, des changements importants y sont intervenus; aussi croyonsnous impossible de dresser sa généalogie d'une manière absolument exacte à un moment donné. Voy. la note, p. ccxiij.
- P. cciij, l. 8. Eugénie, née, lire Eugène, né.
- P. cciij, l. 18. Ajouter: pasteur à Paris.
- P. ccvj, l. 3. Honnyman, lire Honyman.
- P. ccvj, l. 6. Gustave, lire Gustave-Jean, né le 30 décembre 1858.
- P. ccvj, l. 8 .- N ..., lire Joseph.
- P. ccvj, l. 15. N..., lire Bernard.
- P. cevij, l. 11. 1809, lire 1807.
- P. ccxj, l. 2. né, lire née.
- P. ccxviij, l. 16. M^{mc} Cazenove-Blaquière. N. B. M^{mc} Blaquière était très-fouvent défignée fous les noms réunis de fes deux maris, furtout dans les premiers temps de fon fecond mariage.
- P. ccxxj. CHARLES, ajouter : élevé à l'école des Cadets de Colmar.
- P. ccxxvj, l. 11. 1835, lire 1837.
- P. ccxxvij, l. 5. Marie-Cécile, lire Marie-Cécile.
- P. ccxxviij, l. 1 (note). Est originaire de Cossonay & d'Aubonne, compléter : est Vaudoise, & on la trouve établie à Peney-le-Jorat, dès 1500. Le père de Gabriel-Etienne Delessert, quitta le premier le canton de Vaud, pour venir s'établir à Lyon en 1725.
- P. ccxxviij, 1. 7 (note.) Trois fils, lire fix

- fils. Après le mot Neufchatel, ajouter: entre autres.
- P ccxxviij, l. 14. Rectifier: M** de Watteville (dont la fille Ida a époufé Alph. Revilliod), Ida Deleffert, morte à 15 ans, & M** de Murait.
- P. ccxxx, l. 1. -- En 1806, lire le 6 juillet 1806.
- P. ccxxx, 1. 7, & ccxxxj, 1. 2. De Villas. N. B. Le nom de cette famille, originaire de Saint-Hyppolite en Cévennes, s'écrivait Villas avant 1600. Depuis lors, fon orthographe a varié, & on trouve dans des actes paffés à Saint-Hyppolite, à Nîmes & à Lyon, ce nom écrit : de Villas, De Villas, & enfin Devillas. Cf. ci-deffus, p. clxxxvj. Observation analogue pour les familles Dusour, Delessert, Dalbis, &c.
- P. ccxxx, l. 16. Peu, lire le 20 octobre 1826.
- P. ccxxxij, 1.3. En 1821, lire le 6 août 1821.
- P. ccxxxij, l. 14. N. B. M^{mo} de Cazenoved'Arlens a publié plusieurs romans, entre autres: Alfred ou le Manoir de Warwick, 1794; Les Orphelines de Flower-Garden, 1799; Le Chûteau de Bothwel, 1819, &c. La liste bibliographique en a été donnée par M. Quérard, France littéraire, t. II, p. 95.
- P. ccxxxij, l. 13. Après ROSSET, ajouter: officier au service de France.
- P. ccxxxviij, 1. 8 (note). Descendants, lire enfants.
- P. ccxxxviij, l. 10 (Note).—N... Tardieu, lire Ambroife Tardieu.
- P. ccxxxix, l. 6 (note). Ce verset des Saintes Ecritures, *lire* cette pieuse exhortation.
- P. ccxl, l. 6. De Waal, lire de Waall.
- P. ccxl, i. 11. Bylandt-Holt, lire Bylandt-Halt.
- P. ccxl, l. 18. Meester-Knoop, lire Meester-Knaap.
- P. ccxl, I. 21. Wolkert, lire Volkert.
- P. ccxlj, 1. 6. 14 octobre, lire 13 octobre.
- P. ccxlj, l. 21. 6 février, lire 6 janvier.
- P. ccxlv, 1. 25. Intercaler: AUBERJONOIS.
 - Pays de Vaud. (Seigneurs de Montu-

guy.) De gueules à un éperon d'argent, la molette en haut, accompagné de trois étoiles du même, 2 & 1. Cq. timbré d'un demi-vol de gueules. — N. B. Ce blafon aurait dû être gravé à la page coxxyj, l. 11.

- P. ccxlix, —FONDER-FRENX, lire TON-DER-TRENX.
- P. celv. POLIER, ajouter : (de).
- P. cclv. REIBOLDT, ajouter: (de).
- P. celvj. SCHELIHA, ajouter. (de).
- P. celvj. SCHLIEKMANN, ajouter : (de.)
- P. cclvj. SCHON & SCHÖNFELD, ajouter: (de).

- P. celvij. SEEBACH, ajouter: (de).
- P. celvij, l. 11. SENARCLENS (de). —
 Après les mots: Sans décliner. Ajouter: —
 N. B. Un diction du pays de Vsud était:
 Vanité de Senarclens. Voy. le P. Meneftrier, Recherches du Blajon, 11° partie,
 p. 86.
- P. cciviij.--UTTENHOVEN, ajouter: (de).
- P. eciviy. VIÇOSE DE LACOURT, ajouter : (de).
- P. celvij. VIETINGHOF, ajouter: (de).
- P. celix. WATZDORF, ajouter : (de).
- P. celix. WEISE, ajouter: (de).
- P. celia. ZEPPELIN, ajouter: (de).



TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

	Pages.
Dédicace	v
Avant-Propos	VII
Chapitres I à X	3 à 350
Notes, Pièces justificatives & Eclairciffements	351
Lettres & Fragments poétiques de Rapin-Thoyras	1
Table des Chapitres	441
Généalogie de la famille de Rapin	j
Pièces justificatives de la généalogie de Rapin	lxxxj
Postérité par alliances de Paul de Rapin, Seig ^r de Thoyras	сххіх
Sources & Preuves des généalogies	ccxliij
Armorial des généalogies	ccxlv
Table alphabétique des alliances des familles de Rapin, Dufour, Du	
Bosc, de Maucler, de Coninck, de Cazenove & de Freisheim.	cclxj



٠.		

~20×

COMMENCÉ D'IMPRIMER

PAR LOUIS PERRIN

LE XXII FÉVRIER M D CCC LXIII

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE VII AVRIL DE L'AN DE GRACE

M D CCC LXVI

1000

•					
	•				
				•	
	•	•			

AUIS AU RELIEUR

Le fac-simile (Lettre de Rapin-Thoyras à M. de Mauclerc) doit être placé en regard du portrait, avant la dédicace qui précède l'Avant-Propos.

Les Lettres & Fragments poétiques, paginés en chiffres romains 1 à LXVIII, doivent être placés entre la page 350 & la page 441.

La Généalogie de la maison de Rapin & l'Appendice (Postérité par alliances de Paul de Rapin, Sr de Thoyras), avec les pièces qui suivent, paginés j à celxv, doivent être placés après la page 444.

La planche représentant les ruines du château de la Chaudane & la chapelle de Sainte-Thècle, doit être placée en regard de la page xxiv (Généalogie de la maison de Rapin). Celle des blasons doit l'être en regard de la page c (idem).





	•		•	•
	•	•		,
				•
		-		
		•		
		•		•
•				
				•
	•			
				•
			•	
				•
	•			
•				
•				
•				
•				
		-		
•				
				•

			·
•			
	•		
			•
		•	
•			
	•		
	, ,		
			•
			•
•			
		•	

		•				
	•					
	•					
		•				
	•					
	•					
				•		
		i				
			·			
	•					
•		,				
					•	
			•			